SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

IX

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-S-SEINE. — A. PICHAT.

SOMME

DES

GRANDEURS DE MARIE

SES MYSTÈRES, SES EXCELLENCES, SON CULTE

PAR

L'ABBÉ Z.-C. JOURDAIN

Chanoine honoraire d'Amiens.

NOUVELLE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE POUR LA PRÉDICATION MODERNE

TOME NEUVIÈME

MARIE DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE

(CINQUIÈME VOLUME)

ALMA COLLEGE
252.54
LIBRARY
J845
Alma California

FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE, CAL.

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

35899

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DE MÉZIÈRES, 7

—

1901

SOMME
DES
GRANDEURS DE MARIE

SUPPLÉMENT
A LA
CINQUIÈME PARTIE

LIVRE PREMIER
FÊTES DE LA SAINTE VIERGE CÉLÉBRÉES
DANS TOUTE L'ÉGLISE
(SUITE)

FÊTE DE L'ASSOMPTION

SECTION Ire. — PETITES INSTRUCTIONS

PREMIÈRE INSTRUCTION[1]

(Allocution de Bossuet, la veille de la fête de l'Assomption [2].)

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?
Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé? (*Cant.* VIII, 5.)

La sainte solennité dont l'Eglise se réjouira demain par toute la terre comprend, ce me semble, trois choses fort importantes, qui selon les conseils de la Providence se sont heureusement accomplies en la Sainte Vierge, Mère de Notre-

1. On trouve au tome II, chap. II, III, IV, pages 578 et suiv. de la *Somme des Grandeurs de Marie*, des matériaux pour d'excellentes instructions sur la vie de la Sainte Vierge après l'Ascension, sur sa mort et son assomption; et, au tome IV, liv. I, ch. VI, § VIII, pages 286 et suiv. les éléments d'une instruction liturgique sur la Fête.
Tout le tome IIIe de la *Somme des Grandeurs de Marie* traite de la gloire de Marie au Ciel, considérée dans ses rapports avec Dieu et avec les créatures. Ce volume peut donc fournir un grand nombre d'instructions pour la fête de l'Assomption.
2. Edition Lebarq.

Seigneur et la nôtre. La première, c'est sa mort ; la seconde, c'est sa glorieuse résurrection ; la troisième, c'est la magnificence de son triomphe. Chrétiens, que je vois si avides des louanges de Marie, je vous entretiendrai familièrement de ces trois mystères avec l'aide du Saint-Esprit, que je prie d'étendre par sa grâce le peu que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT

Considérez donc pour vous préparer à cette méditation qu'il n'y eut jamais mère qui chérit son fils avec une telle tendresse qu'avait celle dont nous honorons la mémoire par cette assemblée ; ce qu'il ne vous sera pas malaisé d'entendre, si vous remarquez que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère : d'où vient qu'elle imprime dans l'un une inclination plus forte, et dans l'autre une émotion plus sensible. Et c'est pour la même raison que, quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent obligé par un sentiment naturel à redoubler ses affections. Si bien que la très pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce chaste et violent amour qu'elle avait pour son Fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusqu'à quel point elle en fut touchée et combien elle y ressentait de douceur. A quoi j'ajoute que comme elle se croyait bienheureuse d'être Mère du Fils de Dieu, aussi estimait-elle uniquement sa virginité. C'est là d'abord qu'elle tourne ses premiers soins, lorsque surprise par la salutation de l'Ange, elle interroge comment il se pourra faire qu'elle conçoive ce Fils dont il lui parle, elle qui avait résolu de ne point connaître d'homme ; discours qui, à le bien prendre, témoigne qu'elle se sent véritablement honorée d'être Mère du Messie, mais qu'elle est néanmoins fort en peine de sa chasteté. Quand donc elle vit par le miracle de son enfantement que Jésus, qui était descendu et s'était pour ainsi dire insinué en ses entrailles comme une douce rosée, en sortait aussi comme une fleur de sa tige sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage, il ne faut point douter que les baisers qu'elle lui donnait ne fussent d'autant plus ardents et d'autant plus libres qu'ils ne reprochaient rien à son intégrité, et qu'en cela plus heureuse que toutes les autres mères, elle possédait ce cher Fils sans rien perdre de ce qu'elle aimait.

Que si les sentiments de la nature étaient si pressants, il est à croire que la grâce leur donnait une tout autre impétuosité ; et que le Père qui l'avait associée à sa génération éternelle avait en même temps coulé dans son sein quelque chose de cet amour infini qu'il a pour son Fils : et ainsi jamais il n'y eut d'affection pareille à celle de la Sainte Vierge,

puisque nous y voyons concourir ensemble la nature la plus tendre et la grâce la plus véhémente.

Jugez par là de l'affliction de cette bonne Mère après le départ de son Fils unique. Si le grand apôtre S. Paul veut rompre incontinent les liens du corps pour aller chercher son Maître à la droite de son Père, quelle devait être à votre avis l'émotion du [sang] maternel ! Le jeune Tobie par une absence d'un an perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! et quels regrets à la Vierge de voir que son Fils l'eût amenée au pied de sa croix pour le voir mourir, et lui refusât pour un si long temps de le voir régner ! Ne serait-ce point peut-être pour cette raison que les anges demandent aujourd'hui « quelle est celle-ci qui s'élève du désert ? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto* ? parce qu'en effet elle se croyait seule et abandonnée, n'ayant plus son Fils. Et lorsqu'elle se ressouvenait de sa tendre enfance, qu'elle s'imaginait encore le voir reposer sur son sein, ne pouvait-elle pas lui faire cette douce plainte : « Vous m'êtes, ô mon fils, un faisceau de myrrhe que je tiens entre mes mamelles ? [1] » Mais enfin son heure est venue ; après un martyre de tant d'années, elle entend tout à coup la voix de son bien-aimé : « Venez, lui dit-il, ma colombe et ma toute belle, venez après moi [2]. » Je pense pour lors que la joie qu'elle eut de sa mort avança ses jours ; et que son amour échauffé par cette bienheureuse espérance désunit doucement son âme d'avec son corps pour la transporter dans les splendeurs éternelles où elle était attendue.

Sauveur Jésus, allumez votre amour en nos cœurs par une semblable impatience ; et puisqu'elle naissait en son âme de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères, soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que vivant plus en vous qu'en nous-mêmes nous ne respirions autre chose que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée !

Passons maintenant à la seconde partie de cet entretien.

SECOND POINT

Si nous reconnaissions dans la Sainte Vierge qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous croirions peut-être que son corps serait demeuré dans les ombres de la mort. Mais si nous y remarquons, au contraire, une dispense générale de toutes les lois : si nous y voyons une conception sans péché, un enfantement sans douleur, une chair sans rébel-

1. *Cant.*, I, 12. — 2. *Ibid.*, II, 10.

lion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien, son mariage la protection de sa virginité, son Fils le fruit de son intégrité inviolable ; si, lorsqu'elle le conçut, le Saint-Esprit tint la place de la nature, et les délices de la virginité celle de la concupiscence ; qui pourra croire qu'il ne lui soit rien arrivé de miraculeux dans sa sépulture ? Joignez à cela que cette altération qui change nos corps leur vient sans doute de la corruption du péché ; que notre chair doit être nécessairement corrompue, afin que laissant à la terre ses vieilles souillures, elle puisse être un jour renouvelée par l'esprit de Jésus-Christ, et que nous devenions ainsi enfants de Dieu au corps et en âme, parce que nous sommes enfants de la résurrection : *Filii sunt Dei, cum sint filii resurrectionis* [1]. Or qu'y avait-il à purger dans la chair de la Sainte Vierge ? C'est d'elle que le Fils de Dieu a emprunté ce corps qu'il a donné pour le paiement de nos dettes ; et ne voyant point au monde de source plus pure, il a puisé dans ses chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. Elle est donc ressuscitée, la très innocente Marie. Non, la corruption n'a osé toucher ce corps virginal d'où celui du vainqueur de la mort a été tiré ! C'est pourquoi nous l'appelons singulièrement aujourd'hui « pleine de délices », *deliciis affluens*, parce qu'elle n'attend point, comme les autres âmes, la réunion de son corps pour combler sa félicité.

Nous qui vivons dans une pareille espérance, purifions les nôtres avec toute la diligence possible : tâchons de recevoir demain avec celui de notre bon Maître les semences d'immortalité ; croyons qu'il n'y a point de plus grande profanation que de souiller en nous par un même sacrilège le tabernacle de l'âme, le temple du Saint-Esprit, la victime du Père éternel.

TROISIÈME POINT

Mais il est temps enfin que nous considérions monter notre grande reine appuyée sur son bien-aimé. Digne chariot de triomphe ! et qu'elle est bien payée de la peine qu'elle a eue de le porter sur ses bras pendant son enfance ! Certes, Sainte Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé ; c'est de lui que vous tirez toute votre gloire ; sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que par vos immuables accords vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louange. Les vertus célestes qui règlent vos mouvements vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des

1. *Luc.*, xx, 36.

secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant arriver cette reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : « Il sortira une étoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Israël [1]. » Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un Fils [2]. » Ezéchiel reconnut cette « porte close par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée [3]. » Parmi lesquels le prophète royal, David, animait une lyre céleste par cet admirable cantique : « Je vois à votre droite, ô mon Prince, une reine en habillement d'or, enrichie d'une merveilleuse variété, toute la gloire de cette fille de roi est intérieure ; elle est néanmoins parée d'une broderie toute divine. Les vierges après elle se présenteront à mon roi, on les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse [4]. » Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Seigneur de tout son pouvoir ; et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur : parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse [5]. »

Serons-nous les seuls qui ne prendrons point de part à cette solennité ? et ne suivrons-nous point par nos applaudissements notre incomparable princesse ? Vierge sacrée, bien que nous soyons sur les rivages de Babylone, si est-ce néanmoins que nous ferons retentir nos hymnes jusques à la céleste Jérusalem ?

DEUXIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. Ségneri, S. J.)

L'HUMILITÉ A ÉTÉ LA SOURCE DE LA GLOIRE DE MARIE.

Gloriam præcedit humilitas. (*Prov.*, xv, 33.)

L'humilité précède la gloire.

I. — *L'humilité précède la gloire : l'humilité fut le fondement de l'élévation de Marie.*

La gloire que Marie reçoit aujourd'hui dans le ciel, est proportionnée à la plénitude de la grâce qu'elle avait reçue sur la terre ; et le degré de vertu par où Marie pleine de grâce se distingua des autres saints, est la mesure du rang

1. *Num.*, xxiv, 17. — 2. *Is.*, vii, 14. — 3. *Ezech.*, xliv, 2. — 4. *Ps.*, xliv, 10, 14, 15. — 5. *Luc.*, i, 46-48.

qu'elle occupe à présent au-dessus d'eux. La sainte Mère de Dieu, ainsi que chante l'Eglise en ce jour, est élevée au-dessus des cœurs des anges dans les tabernacles éternels. Ajoutons avec l'Esprit saint que l'humilité de Marie est le premier fondement de son élévation : *Gloriam præcedit humilitas.* Essayons d'approfondir le sens de ces paroles admirables : elles contiennent l'éloge parfait de la Sainte Vierge, et les plus nécessaires instructions pour nous.

II. — *L'humilité est plus estimable que la gloire* : *Marie n'aurait pas voulu être Mère de Dieu, au péril de son humilité.*

Le premier sens dans lequel il est vrai de dire que l'humilité précède la gloire, c'est que le prix de l'une surpasse l'éclat de l'autre. Entre l'état d'abaissement où la Sainte Vierge vivait, et l'état d'élévation que l'ange lui proposa, Marie eût plutôt renoncé à l'honneur d'être la Mère de son Dieu, que de risquer par là de n'être plus humble à ses yeux. Elle ne pouvait même avoir d'autres sentiments sur la gloire qu'on lui annonçait, sans qu'elle fût jugée indigne d'y être élevée. Or puisque Marie devait être disposée à conserver son humilité par le refus de la maternité divine, s'il était nécessaire, quel genre de gloire sera désormais préférable à l'humilité?

Ne pensons pas au reste que l'humilité ne soit si estimée que dans le Ciel. Le monde même, où elle est le moins pratiquée, ne peut s'empêcher de l'admirer. Il recherche l'élévation; mais il loue après tout les âmes véritablement humbles qui la fuient. Il fait plus : car il n'estime la gloire dans autrui, de quelle nature qu'elle soit, qu'autant que l'humilité l'accompagne; l'humilité relève même la gloire à ses yeux : *Gloriam præcedit humilitas.*

III. — *L'humilité produit la gloire* : *Marie dut principalement à l'humilité la maternité divine.*

L'humilité précède encore la gloire, comme la cause précède son effet. C'est la pensée du saint homme Job (XXII, 29) : *Celui qui aura été humble, sera dans la gloire.* En effet, on peut bien appliquer à Marie ce que l'Apôtre dit de Jésus-Christ : *Que veut dire qu'il est monté, sinon qu'il est descendu auparavant dans les plus bas lieux de la terre*[1] ? Pourquoi la Sainte Vierge est-elle montée à un si haut degré d'honneur, si ce n'est parce qu'elle s'est auparavant abaissée par l'humilité la plus profonde? Une foi inébranlable, une pureté angélique, une obéissance aveugle, l'assemblage en un mot de toutes les plus éminentes vertus concourait à rendre Marie

1. *Ephes.*, IV, 9.

la plus sainte de toutes les créatures : cependant l'humilité dans elle charma plus que tout le reste le cœur de son Dieu. Tous les siècles diront que Marie a été heureuse parce que le Seigneur a eu égard au sentiment qu'elle avait de sa bassesse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

C'est apparemment sur ce témoignage de Marie que les Pères attribuent particulièrement à son humilité, la prérogative singulière et unique dont le Seigneur l'honora. Elle conçut le Verbe, dit S. Bernard, parce qu'elle était humble : *Humilitate concepit.* Les Pères ajoutent sur ce point que, comme l'orgueil fut le vice que Dieu détesta le plus dans la première femme, l'humilité a dû être la vertu qu'il aimât davantage dans Marie. Or l'humilité étant en Marie la cause principale de sa qualité de Mère du Sauveur, elle est aussi la source de la gloire qui la met hors de comparaison avec les saints les plus élevés dans le Ciel : *Gloriam præcedit humilitas.* N'espérons d'être distingués dans le royaume du Père céleste, qu'à proportion que nous aurons été humbles en ce monde.

IV. — *Marie donna des preuves de son humilité dans toutes les occasions de sa vie.*

Puisque la gloire est la récompense de l'humilité, il est dans l'ordre que nous commencions par nous humilier, si nous voulons être glorifiés un jour. Et c'est là le dernier sens de ces paroles du Saint-Esprit : *Gloriam præcedit humilitas.* Mais il est temps d'apprendre de Marie la pratique d'une vertu en quoi elle a surtout excellé.

1° Elle eut toujours de bas sentiments d'elle-même : *Ero humilis in oculis meis* (II *Reg.* VI, 22). Ce n'est pas qu'elle ignorât le prix des dons que le Ciel lui avait départis; mais elle savait que la gloire de la créature doit retourner à celui qui en est l'auteur. Elle la rendit en effet à Dieu cette gloire, lorsque sa cousine Elisabeth la félicita de son bonheur. *Toutes les Nations me diront heureuse*, répondit Marie; mais ce n'est *qu'à cause que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.* (*Luc.* III.) Voilà, dit S. Grégoire (*Moral.* c. VII), la différence qu'il y a entre les humbles et les superbes. Les superbes ont toujours présent à l'esprit ce qu'ils voient de bon dans eux-mêmes, et se l'attribuent : les humbles au contraire oublient tout ce qu'il y a de bon en eux, et s'il arrive qu'on les loue, ils renvoient toutes les louanges à Dieu, de qui ils ont tout reçu. Ils sont troublés des éloges qu'on leur donne, comme Marie le fut, lorsque l'Ange lui dit qu'elle *était bénie entre toutes les femmes.*

En second lieu, l'humilité de la Sainte Vierge lui fit aussi souhaiter d'être autant méprisée des autres, qu'elle se mépri-

sait elle-même. Elle cacha toujours aux yeux des hommes les dons et les vertus qui la distinguaient infiniment du commun. Elle déroba même au monde la connaissance de sa pureté sans tache, en se confondant avec les femmes pécheresses le jour de sa Purification. Où trouve-t-on des âmes assez humbles pour couvrir ainsi leur vertu, sous les apparences d'une vie ordinaire? L'humilité eut toujours part aux pensées, aux actions, aux désirs de cette Vierge sainte : et c'est par les différents degrés de cette vertu qu'elle est arrivée au plus haut point de la gloire que Dieu réserve dans le Ciel à la sainteté de ses élus.

Marie s'est humiliée avant que d'avoir été glorifiée. Jésus-Christ lui-même n'est *entré dans la gloire* qu'après s'être humilié jusqu'à s'anéantir : *Quid est quod ascendit, nisi quia et descendit?* C'est donc une vérité constante, que l'humilité est le seul chemin de la gloire : *Gloriam præcedit humilitas.*

ENTRETIEN.

Oui, Seigneur, sentir, reconnaître son néant et sa misère, c'est pour l'homme un fonds inépuisable de grandeur et de richesses. Vous ne résistez point à un cœur véritablement humble : vous ne lui mesurez pas les grâces, vous les lui prodiguez.

Vous fûtes, Vierge sainte, de toutes les pures créatures la plus pleine de grâce; mais c'est que vous fûtes de toutes les pures créatures la plus humble. Devant tout à l'humilité, vous en connûtes aussi le prix; et vous n'auriez pas voulu être Mère de Dieu au péril de la perdre.

Il vous le fallait, cet amour de l'humilité, pour être élevée au plus haut point de la gloire, en devenant Mère de votre Dieu. C'est à l'humilité à produire la gloire : ainsi la gloire la plus sublime devait être le fruit de l'humilité la plus profonde.

Marie monta par l'humilité au plus haut point de la vraie grandeur, et, dans le plus haut point de la vraie grandeur, elle conserva toujours l'humilité. L'homme par son orgueil se rend le plus méprisable; et lorsqu'il est le plus méprisable, il est toujours bouffi d'orgueil.

Je vous le demande, Seigneur, ce don si précieux de l'humilité, ce don qui attire après lui tous les autres dons; et je vous le demande par l'intercession de la plus humble des vierges. Que, comme elle, petit à mes yeux, j'attire sur moi vos favorables regards.

TROISIÈME INSTRUCTION

(Réflexions du P. Nepveu, S. J.)

Division. — L'Assomption de la Sainte Vierge fut la consommation de sa sainteté — et de sa gloire. — Elle est la consommation de notre confiance.

I. — L'assomption de la Sainte Vierge est la consommation de sa sainteté. L'ange l'appela pleine de grâce dès le mystère de l'Annonciation, quelle ne fut pas la plénitude de cette grâce au moment de sa mort ! Marie, dès le premier moment de sa conception, fut plus élevée en grâce, plus ardente en charité que les Séraphins ; quelle ne fut pas sa grâce, quelle ne fut pas sa charité au dernier moment de sa vie ! Dieu seul, qui la comblait de tant de grâces, en connaît la mesure. En effet, quels ne furent pas les accroissements de cette grâce pendant sa vie, qui fut de soixante-douze ans ? à quel comble de charité ne se trouva-t-elle pas arrivée à la mort, elle qui correspondait à la grâce avec toute la fidélité dont une pure créature est capable, de sorte qu'à chaque moment la grâce non seulement croissait, mais encore doublait. On peut dire que la charité de Marie se trouva si parfaite à la mort, qu'elle surpassa celle de tous les saints réunis [1], et qu'elle mourut moins par une défaillance de nature, que par l'effort de l'amour. Les justes meurent dans l'amour de Dieu, les martyrs pour l'amour de Dieu ; mais il n'appartient qu'à la Mère de Dieu de mourir par un effort d'amour de Dieu. Mourir de la sorte, est-ce mourir ?

II. — L'assomption de Marie fut la consommation de sa gloire. La gloire de Marie fut proportionnée à son humilité ; et comme son humilité fut le fondement de son élévation, elle en fut aussi la mesure. Elle devait être la plus élevée des créatures, parce qu'elle avait été la plus humble. On peut dire d'elle, aussi bien que de son Fils, *qu'elle n'est montée si haut, que parce qu'elle est descendue si bas* [2]. La gloire de Marie fut proportionnée à sa grâce et à sa charité ; vous avez vu jusqu'où elle a été, jugez par là de la mesure de sa gloire. Sa gloire fut aussi proportionnée à sa dignité. Or, la dignité de Mère de Dieu surpasse non seulement la dignité de quelque créature que ce soit, mais encore celle de toutes les créatures ensemble. On a donc sujet de croire que, comme le soleil a plus de lumière à lui seul que tous les astres, Marie a, à elle seule, plus de gloire que tous les saints ensemble. Aussi les saints, la regardant dans son assomption s'écrient-ils : *Quelle est celle-ci qui s'élève aussi éclatante que le soleil?* (*Cant.* VI, 9).

1. Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas. (*Prov.* XXXI, 29.)

2. Quod autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit? (*Ephes.* IV, 9).

III. — L'assomption de Marie est la consommation de notre confiance. En effet, si elle monte aujourd'hui au Ciel, si elle y est assise à la droite de son Fils, c'est pour y faire l'office d'avocate des hommes. Vous craignez, dit S. Bernard, de vous adresser au Père, il vous a donné son Fils pour médiateur; mais peut-être que la majesté du Fils même, parce qu'il est Dieu, vous épouvante, il vous a donné sa mère pour médiatrice auprès de son Fils. Adressez-vous donc avec confiance à ce trône de grâce et de miséricorde. Vous serez quelquefois plutôt exaucé en vous adressant à la Mère, qu'en vous adressant immédiatement au Fils, non pas qu'elle ait plus de pouvoir et de miséricorde que lui, puisqu'elle tient de lui tout ce qu'elle en a; mais c'est que si son Fils est miséricordieux, il est juste; s'il est notre Sauveur, il est notre Juge; si l'un nous inspire des sentiments de confiance, l'autre nous imprime des sentiments de crainte. Mais dans Marie, il n'y a que de la miséricorde, il n'y a que de la tendresse d'une mère : *In Maria pura humanitas;* et ainsi, quelque misérable, quelque pécheur que vous soyez, adressez-vous à Marie, non seulement sans crainte, mais avec toute sorte de confiance, sûr que vous ne serez point rebuté.

Conjouissez-vous avec Marie, de sa gloire et de son pouvoir ; mais conjouissez-vous en aussi avec vous-même, puisque sa gloire et son pouvoir sont les motifs de votre confiance.

Quæ est ista quæ ascendit .. pulchra ut luna, electa ut sol?

Qui est celle qui monte aujourd'hui belle comme la lune, éclatante comme le soleil? (*Cant.* VI, 9).

Quantum enim gratia in terris adepta est præ cæteris, tantum est in cœlis obtinet gloriæ singularis.

Autant que Marie a surpassé toutes les créatures en grâce étant sur la terre, autant les surpasse-t-elle en gloire étant dans le ciel. (*S. Bern.*).

QUATRIÈME INSTRUCTION

(Entretien du P. Le Valois, S. J.)

I. Sainte Mère de mon Dieu, Reine toute-puissante, il est enfin venu, ce jour après lequel vous avez tant soupiré et où vos vœux doivent être remplis. Vous avez assez vécu sur la terre ; vous avez assez gémi dans cette vallée de larmes et dans ce lieu de bannissement. La mort finit votre exil, et tout le ciel s'empresse pour honorer votre triomphe.

II. Le saint amour qui vous a fait si longtemps languir, vous fait aujourd'hui mourir ; mais, s'il vous ravit une vie obscure et passagère, c'est pour vous donner une vie glorieuse et éternelle; et s'il met votre corps dans le tombeau, c'est pour faire passer votre âme, heureuse et triomphante, entre les bras de l'Epoux céleste et dans le sein de Dieu même.

III. Que dis-je ? la gloire de votre âme rejaillit bientôt sur votre corps. Le Dieu qui vous reçoit dans son royaume et qui vous couronne, ne veut pas qu'il manque rien à votre bonheur. Il ne veut pas que ce corps si innocent et si pur, où il prit une chair humaine, que ce corps sans tache jusqu'au dernier soupir, demeure sujet à la corruption, ni qu'il devienne comme les autres la pâture des vers. A peine a-t-il été enseveli dans les ombres du tombeau, qu'une résurrection anticipée l'en fait sortir, et qu'une vertu divine l'élève au plus haut des cieux. Les dons du Seigneur ne sont point imparfaits ; et après vous avoir distinguée dès le moment de votre conception, c'est ainsi qu'il achève de vous distinguer à la mort.

IV. Ce bonheur si prompt et si parfait n'est point seulement une faveur que vous avez reçue, mais une récompense que vous avez méritée. Autant que vous vous êtes humiliée sur la terre, autant deviez-vous être glorifiée dans le ciel. Autant que vous avez fait profiter les dons de la grâce, autant deviez-vous être comblée des dons de la gloire. Autant que vous avez pris soin de ce Fils adorable, à qui vous avez donné une vie mortelle, autant était-il juste qu'il prît soin de vous après votre mort, en vous rendant une vie immortelle. On ne perd rien avec un tel maître, et l'on est bien payé de ce qu'il en coûte pour le servir.

V. Jouissez, Vierge incomparable, jouissez d'une gloire qui vous est si légitimement acquise. Entrez-y, comme la sainte Epouse, appuyée sur votre bien-aimé. Que tous les cieux vous soient ouverts ; que tous les esprits bienheureux s'assemblent autour de vous ; que toute la cour céleste, que tous les élus de Dieu s'emploient pour vous. Que la terre leur réponde, et qu'elle joigne ses éloges à leurs acclamations et à leurs cris de joie. Tout dans le ciel et sur la terre doit s'intéresser à votre élévation, puisque votre élévation fait au même temps le bonheur et de la terre et du ciel.

VI. Le ciel vous possède ; mais nous ne vous perdons pas. Au milieu de votre gloire vous ne nous oublierez jamais : et du trône où vous êtes assise, vous ne dédaignerez pas de tourner encore vers nous vos regards. Il n'appartient qu'aux faux grands du monde de se laisser éblouir de leur grandeur et de devenir insensibles aux misères des petits. Toute glorieuse que vous êtes, vous nous reconnaîtrez toujours, vous agréerez toujours nos hommages, vous écouterez toujours nos vœux ; et plus vous êtes proche de la source des grâces, plus vous en ferez descendre sur nous.

VII. C'est dans cette confiance que nous nous prosternons à vos pieds, et que nous vous présentons, avec nos respects

les plus humbles, nos plus ferventes prières. Nous vous saluons comme notre Reine ; mais au même temps nous vous invoquons comme la mère de miséricorde [1]. Parce que vous êtes reine, vous pouvez tout pour nous ; et parce que vous êtes mère de miséricorde, vous voulez pour nous tout ce que vous pouvez. Bien loin donc que votre grandeur nous éloigne de vous, c'est ce qui nous y attire. Bien loin qu'elle nous intimide, c'est ce qui nous rassure. Que ne devons-nous pas attendre d'une miséricorde toute-puissante, ou d'une puissance toute miséricordieuse ?

VIII. Si c'est dans ce monde visible l'espérance des biens invisibles qui nous soutient et qui nous fait vivre, vous êtes après Dieu notre vie, puisque c'est sur vous, après Dieu, que notre espérance est fondée [2]. Si dans cette région des morts rien ne peut plus solidement nous consoler des malheurs à quoi nous sommes exposés, que l'attente des délices célestes que vous goûtez dans la région des vivants, vous êtes après Dieu notre consolation, puisque c'est sur vous, après Dieu, que notre attente est établie. O asile des pauvres ! ô refuge des malheureux ! solide espoir des pécheurs ! Que l'indigence nous presse, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à la porter ; que l'adversité nous afflige, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à la sanctifier ; que le danger nous menace, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à l'éviter : que l'illusion nous aveugle, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à la dissiper ; que la passion nous sollicite, que le monde nous tente, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à le surmonter ; que le péché même nous domine, nous aurons recours à vous, et vous nous aiderez à le détruire et à l'expier. Nous ne vous demanderons que ce que vous avez déjà tant fait de fois. Nos pères depuis tant de siècles ont éprouvé les effets de votre protection, commenceriez-vous dans ces derniers siècles à nous abandonner ? N'auriez-vous été une mère si tendre que pour les autres ?

IX. Ah ! Sainte Vierge, si nous tendons vers vous les bras, si nous élevons nos voix, si nous redoublons nos cris, c'est que nos maux sont extrêmes [3]. Nous les ressentons et vous les ressentez. Nous les ressentons, triste postérité d'une mère qui nous a perdus : et vous les ressentez, Mère d'un Dieu qui nous a sauvés par lui-même, et qui veut encore nous sauver par vous. Nous les ressentons, exilés que nous sommes de

1. Salve, Regina, mater misericordiæ. (*Ant. B. Virg.*)
2. Vita, dulcedo et spes nostra, salve. (*Ibid.*)
3. Ad te clamamus exsules filii Evæ. Ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle. (*Ibid.*)

notre bienheureuse patrie ; et vous les ressentez, choisie que vous êtes pour être dans cette sainte demeure notre médiatrice. Nous les ressentons ; hélas ! nos larmes et nos gémissements vous le disent assez : et vous les ressentez ; vos soins et les secours que vous nous donnerez nous l'apprendront. Enfin, nous les ressentons pour vous réclamer ; et vous les ressentez pour nous soulager.

X. A qui irons-nous, si ce n'est pas à vous que nous nous adressons ? Il est vrai que nous avons dans le ciel un puissant médiateur en qui nous devons nous confier, et sur les mérites de qui nous devons compter : mais outre qu'il est notre médiateur, il est notre juge, et il nous faut une avocate auprès de lui pour l'apaiser [1]. Il est vrai que nous avons un Dieu en qui nous devons espérer, et sur la providence de qui nous devons nous reposer : c'est le souverain Maître, et c'est de lui seul que notre destinée doit dépendre, et que vous dépendez vous-même aussi bien que nous. Sa grandeur, tout incompréhensible qu'elle est, son pouvoir infini nous est connu. Mais c'est par là même que nous nous trouvons en quelque sorte éloignés d'abord de ce trône de gloire, où il paraît avec toute sa majesté de Très-Haut, quoiqu'il y exerce si souvent ses miséricordes. Nous en usons en allant à vous, comme des enfants qui se sentent coupables envers leur père, et qui cherchent un intercesseur, lequel les réconcilie, parce qu'ils ne croient pas mériter par eux-mêmes d'être favorablement reçus. Nous en usons comme des sujets rebelles qui demandent grâce, et qui cherchent un patron auprès du prince, parce qu'ils ne se jugent pas dignes par eux-mêmes de rien obtenir. Ce n'est pas défiance de la bonté du Seigneur, mais un sentiment de notre indignité, mais l'effet d'une crainte respectueuse, d'un cœur pénitent et humilié qui reconnaît sa bassesse, et qui se reproche ses offenses. Nous y avons recours, à cette bonté souveraine de notre Dieu, mais par qui ? par sa Mère, parce que nous savons que ce titre vous donne droit d'en être toujours écoutée. Parlez donc, ô glorieuse Mère, et prenez notre cause en main. Souvenez-vous de ce que vous êtes et de ce que nous sommes ; souvenez-vous que vous êtes la Mère d'un Dieu homme comme nous, et qu'étant ses frères et ses membres, nous sommes vos enfants. Tournez vers lui vos yeux, et tournez-les vers nous : vers nous, pour considérer nos misères, et vers lui pour les lui représenter ; vers nous, pour vous attendrir sur nous, et vers lui pour l'intéresser lui-même en notre faveur et pour le fléchir. Montrez-lui ce sein qui l'a nourri, ces bras qui l'ont

1. Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. (*Ant. B. Virg.*)

porté. Il ne faut point d'autre langage pour vous faire entendre, ni d'autre voix pour le toucher.

XI. Quoique vous soyez notre ressource dans nos calamités temporelles, ce n'est point tant après tout des biens temporels que nous vous demandons que les biens spirituels. Vous n'avez rien désiré sur la terre avec plus d'ardeur, que de revoir ce Fils adorable qui vous avait précédé dans le ciel [1]. Vous l'y revoyez; faites que nous puissions un jour l'y voir nous-mêmes. C'est là qu'il vous attendait, et qu'il nous attend; c'est là qu'il avait marqué votre place, et qu'il a marqué les nôtres. Vous êtes parvenue au terme où il vous appelait; faites que nous puissions un jour y arriver comme vous. Et parce que nous n'y pouvons être reçus à d'autres conditions que vous et que vous n'y êtes entrée que par les mérites de votre vie, faites que nous nous conformions à vos exemples, pour avoir part à votre récompense.

XII. Alors nous chanterons éternellement vos grandeurs. Mais, entre vos grandeurs, nous célébrerons éternellement vos miséricordes [2]. Dès maintenant nous les célébrons, et nous voudrions les publier dans toutes les parties du monde; dès maintenant nous les éprouvons, et elles nous attachent pour jamais à vous. Un Apôtre a prononcé anathème sur quiconque n'aimerait pas le Seigneur Jésus. (*Rom.*, VIII, 35.) A cet anathème, nous osons en ajouter un autre. Anathème sur quiconque renoncerait Marie, Mère de Jésus. Anathème sur quiconque voudrait vous arracher de mon cœur. Mais pour ces âmes fidèles qui vous sont dévouées, qui vous honorent et qui vous servent, qui vous invoquent comme leur protectrice et qui vous imitent comme leur modèle, salut et bénédiction dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION

(A des Religieuses.)

(Méditation du P. Gentil, S. J.)

SUR LA VIE DE LA SAINTE VIERGE APRÈS L'ASCENSION.

L'AMOUR UNISSANT LE CŒUR DE MARIE AVEC LE CŒUR DE JÉSUS.

MODÈLE DE L'AMOUR DES VIERGES, DONT LE CŒUR DOIT ÊTRE TOUJOURS UNI A DIEU.

Mihi autem adhærere Deo bonum est.

Tout mon bonheur est d'être uni à Dieu. (Ps. LXXII, 28).

I. — Jésus-Christ montant au ciel laissa sa Mère sur la terre,

1. Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende. (*Ibid.*) — 2. O clemens! o pia! o dulcis virgo Maria! (*Ibid.*)

pour consoler les fidèles par sa présence et pour les édifier par la sainteté de ses exemples. — Mais cette séparation n'interrompit point l'étroite union que l'amour avait formée entre elle et son Fils. 1° Elle lui fut unie d'esprit, faisant de lui seul le doux objet de ses pensées. 2° Elle lui fut unie de cœur, n'aimant rien que lui. 3° Elle lui fut unie par ses actions, n'agissant que pour lui. 4° Elle lui fut unie par une haute et sublime contemplation, ne perdant pas un seul moment sa divine présence.

Car, si Moïse, dans la ferveur de sa prière, parla à Dieu face à face; si le premier martyr de notre religion vit le ciel s'ouvrir, et le Fils de Dieu debout à la droite de son Père; si S. Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel; si le disciple bien-aimé vit dans ses extases la majesté de Dieu, la beauté du divin Epoux, entouré des vierges qui le suivent partout, et la magnificence de la céleste Jérusalem, dont il a fait une si vive et si belle peinture : combien de fois Marie, qui, dès le premier moment de sa conception, vit Dieu, comme plusieurs théologiens l'ont enseigné, lui parla-t-elle face à face pendant qu'elle fut sur la terre? combien de fois le ciel s'ouvrit-il pour lui faire voir son trésor?,combien de fois, portée en esprit jusque au trône où son Fils est assis, s'est-elle vue la première des vierges qui suivent partout celui dont elle est la mère? et ne peut-on pas dire qu'occupée jour et nuit de son Fils, son Fils était devenu l'âme et la vie de son cœur.

O l'heureuse vie que celle d'un cœur qui ne vit plus que de Dieu et qu'avec Dieu!

Quand sera-ce, ô Seigneur, que mon cœur, étroitement uni à vous, ne vivra plus que de vous?

C'est à quoi mon état m'engage; c'est par la méditation et par la contemplation, que je formerai et que je conserverai cette sainte union. Est-il rien de plus digne d'une vierge, que de faire sur la terre ce que les anges feront éternellement dans le ciel, s'unissant à Dieu par la contemplation de ses grandeurs? Mais comment ai-je entretenu cette union? 1° ma méditation doit être fervente; 2° elle doit être faite avec attention; 3° elle doit être accompagnée de respect: mais je me présente à l'oraison avec un cœur plein de tiédeur; j'y porte un esprit qui, rempli des soins du monde, n'a que des pensées séculières; j'y viens avec des sens répandus et dissipés qui ne cherchent qu'à se satisfaire; j'y suis avec une imagination volage, qui me représente toute sorte de dangereux objets, avec une âme agitée, troublée de toutes sortes de passions, abattue par la tristesse, dissipée par la joie, resserrée par la crainte, emportée par l'amour des créatures, desséchée par

ses désirs, remplie de mille pensées qui rompent l'union que la prière doit former entre votre cœur et le mien.

Que cette vie est éloignée de la profession d'une vierge qui, quittant son père, sa mère, sa famille et le monde tout entier, doit être unie de cœur et d'esprit avec son divin Époux, par un lien indissoluble. Le monde est-il digne d'occuper un cœur à qui Dieu seul peut suffire? est-il rien sur la terre qui doive rompre le nœud sacré de la charité qui m'unit à lui?

Voici, ô mon Dieu, la sainte résolution que je forme aujourd'hui, pour ne plus interrompre l'union qui doit être entre votre cœur et le mien. Recueillie en moi-même, je ferai, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne, une cellule de mon cœur, d'où je ne sortirai jamais; là, j'élèverai un autel sur lequel je vous placerai; là mon âme s'épanchera en votre présence; là, mon esprit s'élèvera à vous, et vous descendrez en lui; là, mon cœur s'embrasera dans la prière, et il sera transformé en vous.

Esprit saint, chaste baiser du Père et du Fils, nœud divin qui unissez les Personnes de l'adorable Trinité, entretenez entre Dieu et moi cette sainte union, afin qu'étant toute en Dieu, Dieu soit tout en moi.

Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.

Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. (*Galat.* II, 21).

Minus te amat, qui tecum aliquid amat, quod propter te non amat.

Seigneur, mon cœur ne vous aime pas encore assez, s'il aime quelque chose avec vous, ou s'il n'aime pas pour l'amour de vous. (S. AUGUSTIN, *Confes.*)

II. — La fréquente communion fut le divin aliment qui entretint l'union que l'amour avait formée entre le cœur de Jésus et de Marie. *Les fidèles de l'Eglise naissante*, est-il dit aux ACTES DES APOTRES, *persévéraient dans la fraction du pain.* Marie qui les surpassait tous en ferveur et en amour, recevait aussi tous les jours le corps adorable et le précieux sang de son Fils; mais avec quelle foi, avec quel respect, avec quelle dévotion participait-elle à cet auguste Sacrement? Quelles extases! Quels transports d'amour ne ressentait-elle pas, après l'avoir reçu dans le même sein où elle l'avait conçu!

Considérez que c'est le même corps et le même sang que le Fils de Dieu reçut de Marie, que nous adorons et que nous recevons dans le Sacrement de l'autel. Comme le dit S. Augustin, la chair que nous mangeons en approchant de la sainte table, est la chair que le Fils de Dieu a prise de Marie. S. Jean Damascène nous fait remarquer que le corps du Sauveur, qui a été formé du sang de Marie, et qui est dans le ciel, se donne à nous dans ce sacrement d'amour. L'Eglise n'adore-

t-elle pas dans l'hostie le corps du Fils de Dieu, né de la Vierge sa mère?

Ah! qui pourrait donc exprimer avec quels sentiments de tendresse et de vénération Marie le recevait dans la communion? avec quel plaisir s'entretenait-elle avec lui? avec quelle ferveur s'unissait-elle à lui? avec quelle joie rappelait-elle le souvenir du passé, comme elle l'avait conçu dans son chaste sein, comme elle l'avait nourri de son lait virginal, comme elle l'avait porté entre ses bras, et comme elle lui avait donné et reçu de lui mille baisers innocents? O Jésus! ô mon Fils! ô corps adorable de mon Sauveur devenu impassible et immortel, c'est à cet heureux moment que, vous recevant, rien ne pourra plus me séparer de vous: que je suis heureuse d'avoir formé et nourri un corps qui est devenu le précieux aliment de mon âme!

C'est le même sacrement de l'autel qui entretient aussi l'union qui a été formée par le baptême entre Jésus-Christ et nous. 1° Cette union est, dit S. Chrysostome, une union réelle, naturelle, intime, et générale de tout ce que nous sommes avec le Fils de Dieu. 2° Par elle, dit S. Cyrille, notre sang est uni avec le sien de la même manière que deux cires fondues s'unissent l'une avec l'autre. 3° Il s'unit à nous, dit S. Augustin, comme la nourriture s'y unit; il y a néanmoins cette différence, que la nourriture ordinaire est changée en notre substance, au lieu que ce précieux aliment nous change en la sienne. Que cela est grand!

Mais ne laissez-vous pas sur l'autel le corps du Sauveur, qui y est préparé pour être uni avec vous? avec quelle disposition recevez-vous le pain des anges? ne sentez-vous pas la ferveur de votre charité se ralentir, lorsque vous n'approchez que rarement de ce Dieu d'amour? Quel fruit recueillez-vous de vos communions fréquentes? examinez-vous sérieusement devant Dieu sur tous ces points. Une fausse humilité ne vous fait-elle pas dire ce que S. Pierre disait, pénétré d'un vrai sentiment de respect: Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur? n'avez-vous jamais logé dans une conscience impure celui qui est si pur que l'Eglise s'étonne qu'il n'ait point eu horreur du sein de la plus pure de toutes les vierges?

Faut-il donc, Seigneur, que je m'éloigne de vous, et dois-je vous recevoir plus rarement? non, mais je dois faire tous mes efforts pour vous recevoir dignement. Venez, ô mon Dieu, venez en moi comme vous entrâtes dans le sein de Marie, la remplissant de vos grâces et de votre divin esprit: venez-y comme vous entriez dans les villes de Judée, guérissant les malades et ressuscitant les morts: venez-y pour modérer mes

passions, pour détruire mes mauvaises habitudes, et pour n'être qu'un même esprit avec vous. O vin sacré qui formez les vierges, purifiez-moi ! ô pain des anges, unissez-vous à moi ! ô Dieu d'amour, transformez-moi en vous, et ne faites plus qu'un avec moi ! O Dieu, qui n'êtes pas seulement mon Créateur et mon Sauveur, mais ma propre substance[1], ne permettez pas que je rompe jamais les liens qui m'unissent à vous !

Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus ; qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.

Ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage ; celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. (*Joan.* VI, 57.)

Verbum illud, quo pascuntur Angeli, quod est æquale Patri, manducavit homo.

Les hommes mangent la même viande qui nourrit les anges dans le ciel. (S. AUG. *In Ps.* XXXIII.)

Quis pastor oves proprio pascit cruore ?

Quel pasteur a jamais nourri ses brebis de son sang ? (S. JEAN CHRYSOSTOME, hom. au peuple d'Antioche.)

III. — Les désirs ardents qu'avait Marie de voir de ses yeux et sans voile le corps adorable de Jésus, qu'elle ne voyait que sous les symboles mystérieux du pain et du vin, furent les fidèles interprètes de son cœur, qui entretint toute sa vie le commerce sacré qu'il eut avec celui de son Fils. 1° La fréquente communion faisait naître ces fervents désirs. 2° La vue des saints lieux qu'elle allait souvent visiter, les faisait croître. 3° Les visites fréquentes qu'elle recevait des anges envoyés par son Fils, les embrasaient.

Qui pourrait exprimer les tendres affections de son cœur, à la vue des monuments vénérables de notre rédemption, honorés par les miracles et par la présence du Sauveur ? Ah ! ce fut là, s'écriait-elle, que je formai des plus pures gouttes de mon sang ce corps adorable qui, durant toute l'éternité, fera la joie des saints, et des anges. Là, je vis la première fois le Verbe éternel revêtu de la faiblesse de ma chair. Là, je lui donnai mille chastes baisers. En cet endroit, il expira sur la croix. Voici le sépulcre où je le mis, après l'avoir embaumé. Du haut de cette montagne, vainqueur de la mort, triomphant de ses ennemis, emmenant avec lui les âmes des patriarches, il monta au ciel. O mon cœur ! que faites-vous donc encore sur la terre ? ô mon Fils, que n'attirez-vous votre mère auprès de vous ? Heureuse grotte de Bethléem, précieuse colonne, croix adorable, qui êtes encore toute rouge de son sang ; sainte montagne des Oliviers, où je vois encore quelque trace et quelque vestige de mon Fils, que je vous considère avec plaisir !

1. O Deus substantia mea ! (PASCHAL. lib. *De corp. et sang. Christi*, cap. IV.)

Que de doux soupirs ne faisait-elle pas monter au ciel? avec quel empressement ne disait-elle pas aux anges, que son Fils lui envoyait, allez et soyez les fidèles interprètes de mes désirs; retournez et dites à mon bien-aimé que je languis d'amour. O qu'un cœur qui aime Dieu trouve de moyens pour s'unir à lui!

Oserais-je me flatter d'être arrivée à cet état d'union? là où est mon trésor mon cœur y est aussi. C'est, ô mon Dieu, le grand oracle qui est sorti de votre bouche, et je n'en suis que trop persuadée. On pense à ce qu'on aime, et l'on pense toujours à ce qu'on aime toujours. Si vous étiez mon trésor, mon cœur penserait-il si peu à vous? si le monde n'était pas mon trésor, m'occuperais-je si souvent de lui? que j'ai d'indifférence pour m'unir à vous! que les désirs que j'ai de voir ce que je ne puis plus aimer, sont vifs et empressés! que mon aveuglement est grand d'aimer ce que j'avais foulé aux pieds!

Que ferai-je pour modérer l'amour déréglé que j'ai pour le monde, et pour concevoir une nouvelle ardeur de m'unir étroitement à Dieu? Je dois imiter l'exemple de Marie, et ne plus désormais remplir mon esprit que des divins mystères de la vie de Jésus-Christ. Car pourrai-je considérer cet aimable Sauveur couché dans une crèche, tremblant de froid sur un peu de paille, exposé aux injures de l'air, sans être touchée et attendrie de l'excès de son amour? pourrai-je le voir persécuté dès son berceau, fuyant en Egypte pour éviter la cruauté d'un roi farouche, souffrant la faim dans le désert, fatigué du chemin, assis sur le puits de Jacob, attendant une Samaritaine, femme pécheresse, pour la convertir, sans sentir mon cœur s'embraser d'amour pour un Dieu, qui a eu un zèle aussi ardent de mon salut? pourrai-je le voir la face prosternée contre terre et couvert du sang qui coula de tous ses membres dans sa triste agonie, lié à la colonne, déchiré par les bourreaux, blessé depuis les pieds jusqu'à la tête, expirant sur la croix, et également accablé de douleurs et d'opprobres, sans désirer de voir, d'aimer, d'embrasser l'auteur et le consommateur de mon salut? Ah, pieds sacrés de Jésus, mains précieuses de mon Sauveur qui avez été percées pour l'amour de moi, quand me sera t-il permis de vous baiser? O cœur adorable de mon Dieu, qui êtes encore ouvert pour me recevoir, quand viendra l'heureux moment où je serai uni à vous, et que je reposerai dans vous, comme dans le centre de mon repos?

Cupio dissolvi et esse cum Christo.

Je n'ai point de plus ardent désir que de sortir de cette vie et d'être avec Jésus-Christ. (*Philip.* I, 21.)

Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum : quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?

Mon âme est toute brûlante de soif pour le Dieu fort et vivant. Quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu ? (*Ps.* XLI, 3).

Aufer a me, Domine, si velis substantiam, manus, pedes, oculos ; solum relinque cor, quo te diligam.

Otez-moi, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, mes biens, mes mains, mes pieds, mes yeux : laissez-moi seulement mon cœur, afin qu'il vous aime. (S. ANSELME.)

Si amare pigebat, saltem redamare non pigeat ; minus durus est animus, qui dilectionem, si nolebat impendere, nolit rependere.

Si nous avons de la peine à aimer Dieu les premiers, usons au moins de retour, et aimons-le après qu'il nous a aimés : il faut qu'un cœur soit bien dur, s'il refuse de rendre amour pour amour. (S. AUGUSTIN. *de Catech.*)

SIXIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. GENTIL, S. J.)

SUR LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

LE PUR AMOUR, OU MARIE MOURANT DANS L'AMOUR, POUR L'AMOUR, ET PAR L'AMOUR.

MODÈLE DE LA PRÉCIEUSE MORT QUE DOIVENT SOUHAITER LES VIERGES CONSACRÉES A DIEU.

Vulnerata caritate ego sum.
Mon cœur est blessé d'amour.

I. — Mourir dans l'amour de Dieu, c'est mourir dans la grâce ; mais pour mourir dans la grâce, il faut vivre et persévérer dans la grâce. La prérogative singulière de Marie est qu'ayant toujours vécu dans la grâce, sa mort a été une image fidèle de sa vie. La grâce avait été le principe de la sainteté de sa vie, et la sainteté de sa vie a été la cause du bonheur de sa mort. Moïse, dit l'Ecriture, fut assez heureux pour mourir en recevant un chaste baiser de la bouche du Seigneur. *Mortuus est in osculo Domini.* Cette expression est figurée, et l'Ecriture sainte s'est servie de ces paroles mystérieuses pour exprimer le bonheur de la mort de ce sage législateur, qui mourut comme il avait vécu, dans la grâce de Dieu, dans l'amitié de Dieu, dans la charité habituelle qui l'avait toujours uni à Dieu. Il mourut recevant le saint baiser de paix, qui fut la marque qu'il mourait de la mort des justes. Que cette mort fut précieuse aux yeux du Seigneur !

Mais la mort de Marie fut beaucoup plus précieuse. 1° Elle mourut comblée de grâces. 2° Elle mourut dans les flammes ardentes de la charité. 3° Elle mourut dans la sainteté et dans la grâce habituelle qu'elle avait reçue au moment de sa conception et qu'elle avait augmentée durant sa vie ornée de toutes les vertus et de toutes les bonnes œuvres qui lui ont fait

mériter le ciel; car le ciel n'est pas un simple héritage, mais une couronne de justice. 4° Elle mourut remettant entre les mains de son Fils sa précieuse âme, aussi pure, aussi belle, aussi sainte, aussi innocente qu'elle l'avait reçue de son Créateur.

O la sainte vie! ô l'heureuse mort!

Il est doux d'avoir bien vécu. Une vie sainte est bien récompensée, lorsqu'elle est suivie d'une précieuse mort.

Un sort pareil sera-t-il mon partage? mourrai-je dans l'amour? mourrai-je dans la grâce du Seigneur? mourrai-je en recevant le sacré baiser du céleste Epoux? Vous le savez, ô mon Dieu, mais vous m'en avez fait un mystère, et c'est un secret que vous avez caché à tous les anges mêmes.

Les plus grands saints ont appréhendé de ne pas mourir dans votre grâce, dois-je espérer d'y mourir? La mort est l'écho de la vie. On se trouve tel à la mort qu'on a été durant la vie. Les mêmes habitudes sont souvent toutes vivantes dans un moribond. Le cœur ne change point en un moment. On ne hait pas en un instant ce qu'on a toujours éperdument aimé. Que ne dois-je donc pas craindre, ô mon Dieu! le dérèglement de ma vie est-il une disposition pour recevoir en mourant des marques d'amour d'un Dieu que j'ai méprisé vivant?

Mourir dans l'honneur, revêtue d'une charge, regrettée de ses amies, pleurée de sa communauté, ce n'est pas ce qui fait le bonheur de la mort; mais mourir chargée de mérites, enrichie des vertus chrétiennes et religieuses, ornée de plusieurs bonnes œuvres, mourir dans l'amour et dans la grâce de Dieu, c'est mourir en saint et en prédestiné. Mais pour mourir de la sorte, il faut vivre plus saintement que je n'ai fait jusqu'à présent. Ne permettez pas, Seigneur, que ma mort soit semblable à ma vie; ou si ma mort doit être l'écho de ma vie, faites-moi la grâce de commencer une vie plus pure, plus régulière, plus fervente, plus sainte, afin de mourir de la mort des saints.

Moriatur anima mea morte justorum.

Que je meure de la mort des justes. (*Num.* XXIII, 10.)

Moritur quisquis amat, quia amor mors voluntaria est.

Celui qui aime meurt à tout moment, car l'amour est une mort volontaire. (S. AUGUSTIN).

II. — Mourir pour l'amour, c'est mourir d'une mort plus belle et plus noble que de mourir dans l'amour. Tous les justes meurent dans l'amour, parce qu'ils meurent tous dans la grâce de Dieu, mais tous les justes ne meurent pas pour

l'amour, parce qu'ils ne meurent pas tous pour soutenir la vérité de la foi et de l'Evangile, ou pour aller jouir de la claire vision de Dieu. Mourir pour défendre la religion, c'est le généreux motif qui fait les martyrs de la foi; mourir par un désir ardent d'aller se perdre dans le sein de Dieu, comme dans un vaste océan, afin d'y contempler et d'y aimer ses divins attributs, c'est le saint motif qui fait les martyrs du divin amour. C'est ce même motif qui rendit la mort de Marie précieuse aux yeux du Seigneur. Sa mort fut sainte, mais le motif de sa mort fut encore plus saint. L'amour fit en elle ce que fait l'épée qui sépare l'âme du corps d'un martyr. Le désir d'aller voir son Fils en fit une victime de la charité et une martyre du divin amour. O qu'il y a de force, ô qu'il y a de courage, ô qu'il y a de générosité à mourir pour une fin si noble et si excellente! Et qu'une vie abrégée sur la terre, où Dieu ne peut pas être si parfaitement aimé que dans le ciel, est heureusement abrégée quand on en diminue les jours pour aller voir et aimer son Créateur!

Pour mourir d'une mort aussi heureuse que celle de Marie, il faut comme Marie s'y préparer saintement : 1° Il faut aimer Dieu comme elle l'a aimé, de tout son cœur, sans partage, sans interruption ; 2° il faut me considérer dans ce monde comme dans un triste exil ; 3° il faut que je sois vivement touchée de me voir séparée de Dieu, et que j'en ressente de la douleur, que je fasse éclater les mêmes soupirs qu'une chaste épouse qui a perdu son époux, ou qui est séparée de lui.

Mais est-ce que ce sont là les sentiments de mon cœur? Si je me demandais compte de mes pleurs et de ma tristesse ; si je me faisais la question que le Fils de Dieu fit à Madeleine : *Mulier, quid ploras?* Femme, pourquoi pleurez-vous? pourrais-je, ô mon Dieu, vous faire la même réponse que cette amante éplorée? pourrais je dire que je pleure de ce que mon plaisir, mes passions, les désordres de ma vie m'ont enlevé et fait perdre mon Sauveur? pourrais-je dire que je pleure de douleur de me voir séparée de mon chaste époux? que je pleure la longueur de l'exil qui m'éloigne de vous, et que c'est de me voir sur la terre, et de savoir que vous êtes dans le ciel? que je serai triste, affligée, languissante tant que je vivrai sans vous.

Hélas! que la cause de ma douleur est bien différente de celle de cette sainte pénitente ; car j'ai souvent pleuré le monde que j'ai quitté. J'y retourne encore assez souvent d'esprit et de désir, et mon cœur n'est que trop touché de m'en voir éloignée. Je pleure la disgrâce d'un ami, le changement d'état d'un proche, la décadence d'une famille, la perte de ma

santé. Je fais pis; car j'ai recours à mille sortes d'artifices pour me prolonger la vie; je demande à être dispensée des austérités de ma règle, je me dispense moi-même de toutes celles que je puis, sous prétexte d'une faiblesse imaginaire de complexion. N'est-ce pas là être esclave de ma santé? martyre de mon amour-propre et de ma délicatesse? Seigneur, changez mon cœur, et il n'aura plus d'autre désir que de vous voir et de vous aimer.

Hei mihi, quia incolatus meus prolongatus est.

Quel supplice pour moi de voir le temps de mon exil encore prolongé! (*Ps.* CXIX).

Si amatur patria, magna pœna est exilium : si autem non amatur patria, pejor est cordis pœna.

L'exil est une peine insupportable à celui qui aime sa patrie : mais celui-là est encore plus malheureux, qui aimant son exil n'a que du mépris pour sa patrie. (S. AUGUSTIN. Serm. XIV. *De Verbo Apost.*)

III. — Mourir d'amour, c'est mourir par un excès de charité et par un doux effort que fait l'amour pour dégager une âme des liens qui l'attachent à son corps, afin de l'unir à Dieu, qui est le centre de l'amour et du repos éternel : c'est ainsi que mourut Marie. La Mère de la belle dilection pouvait-elle mourir d'une autre main que de celle de l'amour? sa conception ayant été immaculée et sa vie très pure, la mort ne fut pas en elle la peine du péché; elle ne mourut pas usée d'années ni consumée de maladies, car son corps, plus tempéré que le paradis terrestre, fut exempt des altérations et du déréglement des passions qui ruinent peu à peu le tempérament des nôtres : elle mourut d'une douce extase et d'un tendre ravissement, d'un excès d'ardeur et de charité. Elle mourut, parce que son amour, depuis le premier moment de sa vie, n'a pas cessé de croître jusqu'au dernier soupir; son cœur n'étant plus assez grand pour le contenir, s'ouvrit enfin pour donner plus de liberté au feu sacré de la charité qui y était trop resserré. Ainsi finit ce cœur embrasé d'amour, semblable à un flambeau qui, se consumant peu à peu et sans violence, jette en s'éteignant une flamme plus pure et plus douce.

O que cette mort fut tranquille! N'était-il pas juste que celle qui avait conçu sans plaisir, enfanté sans douleurs, mourût sans douleur? et la Mère d'un Dieu, qui avait été la Mère d'un bel amour, ne devait-elle pas être la victime de l'amour?

Puis-je espérer que je mourrai de la sorte? Mes passions sont-elles assez soumises à la raison? Puis-je me répondre à moi-même qu'elles ne feront jamais d'impression si violente sur mon cœur que ma santé en soit altérée et ma vie abrégée?

Quelle honte serait-ce à une vierge consacrée à Jésus-Christ,

si une autre passion, ou si un autre amour que celui qu'elle doit avoir pour Dieu, était la cause de sa mort! On meurt de douleur, on meurt de joie, on meurt de tristesse, on meurt d'amour, on meurt par le dérèglement de toutes les passions. Mourir de douleur causée par la perte d'un père ou d'une mère; mourir de langueur faute d'avoir pu souffrir un mépris ou une humiliation; mourir de tristesse, qui naît peut-être du regret criminel qu'on a de s'être consacrée à Dieu; mourir de l'excès d'une joie ou d'un amour profane, quelle fin! quelle mort! quelle disposition pour paraître devant le tribunal de son juge et de son Dieu!

Ah! Seigneur, si je meurs de douleur, que ce soit de ne vous avoir pas assez aimé. Si je meurs de tristesse ou de chagrin, que ce soit de vous avoir servi avec trop de tiédeur. Si je meurs d'amour, que ce soit d'un amour aussi pur, aussi saint que celui dont votre chaste Mère est morte! Que font tant de désirs inutiles dans mon cœur qui le déchirent? et pourquoi y nourrir tant de passions qui l'accablent et qui le font esclave? Je n'aurai plus, ô mon Dieu, que deux désirs : l'un de vous posséder dans l'Eucharistie, comme votre Mère vous a possédé dans l'Incarnation; l'autre de vous voir régner dans la gloire, comme elle vous a vu reposer dans la crèche : le premier fera toute ma consolation sur la terre, et le second tout mon bonheur dans le ciel.

Sitivit in te anima mea ad Deum fontem vivum, quando veniam et apparebo ante faciem Domini?

Mon âme soupire après Dieu, qui est la source de cette eau vive et salutaire : quand serai-je assez heureux pour paraître devant le Seigneur, et le voir face à face? (*Ps.* XLI, 3.)

Festinare ad illam patriam, cujus cives angeli sunt, cujus templum Deus, cujus splendor Filius, cujus caritas Spiritus Sanctus.

Envoyez vos désirs dans cet heureux séjour dont les anges sont les citoyens, dont Dieu est le temple, dont son Fils est la lumière, et dont le Saint-Esprit est l'amour. (S. AUGUSTIN, *De Cant. novo*, ch. X.)

SEPTIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. GENTIL, S. J.)

LA DOUCEUR DE LA MORT DE MARIE EXEMPTE DES REGRETS, DES DOULEURS ET DES FRAYEURS QUI INQUIÈTENT UN MORIBOND.

MODÈLE DE LA MORT DES VIERGES CONSACRÉES A DIEU ET QUI ONT VÉCU SAINTEMENT SELON LA GRACE DE LEUR VOCATION.

Lætatus sum in his, quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.

Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit: j'irai dans la maison du Seigneur. (*Ps.* CXXI, 1.)

I. — Le souvenir du passé fait le premier supplice d'un

pécheur mourant. L'abus et le mépris des grâces, la profanation des sacrements, les moyens du salut négligés, l'image affreuse de tous ses péchés se présentent dans ce moment fatal à son esprit, et il en est troublé. Alors quel dur repentir! que de tristes regrets! quelle amertume à la vue d'une vie si peu chrétienne, et si peu religieuse! Mais quelle douceur pour Marie d'avoir si saintement vécu! quelle consolation de voir que pas un moment de sa vie n'a pu troubler la tranquillité de son cœur à la mort! La grâce, disait S. Paul, n'a point été vide en moi; c'est ce qui faisait sa joie et sa consolation. Mais Marie est la seule qui puisse dire que la grâce a été toujours agissante en elle, et que tous les jours et tous les moments de sa vie ont été pleins: 1° *Pleins*, parce qu'elle a toujours été fidèle à conserver la grâce, et à faire valoir ce précieux talent qui lui avait été confié. 2° *Pleins*, parce que jamais l'amour de la virginité, de la pauvreté, et de toutes les vertus, ne se ralentit un moment en elle. 3° *Pleins*, parce qu'elle a toujours crû en mérite. Plus fervente que l'Epouse des Cantiques, si ses sens étaient liés durant le sommeil et le repos de la nuit, son cœur, qui veillait toujours, était dans un exercice continuel de la charité; et son amour n'ayant jamais été interrompu, elle fut toujours unie à Dieu, et Dieu fut toujours uni à elle.

Une personne qui a si saintement employé tous les moments de sa vie, peut-elle avoir d'autre regret en mourant, que d'avoir été trop longtemps privée de la jouissance de son Dieu?

Si j'ai un reste de foi, puis-je penser sans frémir, au moment fatal qui séparera le temps de l'éternité? Trois choses, tandis qu'on regarde la mort de loin, empêchent un pécheur de faire réflexion à ce qui est capable de le troubler à la mort: 1° les objets extérieurs qui le dissipent et qui lui ôtent l'attention; 2° l'amour-propre qui, mettant un voile sur ses yeux, lui cache la laideur de ses vices: 3° l'excès de la passion, qui, formant un nuage obscur devant son esprit, ne lui laisse voir que dans un faux jour les vérités terribles de l'éternité; mais à la mort, l'esprit recueilli en lui-même, les nuages de l'amour-propre étant dissipés, et le feu des passions éteint, la conscience d'un pécheur étalera à ses yeux l'histoire de toute sa vie.

C'est alors, ô mon Dieu, que je verrai ce que je n'ai jamais bien connu: je verrai l'abus que j'ai fait de vos grâces, et je verrai combien de saintes inspirations j'ai éteintes, à combien de salutaires avis je me suis endurcie, combien de saints exemples je n'ai pas voulu voir de peur de les imiter.

L'image affreuse de mes péchés se présentera à moi sans voile et sans nuage : je verrai les excès de délicatesse, les excès de plaisir, les excès de mollesse, indignes d'une personne de ma profession, qui doit mener une vie dure et pénitente.

Je verrai les oraisons et les communions omises et négligées par indévotion, l'office divin récité sans attention, les scandales donnés à ma communauté, par ma conduite peu religieuse, et par ma vie irrégulière. Que de regrets! que d'inquiétudes! que de tristes pensées! J'ai abusé de plus de grâces qu'il n'en faudrait pour convertir les personnes du siècle les plus mondaines et les plus libertines! j'ai plus fait de communions qu'il n'en faudrait pour sanctifier les plus grands pécheurs du monde, et je n'ai pu me sanctifier dans l'état religieux! J'ai plus perdu de temps qu'il n'en faudrait à tous les damnés pour faire une salutaire pénitence; me voici à l'article de la mort et je n'ai rien fait encore que pour plaire au monde, ou pour me satisfaire. Que ces pensées sont tristes! mais qu'elles seront inutiles, si, ne profitant pas du temps présent, je néglige de réparer le passé et de mettre ordre à l'avenir? C'est, ô mon Dieu, à quoi je vais travailler efficacement, et dès ce moment.

Locutus sum lingua mea, notum fac mihi, Domine, finem meum, et numerum dierum meorum : quis est ut sciam quid desit mihi?

Seigneur, faites-moi connaître ma fin dernière, et à quel nombre vous avez fixé mes jours, afin que je sache ce qui m'est nécessaire. (*Ps.* XXXVIII, 5, 6.)

Triplex in morte congratulatio est hominis, ab omni peccato, et labore, et periculo liberari.

Trois douces pensées font oublier aux âmes justes l'amertume de la mort; elles se voient affranchies de l'esclavage du péché, délivrées des misères de la vie, assurées de leur salut. (S. BERNARD, *in transitu.*)

II. — La douleur du présent est le second supplice d'une personne mourante. Comme on ne quitte qu'avec douleur ce que l'on aime avec attache, quelle douleur pour un pécheur, qui considère qu'on va lui ôter tout ce qu'il a le plus tendrement aimé!

Sortez, lui dira Dieu d'une voix secrète, qui se fera entendre jusqu'au fond du cœur; sortez de ces riches héritages et de ces lits délicats où vous avez reposé avec tant de mollesse : quittez ces habits luxueux, que la vanité vous a fait porter. Voici le moment funeste auquel votre âme charnelle va être séparée de ce corps brutal, dont elle s'est faite esclave. O mort amère! est-ce ainsi que tu me sépareras de tout ce que j'ai le plus tendrement et le plus fortement aimé?

Mais à qui la mort a-t-elle jamais été plus douce et plus agréable qu'à Marie? et qui l'a jamais vue venir d'un esprit

plus tranquille, et d'un visage plus serein? Exempte de toutes les inquiétudes que causent les biens de la terre qu'elle avait sacrifiés à Dieu, son cœur n'ayant d'attache que pour son Fils, son esprit tout absorbé en Dieu, son corps se consumant par les désirs ardents de voir le Sauveur, son âme en sortit sans violence : elle s'en détacha comme le fruit mûr se détache de l'arbre et tombe de lui-même; elle en sortit avec la joie que ressent un prisonnier qu'on met en liberté et un exilé qu'on rappelle du lieu de son bannissement. De là vient que les SS. Pères, parlant de la mort de la Sainte Vierge, l'ont appelée un sommeil, un passage de la terre au ciel, une intime union avec Dieu. O le doux sommeil! ô l'heureux passage! ô la belle mort! ô qu'il est doux de mourir de la sorte.

Si je suis telle que je dois être : morte au monde, auquel j'ai renoncé, détachée de cœur des biens que j'ai quittés, insensible à tous les attraits des créatures, que je ne dois plus aimer, dégagée des sens, dont je dois éteindre la vivacité qu'ils ont pour le plaisir, comment serais-je troublée à la vue de la mort, qui ne peut me séparer que des choses dont je me suis déjà moi-même dépouillée? Mais si ma vie a été contraire à ma profession, quelle consolation puis-je espérer?

Trois choses adoucissent l'amertume de la mort : 1° les sacrements, 2° les bons anges, 3° la vue du crucifix, qu'on présente à un moribond les bras ouverts, prêts à recevoir son âme, afin de la porter dans le sein de Dieu. Que ces pensées sont douces à une âme religieuse, qui a saintement vécu! mais qu'elles sont tristes à une religieuse qui a été aussi irrégulière et aussi indévote que moi! Ne dois-je pas craindre, quand on m'apportera les sacrements, que ma conscience ne me reproche que je les ai profanés ou méprisés. Les saints anges n'auront-ils pas droit de me faire les mêmes reproches qu'ils firent à l'infortunée Babylone, lorsqu'elle fut sur le point d'être ruinée? nous l'avons avertie des malheurs qu'elle avait à craindre, elle ne nous a pas écoutés; abandonnons-la aux malheurs qui vont fondre sur elle.

Je vous verrai, ô mon Dieu, mourant sur la croix; on me fera baiser vos plaies; on me montrera votre côté ouvert; on vous mettra entre mes mains : mais cette image sanglante ne se fera-t-elle pas voir à moi comme vous vous montrerez aux méchants dans la consommation des siècles, où ils verront celui qu'ils ont crucifié? Les baisers que je vous donnerai, ne me reprocheront-ils pas que je vous ai plus lâchement trahi que le disciple perfide qui vous livra à vos ennemis? L'aimable plaie de votre côté sacré ne me reprochera-t-elle pas que ce sont les affections déréglées de mon cœur qui ont ainsi

blessé le vôtre? les épines dont votre front est percé, ne me reprocheront-elles pas que c'est mon ambition qui a formé cette couronne? Votre corps, vos mains, vos pieds, déchirés de plaies, ne me reprocheront-ils pas que ce sont les délicatesses, les sensualités, les plaisirs que je me suis permis, qui vous ont ainsi défiguré? vos bras ouverts pour recevoir les fidèles épouses, ne seront-ils pas étendus pour me donner votre malédiction?

Voilà, Seigneur, le malheur que je dois craindre ; mais voici le préservatif dont je veux user pour m'en garantir : Je n'aimerai plus rien avec dérèglement, et je mourrai avec tranquillité.

Quare tristis es anima mea, et quare conturbas me? Spera in Deo.
Mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu? espère en Dieu. (*Ps.* XXXVIII, 7.)

Si feci unde damnare potes, tu non amisisti unde salvare soles.
Seigneur, si j'ai fait ce qui vous donne droit de me damner, vous n'avez pas perdu ce qui vous a donné droit de me sauver. (S. AUGUSTIN.)

III. — La crainte de l'avenir est le dernier et le plus cruel tourment qu'endure un pécheur à la mort. Il se regarde sur son lit comme un criminel qui, devant le tribunal de son juge, attend son jugement : jugement terrible, parce qu'il faudra répondre de toute sa vie à un juge infiniment sage et équitable! Jugement extrêmement redoutable, parce qu'il s'agira d'une éternité malheureuse. Hélas! qui ne craindrait pas, puisqu'on paraîtra devant un juge si pur, qu'il a trouvé des taches jusque dans les anges? *In angelis suis reperit pravitatem.* (*Job.* IV, 18.)

Marie a été seule exempte de ces tristes frayeurs et de ces pensées affligeantes : car que pouvait craindre la plus sainte et la plus pure de toutes les créatures? quelle frayeur pouvait lui causer la pensée d'un jugement, où son Fils était établi le juge? quelle inquiétude pouvait-elle avoir sur l'avenir, puisqu'elle était assurée qu'elle n'allait sortir de ce monde, que comme une épouse que l'on conduit avec joie dans la maison de son époux? que pouvait-elle appréhender de l'ennemi de notre salut, dont elle avait écrasé la tête dès sa conception? Belle aux yeux de Dieu comme le soleil : redoutable à l'enfer, comme une armée rangée en bataille, avec quelle tranquillité attendait-elle le dernier moment, qui devait la faire passer de ce triste exil dans le doux séjour du repos éternel?

O que la mort est à désirer, quand une sainte vie qui l'a précédée, nous répond d'une heureuse éternité !

Si je n'étais séparé de l'éternité que de ce moment terrible, qui a été si doux à Marie, serais-je tranquille comme elle

sur l'avenir? Il n'y a que deux choses capables de calmer l'inquiétude d'une âme sur la crainte des jugements de Dieu, l'innocence et la pénitence; l'innocence, répondant du passé, met en sûreté contre les craintes de l'amour; la pénitence, satisfaisant à la justice de Dieu pour les fautes commises, fait espérer en sa miséricorde. Sur ces deux principes, ai-je droit d'espérer une mort tranquille et exempte des frayeurs que cause à une personne mourante la considération de l'amour? Ma conscience ne me reproche-t-elle rien? mes mœurs ont-elles toujours été pures? La pureté de mon cœur n'a-t-elle point été souillée? ai-je toujours conservé mon innocence dans le siècle et dans le cloître? vous le savez, Seigneur, et je le sais aussi! Depuis que je suis consacrée à Dieu, ai-je expié par la vie austère que l'on mène en religion, les libertés permises dans le monde? J'ai reçu une nouvelle grâce dès mon entrée en ce lieu de sainteté; la robe d'innocence m'y a été rendue, puisque la profession religieuse est un second baptême, qui efface tous les péchés du siècle. Mais rien n'a-t-il sali sa pureté? en ai-je conservé toute la beauté? Que la mort me serait douce, si j'avais toujours été fidèle à remplir les devoirs de ma vocation! aurais-je sujet de craindre l'ennemi de mon salut? et s'il prétendait me troubler sur le passé, ne lui répondriez-vous pas, ô mon Dieu, ce que vous lui dîtes à la mort de S. Antoine, que ce n'est plus des péchés commis dans le monde qu'il doit m'accuser? Mais dois-je être plus tranquille sur la vie que j'ai menée dans le cloître, que sur celle que j'ai menée dans le siècle? suis-je moins imparfaite que lorsque je suis sortie du monde? C'est, ô mon Dieu, ce qui me fait rougir toutes les fois que j'y pense. C'est ce qui, dans ce passage redoutable où je serai prête à paraître devant vous, me fera frémir d'horreur! Ah! si les hommes sécheront de frayeur à la vue des signes du jugement universel, de quelle crainte ne serai-je pas saisie, me voyant près du jugement particulier? Je vais, ô mon Dieu, prévenir ce temps; ce sera en expiant le passé et en usant bien du présent que j'assurerai l'avenir.

Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.

Ceux qui sèment dans les larmes, recueilleront dans la joie. (*Ps.* CXXV).

Est enim mors his, qui bene vivunt, translatio quædam ad meliora, a momentanea vita ad perpetuam et immortalem.

La mort des personnes qui ont saintement vécu, est un heureux passage de la mort à la vie, et du temps à l'éternité bienheureuse. (S. CHRYSOST. hom. XXX *In Genes.*)

HUITIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. Gentil, S. J.)

LES GLORIEUSES PRÉROGATIVES ACCORDÉES A MARIE APRÈS SA MORT. MODÈLE DE CELLES QUE DOIVENT ESPÉRER LES VIERGES CONSACRÉES A DIEU.

Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato.

La reine a été placée à votre droite dans un vêtement d'or. (*Ps.*, XLIV.)

I. — L'intégrité du corps de Marie, qui resta trois jours dans le tombeau, aussi frais et aussi vermeil que lorsqu'il était vivant, est la première prérogative qui lui fut accordée après sa mort. Cette prérogative était due au corps de la Sainte Vierge pour plusieurs raisons :

1° Il ne convenait pas à Dieu que le corps de sa très sainte Mère, qui avait été son temple vivant sur la terre, sentît la corruption du tombeau.

2° Son corps était cette terre vierge qui, n'ayant point été souillée par le péché d'Adam, ne devait point avoir de part à la malédiction portée par Dieu, dès le commencement du monde, contre le premier des hommes : vous n'êtes que poussière, et vous retournerez en poussière.

3° Jésus et Marie n'ayant qu'une même chair, il était de la gloire du Fils que le corps de sa Mère fût préservé des vers et de la corruption.

4° Les miracles que Dieu avait déjà faits pour conserver l'intégrité de ce précieux corps pendant sa vie, étaient une espèce d'engagement pour en faire encore un après sa mort, afin d'empêcher que son saint temple ne fût déshonoré. Pourquoi, par un prodige qui n'avait jamais été vu, et qui ne se verra peut-être plus, aurait-il uni en Marie la virginité avec la fécondité? Pourquoi le Fils de Dieu serait-il sorti du sein de cette chaste Vierge d'une manière plus pure que le rayon ne sort du soleil? Pourquoi tant de miracles pour conserver la pureté de ce corps vierge et innocent, s'il devait après sa mort être réduit en poussière? Si le baume préserve un corps mort de la pourriture, le Fils de Dieu a-t-il moins de vertu pour en préserver celui de sa Mère? oh! que le tombeau de Marie est glorieux! L'âme de cette Vierge fut préservée dans le sein de sainte Anne de la tache du péché, et sa chair fut exempte de la corruption dans le tombeau. Son corps reçut une vie obscure et mortelle dans le sein de sainte Anne, et il reçoit dans le tombeau une vie glorieuse et éternelle.

Mais s'il était de l'honneur de Dieu d'empêcher que le corps

de sa Mère n'éprouvât point la corruption dans le tombeau, n'est-il pas aussi de sa gloire d'exempter le mien de la corruption du péché? Mon corps n'a-t-il pas l'honneur d'être, aussi bien que celui de la Vierge, le temple vivant où Dieu repose? ne reçois-je pas dans mon sein le même corps que cette très pure Vierge porta neuf mois dans le sien? son sang ne s'unit-il pas avec le mien? est-il aucun de mes sens qui ne soit sanctifié par sa grâce, et qui ne lui soit consacré? Un corps souillé par le péché n'est-il pas plus affreux aux yeux de Dieu que quand il commence à se corrompre dans le tombeau et qu'il est réduit en poussière? Que je serais agréable à vos yeux, ô mon Dieu, si je m'étais donné autant de soin pour empêcher qu'aucun vice ne salît la pureté de mon corps, que j'en ai pris pour le cultiver et pour empêcher qu'aucun accident n'en ternît la beauté!

Ne permettez pas, Seigneur, qu'il devienne encore esclave du péché. Il vous appartient par trop de titres. Il vous a été consacré par le baptême, où il a été lavé et purifié dans votre sang. Il contracte une union très étroite avec votre corps sacré qui lui sert de nourriture toutes les fois que j'approche de la sainte communion. Il vous appartient par la profession religieuse, et il n'est pas moins à vous que mon cœur et ma liberté. Vous êtes un Dieu jaloux ; conservez tout ce qui est en moi, puisque je n'ai rien qui ne soit à vous.

Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.

Vous ne permettrez pas, Seigneur, que le sanctuaire qui vous est consacré, voie la corruption (*Ps.* XV, 10).

Ubi portio mea regnat, ibi me regnare puto, ubi sanguis meus dominatur, ibi dominari confido, ubi caro mea glorificatur, ibi gloriosum me esse cognosco.

Je crois déjà régner où je vois une partie de moi-même; j'espère dominer un jour où mon sang domine déjà : et je reconnais la gloire que je dois avoir dans celle que ma chair possède. (S. AUGUSTIN, *Manuel*, ch. XII.)

II. — Le corps de Marie ressuscita trois jours après qu'il eût été mis dans le tombeau ; il fut élevé dans le ciel, et placé dans un trône digne de la Mère de Dieu. C'est la seconde prérogative de la vie glorieuse de Marie. Elle fait dans le ciel un ordre séparé. Qui pourrait exprimer la pompe avec laquelle elle fut portée dans le ciel? qui pourrait comprendre la gloire dont elle jouit? l'incarnation de Jésus et l'Assomption de Marie sont, au sentiment de S. Bernard, également incompréhensibles.

Le Fils de Dieu alla au devant d'elle, et elle monta appuyée sur lui, comme sur son bien-aimé. Elle l'avait porté sur la terre, et, par un retour d'amour et de reconnaissance, il l'élève, non pas seulement jusqu'au troisième ciel, comme S. Paul y fut élevé, mais au-dessus de tous les chœurs des Anges.

Il lui rend cet honneur et par inclination et par devoir : il était juste que le lieu où le corps de Marie est placé dans le ciel, répondît à celui où le corps du Fils de Dieu avait reposé sur la terre. Or, comme il n'y eut jamais de lieu sur la terre plus saint et plus auguste que le sein de Marie, où elle reçut son Fils, il n'y a point aussi de trône dans le ciel plus magnifique que celui où le Fils de Dieu a placé le corps de sa Mère. Quelle grandeur, quelle élévation, quelle prérogative, d'être appuyée sur Celui sous le poids duquel les anges, qui portent le monde, baissent leurs ailes et sont courbés par respect! Quel honneur de se voir dans un trône, inférieure à Dieu seul, mais supérieure à tout ce qui n'est pas Dieu!

Qui pourrait concevoir la joie de cette sainte Mère, lorsqu'elle vit son Fils, et qu'elle fut placée auprès de lui? combien de fois s'écria-t-elle, à l'exemple de l'Epouse : j'ai trouvé mon bien-aimé; je le tiens : je ne crains plus d'en être séparée! Voilà, ô Vierge sainte, l'heureux héritage que vous avez choisi, qui ne vous sera jamais ôté, et dont vous jouirez éternellement.

C'est à ce même héritage, ô mon Dieu, que j'espère avoir part. Quoique mon corps doive avoir le même sort que celui des autres hommes, qui ayant été soumis au péché, sont sujets à corruption et deviennent la proie des vers, j'ai néanmoins une ferme espérance qu'il sortira un jour du tombeau, qu'il deviendra immortel, qu'il montera au ciel, qu'il sera placé dans un ordre distingué parmi la troupe innocente des vierges ; que, comme elles, je serai auprès du trône de l'Agneau, et que, comme elles, je le suivrai partout. O l'heureuse prérogative !

Que ne dois-je pas faire pour la mériter? Le Fils de Dieu viendra au devant de moi après ma mort, non comme un juge en courroux, mais comme un chaste et aimable époux ; si j'ai été du nombre des vierges sages, qui veillèrent jour et nuit sur elles, il recevra mon âme pour la porter dans le sein de Dieu ; si, par une vive foi et avec une charité ardente, je l'ai porté dans mon cœur, et si j'ai conservé ma pureté, il me fera asseoir dans un trône auprès de lui : Est-il au monde un plus doux plaisir que de penser que l'on verra un jour Jésus et Marie dont la beauté fera une partie du bonheur des saints? Il faudrait pour sentir cette joie, que mon cœur aimât Jésus et Marie, mais il n'a que de l'indifférence pour l'un et pour l'autre.

Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum, adolescentulæ dilexerunt te nimis.

Tirez-moi, Seigneur, et nous courrons après vous, attirés par la douceur de vos parfums; les vierges ont un extrême amour pour vous. (*Cant.* I, 3.)

Fortasse mihi dices, quod nemo te vidit et vivet. Eia, Domine, moriar ut te videam, te videam uti moriar.

Seigneur, ne vous verrai-je jamais ? il faut, me direz-vous, mourir pour vous voir : j'accepte la condition. Que je meure, ô mon Dieu, afin que je vous voie, et que je vous voie afin que je meure. (S. Augustin.)

III. — La troisième prérogative de la vie glorieuse de Marie est la gloire dont elle jouit dans le ciel. Cette gloire est en quelque manière infinie ; car si l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris la grandeur de la récompense que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, qui pourra comprendre l'excès de la gloire dont Dieu a comblé dans le ciel celle qui l'a conçu et enfanté sur la terre ? Marie a reçu trois choses dont Dieu seul peut comprendre le prix et la grandeur : 1° le Fils dont elle a été la Mère ; 2° la grâce dont elle a été ornée ; 3° la récompense qu'elle a reçue dans le ciel ; car la gloire dont elle jouit étant proportionnée à la grandeur de la grâce qui en est le germe et la mesure, et la grâce qu'elle a reçue étant proportionnée à la dignité de Mère de Dieu, qui est en quelque sorte infinie, la gloire dont elle jouit surpasse autant la gloire dont jouissent les hommes et les anges, que la qualité de Mère de Dieu surpasse la qualité de créature. Elle surpasse la gloire des vierges, parce que Marie est la première et la reine des vierges, et elle les surpasse toutes en pureté. Elle surpasse la gloire des docteurs, parce que Marie est la belle étoile du matin qui, de ses lumières, a éclairé le monde. Elle surpasse la gloire des martyrs, des apôtres et des anges, parce que Marie les a tous surpassés en constance, en zèle et en amour. Placée dans la partie la plus élevée du royaume de son Fils, avec quelles acclamations en fut-elle déclarée la reine ? mais le pouvoir qu'elle y a, étant proportionné au rang qu'elle y tient, quel motif d'espérance et de joie pour moi, puisque le pouvoir qu'elle y reçoit m'assure de sa protection, et la gloire dont elle est en possession m'est un gage assuré de celle qui m'est promise ! O la douce consolation pour une vierge qui a, pendant sa vie, exprimé les vertus de Marie !

Oui, Seigneur, le ciel m'est ouvert aussi bien qu'à votre Mère : comme elle je puis être heureuse, si, comme elle, je suis docile à écouter votre parole et fidèle à la pratiquer. J'ai droit de prétendre aux trois différents degrés de gloire dont elle jouit, quoique personne ne les possédera jamais avec toute la perfection qu'elle les possède. Je suis vierge, ô mon Dieu ; j'ai l'honneur de vous avoir consacré ma pureté, et en cette qualité je jouirai d'une gloire particulière, qui est l'auréole préparée aux fidèles épouses qui n'ont jamais flétri cette

vertu angélique. Mon état ou mon emploi m'engage quelquefois à donner une éducation chrétienne et religieuse aux jeunes filles que mon Ordre me confie ; et c'est par ce saint exercice que je puis mériter l'auréole promise aux personnes apostoliques qui forment Jésus-Christ dans le cœur des fidèles.

La vie religieuse, dont je fais profession, est un genre de martyre, moins affreux à la vérité par sa cruauté, mais plus insupportable par sa durée, que celui où le sang des fidèles était répandu. C'est ce qui me donne droit de prétendre à la couronne que vous promettez aux martyrs de la foi.

J'ai quitté le monde, mais vous m'avez promis, ô mon Dieu, qu'assise sur un trône de gloire, auprès de vous, je jugerai le monde, dont j'ai été méprisée. J'ai mortifié, dompté, déchiré mon corps pour vous donner des marques de mon amour ; mais ce corps, orné du don de clarté, brillera comme les astres du firmament, et on verra sortir de ses plaies de vives et douces lumières. Ai-je bien compris la grandeur et l'excellence de mon état? suis-je bien persuadée que la vie cachée et obscure que je mène dans le cloître, où je me suis ensevelie avec Jésus-Christ, est une source infinie de gloire qui m'est réservée dans le ciel?

Adamavit eam videlicet rex plusquam omnes mulieres, habuitque gratiam et misericordiam coram eo, et posuit diadema regni super caput ejus.

Le roi l'a plus aimée, que toutes les autres femmes ; elle a trouvé grâce et miséricorde devant lui, et il a mis sur sa tête le diadème de son royaume. (*Esther.* II.)

Gaudia propria virginum Christi, non sunt eadem non virginum Christi.

Les vierges goûtent dans le ciel des délices qui ne sont point communiquées aux autres saints. (S. AUGUSTIN. *De la sainte virginité*, ch. XXVII.)

NEUVIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. GENTIL, S. J.)

LES VERTUS PAR LESQUELLES MARIE A MÉRITÉ D'ÊTRE ÉLEVÉE DANS LA GLOIRE.

MODÈLE DES VERTUS PAR LESQUELLES LES VIERGES CONSACRÉES A DIEU DOIVENT MÉRITER LE CIEL.

Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Qui est celle-là qui monte du désert, comblée de grâces et de mérites, appuyée sur son bien-aimé. (*Cant.* VIII, 5).

I. — On peut dire de Marie ce que S. Paul a dit de son Fils, que son humilité est le principe et la mesure de son élévation dans la gloire. 1° Elle n'est montée que parce qu'elle était descendue. 2° Nulle créature n'est placée si haut, parce que nulle créature n'était descendue si bas. 3° Chaque degré

d'humilité lui a mérité un degré de gloire. 4° Le Tout-Puissant n'a opéré de grandes choses en elle, que parce qu'il a regardé son humilité.

Elle est revêtue d'une gloire proportionnée à la dignité de Mère de Dieu, parce qu'elle avait pris la qualité de servante du Seigneur. Son trône est placé dans la partie du ciel la plus élevée, auprès de celui de son Fils, parce qu'elle s'était ensevelie avec lui dans la grotte obscure de Bethléem. Elle est élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, parce qu'elle s'était abaissée au-dessous de tous les hommes. Marie, par son humilité, avait attiré le Fils de Dieu du sein de son Père dans le sien; mais Dieu, pour récompenser l'humilité de Marie, l'attire de la terre au ciel, et la place auprès de son Fils.

Que vous êtes grand, ô mon Dieu, mais que l'humilité vous est agréable! C'est par elle que l'on monte de la terre au ciel, et que l'on passe du centre des humiliations sur le trône de la gloire. Je le dis, mais en suis-je bien persuadée?

C'est par l'humilité que Marie a mérité d'être exaltée, et c'est par cette vertu que je mériterai de l'être.

Si je ne m'humilie point, Dieu ne m'élèvera pas : les plus grandes pécheresses peuvent espérer d'aller au ciel par la voie de la pénitence ; mais une vierge superbe qui veut s'élever comme Lucifer, tombera après lui dans le centre de l'abîme, où il a entraîné la troisième partie des étoiles du ciel.

C'est une loi, ô mon Dieu, que vous avez portée, et cette loi générale ne souffre point d'exception, qu'il faut descendre pour monter, et que celui qui s'élève sera abaissé. Cette loi se garde dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. L'eau ne monte que parce qu'elle est descendue, et elle ne remonte jamais plus haut que la source d'où elle est descendue. Dans la grâce, on n'exalte que celui qui s'est humilié, et il n'est exalté qu'à proportion de ce qu'il s'est humilié.

Une infinité de raisons me persuadent que je dois être humble : 1° Le néant d'où j'ai été tirée; 2° la terre et la poussière dont je suis formée ; 3° la corruption et les vers dont ma chair sera bientôt la proie; 4° le poids de mon corps, qui m'empêche de m'élever et qui m'entraîne en bas par sa pesanteur; 5° l'exemple d'un Dieu anéanti ; 6° l'humilité profonde de sa très sainte Mère : 7° les princes superbes renversés du trône où ils étaient montés. Mais, malgré toutes ces raisons, je m'élève avec une ardeur incroyable, et je ne m'abaisse qu'avec une extrême difficulté. Est-ce là être persuadée qu'il faut être humble pour devenir grande, et que je dois m'abaisser si je veux être exaltée?

Ah! Seigneur, je reconnais aujourd'hui que, quoique je

sois dans l'école de l'humilité, je n'ai point encore appris à m'humilier; mais la maxime que vous avez donnée à ceux qui avaient été conviés aux noces, sera désormais la règle de ma conduite. Je prendrai partout la dernière place, afin que je vous entende dire un jour: montez plus haut.

Quanto major es, humilia te in omnibus.

Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier. (*Eccles.* III.)

Non enim redire possumus ad Deum nisi humilitate, qui superbia lapsi sumus.

Nous ne pouvons retourner à Dieu que par l'humilité, parce que l'orgueil nous a fait tomber. (S. AUGUSTIN, *De la foi et du Symbole.*)

Humilitatis passibus ad cœli culmen ascenditur, quia Deus excelsus, non superbia sed humilitate attingitur.

C'est par les degrés de l'humilité qu'on peut monter au ciel; Dieu étant élevé infiniment, l'orgueil nous éloigne de lui, et l'humilité nous en approche. (S. AUGUSTIN, serm. CCXIII *de Temp.*)

II. — Les services que Marie a rendus au Fils de Dieu, sont le second principe de son élévation dans la gloire. Car si un verre d'eau donné à un pauvre au nom du Seigneur, mérite une récompense dans le ciel, et si Dieu doit tenir le même compte de l'aumône que l'on fait pour l'amour de lui à un misérable, que s'il la recevait lui-même, à quel degré de gloire Marie n'a-t-elle donc pas été élevée, puisque tous ses services ont été rendus au Fils de Dieu même, dont elle est la véritable Mère?

Elle a formé un corps au Fils de Dieu des plus pures gouttes de son sang; elle l'a porté dans son sein et allaité de ses mamelles; que n'a-t-elle pas mérité par les soins, par les peines, par les veilles, avec lesquels elle l'a élevé dans son enfance?

Voilà, ô très sainte Vierge, le principe de votre exaltation : vous avez fait pour servir votre Fils tout ce que le devoir et la tendresse peuvent inspirer à une mère; et il a fait pour vous honorer tout ce que l'amour et la reconnaissance inspirent à un fils : Vous avez revêtu le Dieu de force de nos faiblesses, et ce Dieu revêtu de nos faiblesses vous a revêtue de la force de Dieu : Vous l'avez revêtu de notre chair, et il vous a revêtue de sa gloire : vous avez enveloppé le soleil d'un nuage et vous avez caché la sagesse éternelle sous les voiles de l'enfance, mais vous êtes environnée des plus pures lumières de la sagesse éternelle [1].

O qu'heureuse est une âme dont toute la vie est consacrée à servir le Seigneur! ô que Dieu prépare une grande récompense à une âme qui l'a fidèlement servi!

---

1. O Virgo vestis Deum, et vestitis a Deo. Vestis cum substantia carnis, et ille vestit te gloria majestatis suæ. Vestis solem nube, et sole ipsa vestitis (S. BERNARDUS).

Que mon état est grand! que je vous suis obligée, ô mon Dieu, de m'avoir appelée à la vie religieuse! Je suis dans cette heureuse nécessité, de n'avoir plus d'autre soin, ni d'autre occupation que de vous servir, de vous honorer, et de vous aimer : c'est à vous que j'obéis ; ce sont vos épouses que je sers, c'est pour elles que je veille, que j'agis, que je travaille. Ce sont vos louanges que je chante jour et nuit. C'est pour l'amour de vous que je garde une clôture éternelle. C'est pour ne point partager mon cœur, qui doit être tout à vous, que, renonçant au monde, je me suis cachée dans l'obscurité de ce cloître. Quel trésor de mérites et de gloire n'y puis-je pas amasser, si je suis fidèle à tous les devoirs de mon état?

Mais mon cœur n'aime-t-il que Dieu? l'aime-t-il sans partage et sans interruption? l'aime-t-il de cet amour de préférence qui exclut l'amour du monde? ma langue ne garde-t-elle pas un silence criminel, lorsqu'elle doit se délier pour chanter ses louanges, et ne se délie-t-elle pas lorsqu'elle le doit honorer par son silence? ne le déshonore-t-elle pas par des airs aussi indécents à la sainteté du lieu où je suis, qu'indignes d'une personne de ma profession et de mon caractère?

Suis-je persuadée que c'est lui que je sers, servant mes sœurs? ce sont ses épouses et d'autres lui-même. Hélas! que j'ai mal compris mes devoirs, et que je les ai encore plus mal remplis! J'ai de la tendresse pour celles qui en ont pour moi, et je n'ai que de l'indifférence pour celles qui ne m'aiment pas. Je sers avec empressement celles qui peuvent me rendre quelque bon office, et je n'ai que du mépris pour celles qui ne me sont point utiles. Que de complaisances! que de bassesses! que de lâchetés, si j'espère quelque grâce de mon prochain! Que de fierté! que de hauteur! que de dureté, si je n'attends rien de lui, et s'il a besoin de moi?

Une vie pareille a-t-elle rien de religieux et de chrétien? convient-elle à une épouse de Jésus-Christ, qui fait profession de suivre ce que l'Evangile a de plus parfait? Hélas! Seigneur, je me suis engagée à pratiquer le conseil, et je n'accomplis pas le précepte! Je sais qu'au jugement universel vous louerez surtout les services rendus au prochain, et je ne travaille que pour moi!

Amen dico vobis quamdiu fecistis uni ex his fratribus minimis, mihi fecistis. Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous avez rendu ces devoirs de charité au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus. (*Matt.* XXV, 40)

Qui non cogitat in labore et egestate conservum, vel Dominum cogitet, in illo ipso quem despicit, constitutum.

Celui qui n'est point sensible à la misère de son frère, qu'il soit au moins touché de la pensée que c'est Jésus-Christ qui souffre en sa personne. (S. AUGUSTIN.)

III. — Le saint usage que Marie a fait de la grâce et des talents naturels qu'elle avait reçus de Dieu, a été le troisième principe de la gloire dont elle jouit dans le ciel. C'est au mérite que cette gloire se donne, et non au sang ni à la chair, ni même à la dignité de Mère de Dieu. C'est ce que le Sauveur a déclaré lui-même, condamnant l'ambition des deux enfants de Zébédée, qui lui firent demander par leur mère les deux premières places dans son royaume.

Marie est heureuse parce qu'elle a conçu le Fils de Dieu dans son sein; mais elle est heureuse, selon l'oracle du Sauveur même, parce qu'elle l'a conçu dans son cœur par la foi; elle est plus heureuse parce qu'à chaque moment de sa vie elle a acquis de nouveaux mérites ; elle est plus heureuse parce qu'elle a fait un si saint usage des grâces extérieures et des qualités aimables qu'elle avait reçues du ciel, que, se sanctifiant elle-même, elle inspirait de l'amour pour la vertu à ceux qui la regardaient. Que d'exactitude à remplir ses devoirs! que de fidélité à veiller sur ses sens! que de modestie, que de pureté, que de vertus dans cette Vierge!

Personne après Dieu, dit S. Anselme, n'eut une pureté plus grande que celle de Marie : mais, parce qu'après le Fils de Dieu, personne ne fit jamais un plus saint usage de la grâce que Marie, personne après le Fils de Dieu ne jouira d'une gloire plus grande que celle que Marie possède.

Si, de tant de vertus, je n'en imite pas une, quelle part puis-je avoir à cette gloire? ai-je bien compris que c'est par la pratique des vertus que j'entrerai en possession du ciel? Quand Dieu m'aurait prédestinée à la gloire, sans avoir égard à mes mérites, le mystère de ma prédestination ne s'accomplira point que par l'exercice des vertus chrétiennes.

La grâce qui a formé en moi le caractère de chrétien, me donne droit à la gloire : la grâce de la vocation à l'état religieux est un nouveau titre, sur lequel est fondée mon espérance : les grâces que Dieu me donne encore tous les jours, sont un grand préjugé qu'il veut mon salut d'une manière singulière. Mais je dois faire valoir ces grâces pour correspondre aux desseins de Dieu. Si j'étais prête à paraître devant son tribunal, sur quel titre pourrais-je lui demander le ciel? Le ciel est une récompense : toute récompense suppose quelques mérites; où sont les miens? le ciel est une terre de conquête; toute conquête suppose des travaux, des combats, des victoires : où sont mes travaux? où est la guerre que j'ai faite à mes passions? où sont les victoires que j'ai remportées sur la chair et sur le monde? le ciel est un héritage, en possession

duquel on n'entre que par la pratique des bonnes œuvres : où sont celles que j'ai faites?

Je suis vierge, où est le zèle que j'ai fait paraître pour imiter la pureté des anges? j'ai fait vœu de pauvreté; où est le désir d'en ressentir les effets? j'ai sacrifié ma liberté; où est le respect, où est la soumission, où est l'obéissance, prompte, aveugle et générale que je dois à la personne qui me tient la place de Dieu sur la terre?

O très aimable Jésus, que j'ai mal usé de vos grâces, et que j'ai eu de nonchalance pour remplir mes devoirs! Que n'avez-vous point fait pour me sauver? et que n'ai-je pas fait jusqu'à présent pour me perdre? est-il aveuglement pareil au mien? Ah! Seigneur, c'est à la vue de la gloire dont jouit votre Mère, et à laquelle vous m'appelez, que je vais commencer à la mériter.

Vincenti dabo manna absconditum.

Je donnerai une manne cachée à celui qui aura vaincu. (*Apoc.* II, 12).

Non desides, non remissi, non delicati, non teneri, sed violenti regnum cœlorum diripiunt.

Ce ne sont ni les tièdes, ni les lâches, ni les sensuels, ni les délicats qui emportent le ciel; mais ceux qui livrent une guerre continuelle à leurs passions. (CASSIEN, *Collat.* XXIV.)

Virgines sic æternum sibi bonum Domini occupaverunt, ac jam in terris non nubendo de familia deputantur angelica.

Les vierges commencent à jouir sur la terre du bonheur des saints, et, renonçant aux plaisirs des sens, elles sont déjà de la famille des anges. (TERTULLIEN, *ad uxor.*)

APPLICATION DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

(Extraits de HOUDRY. *Bibliothèque des Prédicateurs.*)

I. — Le corps de la Sainte Vierge ne devait pas être sujet à la pourriture et à la corruption dans le tombeau.

Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. (Psalm. XV, 10). — C'est le corps qui appesantit l'âme, qui l'entraîne vers le dérèglement, et qui, étant rebelle à la raison, empêche que la raison ne soit soumise à Dieu. Il est juste que ce corps où est le principe de toute la corruption soit en quelque manière détruit et anéanti avant de devenir glorieux. Mais le corps sacré de la Mère de Dieu, si pur et si soumis à l'esprit, ce corps qui n'agissait que de concert avec l'âme, ce corps enfin qui avait donné la vie à l'auteur de toute pureté, ne méritait-il pas quelque prérogative particulière? Que les corps qui ont eu le principe de tous les dérèglements soient sujets à la corruption, que ces yeux qui se sont permis tant de regards criminels deviennent la proie des vers, on le comprend ; il est juste que des mains qui se sont prêtées à des actions injustes

soient privées de mouvement jusqu'à la fin des siècles ; les corps souillés d'ordures doivent être réduits en poussière et en pourriture pour faire horreur à ceux-là mêmes qui les ont idolâtrés. Mais pour Marie : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* ; ce n'est point à ces yeux qui n'ont eu que des regards innocents, ni à ces mains qui ne se sont employées qu'au service de Dieu, ni à ce cœur qui n'a jamais brûlé que d'un feu saint et tout divin, ni à ce corps enfin qui a été le temple du Saint-Esprit et le trône du Dieu vivant, d'être sujets à la corruption. Non, mon Dieu, vous ne permettrez jamais que la pourriture soit le partage du corps si pur et si saint de votre mère, non plus que du vôtre, après l'alliance si étroite et si sainte qui a existé entre votre corps et le sien. (*Sermons sur divers sujets*).

II. — Combien la croyance de la résurrection de la Sainte Vierge est bien fondée. La tradition.

Surrexit, non est hic ecce locus ubi posuerunt eum. (Marc. XVI, 6). — Nous pouvons dire à l'égard de la Vierge toute sainte ce que les anges dirent à ceux qui allèrent chercher le Fils de Dieu dans son sépulcre : *Surrexit ;* vous cherchez parmi les morts une personne vivante, mais apprenez qu'elle n'est plus ici ; regardez le lieu où on l'avait mise, vous n'y verrez que le suaire ; le corps ne s'y trouve plus. Nous apprenons cette doctrine de la tradition qui de temps immémorial a reconnu cette assomption corporelle de la très sainte Vierge dans le ciel. S. Jean Damascène, parlant de la résurrection de la Mère de Dieu, dit qu'elle est reconnue par toute l'Eglise. Juvénal, patriarche de Jérusalem, dit que la plus ancienne et la plus vénérable tradition que nous ayons de nos ancêtres, c'est que l'âme de la très sainte Vierge s'est réunie à son corps, sans attendre la résurrection générale : *Ex antiquâ et venerandâ majorum traditione*. S. Epiphane, en écrivant contre certains hérétiques qui attaquaient l'honneur de la très sainte Vierge, compare son assomption à l'élévation miraculeuse d'Elie et d'Enoch dans le ciel. L'Eglise grecque s'accorde avec nous en ce point, puisqu'elle honore, par une cérémonie particulière, l'assomption de la très sainte Vierge, qu'elle nous représente son trépas comme un doux sommeil après lequel son âme séparée de son corps s'y réunit, et s'éleva dans le ciel avec lui ; ce qui nous est assuré par l'empereur Léon, dans le livre qu'il a fait *De dormitione Deiparæ Virginis*. C'est pour cela que tous les fidèles ont solennisé le trépas de la Mère de Dieu sous le titre d'Assomption, qui signifie l'élévation de son âme et de son corps de la terre au ciel ; et la fête particulière que l'Eglise en fait, montre qu'elle a reconnu pu-

bliquement cette vérité. Or cette ancienne tradition, ce consentement universel et cette approbation uniforme ne peuvent être combattus par les mauvaises raisons de quelques hérétiques d'un sentiment contraire ; et il est inutile de chercher de nouvelles preuves d'une chose où la seule vraisemblance et le bon sens nous doivent servir de guides. En effet, comme Dieu est l'auteur de la vie, il a dû laisser dans le sein virginal où il a voulu naître le germe d'une vie semblable à celle qu'il y a prise. Si la très sainte Vierge a donné la vie à un Dieu, a-t-on lieu de s'étonner qu'elle se soit procuré à elle-même une nouvelle vie ? Si la participation du corps et du sang de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie est comme un germe de la résurrection future en chacun des fidèles, selon ces paroles du Fils de Dieu : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego ressuscitabo eum in novissimo die* (Joan. VI. 55), que sera-ce de l'étroite union qui a existé entre Notre-Seigneur et sa très sainte mère ? Le plus pur du sang de Marie ayant servi à former le corps de Jésus, le sein de Marie ayant été le temple de Jésus, son autel, son sanctuaire, quelle apparence y a-t-il qu'elle ait été abandonnée à la corruption : *Non dabis, etc. ?* (*Essais de panégyriques*).

III. — Un passage des Psaumes appliqué à la résurrection de la Sainte Vierge et à son élévation dans le ciel.

Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ. (Psalm. CXXXI, 8). — Que veut dire le prophète, quand il parle à Dieu en ces termes : *Levez-vous, Seigneur, dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification ?* Qui peut douter qu'il ne parle à Jésus-Christ couché dans son tombeau, après avoir perdu la vie dans les combats et dans les travaux de sa Passion ? Demeurerez-vous toujours, Seigneur, ainsi abattu, accablé sous le faix de vos effroyables souffrances ? Levez-vous, ressuscitez-vous vous-même, entrez dans votre repos : *Surge, Domine, in requiem tuam.* Voilà qui s'adresse manifestement à Jésus-Christ. Mais que veulent dire ces autres paroles qui suivent : *tu et arca sanctificationis tuæ ?* Quelle est cette arche pour laquelle le prophète demande encore la résurrection, dont il prophétise qu'elle l'aura aussi, si ce n'est la Vierge toute sainte ? N'est-elle pas la vraie arche qui a renfermé la manne du ciel et les tables de la loi de Dieu, en la personne de son Fils unique, quand elle l'a porté dans son chaste sein ? Et comme la manne et les tables de la loi étaient la figure de Jésus-Christ, aussi l'arche de l'Ancien Testament qui les renfermait était la figure de la Vierge très sainte. Mais pourquoi Dieu avait-il commandé expressément qu'on la fît de bois incorruptible, si ce n'était pour signifier l'incorrupti-

bilité du corps de la très sainte Vierge. C'est donc d'elle que l'Ecriture sainte parle dans ce texte, qui fait ainsi allusion à deux résurrections, celle de Jésus-Christ et celle de sa très sainte mère : *tu et arca sanctificationis tuæ*. Et c'est ainsi que l'entendent S. Jean Damascène et plusieurs autres, qui ont allégué ce témoignage de l'Ecriture pour prouver la résurrection de la Vierge toute sainte. Que veut encore dire l'Ecriture, quand elle formule ce souhait : *Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum.* (Psalm. cxx, 8) ? Elle demande à Dieu qu'il ait grand soin de garder son entrée au monde et sa sortie du monde ; car ce sont les deux pas les plus périlleux, à cause de deux pièges qui nous sont tendus et que nous ne saurions éviter. A notre entrée au monde, le péché originel nous attend ; à notre sortie du monde, la mort nous attend : le péché fait périr nos âmes, et la mort fait périr nos corps. Voilà le sort malheureux de tous les enfants d'Adam ; leur commencement et leur fin, leur entrée au monde et leur sortie du monde sont très lamentables. Mais il y a un privilège singulier et admirable pour la très sainte mère de Dieu : quoiqu'elle soit vraie fille d'Adam, son entrée au monde et sa sortie du monde n'ont rien de funeste. Dans son entrée au monde, le péché originel n'a point blessé son âme ; et dans sa sortie du monde, la mort n'a pas ruiné son corps. Elle a toujours été innocente et sainte en sa conception et en sa naissance, toujours entière et incorruptible en sa mort et dans son tombeau. C'est ainsi que les deux termes de sa vie, le commencement et la fin, ont chacun leurs privilèges, et ces privilèges sont inséparables. Où le péché a eu son entrée, il entraîne après soi la mort et la corruption ; mais où le péché n'a jamais eu d'accès, la mort aussi n'a aucun pouvoir. Puis donc que nous sommes si assurés que la très sainte Vierge n'a jamais été offensée par le péché originel, ne sommes-nous pas aussi bien assurés que son corps virginal n'a jamais été offensé par la mort ? Pourquoi croirions-nous que Dieu lui aurait accordé le premier privilège, qui est le plus grand, sans lui donner aussi l'autre qui est le moindre de beaucoup, et qui n'en est qu'une conséquence ? Pourquoi garder seulement son entrée, et ne garder pas aussi sa sortie du monde ? Puisque Dieu a accordé à la très sainte Vierge la première chose, il lui a sans aucun doute accordé aussi la seconde : *Dominus custodiat introitum tuum et exitum tuum.*

IV. — Sentiment de S. Augustin et des autres Pères de l'Eglise sur l'incorruptibilité du corps de la Sainte Vierge dans le tombeau.

Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. (Psalm. xv, 10). — C'est le sentiment des Pères et de l'Eglise que la chair de la

très sainte Vierge a été incorruptible dans le tombeau. Ecoutez parler S. Augustin sur ce sujet : *Deiparæ Virginis corpus vermibus traditum, non solùm consentire non volo, sed perhorresco* ; non seulement je ne veux pas croire que le corps de la Mère de Dieu ait été donné en proie aux vers, et à la pourriture, mais la seule pensée m'en fait horreur et choque la piété que je dois avoir pour la Mère de Dieu. La raison en est que la très sainte Vierge a été la demeure vivante de Jésus-Christ, et qu'ainsi elle a dû être préservée d'une chose qui est l'opprobre de la nature et la plus grande humiliation pour les hommes ; car la chair de Marie étant en quelque sorte la chair de Jésus-Christ, selon le même S. Augustin : *Caro Christi, caro Mariæ*, les privilèges de la chair du fils ont dû s'étendre sur celle de la mère. Si dans sa conception Marie a été exempte de la tache du péché, dans sa mort ne sera-t-elle pas exempte de la corruption de la chair ? Si, pour conserver l'intégrité de son corps, le Sauveur du monde en sortit par une voie toute miraculeuse, n'est-il pas croyable que, pour garantir ce même corps de la corruption, il fit un autre miracle ? *Quid hoc est ! in vitâ Christus matrem suam integram servavit ; et in morte illius corpus incorruptum non servaverit ?* Faut-il encore quelque autre témoignage pour corroborer celui-ci, et publier plus clairement cette vérité ? Ecoutez Nicéphore : il cite Juvénal, évêque de Jérusalem, qui dit avoir appris d'une fort ancienne tradition que, durant les trois jours que le corps de la Vierge toute sainte reposa dans le tombeau, les Apôtres demeurèrent toujours auprès, chantant des hymnes, et écoutant avec respect l'harmonie céleste que les anges faisaient retentir sur ce même tombeau ; mais qu'ayant cessé de l'entendre après ces trois jours, ils jugèrent que ce précieux dépôt était enlevé. Ils ouvrirent donc le tombeau et ne trouvèrent plus le corps, mais seulement les linges qui l'avaient enveloppé, ainsi qu'il était arrivé au tombeau de Notre-Seigneur. Tout transportés de joie, ils rendirent grâces à Dieu, envoyèrent au ciel leurs vœux après la Vierge toute sainte, et puis s'en retournèrent aux lieux de leurs missions pour en publier la nouvelle par toute la terre. Consultez Sophronius, dans son sermon sur l'Assomption de la très sainte Vierge, où il parle amplement de sa résurrection ; consultez S. Jean Damascène, au sermon du sommeil de la Vierge ; consultez S. Athanase dont l'autorité est si grande dans toute l'Eglise ; écoutez les SS. Pères : ils ont presque tous parlé de même façon. Mais qu'est-il besoin de tant de témoignages pour une vérité reconnue universellement aujourd'hui dans toute l'Eglise ?

V. — La Mère de Dieu est glorifiée dans le ciel à proportion de ses souffrances sur la terre.

Magnificata est anima mea hodie præ omnibus diebus vitæ meæ. (Judith, XII, 18). — Puisque toute l'élévation de Jésus-Christ en qualité d'homme, ainsi que l'apôtre S. Paul nous l'apprend, est fondée sur la croix, et qu'il a fallu que Jésus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, comme il le dit lui-même, n'était-il pas juste que celle qui avait participé davantage aux douleurs et aux opprobres de sa Passion, participât aussi avec plus d'abondance à sa joie, qui est la récompense de ces douleurs et de ces opprobres. Représentez-vous donc la tristesse de Marie au pied de la croix du Sauveur sur le Calvaire, si vous voulez vous représenter sa joie au pied du trône de Jésus-Christ dans le ciel. Considérez cet océan de douleur et d'amertume où son âme fut plongée dans ce moment funeste ; c'est la mesure de cet océan de joie et de consolation qu'elle éprouve dans ce jour glorieux. Comme les plaies de Jésus-Christ mourant furent les plaies de la Vierge compatissante, la gloire de Jésus-Christ ressuscité est en quelque sorte la gloire de sa mère triomphante ; comme elle partagea toutes les malédictions et toutes les insultes des Juifs, elle partage aussi toutes les louanges et toutes les bénédictions de la cour céleste.

VI. — Comment la Sainte Vierge fut élevée dans le ciel et comment elle y fut reçue.

Astitit regina a dextris tuis. (Psalm. XLIV, 10). — Marie fut élevée dans le ciel, non par les mains des anges qui avaient porté Lazare dans le sein d'Abraham, mais par les mains de son Fils qui voulut ainsi reconnaître les services qu'elle lui avait rendus, lorsqu'elle le portait entre ses bras durant son enfance. C'est ce qui remplissait d'étonnement les esprits célestes : *Qui est celle-ci*, disaient-ils, *qui s'élève du désert, pleine de délices et appuyée sur son bien-aimé* (Cantic. VI, 5) ? comme s'ils eussent dit : Qui est celle-ci qui sort du monde, comme d'un désert stérile où il n'y a que douleur et que travail, et qui néanmoins est riche, heureuse, pleine de délices spirituelles, appuyée, non sur elle-même, ni sur aucune créature, mais sur le Seigneur qu'elle aime par dessus toutes choses ? De cette sorte elle monta dans le ciel, elle y fut reçue au milieu des applaudissements des saints, et avec mille témoignages de joie, non seulement des anges et des âmes bienheureuses, mais même des trois Personnes divines : le Père éternel se réjouissait d'avoir sa chère fille auprès de lui : le Fils d'avoir sa mère : le Saint-Esprit d'avoir son épouse. O qu'ils la reçurent avec de grandes marques d'amour ! Tout cela est au-

dessus de nos pensées ; et il nous suffit de le révérer par un silence respectueux. Le principal fruit qu'il faut en tirer est de suivre en esprit la Vierge toute sainte, et de faire dès à présent les premiers pas en rompant tout à fait avec le monde, en le regardant comme un désert affreux, en renonçant aux voluptés de la chair pour être capables des délices de l'esprit, en essayant toujours de monter de vertu en vertu sans nous appuyer sur nous-mêmes, en mettant toute notre joie à servir Dieu. Par ce moyen, nous mériterons d'être comblés de grâces ; et *il ne nous manquera aucune vertu, jusqu'au jour tant désiré où nous verrons Jésus-Christ dans sa gloire.*

VII. — Comment et en quoi la Sainte Vierge a choisi la meilleure part.

Maria optimam partem elegit. (Luc. x, 42). — L'Eglise applique aujourd'hui ces paroles à la Vierge toute sainte. Quel est ce bon parti qu'elle a choisi ? Nous pourrions dire qu'elle a choisi la place la plus élevée dans le ciel, lorsqu'elle a choisi avec son Fils d'être la plus abaissée, la plus humiliée et la plus anéantie sur la terre. Elle a choisi d'être placée à la droite de son Fils dans le Paradis, lorsqu'elle a choisi d'accomplir fidèlement et exactement tous les desseins de Dieu en coopérant incessamment avec la grâce, pour se rendre telle dans le temps que Dieu l'avait formée dans ses idées éternelles. C'est elle qui peut dire beaucoup mieux que David : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tuâ deduxisti me, et cum gloriâ suscepisti me* (Psalm. LXXII, 24) ; Seigneur, vous m'avez élevée sur le trône que vous m'aviez préparé dans votre gloire : *Et in gloriâ suscepisti me.* Hélas ! qu'il y en a peu parmi nous qui, à son exemple, choisissent d'accomplir les desseins de Dieu sur eux, et travaillent à se rendre dans le temps tels que Dieu les a formés et conçus dans ses prédestinations éternelles ?

VIII. — Le rapport des paroles de l'évangile de ce jour avec la solennité de l'Assomption.

Intravit Jesus in quoddam castellum, et mulier quædam, Martha nomine, accepit illum in domum suam ; et huic erat soror, nomine Maria, quæ etiam sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius. (Luc. x, 38, 39). — Il n'est pas aisé de trouver le rapport que cet évangile peut avoir avec la fête de l'Assomption ; les interprètes cependant en remarquent plusieurs, et voici le principal : Marthe et Marie étaient sœurs par la piété aussi bien que par la nature, dit S. Augustin, toutes deux attachées au Fils de Dieu, toutes deux le servant d'un même cœur. Marthe le reçut comme on a coutume de recevoir des voyageurs : mais se regardant toujours comme la servante qui

reçoit son maître, comme le malade qui reçoit son médecin dont il espère son salut, comme la créature qui reçoit avec un profond respect son Dieu et son Créateur, elle le reçut comme celui qu'elle devait nourrir selon la chair, et qui devait la nourrir selon l'esprit. Marie au contraire choisit plutôt d'être nourrie par Jésus-Christ, et s'attacha à l'écouter dans un saint repos. L'une se troublait et se dissipait au dehors, l'autre se nourrissait au dedans des mets délicieux de la vérité ; l'une préparait beaucoup de choses, l'autre ne s'attachait qu'à une seule. Ces deux sœurs, disent les Pères, sont les modèles de la vie active et de la vie contemplative : l'une est occupée des besoins du prochain par la nécessité de la charité, et l'autre est occupée de Dieu par l'amour de la vérité. Or nous pouvons assurer que ce qui était séparé dans Marthe et Marie se trouve parfaitement réuni dans la très sainte Vierge. En voulons-nous les preuves : ne les cherchons que dans l'Evangile, et parcourons ce qu'il nous dit de la Mère de Dieu. Elle a été engagée très jeune dans l'état du mariage, avec un époux réduit à gagner sa vie du travail de ses mains. Enceinte de Jésus, elle a traversé les montagnes de Judée pour aller rendre service à sa cousine Elisabeth, enceinte elle-même de S. Jean-Baptiste. Pour obéir à l'ordre de l'empereur, elle est allée de Nazareth se faire inscrire à Bethléem, et là elle s'est trouvée réduite à enfanter le Sauveur du monde dans une étable. Elle lui a donné du lait de ses mamelles, l'a nourri, l'a élevé ; elle l'a transporté de Judée en Egypte pour fuir la persécution d'un tyran, et l'a ramené en Galilée. Elle l'a perdu à Jérusalem et cherché pendant trois jours ; elle l'a suivi dans sa Passion, elle l'a vu attaché à la croix. N'est-ce pas là avoir rempli parfaitement tous les devoirs de la vie active ? Pour la vie contemplative, l'Evangile, en un seul mot qu'il nous dit de la très sainte Vierge et qu'il répète par deux fois en deux occasions différentes, nous fait assez entendre que c'était sa principale occupation ; car il nous la montre toujours attentive à considérer le mystère de l'Homme-Dieu, à écouter ses paroles, à les repasser dans son esprit, à les conserver soigneusement dans son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (Luc. II, 19). *Mater ejus conservabat omnia verba hæc* (Luc. II, 51). De plus, si Marie-Madeleine a eu l'avantage d'entendre le Sauveur assurer qu'elle avait choisi la meilleure part qui ne lui serait pas enlevée, savoir, le grand amour qu'elle avait pour lui, y a-t-il jamais eu aucune créature à qui les paroles de cet évangile conviennent mieux qu'à la très sainte Vierge ? Qui jamais a eu plus d'amour pour Jésus-Christ ? Qui a jamais été plus empressé de le servir ? Qui jamais a écouté sa parole avec plus d'atten-

tion et de respect? La très sainte Vierge, pendant sa vie, a donc choisi la meilleure part ; elle jouit par conséquent dans le ciel de la meilleure part. C'est son Fils qui distribue les couronnes et les récompenses : que n'a-t-il point fait pour une mère qui lui est si chère ? La Vierge toute sainte a été la plus pure et la plus parfaite de toutes les créatures : sa récompense a été proportionnée à ses vertus. Il est hors de doute qu'elle règne dans le ciel, et qu'elle y est élevée au-dessus de tous les bienheureux.

CONSIDÉRATIONS EXTRAITES DE DIVERS AUTEURS

1° SUR LA VIE DE LA SAINTE VIERGE APRÈS L'ASCENSION

I. — Pourquoi le Sauveur, en montant au ciel, a laissé quelque temps encore sa très sainte Mère sur la terre.

L'Apôtre dit que l'Eglise est le corps du Christ. (*Ephes.* I, 23). Au moment de l'Incarnation, la Sainte Vierge reçut le Fils de Dieu comme devant racheter tous les hommes par sa passion et par sa mort. Par cela même, en le recevant dans ses entrailles corporelles, elle reçut dans les entrailles de son cœur cette passion et cette mort comme principe, comme germe de vie surnaturelle pour les âmes, et conjointement toutes les âmes pour être vivifiées par la passion et la mort du Rédempteur. C'est de là que S. Antonin, à la suite des SS. Pères et des SS. Docteurs, a pu dire : « La Mère de Mi» séricorde a été établie coopératrice de notre Rédempteur, » et mère de notre naissance spirituelle. Et c'est de ce dou» ble enfantement de la Vierge qu'il est dit : *elle a enfanté* » *avant d'enfanter* ; *et déjà avant que vînt pour elle le temps* » *de l'enfantement, elle a enfanté un fils. Qui a jamais en*» *tendu parler d'une telle merveille* (*Isa.* LXVI, 7) ; et qui a ja» mais vu rien de semblable? La bienheureuse Marie a en effet » enfanté d'abord sans douleur, elle a enfanté son Fils pre» mier-né, qu'*elle a enveloppé de langes* (*Luc.* II, 7) ; et ensuite » elle a enfanté au pied de la Croix, et en éprouvant avec son » Fils attaché à la croix d'immenses douleurs, elle a enfanté » non pas un seul, mais une multitude d'enfants, *tous ceux* » *qui étaient rachetés par le Seigneur* (*Ps.* CVI, 2). Elle les a en» fantés tous à la fois en un sens, en ce sens que c'est par un » seul acte et en un seul instant qu'elle a donné ce qui est » pour tous la cause de la vie, mais non pas pour tous à la » fois pour ce qui est de l'application faite aux âmes des fruits » de la Passion, application qui produit en réalité la vie dans » chacune des âmes, et qui se fait dans la succession des temps. » Qui a jamais entendu parler d'une aussi grande joie que » celle du premier enfantement ? Qui a jamais vu une aussi

» grande douleur que celle du second ? Personne assurément[1]. »

Pour donner une idée des douleurs de la Sainte Vierge lorsqu'elle ouvrit son cœur pour en laisser sortir le consentement pour que cette Passion qui devait être la vie des âmes, s'accomplît, rapportons une parole de S. Bernardin de Sienne : « La douleur de cette Vierge, dit ce saint docteur, a été plus » grande que ce que toutes les créatures du monde pourraient » supporter ; au point que si cette douleur était partagée en» tre toutes les créatures jouissant de la vie, elles tomberaient » mortes ; car elle souffrait d'autant plus qu'elle aimait davan» tage Notre-Seigneur ; et comme son amour était sans bornes, » sa douleur était aussi sans bornes... Toutes les douleurs du » monde réunies ensemble n'égaleraient point la douleur de » la glorieuse Vierge Marie[2]. »

Le même saint docteur met dans la bouche de la Sainte Vierge ces paroles : « Le Père céleste m'a donné son Fils pour » le salut du monde... et moi je le donne à mon tour... je le » donne par amour pour les hommes, et pour qu'ils soient » délivrés de leurs péchés et rendus participants des biens cé» lestes. » (Extraits des chapitres IV et V de l'ouvrage : *Simples explications de la coopération de la très sainte Vierge à l'œuvre de la Rédemption*, par le P. Pierre Jeanjacquot, S. J.).

C'est donc dans un sens très propre qu'il faut entendre cette parole souvent répétée : que la Sainte Vierge nous a enfantés au pied de la croix, ou qu'elle y a enfanté l'Eglise qui est le corps mystique du Christ ; enfantement spirituel sans doute, mais qui n'en est pas moins réel.

Par cette courte explication, on comprendra immédiatement pourquoi le Sauveur a laissé quelque temps la Sainte Vierge sur la terre après son Ascension.

« Une nouvelle mission s'ouvre pour Marie : à cette heure, la sainte Eglise est enfantée par elle ; Marie vient de mettre au jour l'Epouse de son Fils, et de nouveaux devoirs l'appellent. Jésus est monté dans les cieux ; il l'a laissée sur la terre afin qu'elle prodigue à son tendre fruit ses soins maternels. Qu'elle est touchante, mais aussi qu'elle est glorieuse cette enfance de notre Eglise bien-aimée, reçue dans les bras de Marie, allaitée par elle, soutenue de son appui dès les premiers pas de sa carrière en ce monde ! Il faut donc à la nouvelle Eve, à la véritable « Mère des vivants » un surcroît de grâces pour répondre à une telle mission : aussi est-elle l'objet premier des faveurs de l'Esprit saint. Il la féconda autrefois pour être la mère du Fils de Dieu ; en ce moment il forme en elle la mère

1. Biblioth. Virginal. Tome II, pag. 517. — 2. S. Bernardin. Tome III, pag. 299.

des chrétiens. *Le fleuve de la grâce*, comme parle le Roi-prophète, *submerge de ses eaux cette cité de Dieu qui les reçoit avec délices*. (*Ps.* XLV) ; l'Esprit d'amour accomplit à ce moment l'oracle du divin Rédempteur mourant sur la croix. Il avait dit, en désignant l'homme : *Femme, voilà votre fils ;* l'heure est arrivée, et Marie a reçu avec une plénitude merveilleuse cette grâce maternelle qu'elle commence à appliquer dès aujourd'hui, et qui l'accompagnera jusque sur son trône de reine, lorsqu'enfin la sainte Eglise ayant pris un accroissement suffisant, sa céleste nourrice pourra quitter la terre, monter aux cieux et ceindre le diadème qui l'attend.

« Contemplons cette nouvelle beauté qui éclate dans les traits de celle en qui le Seigneur vient de déclarer une seconde maternité : cette beauté est le chef-d'œuvre de l'Esprit saint en cette journée. Un feu divin transporte Marie, un amour nouveau s'est allumé dans son cœur ; elle est tout entière à cette autre mission pour laquelle elle avait été laissée ici-bas. La grâce apostolique est descendue en elle. La langue de feu qu'elle a reçue ne parlera pas dans les prédications publiques ; mais elle parlera aux Apôtres, les dirigera, les consolera dans leurs labeurs. Elle s'énoncera, cette langue bénie, avec autant de douceur que de force, à l'oreille des fidèles qui sentiront l'attraction vers celle en qui le Seigneur a fait l'essai de toutes ses merveilles. Comme un lait généreux, la parole irrésistible de cette mère universelle donnera aux premiers enfants de l'Eglise la vigueur qui les fera triompher des assauts de l'enfer ; et c'est en partant d'auprès d'elle qu'Etienne ira ouvrir la noble carrière des martyrs. » (DOM GUÉRANGER, *Année liturgique. Le saint jour de la Pentecôte*).

Le digne continuateur de l'illustre abbé de Solesmes a donné ensuite, à la *Vigile de l'Assomption*, plusieurs belles pages sur ce sujet ; en voici quelques phrases :

« Comme autrefois Joseph à Nazareth, Pierre maintenant gouvernait la maison de Dieu ; mais Notre-Dame n'en était pas moins pour l'assemblée fidèle la source de la vie dans l'ordre du salut, comme jadis elle l'était pour Jésus dans son être humain . . . . . .

« L'heure était venue pour elle de communiquer aux amis de l'Epoux les ineffables secrets que son âme avait seule connus ; et quant aux faits publics de l'histoire du Sauveur, quelle mémoire plus sûre, plus complète que la sienne, quelle intelligence plus profonde des mystères du salut pouvait fournir aux évangélistes du Dieu fait chair l'inspiration et la trame de leurs sublimes récits? Comment du reste, en toute entreprise, les chefs du peuple chrétien n'eussent-ils point consulté la céleste prudence de celle dont nulle erreur ne pouvait obs-

curcir le jugement, pas plus qu'aucune faute n'en pouvait ternir l'âme? Aussi, bien que sa douce voix (*Cant.* IV, 3) ne retentît jamais au dehors (*Isa.* XLVII, 2), bien qu'elle se complût dans l'ombre de la dernière place aux assemblées (*Act.* I, 14), Marie fut-elle vraiment dès lors, ainsi, qu'observent les Docteurs, le fléau de l'hérésie, la maîtresse des Apôtres et leur inspiratrice aimée.

« Si l'Esprit instruisait les Apôtres, on ne doit pas en con» clure qu'ils n'eussent point à recourir au très suave magis» tère de Marie, dit Rupert (*In Cant.* I). Bien plutôt, sa parole » était pour eux la parole de l'Esprit lui-même ; elle complé» tait et confirmait les inspirations reçues par chacun de Ce» lui *qui divise ses dons comme il veut* ». Et l'illustre évêque de Milan, S. Ambroise, (*De instit. virg.*, VII), rappelant le privilège du disciple bien-aimé à la Cène, n'hésite pas à reconnaître aussi dans l'intimité plus persévérante de Jean avec Notre-Dame, qui lui fut confiée, la raison de l'élévation plus grande de ses enseignements... »

II. — L'ardent désir qu'avait la Sainte Vierge de voir son Fils.

Après la triomphante Ascension du Sauveur Jésus et la descente tant promise et tant désirée de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. De vous dire quelles étaient ses occupations et quels ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâce n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie! Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendresse, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa Mère ; cette sainte Mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé ; elle ne demandait autre grâce à son Fils sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles ; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrents de flammes, qui de Jésus allaient déborder sur Marie et de Marie retournaient continuellement à Jésus, croyez-moi, les Séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroya-

ble jusque à ce qu'il fût accompli [1]. Quoi ! il avait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa Mère n'en aurait point eu de vivre avec lui ! Si le grand apôtre S. Paul ne se peut tenir en son corps et soupire avec un si grand empressement après son bon Maître, quelle devait être l'émotion du sang maternel ? Quoi ! disait-elle, quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde (par exemple S. Etienne, et ainsi des autres) ; quoi ! mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais ? et pourquoi me laissez-vous la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie, tant il est doux de jouir même un moment de votre présence ! Et moi je ne souhaiterais point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ! Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis [2]. (Bossuet).

III. — Marie avait toujours présents à l'esprit les tourments de la mort de son Fils.

Qui eût vu le cœur de la très sainte Vierge depuis le départ de Jésus-Christ, qu'eût-il vu dans ce sanctuaire, sinon l'image de la croix, des clous et des épines que l'amour y avait profondément imprimée ? Sa vie ordinaire n'était qu'une continuelle méditation de la mort de son Fils. Tous les jours elle représentait dans son âme la tragédie sanglante de la très amère Passion ; tous les jours, comme il est probable, elle allait sur le Calvaire pour arroser ce lieu sacré de ses larmes, et baiser mille fois la terre qu'elle voyait encore marquée des vestiges du Sauveur du monde. C'était là son plus sérieux emploi, c'était son plus agréable divertissement, c'était sa station et son pèlerinage ordinaire, en attendant le grand voyage du ciel où elle devait se réunir à son souverain bien, et jouir éternellement de sa présence. Enfin, s'il faut désirer la mort avec ardeur et l'attendre avec patience, qui peut dire avec quelle passion elle aspirait à son centre, et quelle violence elle faisait à son cœur pour tenir si longtemps ces mouvements impétueux soumis aux volontés de Dieu ? Ce n'est pas une grande vertu pour nous d'être résignés à la vie : nous ignorons le bonheur de la mort, et la gloire qu'elle nous

1. *Luc.*, XII, 50. — 2. Là s'arrête le manuscrit (Edition Lebarq.)

amène avec elle ; mais si nous avions seulement parlé un quart d'heure de l'état de l'autre vie avec une âme bienheureuse, notre cœur serait tout embrasé de désirs. La très sainte Vierge, qui avait porté toute la gloire du ciel dans son sein, et par conséquent qui en avait une si claire connaissance, étant obligée de vivre l'espace de vingt-quatre ans séparée de cette gloire et de son fils qu'elle aimait ardemment, a plus mérité, j'ose le dire, par cette résignation, que tous les autres martyrs en embrassant une mort cruelle. (Le P. Nouet, *Vie de Jésus dans les saints*).

2° SUR LA MORT DE LA SAINTE VIERGE

I. — La mort de la Sainte Vierge est un miracle et un mystère qu'on ne conçoit pas assez.

C'est sans doute un grand miracle que la mort de la très sainte Vierge, puisque c'est un effet dont on ne peut trouver la cause. Car qui peut dire au vrai la cause d'un si merveilleux trépas ? Est-ce le péché ? Non ; elle est l'innocence même : sa conception est sans tache, sa naissance sans souillure, sa vie sans reproche ; et n'ayant jamais été esclave du péché, elle ne devait pas être tributaire de la mort. Est-ce la maladie ? Non ; elle ne fut jamais malade, et son corps était exempt de toutes les altérations de la nature. Est-ce la violence ? Non ; la mort lui paraissait trop aimable pour être violente. Est-ce le trait de l'amour divin ? Mais l'amour est le principe de la vie, comment lui aurait-il donné la mort ? Est-ce la croix de son Fils ? Mais si elle en devait mourir, dites-moi pourquoi n'en mourut-elle pas sur le Calvaire. Il est certain que jamais mère n'aima tant son fils, parce que jamais mère n'eut un fils qui fût à elle seule, jamais mère n'eut un fils si aimable et si parfait, jamais mère n'eut un cœur si noble et si embrasé du feu de l'amour divin ; et toutefois plusieurs mères sont mortes, ou de douleur en voyant mourir leurs enfants, ou de crainte en les voyant dans le seul danger de mourir. Comment donc la très sainte Vierge ne mourut-elle point de la mort de ce cher fils, ayant pour lui un tel amour, et le voyant souffrir un tel supplice ? Vous me direz, avec S. Bernardin, que c'était pour elle un plus grand martyre de vivre sans lui que de mourir avec lui, parce qu'en mourant avec lui elle n'eût été martyre qu'une fois, mais qu'en lui survivant, chaque moment de sa vie lui était un martyre. Quel prodige donc que la vie soit pour elle une espèce de mort, et que la mort, changeant de nature à son égard, soit une espèce de vie ! (Nouet).

II. — L'amour cause de la mort de la Sainte Vierge.

Ce ne fut ni la caducité de la vie, ni le déclin de l'âge, ni la

maladie, ni l'altération des humeurs, ni une défaillance de la nature, disent les SS. Pères, qui rompirent en elle les biens naturels qui tiennent l'âme unie au corps, ce fut le feu du pur amour divin qui fit cette séparation pour quelques heures. Il avait fallu un miracle continuel depuis son immaculée conception, dit S. Bernard, pour que ces liens naturels qui lient l'âme au corps, pussent subsister au milieu de ce feu ardent de l'amour divin dont l'âme de la Sainte Vierge, dès ce premier moment, était embrasée. A sa mort, Dieu cessa de faire ce miracle, et voilà proprement quelle fut la cause de cette précieuse mort. (Croiset, *Vie de la Sainte Vierge*).

Il n'y a nul sujet de s'étonner que l'amour ait pu agir violemment sur le cœur de la très sainte Vierge pour lui causer la mort : toutes les passions altèrent la santé lorsqu'elles sont hors de leur juste tempérament, et même elles avancent la mort quand on s'y abandonne sans modération. On a vu des hommes expirer de joie, et d'autres de douleur ; on en voit tous les jours dessécher de tristesse et de déplaisir ; d'autres enfin meurent par emportement de colère. Quelle merveille donc que l'amour, la plus violente de toutes les passions, et celle dont les impressions sont de beaucoup les plus vives, ait pu produire cet effet sur le cœur le mieux fait qui ait jamais existé? Si l'on a vu de saintes âmes qu'une seule étincelle de ce feu sacré a conduites jusqu'aux portes de la mort, qui eût suivi sans un miracle pour les préserver, comme une sainte Thérèse à qui un Séraphin ouvrit le cœur avec une flèche embrasée pour donner ouverture aux saintes ardeurs qui la consumaient, comme un S. Philippe de Néri dont une côte se rompit pour faire passage à ce feu divin ; comme un S. Xavier qui se découvrait la poitrine comme pour faire évaporer les flammes qui le brûlaient intérieurement, que devons-nous penser de cette très sainte créature dont le cœur n'avait pas plutôt reçu le mouvement qu'il était tout rempli de l'amour de son Dieu? Comme en Marie toutes les vertus ne cessaient de croître, quel dut être son amour après un certain temps? Ne fallut-il pas un continuel miracle pour empêcher que ce feu sacré ne consumât son cœur? et pouvait-elle mourir d'une autre cause que celle de l'amour? O la précieuse mort! Après celle de son Fils, il ne peut y en avoir de plus précieuse devant Dieu. Aucune autre ne peut même lui être comparée, car l'amour dont nos cœurs sont enflammés n'est qu'une étincelle de feu en comparaison de l'embrasement qui a fait expirer la Sainte Vierge dans la charité, pour la charité et par la charité même, qui est le plus glorieux des martyres. (*Essais de sermons*).

3° SUR LA RÉSURRECTION DE LA SAINTE VIERGE

I. — La pureté de la Sainte Vierge est une des principales causes de sa résurrection.

Entre une infinité de motifs qui obligeaient le Fils de Dieu de prévenir en faveur de sa très sainte mère le temps destiné pour la résurrection générale, le principal est sa pureté qui, ayant eu autrefois assez d'attraits et de charmes pour l'attirer du sein de son Père dans le sien, en a eu assez ensuite pour l'attirer elle-même du tombeau jusque dans le sein de Dieu. Cette vertu, dit Ennodius, a ce pouvoir d'attirer tout du ciel : *Virginitas quæ de cœlo omnia trahit*; il veut dire qu'elle en attire toutes les grâces et toutes les faveurs, puisqu'elle a eu assez de pouvoir pour attirer celui qui en est l'auteur. Mais ne pourrais-je point dire avec autant de raison, qu'elle attire et élève tout au ciel, qu'elle trouve sa place naturelle dans ce ciel où rien de souillé ne peut entrer, et où tout ce qui est pur se porte de sa propre inclination? Le corps donc de la très sainte Vierge, plus pur que les astres et que l'empirée, devait-il demeurer dans la terre dont il n'a été formé que pour servir d'ornement au ciel, et devait-il être sujet à la pourriture et à la corruption? C'est le privilège des vierges, au sentiment des SS. Pères, de présenter dès cette vie une image de l'éclat où seront les corps après la résurrection ; mais si jamais personne offrit cette image, ce fut la Vierge toute sainte qui a mis au monde la pureté même. Elle a exprimé parfaitement cet état pendant sa vie : elle a donc dû jouir de ce privilège après sa mort, puisque sa pureté n'était pas seulement une vertu, mais encore un don tout céleste qui, l'ayant élevée au-dessus des anges mêmes, comme dit S. Bernard, lui donnait en quelque sorte le droit d'être au moins leur égale sur ce point. Si dans la nature il y a des corps incorruptibles, en est-il de plus dignes de cet avantage que le très saint corps de Marie qui tenait plus du ciel que de la terre, et qui a été tellement soumis à l'esprit qu'il n'a jamais ressenti la moindre rébellion des appétits? Si la grâce originelle portait avec elle un principe d'incorruptibilité dans le premier homme, pour la faire ensuite passer dans tous les autres, pourquoi la Vierge toute sainte, qui a possédé cette grâce, et ne l'a jamais perdue, ne jouira-t-elle pas du même droit? Il est vrai qu'elle a été sujette à la mort, mais c'est, comme nous avons dit, afin d'être plus semblable à son Fils qui n'y était point obligé : on peut donc dire qu'elle n'a pas, comme le reste des hommes, payé ce tribut à la nature à cause du premier Adam, mais à cause du second Adam qui est son fils, lequel n'ayant pas voulu se dispenser de cette loi, ne pouvait pas en exempter sa mère. Mais pour la corruption du tombeau, il ne convenait

pas qu'ils y fussent assujettis, et de tous les deux on peut répéter cette parole du prophète : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (*Anonyme,* dans Houdry).

II. — La reconnaissance de Jésus, autre cause de la résurrection de la Sainte Vierge.

Une autre raison qui obligea le Sauveur de faire sortir la Sainte Vierge du tombeau par une résurrection anticipée, c'est l'amour de reconnaissance fondé sur tant d'offices de charité qu'il en avait reçus : il devait, non pas en différer partiellement la récompense pleine et entière longtemps après sa mort, mais la donner promptement aussi bien au corps qu'à l'âme. N'est-ce pas du corps de Marie qu'il a reçu les plus grands services ? C'est par son corps qu'elle lui a donné la vie : l'esprit y a contribué par le consentement, c'est vrai ; mais la substance corporelle de Jésus a été prise du corps de sa mère. C'est par son corps qu'elle l'a nourri, qu'elle lui a parlé, etc. Et, quoique les actions qui sont purement de l'âme, semblent plus nobles, comme sa charité, sa haute contemplation, sa profonde humilité, cependant, eu égard à la fin pour laquelle Dieu l'avait choisie, on peut dire que son corps a eu cet avantage sur son âme que c'est en lui que se sont accomplis les plus grands mystères, puisque c'est en lui que le Sauveur a pris naissance ; que son corps a été formé d'une partie du corps de Marie, que le sang de Marie a coulé dans ses veines. Si donc Dieu réserve aux corps des justes une récompense après la résurrection générale, parce qu'ils ont été les instruments dont ces bienheureux ont usé pour faire le bien, s'il hâte et abrège le temps pour accomplir les justes désirs de ses saints amis, qui conservent toujours une propension naturelle à reprendre leur corps ; la reconnaissance qu'il avait pour sa glorieuse mère, ne demandait-elle pas avec justice qu'il abrégeât encore le temps en sa faveur, et qu'il n'attendît pas le terme destiné pour la résurrection de tous les hommes, mais qu'il usât de quelque distinction à l'égard de celle qui lui avait rendu des services si considérables, et si essentiels ? Pouvait-il se voir en possession de la gloire de son corps, sans en faire part à celle dont il l'avait reçu ? pouvait-il souffrir que le corps qui lui avait donné la vie fût si longtemps la proie de la mort ? Non, ce fils est trop reconnaissant envers une telle mère : il a reçu la vie dans son sein, il la lui rendra dans le tombeau. Elle est sa mère, il sera son père, pour ainsi dire, en lui rendant la vie à son tour. Puisque dans le ciel les âmes séparées de leurs corps conservent toujours une secrète inclination à s'y rejoindre, et que jusqu'à ce temps-là leur bonheur ne sera pas entièrement parfait, Marie ayant toujours accompli si

fidèlement la volonté de Dieu, il accomplira maintenant la sienne, en lui accordant ce qu'elle ne peut s'empêcher de souhaiter, toute bienheureuse qu'elle est. Cette arche d'alliance ne pouvait demeurer dans une terre étrangère, il faut qu'elle soit placée dans le ciel. (*Le même.*)

III. — L'alliance que la Sainte Vierge a eue avec le Fils de Dieu, a été pour elle un autre droit à l'incorruptibilité de son corps.

Un autre droit à l'incorruptibilité pour le corps de la Sainte Vierge se tire de l'alliance qu'elle a eue avec celui qui est la sainteté et la pureté même; car la même loi de bienséance qui obligeait le Fils de Dieu à ne pas souffrir que son propre corps uni à la divinité fût réduit en cendre, l'obligeait pareillement à préserver le corps de sa mère de cette infamie, parce qu'elle eût rejailli sur lui-même, puisque sa chair avait été formée de la chair de Marie. Et, dit S. Jean Damascène raisonnant sur ce même principe, comment celle qui avait porté dans son sein la sainteté essentielle eût-elle été sujette à la corruption? Comment cela aurait-il pu s'accorder avec la gloire d'avoir enfanté un Homme-Dieu? Comment le vaisseau qui avait renfermé ce baume précieux n'en eût-il point retenu l'odeur, et ressenti le premier effet? Si l'arche d'alliance, qui n'était que la figure de la Mère de Dieu, était d'une matière capable de la garantir des injures du temps et des atteintes des vers, eût-il été de la sagesse de Dieu d'avoir plus de soin de la figure que de la réalité? Eût-il été à propos que l'arche d'alliance, qui ne renfermait qu'un peu de manne, eût un privilège qui n'aurait pas été accordé à cette arche vivante et animée qui a porté le Dieu du ciel et le Sauveur de tout le monde? Ne serait-ce pas avoir visiblement négligé les devoirs les plus naturels d'un tel Fils envers une telle Mère? (*Le même.*)

IV. — L'exemption de tout péché a donné à la Sainte Vierge un droit à l'incorruptibilité de son corps.

Les corps de tous les hommes sont, d'après S. Paul, des corps de péché, *corpus peccati* (Rom. VI, 6) : il ne faut donc pas s'étonner s'ils souffrent une sorte de châtiment dans le délai du bonheur qui leur est dû, et si pendant quelque temps ils sont réduits en pourriture et en cendre. Mais c'est bien à d'autres conditions que le corps de la Vierge très sainte peut prétendre à son propre bonheur: quoiqu'il soit descendu du sang d'Adam, il n'a pas participé à son crime: il fut non pas un corps de péché, mais un corps de sainteté et de grâce, puisqu'il a participé excellemment à la sanctification de son âme, dont l'éclat a rejailli sur lui et s'est comme répandu dans toutes ses facultés. En outre, cette partie visible de la

Vierge a reçu par elle-même des privilèges de sainteté qui l'ont faite plus sainte que tous les temples et tous les autels, parce que le Saint-Esprit s'est toujours appliqué à la rendre digne de recevoir Jésus-Christ, ou digne de la gloire de l'avoir reçu. Si la plénitude de la grâce s'est ainsi répandue sur le corps de Marie pour le sanctifier, il n'y a donc rien de son côté qui doive retarder tant soit peu l'achèvement du bonheur qui lui est propre, rien qui ne mérite le triomphe de son Assomption ; et nous pouvons lui appliquer d'une manière toute spéciale ce que Tertullien dit de tous les chrétiens. Ce Père, pour exciter dans les esprits l'espérance de la résurrection, après avoir décrit pompeusement les rapports de la chair des hommes, et beaucoup plus encore de celle des chrétiens, avec *Dieu*, conclut ainsi : *Hæccine non resurget toties Dei (de Resurr. carn.* 9) ; est-il croyable après cela qu'une chair qui appartient à Dieu en tant de manières ne ressuscitera pas un jour ? Disons la même chose à plus forte raison de la chair de la Sainte Vierge : *Hæccine non resurget toties Dei* ; comment se pourrait-il faire qu'une chair si sainte et si divine, qui appartenait à Dieu par tant et de si étroites alliances, qui avait une sanctification si abondante et si privilégiée en elle-même, qui recevait si parfaitement les écoulements et les rejaillissements de la grâce de son âme, qui participait si éminemment à la sainteté de Jésus-Christ, fût privée si longtemps de la résurrection et des autres avantages de la gloire qui lui était due par tant de titres ? Non, mon Sauveur, il faut que votre justice se hâte de la retirer du tombeau, et de l'élever tout entière dans le ciel, pour y couronner par la plénitude de la gloire la plénitude de la grâce qu'elle a eue pendant sa vie, et pour contenter ensuite les inclinations de charité qui ont animé son cœur. (Biroat, *sermon sur l'Assomption*).

V. — Jésus-Christ doit à son amour de ressusciter sa mère et de lui faire part de sa gloire.

Ce n'est pas assez que le corps de la Mère de Dieu soit exempt de la corruption, il faut encore qu'il jouisse de tout le bonheur dont il est capable. Avant que l'Homme-Dieu eût ressuscité ce saint corps, il semble qu'on lui pouvait dire en faveur de sa propre mère ce que Marthe et Marie lui dirent autrefois au sujet de Lazare, qui était mort depuis quatre jours : *Veni et vide* ; venez, Sauveur des hommes, et regardez dans ce tombeau ; voyez ce cœur qui vous a tant aimé, ces bras qui vous ont porté et secouru, tout ce corps qui vous a donné la vie ; souffrirez-vous qu'il en demeure lui-même privé plus longtemps ? Il faut que vous employiez en cette occasion cette même voix qui a fait tant de fois sortir les morts de leurs sé-

pulcres, et qui a commandé avec un souverain empire à la mort. Ce Fils si reconnaissant, qui en avait ressuscité tant d'autres à la prière de ses amis ou seulement à dessein de faire connaître son pouvoir, n'eut pas besoin d'être sollicité pour employer ce même pouvoir en faveur de sa Mère. L'oracle du prophète fut accompli : *Surge, tu, et arca sanctificationis tuæ* (Ps. CXXXI, 8) ; sortez, mon Dieu, du tombeau où vous avez voulu descendre pour notre amour ; mais n'y laissez pas ensuite cette arche sainte avec laquelle vous avez eu une alliance si étroite, et par le moyen de laquelle vous avez voulu faire alliance avec le reste des hommes. (*Sermons sur tous les sujets, etc.*).

4° SUR LA GLOIRE DE LA SAINTE VIERGE AU CIEL

I. — La gloire de la Sainte Vierge dans le ciel est incompréhensible.

Il est impossible que personne puisse dire quel est l'excès de la gloire et la sublimité du trône de la Vierge toute sainte. Il ne s'en faut pas étonner, parce que sa gloire, comme dit Arnould de Chartres, n'est pas comme celle des autres. Elle fait un ordre particulier : elle tient un rang incomparablement plus élevé que celui des anges mêmes ; la gloire qu'elle possède n'est pas seulement une gloire semblable à celle du Verbe incarné, c'est en quelque façon la même : *Gloriam cum matre, non tam communem judico quam eamdem.* O Roi de gloire, il paraît bien que la magnificence et la grandeur sont inhérentes à votre maison sainte ; vous en avez donné des preuves éclatantes au jour de l'Assomption de votre mère toute sainte. C'était un sanctuaire de grâce, vous en faites un trône de gloire ; vous l'avez tellement exaltée qu'elle ne voit rien qui la devance que vous. Vous l'avez couronnée reine de l'univers ; il n'y a personne que le roi qui marche avant elle. Elle est si glorieuse qu'on dirait que c'est la gloire de Dieu même, ou que Dieu lui a communiqué toute sa gloire ; elle est si grande et si puissante auprès de vous qu'elle ne peut elle-même comprendre l'étendue de son pouvoir. (Le P. Nouet, *Vie de Jésus dans les saints*).

II. — Comme le Fils de Dieu en a usé envers sa mère dans son couronnement.

Il semble que le Fils de Dieu s'est comporté envers sa très sainte mère comme un grand roi qui fait les honneurs à une reine le jour de son couronnement. Il va au devant d'elle, il l'accompagne, il la met à sa droite, il la fait reconnaître par ses sujets, il lui confie son pouvoir, en un mot il la fait régner. C'est ainsi que le Roi des rois en a usé envers la Reine des cieux le jour de sa triomphante Assomption. Il lui a mis la

couronne sur la tête et le sceptre en la main : il l'a fait régner avec lui. C'est une parole hardie, mais véritable, que le royaume de Jésus n'est pas plus étendu que celui de Marie : partout où il commande, il veut qu'on obéisse à sa très sainte mère ; au ciel, sur la terre, et aux enfers, tout genou doit fléchir sous son nom, et toute langue doit confesser qu'elle est en la gloire de son Fils, comme le Fils est en la gloire de son Père. Elle obtient aux pécheurs la pénitence et le pardon, aux justes la persévérance. Les grâces s'accordent et se signent par son entremise. En un mot, elle est toute-puissante auprès de son Fils : *Astitit regina a dextris tuis.* (Le P. Duneau, *sermon sur l'Assomption*).

III. — Marie est plus élevée dans la gloire que les anges et tous les saints.

Ce fut alors que la très sainte Vierge reçut gloire sur gloire, comme elle avait reçu dans ce monde grâce sur grâce. Anges du Seigneur, âmes bienheureuses, saints qui jouissez de Dieu dans le ciel, vous êtes à la vérité aussi brillants que des soleils : *Justi fulgebunt sicut sol* (Matth. XIII, 43) ; mais avec tout cela vous n'êtes que des ministres et des serviteurs de Dieu : *Omnes administratorii spiritus* (Heb. I, 14). Quoique dans cette maison du père de famille il y ait plusieurs demeures, vous ne pouvez jamais occuper la plus honorable ; elle était réservée à la Mère de votre Rédempteur à qui elle devait elle-même servir de trône : *Ponam in te thronum meum.* Admirables paroles, comme dit un S. Père, car c'est comme si Jésus-Christ avait dit à la très sainte Vierge : Ce n'est pas assez que votre trône soit près du mien, il faut que vous soyez vous-même ma demeure et mon trône : *Parum est ut judicanti consideas, nisi et ipsa sedes fias.* (*Anonyme*, dans Houdry.)

IV. — Le Fils de Dieu reçoit sa Mère, et la place dans le lieu le plus honorable qui soit dans le Ciel.

Pour bien juger de la gloire de Marie, dit S. Bernard, il faut considérer que cette même Vierge qui a reçu le Sauveur du monde dans ses chastes entrailles au jour de l'Incarnation, est reçue à son tour par le même Sauveur dans le mystère de son Assomption. *Quem intrantem in mundum prius susceperat, ab eo suscipitur sanctam ingrediens civitatem.* Marie est heureuse, continue ce Père, en recevant le Fils de Dieu dans elle ; mais elle est encore plus heureuse lorsqu'elle est reçue par son Fils dans le palais de sa gloire : *Felix plane Maria, sive cum suscipit Salvatorem, sive cum suscipitur a Salvatore.* Marie était bien plus obligée envers Dieu qui avait voulu la choisir pour sa mère, que Dieu ne l'était envers Marie de ce qu'elle avait bien voulu prêter son sein pour être élevée à la maternité divine.

Cependant comme Dieu récompense en nous ses propres bienfaits, il ne laisse pas de reconnaître le service qu'il a reçu de Marie, comme s'il lui en était redevable ; de là vient qu'il l'associe à sa gloire par le mystère de l'Assomption. S. Bernard dit qu'il était juste que Jésus-Christ donnât à sa mère dans le ciel une place très honorable, puisque sur la terre elle lui avait donné la plus digne de toutes les places, c'est-à-dire, son propre sein : *Nec in terris locus dignior sicut Virginis sinus, in quo Filius Dei susciperetur ; quemadmodum nec in cœlis locus dignior illo in quo hodie Maria suscipitur.* Ainsi, comme le Père éternel fit asseoir son Fils à sa droite au jour de son Ascension : *Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis* (Ps. CIX, 1). le même Fils de Dieu a fait asseoir sa mère à sa droite au jour de son Assomption : *Astitit regina a dextris tuis* (Ps. XI, 10). De la même manière que ce fut une grande gloire pour l'humanité sainte de Jésus-Christ d'être élevé à la droite de son Père, ainsi c'est une gloire excessive pour la Vierge toute sainte d'être placée auprès de son Fils. Aussi, comme dit S. Augustin, en quelle place la Mère de Dieu pouvait-elle être mise pour tenir un rang plus considérable qu'auprès de son Fils ? Il me semble qu'on peut lui adresser dans ce jour, plutôt que dans tout autre, ce qu'une femme dont il est parlé dans l'Evangile lui dit autrefois : *Beatus venter qui te portavit* (Luc. XI, 27) ; heureux le sein qui vous a portée, heureuses les mamelles qui vous ont allaitée. (*Essais de panégyriques*).

V. — La gloire qui a répondu au prodigieux progrès que la Sainte Vierge a fait dans l'amour de Dieu sur la terre.

Le prodigieux progrès que la très sainte Vierge faisait dans l'amour de son Dieu, est sans doute le plus grand miracle que la grâce ait jamais opéré dans une pure créature, et qui montre mieux combien la vie de cette Vierge toute sainte était précieuse devant Dieu. Car s'il est vrai d'une part, que la première grâce qu'elle reçut au moment de sa conception, était plus grande que la plus sublime du plus grand de tous les saints, et que d'ailleurs ménageant, comme elle faisait, toutes les faveurs de Dieu, agissant sans cesse jour et nuit pour correspondre aux mouvements du Saint-Esprit, et agissant dans toute l'étendue de son pouvoir, et selon toutes les forces de la grâce, elle doublait à chaque action le prix et la valeur de toutes les précédentes. Il faut avouer qu'il n'y a que Dieu qui puisse mesurer la sublimité inaccessible de ses mérites, et qu'une seule action sortie d'un si excellent principe en vaut un million d'autres, et les surpasse même d'un intervalle infini. Si cela est véritable, où doit aller l'excès prodigieux de sa grandeur ? Si la plus petite des grâces qu'elle possède l'em-

porte sur la plus grande de tous les saints, à quel comble doit monter celle qui est la plus excellente ? Si le premier pas qu'elle fait dans le monde l'élève au-dessus des plus ardents séraphins, où mettra-t-elle son trône, quand elle sera arrivée au terme de sa course ? *Si gratia minima est major maxima ! maxima quanta erit ?* (Le P. Nouet.)

VI. — La sublimité de la gloire qui a répondu à la grâce que la Sainte Vierge avait à la fin de sa vie.

Il faut encore considérer que la charité de la très sainte Vierge est incomparable dans son commencement, dans son progrès et dans son terme. Car le Saint-Esprit prenant possession de son cœur dès le moment de sa conception, y alluma une si vive flamme d'amour, qu'au sentiment des SS. Pères et des théologiens, elle surpassa dès le premier acte et le premier mouvement de sa vie les plus grands saints et les plus nobles esprits du ciel. Si ce commencement fut si prodigieux, que peut-on penser de son progrès ! Faut-il s'étonner que les Pères prétendent que par le seul consentement qu'elle donna à l'ange, au jour de l'incompréhensible conception du Verbe, elle mérita plus que tous les martyrs ensemble au plus fort de leurs souffrances, et plus que tout ce qu'il y a de saints dans le ciel et sur la terre par l'exercice continuel des vertus qu'ils pratiquent. Que dirons-nous donc du progrès qu'elle fit depuis, portant le Sauveur du monde neuf mois dans son sein, le nourrissant dans son enfance, l'accompagnant dans ses voyages, écoutant sa parole, et prenant part à ses souffrances ? Quel accroissement ne prit pas son amour après l'Ascension, par les actes continuels de vertu qu'elle exerçait dans les fréquentes entrevues qu'elle eut avec son Fils et les esprits bienheureux, dans les extases des plus hautes contemplations, dans les visites ordinaires des saints lieux, dans les instructions qu'elle faisait aux Apôtres, dans l'assistance qu'elle donnait à l'Eglise naissante, et dans la pratique des plus belles actions dont une pure créature soit capable, opérant toujours dans toute l'étendue de la grâce, et avec toute l'ardeur de son amour qui donnait à ses actions le prix et le mérite, n'ayant pour l'en empêcher, ni tentation, ni surprise, ni mouvement déréglé, ni habitude vicieuse, ni saillie ou résistance de la nature dépravée par le péché originel ! Quelle langue pourrait exprimer jusqu'où arriva à la fin l'excès de sa charité qui croissait et montait sans cesse pour arriver à son centre ! Quel esprit pourrait concevoir la force des grâces qui venaient à chaque moment se joindre aux heureuses dispositions de son âme ? Une telle hauteur échappe à la vue de ceux qui la regardent, et les anges mêmes ne la pourraient

pas mesurer. Contentons-nous de l'admirer, et de nous souvenir en même temps du service que nous rend la Sainte Vierge en nous excitant par ses exemples à l'amour de son Fils. (Le P. Nouet).

VII. — Quel est l'excès de gloire de la Sainte Vierge.

Il n'est pas possible de dire quel est l'excès de la gloire et la sublimité du trône de la Vierge toute sainte. Marie était un sanctuaire de grâce : Dieu en fait un trône de gloire. Reine de l'univers, il n'y a que la personne du Roi qui marche devant elle. Elle est si élevée, qu'on dirait que Dieu lui a communiqué toute sa gloire ; elle est si puissante auprès de Dieu, que nous ne pourrons jamais comprendre l'étendue de son pouvoir. La Sainte Vierge a reçu trois choses dont Dieu seul peut comprendre le mérite et le prix : l'auguste qualité de Mère de Dieu, la plénitude de la grâce dont elle a été ornée, et la récompense dans le ciel, qui répond à tous les deux. La récompense dont elle jouit étant proportionnée à la grâce qui en est le germe et la mesure, et la grâce étant proportionnée à la grandeur de l'auguste dignité de Mère Dieu, qui est infinie, la gloire dont elle jouit surpasse autant la gloire dont jouissent les hommes et les anges que la qualité de Mère de Dieu surpasse la qualité de pure créature. Elle surpasse la gloire des vierges, dont elle est la reine ; celle des martyrs, dont elle est le modèle, celle des Apôtres, des patriarches, des anges, parce qu'elle les a surpassés en zèle, en foi, en amour. Placée dans la place la plus élevée du royaume de son Fils, avec quelles acclamations en a-t-elle été déclarée la Reine ! Mais le pouvoir qu'elle y a étant proportionné au rang qu'elle y tient, quel motif d'espérance et de joie pour nous, puisque le pouvoir qu'elle y reçoit nous assure de sa protection, et la gloire dont elle est en possession nous est un gage assuré de celle qui nous est promise ! O quelle consolation pour une personne qui a une tendre dévotion envers la Mère de Dieu ! quel sujet de confiance pour les véritables serviteurs de Marie ! (Le P. Croiset).

CONCLUSIONS

I. — Le fruit que nous devons retirer du triomphe de la Sainte Vierge au jour de son Assomption.

Autrefois, dans les triomphes, on ouvrait toutes les portes des prisons, on brisait les chaînes des captifs, et on donnait la liberté à tous les criminels ; on le fait encore aujourd'hui dans les entrées solennelles des souverains, au jour de leur sacre, et dans les jours consacrés à quelque réjouissance publique, afin que tout le monde y prenne part, et se ressente

de la libéralité des victorieux, ou de la bonté des princes envers les malheureux. Nous pouvons contempler aujourd'hui le même spectacle dans le triomphe glorieux de Marie, et dire d'elle ce que l'Apôtre a écrit du Fils de Dieu, en parlant de sa triomphante Ascension : *Captivam duxit captivitatem* (Ephes. IV, 8) : qu'elle a mené captive la captivité même. Vous donc qui gémissez peut-être depuis longtemps sous l'esclavage de vos passions, voici, si vous voulez, le moyen de sortir de cette honteuse servitude, puisque celui qui a rompu nos chaînes est prêt, pour honorer le triomphe de sa mère, à nous faire jouir de l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Vous qui êtes criminels et déjà condamnés au tribunal de votre conscience, vous qui êtes poursuivis par la justice divine et sur le point de paraître devant son terrible tribunal, jamais il n'y eut de temps ni d'occasion plus favorable pour obtenir votre grâce, que le jour du triomphe de la Mère de Dieu, parce que c'est par son moyen que le Sauveur a délivré tous les hommes de la servitude du démon et du péché, dans laquelle nous naissons tous. Ah ! si nous avons encore le malheur d'y être engagés par de nouveaux crimes, si nous sommes liés par de nouvelles chaînes, si nous trouvons dans nos voies des difficultés qui nous parraissent insurmontables, recourons à la très sainte Vierge : ce sera particulièrement par l'intercession de ses bontés que nous éviterons les périls qui nous environnent, que nous surmonterons nos ennemis invisibles, que toute leur puissance sera réduite au néant, et que nous jouirons avec tranquillité de l'heureuse liberté que le Fils de cette incomparable Dame nous a méritée. (*Sermons sur divers sujets, etc.*)

II. — Nous devons avoir une grande piété envers la très sainte Vierge.

Puisque c'est aujourd'hui le jour du triomphe de la très sainte Vierge, et en même temps le jour de ses libéralités, que ce soit aussi le jour de votre consécration à son service. Pénétrés d'un vif et sincère regret de l'avoir servie jusqu'ici avec tant de froideur et de lâcheté, demandez-lui pardon de votre indifférence; consacrez-vous d'une manière singulière à son service, promettez-lui de ne passer aucun jour de votre vie sans l'honorer d'un culte particulier ; que toute votre confiance, votre espérance, soit en la bonté et en la puissante protection d'une si miséricordieuse mère, et, à l'exemple d'un des plus pieux de nos rois, mettez sous sa protection, par une consécration spéciale, non seulement votre personne, mais vos enfants, vos sujets, toute votre famille. Exhortez aujourd'hui vos domestiques et vos enfants à joindre leurs vœux aux vôtres, et inspirez-leur une dévotion tendre, une con-

fiance filiale et constante envers la Mère de Dieu, et durant la vie et à la mort ; et, comme ce pieux monarque voulut que son dévouement fût public, ne rougissons point de faire connaître le nôtre, et souvenez-vous de cette parole de S. Anselme, que, comme toute famille solidement et saintement dévouée à la glorieuse Vierge ne périt point, aussi ne devons-nous pas compter que la bénédiction de Dieu se trouve dans une famille où la glorieuse Vierge n'est pas honorée.

Dans les jours de fêtes, dans les jours de triomphe des grands du monde, chacun tâche de contribuer à la célébrité du jour par la somptuosité de ses habits, par des éloges pompeux et par des présents magnifiques. Nous célébrerions mal un jour aussi solennel que celui-ci, si nous n'avions soin de purifier et d'embellir notre âme par les sacrements, si nous ne célébrions les louanges de la Mère de Dieu, et si nous ne lui donnions des preuves de notre affectueux dévouement et de notre vive reconnaissance. (Croiset, *Exercices de piété.*)

III. — La solennité de la Fête de l'Assomption doit réveiller notre dévotion envers la Sainte Vierge.

La solennité de ce jour doit réveiller notre dévotion, ranimer notre foi, exciter notre confiance. Elle nous fait souvenir que nous avons dans le ciel, dit S. Bernard, une souveraine qui est en même temps notre mère, une médiatrice toute-puissante auprès du souverain Médiateur, une avocate à qui le Rédempteur ne saurait refuser aucune grâce : *Domina nostra, mediatrix nostra, advocata nostra* [1]. Voilà l'échelle des pécheurs, continue le même saint, voilà ma grande confiance, voilà le fondement de toute mon espérance. — Vous êtes, sainte Vierge, l'espérance unique, pour ainsi dire, des pécheurs, dit S. Augustin [2], c'est par vous que nous espérons le pardon de nos péchés, c'est par votre intercession que nous attendons notre récompense. — Toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, dit S. Anselme [3], et rien n'est impossible à celle qui peut relever l'espérance du salut aux plus désespérés. Ce que nous avons d'espérance, de grâce et de salut, ajoute-t-il, soyons persuadés qu'il nous vient des prières et du crédit de Marie. Si vous voulez ne recevoir jamais de refus, souvenez-vous d'offrir par les mains de Marie tout ce que vous voulez offrir à Dieu. — Elle est l'espérance de ceux qui sont désespérés, dit S. Ephrem, le port de ceux qui ont fait naufrage, et l'unique recours de ceux qui sont dépourvus de tout secours. — Tous les trésors des miséricordes du Seigneur sont entre ses mains, dit S. Pierre Damien :

1. S. Bern. Serm. *De aquæductu.* — 2. S. Aug. Serm. xviii *De Sanctis.* — 3. S. Anselm. *De laudibus Virginis.*

In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini. — Enfin, avoir pour vous une singulière dévotion, ô bienheureuse Vierge, c'est avoir des armes défensives que Dieu met en main à ceux qu'il veut sauver, dit S. Jean Damascène : *Devotum tibi esse, ô beata Virgo, est arma quædam habere quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri* [1]. (Le P. Croiset).

IV. — Que de merveilles à considérer dans la fête de ce jour.

Nous devons considérer toutes les merveilles qui se trouvent réunies dans la fête de ce jour, et concourent toutes à rendre plus glorieux le triomphe de la Sainte Vierge : — sa mort précieuse, effet du plus pur amour; sa résurrection anticipée, apanage de sa sainteté; son assomption en corps et en âme dans le ciel, preuve la plus éclatante de sa gloire. Que de merveilles dans une seule solennité! que de sujets de joie, de confiance, de vénération et d'amour dans cette fête! La belle vie que celle de la Mère de Dieu! conçue sans péché, pleine de grâces dès le premier instant de sa vie, enrichie de toutes les vertus : quelles richesses, quel trésor infini de mérites à la mort! C'est l'amour, plutôt que la mort, qui termine une si sainte vie : ce n'est ni par infirmité ni par défaillance, c'est pour se conformer en tout à son cher Fils que la Sainte Vierge meurt. Mais quelle fut la joie et la gloire ineffable de cette âme si chérie de Dieu, lorsque, sortant de ce saint corps, elle fut reçue par Jésus-Christ, et conduite par ce cher Fils, au milieu d'une foule innombrable d'esprits célestes, jusque sur le trône de Dieu même! Mais ce corps si pur, le sanctuaire du Verbe incarné, cette chair de laquelle le Saint-Esprit avait formé le corps adorable de Jésus-Christ, pouvait-elle être sujette à la pourriture? Une relique si précieuse et si sainte n'était pas pour la terre, ni pour être l'objet simplement de la vénération des peuples; elle ne devait être placée que dans le ciel. C'est ce qui oblige le Seigneur à tirer si tôt ce saint corps du sépulcre. — Mort sainte, résurrection glorieuse, assomption triomphante, que vous êtes une source abondante de consolantes réflexions! Jamais triomphe si frappant, si éblouissant, si auguste. Toute la cour céleste vient au devant de la Mère de Dieu; tous les esprits bienheureux s'empressent pour faire honneur à la Reine des hommes et des anges. Avec quelle magnificence, avec quelle gloire Marie est-elle élevée en corps et en âme au-dessus des célestes intelligences les plus sublimes, et placée à la droite de son divin Fils, de qui elle reçoit tout pouvoir, à qui elle doit toute sa gloire? Entrons dans les sentiments de toute la Jérusalem céleste dans

1. S. Joan. Damasc. Orat. *De Assumpt.*

ce jour si glorieux à la Mère de Dieu ; et, en admirant, en révérant son assomption et son triomphe dans le ciel, dont l'éclat et la majesté ravissent toute la cour céleste, pensons avec joie, avec admiration, avec confiance, que cette Mère de Dieu est notre mère ; que cette reine si puissante auprès de Dieu est notre protectrice, notre médiatrice, notre avocate, et qu'il ne tient qu'à nous que cette trésorière du Tout-Puissant, cette distributrice des grâces, nous prenne pour ses favoris. (CROISET, S. J. *Exercices de piété*).

SECTION II. — SERMONS

PREMIER SERMON

(Par le P. DE LA COLOMBIÈRE, S. J.)

SOMMAIRE. — La gloire de la Sainte Vierge dans le ciel est entière et surabondante ; elle n'y peut être exposée ni à l'amertume des regrets, ni à la violence des désirs, ni au trouble de l'envie.

Gloria Domini plenum est opus ejus.

Le Seigneur a rempli de sa gloire l'ouvrage, le chef-d'œuvre de ses mains. (*Eccli.* XLII, 16.)

De tous les éloges qui ont été donnés à Marie, lorsqu'elle était encore sur la terre, le plus complet, sans doute, fut l'éloge qu'en fit Dieu lui-même par la bouche de l'ange Gabriel : Vous possédez, lui dit-il en la saluant, la plénitude de la grâce : *Ave, gratia plena.* Mais aujourd'hui qu'elle est élevée au-dessus des anges, on doit ajouter à cet éloge quelques nouveaux traits : et, si je ne me trompe, ce qu'on peut dire de plus grand en sa faveur, c'est que Dieu l'a comblée de gloire : *Gloria Domini plenum est opus ejus.* Je n'ignore pas qu'en un certain sens cette plénitude est commune à tous les saints. *Pleni sunt,* dit le dévot S. Bernard, *pleni sunt ; prorsus ita est, dilectissimi : bonorum nostrorum Sancti non egent* : Ils sont remplis, mes chers frères, ils sont remplis de biens, et ils n'ont pas besoin des nôtres ; mais qu'il s'en faut que la plénitude de leur félicité égale le faîte de la gloire dont jouit la Sainte Vierge ! Leurs richesses, comparées aux richesses de leur Reine, peuvent être regardées comme une vraie indigence, soit qu'en effet cette Vierge ait plus de capacité pour recevoir les dons du Seigneur, soit que les dons qu'il verse en elle soient plus excellents et plus précieux. Il est certain qu'elle est dans le ciel ce qu'elle a été sur la terre, la fille choisie, la fille bien-aimée du Très-Haut ; il est certain qu'entre tous les saints elle a des privilèges uniques, un bonheur qui lui est propre.

Permettez, messieurs, que je prenne cette vérité pour sujet de notre entretien, et que je fasse voir qu'il ne manque rien dans le ciel à la gloire de Marie. Je sais qu'on a coutume dans cette fête de parler de la mort de la Vierge, de sa résurrection, de son assomption glorieuse : mais quoi ! ne doit-on jamais rien dire du bonheur où cette mort, cette résurrection et cette assomption l'ont élevée ? Après l'avoir si souvent considérée comme sur un char de triomphe, ne nous sera-t-il point permis de porter nos regards jusque sur son trône ? Il est vrai que des yeux faibles comme les nôtres ne pourront qu'avec peine soutenir l'éclat dont ce trône est environné ; mais, s'il en jaillit des lumières capables de nous éblouir, il en sort aussi qui sont propres à fortifier notre vue. Demandons quelques-uns de ces derniers rayons, et, pour les obtenir, ayons recours à Marie, en lui adressant la prière de l'Eglise : *Ave, Maria.*

Il est difficile de comprendre comment dans le ciel on peut goûter une félicité parfaite, malgré tout ce qui semble s'opposer à la perfection de cette félicité. Il est peu de saints qui jouissent d'autant de gloire qu'ils en ont pu acquérir avec les grâces qu'ils avaient reçues ; et il semble que ce manquement de mérites que leur eût valus une fidélité plus exacte, devrait être pour eux le sujet d'un éternel repentir. De plus, leur corps n'a point de part à la gloire de leur âme ; comment le désir de le voir ressusciter, ce corps, n'excite-t-il aucun trouble en eux ? Leurs amis, leurs parents ; les enfants de ceux-ci, les pères, les mères de ceux-là, qui sont comme une partie d'eux-mêmes, ou sont en danger de perdre le ciel, ou l'ont même déjà perdu ; ce qui les touche encore de plus près, ils voient des places au-dessus d'eux, où ils savent qu'ils goûteraient une félicité supérieure au bonheur dont ils jouissent, et ils les voient, ces places, occupées par des personnes, non seulement de même nature, mais encore de même sexe, de même âge, de même profession. Quel objet d'envie ne serait-ce point ici-bas ? Et qu'il serait capable de rendre malheureux l'homme du monde qui aurait le plus sujet d'être content ! Cependant rien n'est plus vrai, il n'entre dans le ciel ni repentir, ni douleur ; *Neque luctus, neque dolor erit ultra* ; il n'y entre aucun mouvement ni d'envie, ni de désir, ni d'aucune autre passion : *nemo invidet*, dit le vénérable Bède, *cupiditas nulla exardescit, non ibi desiderium honoris pulsat, aut potestatis ambitio.*

Vie mille fois heureuse, séjour délicieux d'où les larmes sont bannies pour toujours, où chacun est content de son sort et du sort de ses frères, où chacun trouve sa félicité autant dans le bonheur d'autrui que dans le sien propre ! O charité parfaite ! ô douce paix ! ô joie véritablement accomplie et entière ! Mais, quelque pleine qu'elle soit, cette joie, malgré l'es-

pèce de vide que nous y avons remarqué ; quoique ni les pertes qu'ont faites par leur faute les bienheureux, ni la supériorité de la gloire des autres n'empêchent pas qu'ils ne vivent sans regret, sans ambition, sans jalousie, peut-on nier néanmoins que celui d'entre eux qui n'aurait rien à regretter, rien à désirer, rien à envier à personne, peut-on nier que celui-là ne fût dans une situation plus avantageuse que les autres ? Or, messieurs, la Sainte Vierge a cet avantage dans le ciel ; et c'est pourquoi j'avance qu'elle est la bien-aimée, la bienheureuse entre tous les saints ; qu'elle possède le comble de la gloire et que cette gloire est surabondante. Les autres saints ne regrettent rien dans le ciel, n'y désirent rien, n'y envient rien à leurs frères ; mais il n'est rien que Marie puisse regretter, puisse désirer, puisse envier aux autres saints. Trois vérités que je vais tâcher de prouver dans les trois points de ce discours. Non seulement Marie ne regrette rien dans la gloire, mais il n'est rien qu'elle y puisse regretter : ce sera le premier point. Non seulement elle n'y désire rien, mais il n'est rien qu'elle y puisse désirer : ce sera le second point. Non seulement elle n'y envie rien, mais il n'est rien qu'elle puisse envier à personne : ce sera le troisième point. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT

Si Dieu n'arrêtait pas dans les bienheureux l'effet que devrait produire dans leur âme le souvenir des fautes passées, il ne serait point, je crois, d'enfer plus cruel que le ciel. La vue des biens qu'ils ont perdus en perdant une seule heure de temps, la connaissance de cette bonté infinie qu'ils ont si peu aimée, qu'ils ont même souvent offensée, cette connaissance produirait en eux une douleur égale à l'amour qui les transporte, à la joie qu'ils goûtent. Figurez-vous le désespoir d'une mère ou d'une amante passionnée qui revient d'un accès de frénésie, et qui s'aperçoit que dans sa fureur elle a égorgé, celle-là son propre fils, celle-ci le plus tendre des amants ; ce désespoir n'est qu'une légère image de la situation où la première vue de Dieu jetterait les âmes saintes, si les péchés qu'elles ont commis contre lui pouvaient se représenter à leur mémoire. Non, non, chrétiens auditeurs, ils oublieront entièrement ces péchés, ou Dieu disposera les choses de telle sorte qu'il y aura même quelque douceur à les rappeler. Ces fautes, noyées dans les larmes de la pénitence et dans le sang du Sauveur, seront comme des fruits amers dont une douce liqueur aura corrigé l'amertume ; elle ne se fera plus sentir, cette amertume, elle se perdra, pour ainsi parler, dans ces torrents de joie et de délices où leur cœur sera plongé.

Mais, quoique le souvenir d'une vie tiède et déréglée ne puisse pas altérer dans le ciel le bonheur des saints, combien la vue d'une vie pure et passée dans l'innocence ne les rend-elle pas plus heureux ! Quoique dans le séjour éternel on ne regrette plus ni le temps qu'on a perdu, ni les grâces qu'on a négligées, combien de satisfaction n'y goûte-t-on pas d'avoir fait un saint usage du temps et d'avoir tiré avantage de toutes les grâces qu'on a reçues ! Chacun y est content de la mesure du bonheur qu'il possède, mais combien ceux-là le sont-ils plus qui ne peuvent se reprocher que cette mesure ait été bornée par leur faute, qui se rendent témoignage qu'ils n'ont rien perdu de la gloire qui leur était destinée : que quand il leur serait libre de recommencer leur carrière, ils ne pourraient rien faire de plus que ce qu'ils ont fait ! Or, messieurs, la Sainte Vierge est la seule qui ait cette consolation dans le ciel. Si l'on avait pu rassembler tous les serviteurs de Dieu qui ont vécu en différents temps sur la terre, et si on leur eût demandé s'ils se croyaient exempts de tout crime, quelle pensez-vous qu'aurait été leur réponse, dit S. Augustin ? Sans doute que, quelle qu'eût pu être leur sainteté, ils auraient tous répondu, avec l'apôtre S. Jean : Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. La Sainte Vierge est la seule, ajoute ce Père, qu'il faut toujours excepter par le respect que nous devons au Seigneur, qu'elle a conçu : *Excepta sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini, cum de peccatis agitur, nullam prorsus habere quæstionem volo.*

Je n'ignore pas, messieurs, que Calvin est dans une autre pensée ; je sais que, dans son Harmonie et dans un autre ouvrage qu'il appelle l'Antidote du concile de Trente, il ose accuser Marie de vaine curiosité, de vaine gloire, d'ignorance criminelle, de peu de foi et même de désespoir. Comme les sectateurs de la religion prétendue réformée sont aujourd'hui plus modérés que ce premier auteur de leur réforme, et comme en bien des points ils se sont départis de ses sentiments, je doute qu'il voulussent imputer tous ces désordres à la plus innocente des vierges, à la mère de leur Rédempteur. Quoi qu'il en soit, ils ne doivent pas se plaindre que, sur cette matière, nous suivions le sentiment de S. Cyprien, de S. Augustin, de S. Bernard, et surtout que nous nous en tenions à la décision du concile.

Il est donc vrai, chrétiens auditeurs, et c'est un article de notre foi, que Marie n'a jamais commis de péché, même véniel : il est vrai qu'elle est sortie du monde aussi pure qu'elle y était entrée, qu'elle ne s'est jamais écartée des ordres de Dieu, qu'elle ne se peut reprocher ni faiblesse, ni lâcheté, ni inconsidération,

ni surprise. Quel bonheur serait-ce pour nous, chrétiens auditeurs, quel bonheur, mon Dieu, de ne vous avoir jamais offensé! Ce n'est là néanmoins qu'une légère partie du bonheur de la Sainte Vierge : non seulement elle n'a jamais perdu la grâce, non seulement elle ne l'a jamais ternie par aucune sorte de dérèglement, mais elle ne l'a jamais laissée oisive dans son âme ; le Saint-Esprit a toujours été en elle, et toujours il a agi avec elle, depuis sa conception jusqu'à l'âge de soixante-douze ans qu'elle est morte ; le commencement, le milieu, la fin, tous les jours mêmes de sa vie n'ont été qu'un enchaînement de mérites que rien n'a interrompu ; son cœur, toujours embrasé par la charité, a été devant Dieu, dit S. Pierre Damien, comme un parfum qui, sur un feu ardent et éternel, ne cesse jamais d'exhaler ses vapeurs agréables : de sorte qu'on peut assurer qu'elle n'a fait aucune action qui ait été purement naturelle, ou qui n'ait pas été digne de récompense ; pas une parole n'est sortie de sa bouche, pas une pensée ne s'est formée dans son esprit, qui n'ait été rapportée à la gloire du Seigneur ; jamais un moment ne s'est écoulé sans qu'elle ait fait quelque progrès dans la vertu, sans qu'elle ait recueilli quelques nouvelles richesses pour le ciel. Mais quelles richesses, Dieu immortel ! et qui pourra jamais en comprendre le prix ? Il suffit de dire que le fonds de ces richesses doublait à chaque moment, qu'à chaque moment, elle aimait Dieu de toutes ses forces, qu'elle agissait toujours selon toute l'étendue de la grâce qui était en elle, et que cette grâce, comme l'assure Denys le Chartreux, était en quelque sorte infinie ; et qu'enfin, soutenue par cette grâce, elle agissait toujours avec toute la ferveur dont son âme était capable : et de quelle ferveur n'était pas capable une si grande âme ?

Il est certain, chrétiens auditeurs, qu'une vie ainsi remplie de mérites, qu'une vie où il n'y a pas un seul instant de vide ; il est certain qu'une gloire proportionnée a suivi une pareille vie, et qu'à ces jours pleins, comme parle David, le Seigneur a destiné une récompense également pleine : *Plenam mercedem*. Mais ce n'est pas encore tout ce que je veux dire : je considère ici cette récompense dans un sens plus propre, et je dis qu'elle est pleine, en ce qu'elle est aussi grande qu'elle l'a pu être, en ce que Marie n'a aucun lieu de porter ses regrets ni sur les années qu'elle a vécu, ni sur les moyens qu'elle a eus d'honorer son Créateur.

Non, pourra-t-elle dire éternellement, si ces plaies que je vois sur le corps du Sauveur du monde ont été faites pour moi, jamais elles n'ont été faites par moi. J'ai beaucoup contribué à lui donner une vie mortelle, mais je n'ai point eu de part à sa mort. Je sais bien que Dieu a fait en moi tout le bien

dont on me loue, mais il sait aussi qu'il y a fait tout le bien qu'il a voulu ; je n'ai apporté aucun obstacle à ses divines opérations : je ne puis me glorifier de rien ; mais aussi n'ai-je rien à me reprocher. Je l'ai toujours pensé, ô mon Dieu, et je le vois aujourd'hui encore plus clairement, que je ne pouvais vous servir comme vous le méritez ; mais soyez-en loué à jamais, je vous ai servi autant que je l'ai pu, j'ai consacré à votre gloire toutes mes forces : me voici enfin dans un état où je ne puis plus vous offenser, mais vous savez que, lorsque j'en ai eu le pouvoir, je ne m'en suis jamais servie. Heureuse mille fois la nécessité où je suis désormais de vous aimer, ô mon Dieu ! mais je n'ai jamais cessé de vous aimer uniquement, lorsque j'avais la liberté d'aimer quelque autre objet que vous.

Messieurs, si les païens mêmes ont reconnu que, dès cette vie, le témoignage d'une bonne conscience est un charme si doux, qu'il est capable d'adoucir les douleurs les plus amères et d'entretenir le calme dans le cœur au milieu des plus sanglantes persécutions, que sera-ce dans le ciel de se ressouvenir qu'on a mené une vie irréprochable, dans le ciel où l'on connaît si parfaitement la beauté de la vertu, où l'on voit à découvert la bonté ineffable de Dieu, et les motifs sans nombre qu'on avait d'être tout à lui ? Voulez-vous encore juger de la douceur de ce souvenir en l'opposant à ce repentir amer, ce supplice le plus cruel des réprouvés ? Il est sûr que rien ne fait en eux un tourment plus vif que le regret d'avoir méprisé des grâces qui pouvaient les élever à une éminente sainteté. Voilà, dit S. Bernard, ce qui m'effraie dans les enfers, c'est ce ver dévorant, c'est cette mort vivante : *Horreo vermem mordacem, et mortem vivacem.* Or, messieurs, par la règle des contraires, un des plus sensibles plaisirs qu'on goûte dans le ciel, n'est-ce pas de se représenter le bien qu'on a fait sur la terre ? et qui peut dire combien dans Marie ce plaisir est plein, combien il est parfait, puisqu'elle n'a jamais fait que du bien, et qu'elle a fait tout le bien qu'elle a pu faire ?

Je ne vous demande pas, chrétiens auditeurs, si vous avez lieu d'espérer la même consolation ; nous avons déjà perdu tout le temps de notre enfance, peut-être même le temps de notre jeunesse ; et du reste, hélas ! il n'est que trop vrai que nous n'en donnons que la moindre partie à notre salut. Je ne vous demande pas non plus si vous ne craignez point que dans le ciel il ne vous reste quelque regret d'avoir fait un si mauvais usage de la vie. J'ai dit que dans le ciel aucun souvenir amer ne pourrait donner atteinte au bonheur des saints ; mais à l'heure de la mort, où tout est encore incertain, où vous commencerez à connaître Dieu, à connaître la vanité de

tout ce que vous estimez le plus, de quelle triste pensée ne serez-vous pas assailli ? et Dieu veuille que vous n'en soyez pas accablé ! C'en est fait, direz-vous, me voilà au bout de la carrière, voilà le temps du travail qui s'évanouit : que puis-je encore faire pour l'autre vie ? Jusqu'ici quels avantages n'ai-je pas eus, quels moyens d'assurer mon salut ? Mon Dieu, si j'avais fait tout ce que je pouvais faire, que je mourrais content aujourd'hui ! Je pouvais donner aux pauvres tout ce qu'un luxe immodéré m'a arraché des mains, tout ce que j'ai dépensé en vaines parures, tout ce que m'a fait perdre un jeu passionné, tout ce que m'ont enlevé des débauches criminelles ; je n'en aurais pas été moins riche, j'en aurais été plus estimé des hommes, et aux yeux du Seigneur je ne me trouverais pas les mains vides et dépourvues de mérites. Je pouvais employer à la prière et à la lecture des saints livres tout le temps que j'ai donné aux vains divertissements du monde ; je pouvais sanctifier, en visitant les malades, les familles affligées, ces longues journées qui se sont toutes passées en discours, en visites frivoles ; je pouvais faire fructifier hors du monde cette vie que j'ai rendue inutile dans le monde ; je pouvais renoncer entièrement à la terre : des frères, des sœurs, des amis m'ont frayé cette voie, Dieu lui-même m'a souvent donné la pensée de les suivre dans leur retraite. Que n'ai-je su, hélas ! profiter de mes avantages ! Fortifié par la grâce, que ne pouvais-je pas faire et que ne voudrais-je pas avoir fait ! Nous pouvons encore faire ce qui nous deviendra si difficile à l'heure de la mort ; et, si nous voulions nous attacher à cette pensée, je suis sûr que sur l'heure on renoncerait à bien des choses dont on se rend esclave, on se hâterait de changer de vie, de faire toutes sortes de bonnes œuvres. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a représenté cette vérité ; il en sera aujourd'hui comme ci-devant, du moins pour la plupart de nous. En vain on nous prêche sur cette matière, nous ne serons pas plus sages que tant d'autres à qui nous avons vu faire, en mourant, de si belles protestations pour un avenir qui ne devait jamais être réel à leur égard. Il ne nous servira de rien d'avoir survécu à ces imprudents et d'avoir été témoins de leur désespoir ; nous continuerons de vivre comme nous avons toujours vécu, jusqu'à ce que la mort elle-même nous vienne inspirer de plus ardents, de plus sincères en apparence, mais en effet d'aussi inutiles désirs de conversion. Je passe à la seconde partie, où je dois vous faire voir que non seulement Marie ne désire rien dans le ciel, mais qu'il n'est rien qu'elle y puisse désirer.

SECOND POINT

Vous savez, messieurs, quelle est la source la plus ordinaire

des désirs inquiets; vous savez que le temps où les désirs se multiplient, ainsi que les soucis et les peines, c'est lorsqu'on a des enfants. Qu'il s'en faut que l'ambition de quiconque n'est point en famille égale l'ambition d'une mère! Outre tout ce que celle-ci désire pour soi, elle souhaite encore pour ses enfants des honneurs et des richesses proportionnés à l'amour qu'elle leur porte; son bonheur semble dépendre en tout de l'accroissement de leur fortune; elle les regarde comme une partie d'elle-même, et souvent comme la partie la plus précieuse et la plus chère. Donc, pour assurer que Marie, mère de Jésus, est au faîte de la gloire, il faut qu'elle n'ait rien à souhaiter, ni pour elle ni pour son Fils. Pour ce Fils, que pourrait-elle souhaiter? On sait que Jésus est le roi de la gloire, comme parle l'Ecriture; il est assis, dans le ciel, sur le trône le plus élevé; toutes les créatures sont soumises à son empire. Mais je ne sais si vous avez jamais bien compris quelle félicité c'est pour Marie de voir un fils si chéri dans un si haut point d'élévation. Un prince soutenait autrefois qu'il y avait moins de gloire d'être roi que d'avoir un fils dans ce rang suprême: *Videri sibi quovis regno pulchrius regis esse patrem.* Vous n'avez pas oublié l'étrange résolution de cette fameuse romaine, qui ne balança pas de présenter la gorge au fer de son propre fils, sur l'assurance qu'on lui donna qu'il monterait sur le trône des empereurs. Sans aller chercher si loin des preuves de la force d'une passion si naturelle, pères et mères, je ne veux ici que votre seul témoignage. N'est-il pas vrai que vous vous estimez heureux lorsque vous voyez vos enfants s'élever au-dessus de leur condition, lorsque vous apprenez qu'ils sont chéris des grands, qu'ils se font de la réputation parmi leurs égaux, que dans le monde ils tiennent par leur mérite un rang que la naissance ne leur avait pas donné? Quels efforts ne faites-vous pas pour les tirer de l'obscurité où il a plu à Dieu de les faire naître! Quelles épargnes dans la dépense ordinaire de votre maison, dans la dépense même nécessaire, afin de leur procurer une fortune supérieure à la vôtre!

De là jugez quelle dut être la joie de Marie en faisant son entrée dans le ciel. Ce Fils qu'elle avait enfanté dans une étable, qu'elle avait élevé dans les travaux d'une profession obscure, elle le vit placé sur la tête des Séraphins, revêtu d'un éclat mille fois plus brillant que la lumière du soleil et couronné de la gloire de Dieu même. Pour me former quelque idée de cette joie incompréhensible, je me représente Jacob entrant dans l'Egypte, où non seulement il retrouve Joseph, ce fils si chéri qu'il avait perdu depuis si longtemps, mais où il le voit régner sur tous les Egyptiens, où il le voit devenu, de simple berger, le maître et l'appui d'un Etat immense. Sur un

événement si singulier, peu s'en fallut que l'excès d'une joie soudaine ne fît expirer le saint patriarche; il ne désira plus rien dans la vie, il ne désira pas même de vivre: *Jam lætus moriar, quia vidi faciem tuam, et superstitem te relinquo.* Voilà une légère image de la situation où se trouva l'âme de la Sainte Vierge lorsqu'elle entra dans le ciel, de la situation où elle est encore à présent et où elle sera durant l'éternité. Oui, éternellement elle aura le plaisir de voir la chair de son Fils, cette chair qui a été formée dans son sein, qu'elle a nourrie de son lait; de voir cette sainte humanité assise sur le trône du Tout-Puissant, réglant le sort de l'univers, disposant à son gré de tous les biens de la nature, de tous les trésors de la grâce et de la gloire.

Parmi les transports d'une joie si pure, si délicieuse, si elle pouvait encore former des souhaits pour elle-même, ce serait sans doute d'être placée à la droite de son Fils, de partager avec lui le gouvernement du vaste État où il règne, d'être la dépositaire de toutes ses richesses, de tout son pouvoir, de son autorité souveraine. Elle est revêtue de tous ces titres, chrétiens auditeurs, elle est dans le ciel la reine des saints, dit l'abbé Rupert, et sur la terre la reine des rois: *Hæc in cœlis regina sanctorum, et in terris regina regnorum est.* Non seulement, après l'élévation de Jésus-Christ, il n'en est point d'égale à l'élévation de Marie, mais on peut dire que la gloire de Marie est égale en quelque sorte à la gloire de Jésus-Christ même. Et pourquoi ne le pas dire, puisque Arnould de Chartres a osé avancer que c'est une même gloire qu'ils partagent ensemble? *Filii gloriam cum matre non tam communem judico, quam eamdem.*

Ce qui rend cette félicité parfaite dans tous les points, c'est que ce n'est pas seulement l'âme qui en jouit: le corps de la Sainte Vierge y a part, il est dans un bonheur stable et fait même une partie du bonheur des autres saints. J'ai ouï, dit S. Jean dans l'Apocalypse, j'ai ouï la voix des martyrs qui criaient sous les autels où leurs reliques sont honorées, et qui demandaient à Dieu qu'il avançât le jour des vengeances. Ces cris, dit S. Grégoire, sont les désirs qu'ont ces âmes d'être réunies à leurs corps par la résurrection: *Magnus earum clamor, magnum est desiderium tum resurrectionis, tum judicii.* Marie n'a rien à désirer sur ce point, non plus que sur tous les autres. Sa mort fut suivie de près d'une résurrection glorieuse, et son corps, préservé de toute corruption, fut d'abord porté au ciel, où il est environné d'un éclat ineffable et immortel. Ce serait une erreur, messieurs, de penser que cette gloire corporelle soit un bien léger, mais une erreur où peu de personnes sont capables de tomber. Nous aimons trop notre corps, nous sommes trop sensibles à ses douleurs et à ses

plaisirs, pour croire que ce n'est pas un avantage précieux de le voir vivant et entouré de toutes sortes de délices.

Je sais que les saints ont déclaré à ce corps une guerre ouverte ; parce qu'ils se sont sentis comme accablés de son poids, ils ont souhaité de le voir détruit, de le voir réduit en cendres : mais, outre que ce sentiment n'est pas naturel, les saints considèrent leur corps dans cette vie comme un obstacle à leur perfection, comme un ennemi domestique qui leur tend partout des pièges, comme un rebelle qui, en s'élevant contre l'esprit, se prépare à lui-même d'étranges supplices. Mais sont-ils en état de ne le plus craindre? ils commencent tous à l'aimer : que dis-je? lors même qu'ils déchirent leur chair, qu'ils la défigurent, ils témoignent qu'ils l'aiment véritablement ; ce sont de sages laboureurs qui cultivent leur champ, qui le sillonnent, et qui en arrachent les ronces durant l'hiver, dans l'espérance de le voir, dans la belle saison, revêtu d'une riante verdure. Voilà pourquoi Job au milieu de ses disgrâces sentait la plus douce consolation ; il espérait qu'un jour ses membres ressuscités partageraient avec son âme le plaisir de voir le Seigneur : *Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* Jésus-Christ a souffert la mort la plus ignominieuse, pour procurer à son corps une résurrection glorieuse ; il a souffert le supplice de la croix dans la vue de la gloire dont il devait jouir. Il est sûr que ces paroles ne peuvent être entendues que de la gloire du corps : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem* : puisque son âme, dès qu'elle fut créée, ne cessa jamais de goûter les douceurs inaltérables du bonheur céleste.

Si donc il est vrai que nous aimons tous naturellement notre corps, Marie a d'autant plus de sujet de se réjouir à la vue de la gloire dont sa chair est revêtue, que jamais cette chair virginale n'a été ni rebelle ni incommode, qu'elle ne l'a jamais retardée dans le chemin de la vertu, qu'au contraire elle a été comme un trophée sur lequel elle a établi le comble de sa sainteté. Mais quel bonheur pour ce corps, quelle brillante distinction, d'être en spectacle dans le ciel à tous les saints, dont les corps pourrissent encore dans les sépulcres, sont réduits en poudre, sont le jouet des vents, sont confondus avec les cendres des réprouvés!

Ce privilège accordé au corps de Marie est le fruit de la mortification de cette vierge si pure, le fruit du mépris qu'elle a toujours fait de tous les attraits dont le Créateur l'avait pourvue. Tous les Pères conviennent qu'on n'a jamais vu plus de beauté, plus d'éclat dans aucune créature que dans la Mère de Dieu ; et cependant il est vrai qu'il n'y en eut jamais de plus chaste, de plus réglée, de plus attentive à éviter les regards des hommes. Que vous faites pitié, femmes chrétiennes,

quand on vous voit employer à vous perdre et à perdre encore les autres ces agréments que Dieu ne vous avait pas donnés pour un si funeste usage! Mais quelle erreur vous abuse jusqu'à croire qu'à force de soins et d'étude vous pourrez rendre immortelle cette fleur de beauté qui se flétrit tous les jours! Quelque circonspection que vous ayez, le feu de ces yeux s'éteindra bientôt, ce teint va se ternir à l'instant, les maladies, l'âge, les rides vont défigurer ces traits et tracer sur ces visages autant de difformités qu'ils ont eu de charmes: et quand cette dégradation ne serait pas une suite nécessaire, ou des accidents, ou des années, qui peut vous garantir de la mort et de l'horrible corruption du sépulcre? Il est vrai que nous ressusciterons tous; mais ne croyez pas qu'en ressuscitant nous devions tous reprendre ce que la vieillesse ou la mort nous auront ravi. *Omnes quidem resurgemus,* dit S. Paul, *sed non omnes immutabimur*: Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. La résurrection glorieuse réformera tous les défauts et de l'âge et du teint, et des traits et de la taille; elle rendra aux visages les plus flétris toute la fraîcheur, tout l'éclat de la belle jeunesse: mais ne pensez pas que cette beauté, qui ne passera jamais, soit pour ces visages fardés, pour ces personnes sensuelles et idolâtres d'elles-mêmes qui, durant le cours de la vie, ne se seront occupées qu'à se parer, qu'à conserver à une chair ennemie un lustre dangereux. La gloire de la résurrection sera pour ces âmes généreuses qui se seront affranchies de la honteuse servitude de leur corps, qui l'auront lui-même traité comme un vil esclave, qui l'auront usé dans les exercices de la pénitence, qui, pour mettre hors d'atteinte leur chasteté et leur pudeur, auront sacrifié cette beauté pernicieuse. Hélas! messieurs, si nous l'aimions véritablement, ce corps, et si nous réfléchissions au tort que lui font notre luxe et notre délicatesse, que bientôt on nous verrait imiter ces saints et ces saintes qui l'ont traité avec tant de rigueur!

Vous le savez, messieurs, si une jeune personne doit paraître dans quelque assemblée, dans quelque spectacle mondain, vous savez qu'elle demeurera sans peine tout un jour enfermée, qu'elle passera ce temps dans le déshabillé le plus simple et souvent le plus désavantageux, qu'elle se donnera mille gênes, mille tortures, qu'elle souffrira tout ce qu'a d'incommode pour elle le travail d'une main étrangère, qu'elle souffrira l'empreinte du fer et du feu, et cela dans l'espérance de se montrer avec un peu plus d'avantage durant trois ou quatre heures. De quoi ne serait pas capable cette même personne, si elle pensait sérieusement que quelques années de retraite, de modestie, de pénitence peuvent donner à son

visage une beauté éternelle, en corriger tous les défauts, l'affranchir pour toujours des injures de l'air et de la vieillesse : et cela pour être vue, non dans une assemblée de parents ou de quelques personnes considérables par leur rang, non durant le court espace d'un festin, d'une soirée, mais durant l'éternité, mais dans la compagnie la plus nombreuse et la plus choisie qu'il soit possible d'imaginer ? Hélas ! nous l'avons déjà remarqué, on écoute tout ce qu'on nous dit de l'éternité comme on écouterait un conte frivole ; tous ceux qui travaillent à s'y établir, on les traite de visionnaires ; tous nos désirs se bornent à cette vie, comme si au-delà il n'y avait plus rien à désirer ni à craindre.

Seigneur, vous nous rendrez sensibles, quand il vous plaira, les vérités que vous nous avez révélées, et il n'y a que vous seul qui puissiez convaincre notre esprit de ce que vous avez caché à nos yeux : en vain je tâcherais de communiquer à mes auditeurs le peu de foi qu'il vous a plu de me donner. Je me suis efforcé, sous vos auspices, de leur persuader que Marie n'a rien à regretter dans le ciel : j'ai également besoin de votre secours pour leur faire comprendre qu'il n'est rien qu'elle y puisse envier à personne. Ce sera en peu de mots la troisième partie.

TROISIÈME POINT

Quand je dis qu'il n'est rien que Marie puisse envier à personne dans le ciel, je ne prétends pas seulement faire entendre que sa gloire surpasse de beaucoup la gloire de chaque saint en particulier. Si nous en croyons S. Pierre Damien, il y a une différence infinie entre la Mère et les serviteurs de Jésus-Christ : *Infinitum Dei servorum ac matris discrimen est.* S'il est vrai, comme un si grand nombre de Pères l'ont enseigné, que dans cette vie, et même dès le premier moment qu'elle fut sanctifiée, elle reçut une plus grande abondance de grâces que tous les saints et tous les anges ensemble, il n'est plus douteux que dans le séjour éternel tous les saints et tous les anges ensemble ont moins de gloire que Marie n'en possède seule : *Quantum enim gratiæ*, dit S. Bernard, *in terris adepta est, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis.* Mais je dis plus ; et pour faire voir qu'il n'est point de gloire dans aucun saint qui puisse être un objet d'envie pour la Sainte Vierge, je prétends qu'elle a rassemblé en elle tout l'éclat qui est comme partagé entre les autres saints, qu'elle réunit toutes ces riches couronnes dont l'admirable variété fait un des plus beaux ornements de la Jérusalem céleste.

Vous ne l'ignorez pas, messieurs, la grâce, qui est le sainteté essentielle, est la même dans les saints : Dieu cependant

semble prendre plaisir à lui faire produire des effets tout différents, selon les sujets auxquels il la communique. Elle est dans quelques-uns le principe d'une admirable simplicité, dans les autres d'une prudence toute divine ; celui-là se consume dans les rigueurs d'une vie austère, celui-ci dans les travaux de la vie apostolique ; quelques-uns conservent leur innocence jusqu'au tombeau, quelques autres réparent par une longue pénitence les désordres d'une jeunesse déréglée ; tel va chercher parmi les barbares une glorieuse mort, tel souffre sans gloire un martyre moins sanglant, mais plus long, dans le cloître ; l'un se signale par son assiduité à la prière, l'autre par sa libéralité envers les pauvres ; celui-ci enfin par sa patience dans les maladies. Dans la distribution des grâces que l'école appelle gratuites, de ces grâces qui sont comme les marques d'une amitié singulière accordée à des favoris, Dieu observe la même règle ; il ne les donne pas à tous les hommes, toutes ces faveurs, ni les mêmes faveurs aux mêmes hommes ; il découvre aux uns les sens les plus cachés de l'Ecriture ; il ouvre aux autres les secrets de l'avenir ; l'un pénètre dans les cœurs, l'autre a la vertu de les toucher : il en est qui ont le don des langues, d'autres le don des guérisons ; d'autres enfin ont le pouvoir de commander à la nature et de la rendre docile à leur voix. *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus.*

A cette diversité de grâces répond dans le ciel une diversité de gloire, qui met de la différence entre chaque saint. Les apôtres y sont distingués des prophètes, les martyrs des confesseurs, les vierges des veuves, ceux qui ont recouvré la grâce de ceux qui ne l'ont jamais perdue ; chacun a ses traits particuliers de beauté, chacun a dans sa gloire des nuances, des couleurs qui le font reconnaître. Or, je dis, messieurs, que tous ces traits, toutes ces couleurs sont rassemblés dans la Sainte Vierge. Rien n'est plus clair que la raison que j'en donne. Dans le temps que Marie vivait sur la terre elle avait réuni en soi tous les caractères des vertus, toutes les différentes espèces de sainteté. Les SS. Pères lui donnent tous la qualité de martyre. Les uns disent que la douleur qu'elle souffrit au pied de la croix fut plus sensible que les tourments de tous les autres martyrs ; les autres assurent que, si ses peine avaient été partagées entre tous les hommes, chacune était capable de leur porter la mort. Elle a été l'apôtre des apôtre mêmes ; à une parfaite innocence elle a allié la pénitence la plus rigoureuse : elle a été élevée au plus haut point de la contemplation ; elle a été le modèle des vierges, des veuves et des femmes encore engagées dans le mariage. Ce n'est pas encore assez : tous les privilèges dont Dieu a gratifié ses

amis dans cette vie, la science infuse, la prophétie, les langues, les miracles, tous les autres dons, de quelque nature qu'ils puissent être, ont tous été réunis en elle, selon la pensée du savant Idiot : *Sanctorum omnium privilegia, o Virgo, omnia habes in te congesta.* D'où je conclus que dans la gloire elle jouit des récompenses dues à chaque vertu, et qu'on y peut voir en elle seule toutes les marques d'honneur qu'on admire dans tous les autres.

C'est sur une idée si noble que David, faisant la peinture de cette Reine assise à la droite de son Fils, dit que des draps d'or composent ses vêtements, et que son riche manteau est tissu de différentes couleurs : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate.* La Vierge n'a donc rien à envier à aucun des saints ; eux-mêmes, au contraire, s'ils étaient susceptibles de quelque mouvement déréglé, devraient regarder sa gloire singulière comme un objet d'envie : mais non, des cœurs que remplissent l'amour et la joie du Seigneur ne peuvent être atteints de cette passion basse et cruelle.

Je ne voudrais pas, messieurs, vous l'inspirer, cette lâche passion ; mais que je serais heureux si je pouvais faire naître dans votre cœur cette sainte, cette noble émulation qui porte les gens de bien à imiter les saints, pour avoir part à leurs récompenses ! Vous me direz que Marie est un modèle trop au-dessus de vous : mais entrons dans le séjour de la gloire, chrétiens auditeurs, parcourons les divers rangs des saints et des saintes qui y règnent, jetez les yeux sur ces apôtres assis sur des trônes d'or, sur ces martyrs revêtus de pourpre, sur ces pénitents entourés de lumière, sur ces vierges mille fois plus blanches que les lis, sur ces veuves d'une beauté si auguste et si éclatante, sur toute cette multitude de personnes si parfaites, parées si richement et plus brillantes que des astres. Serait-il possible, qu'en considérant cet éclat multiplié, vous n'y trouvassiez rien de propre à réveiller votre ambition, rien de propre à vous animer, rien qui semblât vous convenir ? Parmi tant d'ordres différents, n'en est-il aucun qui vous plaise, n'avez-vous aucun choix à faire ?

Sortons de notre assoupissement, messieurs. Parmi les divers rangs qu'occupent les saints, il n'en est presque aucun où vous ne puissiez prétendre ; ceux qui les remplissent sont tous des hommes comme vous, des hommes de votre humeur, de votre condition, de votre âge ; ils ont tous été ce que vous êtes ; si vous êtes pécheurs, vous en trouverez qui ont peut-être été plus criminels que vous, et qui, néanmoins, se sont sanctifiés. Les mêmes difficultés qui vous effraient les ont fait balancer quelque temps ; mais enfin une maladie, une disgrâce, une méditation, un sermon, une lecture leur fit em-

brasser la pénitence, ils commencèrent à aimer le service de Dieu ; ils ont persévéré durant quelques années dans ces pieux sentiments, et aujourd'hui ils triomphent après leur victoire, et ils ne cessent de bénir le jour et l'heure où ils renoncèrent aux plaisirs et aux vanités du monde. A quoi tiendra-t-il donc, chrétiens auditeurs, que nous ne formions à ce moment le dessein de les imiter ? Pourquoi ne prendrions-nous pas aujourd'hui la noble résolution que prit S. François de Sales, lorsqu'on canonisa S. François Xavier ? Voilà, dit il, voilà déjà trois saints de ce même nom. il faut que je fasse le quatrième, m'en dût-il coûter la vie. En effet, il se tint parole à lui-même, et toute l'Église a reconnu qu'il s'est rendu digne du rang où il avait porté son ambition. Pourquoi ne formerais-je pas aujourd'hui le même projet ? Il faut, quoi qu'il m'en doive coûter, il faut que je fasse encore un saint de mon nom, un saint de ma profession et de mon état, un saint ecclésiastique, un saint père de famille, une vierge, une veuve sainte. Mon Dieu ! est-il possible que l'exécution d'un si généreux projet dépende de moi, et que je languisse dans l'inaction ? La mort me surprendra-t-elle avant que j'aie pourvu à ma félicité éternelle ? Faudra-t-il que je porte dans l'autre vie le regret toujours renaissant d'avoir pu me procurer tant de gloire, tant de biens, et d'avoir négligé les moyens de les acquérir ?

C'est à vous que nous voulons devoir cet avantage, Vierge toujours pure. Vos autels sont sans cesse assiégés d'une multitude de suppliants qui vous demandent la guérison de leurs maux, le gain de leurs procès, le succès de leurs voyages, d'heureuses moissons, d'heureuses couches, des enfants dociles et bien nés ; et vous, reine toujours débonnaire, vous vous rendez attentive à tous ces vœux, vous les exaucez, vous ne rebutez les prières de personne. Mais nous voici à vos genoux pour des grâces bien plus dignes de votre libéralité : nous n'aspirons à rien moins qu'à la gloire des Antoine, des Athanase, des Bernard, des Madeleine, des Monique, des Thérèse ; nous portons nos regards et nos désirs jusqu'à ces trônes d'où l'on voit de plus près votre immortelle beauté, et qui sont plus éclairés de vos lumières ; en un mot, nous voulons être des saints. Faites ce miracle, Vierge puissante, il vous fera plus d'honneur que la guérison des aveugles, que la résurrection des morts ; et dans cette vie et dans l'autre nous vous en rendrons de continuelles actions de grâces. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(Par le P. De La Colombière, S. J.)

Sommaire. — Pour juger jusqu'où s'étend l'élévation de Marie dans le ciel, il faut considérer, d'une part, combien sur la terre son humilité profonde lui a mérité de gloire; d'autre part, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée.

Maria optimam partem elegit... Qui se humiliat exaltabitur.

Marie a fait un meilleur choix... Celui qui s'humilie sera élevé. (*Luc.* x, 42 et *Matth.* xxiii, 12.)

Je ne sais pourquoi, dans la solennité de ce jour, l'Eglise applique à la Sainte Vierge ces paroles que je viens de rapporter. Je ne doute point que Marie n'ait eu sur la terre des privilèges qui n'ont été communiqués à aucune créature; je sais que dans le ciel elle est au-dessus de tous les saints. Elle a été choisie entre tous les enfants d'Adam, pour être délivrée du péché originel; elle a été choisie entre toutes les femmes pour être la mère de Dieu, et entre tous les prédestinés pour avoir la plénitude de la grâce et le premier rang dans la gloire: mais on ne peut pas dire qu'elle doive aucune de ces prérogatives à son propre choix; elle a été choisie pour posséder ces avantages, plutôt qu'elle ne les a choisis. Ce n'est, à mon sens, que dans un seul point qu'elle me paraît avoir choisi, c'est en ce qu'elle a passé sa vie dans l'humilité et dans l'éloignement du monde; cette humilité, cette retraite si exacte ont été véritablement l'effet de son choix: pouvant se produire et se montrer avec tant d'avantage aux yeux des hommes, elle a préféré l'obscurité d'une vie cachée à l'éclat que lui devaient donner toutes les grâces dont Dieu l'avait enrichie; elle s'est mise à la dernière place, lorsqu'on lui a offert de régner sur toutes les créatures; elle s'est d'autant plus abaissée, que le Seigneur prenait plus de soin de l'élever. Oui, messieurs, on peut dire qu'en agissant ainsi Marie a choisi, et que rien n'est plus avantageux que son choix, non seulement parce que tout est solide dans le genre de vie qu'elle a embrassé, et que c'est celui que Jésus-Christ lui-même s'est réservé, mais encore parce que l'humilité devant être la mesure de notre grandeur future, elle ne pouvait s'ouvrir à la plus haute élévation un chemin plus sûr.

Il me semble, messieurs, que je ne puis moi-même prendre une meilleure voie pour vous faire comprendre jusqu'où s'étend l'élévation dont Marie jouit depuis son assomption, qu'en vous faisant voir combien a été profonde l'humilité qu'elle a pratiquée. Ce serait dans moi un excès de témérité de vouloir porter les yeux sur le trône où elle est assise, sur la riche

couronne qui brille sur son front, sur la gloire ineffable dont elle est environnée; tout ceci surpasse notre intelligence, on n'en peut parler que par des figures, et tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de cette idée même confuse et imparfaite qu'on s'en forme communément. Mais, puisque c'est un article de foi que les saints sont d'autant plus élevés dans le ciel qu'ils se sont plus abaissés sur la terre, selon ces paroles : *Qui se humiliat exaltabitur,* si je pouvais vous faire voir combien Marie s'est humiliée, il est certain que je vous mettrais entre les mains une règle sûre pour mesurer l'étendue de son bonheur. Quoi qu'il en soit, j'espère que ce discours sera chrétien, et que, s'il est peu utile pour la gloire de Marie, il servira du moins à vous édifier. Adressons-nous à cette reine des anges, à cette dépositaire des grâces du Tout-Puissant; et pour la fléchir en notre faveur, faisons-lui ensemble la prière de l'ange : *Ave, Maria.*

Je conviens avec S. Bernard que la qualité de Mère de Dieu dont la Sainte Vierge a été honorée sur la terre peut servir de règle pour mesurer le bonheur qu'elle possède dans le ciel; j'ose néanmoins dire qu'on en jugera plus exactement et plus infailliblement par l'humilité dont elle a fait profession. Oui, messieurs, c'est par sa vertu, et surtout par son humilité profonde, qu'elle a mérité la gloire qu'on aurait pu absolument refuser à son éminente qualité de mère du Rédempteur. Les théologiens disent qu'il n'était pas entièrement impossible que Marie, même après avoir conçu le Verbe éternel, se rendît indigne de l'immortelle félicité. C'est pour cela que S. Augustin assure qu'elle a été plus heureuse de croire en Jésus-Christ, que de lui donner sa propre chair; c'est pour cela que Jésus-Christ lui-même, lorsqu'une femme pieuse s'écria : Qu'heureux est le sein qui vous a conçu ! lui fit cette réponse : Dites plutôt que ceux-là sont heureux qui entendent la parole de Dieu et qui y conforment leur vie. Mais voici par où Marie a mérité la gloire qu'elle possède. Si elle a été humble, il faut nécessairement qu'on l'exalte; et si elle n'a pas joui sur la terre de cette élévation, il faut qu'elle lui soit réservée dans le ciel. C'est, chrétiens auditeurs, toute la preuve que je veux vous donner dans ce discours de la supériorité de la gloire où Marie parvint au jour de son assomption. *Qui se humiliat exaltabitur* : Quiconque est humble sera exalté; c'est un oracle sorti de la bouche même de la vérité incarnée. Or, Marie a été humble sur la terre, et elle n'y a pas reçu les honneurs dus à son humilité; elle y a vécu, au contraire, dans un abaissement extrême : donc elle est infiniment élevée dans le ciel. Pour savoir jusqu'où va cette élévation dans le ciel, nous n'avons qu'à considérer, dans le premier point, combien son humilité profonde lui a mérité de gloire; dans le second, com-

bien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée. En deux mots, par les honneurs qui lui sont dus, et qu'elle n'a pas reçus, jugeons de ceux qui lui sont réservés pour le jour de son exaltation.

PREMIER POINT

Marie a été si humble, que par son humilité elle a été élevée à la dignité de mère de Dieu ; elle a été si humble, qu'une prodigieuse élévation n'a point altéré son humilité. Voilà le plus grand éloge qu'on puisse faire de cette vertu incomparable. L'humilité ne pouvait recevoir une plus haute récompense que la maternité divine, ni être mise à une plus forte épreuve qu'en recevant un honneur si inouï ; mais cette récompense ne s'est point trouvée trop grande, ni cette épreuve trop forte pour l'humilité de la Sainte Vierge.

A l'égard de la première proposition, S. Bernard ne fait pas difficulté de dire que c'est l'humilité qui a comme engendré le Verbe divin dans le sein de la Vierge, que ce sont les charmes de cette vertu qui ont donné de l'amour au Roi de la gloire, et qui l'ont fait descendre du trône de son Père, pour venir prendre ses délices dans le sein d'une vile créature. Le saint docteur se fonde sur ces paroles que Marie a elle-même prononcées : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* : Il a eu égard à l'humilité de sa servante, et il s'est senti porté à en faire sa mère. Vous concevez, chrétiens auditeurs, qu'une humilité qui a pu produire un événement si incompréhensible, qui a comme mérité une faveur qui ne peut être méritée, vous concevez qu'une humilité pareille n'est pas une humilité commune. Ce n'est pas tout : je vous prie d'observer que cette humble Vierge avait été enrichie dès sa naissance, et même dès sa conception, de tous les dons, de toutes les vertus surnaturelles, et que toutes ces faveurs étaient en elle à un point qu'on ne leur peut comparer aucune des faveurs qu'ont reçues les autres saints ; cependant entre toutes ces admirables vertus l'humilité a une prérogative toute singulière : elle attire les yeux de Dieu, elle touche son cœur ; il faut donc que ce soit la vertu que Marie a cultivée avec plus de soin, la vertu qu'elle a portée à un plus haut point de perfection. Sur ce principe, combien cette humilité doit-elle avoir été profonde? C'est un miracle qu'elle ait pu subsister parmi des avantages si multipliés et si rares, c'est un miracle plus grand encore qu'elle se soit élevée au-dessus de ces avantages.

Si je passe à la seconde proposition, je remarque d'abord avec le même S. Bernard que c'est un prodige bien rare qu'au milieu des plus grands honneurs l'humilité ne se démente pas : *Non mediocris humilitatis insigne, nec oblata tanta gloria oblivisci humilitatem.* Quel signe plus parlant d'une mo-

destie inaltérable, que de se ressouvenir de son néant dans le temps que Dieu même rend à nos mérites le plus avantageux témoignage ! Il est facile, dans une vie obscure et méprisée, de conserver de bas sentiments de soi-même; mais ce n'est qu'avec peine que les âmes les plus humbles se défendent des respects et des louanges des hommes. Combien devait-il donc être difficile à la Sainte Vierge de se mettre en quelque sorte au-dessus des éloges que l'ange du Seigneur donna à sa vertu, au-dessus des marques réelles et éclatantes d'un amour, d'une estime si singulière qu'elle reçut du Seigneur? Cependant, chrétiens auditeurs, loin d'avoir été ébranlée dans une occasion si délicate, loin d'avoir donné entrée à quelque vaine complaisance ou à quelque sentiment d'orgueil, c'est dans cette épineuse circonstance qu'elle signala le plus son humilité.

Elle voit venir vers elle un ange du premier ordre, qui l'assure qu'elle est remplie de grâce et de sainteté, que le Seigneur est avec elle, c'est-à-dire, qu'il l'aime, qu'il la protège, qu'il la conduit, qu'il est uni à son cœur aussi étroitement que l'âme est unie au corps; qu'entre toutes les femmes il n'y en a jamais eu, et qu'il n'y en aura jamais sur qui le ciel verse des bénédictions aussi singulières, aussi abondantes que sur elle; qu'au reste, elle a eu le bonheur de plaire à Dieu sur toutes les créatures; qu'il l'a destinée pour être la mère de son Fils unique; que le Saint-Esprit l'a choisie pour son épouse, et que de cette alliance si glorieuse pour elle doit naître le Rédempteur du genre humain, le Roi du ciel et de la terre. Quelle impression pensez-vous, messieurs, que ces louanges aient faite sur l'esprit de cette humble vierge? Non seulement elles ne l'enflent point d'orgueil, mais elles ne lui causent pas même le moindre mouvement de joie. Dirai-je qu'elle y a été aussi insensible que si l'on avait loué des vertus étrangères? Ce n'est pas encore assez : un trouble soudain se saisit d'elle; elle paraît interdite, elle ne comprend rien à ce mystère, elle se trouve dans un embarras qu'elle ne peut dissimuler et qu'elle ne peut exprimer. Je sais que S. Ambroise dit que ce trouble fut occasionné par l'ange qui se montrait à elle sous la figure d'un homme; mais l'Évangile marque expressément que ce fut le discours de Gabriel, et non sa présence, qui la troubla : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Ayant toujours devant les yeux sa propre bassesse et son néant, son humilité la représentait à elle-même si peu ressemblante au portrait qu'en faisait l'ange, et si indigne du choix qu'il lui annonçait, que, sans douter de sa sincérité, elle ne savait que penser des paroles qu'il lui portait : *Cogitabat,* dit l'évangéliste, *qualis esset ista salutatio.* Elle rentre dans une profonde méditation, elle cherche à pé-

nétrer le sens de l'éloge qu'elle a entendu, elle veut voir quelle conformité il peut y avoir entre les discours qu'on lui tient et les sentiments qu'elle a d'elle-même ; mais, plus elle examine, plus elle sent croître son étonnement, plus elle se persuade que les paroles de l'ange sont des énigmes qu'elle ne peut démêler. Fut-il jamais d'humilité aussi profonde, aussi incorruptible ? Non seulement les paroles sont claires et sans ambiguïté, mais c'est un ange qui les porte, et qui les porte de la part du Seigneur, qui connaît mieux notre âme que nous-mêmes : et néanmoins Marie persévère à se croire indigne des éloges qu'on lui fait de sa sainteté.

Quand les hommes nous louent, chrétiens auditeurs, il nous est aisé, ce me semble, de nous défendre de la vanité : les hommes louent assez indifféremment le bien et le mal, selon que l'intérêt ou quelque autre passion les fait parler. Le monde ne connaît pas même les grandes vertus : il en donne souvent le nom aux plus grands vices. Il a encore moins de connaissance de notre cœur, et, si quelquefois il se trompe en notre faveur, pour un avantage si léger quel tort ne nous fait-il pas le plus souvent, en nous croyant plus vicieux que nous ne sommes ! Contre tous les éloges et tous les applaudissements humains j'ai toujours en moi un préservatif infaillible, c'est la vue et le sentiment de ma misère. Elle est, cette misère, comme un mal secret que je sens dans les entrailles, comme un mal dont je ne peux pas douter, malgré le soin que prennent de me flatter des amis trompés par de fausses apparences. Mais comme la véritable vertu, la sainteté parfaite consiste uniquement à plaire au Seigneur, quand le Seigneur témoigne lui-même qu'il est content, quand il déclare qu'on a gagné ses bonnes grâces et qu'il le confirme par des faveurs inouïes : *Invenisti gratiam apud Deum ; ecce concipies et paries Filium ;* parmi ces éloges, parmi ces faveurs, à quoi l'humilité peut-elle avoir recours pour se soutenir ? Quelles ténèbres peut-elle opposer à une si grande lumière ?

Que fera Marie dans cette embarrassante conjoncture ? Doutera-t-elle des paroles de Gabriel ? hasardera-t-elle sa foi pour sauver son humilité. Non, messieurs, elle ne doutera point ; mais le trouble et la confusion entreront dans son esprit soumis. Au milieu de ce trouble sa foi et son humilité prendront une nouvelle force, un nouveau lustre ; elle croira ce qu'on dit d'elle, comme on croit les mystères les plus obscurs : voilà l'exercice généreux de sa foi. Mais l'éloge qu'on lui fait de sa vertu lui paraîtra moins compréhensible que l'incarnation du Verbe qu'on lui annonce : voilà le noble exercice de son humilité : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cette même humilité, principe de son trouble et de sa surprise dans cette rencontre, a eu la force de con-

server en elle un calme inaltérable dans des occasions plus capables de l'étonner. Elle fit remarquer à son Fils, aux noces de Cana[1], la confusion où le manque de vin allait jeter l'époux. Vous savez ce que lui répondit Jésus-Christ, réponse dure en apparence : *Quid tibi et mihi est, mulier ?* Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, et de quoi vous mêlez-vous ? Tel est, dans notre langue, le sens de ces paroles : Femme, d'où vous vient tant de hardiesse ? Quelle liaison, quel rapport si intime entre nous, pour que vous osiez vous entremettre auprès de moi ? Quel trouble, ou du moins quelle surprise une pareille réponse ne devait-elle pas produire dans l'âme de Marie ! Ne devait-elle point s'étonner que le Sauveur ne répondît au doux nom de fils qu'elle venait de lui donner que par le nom de femme, nom toujours dur dans la bouche d'un fils ? Ne semble-t-il pas qu'elle pouvait répliquer : Hé quoi ! a-t-il oublié que je l'ai porté neuf mois dans mon sein, que j'ai eu soin de son enfance, et que, depuis trente ans qu'il est au monde, je lui ai rendu tous les offices d'une mère tendre ? Non, aucune de ces pensées ne se présenta à l'esprit de la Sainte Vierge : elle ne parut pas plus étonnée du procédé de Jésus que si elle y eût été accoutumée, ou qu'elle s'y fût attendue ; elle ne donne aucune marque d'embarras, ni de tristesse ; elle continue de parler à ceux qui servaient au festin, et de prendre part à la joie des convives.

Jamais non plus elle ne se plaignit d'une autre espèce d'affront que sembla lui faire Jésus-Christ[2]. Il était dans une maison particulière, des personnes s'y étaient assemblées : Marie demande à lui parler, il ne veut ni la faire entrer ni aller vers elle, il semble même la désavouer et s'offenser de ce qu'on l'avait appelée sa mère. Il est fondé en raison, dit-elle ; il est vrai que j'ai eu l'avantage unique de le mettre au monde, mais c'est un honneur dont j'étais indigne ; j'ai eu tort de le traiter de fils, ce nom en effet le déshonore ; s'il me rebute, il me fait justice ; il est étrange qu'une vile créature telle que je suis ait l'audace de lui parler ; il ne peut y avoir de liaison entre la lumière et les ténèbres. Que vous dirai-je de ces paroles si modestes par où elle exprima le consentement qu'elle donna au mystère de l'Incarnation ? *Ecce ancilla Domini :* Voici la servante du Seigneur. Pouvait-elle s'expliquer plus courtement et plus simplement ? Je passe sous silence ce qu'en disent les Pères et ce que vous en avez entendu plusieurs fois ;

1 et 2. Nombre de prédicateurs interprètent ces deux circonstances comme l'a fait le P. De La Colombière. Nous considérons ces interprétations comme des contresens bibliques, ainsi qu'il sera expliqué au tome X : LE CULTE DE MARIE FONDÉ SUR LA SAINTE ÉCRITURE, par Mgr PAVY, Evêque d'Alger. (*Note de l'éditeur.*)

je remarque seulement qu'une autre se serait étendue sur son indignité, qu'elle aurait exagéré son peu de mérite, qu'elle aurait fait des instances pour détourner un pareil honneur; mais il ne vient pas seulement à l'esprit de la Sainte Vierge que Dieu ait quelque dessein de l'honorer, ou qu'il trouve rien en elle qui l'engage à la choisir pour sa mère; elle regarde ce choix comme un effet de la volonté absolue de Dieu qui, voulant avoir une mère, prend entre toutes les femmes celle qui le mérite le moins, de même qu'ayant à s'unir à une nature créée, il choisit la moins noble, la plus misérable, la nature de l'homme et non la nature de l'ange : ainsi, loin de songer à des actions de grâce, comme une personne qui se sent distinguée, elle pense faire un vrai sacrifice en recevant un honneur qu'elle croit lui convenir si peu : *Ecce ancilla Domini :* Voici l'esclave du Seigneur, il fera de moi ce qui lui plaira.

Je me représente une femme avec toute la simplicité que donne la vie champêtre, et qu'un grand prince élève tout d'un coup jusqu'à la couche royale : elle est gênée par la crainte de manquer à son devoir, et elle ne sait si elle doit résister ou obéir à des ordres pareils; elle ne souffre qu'avec peine qu'on fasse disparaître ses haillons, et, plus l'or brille dans les nouveaux vêtements dont on la pare, plus elle a de honte de se voir vêtue d'une manière si peu proportionnée à sa naissance ; loin de s'en enorgueillir, elle n'ose se montrer dans ce superbe appareil. C'est la comparaison dont se sert S. Bernardin pour expliquer quels furent alors les sentiments de Marie : *Quomodo pauperculam vilem si potens rex eligeret in conjugem.* Mais enfin, en sortant du hameau, on s'accoutume bientôt à la grandeur, on n'est pas longtemps sans oublier ce qu'on a été ; et ceux que la Providence retire subitement de la fange sont ordinairement les plus fiers et les plus insupportables dans leur élévation. Non, messieurs, la maternité divine n'a pas apporté plus de changement dans l'humilité de Marie que dans son inviolable virginité: elle a été mère sans cesser d'être vierge; et, ce qui n'est peut-être pas un moindre prodige, elle a été mère de Dieu sans concevoir plus d'estime d'elle-même, sans se préférer à la dernière des femmes.

De plus, messieurs, lorsqu'elle vient d'être placée à ce haut rang d'où elle voit au-dessous d'elle et les hommes et les anges, voyez avec quel empressement elle se met en chemin pour aller rendre visite à Elisabeth et la servir dans sa grossesse: elle croit du moins devoir cette marque de déférence et de respect à l'âge que cette parente avait sur elle, comme si elle n'avait rien eu en soi qu'elle pût opposer à l'avantage des années. Voyez combien elle est prompte à rapporter à Dieu

les louanges qu'elle reçoit à son arrivée dans une famille toute sainte : *Magnificat anima mea Dominum :* Il est vrai, dit-elle, que Dieu est grand et admirable dans ses œuvres, il a jeté les yeux sur ma bassesse, et toute sa puissance s'est signalée en m'élevant du néant à une dignité si sublime : c'est pourquoi toutes les nations auront lieu de publier, non pas que je suis sainte ni environnée de gloire, mais heureuse, et d'autant plus heureuse qu'on ne pouvait parvenir à une si haute élévation avec moins de mérite : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Vous aurez peut-être de la peine, chrétiens auditeurs, à croire que Marie ait été en effet dans ces sentiments, car enfin elle ne pouvait pas ignorer combien son âme était pure, sa vie innocente, ses actions saintes, sa contemplation élevée, que son amour pour Dieu était aussi ardent que l'amour des Séraphins; elle savait qu'elle n'avait jamais péché, elle était même exempte de cet attrait que les plus grands saints ont au péché, de cet attrait funeste qui est pour eux un sujet continuel de confusion et d'humilité : *Unde ergo tibi humilitas, et tanta humilitas, o beata?* s'écrie un de ses fidèles serviteurs : Quel sujet avez-vous donc de vous humilier, heureuse Vierge, et de vous humilier si profondément? Le docte Taulère dit qu'elle avait autant ou plus de sujet de s'humilier que Madeleine pécheresse. Pourquoi ? Parce que n'étant rien de soi, elle se voyait élevée à un rang plus disproportionné à son néant que ne l'était l'état de cette célèbre pénitente. Il n'est rien de plus humiliant que la pauvreté : or, pour être pauvre, il suffit de n'avoir rien de son fonds, et de tenir ce que l'on a de la libéralité d'autrui. Marie n'est pas dans le dépouillement, à la vérité; au contraire, elle est revêtue des plus précieux ornements de la grâce, mais ces riches ornements ne sont pas d'elle. Elle a reçu plus qu'une autre, et c'est cela même qui l'humilie, vu qu'elle ne l'a pas plus mérité qu'une autre. Ce qu'il y a de louable en elle, c'est que, sans songer jamais ni à ce qu'elle a fait pour Dieu, ni à ce que Dieu a fait pour elle, elle demeure inviolablement attachée à la considération de son néant, où elle se trouve confondue avec les plus viles créatures, sans rien découvrir qui la distingue même des réprouvés, ni qui puisse avoir porté Dieu à lui faire la moindre faveur. C'était par la vue continuelle de ce néant qu'elle nourrissait en son âme une si parfaite humilité; semblable à ce sage Romain qui, ayant passé de la charrue sur le trône, voulait toujours avoir sous les yeux les habits qu'il avait portés dans son hameau, afin que le souvenir de sa première fortune le portât à user modérément de son bonheur; semblable à cet autre monarque qui ne se servait ja-

mais que de vaisselle de terre, afin que ce genre de vaisselle rendît sans cesse présent à sa mémoire le souvenir de l'ancienne profession qu'il avait exercée, afin d'avoir souvent la vue sur ce préservatif si efficace contre l'orgueil qu'inspire le rang de souverain.

Voilà, chrétiens auditeurs, la véritable source de l'humilité de la Sainte Vierge. C'est ce regard de son néant, que S. Bernardin assure avoir été aussi continuel que l'exercice de son amour : *aspectus nihilitatis*; sans se laisser éblouir par ce qu'elle était, elle ne cessait jamais d'occuper ses réflexions de ce qu'elle avait été avant d'exister, de ce qu'elle aurait pu être encore s'il avait plu à Dieu de lui ôter ce qu'il pouvait lui redemander sans injustice ; elle ne voyait rien de tout ce qui était en elle que sa bassesse, elle se ressouvenait que c'était tout ce que le Seigneur lui-même y avait vu, lorsqu'il avait jeté sur elle les yeux de sa miséricorde : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Messieurs, il me semble que quand on fait réflexion à ces humbles sentiments, on devient incapable de se laisser surprendre par l'orgueil : car enfin, quelque saints, quelque parfaits que vous soyez, il s'en faut bien que votre sainteté égale la sainteté de la mère de Jésus-Christ. Cependant il est certain que cette sainte mère ne s'est jamais préférée à aucune créature, qu'elle n'a pas cru qu'il y en eût une seule au-dessous d'elle, et ce qui n'est pas moins véritable, c'est qu'il n'y avait rien de faux dans ses pensées, et qu'elle s'y rendait justice. Et nous, nous cédons à la vaine gloire, nous nous élevons au-dessus des autres hommes ; nous qui sommes sujets à toutes sortes de vices, ou qui n'avons que des vertus imparfaites, nous qui, quelque soin que nous prenions de sauver les apparences, sentons intimement qu'au fond nous ne sommes que faiblesse, qu'ignorance ; que l'avarice, la paresse, l'amour du plaisir, les passions les plus basses et les plus folles nous possèdent tour à tour, et que ce n'est qu'à force de contrainte et de dissimulation que nous cachons tous ces défauts, que nous les empêchons d'éclater aux yeux de tout l'univers, nous trouvons étrange qu'on manque d'égards pour nous, qu'on ose parler de nous en termes peu avantageux ; nous ne pouvons souffrir qu'on nous méprise, nous pensons qu'on ne le peut faire sans commettre la plus affreuse injustice. Mais, en vérité, oserions-nous faire ces plaintes à des gens qui nous connaîtraient comme nous nous connaissons nous-mêmes? Nous nous étonnons de ce qu'on ne nous considère pas assez, de ce qu'on ne nous aime pas ; et moi je m'étonne comment on peut nous supporter, comment nous pouvons nous souffrir nous-mêmes.

Quelle excuse aurons-nous, chrétiens auditeurs, pour colorer notre orgueil, lorsqu'il nous sera reproché au jour des vengeances? Car enfin, les autres vices trouvent en nous de quoi se nourrir; les objets qui nous tentent sont séduisants, les ennemis qui nous attaquent sont puissants, et ils ont dans notre cœur de grandes intelligences; mais qu'y a-t-il en nous qui puisse entretenir notre orgueil? Tout ce qui nous entraîne dans les autres désordres, ces désordres-là mêmes, nous arment contre la vaine gloire. Vous n'êtes ni chastes, ni sobres, ni patients, vous ne voulez quitter ni le jeu, ni l'oisiveté, votre cœur n'a point de tendresse pour les pauvres, point de charité pour le prochain, vous l'avouez franchement, vous ne pouvez en disconvenir. Vous dites que vous ne pouvez faire autrement; je le veux; mais comment pouvez-vous avoir du mépris pour vos frères, et vous préférer à eux? Comment prétendez-vous qu'on vous honore, qu'on vous respecte? Quand vous auriez toutes les vertus, dit S. Bernard, cette présomption les corromprait toutes et vous rendrait haïssable aux yeux de Dieu. Mais combien vous doit-il haïr davantage si, vous trouvant dénué de toute vertu, il ne voit en vous qu'un pauvre également vicieux et orgueilleux? Hélas! si ce nombre infini d'imperfections que nous sommes obligés de reconnaître en nous, était du moins capable de nous rendre humbles, cette humilité nous rendrait irréprochables.

L'humilité, disent les SS. Pères, est une vertu qui répare tout, qui désarme Dieu dans sa plus grande colère, qui nous tient lieu d'innocence auprès de lui, qui le force à nous aimer, pour ainsi dire, avec tous nos défauts. O humilité! aimable vertu, source de paix et de sainteté, que je me trouve heureux de pouvoir, avec ton secours, abolir toutes mes fautes, rentrer dans l'amitié de mon Créateur et m'ouvrir un chemin sûr et infaillible à la gloire. Oh! que mon salut me devient aisé par cette voie! qu'il m'est facile de voir que je ne suis rien! D'ailleurs mes péchés s'élèvent sans cesse contre moi, malgré moi-même; je suis né avec de pernicieuses inclinations qui me sollicitent au mal et me le rendent en quelque sorte nécessaire. Non seulement mes passions me tourmentent, elles m'aveuglent encore et me rendent presque semblable aux bêtes farouches; mais pour peu qu'elles me laissent de raison, c'en est assez, j'ai l'avantage de pouvoir m'humilier. Oui, tandis que je serai accablé de tant de misères, je ne cesserai de m'écrier : Heureuses misères, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu, et à m'abaisser devant les hommes! Si vous m'êtes nécessaires pour me conserver dans la connaissance de mon néant et dans le juste mépris que je dois faire de moi-même, je ne

voudrais pas vous changer pour le mérite et pour les vertus des autres; j'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble; je renonce à toutes les grâces qui pourraient me ravir cet avantage, il me tient lieu de tout, ce seul avantage, et pour ne pas le perdre, je consens à être privé du reste.

Mais pour juger de l'élévation de la Sainte Vierge dans le ciel, il ne suffit pas de se rappeler combien elle s'est humiliée dans elle-même, il faut voir combien elle a été humiliée devant les hommes; car si au lieu d'avoir été humiliée sur la terre, elle y avait été exaltée, on pourrait dire qu'elle aurait reçu sa récompense et qu'elle n'aurait plus rien à demander en vertu de ces paroles : Quiconque s'humilie sera exalté, Examinons donc dans le second point de ce discours si son humiliation sur la terre a été aussi profonde que l'a été son humilité.

SECOND POINT

Marie s'appliqua toujours à cacher tout ce qui pouvait donner de l'éclat à sa vertu ; et durant qu'elle vécut, Dieu même ne parut jamais suppléer à son silence : elle prit un soin singulier de se tenir dans l'humiliation; Dieu et les hommes semblèrent seconder ce dessein. Par combien d'endroits l'humiliation où voulut vivre Marie ne se rend-elle pas sensible? Lorsque je lis les vies des saints, et surtout ces ouvrages admirables où eux-mêmes nous ont laissé leurs propres pensées, les lumières extraordinaires qu'ils ont reçues de Dieu; lorsque j'entends parler de ces grâces singulières, de ces dons admirables de contemplation communiqués à une sainte Catherine de Sienne, à une sainte Thérèse; de ces divines ardeurs, de ces sentiments incompréhensibles qu'elles rapportaient de leurs ravissements et de leurs extases ; mon Dieu, dis-je en moi-même, quel trésor d'instructions et de lumières, quels sujets d'admiration n'aurions-nous pas, si Marie avait voulu communiquer les secrets de son cœur, et publier les faveurs que Dieu lui avait faites dès son enfance! Marie dont la contemplation a surpassé les vues des premiers séraphins, Marie qui a reçu seule plus de grâce que tous les prédestinés ensemble, Marie qui a toujours été si fidèle à cette grâce, que sans cesse elle y a répondu de toute l'étendue de ses forces, Marie qui a porté le Sauveur durant neuf mois dans son sein, qui a vécu avec lui durant trente ans, qui l'a vu naître, mourir et ressusciter; durant ce temps, qui peut douter que Dieu, selon les diverses conjonctures, n'ait fait mille prodiges en elle, et qu'elle n'ait pratiqué les plus excellentes et les plus sublimes vertus? Cependant qu'en a-t-on su par elle-même? Elle a enseveli toutes ces grandes lumières, elle a comme enfoui de si riches trésors, elle n'a rien dit que ce qu'elle ne

pouvait pas taire sans cacher le mystère de l'Incarnation ; encore a-t-il fallu qu'un ange ait appris ce mystère à S. Joseph : les soupçons que ce saint homme pouvait former contre la chasteté de son épouse ne furent jamais capables d'arracher ce secret à cette humble épouse.

En perdant ce qu'elle nous pouvait apprendre, quelle perte n'avons-nous pas faite ? Néanmoins, messieurs, quelque grande que soit cette perte, elle me paraît avantageusement réparée par l'exemple de son humble discrétion. Quelle réserve, quel prodige dans ce constant silence ! quel mépris des honneurs ! quel amour pour l'humiliation ! car à quel autre motif peut-on attribuer ce silence, ce désir de demeurer dans l'obscurité ? Si on nous voyait prendre un soin pareil, on pourrait dire que la crainte de tout perdre, par vanité, nous y obligerait ; mais Marie n'était point exposée à ce péril, les traits de la vaine gloire ne pouvaient donner d'atteinte à son humilité : convenons donc qu'elle a recherché l'humiliation pour l'humiliation même, puisqu'elle a fui un honneur qui ne pouvait lui être nuisible.

On me demandera peut-être pourquoi les saints qui se sont enfin élevés au-dessus de la vaine gloire, évitent néanmoins si soigneusement de se produire et de faire parade de leurs vertus ? Je vous dirai sur cela quelle est ma pensée. Les saints, ceux qui sont parvenus à la perfection du christianisme, déclareraient volontiers et leurs sentiments et toutes les grâces que Dieu ne cesse de leur faire ; ils se sentent même quelquefois des désirs si ardents de les publier, ces faveurs du ciel, pour la gloire du Seigneur, que ce n'est qu'avec une violence extrême qu'ils les retiennent dans le secret de leur âme. Ils répriment néanmoins ces désirs vifs ; et leur raison, c'est qu'au lieu de faire bénir l'auteur des biens qu'ils possèdent, par le récit qu'ils en feraient, ils voient que la plupart des hommes se contenteraient d'admirer ceux qui ont reçu ces biens, et leur porteraient un respect, une vénération qui ne leur est pas due. Si nous étions aussi fidèles à louer Dieu des dons qu'il répand dans l'âme de ses amis, qu'eux-mêmes le seraient à rapporter à Dieu toutes les louanges qu'ils recevraient pour ces dons, ils n'auraient pas de peine à nous en donner connaissance : mais ils savent quelle est notre ignorance et la faiblesse de notre esprit, qui s'arrête toujours à l'homme, quoique de soi il n'ait rien, cet homme, qui mérite l'admiration ou l'estime des autres hommes ; ils craignent, ces favoris du ciel, d'être pour nous un sujet de scandale et de nous donner occasion de commettre, par ignorance, la même injustice que les orgueilleux commettent par amour-propre, lorsqu'ils s'attribuent la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Mais quoi qu'ils fassent, ces saints, leur vertu les trahit ; la sainteté n'est pas un bien qu'il soit facile de dissimuler, on rendrait plutôt invisible la lumière et le soleil même : plus on fuit la gloire, plus on s'en trouve investi ; elle va chercher les anachorètes au fond des plus affreuses solitudes, la seule odeur de leur vertu y attire les rois et les empereurs, et rend les déserts semblables aux villes les plus peuplées. S. Siméon Stylite, S. Antoine, S. Benoît, S. Bernard, ont été si respectés, si révérés dans le monde par le mépris qu'ils en ont fait, qu'ils semblaient être devenus comme les oracles des peuples et les arbitres de l'univers. C'est à l'égard des actions qu'ils se sont le plus efforcés de dérober à la connaissance des hommes, que Dieu semble se faire un plaisir de rendre inutiles leurs précautions. Il met au plus grand jour les vertus les plus secrètes de ses humbles adorateurs, tantôt par la voix d'un enfant, d'un ange, des morts mêmes, tantôt par d'autres prodiges.

Mais à l'égard de Marie, Dieu et les hommes semblent avoir en tout secondé son humilité ; ils l'ont laissée dans l'obscurité ou dans le mépris. Nous n'apprenons pas qu'elle ait fait un seul miracle dans toute sa vie : prérogative néanmoins si commune aux autres saints, qu'on n'en canonise jamais un seul sans qu'on ait des preuves de quelque action de sa part au-dessus des forces de la nature. Elle pria Jésus-Christ de changer l'eau en vin au festin de Cana : il est vrai qu'il fit ce qu'elle lui demanda, mais il le fit de telle sorte qu'on n'eut pas lieu de croire qu'il le faisait à sa prière. De plus, sa virginité fut entièrement ignorée, et sa maternité glorieuse ne fut jamais reconnue que de Jésus-Christ. Avouons cependant que la douleur qu'elle fit paraître à la passion de ce fils, ne permit pas de douter qu'elle fût sa mère : mais alors cette qualité, loin de lui faire honneur, ne lui pouvait causer que de la confusion ; elle parut mère de Jésus dans le temps qu'il passait pour un scélérat, et qu'il finissait ses jours dans l'infamie. Mais n'est-il pas étonnant que le Sauveur, qui a donné de si grands éloges à sainte Madeleine, à S. Jean, à la Chananéenne, au Centurion, n'ait pas dit un seul mot à la louange de Marie ? Ni l'Evangile, ni les Actes des apôtres ne font mention de ses vertus. Elle a survécu environ quinze ans à l'ascension de son fils, selon la commune opinion ; personne n'a su ce qu'elle a fait durant ce temps, ou du moins personne ne s'est mis en peine de nous le faire savoir. On est entré dans le détail le plus circonstancié des actions de S. Pierre et des autres apôtres ; nous n'entendons parler que des prodiges qui se faisaient par les mains de tous les disciples, du respect et de la vénération que les idolâtres et les démons

mêmes avaient pour leur sainteté : la Mère de Dieu demeure seule jusqu'à la mort dans un oubli si profond, dans une si grande obscurité, qu'on ne remarque rien en elle qui paraisse digne d'être transmis aux siècles suivants.

O vie pleine de mérites! ô heureuse vie, heureuse, non seulement parce qu'il n'y en eut jamais de si sainte, mais encore parce qu'elle n'a été connue que de Dieu seul, à qui elle a été toute consacrée; parce que la sainteté de cette vie a été un mystère, où tout s'est passé entre le Seigneur et sa sainte mère, où nul homme n'a pénétré, et dont les anges mêmes n'ont eu qu'une connaissance imparfaite. Mais si cette mère, si cette vierge a ainsi vécu dans l'obscurité et dans l'humiliation, si avant sa mort elle n'a reçu de la part des hommes aucun des honneurs qui étaient dus à sa vertu, si elle a été privée de la gloire que les grâces privilégiées du Seigneur lui devaient naturellement procurer, à quel point de grandeur ne doit-elle pas être élevée au jour de son assomption, puisque quiconque s'humilie est exalté, souvent même dès cette vie?

Mais si toute la vie de la Sainte Vierge s'est passée ainsi dans l'humiliation, et si elle n'a reçu aucun des honneurs qu'elle a mérités, il s'ensuit que ces honneurs lui sont réservés pour le ciel. Quel est donc le poids immense de gloire qu'elle y va recueillir! quelles couronnes pour récompenser son humilité, et quel éclat dans ces couronnes! On en peut juger par tout ce que Dieu a fait et par tout ce qu'il fait encore tous les jours pour la gloire de cette mère chérie, depuis qu'elle n'est plus sur la terre. Ceux qui ont vécu quelque temps hors de ce royaume, savent combien d'autels, combien de temples ont été bâtis, combien de fêtes instituées en son nom, et avec quel concours, avec quelle pompe on les solennise; ils savent combien de monarques se font gloire d'être ses vassaux, s'empressent de lui consacrer leurs états, de les lui rendre tributaires. J'ose avancer que pour faire honorer Marie, pour fortifier la confiance que tous les fidèles ont en son crédit auprès de Dieu, le Seigneur a fait presque autant de miracles que pour l'établissement de son Eglise. Mais qu'est-il nécessaire de passer les mers pour apprendre cette vérité? Les monuments de la piété des Anglais envers la reine des anges et des hommes, ces respectables monuments ne sont pas encore détruits; il n'y a pas encore deux cents ans que son image brillait sur tous les ports et dans toutes les places des plus grandes villes; partout on voyait des églises et des monastères qui portaient son nom; toute l'Angleterre était sous les auspices de Marie; c'était son héritage, c'était sa portion chérie.

J'ai accusé ailleurs les superbes d'aveuglement; il me semble que c'est ici surtout le lieu de leur reprocher leur impru-

dence. Ils veulent être honorés, et ils ne veulent pas prendre les voies qui conduisent à l'honneur; ils prétendent s'élever par les moyens qui, selon la parole de Dieu, les doivent conduire à l'humiliation. Les uns veulent acquérir de la gloire par l'impiété, les autres par la vanité, quelques-uns même par l'apparence de la vertu; mais ils se trompent tous, on ne le peut faire que par l'humiliation: on le voit tous les jours; tel qui prétend se rendre recommandable par ses richesses, ne recueille de son ostentation que la réputation d'homme ambitieux, d'homme frivole; affecte-t-on de faire briller son esprit? cette vanité devient un objet de risée; une femme cherche-t-elle à se distinguer par ses parures? ce soin puéril rend sa vertu suspecte. On traite d'hypocrites ceux qui veulent avoir la réputation de vertueux. Dieu permet qu'on découvre les péchés secrets de ceux qui, de peur de perdre l'estime des libertins, cachent leurs bonnes œuvres. Si l'on essaie enfin de surprendre le suffrage public par une fausse humilité, il n'est personne qui ne découvre un orgueil monstrueux à travers ces faux dehors de modestie: *Qui se exaltat humiliabitur.* Mais c'est surtout au jugement dernier que paraîtra la confusion de ces hommes qui, par de trompeuses apparences, cherchent à se faire de la réputation. Quelle honte quand cette passion ridicule de la vaine gloire sera dévoilée aux yeux de l'univers! quand Dieu fera voir que nous avons été assez vains pour pratiquer la vertu, afin d'être vus; assez lâches pour la négliger, de peur d'être vus; assez insensés pour faire le mal sous les yeux de Dieu qui nous condamne, et pour le faire par le désir d'être approuvés des hommes! dans ce jour des révélations, à quel prix ne désirerez-vous point de racheter une confusion si sensible, mais devenue irréparable? Ce prix est encore aujourd'hui entre vos mains: soyez sincèrement humbles, nous avons tous de quoi l'être; aimez l'humiliation, Dieu vous aidera à la supporter, et elle vous conduira à une gloire pure et sans mélange, à une gloire qui durera toujours. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

(Par Bossuet [1].)

Sommaire. — (1er *point.*) Nécessité de mourir, par la loi de la nature, et par la loi de la grâce qui ordonne qu'on subisse la mort pour quitter la mortalité. — Amour de Marie pour Jésus-Christ, comme Fils, comme Dieu. Description de cet amour (Amed. Lausan.) *Abyssus abyssum invocat.* Source de cet amour. — Mort de Marie par amour. Enlevée sur une nuée de saints désirs.

(2e *point.*) Convoitises éteintes en la Sainte Vierge. — Notre chair doit être corrompue pour être renouvelée, comme un bâtiment irrégulier. — Jésus-Christ a pris racine en Marie. Sa résurrection anticipée.

1. Edit. Lebarq.

Arbres hâtifs.

(3e *point.*) Humilité. Elle s'enrichit en s'appauvrissant. *Nihil habentes, et omnia possidentes.* — Dépouillement de Marie. — Marie perd son Fils. — Comment? S. Paulin.

Ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum.

« Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé? (*Cant.*, VIII, 5.)

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme ; et celui que nous célébrons a une liaison particulière (*a*) avec l'Incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie ; et n'ayant pas dédaigné de descendre à elle, il doit ensuite l'élever à soi pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il (*b*) n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble ; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent avec Marie de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Que reste-t-il maintenant sinon que, pour achever cette ressemblance, nous nous unissions tous ensemble, pour faire retentir le même salut qui a été ouï la première fois lorsque le Fils de Dieu s'est incarné (*c*), et que nous disions à Marie : *Ave.*

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités (*d*) et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses grandeurs ; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses (*e*) ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux, vous n'ignorez pas (*f*), mes sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres ; et sans doute l'exaltation de la Sainte Vierge dans le trône que lui destine son Fils (*g*) doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité :

(*a*) *Var.* a un rapport nécessaire. — (*b*) ayant reçu seulement. — (*c*) qui fut ouï..., lorsque le Fils de Dieu s'incarna... — (*d*) ses fêtes. — (*e*) ces choses. — (*f*) vous n'ignorez pas, saintes âmes, que nous célébrons... — (*g*) et que l'exaltation de la Sainte Vierge dans le trône que son Fils lui a préparé.

si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges, et de toute la cour céleste : je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge présentée par son divin Fils devant le trône du Père pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle ; spectacle vraiment auguste, et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs comme le ministère que j'exerce m'oblige, en (*a*) vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples, je me propose, mes sœurs, de vous faire paraître l'heureuse Marie suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette Princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connaître ; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement (*b*), voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il fallait (*c*) la dépouiller, avant toutes choses, de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger : ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphale (*d*) : enfin, dans ce superbe appareil, il la fallait placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée ; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et tout éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste. Et après que ces deux vertus auront fait en cette sorte les préparatifs de cette entrée magnifique (*e*), l'humilité toute-puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône, pour y être (*f*) révérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours avec le secours de la grâce.

(*a*) *Var.* non seulement à vous étaler des grandeurs, mais encore à vous chercher des exemples. — (*b*) et afin de le faire plus distinctement, et pour y procéder clairement. — (*c*) il a fallu. — (*d*) d'une robe triomphante ! — (*e*) glorieuse, — triomphante. — (*f*) où elle sera ..

PREMIER POINT

Et la nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité (*a*) : parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître, et enfin qu'il faut mourir une fois pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi, cette pompe sacrée que je dois aujourd'hui vous représenter a dû prendre son commencement dans (*b*) le trépas de la Sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette reine (*c*), de subir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras, et dans son sein même tout ce qu'elle avait de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon (*d*) ordinaire : tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ, un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé ; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être (*e*) terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle? Chrétiens, ce sera l'amour maternel, l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlèvera (*f*) l'âme de Marie, et qui, rompant les liens du corps, qui l'empêchent de joindre son Fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité quelle est la nature de l'amour de la Sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque nous a donné une grande idée de cet amour maternel [1], lorsqu'il a dit ces beaux mots : « Pour former l'amour de Marie, deux amours se sont joints en un : » *Duæ dilectiones in unam convenerunt, et ex duobus amoribus factus est amor unus* [2]. Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours? Il l'explique par les paroles suivantes : « C'est, dit-il, que la Sainte Vierge rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et qu'elle rendait aussi à son Dieu l'amour qu'elle devait à un fils : » *Cum Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet,*

1. Le B. Amédée, évêque de Lausanne. (*Note édit.*) — 2. *De Laudib. B. Virg.* Hom. v.

(*a*) *Var.* de cette dure obligation. — (*b*) commencer par (la mort). — (*c*) de son triomphe, — du triomphe de la Sainte Vierge. — (*d*) de la façon. — (*e*) être enfin... — (*f*) c'est lui qui rompra les liens...

et in Deo amorem nato exhiberet [1]. Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la Sainte Vierge. Car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire, dans le cœur de Marie, des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* [2] : « Un abîme appelle un autre abîme ; » puisque pour former l'amour de la Sainte Vierge il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassait un fils ; la grâce a dû y agir, parce que cet amour regardait un Dieu : *Abyssus*... Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce [ordinaire] n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un fils dans un Dieu ; et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un fils : il faut donc nécessairement s'élever plus haut. Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison : c'est que le divin Fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu. « Ce qui naîtra de vous, lui dit l'Ange [3], sera appelé Fils de Dieu. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la Mère de son Fils unique, « qui ne lui est commun qu'avec le Père éternel dans la manière dont elle l'engendre : » *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* [4]. Mais montons encore plus haut ; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Vous jugez aisément, mes sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvait engendrer qu'un homme : si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'Evangéliste, que le Très-Haut la couvrît de sa vertu, c'est-à-dire, qu'il étendît sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [5]. C'est en cette sorte, mes sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité, pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste

1. *Ibid.* — 2. *Ps.* XLI, 8. — 3. *Luc.*, I, 35. — 4. S. Bern., *Serm.* II, *in Annunt. B. M.* — 5. *Luc.*, I, 35.

sein quelque rayon, ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance [1].

C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien; et l'amour qu'elle a pour son Fils lui est donné de la même source qui lui a donné son fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? Prétendrez-vous (*a*) pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ? Car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet (*b*) amour maternel qui vient d'une source si haute, et qui n'est (*c*) qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique. Que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter ni ses mouvements ni ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible : et tout ce que nous pouvons entendre, c'est (*d*) qu'il n'y eut jamais de si grand effort que (*e*) celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette désunion.

Si (*f*) vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour était si ardent, si fort et si enflammé; il ne poussait pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel (*g*); il ne formait pas un regret, qui ne dût en troubler (*h*) toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au ciel, qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah! je vous (*i*) ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse; je change maintenant de discours : la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour ait donné le coup de la mort? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent (*j*), qui est venu détacher cette âme? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la Sainte Vierge. Car, comme ce di-

1. *Hebr.*, I, 3.

(*a*) *Var.* Entreprendrez-vous de comprendre...? Ne pensez pas —, Ne prétendez pas — N'entreprenez pas... — (*b*) son. — (*c*) car ce n'est autre chose, — car c'est un écoulement... — (*d*) transports? Entendez seulement, messieurs, car c'est tout ce que vous pouvez entendre... — (*e*) de pareil effort à celui... — (*f*) Ne cherchons point d'autre cause... — (*g*) qui retiennent l'âme. — (*h*) déconcerter, — en rompre tous les accords. — (*i*) Tellement que la mort n'est pas le miracle. — (*j*) plus efficace.

vin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir. Va, mon fils, disait ce roi grec[1]; étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la Sainte Vierge! ta perfection est trop éminente, tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives (*a*) pour pouvoir être couvert sous cette cendre : va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu; va t'étendre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors (*b*) la divine Vierge rendit son âme (*c*) sans peine et sans violence entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, ainsi fut cueillie cette âme bénie, pour être tout d'un coup transportée au ciel; ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin : son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés; et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci, qui s'élève comme la (*d*) fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens? » *Quæ est ista, quæ ascendit... sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris*[2]? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Ce que (*e*) nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arraché par force, ni poussé dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée le détache délicatement, et le tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la Sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée doucement à son bien-aimé sur une nuée de [saints] désirs (*f*). C'est son chariot de triomphe; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais qui vous désire, ô Jésus! Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge? Mes sœurs, ces

1. Philippe à Alexandre. — 2. *Cant.*, III, 6.

(*a*) *Var.* trop de flammes. — (*b*) A ce moment. — (*c*) sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils sans peine et sans violence. — (*d*) une. — (*e*) Cette fumée agréable, — odoriférante, — délicate. — (*f*) et de saints désirs ont été ses ailes.

chastes désirs se trouvent rarement dans le monde: et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs (*a*), et la santé pour les goûter à votre aise; en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis? vous imaginez-vous un autre bonheur? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens. Et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous [faut] faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espériez jamais de repos que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de S. Augustin [1]: « Si vous ne gémissez pas comme voyageurs, vous ne vous réjouirez pas comme citoyens: » *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis*; c'est-à-dire, que vous ne serez jamais habitant [s] du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre: refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie: et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion: son cœur n'avait point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera plus longtemps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie: c'est le second point de ce discours.

SECOND POINT

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siège de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie serait imparfait, s'il (*b*) s'accomplissait sans sa sainte chair qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, ô vierges sacrées (*c*), chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles (*d*) que la sainte virginité opère sur elle (*e*). La sainte virginité la préserve de corruption; et ainsi elle lui conserve l'être: la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter devant le temps; ainsi

1. *In Ps.* CXLVIII, n. 4.

(*a*) *Var.* pour vous donner les plaisirs. — (*b*) si elle était dépouillée de sa sainte chair. — (*c*) vierges de Jésus-Christ, chastes épouses..., venez admirer... — (*d*) les merveilles. — (*e*) y opère.

elle lui rend la vie: la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin, qui préserve de corruption le corps de Marie; et vous en serez convaincus, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe: que Jésus-Christ notre Sauveur, étant uni si étroitement (*a*) à la Sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable; et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une Mère vierge; afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, âmes chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée, jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans la (*b*) Vierge-Mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au (*c*) grand S. Thomas [1] qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle avec abondance une céleste rosée, qui a non seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise, c'est-à-dire, non seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite, non seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient, mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati*: c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la Sainte Vierge aurait-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ a ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle (*d*) de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées; et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché, » comme parle l'apôtre S. Paul: *Caro peccati* [2]. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair

1. III Part., *Quæst.* XXVII, *Art.* 3. — 2. *Rom.*, VIII. 3.

(*a*) *Var.* selon la chair. — était uni à la Sainte Vierge par une liaison si étroite. — (*b*) en cette. — (*c*) aux théologiens. — (*d*) nécessaire.

de péché elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse ni d'entrer dans le royaume de Dieu: *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* [1]. Il faut donc qu'elle change sa première forme, afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture: il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise: Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Evangile: c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché: et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité, par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la Sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison: mais nous voyons des terres si bien cultivées qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de votre Epoux; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire (*a*) des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière: sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, jusqu'à « prendre racine en elle. » comme parle Tertullien: *In utero radicem egit* [2]. Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie, pour lui donner cet habit de gloire; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente dans son Evangile la gloire des corps ressuscités par cette belle parole: « Ils seront comme les anges de Dieu: » *Erunt sicut angeli Dei* [3]. Et c'est pour cela que Tertullien parlant de la chair ressuscitée, l'appelle « une chair angélisée: »

1. I *Cor.*, xv, 50. — 2. *De Carne Christi*, n. 21. — 3. *Matth.*, xxii, 30.
(*a*) et (une terre) si bien préparée n'attendra pas le terme ordinaire pour...

Angelificata caro [1]. Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité; c'est celle qui fait des anges sur la terre; c'est elle dont S. Augustin a dit ce beau mot: *Habet aliquid jam non carnis in carne* [2] : « Elle a au milieu de la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie en pourra bien faire en la vie future; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature (*a*). Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons (*b*) : *Mulier amicta sole* [3] : tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie, elle les consacre; elle y éteint la concupiscence, elle y mortifie les mauvais désirs : et par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très chères sœurs, à estimer ce sacré trésor que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum [istum] in vasis fictilibus* [4]. Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps : et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-les encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen (*c*), vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie; et portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre; elle se prépare à marcher, et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés : l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle; la sainte virginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie, et faire le dernier point de ce discours.

1. *De Resur. carn.*, n. 26. — 2. *De sancta Virginit.*, n. 12. — 3. *Apoc.*, XII, 1. — 4. II *Cor.*, IV, 7.

(*a*) *Var.* dans le ciel. — (*b*) de sa lumière. — (*c*) Ainsi.

TROISIÈME POINT

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie; et sa gloire ne lui plairait pas, si elle y entrait par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière : vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant : parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte ; et (*a*) rien ne lui convient mieux que cette belle parole de S. Paul : *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes* [1], qu'elle n'a rien et possède tout. Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours, de vous en montrer la pratique par l'exemple de la Sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux : une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit (*b*), et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ ; elle avait un Fils bien-aimé, « dans lequel, dit le saint Apôtre, habitait toute plénitude : » *In ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare* [2]. Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres ; mais son humilité très profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de Mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante. Elle qui est séparée de tous par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus : elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle, mais elle le perd ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils [3]. »

Méditez ceci, chrétiens ; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connaît plus pour sa Mère ; il l'appelle femme, et non pas sa Mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation ; et il faut que sa sainte

1. II *Cor.*, VI, 10. — 2. *Coloss.*, I, 19. — 3. *Joan.*, XIX, 26.
(*a*) *Var.* et nous lui pouvons appliquer. — (*b*) d'esprit et de corps.

Mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son Père, et Marie un Dieu pour son Fils. Ce divin Sauveur a perdu son Père, et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son Fils : il ne l'appelle que du nom de femme (*a*), et ne lui donne point le nom de Mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la Sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils ; comme si désormais il cessait de l'être, et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà, dit-il, votre fils : » *Ecce filius tuus.* Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est-à-dire pendant le temps de sa vie mortelle, il rendait à sa sainte Mère les devoirs et les services d'un fils ; il était sa consolation et l'unique appui de sa vieillesse : maintenant, qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu ; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand S. Paulin : *Jam Salvator ab humana fragilitate, qua erat natus ex femina, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ* [1] : « Jésus étant près de passer de la fragilité humaine, par laquelle il était né d'une femme, à la gloire et à l'éternité de son Père, » que fait-il ? *delegat,* il donne S. Jean pour fils à Marie, et « il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils (*b*) ; Jésus, son Fils bien-aimé, a cédé ses droits à S. Jean (*c*) : et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus, ma consolation, pourquoi me laissez-vous si longtemps ? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de S. Jean. Qu'elle vive avec S. Jean, qu'elle se console avec S. Jean ; c'est le fils que Jésus lui donne (*d*). Chrétiens, quel est cet échange ? *O commutationem !* s'écrie S. Bernard [1] ; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son Fils de l'humilier ; S. Jean prend la liberté de la reconnaître pour mère : elle accepte humblement l'échange ; et cet amour maternel accoutumé à un Dieu ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritais pas d'être la Mère d'un Dieu ; tant son humilité est profonde, tant sa soumission est admirable.

Reprenons tout ceci, messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la Sainte Vierge. Sa di-

1. *Ad Aug.,* Epist. L, n. 17. — 2. *Serm. Dom. inf. Assumpt , Oct.* n. 15.

(*a*) *Var.* c'est pourquoi il l'appelle femme. — (*b*) Plus de fils. — (*c*) L'a laissée entre les mains de S. Jean. — (*d*) C'est votre fils, lui dit-il, consolez-vous avec lui.

gnité ne paraît plus, elle la couvre sous l'ombre de la servitude. Sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché. Elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes.* Mais voyons la suite, mes sœurs, et vous verrez que cette humilité, qui la dépouille, lui rend tout avec avantage : *Et omnia possidentes.* Ô Mère de Jésus-Christ ! parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil ! vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs ; vous serez leur second refuge, et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum.* Enfin vous aviez perdu votre Fils ; il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps dans cette terre étrangère : parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras ; et toute la cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé : *Innixa super dilectum suum* [1].

Voilà, mes très chères sœurs, quelle est l'entrée de la Sainte Vierge : la cérémonie est conclue ; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand S. Bernard ; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste Souveraine, et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes ? C'est à elle, dit le dévot S. Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu, felix Maria* [2] ? Elle y a une fidèle correspondance, je veux dire, l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel, et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité !

O sainte, ô bienheureuse Marie, puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez

1. *Cant.*, VIII, 5. — 2. *Ad. Beat. Virg. Serm. Paneyyr.* n. 7, *int. Oper. S. Bernardi.*

pour nous à son cœur, parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines : impétrez-nous seulement cette humilité par laquelle vous avez été couronnée ; impétrez-la à ces saintes filles, et à toute cette audience ; et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre Assomption glorieuse entrent profondément dans cette pensée, qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité : que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes : et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Evangile, que « celui qui s'abaisse » durant cette vie, « sera exalté » à jamais dans la félicité éternelle, où nous conduise le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*

QUATRIÈME SERMON

(Par Bossuet [1].)

EFFET DE L'AMOUR DIVIN EN MARIE.

Division. — I. L'amour la faisait vivre. — II. L'amour l'a fait mourir. — III. L'amour cause de la gloire de son triomphe.

Dilectus meus mihi, et ego illi.
Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui. (*Cant.*, II, 16.)

En cette sainte journée, et durant toute cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Eglise que les paroles du sacré Cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Epoux et de l'Epouse : on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour faire des bouquets et des présents à son bien-aimé ; et le bien-aimé réciproquement chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature, pour représenter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des Cantiques ; et par là l'Eglise veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère du saint amour. Suivons ses intentions ; parlons aujourd'hui, mes frères, des délices, des chastes impatiences (*a*) et des douceurs ravissantes (*b*) de l'amour divin, et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paraissent principalement devoir nous occuper dans ce discours : la vie de la Sainte Vierge, la mort de la Sainte Vierge, le triomphe de la Sainte Vierge ; et j'ai dessein de vous faire voir et que c'est l'amour

1. Edit. Lebarq.
(*a*) *Var.* des transports. — (*b*) admirables.

qui la faisait vivre, et que c'est l'amour qui l'a fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort? L'amour a une force qui fait vivre; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur, vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les faiblesses, les défaillances et les langueurs de l'amour, et vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher? C'est qu'outre sa force qui anime, et sa faiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences : et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe? Entrons donc maintenant en notre sujet; et faisons voir par ordre : la force du saint amour, qui a donné la vie à la Sainte Vierge; les impatiences défaillantes du saint amour, qui lui ont donné la mort; les sublimités du saint amour, qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien (*a*) que de

(*a*) *Var. Autre rédaction* : « Il faut donc savoir, mes frères, que de toutes les créatures sortant du sein de Dieu par sa puissance, il y en a quelques-unes qu'il rappelle à soi-même par sa bonté; et ce sont les créatures raisonnables. Etant donc créées de la main de Dieu pour retourner à lui comme à leur principe, Dieu a mis quelque chose en elles pour leur donner le moyen de retourner à leur source, et se réunir à leur auteur; et cela, messieurs, c'est l'amour : esprit de retour à Dieu. C'est pourquoi il a posé ce premier précepte, qui est le fondement de tous les autres : *Diliges Dominum Deum tuum.* (Deuter., VI, 5.) Par où nous devons entendre que le premier et le véritable tribut de la créature raisonnable pour reconnaître son Créateur, et l'unique moyen qui lui est donné pour se réunir à lui, c'est l'amour. Ainsi l'amour véritable, c'est celui qu'on doit à Dieu: et lorsque l'Ecriture divine et les auteurs ecclésiastiques se servent de l'amour profane pour exprimer les effets de l'amour divin, ce n'est pas que l'amour divin se règle sur l'amour profane, mais c'est au contraire que l'amour profane imite les propriétés de l'amour divin. Car l'amour divin, c'est l'unique et le véritable amour, et l'amour profane n'en est qu'un égarement. Un cœur possédé de l'amour profane n'est autre chose qu'un cœur égaré, qui donne à la créature ce qui n'est dû qu'au Créateur. Lors donc que l'Ecriture sainte se sert de l'amour profane pour exprimer les transports et les propriétés du saint amour, c'est qu'elle veut rappeler le cœur dévoyé au principe d'où il s'égare, et nous faire voir même dans son égarement les traces de la droite voie. C'est donc en cet esprit que je vous parlerai de l'amour: où si vous découvrez quelque chose que l'amour profane ait usurpé, regardez cela comme un vol qui est fait au saint amour, et apprenez à ôter à la créature et à rendre au Créateur ce qui lui est dû. Cette doctrine étant supposée pour servir d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant de l'amour de la Sainte Vierge, et tâchons d'exprimer sa force. »

vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées (*a*) de l'amour profane. Et pour contribuer ce que je puis (*b*) à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son Auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous ; un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance ? Et n'est-ce pas par une telle inclination que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire, et tout droit de souveraineté sur les cœurs ? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes (*c*) : « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de toute ta force [1], » afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnaître.

En effet, il est très certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour ; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que, pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée, pour servir et de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des effets de l'amour ; et voyons, avant toutes choses, quel était celui de la Sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature ; et il a emprunté de l'une et de l'autre ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi, il y avait une liaison tout à fait

1. *Deuter.*, VI, 5.
(*a*) *Var.* pensées. — (*b*) contribuer de ma part. — (*c*) que notre amour.

singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi*[1] : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. » Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable. Il est à elle comme Sauveur ; cela est commun : mais il est à elle comme Fils ; à elle, comme il est au Père céleste ; c'est un mystère incommunicable. *Dilectus meus mihi :* il est Fils unique ; *et ego illi :* il n'a que moi sur la terre ; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devait mourir quand elle vit expirer son Fils ; elle devait mourir autant de fois qu'elle vivait de moments : car elle le voyait toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. « Son bien-aimé était ainsi pour elle comme un bouquet de myrrhe : » *Fasciculus myrrhæ, dilectus meus mihi*[2] ; et la douleur que lui causait son amour devait à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Ecriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam... animam pertransibit gladius*[3] : « Votre âme sera percée comme par une épée. » D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive? C'est que l'amour la faisait vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé. Naturellement le cœur vit pour soi : est-il frappé de l'amour, il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Epouse : elle ne pense qu'à son Epoux. Elle n'est occupée que de son Epoux. Nuit et jour il lui est présent ; et même pendant le sommeil, elle veille à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat*[4]. Si bien qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui, toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la voix de mon bien-aimé : » *Vox dilecti mei*[5] ! Elle s'était mise en son lit pour y goûter du repos, la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit ; et, ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer : elle se lève, elle court, elle se fatigue ; elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent ; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler ; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même : et l'amour qui la fait parler lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

1. *Cant.*, II, 16. — 2. *Cant.*, I, 12. — 3. *Luc.*, II, 35. — 4. *Cant.*, V, 2. — 5. *Ibid.*

C'est ainsi que vivait la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état (*a*) était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que S. Paul a bien pu écrire aux Galates [1] que Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux; combien plus la divine Vierge voyait-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies! Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie et de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'Apôtre : « Je meurs tous les jours [2]. » Mais l'amour venait au secours, et soutenait sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé soutenait ses langueurs et ses défaillances (*b*); et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour.

Les martyrs étaient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenait leurs forces, et en même temps prolongeait leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivait que d'une vie de douleur; et l'amour soutenait cette douleur par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivait que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo* [3]. « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits... » Son amour languissant, et défaillant toujours par la douleur, cherchait du soutien. Quel soutien? Des fleurs et des fruits. Mais c'étaient des fleurs du Calvaire, mais c'étaient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire, ce sont des épines, les fruits de la croix, ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis.* L'a-

1. *Galat.*, III, 1. — 2. I *Cor.*, XV, 31. — 3. *Cant.*, II, 5.

(*a*) *Var. Autre rédaction* (donnée en note par Deforis) : « Etant toujours dans un état de mort par sa douleur maternelle, elle ne vivait que d'amour. Mais pourquoi cet amour ne tranchait-il pas plutôt cette vie mortelle, pour la faire vivre dans la jouissance paisible? C'est qu'il fallait qu'elle vécût pour souffrir. Voyez donc le miracle du saint amour : l'amour faisait naître sa douleur, et cette douleur devait lui donner la mort; et l'amour venait au secours pour la faire vivre, afin de faire aussi vivre sa douleur. »

(*b*) Cum præsto est quod amatur, viget amor; languet, cum abest. Quod non est aliud, quam tædium quoddam impatientis desiderii, quo necesse est affici mentem vehementer amantis absente quem amat, dum totus in exspectatione, quantamlibet festinationem reputat tarditatem. (S. BERNARDI *In. Cant.*, serm. LI, n. 3).

mour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie : toujours elle voyait Jésus-Christ dans les agonies de sa croix ; toujours elle avait non tant les oreilles que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant : cri vraiment terrible, et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommait, par ses souffrances intimes, « ce qui manquait à la Passion de son Fils [1]. » Il semble qu'il avait voulu la laisser au monde après lui pour consoler son Eglise (*a*), son Epouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terra nostra: Revertere, revertere* [2] : « La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre : Revenez, revenez, mon bien-aimé. » C'est le gémissement de l'Eglise, qui rappelle son cher Epoux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. « La nouvelle Epouse, dit S. Bernard [3], se voyant abandonnée et privée de son unique espérance, autant elle était affligée de l'absence de son Epoux, autant devait-elle avoir d'empressement pour solliciter son retour. Son amour et son besoin étaient pour elle deux raisons pressantes d'avertir son bien-aimé, qu'elle n'avait pu empêcher d'aller où il était d'abord, de hâter au moins l'avènement qu'il lui avait promis en se séparant d'elle. Si elle désire et demande qu'il imite, dans son retour, les bêtes les plus agiles dans leur course, c'est une marque de l'ardeur de ses désirs qui ne trouvent rien d'assez prompt, et qui ne peuvent souffrir le moindre retardement. »

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable ! combien de siècles s'est-il fait attendre, combien désirer ! Venez, venez ! La Synagogue ne l'avait pas vu : mais l'Eglise l'a vu, l'a ouï, l'a touché ; et il s'en est allé tout à coup : ô la cruauté ! Elle avait tout quitté pour lui dire, avec l'apôtre S. Pierre : « J'ai tout quitté pour vous suivre [4] ; » et il l'avait épousée, prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt ; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu : et il laisse sa chaste Epouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien !

Marie donnée pour l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre (*b*). Elle voyait son Fils dans tous ses membres.

1. *Coloss.*, I, 24. — 2. *Cant*, II, 12, 17. — 3. *In Cant.* Serm. LXXIII, n. 3. — 4. *Matth.*, XIX, 27.

(*a*) *Var. Esquisse* : Amour de l'Eglise pour Jésus-Christ ; nouvelle Epouse que son Epoux quitte aussitôt, pour retourner à son Père, et la laisse comme une veuve désolée : qui fait qu'elle crie toujours : *Revertere, revertere.*

(*b*) *Esquisse* : Ses souffrances étaient l'un des soutiens de l'Eglise. Elles animaient les martyrs, les apôtres, les vierges ; elle était la vie de tout le corps de l'Eglise. Elle vivait pour achever la couronne de son Fils : car les

Sa compassion était une prière pour tous ceux qui souffraient ; son cœur dans le cœur de tous ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier miséricorde ; dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement ; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés ; dans tous les apôtres, pour annoncer l'Évangile ; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang ; enfin généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien dans cet état, la communion : car ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de son Sacrement : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo* [1] : « Je me suis reposée sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré ; et son fruit est doux à ma bouche. » « Son ombre, dit S. Bernard [2], c'est sa chair ; son ombre, c'est la foi. Marie a été mise à couvert sous l'ombre de la chair de son propre Fils ; et moi je le suis à l'ombre de la foi du Seigneur. Et comment sa chair ne me couvrirait-elle pas aussi, puisque je la mange dans les saints mystères ? L'Épouse désire, avec raison, d'être couverte de l'ombre de celui dont elle doit recevoir, en même temps, le rafraîchissement et la nourriture. Les autres arbres des forêts, quoiqu'ils consolent par leur ombre, ne donnent cependant point la nourriture, qui fait le soutien de la vie, et ne produisent point ces fruits perpétuels de salut. Un seul, auteur de la vie, peut dire à l'Épouse : Je suis ton salut. Aussi désire-t-elle spécialement d'être à couvert sous l'ombre du Christ ; parce que lui seul, non seulement rafraîchit de l'ardeur des vices, mais remplit encore le cœur de l'amour des vertus. »

Puisque nous ne pouvons jouir de la lumière, reposons-nous à l'ombre : mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non seulement de l'ombre, mais du fruit ; non seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant, et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vé-

1. *Cant.*, II, 3. — 2. *In Cant.*, Serm. XLVIII, n. 2.

âmes sont sa joie et sa couronne. *Gaudium meum et corona mea* (Philipp., IV, 1). C'est là le diadème dont le vrai Salomon a été couronné par sa Mère au jour de ses noces : *Videte regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua...* (Cant., III, 11). Ayons donc l'ardeur de souffrir, et l'ardeur de gagner les âmes par nos travaux et par nos souffrances. Marie a vécu de cet amour ; et ensuite elle est morte : c'est mon second point.

rité même. C'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant ! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie, il faut mourir ; votre amour est venu à un point, qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

SECOND POINT

L'amour profane est toujours plaintif ; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter ; une si horrible destruction de l'homme tout entier (*a*), et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu qui (*b*) veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer ; tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir (*c*), chères âmes, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux ; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisait Madeleine. « Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; et il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire [1]. » De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui ; et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point de prise sur lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout, et de l'autre ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des faiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables ; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Ecoutez vous-

1. *Luc.*, x, 41, 42.

(*a*) *Var.* une séparation si étrange à la nature. — (*b*) qui est jaloux de lui-même et de son ombre, de sorte qu'il... (*c*) Voyez.

même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul !... Que ferons-nous donc ? que penserons-nous ? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation ? Cette unité si simple nous semble une mort; parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul nécessaire avec une force incroyable, et, ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend pas ces choses, et le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi parlons-nous de la sagesse entre les parfaits, et nous expliquons aux spirituels les mystères de l'esprit [1]. » Je dis donc que l'âme, étant dégagée des empressements superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire, qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche, l'âme l'empêche, il s'empêche et s'embarrasse lui-même : il ne sait ni que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs, qui ne veulent plus être qu'un ! O cœurs soupirants après l'unité! ce n'est pas en vous-mêmes que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante que tous les foudres et tous les tourments dont votre puissance s'arme. Venez et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous; afin que vous seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti? A quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix? A quoi votre mort et votre sépulture? N'est-ce pas pour détruire, pour

1. I *Cor.*, II, 6, 13, 14.

crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses? Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre Eglise et vos épouses, les âmes que vous avez rachetées, vous demandent ces instruments funestes et salutaires : salutaires, parce qu'ils sont funestes ; et funestes, parce qu'ils doivent être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instruments qui ne vous servent plus de rien, et dont vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, Epoux de sang, donnez à vos épouses, les âmes baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule Epouse dans l'unité de votre Eglise, donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même; et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées ! anéantissez-les par le mystère de votre croix, afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous se réconciliant toutes choses, sera en vous consommant très parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consommera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement ! ô quelle violence ! ô que le travail de cet enfantement est horrible ! Car Dieu ne délie pas, il arrache ; il ne plie pas, mais il rompt ; il ne sépare pas tant, qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout à fait ce qui nous détruit? Ah ! que vous êtes cruel !

Mais que dis-je ici, chrétiens? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserais en parler ni les approfondir davantage ; et j'en ai dit seulement ce mot pour vous donner quelque idée de l'amour de la Sainte Vierge durant les jours de son exil et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les Séraphins mêmes ne peuvent entendre ni dignement expliquer avec quelle rapidité[1] Marie était attirée à son bien-aimé, ni quelle violence endurait son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix, et ensuite de cet es-

1. *Rapidité*, au sens de *rapere* : force entraînante.

prit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle était donc toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Epouse : « Retournez, mon bien-aimé, et soyez semblable à un chevreuil et à un faon de cerf : » *Revertere ; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum* [1]. C'est en vain que son Fils lui dit : « Encore un peu, encore un peu [2] ; un peu, et vous ne me verrez plus ; un peu et vous me verrez [3]. » Car que dites-vous, ô Jésus-Christ? Songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible? Eh! lorsqu'on vous aime bien, les moments sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les moments, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : « Encore un peu! » Ce n'est pas là consoler, c'est plutôt outrager l'amour ; c'est insulter à ses douleurs, c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes âmes, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la Sainte Vierge. Son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie (*a*) ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse ; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle : c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivait néanmoins, parce que tel était le conseil de Dieu qu'elle fût (*b*) conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle que nécessaire à l'Eglise. Mais comme le divin amour régnait en son cœur sans aucun obstacle, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même ; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience ; et puisqu'elle naissait en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères, soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que, vi-

1. *Cant.*, II, 17. — 2. *Hebr.*, X, 37. — 3. *Joan.*, XVI, 16.
(*a*) *Var.* qui ne dût lui donner la mort. — (*b*) parce qu'il fallait qu'elle fût...

vant plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée !

TROISIÈME POINT

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la Sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison, mais nous voyons des terres si bien cultivées qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux : et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe : la gloire de son âme par l'amour, la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis « la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête ; le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons [1] : » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères âmes, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour vous décrire la magnificence du triomphe de la Sainte Vierge. L'amour, qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirais en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprenais de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs ; car c'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda* : « Le cœur en haut, le cœur en haut. » C'est une doctrine du grand S. Thomas [2], que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. La flèche qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée : de même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs.

1. *Apoc.* XII, 1. — 2. I Part., *quæst.* XII, *art.* 6.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisait l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue, en entrant dans la joie de son bien-aimé? Son triomphe n'est pas une vaine pompe. La puissance qui lui est donnée...

« Faites tout ce qu'il vous dira [1]. »

Qu'elle se rende l'avocate, auprès de Dieu, de l'Eglise qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protège du plus haut des cieux ce royaume très chrétien, qu'un roi juste et pieux lui a consacré; et qu'elle veille en ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards : qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité; et à lui, la bonté et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité : qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Eglise, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits.

Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine son épouse, et qu'elle fasse multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection! Qu'elle mette bientôt le comble à la joie de toute la France par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse, qui nous honore de son audience, et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse, pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentiments de bonté, des pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre, n'ayant de goût que pour le ciel; qu'elle dédaigne ce qui passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs, elle soit jetée devant Dieu dans une véritable humiliation (*a*) : qu'elle méprise autant sa grandeur royale que nous sommes obligés de la révérer; et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, Madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

1 *Joan.*, II, 5.

(*a*) *Var.* dans une telle humiliation, qu'elle méprise...

CINQUIÈME SERMON

(Par Bourdaloue, S. J.)

Proposition et Division. — I. Quel est le principe de la béatitude de Marie; — II. Quelle est la mesure du pouvoir de Marie.

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. (*Luc.* v, 42.)

Ce fut à Marie, sœur de Marthe, que le Fils de Dieu rendit ce témoignage avantageux : c'est ainsi qu'il se déclara pour elle, et qu'il la félicita de ce qu'elle s'attachait à l'écouter, pendant que Marthe se fatiguait et s'empressait à le servir. Il faut néanmoins convenir que ces paroles de notre Evangile, appliquées à la fête que nous célébrons, expriment parfaitement le caractère de Marie, mère de Jésus, puisqu'elle a eu sans contredit en toutes choses la meilleure part. Je n'aurais, pour vous en convaincre, qu'à parcourir tous les mystères qui se sont accomplis dans la personne de cette incomparable Vierge, et qu'à vous y faire remarquer les privilèges infinis de grâce et de gloire qui l'ont élevée au-dessus de tous les justes et de tous les élus de Dieu. Mais je m'arrête uniquement à l'auguste mystère de son assomption ; car ce degré de gloire si sublime où elle paraît aujourd'hui, cette couronne d'immortalité qu'elle reçoit des mains de son Fils, cette béatitude qu'elle possède, et qui doit être la récompense éternelle de ses éminentes vertus, c'est la consommation, non seulement de toutes les grâces dont elle a été comblée, mais de tous les mérites qu'elle a acquis, et par conséquent ce que nous pouvons dire pour elle, souverainement et par excellence, la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée : *Optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Heureux partage de Marie, qui doit être le sujet de nos réflexions, et auquel nous devons tous nous intéresser, si nous avons, comme chrétiens, les sentiments de religion que la vue du triomphe de cette Mère de Dieu doit produire dans nos cœurs ! Ce que nous appelons son assomption est par excellence le mystère de sa gloire ; mais si nous savons bien nous l'appliquer et en profiter, il n'est pas moins le mystère de notre espérance ; et voilà ce que j'entreprendrai de vous faire voir, après que j'aurai demandé les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de sa bienheureuse Epouse. *Ave, Maria.*

C'est de l'espérance que le juste vit, aussi bien que de la foi ; c'est sur l'espérance, aussi bien que sur la foi, qu'est fondé tout l'édifice de cette perfection chrétienne dont la charité est le comble ; c'est par l'espérance aussi bien que par la foi que

nous nous élevons à Dieu, que nous cherchons Dieu, et que nous trouvons le royaume de Dieu. Ainsi, chrétiens, quand j'ai dit que le mystère de ce jour était un des mystères de notre espérance, j'ai prétendu vous en donner l'idée la plus haute, et tout ensemble la plus consolante et la plus édifiante que vous en ayez jamais conçue. Ecoutez-moi et vous en allez convenir. Pour y procéder avec ordre, je ne prétends point pénétrer le fond de la béatitude et de la gloire dont la Reine des anges jouit dans le ciel ; car, comme remarque S. Bernard, si l'œil n'a point vu, et si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare au moindre de ses élus, qui pourra comprendre et encore moins expliquer ce qu'il a préparé pour la plus parfaite et la plus sainte de toutes les vierges ? Sans vouloir donc connaître la gloire de Marie en elle-même, il me suffit d'en examiner le principe et les effets ; le principe, par rapport à Marie qui la possède, et les effets par rapport à nous, qui, comme enfants et serviteurs de Marie, devons y participer : car, envisageant cette gloire dans son principe, et par rapport à Marie, j'y découvre un des plus puissants motifs de notre espérance ; et la considérant dans ses effets et par rapport à nous, j'y trouve un des plus solides appuis de notre espérance. Appliquez-vous à ma pensée. Il est certain que Marie, dans son assomption, a reçu de Dieu comme une double plénitude, je veux dire une plénitude de bonheur et une plénitude de pouvoir ; une plénitude de bonheur pour elle-même et une plénitude de pouvoir pour ceux qui l'invoquent. Or la vue de son bonheur, ou plutôt de ce qui a été la cause et la source de son bonheur, c'est ce qui doit exciter notre espérance ; et la vue de son pouvoir auprès de Dieu, c'est ce qui doit affermir notre espérance Je pourrais m'en tenir là ; mais parce que rien n'est plus sujet à l'illusion que l'espérance, même chrétienne, et que rien n'est plus dangereux dans la voie de Dieu que l'abus de cette vertu, j'ajoute à ces deux vérités une réflexion qui m'a paru bien importante, et que je vous prie de faire avec moi : c'est qu'en même temps que le mystère de ce jour excite et affermit notre espérance, il nous apprend encore à la régler, et à n'en pas abuser : instruction à laquelle je réduis tout ce discours, pour combattre deux erreurs grossières où nous tombons communément sur le sujet de la gloire de Marie : l'une qui regarde les moyens par où elle y est parvenue, et l'autre les avantages qui nous en doivent revenir. Car ces moyens par où Marie est parvenue au comble de la gloire, nous nous les figurons tout différents de ce qu'ils ont été ; et ces avantages qui nous doivent revenir de la gloire de Marie, nous nous les promettons tout autres qu'ils ne sont en effet : deux

erreurs, dis-je, infiniment préjudiciables. Tâchons à nous en préserver, et pour cela reconnaissons premièrement quel a été le vrai principe de la béatitude de Marie, et voyons ensuite quel est le pouvoir que Dieu lui a donné pour nous secourir : le principe de sa béatitude, bien expliqué, nous garantira de la première erreur ; et la mesure de son pouvoir, bien entendue, nous mettra à couvert de la seconde. Voilà tout mon dessein, et ce qui demande une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérer dans l'assomption de Marie une vierge triomphante, une reine couronnée, une créature élevée au-dessus de tous les ordres des esprits bienheureux, et placée dans le rang de la gloire le plus éminent ; en un mot, une Mère de Dieu béatifiée par le Dieu même qu'elle a conçu, et qu'elle a eu l'honneur de porter dans ses chastes entrailles : je l'avoue, chrétiens, c'est quelque chose de grand, quelque chose qui surpasse toute expression humaine, et sur quoi l'on pourrait bien s'écrier : *O altitudo divitiarum* [1] ! O abîme des trésors de Dieu ! C'est ce que l'Eglise semble nous proposer d'abord dans cette solennité, et c'est là que nos réflexions sur ce mystère se sont peut-être jusqu'à présent terminées ; mais si cela est, et si nous en sommes demeurés là, quelque auguste que nous ait paru ce mystère, j'ose dire que ni vous ni moi ne l'avons jamais bien pénétré : car, il est vrai, voilà, mes chers auditeurs, ce qu'il y a dans l'assomption de Marie d'éclatant et de magnifique ; mais l'esprit de la foi, qui perce, comme dit S. Paul, jusque dans les secrets les plus intimes, et pour user du terme de cet apôtre, jusque dans les profondeurs de Dieu : *Etiam profunda Dei* [2], nous y découvre bien d'autres sujets d'admiration. En voici un, chrétiens, qui vous surprendra, mais qui vous édifiera ; et qui, détrompant vos désirs, excitera dans vos cœurs les sentiments les plus vifs de l'espérance des justes. Appliquez-vous, s'il vous plaît.

Qu'est-ce donc que je conçois, ou qu'est-ce que je dois concevoir dans le mystère que nous célébrons ? Une Mère de Dieu glorifiée, non point absolument et précisément parce qu'elle a été mère de Dieu, mais parce qu'elle a été obéissante et fidèle à Dieu, mais parce qu'elle a été humble devant Dieu, mais parce qu'en vertu de ces deux qualités elle a été singulièrement et par excellence la servante de Dieu. Voilà ce que je considère, dans son assomption, comme l'essentiel et le capital à quoi nous devons nous attacher ; et c'est le précis et le fonds de toute cette première partie. La proposition vous étonne, et vous avez peine à vous persuader que ce qui a élevé

1. *Rom.*, XI, 33. — 2. I *Cor.*, II, 10.

Marie à cette gloire incompréhensible dont elle prend possession dans le ciel, ne soit pas l'excellente prérogative qu'elle a eue sur la terre d'être la Mère d'un Dieu. Car, quel titre en apparence plus légitime pouvait-elle avoir, pour être reçue en souveraine dans le royaume de son Fils, que d'avoir été sa mère ; et si elle avait à se promettre devant Dieu quelque distinction, d'où devait-elle plutôt l'attendre que de cette divine maternité ? Cependant, chrétiens, il est de la foi que cette maternité, toute divine qu'elle est, n'est point proprement et dans la rigueur ce qui fait aujourd'hui l'élévation de Marie : car c'est ainsi que le Sauveur lui-même s'en est expliqué dans l'Evangile ; et la déclaration expresse qu'il nous en a faite est une preuve sans réplique. Vous l'avez cent fois entendue, mais peut-être ne l'avez-vous jamais méditée autant qu'il était nécessaire : écoutez-la donc, et ne l'oubliez jamais. Vous savez en quels termes cette femme dont parle S. Luc, se sentit un jour inspirée de féliciter Jésus-Christ, lorsqu'elle s'écria que bienheureux était le sein qui l'avait porté, et les mamelles qui l'avaient nourri : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti*[1] ! Elle crut, aussi bien que nous, que la béatitude de Marie consistait à être la Mère de ce Dieu incarné et fait homme : *Beatus venter*. Mais vous savez aussi de quelle manière Jésus-Christ la détrompa, et l'étonnante réponse qu'il lui fit. Non, non, reprit cet Homme-Dieu, vous l'entendez mal, et il n'en est pas comme vous le pensez : *Quinimo ;* celle que je reconnais pour mère, et dans le sein de laquelle j'ai été formé, n'est point heureuse pour cela. Ce n'est point là ni la mesure, ni la cause immédiate de son bonheur ; mais les bénédictions abondantes dont Dieu l'a déjà prévenue, et dont il achèvera un jour de la combler, procèdent de tout une autre source. Or, prenez garde, chrétiens, que ce qui faisait alors, dans le sens du Fils de Dieu, la béatitude de Marie, c'est ce qui a fait depuis, et ce qui fait encore maintenant sa gloire dans le ciel : car la gloire d'une créature et sa béatitude devant Dieu ne sont qu'une même chose. Marie, dans la pensée de Jésus-Christ, n'était point heureuse précisément par la raison qu'elle était sa mère : ce n'est donc point précisément en vue de sa maternité qu'elle a été glorifiée. La conséquence est évidente, selon tous les principes de la théologie et même de la foi. Pourquoi donc Marie se trouve-t-elle si hautement et si honorablement placée dans le royaume céleste ? Apprenez-le de Jésus-Christ, qui seul a pu nous le révéler ; apprenez-le de Marie même, qui en a senti l'effet et l'accomplissement dans sa personne : joignez ensemble ces

1. *Luc.*, XI, 27.

deux témoignages, et faites-vous en deux leçons pour la conduite de votre vie. Rien ne vous fera mieux goûter ce que j'appelle le don de l'espérance chrétienne, et ne sera plus propre à vous inspirer un zèle ardent pour votre sanctification.

Voici le témoignage de Jésus-Christ. Il déclare, en comprenant Marie dans la réponse générale que je viens de vous rapporter, et l'y comprenant d'autant plus qu'elle en était personnellement le sujet, il déclare, dis-je, que la béatitude de Marie vient uniquement de ce qu'elle a été fidèle à Dieu et obéissante à sa parole : *Quinimo, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud* [1]. Voilà l'oracle de la Sagesse incréée, trop clair pour n'être pas pris à la lettre, et trop avantageux à la Vierge que nous honorons pour n'en pas faire le fonds de son éloge. Avoir écouté et inviolablement pratiqué tout ce qui était pour elle parole de Dieu, ordre de Dieu, bon plaisir de Dieu : c'est-à-dire, avoir suivi tous les mouvements de la grâce qui agissait en elle, sans y apporter jamais la moindre résistance ; avoir répondu exactement et constamment à toutes les inspirations qu'elle recevait de Dieu ; avoir accompli, avec la dernière fidélité, tous les desseins que Dieu avait formés sur elle, n'être jamais sortie des voies de cette providence supérieure qui la gouvernait ; s'être fait une loi des volontés de Dieu les plus parfaites ; s'être dévouée sans exception à Dieu, dans les plus rigoureux sacrifices qui devaient être et qui ont été les épreuves de sa vertu ; avoir sanctifié sa vie par un continuel exercice de cette obéissance ; avoir rendu toutes ses actions, jusques aux plus petites, précieuses devant Dieu par le mérite de cette soumission, et ne s'être jamais ralentie un seul moment, jamais relâchée de sa première ferveur, toujours attentive à ce que l'Esprit de Dieu lui suggérait, toujours agissante pour Dieu, toujours unie de cœur à Dieu, toujours dépendante de Dieu ; voilà dit S. Augustin, ce que Dieu a couronné et glorifié en elle : *Hoc in ea magnificavit Dominus, quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit*. C'est ainsi qu'en parlait ce saint docteur ; comme s'il eût dit : Ne vous y trompez pas, mes frères, et ne confondez pas les dons de Dieu. Avoir engendré selon la chair le Verbe éternel, et et par le plus inouï de tous les miracles être devenue la mère de son Créateur, c'est un honneur que Marie a reçu de Dieu ; mais ce n'est point, à le bien prendre, un mérite que Dieu ait dû, ni qu'il ait pu même, selon les lois de sa justice, récompenser dans Marie. Il n'a loué dans elle que ce qu'elle a fait pour lui. Or, ce qu'il a trouvé dans elle de louable, est uniquement ce qui a fait sa gloire devant lui : *Hoc in ea ma-*

1. *Luc.*, XI, 28.

gnificavit, quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit.

Je me trompe, chrétiens ; la fidélité de Marie n'est pas le seul titre de la béatitude et de la gloire dont Dieu, comme juge équitable, la combla dans son assomption. Une autre de ses vertus y eut encore part, et la foi nous enseigne que ce fut son humilité. Humilité de Marie, s'écrie S. Ambroise, qui, dans l'incarnation divine, ayant eu la force d'attirer un Dieu sur la terre, eut encore le pouvoir d'élever une pure créature au plus haut des cieux. En effet, avoir été fidèle à Dieu et obéissante à sa parole, autant que l'avait été Marie, c'était beaucoup; mais ce n'était rien si elle n'eût été humble, et si, faisant pour Dieu tout ce qu'elle faisait, elle n'y avait ajouté, pour surcroît de mérite, de n'avoir jamais eu la moindre vue de s'en rien attribuer à elle-même. Car voilà le fonds que Dieu, juste et suprême rémunérateur, crut devoir enrichir dans la personne de cette vierge incomparable, non seulement des dons de la grâce, mais des trésors immenses de la gloire dont il la mit en possession. Qui le dit? Marie elle-même, qui, pleine de l'Esprit de Dieu, s'en rendit authentiquement le témoignage : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*[1] ; oui, dit-elle, dans le sacré cantique qui, selon S. Ambroise, fut comme l'extase de son humilité, aussi bien que de sa reconnaissance, voilà pourquoi on m'appellera bienheureuse, et pourquoi en effet, je le serai, parce que le Seigneur a jeté les yeux sur ma bassesse. Or elle parlait ainsi, reprend S. Ambroise, ayant déjà été saluée par l'ange comme mère de Dieu, ayant déjà été déclarée reine du ciel et de la terre, ayant déjà été remplie de la divinité du Verbe, qui habitait en elle corporellement ; et l'aveu qu'elle faisait de sa bassesse n'était qu'une expression vive et affectueuse de l'humilité de son cœur : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ ;* parce que le Seigneur a été touché de l'humilité de sa servante, c'est pour cela, et pour cela spécialement, que je serai béatifiée : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent;* pour cela que le Tout-Puissant fera éclater en moi toute sa magnificence; que Celui qui abaisse l'orgueil des superbes prendra plaisir à m'exalter ; et je veux bien le publier et le faire connaître, afin que toutes les âmes justes, profitant de cette confession, sachent qu'il n'y a que l'humilité qui puisse prétendre à la véritable gloire. Qu'est-ce donc, à proprement parler, que l'assomption de Marie ? Ne nous contentons plus de dire que c'est le jour de son couronnement et de son triomphe : disons que c'est le couronnement et le triomphe de son hu-

1. *Luc.*, I, 48.

milité; par là nous exprimerons mieux l'intérieur du mystère que nous célébrons, et par là nous répondrons mieux à la question qu'auraient pu nous faire aujourd'hui, non seulement les hommes grossiers et terrestres, mais les esprits même célestes, à qui l'assomption de Marie fut un sujet de surprise et d'admiration. Car les anges mêmes, disait S. Bernard, furent dans une espèce de ravissement, en voyant Marie monter au ciel avec tant de pompe; et charmés de la nouveauté de ce spectacle, ils eurent lieu de s'écrier, aussi bien que les compagnes de l'Epouse : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens?* Qui est celle-ci qui s'élève de la terre avec cette affluence de délices et cet éclat de gloire qui l'environne? Mais on eût bien pu leur répondre ce que S. Paul répondait dans un sujet pareil, en parlant de l'ascension du Fils de Dieu : *Quod autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit primum*[1]? Vous êtes en peine de savoir qui elle est, et pourquoi elle monte; mais souvenez-vous que c'est elle qui, étant la plus sainte et la plus parfaite de toutes les créatures, ne s'est jamais considérée que comme la dernière des servantes de Dieu; et sachez qu'elle ne s'élève au-dessus de tous les êtres, que parce qu'elle est descendue par son humilité profonde jusque dans le centre de son néant : *Quod autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit?* N'en cherchez point d'autre raison que celle-là. Cette humilité héroïque, qui a été la vertu prédominante de Marie; ce détachement d'elle-même, sur lequel elle a fondé tout l'édifice de sa sainteté; ce renoncement à toutes les vanités du siècle, dont elle a fait, dès ses plus tendres années, une si solennelle profession; cette vie cachée, dans laquelle elle a su se renfermer; cette horreur sincère qu'elle a eue des louanges même les plus véritables; ce trouble dont elle fut saisie, en entendant celles que lui donnait un ange de la part de Dieu; cette disposition si admirable qu'elle a témoignée à rechercher en toutes choses son propre abaissement; à vouloir bien paraître pécheresse, quoiqu'elle fût toute sainte; à vivre dans les rigueurs de la pénitence, quoiqu'elle n'eût jamais perdu l'innocence; à se purifier comme les autres femmes, quoiqu'elle fût la pureté même; à se soumettre à la loi, quoiqu'elle fût au-dessus de toute loi; cette vue de son néant, qui, dans les hautes communications qu'elle avait avec Dieu, était comme le contre-poids des faveurs qu'elle recevait de lui; ce soin de glorifier le Seigneur, à mesure que le Seigneur opérait en elle de plus grandes merveilles; cette humilité enfin, qui n'avait jamais été vue sur la terre, et dont Marie était l'unique exemple, c'est-à-dire cette

1. *Ephes.*, IV, 9.

humilité jointe à la plénitude de la grâce, jointe à la plénitude du mérite, jointe à la plénitude des honneurs, voilà ce que Dieu a estimé, et ce qui l'a déterminé à placer Marie dans un rang sublime : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Mais encore, me direz-vous, le Sauveur du monde, qui, comme parle l'Evangile, avait reçu de son Père le pouvoir de juger, et par conséquent de récompenser, en béatifiant et en couronnant Marie, ne considéra-t il en aucune sorte qu'elle était sa mère? ne donna-t-il rien à la tendresse qu'il avait eue et qu'il conserva toujours pour elle? Non, répondent les Pères; et la raison qu'ils en apportent est convaincante: parce qu'il est certain que le Sauveur du monde, en béatifiant et en couronnant Marie, n'agissait pas en fils ni en homme, mais en Dieu et en juge souverain. Or, en tout ce qui était immédiatement de la juridiction et du ressort de la divinité, le grand principe de cet Homme-Dieu fut de n'avoir jamais d'égard à la chair et au sang. De là vient que, quand Marie le pria de faire un miracle aux noces de Cana, bien loin de marquer qu'il eût en cela pour elle de la déférence, il parut la traiter avec une espèce de rigueur, en lui répondant que, pour ces sortes d'actions absolument et essentiellement divines, comme celle-là, il n'y avait rien de commun entre lui et elle: *Quid mihi et tibi est, mulier* [1]? De là vient qu'à l'âge de douze ans, s'étant séparé d'elle dans le temple, où elle le retrouva trois jours après au milieu des docteurs, bien loin de se montrer sensible à la douleur qu'elle avait eue de cette séparation, il la reprit en quelque sorte du reproche qu'elle lui en faisait, et sembla même s'en offenser, parce qu'elle devait savoir, lui dit-il, qu'il était alors occupé à ce qui était du service de son Père: *Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse* [2]? De là vient que Marie elle-même s'étant un jour présentée pour lui parler, pendant qu'il annonçait au peuple le royaume de Dieu, et un des assistants lui ayant dit: Voilà votre mère, il déclara qu'il ne reconnaissait pour mère et pour frères que ceux qui faisaient la volonté de son Père céleste: *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei?. . Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est ipse meus frater... et mater est* [3]. De là vient que, sur la croix où, comme souverain pontife, il offrait à Dieu le sacrifice de la rédemption des hommes, voulant recommander à Marie un de ses disciples, il ne l'honora pas du nom de mère; mais il l'appela simplement Femme: *Mulier, ecce filius tuus* [4]. Or, s'il

1. *Joan.*, II, 4. — 2. *Luc.*, II, 49. — 3. *Matth.*, XII, 48, 50. — 4. *Joan.*, XIX, 26.

en usa de la sorte même durant sa vie mortelle, et pendant qu'il était encore soumis à Marie, beaucoup plus, reprend S. Chrysostome, en dut il ainsi user lorsque, assis à la droite de son Père, il rendit justice à Marie, et la mit en possession de la gloire qui lui était réservée. Car ce fut là, je le répète, qu'il décida en souverain et en Dieu, et non pas en homme, et lui-même il s'était expliqué que, comme homme, il ne pouvait rien à ce tribunal en faveur des siens : *Sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis* [1]. Il eut donc encore égard aux mérites que Marie avait acquis, et non pas aux titres d'honneur qu'elle avait possédés ; et jusque dans la sentence qu'il prononça à cette reine des vierges, au moment qu'il la couronna, il soutint le glorieux caractère que l'Ecriture lui attribue, de n'avoir fait acception de personne, mais de rendre à chacun selon ses œuvres : *Non est personarum acceptor Deus* [2]. Tel est le raisonnement de S. Chrysostome, fondé sur les maximes éternelles de la prédestination de Dieu.

Mais voici du reste, mes chers auditeurs, ce qui l'adoucit, et ce qui servira en même temps à confirmer la vérité que je vous prêche. Car j'ajoute que, sans déroger aux lois de cette justice rigoureuse, le Fils de Dieu, agissant comme souverain et comme Dieu, a néanmoins, dans un autre sens, traité Marie avec toute la distinction qu'elle pouvait attendre de lui en qualité de mère ; et je dis que, sans préjudice des divins décrets auxquels la prédestination de l'homme est attachée, l'avantage qu'a eu Marie d'être mère de cet Homme-Dieu n'a pas laissé de contribuer à sa béatitude. Je m'explique. En quoi le Fils de Dieu, agissant comme souverain et comme Dieu, a-t-il considéré Marie, et l'a-t-il distinguée comme sa mère ? en ce qu'il lui a préparé dans cette vue des grâces spéciales, des grâces extraordinaires et abondantes, dont elle a rempli la mesure par sa fidélité, et qui lui ont fait acquérir tant de mérites dont elle a reçu la récompense. Et en quoi l'avantage qu'à eu Marie d'être la Mère de Dieu a-t-il contribué à sa béatitude ? en ce que sa maternité a rehaussé le prix de son humilité, et que son humilité devait être le fondement de son élévation. Cependant la proposition que j'ai avancée subsiste toujours, savoir, que la cause prochaine de la béatitude de Marie n'a point été précisément sa qualité de Mère de Dieu, mais sa fidélité d'une part, et son humilité de l'autre. Vérité si constante (permettez-moi, Vierge sainte, de faire ici une supposition qui ne peut tourner qu'à votre gloire, puisqu'elle marquera encore mieux et la souveraine équité du jugement de Dieu, en vous plaçant sur le trône au moment de votre assomption,

1. *Matth.*, xx, 23. — 2. *Act.*, x, 34.

et le mérite inestimable de votre parfaite coopération à la grâce), vérité si constante que si Marie, après avoir conçu le Verbe de Dieu, n'eût pas été obéissante à sa parole, et se fût oubliée jusqu'à se complaire en elle-même et a présumer d'elle-même, quoique mère de Dieu, elle ne jouirait pas de la félicité et de la gloire où elle est parvenue: pourquoi? parce qu'avec cette auguste maternité, Dieu n'eût pas trouvé dans elle le caractère de ses élus, qui est la justice et la sainteté. Comme au contraire, si Marie, sans avoir conçu le Verbe de Dieu, eût été ou eût pu être aussi obéissante et aussi humble qu'elle le fut, aussi sainte et aussi fidèle, aussi consommée en vertu et aussi pleine de mérites, j'ose dire que, sans être mère de Dieu, elle serait aussi élevée qu'elle l'est dans la gloire et aussi proche du trône de Dieu.

Or, voilà, chrétiens, ce que j'appelle le motif et l'attrait de notre espérance. Car, si Marie n'était dans la gloire que parce qu'elle a été la Mère du Rédempteur, ce serait pour nous une raison de l'honorer, de la révérer, et de célébrer avec des sentiments de respect et de religion le jour solennel de son triomphe; mais en tout cela il n'y aurait rien par où notre espérance pût être excitée. Quelque admiration que nous eussions pour cette vierge, la voyant monter au ciel, il ne nous serait pas permis de prétendre y monter après elle; et les désirs mêmes que nous en formerions seraient aussi chimériques et aussi vains que téméraires et présomptueux. Mais quand je considère qu'elle n'y monte que par un chemin qui m'est ouvert aussi bien qu'à elle; quand je fais réflexion que les mêmes voies qui l'ont conduite à ce souverain bonheur, sont celles que Dieu m'a marquées pour y arriver; quand je me représente que Marie n'est entrée dans la joie de son Seigneur qu'en vertu de cette parole, qui ne me regarde pas moins qu'elle: Courage, bon et fidèle serviteur: *Euge, serve bone et fidelis... intra in gaudium domini tui*[1]; quand je pense que la loi selon laquelle Dieu, faisant justice à Marie, a relevé les abaissements volontaires de son humilité, n'a point été une loi particulière pour cette vierge, mais une loi universelle pour tous les hommes: Quiconque s'humilie sera exalté: *Omnis... qui se humiliat, exaltabitur*[2]; quand je me dis à moi-même que tous les droits qu'eut Marie à cette gloire dont elle est comblée peuvent, par proportion, et doivent me convenir, si je veux profiter de son exemple: ah! chrétiens, je sens alors mon cœur s'élever au-dessus des choses terrestres, et je commence à découvrir, mais d'une manière sensible, non seulement la vanité de toute la gloire du monde, non seulement l'inutilité des vertus pure-

1. *Matth.*, XXV, 21. — 2. *Luc.*, XIV, 11.

ment humaines, qui font le mérite et la perfection des sages du monde, mais (ce qu'il m'importait bien plus de savoir) l'insuffisance même de certains dons, quoique d'un ordre surnaturel, dont je pourrais peut-être me flatter devant Dieu et sur lesquels j'établirais une fausse confiance en Dieu. Or, en découvrant de la sorte mon aveuglement et mes erreurs, dans un mystère où toutes les lumières de la foi se présentent pour m'éclairer, je m'instruis moi-même, je me redresse moi-même, je m'encourage moi-même, je me reproche mes tiédeurs, je déplore mes relâchements, je renonce à mon orgueil, je m'attache à l'humilité, qui est la vertu des âmes prédestinées; tout cela par le mouvement de cette espérance chrétienne que m'inspire la solennité de ce jour; et voilà les fruits de bénédiction et de sanctification que l'Esprit de Dieu y a renfermés pour nous. Oui, mes chers auditeurs, animé de cette espérance dont le juste vit, et qui est la ressource du pécheur, j'oublie, selon la maxime de l'Apôtre, les choses de la terre, pour chercher uniquement les choses du ciel, où la Reine des vierges est assise, non pas comme Jésus-Christ à la droite de Dieu, mais immédiatement au-dessous de Dieu, et absolument au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Animé de cette espérance, je goûte les biens éternels, je les désire, je soupire après eux; et, piqué d'une sainte émulation, je redouble mes efforts pour suivre les traces de Marie, et pour atteindre au même terme. Car voici les leçons que je me fais, en me la proposant comme le modèle sur lequel je me dois former: Je puis, selon la mesure des grâces que je reçois, être fidèle à mon Dieu comme l'a été Marie; je puis, selon l'étendue des desseins que Dieu a sur moi, accomplir ses ordres comme les a accomplis Marie; je puis écouter la parole de Dieu qui m'est annoncée, avec le même esprit et la même docilité que l'a écoutée Marie; je puis obéir à la voix intérieure qui me parle avec la même promptitude que Marie. Quoique je ne sois pas destiné à de si grandes choses que Marie, je puis, en l'imitant, sanctifier mes actions, mes occupations, mes affections, en sorte que j'aie droit comme elle de dire au moment de la mort: *Bonum certamen certavi*[1]; j'ai combattu, j'ai rempli ma course, j'ai gardé la foi, et il ne me reste plus que d'attendre la couronne de justice qui m'est réservée: *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ*[2]. Dieu ne m'a pas confié autant de talents qu'à Marie; mais il m'a assuré, dans son Evangile, qu'il me suffirait d'avoir été fidèle en peu de choses, pour recevoir beaucoup: *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam*[3]. Je ne puis égaler Marie, ni être aussi riche en mérites, mais

1. II *Tim.*, IV, 7. — 2. *Ibid.*, 8. — 3. *Matth.*, XXV, 23.

je puis m'humilier comme elle ; et, même en me comparant à elle, mon indignité peut et doit être en moi le fonds d'une plus grande humilité. Je suis pécheur, mais je puis réparer, par la pénitence, les pertes que j'ai faites en perdant l'innocence. Si je ne suis rien dans le monde, je puis aimer, comme Marie, une vie obscure et cachée en Dieu ; et si j'ai dans le monde quelque avantage, je puis, à l'exemple de Marie, ne m'en servir que pour en faire hommage à Dieu : voilà, dis-je, ce qui soutient mon espérance ; mais ce n'est pas tout.

Car cette même gloire de Marie, fondée sur son humilité et sur sa fidélité à la grâce de Jésus-Christ, m'apprend, par une règle toute contraire, ce que je dois penser et espérer de tout le reste. Et en effet, c'est par là que je conçois un saint mépris pour tout ce qui s'appelle distinction, élévation selon le monde : fausse grandeur que Dieu réprouve, et qu'il confond tous les jours, parce qu'elle est presque toujours ou le fruit, ou la cause de l'iniquité ; au lieu que celle de Marie a été purement et uniquement la récompense de la sainteté. C'est par là que je reconnais le faible, ou plutôt le néant de je ne sais combien de vertus mondaines dont les enfants du siècle se glorifient, et qui font la matière de leurs éloges, mais qui ne seront jamais de nul prix pour le salut éternel. C'est par là même que je me détrompe de cette erreur si pernicieuse et si commune, de croire que Dieu, dans le discernement et le jugement qu'il fait de ses élus, ait égard à certaines grâces, qui semblent néanmoins d'ailleurs nous devoir être favorables : par exemple, à l'honneur que j'ai d'être chrétien, et en qualité de chrétien, d'être enfant de Dieu. Car, comme raisonne S. Chrysostome, si Dieu, pour glorifier Marie, n'a point considéré qu'elle était la Mère de son Fils, quel fonds dois-je faire sur ce qu'il est mon Père par adoption, et que je suis du nombre de ses enfants? Ce caractère d'enfant de Dieu que j'ai reçu dans le baptême, s'il n'est accompagné et soutenu d'une sainte vie, engagera-t-il Dieu à se relâcher en ma faveur des droits de sa justice, après même que le caractère vénérable de mère de Dieu n'a pas eu ce pouvoir? et le bonheur que j'ai, comme chrétien, de recevoir Jésus-Christ dans les sacrés mystères, sera-t-il un titre sûr pour lui demander qu'il me donne part à sa gloire, après que l'avantage singulier et le privilège qu'a eu Marie de le recevoir comme mère dans ses chastes entrailles, n'a pu suffire pour la mettre au rang des prédestinés?

Non, non, mes frères, dit S. Chrysostome, Dieu n'aura nul égard à tout cela ; car tout cela, ce sont des faveurs divines dont il nous demandera compte ; tout cela, ce sont des dons et des grâces dont il nous reprochera le mauvais usage ; tout cela, ce sont des fonds d'obligation que nous avons à remplir :

mais tout cela précisément, ce ne sont point devant Dieu des mérites dont nous devions nous promettre une récompense. La fidélité et l'humilité, voilà ce qui doit être mis dans la balance où nous serons un jour pesés: et il était juste, ô mon Dieu, que cela fût ainsi; il était juste que nous ne fussions heureux qu'à proportion que nous vous sommes fidèles, et que nous ne fussions grands devant vous qu'autant que nous sommes humbles. Depuis que vous avez établi deux trônes dans le ciel, l'un pour l'humilité d'un Homme-Dieu, l'autre pour l'humilité d'une vierge mère de Dieu, il était de l'ordre que tous les autres trônes où doivent être assis vos prédestinés eussent le même fondement, et qu'il n'y en eût aucun dont la base principale ne fût une solide, une profonde, une sincère humilité de cœur. Je suis chrétien, doit dire aujourd'hui un homme du monde, persuadé et touché de cette sainte morale: je suis chrétien; mais c'est pour cela même que Dieu me jugera plus exactement, qu'il me condamnera plus sévèrement, qu'il me punira plus rigoureusement, si, déshonorant ma profession et le nom que je porte, je suis un indigne chrétien. Je suis l'épouse de Jésus-Christ, doit dire une âme religieuse; mais je ne dois point compter pour cela de régner un jour avec celui que j'ai choisi pour mon époux, si je ne joins à cette qualité d'épouse celle d'humble et de fidèle servante: *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo* [1]? Seigneur, disait le prophète royal, quel est celui qui demeurera dans votre maison, et qui reposera dans votre sanctuaire? *Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam* [2]. Ce sera le juste dont la vie est pure et sans tache; le juste qui, soumis à votre loi, est irrépréhensible dans sa conduite; le juste qui, détaché du monde, marche dans la voie de vos commandements; le juste qui, fidèle à votre grâce, s'acquitte constamment de ses devoirs et accomplit toute justice. Nulle exception à cette règle. Nous avons vu quel a été le principe de la béatitude de Marie, voyons maintenant quel est le pouvoir que Dieu lui a donné pour nous secourir: c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est certain que Marie, entre tous les élus, a reçu une grâce suréminente, en vertu de laquelle elle peut intercéder pour nous auprès de Dieu; et, par une conséquence nécessaire, il est certain que nous pouvons saintement et utilement recourir à elle, et implorer dans nos besoins le secours de sa protection. Cette vérité, qui nous est plus que suffisam-

1. *Psalm.*, XIV, 1. — 2. *Psalm.*, XIV, 2.

ment révélée de Dieu, et dont toute la tradition est un authentique témoignage, se trouve d'ailleurs si conforme à tous les principes du bon sens et de la raison, que cela seul suffirait pour confondre l'obstination de l'hérésie, qui la rejette et qui la combat. Car si les anges bienheureux, qui sont devant le trône de Dieu, offrent continuellement nos prières à Dieu comme nous l'apprenons du texte sacré, pourquoi Marie, la Reine des anges, ne serait-elle pas en état de nous rendre encore avec plus d'effet et plus de dignité le même office? Et si Marie elle-même, lorsqu'elle était sur la terre, pouvait être invoquée, c'est-à-dire si l'on pouvait s'adresser à elle, employer sa médiation auprès de Jésus-Christ, la prier de demander à cet Homme-Dieu des grâces, maintenant qu'elle est dans le ciel, pourquoi le pourrait-on moins? est-ce qu'elle ne voudrait plus désormais s'intéresser pour nous? est-ce qu'elle n'en aurait plus le pouvoir? est-ce qu'elle ne connaîtrait plus nos besoins ? est-ce que son invocation blesserait le culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu seul et à Jésus-Christ? quatre points auxquels se réduisent toutes les préventions et tous les prétextes de l'hérésie. Ecoutez-moi, et je vais les détruire en quatre mots.

Que Marie, dans l'état de sa gloire, ne voulût plus s'intéresser pour nous, la seule pensée nous en peut-elle venir à l'esprit ? Car pourquoi sa charité, qui dans le ciel est beaucoup plus parfaite, et par conséquent beaucoup plus ardente, se serait-elle refroidie? et pourquoi cette Vierge, qui, pour les intérêts de Dieu, n'a jamais rien eu plus à cœur que le salut des hommes, y serait-elle devenue insensible ; depuis, si je l'ose dire, que, transformée en Dieu et intimement unie à l'essence de Dieu, elle voit encore plus clairement combien ce salut des hommes est précieux à Dieu ? Non, non, disait S. Cyprien, parlant en général des saints glorifiés (et ce qu'il disait des saints en général, je le dis en particulier de Marie), ils n'ont jamais eu tant de zèle qu'ils en ont à présent pour nous. Autant qu'ils sont sûrs de leur propre bonheur, autant désirent-ils notre salut : *Quantum de sua felicitate securi, tantum de nostra salute solliciti* ; et ce serait, ajoute S. Bernard, méconnaître Marie, que de se persuader que celle qui, à l'exemple de Dieu même, a aimé les hommes jusqu'à donner pour eux son propre fils, depuis qu'elle est en possession de sa béatitude, les eût oubliés et absolument délaissés. Que, malgré toute sa charité, Marie n'eût plus le pouvoir de nous secourir, autre sentiment encore moins soutenable. Car, pourquoi serait-elle moins puissante dans ce royaume céleste, où elle tient après Dieu un si haut rang, que lorsqu'elle était parmi nous dans ce lieu d'exil? Elle pouvait bien

alors engager son fils à faire des miracles ; elle obtenait bien de lui qu'il changeât les lois de la nature, qu'il forçât en quelque sorte celles de la Providence, qu'il convertît l'eau en vin : depuis qu'elle a reçu la couronne de l'immortalité, serait-elle déchue de son crédit, et le pouvoir dont elle usait aurait-il cessé ? Qu'elle n'entendît plus nos prières, et qu'elle ne sût plus ni quand ni pourquoi nous l'invoquons, c'est ce que l'hérésie a prétendu, mais ce qu'elle ne persuadera qu'à des esprits ou entêtés ou peu éclairés. Car pourquoi nos besoins ne seraient-ils pas connus de cette Vierge? les anges les connaissent bien : Dieu, qui leur a confié le soin de nos personnes, leur révèle bien nos dispositions intérieures : chargés de veiller sur notre conduite, ils savent bien ce qui se passe dans le secret de nos cœurs ; ils se réjouissent bien de notre conversion ; ils font bien, selon l'Evangile, une fête dans le ciel, quand un pécheur touché de Dieu fait pénitence sur la terre. Pourquoi donc Marie, plus élevée qu'eux dans le séjour de la gloire, ne verrait-elle pas en Dieu ce qu'ils y voient? Enfin, que l'usage de l'invoquer blessât le culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul et à Jésus-Christ : erreur pitoyable, et qui se détruit par elle-même. Car, disent les théologiens, nous n'invoquons pas Marie comme celle de qui dépend la grâce, ni comme celle qui en est l'arbitre, ni comme celle à qui il appartient de nous la donner ; mais comme celle qui peut la demander pour nous et l'obtenir. Nous ne l'invoquons pas même afin qu'elle nous obtienne cette grâce par ses propres mérites, mais par les mérites du Sauveur. Instruits de la parole du Fils de Dieu, qui nous a dit : Venez à moi. Nous n'allons pas à elle comme à lui ; mais nous allons à lui par elle, comme par elle la foi nous apprend qu'il est venu à nous : nous allons à lui comme à l'unique Médiateur ; mais nous allons à elle comme à la première et à la plus accréditée de tous nos intercesseurs.

Or, cette intercession de Marie, ce droit que nous avons d'invoquer Marie, cette possession où nous sommes de recourir à Marie, c'est ce que l'Eglise veut que nous envisagions comme un des soutiens et des plus solides appuis de notre espérance. Car dites-moi, chrétiens, quelles sont les deux choses qui affaiblissent communément et qui ébranlent notre espérance? La crainte des jugements de Dieu, et la vue de nos péchés. Or, que trouvons-nous aujourd'hui dans la personne de Marie? une avocate toute-puissante auprès de notre Juge, et une mère de miséricorde pour les pécheurs. Souffrez que, pour votre édification aussi bien que pour votre consolation, je vous fasse goûter ces pensées. Oui, mes frères, disait S. Bernard, nous avons Marie dans le ciel pour avocate au-

près du Fils, comme nous avons Jésus-Christ pour avocat auprès du Père ; et qui doute que Marie, étant la mère de Celui, qui, comme juge, doit prononcer des arrêts de vie et mort, je dis une mère bien-aimée, une mère sainte, une mère couronnée de gloire, elle ne soit écoutée favorablement ? qui doute que, plaidant la cause des hommes, elle ne soit exaucée pour le respect de sa maternité ? Il ne s'ensuit pas de là que nous l'élevions au-dessus de son Fils, comme si sa maternité lui donnait droit d'exiger de lui qu'il nous accordât le pardon de nos crimes. A Dieu ne plaise que nous le concevions de la sorte ! Quand, par un excès de confiance, il nous échapperait certains termes moins justes ; et quand nous dirions (ce que je n'ai garde d'avancer), que Jésus-Christ, exauçant Marie, se plaît à lui rendre encore dans le ciel une espèce d'obéissance, se regardant toujours comme son fils, et l'honorant toujours comme sa mère, quand, dis-je, nous parlerions ainsi, les partisans de l'hérésie ne devraient pas plus s'en scandaliser, que d'autres expressions toutes semblables dont se sert l'Écriture, lorsqu'elle dit que Dieu, arrêtant le cours du soleil, voulut bien obéir à la voix d'un homme : *Obediente Domino voci hominis*[1] ; et lorsqu'elle ajoute que Dieu s'est engagé, tout Dieu qu'il est, à faire la volonté de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet*[2]. Mais nous n'avons pas même besoin de cette défense, puisque les termes dont nous usons en parlant du pouvoir de Marie, portent avec eux leur justification, et sont à l'épreuve de toute censure. Car nous disons que Marie prie Jésus-Christ, et non point qu'elle commande à Jésus-Christ ; mais du reste, nous ajoutons que Jésus-Christ, après avoir autrefois obéi à Marie, l'écoute encore présentement avec tous les égards qu'il a conservés et qu'il conservera éternellement pour elle ; égards de distinction, fondés sur la prééminence de sa dignité et sur le mérite de sa personne. Or, il n'y a, encore une fois, que des esprits obstinés dans leur erreur qui puissent contredire cette vérité. Car si Dieu, dans l'Ecriture, disait aux amis de Job : Allez à mon serviteur Job, et il priera pour vous, en sorte que votre iniquité ne vous sera point imputée : *Ite ad servum meum... Job autem... orabit pro vobis*[3] ; si Moïse, par son intercession, pouvait suspendre les foudres de la colère de Dieu, prêts à éclater sur les Israélites : *Dimitte me ut irascatur furor meus*[4] ; si Dieu, dans le chapitre quinzième de Jérémie, parlait de Moïse et de Samuel comme de deux puissants intercesseurs auprès de lui ; et si Judas Machabée vit le grand prêtre Onias, plusieurs années après sa mort, apai-

1. *Josue.*, x, 14. — 2. *Psal.*, CXLIV, 19. — 3. *Job.*, XLII, 8. — 4. *Exod.*, XXXII, 10.

sant le Ciel par ses prières en faveur de toute la nation des juifs, pouvons-nous douter que la médiation de Marie ne soit un titre solide pour approcher avec confiance du trône de la grâce et de la miséricorde de notre Dieu? Mes crimes m'en éloignent, dites-vous ; et parce que je suis pécheur, je ne puis y avoir accès, et je n'ose l'espérer. Mais ne savons-nous pas, répond S. Bernard, que la grande qualité de Marie est d'être singulièrement la mère des pécheurs ? ne savons-nous pas que c'est aux pécheurs qu'elle est en quelque manière redevable de toute sa gloire, puisqu'il est vrai que s'il n'y avait eu des pécheurs, elle n'eût jamais été Mère de Dieu? qu'ainsi tout le bonheur de sa destinée, ou, pour mieux dire, de sa prédestination éternelle, a roulé sur le malheur des hommes comme pécheurs, et que, par une reconnaissance digne d'elle, et qui n'a rien dans sa personne que de saint, puisqu'elle l'accorde parfaitement avec la haine et l'horreur du péché, elle se tient comme obligée à secourir les pécheurs, à être le refuge des pécheurs, à employer son crédit pour la conversion des plus indignes et des plus endurcis pécheurs, parce qu'elle sait bien que, tout pécheurs et tout endurcis qu'ils sont, c'est pour eux, et pour eux spécialement, que Dieu l'a faite ce qu'elle est, et qu'en cela même elle se conforme aux inclinations de son Fils, qui, sans confondre l'ordre des choses, a toujours aimé les pécheurs, quoiqu'il fût venu pour détruire et pour abolir le péché.

Voilà ce que j'appelle notre espérance ; mais en voulez-vous voir l'abus ? c'est ici, mes chers auditeurs, que j'ai besoin de toute votre application, en finissant ce discours. L'abus de cette invocation de Marie, et ce qui nous rend tous les jours son crédit inutile auprès de Dieu, c'est qu'au lieu d'envisager Marie comme la médiatrice qui peut, par son intercession, nous procurer les véritables grâces du salut, je veux dire les grâces réelles et possibles, les grâces solides et nécessaires, les grâces réglées et mesurées selon l'ordre de Dieu, les grâces victorieuses qui doivent combattre en nous nos passions, et triompher de la chair et du monde ; par de secrètes et de funestes erreurs qui nous trompent, nous nous formons de Marie une fausse idée, jusqu'à nous promettre de sa protection des grâces chimériques et impossibles ; des grâces selon notre goût, et selon les désirs corrompus de notre cœur ; des grâces, s'il y en avait de telles, incapables de nous sanctifier, et beaucoup plus capables de nous pervertir ; des grâces miraculeuses, et sur lesquelles notre présomption seule peut faire fond. Je m'explique : nous invoquons Marie, mais par une confiance aveugle, nous reposant sur elle de notre salut, nous en négligeons et nous en abandonnons tout le soin ;

comme si Marie, par son crédit auprès de Dieu, devait nous garantir ce salut, ce salut sans conversion, ce salut sans changement de vie, ce salut sans renoncement à nous-mêmes, ce salut sans fruits de pénitence et sans mortification des sens ; comme si, par la faveur de Marie, il devait y avoir pour nous des victoires sans combat, des récompenses sans mérite, des mérites sans travail, des vertus dont la pratique ne coûtât rien : grâces chimériques et impossibles. Nous invoquons Marie : mais, par une témérité qui, bien loin de l'honorer, lui est injurieuse, nous espérons obtenir par elle une bonne mort après une vie toute mondaine, une heureuse fin après un continuel oubli de Dieu, une sainte et finale persévérance après une opiniâtre résistance à toutes les lumières du ciel, un port assuré après une suite infinie d'égarements et de naufrages volontaires : grâces possibles, mais miraculeuses. Nous invoquons Marie ; mais, par une ignorance grossière de ce qu'elle peut, persuadés qu'elle peut tout, nous nous flattons de trouver en Dieu, par sa médiation, une patience sans bornes pour nous supporter, une disposition sans mesure à nous pardonner, une miséricorde inépuisable qui sera toujours en notre pouvoir, une protection sûre et immanquable, malgré nos délais criminels et nos retardements affectés : grâces, s'il y en avait de telles incapables de nous sanctifier, et beaucoup plus capables de nous pervertir. Nous invoquons Marie : mais, par une damnable sécurité, fondée sur son pouvoir, nous nous assurons que, sans sortir de l'occasion du péché, elle nous préservera du péché : qu'au milieu des flammes, elle nous conservera aussi purs et aussi sains que les trois enfants de la fournaise de Babylone : grâces selon notre goût et selon notre sens réprouvé, mais grâces que par cette raison-là même nous ne pouvons attendre de Marie, et qui, bien loin d'être l'objet de l'espérance chrétienne, en ont été de tout temps le malheureux écueil. Car Marie n'a point le crédit qui la rend si puissante auprès de Dieu, pour porter nos intérêts contre les intérêts de Dieu ; elle n'est point, comme reine du ciel, placée sur le trône pour faire régner dans nous le péché : elle n'est point notre avocate, pour nous entretenir dans l'impénitence: elle est toute-puissante auprès de son Fils ; mais elle l'est, disent les Pères, dans l'ordre des divins décrets, dans l'étendue des saintes lois que la sagesse de Dieu a établies, sans préjudice des maximes évangéliques et de leur inflexible sévérité : c'est-à-dire, elle est toute-puissante pour nous attirer à Dieu et pour rapprocher Dieu de nous, toute-puissante pour disposer Dieu à être touché de nos larmes, toute-puissante pour lui faire agréer nos vœux, nos satisfactions, nos sacrifices : mais non pas toute-puissante

pour anéantir l'obligation de tout cela, ni pour faire que Dieu, oubliant ses plus essentiels attributs, devienne, si j'ose ainsi parler, prévaricateur de sa sainteté et fauteur de notre iniquité.

Nous vous invoquons aujourd'hui, Vierge sainte, mais c'est dans des dispositions plus conformes à nos devoirs, plus conformes aux règles que la religion nous prescrit, plus conformes au mystère même de votre glorieuse assomption. Mieux instruits de nos intérêts et des desseins de Dieu sur nous, nous n'attendons point de vous ces grâces purement temporelles, qui ne nous donneraient que de vaines joies, ni ces prospérités du monde qui ne serviraient qu'à entretenir notre orgueil et à satisfaire notre amour-propre. Si nous avons recours à vous, c'est pour des besoins plus pressants et plus importants ; c'est pour des biens plus nécessaires, quoique peut-être moins de notre goût ; c'est dans des vues plus relevées et plus convenables au christianisme que nous professons. Accablés sous le poids de nos misères, et persuadés que vous pouvez nous secourir, nous vous réclamons dans cette auguste solennité ; mais voici le sujet de nos demandes : obtenez-nous par votre toute-puissante intercession ces grâces du premier ordre, à quoi notre salut et notre perfection sont attachés ; obtenez-nous une haine efficace du péché, une crainte respectueuse des jugements de Dieu, une soumission sans réserve à sa sainte loi ; obtenez-nous cette force chrétienne, si nécessaire pour nous préserver de la corruption du monde, pour ne nous laisser pas emporter au torrent de la coutume, pour résister au scandale du mauvais exemple, pour nous mettre au-dessus du respect humain, pour nous affranchir de la tyrannie de nos passions, pour renoncer à l'ambition, pour n'être pas esclaves de l'avarice, pour surmonter la concupiscence de la chair, et pour la tenir soumise à l'esprit : obtenez-nous ces excellentes vertus qui vous ont distinguée entre tous les justes ; cette foi héroïque qui vous a rendue si heureuse, en vous faisant croire ce qui vous était révélé : cette profonde humilité qui vous a élevée si haut, et qui engagea le Verbe de Dieu à s'abaisser jusqu'à vous ; cette pureté angélique qui vous fut si chère, et que vous préférâtes à toutes les grandeurs qu'on vous promettait ; cette obéissance que Jésus-Christ trouva plus digne de ses éloges et plus recommandable en vous que votre maternité même ; ce zèle pour les intérêts de Dieu et pour le salut des hommes qui, malgré la tendresse de votre cœur, vous fit consentir au sacrifice et à la mort de votre Fils, quand vous le présentâtes dans le temple comme la victime qui devait être immolée pour nos péchés. Sans prétendre au degré sublime où vous avez possédé ces vertus, ob-

tenez-les nous au moins dans le degré convenable à nos obligations : c'est-à-dire, obtenez-nous une foi vive qui nous fasse agir, et qui, pour la cause de Dieu, nous détermine à tout souffrir ; une confiance en Dieu inébranlable, qui ne soit jamais confondue ; un amour de Dieu que toutes les eaux des tribulations et des adversités de cette vie ne puissent éteindre ; une charité envers le prochain qui nous tienne tous étroitement et saintement unis en Jésus-Christ ; obtenez-nous une victoire entière sur le monde, un détachement parfait de nous-mêmes, un esprit humble et un cœur pur. Voilà les grâces, ô Vierge sainte, que nous vous demandons, et pour lesquelles nous ne craignons pas que vous nous refusiez votre intercession. Nous vous saluons avec l'Eglise en qualité de reine : *Salve, regina ;* mais à Dieu ne plaise que nous présumions d'entrer dans la gloire par une autre voie que par celle de vos vertus ! Comme reine, nous vous réclamons : *Ad te clamamus* : mais nous n'implorons votre secours que pour pouvoir marcher sur vos pas, en imitant vos exemples : comme reine, nous vous prenons pour notre protectrice, et nous vous faisons entendre nos gémissements : *Ad te suspiramus* ; mais nous ne nous mettons sous votre protection que pour obtenir par vous la grâce de notre conversion. Sans craindre d'être du nombre de vos dévots indiscrets, nous vous appelons mère de miséricorde, source de vie, consolation de nos âmes : *Mater misericordiæ, vita, dulcedo* : mais nous ne prétendons point que ces titres nous autorisent dans nos faiblesses, ni qu'ils nous rassurent dans nos désordres. Malgré les critiques censeurs de votre culte, nous nous confions en vous ; mais notre confiance ne nous fait point oublier que, pour être récompensé comme vous, il faut, par proportion, le mériter comme vous, et que jamais nous ne parviendrons autrement à ce royaume éternel, où nous conduise, etc.

SIXIÈME SERMON

(Par Bourdaloue.)

Division. — I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints — II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints. — III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.

Cette fête, dans son institution et dans le dessein de l'Eglise, comprend trois choses auxquelles le jour de l'Assomption est particulièrement consacré, savoir : la mort de la Sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, et le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modèle d'une mort précieuse devant Dieu ; sa gloire, que nous devons envisager

pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élus de Dieu; et le culte que lui rend l'Eglise, qui doit nous servir de règle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire pour l'honorer saintement et utilement, en qualité de Mère de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette octave: Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des saints. Apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des saints. Apprendre de la pratique et de l'usage de l'Eglise envers Marie, à avoir une dévotion pure et solide pour celle qui a été la mère du Saint des saints. Ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous, et par où nous reconnaîtrons si nous célébrons cette fête en esprit et en vérité.

§ I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints.

1° Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe; et puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue et précédée d'une bonne vie est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de là que toute notre application doit donc être à amasser ce trésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu notre mort et la rendre heureuse. Et en effet, tout nous quitte à la mort: il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires), ce sont les seuls biens qui nous resteront, et que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers, et qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérite pour la mort, voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent pas là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez, et vous vous troublez du soin de plusieurs choses; cependant il n'y en a qu'une de nécessaire* [1].

2° La mort de la Sainte Vierge n'a pas été seulement pré-

1. *Luc.*, x, 42.

cieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les grâces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces grâces est que la Sainte Vierge en mourant n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Ecriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les âmes justes sont dans la main de Dieu, et les douleurs de la mort ne les affligeront point* [1]. Or cette grâce fut donnée à Marie, et parce qu'elle était juste par excellence, et parce qu'elle était parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit S. Paul, est l'aiguillon de la mort ; et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est particulièrement à la mort qu'il se fait sentir ; et l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un et l'autre, si nous voulons participer au privilège de la Mère de Dieu, et mourir comme elle dans le calme et dans l'assurance. Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, et nous pourrons avec une humble confiance nous écrier : *O mort ! où est ton aiguillon* [2] ? De même, détachons notre cœur de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer : par là nous nous épargnerons les amertumes de la mort ; *car la mort n'est amère*, selon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la jouissance des biens de ce monde* [3].

3° Mais ce qui a rendu par dessus tout la mort de Marie précieuse devant Dieu, c'est la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle elle la reçut. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vues les plus pures de la foi, je veux dire comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils et à son Dieu, dont elle gémissait depuis si longtemps de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la désira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, et elle souhaita bien plus vivement que S. Paul *d'être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ* [4] ; car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à personne qu'à Marie. C'est de cette sorte que devraient mourir tous les vrais chrétiens ; mais, à la honte de la vraie religion, la plupart meurent comme des païens qui n'ont ni foi, ni espérance, ou du moins comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infini-

1. *Sap.*, III, 4. — 2. I *Cor.*, XV, 55. — 3. *Eccli.*, XIV, 7. — 4. *Phil.*, I, 23.

ment affaiblie et presque entièrement étouffée par l'amour des biens visibles et présents. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-même. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquents désirs à cette mort sainte, après laquelle les justes et les amis de Dieu ont soupiré; et que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincèrement et de cœur; que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre règne arrive pour nous* [1]! Car il n'y a que la mort par où nous puissions parvenir au royaume de Dieu, et nous sommes incapables de faire à Dieu cette prière, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mère de Dieu.

§ II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints.

1° La Sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, et c'est proprement ce que nous appelons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent ? Dieu, en la couronnant, n'a-t-il eu en vue que sa maternité divine ? Reconnaissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jésus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jésus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles ?

2° Importante leçon qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire, car il est donc vrai, et si nous ne l'avons pas assez bien compris jusque à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre : il est, dis je, certain et indubitable que nous ne serons glorifiés dans le ciel qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, et que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette règle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions ; et nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes, et dans les premières places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, et sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étaient partagées et mesurées selon les services. Mais quel est ce serviteur fidèle qui entrera dans la joie du Seigneur, et que le Seigneur placera

1. *Matth.*, VI, 10.

dans le séjour des bienheureux et des élus ? C'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avait confié ; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocente, ou qui aura réparé ses désordres passés, et satisfait à Dieu, par la pénitence. Ce juste vigilant, appliqué, laborieux, qui, sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, et l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment ; c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, et que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclu, c'est-à-dire que quiconque n'aurait pas ce fonds de richesses spirituelles et de bonnes œuvres ne pourrait espérer d'y être admis ; et cela par une loi si absolue et si générale, que la Mère de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

3° Cette vérité, en nous instruisant, doit en même temps nous confondre. Le monde, frappé d'un certain éclat qui nous environne et qui nous éblouit, nous honore peut-être, et nous rend de faux hommages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens, et une grande fortune ; autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit, habileté, savoir, tout cela nous attire de la part des hommes des respects et des adorations qui flattent notre vanité, et qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous, et que nous soyons des divinités. Mais si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusqu'à perdre la foi, et qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, et pour nous faire rentrer dans notre néant ? Une seule pensée suffit : c'est que tout cela pris en soi-même ne nous donne pas devant Dieu le moindre degré de mérite, ni ne peut par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu. C'est que bien loin que Dieu, dans le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant et les recueillant dans son royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, et ne les y élèvera, qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection et de volonté à tout cela. C'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrâce de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu ; et qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, et même avec des avantages encore plus éclatants, selon l'opinion humaine, ont été rejetés de Dieu, et seront à jamais l'objet de sa haine et de ses vengeances.

4° Mais cette même vérité doit aussi nous consoler ; et en est-il un sujet plus solide que cette réflexion : Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me

sanctifier par l'observation de mes devoirs, et que c'est là l'unique voie qui conduit à cette souveraine béatitude ? La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures et des événements, peut bien faire les heureux du siècle et les malheureux ; mais elle ne fait rien auprès de Dieu ; et devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grâce, et qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, et d'accomplir exactement ses saintes et adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches et les grands de la terre, je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale et inébranlable ; c'est celle de Jésus-Christ : plus heureux mille fois, et même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu, et qui dans leur condition exécutent fidèlement les ordres de Dieu, puisque ce n'est qu'à ceux-là que Dieu destine une gloire immortelle !

5° Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont sanctifiée, et que Dieu a aussi singulièrement glorifiées dans cette sainte mère, savoir : sa pureté, son humilité, sa charité. Son inviolable pureté a sanctifié son corps, sa profonde humilité a sanctifié son esprit, et son ardente charité a sanctifié son cœur. Or, cette pureté virginale est glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous sommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en poussière, Marie, par un privilège particulier de sa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que, par une prérogative extraordinaire de sa conception, elle avait été exempte de la corruption du péché. Cette humilité est glorifiée par le plus haut point d'élévation où puisse atteindre une créature auprès du trône de Dieu. Différence admirable qui se rencontre entre la gloire du monde et celle des élus du Seigneur. L'orgueil est pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, et la gloire du monde ne manque guère d'inspirer l'orgueil ; mais la gloire des élus de Dieu n'est fondée que sur l'humilité, n'inspire que l'humilité, est d'un merveilleux accord avec l'humilité, en est même inséparable, et ne peut subsister sans l'humilité. Enfin, cette charité ardente est glorifiée par la plus intime union avec Dieu et la plus parfaite possession de Dieu. Tant que Marie a vécu sur la terre, elle a toujours aimé Dieu, et elle en a toujours été aimée : mais on peut dire du reste que son amour faisait en quelque sorte son martyre. Elle était surtout depuis l'ascension de Jésus-Christ, comme cette Epouse des Cantiques, qui, saintement passionnée pour son

Epoux, mais ne le voyant pas et ne le possédant pas selon toute l'étendue de ses désirs, le cherchait avec des empressements extrêmes, et ne cessait point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendait est venu et c'est celui de cette assomption glorieuse qui la met en état de goûter éternellement la présence de son bien-aimé, et de pouvoir, comme la même Epouse des Cantiques, s'écrier dans le ravissement de son âme : *J'ai trouvé celui que j'aime ; je le tiens, et jamais rien ne sera capable de me l'enlever* [1].

6° Voilà sur quoi il est d'une extrême conséquence pour nous de nous examiner à fond pour connaître nos véritables dispositions, et pour y remédier, supposé qu'elles ne soient pas telles qu'elles doivent être. Souvenons-nous que rien de souillé et d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu, qui est la pureté même, et ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossières : mais défions-nous des plus légers sentiments de notre cœur, et ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vue d'un ange, et l'Ecriture nous témoigne que les cieux mêmes ne sont pas purs aux yeux de Dieu : que sera-ce de nous ? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous élève et nous distingue dans le monde, non seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les païens en ont eu, et souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompenses que pour les humbles de cœur ; et si l'humilité de cœur n'a part dans notre modestie, il réprouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui, sous les apparences de l'humilité, cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Etre humble à proportion des avantages que nous avons reçus de Dieu, c'est la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité et une grande attention sur nous-mêmes, il est vrai ; mais la chose le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc attentifs, si ce n'est à nous défendre du poison le plus dangereux et le plus mortel, qui est l'orgueil du monde ? Marie, avec la dignité de Mère de Dieu, a bien su conserver un cœur et un esprit humbles : pourquoi, parmi de vaines grandeurs, ne conserverions-nous pas l'un et l'autre ? Quoi qu'il en soit, nous ne trouverons jamais grâce auprès de Dieu, si nous ne sommes humbles, et qu'au-

1. *Cant.*, III, 4.

tant que nous serons humbles. Ajoutons à cette sincère humilité une charité toute divine. Cet amour de Dieu est la consommation de toutes les vertus et de tous les mérites ; et comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il fasse dans la vie présente notre sanctification.

§ III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.

1° Le vrai culte de la Sainte Vierge est celui qui nous porte, avant toutes choses, à la prendre pour notre modèle, et à régler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit S. Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même temps du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs et de toutes leurs perfections. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, et ce qu'ils ont à observer et à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible et vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux et se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Évangile où il est parlé de la Mère de Dieu. Car, sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'Evangile en a rapporté les exemples les plus touchants des plus héroïques vertus ; et il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis et l'abrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions ; méditons souvent ce qu'elle a fait, et la manière dont elle l'a fait ; retraçons-nous en le souvenir dans les occasions ; nous éprouverons combien son exemple est efficace et engageant. Non seulement il nous servira d'une règle sûre pour nous bien conduire, mais il nous fortifiera et nous animera par une certaine onction de grâce qui lui est propre.

2° Ce que nous pourrons particulièrement remarquer dans l'Evangile au sujet de la Sainte Vierge, c'est, outre sa pureté, outre son humilité et son amour, la reconnaissance envers Dieu, le zèle pour l'honneur de Dieu, la foi et la confiance en Dieu, la préparation aux souffrances qui sont les épreuves de Dieu. La reconnaissance envers Dieu : jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maison d'Elisabeth ce merveilleux cantique : *Mon âme, glorifie le Seigneur*[1] ! Récitons-le tous les jours comme elle, et dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentiments fort affectueux et fort tendres,

1. *Luc.*, I. 46.

et il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zèle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils, dans le temple de Jérusalem! Est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu, et même ce que nous avons de plus cher? La foi et la confiance en Dieu : c'est par là qu'elle obtint de Jésus-Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que nous travaillions, et qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prières et de notre foi? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçait que son âme serait transpercée d'un glaive de douleur! Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions et aux adversités? Quand Dieu nous enverra des croix, représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils; car elle ne l'abandonna pas comme les disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples : il en est de même de toutes les autres vertus.

3° Une autre partie du culte que nous devons à la Sainte Vierge est de nous adresser à elle dans nos besoins, et de la reconnaître pour notre protectrice et notre avocate. Après la médiation de Jésus-Christ, nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Eglise a-t-elle sans cesse recours à cette mère du Sauveur. Prions-la comme l'Eglise la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Eglise lui recommande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison, d'une famille, mettons sous sa protection toute cette famille, toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter, ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeler. Excellente pratique, dont les effets ont été si salutaires à une infinité de pères chrétiens et de mères chrétiennes. Ils ont vu par là toutes leurs entreprises réussir, leurs vœux accomplis, et leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Eglise les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par notre exemple, et soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles, et qui nous paraissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public et solennel, qui est rendu à la Mère de

Dieu dans toute la terre. Joignons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur et l'indifférence qu'ont sur cela de lâches chrétiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est tiède et languissante. Pleins de la foi de l'Eglise, glorifions-nous de notre zèle pour Marie; et comme Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à l'honneur d'être du nombre de ses fidèles serviteurs.

4° Vous nous recevrez, Vierge sainte ; vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous et à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier; et dans votre souveraine béatitude, vous vous souviendrez de nos misères: elles sont grandes, elles sont innombrables, et vous les connaissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or voilà, Mère de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, et ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les grâces du ciel, et vous userez de tout votre pouvoir pour relever et pour fortifier notre faiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, Sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur qui s'est revêtu de nos infirmités pour les guérir et pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vues de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, et qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la cour céleste, tout rayonnant de gloire et couronné de toutes les splendeurs des saints. Que dis-je, ô Mère secourable ! vous suivrez vos propres sentiments, et vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des grâces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçues, et qui vous ont conduite à ce bienheureux terme où vous aspiriez, et où nous devons adresser nous mêmes toutes nos prétentions et toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons et ce que nous demandons par votre secours, c'est la grâce d'une vie innocente et fervente, la grâce d'une mort chrétienne et d'une heureuse persévérance, la grâce d'une pureté inaltérable et de l'âme et du corps, la grâce d'une humilité sincère et d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grâce d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant ; toutes les autres grâces qui vous ont sanctifiée, celle d'un vif ressentiment des bienfaits de Dieu, celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, simple, soumise, et d'un plein abandonnement au bon

plaisir de Dieu; celle d'une patience invincible en tout ce qui peut nous arriver de plus fâcheux, par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation, en servant à votre perfection; et ce sont aussi les puissants moyens qui nous serviront à suivre vos traces et à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, sinon au même rang, du moins à la même terre des vivants et au même royaume. Ainsi soit-il.

SEPTIÈME SERMON

(Par MANGIN, Vicaire général de Langres.)

DIVISION. — I. Ce qui rend la fête de l'Assomption si glorieuse à Marie. — II. Ce que nous devons faire pour participer à la gloire de cette fête.

Magnificata est hodie anima præ omnibus diebus vitæ meæ.

Mon âme a été glorifiée aujourd'hui plus que dans tous les jours de ma vie. (*Judith.* XII, 18.)

De toutes les fêtes que l'Eglise célèbre en l'honneur de Marie, il n'en est point pour elle de plus glorieuse, et pour nous de plus avantageuse que celle de sa triomphante Assomption; point de plus glorieuse pour elle, puisque celle-ci est la fin et l'accomplissement de toutes ses autres fêtes : *Finis et consummatio reliquorum illius festorum.* Dans les autres fêtes, ce n'est qu'une gloire imparfaite et commencée ; ici, c'est une gloire entière, parfaite et consommée. Quelque glorieuse, en effet, que nous paraisse sa Nativité par la joie qu'en témoignent le ciel et la terre, en voyant celle qui devait enfanter le Messie, cette gloire pourtant n'est pas pure, puisqu'elle n'est pas de durée : le mépris, la persécution, et la mort de son Fils, lui font bientôt perdre le souvenir de cette gloire. Si la conception du Fils de Dieu lui doit être glorieuse en recevant l'humanité du Sauveur dans ses chastes entrailles, combien ce jour de l'Assomption doit-il lui être plus glorieux, puisqu'elle reçoit aujourd'hui non seulement l'humanité de son Fils bien-aimé, mais qu'elle reçoit encore la plénitude de la Divinité ? Si la naissance du Sauveur lui cause de la joie par les chants d'allégresse que les anges font retentir dans les airs, par l'empressement des mages accourus de l'extrémité du monde pour l'adorer, combien ce jour doit-il lui être plus glorieux, puisqu'elle le voit adoré de toute la cour céleste, et qu'elle-même en est respectée et honorée? Si donc il est vrai de dire, qu'il n'y a point de fête plus glorieuse pour Marie que son Assomption triomphante, il n'est pas moins vrai de dire aussi, qu'il n'y en a point de plus avantageuse pour tous les chrétiens ; parce que Marie devenant aujourd'hui la

Reine du ciel et de la terre, elle devient, dit S. Bernard, une puissante avocate auprès de son Fils pour nous obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin dans le séjour de cette vie mortelle.

C'est donc avec raison que j'applique à Marie ces paroles de mon texte : *Magnificata est hodie anima mea præ omnibus diebus vitæ meæ.* Il est vrai, mon Dieu, que vous m'avez fait pendant tout le cours de ma vie plus de grâces que n'en méritait votre servante, mais il faut que j'avoue aujourd'hui publiquement, en reconnaissance des faveurs que vous m'avez faites, que ce jour est de tous les jours de ma vie le plus glorieux ; jour pour moi de pompe et de triomphe ; jour auquel mon âme est tout à la fois comblée d'une joie et d'une gloire parfaites. Pour vous donner, mes frères, quelque idée de cette gloire et qu'elle vous soit utile, je me borne à deux objets simplement qui feront les deux parties de ce discours. Dans la première, je vous ferai voir ce qui rend cette fête si glorieuse à Marie ; dans la seconde, ce que vous devez faire pour participer à la gloire de cette fête ; en deux mots, la gloire de cette fête, l'utilité de cette fête. C'est tout mon dessein et le sujet de votre favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Plus un mystère contient de prodiges, plus il contient de merveilles, plus il est grand et glorieux ; c'est pour cela que le mystère de la Résurrection du Sauveur est appelé le grand mystère, parce qu'il renferme tous les autres mystères, son incarnation, sa mort et son ascension. C'est sur ce même principe que j'avance que l'Assomption de la SainteVierge est de toutes ses fêtes la plus glorieuse, non seulement parce quelle est la fin et l'accomplissement de toutes les autres, mais parce qu'elle renferme de bien plus grandes merveilles, et en plus grand nombre. En effet, plus je m'arrête aux circonstances qui accompagnent cette fête, et plus j'y trouve de merveilles : sa mort en est une, sa résurrection en est une autre, et son assomption une autre. Sa mort est sans douleur, sa résurrection sans corruption, et son assomption est le comble de la gloire ; et, puisque c'est sur ces fondements que j'appuie toute la grandeur de cette fête, examinons chacune de ces circonstances en particulier. Commençons par sa mort sans douleur.

Pour bien comprendre la gloire de cette merveille, remontons, je vous prie, jusqu'à l'origine de la mort. Or vous le savez, et l'Apôtre nous l'apprend, que ce qui a introduit la mort dans le monde, que ce qui nous la rend si terrible et si douloureuse, c'est le péché. Si l'homme, sorti innocent des mains de son Créateur, avait su conserver la justice originelle dans

laquelle il avait été créé, Dieu, dit S. Augustin, l'aurait heureusement transféré de la vie à l'immortalité, sans passer par la mort, et ce privilège serait venu jusqu'à nous. Mais la rébellion de ce premier pécheur a entièrement défiguré cette belle face des choses ; elle nous a tous assujettis à la mort et à toutes les peines et les douleurs qui la précèdent et l'accompagnent. Nous naissons dans le péché, nous vivons dans le péché, il est juste que nous mourions les victimes de la maladie et de la douleur, tristes, mais inévitables suites du péché. D'où je tire cette conséquence si favorable à mon sujet, que pour mourir sans douleur, il faut naître et vivre sans péché. Or peut-on dire, sans manquer de piété et même de foi, que Marie ait été coupable d'aucun péché? On n'en peut imaginer que de deux sortes : le péché propre, c'est celui qui vient de notre choix et du mouvement de notre volonté ; le péché communicatif, c'est celui que nous contractons en naissant. Or on ne peut reprocher à Marie aucun de ces deux péchés ; car il est de foi, que jamais elle n'en commit de propres et de personnels, pas même des plus légers. Ayant reçu de Dieu un corps sans concupiscence, une âme intimement et inséparablement unie à Dieu, elle n'avait point d'inclination au péché ; d'un autre côté, on sait que cette impureté héréditaire, dont le souffle contagieux a corrompu toute la postérité d'Adam, a respecté Marie en particulier. Marie ayant été préservée de tout péché, la mort en elle ne sera donc pas l'effet du péché, elle ne gémira donc pas à sa dernière heure sous le fardeau du péché. L'auteur de son être, qui a pris soin de son entrée dans le monde, l'ayant garantie dès le moment de sa naissance des souillures du péché, ne souffrira pas qu'elle en éprouve les suites. Celui qui autrefois a mis sur le front du grand coupable Caïn un sceau divin que la mort même a respecté, en mettra un, dit S. Bernard, sur le cœur de la plus innocente de toutes les créatures pour écarter ces douleurs, ces violences, ces rigueurs, qui font frémir les plus intrépides quand ils sentent venir ce coup fatal qui doit leur ôter la vie. Non, toutes ces misères ne seront point pour Marie.

Mais, direz-vous, puisque Marie, quoique exempte du péché originel, est pourtant encore soumise à l'arrêt irrévocable de mort porté par Dieu même contre toute la postérité d'Adam, qu'est-ce donc qui l'a fait mourir? quel est le coup qui l'a frappée, et sous lequel la nature succombe en elle? Serait-ce faiblesse et défaillance, comme dans les hommes du premier âge? Serait-ce l'obéissance comme pour Moïse? Serait-ce l'excès de la joie comme pour la mère des Macchabées? Non, chrétiens, Marie, la plus noble et la plus parfaite des créatures, mérite un genre de mort plus noble et plus glorieux. Comblée des

plus rares faveurs de la part de son Dieu, elle n'aima que son Dieu, et c'est sous l'excès de ce même amour qu'elle finit son pèlerinage. Oui, je le dis, et sans crainte de me tromper, que son heureux trépas est un coup de l'amour triomphant, et non de la mort victorieuse.

O l'heureuse mort donc que celle de Marie ! Et qu'en pensent de ce genre de mort, tout ce que voudront certains esprits prétendus forts, gens de difficile croyance, accoutumés à blasphémer contre tout ce qu'ils ignorent, pour nous à qui le Saint-Esprit défend de remuer ces bornes anciennes et très respectables qui nous renferment depuis tant de siècles, nous reconnaissons avec joie que jamais les douleurs de la maladie, tristes filles du péché, n'approchèrent du lit de Marie, mais que l'amour pour son Fils, plus fort en elle que la mort, fut le glaive qui termina sa carrière sur cette terre d'exil ; je ne parle qu'après S. Jean Damascène, *præ amore Filii mortua est*.

Qui pourrait, en effet, chrétiens, vous marquer avec quelle ardeur elle se porta vers ce Fils, seul objet de ses désirs ? Déjà il me semble l'entendre dans les transports de son amour se plaindre de la longueur de son exil, et souhaiter avec ardeur la dissolution de son corps, afin de se voir réunie avec ce Fils bien-aimé. Non, le cerf altéré, qui court avec vitesse aux fontaines, n'est encore qu'une faible image de cette soif qui la brûlait de voir ce Fils adorable ; non, les larmes que les Israélites exilés à Babylone répandaient sur le bord des fleuves de cette ville infidèle, ne sont encore qu'un crayon très imparfait des larmes que son amour lui faisait répandre dans l'attente de ce bienheureux moment qui devait la réunir avec ce Fils, seul objet de son amour. Et il faut bien que cet amour fût le plus vif et le plus immense, puisque c'est dans l'excès et par l'excès de cet amour qu'elle expire. Une mort si aimable, une mort si merveilleuse et si glorieuse ne pouvait être suivie que d'une résurrection également glorieuse : aussi ai-je avancé que sa résurrection fut sans corruption.

Si l'empire de la mort se bornait simplement à séparer l'âme du corps, ce ne serait pas une merveille que Marie ressuscitât sans corruption. Mais, non ; car encore que nos corps après leur dissolution soient atterrés, sans mouvement et sans force, nos os décharnés et brisés, la mort, cette impitoyable mort, les poursuit et exerce sur eux ses cruautés jusque dans le tombeau, où elle leur ôte, dit Tertullien, jusqu'à la forme du cadavre, et n'a point de repos qu'ils ne soient entièrement détruits et retournés dans la cendre et la poussière, d'où ils sont sortis. Loin de Marie cette dernière des humiliations de la condition humaine, et, tandis que les corps des plus grands rois ne sont présentement dans le tombeau

que des spectacles d'horreur, le sien, toujours vivant en Dieu par sa pureté et son innocence, se fera craindre par la mort même, et triomphera de toutes ses rigueurs. Non pas pourtant que je veuille dire que Marie ait été exempte du tombeau ; il était nécessaire qu'elle y descendît, et pour faire voir qu'elle était une créature mortelle, et par hommage au dernier sacrifice de son Fils, la sainteté même, qui a daigné y descendre pour racheter ceux qui s'étaient vendus : mais elle n'y reste dans ce tombeau qu'autant de temps qu'il en faut pour montrer qu'elle est morte, puisque, bientôt après, ce Fils adorable la tire du sein de la mort, pour la faire passer à cette vie parfaite et glorieuse, que le reste des enfants de Dieu ne peut se promettre qu'à la fin des siècles. Et ne croyez pas que ce soit sans fondement que j'attribue à Marie un si rare privilège : il était dû à la grandeur de son mérite ; car, s'il est de l'équité que le corps qui appesantit l'âme, qui l'entraîne vers le dérèglement, et qui, étant rebelle à la raison, empêche que la raison ne soit soumise à Dieu, si, dis-je, il est juste que ce corps où est le principe de la corruption soit en quelque manière détruit et anéanti avant que de devenir glorieux, n'est-il pas juste aussi que le corps sacré de la Mère de Dieu, si pur et si parfaitement soumis à l'esprit, que ce corps où le péché n'avait jamais eu d'accès, ne fût jamais livré en proie à la mort. Par où, en effet, cette barbare eût-elle pu entamer un corps tout imprégné de la sublimité des vertus de l'âme de Marie ? Et par où s'y prendrait-elle ? Serait-ce par le cœur ? Mais ce cœur ne brûla jamais que pour Dieu ; tous ses mouvements n'ont eu d'autre but que de lui plaire ; la pourriture est le châtiment d'un cœur révolté, ingrat et mondain, qui n'a d'attache que pour les créatures. Serait-ce par le visage ? Elle vous convient cette pourriture, personnes mondaines, idolâtres de votre vaine beauté, et non au visage de la Reine des vierges, dont le partage fut toujours la modestie et la pudeur. Elle est due tout entière à vos yeux lascifs, par où entre et sort le poison mortel qui corrompt jusqu'à votre âme, et non aux yeux de Marie si chastes qu'elle se trouble à l'aspect d'un ange qui a la figure d'un homme. Serait-ce par ses lèvres qui se firent toujours une loi du silence, et qui ne servaient qu'à se répandre en prières et en louanges devant le Seigneur ? Non, ce châtiment vous est réservé, langues médisantes, plus mordantes que les dents du serpent, toujours enclines aux calomnies, aux faux rapports, aux injures, aux railleries, aux plaintes et aux murmures. Serait-ce par ses mains toujours occupées à faire le bien ? il n'appartient qu'aux mains souillées de ces crimes honteux, pleines d'injustices, de rapines, de devenir la pâture des vers. Serait-ce enfin par ses pieds qui, n'ayant jamais

marché dans la voie des pécheurs, n'ont suivi d'autres sentiers que ceux de la justice ? c'est votre sort à tous tant que vous êtes qui courez à ces jeux, à ces plaisirs, à ces divertissements, où règnent la mollesse, l'intempérance et mille autres vices : il est juste que ces membres que vous faites servir à l'injustice, soient abattus, pourris et détruits, car comment des corps si criminels et si peu conformes à ceux de Jésus-Christ pourraient-ils être glorifiés sans passer par les mains de la pourriture ? Mais Marie qui porte au tombeau un corps exempt de toutes les souillures du péché, un corps toujours parfaitement soumis à son âme, comme son âme l'était à Dieu, elle doit en sortir sans la moindre lésion.

Et quand bien même vous refuseriez à la pureté, à la sainteté du corps de Marie, le glorieux privilège de l'incorruptibilité, ne lui serait-il toujours pas dû en qualité de Mère du Fils de Dieu ? N'est-ce pas de ce corps qu'a été formé celui de Jésus-Christ ? N'est-ce pas dans ce corps qu'elle l'a porté et nourri pendant neuf mois ? Quelle apparence donc que ce corps qui a servi à de si divins ministères, ait été le trophée de la mort ? Quelle apparence que ce vase sacré rempli de toute l'onction de la Divinité, et qui lui avait servi de temple, devînt la nourriture des reptiles les plus abjects ? et qu'il dût demeurer dans l'opprobre de la poussière jusqu'au temps de la résurrection générale ? Cette pensée, sans doute, vous fait horreur, et déjà vous comprenez combien elle est opposée à l'honneur de la Mère et à la gloire du Fils, parce qu'enfin entre la Mère et le Fils il y a une union bien étroite, union si étroite et si parfaite que. selon S. Augustin, la chair de Marie est en quelque sorte la chair de Jésus-Christ, *caro Mariæ, caro Christi*. Si donc la chair de Marie eût été la proie des vers, tandis que celle de Jésus-Christ est dans la gloire, quel honneur eût-ce été pour Jésus-Christ, et quel sujet pour Marie de se plaindre de ce qu'il laissait dans le tombeau un corps qui lui avait fourni de son sang pour former le sien, et qui avait été le premier temple où il avait offert son premier sacrifice. Il était donc, comme vous voyez, de l'intérêt de Jésus-Christ que ce corps choisi pour être le sanctuaire de la Divinité, ne fût pas rongé des vers non plus que le sien, il y allait de la gloire de Dieu que les privilèges de la chair du Fils s'étendissent sur celle de la Mère, aussi le Saint-Esprit les lui attribue-t-il, ayant pris soin de ne pas séparer ces deux résurrections Ecoutez comme il nous parle par la bouche du Roi-Prophète : *Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos*. C'est en ces termes si clairs et si précis qu'il nous annonce la résurrection de Jésus-Christ, ensuite il ajoute : *vous et l'Arche où éclate votre sainteté*. Or qui peut douter que cette arche

pour laquelle le Prophète demande la résurrection, et à qui il prédit qu'elle l'aura, ne soit la Vierge sainte, vraie Arche de l'alliance, puisqu'elle a été digne de porter Jésus-Christ dans son sein, dont la manne et les tables n'étaient que la figure. Il est donc vrai que Marie a triomphé de la mort, que le tombeau ne se réjouira point d'une si glorieuse dépouille, ayant été enlevée au Ciel en corps et en âme par la vertu de son Fils. Ne la cherchons donc pas cette Arche vivante parmi les morts, et cherchons-la plutôt dans le Ciel, où elle est reçue en triomphe et élevée au plus haut degré de gloire.

Quel esprit en effet est assez pénétrant, quelle langue assez diserte pour concevoir et exprimer toute l'étendue de cette gloire ? Car si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, ni le cœur de l'homme compris la grandeur de la récompense que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, qui pourra comprendre l'excès de la gloire dont Dieu a comblé dans le Ciel celle qui l'a conçu et enfanté sur la terre ? Gloire immense, puisqu'elle l'a mis au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu ; gloire ineffable, parce qu'il n'y a que Dieu qui en connaisse le prix et la grandeur, n'y ayant que lui qui connaisse le prix et la grandeur de ses mérites. Gloire pleine de joie et de délices, délices si abondantes que les esprits bienheureux en sont surpris et saisis d'étonnement, gloire enfin si entière et si parfaite et remplie de tant de puissance qu'elle l'associe en quelque façon à la royauté et à la souveraineté de Dieu, puisque, dans ce jour elle devient la Reine du Ciel, la Souveraine du monde, et la dispensatrice des grâces de Dieu. Et ce n'est point ici une exagération, car je ne vous dis rien que ce que l'Eglise nous annonce aujourd'hui, en nous la représentant enlevée dans le Ciel en corps et en âme, et élevée au-dessus de tous les chœurs célestes, où elle tient comme reine la première place auprès de son Fils. Je ne vous dis rien qui n'ait son fondement dans l'Ecriture : David nous y dépeint tous les habitants du Ciel, comme autant de souverains portant des couronnes sur leurs têtes, et S. Jean, dans son Apocalypse, compose celle de la Vierge d'étoiles brillantes, pour nous en marquer la différence, voulant par là nous faire entendre, qu'autant que les étoiles sont éloignées de la terre, autant la couronne de Marie est élevée au-dessus de celles des autres saints, et approche de celle de son adorable Fils. Enfin, je ne vous dis rien qui ne soit conforme à l'équité et à la justice : Marie a plus donné à Dieu, elle en doit recevoir davantage ; elle l'a revêtu de sa chair, il l'a couronné des rayons les plus éclatants de sa gloire ; son corps et son âme ont rendu plus de services à Jésus-Christ, elle doit en recevoir une plus abondante récompense ; elle a amassé plus de mérites, elle doit trouver

plus de riches trésors ; elle a été plus semblable à son Fils dans sa croix, son Fils l'a rendue plus semblable à lui à sa droite, elle est entrée plus avant dans sa joie et ses délices ; elle a pris plus de part à ses abaissements, elle passera donc aussi du plus bas degré de l'humiliation au plus haut degré de gloire, et, laissant au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas Dieu, elle ne verra au-dessus de son trône que celui de son Bien-Aimé, *in perpetuum coronata triumphat.*

Voilà, mes frères, ce que fait pour Marie celui qui fait vivre et mourir quand il lui plaît. Jouissez donc, Vierge sainte, jouissez de votre gloire, nous applaudissons de grand cœur à votre triomphe, et puisque c'est pour nous aussi bien que pour vous que le Roi de gloire a placé sur votre front le diadème de son Royaume, n'arrêtez pas si fort vos regards sur les grandeurs du Ciel, que vous ne les jetiez quelquefois sur les misères de la terre ; que les délices du Paradis ne vous fassent pas oublier que nous gémissons encore sous la pesanteur de notre chair et dans l'exil. Sûre de votre bonheur, occupez-vous du nôtre, soyez notre Protectrice. Elle le sera sans doute, pourvu toutefois que nous nous en rendions dignes par l'imitation de ses vertus, c'est le fruit et les avantages que nous devons tirer de son triomphe, et le sujet de la seconde partie que nous allons finir en quelques mots.

SECONDE PARTIE.

L'intention de l'Eglise en nous remettant devant les yeux le bonheur dont jouissent les saints, et la gloire immortelle dont Dieu récompense leurs généreux combats, n'est pas simplement que nous soyons les spectateurs oisifs de leurs triomphes, elle veut de plus que nous y prenions part en les honorant par un culte religieux. Or la meilleure manière de les honorer, le culte qui leur est le plus agréable, dit S. Augustin, c'est l'imitation de leurs vertus, *laudatio sanctorum est imitatio virtutum ;* sans cela, sans cette imitation, en vain célébrerions-nous leurs fêtes, en vain compterions-nous sur leurs secours et sur leur protection. « Jamais, non, jamais, dit S. Ambroise, ils ne prendront part à nos intérêts devant Dieu, tant qu'ils ne reconnaîtront point en nous leurs vertus. »

Or si cela est vrai dans les saints en général, il l'est encore plus particulièrement par rapport à Marie, ce qui fait dire à un Père de l'Eglise, que de toutes les louanges que nous lui donnons, rien ne l'honore davantage que la ressemblance et la conformité de notre vie avec la sienne, *non tam illi prodest nostra laudatio quam illius imitatio.* D'où je conclus que, pour honorer dignement l'Assomption de Marie, et pour nous rendre cette fête utile et avantageuse, nous devons l'imi-

ter. Mais en quoi particulièrement le devons-nous dans cette fête? Marie nous l'apprend dans sa mort, dans sa résurrection et dans son assomption. Elle meurt sans douleur, parce qu'elle meurt par son amour; sa résurrection est sans corruption, parce que jamais la corruption du péché ne souilla son corps; son assomption l'élève au plus haut degré de gloire, parce qu'elle s'abaissa toujours au-dessous de toutes les créatures. Trois choses que nous ne devons pas perdre de vue, et qui nous apprennent que, pour mourir saintement, ressusciter glorieusement, et régner éternellement dans la gloire, nous devons vivre dans l'amour, dans la pureté de mœurs, et l'humiliation du cœur, trois choses qui ont fait le bonheur de Marie, et trois choses qui, nous la rendant propice, feront le nôtre. Un mot sur chacune.

Quoique mourir sans douleur et par les douces langueurs de l'amour divin, soit un privilège singulier qui n'était dû qu'à Marie, et que nous ne puissions pas nous flatter de mourir de ce noble genre de mort, étant pécheurs, il est juste que nous expiions par les douleurs effectives de la mort, les faux plaisirs de la vie. Ne désespérons cependant pas de pouvoir entrer dans l'esprit de ce mystère et d'approcher de notre modèle, tout inimitable qu'il soit, car il y a une grande distance entre mourir de l'amour, et mourir de la mort des pécheurs. Si nous ne pouvons pas prétendre à la gloire de mourir par choix et par amour comme Marie, nous pouvons avoir l'espérance de mourir dans l'amour. Ainsi, quand je dis que nous devons imiter l'amour de Marie, ce n'est pas que je demande que comme elle vous mouriez par l'excès de l'amour. Mais ce que je demande, ce qui est de votre devoir, ce que Dieu vous ordonne et à quoi vous ne pouvez manquer sans péché, c'est que si la charité n'est pas le principe ou le motif de votre mort, du moins qu'il soit le principe de votre vie, qu'il vous détache de toutes les choses créées, et qu'il vous fasse soupirer sans cesse après le souverain bonheur. Car le regret de quitter le monde à la mort n'a sa source que dans le trop grand attachement qu'on a pour lui. Plus on a d'amour pour la vie, plus on souffre de douleur quand il faut l'abandonner. Que le monde donc, et tout ce qui ne subsistera pas dans l'éternité, ne vous soit rien; regardez avec mépris tous ses faux plaisirs, ses liens, ses richesses, ses honneurs, ses dignités, ses grandeurs; éloignez-vous avec soin de tout ce qui n'est pas l'unique nécessaire, ne tenez à votre chair que pour lui ôter chaque jour. Par là vous laisserez peu de choses à faire à la mort; ses douleurs, ses rigueurs, ses déplaisirs, se changeront pour vous en douceurs, ce qui vous donnera part au premier privilège de Marie.

Mais j'en vois un second, c'est la résurrection sans corruption. Quel fruit, quel avantage espérerions-nous de tirer de ce rare privilège? Serait-ce la gloire d'une résurrection prématurée? Non, mes frères, car c'est un jugement porté contre nous qu'aussitôt après notre mort, nos corps où a régné le péché porteront le châtiment dû au péché, qu'ils seront détruits, anéantis, réduits en poussière dans le tombeau, où ils demeureront les victimes de la mort jusqu'au temps de la résurrection générale. Alors nos âmes se réunissant à leurs corps, ces corps ressusciteront pour ne plus mourir: voilà ce qui est certain et indubitable. Mais sera-ce pour la gloire ou pour la confusion que nous ressusciterons; sera-ce pour être éternellement heureux, ou éternellement malheureux, c'est ce que je ne sais pas. Ce que je sais et ce qui me fait trembler pour nous et pour moi, c'est que la bonne ou la mauvaise vie en décidera, car nous ne recueillerons à la mort que ce que nous aurons semé pendant la vie. D'où j'infère que, puisque nous ne pouvons pas éviter la corruption après la mort, nous devons tellement régler notre vie sur celle de Marie, que nos corps soient trouvés dignes de ressusciter pour la gloire au grand jour du Seigneur, et que nous méritions d'entendre sortir de la bouche du Souverain Juge ces douces et consolantes paroles: *Venez les bénits de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde,* paroles qui assureront notre bonheur pendant l'éternité, et qui nous associeront à la gloire de Marie après avoir été ses imitateurs sur la terre. Que si, au contraire, vous ne songez en cette vie qu'à contenter vos passions et votre amour désordonné des biens de la terre, et que vous mouriez dans la corruption du péché, quelle apparence que vous ressuscitiez pour le Ciel, et sur quoi sera fondée votre espérance pour une félicité éternelle qui est la récompense d'une vie sainte et chrétienne? Tandis que par vos œuvres toutes criminelles vous démentez la foi de la résurrection, ne devez-vous pas craindre d'être confondus avec ceux qui la rejettent? Car le Seigneur, vengeur de sa loi méprisée, au lieu de vous dire comme à Marie, de vous lever de votre tombeau pour entrer dans son repos, vous dira, au contraire, de vous lever pour porter éternellement le corps du péché et la corruption d'Adam dans un supplice sans fin. Fuyons, chrétiens, fuyons ce dernier des malheurs, aspirons plutôt à la gloire de Marie par une profonde et sincère humilité. C'est le troisième moyen d'honorer son triomphe, et le troisième avantage que nous devons retirer de son assomption triomphante.

On peut dire de la Mère de Dieu ce que S. Paul a dit de son Fils, qu'il n'était monté que parce qu'il était descendu,

quod autem ascendit quid est, nisi quia descendit. Il en est de même de Marie: le principe et la mesure de son élévation dans la gloire, est son humilité. S'il n'est point de créature placée si haut, c'est que nulle créature n'était descendue si bas; si elle est revêtue d'une gloire proportionnée à la qualité de Mère de Dieu, c'est parce qu'elle avait pris la qualité de servante du Seigneur. Si son trône touche de plus près à celui de son fils, c'est parce qu'elle s'était ensevelie avec lui dans la grotte obscure de Bethléem; si elle est élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, c'est parce qu'elle s'était abaissée au-dessous de tous les hommes; en sorte que l'on peut dire que la gloire immense dont elle jouit, est moins une faveur que la récompense de sa profonde humilité. Puis donc que c'est par elle qu'on monte de la terre au ciel, qu'on passe du centre de l'abjection sur le trône de la gloire, apprenons de Marie à humilier nos cœurs sous la main toute-puissante de Dieu; bannissons toutes pensées vaines et orgueilleuses, tout désir de grandeur et d'élévation, toute envie de nous agrandir et de nous faire un rang dans le monde. Sans cela, en vain nous assemblerions-nous dans ce temple pour célébrer les louanges de Marie, en vain contribuerions-nous du nôtre pour l'ornement de ses autels, en vain nous enrôlerions-nous dans les confréries que l'Eglise a instituées à son honneur; tout cela n'est rien sans l'humilité du cœur.

Apprenons donc aujourd'hui, mes frères, à mettre notre dévotion envers Marie dans la pratique fidèle de ses vertus. Nous le devons, engagés que nous sommes au service de cette Reine de l'univers, autant par le titre de Français que par le devoir de bons chrétiens. C'est dans ce jour que Louis XIII, pénétré des grandeurs et de la puissance de la Sainte Vierge, et en reconnaissance des faveurs singulières qu'il en avait reçues, rendit sa couronne tributaire de la sienne, en se consacrant lui et ses enfants, son royaume et la France entière par un vœu public au culte de Marie[1]. Ses successeurs renouvelèrent ce vœu chaque année au jour de l'Assomption. C'est à l'occasion de ce vœu que les évêques de France instituèrent la procession qui se fait en ce jour. Il n'y a plus de rois en France, mais le peuple fidèle maintient et renouvelle chaque année cette consécration, et la France est toujours le royaume de Marie. Elle nous a prouvé, par plusieurs apparitions faites en France dans le cours du XIX^e^ siècle, qu'elle aime la France et qu'elle est toute disposée à le prouver si nous l'en prions. Recevez donc, ô Vierge sainte, la consécration de la France. Obtenez

1. Comme l'auteur parle ensuite longuement de la piété des Bourbons, nous remplaçons ce passage par quelques mots plus appropriés à notre temps.

pour nous tous la crainte du Seigneur et l'amour de sa sainte loi ; que ces deux vertus soient notre partage pendant tous les jours de notre vie ; ce sera le moyen de nous rendre imitateurs de vos vertus, et celui d'être couronnés avec vous dans l'éternité, c'est ce que je vous souhaite, etc.

HUITIÈME SERMON

(Par le P. Beurrier, Eudiste.)

Division. — Le choix que Marie a fait du détachement le plus général lui a procuré la plus précieuse de toutes les morts. — II. Le choix que Marie a fait des humiliations les plus profondes, lui a procuré le plus éclatant de tous les triomphes.

Maria optimam partem elegit.

Marie a choisi la meilleure part. (*Luc.*, x, 42.)

Pendant que Marthe, après avoir reçu Jésus-Christ dans sa maison, s'empressait à préparer le repas qu'elle lui voulait donner, Marie sa sœur, assise aux pieds de son divin Maître, écoutait ses oracles avec une tranquillité qui causa quelque trouble à Marthe, et qui lui fit se plaindre à Jésus-Christ même de ce que sa sœur, la laissant seule dans le travail, restait dans l'inaction. Mais le Sauveur, à qui la contemplation de Marie plaisait encore plus que les soins empressés de Marthe, au lieu de blâmer le saint repos où elle était, en prit hautement la défense, et assura qu'elle avait choisi la meilleure part : *Maria optimam partem elegit*. Voilà, mes frères, un précis de l'évangile de ce jour, d'où j'ai tiré les paroles de mon texte, qui, dans le sens propre et littéral, conviennent à Marie, sœur de Marthe.

Mais l'application que l'Eglise en fait à Marie, mère de Jésus, m'engage à les lui appliquer aussi, et à dire que cette auguste Vierge est de toutes les créatures celle qui a choisi la meilleure part : *Maria optimam partem elegit.*

Oui, chrétiens, la très sainte Vierge a été en toutes choses la mieux partagée entre toutes les créatures. Il ne faudrait, pour s'en convaincre, qu'un coup d'œil sur son immaculée conception, sur sa nativité glorieuse, et sur sa divine maternité. Mais sans parler de tous ces mystères, bornons-nous aux deux principaux que l'Eglise célèbre en ce jour : c'est-à-dire, à son bienheureux trépas et à sa triomphante assomption. Nous verrons que dans l'un et dans l'autre Marie a choisi la meilleure part : *Maria optimam partem elegit.*

Nous devons, il est vrai, considérer les faveurs qu'elle reçoit en sortant du monde et en entrant au ciel, comme un effet de la libéralité de Dieu à son égard ; mais nous pouvons

aussi les regarder comme la récompense de sa fidélité à l'égard de Dieu, et comme une suite des vertus qu'elle a pratiquées pendant le cours de la vie ; car si elle quitte le monde sans regret, c'est qu'elle y a vécu sans attache ; si elle est élevée si haut dans le ciel, c'est qu'elle s'est abaissée bien bas sur la terre. Par conséquent sa sainte mort et son assomption glorieuse peuvent être envisagées comme la suite du choix qu'elle a fait de vivre dans le détachement et dans les humiliations.

C'est donc sous ce double point de vue que j'ai dessein de vous représenter le mystère que nous célébrons aujourd'hui, en faisant voir premièrement comment le choix que Marie a fait du détachement le plus général, lui a procuré la plus précieuse de toutes les morts ; secondement, comment le choix que Marie a fait des humiliations les plus profondes, lui a procuré le plus éclatant de tous les triomphes. Voilà en deux mots le partage de ce discours. Pour obtenir du ciel la grâce d'en profiter, adressons-nous à Marie même, et lui disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Quand Jésus-Christ, après avoir achevé le grand ouvrage de notre rédemption, quitta ce monde, et retourna vers son Père, Marie le suivit d'esprit et de cœur. Dès ce moment, ses pensées et ses désirs se portèrent vers le ciel où était son trésor ; et dans tout le reste de sa vie elle ne se considéra sur la terre que comme dans un lieu de bannissement où elle ne voyait plus rien qui fût digne de ses regards. Hélas ! disait-elle souvent, à l'exemple du saint roi David, que mon pèlerinage est long, et quelle est grande l'ardeur avec laquelle je souhaiterais de sortir au plus tôt de cette région de morts, pour entrer dans la terre des vivants ! Mais il faut que je reste encore ici-bas. Vous le voulez, ô mon Dieu, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne.

Oui, mes chers auditeurs, Dieu voulut que Marie restât dans ce monde plusieurs années après son ascension, tant pour procurer aux premiers fidèles l'utilité de ses conseils et de ses exemples, que pour procurer à Marie même le moyen d'amasser d'immenses trésors de mérites : et comme la divine volonté fut toujours pour elle une règle inviolable, elle consentit avec joie au retardement de son bonheur.

Sa sainte mort. — La mort étant quelque chose de terrible pour le commun des hommes, nous admirons la patience avec laquelle les vrais fidèles la reçoivent ; nous admirons encore plus la joie que les saints témoignent à son approche. Mais ce que nous devons admirer dans Marie, c'est que la vie étant

pour elle, après l'ascension de son Fils, un vrai supplice, elle l'ait néanmoins soufferte en patience, et qu'étant assurée que le jour de sa mort serait le commencement de son bonheur, elle ait eu le courage de le voir différé si longtemps. Mais enfin, après une si longue attente, il arriva, ce jour, cet heureux jour que Dieu avait marqué pour la fin d'une si belle vie ; et Marie, à qui, selon une ancienne tradition, un céleste messager en apporta l'heureuse nouvelle, s'y prépara par un redoublement de ferveur.

L'envoyé de Dieu, choisi pour cette illustre ambassade, annonça donc à Marie que ses vœux allaient être exaucés, et qu'ayant acquis une plénitude entière, ou plutôt une surabondance, en quelque sorte infinie de grâces et de mérites, il ne lui restait plus que de recevoir la couronne de justice qui lui était préparée. Quelle allégresse, quel ravissement, quel transport ne lui causa pas une si heureuse nouvelle ? Combien de fois ne chanta-t-elle pas, du moins au fond de son cœur, ce verset du Roi-Prophète : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* (*Psal.* CXXI, 1) : Je me suis réjoui, parce qu'on m'a dit que j'irai bientôt dans la maison du Seigneur.

C'est à juste titre, Vierge sainte, que vous vous réjouissez de votre sortie du monde : mais l'Eglise n'a-t-elle pas aussi un juste sujet de s'en affliger ? Que fera-t-elle, cette Eglise naissante, après qu'elle ne vous possédera plus ? Ne craignons rien, mes frères ; si la mort de Marie enlève aux premiers fidèles la meilleure de toutes les mères, son entrée dans le ciel va leur procurer la plus puissante de toutes les protectrices ; et ne pouvant plus les soutenir par ses exemples, elle les soutiendra par ses prières.

Depuis la mort de son Fils, elle a consolé les disciples affligés de l'absence de leur Maître ; elle a éclairé par ses conseils ceux qui se sont adressés à elle dans leurs doutes ; elle a édifié par ses vertus ceux qui ont eu le bonheur d'en être les témoins. Ce qu'elle a fait pendant sa vie, elle le fait au jour de sa mort, puisqu'elle meurt en présence des apôtres, auxquels, comme à ses chers enfants, elle donne le dernier avis, en les assurant de sa protection auprès de Dieu.

Jugez, chrétiens, quelle fut la douleur des disciples de Jésus-Christ, quand ils se virent à la veille d'une si grande perte. Ah ! que cette séparation leur fut sensible, et qu'elle leur coûta de larmes ! Mais Marie elle-même en arrêta le cours, en leur communiquant quelque chose de la joie dont son cœur était rempli. Et comment n'eût-elle pas été dans la joie ? Ce monde étant pour elle une mer orageuse où elle n'avait point, il est vrai, de naufrage à craindre, mais où elle ne jouissait

pas encore de la tranquillité qui fait le bonheur des saints, elle regardait son trépas comme un vent favorable qui allait l'introduire dans l'heureux port du ciel. La mort, envisagée sous ce point de vue, ne devait-elle pas lui causer la joie la plus parfaite ? Oui, mes chers auditeurs, et cette joie fut si extraordinaire, qu'elle eût été capable de lui donner la mort, si la Mère du divin amour avait pu mourir autrement que par l'amour même : *Mater pulchræ dilectionis.* (*Eccli.*, XXIV 24.) Car ne nous figurons pas dans la mort de Marie quelque chose de semblable à ce qui arrive en celle des autres hommes. Non, ce ne fut ni la violence de la maladie, ni la défaillance de la nature, ni aucun des accidents ordinaires, mais uniquement l'effort de l'amour divin qui lui ôta la vie. Mourir dans l'amour de Dieu, c'est une grâce commune à tous les élus ; mourir pour l'amour de Dieu, c'est une faveur particulière aux martyrs ; mais mourir d'amour pour Dieu, c'est une prérogative qui n'a été accordée qu'à un très petit nombre de ceux d'entre les saints qui se sont le plus abandonnés pendant leur vie à l'exercice du saint amour.

Marie ayant donc elle seule plus aimé Dieu que tous les saints ensemble, on doit regarder son trépas comme un miracle d'amour, ou plutôt comme une cessation de miracle. En effet, il en fallait un continuel pour empêcher à chaque instant que le feu de la charité qui brûlait dans son cœur ne lui donnât la mort ; car si l'amour des Thérèse, des Xavier, des Philippe de Néri et de quelques autres, produisait jusque sur leurs corps un feu si extraordinaire, qu'on s'étonnait comment ils pouvaient vivre, on doit encore plus s'étonner que Marie ait pu vivre si longtemps ; et on peut dire que si le feu sacré que Dieu avait allumé dans son cœur au premier moment de sa conception, s'augmenta toujours de plus en plus sans la consumer, ce fut par un miracle du premier ordre. Mais quand Jésus-Christ voulut récompenser sa sainte mère, il fit cesser ce miracle qui la faisait vivre, et permit au divin amour d'exercer sur son corps virginal une douce violence qui lui causa de ces saintes langueurs dont l'Epouse se plaint si amoureusement dans les *Cantiques*.

Comme un cerf altéré désire une claire fontaine, ainsi mon âme, ô mon Dieu, désire-t-elle de s'unir à vous. Seigneur Jésus, qui êtes tout ensemble et mon Fils et mon Père, ah ! je ne puis plus vivre séparée de vous. Venez donc à mon secours : *Veni, Domine Jesu* (*Apoc.*, XXII, 20) ; venez délivrer mon âme de la prison de ce corps, afin qu'elle puisse chanter plus librement le cantique de votre amour : *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo.* (*Psal.*, CXLI, 8.)

Tels furent les désirs ardents par lesquels Marie voulut se

préparer à la mort ; tels furent les fleurs et les fruits dont cette chaste épouse se soutint dans ses amoureuses défaillances ; tels furent les messagers qu'elle envoya vers le bien-aimé de son cœur, pour lui annoncer qu'elle languissait d'amour : *Nuntietis ei quia amore langueo.* (*Cant.*, v, 8.) Des prières si ferventes ne pouvaient manquer d'être exaucées ; aussi le furent-elles ; et Jésus-Christ, en reconnaissance de ce que sa sainte mère avait assisté à sa mort, voulut sans doute assister à la sienne et l'honorer de sa présence.

Réjouissez-vous donc, Vierge sainte, voici enfin l'heureux moment après lequel vous soupiriez depuis tant d'années. Voici le terme de vos travaux, la récompense de vos vertus, la couronne de vos mérites. Votre adorable Fils vous invite à la recevoir, cette couronne éclatante, en vous disant avec amour : Venez, ma bien-aimée, venez du mont Liban, et vous serez couronnée : *Veni de Libano, sponsa mea ; veni, coronaberis.* (*Cant.*, iv, 8.) Une si favorable invitation augmentant la charité dans le cœur de Marie, lui fit produire un acte d'amour si parfait qu'il surpassait en ferveur tous ceux qu'elle avait produits jusque-là. Aussi fut-il le dernier de sa vie ; car les autres ayant peu à peu diminué ses forces, celui-ci acheva de les consumer, et détruisit entièrement le lien qui unissait son âme et son corps.

Ainsi mourut la plus pure de toutes les vierges, la plus heureuse de toutes les mères, la plus sainte de toutes les créatures ; aussi mourut-elle de la plus précieuse de toutes les morts ; car, comme dit S. Augustin, si la mort des saints est précieuse devant Dieu, combien doit l'être davantage celle de l'incomparable Marie : *Si omnium sanctorum mors pretiosa, Mariæ certe est pretiosissima.* Oui, Vierge sainte, votre mort est, après celle de Jésus, la plus précieuse qui fut jamais ; précieuse aux yeux de Dieu qui seul en connaît tout le prix, et qui est seul capable de vous en récompenser ; précieuse aux yeux des anges qui en sont ravis d'étonnement, et qui se réjouissent du bonheur dont elle vous met en possession ; précieuse aux yeux des apôtres qui en sont les témoins, et qui vous regardent avec raison comme le plus parfait de tous les modèles qu'on puisse se proposer pour se préparer à bien mourir.

Modèle d'une bonne mort. — C'est ainsi, mes frères, que nous devons regarder l'heureuse mort de la très sainte Vierge. Car elle ne doit pas être pour nous l'objet d'une admiration stérile. Il est vrai qu'elle y reçut des faveurs auxquelles nous ne pouvons pas prétendre ; mais ce que nous devons faire pour nous procurer une bonne mort, c'est d'imiter ce qu'elle fit pour se préparer à la sienne.

Quoique sa mort ne dût être qu'un doux sommeil; et qu'elle n'eût rien à craindre des dangers auxquels les autres hommes sont exposés en ce dernier moment, elle y apporta néanmoins autant de préparation que si son bonheur éternel en eût dépendu. Ainsi, quand la paix où elle se trouva pour lors n'eût pas été une suite de son exemption du péché, elle l'eût obtenue par le détachement où elle passa toute sa vie. En effet, si les douleurs qu'on éprouve en mourant ne viennent que de l'amertume que cause la séparation de ce qu'on a de plus cher au monde, il est sûr que plus on meurt détaché du monde, moins on a de peine à mourir, et que, comme dit S. Jérôme, celui qui serait alors libre de toute attache, mourrait non seulement sans peine, mais même avec plaisir. Il n'est donc pas étonnant que la Sainte Vierge n'ait pas éprouvé les douleurs de la mort, puisqu'elle s'y prépara par un entier détachement du monde.

Détachement qu'elle pratiqua dès ses premières années, puisque dès l'âge le plus tendre elle renonça, comme on croit, au moins d'esprit et de cœur, aux prétentions qu'elle pouvait avoir dans le monde. Détachement qui s'augmenta de beaucoup, quand elle conçut dans son chaste sein le Créateur et le Rédempteur du monde : mais détachement qui se perfectionna beaucoup plus encore lorsque Jésus-Christ abandonna le monde. Alors le désir que Marie avait de sortir du monde augmenta de jour en jour. Elle ne soupira plus qu'après l'heureux moment où il lui serait permis de suivre son Fils au ciel. Comment aurait-elle donc pu quitter avec douleur un monde dont elle était détachée depuis si longtemps ? comment aurait-elle pu craindre une mort qu'elle désirait depuis tant d'années ? Non, mes frères, elle ne la craignit point ; elle n'y éprouva que la tranquillité la plus parfaite, et on n'a pas lieu d'en être surpris.

On n'a pas lieu de l'être non plus, de voir la plupart des chrétiens mourir dans les plus violentes agitations. Car puisqu'on meurt ordinairement comme on a vécu, une vie tout opposée à celle de Marie ne peut pas être suivie d'une mort semblable à la sienne. Il est vrai qu'on ne doit pas se promettre à l'heure de la mort une entière exemption de craintes et de douleurs ; mais il est constant qu'on s'en épargnerait beaucoup, si on se préparait comme il faut à ce dernier passage : et Dieu nous donne le choix de mourir dans le trouble ou dans la paix ; dans le trouble, si la mort nous trouve attachés au monde ; dans la paix, si nous avons soin de nous détacher du monde avant la mort. Trouble d'autant plus violent que les liens seront plus forts et plus étroits ; paix d'autant plus profonde que le détachement sera plus général. En

ceci, comme en tout le reste, Marie a choisi la meilleure part ; comment sommes-nous si aveugles que de prendre la plus mauvaise ?

Elle mourut avec plaisir, parce qu'elle avait vécu dans la douleur. Comment espérons-nous mourir sans douleur, si nous ne cherchons qu'à vivre dans le plaisir ? Elle n'eut point de peine à quitter le monde, parce qu'elle n'y avait point d'attache. Comment espérons-nous le quitter sans regret, si nous lui permettons de serrer de plus en plus les liens dont il nous captive ? Elle vit avec joie la fin de sa vie mortelle, parce qu'elle soupirait depuis longtemps après une meilleure vie. Comment espérons-nous n'être point effrayés à la fin de la nôtre, si nous ne pensons pas plus à la vie future que si nous devions jouir toujours de la vie présente ?

Ah ! chrétiens, que l'on mourrait content, si, comme Marie, on vivait détaché du monde ! On quitterait sans peine ce qu'on aurait possédé sans affection. Mais non. Le monde plaît et on s'y attache ; d'où il arrive que quand la mort vient nous en retirer, elle ne le peut faire qu'en nous arrachant avec violence ; et c'est ce qui nous cause les plus violentes douleurs. Voyez au lit de la mort cet homme qui a vécu attaché au monde : on croirait que la vue d'une mort prochaine le détacherait des créatures : non. Quoiqu'il en connaisse mieux que jamais la vanité, par une espèce d'enchantement, il s'y affectionne de plus en plus. De là ces agitations violentes qui lui font dire intérieurement : O cruelle mort ! est-ce donc ainsi que tu me sépares de ce que j'ai de plus cher ? *Siccine separat amara mors ?* (I *Reg.*, xv, 32.) Terrible spectacle, qui doit bien nous persuader que la mort des pécheurs est très mauvaise : *Mors peccatorum pessima.* (*Psal.* xxxiii, 22.)

Détournons les yeux de dessus cet objet, pour les fixer sur le lit où meurt la très sainte Vierge. Elle y expire dans le saint baiser du Seigneur : la sérénité de son visage est une preuve convaincante de l'admirable tranquillité de son âme, et doit nous faire dire avec David que la mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* (*Psal* cxv, 15.)

Voilà, chrétiens, deux espèces de mort bien différentes. De laquelle voudrions-nous mourir ? de la mort des justes, ou de celle des pécheurs ? Le choix nous en est offert : *Optio vobis datur.* (*Jos.*, xxiv, 15.) Choisissons donc, comme Marie, la meilleure part ; ne nous contentons pas de souhaiter que notre âme meure de la mort des justes : il n'y a point d'homme qui ne le souhaite. Un fameux coupable le souhaitait autrefois, et n'en devint pas meilleur : *Moriatur anima mea morte justorum*, disait Balaam. (*Num.*, xxiii, 10.) Ne nous conten-

tons pas, comme lui, de le dire ; mettons la main à l'œuvre, et tâchons qu'il y ait quelque conformité entre notre vie et celle de la Sainte Vierge, si nous voulons qu'il y ait quelque ressemblance entre notre mort et la sienne.

Souvenons-nous, mes chers auditeurs, que plus notre détachement des créatures approchera de celui de Marie, plus nous aurons lieu d'espérer d'avoir part à la sainte joie qu'elle éprouva au moment où elle sortit de ce monde. Mais aussi, par la raison contraire, souvenons-nous que plus nous imiterons la folie avec laquelle les pécheurs s'attachent au monde, plus nous devons nous attendre d'avoir part aux craintes et aux frayeurs qui les accablent à l'heure de la mort.

Puisqu'il n'est personne qui veuille mourir de la mort des pécheurs, et qu'on meurt presque toujours comme on a vécu, on devrait, si l'on agissait conséquemment, éviter leur damnable sécurité pendant la vie, afin d'éviter l'horrible tremblement qu'ils éprouvent à l'heure de la mort. Mais non ; on vit comme les pécheurs, quoiqu'on ne veuille pas mourir comme eux.

Ah ! mes frères, vivons de la vie des justes pour mourir de la mort des justes. Mourons tous les jours de notre vie, pour apprendre à bien mourir au jour de notre mort. C'est ce que faisait S. Paul : Je meurs tous les jours, nous dit-il dans sa première Epître aux Corinthiens : *Quotidie morior.* (I *Cor.*, xv, 31.) Imitons ce grand apôtre ; imitons la Sainte Vierge, en mourant au monde et à nous-mêmes. C'est le moyen le plus efficace dont nous puissions nous servir pour nous préparer à la mort.

Vous avez vu comment le choix que Marie a fait du détachement le plus général lui a procuré la plus précieuse de toutes les morts. Il me reste à vous montrer comment le choix que Marie a fait des humiliations les plus profondes lui a procuré le plus éclatant de tous les triomphes ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

A peine l'âme de Marie eut-elle été séparée de son corps, qu'elle fut transportée dans le sein de Dieu, non point comme celle de Lazare, par le ministère des anges, mais par Jésus-Christ, qui la porta sans doute lui-même en triomphe au séjour de la gloire ; et ce fut là ce qui, étonnant les esprits célestes, leur fit se demander les uns aux autres en la voyant monter au ciel : Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, et appuyée sur son bien-aimé ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum* ? (*Cant.*, VIII, 5.) Le monde d'où elle sort est un désert stérile, où l'on n'éprouve que de la douleur, et néanmoins elle est

si remplie de délices spirituelles que les nôtres ne leur sont pas comparables : aussi la voyons-nous appuyée, non sur elle-même, mais sur le Seigneur, qu'elle aime par dessus toutes choses. Quelle est-elle donc, cette admirable créature? *Quæ est ista?*

Sa glorieuse assomption. — Vous ne l'ignorez pas, Esprits bienheureux, que c'est votre auguste reine ; et les interrogations que vous faites à son sujet, ne signifient autre chose sinon l'admiration que vous causent les rares mérites dont elle est ornée, et la gloire immense dont elle est revêtue. C'est, mes frères, cette gloire de Marie dont Dieu lui-même a, ce semble, voulu nous tracer un tableau dans l'Ecriture.

On vit dans le ciel, dit l'auteur de l'*Apocalypse*, un grand prodige. C'était une femme qui, revêtue du soleil, avait la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles : *Signum magnum apparuit in cœlo ; mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.* (*Apoc.*, xii, 1.)

Cette figure, qui, dans le sens littéral, nous représente l'Eglise, est aussi très propre, dans le sens spirituel, à représenter la glorieuse assomption de Marie, qui, en s'élevant au ciel, y paraît aux yeux de toute la cour céleste comme le plus éclatant de tous les prodiges. Prodige de grâces, elle en a reçu de plus abondantes que toutes les créatures ensemble ; prodige de vertus, elle les a toutes pratiquées dans le degré le plus héroïque ; prodige de mérites, elle en a amassé des trésors inconcevables. Aussi est-elle un prodige de gloire qui ravit d'étonnement tous les habitants du ciel : *Signum magnum apparuit in cœlo.*

Elle est revêtue du soleil, c'est-à-dire, de Jésus-Christ, le vrai soleil de justice, qui la couvre, pour ainsi dire, de sa propre gloire : *Mulier amicta sole.* Elle a sous ses pieds la lune, c'est-à-dire, le monde, dont la lune est la figure, et qu'elle a foulé aux pieds pendant qu'elle y a vécu : *Luna sub pedibus ejus.* Elle a sur la tête une couronne de douze étoiles, c'est-à-dire, de toutes les vertus qu'elle a pratiquées pendant sa vie mortelle : *Et in capite ejus corona stellarum duodecim.*

Tant et de si admirables privilèges ne peuvent convenir qu'à la mère d'un Dieu. Cessez donc, anges du ciel, de demander quelle est cette âme. Les grâces singulières dont Dieu l'a prévenue, et les vertus sublimes dont elle est ornée, vous répondent que c'est la plus parfaite de toutes les créatures ; aussi prend-elle son vol vers le plus haut des cieux, et, laissant au-dessous d'elle tous les saints et tous les anges, elle est élevée, dit S. Augustin, jusqu'au trône du Tout-Puissant : *Usque ad summi Regis thronum sublimata est.*

Quelle joie, mes frères, pour cette âme sainte de se voir ainsi réunie au principe de son être ! En vain, faibles mortels, tâcherions-nous de le concevoir, puisque les anges mêmes ne le conçoivent pas. Contentons-nous donc de l'admirer en silence, jouissant de l'immensité d'un bonheur qui ne laisse rien à désirer. Il est vrai que son corps est sur la terre, et qu'elle souhaite de partager sa gloire avec lui ; mais elle sait qu'elle ne tardera pas à la lui communiquer.

En effet, ce corps virginal qui, comme nous l'apprend un saint patriarche de Jérusalem, fut porté en terre par les apôtres avec une pompe qui n'avait rien de funèbre, ressuscita, peu de jours après, et fut porté dans le ciel par le ministère des anges [1] : mais s'il fut quelque temps enfermé dans le sépulcre, comme le corps de Jésus-Christ y avait été, ne pensez pas, mes frères, qu'il y éprouva rien de ce que les autres y éprouvent.

Non, la corruption du tombeau ne pouvait compatir avec la divine maternité. La chair de Marie étant, comme dit S. Augustin, la chair de Jésus-Christ même : *Caro Christi, caro Mariæ*, pourrait-on croire que, pendant que l'une était adorée des anges dans le ciel, l'autre eût pu être rongée des vers dans le sépulcre ? A cette seule pensée, je frémis d'horreur, ajoute le même saint : *Sentire perhorresco.* Non, Seigneur, vous ne pouviez pas le permettre sans déshonorer votre propre chair. Ce ne fut pas même assez pour vous de préserver le corps de Marie de la pourriture du tombeau, vous voulûtes, après quelques jours, lui faire part des qualités glorieuses de votre corps ressuscité.

Oui, chrétiens, au bout de quelques jours, l'âme de Marie descendit sur la terre pour ranimer son corps, et l'un et l'autre, unis ensemble, montèrent en triomphe au plus haut des cieux. Les anges, qui avaient sans doute environné le tombeau pendant que ce précieux trésor y avait été comme en dépôt, le portèrent, à l'envi, au milieu des airs : et c'est là ce qu'on appelle proprement le mystère de l'Assomption.

Mystère d'autant plus glorieux à Marie qu'il est entièrement au-dessus de nos éloges, et c'est ce qui a fait dire à S. Bernard, en parlant de l'assomption de la mère, ce qu'un prophète avait dit autrefois de la génération du Fils, savoir : que l'une et l'autre sont entièrement inexplicables : *Generationem Christi et assumptionem Mariæ quis enarrabit ?* Car, ajoute-t-il, si l'œil n'a jamais vu, si l'oreille n'a jamais en-

1. Voyez là-dessus S. Augustin, tome IX, serm. *De Assumpt. Virginis* ; Nicéphore, *Hist. ecclésiastique*, chap. 23, qui cite Juvénal, évêque de Jérusalem ; Sophronius, *De Assumpt. Virginis* ; S. Jean Damascène, *De dormitione Virginis*, et S. Athanase.

tendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, qui pourrait comprendre ce qu'il a préparé à sa sainte mère ? Qui pourrait expliquer avec quelle gloire elle est montée au plus haut des cieux, avec quels transports d'amour tant de légions d'anges sont venues au-devant d'elle, avec quels cantiques de joie ils l'ont conduite au trône qui lui était préparé ? *Quis enarrabit ?*

De tout ce discours, où S. Bernard ne parle que d'après S. Jérôme et plusieurs autres Pères, nous pouvons conclure qu'il en fut, proportions gardées, de l'assomption de la Mère de Dieu comme de l'ascension de son Fils. Quand ce divin Sauveur monta au ciel, les anges, à qui l'on commanda d'en ouvrir les portes pour y faire entrer le Roi de gloire, demandèrent à ceux qui l'accompagnaient qui il était : *Quis est iste ?* (*Psal.* XXIII, 8), et ceux-ci répondirent que c'était le Seigneur puissant dans le combat : *Dominus potens in prælio.* (*Ibid.*) De même, en ce saint jour, ces purs esprits, voyant leur Reine monter au ciel en corps et en âme, demandèrent avec étonnement: Quelle est celle-ci ? *Quæ est ista ?* Et les anges qui lui servent de char de triomphe répondent que c'est celle qui est terrible aux ennemis de Dieu, comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.)

Que vous êtes heureuse, Vierge sainte, d'être honorée d'un triomphe si semblable à celui de Jésus-Christ ! Il semble même, dit le B. Pierre Damien, que votre assomption a quelque chose de plus éclatant que l'ascension de votre Fils, puisqu'en venant lui-même au devant de vous il a voulu rendre par là votre triomphe encore plus célèbre, en quelque sorte, que le sien propre.

Nous lisons, mes frères, au troisième livre des *Rois*, que Salomon, voyant Bethsabée venir à lui, se leva pour aller à sa rencontre ; que lui ayant fait placer un trône à côté du sien il la fit asseoir à sa droite, et que toute sa cour admira l'honneur qu'il rendait à sa mère. Ce ne fut là qu'une figure dont la vérité s'accomplit dans ce grand jour, où le vrai Salomon de la loi nouvelle, Jésus-Christ, le Roi des rois, vient au devant de sa sainte mère : *Surrexit rex in occursum ejus.* (III *Reg.*, II, 19.) Il la conduit en triomphe au plus haut des cieux, et, l'élevant au-dessus de tous les anges, il la fait asseoir sur le trône qu'il lui avait préparé dès le commencement du monde : *Positus est thronus matri regis, quæ sedet ad dexteram ejus.* (*Ibid.*)

C'est donc à ce moment que la Mère de Dieu est couronnée reine de l'univers. Le ciel applaudit par des chants d'allégresse à ce couronnement auguste ; les neuf chœurs des anges lui viennent rendre hommage, comme à leur souveraine ;

tous les ordres des saints la reconnaissent pour leur mère ; et Marie, pour rapporter à Dieu l'honneur qu'elle reçoit des uns et des autres, recommence à chanter son divin cantique : Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, qui a jeté les yeux sur le néant de sa servante ; et c'est pour cette raison que toutes les générations me diront bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.)

Apprenons d'ici, chrétiens, que la cause de l'élévation de Marie est son humilité. Dieu, dit-elle, a jeté les yeux sur mon néant et sur l'aveu que j'en ai fait : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (*Ibid.*) ; c'est pour cela spécialement que toutes les générations me diront bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Cette explication, qui est de S. Ambroise, nous montre que l'assomption de Marie n'est pas seulement une suite de sa dignité de Mère de Dieu, mais encore une récompense de ses vertus, et surtout de son humilité, qui, lui ayant fait choisir la dernière place en ce monde, lui a procuré la première dans le ciel. La couronne qu'elle y reçoit, est une couronne de justice, et son élévation surprenante est le prix de ses abaissements volontaires.

Je ne parle ainsi que d'après S. Paul, qui ne donne point d'autre raison de l'ascension du Fils de Dieu, que les abaissements auxquels il s'était assujetti. Pourquoi, dit ce grand apôtre, Jésus-Christ est-il monté au ciel? *Quod autem ascendit quid est?* (*Ephes.*, IV, 9.) Il aurait pu répondre, parce que le ciel était son héritage, et que la gloire lui appartenait à titre de naissance et à titre de conquête. Il se contente néanmoins de dire qu'il est monté parce qu'il était descendu : *Quod autem ascendit quid est, nisi quia et descendit primum?* (*Ibid.*)

Disons la même chose de sa sainte mère, et avouons que son humilité est le fondement de son élévation. Nulle créature n'a été placée si haut, parce que nulle créature n'était descendue si bas. Son humilité, qui avait attiré le Fils de Dieu du ciel en terre, l'attire elle-même de la terre au ciel, où Dieu l'élève au-dessus de tous les anges, parce qu'elle avait voulu s'abaisser sur la terre au-dessous de tous les hommes.

En effet, qui pourrait comprendre jusqu'où elle porta, pendant sa vie, l'amour de sa propre abjection? Dès l'âge le plus tendre, elle fit vœu de virginité, quoique cette vertu fût en opprobre parmi les Juifs. Dans le temple, dit S. Jérôme, elle se fit un devoir de servir les autres vierges qui y vivaient avec elle. Elle désirait, dit un autre Père, de voir le temps où le Messie viendrait au monde, afin de servir celle qui en devait être la mère ; tant elle était éloignée de croire qu'elle-même

aurait cet avantage. Aussi, quand un ange lui en apporta la nouvelle, ne prit-elle point d'autre qualité que celle de servante du Seigneur.

Je ne finirais pas, si je voulais rapporter en détail toutes les occasions où elle pratiqua l'humilité. Je ne puis néanmoins passer sous silence l'humiliation qu'elle se procura, en assistant son Fils au pied de la croix, et en partageant avec lui l'ignominie de son supplice; ignominie dont elle resta couverte jusqu'à la fin de ses jours; car si les fidèles l'honoraient comme Mère de Dieu, les juifs, parmi lesquels elle vivait, ne la regardaient que comme la mère d'un homme qui avait été crucifié entre deux voleurs.

Vous méritez bien, Vierge sainte, d'avoir dans le ciel plus de part qu'aucun autre à la gloire de Jésus-Christ, puisque personne n'a eu sur la terre plus de part que vous à ses opprobres; et l'Eglise, en ce saint jour, a bien raison de chanter que vous avez choisi la meilleure part, puisqu'en choisissant ici-bas l'abaissement le plus profond, vous avez choisi dans le ciel le plus élevé de tous les trônes : *Maria optimam partem elegit.*

Modèle d'humilité. — Marie est élevée au plus haut des cieux, et ce sont ses humiliations qui lui ont servi de degrés pour y monter. Que cette réflexion, mes frères, est consolante! Elle nous apprend que nous n'avons qu'à nous humilier dans ce monde pour être exaltés dans l'autre; et nous fait voir dans la personne de Marie l'accomplissement de cette promesse que Jésus-Christ nous a faite dans l'Evangile, d'exalter qui conque s'humiliera : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur.* (*Matth.*, xxiii, 12.)

Si, pour arriver au ciel, il fallait absolument faire de grandes choses, bien des personnes désespéreraient d'y parvenir. Les pauvres ne peuvent pas faire l'aumône ; les simples fidèles ne peuvent guère procurer la conversion des âmes; les personnes infirmes ne peuvent pas soutenir de grandes austérités; mais tous peuvent s'humilier. Or tous ceux qui s'humilieront : *Omnis*, de quelque état et condition qu'ils puissent être, grands ou petits, riches ou pauvres, savants ou ignorants, en un mot, tous ceux qui embrasseront l'humilité dans ce monde, seront un jour exaltés dans le ciel : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur.*

Dans cet heureux séjour, il reste encore bien des places à remplir. L'orgueil en a fait tomber les anges; l'humilité doit y faire monter les hommes. C'est Marie qui nous l'apprend dans son cantique : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* (*Luc.*, i, 52.) Estimons-la donc, mes frères, cette bienheureuse humilité, cette vertu chérie du ciel; aimons-la, prati-

quons-la; tâchons d'y faire toujours de nouveaux progrès, et puisque nous ne pouvons l'acquérir dans un degré semblable à celui de la Sainte Vierge, essayons au moins d'en approcher le plus qu'il nous sera possible. Rappelons-nous souvent le conseil du pieux auteur de l'Imitation, qui est d'aimer à être inconnus et comptés pour rien : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

O vous, chrétiens de l'un et de l'autre sexe, que l'humilité dérobe aux yeux du monde, et qu'elle cache ou dans le cloître, ou dans le monde même; vous qui, à l'exemple du saint roi David, aimez beaucoup mieux être abjects et inconnus dans la maison de Dieu, que de paraître avec éclat dans celle des pécheurs; vous qui préférez l'oubli à la réputation, le mépris à l'estime, l'abaissement à la grandeur, que vous êtes heureux! Comme Marie, vous avez choisi la meilleure part.

Le monde, il est vrai, ne vous connaît pas; ou, s'il vous connaît, il vous compte pour rien et vous méprise souverainement. Mais que vous importe d'être inconnus au monde, ou d'en être méprisés, pourvu que Dieu vous connaisse et vous estime? Nous ne sommes véritablement, dit le pieux auteur de l'Imitation, que je viens de citer, nous ne sommes véritablement que ce que nous sommes devant Dieu : *Quod est coram Deo, hoc es, et nihil amplius.*

Qu'importe à tant de pieux solitaires d'avoir passé leur vie dans de sombres cavernes qui ressemblaient plutôt à des sépulcres qu'à des demeures d'hommes vivants, et d'y avoir vécu totalement ignorés du monde, puisqu'ils règnent actuellement avec Dieu dans le ciel, où ils seront éternellement connus, bénis et estimés de toute la cour céleste? Qu'importe à un saint Paul d'avoir été comme il dit lui-même, regardé par plusieurs comme la balayure de monde et comme un objet des plus méprisables : *Tanquam purgamenta hujus mundi factus sum, velut peripsema usque adhuc* (I *Cor.*, IV, 13), puisqu'il possède aujourd'hui dans le ciel un trône égal à celui des autres apôtres, et peut-être supérieur à celui de plusieurs d'entre eux? Mais pour revenir à l'objet de notre solennité, qu'importe à la très sainte Vierge d'avoir vécu dans l'oubli, d'avoir été méprisée des juifs, de n'avoir passé dans leur esprit que pour une femme du commun, et pour la mère d'un crucifié, puisque Dieu même aujourd'hui la reconnaît pour sa mère, et que les neuf chœurs des anges réunis avec tous les ordres des saints, l'honorent et l'honoreront éternellement comme leur légitime souveraine? Que lui importe d'avoir été placée si bas sur la terre, puisqu'elle est élevée si haut dans le ciel?

Oh! je me trompe, en disant qu'il importe peu à Marie d'avoir été méprisée. Je devais dire, au contraire, que rien ne

lui était plus important que l'oubli, que le mépris, que l'opprobre dans lesquels elle a vécu, puisque c'est le choix qu'elle a fait de toutes ces humiliations qui lui procure en ce jour un triomphe d'autant plus éclatant qu'il n'aura jamais de fin: *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Triomphe qui doit être pour nous, chrétiens, une source de bénédictions; car, si les rois de la terre, au jour de leur couronnement, font au peuple de grandes largesses, on ne doit pas douter que Marie, dans ce grand jour, où elle est couronnée reine de l'univers, ne répande sur ses fidèles sujets les richesses spirituelles les plus abondantes; je dis richesses spirituelles, parce que celles-là sont l'objet principal de sa munificence.

Oui, Vierge sainte, nous espérons d'autant plus avoir part à vos largesses, que nous sommes nés dans un royaume qui a depuis longtemps le bonheur de vous appartenir d'une manière toute spéciale. Il y a déjà près de trois demi-siècles qu'un de nos pieux monarques vous en fit la consécration publique; et c'est pour en conserver le précieux souvenir, qu'en ce saint jour tous les ordres du royaume implorent solennellement votre puissante intercession auprès de Dieu.

Accordez-nous la donc, auguste Reine du ciel; nous vous la demandons pour la personne sacrée du roi, et pour tous ceux à qui il veut bien confier une partie de son autorité; nous vous la demandons pour les prélats de l'Eglise de France et pour tous ceux qui travaillent sous leurs ordres à procurer le salut des âmes. Nous vous la demandons pour tous les Français en général, afin que Dieu leur accorde la grâce de s'attacher constamment à la foi de leurs pères, et de le servir avec fidélité chacun dans son état. Dans cette vue, nous vous réitérons ici la prière que nous avons faite ce matin au saint autel: *Deus amet Galliam; regi det justitiam, plebi pacem supplici.* (*Prose de la messe au jour de l'Assomption.*)

C'est là, mes frères, ce que nous devons demander à Dieu par l'entremise de la très sainte Vierge. Prions-la qu'à l'exemple de Jésus-Christ, qui, en montant au ciel, fit des présents aux hommes: *Dedit dona hominibus* (*Ephes.*, IV, 8), elle répande sur nous les trésors célestes dont elle est la dispensatrice. Prions-la, par sa bienheureuse mort, de nous obtenir un détachement des créatures si parfait qu'il puisse nous procurer la grâce de mourir de la mort des saints.

Ah! si comme vous, Vierge sainte, nous n'avons pas le bonheur de mourir par un effort de l'amour de Dieu, faites du moins que nous mourions dans son amour. Nous vous supplions encore, par la gloire immense dont Dieu couronne aujourd'hui votre humilité, de lui demander pour nous un

grand amour de cette vertu. Priez le qu'en nous humiliant sur la terre, nous méritions d'être exaltés dans le ciel, où nous conduise le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il

NEUVIÈME SERMON

(Discours de S. Alphonse de Liguori *a*.)

COMBIEN FUT PRÉCIEUSE LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

L'Eglise nous propose aujourd'hui deux solennités à célébrer en l'honneur de la sainte Vierge Marie. La première concerne son bienheureux trépas, et nous y consacrons ce premier discours. La seconde concerne sa triomphante entrée dans le ciel, et nous y consacrons le discours suivant.

Pourquoi la sainte vierge dut mourir. — La mort est la peine du péché. Il semble en conséquence que la divine Mère, élevée au comble de la perfection et si parfaitement exempte de la souillure du péché, ne devait pas être soumise aux coups de la mort comme les autres enfants d'Adam, infectés, hélas ! de la contagion du péché. Mais Dieu voulait que Marie fût en tout semblable à Jésus. De même donc que le Fils avait subi la mort, ainsi convenait-il que la Mère la subît à son tour. Dieu voulait en outre montrer aux justes comme un idéal de la mort précieuse qui leur est réservée. Il décréta donc que la Sainte Vierge mourrait, mais d'une mort pleine de douceur et de joie.

Considérons combien fut précieuse la mort de Marie, premièrement par les faveurs qui la signalèrent, et secondement par la manière dont elle arriva.

PREMIER POINT

Trois choses rendent ordinairement la mort amère, savoir l'attachement aux biens de la terre, les remords de la conscience, l'incertitude du salut. Mais la mort de Marie ne fut pas seulement exempte de toute amertume, elle fut encore accompagnée de trois insignes faveurs qui la rendirent incomparablement précieuse et douce. Car la Sainte Vierge mourut, comme elle avait toujours vécu, détachée complètement des choses de ce monde ; elle mourut dans une souveraine tranquillité de conscience ; elle mourut avec la certitude de son bonheur éternel.

Combien marie était détachée de tout. — Nul doute d'abord que l'attachement aux biens de ce monde ne rende amère et misérable la mort des mondains, selon cet oracle du Saint-Esprit : *O mort, que ton souvenir est amer à l'homme qui met son*

(*a*) Extrait des *Gloires de Marie*, traduction du P. Pladys, Rédemptoriste. Tome II, pages 133 et suiv.

bonheur dans ses richesses [1] ! Mais les saints vivent détachés des choses de la terre, et par conséquent leur mort est sans amertume ; elle est même douce, agréable et précieuse. Oui, précieuse, dit S. Bernard, c'est-à-dire digne qu'on se la procure à tout prix. *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur* [2], dit encore la Sainte Ecriture. Mais quels sont ceux que la mort trouve déjà morts ? Ce sont précisément ces âmes fortunées qui, sur le point de passer à l'éternité, se trouvent déjà étrangères, et comme mortes à toute affection pour les choses de la terre. Car, à l'exemple de S. François d'Assise qui s'écriait : Mon Dieu et mon tout ! *Deus meus et omnia !* Elles aussi ne trouvent tout leur bien qu'en Dieu seul.

Or quelle âme fut jamais plus détachée de la terre et plus unie à Dieu, que l'âme si parfaite de Marie ! Quel détachement de ses parents ! puisque dès l'âge de trois ans, alors que les enfants tiennent le plus à leurs parents et en ont le plus besoin, Marie les quitte avec tant de générosité et se retire dans la solitude du temple pour s'occuper de Dieu seul. Quel détachement des richesses ! puisqu'elle voulut toujours être pauvre et vivre du travail de ses mains. Quel détachement des honneurs ! puisqu'elle aima mieux vivre obscure et oubliée que de briguer le rang de reine, auquel lui donnait droit sa descendance des rois d'Israël.

Marie révéla elle-même à sainte Elisabeth, religieuse bénédictine, qu'après le départ de ses parents et sitôt qu'elle se vit seule dans le temple, elle prit de tout son cœur la résolution de n'avoir plus d'autre père et de n'estimer aucun autre bien que Dieu. S. Jean la vit sous la figure d'une femme à laquelle le soleil servait de vêtement et qui avait la lune sous ses pieds : *Un grand prodige parut dans le ciel : une femme revêtue du soleil et tenant la lune sous ses pieds* [3]. Or, par la lune, disent les interprètes, il faut entendre les biens de ce monde, qui sont caducs et incertains comme cet astre. Loin donc de donner entrée dans son cœur à tous ces biens, Marie les méprisa toujours et les tint constamment sous ses pieds. Elle vécut, semblable à la tourterelle, solitaire ici-bas comme dans un désert, sans s'attacher à quoi que ce fût, de telle sorte que l'Esprit saint dit d'elle : *La voix de la tourterelle a été entendue dans notre terre* [4] ; et encore : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert* [5] ? « Ainsi, vous montiez vers Dieu, ô Marie, lui dit

1. O mors ! quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis ! *Eccli.* XLI, 11.
2. Beati mortui qui in Domino moriuntur ! *Apoc.* XIV, 13.
3. Signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus. *Apoc.* XII, 1.
4. Vox turturis audita est in terra nostra. *Cant.* II, 12.
5. Quæ est ista quæ ascendit per desertum...? *Ibid.* III, 6.

l'abbé Rupert, parce que votre âme était comme un désert, vide de toute chose créée [1]. » Telle avait toujours vécu et telle mourut la Sainte Vierge, dans le plus complet détachement des choses de la terre et dans la plus intime union avec Dieu seul. Sa mort n'eut rien de triste ; mais, incomparablement douce et précieuse, elle ne fit que l'unir dans le ciel plus étroitement avec Dieu par les liens éternels.

Combien était profonde la paix de sa conscience. — En second lieu, précieuse est la mort des justes, grâce à la paix de leur conscience. Mais pour les pauvres pécheurs, rien, au moment de la mort, ne les afflige comme les péchés qu'ils ont commis pendant la vie et qui viennent alors, comme autant de vers cruels, leur ronger le cœur. Bientôt ils devront comparaître devant le tribunal de Dieu : déjà leurs péchés les environnent et les jettent dans l'épouvante ; et, ainsi que s'exprime S. Bernard, rangés autour du pécheur, ils lui crient : Nous sommes tes œuvres, nous ne t'abandonnerons pas [2] !

Ce n'est certainement pas la Sainte Vierge Marie qui pouvait, à l'approche de la mort, ressentir aucun remords de conscience. Toujours sainte, toujours pure et sans la moindre souillure d'aucun péché actuel, sans même la tache du péché originel, elle a mérité de s'entendre dire : *Vous êtes toute belle, ô mon amie, et aucune tache ne se trouve en vous* [3]. Dès qu'elle eut l'usage de la raison, par conséquent dès le premier instant de son immaculée conception dans le sein d'Anne sa mère, elle commença tout de suite à aimer Dieu de toutes ses forces, et elle ne cessa pas un seul instant de faire durant toute sa vie des progrès de plus en plus grands dans la perfection et dans l'amour de Dieu. Pensées, désirs, affections, tout en elle venait de Dieu seul : pas une parole, pas un mouvement, pas un regard, pas une respiration qui ne fût pour le Seigneur et sa gloire ; rien qui la détournât, le moins du monde ni seulement pour un instant, du divin amour. Aussi, à l'heure de sa bienheureuse mort, il ne vint se ranger autour de sa couche fortunée que les admirables vertus qu'elle avait pratiquées avec tant de perfection durant sa vie. Sa foi si ferme et si constante, sa confiance si pleine de filial abandon à Dieu, sa patience si courageuse au milieu de tant de douleurs, son humilité unie à tant de sublimes prérogatives, sa modestie, sa douceur, son dévouement aux âmes, son insatiable soif de la gloire divine, et par dessus tout son éminente charité pour Dieu et son absolue conformité à la volonté du Seigneur, en un mot, toutes les vertus vinrent en foule se

1. Talis ascendisti per desertum, id est, animum habens solitarium.
2. Opera tua sumus, non te deseremus. *Medit.* c. 2.
3. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. *Cant.* IV, 7.

ranger autour d'elle pour la féliciter : Nous sommes vos œuvres, lui disaient-elles, et nous ne vous quitterons pas ; ô notre Reine et notre Mère, nous sommes sorties de votre cœur si parfait, et maintenant que vous allez quitter cette terre d'exil, nous ne voulons pas vous laisser ; nous partons avec vous, pour former éternellement votre cortège et votre couronne ; grâce à nous, vous allez être établie dans le ciel Reine de tous les hommes et de tous les anges.

Combien était certaine son assurance du salut. — En troisième lieu, on meurt avec joie, quand on meurt avec l'assurance de son salut éternel. La mort est appelée un passage, parce qu'elle nous fait passer de cette vie si courte à la vie éternelle. Aussi quelle n'est pas la frayeur de ceux qui meurent dans l'incertitude de leur salut et qui arrivent au suprême moment avec la juste crainte de passer à une mort éternelle ? Par contre, avec quelle allégresse les saints voient arriver la fin de leur vie, animés qu'ils sont de la douce espérance d'aller au ciel posséder leur Dieu ! Une carmélite, apprenant de la bouche de son médecin qu'elle ne tarderait pas à mourir, en eut une telle joie, qu'elle s'écria : « Eh quoi, docteur, vous me donnez cette chère nouvelle sans réclamer une récompense ? » S. Laurent Justinien sur le point de mourir entendait ses amis se lamenter autour de lui : « Allez, leur dit-il, pleurer autre part : c'est maintenant l'heure de la joie et non pas des larmes ; si vous voulez rester près de moi, il faut vous réjouir, comme je me réjouis moi-même d'aller au ciel pour m'unir à mon Dieu [1]. » Ainsi se réjouirent également et vit-on tressaillir d'allégresse, à la nouvelle de leur mort, S. Pierre d'Alcantara, S. Louis de Gonzague et tant d'autres saints. Et pourtant aucun d'eux n'avait au même degré que Marie, la certitude d'être en état de grâce et d'avoir comblé la mesure de sa sainteté.

Quelle a donc dû être, en face de la mort, l'allégresse de la divine Mère, puisqu'elle avait au suprême dégré la certitude de posséder la divine amitié, surtout depuis le jour où l'Ange, la proclamant pleine de grâce et en possession de Dieu, lui avait dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous... car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur* [2]. Au reste elle sentait bien elle-même que son cœur était continuellement embrasé de l'amour divin ; car, dit Bernardin de Busto [3], par un privilège spécial et dont aucun autre saint n'a joui, Marie aima Dieu et ne cessa jamais un seul instant de sa vie

1. Abite hinc cum vestris lacrymis; tempus lætitiæ est, non lacrymarum. Bern. *Just. Vit.* c. 10.

2. Ave, gratia plena! Dominus tecum...; invenisti enim gratiam! *Luc.* I, 28. — 3. *Marial.* p. 2. s. 5.

de l'aimer effectivement avec toute l'ardeur de son âme ; en sorte, ajoute S. Bernard, qu'il ne fallut rien moins qu'un miracle continuel pour lui conserver la vie au milieu de si grandes flammes.

Quelle est celle-ci qui monte par le désert, comme une colonne de fumée d'aromates, de myrrhe, d'encens, et de toutes sortes de parfums [1] ? Ainsi parle de Marie le Cantique des cantiques. En effet son universelle mortification, figurée par la myrrhe, ses ferventes oraisons, représentées par les parfums de l'encens, et toutes ses saintes vertus, unies à son parfait amour de Dieu, avaient allumé dans son cœur la flamme d'un si grand incendie, que, semblable à cette colonne de fumée aux émanations les plus suaves, sa belle âme, toute transformée et consumée par le divin amour, s'élevait continuellement vers Dieu. « Vous êtes, ô bienheureuse Vierge Marie, lui dit l'abbé Rupert, vous êtes la mystique colonne de fumée, et vous exhalez à la gloire du Très-Haut les plus suaves parfums [2]. » « Oui, dit S. Sophrone en termes encore plus précis, Marie est *la colonne de fumée* ; car, toute consumée par les ardeurs du divin amour, elle n'était plus au dedans d'elle-même qu'un holocauste, d'où s'élevaient les parfums les plus odoriférants [3]. » Telle avait vécu et telle mourut la Sainte Vierge, tout embrasée d'amour. L'amour divin lui avait donné la vie, l'amour divin lui donna la mort ; car, disent communément les Docteurs et les SS. Pères, l'amour seul amena la mort de Marie, et, comme dit S. Ildefonse, elle devait ou ne pas mourir ou bien ne mourir que d'amour.

DEUXIÈME POINT

La vie de Marie après l'ascension de Jésus-Christ. — Voyons maintenant les circonstances de sa bienheureuse mort.

Marie était restée sur la terre après l'ascension de Jésus-Christ, afin de veiller à la propagation de la foi. C'était donc à elle que les disciples du Sauveur recouraient dans leurs difficultés, et c'était elle qui résolvait leurs doutes, les soutenait dans les persécutions et les animait à se dévouer pour la gloire de Dieu et le salut des âmes rachetées. Elle avait consenti de bon cœur à prolonger son séjour ici-bas, sachant que Dieu le voulait ainsi pour le bien de l'Eglise. Mais rien ne pouvait ôter de son cœur la peine qu'elle ressentait à se voir loin de la présence et de la vue de son bien-aimé Jésus.

1. Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii? *Cant.* III, 6.

2. Talis fumi virgula, tu, ô beata Maria! suavem odorem spirasti Altissimo.

3. « Virgula fumi, » quia, concremata intus in holocaustum incendio divini amoris, ex ea flagrabat suavissimus odor. *De Assumpt.*

remonté dans le ciel. *Où est votre trésor, là est votre cœur* [1], a dit Notre-Seigneur. L'amour et les désirs de notre cœur se fixent toujours où nous croyons trouver notre trésor et notre bonheur. Marie n'avait d'amour que pour Jésus, son unique bien ; et comme Jésus était au ciel, au ciel aussi étaient les désirs de Marie. « Ainsi, dit le pieux Taulère, Marie avait pour demeure le ciel, parce qu'elle y vivait continuellement par ses brûlants désirs ; elle avait pour école l'éternité, les choses de ce monde ne lui étant plus rien ; elle avait pour maître la Vérité divine elle-même, dont elle suivait en tout les inspirations ; elle avait pour miroir la divinité, parce que, les yeux fixés sans cesse sur Dieu seul, elle se conformait toujours à la divine volonté ; elle avait pour parure la dévotion, disposée qu'elle était à faire invariablement le bon plaisir divin ; elle avait pour repos l'union avec Dieu, une union pleine et entière ; enfin son âme ne connaissait d'autre asile ni d'autre trésor que Dieu seul [2]. »

Sans doute, dans la douleur que son cœur maternel ressentait de cette pénible séparation, Marie trouvait un doux soulagement à visiter, comme la tradition le rapporte, tous ces lieux bénis de la Palestine, où s'était écoulée l'existence de son Fils ; elle visitait souvent l'étable de Bethléem, où son Fils était né ; la maison de Nazareth, où son Fils avait passé tant d'années dans la pauvreté et l'humilité ; le jardin de Gethsémani, où son Fils avait enduré les premières souffrances de la Passion ; le prétoire de Pilate, où son Fils avait été flagellé et couronné d'épines : et plus souvent encore le Calvaire, où son Fils avait rendu le dernier soupir, ainsi que le saint sépulcre, dans lequel elle-même l'avait déposé. Mais en vain cette tendre Mère soulageait ainsi la douleur que lui faisait éprouver ce dur exil. Elle ne pouvait plus goûter de bonheur ici-bas, et, dans son impuissance à satisfaire son cœur, elle ne faisait plus que soupirer jour et nuit vers son Dieu. *Ah !* s'écriait-elle comme David, mais avec plus d'amour, *qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, et je me reposerai* [3] ? Et encore : *Comme le cerf qui se sent blessé soupire après les sources aux eaux rafraîchissantes, ainsi, ô mon Dieu, soupire après vous mon âme que votre amour a délicieusement blessée* [4]. Comment, *à la voix de cette sainte tourterelle*

1. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit. *Luc.* XII, 34.

2. Mariæ cella fuit cœlum ; Schola, æternitas ; Pædagogus, divina Veritas ; Speculum, Divinitas ; Ornatus ejus, devotio ; Quies, unitas cum Deo ; Cordis illius locus et thesaurus, solus Deus. *Serm. in Nat. V.*

3. Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? *Ps.* LIV, 7.

4. Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. *Ps.* XLI, 2.

gémissant ici-bas [1], le cœur de son Dieu serait-il demeuré insensible, lui qui l'aimait tant? Aussi ne voulut-il pas retarder davantage le bonheur de son Epouse bien aimée : exauçant enfin tant de vœux et de soupirs, il l'appela à son royaume.

La seconde ambassade de l'ange Gabriel. — Quelques jours avant que la Sainte Vierge mourût, le Seigneur députa vers elle, ainsi que le rapportent Cedrenus [2], Nicéphore [3], et Métaphraste [4], l'archange Gabriel, le même qui lui avait, dans le temps, annoncé qu'elle était la femme bénie entre toutes et choisie pour devenir la Mère du Verbe. « Ma Souveraine et ma Reine, lui dit-il, voici que vos désirs sont exaucés : le Seigneur m'envoie vous dire qu'il vous veut avec lui dans son paradis, et qu'ainsi vous vous disposiez à quitter la terre. Venez donc prendre possession de votre royaume, puisque nous tous, habitants de la céleste cité, nous vous attendons et nous soupirons après votre arrivée. » A cette heureuse nouvelle, que dut faire cette Vierge si humble et toute sainte, sinon s'abîmer encore davantage dans le centre de sa profonde humilité, et par conséquent répondre à l'Ange, comme elle lui avait répondu en apprenant qu'elle devenait Mère de Dieu : *Voici la servante du Seigneur?* « Oui, s'écrie-t-elle de nouveau, je suis la servante du Seigneur ; déjà, par pure bonté, il m'a choisie pour faire de moi sa Mère, et maintenant il m'appelle au ciel. Je ne méritais ni ce premier, ni ce second honneur. Mais, puisqu'il veut bien se servir de moi pour manifester son infinie libéralité, me voici prête à me rendre où il m'appelle. Je suis la servante du Seigneur, et que toujours s'accomplisse en moi la volonté de mon Dieu et de mon Seigneur. »

Instruite ainsi par l'Ange, la Sainte Vierge communique l'heureuse nouvelle à S. Jean. Figurons-nous quelles durent être alors la douleur et l'émotion du disciple qui depuis tant d'années rendait à Marie tous les devoirs d'un fils et jouissait de sa conversation toute céleste. Puis elle visite une dernière fois les lieux saints de Jérusalem et leur fait de tendres adieux, surtout au Calvaire, où son Fils bien-aimé s'était immolé. Enfin, renfermée dans sa pauvre maison, elle se prépare à la mort, en même temps qu'autour d'elle ne cessent d'accourir des multitudes d'anges, au comble du bonheur de voir approcher le jour où leur Reine bien-aimée sera couronnée dans le ciel.

Dernière entrevue avec tous les apotres. — Beaucoup d'auteurs, tels que S. André de Crète [5], S. Jean Damascène [6], Euthymius [7], rapportent que, par un miracle de la toute-puis-

1. Vox turturis audita est in terra nostra. *Cant.* II, 12. — 2. *Comp. hist* n. 86. — 3. *Hist.* l. 2. c. 21. — 4. *Or. de Vita et Dorm. M.* — 5. *In Dorm. S. M.* n. 1. — 6. *De Dorm. B. M.* or. 1 et 2. — 7. *Hist.* l. 3. c. 40.

sance de Dieu, les apôtres et un certain nombre de disciples dispersés dans les diverses contrées du monde, se trouvèrent alors réunis auprès de la très sainte Vierge. A la vue de ses chers enfants réunis ainsi en sa présence, Marie leur adressa ces paroles: « Mes bien-aimés, mon Fils m'avait laissée sur la terre par amour pour vous et afin que je vous aidasse. Maintenant la sainte foi brille dans le monde, et déjà la divine semence porte ses fruits. C'est pourquoi le Seigneur, ne jugeant plus ma présence nécessaire ici-bas et prenant en pitié la douleur de mon âme exilée loin de lui, a exaucé mon désir de quitter cette vie et d'aller contempler sa face dans le ciel. Quant à vous, continuez de vous dévouer pour sa gloire. Je vous quitte, mais je ne vous retire pas mon cœur: j'emporte avec moi et toujours je vous garderai le grand amour que j'ai pour vous. Je vais au ciel prier pour vous. »

Qui pourra jamais comprendre quelles furent, à cette douloureuse nouvelle, les larmes et les lamentations de tous les saints apôtres! Sur le point de perdre leur Mère, ils se désolaient et s'écriaient tous ensemble: « Eh quoi, ô divine Mère, vous voulez déjà nous quitter? A la vérité, la terre n'est pas votre demeure, et elle n'est pas digne de vous; nous-mêmes nous ne méritons pas de posséder la Mère de notre Dieu, mais souvenez-vous que vous êtes notre Mère aussi. Vous avez toujours été notre conseil dans nos doutes, notre consolation dans nos peines, notre force dans les persécutions; et maintenant, pourquoi voulez-vous nous quitter et nous laisser ainsi seuls et sans votre secours parmi tant d'ennemis et tant de dangers? Déjà nous avons perdu sur la terre Jésus notre Maître et notre Père : il est monté au ciel. Nous nous consolions depuis lors avec vous, ô notre Mère; et voilà que vous aussi vous voulez partir, nous laissant tout à fait orphelins, sans père et sans mère. O notre Souveraine, ou restez avec nous ou prenez-nous avec vous. » Ainsi les fait parler S. Jean Damascène. « Non, reprend doucement leur tendre Mère, non, mes enfants, telle n'est pas la volonté de Dieu: laissez-le disposer de moi et de vous selon son bon plaisir. Vous avez encore bien des travaux à exécuter pour la gloire de votre Rédempteur, et pour compléter la couronne de votre éternité. Quant à moi, si je vous quitte, ce n'est pas pour vous abandonner, mais pour vous aider d'autant plus puissamment du haut du ciel par mon intercession auprès de Dieu. Consolez-vous donc de rester ici-bas. Je vous recommande la sainte Eglise, ainsi que les âmes rachetées: voilà le suprême adieu et le seul souvenir que je vous laisse; acceptez-le, et si vous m'aimez, dévouez-vous pour les âmes et pour la gloire de mon Fils. Ainsi nous nous retrouverons un jour réunis de

nouveau dans le ciel pour ne plus nous séparer durant toute l'éternité. »

Ensuite elle les prie de donner la sépulture à sa dépouille mortelle, les bénit, et, selon ce que rapportent encore S. Jean Damascène, Nicéphore et Métaphraste, voulant que ses deux vêtements fussent après sa mort remis à deux jeunes vierges qui l'avaient servie quelque temps, elle charge S. Jean de ce soin pieux. Puis, elle se place sur son pauvre lit, y attend la mort et avec la mort l'arrivée du divin Époux qui doit bientôt venir la prendre pour la conduire au royaume des cieux. Déjà même, en signe de son approche, elle se sent au cœur une joie toute nouvelle et qui la remplit d'une immense suavité. Les apôtres, s'apercevant que Marie est sur le point de les quitter, redoublent leurs larmes ; et tous, prenant place autour d'elle, s'agenouillent près de son lit. L'un lui baise les pieds, l'autre lui demande une bénédiction spéciale, un troisième lui expose quelque nécessité particulière ; tous éclatent en sanglots, accablés qu'ils sont par la douloureuse nécessité de se séparer pour toujours ici-bas de leur Souveraine bien-aimée. Mère sans cesse bonne et tendre, Marie compatit à leur peine et n'en laisse aucun sans consolation : aux uns elle promet son assistance, elle bénit les autres avec une affection particulière, et excite leur ardeur pour la conversion du monde ; puis s'adressant à S. Pierre en particulier, comme au chef de l'Eglise et au vicaire de son Fils, elle lui recommande surtout la propagation de la foi et lui promet qu'elle l'aidera du haut du ciel avec une sollicitude toute spéciale. Mais c'est vers S. Jean, plus désolé que tous les autres à l'approche de cette pénible séparation, que Marie se tourne plus particulièrement ; elle se rappelle avec quelle affection et quelle sollicitude le pieux disciple l'a servie tout le temps qu'elle est restée sur la terre depuis la mort de son Fils ; et, pleine de reconnaissance, elle lui dit de sa voix la plus tendre : « Jean, mon cher enfant, je vous remercie de tous les soins que vous m'avez prodigués, et soyez sûr que je m'en souviendrai. Je vous quitte maintenant, mais je prierai pour vous. Restez sur la terre et vivez dans la paix, jusqu'à ce que nous nous revoyions dans le ciel, où je m'en vais vous attendre. Pensez à moi, et dans tous vos besoins appelez-moi à votre secours : moi, de mon côté, je ne vous oublierai pas, mon enfant bien-aimé. Et maintenant je vous bénis ; je vous laisse ma bénédiction. Adieu, mon fils, et demeurez dans la paix du Seigneur. »

Arrivée des anges. — La mort de Marie approche. Déjà les vives et bienheureuses flammes du divin amour ont desséché les esprits vitaux, et ce céleste phénix achève de se consu-

mer au milieu de ce saint embrasement. Alors arrivent les unes après les autres de nombreuses légions d'anges, comme pour préparer la pompe triomphale avec laquelle ils doivent la conduire au ciel. Bien grande est la joie de Marie à la vue de tous ces esprits célestes. Mais sa joie n'est pas encore parfaite, puisque Jésus ne paraît pas encore, Jésus, son Bien-Aimé et tout l'amour de son cœur. Aussi ne cessait-elle de dire aux anges qui descendaient du ciel pour venir la saluer : *Je vous conjure, si vous trouvez mon Bien-Aimé, annoncez-lui que je languis d'amour* [1]. Anges du Seigneur, aimables habitants de la céleste Jérusalem, vous venez en foule et avec amour pour me consoler ; et combien je vous remercie des consolations que me fait goûter votre aimable présence ! Mais vous ne pouvez tous ensemble me consoler entièrement. Seul mon Fils le peut, et je ne le vois pas encore. Partez donc, si vous m'aimez ; retournez dans le ciel, dites de ma part à mon Bien-Aimé que je languis et que je me consume d'amour pour lui. Dites-lui qu'il vienne et qu'il vienne sans retard, car je me sens mourir du désir que j'ai de le voir.

Arrivée de jésus. — Mais voici que Jésus vient prendre sa Mère pour la conduire dans son bienheureux royaume.

D'après une révélation faite à sainte Elisabeth, c'est avec sa croix en mains que Jésus apparut alors à la Sainte Vierge, afin de manifester ainsi quelle gloire spéciale il avait retirée de la Rédemption en faisant par sa mort la conquête de cette auguste créature, destinée à l'honorer durant toute l'éternité bien plus que ne l'honoreront jamais tous les hommes et tous les anges ensemble. S. Jean Damascène ajoute qu'ensuite Notre-Seigneur la communia lui-même en viatique, lui disant avec amour : « O ma Mère, recevez de mes mains mon corps, ce même corps que vous m'avez donné. » C'est ainsi que la Sainte Vierge, avec un redoublement d'amour, fit sa dernière communion, en même temps qu'exhalant les dernières respirations de ses lèvres, elle disait : « Mon Fils, je remets mon âme entre vos mains. Je vous recommande cette âme que vous avez créée dans votre bonté, que vous avez, dès le commencement, comblée des richesses de votre grâce, et que, par un privilège unique, vous avez préservée de toute tache, de tout péché. Je vous recommande mon corps, dont vous avez daigné prendre votre chair et votre sang. Je vous recommande aussi tous mes chers enfants, vos saints apôtres réunis autour de moi. Voyez la douleur qu'ils ont de mon départ, et veuillez les consoler, puisque vous les aimez plus encore que,

1. Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis Dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. *Cant.* v. 8.

je ne les aime. Bénissez-les et donnez-leur la force de faire de grandes choses pour votre gloire. »

Mort de marie. — Et maintenant la vie de Marie touche à sa fin. Autour d'elle, ainsi que le rapporte S. Jérôme, résonnent les plus ravissantes symphonies, et comme il fut révélé à sainte Brigitte, une grande splendeur remplit sa chambre. A ces harmonies, à cette lumière, les apôtres comprennent que Marie va prendre son essor : leurs larmes et leurs prières redoublent, et, levant leurs mains vers le ciel, ils s'écrient d'une commune voix : « O notre Mère, vous partez pour le ciel et vous nous laissez sur la terre ! Donnez-nous une dernière bénédiction et n'oubliez pas vos pauvres enfants. » Et Marie, promenant ses regards autour d'elle, comme pour adresser à chacun d'eux un dernier adieu : « Mes enfants, dit-elle, adieu ! je vous bénis. Ne craignez pas que je vous oublie. »

Voici la mort qui se présente, non pas dans un appareil de deuil et de tristesse, comme pour les autres hommes, mais éclatante de lumière et rayonnante de joie. Que dis-je, la mort ? Non, ce n'est pas la mort, c'est le divin amour qui vient trancher le fil de cette auguste existence. Comme un flambeau, avant de finir, jette, à travers les dernières lueurs, un plus vif éclat et s'éteint, la Sainte Vierge Marie se plonge, comme le papillon, dans les flammes de sa charité, et tout entière à ses soupirs d'amour, elle entend Jésus qui l'invite à le suivre ; elle fait un dernier et plus vif élan d'amour, exhale son âme et meurt. Ainsi, rompant ses liens terrestres, cette grande âme, cette belle colombe du Seigneur a pris son essor vers le ciel pour aller s'asseoir sur son trône de gloire et régner durant l'éternité.

Conclusion. — Marie a donc quitté la terre et elle est dans le ciel. Mère pleine de miséricorde, elle nous regarde de là-haut, nous qui gémissons encore dans cette vallée de larmes, elle a compassion de nous, et elle s'empresse de nous aider autant que nous le voulons. Prions-la toujours que, par les mérites de sa bienheureuse mort, elle nous obtienne une bonne mort, et même qu'elle demande pour nous la grâce de mourir, s'il plaît à Dieu, un samedi, jour qui lui est consacré, ou tout au moins pendant la neuvaine ou l'octave de l'une de ses fêtes. Cette grâce, elle l'a obtenue pour beaucoup de ses serviteurs et en particulier pour S. Stanislas Kostka, puisqu'elle lui obtint la faveur de mourir le jour de sa glorieuse Assomption, ainsi que le rapporte le père Bartoli [1].

1. *Vita S. Stanislai*. l. 1, c. 12.

DIXIÈME SERMON

(Discours de S. Alphonse de Liguori *a*.)

COMBIEN FUT GLORIEUX LE TRIOMPHE DE MARIE DANS SON ASSOMPTION AU CIEL, ET COMBIEN AU CIEL EST ÉLEVÉ LE TRÔNE SUR LEQUEL DIEU L'EXALTA.

Mystère de joie, même pour nous. — Il semble qu'en ce jour de l'assomption de Marie au ciel, la sainte Eglise devrait nous inviter non pas à nous réjouir, mais à pleurer, puisque notre bonne et tendre Mère, en quittant ce monde, nous ôte sa douce présence, et, comme dit S. Bernard, « nous devrions, semble-t-il, nous livrer aux gémissements plutôt qu'à la joie [1]. » Mais non, c'est à la joie que la sainte Eglise nous invite, *Réjouissons-nous*, s'écrie-t-elle, *réjouissons-nous tous dans le Seigneur en célébrant ce jour de fête à la gloire de la bienheureuse Vierge Marie* [2].

En effet, si nous aimons notre Mère, sa gloire doit nous être bien plus chère que notre propre satisfaction. Quel est l'enfant qui, sachant sa mère appelée à prendre possession d'un royaume, ne se réjouit pas de la voir partir, même au loin ? Marie part aujourd'hui pour être couronnée Reine du ciel, et nous pourrions l'aimer véritablement sans nous réjouir ! Non, non ; réjouissons-nous tous, et tous soyons dans l'allégresse. Et afin que son exaltation nous cause une joie encore plus grande, considérons combien fut glorieux le triomphe de Marie dans son assomption au ciel, et combien au ciel est élevé le trône sur lequel Dieu l'exalta.

PREMIER POINT

Glorieuse assomption de Marie. — Après que Jésus-Christ notre Sauveur eut, par sa mort, accompli l'œuvre de la Rédemption, les anges, brûlants du désir de le posséder avec eux dans la céleste patrie, ne cessaient de soupirer après lui. *Seigneur,* s'écriaient-ils avec le roi David, *levez-vous et entrez dans votre repos, vous et l'arche de votre sanctification* [3]. Oui, Seigneur, maintenant que vous avez racheté les hommes, venez nous retrouver dans votre royaume et amenez avec vous l'Arche vivante de votre sanctification. Or cette Arche,

1. Plangendum nobis, quam plaudendum, magis esse videtur. *In Assumpt.* s. 1.

2. Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes sub honore beatæ Mariæ Virginis. *Miss. Introit.*

3. Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ. *Ps.* CXXXI, 8.

(*a*) Extrait des *Gloires de Marie*, traduction du P. Pladys, Rédemptoriste. Tome II, pages 153 et suiv.

c'est la Sainte Vierge Marie, dont Jésus-Christ avait sanctifié le sein virginal, afin d'y faire sa demeure. Aussi S. Bernardin de Sienne prête-t-il aux anges ces paroles : « Et qu'avec vous monte Marie, votre très sainte Mère, dont vous avez fait par votre conception un tabernacle de sainteté [1]. » Le Seigneur se résolut donc à combler enfin les désirs des esprits célestes, et il appela Marie au ciel.

Jésus-Christ vient chercher sa mère. — Grande fut la pompe avec laquelle le Seigneur voulut que l'Arche de l'Ancien Testament fît son entrée dans la cité de David, ainsi que le rapporte la Sainte Ecriture : *Et David et toute la maison d'Israël conduisaient l'Arche du Testament du Seigneur avec des cris de joie et au son de la trompette* [2]. Plus grande encore et bien plus auguste fut la pompe qu'il ordonna de déployer pour l'entrée de Marie dans la Jérusalem céleste.

Le prophète Elie fut transporté au ciel sur un char de feu, c'est-à-dire sur un groupe d'anges qui l'enlevèrent d'ici-bas, selon l'explication des interprètes. « Mais, pour vous conduire au ciel, s'écrie l'abbé Rupert en s'adressant à la Mère de Dieu, ce n'est pas seulement un groupe d'anges, c'est toute l'armée des anges qui vient vous chercher. Que dis-je ? le Roi du ciel, votre Fils, se fait un devoir de venir lui-même au devant de vous avec toute sa cour [3]. » S. Bernardin de Sienne pense également que Jésus Christ, afin d'augmenter le triomphe de Marie, vint lui-même du ciel pour la recevoir et l'accompagner. « Voici, s'écrie-t-il, voici Jésus, le Roi de gloire, qui vient lui-même à la rencontre de sa Mère bien-aimée [4]. » S. Anselme va jusqu'à dire que, si le Rédempteur précéda sa Mère au ciel, ce ne fut pas seulement dans le dessein de lui préparer un trône, mais, « inspiré par une pensée encore plus délicate, il voulait venir lui-même la chercher à la tête de toute sa cour afin de lui ménager ainsi une entrée plus pompeuse dans la cité céleste [5]. » Aussi S. Pierre Damien, comparant entre elles l'assomption de Marie et l'ascension de Jésus-Christ, n'hésite pas à déclarer celle-là plus glorieuse. « Vous

1. Ascendat etiam Maria, tua sanctissima Mater, tui conceptione sanctificata.

2. Et David et omnis domus Israel ducebant arcam testamenti Domini, in jubilo et in clangore buccinæ. II *Reg.* VI, 15.

3. Ad transferendum te in cœlum, non unus tantum currus igneus, sed totus cum Rege suo, Filio tuo, venit atque occurrit Angelorum exercitus. *In Cant.* l. 5.

4. Surrexit gloriosus Jesus in occursum suæ dulcissimæ Matris. *Pro Fest. M. V.* s. 12, a. 2.

5. Prudentiori consilio usus, præcedere illam volebas, quatenus ei locum in regno tuo præparares, et sic comitatus tota curia tua festivius ei occurreres, eamque sublimius, sicut decebat tuam Matrem, ad te ipsum exaltares. *De Excell. V.* c. 7.

y trouverez, dit-il, une bien plus grande pompe que dans l'ascension du Christ ; car il n'y eut que les anges pour venir à la rencontre du Rédempteur, mais le Roi de gloire vint lui-même à la rencontre de Marie ; de sorte qu'en allant prendre possession de son trône de Reine, elle voyait à ses côtés Jésus-Christ avec la multitude des anges et des saints [1]. » Sur quoi l'abbé Guerric fait ainsi parler le Verbe de Dieu : « Pour procurer la gloire de mon Père céleste, je suis descendu des cieux sur la terre ; ensuite, pour rehausser la gloire de ma Mère, je suis remonté au ciel, afin de pouvoir moi-même venir à sa rencontre et moi-même l'y conduire [2]. »

Arrêtons-nous donc à considérer le Sauveur qui descend du ciel pour venir trouver sa sainte Mère. Il l'aborde, et aussitôt il lui adresse ces paroles qui la font tressaillir de joie : « *Levez-vous, ô ma bien-aimée ; hâtez-vous, ô belle et pure colombe, et venez* ; oui, quittez cette vallée de larmes où vous avez tant souffert pour mon amour. *L'hiver est passé et les frimas ont cessé* [3]. *Venez du Liban, ô mon Epouse, venez du Liban et vous serez couronnée* [4]. Venez en corps et en âme recevoir la récompense que vous avez méritée par votre sainte vie. Que de souffrances vous avez endurées sur la terre ! Mais aussi quelle gloire bien plus grande je vous ai préparée dans le ciel ! Venez-y donc prendre place à mes côtés et recevoir de mes mains la couronne qui convient à la Reine de l'univers. »

Marie quitte la terre et entre au ciel. — Marie va quitter la terre. Se rappelant alors toutes les grâces qu'elle y a reçues du Seigneur, elle la considère avec amour et en même temps avec compassion, parce qu'elle y laisse tant de ses enfants, exposés malheureusement à des misères et à des dangers sans nombre. Voici que Jésus lui tend la main, et la bienheureuse Vierge s'élève dans les airs, elle plane par dessus les nuages, elle traverse les sphères du firmament. La voilà déjà parvenue à la porte du ciel. Quand un roi vient prendre possession de son royaume, on ne lui ouvre pas les portes de la capitale, mais on les enlève, ou bien il passe par dessus. C'est ainsi que les anges, lors de l'ascension de Jésus-Christ, s'écriaient : *Princes de la cité céleste, enlevez vos portes ; et vous, portes éter-*

1. Invenies occursum hujus pompæ non mediocriter digniorem ; soli quippe Angeli Redemptori occurrere potuerunt, Matri vero Filius ipse, cum tota curia tam Angelorum quam Justorum, solemniter occurrens, evexit ab beatæ consistorium sessionis. *In Assumpt.*

2. Ego, ut Patrem honorarem, in terram descendi ; ut Matrem honorarem, in cœlum reascendi. *In Assumpt.* s. 2.

3. Surge, propera, Amica mea, Columba mea, Formosa mea, et veni ; jam enim hiems transiit, imber abiit et recessit. *Cant.* II, 10.

4. Veni de Libano, Sponsa mea ! veni de Libano, veni ; coronaberis. *Cant.* IV, 8.

nelles, levez-vous ; et le Roi de gloire entrera [1]. Et maintenant que Marie se présente pour prendre possession du royaume des cieux, les anges qui l'accompagnent, s'adressant à ceux qui sont dans la cité, s'écrient : O princes du ciel, levez, enlevez promptement les portes ; voici la Reine de gloire qui se dispose à faire son entrée.

Marie pénètre dans la céleste patrie. « A la vue de tant de magnificence et de beauté, dit Origène, ce ne fut qu'un cri de joie de la part des anges du ciel [2]. » Quelle est, demandaient-ils à ceux qui revenaient de la terre, quelle est cette créature si ravissante qui vient de ce désert, où ne croissent que des ronces et des épines ? Cette Vierge si pure, si riche en vertus, et qui vient, appuyée sur son bien-aimé, quelle est-elle, pour que le Seigneur daigne l'honorer au point de la conduire lui-même [3] ? — C'est, répondent les anges qui font partie du cortège, la Mère de notre Roi ; c'est notre Reine, la femme bénie entre toutes les femmes, la pleine de grâces, la sainte des saints, la bien-aimée de Dieu, l'immaculée, la colombe, la créature la plus belle de toutes les créatures. Et les esprits célestes, unissant leurs voix pour la bénir et la louer, se mettent à chanter, mais avec bien plus de raison, ce que chantaient les Juifs en l'honneur de Judith : *O vous, la gloire de Jérusalem, vous la joie d'Israël, vous l'honneur de notre peuple* [4]. Oui, ô notre Souveraine et notre Reine, vous êtes la gloire du paradis, la joie de la céleste patrie, notre honneur à tous. Soyez à jamais la bienvenue et soyez toujours bénie ! Voici votre royaume ; et nous tous, tant que nous sommes, nous voici, comme autant de sujets, prêts à faire vos volontés.

Elle reçoit les hommages du ciel. — Tous les saints que compte alors le ciel, se présentent donc devant Marie pour la féliciter et la louer, comme leur Reine. Et d'abord les vierges : *Les jeunes filles l'ont vue*, dit le Cantique sacré, *et reines elles-mêmes, elles l'ont louée et elles l'ont proclamée immensément heureuse* [5]. Nous aussi, ô bienheureuse Souveraine, s'écrient-elles en sa présence, nous sommes reines dans ce royaume ; mais vous, vous êtes notre Reine à toutes ; parce que vous avez été la première à consacrer votre virginité au Seigneur.

1. Attollite portas, principes, vestras ; et elevamini, portæ æternales ; et introibit Rex gloriæ. *Ps.* XXIII, 7.

2. Una omnium in cœlo erat lætantium vox. Paciuchelli. *In Ps.* LXXXVI, exc. 15.

3. Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super Dilectum suum? *Cant.* VIII, 5.

4. Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. *Judith.* XV, 10.

5. Viderunt eam filiæ, et beatissimam prædicaverunt, et reginæ laudaverunt eam. *Cant.* VI, 8.

Que de bénédictions et d'actions de grâces nous vous rendons toutes pour ce grand exemple ! Viennent ensuite les saints confesseurs. Ils la saluent comme leur modèle, parce que dans sa sainte vie elle a montré la perfection de toutes les vertus. Les saints martyrs viennent aussi, et ils la proclament leur Reine, parce que devant son héroïque fermeté dans les douleurs de la Passion de son Fils, ils prirent la résolution, et que par ses mérites ils obtinrent la force de mourir pour la foi. Un apôtre se présente aussi, le seul qui se trouve alors au ciel, S. Jacques le Majeur : il remercie l'auguste Vierge au nom de tous les autres apôtres pour tout ce qu'elle leur a, sur la terre, accordé d'encouragement et de secours. Les prophètes viennent à leur tour la saluer. C'est bien vous, ô grande Reine, lui disent-ils, que nous avons dépeinte dans toutes nos prophéties. Après eux, viennent les saints patriarches, qui s'écrient en la voyant : O Marie ! vous étiez notre Espérance, et il y a bien longtemps que nous soupirons après vous ! Mais ce sont plus particulièrement nos premiers parents, Adam et Eve, qui viennent lui offrir les plus affectueuses actions de grâce. Fille bien-aimée, lui disent-ils, soyez bénie d'avoir réparé le mal que nous avions causé au genre humain, et d'avoir rendu au monde la bénédiction que notre péché lui avait enlevée. Grâce à vous, nous sommes sauvés. Ah ! soyez-en toujours bénie !

Ensuite se présentent, les uns après les autres, S. Siméon, qui lui baise les pieds et lui rappelle avec bonheur ce jour où il reçut de ses mains l'enfant Jésus ; S. Zacharie et sainte Elisabeth, qui lui rendent de nouveau leurs actions de grâces pour les avoir visités dans leur demeure avec tant d'humilité et de charité, et les avoir comblés alors de tant de grâces ; S. Jean-Baptiste, qui la remercie avec encore plus d'effusion pour l'avoir sanctifié par une parole de sa bouche.

Mais que diront S. Joachim et sainte Anne, ses parents, quand ils viendront, eux aussi, la saluer ? O Dieu ! avec quelle tendresse ils la bénissent et lui disent : « Fille bien-aimée, quel a été notre bonheur de posséder une enfant comme vous ! Maintenant vous êtes notre Reine, parce que vous êtes la Mère de notre Dieu : aussi nous nous inclinons et nous nous prosternons devant vous. » Et quand se présente S. Joseph, son époux bien-aimé, qui pourra jamais comprendre avec quelle affection il la salue ? Qui pourra jamais expliquer l'allégresse du saint Patriarche en voyant son épouse entrer dans le ciel au milieu d'une telle pompe et devenir la Reine de tout le paradis ? Avec quelle tendresse il dut lui dire : « Ah ! ma Reine et mon Epouse, quand pourrais-je jamais parvenir à rendre assez d'actions de grâce au Seigneur pour m'avoir

donné une épouse comme vous, qui êtes sa vraie Mère ? Grâce à vous, j'ai eu le bonheur de voir s'écouler sous mes yeux l'enfance du Verbe incarné, de le porter si souvent entre mes bras et de recevoir tant de grâces spéciales. Qu'ils soient bénis les moments que j'ai consacrés sur la terre à servir Jésus et vous, ma sainte Epouse. Voici notre Jésus. Ah ! réjouissons-nous. Maintenant il n'est plus couché sur un peu de paille dans une étable, comme à Bethléem, alors qu'il vint au monde. Maintenant ses jours ne se passent plus dans l'obscurité d'un pauvre atelier, comme à Nazareth, alors qu'il vivait avec nous. Maintenant il n'est plus cloué sur un infâme gibet, comme à Jérusalem, lorsqu'il mourait pour le salut du monde. C'est à la droite du Père qu'il siège, en qualité de souverain Monarque du ciel et de la terre. Et nous-mêmes, voici que, réunis à ses pieds, nous y demeurerons pour le bénir et l'aimer durant toute l'éternité. »

Les anges aussi viennent tous ensemble la saluer ; et elle, leur sublime et auguste Souveraine, les remercie tous de l'assistance qu'ils lui ont prêtée pendant sa vie : elle remercie surtout l'archange Gabriel, l'heureux ambassadeur envoyé par Dieu pour annoncer à l'humble Vierge ses glorieuses destinées en lui apprenant qu'elle allait devenir la Mère de Dieu.

Humilité et couronnement de Marie. — Cependant l'humble et sainte Vierge s'agenouille pour adorer la Majesté divine : tout entière abîmée dans la connaissance de son néant, elle remercie Dieu des grâces sans nombre qu'il lui a faites par pure bonté, et surtout de l'avoir choisie pour Mère du Verbe éternel. Ah ! comprenne qui pourra, l'amour avec lequel la très sainte Trinité la bénit alors ! Comprenne qui pourra l'accueil que le Père céleste fait à sa Fille, le Fils à sa Mère, et le Saint-Esprit à son Epouse ! En même temps qu'ils la couronnent, ils lui communiquent, le Père sa puissance, le Fils sa sagesse, le Saint-Esprit son amour. Puis les trois Personnes divines, après l'avoir d'un commun accord assise sur un trône à la droite de Jésus-Christ, la proclament Reine de tout l'univers, du ciel comme de la terre, et commandent que les anges et toutes les créatures la reconnaissent pour leur Souveraine, et comme leur Souveraine la servent et lui obéissent.

Considérons maintenant combien le trône sur lequel Dieu exalta Marie est élevé.

DEUXIÈME POINT

Sublimité du trone de Marie. — Si l'intelligence humaine, au dire de l'Apôtre [1], est incapable de comprendre la gloire im-

1. I *Cor.* II, 9.

mense que Dieu a préparée dans le ciel pour ceux qui l'auront aimé sur la terre, « quel est l'homme, se demande S. Bernard, qui pourra jamais comprendre ce que Dieu a préparé pour sa Mère [1] ? » Quelle gloire il doit avoir préparée pour cette Mère bien-aimée qui, durant sa vie, l'aima plus que ne l'aimèrent tous les hommes, et qui, même dès le premier instant de son existence, l'aimait déjà plus que ne l'aimeront jamais tous les hommes et tous les anges ensemble !

Sa gloire supérieure a celle de tous les bienheureux. — Marie, ayant surpassé tous les anges en amour pour Dieu, se trouve par conséquent élevée dans le ciel bien plus haut que tous les anges. Aussi l'Eglise chante-t-elle : *La sainte Mère de Dieu a été exaltée par dessus tous les chœurs des anges dans le royaume céleste* [2]. « Oui, reprend l'abbé Guerric, je me plais à le proclamer, c'est par dessus toutes les hiérarchies angéliques que Marie se trouve élevée ; en sorte que la bienheureuse Mère ne voit personne au-dessus d'elle, excepté son Fils, le Fils unique de Dieu [3]. » De là le docte Gerson, après avoir, selon ce qu'enseigne S. Thomas [4] à la suite de S. Denis l'Aréopagite, fait remarquer que tous les ordres des anges et des saints forment trois hiérarchies distinctes, et affirme que « dans le ciel Marie forme une hiérarchie à part, la plus sublime de toutes et la première après Dieu [5]. » « De même, ajoute S. Antonin, qu'il n'y a pas de comparaison possible entre une reine et de vils esclaves, ainsi la gloire de Marie est, sans comparaison aucune, supérieure à celle de tous les anges [6]. »

Au surplus, pour s'en convaincre, il suffit de remarquer ce que dit David : *La Reine se tient à votre droite* [7]. Or cette Reine, qui a sa place près du Fils de Dieu, c'est Marie, ainsi que S. Athanase l'affirme formellement : « Marie, dit-il, est placée à la droite de Dieu [8]. » Et de fait, comme il est certain que les œuvres de Marie surpassèrent incomparablement en mérite les œuvres de tous les saints, il nous devient dès lors impossible de comprendre la récompense et la gloire dont

1. Quod præparavit gignenti se, quis loquatur? *In Assumpt.* s. 1.
2. Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros Angelorum ad cœlestia regna. *In fest. Assumpt.*
3. Mariam dico exaltatam super choros Angelorum, ut nihil contempletur supra se Mater, nisi Filium solum. *In Assumpt.* s. 1.
4. P. 1, q. CVIII.
5. Constituit Virgo sola hierarchiam secundam, sub Deo Hierarcha primo. *Sup. Magn.* tr. 4.
6. Virgo est Domina Angelorum; ergo improportionabiliter est supra omnem hierarchiam exaltata. P. 4, t. 15, c. 20, § 15.
7. Astitit Regina a dextris tuis. *Ps.* XLIV, 10.
8. Collocatur Maria a dextris Dei. S. *de S. Deip.*

elle jouit dans le ciel. « Incomparable, s'écrie S. Ildefonse, est la vie que mena l'auguste Vierge : incompréhensibles par conséquent sont la récompense et la gloire qu'elle a méritées entre tous les saints [1]. » S'il est également certain que Dieu proportionne la récompense au mérite, comme le déclare S. Paul : *Le Seigneur rendra à chacun selon ses œuvres* [2], il s'ensuit, dit S. Thomas, que, surpassant en mérites les hommes et les anges, elle devait les surpasser par la sublimité de son élévation. « Possédant éminemment les mérites de tous les hommes et de tous les anges, et même encore davantage, la Vierge des vierges doit avoir sa place au-dessus de toutes les hiérarchies célestes [3]. » « Bref, que l'on mesure, ajoute S. Bernard, quel insigne degré de grâce elle s'est acquis sur la terre, on pourra mesurer ensuite à quel éminent degré de gloire elle est élevée dans le ciel [4]. »

Gloire pleine et entière. — En outre, la gloire de Marie, bien différente de celle des autres saints, est, selon la remarque d'un savant auteur, le P. De La Colombière [5], une gloire pleine, une gloire complète.

Nul doute que dans le ciel les bienheureux ne jouissent d'une paix parfaite et d'un plein contentement. Néanmoins on devra toujours dire qu'aucun d'eux ne jouit d'autant de gloire qu'il en pouvait mériter s'il avait servi Dieu et s'il l'avait aimé avec plus de fidélité : par conséquent, bien que personne ne désire rien au delà du bonheur dont il jouit, tous auraient cependant quelque chose à désirer. Il est également hors de doute que dans le ciel on ne ressent, à la vérité, aucune peine des péchés commis et du temps perdu pendant la vie ; mais aussi le bonheur qu'on goûte est d'autant plus grand qu'on a fait plus de bien ici-bas, qu'on a mieux conservé son innocence et plus saintement employé le temps. Marie, dans le ciel, ne désire rien et elle ne pourrait rien désirer. « Demandez aux bienheureux du ciel s'ils ont offensé Dieu, dit S. Augustin : en entendrez-vous un seul, hormis la Sainte Vierge, répondre qu'il n'a jamais péché [6] ? » Marie, en effet, ainsi que l'a défini le Concile de Trente [7], ne commit jamais aucune faute ni la plus légère imperfection. Non seulement elle conserva toujours la divine grâce, sans en ternir l'éclat, mais jamais elle ne la laissa dans l'inaction : aucune de ses

1. Sicut incomparabile est quod gessit, ita et incomprehensibile præmium, et gloria ultra omnes Sanctos, quam promeruit. *De Ass.* s. 2.
2. Reddet unicuique secundum opera ejus. *Rom.* II, 6.
3. Sicut habuit meritum omnium, et amplius, ita congruum fuit ut super omnes ponatur. *S. de Ass. ex Ep.*
4. Quantum enim gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis. *In Assumpt.* s. I.
5. *Assumpt.* s. I. — 6. *De Nat. et Gr.* c. 36. — 7. *Sess.* 6, *can.* 23.

œuvres ne resta sans mérite; pas une parole, pas une pensée, pas une respiration qui ne se rapportât à la plus grande gloire de Dieu ; dans son ascension vers Dieu, jamais elle ne ralentit son ardeur et n'arrêta ses pas, ne fût-ce qu'un instant ; jamais non plus elle ne négligea l'occasion de faire des progrès. En un mot, c'est de toutes ses forces qu'elle correspondit toujours à la grâce, et elle aima Dieu autant qu'elle put l'aimer ; de telle sorte que maintenant dans le ciel elle est en droit de dire : Seigneur, si je ne vous ai pas aimé autant que vous le méritez, je vous ai du moins aimé autant que je l'ai pu.

Les saints n'ont pas tous reçu les mêmes grâces; mais, dit S. Paul, *il y a diversité de grâces* [1], et ainsi chacun d'eux, en suivant fidèlement sa grâce spéciale, excella dans une vertu particulière; celui-ci, dans le zèle pour le salut des âmes; celui là, dans l'austérité de la vie ; l'un, dans le courage au milieu des tourments; l'autre, dans les exercices de la contemplation; et c'est pourquoi nous entendons l'Eglise chanter à la louange de chacun d'eux : *Il ne s'en trouve pas qui lui soit semblable* [2]. Distincts par leur mérite, ils le sont aussi par leur gloire au ciel *comme une étoile*, dit encore S. Paul, *diffère en clarté d'une autre étoile* [3]. Les apôtres ne sont pas confondus avec les martyrs, les confesseurs diffèrent des vierges, et l'innocence ne brille pas du même éclat que la pénitence. Mais quant à Marie, comme elle fut remplie de toutes les grâces, ainsi excella-t-elle plus qu'aucun saint dans n'importe quelle vertu: elle fut l'Apôtre des apôtres; elle fut la Reine des martyrs par l'incomparable grandeur de ses souffrances ; elle fut le Porte-Etendard des vierges, le modèle des épouses; à l'innocence la plus parfaite elle joignit la plus entière mortification ; en un mot, son cœur fut le sanctuaire de toutes les plus héroïques vertus qu'aucun saint ait jamais pratiquées. Et si le Psalmiste a dit de la Sainte Vierge : *La Reine se tient à votre droite, revêtue d'une robe d'or et couverte d'ornements variés* [4], c'est précisément parce que les grâces, les privilèges, les mérites des autres saints se trouvent tous réunis en Marie, et, comme l'abbé de Celles le lui dit à elle même : « O Vierge bienheureuse, vous offrez l'heureux assemblage des dons qui brillent épars dans tous les autres saints [5]. »

Elle éclipse tous les autres saints. — En conséquence

1. Divisiones vero gratiarum sunt. I *Cor.* XII, 4.
2. Non est inventus similis illi.
3. Stella enim a stella differt. *Ibid.* XV, 41.
4. Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. *Ps.* XLIV, 10. — 5. Omnium Sanctorum privilegia omnia, o Virgo! habes in te congesta. *Cont. de V. M.* c. 2.

Basile, évêque de Séleucie, observe « qu'à l'imitation du soleil, dont la splendeur efface celle de toutes les étoiles réunies, la divine Mère surpasse en gloire tous les bienheureux du ciel [1]. » « Bien plus, ajoute S. Pierre Damien, de même qu'en présence du soleil la lumière des étoiles et de la lune s'éclipse, comme si ces astres n'existaient pas même, ainsi devant la gloire de Marie se voile toute la splendeur des hommes et des anges, au point qu'ils semblent à peine présents dans le ciel [2]. » Et S. Bernardin de Sienne: « Les bienheureux, dit-il, n'entrent en participation de la gloire divine que partiellement et chacun selon sa mesure; mais pour Marie, dont la richesse est sans mesure, elle a, d'après S. Bernard, pénétré si avant dans l'abîme de la divinité, qu'il ne semble pas possible à la créature de s'unir plus intimement avec l'essence divine et de se perdre davantage dans l'inaccessible lumière de Dieu [3]. » Ce que confirme cette pensée du B. Albert-le-Grand : « Placée incomparablement plus près de Dieu que tous les esprits célestes, la Vierge-Mère le contemple aussi d'un œil incomparablement plus pénétrant [4]. »

Elle contribue a leur béatitude. — « En outre, dit encore S. Bernardin de Sienne, de même que tous les astres reçoivent du soleil leur éclat, ainsi tous les saints du ciel reçoivent de la vue de Marie un accroissement de lumière et de félicité [5]. » S. Bernard avait également affirmé « qu'au jour où la divine Mère entra dans le ciel, il se fit comme une nouvelle explosion de bonheur parmi les bienheureux [6]. » Et S. Pierre Damien estime qu'après le bonheur de voir Dieu face à face, le plus grand bonheur des bienheureux c'est de contempler la beauté de Marie: « Vous voir, lui dit il, est, après la vision de Dieu, le comble de la félicité [7] ! » Sur quoi S. Bonaventure fait dire aux élus : « C'est de Marie que nous vient, après Dieu, notre plus grande gloire, notre plus grande joie [8]. »

1 Maria universos tantum excedit, quantum sol reliqua astra. *In Annunt.*

2. Sol ita sibi siderum et lunæ rapit positionem, ut sint quasi non sint; similiter et Virga Jesse utrorumque spirituum hebetat dignitatem, ut in comparatione Virginis nec possint apparere. *In Assumpt.*

3. Divinæ gloriæ participatio cæteris quodammodo per partes datur; sed, secundum Bernardum, Beata Virgo Maria divinæ sapientiæ penetravit abyssum, ut, quantum creaturæ conditio patitur, illi luci inaccessibili videatur immersa. *Pro Fest. V. M.* s. 13, a. I, c. 10.

4. Visio Virginis Matris super omnes creaturas improportionabiliter contemplatur majestatem Dei. *Super Miss.* q. LXI, pr § 5.

5. Quodammodo, sicut cætera luminaria irradiantur a sole, sic tota cœlestis curia a gloriosa Virgine lætificatur. *Loco cit.* c. 3.

6. Virgo gloriosa, cœlos ascendens, supernorum gaudia civium copiosis cumulavit augmentis. *In Assumpt.* s. 1.

7. Summa gloria est, post Deum, te videre. *In Nat. B. V.* s. 1.

8. Post Deum major gloria nostra, majus nostrum gaudium de Maria est. *Spec. B. V.* lect. 6.

Conclusion. — Réjouissons-nous donc pour Marie de ce que Dieu l'a placée dans le ciel sur un trône si sublime. Mais réjouissons-nous aussi pour nous-mêmes, parce que, si notre Mère, en s'élevant triomphante au ciel, nous a retiré sa présence sensible, elle ne nous a pas retiré l'affection de son cœur. Que dis-je? plus elle est maintenant près de Dieu et dans son intimité, mieux elle connaît nos misères, en même temps qu'elle nous porte une plus tendre compassion et se trouve plus à même de nous secourir. « Eh quoi! lui dit S. Pierre Damien, serait-il possible, ô Vierge bienheureuse, qu'en vous voyant si grande et si glorieuse au ciel, vous nous eussiez oubliés, nous pauvres pécheurs [1]? » « Que Dieu nous garde d'une pareille pensée, s'écrie aussitôt le saint; car il ne convient pas à une si grande miséricorde, d'oublier une misère aussi grande que la nôtre [2]. » « Et, s'écrie également S. Bonaventure, bien grande était la miséricorde de Marie pendant son exil ici bas: mais combien n'est-elle pas plus grande depuis son exaltation sur le trône de sa gloire [3]! »

Consacrons-nous donc au service de notre Reine pour l'honorer et l'aimer de toutes nos forces. « Car, dit Richard de Saint-Laurent, il n'en est pas de Marie comme des souverains de la terre: ceux-ci accablent leurs sujets de charges et de tributs, mais notre Reine dispense à ses serviteurs toutes sortes de grâces, des trésors de mérites et les plus magnifiques récompenses [4]. » Disons-lui par conséquent, avec l'abbé Guerric: « O Mère de miséricorde, jouissez sur ce trône sublime où Dieu vous plaça si près de lui quand il vous fit Reine du monde; enivrez-vous de la gloire de votre Fils; mais en même temps laissez tomber sur vos serviteurs les restes de votre abondance. Assise à la table de votre Seigneur, tous les biens affluent entre vos mains; et nous, vos serviteurs, qui gémissons ici bas, de loin nous vous supplions d'avoir pitié de nous [5]. »

1. Numquid, quia ita deificata es, ideo nostræ humanitatis oblita es?

2. Nequaquam, Domina! non enim convenit tantæ misericordiæ, tantam miseriam oblivisci. *Loco supra cit.*

3. Magna erga miseros fuit misericordia Mariæ exsulantis in mundo, sed multo major est regnantis in cœlo *Spec. B. V.* lect. 10.

4. Regina Maria largitur servis suis dona gratiarum, thesauros meritorum, et magnitudinem præmiorum. *De Laud. B. M.* l. 6.

5. O Mater misericordiæ! saturare gloria Filii tui, et dimitte reliquias tuas parvulis tuis; tu ad mensam Domina, nos sub mensa catelli. *In Assumpt.* s. 4.

ONZIÈME SERMON

(Par le P. Pallu, S. J.)

Division. — I. Nulle pure créature plus élevée dans le Ciel que Marie. — II. Nulle pure créature plus puissante dans le Ciel que Marie.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum? (Cant. VIII.)

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, comblée de délices, et appuyée sur son bien-aimé ?

Il est bien naturel d'être surpris, quand on voit une pure créature trouver des délices jusque dans l'horreur du trépas. Quand on la voit, affranchie des lois ordinaires de la nature, quitter et reprendre presque au même temps son corps, mais le reprendre immortel et triomphant. Encore une fois, il est bien naturel de demander qui est celle que Dieu distingue d'une manière si glorieuse ? *Quæ est ista* ? Appuyée sur son bien-aimé, elle s'élève du désert ; portée sur un nuage éclatant, elle fend les airs ; les anges font retentir le ciel de ses louanges, les saints s'empressent d'honorer son triomphe ; Jésus Christ même se présente, la reçoit, la couronne et la place au-dessus de tous les esprits bienheureux. A cet éclat et à cette gloire, ne reconnaissez-vous pas celle qui triomphe ? C'est la reine des anges, c'est la médiatrice des hommes, c'est la Fille du Très-Haut, c'est l'Epouse du Saint-Esprit, c'est la Mère du Sauveur, c'est Marie. Ah ! je serais surpris si son triomphe était moins glorieux. Un fils aussi puissant que l'est Jésus-Christ, pouvait-il faire moins pour une mère aussi sainte que l'est Marie ? Mais S. Bernard m'apprend que je ne dois pas chercher à vous inspirer une admiration stérile de la gloire de Marie ; que je ne dois pas même me contenter de réveiller votre piété et votre dévotion envers elle à la vue de son triomphe ; mais, qu'il faut le faire servir à l'édification de vos âmes, et à la réformation de vos mœurs : *Ut in memoriam sanctæ Virginis, non modo affectus devotionis excitetur, sed et mores ædificentur.* Et c'est pour cela que j'ajoute, avec ce grand serviteur de Marie, que l'élévation où l'Eglise nous représente aujourd'hui la mère du Fils de Dieu, ne la rend pas moins digne de notre confiance que de notre vénération. Une grandeur qui élève l'homme au-dessus des autres, sans qu'il puisse leur être utile, n'est, au sentiment du monde même, qu'une demi-grandeur. Les rangs les plus brillants peuvent distinguer les hommes dans le siècle ; mais, s'il n'y a aucun crédit attaché à ces sortes de rang, ils rendent peu considérable le sujet qu'ils élèvent. Jésus-Christ, plaçant aujourd'hui Marie au-dessus de tous les esprits, partage pour ainsi dire avec elle, et sa gloire et sa puissance, et rend par là l'élévation de

sa mère aussi avantageuse aux hommes, qu'elle est glorieuse à Marie. C'est ce qui me fait dire que le mystère de son Assomption est véritablement un mystère de grandeur pour elle. Pourquoi ? Par deux raisons, qui vont faire tout le partage de ce discours. 1° Parce qu'elle est élevée à un très haut degré de gloire. 2° Parce qu'elle est revêtue d'un très grand pouvoir. Gloire, puissance de la mère, uniquement inférieure à celle du Fils. Nulle pure créature plus élevée dans le ciel que Marie, c'est le premier point. Nulle pure créature plus puissante dans le ciel que Marie, c'est le second. Je ne prétends pas, comme vous voyez, faire ici l'injuste égalité qu'on reproche sans fondement aux serviteurs de Marie. Je sais mettre la différence nécessaire entre le Fils et la mère ; je n'ai garde d'établir l'éloge de celle-ci sur les ruines de la gloire de celui-là : un Dieu est toujours infiniment au-dessus d'une pure créature. Mais je dis qu'après le Fils, rien n'est ou plus élévé ou plus puissant dans le ciel que la mère ; c'est ce qui fait la gloire de son Assomption, et ce qui va faire tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a rien, dit S. Bernard, parlant sur le mystère que nous célébrons aujourd'hui, il n'y a rien qui me fasse plus de plaisir ; mais il n'y a rien aussi que je craigne davantage que d'être obligé de parler de la gloire de Marie. Pourquoi ? C'est, répond ce Père, que quelque plaisir qu'on prenne à en parler, elle est toujours beaucoup au-dessus et des pensées et des expressions des hommes ; et comme il est même impossible de remplir toute l'idée que l'auditeur s'en forme, ce que l'on en peut dire ne saurait être écouté avec beaucoup de satisfaction. En effet, continue le même S. Bernard, si l'on ne peut bien parler de la gloire des autres saints, parce que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais senti ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, quelle éloquence pourrait expliquer la gloire de celle qu'il a choisie pour sa mère, de celle, dont il a été plus aimé que de tous les anges et les saints : *Quod præparavit gignenti se, et diligenti præ omnibus quis loquatur ?* Non, conclut S. Pierre Damien, personne ne connaît cette gloire, que celui qui l'a donnée et celle qui l'a reçue : *Non novit nisi qui dedit, et cui donare dignatus est.*

N'attendez donc pas, chrétiens, que je vous fasse ici une peinture brillante du triomphe de Marie, je ne puis vous parler de sa gloire autrement que les Pères en parlaient eux-mêmes aux fidèles de leur temps, c'est à-dire par des conjectures et par des conséquences qu'ils tiraient, jugeant de ce qu'elle est à présent dans le ciel, par ce qu'elle a été autrefois sur la

terre. Mais de ces conjectures, il sera aisé de conclure que l'élévation de Marie dans le ciel n'est inférieure qu'à celle de Jésus-Christ ; et c'est ce qu'il faut maintenant vous faire voir.

Le premier principe sur lequel les Pères jugent de sa gloire dans le ciel, c'est la qualité de mère de Dieu, dont elle a été honorée sur la terre. L'une est sans doute aussi incompréhensible que l'autre : mais celle-ci doit nous donner quelque idée de celle-là. Ne faut-il pas conclure, dit S. Bernard, que comme il n'y avait point de lieu sur la terre plus digne de recevoir un Homme-Dieu que le sein de Marie, de même il n'y a point dans le ciel de trône plus élevé que celui où Jésus Christ place aujourd'hui sa mère. Quand donc nous parlerions le langage des anges et des hommes, nous ne pourrions exprimer la grandeur ni d'une si auguste maternité, ni par conséquent d'une si éminente gloire ; et tout ce que nous pouvons dire, c'est toujours S. Bernard qui parle, c'est que Marie est élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, et que l'éclat de son triomphe est également proportionné à la grandeur et de la Mère et du Fils : *Cum eo honore quo tanta Mater digna fuit, cum ea gloria quæ tantum decuit Filium.* N'en doutons pas, reprend S. Pierre Damien, Marie est autant élevée au-dessus des autres saints, que sa dignité de mère de Dieu est au-dessus de la qualité d'enfants de Dieu, qui leur est commune ; et sa gloire surpasse d'autant celle des anges, que le nom qu'elle a eu en partage l'emporte sur le leur : *Tanto melior angelis effecta, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit.*

C'est de là, c'est de cette auguste maternité que les Pères tirent les admirables prérogatives de sa sainte mort, plus précieuse devant Dieu que celle de tous les autres saints. C'est sur cela, c'est sur cette auguste maternité qu'on doit fonder le privilège de sa glorieuse Assomption. Il ne faut pas s'étonner, mes frères, que Marie ait subi la loi commune à tous les hommes. Jésus-Christ ne devait point exempter sa mère de la mort, puisqu'il s'y était lui-même soumis : mais ayant voulu se former un corps de la substance de Marie, et se faire homme par son moyen, sans que la pureté de sa mère en souffrît aucune atteinte, n'était-il pas convenable qu'il conservât son corps sans corruption, et qu'il le rendît même glorieux avant la résurrection générale ? C'est de là enfin, c'est de cette auguste maternité que les théologiens concluent que la gloire de Marie dans le ciel approche de celle de Jésus-Christ, autant que la gloire d'une pure créature peut approcher de celle d'un Homme-Dieu : car, en qualité de mère, disent-ils, et ce raisonnement est solide, elle doit avoir une ressemblance avec son Fils, aussi parfaite qu'une pure créature le peut avoir avec Dieu même. En qualité de mère, elle a quelque sorte de droit

sur tous les biens de son Fils ; en qualité de mère, elle doit être honorée et aimée de Jésus-Christ plus que tous les autres saints. Considérez donc, conclut S. Pierre Damien, tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel : *Attende seraphim*, et vous verrez qu'il n'y a que Dieu seul au-dessus de Marie : *Et videbis quidquid majus est esse minus Virgine, solumque opificem opus istum prætergredi*. J'ai donc eu raison de dire que Marie, dans son Assomption, est élevée à un degré de gloire, qui n'est inférieure qu'à celle de Jésus-Christ.

Le second principe sur lequel les Pères jugent de la gloire de Marie dans le ciel, c'est la plénitude de la grâce dont elle a été comblée sur la terre. Car, comme raisonnent fort bien les théologiens, il est constant que la grâce est la mesure de la gloire qu'on possède dans le ciel. Pourquoi ? Parce que la grâce, disent-ils, est la semence de cette gloire, parce que la grâce est le gage de l'héritage céleste, parce que la grâce nous fait saints, amis de Dieu, et. comme parle l'apôtre S. Pierre, participants de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ* (II *Petr.*, I) ; parce que la grâce nous rend enfants de Dieu, et par conséquent ses héritiers : *Si filii et hæredes*. (*Rom.*, VIII), dit S. Paul. Mais la grâce, reprend S. Ildefonse, n'a été donnée aux autres saints que par partie : *Cæteris electis ex parte datur gratia* ; au lieu que la bienheureuse Vierge en a reçu toute la plénitude : *Huic vero Virgini tota se infudit plenitudo gratiæ*.

Que ce principe vous est avantageux, Vierge sainte ! car, que conclure de là ? sinon que vous recevez en quelque façon aujourd'hui la plénitude de la gloire, comme vous reçûtes autrefois la plénitude de la grâce ; c'est-à-dire, que Dieu vous distingue autant dans le ciel. qu'il vous a distinguée sur la terre, et que vous y brillez dans l'éclat d'une gloire proportionnée à l'abondance de la grâce dont vous avez été comblée. C'est aussi, Messieurs, la conclusion que tire S. Bernard : *Quantum gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum in cœlis obtinet gloriæ singularis*. Elle est donc encore par cet endroit élevée au-dessus de tous les saints, et elle ne voit au-dessus d'elle que le seul auteur de la grâce.

Mais il est sûr selon le sentiment de tous les théologiens, que la grâce ne produit différents degrés de gloire dans le ciel, que parce qu'elle opère un mérite et une sainteté différente sur la terre ; la récompense est plus ou moins abondante dans les uns que dans les autres, à proportion que la grâce a eu plus ou moins d'effet dans les uns que dans les autres. Il est vrai, que la grâce n'agit pas seule, dit S. Augustin, comme l'homme ne peut aussi agir seul. J'ai plus travaillé que les autres, dit S. Paul, non pas moi néanmoins, mais la grâce de Dieu avec moi : *Non ego, sed gratia Dei mecum*. (I *Cor.*,

xv). C'est donc notre fidèle correspondance à la grâce de Dieu, qui fait notre mérite et notre sainteté.

Et voilà le premier principe sur lequel les Pères veulent qu'on juge de l'élévation de la bienheureuse Vierge dans le ciel. Mais de ce principe ne doit-on pas encore conclure la vérité que je prêche à la gloire de Marie, que personne après le Fils, n'est plus grand dans le ciel que la mère. Pourquoi ? Parce qu'après le Fils, personne n'a eu plus de mérite sur la terre, personne n'a été plus saint que la mère.

Mérite, sainteté de Marie, qui est le plus solide principe sur lequel il faut juger de sa gloire dans le ciel. Car, ce ne sont pas tant les titres augustes, qui nous font respecter Marie, que Dieu couronne aujourd'hui, que son propre mérite et sa sainteté personnelle. Sa glorieuse maternité a été, il est vrai, le principe de ces grâces abondantes, dont il a plu à Dieu de la combler ; mais, si elle n'avait été fidèle à ces grâces, pardonnez-moi, Vierge sainte ! si je le dis, puisque je ne le dis, après tout, que pour exalter davantage les miséricordes de celui qui a fait de grandes choses en votre faveur ; je ne le dis, que pour faire éclater davantage tout le mérite de votre fidélité ; encore une fois, si, de sa part elle n'avait répondu aux grâces du Seigneur, elle ne recevrait point cette couronne de justice, que le juste Juge lui rend aujourd'hui. Non, Vierge sainte, vous ne seriez point établie reine du ciel et de la terre.

C'est ici, mes frères, c'est sur le mérite et la sainteté de Marie, que les bouches les plus sacrées et les plus éloquentes se sont condamnées à un respectueux silence, et se sont contentées d'admirer avec étonnement ce qu'on doit appréhender d'avilir et de diminuer par des expressions trop faibles. Car, si l'on ne peut comprendre la grandeur des grâces, qu'un Homme-Dieu a répandues sur celle qu'il a choisie pour sa mère, qui peut comprendre la fidélité que la mère d'un Homme-Dieu a eue aux grâces de son Fils. Vous seul, Seigneur, qui en fûtes le principe et l'auteur, la pouvez bien connaître. Pour nous, mes frères, contentons-nous de dire, avec S. Ildefonse : que comme ce qu'elle a reçu et ce qu'elle a fait est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer, de même la récompense qu'elle a méritée, est fort au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser : *Ita est incomprehensibile præmium gloriæ quod accepit*. Contentons-nous de dire, que comme sa foi, sa charité, ou pour Dieu, ou pour les hommes, son obéissance, sa pureté, son humilité, toutes ses vertus, enfin, ont été devant Dieu d'un mérite beaucoup plus grand, que toutes les perfections et les vertus des anges et des saints réunis ensemble ; de même, le degré de gloire où elle est élevée, est beaucoup au-dessus de celle de tous les esprits bienheureux. Contentons-nous de dire, avec un grand serviteur de Marie, que

rien n'égale Marie dans le ciel, que rien n'est au-dessus d'elle que Dieu seul : *Nemo æqualis est tibi, nemo major te, nisi Deus.* C'est la proposition que j'avais avancée. Mais, de tout ce que je viens de dire, permettez-moi de tirer en peu de mots quelques conclusions, pour l'édification de vos âmes.

Première conclusion. Rien après Jésus-Christ n'est plus grand dans le ciel que Marie ; rien donc, après Jésus-Christ, ne mérite plus notre vénération que Marie. C'est la conclusion qu'en ont tirée de tous temps les Pères : *Altius intueamini,* dit S. Bernard, *quanto devotionis affectu a nobis voluerit Mariam honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria.*

En effet, si nous nous croyons obligés de respecter plus particulièrement dans le monde ceux à qui les puissances de la terre font plus de part de leur grandeur, quels hommages ne devons-nous pas à celle à qui Jésus-Christ communique si abondamment sa gloire ? Croit-on dans le siècle, que l'honneur qu'on rend à un ministre, revêtu de l'autorité royale, tourne à la honte et au mépris du prince ? Par quel esprit donc, par quel motif les ennemis de Marie, qui ne le sont après tout de la Mère, que parce qu'ils le sont du Fils ; par quel esprit prétendent-ils, que le culte que nous lui rendons puisse être injurieux à notre Dieu, comme si nous n'honorions Marie qu'aux dépens du souverain Seigneur, ou si nous confondions par impiété sacrilège, le culte qu'on rend à la créature avec celui qui n'est dû qu'à Dieu seul ? Il est vrai que celui que nous rendons à Marie, est infiniment supérieur à celui, par où nous honorons les autres saints : mais il est vrai aussi, qu'il est infiniment au-dessous de celui, par où nous reconnaissons le suprême domaine de la Divinité. Enfin, l'honneur que nous rendons à la Mère, n'est fondé que sur celui qui est dû au Fils. Mais si nous honorons dans le monde d'une manière distinguée un mérite distingué, quel honneur devons-nous rendre à Marie ? Hélas ! où sont les siècles fortunés, où les fidèles, plus simples, mais bien persuadés de cette vérité, conspiraient ensemble, et comme à l'envi, à honorer la Mère de leur Sauveur ? Nous sommes témoins, mes frères, de leurs sentiments, par les glorieux monuments qu'ils ont élevés à l'honneur de Marie. Mais, trouvez-vous, Vierge sainte, dans les enfants la piété des pères ? Ah ! ne souffrez pas que de faux préjugés achèvent d'étouffer dans nos cœurs les sentiments de respect que votre grandeur mérite. Et vous, chrétiens, souvenez-vous toujours, que qui vous éloigne de rendre à Marie le respect qui lui est dû, est également ennemi et de Jésus-Christ, et de son Eglise. Souvenez-vous toujours, que puisqu'après le Fils, rien n'est plus grand dans le ciel que la Mère, rien, après le Fils, ne mérite plus notre vénération que la mère. Ainsi l'ont pensé dans tous les siècles les

Pères et les docteurs ; ainsi l'ont prêché dans l'Orient les Athanase, les Cyrille, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire ; ainsi l'ont publié dans l'Occident, les Cyprien, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise, les Bernard. Tout ce qui s'est distingué de tout temps dans l'Eglise par sa science et pas sa piété, s'est distingué également par une tendre et solide dévotion envers Marie. Peut-on craindre de s'égarer en suivant de tels guides ? Ainsi l'ont jugé les souverains pontifes, qui ont autorisé tant de pieuses manières d'honorer Marie. Ainsi l'ont reconnu tant de rois et de princes qui, en mettant leurs Etats sous la protection de Marie, ont pris soin de la faire honorer par leurs sujets. Ainsi l'a cru tout le monde chrétien, ainsi l'a cru et le croit encore l'Eglise, qui a établi tant de fêtes, qui a élevé tant de temples, qui a institué tant d'Ordres religieux, et tant de saintes sociétés sous les auspices et le nom de Marie ; qui fait retentir si souvent nos temples de ses louanges, et qui enfin, par une conduite si glorieuse à Marie, ne cesse de nous faire entendre, qu'après le Fils, la Mère mérite plus que tout autre, nos respects et notre vénération. Si nous nous trompons, mes frères, dans le culte que nous rendons à Marie, nous pouvons dire, que c'est l'Eglise elle-même qui nous trompe. Mais, peut-elle se tromper, cette Epouse du Saint-Esprit ? toujours éclairée de ses divines lumières, peut-elle se tromper, et peut-elle nous tromper ? Qu'on n'arrête donc plus la piété des fidèles par de vains scrupules, et par de frivoles avis ; qu'on ne dise plus, qu'il ne faut tourner nos respects que vers Jésus-Christ. J'ose le dire, c'est en manquer pour le Fils, que d'en manquer pour la Mère.

Seconde conclusion : Marie est élevée à un haut degré de gloire, parce qu'elle a été sainte. Je puis donc parvenir à la même gloire ; je ne dis pas au même degré de gloire, mais je puis, comme elle, me rendre heureux dans le ciel : pourquoi ? parce que je puis, comme elle, devenir saint sur la terre ; parce que je puis, comme elle, être fidèle aux grâces que je reçois. Il ne tient pas à moi d'être grand dans le monde, mais il dépend de moi de l'être dans le ciel ; il ne tient pas à moi de m'élever et de me distinguer dans le siècle, mais il dépend de moi de m'élever et de me distinguer dans le royaume du Père céleste ; je ne puis, quand je le voudrais, me rendre considérable aux yeux des hommes ; je puis, si je le veux, le devenir aux yeux de Dieu. Pourquoi ? parce que je puis correspondre à sa grâce qui ne me manque pas, sans laquelle je ne puis rien, mais avec laquelle je suis capable de tout. Consolez-vous donc, vous à qui une naissance obscure ou le défaut de capacité, de santé, de protection et de biens, ferme la porte aux grandeurs mondaines : vous pouvez, comme Marie, prétendre à une grandeur plus solide ; si des honneurs passa-

gers et temporels ne sont pas pour vous, ceux du ciel sont entre vos mains. Vous pouvez être saints, il ne faut pour cela que de vouloir : chacun, avec le secours de la grâce, a le bonheur de pouvoir sur cela tout ce qu'il veut, hélas ! et presque personne ne veut sur cela tout ce qu'il peut.

Troisième conclusion. La seule sainteté de Marie est la véritable cause de son élévation. Il n'y a donc que la sainteté qui puisse nous rendre glorieux dans le ciel. Vains titres de grandeur, noms pompeux, qualités illustres qui faites notre mérite devant les hommes, et qui êtes le terme de toute notre ambition, vous n'êtes de nulle considération devant Dieu ; ce n'est point la naissance, ce ne sont point les biens, ce n'est ni la capacité, ni la noblesse, c'est la sainteté seule qui distingue l'homme devant le Tout-Puissant. Ayez d'ailleurs tout le mérite imaginable, joignez tous les avantages de la nature avec ceux de la fortune, toutes les qualités de l'esprit avec celles du cœur, tout cela ne sert de rien devant Dieu ; et si vous n'êtes, comme Marie, avec toutes ces qualités, humble, chaste, charitable, soumis à la loi ; si vous ne faites servir tous ces avantages à votre perfection, grands devant les hommes, encore une fois, vous ne serez rien devant Dieu. Au contraire, dépourvus de tout, si vous êtes humbles dans l'humiliation, patients dans l'affliction, attachés à Dieu dans une vie obscure, aussi pleins de mépris pour le monde que le monde en fait paraître pour vous ; inconnus, abandonnés des hommes, vous serez un jour, comme Marie, par le jugement de Dieu même, distingués dans le ciel. La seule sainteté fait l'homme grand devant Dieu, et la sainteté est la seule grandeur que le monde néglige : quel aveuglement !

Quatrième et dernière conclusion : l'élévation de Marie est proportionnée à sa sainteté. Nous serons donc élevés dans le ciel à proportion que nous aurons été saints sur la terre. Les hommes ne savent guère proportionner la récompense au mérite, leur faveur aveugle suit plutôt l'inclination dans ses dons que la justice : tel qui a prodigué au service d'un grand son repos, sa santé, ses biens et peut-être sa conscience, se voit souvent la récompense de plusieurs années enlevée par un inconnu dont la nouveauté fait tout le mérite, et qui ne reçoit une récompense plus ample que parce qu'il n'a pas encore eu le temps de déplaire. Et combien même ne retirent des services qu'ils ont rendus au monde, que la fade consolation de vanter des services mal payés, et que le funeste désespoir de s'être inutilement sacrifiés pour un maître infidèle et ingrat ? Il n'en est pas ainsi du maître commun que nous servons : quoiqu'en couronnant nos mérites, Seigneur, vous ne couronniez que vos dons ; juste et équitable dans vos récompenses, vous ne faites acception de personne ; vous n'avez

égard qu'au mérite de ceux que vous récompensez. C'est par là que Marie est élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints. La gloire suit toujours la sainteté : le monde ne proportionne jamais bien ses récompenses à nos mérites, et on s'épuise pour lui. Dieu proportionne toujours ses récompenses à nos mérites ; et que fait-on pour lui ?

Où est votre foi ? mes frères ; pardonnez ce reproche à mon zèle : où est votre foi ? Car ce ne sont point des biens passagers, des biens périssables que je vous propose ; ce ne sont pas des récompenses temporelles que l'envie des hommes puisse vous disputer, que leur ingratitude puisse vous refuser, que le monde puisse vous faire manquer : la conquête du ciel est entre vos mains. Concevez-vous si peu ce que c'est que régner éternellement avec Dieu ? Vous admirez la gloire de Marie, et vous négligez d'y avoir part ! Quel désespoir, au moment de votre mort, d'avoir tout prodigué au monde, d'avoir tout sacrifié à votre corps et d'avoir tout refusé à votre âme et à Dieu ? Eclairés des lumières du Seigneur, soyez enfin pour lui ce que vous êtes pour le monde, tout indigne qu'il est de vos soins. Est-ce trop vous demander, que de demander que vous soyez aussi sensibles à des intérêts éternels que vous l'êtes à des biens temporels ? Faites pour ceux-là ce que vous faites depuis tant de temps pour ceux-ci, il vous sera plus aisé de réussir dans les uns que dans les autres. Je sais qu'avec le mérite et la bonne volonté, si l'on manque de patron et de protecteur dans le monde, le mérite devient stérile et la bonne volonté inutile. Cet avantage ne vous manquera pas : tout chrétien trouvera toujours, du côté de Marie, tous les secours nécessaires pour se sanctifier ; son pouvoir est proportionné à son élévation. C'est donc à vous, Vierge sainte, que nous osons recourir aujourd'hui ; c'est à vous que nous adressons aujourd'hui cette prière de l'Eglise. Comme rien, après Jésus-Christ, n'est plus grand dans le ciel que Marie, rien aussi, après le Fils, n'est plus puissant dans le ciel que la Mère ; c'est en peu de mots le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les hommes, toujours conduits par la passion d'intérêt, servent dans le monde ceux particulièrement dont ils doivent attendre le plus de protection ; ne s'attachent aux puissances de la terre qu'à proportion qu'elles peuvent leur être utiles ; ils savent mesurer en quelque façon leur dévouement sur le pouvoir et le crédit de celui qu'ils choisissent pour maître : c'est la règle que je vous prie de suivre aujourd'hui à l'égard de Marie. De là vous conclurez aisément avec moi qu'après Jésus-Christ elle mérite tout votre attachement et

toute votre confiance, parce qu'après le Fils rien n'est plus puissant dans le ciel que la Mère.

Mais, pour suivre dans cette seconde partie la même méthode que nous avons gardée dans la première, écoutez donc, Messieurs, les conjectures sur lesquelles je juge, après les Pères et les saints docteurs, du pouvoir de Marie dans le ciel.

J'en juge, en premier lieu, comme de son élévation par sa sainteté, et voici comme je raisonne. Le pouvoir et le crédit des saints auprès de Jésus-Christ, est plus ou moins grand, selon qu'ils en sont plus ou moins aimés. C'est ainsi que le crédit d'un favori est proportionné à l'affection dont le prince l'honore. On est plus ou moins aimé de Jésus-Christ dans le ciel, selon qu'on l'a plus ou moins aimé dans le monde, selon qu'on a plus ou moins fait pour sa gloire, selon que l'on a été plus ou moins fidèle à ses grâces, selon qu'on a été plus ou moins saint sur la terre. Personne n'a été plus saint, personne n'a été plus fidèle à la grâce, personne n'a plus aimé Jésus-Christ sur la terre que Marie, personne donc n'en est plus aimé dans le ciel, personne donc n'a plus de pouvoir auprès de lui que Marie.

Je juge, en second lieu, du pouvoir de Marie dans le ciel, par celui qu'elle a eu sur la terre. Je n'ignore pas combien de grâces, de prodiges et de miracles Jésus-Christ a accordé aux prières de ceux qui ont réclamé sa puissance avec foi et avec humilité. Je sais, que touché de leurs larmes, il a guéri les malades, il a chassé les démons, il a ressuscité les morts. Mais quelle a été son occupation pendant trente années entières? Qu'a t-il fait pendant toute sa vie cachée? Ecoutez ceci, mes frères, et sur cela jugez de la vérité que je vous prêche: il a été soumis à Marie. N'est-ce pas en faveur et à la prière de sa mère, qu'il opéra le premier miracle public, où il fit si hautement éclater sa divinité aux noces de Cana ; miracle qui marque d'autant plus le pouvoir de Marie, que le temps d'en opérer, comme Jésus-Christ lui dit lui-même, n'était point encore venu? N'est-ce pas par le moyen, par l'organe de sa Mère, qu'il a opéré le premier miracle caché dans la sanctification de Jean-Baptiste? Elisabeth entend la voix de Marie, et au même moment l'enfant dont elle est enceinte, tressaille de joie et est sanctifié. Si Jésus-Christ a tant fait pour Marie sur la terre, que ne fera-t-il point pour elle dans le ciel? Comme elle a eu autrefois, elle a encore aujourd'hui plus de pouvoir auprès de lui que tout autre.

Je juge, en troisième lieu, du pouvoir de Marie dans le ciel par son auguste maternité, je veux dire par le droit et l'autorité que lui donne sa qualité de mère, par les services qu'elle a rendus à un Fils-Dieu pendant son enfance, je l'ose dire même par les obligations que Jésus-Christ lui a. Eh ! qui se-

rait plus puissant auprès d'un fils plein de reconnaissance, qu'une mère pleine de tendresse ? Jugez, je le veux bien, chrétiens, jugez des sentiments de Jésus-Christ à l'égard de sa Mère, par ceux que vous auriez vous-même à l'égard de la meilleure mère du monde. Que dis-je ? c'est faire injure et à la Mère et au Fils. Salomon, élevé sur le trône de David, héritier de la couronne et du pouvoir de son père, apprend que Bethsabée vient lui demander quelque grâce ; au même temps il va au devant d'elle, il se prosterne devant sa mère, la fait asseoir sur son trône, et lui donne la liberté de demander tout ce qu'elle voudra : *Pete, mater, neque enim fas est, ut avertam faciem tuam* (III. *Reg.* II.) Qui douterait du pouvoir de Bethsabée ? qui ne croirait ses vœux exaucés ? Mais Salomon découvrant l'artifice des prières qu'elle lui fait en faveur d'Adonias, qui voulait se faire roi, ne lui répond qu'en jurant la perte de ce prince. Joab, chef de la conspiration, trouve jusqu'au pied de l'autel le juste châtiment de sa révolte, Abiathar, qui en était le fauteur, est dépouillé de son office de grand prêtre. C'est ainsi que le roi étouffe dans le sang des uns et dans l'éloignement de l'autre, l'orage et la tempête qui se formaient contre lui.

Jésus-Christ place aujourd'hui Marie à sa droite, il la couronne reine du ciel et de la terre ; il lui donne la liberté de demander tout ce qu'elle voudra, avec une assurance sincère d'être exaucée : *Pete, mater, neque enim fas est, ut avertam faciem tuam.* Nous ne trouverons point ici la funeste catastrophe que nous venons de voir. Marie ne peut se servir de son pouvoir, que pour la gloire de celui dont elle le reçoit. Demandez donc, mère heureuse et puissante : *Pete, mater* : mère d'un Dieu Sauveur, et en cette qualité, mère des pécheurs, portez nos vœux jusqu'à son trône. Toute-puissante sur l'esprit de votre Fils, si vous joignez vos prières aux nôtres, nous serons exaucés. Faites-lui entendre cette voix qui l'a autrefois engagé à forcer les lois de la nature, faisant servir à sa toute-puissance le mouvement de votre volonté. Parlez à celui à qui vous avez eu le bonheur de commander si longtemps, et qui a toujours fait gloire de vous être soumis. Un Fils, qui promet tout aux prières de ceux qui le craignent ; un Fils qui écoute jusqu'aux soupirs mêmes des pécheurs, serait-il insensible aux prières d'une mère : *Pete, mater.* Non, non quelque grand que soit ce Fils, également adorable et redoutable, il n'a point oublié les droits qu'il a bien voulu vous donner sur lui. Quelque revêtu de gloire qu'il soit, en est-il moins votre Fils ? La seule grandeur humaine est capable d'inspirer à l'homme une indifférence si contraire aux sentiments de la nature et de la raison. Et que pourriez-vous refuser, mon Dieu ! à Marie, après avoir asservi, pour ainsi parler,

votre puissance même, jusqu'à obéir à la voix d'un homme ? *Obediente Domino voci hominis.* (*Jos.*, x.) Pourriez-vous donner quelques bornes au pouvoir d'une mère, qui ne peut demander que le salut d'une âme qui est le prix du sang de son Fils ? Concluons donc que le pouvoir de Marie, aussi bien que sa gloire, est proportionné à son auguste maternité. Or, comme rien, après le Fils, n'est plus élevé ; rien donc, après le Fils, n'est plus puissant dans le ciel que la Mère.

En effet, Marie, en devenant plus heureuse, serait elle devenue moins puissante ? Sa gloire diminuerait-elle son pouvoir ? Et assise à la droite de son Fils, aurait-elle perdu quelque chose du crédit qu'elle avait sur son esprit ? Nous l'avons déjà dit, chrétiens, et nous ne pouvons trop le répéter pour notre consolation ; personne, pendant la vie mortelle de Jésus-Christ, n'a eu plus de pouvoir auprès de lui que Marie ; personne donc n'en a plus qu'elle, à présent qu'elle triomphe avec lui dans le ciel. Non, disent les Pères, le pouvoir de la Mère n'a point plus de bornes que celui du Fils, et elle peut par ses prières, tout ce que Jésus-Christ peut par lui-même : *Omnipotentia supplex.* De là, quelles conclusions faut-il tirer? Les voici, mes frères, comprenez-les, et tâchez d'en profiter.

Première conclusion. Marie est puissante dans le ciel, nous pouvons donc l'invoquer. Conséquence consolante pour nous, Messieurs, mais conséquence solide, que je cite après les Pères et les saints docteurs, qui n'ont jamais cru faire tort à la médiation du Fils en s'adressant à la Mère. Ils ont toujours bien distingué la médiation de nécessité, de satisfaction et de rédemption, dont parle S. Paul à Timothée, et qui n'appartient qu'à Jésus-Christ, d'avec la médiation d'intercession, que nous attribuons à Marie. Or, ces Pères avaient autant de lumières, autant de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, autant de science et sûrement plus de piété que ces prétendus réformateurs, qui, par mépris pour la Mère font gloire de s'adresser uniquement au Fils, et qu'on pourrait peut-être soupçonner, de ne s'adresser ni à l'un ni à l'autre. Invoquer Marie, ç'a été de tout temps la pratique des fidèles, c'est l'usage universel et constant de l'Église. Je dis de l'Eglise à qui Jésus-Christ a promis une assistance perpétuelle, et dont la pratique doit sans doute prévaloir au sentiment de quelques faux zélés, qui ne cherchent pas tant à corriger et à réformer les abus qui auraient pu se glisser dans la confiance, que les fidèles ont dans la Mère de Dieu, qu'à la détruire et à la ruiner tout à fait. Confiance dans le pouvoir de Marie, qui est néanmoins fondée sur un dogme de religion, qui autorise celle que nous avons dans le pouvoir des autres saints. Jésus-Christ, il est vrai, dit S. Bernard, est un fidèle et puissant médiateur ; mais il est en même temps et notre Dieu, et notre juge : on ne peut

trop espérer de sa miséricorde, mais on ne peut trop craindre sa justice. Auprès d'un Médiateur, nous avons besoin d'un autre médiateur : *Opus est mediatore, ad Mediatorem istum.* Et quelle autre médiation peut nous être plus utile que celle de Marie? *Nec alter nobis utilior quam Maria.* En effet, puisque Dieu a revêtu Marie d'un pouvoir uniquement inférieur à celui de Jésus-Christ quoi qu'en puissent dire ses ennemis, je conclurai toujours avec le même S. Bernard, que la volonté de Dieu est donc, que je m'adresse à elle, que c'est même honorer le Fils, que d'invoquer la Mère : *Votis omnibus Mariam veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.* Qui sait, disait autrefois Mardochée à la reine Esther, si Dieu ne vous a pas fait monter sur le trône d'Assuérus, pour faire trouver dans vous à son peuple accablé une puissante médiatrice! *Quis novit utrum, idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris* (*Esther*, IV.) Si vous êtes puissante Vierge sainte! j'ose dire que vous ne l'êtes que pour nous faire du bien; et quel autre usage voudriez-vous faire d'un pouvoir que vous n'estimez qu'autant qu'il vous donne le moyen de contribuer au salut des hommes? Libre, comme Esther, de faire à notre Roi commun les demandes et les prières qu'il vous plaît : *Quæ est petitio tua, Esther, ut detur tibi, et quid vis fieri?* (*Esther*, VII.) Plus sûre encore d'être exaucée, que voudriez-vous demander, que le salut de votre peuple, comme elle pria elle-même pour le peuple juif? *Dona mihi populum meum pro quo obsecro.* (*Ibid.*) C'est en effet pour cela, Seigneur, comme chante votre Eglise, que vous avez retiré Marie du monde : *Quam idcirco de præsenti sæculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat.* Vous pouvez invoquer Marie, mon cher auditeur ; et la grandeur de vos besoins ne devrait-elle pas vous conduire au pied de ce trône, où vous la voyez briller dans la splendeur des saints? Pouvez-vous allier ensemble tant de misère et tant d'indifférence pour une si puissante médiatrice. Je le répète donc, après S. Bernard, si vous craignez de vous adresser au Père, allez à lui par le moyen du Fils ; mais si vous redoutez le Fils même, pourquoi négliger de recourir à la Mère ?

Seconde conclusion. Marie est plus puissante que tous les esprits bienheureux, que tous les autres saints. Nous devons donc l'invoquer préférablement à tous les autres saints. Conséquence qui suit naturellement de ce dogme de foi, dont nous avons déjà parlé, et qui regarde l'invocation des saints. Car, s'il est bon et utile, comme le déclare le saint concile de Trente, de s'adresser aux amis de Dieu ; n'est-il pas plus avantageux encore de s'adresser à la Mère de Dieu? Par cette qualité, elle est plus puissante; par cette qualité, ses prières sont plus agréables et plus efficaces ; par cette qualité, elle est

plus touchée de nos besoins, elle est plus sensible à notre salut : c'est aussi en cette qualité que l'Eglise l'invoque plus souvent, plus ardemment que tous les autres saints. C'est en cette qualité, qu'elle lui donne les glorieux titres de refuge des pécheurs, d'asile des misérables, de secours des chrétiens : c'est en cette qualité, qu'elle l'appelle notre avocate, notre vie, notre espérance. Il faut donc conclure, selon le sentiment de l'Eglise, que sa protection est plus utile et plus avantageuse que celle des autres saints, et par conséquent, que c'est à elle qu'il faut particulièrement adresser nos prières et présenter nos vœux.

Troisième conclusion. Marie n'est puissante, que parce qu'elle a été sainte : elle l'est donc surtout pour contribuer à la sanctification de nos âmes, et c'est pour cela qu'il faut particulièrement avoir recours à elle. On peut s'y adresser pour toutes sortes de besoins ; mais il ne faut rien lui demander qui ne soit subordonné, et qui n'ait rapport à notre sanctification. Si elle n'était devenue puissante que pour nous rendre grands, considérables et riches dans le monde ; que de vœux, que de prières les hommes, plus sensibles à leur fortune qu'à leur salut, ne lui feraient-ils point ? Bien différents des fidèles qui l'invoquent pour leur salut, sans se mettre en peine de mériter sa protection, on tâcherait à se rendre agréable à ses yeux pour attirer quelques secours temporels ; c'est la conduite que nous devons tenir pour en obtenir de spirituels. Mais, prétendre à sa protection, sans rien faire pour s'en rendre dignes ; l'invoquer au milieu du crime qu'on aime, et dont on ne veut ni retrancher les causes, ni éviter les occasions, c'est lui demander, que demeurant et voulant demeurer ennemis de Dieu, elle nous protège. Espérer que par un miracle de sa protection, elle vous sauve en quelque façon malgré vous, s'abandonner au péché, comptant toujours sur la protection de Marie ; c'est vouloir abuser de son pouvoir : elle serait puissante pour nous rendre criminels ; elle ne l'est que pour nous faire saints, il faut donc pour être exaucés, travailler efficacement à notre sanctification, et ne la prier que par rapport à notre salut.

C'est dans ces heureuses dispositions, Vierge sainte ! que nous osons nous présenter à vous et vous adresser tous ensemble cette prière de l'Eglise : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et hora mortis suscipe*. C'est particulièrement dans ce jour de vos triomphes, dans ce jour, où vous êtes élevée à un si haut degré de gloire ; dans ce jour, où vous êtes revêtue d'un si grand pouvoir, que vous devenez Mère de grâce, Mère de miséricorde, et par là l'objet, après Jésus-Christ, le plus digne de notre vénération et de notre confiance. Mère de la grâce, c'est votre secours que nous implorons ;

Mère de la miséricorde, c'est votre bonté que nous réclamons : *Tu nos ab hoste protege.* Du sein de la gloire où vous brillez du haut de ce trône éclatant, vous voyez, Vierge sainte, les combats que nous avons à soutenir, et vous connaissez notre faiblesse : ruinez les efforts de ces ennemis déclarés, qui nous attaquent à force ouverte, et dont nous pouvons à peine parer les coups et soutenir le choc. Déconcertez les intrigues secrètes de ces ennemis cachés, qui ne paraissent rien moins que ce qu'ils sont, et dont l'artifice et la patience sont souvent plus à craindre que la violence des autres. Fortifiez-nous contre le mépris et les railleries des uns, soutenez-nous contre l'estime et les flatteries des autres. Augmentez notre courage contre ceux que nous craignons trop ; réveillez notre crainte à l'égard de ceux que nous ne redoutons pas assez; que la grandeur et l'autorité, que la chair et le sang, que la crainte et l'espérance, que la coutume et l'exemple ne nous fassent point lâchement succomber. Défendez-nous contre nos ennemis étrangers, défendez-nous contre nos ennemis domestiques, défendez-nous contre nous-mêmes, qui sommes plus à craindre pour nous que le reste du monde : *Tu nos ab hoste protege.* Souvenez-vous, Vierge sainte ! que nous avons des droits particuliers de prétendre à votre protection. Nous sommes membres d'un royaume, qu'un grand et religieux monarque vous a soumis : nous renouvelons chaque année avec plaisir, le dévoûment qu'il a fait de son Etat, et des personnes qui le composent ; et nous réunissons encore aujourd'hui tous ensemble nos vœux, pour attirer sur nous les secours d'une si puissante médiatrice. Si nous avons lieu de prétendre à votre protection, Vierge sainte ! en qualité de chrétiens, que n'en devons-nous pas attendre en qualité de Français ? Nous nous sommes tous consacrés à vous au pied de vos autels, et vous nous avez tous reçus à votre service : nous vous avons choisie pour nous servir de mère et d'avocate auprès de votre Fils, et vous nous avez admis au nombre de vos enfants. Nous l'avons solennellement promis, nous l'avons juré, qu'au milieu même des ennemis les plus déclarés de votre gloire, nous ne rougirions jamais de votre nom ni de votre service ; que jamais rien ne serait capable de nous en faire départir. Ne nous abandonnez pas, Vierge sainte, surtout au moment de notre mort ; *Hora mortis suscipe.* Mais, après que nous aurons heureusement combattu sous vos auspices, victorieux par votre moyen de tant d'ennemis, ne nous abandonnez pas au moment de notre mort; à ce moment critique, qui doit décider de notre éternité; à ce moment terrible, où le démon redoublera ses efforts pour nous arracher nos derniers soupirs; à ce moment fatal, où le souvenir de tant d'iniquités, de tant de grâces méprisées, de tant d'infidélités criminelles, où la crainte d'un

juge puissant et inexorable, où la vue d'un enfer, que nous avons si souvent mérité, serait capable de nous troubler, de nous alarmer, et de nous jeter dans un funeste désespoir : *Hora mortis suscipe.* Recevez notre âme, présentez-la à notre Juge, et obtenez-nous pour dernière grâce celle d'être témoin de votre triomphe, et d'avoir quelque part à la gloire à laquelle vous êtes élevée aujourd'hui. Ainsi soit-il.

DOUZIÈME SERMON

(Méditation du P. Nouet, S. J.)

DE L'EXCELLENCE DE LA GLOIRE QUE LA BIENHEUREUSE VIERGE POSSÈDE DANS LE CIEL, ET DE SES PRÉROGATIVES DANS LA BÉATITUDE

Maria optimam partem elegit.
Marie a choisi la meilleure part. (*Luc.* x, 42.)

Ire prérogative. — La bienheureuse Vierge est ressuscitée trois jours après sa très sainte mort, selon le sentiment commun des Pères et de l'Eglise. Cette faveur était convenable à sa qualité de Mère, d'Epouse et de Reine. Ce vêtement d'or avec lequel la reine a paru à la droite du roi, est, selon le sentiment de quelques interprètes, le corps glorieux dont Marie fut revêtue dans son Assomption [1]. Elle avait donné à son Fils un corps mortel, il était bienséant qu'il lui en donnât un immortel. Jésus et Marie ne sont qu'une même chair [2], il était de la gloire du Fils de ressusciter sa Mère, et de lui faire part de son bonheur. Elle l'avait logé dans son sein l'espace de neuf mois : cette arche du nouveau Testament devait être incorruptible à plus juste titre que celle de l'Ancien, qui n'en était que la figure. Enfin, elle n'avait jamais eu de part au péché d'Adam, à qui il fut dit : Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière [3] : il n'était pas raisonnable qu'elle en portât la peine. *Vous êtes toute belle, il n'y a point de tache en vous.* Que s'ensuit-il ? *Venez du Liban, sponsa mea, venez, vous serez couronnée* [4]. La couronne de gloire est préparée à la pureté de votre cœur et de votre âme.

IIe. — Elle est montée au ciel appuyée sur son Fils, qui a honoré son triomphe de sa présence. Les anges vinrent au-devant du Fils, lorsqu'il monta au ciel, pour l'accompagner dans son triomphe ; mais le Fils vient au-devant de sa Mère pour lui tenir compagnie : *Qui est celle-ci qui monte du désert, abondante de délices, appuyée sur son bien-aimé* [5]. Elle est por-

1. Eusebius, Hugo. — 2. Caro Jesu Christi caro est Mariæ, quam super astra transvexit, honorans matrem. (S. Aug. Serm. *de Assumpt.*) — 3. *Genes.* iii. 19. — 4. Tota pulchra es, amica mea ; et macula non est in te. Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni coronaberis. (*Cant.* iv, 7. 8.) — 5. Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ? (*Cant.* viii, 5.)

tée entre les bras de son Fils, qui est le centre de son repos. O quelle dignité! dit S. Bernard; ô quelle prérogative d'honneur, de s'appuyer sur celui que les puissances angéliques adorent avec respect [1]!

III^e. — Elle a été reçue dans le Ciel, et placée dans un trône plus élevé que tous les Séraphins. Car, comme lorsque le Fils de Dieu descendit du Ciel, elle le reçut dans le lieu le plus digne qui fût sur la terre; aussi, lorsqu'elle s'éleva de la terre, ce cher Fils la reçut dans le Ciel. « Il n'y a point de lieu sur la terre plus digne que le temple du sein virginal où Marie a reçu le Fils de Dieu, et il n'y en a point aussi de plus digne dans le Ciel, que celui où le Fils de Marie l'a élevé [2]. »

IV^e. — La bienheureuse Vierge a au Ciel un ordre à part, et elle a une science particulière, au-dessous à la vérité de la très sainte Trinité, mais incomparablement au-dessus de tous les sièges des bienheureux. C'est pourquoi le vénérable Bède [3], après S. Chrysostome [4], dit qu'elle est incomparablement plus sainte que les Chérubins et les Séraphins, et plus glorieuse que tous les bienheureux. C'était peut-être la pensée de ce très dévot serviteur de la Vierge, S. Stanislas, novice de la compagnie de Jésus, lorsqu'il disait, qu'au jour de l'Assomption, Dieu avait créé une nouvelle gloire, parce qu'il avait établi sa Mère dans un nouvel ordre, et dans un rang d'honneur tout particulier. Si ce n'est qu'il voulût dire qu'il avait donné un nouvel ornement et un nouvel éclat de gloire à la céleste Jérusalem, par la présence de la bienheureuse Vierge. C'est le sentiment de S. Bernard. Le Paradis même en est plus éclatant, dit ce Père, lorsqu'elle y entre comme un brillant flambeau, comme un astre nouveau qui le remplit de sa lumière [5]. Et S. Anselme, s'adressant à elle, lui dit : Tout ce qui est dans le Ciel, reçoit un surcroît inestimable de gloire et de beauté par l'éclat de votre Assomption [6]. Auparavant le Ciel n'était qu'un désert, pour ainsi dire, parce que Marie n'y était pas. Il n'y avait rien parmi les plus belles créatures, qui pût donner un plein contentement en son absence; mais sitôt qu'elle y entre, comme dit S. Ildefonse, la joie du Paradis est accomplie.

V^e et VI^e. — S. Augustin dit que la bienheureuse Vierge

1. Inter brachia Filii sui requiescit. O quanta dignitas, quam specialis gloria inniti super illum quem reverenter colunt angelicæ potestates!

2. Nec in terris locus dignior uteri virginalis templo, in quo Filium Dei Maria suscepit; nec in cœlo regali solio, in quo Mariam hodie Mariæ Filius sublimavit. — 3. Bède, orat. *de laudibus Virg.* — 4. *In liturgia.*

5. Ipsa jam cœlestis patria clarius rutilat virgineæ lampadis illuminata fulgore. (S. Bern. Serm. I. *de Assumpt.*)

6. Omnia quæ in cœlo sunt, per glorificationem tuam decorantur inæstimabiliter. (S. Anselm. *lib. de excel. Virg.*)

est assise sur le trône même de son Fils, compagne de son bonheur, et comme reine d'un même royaume. Votre Fils, lui dit-il, vous a élevée, non seulement en l'air comme Elie, ou dans le troisième ciel comme S. Paul, mais encore par-dessus tous les anges, jusque sur le trône où il a mis ce qu'il a pris de vous. Car la bienséance ne permet pas que vous soyez en autre lieu que celui qui a pris naissance de vous [1]. Arnoul de Chartres, entrant dans la même pensée, dit que la gloire du Fils et de la Mère n'est, pour ainsi dire, qu'une même chose [2]. Mais l'abbé Guerric ajoute encore une sixième prérogative, et il estime qu'on ne peut mieux représenter l'excellence de la Mère de Dieu, qu'en disant qu'elle est son trône : parce qu'il ne se communique à aucun des saints avec tant de plénitude et de familiarité, qu'à celle en qui il repose d'une manière toute particulière ; que c'est son lit de justice, d'où il prononce ses arrêts en faveur de ses élus ; que c'est par ses mains qu'il reçoit leurs requêtes, et que leur salut dépend de la conduite de ses ordres.

VII^e^. — L'âme de la bienheureuse Vierge entre plus avant dans l'abîme des grandeurs divines, et y découvre plus de secrets par la lumière de gloire que tous les saints du Paradis. Or, s'il nous était permis de voir jusqu'à quel excès monte la joie et la douceur qu'elle ressent, se voyant absorbée dans la lumière inaccessible de la Divinité, pour y contempler le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, le Saint-Esprit en tous les deux ; pour y admirer les merveilles incompréhensibles de la sagesse, de la puissance et de la bonté divine ; pour y découvrir les mystères cachés dans l'Ecriture, et particulièrement ceux de la Rédemption, qui ont été pour la plupart accomplis en elle ou avec elle, et enfin pour y être transformée en Dieu, et remplie du torrent de délices qui suit cette bienheureuse possession ! mais, comme dit S. Pierre Damien, il n'y a que Dieu qui l'a élevé à ce haut degré de félicité, et celle qui l'a reçue, qui la puissent expliquer. Encore, peut-on dire qu'elle-même ne peut comprendre parfaitement l'étendue de son bonheur.

VIII^e^. — La bienheureuse Vierge ne jouit pas seulement de la claire vue des personnes divines ; mais, comme Dieu est un très clair miroir où toutes choses sont naïvement représentées selon son bon plaisir, elle y voit absolument ce que Dieu connaît lui-même par la science de vision, c'est à-dire tout ce qui est actuellement, tout ce qui a jamais été, et tout ce qui sera à l'avenir ; parce que, comme disent les théologiens, tout cela se rapporte à l'accomplissement de la prédestination des

1. Neque enim fas est alibi te esse, quam ubi est id quod a te genitum est. — 2. Gloriam cum matre non tam communem judico quam eamdem.

élus comme à sa fin [1]. Par conséquent, il n'y a rien qui excède le pouvoir ni la connaissance de la Mère de Dieu, puisqu'elle a été choisie pour médiatrice du salut de tous les hommes, pour ressort de leur prédestination, pour reine souveraine de tout le domaine de Dieu. Il faut seulement excepter les actions intérieures de Jésus-Christ, qui est infiniment au-dessus d'elle. C'est pourquoi la bienséance ne souffre pas qu'elle entre si avant dans le cabinet du prince sans permission.

IX^e^. — La bienheureuse Vierge possède, avec une éminence souveraine, tous les lauriers des vierges, des docteurs et des martyrs, parce qu'elle surpasse en pureté toutes les vierges; parce qu'elle a instruit tous les maîtres de l'univers, et enfin, parce qu'elle a plus souffert en son âme par l'épée de la douleur, que tous les martyrs en leurs corps par tous les tourments des bourreaux.

X^e^. — La bienheureuse Vierge possède avec éminence toute la gloire accidentelle des saints. On comprend, sous ce nom de gloire accidentelle, toutes les recrues de gloire et de joie qui surviennent extraordinairement aux saints, ou qui leur sont données par état, et qui sont par conséquent stables, comme étant affectées à certains ordres et conditions particulières des bienheureux. Car, encore que leur félicité soit dans un état immuable à l'égard de la gloire essentielle, néanmoins, comme Dieu les chérit infiniment, il leur prépare de temps en temps de nouveaux surcroîts de joie et de gloire accidentelle, soit en leur découvrant quelque heureux succès concernant son service, soit en augmentant leur félicité par les fruits des bons exemples et des saintes instructions qu'ils ont laissées ici-bas; soit en éclairant leur âme, selon qu'il lui plaît, des rayons d'une soudaine lumière, et produisant en eux quelques mouvements d'une extraordinaire allégresse. En quoi il est évident que la Vierge n'a personne qui l'égale, tant à cause de son intime union avec Dieu, qui est la source de ces délices, qu'à raison de son éminente qualité qui lui donne droit de participer, comme cause universelle, à tous les contentements particuliers des élus, sans parler de ceux qui lui conviennent spécialement en considération de son état.

XI^e^ et XII^e^. — La bienheureuse Vierge étend son domaine et son gouvernement à tous les Etats de son Fils. Voulez-vous voir combien son trône est élevé ? Elle domine sur tous les Etats de son Fils, depuis la mer de la grâce jusqu'à la mer de la gloire : elle distribue toutes les richesses et toutes les influences de sa divine bonté, elle les fait couler comme un grand fleuve jusqu'aux extrémités de la terre, elle laisse partout les marques de sa libéralité royale [2]; et, comme elle le dit elle-

1. Omnia propter electos. — 2. Elevata Maria ad altitudinem regni, dominatur a mari gratiæ usque ad mare gloriæ, et a flumine influxuum di-

même par la bouche du Sage, elle fait seule tout le tour de la terre, pour prendre garde à ceux qui ont besoin de son secours, et les protéger contre leurs ennemis. Car, pour dernière prérogative qui ferme le cercle de sa couronne, elle a reçu un pouvoir sur l'enfer qui la rend terrible à tous les démons, qui n'osent paraître en sa présence, ni attaquer ceux dont elle prend la défense. Heureux ceux qui se rangent sous sa protection, et qui tâchent de se rendre dignes de ses faveurs! Car, comme dit S. Augustin, il faut que les saints aperçoivent en nous quelques traits de leurs vertus, pour se porter avec plus de soin à nous secourir de leurs prières [1]. Il est vrai que la bienheureuse Vierge prévient toujours ceux qui la cherchent; mais il faut répondre à ses attraits, selon S. Bonaventure : « Vous faites seule le tour de la terre, lui dit il, pour secourir ceux qui vous invoquent, et les environner de votre protection [2]. » Tandis qu'ils se tiennent près d'elle, ils sont en sûreté; mais s'ils sortent de cet asile, ils courent risque de leur salut.

TREIZIÈME SERMON

(Méditation du P. Hayneuve, S. J.)

SUR L'ÉVANGILE DE LA FÊTE : LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE.

Porro, unum est necessarium, Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

Au reste, il n'y a qu'une chose nécessaire, Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée. (*Luc.* x, 42.)

Le Sujet est pris sur l'Evangile du jour, Evangile qui mérite d'autant plus d'être médité, que tout d'abord il semble peu en rapport avec cette fête. Quel rapport y a-t-il, en effet, avec l'Assomption de Notre-Dame, que Marthe ait reçu Notre-Seigneur en sa maison, qu'elle le serve à table, qu'elle se plaigne de sa sœur Madeleine qui ne fait rien qu'écouter ce Seigneur; et que Jésus réponde à Marthe qu'elle est trop empressée, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, et que Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée [3]. Voilà l'Evangile du jour, qui ainsi que nous l'avons dit, ne semblerait pas avoir

vinorum usque ad terminos orbis terrarum, super omnem creaturam regnans (S. Bern. III. Serm. I. *art.* I. *cap.* 2.)

1. Debent enim in nobis aliquid de suis virtutibus recognoscere, ut pro nobis dignentur Domino supplicare. (S. Aug. Serm. L. *de Sanctis.*)

2. Gyrum terræ circuis sola ut subvenias invocantibus te.

3. Intravit in quoddam castellum, et mulier quædam Martha nomine excepit illum in domum suam, et huic erat soror nomine Maria quæ etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius. Martha autem satagebat circa frequens ministerium, quæ stetit et ait: Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare, dic ergo illi ut me adjuvet. Et respondens, dixit illi Dominus : Martha, Martha! sollicita es et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium, Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.

rien de commun avec la fête et avec la Sainte Vierge, si on ne s'arrêtait un peu à le méditer. Mais aussi, en le considérant, vous reconnaîtrez que tout cela se peut si bien appliquer au mystère de ce jour, que vous ne sauriez mieux apprendre comment Notre-Dame a mérité de monter aujourd'hui en corps et en âme au plus haut des cieux, et d'être assise sur un trône à part, auprès de son Fils, qu'en considérant comme elle a été une Marthe, qui l'a servi sans s'empresser, et qu'elle a été une Madeleine, tout ensemble, en choisissant *cet unique nécessaire*, et en s'y tenant continuellement attachée.

La Fin sera de reconnaître tellement le sujet de l'exaltation de la Sainte Vierge, qu'on tâche de l'imiter. Et pour mieux arriver à cette fin, on aura soin de s'arrêter plutôt à de solides considérations sur le mérite et les vertus de Notre-Dame, qui l'ont faite si grande au ciel, qu'à des amusements d'esprit sur son entrée, et son triomphe.

La Forme est en ces trois points :

Ier Point. — Comment la Sainte Vierge est représentée par ces deux sœurs de Béthanie, Marthe et Madeleine, et quel est *cet unique nécessaire* qu'elle a choisi.

IIe Point. — Comment la vie active et contemplative qu'a menée la Sainte Vierge, en se tenant inviolablement à *cet unique nécessaire*, est cause de son mérite sur la terre, et de son Assomption au ciel.

IIIe Point. — Comment chacun peut l'imiter selon son état de vie, en y gardant *cet unique nécessaire*, se disposant par là à être aussi grand dans le ciel, qu'il le gardera exactement sur la terre.

PREMIER POINT

Elle est fort belle cette pensée de S. Anselme, qui montre que la Sainte Vierge a été comme un château tout environné de murailles et garni de ses tours, où Notre-Seigneur a premièrement logé venant en ce monde, comme plus tard il allait se retirer dans le château de Béthanie, chez Marthe et Madeleine [1]. Ayant un peu réfléchi sur ce point, passez à une considération plus attentive de la vie différente de ces deux sœurs, et voyez comment la Sainte Vierge joignait ensemble ces deux vies différentes. Marthe ne faisait que s'occuper du ménage, et Madeleine ne s'arrêtait qu'à regarder, qu'à écouter, et qu'à considérer son bon Maître. Elles faisaient bien toutes deux, mais l'une faisait mieux que l'autre. Et la Sainte Vierge encore mieux qu'elles, faisant elle seule tout à la fois et en même temps, ce que faisaient Marthe et Madeleine séparément.

Je ne saurais mieux vous en faire la description, que par les pensées et les paroles que j'ai écrites au livre de l'*Ordre* [2], et, sans faire tort à personne, je crois que je vous ferai plaisir de les rapporter ici, avec le témoignage des SS. Pères qui en parle conformément.

En effet, la Sainte Vierge n'était-elle pas une Marthe, puisque toute sa vie elle a témoigné par ses actions, comme elle l'avait assuré par ses paroles, qu'elle était la servante de Dieu,

1. Est castellum quoddam in quod intravit Jesus, etc. (S. Anselmus.)
2. I part. dist. IX, sect. II.

dont elle était la Mère, et qu'elle a toujours montré qu'elle s'estimait aussi heureuse de servir Jésus-Christ, qu'elle l'avait été de l'enfanter [1]. Dès qu'il vint au monde, ne commença-t-elle pas à s'employer à ce saint exercice? Pensez-vous qu'elle demeurât les mains jointes pour l'adorer, quand elle le vit sortir de ses chastes entrailles? Non, ne le croyez pas; mais, tout en l'adorant, elle se mit à l'emmaillotter dans ses langes, dit un Evangéliste, et à placer du mieux qu'elle pouvait, le foin dans la crèche, qui devait lui servir de berceau [2]. Tantôt elle le nourrissait de son lait; tantôt elle le réchauffait contre son cœur; tantôt elle lui rendait d'autres petits soins maternels [3]! Enfin, durant tout le temps qu'il vécut, elle lui rendit toutes sortes de services avec plus de soin que Marthe, mais non pas avec le trouble et l'empressement de cette dernière, puisque ce n'était pas par une certaine impétuosité de nature qu'elle les lui rendait, mais toujours selon l'ordre de la raison et de la grâce, autant seulement qu'elle le pouvait, et que Dieu le voulait, et pas davantage...

Elle le servait donc aussi bien que Marthe, mais non pas à la façon de Marthe; elle faisait ce que faisait Marthe, mais à la façon de Madeleine, c'est-à-dire, ne faisant rien que cette seule chose nécessaire, qui est de plaire à Dieu. D'un autre côté, elle faisait ce que faisait Madeleine, mais non pas comme Madeleine, qui se contentait de demeurer aux pieds de Jésus-Christ, pour prendre le plaisir de le considérer, de l'admirer, et de l'écouter; mais c'était plutôt à la façon de Marthe, mettant la main à l'œuvre, et s'occupant à lui apprêter ce dont il avait besoin. Cette reine des saints remplissait donc tout ensemble le rôle de Marthe et de Madeleine, sans le faire à la façon ni de Marthe ni de Madeleine, qui empêchait que l'une ne pût s'employer à l'œuvre de l'autre, sans quitter la sienne. Et, accordant ainsi dans sa vie ces deux vies si différentes, elle menait, dit Sophronius, une vie entièrement unie avec son Dieu, puisque toutes ses actions l'y unissaient aussi bien que ses pensées [4]. Or ses pensées ne se séparaient jamais de

1. Neminem moveat quod suscipiens mulier Dominum non Maria, sed Martha vocatur, quando in hac una et summa Maria et Martha negotium, et Mariæ non otiosum otium invenitur. S. Bern. serm. II *de Ass. B. Virg.*

2. Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit et reclinavit eum in præsepio. *S. Luc.* II.

3. Et ut breviter sex illa misericordiæ opera percurramus, quæ cum uni ex minimis suis fiunt, Deus sibi facta confitetur. Ista non quælibet ex minimis sed summum hospitem suscepit, nudum carne, vel etiam pannis operuit, esurientem pavit, sitientem lacte potavit, infirmum per infantiam et jacentem non solum visitavit, sed etiam balneando, fovendo, leniendo, gestando frequentavit, ut merito de ea dicatur: Martha satagebat circa frequens ministerium. (S. Anselmus.)

4. Quidquid cordis est et mentis humanæ si adhiberetur, non posset cogitare quam esset illa indesinenter affixa Deo ut in ea nihil esset mundanus quod violaret affectus. (Sophr.)

ce cher objet, n'en ayant aucune qui ne fût pour lui, et ne regardant en toutes choses que ses lois et ses ordonnances, sans se détourner jamais du côté du plaisir, de l'intérêt, de l'honneur, ou de toute autre considération naturelle ; de sorte qu'elle se trouvait plus heureuse et plus satisfaite dans la pauvre étable de Bethléem, que dans le plus riche palais du monde, et qu'elle était aussi contente en Egypte, au milieu des infidèles et des idolâtres, que dans sa petite maison de Nazareth.

Ses actions ne lui servaient qu'à s'unir davantage à Dieu, et à seconder ses pensées ; puisqu'elle ne faisait justement que ce qu'elle devait faire, et que, ne s'arrêtant pas seulement à l'ouvrage extérieur qui l'occupait, elle pénétrait plus avant, et regardait toujours la fin pour laquelle elle le faisait, qui était pour plaire à son Dieu, et accomplir ses desseins. Ainsi, ne faisant jamais aucune de ses actions que pour faire la volonté de Dieu, comme Dieu se trouve là où se trouve sa volonté, elle s'unissait très parfaitement à Dieu, en s'unissant à sa volonté, et en ne permettant jamais qu'aucune vue moins parfaite vînt se mettre entre les deux [1]. Il ne faut donc point douter qu'elle n'eût fort bien rencontré *cet unique nécessaire*, non pas seulement par le repos de la contemplation comme Madeleine, non pas aussi par le seul travail comme Marthe ; mais en joignant le repos avec le travail, et en faisant autant toute seule, que Marthe et Madeleine ensemble. Elle montrait qu'elle était une Marthe en servant Jésus-Christ comme son fils, mais aussi qu'elle était une Madeleine en le servant comme son Dieu ; elle le montrait d'une manière si relevée et si éminente, qu'elle n'avait point sa pareille dans l'action et dans la contemplation...

Comprenez-vous maintenant comment la Sainte Vierge est bien représentée dans ces deux sœurs ? Voyez-vous comme *cet unique nécessaire*, consiste à ne regarder que Dieu, en tout ce que l'on fait, pour lui plaire uniquement en accomplissant tous ses desseins ? Mais en vérité, croyez-vous qu'il n'y ait que cela de nécessaire ?... Ne pensez-vous point que vivre au milieu des richesses, des honneurs et avec toutes ses commodités, ne soit aussi nécessaire, que de n'avoir en vue que Dieu pour lui plaire et pour le contenter ? Oh ! qu'il y a peu de Marie parmi les âmes dévotes et spirituelles, qui aient bien

1. Nemo unquam sicut ista gustavit, quam suavis est Dominus. Inebriabatur ab ubertate domus Dei, et torrente voluptatis suæ potabatur ; nec mirum, quoniam apud eam imo intra eam, erat fons vitæ, de quo manabat tanta perfectio utriusque vitæ. Circa plurima ut Martha occupabatur, circa unum ut Maria delectabatur. Singulariter igitur partem Marthæ peregit. (S. Anselmus)

Singulares et simplices, id est, secreti a multitudine et turba nascentium rerum ac morientium, amatores æternitatis et unitatis esse debemus si uni Deo cupimus inhærere. (S. Aug.)

trouvé *cet unique*, qui est tout ce qu'on devrait chercher. Vous trouverez assez de Marthe qui feront les empressées dans leurs dévotions, et s'y chercheront autant que Jésus-Christ; mais Marthe! Marthe, vous êtes trop soucieuse et trop empressée. De quoi sert tout ce que vous faites, puisqu'il n'y a qu'une chose à faire que vous ne faites pas, si vous vous cherchez vous-mêmes en servant Jésus-Christ, parce que cette chose nécessaire n'est que de lui plaire sans chercher autre chose? Et certes, c'est bien assez, et quiconque veut autre chose que plaire à Dieu, ne sait pas ce que c'est que de lui plaire; et, en voulant cette autre chose, il se rend indigne de lui plaire, et de faire aucun bien.

DEUXIÈME POINT

Sachez avant tout que la Sainte Vierge n'a pas été élevée au ciel, et ne s'est pas assise sur ce haut trône d'honneur où elle a été reçue aujourd'hui, pour avoir été simplement mère de Dieu ; car s'il n'y eût eu que cela sans la grâce sanctifiante, elle n'y fût jamais entrée. Ce n'est pas non plus la grâce seule dont elle était remplie, qui lui a donné ce droit d'exaltation au-dessus de tous les anges. Mais c'est la considération de son mérite, parfait et accompli, qui n'est tel que par les actes des vertus qu'elle a exercées pendant sa vie; de sorte que nous pouvons dire que ces actes vertueux sont aussi bien la cause de son couronnement au ciel, que la grâce sanctifiante, puisqu'ils n'y sont pas moins considérés que cette grâce. Ce qui étant ainsi compris, reconnaissez comme cette vie active et contemplative que la Sainte Vierge a menée sur cette terre, se tenant inviolablement à la pratique de *cet unique nécessaire*, s'est toute passée dans l'exercice des plus nobles vertus, et que, partant, c'est là-dessus qu'elle a élevé le trône de gloire qu'elle s'est préparé et sur lequel elle est assise.

Pour le reconnaître, il ne faut que considérer que tout le mérite de nos bonnes œuvres, et la gloire qui nous en revient au ciel, ne provient que de trois causes. L'une, de la quantité des bonnes œuvres; l'autre, de leur qualité, et la troisième, selon l'avis de quelques-uns, de la sainteté de la personne qui fait les bonnes œuvres [1]. D'où il suit que plus la personne sera sainte et agréable à Dieu, plus elle fera de bonnes œuvres et d'une qualité plus excellente, plus aussi cette personne méritera de grâce en ce monde, et de gloire dans le paradis [2]. Ju-

1. V. Cromb. *de Studio perfect.* lib. I postr. cc.

2. Fecit rex Salomon thronum de ebore grandem, etc., et duæ manus hinc atque inde tenentes sedile. (III *Reg.* x.)

Duæ manus activam, et contemplativam vitam significant, quæ virginem propensiori diligentia ambierunt, adeo ut nec actio contemplationem minueret, et contemplatio non desereret actionem.

Recordare quia non erat ei locus in diversorio quomodo filium suum pro-

gez maintenant si le mérite de Notre-Dame ne vient pas de sa vie ainsi passée, comme nous l'avons dit. Car, sans parler de la sainteté de sa personne, qui n'avait pas son égale sur la terre, après son Fils, et pour ne considérer le mérite de ses œuvres que dans leur quantité et leur qualité, vous en trouverez une si grande quantité, qu'elle ne saurait être plus grande. En effet, en vertu de *cet unique nécessaire*, qu'elle envisageait incessamment, elle a autant fait d'actes de vertu et de mérite, qu'il y a eu de pensées, de paroles et d'actions dans sa vie ; car elle ne faisait rien qu'en cette vue, et tout ce qui est ainsi fait, devient méritoire. Elle aurait bien pu vivre plus lontemps, si c'eût été la volonté de Dieu ; mais, en admettant qu'elle n'ait pas eu plus de vie, plus de voyages à faire, et plus de temps pour mériter qu'elle n'en a eu, elle n'a pas pu mériter davantage en quantité de bonnes œuvres, si elle a employé, comme nous disons, parfaitement toutes les grâces qu'elle avait pour mériter, et qu'elle n'ait fait aucune opération de vie capable de mérite qui ne fût méritoire. Oh ! l'excellente vie, que la vie de Marie ainsi passée.

Et pour la qualité des œuvres vertueuses et de leurs actes, on ne la peut mieux apprendre que par la même règle, qui nous a fait reconnaître la quantité. Car comme nous avons dit qu'elle a mérité par tous les actes de sa vie, n'en faisant aucun qui ne fut en vue de *cet unique nécessaire*, qui est de plaire à Dieu ; et qu'ainsi elle a mérité en quantité d'actes, autant qu'elle a pu mériter. Ainsi pouvons-nous dire qu'à chaque acte qu'elle faisait, elle méritait aussi excellemment et aussi dignement qu'elle pouvait mériter, puisqu'elle agissait selon toute l'étendue de la grâce, qui la portait au plus excellent acte de charité qu'il y ait, qui est de plaire uniquement à Dieu, comme son Fils Notre-Seigneur, le dit de lui même [1]. Il suit de là que son mérite a été aussi excellent en qualité qu'en quantité ; et l'excellence de l'une et l'autre sorte de mérite n'étant fondée que sur *cet unique nécessaire* de l'Évangile, ne devons-nous pas conclure que c'est aussi sur ce fondement que repose toute la gloire de son Assomption, puisque la gloire répond de point en point au mérite, et qu'elle n'est, ce qu'elle est maintenant au ciel, que parce qu'elle a été ce qu'elle a été sur la terre, par la quantité et la qualité de son mérite ? Voyez donc jusques où va l'excellence de *cet unique*

priis lactaverit uberibus, et omnes vagientis parvuli sustinuerit actiones, et tunc intelliges quia plurimum manifestavit.

Considera quia ipsa est, quæ in contemplativæ dignitatis supervecta dulcedinem in ipsius Dei substantiam lucidiores infixit obtutus. Læva ejus, inquit *Cant.* II, sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me. (Pet. Dam. I *de Nat. Virg.*)

1. Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper. (*S. Joan.* VIII.)

nécessaire bien entendu et bien pratiqué. Montez avec la Sainte Vierge jusques où elle est montée, c'est-à-dire au plus haut lieu du ciel, qui est au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et dites que c'est jusque-là que monte le mérite de *cet unique nécessaire* [1].

Que si on reconnaît la grandeur et l'excellence de cette sainte pratique, par la grandeur et l'éminence de la gloire, où est parvenue la Sainte Vierge par son moyen, nous pourrions aussi reconnaître la grandeur et l'éminence de la gloire où s'est élevée la Reine des hommes et des anges par cette même pratique. Car, ayant, comme nous l'avons dit, excellemment et prodigieusement mérité sur la terre, nous pouvons croire qu'elle a surpassé en mérite tous les hommes et tous les anges, non seulement pris à part et en détail, mais considérés tous ensemble ; parce que tous étant assemblés n'ont point eu autant de grâces qu'elle seule, et n'ont point aussi continuellement opéré, selon toute l'étendue de la grâce, qu'elle l'a fait elle-même. On peut donc penser qu'elle a mérité et obtenu plus de joie, plus de gloire et plus de béatitude que n'en a tout le reste du paradis. C'est dans la plénitude des saints que je fais ma résidence, dit la Sagesse en son nom [2] ; c'est ce qui fait aujourd'hui l'admiration des anges, et ce qui sert de sujet à leurs jubilations et à ces cantiques de joie et de magnificence, avec lesquels ils honorent le triomphe de leur reine. Quelle est celle-là, disent-ils, qui monte d'un désert avec l'affluence de tant de délices et de richesses [3] ? Voyez comme ils appellent le monde un désert. N'est-ce point en comparaison du paradis, qui est bien plus vaste et plus peuplé que le monde ? Ou plutôt n'est-ce point parce que le monde n'était que comme un désert pour la Sainte Vierge ? Elle y vivait parmi les hommes, comme si elle y eût été toute seule, dans la plus profonde solitude du monde, car elle n'y contemplait que son Dieu sous la figure de toutes les créatures, comme nous ne reconnaissons et n'adorons que Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles.

C'est encore ce qui faisait demander à ces bienheureux esprits, en la voyant entrer dans la gloire, d'une façon si singulière et si magnifique : Quelle est celle-là qui s'avance comme l'aurore, qui est belle comme la lune, choisie entre toutes les créatures comme le soleil, et qui est forte, terrible comme une

1. Sic funes aureos quibus gloria virginis dimensa est, Martha Mariaque in terris texuerunt apte. (Barrad. lib. VI, cap. XIII.)
Sicut est incomparabile quod gessit, et ineffabile atque incomprehensibile præmium et gloria non dico inter cæteras sacras virgines, verum etiam ultra omnes sanctos quam promeruit. (S. Ildeph. II *de Assumpt.*)
2. In plenitudine sanctorum detentio mea. (*Eccli.* XXIV.)
3. Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens ? (*Cant.* VIII.)

armée rangée en bataille [1]. Remarquez quatre propriétés de l'Assomption de la Sainte Vierge, exprimées dans ces quatre symboles. La première, que son âme entra premièrement dans le ciel sans le corps ; et cette entrée ne fut que comme une aurore de sa gloire accidentelle, en comparaison du reste de son triomphe qui vint ensuite. La seconde est que cette âme bienheureuse reprit son corps, et, lui communiquant tous les dons de gloire, l'enleva dans le ciel, et ce fut alors qu'elle parut belle comme la lune. La troisième, qu'étant ainsi montée en corps et en âme dans le ciel, elle y fut placée dans un trône à part, où elle est unique dans son rang, comme le soleil dans son espèce. La quatrième enfin, qu'elle est tellement sainte, bienheureuse et glorieuse au-dessus de tous les autres, qu'elle est comme une armée rangée, elle seule ayant tout ce que les autres saints n'ont qu'en partie. Non, dit S. Jérôme, il n'y a nul rayon de gloire dans aucun saint du paradis, qui ne se trouve dans Marie [2] ; et qui plus est, il n'y a aucun saint qui ne reconnaisse lui devoir, après Dieu, ce qu'il a de grâce et de gloire, et qui ne se réjouisse autant et plus de sa gloire que de la sienne propre [3]. Ah ! quelle joie pour tout le ciel de posséder et de voir une telle beauté. Quelle tristesse pour la terre d'avoir perdu ce qu'elle avait de plus rare et de plus beau ! Mais non, mon âme, réjouissons-nous avec le ciel ! il vaut mieux pour nous-mêmes qu'elle y soit, que d'être demeurée parmi nous. Car qui voudrait mourir et quitter la terre, sachant que la Vierge y demeure ? Mais maintenant qu'elle est au ciel, qui ne voudrait mourir et quitter tout pour la voir, et pour vivre avec elle... O Sainte Vierge ! attirez-nous, et nous courrons après vous, à l'odeur de vos parfums [4].

TROISIÈME POINT

Remarquez ces mots du Cantique : *Nous courrons après vous* ; et ajoutez-y celui-ci de l'Apôtre : *Hâtons-nous d'entrer dans ce bienheureux repos* [5]. Que pensez-vous que ce soit que courir et se hâter d'aller au ciel ? C'est prendre un moyen sûr et facile qui nous y conduise et nous y avance, sans nous arrêter, et sans nous faire perdre le temps, qui est déjà trop court pour une éternité. Et quel est ce moyen, sinon d'imiter la Sainte Vierge, d'aller après elle, de marcher sur ses pas à sa faveur, à l'odeur de ses parfums, et de réduire en pratique,

1. Quæ est ista quæ progreditur sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? *Cant.* VI.
2. Nihil splendoris in cæteris, quod non effulgeat in Maria. S. HIERON.
3. Quid mirum si omnis gratia in Mariam confluxit, per quem tanta gratia ad omnes defluxit. S. BONAV.
4. Trahe me, post te ; curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* I.
5. Festinemus ergo ingredi in illam requiem. *Hebr.* IV.

à son exemple, *cet unique nécessaire* de l'Evangile, autant que chacun le peut dans sa condition ? Considérez donc ici les trois avantages qu'offre ce saint exercice.

Le premier est la recommandation qu'en fait Notre Seigneur, en nous assurant que c'est la meilleure part, c'est-à-dire le moyen le plus assuré pour être bienheureux. Qui le sait mieux que lui ? Et, quand il n'y aurait pour nous l'assurer que la parole qu'il en donne, ne serait-il pas obligé d'accompagner cette sainte pratique de ses grâces et faveurs, afin que sa parole soit trouvée véritable. Faites-en un acte de foi, dites qu'il en est ainsi que Jésus l'a dit, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, et que cette vérité bien entendue, et bien pratiquée, est le moyen le plus sûr pour nous conduire au repos éternel.

Le second avantage se prend de l'imitation de la Sainte Vierge ; car, outre que cette vérité est confirmée par son exemple, la pratique en est aussi facilitée par son assistance, puisqu'on ne peut douter qu'elle ne soit bien aise de nous voir suivre ses traces, ainsi qu'elle nous y exhorte dans la Sagesse [1], et qu'elle nous obtient des grâces pour cet effet. Ajoutez que vous ne sauriez mieux lui témoigner votre dévotion que par cette pratique, où elle a mis elle-même toute sa dévotion, et par laquelle elle voit que son fils est très honoré, et votre âme avancée dans l'affaire de son salut. Quand il n'y aurait donc que pour imiter, que pour suivre, et pour servir ainsi la Vierge ; ne serait-ce pas assez de vous y inviter... N'avez-vous pas ouï dire, que comme la reine Esther avait deux servantes, dont l'une était à son côté pour lui servir d'appui, et l'autre la suivait pour porter la queue de son manteau royal [2], de même la Reine des cieux a pour servantes la nature angélique et la nature humaine ; et comme elle s'appuie aujourd'hui sur les anges pour monter au ciel, aussi doit-elle être suivie de nous, et puisqu'elle n'en peut pas mieux être suivie qu'en l'imitant, ne voulez-vous pas lui rendre ce service ?

Mais pour troisième avantage, c'est que quand vous ne considéreriez que la chose en soi, elle est telle, que sans faire tort à votre volonté, et à votre mémoire, vous ne la sauriez refuser. Il n'y a aucun jugement saint qui ne voie et ne juge qu'en effet, puisqu'il y a un Dieu, à qui nous pouvons et devons plaire, et qu'il y a une éternité que nous pouvons acquérir ou perdre en cette vie, ce ne soit une telle affaire d'y penser et de s'y appliquer, que tout le reste n'est rien en comparaison de cette affaire ; et que, par conséquent, c'est l'unique

1. Nunc ergo, filii, audite me, beati qui custodiunt vias meas. *Prov.* VIII.
2. Assumpsit duas famulas, et super unam quidem innitebatur : altera autem sequebatur Dominam, defluentia in humum indumenta sustentans. *Esther.* I, 5.

nécessaire qui doit nous occuper [1]. Car, perdez toutes les autres à l'exception de celle-là, vous ne perdez rien que vous ne retrouviez mieux au ciel ; gagnez-les toutes en perdant celle-là vous ne gagnez rien que vous ne perdiez ensuite et pour toujours. Quel est donc l'homme de jugement qui ne sente cette vérité...

Que la volonté de l'homme ne cherche que le bien ; où le peut-elle trouver autre part, puisqu'il n'y a que *cet unique nécessaire*, et puisque le bien nécessaire, est tellement estimé le plus grand bien, qu'il est l'unique bien ? Certes, ou il n'y a point du tout de vrais biens dans ce monde, ou ils ne sont biens qu'en tant qu'ils nous servent de moyens pour arriver au souverain bien, pour lequel nous sommes faits. Puis donc que c'est par ce moyen qu'on y arrive, n'est-ce pas l'unique bien ? N'est-ce pas ce que la volonté doit uniquement désirer et rechercher ?...

La mémoire ne saurait s'en excuser, car s'il ne lui faut que peu de chose pour se bien souvenir, eh bien, il n'est question que d'une. Toute cette grande multitude d'instructions, cette variété de livres, cette multiplicité de raisons et d'exemples, et tout le reste est ramassé en *cet unique* [2]. Quand on le sait, on fait tout ; et il est aussi aisé de l'apprendre et de s'en souvenir, que de n'importe quelle chose ; car il n'y a rien qui aide tant la mémoire que la nécessité, et il n'y a que cette chose nécessaire. Ne dit-on pas qu'il se faut garder d'un homme qui n'a qu'une affaire, car il ne pense qu'à cela, il ne s'en distrait point ; il l'a toujours ; et comme il n'y a que la multitude des affaires qui fait qu'elles se nuisent les unes aux autres, quand aussi l'on n'en a qu'une seule, et qu'on la peut aussi facilement faire qu'on le veut, il n'y a point d'excuse si on ne la fait pas. Que pourrez-vous donc dire si vous ne vous en acquittez ?... Quoi ! peut-être que vous avez d'autres affaires qui ne vous permettent pas de penser à Dieu, ni à votre salut. Eh bien, n'y pensez point ; pensez, si vous le voulez, à ces affaires où votre état et votre condition vous portent. Mais ne sauriez-vous penser en commençant, ou en entreprenant ces affaires, que vous ne voulez les faire que pour plaire à Dieu, que pour le contenter, que parce qu'il

1. Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur : animæ vero suæ detrimentum patiatur? Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua? *Matth.*, xv.

2. Celui qui trouve tout dans l'unité, qui rapporte tout à l'unité et qui voit tout dans l'unité, peut avoir le cœur stable et demeurer en paix avec Dieu. O vérité, qui êtes Dieu même, faites que je sois une même chose avec vous par une éternelle charité. Je m'ennuie souvent de lire, je me lasse d'entendre tant de choses; c'est en vous seule que je puis trouver tout ce que je désire. *Imitat.* liv. I, ch. III.

n'y a que cette affaire importante pour vous, de chercher à lui plaire[1] ? Dites la vérité, ne pouvez-vous pas raisonner ainsi, comme vous raisonnez sur les autres circonstances de vos affaires... ? C'est tout ce que l'on vous demande pour être saint. Il n'est question que de faire ce que vous faites, mais de le faire autrement, ou par un autre motif que celui que vous avez pour l'ordinaire. Que ce soit sans amour-propre, par un pur désir de plaire à Dieu, comme Jésus nous a enseigné, comme la Vierge l'a pratiqué, comme la foi et la raison nous le persuadent, et tout est fait... C'est ainsi que vous mériterez en tout, que votre mérite pourra s'élever à une haute sainteté qui sera couronnée dignement dans le ciel. O Dieu ! qu'il faut être infidèle et endurci pour résister à tant de motifs dans une chose tellement nécessaire, qu'il ne faudrait que la considération de sa nécessité pour nous y obliger.

Sainte Vierge, on nous dit avec vérité, qu'il n'y a aucune nécessité dans cette vie, au milieu de laquelle vous n'assistiez au besoin ceux qui vous prient. Or, s'il n'y a qu'une seule chose vraiment nécessaire ainsi que votre Fils nous l'a enseigné, et que vous nous le montrez par votre exemple, n'avons-nous pas sujet d'espérer que vous nous y assisterez tout particulièrement, si nous vous en prions comme nous le devons ? Mais, parce que nous ne vous en prierons jamais bien, si nous ne reconnaissons parfaitement cette vérité, je me défie toujours de moi-même, et j'ai sujet de craindre que je ne la croie pas assez, c'est pourquoi la première prière que je vous fais, c'est qu'il vous plaise d'augmenter en moi la foi et la croyance de la vérité de cette unique affaire, et j'aurai ensuite plus de ferveur et de grâces pour vous prier de vouloir m'aider dans ce seul et *unique nécessaire*.

1. Omne quodcumque facitis in verbo, aut in opere, omnia in nomine Domini Nostri Jesu Christi. *Coloss.* III.

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. *Psalm.* CXV, 15.

Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. *Psalm.* XV, 10.

Erit sepulchrum ejus gloriosum. *Isai.* XI, 10.

Positus est thronus matri regis quæ sedit ad dexteram ejus. III *Reg.* II, 19.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est. *Psalm.* CXIX, 5.

Quando veniam et apparebo ante faciem tuam? *Psalm.* XLI, 3.

Educ de custodia animam meam. *Psalm.* CXLI, 8.

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. *Psalm.* XLV, 5.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum? *Cantic.* VI, 5.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol? *Cantic.* VI, 9.

Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo. *Philipp.* I, 23.

Apertum est templum Dei in cœlo, et visa est arca testamenti ejus in templo ejus. *Apoc.* XI, 19.

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. *Apoc.* XII, 1.

Veni, electa mea, et ponam in te thronum meum. *In offic. B. Virg.*

Exaltata es, sancta Dei Genitrix, super choros angelorum. *Ibid.*

In his omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor. Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium : et qui creavit me requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices. *Eccli.* XXIV, 11-13.

Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea. *Id. Ibid.* 15, 16.

Intravit in quoddam castellum; et mulier quædam, Martha nomine, excepit illum in domum suam; et huic erat soror, nomine Maria, quæ etiam sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius. *Luc.* X, 38, 39.

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea. *Luc.* X, 42.

Astitit regina a dextris tuis. *Psalm.* XLIV, 10.

La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur.

Vous ne souffrirez point, Seigneur, que votre saint soit livré à la corruption.

Son sépulcre sera glorieux.

L'on mit un trône pour la mère du roi, laquelle est assise à sa droite.

Que je suis malheureux de ce que mon exil est si long!

Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu?

Faites sortir mon âme de la prison.

Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle.

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, inondée de délices, et appuyée sur son bien-aimé?

Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune, éclatante comme le soleil?

Je désire être dégagé des liens de ce corps, et être avec Jésus-Christ.

Le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et on vit l'arche de son alliance dans son temple.

Il parut un grand prodige dans le ciel : une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds, et qui portait sur sa tête une couronne de douze étoiles.

Venez, vous dont j'ai fait choix, et j'établirai mon trône en vous.

Vous êtes élevée, ô sainte mère de Dieu, au-dessus de tous les chœurs des anges.

J'ai sur toutes choses cherché le repos, et une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'univers m'a donné ses ordres et m'a parlé. Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle et m'a dit : Habitez dans Jacob; qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus.

J'ai été affermie en Sion; j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance s'est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que Dieu a honoré, et dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée des saints.

Jésus-Christ entra dans un bourg; et une femme nommée Marthe le reçut en sa maison; elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole.

Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.

La reine se tient présente à votre droite.

PASSAGES ET PENSÉES DES SS. PÈRES

Si omnium sanctorum mors pretiosa, Mariæ certe est pretiosissima, quam tanta comitata est gratia, ut mater Dei dicatur et sit. S. Augustin. serm. *de Assumpt.*

Angelicam transiens dignitatem, usque ad summi regis tronum sublimata est. *Id. Ibid.*

Non enim fas est alibi te esse quam ubi est quod a te genitum est. *Id. Ibid.*

Quid hoc est? in vita Christus matrem integram servavit; et in morte illius corpus incorruptum non servaverit? *Id.*

Illud sacratissimum corpus in quo Christus carnem assumpsit, escam vermibus traditum, quia sentire non valeo, dicere pertimesco. *Id.*, serm. 9 *de Assumpt.*

Hodie Maria Virgo cœlos ascendit. Gaudete, quia ineffabiliter sublevata regnat in æternum. S. Hieronymus, Epist. ad Paulam et Eustochium, *de Assumpt. B. Virginis.*

Credendum est hodierna die militiam cœlorum cum suis agminibus festine obviam venisse genitrici Dei, eamque ingenti lumine circumfulsisse, et usque ad thronum perduxisse. *Id. Ibid.*

Hodie collocatur Maria a dextris Dei, ut canitur in Psalmo : Astitit regina a dextris tuis. S. Athanasius.

Sublimis illa dies est in qua Virgo regalis ad thronum Dei patris evehitur, et in ipsius Trinitatis sede reposita, naturam angelicam sollicitet ad videndum. S. Petrus Damian., serm. *de Assumpt.*

Sicut est inæstimabile quod gessit, ita et incomprehensibile præmium gloriæ quod obtinuit. S. Ildephonsus.

Nullus ardorem beatæ Virginis sufficit explicare, quanto desideriorum cremabatur incendio, quam crebris suspiriis augebatur. S. Laurentius Justinianus, serm. *de Assumpt.*

Christi generationem et Mariæ Assumptionem quis enarrabit? S. Bernard., serm. 1 *de Assumpt.*

Quantum gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis. *Id. Ibid.*

Quem in castellum mundi hujus intrantem prius Maria susceperat, ab eo suscipitur sanctam ingrediens civitatem. *Id. Ibid.*

Felix sane Maria, sive cum suscipit

Si la mort des saints est précieuse, celle de Marie est très précieuse, car cette Vierge a possédé une grâce si abondante, qu'elle a mérité le titre et la qualité de mère de Dieu.

Marie, surpassant tous les anges en dignité, a été élevée jusqu'au trône du souverain de l'univers.

Il n'est pas juste que vous soyez placée ailleurs que là où est celui que vous avez mis au monde.

Que veut dire ceci? Quoi? Jésus-Christ a pu conserver l'intégrité de sa mère en naissant d'elle, et il n'aurait pu la préserver de la corruption après sa mort?

Je ne puis croire que le corps où le Verbe a pris chair humaine ait été donné en proie aux vers et à la pourriture; j'aurais horreur de le dire.

C'est aujourd'hui que la glorieuse Vierge est montée au ciel. Réjouissez-vous, parce qu'elle est élevée d'une manière ineffable, et prend possession d'un royaume éternel.

Il faut croire qu'en ce jour glorieux toute la milice du ciel, avec tous les ordres qui la composent, se hâta de venir au devant de la mère de Dieu, et que, l'entourant d'une lumière éclatante, elle la conduisit jusqu'au trône qui lui était préparé.

C'est en ce jour que Marie est assise à la droite de Dieu, comme chante le Prophète royal : La reine s'est assise à votre droite.

Ce jour est célèbre sans doute auquel cette Vierge, digne du trône royal, est élevée jusqu'au trône de Dieu même, et placée avec l'adorable Trinité, d'où elle attire les regards et l'admiration de toute la nature angélique.

Comme ce que Marie a fait pour Dieu est inestimable, aussi la récompense qu'elle en a reçue est incompréhensible.

Personne ne peut expliquer la véhémence de l'amour qui consumait la Sainte Vierge, ni l'ardeur de ses désirs, ni la force des soupirs qu'elle poussait sans cesse vers le ciel.

Qui peut expliquer la génération de Jésus-Christ et l'Assomption de Marie?

Autant elle a surpassé toutes les créatures en grâces sur la terre, autant elle les surpasse dans le ciel par l'éminence de sa gloire.

Marie est aujourd'hui reçue dans la sainte Jérusalem par celui qu'elle avait auparavant reçu dans son sein, quand il vint au monde.

Marie est certainement heureuse, soit

Salvatorem, sive cum a Salvatore suscipitur. *Id. Ibid.*

Quis cogitare sufficiat quam gloriosa hodie mundi regina processerit, et quanto devotionis affectu tota in ejus occursum cœlestium regionum prodierit multitudo? *Id. Ibid.*

Quod si oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se, quid præparavit gignenti se, et, quod omnibus est certum, diligenti se præ omnibus. *Id. Ibid.*

Ascendens in altum Virgo beata dabit ipsa quoque dona hominibus. *Id. Ibid.*

Nec in terris locus dignior uteri virginalis templo, in quo Filium Dei Maria suscepit, nec in cœlis regali solio in quo Mariam hodie Mariæ filius sublimavit. *Id. Ibid.*

lorsqu'elle reçoit le Sauveur dans son sein, soit lorsqu'elle est reçue du Sauveur dans le ciel.

Qui peut comprendre avec quelle gloire la reine de l'univers est montée au ciel, avec quels transports d'amour tant de légions d'anges sont venues au devant d'elle, avec quels cantiques de joie ils l'ont conduite?

Si l'œil de l'homme n'a jamais vu, si son oreille n'a jamais entendu, si son cœur n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui est-ce qui peut expliquer ce qu'il a préparé à sa mère qui l'a plus aimé que tous les hommes?

Marie montant au ciel fera de son côté des dons et des présents aux hommes.

Il n'y a point eu de lieu plus digne de recevoir le Fils de Dieu venant au monde que le sein virginal de Marie; et il n'y a point eu de lieu plus digne de recevoir Marie dans le ciel que le trône de son fils, sur lequel elle a été élevée.

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. — PETITES INSTRUCTIONS

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Annonce de la Fête, par MANGIN, Vicaire général.)

La Sainte Vierge était fille de S. Joachim et de sainte Anne, de la famille royale de David. Elle fut annoncée par les prophètes longtemps avant de naître. Dès la chute d'Adam, Dieu dit au serpent: *Je mettrai entre toi et la femme une inimitié irréconciliable, et elle t'écrasera la tête.* Cette femme n'est autre que Marie, laquelle a effectivement écrasé la tête du serpent en donnant un Sauveur aux hommes. Sa naissance fut un prodige, puisqu'elle naquit d'une mère stérile; le beau nom de Marie qu'on lui donna, n'est pas moins mystérieux. « Le » nom de Marie, dit S. Bonaventure, signifie l'étoile de mer, » celle qui est élevée en dignité, celle qui est éclairée et qui » éclaire tous les autres, la Dame, la Maîtresse et la Reine des » peuples. » Marie se trouva donc entre les enfants d'Adam, comme un lys entre les épines, remplie des plus chères bénédictions du Ciel. Dès le premier moment de sa vie, elle travailla à faire de son corps et de son âme le temple de la Sagesse éternelle, à l'orner de toutes les vertus capables de l'embellir, et de le rendre précieux aux yeux du Tout-Puissant.

Ce qui doit faire en cette fête un des principaux sujets de notre joie, c'est que Marie naît aujourd'hui non seulement pour être la Mère du Fils de Dieu, mais pour nous procurer à tous la vie surnaturelle de la grâce, Eve en naissant, disent les Pères de l'Eglise, a donné sujet à tous les hommes de se lamenter, à cause de la disgrâce du péché où elle les a précipités; Marie au contraire nous donne lieu de nous réjouir aujourd'hui, parce qu'en venant au monde, elle nous annonce le salut et la délivrance. Celle-là nous a engagé misérablement dans la peine, et celle-ci, en nous donnant le Sauveur du monde, nous en a garanti. Eve a été l'auteur et la cause du péché, Marie nous a ouvert la porte à la grâce et au mérite. Eve nous a donné le coup de la mort, Marie nous a rendu la vie: en un mot, celle-là nous avait blessé dangereusement, mais celle-ci nous a entièrement guéri.

« Ayons, dit S. Bernard, les yeux continuellement fixés sur » cet astre nouveau; Marie naissante, est l'étoile qui doit » nous conduire sur la mer orageuse de ce monde. » Si les tempêtes de la tribulation s'élèvent contre nous, si l'écueil de

l'adversité nous menace, regardons cette étoile. Si nos passions nous dominent, si la colère, la haine, la vengeance, l'impureté, nous mettent en danger de succomber, invoquons Marie. Dans les périls et les embarras de cette vie, pensons à elle; que le nom de Marie soit toujours en notre bouche, qu'il ne sorte jamais de notre cœur; en la suivant, nous ne nous égarerons point; en la priant, nous ne désespérerons point; et en y pensant, nous ne pécherons jamais.

Pour nous attirer plus particulièrement la protection de cette Reine du Ciel, célébrons ses fêtes, surtout celle de sa naissance, avec une singulière dévotion, soit en jeûnant la veille, soit en nous approchant des sacrements. Allons de temps en temps à l'église prier devant quelques-unes de ses images, ou quelques-uns de ses autels. Le samedi est un jour où l'Eglise l'honore spécialement; faisons ce jour-là quelques mortifications, quelques prières, quelques aumônes: « Saluons-la, dit » S. Bernard, comme la Reine des anges et des hommes; ré» vérons-la en toutes les manières que nous le pouvons selon » Dieu, que nous le devons selon ses grandeurs, et que son » Fils veut qu'elle soit honorée. Supplions-la de nous soutenir » en cette vallée de larmes, et de nous obtenir les grâces né» cessaires pour opérer notre salut. »

DEUXIÈME INSTRUCTION

(Réflexions du P. Nepveu, S. J.)

I. — On se réjouit beaucoup à la naissance des grands, c'est à tort. Ils naissent pécheurs comme les autres, et dès là condamnés aussi bien qu'eux à être misérables. Aussi semblent-ils condamner par les pleurs qu'ils versent, aussi bien que les autres hommes, la joie dont on honore leur naissance. La naissance de Marie n'a point ce malheur, elle est un sujet de joie pour nous, et de gloire pour elle: Marie ne naît point pour être misérable, parce que dès lors non seulement elle est sainte, mais encore la plus sainte des créatures. *On dit des choses glorieuses de vous,* dit le Prophète, *ô sainte Cité de Sion;* c'est-à-dire, ô divine Marie! *que vos fondements sont assis sur les saintes montagnes* [1] c'est-à-dire comme l'explique S. Grégoire [2], que vous vous trouvez plus élevée en grâce, dès le commencement de votre vie, que les Séraphins les plus élevés, que les plus grands saints dans le comble de leur sainteté et de leur gloire. C'est cette montagne que le Prophète [3] vit, qui était située sur le sommet des plus hautes montagnes. Quelle

1. Fundamenta ejus in montibus sanctis. (*Psal.* LXXXVI.) — 2. Gratia quæ aliis vertex fuit, Mariæ radix ac fundamentum fuit. (S. Greg.) — 3. Et erit præparatus mons domus Domini in vertice montium. *Isai.* c. II, 2.

gloire pour vous, sainte Vierge ! mais quel sujet de consolation et de confiance pour nous !

II. — Il était de la bonté et de la sagesse du Verbe éternel de combler sa Mère d'une grâce plus abondante dès le premier moment de sa vie, que n'a été celle des plus grands saints au moment de leur mort. Elle devait être dès lors pleine de grâce. Dieu se sert de trois règles dans la distribution de ses grâces. La première est la dignité des personnes à qui il les donne : car il doit proportionner la grâce à la dignité ; s'il ne le faisait, il déshonorerait en quelque façon son présent, et le couvrirait d'une confusion qui retomberait sur lui. Puisque Marie devait surpasser infiniment en dignité toutes les autres créatures par la qualité de Mère de Dieu, elle devait aussi les surpasser en grâce. Mais, dira-t-on, elle n'était pas encore Mère de Dieu dans sa naissance? Ne l'était-elle pas déjà dans les desseins de Dieu? ne l'était-elle pas dans son éternité, à laquelle rien n'est futur, tout est présent? et puis, ne proportionne-t-on pas les fondements à la hauteur et à la magnificence d'un palais qu'on veut élever, quoiqu'il ne soit pas encore bâti? les dispositions ne doivent-elles pas être proportionnées à l'excellence de la forme qui doit animer un sujet, quoiqu'elle n'y soit pas encore? et quelle devait donc être la grâce qui devait préparer Marie à recevoir un Dieu? quelle devrait être la nôtre qui recevons tous les jours dans la communion le même Dieu?

III. — La seconde règle dont Dieu se sert dans la distribution des grâces qu'il fait à ses créatures, c'est l'amour qu'il a pour elles. Aimer, c'est vouloir du bien ; et vouloir du bien et en faire à l'égard de Dieu, c'est la même chose. Si donc Dieu a plus aimé la Sainte Vierge dès sa naissance, qu'il n'a jamais aimé aucune créature, ne lui a-t-il pas dès ce moment plus témoigné son amour en lui communiquant plus abondamment le plus grand des biens, qui est sa gloire? Le Verbe éternel n'a-t-il pas dès lors plus aimé la Sainte Vierge, puisqu'il l'a aimée comme celle qui devait être bientôt sa mère, et à qui il devait avoir plus d'obligation qu'il n'en a jamais eu envers toutes les créatures? Enfin la dernière règle de la mesure de la grâce que Dieu confère à ses créatures, est l'emploi auquel il les destine. Si nous consultons cette règle pour juger de la grandeur de la grâce de Marie, jusqu'où ne nous conduira-t-elle pas, puisque le Père éternel l'avait choisie pour être comme la Réparatrice du monde perdu ; qualité qu'elle a en quelque façon méritée par le consentement qu'elle donna au mystère de l'Incarnation, et au sacrifice de la Croix qu'elle offrit avec son Fils? Aussi S. Bernard [1] nous assure-

1. Mirari inventricem gratiæ, Restauratricem omnium sæculorum. S. Bern.

t-il que Jésus-Christ ayant racheté le monde par son sang, il en a mis tout le prix entre les mains de Marie. A qui pouvons-nous donc mieux nous adresser qu'à elle pour obtenir les grâces qui en sont le fruit?

Saluez Marie comme pleine de grâce dès sa naissance, et priez-la qu'elle vous communique un peu de cette plénitude.

Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas.

Plusieurs filles ont amassé des richesses; mais, ô Sainte Vierge, vous les avez toutes surpassées ! (*Prov.* XXI, 29.)

Redempturus genus humanum universum pretium contulit in Mariam.

Jésus-Christ étant venu pour racheter le monde, a mis entre les mains de sa Mère les grâces qui sont le prix de cette Rédemption. (S. BERNARD.)

TROISIÈME INSTRUCTION

(Entretien du P. LE VALOIS, S. J.)

I. — Vierge sainte, vous naissez, et ce qui distingue votre naissance, ce qui la rend heureuse, ce n'est point la gloire de vos ancêtres ni la noblesse de votre origine. Que d'autres, prévenus des idées du monde, estiment ces avantages naturels. Issue de patriarches et de rois, ce qui vous relève devant Dieu, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur, ni leur puissance, ni leurs actions mémorables. La sainteté seule qui a fait le bonheur de votre conception, fait seule encore le bonheur de votre glorieuse nativité.

II. — Vous naissez, non point, comme les grands du monde, dans la splendeur, non point, comme les rois de la terre, au milieu des pompes du siècle. Mais sans ces vaines pompes, sans cette splendeur mondaine, votre naissance, tout obscure qu'elle paraît, est préférable à celle de tous les grands et de tous les rois. Ils naissent, et l'on applaudit à leur naissance ; mais malgré tous les applaudissements des hommes, comme ils ont été conçus dans le péché (*Psal.*, L, 6), ils naissent dans le péché, enfants de colère (*Ephes.*, II, 3), dignes de la haine de Dieu et exposés aux plus rigoureux châtiments de sa justice. Au lieu que vous êtes déjà, en naissant, l'objet des complaisances divines, la Fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes, et enrichie de tous les dons de son esprit.

III. — Vous apportez donc avec vous le précieux trésor de la grâce, que vous reçûtes dès le premier moment de votre être ; mais que vous avez encore grossi jusqu'au moment de votre naissance. Ce riche talent n'est point demeuré inutile dans vos mains, et le premier hommage que vous rendez au Créateur du monde, en entrant dans le monde, c'est de reconnaître avec amour le plus signalé de ses bienfaits, et de lui

en présenter les fruits. Vos vues mêmes ne se bornent point au passé ni au présent ; elles vont jusque dans l'avenir ; et par une connaissance anticipée de tant d'autres grâces de la part du ciel, à quoi répondront de votre part tant d'autres mérites, vous faites à Dieu, le souverain Seigneur de toutes choses et le principe de tous les biens, la plus belle offrande, en lui consacrant toute une vie que vous tenez de lui, et que vous ne voulez employer que pour lui.

IV. — Voilà ce qui fait votre véritable grandeur ; et c'est ainsi que le Roi de gloire honore celle qu'il veut honorer. (*Esther*, VI, 6.) Ce serait pour vous un avantage trop commun, qu'une fortune temporelle et des richesses périssables. Ce serait une distinction trop humaine, que de frivoles honneurs et un vain lustre dont nos yeux se laissent éblouir. Vous naissez pauvre, et vous vivrez pauvre. Vous naissez inconnue au monde, et vous vivrez inconnue au monde. Mais dans votre pauvreté vous possédez la grâce, seul bien qui vaut tous les autres biens. Dans votre bassesse apparente vous êtes au plus haut degré d'élévation, puisque la grâce qui vous relève est elle-même dans le degré le plus éminent. Puissions-nous perdre tout le reste, être pauvres comme vous, être humiliés comme vous, et devenir saints comme vous !

V. — Croissez, Vierge naissante, croissez, et pour le Dieu qui vous fait naître, et pour vous-même qu'il fait naître, et pour nous en faveur de qui il vous fait naître. Vous lui devez un jour donner la naissance, à ce Dieu même de qui vous la recevez aujourd'hui ; et après être sortie de son sein, vous le devez porter dans le vôtre : vivez et croissez, pour lui préparer son tabernacle. En se renfermant dans votre sein, il doit vous conférer le plus auguste caractère et vous élever à la maternité divine : vivez et croissez pour une si haute dignité et pour la plus glorieuse destinée. Enfin c'est par vous qu'il veut venir à nous, et nous tirer de l'esclavage, vivez et croissez pour notre salut et pour nous donner le Libérateur que nous attendons.

VI. — Le nom seul que vous recevez dans votre naissance nous fait connaître et ce que vous êtes et ce que nous devons nous promettre de vous. On vous nomme Marie ; et ce nom mystérieux, dans ses différentes significations, exprime vos grandeurs et ranime notre espérance. Il nous apprend que vous aurez dans le ciel et sur la terre un pouvoir souverain, et que vous serez la Reine des anges et des hommes. Ce titre ne peut convenir à nul autre mieux qu'à vous, puisqu'en qualité de Mère de Dieu, vous ne verrez pas seulement le monde, mais le Maître du monde soumis à votre obéissance. Il nous apprend que vous serez pour nous ce que l'étoile de

la mer est pour les voyageurs, à qui elle sert de guide et dont elle règle la course. Est-il une mer plus agitée que le monde, où nous sommes continuellement battus de la tempête et exposés au naufrage? Mais vous nous marquerez la route où nous devons avancer, et vous nous conduirez au port. Il nous apprend que vous paraissez au monde comme une lumière brillante, dont les rayons se répandent partout, pour porter partout le jour. En quelles ténèbres le péché nous a-t-il plongés? Mais vous nous aiderez à dissiper les ténèbres qui nous aveuglent. Vous nous ferez reconnaître nos erreurs et revenir de nos égarements.

VII. — Remplissez, divine Marie, remplissez toute l'étendue de votre nom. Soyez honorée dans le ciel, révérée sur la terre, redoutée dans l'enfer. Régnez, après Dieu, sur tout ce qui est au-dessous de Dieu : mais surtout, régnez dans mon cœur. Vous serez ma consolation dans mes peines, ma force dans mes faiblesses, mon conseil dans mes doutes. Au seul nom de Marie toute ma confiance se réveillera, tout mon amour s'embrasera. Que ne puis-je le graver profondément dans tous les esprits, ce saint nom! Que ne puis-je le mettre dans la bouche de tous les hommes, et tous les engager à le célébrer avec moi! Marie, ô nom sous lequel nul ne doit désespérer! Marie, ô nom tant de fois attaqué, mais toujours victorieux, toujours glorieux! Marie, ô nom toujours agréable, toujours salutaire à mon âme, qui me rassure dans mes craintes, qui m'excite dans mes langueurs, qui me soutient dans mes entreprises! Chaque jour de ma vie je le prononcerai; et toujours en le prononçant, je le joindrai au sacré nom de Jésus. Le Fils me rappellera le souvenir de la Mère, et la Mère me rappellera le souvenir du Fils. Jésus et Marie, voilà ce que ma bouche répétera mille fois à la mort. Jésus et Marie, voilà ce que mon cœur, au défaut de la bouche, ne cessera point de redire intérieurement. On me les fera entendre jusqu'à mon dernier soupir, ce nom de Jésus, ce nom de Marie; et jusqu'à mon dernier soupir, ce seront pour moi des noms de bénédictions et de salut. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION

(A DES RELIGIEUSES)

(Méditation du P. GENTIL, S. J.)

LES AVANTAGES DE LA NAISSANCE DE MARIE.

MODÈLE DES AVANTAGES ACCORDÉS AUX VIERGES DANS LEUR SECONDE NAISSANCE SPIRITUELLE, QUI EST LE JOUR DE LEUR ENTRÉE EN RELIGION.

Flores mei, fructus honoris. et honestatis.
Mes fleurs ne produisent que des fruits d'honneur et de sainteté. (*Eccli.* XXIV, 23.)

I. — La noblesse et la sainteté des ancêtres de Marie sont la première source de ses grandeurs ; car si la gloire des pères passe aux enfants avec le sang qu'ils leur communiquent, — 1° Quelle gloire pour cette Vierge de naître de la plus illustre famille qui fut jamais au monde ? — 2° Quelle gloire pour elle de compter parmi ses ancêtres des patriarches, des prophètes, des rois, des pontifes, des conquérants ? — 3° Quelle gloire pour elle d'être héritière d'un sang que Dieu a purifié dans les veines de tant de saints, qu'il a fait régner sur le trône de tant de rois ; qu'il a fait triompher dans la personne de tant de sages et vaillants conducteurs de son peuple ? — 4° Quelle gloire pour elle de voir toute la grandeur de l'empire et toute la sainteté du sacerdoce se réunir en elle, afin de rehausser l'éclat de sa naissance.

O qu'heureux est le jour qui a vu sortir cette étoile salutaire de la maison de Jacob ! ô que bénie soit à jamais cette belle aurore, dont la naissance fortunée sera bientôt suivie de celle de ce divin soleil qui donnera la grâce aux justes, et qui éclairera tous ceux qui sont ensevelis dans les ombres de la mort ! O Reine souveraine du monde, soumettez mon cœur à votre doux empire ; c'est régner que de vous servir, puisque vous êtes la Mère de Dieu par qui règnent tous les rois. C'est pour mon salut que vous naissez, puisque tout ce que le monde a jamais reçu de grâces et de vertus, est le fruit de la naissance du Fils, à qui vous donnerez bientôt la vie[1].

Applaudissant au jour fortuné de la naissance de Marie, puis-je oublier celui de mon entrée en religion ? C'est pour moi le jour d'une seconde naissance. Il n'y a point d'ordre religieux qui n'ait compté parmi ses membres des personnes

1. Quidquid gratiarum, quidquid virtutum, quidquid operationum mundus accepit, emissiones tuæ sunt. (RUPERT., tract. IV *in Cant.*)

illustres dans le monde par l'éclat de leur naissance, et encore plus illustres dans l'état religieux par celui de leurs vertus. Combien l'Eglise honore-t-elle de saints et de saintes qui ont fleuri dans le mien ? combien de chastes vierges, combien de saints docteurs, combien d'hommes apostoliques, combien de pénitents, combien de martyrs d'amour, qui ont vécu dans le même monastère où je vis, et qui n'ont point eu d'autres fondateurs que celui que j'honore. Ce sont mes pères, mes sœurs, mes frères : ils offrent leurs mérites, leurs prières pour moi. Mais en me faisant héritière de leurs privilèges, n'ont-ils pas prétendu que je le serais de leurs vertus.

Il est vrai, ô mon Dieu, et je me le dis souvent à moi-même, comme Tobie le disait à son fils : *Filii sanctorum sumus.* J'ai vu tant de ferventes religieuses, je suis fille d'un si saint Instituteur, j'ai l'honneur d'être sœur de tant de chastes vierges ; je chante vos louanges dans le même chœur, je suis dans la même chambre, dans la même cellule, dans le même monastère, qui ont été consacrés par la pureté de tant de fidèles épouses, qui sont mes sœurs, et dont la sainteté est en vénération par tout le monde. Tous les monuments de piété qu'elles m'ont laissés, que j'ai devant les yeux, et que je vois à tous moments, ne me disent-ils pas que ma demeure est dans la plénitude des saints ? *In plenitudine sanctorum detentio mea.*

Oui, Seigneur, je me le dis souvent à moi-même, et la voix de ma conscience me fait souvent entendre les mêmes paroles que vous fîtes entendre à Moïse dans le désert : Quitte tout ce qui est profane ; car la terre où tu marches est un lieu saint : c'est une terre vénérable par la pureté des vierges, purifiée par les larmes des pénitentes, teinte et arrosée du sang des martyres d'amour qui, par d'innocentes cruautés, ont fait de leur corps une hostie vivante, qu'elles ont immolé à leur Dieu. *Locus, in quo stas, terra sancta est* (*Exod.* III, 5.)

Ce lieu est saint ; mais hélas, ne l'ai-je point profané ? Il a été habité par des saintes, mais il s'en faut de beaucoup que je sois sainte. Il a été sanctifié par les pleurs et par le sang de plusieurs, qui ont été les martyrs du divin amour ; et moi je suis la victime de mon amour-propre ! Je suis martyre de mes passions ! Je sacrifie tout à une inclination déréglée ! Ah ! Seigneur, allumez en moi une étincelle de cette chaste flamme, dont le cœur de votre sainte Mère, et celui de tant de vierges avec qui je vis, ont été embrasés. Vous avez apporté le feu divin du ciel, vous désirez qu'il s'allume par toute la terre ; mon cœur sera-t-il le seul qui n'en sera point consumé ? Serai-je la seule qui, vivant dans le déréglement, dégénérera de la piété de tant de vertueuses filles qui sont

mes sœurs? Et profanerai-je toujours la sainteté de la religion, qui est ma mère?

Fili mi, miserere mei, quæ te in utero novem mensibus portavi, et lac triennio dedi et alui, et in ætatem istam perduxi.

Mon fils n'affligez point votre mère, qui vous a porté dans son sein, qui vous a nourri de son lait, et qui jusque à ce jour vous a élevé avec autant de soin que de tendresse. (II *Macch.* VII, 27.)

Agnosce dignitatem tuam, et divinæ factus consors naturæ, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire.

Reconnaissez l'excellence de votre dignité, et élevé à la participation de la divinité, ne vous dégradez pas vous-même par une vie indigne de votre noblesse. (S. LÉON.)

II. — L'union que Marie contractera un jour avec le Fils de Dieu par le sang qui commence à couler dans ses veines, est un second avantage, qui rehausse infiniment l'éclat de sa naissance. Ne consultez point ici les astres, pour y chercher un présage assuré de la future grandeur de cette Vierge. Le Fils de Dieu même est l'astre qui préside à sa naissance. Comme la chair et le sang de Jésus et de Marie ne doivent être qu'une même chair et qu'un même sang, avec quel plaisir voit-il couler dans les veines de sa mère le sang qui commence à animer son corps innocent? Avec quelle attention le purifie-t-il, le sanctifie-t-il, en destine-t-il les plus pures gouttes pour s'en former un corps à lui-même?

Ne peut-on pas dire à l'honneur de la naissance de Marie, que comme la naissance du soleil commence avec celle de l'aurore, et que la fleur commence à naître avec la tige qui doit la porter, la naissance du Fils de Dieu commence dans celle de Marie, qui ne naît aujourd'hui que pour être sa mère? Dites donc, ô Vierge incomparable, ce que la Sagesse a dit de vous : *Radicavi in populo honorificato.* J'ai jeté les racines de ma grandeur dans les deux plus illustres familles du monde. Je suis noble du côté de mes pères, et je suis encore plus noble du côté de mon Fils. Ma noblesse, par un ordre naturel, est descendue de mes ancêtres à moi ; mais par un ordre surnaturel elle remonte de mon Fils à moi.

O qu'il est beau d'être issue d'une longue suite d'ancêtres, tous illustres par leurs vertus ! ô qu'il est glorieux d'être unie à Dieu par les liens de la chair et du sang ! mais que c'est quelque chose de grand, de lui être unie par les liens de la grâce et de la charité.

C'est ici que je dois considérer, que je ne suis pas seulement fille de mon saint fondateur, mais de Jésus-Christ même; il est le premier instituteur de mon ordre : le sang des martyrs, selon Tertullien, a fait naître les chrétiens,

mais le sang de Jésus-Christ est le vin sacré qui forme les Vierges. Je suis sortie du précieux côté de ce Dieu d'amour ; me consacrant à lui on m'a présenté son corps et son sang ; j'ai reçu l'un et l'autre ; l'un et l'autre se sont unis à moi ; par cette union je suis étroitement unie à lui. Quel honneur pour moi ! ô la noble alliance ! Appartenir à Dieu ! ne faire plus qu'un cœur et une âme avec lui ! être la fille et l'épouse de Dieu ! Eh ! quoi, disait David, après qu'il eut épousé la fille de Saül, n'est-ce pas une grande fortune pour un petit berger comme moi, d'être devenu le gendre d'un grand roi ? Que puis-je donc dire et que dois-je penser, moi qui ai l'honneur d'avoir Dieu pour père, d'être la fille de Dieu, l'héritière de Dieu ? Dois-je jamais oublier un jour si heureux pour moi ? Job désirait que le jour où il avait été conçu eût été effacé du nombre des jours, et que la nuit dans laquelle il était né eût été ensevelie dans les abîmes affreux des ténèbres éternelles ; et ses désirs étaient très justes pour moi.

Mais je m'oublierais plutôt moi-même, ô mon Dieu, que de perdre jamais le souvenir du jour de quatre naissances : Le premier est le jour de la naissance de votre Fils, qui est venu me sauver ; le second est le jour de la naissance de votre Mère, qui m'annonce la venue d'un Sauveur : le troisième est le jour de mon baptême, auquel j'ai été affranchie de la tyrannie du péché ; le quatrième est le jour de mon entrée en religion, qui a été pour moi un second baptême, et une seconde naissance spirituelle. Effacez si vous voulez de ma mémoire le souvenir de tous les jours que le monde estime heureux, mais conservez en moi le souvenir de ceux-ci.

Ne obliviscaris Domini, qui eduxit te de terra Ægypti, de domo servitutis, de manu Pharaonis regis Ægypti.

N'oublie jamais, ô mon âme, le Seigneur, qui a rompu tes liens, et t'a affranchie du honteux esclavage, où l'impie Pharaon te faisait gémir en Egypte. (*Deut.*, VI, 13.)

De hoc mundo non estis, quanquam sitis in hoc mundo ; sæculum vos habere meruit, sed tenere non potuit.

Vous n'êtes plus du monde, quoique vous soyez dans ce monde : si le monde a eu le bonheur de vous posséder, il n'a pas eu assez de charmes pour vous retenir. (S. AMBROISE, *De la Virginité.*)

III. — Le troisième et le plus grand avantage de la naissance de Marie, est l'union que son âme contracte avec Dieu par la grâce, dont elle reçoit la plénitude. Nous louons la naissance de cette Vierge, parce que ses yeux qui commencent à voir la lumière du soleil, verront un jour le Fils de Dieu, qui est le vrai Soleil de justice.

Nous l'estimons heureuse, parce que son sein renfermera un jour celui que le monde tout entier ne saurait compren-

dre ; parce qu'elle portera dans ses bras celui qui de trois doigts soutient la pesanteur de la terre ; parce que sa bouche innocente lui donnera mille chastes baisers, et parce que son sang sera étroitement uni avec celui du Fils de Dieu.

Mais ce n'est pas là la principale source de ses grandeurs. Car les Juifs n'ont-ils pas vu le Sauveur du monde ? le disciple perfide ne lui donna-t-il pas un baiser parricide ? le sang des pécheurs qui reçoivent le Saint Sacrement de l'autel, n'est-il pas uni avec le sang du Fils de Dieu ? quelle est donc la prérogative singulière de Marie ? La voici, comprenez-la bien. Heureux le sein qui a conçu l'auteur de la vie ; plus heureux le cœur qui l'a conçu par la foi ; mais infiniment plus heureuse la Vierge qui, lui formant un corps, l'a conçu dans son sein et qui, s'unissant à lui par la foi, l'a conçu dans son cœur.

C'est cette même union que je contracte avec Dieu par la grâce, qui fait toute la grandeur d'une vierge consacrée à lui. Ce ne sont ni les titres magnifiques d'une naissance illustre, ni les talents naturels que l'on possède, ni les privilèges d'une communauté autant illustre par la qualité que par la vertu des vierges dont elle est composée, qui me rendront plus agréable aux yeux de Dieu ; mais c'est la grâce et le saint usage que j'en dois faire. Car hélas ! à quoi a-t-il servi à l'impie Joram, à l'infortuné Achaz, au malheureux Amon, d'avoir été de grands rois, de tenir les premiers rangs dans la généalogie de Jésus et de Marie. A quoi me servirait-il à moi-même d'être sortie d'une famille riche, puissante, illustre, opulente ? D'être d'un Ordre vénérable par son antiquité, serait-il établi par Jésus-Christ, consacré à Marie, respectable par les saints qu'il a produits ? Je reconnais, ô mon Dieu, que les titres de cette grandeur qui me lient avec eux, ne seront pour moi qu'un sujet de confusion, si je perds la grâce qui unit mon âme avec vous. Est-il un titre plus honorable que celui d'épouse de Jésus, et de fille de Marie, que j'ai l'honneur de porter.

Mais si je le déshonore par une conduite peu régulière ; que dois-je espérer ? Et lorsque exposée à quelque tentation délicate et dangereuse pour mon innocence, je m'adresserai à vous ; lorsque je réclamerai la protection de votre Mère, ou que j'invoquerai mon saint instituteur, ne dois-je pas craindre que vous ne me disiez, comme aux vierges folles de l'Evangile, je ne vous connais point ? Mon saint fondateur ne me répondra-t-il pas ce que celui d'un Ordre célèbre répondit à ses religieux, qui l'invoquaient le jour de sa fête, je ne suis pas votre père, et vous n'êtes pas du nombre de mes enfants.

Votre très sainte Mère ne me dira-t-elle pas : vous n'êtes pas ma fille, et je ne suis pas votre mère ? Ne permettez pas, ô mon Dieu, qu'une prédiction si funeste s'accomplisse à mon égard. Faites entendre en ma faveur les aimables paroles que vous prononçâtes sur la Croix en faveur du disciple bien-aimé : *voilà votre Mère* ; et vous, ô Sainte Vierge, mettez-moi au nombre de vos filles, puisque je veux vous honorer comme ma Mère.

Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui.

Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant? et n'aura-t-elle pas de tendresse pour le fils qu'elle a conçu et porté dans son sein? (*Ose.* XLIX, 15.)

Ego te huc duxi et a periculis Ægypti liberavi ; ego te protegam ; ego scuti vice tibi ero ; ego omnia difficilia facilia tibi reddam.

C'est moi qui vous ai tiré des dangers de l'Egypte : c'est moi qui vous ai conduit en ce lieu de repos : c'est moi qui vous prendrai sous ma protection, c'est moi qui vous servirai de bouclier, c'est moi qui vous ferai trouver de la douceur où il n'y avait que de l'amertume. (S. CHRYSOST. Hom. XXXVI, *in Genes.*)

CINQUIÈME INSTRUCTION

(Précis de sermon par BOSSUET *a*.)

La naissance de la Sainte Vierge miraculeusement discerné des autres : I. par les biens qu'elle a reçus ; — II. par les biens qu'elle nous apporte.

Parmi tant de solennités par lesquelles la sainte Eglise rend hommage à la dignité de la très heureuse Marie, les deux principales de toutes sont la Nativité bienheureuse, et son Assomption triomphante : la première la donne à la terre ; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière ; et l'estime que nous faisons d'un si grand présent, nous oblige à nous réjouir, soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes : et quoique la société bienheureuse, qui unit l'Eglise qui voyage en terre avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem, [leur rende tous les biens communs], néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc... et implorons... *Ave.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paraisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue

(*a*) Edition LEBARQ.

et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes, leurs semblables, comme s'ils étaient d'un ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnaître leur égalité : l'une en la naissance, et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin; afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa faiblesse et de son néant; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc* [1] : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je retournerai nu dans le sein de la terre. »

C'est pourquoi l'Ecriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aquæ dilabimur in terram* [2]. Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre; et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube, d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et, après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture, qui nous égalent.

Impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire, comme maître de la nature. Il l'a fait pour Marie; en sa mort, par amour, conservant son corps; en sa naissance, par les avantages qui nous y paraissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes; le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance; le second, leur libéralité. Reconnaissons donc la nais-

1. *Job.* I. 21. — 2. II *Reg.*, XIV, 14.

sance de la Sainte Vierge miraculeusement discernée des autres, par les biens qu'elle y a reçus et par ceux qu'elle nous apporte.

PREMIER POINT

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance; l'une, ce sont les parents; et l'autre, c'est Dieu. Car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste : et après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étaient les parents de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendants : néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. S. Paul dit que « les enfants des fidèles sont saints [1]; » parce que, comme dit Tertullien, « ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut, » *quia sanctitati designati ac per hoc etiam saluti* [2]. Dieu favorise les enfants à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la Nativité de Marie; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage, et il était juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce; qu'elle vînt plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres : Samuel, S. Jean-Baptiste, etc.; à Samuel, Anne seule pria : à S. Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parents; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel,

1. II *Cor.*, VII, 14. — 2. TERTULL. *De Anim.*, n. 39.

parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il fallait qu'il vînt des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites : il fallait qu'il vînt des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avaient promise. L'alliance sacerdotale, parce qu'il devait être grand-prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie ; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière ; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau ; mais le dernier, par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble, parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la Sainte Vierge, comme dans le sacré canal d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source ; puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection ; où, étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre, et dans toute la race des enfants d'Adam ; noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec S. Jean-Baptiste ; mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans S. Jean : grâce singulière pour Marie ; comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière. La grâce de l'apostolat ; la grâce de précurseur ; celle de prophète. Les caractères particuliers de la grâce de Mère de Dieu. De quelle

dignité par l'union très particulière. Le mystère de l'incarnation : grâce inexplicable.

SECOND POINT

Les avantages que Marie nous apporte sont : l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ, et de plus l'espérance particulière d'obtenir... par l'intercession de cette Mère très charitable de Jésus-Christ et de ses enfants.

Une nuit épouvantable avant la venue du Sauveur des âmes : « La nuit est déjà fort avancée, et le jour approche. » *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* [1]. Aussi l'état de l'Evangile est-il comparé à la lumière : « Marchez comme des enfants de lumière : » *Ut filii lucis ambulate* [2]. Jusque-là on ne rencontrait de toutes parts que des ténèbres : ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les Gentils; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connaissait pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus était la voie pour nous y conduire. La nuit sans repos, parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ : « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai : » *Et ego reficiam vos* [3]. De là vient que comme des malades à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroît le chagrin, les hommes s'écriaient : « O si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre! » *Utinam dirumperes cælos et descenderes* [4]. O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent?

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour ; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre : c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la Sainte Vierge. *Sicut in die, honeste ambulemus* [5]. Bientôt, bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant, comme parle le divin Psalmiste, pour fournir sa carrière : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* [6] ; et sortant, comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avaient précipités dans le péché et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés ; et pour cela, il destine une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam : afin que

1. *Rom.*, XIII, 12. — 2. *Ephes.*, V, 8. — 3. *Matth.*, XI, 28. — 4. *Is.*, LXIV, 1. — 5. *Rom.*, XIII, 13. — 6. *Ps.*, XVIII, 6.

les deux sexes... (*a*). Réjouissons-nous donc, chrétiens ; nous voyons déjà paraître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Ève : il viendra bientôt, ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfants de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devait prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit, pour prendre possession de ce divin temple, qui lui est préparé dès l'éternité, pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte Vierge, qui était choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future par un caractère de gloire qui leur marquait la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais vous n'entrerez point dans ce secret ; accourons seulement pour honorer... Ici deux écueils sont à éviter, l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacrilèges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Eglise, qui était leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur : ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité : et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux ; ou si c'était mépriser la Divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions ; ou bien si votre Fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges ; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Eglise catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut, pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, peuples chrétiens : élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix pour lui chanter

(*a*) *Deforis* : [concourent à notre délivrance.]

un cantique de louanges : C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité ; et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la Mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! qui nous donnera (*a*) des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous depuis que vous lui touchez de si près (*b*) par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre : lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle ? C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements ; et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui était l'espérance d'Israël et l'attente des nations ; qui, étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser de façon ni d'autre de vestige de son passage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : « Il descendra comme une pluie, et comme la rosée qui dégouttera sur la terre [1] ; » et cette autre d'Isaïe : « Il s'élèvera comme une fleur, et comme une racine d'une terre desséchée [2]. »

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père ; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers ; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que, le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime, et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par

1. *Ps.*, LXXI, 6. — 2. *Is.*, LIII, 2.
(*a*) *Var.* quelles conceptions assez hautes pourront exprimer...
(*b*) *Var.* que vous êtes devenue si proche.

ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles ; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse en la personne de son cher disciple ses fidèles pour enfants.

O Vierge incomparable, secourez l'Eglise catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non, l'Eglise ne peut avoir des sentiments si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres ; mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Eglise dans son propre sein. Ah ! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs ; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé ; qu'elle éclaire les simples et les ignorants, qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation : afin que, les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Evangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié ; par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

SIXIÈME INSTRUCTION

(Par Ange Raineri, prédicateur de la Cathédrale de Milan.)

FIDÉLITÉ DE MARIE A CONSERVER LES GRACES DE SA NAISSANCE.

Sommaire. — Tout en nous réjouissant de la naissance de Marie, nous devons en tirer des leçons qui servent à nous instruire et à nous corriger : I. Ce que Dieu a fait pour Marie et ce qu'il a fait pour nous : — II. Nous faisons beaucoup moins que Marie pour répondre aux bienfaits du ciel. — Conclusion : Imiter la fidélité de Marie.

Ce n'est pas sans raison, mes frères, que l'Eglise a voulu que le jour où l'auguste Mère de Dieu vint au monde fût distingué des autres par une fête particulière. Dans tous les pays et dans tous les temps, on a célébré solennellement l'heureuse époque des événements qui avaient contribué au bonheur public ; et les jours de la naissance des princes qui semblaient devoir assurer la félicité de tout un royaume et de tout un peuple, ont toujours été signalés par des fêtes et des réjouissances publiques. Mais quel événement plus heureux, et qu'est-ce qui pouvait plus influer sur le sort, non pas seulement d'un peuple particulier, mais de toutes les nations et de tout le genre humain, que la naissance de Marie ? C'est par elle que devait nous venir notre rédemption et notre salut, puisque

c'est elle qui était destinée à donner la vie à notre Rédempteur et à notre Sauveur. Sa nativité a été comme l'aurore de notre bonheur, puisqu'elle annonçait le Soleil de justice, et qu'en dissipant les ténèbres dont le monde entier était enveloppé, ce Soleil de justice devait répandre partout la lumière et la fécondité. Aussi c'est à la vue de cet heureux événement que l'Eglise s'écrie avec un saint enthousiasme : *Votre naissance, ô Vierge sainte, a annoncé le grand don qui devait porter la joie dans tout l'univers, car c'est de vous qu'est né Jésus-Christ notre Dieu, qui a fait succéder la bénédiction à la malédiction, et qui, en nous délivrant de la mort, nous a donné la vie éternelle.* Nous devons donc regarder le mystère que nous célébrons comme le commencement de notre bonheur ; et si nous l'envisageons sous ce point de vue, il ne peut manquer de nous inspirer une sainte joie. Mais en nous réjouissant de la naissance de Marie, nous devons aussi en tirer des leçons qui puissent servir à nous instruire ou à nous corriger, et c'est là aussi ce que je me propose dans cet entretien. Or, pour cela, considérant d'un côté la faveur que Dieu a accordée à Marie, et de l'autre la fidélité que Marie a montrée envers Dieu, je vous ferai voir d'abord que, quelque différence qu'il y ait entre la conduite que ce Dieu de bonté tint envers cette Vierge sainte, et celle qu'il a tenue envers nous, il a cependant presque autant fait pour nous que pour elle. Mais je vous montrerai ensuite que nous faisons beaucoup moins qu'elle ne fit pour répondre aux bienfaits du ciel. La première de ces vérités nous fera admirer la bonté de Dieu ; la seconde nous fera rougir de notre ingratitude. C'est là le fruit que nous devons retirer de cette instruction.

I. — Ce qui distingua le plus la naissance de Marie de celle des autres hommes, et ce qui la rendit, dès le premier moment de sa vie, la plus privilégiée et la plus heureuse de toutes les créatures, ce ne fut point d'être sortie de la famille la plus illustre et de compter les plus grands rois parmi ses ancêtres. L'antiquité de l'origine et le lustre de la naissance, que les hommes estiment tant, n'ont aucun prix aux yeux du Seigneur. Il regarde du même œil les petits et les grands, les roturiers et les nobles, les serviteurs et les maîtres ; il ne reconnaît d'autre distinction que celle que mettent entre eux le vice et la vertu ; et s'il voulut que Marie eût, en naissant, l'éclat que donne aux yeux des hommes la noblesse de l'origine, ce ne fut que pour accomplir l'oracle par lequel il avait annoncé que celle qu'il avait destinée à être la mère de son divin Fils serait de la maison et de la famille de David.

Pour la préparer à cette sublime destination, il choisit un privilège bien plus glorieux et bien plus propre à l'en rendre

digne. Et quel fut ce privilège ? Vous vous imaginez peut-être que ce fut d'illustrer sa naissance par tout ce que le rang, les honneurs et l'opulence ont de plus imposant et de plus brillant, parce que, séduits par les fausses maximes du monde, vous n'estimez que ce qui peut nous faire briller. Mais ce n'est point ainsi que pense le Seigneur. A ses yeux, nous ne sommes véritablement estimables et dignes de ses complaisances que lorsque nous possédons son amitié ; et nous ne la possédons que lorsqu'il voit en nous un cœur pur et une âme innocente. Il ne chercha donc point à signaler la naissance de Marie par les distinctions qu'auraient pu lui procurer les prospérités et les grandeurs humaines ; mais pour la distinguer des autres enfants d'Adam d'une manière plus glorieuse, il eut seulement soin de l'enrichir, avant qu'elle naquît, du don précieux de sa grâce, parce qu'il ne convenait pas que celle qui devait donner la vie à l'Agneau sans tache eût été jamais souillée par la moindre tache, et que le Saint des saints devait naître d'une mère qui eût toujours été sainte.

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans la naissance de Marie : voilà ce qui rend son sort si différent du nôtre. Nous naissons pécheurs, et elle naquit innocente. Nous sommes en naissant des enfants de colère, ainsi que s'exprime S. Paul ; et au moment de sa naissance, Dieu ne vit en elle qu'une fille chérie qui était digne de tout son amour. Mais quoique nous n'ayons pas été aussi privilégiés que Marie, pourrions-nous nous plaindre de la bonté de notre Dieu, et n'a-t-il pas presque autant fait pour nous que pour elle ? Il ne nous a pas, il est vrai, préservés du péché avant que nous fussions nés ; mais ne nous en a-t-il pas purifiés par le baptême, aussitôt après notre naissance ? Il ne nous a pas empêchés d'encourir sa disgrâce ; mais ne s'est-il pas empressé de nous en retirer, et de remplacer dans nos âmes le péché originel par la grâce sanctifiante ? Il ne nous a pas distingués de tous les autres enfants d'Adam ; mais ne nous a-t-il pas préférés à une infinité d'autres hommes qu'il a laissés plongés dans les ombres de la mort et dans les ténèbres de l'idolâtrie ? Il ne nous a pas destinés à être la mère de son divin Fils ; mais ne nous a-t-il pas choisis pour être ses enfants et les cohéritiers de son royaume : et pouvait-il nous donner une plus grande marque de bonté ?

Ah ! mes frères, si un roi de la terre, dont nous aurions encouru la disgrâce, daignait faire pour nous ce qu'a fait le souverain Maître de l'univers ; si, en nous pardonnant nos révoltes et en nous faisant rentrer dans ses bonnes grâces, il était assez généreux pour nous dire : Vous ne méritez que les effets de ma juste colère, mais je ne veux vous donner que des marques de mon amour. Au lieu donc de vous traiter en esclaves

rebelles, je veux bien vous admettre au nombre de mes enfants, et vous accorder le droit de partager avec eux mon royaume ; si, dis-je, un roi de la terre vous tenait un si tendre langage, vous éclateriez sans doute en transports de joie, et vous ne croiriez jamais pouvoir lui en témoigner assez votre reconnaissance. Eh bien, mes frères, ce qu'aucun roi, ce qu'aucun souverain n'a jamais fait à l'égard de ses sujets, Dieu, tout grand qu'il est, a bien voulu le faire pour nous. Il a effacé, dès les premiers jours de notre vie, le péché originel qui nous rendait dignes de sa colère : il a cessé de nous regarder comme ses ennemis, pour ne plus voir en nous que ses enfants, que les frères de Jésus-Christ, et, en cette qualité, il nous a donné droit d'être un jour ses cohéritiers. Pourrions-nous donc nous plaindre de la conduite qu'il a tenue à notre égard ?

Ah ! si nous avions un cœur sensible et reconnaissant, nous devrions au contraire ne passer aucun jour sans le remercier de la clémence et de la libéralité dont il a usé envers nous. Nous devrions sans cesse nous féliciter et nous réjouir de ce qu'en nous réconciliant avec lui par le sacrement de la régénération, qui a été pour nous comme une seconde naissance, il a bien voulu nous rendre son amitié, il nous a autorisés à le regarder comme notre Père, il nous a ordonné de l'invoquer sous ce doux nom, et il nous a même promis de nous mettre en possession de son héritage, si nous avons pour lui les sentiments et l'amour que tout enfant doit avoir pour celui qui lui a donné la vie. Mais qui est-ce qui a cet amour et ces sentiments pour ce tendre Père ? Hélas ! en les admettant au nombre de ses enfants, ce Dieu de bonté n'a fait de la plupart des hommes que des ingrats, qui ne songent seulement pas à la faveur inappréciable qu'il leur a accordée en les adoptant ; et s'il est vrai, comme je viens de vous le démontrer, que Dieu a presque autant fait pour nous qu'il fit pour Marie, il n'est pas moins certain que nous faisons beaucoup moins que ne fit Marie pour répondre à la bonté de Dieu.

II. — En effet, mes frères, elle ne crut pas qu'il lui suffît d'être née dans la grâce pour remplir les desseins que le Seigneur avait sur elle ; mais comme elle savait que le trésor précieux dont il l'avait enrichie lui deviendrait inutile et même funeste, si elle venait à le perdre ou si elle négligeait de le faire valoir, elle employa tous ses soins à le conserver et à l'augmenter, et la sainteté de sa vie répondit toujours à celle de sa naissance.

Elle ne fut pas plutôt sortie des routes de l'enfance que, pour se dérober aux dangers du monde, dont le commerce est ordinairement si funeste à ceux qui osent le fréquenter,

elle se retira dans le temple, comme dans l'asile le plus propre à mettre sa vertu en sûreté. Là, négligeant tout ce qui aurait pu contribuer à embellir et à orner son corps, elle ne s'occupa que du soin de sanctifier toujours plus son âme ; et ce ne fut qu'après s'être bien affermie dans la piété, sans laquelle il n'y a point de vertu solide, qu'elle retourna dans la maison paternelle. La vie qu'elle y mena ne fut pas moins sainte que celle qui l'avait fait admirer dans la maison de Dieu. Elle y partagea tout son temps entre le travail et la prière, entre ce qu'elle devait au Seigneur et les devoirs qu'elle avait à remplir envers ses parents. Point d'autre fréquentation pour elle que celle de ces saints parents, qui l'excitaient à la vertu par leurs exemples encore plus que par leurs discours. Point d'autre plaisir que celui qu'elle trouvait à leur donner des marques continuelles de son respect, de son obéissance et de son amour. Tout ce qui aurait pu exposer son innocence au moindre danger était à ses yeux un écueil dont elle ne croyait jamais pouvoir trop s'éloigner, et la vue d'un ange même suffit pour la jeter dans le trouble. Elle n'avait pourtant rien à craindre du côté d'elle-même ; et comme elle avait été préservée du péché originel, elle n'en éprouvait point, comme nous, les suites funestes. Il n'y avait en elle ni ce penchant violent qui nous porte au mal, ni cette répugnance secrète qui nous éloigne du bien. Ses passions étaient dociles à la voix de sa raison, et sa raison était soumise à la loi de Dieu. La chair ne combattait point en elle contre l'esprit, ni l'esprit contre la chair. Les plaisirs et les vices n'avaient pour elle aucun attrait ; et elle ne se sentait d'inclination que pour les bonnes œuvres et pour la vertu.

Cependant, mes frères, quoique Marie eût tous ces secours et tous ces avantages pour conserver la grâce sanctifiante, elle ne laissa pas, comme vous l'avez vu, de prendre toutes les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de ce qui pouvait la lui faire perdre. Que ne devrions-nous donc pas faire pour en prévenir la perte, nous qui, dépourvus de tous les moyens qu'avait cette Vierge sainte, sommes obligés de surmonter une infinité d'obstacles qu'elle ne connaissait pas ; nous qui trouvons sans cesse, soit dans les ténèbres de notre esprit, soit dans le dérèglement de notre volonté, soit dans les révoltes de notre chair, soit dans les attraits du monde, soit dans les tentations du démon, des ennemis toujours prêts à nous attaquer et à nous dépouiller du précieux trésor de la grâce? Mais qu'il s'en faut bien que nous imitions la sage vigilance dont Marie nous a donné l'exemple ! Loin de craindre et de fuir ces ennemis, qui sont mille fois plus redoutables pour nous qu'ils ne l'étaient pour elle, nous sommes les

premiers à les rechercher ; et, quoique nous n'ignorions pas que tout devrait nous faire trembler, nous croyons cependant pouvoir tout braver. En vain l'Esprit saint nous exhorte-t-il à nous éloigner des occasions du péché, comme on fuit à l'aspect d'un serpent ; en vain nous déclare-t-il expressément que celui qui aime le péril y périra ; insensibles à ses exhortations et à ses menaces, nous nous exposons volontairement à tout ce que le vice a de plus séduisant, à tout ce que les plaisirs ont de plus attrayant, à tout ce que le monde a de plus engageant ; nous courons à ses amusements et à ses spectacles, nous nous conformons à ses usages et à ses modes, nous prêtons l'oreille à ses discours et à ses maximes ; nous voulons tout voir, tout entendre, tout lire, et au lieu de nous faire un devoir de nous éloigner des dangers qui peuvent nous faire perdre la grâce, nous semblons nous faire un plaisir de les rechercher.

Mais aussi qu'arrive-t-il? C'est qu'au lieu de triompher de ces dangers qu'on ne peut vaincre que par la fuite, nous en devenons tous les jours les tristes victimes. C'est qu'au lieu de conserver la grâce sanctifiante, nous la perdons presque aussitôt après que nous l'avons reçue par le baptême, ou que nous l'avons recouvrée dans le tribunal de la pénitence : c'est qu'il n'y a rien de plus commun que le péché et de plus rare que l'innocence ; c'est qu'on ne trouve presque plus aucun vestige de cette précieuse innocence dans l'âge même dont elle était autrefois le partage, et que les enfants n'ont pas plutôt l'usage de la raison qu'ils ne s'en servent que pour se livrer au vice et contenter leurs passions. Voilà, mes frères, ce que l'expérience nous met tous les jours sous les yeux. Nous devrions être uniquement attentifs, comme Marie, à conserver le précieux trésor dont Dieu nous a enrichis en nous donnant sa grâce et son amitié ; et nous semblons nous empresser de le perdre, en nous livrant au péché dès que nous sommes en état de le commettre. Peut-il rien y avoir de plus déplorable et de plus contraire à nos vrais intérêts? Ah! mes frères, on ne croit jamais pouvoir prendre assez de précautions pour conserver les bonnes grâces et la protection des grands de la terre. Mais ne devrions-nous pas être encore plus soigneux de ne pas nous priver de l'amitié de Celui devant qui tous les grands de la terre ne sont que néant? La protection des hommes ne peut nous procurer que quelques honneurs frivoles, que quelques biens périssables, au lieu que l'amitié de Dieu, qui est attachée à la grâce sanctifiante, nous assure un bonheur et une gloire éternels. N'oublions donc rien pour conserver cette grâce que nous devons regarder comme le plus précieux de tous les biens, et, peu contents

d'imiter les soins que Marie crut devoir prendre pour ne pas la perdre, employons, comme elle, toute notre ardeur et tout notre zèle à la faire fructifier et à l'augmenter.

Cette Vierge sainte n'ignorait pas que la grâce sanctifiante, dont Dieu l'avait enrichie avant sa naissance, était comme un talent qu'il ne lui avait confié que pour le faire valoir; elle savait qu'il ne suffisait pas d'être entré dans les routes de la sainteté, mais qu'il fallait sans cesse y faire de nouveaux progrès, et que celui qui est saint doit, selon les expressions de l'Ecriture, se sanctifier toujours plus. Aussi, loin de se borner à conserver la grâce, elle s'appliqua continuellement à la rendre fertile en fruits de sainteté; elle mit tous ses soins à augmenter ses mérites par ses bonnes œuvres; et jusqu'à quel point ne les augmenta-t-elle pas! La foi nous apprend que chaque acte de vertu que nous faisons, lorsque nous possédons la grâce, en accroît en nous le trésor. Combien donc ce trésor ne dut-il pas grossir entre les mains de Marie, elle dont chaque action fut un acte de vertu, et qui, depuis sa naissance jusqu'à la fin de ses jours, ne cessa pas de s'avancer toujours plus dans les voies de la perfection!

Conclusion. — Mais avons-nous soin, mes frères, d'imiter sa fidélité, et cherchons-nous, comme elle, à faire valoir le don précieux dont Dieu nous a enrichis en nous donnant sa grâce? Ne faisons-nous pas consister toute notre vertu à ne pas donner dans le vice? Ne négligeons-nous pas entièrement la pratique des bonnes œuvres, et n'imitons-nous pas la conduite du serviteur paresseux qui, croyant qu'il lui suffisait de ne pas dissiper le talent que son maître lui avait confié, prit le parti de l'enfouir et négligea de s'en servir pour en acquérir d'autres? Ah! il n'est que trop vrai, mes frères, que la conduite de ce serviteur est la fidèle image de la nôtre. Mais si nous ne craignons pas d'être lâches et indolents comme lui, ne devrions-nous pas craindre le châtiment que lui attirèrent son indolence et sa lâcheté? Il fut condamné, comme vous le savez, à être jeté dans les ténèbres extérieures, parce qu'au lieu de faire valoir le talent qu'il avait reçu, il se contenta de l'ensevelir dans le sein de la terre pour ne pas le perdre. Or, il en sera ainsi de nous, si nous ne faisons aucun usage de la grâce que Dieu nous a accordée, et si, contents d'éviter le crime, nous négligeons entièrement la pratique de la vertu. Pour mériter la récompense que Dieu réserve à ses serviteurs, il ne suffit pas de s'abstenir du mal, il faut encore pratiquer le bien; et ce n'est qu'en le pratiquant que nous pourrons nous entendre dire, comme le serviteur de l'Evangile qui avait doublé par ses soins les cinq talents qu'il avait reçus: Parce que vous avez été fidèle à remplir les in-

tentions de votre maître, qui voulait que vous multipliassiez ses dons par vos soins et par vos travaux, vous entrerez dans sa joie et vous partagerez son bonheur Imitons donc la fidélité de ce serviteur, et faisons du moins pour les biens du ciel ce qu'on fait tous les jours pour ceux de la terre. Lorsqu'on possède ceux-ci, on ne se contente pas de les conserver avec soin ; on travaille encore avec ardeur à les augmenter, et plus on en a, plus on en veut avoir. Ce ne sont là cependant que des biens inconstants et fragiles, que nous pouvons perdre à tout moment, et dont nous serons dépouillés entièrement à la mort. Mais les trésors que nous amasserons pour le ciel, en augmentant nos mérites par nos bonnes œuvres, ne nous échapperont jamais : ils nous accompagneront au delà du tombeau, où tout le reste ne saurait nous suivre ; et après nous avoir sanctifiés dans le temps, ils nous rendront heureux pendant toute l'éternité.

APPLICATION DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

(Par Houdry, S. J.)

I. — Marie est cette petite fontaine que Mardochée vit en songe.

Parvus fons crevit in fluvium, et in lucem solemque conversus est. (*Esther.* x, 6). — Une petite fontaine est devenue une grande rivière, et s'est changée en lumière et en soleil. Cette fontaine dont il est parlé dans le livre d'Esther, et que le saint homme Mardochée vit en songe, ne serait en effet qu'un songe si nous ne considérions que ce qui s'est passé dans la nature depuis la naissance du monde, puisque l'on n'a jamais rien vu de semblable. Mais si nous élevons nos pensées plus haut, c'est-à-dire, jusqu'aux œuvres que Dieu opère dans la grâce, nous concevrons bientôt que c'est une mystérieuse figure de la naissance de l'heureuse créature qui est destinée pour être la mère d'un Dieu. Oui, Marie est cette fontaine si petite en sa source, si peu connue des hommes en sa naissance, et même si peu considérable en apparence. Mais cette petite fontaine devient bientôt un grand fleuve, par l'amas des torrents de grâce et le déluge de miséricorde que le Seigneur s'est plu à verser dans son sein. Ce fleuve est grand dans sa profondeur puisqu'il nous découvre l'abîme de la sagesse de Dieu, qui de toute éternité a formé le dessein qu'il commence à manifester au monde ; il est immense dans sa largeur, puisqu'il inondera bientôt toute la terre en y répandant les eaux du salut ; c'est enfin un fleuve de prodiges et de miracles qui sera bientôt changé en lumière et en soleil, pour chasser les ténèbres du monde, et y faire briller les saintes clartés de la foi, et répandre l'amour de Dieu dans tous les cœurs, etc.

II. — La naissance de Marie annonce la naissance du Messie.

Evangelizo vobis gaudium magnum. (*Luc.* II, 10). — Ce sont les paroles que l'Ange du Seigneur adresse aux pasteurs de Bethléem, à la nativité de Jésus-Christ. Il me semble que les prédicateurs qui sont les ministres du Dieu vivant aussi bien que les anges, peuvent adresser aujourd'hui ces mêmes paroles à tous les hommes, et la joie que nous inspirera la naissance du fils doit commencer dès la naissance de la mère. En effet, si un ange dit que plusieurs se réjouiraient à la naissance de Jean-Baptiste : *In nativitate ejus multi gaudebunt*; à plus forte raison en sera-t-il de même à celle de Marie, puisque la naissance du précurseur de Jésus-Christ marque son avénement d'une manière moins directe que la naissance de celle qui le doit enfanter. La naissance de Marie est l'aurore qui commence le jour en l'annonçant, et ses clartés sont comme les premiers rayons du soleil de justice qui va paraître. Or, comme rien ne réjouit davantage ceux qui sont ensevelis dans les ombres de la nuit que la naissance de l'aurore, de même entre tous les mystères que célèbre l'Eglise, il n'en est point qui doive être plus agréable aux chrétiens que celui de la Nativité de Marie. Aussi l'Eglise fait-elle éclater en ce jour les sentiments de joie qu'elle en conçoit : *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo* ; votre naissance, ô vierge sainte, a réjoui tout l'univers, parce que c'est de vous qu'est sorti le soleil de justice : *Quia ex te ortus est sol justitiæ*, ce soleil céleste qui, dissipant les ténèbres que la malédiction du péché avait répandues sur la terre, l'a remplie de bénédictions en l'éclairant de sa lumière : *Qui solvens maledictionem dedit benedictionem.* C'est pour cette raison que S. Jean Damascène appelle ce jour de la Nativité de la Sainte Vierge *Natalis lætitiæ*, le jour de la joie.

III. — Marie comparée à la lune.

Fecit Deus duo luminaria magna, luminare majus et luminare minus. (*Genes.* I, 17). — Dieu s'est comporté dans l'ordre de la grâce, quand il a voulu réparer le monde perdu par le péché, comme dans celui de la nature, quand il voulut le tirer du néant. Voyant que, sans la lumière, cet univers n'eût été qu'un chaos, il créa deux astres, deux grands luminaires, comme dit l'Ecriture ; de même dans l'ordre de la grâce, pour rétablir l'homme dans son premier état et le tirer des ténèbres où le péché l'avait plongé, il a produit deux grands astres qui sont Jésus et Marie. Le premier est plus grand que l'autre : aussi est-il appelé le soleil de justice qui éclaire tout le monde : *Quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.* I, 19). Mais pour que l'allusion soit juste et entière, la

Sainte Vierge est venue au monde pour être comme la lune de la grâce : *Pulchra ut luna* (*Cantic.* VI, 9). La lune emprunte du soleil toute sa lumière et sa vertu et elle est la moindre de ces deux grands astres ; mais, outre qu'elle éclaire durant la nuit, sa puissance est grande dans ce bas monde, ses influences sont douces et salutaires. Voilà le dessein qu'a eu la Providence sur Marie : elle l'a envoyée sur la terre avant son Fils, pour commencer à chasser les ténèbres du péché, en attendant que ce Fils, qui est le père et la source des lumières, vînt lui-même y faire naître le grand jour de la grâce.

IV. — La mère de la Sainte Vierge figurée par Anne, mère de Samuel.

Concepit Anna et peperit (I *Reg.* I, 20). — Quand l'historien sacré écrivait ces paroles, l'esprit de prophétie conduisait assurément sa pensée aussi bien que sa plume ; il songeait bien moins au passé qu'au futur, à un prodige qu'à un mystère, à la femme d'Alcana qu'à l'épouse de Joachim, à la mère de Samuel qu'à celle de l'incomparable Marie. Il ne parle que d'une Anne, mais il en désigne une autre plus sainte et plus heureuse, qui n'a pas été féconde par une simple faveur du ciel, mais par un double miracle ; qui n'a pas enfanté un libérateur de sa nation, mais la rédemptrice de tout le monde ; qui n'a pas donné la vie à un prophète de Dieu, mais à une vierge de qui Dieu même a pris naissance. C'est aussi dans l'attente de ces couches fortunées que le ciel et la terre étaient en suspens, que les anges formaient tant de désirs, que les patriarches faisaient tant de vœux, que tous les hommes étaient dans une sainte impatience. Maintenant que nous jouissons du fruit de cette bienheureuse stérilité, et que nous la voyons couronnée par la naissance d'une merveille qui épuise tous les trésors de la nature et de la grâce, il est juste de s'écrier dans un doux emportement d'admiration et de joie : *Concepit Anna et peperit* ; Anne, dans un âge stérile, a mis au monde une fille qui étant au-dessus de toutes les créatures, ne voit rien que Dieu seul au-dessus d'elle.

V. — Marie dans les idées éternelles de Dieu.

Primogenita ante omnem creaturam. (*Eccli.* XXIV, 5). — Marie est l'aînée de toutes les créatures, et par conséquent la plus aimée et la plus chérie. Ne peut-on pas croire qu'à sa naissance même temporelle, Dieu lui a dit : *Filia mea es tu, ego genui te*, comme il dit à son Fils dans sa génération éternelle : *Filius meus es tu, ego hodie genui te !* Quand il a créé les autres créatures, il ne leur a pu dire : *Vous êtes ma fille*, parce qu'elles sont nées avec la tache du péché ; mais Marie ayant reçu l'être surnaturel aussitôt que l'être naturel, en a été préser-

vée, et ainsi Dieu a pu dire d'elle ce qu'il a dit de son Fils unique : *Hæc est filia mea dilecta in quâ mihi bene complacui.* Il a été un temps où il s'est déplu en toutes les autres ; mais pour cette bienheureuse Vierge, il n'a jamais eu que des complaisances : elle a été élue pour être la mère de Dieu, et comme elle est sa mère unique, elle est aussi sa fille unique. Je ne veux pas dire que sa filiation soit de même nature que celle de son Fils, ce serait un blasphème ; mais seulement que, comme le Verbe incarné est Fils de Dieu en un sens qui ne convient qu'à lui seul, la Sainte Vierge est aussi fille de Dieu en un autre sens qui ne convient qu'à elle seule.

Ab initio et ante sæcula creata sum. (*Eccli.* XXIV, 14). — Je suis née dans Dieu dès l'éternité, avant la naissance des siècles. Il est vrai que le Fils de Dieu, même comme homme, est la première production de l'entendement de Dieu, l'aîné des créatures dans Dieu, non pas par le temps, mais par excellence et par causalité, comme parle l'école ; car le premier-né des prédestinés pour lesquels Dieu a créé tout le reste, est le modèle et l'exemplaire de tous les autres. Mais aussi Marie est la première et la plus illustre copie de ce divin original ; et comme le Fils de Dieu est l'unique image très parfaite du Père éternel, la Vierge est la première et la plus parfaite image du Verbe fait chair. C'est pourquoi, dès que je vois naître dans les décrets de Dieu un rédempteur pour les hommes, je vois en même temps que Dieu conçoit et fait naître dans ces mêmes décrets une mère pour ce rédempteur ; et, comme il faut qu'il y ait de la ressemblance et une conformité de mérites et de qualités entre la mère et le Fils, Dieu ne peut faire dessein de donner à l'univers une humanité digne d'une alliance personnelle avec la divinité, qu'il ne soit obligé de lui destiner en même temps pour mère la plus excellente créature qui se puisse imaginer. C'est cette heureuse créature dont l'Église célèbre la naissance dans le temps.

VI. — On peut demander avec admiration, quelle est celle qui vient au monde en ce jour.

Quæ est ista quæ progreditur? (*Cantic.* VI, 9). — C'est avec admiration et étonnement que les esprits célestes font cette demande, à la naissance de cette petite créature qui s'élève comme une aurore, et qui paraît déjà toute brillante des lumières qui l'environnent : *Quæ est ista?* Ne pourrait-on pas leur répondre : C'est une fille qui, sortie de la race corrompue d'Adam, ne tient rien de la corruption de son origine ; c'est une fille qui doit être la mère d'un Dieu, et cependant demeurer toujours vierge ; c'est cette étoile de Jacob qui, quoique environnée des nuages de l'humilité, ne laissera pas de paraî-

tre un jour belle comme la lune et aussi éclatante que le soleil : *Pulchra ut luna, electa ut sol ;* c'est cette fontaine du paradis terrestre dont les eaux se répandront sur toute la surface de la terre ; c'est cette racine de Jessé, d'où sortiront des fleurs et des fruits qui seront la joie de tous les peuples ; c'est cette vierge qui doit être les délices du ciel, la terreur des démons, l'asile des pécheurs, l'espérance des chrétiens, l'amour et l'admiration de tous les siècles.

VII. — Les premières démarches de sainteté que fit Marie en ce monde.

Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis! (*Cantic.* VII, 1). — Marie entrant dans le monde avec cet éclat de sainteté qui l'a rendue la possession de Dieu en tant de manières excellentes, ne mérite-t-elle pas que les anges admirent les premières démarches qu'elle fait dans le monde, et qu'ils disent à la gloire de sa naissance les paroles du Sage : *Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis !* O fille et mère du prince, que vos voies sont glorieuses, et que vos démarches sont belles ! On peut dire véritablement de vous ce que la flatterie a dit de quelques conquérants, que les palmes naissent sous vos pas : vos victoires se comptent par vos démarches, et vos premiers pas dans ce monde sont une sorte de triomphe après une double victoire sur le péché et le démon.

VIII. — Marie, seule de toutes les pures créatures, a pu en venant au monde, rendre à Dieu hommage de sa connaissance et de son amour.

Ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; tunc dixi : ecce venio. (*Heb.* X, 5). — Marie seule a eu le privilège de naître dans un plein jour de la raison et d'avoir une liberté entière : de cette manière elle a pu, dès sa naissance, rendre à Dieu hommage de sa connaissance et de son amour, et se donner à lui aussitôt qu'elle a commencé d'être. En cela elle imite par avance ce que son Fils doit faire un jour, lorsqu'entrant dans le monde, comme dit S. Paul, il se présentera à son Père comme une victime : *Ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; tunc dixi : ecce venio.* Il me semble donc qu'elle entre dans le monde comme dans un temple, qu'elle fait de son berceau un autel, où elle se présente comme une victime couronnée de grâce et de sainteté disant par avance ce qu'elle dit en son Annonciation : *Ecce ancilla Domini* (*Luc.* I, 38) ; me voici, mon Dieu, pour être votre servante : recevez-moi dès ce moment en cette qualité, et disposez entièrement de moi pour tous les desseins de votre providence.

IX. — Marie est ce palais que la sagesse a voulu bâtir pour recevoir un Dieu.

Sapientia ædificavit sibi domum. (*Proverb.* IX, 1). — On ne

peut plus justement et plus naturellement appliquer ces paroles qu'à la bienheureuse Vierge au jour de sa naissance. Le Saint-Esprit nous apprend que la sagesse, s'est voulu bâtir elle-même un palais pour sa propre demeure. Que faut-il entendre par la sagesse, sinon Jésus-Christ que S. Paul appelle *Christum Dei sapientiam* (I *Cor.* I, 24)? C'est d'ailleurs une chose convenue qu'on attribue la sagesse au Fils, comme la puissance au Père, et la bonté au Saint-Esprit. Or dire que la sagesse s'est bâti un palais pour sa propre personne, n'est-ce pas dire que le Fils de Dieu est l'auteur de sa propre mère qui est Marie? Mais pesons la force de ces paroles, elles valent autant d'oracles. La sagesse a bâti un palais, et l'a bâti pour elle-même : tout cela est plein des grandeurs de la Mère de Dieu dans sa Nativité. Puisque c'est la sagesse infinie qui a entrepris cet ouvrage, il en résulte qu'elle l'a fait sagement : elle a donc proportionné la magnificence de cet édifice à la grandeur de celui qui le devait habiter, car on ne bâtira pas une demeure pour un simple villageois comme pour un grand monarque. Quelles conséquences doit-on tirer de ce principe à la gloire de la Sainte Vierge? Voyez quel beau palais la Sagesse divine a bâti pour l'homme, c'est ce monde : que ce bâtiment est auguste, qu'il est vaste, qu'il est richement orné! le roi-prophète était dans l'admiration quand il le considérait. Mais la Sainte Vierge est le palais que la Sagesse s'est bâti pour elle-même : jugez de là quelle en doit être la magnificence.

X. — La naissance de Marie produit l'admiration.

Quæ est ista? (*Cantic.* VI, 9). — Quelle est celle-ci? Si l'on avait à vous entretenir de toute autre enfant que de celle qui vient de naître, comme la religion ne nous y découvrirait rien qui laissât dans l'esprit quelque idée de gloire et de grandeur, on observerait un humble silence ; on gémirait même, parce que le joug du péché accable tous les enfants d'Adam dès l'instant de leur conception et au jour de leur naissance, en sorte que dans l'une et dans l'autre ils sont flétris de la flétrissure du premier père. Non, si je n'avais à vous parler que d'une enfant ordinaire, je ne m'écrierais pas : *Quæ est ista : quelle est celle-ci?* Si elle n'avait que la grandeur de Jean-Baptiste, qui cependant fut sanctifié dès le sein de sa mère, dont la naissance fut annoncée par un ange et accompagnée de prodiges si nombreux, je demanderais moins ce qu'est cette enfant, que je ne m'informerais de ce qu'elle devrait être un jour, comme on le faisait pour Jean-Baptiste : Quel pensez-vous que sera cet enfant? *Quis putas puer iste erit?* Mais voici une enfant d'un nouvel ordre : elle fait une classe à part entre

les filles d'Adam ; dès qu'elle paraît sur la terre ; elle surprend de telle manière que les orateurs chrétiens qui en veulent entreprendre l'éloge, la voyant environnée d'un si grand éclat, s'écrient : Quelle est donc celle-ci : *Quæ est ista ?*

XI. — Marie descend des rois de Juda.

Regali ex progenie Maria exorta refulget. (*Off. B. Mariæ*). — Remonterons-nous jusqu'aux aïeux illustres de Marie pour la relever ? N'est-elle pas descendue des plus grands princes de Juda et d'Israël ? Les patriarches n'ont-ils pas été ses pères ; et tout ce qu'ils ont eu de grandeur et de vertu ne doit-il pas être employé pour faire une couronne à Marie qui vient de naître ? Les prophètes ont donné de leur sang pour la former ; et le grand objet de leurs prophéties a été Jésus et Marie, prédits l'un et l'autre dans la loi ancienne. Ainsi, lorsque Abraham fut béni pour être le père de tous les croyants, Marie n'eut-elle pas la meilleure part dans cette bénédiction, elle qui devait être bénie par dessus toutes les femmes, et par dessus tous les hommes, à Jésus-Christ près ? Aussi les vertus des anciens sont devenues les vertus de Marie, c'est un héritage qui lui appartenait : je vois et j'admire déjà en elle l'obéissance et la soumission d'Abraham et d'Isaac ; les grâces temporelles que Dieu accorda à Jacob figuraient les grâces spirituelles qu'il départirait à Marie ; les victoires de David promettaient les victoires qu'elle devait remporter sur le serpent infernal ; et les lumières de Salomon signifiaient que celle qui descendrait de lui serait prévenue des dons les plus exquis, qu'elle brillerait comme l'aurore, et qu'on verrait en elle toutes les vertus de ses pères sans y voir leurs défauts, qu'elle unirait la noblesse que l'on tire d'un sang illustre avec la noblesse que l'on tire d'une vie sainte : *Regali ex progenie Maria exorta refulget...*

XII. — Trois générations ineffables : la génération du Verbe éternel, la naissance de Marie, et la naissance temporelle de Jésus-Christ.

Generationem ejus quis enarrabit. (*Off. B. Mariæ*). — Qui nous expliquera sa génération ? L'Église et l'Écriture offrent à notre admiration trois sortes de générations également ineffables, parce qu'elles sont également incompréhensibles : 1° la génération du Verbe dans le sein de son Père : c'est une lumière qui sort d'une autre lumière, c'est un Dieu éternel qui engendre un Dieu éternel comme lui ; 2° la naissance de Marie, qui prend naissance d'un fonds stérile et infructueux ; 3° celle de Jésus-Christ, qui est né du sein d'une vierge. Le terme de la première génération est un Dieu aussi grand, aussi puissant, en un mot, égal en tout à celui qui l'engendre : le terme de la seconde est la mère d'un Dieu ; et le terme de la dernière

est un Homme-Dieu. Qui peut expliquer ces trois générations ? *Generationem ejus quis enarrabit ?* Le Père éternel ne peut rien produire de plus grand que le Verbe, il ne peut rien donner de plus excellent ni de plus parfait au dehors que Jésus-Christ. Le Verbe a la nature et les infinies perfections de son principe, l'humanité de Jésus-Christ unie au Verbe possède toute la divinité qui habite corporellement en elle. Créatures, si parfaites que vous paraissiez être, vous ne pouvez jamais arriver jusque-là ; mais par rapport avec différentes manières par lesquelles Dieu a voulu comme se dépeindre en vous, vous êtes plus ou moins formées à son image. L'admirable enfant qui vient de naître ayant été l'objet de la complaisance du Père éternel, en était aussi une si parfaite image que si nous en considérons tous les traits, nous serons forcés de dire avec S. Bernard, que l'on ne peut expliquer ni la génération du Verbe, ni la naissance de Marie, ni son Assomption : *Generationem Verbi, Assumptionem et Nativitatem Mariæ quis enarrabit ?*

XIII. — Marie dans sa naissance comparée au Verbe dans sa génération.

Vapor est virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera : et ideo nihil inquinatum in eam incurrit ; candor enim est lucis (*Sap.* VII, 15). — C'est une effusion de la vertu de Dieu, c'est une émanation très pure de la clarté du Tout-Puissant, c'est un éclat de la lumière éternelle : aussi rien d'impur ne la peut souiller. Ces paroles, il est vrai, s'entendent de Jésus-Christ, qui est lumière de lumière, et la splendeur de l'Eternel ; mais ne peut-on pas les appliquer à Marie dans sa naissance ? Où trouver sur la terre une comparaison qui puisse assez exprimer la naissance de celle qui est au-dessus de tous les êtres purement créés et qui, étant mère de Dieu, ne peut être comparée qu'à son fils qui est l'Homme-Dieu ? C'est donc elle qui, dans le moment où elle paraît, est une effusion de la vertu de Dieu, dans laquelle la nature n'a point de part, où le Tout-Puissant seul a travaillé, et dont il fait dès le premier instant de sa naissance, la plus parfaite de toutes les pures créatures. C'est elle qui est une émanation très pure de la clarté du Tout-Puissant : car, si tous les saints de la loi ancienne tiraient leur sainteté de Jésus-Christ à venir dont la lumière universelle les éclairait déjà, même avant de paraître, quelle abondance de clarté ce Verbe divin n'a-t-il pas communiquée à sa sainte mère ? N'a-t-il pas recueilli tout ce qu'il avait donné aux anciens patriarches, aux prophètes et aux autres aïeux de Marie, pour le lui communiquer ? N'a-t-il pas enchéri en ne permettant pas que rien d'impur souillât sa naissance, *et ideo nihil inquinatum in eam incurrit ?* Notre malheur, mes frères, c'est d'apporter en venant au monde l'i-

mage de Satan qui cache, qui couvre, et qui déshonore l'image de Dieu dont nous avons été avantagés par notre création ; le bonheur de Marie, c'est de ne porter en naissant que l'image de Dieu, et de la manière la plus parfaite.

XIV. — Marie surpasse en vertus et en richesses spirituelles toutes les vierges.

Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas. (*Prov.* XXXI, 29). — Plusieurs vierges ont amassé des richesses ; mais vous, vous les avez toutes surpassées. Marie n'étant jamais sortie des mains de Dieu, son cœur ayant toujours été uni à celui de Dieu dès les premiers moments de sa conception et de sa naissance, son esprit toujours occupé aux choses célestes, non seulement pendant le sommeil, puisque c'est d'elle dont il est dit : Je dors, mais mon cœur veille, *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cantic.* V, 2) ; non seulement pendant les occupations extérieures, puisque c'est elle à qui l'Eglise applique ces paroles : Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis toute à lui : *Dilectus meus mihi et ego illi* (*Cantic.* II, 16) ; mais dans le temps même de l'enfance qui pour le reste des hommes n'est qu'un temps de ténèbres, de stupidité, dans lequel ils ne diffèrent pas des animaux : Marie, dis-je, était appliquée à Dieu, et elle amassait des trésors de richesses pendant que les autres sont dans l'inaction. Puis donc qu'elle a commencé plus tôt, ses richesses l'emportent sur les richesses de toutes les autres vierges : *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas.* En même temps elles sont plus exquises et plus parfaites : son amour est plus vif, plus pur, plus étendu ; son humilité plus profonde : son espérance plus grande et plus ferme. Ainsi donc, en toutes manières elle surpasse tout ce qui est au-dessous de Jésus-Christ, et ne reconnaît que lui au-dessus d'elle : *nec primam similem visa est, nec habere sequentem*[1].

XV. — Marie a choisi la meilleure part en toutes choses.

Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab eâ (*Luc.* X, 42). — Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera jamais ôtée. Marthe qui reçut Jésus-Christ dans sa maison, et Marie qui le reçut dans son cœur sont les véritables figures de la Sainte Vierge. Dès sa conception, elle reçut Jésus-Christ dans son esprit par une connaissance anticipée, et par une raison avancée ; elle le reçut aussi dans son cœur par l'amour, puisque dès le premier instant de sa conception, elle n'a fait qu'un acte d'amour continuel. Cette part a été choisie par Marie : elle ne lui sera jamais ôtée, puisqu'au contraire elle s'est perfectionnée, et dans le temps par des accroissements perpétuels, et dans l'é-

1. S. BERNARD. *De laud. Mar.*

ternité par la consommation de la gloire : *Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* Cette Vierge sainte a encore choisi la meilleure part, en recevant Jésus-Christ dans son sein par le consentement qu'elle donna à l'ange : *Fiat mihi secundum verbum* (*Luc.* I, 38) : or ce consentement était déjà dans le cœur de Marie au moment de sa naissance, puisqu'elle était bien résolue de se conformer à tous les desseins de Dieu, comme son humble servante. Ainsi elle avait déjà tout le mérite de ce consentement qu'elle donna depuis, parce que Dieu considère les bonnes volontés, et que les bonnes intentions ont leurs effets devant celui qui sonde les reins et les cœurs. Dès ce moment Marie avait donc choisi la meilleure part, comme ayant conçu Jésus-Christ dans son cœur ; elle l'avait aussi reçu dans son sein, par la préparation de sa volonté, comme Marthe l'avait reçu dans sa maison. Cette double part de Marthe et de Marie sera toujours conservée à la Sainte Vierge : *Maria optimam partem, etc.*

XVI. — Du trésor des mérites de la Sainte Vierge au moment de sa nativité, et de l'immensité de ce trésor au moment de sa mort.

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (*Prov.* XXXI, 29). — La Sainte Vierge, créée pour être Mère de Dieu, reçut au moment où sa sainte âme entra dans son corps virginal la grâce sanctifiante, le parfait usage de la raison, joint aux plus vives lumières divines en rapport avec la richesse de sa grâce sanctifiante. Dès ce moment, toute ravie en Dieu, elle coopéra sans le moindre retard à toute l'activité de la grâce. Quel trésor de mérites ne devait-elle pas avoir déjà au moment de sa Nativité? Pour s'en former une idée, il faut se rappeler, ce qui est du reste enseigné par la théologie, que, lorsque nous agissons pour Dieu, nous méritons que la charité qui est le principe de notre action, croisse en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agissons : par exemple, vous avez deux degrés de charité, si vous faites un acte d'amour de Dieu selon toute l'étendue de ces deux degrés, vous en acquérez deux autres, et vous devenez doublement plus saint et plus agréable à Dieu que vous n'étiez avant cet acte ; et si vous continuez à faire ainsi valoir tout votre fonds, vous croissez de même, et vous augmentez toujours votre bien, c'est-à-dire vos mérites, avec la même proportion. Il faut se rappeler, en second lieu, que cette sorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bientôt un si grand nombre qu'il n'est point d'homme qui soit capable de le compter. Cela étant admis, comptez si vous pouvez, les degrés de sainteté et de charité que Marie avait amassés avant même d'avoir vu le jour. Quand elle n'aurait reçu qu'un degré de grâce à sa pre-

mière sanctification, et qu'elle n'aurait fait depuis que cent actes d'amour de Dieu, elle en aurait à sa naissance, par suite de la multiplication que nous venons d'indiquer, un si grand nombre que toute l'algèbre serait épuisée. Quel jugement ne devons-nous point porter des richesses de cette sainte enfant et ne peut-on pas dire d'elle avec justice : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas!* Après cela, je ne m'étonne plus que les SS. Pères, parlant de la grâce dont Marie se trouva comblée après soixante-trois ans de vie, je puis même dire dès sa naissance, se servent de termes si forts et si emphatiques. Certainement S. Epiphane a eu raison de dire que cette grâce est immense, et S. Augustin qu'elle est ineffable ; si S. Chrysostôme appelle Marie le trésor de la grâce, si S. Jérôme dit que la grâce s'est toute versée dans son sein, et si S. Bernardin de Sienne ajoute qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature. tout cela est croyable après ce que nous venons de dire. Puisqu'elle a été si prompte, si soigneuse et si constante à faire valoir un aussi grand talent que celui qu'on lui avait confié, puisqu'elle l'a doublé, non seulement chaque année, mais à chaque heure et à chaque moment du jour, se peut-il faire que son gain ne soit monté à une somme immense ?

EXTRAITS DE DIVERS AUTEURS

I. — La naissance de la Sainte Vierge est comme l'aurore du jour de la grâce qu'elle nous a apportée en nous donnant le Sauveur.

Le ciel nous a fait aujourd'hui un présent magnifique et d'une inestimable valeur, dit S. Bernard : *Prætiosum hodie munus cælum nobis largitum est.* C'est proprement en ce jour que les épaisses ténèbres dans lesquelles le monde était enseveli depuis plus de quatre mille ans ont commencé d'être dissipées par la naissance de cette brillante Aurore, attendue depuis si longtemps, et depuis si longtemps l'objet des vœux des plus saints patriarches et des prophètes. Célébrons tous la naissance de la Mère de Dieu, s'écrie S. Jean Damascène, par laquelle le genre humain a été rétabli, et qui a changé en joie la tristesse qu'Ève, notre première mère, nous avait causée. Comme l'aurore est la fin de la nuit, de même cette nativité est la fin de nos maux et le commencement d'une félicité bien consolante. Quelle joie plus pure, plus sainte et plus pleine que celle que cet heureux jour inspire à toute l'Église, par la naissance de celle que les oracles des prophètes avaient annoncée, dit S. Jérôme : *Vaticinium prophetarum!* Naissance qui est le gage des divines promesses, *pignus promissionis,* dit S. Jean Damascène, et comme l'assurance et le

vœu de la future naissance de celui qui doit donner sa vie pour la rédemption de tous les hommes. Heureux esprits, vous l'avez admirée, cette aurore naissante, ç'a été pour vous une fête de joie. Vous en avez loué le Fils de Dieu. Toutes les vertus et tous les dons célestes que Dieu répand dans les autres créatures ont été réunis en elle : une âme sans tache, un corps sans souillure ; une âme et un corps remplis de tant de bénédictions, que le Saint des saints n'a pas eu horreur d'y entrer et de s'en faire un séjour agréable l'espace de neuf mois. La nature et la grâce ont contribué à la rendre toute belle. Quelle pudeur sur son front ! quelle majesté sur son visage ! quelle pureté dans son cœur ! quelle modestie dans ses yeux ! que cette Fille du Roi est charmante au dehors ! qu'elle est remplie de grâce et de gloire au dedans ! (Segneri, *Éloges des Saints.*)

II. — La naissance de la Sainte Vierge est un honneur et un grand bienfait pour le monde.

Tous les siècles, depuis la création du monde, semblaient disputer entre eux, dit S. Jean de Damascène, à qui aurait la gloire de voir l'heureuse naissance de la Sainte Vierge : *Certabant sæcula quodnam ortu Virginis gloriaretur.* Ce temps déterminé de toute éternité dans les secrets de la sagesse divine, ce temps fortuné si désiré et si longuement attendu, est arrivé. Cette bienheureuse Enfant, prédestinée dans les décrets éternels pour être la Mère du Verbe fait chair, naquit enfin à Nazareth, ville de Galilée. (Croizet, *Exercices de piété*).

III. — Combien la naissance de la Sainte Vierge fut illustre et recommandable.

Jamais naissance ne fut plus recommandable, et par la noblesse du sang, et par les circonstances prises de la part des parents, et par la sainteté et le mérite de cette jeune enfant, qui, en naissant, devient le sujet de la consolation de tout l'univers et l'admiration de la cour céleste. Il est aisé de comprendre quelle fut la joie de ses parents au moment où cette bienheureuse enfant vit le jour. Eclairés d'une lumière surnaturelle, ils comprirent aisément que Dieu ne l'avait formée que pour lui, et qu'ils ne l'avaient qu'en dépôt : une naissance si miraculeuse fut pour eux un préjugé certain du mérite et de l'excellence de cette sainte enfant. O heureux parents, s'écrie S. Jean Damascène, d'avoir donné au monde une Vierge qui sera en même temps la Mère de Dieu sans cesser d'être votre fille : *Virginem enim Dei matrem mundo peperitis !* Heureux les flancs, Vierge sainte, qui vous ont portée, et heureuses les mamelles que vous avez sucées ! Que tous les fidèles s'empressent de venir saluer cette enfant qui vient de naître, parce

qu'avant sa naissance, elle était déjà prédestinée pour être la Mère de son Dieu, et avec elle le monde renaît et se renouvelle. Venez, peuples, venez, nations, sous quelque climat que vous soyez, s'écrie S. Jean Damascène; venez, de quelque âge et de quelque condition que vous puissiez être, venez célébrer la naissance de cette Vierge avec laquelle naît, pour ainsi dire, notre salut : *Hodie mundi salus inchoavit* : *jubilate Deo omnis terra* : *cantate et exultate et psallite*. Fut-il jamais un plus juste sujet de joie ? et en quel jour doit paraître davantage notre allégresse, puisqu'on peut dire, avec S. Ildefonse, que c'est dans la nativité de la Sainte Vierge qu'a commencé en quelque manière l'heureuse naissance de Jésus-Christ ? *In Nativitate Virginis felix Christi est inchoata nativitas*. Dieu n'avait regardé jusqu'ici la terre que comme une région de pleurs, destinée pour le séjour des criminels ; mais, au moment où Marie paraît dans le monde, Dieu trouve un objet qui lui plaît trop pour paraître toujours si irrité (Le P. Croiset).

IV. — Marie est le chef-d'œuvre du Créateur.

Il n'y a point de doute que la plus belle âme qui ait jamais été créée avant l'âme de Jésus-Christ, n'ait été celle de la Sainte Vierge : et l'on peut dire que, de tous les ouvrages du Créateur, ce fut le plus excellent : *Opus quod solus opifex supergreditur*, dit S. Pierre Damien. La beauté du corps était proportionnée à celle de cette belle âme. On sait que, dès le premier moment que cette âme si pure fut unie au corps, celle-là fut sanctifiée, et celui-ci commença à prêter ses organes pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Marie, conçue sans péché, reçut dès ce premier moment de sa vie, avec la grâce sanctifiante, le parfait usage de la raison ; dès lors son esprit fut éclairé de toutes les lumières de la sagesse et enrichi de toutes les connaissances morales et naturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grâce qu'elle reçut, et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée ? Cette grâce fut si abondante, qu'elle surpassa celle de tous les saints et de tous les esprits célestes : *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes sanctos et omnes angelos*. Dès ce premier moment, où tous les saints ont été un objet d'horreur aux yeux de Dieu, Marie a été l'admiration des célestes intelligences et la bien-aimée de Dieu. (*Le même*).

V. — Quelle a été la sainteté de Marie et les grâces qu'elle a reçues du Ciel.

Voilà quelle a été la Sainte Vierge dès le premier instant de sa conception. Ce fonds de grâces, de lumières, de sagesse et de vertus ayant multiplié à tous les moments, concevons,

s'il est possible, quel a été le trésor de mérites dont elle s'est trouvée enrichie au jour de sa naissance. Quel sujet plus digne de notre admiration, de nos respects, de nos éloges, ajoutons-et du culte de, toute l'Eglise, que la naissance de cette sainte enfant ! On ne doit pas être surpris, si, après quinze ans, l'ange la trouve et la salue pleine de grâce, et si les SS. Pères, parlant de la grâce dont Marie se trouve comblée après soixante-douze ans de vie, se servent de termes si forts. S. Epiphane a eu raison de dire que cette grâce est immense, S. Augustin qu'elle est ineffable. Denys le Chartreux qu'elle est comme infinie : *Mariæ sanctitas est infinita.* S. Jean Chrysostôme appelle Marie le trésor de toute grâce ; S. Jérôme dit que la grâce s'est toute versée dans son sein ; et S. Bernardin de Sienne assure qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature : *Tanta gratia Virgini data est quanta uni ; et puræ creaturæ dari possibile est.* (CROISET).

VI. — La naissance de la Sainte Vierge a rempli de joie le ciel et la terre.

Si les peuples ont coutume de témoigner une grande joie lorsqu'il naît des enfants à leurs souverains, parce qu'il leur naît à eux des rois et des maîtres, faut-il s'étonner que la naissance de Marie ait rempli de joie le ciel et la terre, comme chante l'Eglise, puisqu'elle doit être la Reine et des anges et des hommes, notre unique espérance après Jésus-Christ, dit S. Epiphane, notre caution auprès de Dieu, dit S. Augustin, notre médiatrice auprès du Médiateur, dit S. Bernard, le remède de tous nos maux, dit S. Bonaventure, notre paix, notre joie, notre bonne mère, dit S. Ephrem ; enfin notre gloire, notre consolation, notre vie, comme chante toute l'Eglise. (*Le même*).

VII. — Noble extraction et sainteté de la Sainte Vierge.

Marie est issue des patriarches et des rois ; mais ce qui la relève devant Dieu, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur, ni leur puissance, ni leurs actions éclatantes : la sainteté seule, qui a fait le bonheur de sa conception, fait seule encore le bonheur et la gloire de sa naissance. Elle naît non point, comme les grands du monde, dans la splendeur ; non point, comme les rois de la terre, au milieu des pompes et du faste du siècle ; mais, sans ces vaines pompes, sans cette splendeur mondaine, sa naissance, tout obscure qu'elle paraît, est préférable à celle de tous les grands et de tous les rois. Nul d'eux qui n'ait été conçu dans le péché et qui ne soit né dans la haine de Dieu et enfant de colère : au lieu que Marie est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bé-

nédictions les plus abondantes, enrichie de tous les dons de son Saint-Esprit. Voilà ce qui fait sa véritable grandeur, et c'est ainsi que le Roi de gloire honore celle qu'il veut honorer.

Croissez, Vierge naissante, croissez, et pour Dieu qui vous fait naître, et pour nous en faveur de qui vous naissez. Vous lui devez un jour donner la naissance, à ce Dieu même de qui vous la recevez aujourd'hui : vivez et croissez pour lui préparer son tabernacle. En se renfermant dans votre sein, il doit vous conférer le plus auguste caractère, et vous élever à la maternité divine : vivez et croissez pour une si haute dignité et pour la plus glorieuse destinée. C'est par vous qu'il veut venir à nous et nous tirer de l'esclavage : vivez et croissez pour notre salut, et pour nous donner ce Sauveur, qui en naissant de vous, vous rend par là la mère de tous les fidèles. (P. Croiset, *Exercices de piété.*)

VIII. — Marie ne naît que pour être la Mère de Dieu.

Il suffit de savoir que cette bienheureuse enfant qui naît, et dont l'Eglise célèbre en ce jour avec tant de solennité la naissance, ne naît que pour être la Mère de Dieu ; il ne faut pas d'autres raisons pour comprendre le juste sujet de cette fête et pour entrer dans le sens de l'Eglise, en solennissant avec toute la dévotion, la joie et la célébrité possible, cette sainte nativité. La Sainte Vierge naît, et ce qui distingue cette naissance, ce qui la rend heureuse, ce qui rend ce premier moment où elle voit le jour digne de tous nos respects et de notre commune joie, ce n'est point la gloire de ses ancêtres ni la noblesse de son origine. Que ceux qui sont prévenus des idées du monde estiment ces avantages naturels, d'être issue des patriarches et des rois ; ce qui vous relève devant Dieu, Vierge sainte, ce qui excite notre allégresse, notre vénération, notre confiance, notre amour, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur, ni leur puissance, ni leurs actions mémorables : la sainteté seule, qui a fait le bonheur de votre conception, fait seule encore le bonheur de votre glorieuse nativité. Notre bonheur ne saurait venir aussi d'une autre source. On se réjouit beaucoup à la naissance des grands ; mais malgré tous les applaudissements des hommes, malgré tous les honneurs qu'on leur rend dans le berceau, comme ils ont été conçus dans le péché, enfants de colère, dignes de la haine de Dieu et exposés aux plus rigoureux châtiments de sa justice, quelque honneur, quelque respect qu'on leur rende, ils ne sauraient de longtemps faire la moindre grâce par eux-mêmes à leurs courtisans : au lieu que la Sainte Vierge est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bé-

nédictions les plus abondantes, enrichie de tous les dons de son Esprit ; et son pouvoir auprès de Dieu est si grand dès le moment de sa naisssance, qu'elle peut nous faire plus de bien elle seule, en naissant, que tous les saints ensemble durant le cours de toute leur vie, et même dans leur séjour de la gloire. (*Le même*).

IX. — La joie et la dévotion que doit nous inspirer la Nativité de la Sainte Vierge.

Quelles grâces la Sainte Vierge ne peut-elle pas nous obtenir dans son berceau, et avec quelle bonté, avec quelle complaisance ne reçoit-elle point nos premiers hommages? Si la naissance de Marie est un sujet de joie pour nous, ne peut-on pas dire que notre confiance, notre dévotion, notre amour pour Marie, au jour de sa nativité, est un sujet de joie pour elle? Les honneurs qu'on rend à Marie naissante gagnent son cœur et notre dévotion en ce jour ne saurait manquer de plaire extraordinairement à ce divin Fils, qui a si fort à cœur les honneurs qu'on rend à sa mère. Si les honneurs qu'on rend à un prince réduit dans un état obscur et humiliant, lui sont plus agréables et plus doux que ceux qu'on lui rend lorsqu'il est sur le trône et brillant au milieu d'une magnifique cour, de quel œil et avec quel plaisir la Sainte Vierge ne doit-elle pas regarder la dévotion que ses chers serviteurs ont pour le mystère de sa nativité ? dans cet état pauvre, faible et obscur dans lequel elle naît, être honorée avec empressement, être respectée comme la dame souveraine de l'univers, comme la médiatrice des hommes, cette dévotion seule doit l'engager à répandre ses plus signalées faveurs sur des dévots si zélés pour sa gloire. (*Le même*).

X. — La Nativité de la Sainte Vierge doit exciter en nous beaucoup de confiance, de tendresse et de dévotion.

La Nativité de la très sainte Vierge est un des sujets de méditation des plus consolants que nous puissions avoir, et qui nous fournit un fonds de réflexions toutes des plus salutaires. Rien n'excite plus notre confiance, notre tendresse, notre dévotion et notre respect envers la Mère de Dieu que les prérogatives de sa glorieuse naissance. Car, si nous considérons Marie en elle-même, dans le berceau, son élection, ses grâces, ses vertus, sa sainteté, ses mérites, sa gloire, ses privilèges, tout est sujet d'admiration aux anges mêmes, tout attire leur vénération et leur amour. Quel effet ne doivent pas produire ces considérations dans l'esprit et dans le cœur des hommes! Si nous la considérons par les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre reine, notre avocate, notre corédemptrice, notre bonne mère ; elle est notre espérance, comme

chante l'Eglise ; elle est notre caution auprès de Dieu, comme parle S. Augustin; elle est notre médiatrice auprès du souverain Médiateur, comme dit S. Bernard ; elle est le remède de tous nos maux, comme publie S. Bonaventure ; elle est notre paix, notre joie, notre consolation, pour parler comme S. Ephrem : elle est enfin notre gloire, notre couronne et notre vie, ainsi qu'elle est appelée par l'Eglise même. Voilà quelle est la bienheureuse enfant que nous honorons aujourd'hui dans son berceau ; voilà les titres, les prérogatives, les qualités de Marie naissante. Mais elle n'est pas encore mère de Dieu : elle l'est dans les décrets éternels et dans les idées de Dieu, à qui durant toute l'éternité tout est présent. Elle n'a été conçue sans aucune tache, elle n'est née toute sainte, que pour être mère de Dieu ; et quoique le prince qui naît ne soit pas encore roi, il suffit qu'il doive l'être pour mériter d'être honoré et respecté des peuples. Quels doivent être nos respectueux sentiments pour la toute-puissante et tout aimable Mère de Dieu, qui nous est, pour ainsi dire, toutes choses, et à qui il semble que nous tenions lieu de toutes choses ! De tous les jours de la vie des grands, il n'y a que celui de la naissance qui soit tous les ans un sujet de joie, de compliments, de fêtes : il n'en est pas toujours un juste sujet. Cet usage fait voir l'amour et le respect qu'on a pour un prince qu'on honore dès le jour de sa naissance. Notre joie pour Marie naissante, notre vénération, notre culte, sont bien plus justes; nos respects sont bien mieux fondés. (*Le même*).

XI. — La Sainte Vierge apporte au monde en naissant toute sorte de bonheur et de bénédictions.

Marie naît pour être la Mère de Dieu, et par conséquent pour être la Mère des hommes, la Dame souveraine de l'univers, notre espérance, notre asile, notre refuge, notre consolation. Elle vient au monde comblée de mérites, et nous savons qu'infailliblement elle comblera le monde de bonheur et de bénéditions. Un chrétien peut-il n'être pas empressé à rendre ses devoirs, ses hommages, son culte à cette souveraine, dès le moment qu'elle a commencé de voir le jour ? Devons-nous attendre qu'elle soit mourante au pied de la Croix, ou triomphante dans la gloire? Toutes les célestes intelligences ne manquèrent pas de lui rendre leurs hommages dès qu'elle parut sur la terre, la regardant dès lors comme la Reine de tous les esprits bienheureux : quels doivent être nos empressements, notre joie, nos vœux, notre tendresse envers elle, au jour de sa naissance ! et si les grands du monde regardent chaque année le jour de leur naissance comme le jour de leur fête, s'ils ne sauraient refuser aucune grâce, si c'est

le jour de leurs libéralités, pensons-nous que Marie, ce jour-là, soit moins gracieuse envers nous ou moins libérale ? Non, Vierge sainte, nous ne le pensons pas, et ce serait avoir un sentiment indigne de votre auguste dignité et de votre bon cœur, si bienfaisant, que de douter de votre amour pour nous au jour de cette fête. Je suis bien résolu de ne m'en point rendre indigne en ce précieux jour, (*Le même*).

SECTION II. — SERMONS

PREMIER SERMON

(Par le P. De la Colombière, S. J.)

Sommaire. — Marie enfant fournit la matière du plus brillant éloge, soit qu'on s'attache à ce qu'elle a fait depuis sa conception, soit qu'on passe à ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie.

Fundamenta ejus in montibus sanctis.
Ses fondements ont été jetés sur la cime des saintes montagnes. (*Ps.* LXXXVI.)

Je révère, comme je le dois, le sentiment du docteur également pieux et éclairé, qui témoigne dans un de ses sermons que rien ne l'effraie davantage que d'avoir à parler de la Sainte Vierge ; je vous avoue néanmoins, messieurs, que je n'ai jamais pu adopter sa pensée ; je trouve au contraire, la joie la plus sensible dans l'obligation où je suis de vous entretenir de cette Vierge incomparable. En effet, si je regarde dans Marie, ou Marie elle-même, ou le choix que Dieu a fait d'elle, ou les suites de ce choix, ces privilèges singuliers, ces grâces abondantes, ou enfin les effets de ces grâces, ces progrès si prompts dans la vertu, cet accroissement continuel de mérites et de gloire ; quel avantage d'avoir à traiter un sujet si riche, et si capable de soutenir par lui-même l'éloquence la plus faible et la plus stérile ! Si je considère dans Marie les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre reine, notre appui, notre mère ; elle est notre unique espérance, dit S. Epiphane ; elle est, dit S. Augustin, notre caution auprès de Dieu ; S. Bernard l'appelle notre médiatrice auprès du Médiateur ; S. Bonaventure, le remède de tous nos maux ; S. Ephrem, notre paix, notre joie, notre consolation ; enfin elle est notre gloire et notre couronne, et plus encore que tout cela, notre âme, notre vie, comme parlent d'autres SS. Pères.

Quel plaisir d'avoir à parler d'une mère en qui nous trouvons tout, d'une mère à qui il semble que nous tenions lieu de tout, d'une mère qui nous aime tous, et que sans doute nous aimons tous aussi tendrement que les raisons que nous

avons de l'aimer sont pressantes ! De plus, s'il est vrai qu'un ministre de l'Évangile ne doit avoir rien tant à cœur que le salut de ses auditeurs, puis-je vous donner des marques plus sûres et plus sincères de mon zèle, que de vous inspirer une entière confiance au pouvoir et à la tendresse de la Mère de Dieu ? Il n'est rien, messieurs, de plus capable de vous rendre heureux et saints, comme je le souhaite, que l'amour que vous aurez pour Marie jusqu'au dernier soupir. Une seule chose semblerait me faire de la peine dans cette rencontre, c'est qu'il faut que je vous entretienne de Marie encore enfant ; mais vous verrez que cette enfant, née à peine, ouvre déjà à l'éloquence chrétienne le plus vaste champ. Je tâcherai de vous le faire voir après que nous aurons sollicité auprès d'elle-même le secours dont nous avons besoin pour la louer dignement. *Ave, Maria.*

Il est vrai, messieurs, qu'il n'est point de discours qui donne tant de gêne à un orateur, que ceux qu'on a coutume de faire à la naissance des princes. Que dire d'un enfant qui vient de naître ? Soit qu'on envisage ce qu'il est dans ces premiers moments, soit qu'on examine ce qu'il peut être à l'avenir, soit qu'on considère ce qu'il a fait, ou qu'on conjecture ce qu'il doit faire, quelle matière d'éloges y peut-on découvrir ? Dans les premiers moments il est homme ; c'est tout ce qu'on en peut dire. Est-ce même un homme parfait ? n'est-ce pas plutôt une masse d'argile, qu'un souffle de vie fait à peine respirer ? n'est-ce pas un amas informe d'humeurs sans consistance ? un être à la vérité qui vient d'être animé, mais qui ne diffère de la bête qu'en ce qu'il doit un jour avoir l'usage de la raison ? Pour l'avenir, tout ce qu'on en peut prévoir, c'est qu'il ne peut manquer d'être sujet à bien des misères ; du reste on ne sait s'il sera homme de bien ou méchant, sage ou insensé, poli ou grossier, libéral ou avare, généreux ou lâche, s'il aimera la gloire, ou s'il passera ses jours dans une honteuse oisiveté ; en un mot, il n'a encore rien fait, et on ignore ce qu'il fera dans la suite.

On ne peut pas parler de Marie, de la même manière, chrétiens auditeurs ; quoiqu'elle ne fasse que de naître, il est certain qu'elle a déjà beaucoup fait, et nous ne pouvons pas ignorer ce qu'elle doit faire à l'avenir ; son histoire est détaillée depuis plusieurs siècles dans les livres saints, et jamais les évangélistes n'en écriront autant qu'en ont prédit les prophètes : Marie vient au monde comblée de mérites, et nous savons qu'elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions. Quelle facilité n'ai-je donc pas à trouver la matière de son éloge ! Je la trouve dans ce qu'elle a fait depuis sa conception, et dans ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. Avant

de naître, Marie a plus fait pour Dieu que les plus grands saints : ce sera le sujet du premier point. Durant le cours de sa vie, Marie fera tout ce que peut promettre une vertu supérieure dès sa naissance à la vertu la plus consommée : ce sera le second point. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT

Marie en commençant d'exister fut une créature parfaite, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce ; et dès ce moment elle donna à ce fonds de perfection toute la fertilité qu'elle était capable de lui donner, et dont il était susceptible : telle fut l'étendue de ses mérites avant même qu'elle eût vu le jour. Oui, mes frères, il est certain qu'après l'âme de Jésus-Christ, la plus belle qui fut créée, c'est l'âme que Dieu mit dans le corps de la Sainte Vierge au moment qu'elle fut conçue : non seulement ce fut l'âme du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du Créateur, on peut dire que ce fut le plus excellent ; et que pour trouver quelque chose dans la nature de plus grand, il faut aller jusqu'à l'auteur même de la nature : *Opus quod solus opifex supergreditur*. Ce sont les paroles de S. Pierre Damien. Que de lumières, que de solidité, que d'élévation dans cet esprit ! que de docilité dans cette volonté ! que de feu, que de tendresse, que d'étendue dans ce cœur ! que de douceur, que de charmes dans les passions dont ce cœur est le siège ! quel ordre, quel accord entre ces mêmes passions ! Où découvrit-on jamais des inclinations mieux réglées, des penchants plus raisonnables et plus conformes aux mouvements de la grâce, un caractère plus doux, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit ?

A cette âme si privilégiée le Seigneur avait uni un corps si parfait, que le grand S. Denys avoue qu'il ne pouvait l'envisager sans être ébloui, et qu'il aurait adoré Marie comme une déesse, si la foi ne lui eût appris qu'il n'y avait au monde qu'une seule divinité. Faites néanmoins attention, je vous prie, que jamais femme ne négligea plus sa beauté, et qu'ainsi l'impression étonnante qu'elle fit sur un grand saint ne pouvait être attribuée aux parures qui relèvent la beauté des femmes mondaines. De plus, Marie avait du moins cinquante ans avant que S. Denys eût reçu la foi de Jésus-Christ ; qu'aurait-il dit s'il l'avait vue à la fleur de l'âge, et dans son plus brillant éclat ? Et que diront vos enfants, Vierge sainte, lorsqu'en entrant dans le ciel ils apercevront cette beauté éclatante, qu'ils la verront dans un jour si avantageux, enrichie des accroissements infinis qu'elle a reçus, relevée par tout ce qu'il y a de plus brillant dans la gloire, adoucie par cet air tendre et plein de bonté avec lequel vous les accueillerez, vous les recevrez dans votre sein ?

Dès le premier moment que cette âme créée avec tant d'avantages, fut unie à un corps digne d'elle, celle-là fut sanctifiée, et celui-ci prêta des organes déjà propres pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Ce n'est plus une simple opinion, que Marie fut conçue sans péché ; c'est une croyance unanime, qu'elle reçut avec la grâce sanctifiante le parfait usage de la raison ; que dès lors son esprit fut éclairé de toutes les lumières de la sagesse, et enrichi de toutes les connaissances morales et surnaturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grâce qu'elle reçut, et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée ? Cette grâce fut si abondante, que tous les théologiens assurent, après S. Vincent Ferrier, qu'elle fut au-dessus de la grâce accordée à tous les saints, à tous les esprits célestes : *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes sanctos et omnes angelos*. C'est-à-dire, que dans ce premier moment, Marie fut plus sainte, plus agréable aux yeux de son Créateur, plus digne de son amour et de ses complaisances, que tous les prédestinés ensemble : de sorte que si, dans l'ordre de la conservation, le Seigneur avait été obligé de faire un choix, il aurait sans peine anéanti ce nombre infini d'anges, mille fois au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu, et de tout ce qu'il y aura jamais d'hommes ; il aurait laissé dans le néant tant de millions de martyrs, de vierges et de saints confesseurs, plutôt que de ne pas conserver cette Vierge à peine formée, à peine sortie de ses mains : *Super omnes sanctos et omnes angelos*.

Voilà, messieurs, ce qu'a été Marie, je ne dis pas avant sa naissance, mais dès le premier instant qu'elle fut conçue. Si vous regardez les perfections naturelles, elle fut la plus accomplie des créatures ; et ce n'est que dans Dieu seul qu'on peut trouver quelque chose de plus grand et de plus beau que son corps. Voulez-vous considérer en elle ces qualités qui, dans les autres sont les fruits de l'expérience et de l'étude ? Elle fut incomparablement plus sage, plus éclairée que tous ceux qui ont vieilli dans la lecture des livres, dans la méditation des plus sublimes vérités, et dans la conduite des affaires les plus importantes. Jetterons-nous les yeux sur les dons surnaturels ? elle fut plus sainte, elle seule, que tous les saints et du ciel et de la terre. Je pourrais encore ajouter que, dès ce temps-là, elle goûta la félicité céleste, elle vit Dieu, et elle vit en lui ce que les plus hautes intelligences n'y verront jamais : c'est la pensée de Théodoret, suivie de plusieurs autres Pères, de plusieurs savants théologiens. Qu'en dites-vous, messieurs ? N'est-ce pas là une assez riche matière pour faire un discours en l'honneur de Marie ?

Mais à ce qu'elle a été dès le premier moment de sa vie, si

l'on joint ce qu'elle a fait, on s'ouvrira une carrière bien plus vaste encore. Il suffit de dire qu'elle a fait dès ce moment tout ce qu'elle pouvait faire avec ce fonds immense de grâces, avec toutes ces dispositions si avantageuses dont nous venons de parler. Aucun de ses talents naturels, aucune de ses qualités infuses ne fut oisive en elle, tout travailla, tout porta des fruits; dès lors tout son esprit fut appliqué à connaître et à louer Dieu, tout son cœur, toute son âme occupée à l'aimer; toutes ses forces, soit naturelles, soit surnaturelles, produisirent et firent croître cet amour. Quel amour, ô Dieu! quelles flammes, quelles ardeurs allumées dans un instant et dans un cœur à peine créé! Car s'il est vrai que Marie aima dès lors selon toute l'étendue de la charité et de la grâce sanctifiante qui était en elle, c'est une conséquence nécessaire que dès lors son amour fut plus ardent que l'amour de tous les Séraphins, que l'amour de tous les saints et de toutes les saintes ensemble, puisque, comme nous l'avons dit, la grâce qu'elle avait reçue était plus abondante que la grâce qui ait jamais été donnée à toutes les créatures raisonnables. Quand donc Marie, après cet heureux moment, eût demeuré le reste du temps endormie dans le sein de sa mère, elle serait encore digne des plus grands éloges, puisqu'elle apporterait au monde plus de mérites que les plus grands saints n'en ont emporté en quittant la vie : mais au contraire, quel accroissement de vertu s'offre à nos yeux! Marie, depuis le premier moment de sa conception, jusqu'au moment où sainte Anne lui a donné le jour, n'a pas perdu un seul instant, elle n'a pas cessé d'aimer Dieu, et de l'aimer autant qu'elle le povait aimer avec la grâce dont elle était toujours remplie. C'est la doctrine des plus savants théologiens; ils assurent qu'elle n'eut jamais de secours inefficaces, de secours dont elle ne fît usage sur l'heure, dont elle ne tirât tout le fruit qu'ils étaient capables de produire : de sorte que le saint usage des premiers secours en attirant sans cesse d'autres, elle a aimé sans relâche, sans interruption, comme le dit S. Bernardin de Sienne en termes formels : *Mens Virginis in ardore dilectionis continue tenebatur.* Si cela est vrai, chrétiens auditeurs, s'il est vrai que la Sainte Vierge, depuis sa conception jusqu'au jour qu'elle est née, a produit autant d'actes d'amour pour son Dieu qu'il s'est écoulé de moments, elle qui dès le premier moment égala par ses mérites, surpassa même tous les mérites et des anges et des hommes, quel doit être le trésor qu'elle apporta du sein de sa mère, où elle a resté neuf mois entiers? Vous ne concevez encore qu'une idée imparfaite de ce trésor inestimable; pour nous en former une juste idée, mettons cette vérité dans tout son jour.

Il faut d'abord supposer avec toute la théologie, que lorsque nous agissons pour Dieu, nous méritons que la charité, qui est le principe de notre action, croisse en nous à proportion de la ferveur avec laquelle nous agissons. Avez-vous dans l'âme deux degrés de charité ? si cette vertu agit en vous selon toute l'étendue de ces deux degrés, vous en acquérez deux autres, et vous devenez plus saint de moitié, plus agréable à Dieu que vous ne l'étiez avant le premier acte. Si vous faites un second acte aussi fervent que vous le pouvez depuis cette dernière augmentation, votre trésor double encore, et vous vous trouvez riche de huit degrés. Si vous continuez à faire ainsi valoir tout votre fonds, un troisième acte vous conduit jusqu'au seizième degré de sainteté, un quatrième jusqu'au trente-deuxième, un cinquième jusqu'au soixante-quatrième, et ainsi des autres, toujours avec la même proportion.

Il faut en second lieu supposer que cette sorte de multiplication, pour peu qu'on avance, fait bientôt un si grand nombre, qu'il n'est point d'homme qui soit capable de le compter. Les mathématiciens font cette supposition : Qu'un négociant, disent-ils, mette aujourd'hui un liard dans le commerce, qu'au second jour il en gagne deux, au troisième quatre, au quatrième huit, au cinquième seize, au sixième trente-deux, et que son argent double ainsi tous les jours jusqu'au soixante-quatrième jour, ils prétendent qu'alors, et ils le prouvent, de sorte qu'il est impossible d'en douter, ils prétendent que le soixante-quatrième jour, le négociant se trouverait riche de quatre cent quatre-vingt-seize millions de millions d'or. Ce n'est rien encore ; outre cette somme, il aurait autant de millions de millions d'or, qu'il y a d'écus dans neuf cent nonante-deux millions de millions d'or. C'est la démonstration d'un des plus savants hommes qui ait jamais été dans la science des nombres. Il ajoute que si cette multiplication que nous avons faite d'un seul liard se faisait d'un écu d'or, elle produirait un si grand nombre de pièces de même métal, qu'on en pourrait fabriquer plus de soixante globes massifs, aussi gros chacun que toute la terre.

Sur ce principe certain, comptez, si vous pouvez, les degrés de sainteté et de charité que Marie avait rassemblés, avant même qu'elle eût vu le jour. Quand des premières libéralités du Seigneur, elle n'aurait reçu qu'un degré de grâce, et que depuis elle n'aurait produit que soixante-quatre actes d'amour, elle aurait aujourd'hui autant de degrés de sainteté, qu'il se trouve de liards dans cet amas presque infini de millions d'or dont nous venons de parler. Mais si, au lieu d'un degré, elle a d'abord travaillé sur un fonds plus étendu que ne l'a été celui de tous les saints ensemble ; si cette multiplication s'est

faite, non pas soixante-quatre fois mais soixante-quatre mille fois, et soixante-quatre millions de fois, autant de fois qu'il y a eu de moments dans l'espace de neuf mois; encore une fois, qu'en pensez-vous? Marie n'est-elle encore qu'une enfant sans gloire et sans mérite? est-elle un sujet indigne de nos éloges et de notre admiration? n'a-t-elle rien fait jusqu'ici qui puisse servir de matière à un discours sur sa naissance? n'est-il plus à craindre au contraire que nous ne soyons accablés par le poids immense de sa gloire, par le nombre presque infini de ses mérites?

Après cela, messieurs, je n'ai plus de peine à comprendre ce que quelques théologiens ont enseigné, que si la Sainte Vierge, un quart d'heure après son immaculée conception, avait donné cinq cents degrés de grâce à chacun des hommes qui sont nés depuis Adam, et qui naîtront jusqu'à la consommation des siècles, il lui en serait encore resté un nombre assez prodigieux pour qu'on n'eût remarqué en elle aucune diminution. Je ne m'étonne plus que les SS. Pères, parlant de la grâce dont Marie se trouve comblée après soixante-trois ans de vie, se servent de termes si forts et si énergiques. Oui certainement, S. Epiphane a eu raison de dire que cette grâce est immense, S. Augustin, qu'elle est ineffable, Denis le Chartreux, qu'elle est infinie : *Mariæ sanctitas est infinita*. S. Jean Chrysostome appelle Marie le trésor de toute grâce, S. Jérôme dit que la grâce a été toute versée en elle, S. Bernardin de Sienne, qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature. *Tanta gratia Virgini data est, quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est.* Tout cela est croyable, après ce que nous venons de dire. Puisqu'elle a été si prompte, si attentive, si constante à faire valoir un talent aussi fécond que celui qui lui avait été confié, puisqu'elle l'a doublé non seulement chaque année, mais à chaque heure et à chaque moment du jour, il ne se peut faire que les fruits qu'elle a recueillis ne soient sans nombre, ne surpassent notre intelligence.

Faisons maintenant quelques réflexions sur nous-mêmes, chrétiens auditeurs. Je ne vous demande pas si vous avez commencé à aimer Dieu aussitôt que l'a fait la Sainte Vierge ; je sais que vous ne l'avez pu faire : mais ce que vous avez pu faire, après beaucoup de temps, après beaucoup d'années perdues, l'avez-vous enfin commencé ? Je ne vous demande pas si, à l'exemple de Marie, vous vous êtes rendus dociles à toutes les inspirations, à tous les saints mouvements que vous avez reçus du ciel depuis que vous avez l'usage de la raison ; je vous demande seulement si quelques grains de cette semence céleste ont germé dans votre cœur, et quels en ont été les fruits. Pour me resserrer dans des bornes encore plus étroi-

tes, permettrez-vous que je vous demande au moins compte des grâces que vous avez reçues cette année ? Il se peut faire que Dieu se soit servi de mes paroles, car de quoi ne se sert-il point ? Peut-être s'en est-il en effet servi, pour vous donner de bonnes pensées, pour vous porter à la vertu, ou à une vertu plus parfaite. Dites-moi ingénument quel avantage vous en avez tiré. Etes-vous aujourd'hui plus vertueux que vous ne l'étiez l'année dernière ? Ce penchant à la colère n'est-il point toujours aussi violent ? Cette aversion pour cet ennemi, cette envie de sa prospérité, toujours aussi vive ? Cette soif de l'or et de l'argent aussi insatiable ? Cet attachement au monde et à la vanité toujours aussi fort ? Vos prières se font-elles avec plus de respect, vos confessions avec plus de soin, vos communions avec plus de préparation et plus de ferveur ? Qu'avez-vous retranché de votre luxe et de vos délices par amour pour Jésus-Christ ? Qu'avez-vous ajouté aux aumônes que vous aviez coutume de faire ? Vous sentez-vous plus de soumission à la volonté divine, plus de patience dans les maux que le ciel vous envoie ?

Vous pouvez me dire que les vérités éternelles ne vous ont été annoncées, ni avec assez de force, ni avec assez d'éloquence pour vous toucher ; mais que répondrez-vous à Dieu, qui, à travers la faiblesse et la grossièreté du discours se sera fait entendre à votre cœur, vous aura pressé de faire ce qu'il attend de vous depuis si longtemps ? Que je m'estimerais malheureux, et que je regretterais d'être monté dans cette chaire, si je n'avais parlé que pour donner occasion à des reproches dont vous ne pourriez vous défendre ! Prévenez-les, ces reproches, chrétiens auditeurs, je vous en conjure : *Nolite errare, dilectissimi* ; *Deus non irridetur* ; *quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Ce ne sont point des fables qu'on vous débite. C'est en vain que vous espérez de mourir saintement après une vie peu chrétienne : ce serait là semer et recueillir tout à la fois, ce qui n'arriva jamais ; on ne recueille qu'après avoir semé, et que selon qu'on aura semé : *Qui parce seminat, parce et metet.* Rappelez donc les pieux sentiments que vous avez eus jusqu'à présent, et dès aujourd'hui commencez à vous exercer aux vertus auxquelles ils vous portent. Voudriez-vous mourir dans ce vice, dans cette pernicieuse habitude, avec cette attache, avec cette imperfection ? Voudriez-vous paraître devant le Seigneur avant d'avoir obéi à sa voix qui vous appelle, avant de vous être donnés tout à lui ? Qu'attendez-vous pour lui faire ce sacrifice ? Il y a si longtemps qu'il vous le demande, et vous l'avez promis depuis si longtemps ; l'année dernière vous l'aviez remis à cette année : prenez garde qu'en le renvoyant encore plus loin, vous ne le renvoyiez au delà du terme que Dieu vous

a marqué. Combien parmi ceux qui m'entendent n'ont pas une année entière à vivre ! Ne différons donc plus, si nous voulons faire avant de mourir ce que Marie a fait avant même de naître. Voyons maintenant ce qu'elle doit faire durant le cours de sa vie. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Si les peuples ont coutume de témoigner tant de joie lorsqu'il naît des enfants à leur souverain, parce que ce sont des rois et des enfants maîtres qui leur naissent, je ne m'étonne pas que la naissance de Marie ait rempli de joie et le ciel et la terre, ainsi que le chante l'Eglise, parce que cette Vierge doit être la reine et des anges et des hommes. Mais cette joie universelle que produit la naissance de cette nouvelle reine est la joie la plus juste et la mieux fondée. Sur quel fondement au contraire est appuyée la joie qu'on fait éclater à la naissance des autres princes ? On ignore si leur règne doit être heureux ou malheureux, s'il doit être doux ou tyrannique ; et il se peut faire que sans le savoir on s'applaudisse de la plus grande disgrâce qui puisse arriver à un Etat, et qu'après les applaudissements les plus justes en apparence, on tombe en effet sous la puissance d'un roi vicieux et insensé.

Lorsque notre grand monarque vint au monde, si, comme on le voit aujourd'hui, l'on avait prévu qu'il serait dans son vaste royaume l'homme le plus remarquable par sa sagesse, par ses lumières, par sa vigilance, par sa valeur, par sa probité même ; qu'il serait le plus juste, le plus magnifique, le plus absolu, le plus heureux, le plus redoutable, en un mot le plus grand roi du monde ; n'est-il pas vrai que ces sentiments si extraordinaires de joie, et néanmoins si communs à tous les cœurs dans la France, auraient été encore plus sensibles, encore plus vifs ? Or ce que nous ne pouvions pas encore faire savoir, ce que sans doute nous n'aurions pu croire du bonheur et de la gloire du règne présent, nous le savons, messieurs, de la grandeur et de la félicité du règne futur de Marie, et nous le savons avec tant de certitude, que quelque incroyable que soit tout ce qu'on en prédit, il ne nous est pas permis d'en douter. Nous savons qu'elle doit régner par sa beauté sur tous les cœurs et sur le cœur de Dieu même ; par ses lumières sur tous les esprits, et même sur les purs esprits ; par son pouvoir infini sur toutes les puissances de l'univers : de plus nous avons des gages sûrs qu'avec elle régneront l'amour, la douceur, la libéralité, la miséricorde, toutes les vertus pacifiques et bienfaisantes ; qu'elle-même sera la gloire de ses sujets, sera leur sûreté, leur salut, leur mère, leur tout.

Vous me demanderez sans doute par quelle voie on a pu avoir des connaissances si particulières et si sûres de cet heureux avenir? Je réponds qu'on les a puisées dans l'histoire des patriarches et des rois du peuple de Dieu ; oui, messieurs, Marie doit hériter de leurs vertus héroïques, et elle en doit porter plus loin qu'eux l'héroïsme.

Quand je dis que Marie doit représenter les vertus de ses pères, ne croyez pas que ce soit là une conjecture mal établie, telle qu'en hasardent quelquefois les orateurs profanes, qui ont coutume d'augurer que les enfants réuniront en leurs personnes toutes les qualités des plus grands héros de leur race, comme s'il n'arrivait jamais que les descendants dégénérassent de leurs ancêtres. Marie ne peut manquer d'hériter de toute la gloire des siens, parce que, outre le sang qu'ils ont fait passer dans ses veines, ils ont encore été ses figures, et par là leurs vertus ont un rapport, une ressemblance essentielle avec les vertus qui doivent fleurir en elle ; oui, dès qu'ils sont ses figures, il est aussi impossible qu'elle ne représente pas leurs vertus, qu'il est impossible qu'un tableau soit le véritable portrait d'une personne, et qu'elle ne lui ressemble pas.

C'est donc une vérité qui ne peut être contestée, que Marie n'aura ni moins de foi qu'Abraham, ni moins d'obéisssance qu'Isaac, ni moins de douceur, ni moins de piété que Jacob. On ne peut pas douter que sa chasteté n'égale la chasteté de Joseph, son courage le courage de David, sa sagesse la sagesse du grand, du pacifique Salomon ; il faut nécessairement que, comme Sara, on la nomme la mère des croyants. La beauté de Rachel, la fécondité de Lia, la conduite et la valeur de Débora, la sainteté, le zèle et l'intrépidité de Judith, la prudence et le bonheur d'Esther ; toutes ces admirables qualités doivent se réunir dans notre auguste princesse, comme des lignes se réunissent au centre d'où elles partent.

J'ai dit que ces grands hommes et ces femmes si renommées dans l'ancienne loi ont été les figures de Marie ; j'ajoute que ce n'étaient là que des figures ; et par conséquent non seulement toutes leurs vertus doivent briller dans ce céleste enfant, elles y doivent briller même avec un surcroît incroyable de perfection. La différence qu'il y a entre l'existence réelle d'un homme, et la peinture de ce même homme, entre le plan d'un palais, et le palais même bâti sur ce plan, entre une ombre et le corps qui la produit ; cette même différence se doit trouver entre Marie, qui est la réalité, et tout ce qu'il y a eu d'illustres personnages sur la terre depuis la création du monde, dès-là que ces personnages illustres n'ont été que l'ombre et la figure de Marie.

Outre ces figures, qui, selon la pensée d'un Père, ont été comme des modèles vivants où Dieu a voulu pour ainsi dire s'essayer et se préparer à la production de son chef-d'œuvre, outre ces figures vivantes, il en a donné de temps en temps d'inanimées, qui ne servent pas moins à nous découvrir les merveilles qu'il a dessein de faire dans cette Vierge et par cette Vierge. Vous avez tous ouï parler mille fois de l'arche miraculeuse qui sauva la famille de Noé du déluge universel ; c'était une image, mais une image bien imparfaite de Marie ; je dis bien imparfaite, parce qu'au lieu de huit personnes qui évitèrent le naufrage à la faveur de cette arche, Marie appelle au ciel tout ce qu'il y a maintenant, et tout ce qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre : *Per illam,* dit S. Bernard, *octo tantum animæ salvantur, per istam omnes ad æternam vitam vocantur*. La verge mystérieuse qui fit tant de miracles entre les mains de Moïse, qui dompta elle seule toute l'Egypte, qui ouvrit un passage si facile au peuple d'Israël à travers la mer Rouge, qui défit en un moment toute l'armée de Pharaon, qui fit descendre la manne des nues, et sortir l'eau des rochers ; ce bois stérile en apparence était encore une image de la Vierge. Elle doit, cette Vierge naissante, encore plus que ce bois miraculeux, être la terreur et le fléau de toutes les puissances des ténèbres, elle doit nous ouvrir, nous aplanir les voies du salut, nous affranchir de tous les périls, nous assister dans tous nos besoins, nous attirer sur la terre toutes les bénédictions du ciel. Représentez-vous encore cette colonne de nues qui accompagna les Israélites dans le désert, marchant tantôt devant eux pour leur servir de guide, tantôt après eux pour assurer leur retraite, s'étendant quelquefois sur tout leur camp pour le défendre des ardeurs du jour ; c'était Marie en peinture et légèrement crayonnée. Les divers mouvements de ce nuage marquaient les différentes manières dont elle protègera les prédestinés. C'est la pensée de Bernardin de Sienne : *Aliquando præcedebat, aliquando sequebatur, aliquando superferebatur, ut mystice multiplicia patrocinia indicentur erga populum electorum.*

L'arc-en-ciel, l'échelle de Jacob, le buisson ardent, la toison de Gédéon, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le sceptre d'Assuérus, le temple et le trône de Salomon, sont encore des portraits mystérieux qui nous expriment, ou les perfections, ou les privilèges, ou les bienfaits de Marie. Vous pourrez, messieurs, considérer à loisir les divers traits de ce tableau, et voir quel rapport ils ont avec l'original ; je ne m'y arrête pas ici pour éviter une excessive longueur. La même raison m'oblige également à passer sous silence les éloges que le Saint-Esprit a faits lui-même, par ses prophètes, de

la Vierge, qu'il a choisie pour son épouse ; je me contente de vous rapporter ce texte d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* : Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel. Ces paroles, messieurs, regardent Marie. Qui peut exprimer, qui peut comprendre combien elles présagent de grandeurs à cette Vierge ? Elles sont seules capables, non seulement d'épuiser l'éloquence des hommes, mais encore de confondre les lumières des plus hautes intelligences ; Dieu seul peut comprendre tout le sens de ces mots, et Dieu même, si je puis m'exprimer ainsi, ne peut pas concevoir une gloire plus singulière que la gloire qu'ils promettent à Marie. Elle concevra et elle ne cessera pas d'être vierge ; elle enfantera, et le fruit de ses couches sera un Dieu. Il faut se taire, après cet oracle, puisqu'on ne saurait rien dire de plus grand, et qu'il est impossible d'atteindre à toute l'élévation qu'il renferme.

Je ne puis me taire néanmoins, chrétiens auditeurs, avant de vous avoir exhortés avec tout le zèle dont je suis capable, à vous attacher promptement et inviolablement au service d'une princesse si chérie du ciel. Vous comprenez assez, par le détail que je viens de faire, quel avantage ce sera pour vous d'être sous sa protection : pour moi, je ne crois pas vous pouvoir donner de conseil plus salutaire. Dirai-je que vous ne pouvez obtenir de grâces que par sa faveur ? J'ose dire du moins qu'il n'est point de grâces que vous ne puissiez obtenir par cette voie. Quand elle n'aurait pas été choisie pour être la Mère du Tout-Puissant, quand son Fils ne lui aurait pas en quelque sorte remis tous ses trésors entre les mains, peut-on douter que les seuls mérites de sa vie ne rendissent son intercession toute-puissante, et qu'un mot de sa bouche ne fût plus efficace auprès de Dieu que les prières de tous les saints du ciel réunis pour le solliciter ? Voilà pourquoi tous les catholiques pensent unanimement qu'avoir pour Marie un amour et un respect particulier, c'est avoir une marque de prédestination, un gage du bonheur éternel ; et vu ce consentement universel de tous les fidèles sur ce point, je dirai sans peine que c'est comme une vérité de foi. En effet, Marie étant la bonté même envers tous les hommes, étant sans cesse attentive à demander grâce pour les plus insignes pécheurs, pourrait-elle oublier ceux qui l'honorent ? Il ne faut souvent qu'une courte prière, qu'un vœu, qu'une offrande, qu'une pratique de piété passagère, pour obtenir des miracles par son crédit : jugez de ce qu'elle fera pour une piété solide, pour des services assidus, pour un amour tendre et constant. On a remarqué que tous les saints se sont fait un devoir de la servir, et j'ose dire que tous ses véritables serviteurs ont

été des saints. Je vous conjure donc, messieurs, par le désir que vous devez avoir de vous sauver et de vous sanctifier, je vous conjure de mettre en elle toute votre confiance. Quel sujet de consolation pour moi, si en me séparant d'avec vous j'étais assuré de laisser Marie dans votre cœur ! Mon Dieu, qu'elle y ferait porter d'heureux fruits aux vérités que j'ai tâché d'y faire entrer ! qu'elle aurait bientôt affranchi ce cœur de toutes ses passions, qu'elle y ferait bientôt régner Jésus-Christ sans partage ! Nous parlions ces derniers jours de la mort des justes : eh ! quel véritable enfant de Marie a-t-on jamais vu mourir comme les pécheurs ? Je suis trop heureux, dit S. Grégoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le nom de Marie au moment où je rendrai l'âme : la porte du ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'arche le fut à la colombe qui s'y présenta avec le rameau d'olivier. Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eu dans le cœur pendant la vie. Aimez-la donc, cette Mère tendre, cette Mère tout aimable, aimez-la tendrement et constamment ; ayez recours à elle dans tous vos besoins, et surtout dans vos besoins spirituels ; recommandez-lui vos enfants et toutes les personnes qui vous sont chères ; honorez-la devant les hommes, parlez d'elle avec respect et avec zèle ; lisez souvent les livres qui traitent de ses vertus, de sa gloire ; imposez-vous, pour l'honorer, quelque exercice de piété que vous n'omettiez jamais ; enfin, priez-la souvent qu'elle vous inspire tous les sentiments que ses serviteurs les plus célèbres ont eus pour elle, et toutes les vertus qui les lui ont rendus agréables, afin qu'aidés de sa faveur vous méritiez la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(Par Bossuet *a*.)

GRANDEUR ET BONTÉ DE MARIE.

Division. — I. La grandeur de Marie, mère du Sauveur, l'approche de Dieu où elle puise les grâces ; — la grandeur de Marie mère des hommes, la rabaisse jusqu'à nous pour s'intéresser à notre bonheur.

Quis, putas, puer iste erit ?
Quel pensez-vous que sera cet enfant ?
(*Luc.*, I, 66.)

C'est en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, semblent vouloir cacher les faiblesses de la nature, sous cet éclat trompeur

(*a*) Edition Lebarq.

de leur éminente fortune. Je reconnais, mes sœurs, avec l'Apôtre [1], que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenants de Dieu sur la terre, auxquels sa Providence a commis le gouvernement de ses peuples ; et c'est ce respect que nous leur rendons qui établit la fermeté des États, la sûreté publique et le repos des particuliers. Mais comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère ils se veulent mettre au-dessus de la condition humaine, c'est avec beaucoup de raison que le plus sage de tous les hommes entreprend de confondre leur témérité. Il les ramène au commencement de leur vie, il leur représente leurs infirmités dans leur origine ; et, bien qu'ils aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que, si illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon [2], quoique je sois le maître d'un puissant Etat, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toutes sortes d'injures : j'ai salué, comme les autres hommes la lumière du jour par des pleurs ; et le premier air que j'ai respiré m'a servi comme à eux à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* [3]. Telle est, continue-t-il, la naissance des plus grands monarques ; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature, cette bonne mère qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* [4].

Voilà où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde, pour convaincre leur ambition ; et d'autant que c'est-là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair, même dans cette commune faiblesse. Il faut, à quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pourquoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paraît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune, comme si cette grande machine ne se remuait que pour cet enfant. Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations la curiosité et la flatterie, lui font des promesses hardies, dont ils donnent pour cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs tâchent de

1. *Rom.* XIII, 1 *et seq.* — 2. *Sap.*, VII, 1, 2. — 3. *Sap.*, VII, 3. — 4. *Ibid.*, 5.

faire valoir l'art des conjectures ; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple modestie que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâce à la miséricorde divine, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une Princesse qui ne demande point ces vains ornements. Gardons-nous bien, mes sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires dont les hommes se servent en pareilles rencontres : mais plutôt considérant que celle dont nous parlons est la Mère du Sauveur Jésus, apprenons de son Evangile de quelle manière il désire que nous solennissions la naissance de ses élus. Les parents de S. Jean-Baptiste nous en donnent un bel exemple ; ils ne pénètrent pas les secrets de l'avenir avec une curiosité trop précipitée ; toutefois, adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence, ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit?* Je me propose de faire aujourd'hui pour la Mère de notre Maître, ce que je vois pratiqué pour son Précurseur.

Ames saintes et religieuses, qui voyez cette incomparable princesse faire son entrée en ce monde, quel pensez-vous que sera cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Que me répondrez-vous à cette question, et moi-même que répondrai-je? Tirons la réponse du saint évangile que nous avons lu ce matin dans la célébration des divins mystères : *De qua natus est Jésus* [1]. Viendra, viendra le temps que Jésus, la Sagesse du Père, l'unique Rédempteur de nos âmes, la lumière du genre humain, en qui nous sommes comblés de toutes sortes de grâces, se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de cette fille (*a*) dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge, mes sœurs, qu'il nous faut estimer sa grandeur, et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La Nativité de la Sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées lorsqu'il viendra visiter son peuple : elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut ; puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce, puisque de la race d'Adam, qui était si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie : c'est-à-dire, celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu, et

1. *Matth.*, I, 16.

(*a*) Les premiers éditeurs corrigent ce langage trop simple à leur gré, et disent : « de ce béni enfant... »

la plus libérale aux hommes ; car la grandeur de la Sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand ; et la suite de ce discours vous fera paraître que sa dignité de Mère de Dieu la rend aussi la Mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien, âmes chrétiennes, que nous ne puissions (*a*) justement attendre de la protection de cette Princesse que le ciel nous donne aujourd'hui pour être, après le Sauveur Jésus, le plus ferme appui de notre espérance.

Et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la Majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra pas puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées : si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise ; la bonté, la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la Mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre Mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent il est véritable que la Nativité de cette Princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance : et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes établira la dévotion à la Sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

PREMIER POINT

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes, pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite, celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette Majesté souveraine, c'est de comprendre la Divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toutes sortes de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures se ramassent toutes en son unité ; et il dit à Moïse, son serviteur [1], qu'il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence. C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement ren-

1. *Exod.* XXXIII, 19.
(*a*) *Var.* devions.

fermée en Dieu. Mais, mes sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée ; il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures ; sans quoi il est certain qu'elles demeureraient éternellement enveloppées dans la confusion du néant, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pouvons jamais avoir d'être, qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelque rayon ou quelque étincelle du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu où toutes choses sont renfermées s'ouvre en quelque sorte et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre ? C'est la bonté ; c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu, pour le communiquer à la créature : et s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison que comme c'est l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer par une belle division de S. Augustin. Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit cet admirable docteur, les donnent par l'une de ces trois raisons : ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité ; ou par quelque intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité ; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi ; c'est nécessité. Un grand seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures ; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils, parce qu'il l'aime ; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine ; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures. D'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces ; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout (*a*) ce que les créatures possèdent. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit en quelque sorte de ce qu'ils sont bons : *Et erant valde bona* [1]. D'où vient cela, dit S. Augustin [2], sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui les a produites ? Et de là il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui soit libéral, parce que comme le propre de cette justice sévère, c'est d'agir avec rigueur, et le

1. *Gen.*, I, 31. — 2. *De Genes. ad litt.* lib. imperf., cap. V, n. 22.
(*a*) *Var.* tout ce que nous avons de bien.

propre de la puissance, c'est d'agir avec efficace, ainsi le propre de la bonté, c'est d'agir par un pur amour.

Mais cette belle manière d'agir par amour paraît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : *Sic Deus dilexit mundum* [1] : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. » Il avait montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création, « lorsqu'il le créa, dit Tertullien, non par une parole de commandement, ainsi que les autres, mais par une voix caressante et comme flatteuse : Faisons l'homme : » *Non imperiali verbo, sed familiari manu ; etiam verbo blandiente præmisso : Faciamus hominem* [2]. Voilà de l'amour dans la création, mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse, que la Rédemption nous a fait paraître. Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire ; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde ! Voyez l'excès, voyez le transport : et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle (*a*) d'un si grand amour pour les hommes ; parce « qu'il ne fait, nous dit il lui-même [3], que ce qu'il voit faire à son Père. » Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par l'amour qu'il donne ; et c'est l'amour qu'il a pour les hommes, qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons-nous, mes sœurs, avec révérence du berceau de la Vierge ; et jugeons quelle sera un jour cette fille, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord je pourrais vous dire que l'amour du Sauveur Jésus, qui est une pure libéralité à l'égard des autres, à l'égard de sa sainte Mère est comme une dette, et qu'il passe en nature d'obligation, parce que c'est un amour de fils.

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins, sous la conduite des Lettres sacrées ; et pour connaître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la Sainte Vierge, considérons-le, chrétiens, comme un accomplissement nécessaire du mystère de l'Incarnation. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement : il est tiré du divin Apôtre, en cette admirable Epître aux Hébreux. C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement en nous-mêmes, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui était de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et

1. *Joan.*, III, 16. — 2. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 4. — 3. *Joan.*, V, 19.
(*a*) *Var.* ressent un si grand amour.

soif, tout ainsi que les autres hommes : et « si vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui aucune de nos faiblesses [1]. » C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre ; et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes sœurs, pour cette raison que l'Eglise inspirée de Dieu appelle l'Incarnation un commerce? En effet, dit S. Augustin [2], c'est un commerce admirable où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre, dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère, qu'a-t-il fait? ah! il nous a apporté les biens qui sont propres à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité ; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la faiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité! ô riche commerce! Ah! combien il devrait élever nos âmes à l'espérance des biens éternels! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur! son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire, et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent et des biens que la mort enlève!

Mais revenons à notre sujet ; et demandons au divin Epoux d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités? La raison en est claire dans les Ecritures : c'est que le dessein de notre Sauveur, dans sa bienheureuse Incarnation, est de se rendre semblable aux hommes; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, de là vient, mes sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Ecoutez l'apôtre S. Paul: « Il s'est uni, dit-il [3], non pas aux anges, mais à la postérité d'Abraham ; et c'est pourquoi il fallait qu'il se rendît en tout semblable à ses frères. » Il veut être semblable aux hommes; il faut, dit S. Paul, qu'il le soit en tout: autrement, son ouvrage serait imparfait. C'est pourquoi, dans le jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse [4], dans une telle consternation qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare [5]. Dans quelle histoire a-t-on jamais lu qu'un accident pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui? et n'avons-nous pas raison de conclure d'un effet si extraordinaire que jamais homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étaient très soumises à la volonté de

1. *Hebr.*, IV, 15. — 2. *Enar.* II *in Ps.* XXX, n. 3; *Enar. in Ps.* CXLVIII, n. 8. — 3. *Hebr.*, II, 16, 17. — 4. *Marc.*, XIV, 33. — 5. *Luc.*, XXII, 44.

son Père! Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous les prenez de la sorte? Ah! c'est que je veux être semblable à vous. Et s'il ne l'était pas en ce point, il eût cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'Incarnation.

A plus forte raison doit-on dire que son cœur était tout d'amour pour la Sainte Vierge sa Mère: car s'il s'est si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse qui semblaient indignes de sa personne, de ces langueurs mortelles, de ces vives appréhensions: s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parents: puisque dans la nature même il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire! Ne serait-ce pas en quelque sorte mépriser sa chair, que de n'aimer pas fortement cette Sainte Vierge du sang de laquelle elle était formée? Tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré jusqu'au fond de l'amour de Marie, sa Mère très pure, puisque cet amour filial était l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse Incarnation?

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de l'Incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après s'être revêtu d'une chair humaine: car, pour vous découvrir les secrets conseils de la Providence divine en faveur de l'incomparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien, au second livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme enseigne aux fidèles que depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès lors il a pris plaisir de converser avec les hommes et de prendre les sentiments humains. C'est pour cela, dit Tertullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que dès l'Ancien Testament il parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'Incarnation; de cette sorte, dit-il, il s'accoutumait et il apprenait, pour ainsi dire, à être homme: « il se plaisait d'excercer, dès l'origine du monde, ce qu'il devait être enfin dans la plénitude des temps: » *Ediscens jam inde a primordio hominem, quod erat futurus in fine* [1].

Et si dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris une chair humaine, il se plaisait déjà de se revêtir de la forme et des sentiments humains, tant il était passionné pour notre nature, ne croyons pas, mes sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre des sentiments de fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa Mère, parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et

1. *Adv. Marcion.*, lib. II, n. 27.

il le considère déjà comme sien ; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit saint : ainsi son alliance avec Marie commence à la Nativité de cette Princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas : et le commencement de ce discours vous a fait connaître que rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est votre sainte Nativité, ô divine, ô très admirable Marie ! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous ! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur Maître, par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes ; parce qu'il veut, ô béni enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine ! il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un Fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdrait pas dans la contemplation de tant de merveilles ! quelle conception assez relevée pourrait égaler cet honneur, cette majesté de Mère de Dieu !

Mais pourriez-vous croire, mes sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre ? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnements naturels ; écoutons parler Jésus-Christ lui-même : « Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère [1] ; » c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnaissez aucune alliance qui vous soit plus considérable que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste : c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô fidèle, il dépend de toi de choisir à quel titre tu appartiendras, de quelle sorte tu seras uni au Sauveur des âmes. Jésus-Christ nous aime si fort qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père, et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre : si tu admires la dignité de sa Mère, toute grande, tout éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *Ipse meus frater, et soror et mater est.* Tu peux participer en quelque façon à l'amour qu'il a pour sa Mère : *Omnia vestra sunt* [2] : Marie est à nous ; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous. Oh ! mes

1. *Matth.*, XII, 50. — 2. I *Cor.*, III, 22.

sœurs, que nous sommes riches ! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes !

Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevé à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste : puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père ; celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes : car « Jésus n'a point cherché sa volonté propre ; » *Christus non sibi placuit* [1] ; mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre ; mais, contre son inclination naturelle, elle a offert à la croix son Fils bien-aimé : elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus : mais elle a été conduite au Calvaire pour y voir son ignominie, et là sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes sœurs, n'écoutons jamais nos désirs ; écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre Mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'achèverai ce discours. C'est assez arrêter les yeux sur cette haute dignité de Mère de Dieu ; je me sens ébloui d'un si grand éclat, et je suis contraint de baisser la vue. Mais de même que nos faibles yeux, éblouis de la clarté du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant, dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre : ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer (*a*) dans la qualité éminente de Mère de Dieu, qui vous approche si fort de la Majesté divine (*b*), il faut maintenant que je vous contemple en la qualité de Mère des hommes, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance. C'est ce qui me reste à vous expliquer : renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions.

SECOND POINT

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants, distinguons avant toutes choses deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons, dans les adoptions, que des hommes privés d'enfants, ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour. C'est ainsi que la charité engendre (*c*) ; et ceux qui ont entendu l'apôtre disant :

1. *Rom.*, xv, 3.

(*a*) *Var.* de vous avoir considérée. — (*b*) qui vous élève si fort au-dessus de nous. — (*c*) *Var.* est féconde.

« Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous [1], » savent bien que la charité se fait des enfants. C'est pourquoi S. Augustin dit souvent : *Charitas mater est* [2]. Et pour reprendre cette vérité jusqu'au principe, remarquons que cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs, c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils ; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles, à la naissance desquels « elle a coopéré par sa charité : » *Cooperata est charitate* [3].

Donc, mes sœurs, réjouissons-nous en la sainte Nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprenons que nos intérêts sont unis très étroitement à ceux de Jésus; puisque tout ce qui naît pour Jésus, naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge, une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes sœurs ; jouissons de cet amour maternel : il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Que nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation ; méditons ce qu'exige de nous la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfants. Ceux qui sont ses véritables enfants ne sont pas de ces chrétiens délicats qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie ! ce ne sont pas là vos enfants : vous les voulez plus forts et plus généreux ; et ces forts et ces généreux, vous les trouvez au pied de la croix. Appuyons par l'écriture divine cette vérité importante ; et posons pour premier principe : que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés ; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or recherchant dans son Evangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : « O disciple, voilà votre mère [4] ? » Où est-ce qu'il a dit à Marie : « O femme ! voilà votre fils ? » N'est-ce pas du haut de la croix ? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte Mère : c'est là que nous devenons ses enfants.

1. *Gal.*, IV, 19. — 2. *In Ep. Joan.* Tract, II, n. 4; *Enar. in Ps.* CXLII, n. 14. — 3. S. Aug., *de sancta Virginit.*, n. 6. — 4. *Joan.*, XIX, 27.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants ? En voici la véritable raison : c'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère. Et comment cela ? direz-vous. Admirez, mes sœurs, le secret de Dieu : Marie était au pied de la croix ; elle voyait ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable ; son sang qui débordait de tous côtés par ses veines cruellement déchirées : qui pourrait vous dire quelle était l'émotion du sang maternel ? Ah ! jamais elle ne sentit mieux qu'elle était mère : toutes les souffrances de son Fils le lui faisaient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur ? Vous allez voir, mes sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'âme est prévenue de quelque passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère ; il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins. Il en est de même des autres passions ; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets : à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, qui voulait que sa Mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon ; considérant du haut de sa croix combien son âme était attendrie, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant S. Jean : « O femme, voilà votre fils [1]. » Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'où peut aller la tendresse et la compassion d'une mère ! cette même affection maternelle, qui (*a*) se réveille si vivement en votre âme pour moi, ayez la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé : ayez la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien aimés. Ce sont ces paroles, mes sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfants : car est-il rien de plus efficace sur le cœur de la Sainte Vierge que les paroles de Jésus mourant ?

Doutez-vous après cela, chrétiens, quels sont les enfants de la Sainte Vierge ? qui ne voit que ses véritables enfants sont

1. *Joan.*, XIX, 26.
(*a*) *Var.* dont vous êtes touchée si vivement pour moi...

ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié? Et qui sont ceux-là? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfants de Marie? Prenez sur vous la croix de Jésus; c'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde: mais persévérez dans votre vocation, retranchez tous les jours les mauvais désirs : et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer; que le souvenir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi, que la charité vous impose, de travailler au salut des âmes. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises : par l'humiliation et par la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toutes sortes de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie; elle engendre les fidèles parmi ses douleurs : de sorte qu'en méditant aujourd'hui la Nativité de la Sainte Vierge, songez que si elle doit être Mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douleurs qu'elle les doit engendrer à Dieu; et croyez que, travaillant au salut des âmes, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette Princesse, invoquer d'un cœur contrit et humilié une Mère si charitable! Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus; n'écoutez plus le monde qui vous avait précipités dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avaient abusés. Déplorez vos erreurs passées; et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence a aussi la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs; et Marie, tout innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire, puisqu'elle n'aurait pas été la Mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avait invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle.

S'il reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollissent...

TROISIÈME SERMON

(Par Bossuet *a*.)

SUR LES GRANDEURS DE MARIE.

Proposition. — Marie est un Jésus-Christ ébauché, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies.
Division. — I. Marie exempte de péché; — II. Marie pleine de grâces; — III. Marie source inépuisable de charité pour les hommes (*b*).

Nox præcessit, dies autem appropinquavit.

La nuit est passée, et le jour s'approche. (*Rom.* XIII, 12.)

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même, ne produisent pas tout à coup leurs ouvrages; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite; et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'Incarnation : c'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance; aussi nous dit-il que, pour l'accomplir, il remuera le ciel et la terre *: Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram* [1]; c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum.* Mais encore qu'il ne doive paraître qu'au milieu des temps, *in medio annorum vivifica illud* [2], il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du

1. *Agg.*, II, 7. — 2. *Habac.*, III, 2.

(*a*) Edition Lebarq.

(*b*) Canevas de Bossuet. — (*Exorde.*) Dieu, en faisant Marie, traçait Jésus-Christ : *Tertullien.*

[1er *point.*] Privilèges de l'innocence conservée et rétablie. Distinction : en qualité de Sauveur, plus favorable aux pécheurs : il est fait pour eux; comme Fils de Dieu, il aime plus les justes. — Les apôtres pécheurs, Marie innocente : distinction entre ceux qu'il choisit pour les autres, et ceux qu'il choisit pour soi-même. Ceux-là, pécheurs, pour l'exemple : S. Paul : *Quorum primus ego sum.* Marie, pour Jésus-Christ : *Dilectus meus mihi...* — La vie de Marie, un beau jour, doit avoir un matin serein : *Pierre Damien.*

[2e *point.*] Principe de grâces est l'union avec Jésus-Christ : *Quomodo non cum illo omnia nobis donavit?* — Différence de Marie et des autres mères; celles-ci portent les enfants dans le corps avant que de les porter dans le cœur; Marie *prius concepit mente quam corpore.* — Union intérieure à proportion de celle qui est selon le corps, autrement Jésus-Christ est violenté. Exemple de l'Eucharistie.

[3e *point.*] Marie mère des fidèles en tous les états de grâce : vocation, justification, persévérance; parce que par elle nous avons le principe universel. — Descriptions des maladies et infirmités de nos corps.

monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties, n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disait un ancien; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent : il forme (*a*) la bienheureuse Marie pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble tous les beaux traits en celle (*b*) qu'il destinait pour être sa Mère. Je (*c*) sais que cette matière est très difficile à traiter; mais il n'est rien d'impossible à celui qui espère en Dieu; demandons-lui ses lumières par l'intercession de cette Vierge, que je saluerai avec l'Ange en disant : *Ave...*

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien dans le livre qu'il a écrit *de la Résurrection de la chair*. Ce grave et célèbre (*d*) écrivain, considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la prépare (*e*), avec quel art et quelle justesse il en tire les linéaments; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage : *Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum* [1]. Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière si méprisable, et, ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardait plus loin, et qu'il visait à quelque œuvre plus considérable; et afin de vous expliquer toute sa pensée : Cette œuvre, dit-il, c'était Jésus-Christ; et Dieu, en formant le premier homme, songeait à nous tracer (*f*) ce Jésus qui devait un jour naître de sa race : c'est pour cela, poursuit-il, qu'il s'affectionne (*g*) si sérieusement à cette besogne; parce que (voici ses paroles) « dans cette boue qu'il ajuste, il pense à nous donner une vive image de son Fils qui se doit faire homme : » *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* [2].

Sur ces belles paroles de Tertullien, voici la réflexion que je fais, et que je vous prie de peser attentivement. S'il est ainsi, mes frères, que, dès l'origine du monde, Dieu en créant

1. *De Resurr. carn.*, n. 6. — 2. *Ibid.*

(*a*) *Var.* il fait naître. — (*b*) en cette Vierge naissante. — (*c*) Voilà, messieurs, quelque idée du mystère que j'ai à traiter : Dieu me veuille donner ses lumières pour exécuter ce dessein, par les prières... — (*d*) illustre. — (*e*) dispose. — (*f*) exprimer. — (*g*) s'attache.

le premier Adam pensât à tracer en lui le second ; si c'est en vue du Sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin, parce que son Fils en devait sortir après une si longue suite de siècles et de générations interposées : aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie, qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure que Dieu, en créant ce divin enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que pour lui : *Christus cogitabatur?* Ainsi ne vous étonnez pas, chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même ; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paraître (*a*) aujourd'hui, en la Nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur homo futurus*. C'est pourquoi j'applique à cette naissance ces beaux mots du divin Apôtre : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit :* « La nuit est passée, et le jour s'approche. » Oui, mes frères, le jour approche ; et encore que le soleil ne paraisse pas, nous en voyons déjà une expression en la Nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur : l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source inépuisable de charité (*b*) pour notre nature ; voilà les trois rayons de notre soleil, par lesquels il dissipe toutes nos ténèbres. Car il fallait que Jésus fût innocent, pour nous purifier (*c*) de nos crimes : il fallait qu'il fût plein de grâces, pour enrichir notre pauvreté : il fallait qu'il fût tout brûlant d'amour, pour entreprendre la guérison de nos maladies. Ces trois qualités excellentes sont les marques inséparables et les traits vifs et naturels par lesquels on reconnaît le Sauveur ; et Dieu, qui a formé la très sainte Vierge sur cet admirable exemplaire, nous en fait voir en elle un écoulement. Ainsi, mes frères, réjouissons-nous, et disons avec l'Apôtre : « La nuit est passée, et le jour approche : » il approche, ce beau, ce bienheureux, cet illustre jour qu'on promet depuis si longtemps à notre nature ; il approche, les ténèbres fuient : nous jouissons déjà de quelque lumière, le jour de Jésus-Christ se commence ; parce que, ainsi que nous avons dit, encore qu'on ne voie pas le soleil, on voit déjà ses plus clairs rayons reluire par avance en Marie naissante : je veux dire l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source incomparable de charité (*d*) pour tous les pécheurs, c'est-à-dire pour tous les hommes. Voilà,

(*a*) *Var.* il nous donne déjà par avance. — (*b*) la charité ardente. — (*c*) pour faire l'expiation de... — (*d*) une tendresse...

messieurs, les trois beaux rayons que le Fils de Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont toute (*a*) leur force entière qu'en Jésus-Christ seul : en lui seul ils font un plein jour, qui éclaire parfaitement la nature humaine; mais ils font en la Sainte Vierge une pointe du jour agréable, qui commence à la réjouir : et c'est à cette joie sainte et fructueuse que je vous invite par ce discours.

PREMIER POINT

Il n'y a rien de plus touchant dans l'Evangile que cette manière douce et charitable dont Dieu traite ses ennemis réconciliés, c'est-à dire, les pécheurs convertis. Il ne se contente pas d'effacer nos (*b*) taches et de laver toutes nos ordures : c'est peu à sa bonté infinie de faire que nos péchés ne nous nuisent pas, il veut même qu'ils nous profitent : il en fait naître tant de bien pour nous, qu'il nous contraint, si je l'ose dire, de bénir nos fautes, et de (*c*) crier avec l'Eglise : O heureuse coulpe ! *O felix culpa !* [1] Sa grâce dispute contre nos péchés à qui emportera le dessus : et il se plaît, dit S. Paul (*d*), à faire abonder [2] la profusion de ses dons par dessus l'excès de notre malice. Bien plus, et voici ce qu'il y a de plus surprenant, il reçoit avec tant d'amour les pécheurs réconciliés, que l'innocence la plus parfaite (mon Dieu, permettez-moi de le dire) aurait en quelque sorte sujet de s'en plaindre, ou du moins d'en avoir de la jalousie. Une de ses brebis s'écarte de lui, et toutes (*e*) les autres qui demeurent fermes semblent lui être beaucoup moins chères qu'une seule qui s'est égarée : *Grex una carior non erat*, dit Tertullien [3]; et sa miséricorde (*f*) est plus attendrie sur le prodigue qu'il a retrouvé (*g*) que sur son aîné toujours fidèle : *Cariorem senserat quem lucrifecerat.*

S'il est ainsi, mes frères, ne semble-t-il pas que nous devons dire que les pécheurs pénitents l'emportent par dessus les justes qui n'ont pas péché : et la justice rétablie, par dessus l'innocence toujours conservée ? Toutefois il n'en est pas de la sorte : il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée.

On (*h*) goûte mieux la santé quand on relève tout nouvel-

1. *Sabb. sancto, in Bened. Cer. pasch.* — 2. *Rom.*, v, 20. — 3. *De Pœnit.*, n. 8.

(*a*) *Var. entière* : Deforis aurait-il réuni texte et variante ? — (*b*) leurs. — De même dans toute la phrase. — (*c*) de nous écrier : O heureuse coulpe ! — (*d*) Il est si bon et si libéral qu'il se plaît même de faire abonder la profusion de ses grâces... — (*e*) le troupeau tout entier, qui demeure ferme, ne lui est pas tant à cœur que cette unique brebis qui s'est égarée, — qui s'égare. — (*f*) son cœur. (*g*) recouvert. (Lapsus.)

(*h*) *Première rédaction abrégée ensuite :* Et pour ne pas parler maintenant

lement d'une maladie ; mais on ne laisse pas d'estimer bien plus le repos d'une forte constitution que l'agrément d'une santé qui se rétablit. Il est vrai que les cœurs sont saisis d'une joie soudaine de la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laisse pas d'aimer beaucoup plus la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, messieurs, s'il nous est permis de juger des sentiments du Sauveur par l'exemple des sentiments humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il aime toujours avec plus d'ardeur les justes, qui sont ses anciens amis : ou, si vous voulez que nous raisonnions (*a*) de cete conduite de sa miséricorde par des principes plus hauts, disons, mais disons en un mot, car il faut venir à notre sujet, qu'autres sont les sentiments de Jésus, selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, autres sont les sentiments du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes : cette distinction de deux mots nous développera tout ce mystère.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle l'approche de plus près (*b*), et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite ; et quelque grâce (*c*) qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine : mais, mes frères, il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents (*d*), mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupa-

de toutes les autres prérogatives, n'est-ce pas assez pour sa gloire que Jésus-Christ l'ait choisie? Voyez en quels termes l'apôtre S. Paul publie (*var.* relève) l'innocence de son divin Maître : *Talis decebat ut esset nobis pontifex* (Hebr., VII, 26) : « Il fallait que nous eussions un pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux, et qui n'ait pas besoin d'offrir des victimes pour ses propres fautes ; » mais qui, étant la sainteté même, fasse l'expiation des péchés. Et s'il est ainsi, chrétiens, que le Fils de Dieu ait pris l'innocence pour son partage, ne devons-nous pas confesser qu'il faut qu'elle soit sa bien-aimée?

Non, mes frères, ne croyez pas que ces mouvements de tendresse, qu'il ressent pour les pécheurs pénitents, les préfèrent à la sainteté, qui ne se serait jamais souillée dans le crime. On goûte mieux...

(*a*) *Var.* que nous raisonnions par des principes plus hauts de cette conduite de sa miséricorde. — (*b*) comme elle approche de plus près de sa sainteté infinie, il... — (*c*) la beauté constante et durable d'une... — (*d*) n'aime que les innocents.

bles (*a*) ; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé.

Ecoutez comme il nous explique le sujet de sa légation : *Non veni vocare justos* [1] : « Je ne suis pas venu pour chercher les justes ; » parce que, encore (*b*) qu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme Médecin, ceux qui sont malades ; comme Rédempteur, ceux qui sont captifs. C'est pourquoi il n'aime que leur compagnie (*c*), parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les anges qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu : ô innocence, voilà ta prérogative ; mais en qualité de Sauveur il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin : comme homme il se plaira davantage à converser avec les saints, et néanmoins comme médecin il aimera mieux soulager les malades : ainsi ce Médecin charitable, certainement comme Fils de Dieu il préfère les innocents ; mais, en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels. Voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique. Pardonnez-moi, mes frères, si je m'y suis si fort étendu : elle est pleine de consolation pour les pécheurs, tels que nous sommes ; mais elle est très avantageuse pour la sainte et perpétuelle innocence de la divine Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement (*d*) l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre ? Je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection ; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui approche un peu de sa pureté ? Quoi ! ce juste, cet innocent, sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer quelque âme sans tache ? Et dites-moi, quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine Mère ? Oui, messieurs, que ce Sauveur miséricordieux, qui a chargé sur lui tous nos crimes, coure toute sa vie après les pécheurs, qu'il les aille chercher sans relâche dans tous les coins de la Palestine : mais si tout le reste du monde ne lui donne que des criminels, ah ! qu'il trouve du moins dans son domestique, sous son toit et dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante et durable d'une sainteté incorruptible (*e*) !

Il est vrai que ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs ; que, bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne

1. *Matth.*, IX, 13. — Ms. *quærere*.

(*a*) *Var.* pécheurs. — (*b*) quoiqu'ils soient... — (*c*) je n'aime..., je ne suis que pour eux au monde. — (*d*) si tendrement. — (*e*) jamais violée.

dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui a été infidèle (*a*) : il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain : il fait le premier des prédicateurs d'un Paul, qui a été persécuteur (*b*). Ce ne sont pas des justes et des innocents, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places. Mais ne croyez pas pour cela qu'il tire sa sainte Mère de ce même rang; il faut faire grande (*c*) différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence? La voici, et je vous prie de la bien entendre; elle est essentielle et fondamentale, pour la vérité que je traite.

Il a choisi ceux-là pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même. Pour les autres : *Omnia vestra sunt, sive Paulus... sive Cephas* [1] : Marie pour lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi* [2]. Il est mon unique, je suis son unique (*d*) ; il est mon Fils, et je suis sa mère. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les a tirés du péché, pour pouvoir mieux annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés. C'était tout son dessein d'appeler à la confiance les âmes que le péché avait abattues : et qui pouvait prêcher avec plus de fruit la miséricorde divine que ceux qui en étaient eux-mêmes un illustre exemple? Quel autre pouvait dire avec plus d'effet : « C'est un discours fidèle, que Jésus est venu sauver les pécheurs [3], » qu'un S. Paul, qui pouvait ajouter après, « desquels je suis le premier? » N'est-ce pas de même que s'il eût dit au pécheur qu'il désirait attirer : Ne crains point, je connais la main du médecin auquel je t'adresse; « c'est lui qui m'envoie à toi pour te dire comme il m'a guéri, avec quelle facilité, avec quelle caresse, » et pour t'assurer du même bonheur : *Qui curavit me, misit me ad te, et dixit mihi : Illi desperanti vade et dic quid habuisti, quid in te sanavi, quam cito sanavi* [4]? Est-il rien de plus fort ni de plus puissant pour encourager un malade, pour relever un cœur abattu et une conscience désespérée? C'était donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs, que de leur faire annoncer sa miséricorde par des hommes qui l'avaient si bien éprouvée. Et S. Paul nous l'enseigne manifestement : « J'ai reçu miséricorde, dit-il, afin que Dieu découvrît en moi les richesses de sa patience, pour l'instruction des fidèles : » *Ad informationem eorum qui crediturі sunt* [5]. Ainsi vous voyez pour quelle raison Dieu honore

1. I *Cor.*, III, 22. — 2. *Cant.*, II, 16. — 3. I *Tim.*, I, 15. — 4. *S. Aug.*, serm. CLXXVI, n. 4. — Ms. *De verb. Apostoli*, X. (Ordre ancien.) — 5. I *Tim.* I, 16.

(*a*) *Var.* qui l'a renié. — (*b*) qui a été le premier des persécuteurs. — (*c*) de la différence. — (*d*) Il n'a que moi, et je n'ai que lui.

des premiers emplois des pécheurs réconciliés : c'était pour l'instruction des fidèles.

Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appelait pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée qu'il n'a faite que pour lui seul (*a*), c'est-à-dire, qu'il a choisie pour être sa Mère. Il a fait dans ses apôtres et dans ses ministres ce qui était le plus utile au salut de tous ; mais il a fait en sa sainte Mère ce qui était de plus doux, de plus glorieux, de plus satisfaisant pour lui-même : par conséquent je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* « Mon bien-aimé est pour moi, et je suis pour lui ; » je n'ai que lui, et il n'a que moi. Je sais que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue, mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule Mère ; et ce serait le trop resserrer que de le refuser jusqu'à sa Mère.

Non, mes frères, mon Sauveur ne le fera pas : je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son Fils fait déjà éclater sur elle. « La nuit est passée, et le jour s'approche ; » Jésus nous doit bientôt amener ce jour par sa bienheureuse présence. O jour heureux, ô jour sans nuage, ô jour que l'innocence du divin Jésus rendra si serein et si pur, quand viendras-tu éclairer le monde ? Chrétiens, il approche : réjouissons-nous : vous en voyez déjà paraître l'aurore dans la naissance de la Sainte Vierge : *Nata Virgine, surrexit aurora*, dit le pieux Pierre Damien [1]. Après cela, vous étonnez-vous, si je dis que Marie a paru sans tache dès le premier jour de sa vie ? Puisque ce grand jour de Jésus-Christ devait être si clair et si lumineux, ne vous semble-t-il pas convenable que même le commencement en soit (*b*) beau, et que la sérénité du matin nous promette celle de la journée ? C'est pourquoi, comme dit très bien Pierre Damien, « Marie commençant ce jour glorieux en a rendu la matinée belle par sa Nativité bienheureuse (*c*) : » *Maria, veri prævia luminis, Nativitate sua mane clarissimum serenavit* [2]. Accourons donc avec joie, mes frères, pour voir les commencements de ce nouveau jour : nous y verrons briller la douce lumière d'une pureté (*d*) qui n'a point de taches. Et ne nous persuadons pas que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'in-

1. *Serm.* XL, *in Assumpt. B. M. V.* — 2. *Ibid.*

(*a*) *Var.* que pour lui-même. — (*b*) en ait été beau, et que la sérénité du matin promît... — (*c*) par sa bienheureuse naissance. — (*d*) sainteté, — innocence.

nocence, et ne la laisser qu'à son Fils. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages ; c'est assez que les rayons soient plus faibles, et la lumière moins éclatante : ainsi, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire que le péché s'en mêle ; c'est assez que son innocence soit comme un rayon affaibli, à comparaison (*a*) : elle (*b*) appartient à Jésus de droit, elle n'est en Marie que par privilège ; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence : nous en honorons la source en Jésus, et en Marie un écoulement. Mais ce qui nous doit consoler, mes frères, je le dis avec joie, je le dis avec sentiment de la miséricorde divine ; donc ce qui nous doit consoler, c'est que cet écoulement d'innocence ne luit qu'en faveur des pécheurs. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation. Mais il n'en est pas ainsi de Marie ; son innocence leur est favorable : pourquoi ? parce que, ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du Sauveur Jésus. L'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs : ainsi l'innocence de la Sainte Vierge lui sert à obtenir pardon pour les criminels. Considérons donc, chrétiens, cette sainte et innocente créature comme l'appui certain de notre misère : allons nettoyer nos péchés à la vive lumière de sa pureté incorruptible (*c*) ; mais tâchons aussi de nous enrichir par la plénitude de ses grâces : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la Sainte Vierge : il suffit de considérer cette haute dignité de Mère de Dieu, pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces, l'esprit se confond dans cette pensée, et ne sait sur quoi arrêter sa vue. Donc, mes frères, n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie, ce serait vouloir sonder un abîme ; mais contentons-nous aujourd'hui de juger de leur étendue par le principe qui les a produites.

Le grand S. Thomas nous enseigne [1] que le principe des grâces en la Sainte Vierge, c'est l'union très étroite avec Jésus-Christ : et afin que vous compreniez par les Ecritures divines l'effet de cette union si avantageuse, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, une vérité importante, et qui est le

1. III Part., Quæst. XXVII, art. V.

(*a*) *Var.* que son innocence cède à celle de son divin Fils. — (*b*) Jésus est innocent de droit; Marie ne le sera que par privilège; Jésus est innocent par nature, Marie par grâce et par indulgence. — (*c*) de son innocence.

fondement de tout l'Evangile : c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ. Car, mes frères, cette alliance a ouvert un sacré commerce entre le ciel et la terre, qui a infiniment enrichi les hommes ; et c'est sans doute pour cette raison que l'Eglise, inspirée de Dieu, appelle l'Incarnation un commerce : *O admirabile commercium!* En effet, dit S. Augustin [1], n'est-ce pas un commerce admirable, où Jésus, ce charitable négociateur, étant venu (*a*) en ce monde pour y trafiquer dans cette nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la faiblesse, la misère, la corruption (*b*), nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, qui est son naturel héritage : l'innocence, la paix, l'immortalité? C'est donc cette alliance qui nous enrichit ; c'est cet admirable commerce qui fait abonder en nous tous les biens. C'est pourquoi S. Paul nous assure que nous ne pouvons plus être pauvres, depuis que Jésus-Christ est à nous : « Celui qui nous donne son propre Fils, que nous pourra-t-il refuser? ne nous donne-t-il pas en lui toutes choses? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* [2]? Et, ayant pour ainsi dire épanché son cœur sur nous par cette libéralité inestimable, ne faut-il pas que ses autres dons coulent impétueusement par cette ouverture?

Que si notre alliance avec Jésus-Christ nous produit des biens si considérables : tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la Sainte Vierge. Car si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur, que penserons-nous de Marie à qui le Père éternel le donne, non point (*c*) d'une manière commune, mais comme il lui appartient à lui-même, comme Fils, comme Fils unique ; comme Fils qui, pour ne point partager son cœur, et tenir tout de sa sainte Mère, ne veut point avoir de père en ce monde? Est-il rien d'égal à cette alliance? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle : l'on pourrait d'abord se l'imaginer, parce qu'elle n'est sa Mère que selon la chair ; mais vous prendrez bientôt une autre pensée, si vous remarquez, chrétiens, une différence notable entre Marie et les autres mères. Elle a donc ceci de particulier, qui la distingue de toutes les autres, qu'elle a conçu son Fils par l'esprit avant que (*d*) de le concevoir en (*e*) son

1. *In Ps.* CXLVIII, n. 8. — 2. *Rom.*, VIII, 32.

(*a*) *Var.* étant venu en terre. — (*b*) la mortalité. — (*c*) le donne en la *même* qualité qu'il est à lui-*même*, comme Fils... — (*d*) devant que... — (*e*) dans le corps, — dans les entrailles.

corps. C'est la doctrine constante de tous les SS. Pères [1] : *Prius concepit mente quam corpore.* Et cela de quelle manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin Enfant; elle l'a conçu par la foi, elle l'a conçu par l'obéissance. C'est pourquoi sainte Elisabeth ayant humblement salué Marie comme Mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me?* [2] elle s'écrie aussitôt toute transportée : « Heureuse qui avez cru ! » Comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère, mais c'est votre foi qui vous rend féconde : d'où les SS. Docteurs ont conclu, et ont tous conclu d'une même voix, « qu'elle a conçu son Fils dans l'esprit avant que de le porter en son corps : » *Prius concepit mente quam corpore.*

Ne jugez donc pas la Sainte Vierge (*a*) comme vous faites des mères communes, chrétiens, je n'ignore pas qu'elles s'unissent à leurs enfants même par l'esprit. Qui ne le voit pas? qui ne sent pas (*b*) combien elles les portent au fond de leurs âmes? Mais je dis que l'union se commence au corps, et se noue premièrement par le sang : au contraire en la Sainte Vierge, la première empreinte se fait dans le cœur ; son alliance avec son Fils prend son origine en l'esprit, parce qu'elle l'a conçu par la foi : et si vous voulez entendre, mes frères, jusqu'où va cette alliance, jugez-en à proportion de celle du corps. Car permettez-moi, je vous prie, d'approfondir un si grand mystère, et de vous expliquer une vérité, qui ne sera pas moins utile pour votre instruction qu'elle sera glorieuse à la Sainte Vierge.

Cette vérité, chrétiens, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Table mystique, banquet adorable, et vous, saints et sacrés autels, je vous appelle à témoin de la vérité que j'avance. Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang ; quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi, avez-vous pensé qu'il voulait s'arrêter simplement au corps ? A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au corps celui qui court à vous pour chercher votre âme ! Ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son

1. S. Aug., *Serm.* CCXV, n. 4; S. Leo, *In Nativ. Dom.*, serm. I, c. I. — 2. *Luc.*, I, 43.

(*a*) *Var.* de Marie. — (*b*) qui ne le sent pas? — combien elles les ont dans le cœur?

amour. Et c'est ce qui fait dire à S. Cyprien ces belles mais terribles paroles : « Ils font violence, dit ce saint martyr, au corps et au sang du Sauveur : » *Vis infertur corpori ejus et sanguini* [1]. Ames saintes, âmes pieuses, vous qui savez goûter Jésus-Christ dans cet adorable mystère, vous entendez cette violence : c'est que Jésus recherchait le cœur (*a*), et ils l'ont arrêté au corps, où il ne voulait que passer : ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever (*b*) dans l'esprit la chaste union où il aspirait ; ils l'ont contraint de retenir le cours impétueux de ses grâces, dont il voulait laisser inonder leur âme (*c*). Ainsi son amour souffre violence ; et il ne faut pas s'étonner si, étant violenté de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur : au lieu du salut qu'il leur apportait, il opère en eux leur condamnation ; et il nous montre assez par cette colère la vérité que j'ai avancée, que, lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

S'il est ainsi, ô divine Vierge, je conçois quelque chose de si grand de vous, que non seulement je ne le puis dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même. Car telle est votre union au corps de Jésus, lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite ; que si (*d*) l'union de l'esprit n'y répondait pas, son amour (*e*) serait frustré de ce qu'il prétend, il souffrirait violence en vous. Il faut donc pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit, autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce, que peut-on penser, et que peut-on dire ? où doivent s'élever nos conceptions, pour ne point faire tort à votre grandeur ? Et quand nous aurions ramassé tout ce qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourrait-il égaler votre plénitude ? Accourez donc avec joie, mes frères, pour honorer en Marie naissante cette plénitude de grâces. Car je crois qu'il est inutile de vouloir vous prouver par de longs discours qu'elle l'a apportée en venant au monde. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu pour sa sainte Mère ; et accoutumons-nous à juger d'elle, non par ce que peut prétendre une créature, mais par la dignité (*f*) de son Fils. Que servirait-il à Marie d'avoir un Fils qui est devant elle, et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisait naître digne de lui ? Ayant à se former une Mère, la perfection d'un si grand ouvrage ni ne pouvait être portée trop loin, ni ne pouvait être

1. *Lib. de Lapsis.*

(*a*) *Var.* en voulait au cœur. — (*b*) consommer. — (*c*) qu'il voulait laisser inonder sur eux. — (*d*) et si... — (*e*) l'amour de Jésus. — (*f*) qualité.

commencée trop tôt : et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité (*a*), nous reconnaîtrons aisément que ce n'est pas trop de l'y préparer dès le premier moment de sa vie. Mais c'est assez arrêter nos yeux à contempler de si grands (*b*) mystères : ébloui d'un éclat si fort (*c*), je suis contraint de baisser la vue ; et pour remettre mes sens étonnés de l'avoir considérée si longtemps dans ce haut état de grandeur, qui l'approche si près de Dieu, il faut, messieurs, que je la regarde dans sa charité maternelle, qui l'approche si près de nous : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT

Ce qui me reste à vous faire entendre est d'une telle importance, qu'il mériterait un discours entier, et ne devrait pas être resserré dans cette dernière partie. Comme néanmoins je ne puis l'omettre, sans laisser ce discours imparfait, j'en toucherai les chefs principaux, et je vous prie, messieurs, de les bien entendre ; car c'est sur ce fond qu'il faut établir la dévotion solide pour la Sainte Vierge. Je pose donc pour premier principe que Dieu ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-Christ par son entremise, il ne se contente pas de se servir d'elle, mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange pour lui proposer le mystère ; et ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens, cet ouvrage, dis-je, ne s'achève pas qu'après le consentement de Marie ; tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut. Elle l'a donc désiré, messieurs, et il a plu au Père éternel, que Marie contribuât par sa charité à donner un Sauveur au monde.

Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne puis vous en taire une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que la sagesse divine ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par la Sainte Vierge, ce décret ne se change plus ; il est et sera toujours véritable que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances. Et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance : la vocation,

(*a*) *Var.* à quelle dignité elle est appelée. — (*b*) hauts. — (*c*) d'un si grand éclat.

c'est le premier pas ; la justification, c'est notre progrès ; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir par les Ecritures (*a*) que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages ; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

Pour ce qui regarde la vocation, considérez, s'il vous plaît, messieurs, ce qui se passe en S. Jean-Baptiste, enfermé dans les entrailles de sa mère, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean y est dans l'obscurité : Il ne peut ni voir ni entendre, Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il s'approche, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible ; c'est ainsi que le Fils de Dieu (*b*) traite les pécheurs qu'il appelle. Mais il nous fait voir (*c*) en S. Jean que la charité de Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Ce qui fait que Jésus approche de Jean, n'est-ce pas la charité de Marie ? Si Jésus agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voix de Marie ? Voilà donc Marie en S. Jean-Baptiste, mère de ceux que Jésus appelle : voyons maintenant ceux qu'il justifie.

Je les vois sans sortir de l'Evangile : ce sont les disciples du Fils de Dieu, aux noces de Cana en Galilée. Ils sont déjà appelés, mais ils ne sont pas justifiés, parce qu'ils ne croient pas encore en leur Maître. Car écoutez l'écrivain sacré : « Jésus fit son premier miracle, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui ; » *Et crediderunt in eum discipuli ejus* [1]. Pouvait-il nous exprimer en termes plus clairs leur justification par la foi en conséquence de ce miracle ? Mais il ne pouvait non plus nous expliquer mieux la part qu'y a eue la divine Vierge. Car qui ne sait que ce grand miracle fut l'effet de sa charité et de ses prières ? Est-ce en vain que le Fils de Dieu, qui dispose si bien de toutes choses, n'a voulu faire son premier miracle qu'en faveur de sa sainte Mère ? Qui n'admirera, chrétiens, qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt de la justification des apôtres ? Cela se fait-il par hasard ? Ou plutôt ne paraît-il pas que le Saint-Esprit veut nous faire entendre, ce que remarque S. Augustin en interprétant ce mystère, que la bienheureuse Marie « étant Mère de notre chef par la chair, a dû être selon l'esprit mère de ses membres, et coopérer par sa charité à leur naissance spirituelle ? » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* [2].

1. *Joan.*, II, 11. — 2. *De sancta Virg.*, n. 6.

(*a*) vous faire voir manifestement que... — (*b*) que Jésus-Christ nous appelle. — (*c*) Mais ce même Jésus-Christ nous montre ..

Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à les faire naître : achevons de montrer ce que fait Marie dans la sainte persévérance des enfants de Dieu. Paraissez donc, enfants d'adoption et de prédestination éternelle, enfants de miséricorde et de grâce, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez (*a*) avec lui jusqu'à la fin, accourez à la Sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître ; le disciple chéri de Notre Sauveur nous les représente au Calvaire : il est la figure des persévérants [1], puisqu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la croix, qu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui. Il est donc la figure des persévérants ; et voyez que Jésus-Christ le donne à sa Mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre Fils : » *Ecce Filius tuus* [2]. Chrétiens, j'ai tenu parole : ceux qui savent considérer combien l'Ecriture est mystérieuse connaîtront, par ces trois exemples, que la charité de Marie est un instrumeut général des opérations de la grâce.

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protectrice : *Nox præcessit* : la nuit est passée avec ses terreurs et ses épouvantes, avec ses craintes et ses désespoirs ; *dies appropinquavit* : le jour approche, l'espérance vient : nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la Sainte Vierge. Elle naît sans doute pour notre secours : je ne sais si ses cris et ses larmes n'intercèdent pas déjà pour notre misère ; mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc avec S. Bernard qu'elle parle pour nous au cœur de son Fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu-Christi* [3]. Oui, certainement, ô Marie, c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur ; vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire, l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs. Devez-vous (*b*) craindre d'être refusée, quand vous parlerez au Sauveur? « Son amour intercède (*c*) en votre faveur ; la nature même le sollicite pour nous : » *Affectus ipse pro te orat ; natura ipsa tibi postulat.* « On cède (*d*) facilement aux prières, lorsqu'on est déjà vaincu (*e*) par son affection : » *Cito annuunt qui suo ipsi amore superantur* [4]. C'est pour cette raison, chrétiens, que Marie parle toujours avec efficace : parce qu'elle parle à un cœur déjà tout

1. Ὁ ὑπομείνας σωθήσεται (*Matth.*, x, 22 *perseverans. At alibi passim* ὑπομένω, *suffero* (*Jac.*, i, 12; I *Petr.*, ii, 20); ὑπομονή, *sufferentia* (*Jac.*, v, 11.) — 2. *Joan.*, xix, 26. — 3. *Ad Beat. Virg.*, int. Oper. S. Bernardi. — 4. Salv., *Epist.* iv. — Ms. *Ep. Ypatio et Quietæ.*

(*a*) *Var.* qui marchez. — (*b*) Vous ne devez pas craindre. — (*c*) parle. — (*d*) on se rend... — (*e*) gagné.

gagné; parce qu'elle parle à son cœur de fils. Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au cœur de Jésus : *Loquatur ad cor.*

Mais quelle grâce demandera-t-elle? Que désirons-nous par son entremise? Quoi, mes frères, vous hésitez! Ce lieu de charité où vous êtes ne vous inspire-t-il pas le désir de vous fortifier dans la charité? Charité, charité! ô heureuse Vierge, c'est la charité que nous demandons. Sans le désir d'être charitables, que nous sert de réclamer le nom de Marie?

Pour vous enflammer à la charité, entrez, messieurs, dans ces grandes salles, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine; là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire; là elle tourne, là elle disloque; là elle relâche, là elle engourdit; là sur le tout, là sur la moitié; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. Pitoyable variété : chrétiens, c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps, que le péché a donné en proie à ses cruelles bizarreries (*a*). Et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux.

Regarde, ô homme, le peu que tu es; considère le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Si tu n'en es pas encore attaqué, regarde ces misérables avec compassion, Quelque superbe distinction que tu tâches de mettre entre toi et eux, tu es tiré de la même masse, engendré des mêmes principes, formé de la même boue : respecte en eux la nature humaine si étrangement maltraitée; adore humblement la main qui t'épargne; et pour l'amour de celui qui te pardonne, aie pitié de ceux qu'il afflige. Va-t'en, mon frère, dans cette pensée : c'est Marie qui te le dit par ma bouche. Cet hôpital s'élève sous sa protection; ainsi, si tu crois mon conseil, ne sors pas aujourd'hui de sa maison, sans y laisser quelque marque de ta charité. Ne dis pas que l'on en a soin. La charité est trop lâche, qui se repose toujours sur les autres : tu verras combien de nécessités implorent ta charité au secours. Si tu le fais, mon frère, comme je l'espère, puisses-tu, au nom de Notre-Seigneur, croître en charité tous les jours! Puisses-tu ne sentir jamais ni de dureté pour les misérables, ni d'envie pour les fortunés! Puisses-tu n'avoir jamais ni d'ennemi que tu aigrisses par ton indifférence, ni d'ami que tu corrompes par tes flatteries! Puisses-tu t'exercer si utilement dans la charité fraternelle, que tu arrives enfin au plus haut degré de la charité divine : qui, t'ayant fortifié dans ce lieu d'exil contre

(*a*) *Var.* a abandonnés à sa cruelle bizarrerie.

les attaques du monde, te couronnera dans la vie future de la bienheureuse immortalité ! Ainsi soit-il, mes frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit !

QUATRIÈME SERMON

(Par le P. Beurrier, Eudiste.)

Division. — La Nativité de la Sainte Vierge est : I. un jour de gloire pour Elle, — et II. un jour de réjouissance pour nous.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ?

Quelle est celle-ci qui s'avance comme une aurore naissante. (*Cant.* VI, 9.)

Réjouissez-vous, enfants d'Adam, qui, depuis tant de siècles, êtes assis à l'ombre de la mort ; à la nuit la plus profonde succédera dans peu le jour le plus éclatant, et vous verrez bientôt le divin soleil promis depuis tant d'années par les prophètes. C'est ce que nous annonce la brillante aurore qui vient de naître. En effet, si la nativité de Jésus-Christ fut comme un soleil qui éclaira l'univers, la nativité de Marie fut comme une aurore qui annonça aux hommes le grand jour de leur rédemption et qui obligea les esprits célestes de se demander les uns aux autres : Quelle est celle-ci ? *Quæ est ista?*

J'imagine, mes chers auditeurs, que vous me faites la même demande, et que vous désirez de connaître quelle est cette admirable enfant dont la naissance réjouit aujourd'hui le ciel et la terre : *Quæ est ista ?* me dites-vous ; quelle est celle-ci ? Mais que répondre à cette interrogation ? vous dirai-je que c'est l'étoile de Jacob, d'où sortira un rayon qui éclairera tout homme venant au monde, que c'est l'arche d'alliance où sera renfermé l'auteur même de la loi, que c'est la porte du temple qui ne sera ouverte qu'au grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech ? Toutes ces figures sous lesquelles les livres saints nous représentent Marie sont véritables. Mais quelque véritables qu'elles soient, elles n'expriment pas au juste le mystère que nous célébrons aujourd'hui.

Pour répondre donc exactement à votre question, mes frères, attachons-nous à l'emblème que l'Eglise emploie dans ce saint jour, en disant avec elle que Marie est une aurore naissante : *Aurora consurgens.* Oui, chrétiens, la nativité de Marie est une aurore, et c'est ce qui fait de ce grand jour un jour de gloire pour Marie et un jour de réjouissance pour nous. Jour de gloire pour Marie, parce que Marie renferme en elle-même toutes les propriétés de l'aurore : vous le verrez dans le premier point. Jour de réjouissance pour nous, parce que Marie produit à notre égard tous les effets de l'aurore : vous le verrez

dans le second. Voilà tout le partage de ce discours et le sujet de votre attention. Avant de parler de Marie, adressons-nous à Marie même et lui disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Une enfant qui vient au monde dans une ville obscure, et, selon quelques-uns, dans une simple bourgade, de parents nobles à la vérité, mais d'une noblesse qui, pour être des plus anciennes, n'en est que plus inconnue, ce n'est certainement pas là un spectacle bien frappant; voilà néanmoins tout ce que le commun des hommes aperçut dans la nativité de Marie ; et ils n'eurent garde d'y rien apercevoir davantage, parce qu'ils ne l'envisageaient qu'avec les yeux de la chair et du sang.

Mais nous qui savons le rapport admirable que cette fille de Joachim et d'Anne aura un jour avec le Fils de Dieu, pour trouver combien la fête que nous célébrons est glorieuse à Marie, ouvrons les yeux de la foi et regardons sa naissance comme une céleste aurore qui nous annonce la venue du soleil de justice. Oui, mes frères, c'est dans les qualités de l'aurore naturelle appliquées à Marie, que je trouve le fondement de sa grandeur et la preuve de ce que nous venons d'avancer : que le jour de la nativité de la très sainte Vierge est pour elle un jour de gloire. Pour vous en convaincre, entrons dans le détail et commençons par la première propriété de l'aurore.

1° Cette propriété consiste en ce que l'aurore par sa lumière fait disparaître celle des astres les plus brillants. Pendant la nuit, des milliers d'étoiles suppléent à l'absence du soleil et fournissent à la terre une lueur qui la console en quelque sorte de l'éloignement de cet astre. Mais à peine l'aurore a-t-elle paru que ces étoiles, dont la clarté est aussi différente que leur multitude est innombrable, perdent pour nous tout leur éclat. Voilà, chrétiens, ce que les yeux du corps voient tous les jours dans l'aurore de la nature. Jetons maintenant les yeux de l'âme sur l'aurore de la grâce, et nous y admirerons positivement la même chose.

Pendant la nuit des malheureux siècles qui s'écoulèrent depuis la création du monde jusqu'à la venue du Messie, grand nombre de saints personnages brillèrent par l'éclat de leurs vertus ; et les hommes accoutumés à ne voir presque partout que des ténèbres, ne pensaient peut-être pas que l'on pût rien voir de plus lumineux. Mais au moment où Marie vint au monde, elle effaça toute autre lumière ; et le mérite des plus saints patriarches de l'ancienne loi ne fut, en comparaison du sien, qu'un mérite obscur et qu'on ne voyait presque pas. Non, Marie n'est point illustrée par les vertus des patriarches à qui

elle doit le jour. Ce sont eux-mêmes qui le sont extrêmement par l'honneur qu'ils ont d'avoir donné le jour à Marie.

Nous n'avons donc garde de faire à la nativité de Marie ce que l'on fait à la naissance des princes. Ne trouvant rien à dire d'un enfant qui vient de naître, on a recours aux exploits de ses aïeux, et on cherche dans la vertu de ses pères un heureux présage de sa vertu future. Ici, c'est le contraire. Oui, la gloire des grands hommes qui firent le plus d'honneur aux siècles de la Synagogue emprunte son éclat de cette fille que nous honorons aujourd'hui dans le berceau ; ou plutôt, pour ne point quitter l'allégorie que l'Eglise applique en ce jour à notre incomparable vierge, la vertu des patriarches les plus célèbres, la science des prophètes les plus éclairés, la gloire des souverains les plus puissants s'éclipsent en sa présence, à peu près comme autant d'étoiles qui, après avoir brillé pendant la nuit, semblent se cacher par respect aussitôt que l'aurore se montre.

Au reste, mes frères, ce ne sont pas seulement les saints de l'ancienne loi dont l'éclat est effacé par la gloire de Marie, ce sont ceux mêmes de la loi nouvelle ; ce sont les apôtres et les maryrs, les pontifes et les prêtres, les vierges et les veuves, en un mot, les saints et les saintes de tous les états. Ainsi réunissez ensemble tous les différents ordres de saints qui composent les deux illustres troupes, l'une de l'Ancien, et l'autre du Nouveau Testament, dont la première précède l'entrée que Marie fait aujourd'hui dans le monde, et dont la seconde marche à sa suite, vous n'en trouverez aucun qui ne doive céder en mérites, en vertus, en grandeurs à l'incomparable fille dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse nativité.

Si cette vérité avait besoin de preuves, je citerais ici plusieurs textes des Pères qui ont élevé Marie au-dessus des anges et des archanges, des puissances et des dominations, des chérubins et des séraphins, en un mot au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Je commencerais par S. Jérôme qui, après avoir parlé des vertus de Judith, d'Esther, d'Elisabeth et des autres saintes femmes dont l'Ecriture fait mention, dit que toutes leurs vertus ne sont que des étincelles dont la faible lueur était comme absorbée par la lumière éclatante des vertus de Marie : *Quarum igniculos Mariæ lumen abscondit.* J'y joindrais S. Laurent Justinien, qui dit à peu près la même chose en d'autres termes, et je terminerais par S. Bernard qui, élevant Marie au-dessus de toutes les intelligences célestes, assure qu'elle n'est inférieure qu'à Dieu seul.

Mais instruits comme vous l'êtes, mes chers auditeurs, des prérogatives de Marie, vous n'avez pas besoin là-dessus de nouvelles preuves, et vous comprenez sans doute combien est juste

la comparaison que l'Eglise fait de cette vierge naissante avec l'aurore dont la première propriété est de faire disparaître par son éclat celui de tous les astres.

2° Voyons-en maintenant une seconde, et examinons si elle convient aussi bien à Marie que la première. Oui, mes frères ; et, pour vous en convaincre, faites réflexion sur ce qui s'offre à vos yeux lorsque le matin, quelques moments avant le lever du soleil, vous regardez l'endroit de l'horizon où ce bel astre doit commencer d'éclairer notre hémisphère. Qu'y apercevez-vous ? un spectacle qui vous raviraît d'admiration si vous n'y étiez pas si accoutumés. Vous y voyez une clarté qui vous paraît venir de la terre, quoiqu'elle vienne véritablement du ciel, et qui, éclairant vos yeux sans les éblouir, semble vouloir les accoutumer insensiblement à soutenir l'éclat de celui dont elle vous annonce la venue. L'aurore, en un mot, l'aurore se montre à vous ; et, en se montrant, elle vous montre une infinité d'objets que les ténèbres vous avaient cachés pendant quelques heures.

C'est là, sans doute, un des plus beaux spectacles que la nature puisse nous présenter ; mais c'est un spectacle qui renferme en soi une espèce de prodige, à l'occasion duquel on peut proposer une question qui est, ce semble, assez difficile à résoudre. On peut demander : cette aurore, si belle et si lumineuse, est-elle la fille du soleil, ou si elle est sa mère ? Il paraît qu'on peut la regarder comme sa fille, puisque c'est le soleil qui la produit ; mais il paraît aussi qu'on peut la regarder comme sa mère, puisque c'est du sein de l'aurore que le soleil doit naître. Auquel des deux sentiments nous attacherons-nous ? A l'un et à l'autre, mes frères ; et nous dirons que l'aurore, par une espèce de miracle sans exemple dans la nature, est tout ensemble et la fille et la mère du soleil. Elle est sa fille, parce que c'est de lui qu'elle reçoit l'être ; elle est sa mère, parce que c'est elle qui lui donne naissance.

Nous venons de voir la figure. Jetons maintenant les yeux sur la vérité, nous comprendrons que tout ceci, qui ne convient qu'imparfaitement à l'aurore naturelle, se trouve avec tant de justesse dans la céleste aurore dont nous célébrons la naissance, qu'il semble que Dieu ait créé la première pour nous donner une idée de la seconde. Oui, chrétiens, Marie dans sa nativité est pour des yeux éclairés d'une lumière surnaturelle, une aurore qui vient beaucoup plus du ciel que de la terre, et qui, par un prodige inconcevable, est tout à la fois et la fille et la mère de Jésus-Christ, le vrai soleil de justice. C'est l'Eglise même qui le chante aujourd'hui dans une de ses hymnes : *Aurora quæ solem paris ; et ipsa solis filia.*

Si je disais que Marie est fille de Dieu le Père, cela se com-

prendrait aisément et n'aurait pas besoin de preuve. Mais comment soutenir qu'elle est fille de Jésus-Christ, puisqu'elle est véritablement sa mère? Ecoutez-en les raisons, chrétiens, et vous jugerez si elles sont solides. D'abord, quand nous n'en aurions point d'autre que l'autorité de S. Augustin qui le dit expressément, cela seul suffirait pour justifier ce que j'avance. Or, voici comme parle S. Augustin dans son traité des hérésies. Confondant un sectateur de Manès sur les impiétés qu'il proférait contre la Sainte Vierge, il introduit Jésus-Christ et lui fait dire : Celle que tu méprises, ô manichéen, est ma mère, que j'ai formée moi-même : *Quam tu despicis, Manichæe, mater mea est de manu mea fabricata.*

Mais nous en avons encore un autre témoignage qui est tiré du livre des *Proverbes* (IX, 1), où il est dit que la sagesse s'est bâti une maison : *Sapientia ædificabit sibi domum.* Car, qui doit-on entendre ici par la sagesse? Aucun autre, sans doute, sinon Jésus-Christ que S. Paul appelle la sagesse de Dieu : *Christum Dei..... sapientiam.* (I *Cor.*, I, 24). Je demande maintenant : Quelle est cette maison que Jésus-Christ s'est bâtie? On répondra que c'est l'Eglise ; et cela est vrai dans le sens littéral. Mais il est vrai aussi dans le sens spirituel, autorisé par S. Athanase, par S. Epiphane, par S. Bernard, par S. Bonaventure et plusieurs autres, que cette maison est le sein virginal de Marie où Jésus-Christ a voulu habiter pendant neuf mois. C'est donc Jésus-Christ qui a fait la très sainte Vierge ; et par conséquent elle est véritablement sa fille.

Elle n'est pas moins véritablement sa mère. Exposons ce second article, et l'exposons en peu de mots, parce qu'étant l'objet de notre foi, il n'a pas besoin de preuve. Tout le monde sait que l'impie Nestorius fut condamné au concile d'Ephèse pour avoir soutenu que Marie n'était pas mère de Dieu, et que la victoire que S. Cyrille y remporta sur cet hérésiarque fit triompher Marie des ennemis de sa divine maternité. Elle fut maintenue dans la possession où elle avait été de tout temps d'être invoquée, non seulement sous le titre de mère du Christ, mais sous celui de mère de Dieu.

Je n'en dis pas là-dessus davantage ; et je suppose tout cela comme un point décidé sur lequel il n'est pas besoin de s'étendre davantage. Mais je crois devoir répondre à l'objection qu'on pourrait faire en demandant pourquoi l'on parle de la maternité de Marie au jour de sa naissance. Elle ne sera mère de Dieu, dira-t-on, que dans quelques années : pourquoi donc attribuer à une enfant d'un jour une qualité qui ne peut lui convenir pour le présent?

Il est vrai, chrétiens, que Marie n'est pas encore mère de Dieu au jour de sa nativité. Mais dès lors elle est destinée à

l'être ; et cette raison suffit pour autoriser les hommages que nous lui rendons dans son berceau, parce qu'elle ne vient au monde que pour y donner son Fils ; et que dans les divins décrets elle est déjà revêtue de l'auguste dignité de Mère de Dieu. Rien ne doit donc nous empêcher de l'honorer comme telle au jour même de sa naissance.

N'est-ce pas là, en effet, ce que nous voyons tous les jours se pratiquer dans le monde par rapport aux enfants des rois ? On honore dans leurs personnes la souveraineté à laquelle leur naissance leur donne droit de prétendre ; et leur berceau devient, pour ainsi dire, un trône où les principaux membres de l'Etat se font un devoir de venir leur rendre hommage. Pourquoi ne nous en ferions-nous pas un d'honorer comme mère de Dieu, dès sa naissance, cette incomparable Vierge à qui nous savons qu'est destiné l'auguste privilège d'être un jour, aussi bien que l'aurore, et la mère de son père, et la fille de son Fils : *Aurora quæ solem paris, et ipsa solis filia.*

3° L'aurore a une troisième propriété qui n'est pas moins admirable que les deux autres. Examinons si elle convient encore à la Sainte Vierge, et si l'allégorie qu'emploie l'Eglise en ce saint jour ne tombe pas à faux, du moins par cet endroit. Non, mes chers auditeurs ; et c'est peut-être par cet endroit même qu'elle est plus juste et plus exacte.

Pour en juger, jetons derechef un regard sur l'aurore, et considérons-la, non plus dans ce premier moment où elle vient frapper nos yeux, mais dans celui qui le suit de fort près, et auquel on voit sortir, comme de son sein, ce bel astre qu'on peut, par cette raison, appeler son Fils. Elle le produit et, pour ainsi dire, elle l'enfante par une fécondité dont elle lui est redevable ; fécondité qui, loin de lui faire rien perdre de sa splendeur, ne fait que lui donner un nouvel éclat.

Ne semble-t-il pas, mes frères, que c'est ici le point principal de la comparaison, et que l'Eglise, en appelant Marie une aurore naissante, n'a eu en vue que de nous tracer un crayon de sa maternité virginale ? Oui, chrétiens, et on peut dire à cette occasion ce qu'a dit S. Bernard, en substituant le mot *aurore* à celui d'*étoile*, dont il se sert.

On a bien raison, dit ce saint docteur, de comparer Marie à une étoile : *Maria aptissime sideri comparatur.* L'étoile produit son rayon sans diminution de sa clarté, et Marie produit son Fils sans rien perdre de sa virginité : *Nec sideri radius suam minuit claritatem ; nec Virgini Filius suam integritatem.* Disons de même : l'Eglise a bien raison de comparer Marie à l'aurore. L'aurore produit le soleil sans rien perdre de sa clarté ; Marie enfante le Fils de Dieu sans diminution de sa pureté. Mais que dis-je, sans diminution ? C'est trop peu dire,

puisque, semblable à l'aurore qui devient plus brillante en produisant le soleil, Marie, en mettant Jésus-Christ au monde, en devint beaucoup plus pure qu'elle n'avait été jusque-là.

Je n'entreprendrai cependant point ici, mes frères, de prouver que Marie a toujours été vierge, soit avant, soit après son enfantement. Il n'y a jamais eu qu'un Helvidius, un Jovinien, et les sectateurs de ces deux hérésiarques qui avaient pu révoquer en doute une vérité si constante, une vérité dont les Ambroise, les Epiphane, les Jérôme, les Augustin se sont déclarés les défenseurs, et dont l'Eglise même, appuyée sur une tradition apostolique, a fait l'objet de ses décisions. Ainsi, sans nous arrêter à montrer la certitude de ce dogme de foi, contentons-nous de féliciter Marie du glorieux privilège qu'elle a reçu de réunir en sa personne et le bonheur d'être mère et celui d'être vierge.

Oui, céleste aurore, en fort peu de temps, on verra sortir de votre chaste sein celui que l'Ecriture appelle un soleil levant : *Oriens nomen ejus*. (*Zach.*, VI, 12.) Mais loin que sa naissance ôte quelque chose à votre éclatante pureté, vous n'en deviendrez que plus pure, et vous serez cette femme que l'Esprit saint nous représente comme revêtue du soleil : *Mulier amicta sole*. (*Apoc.*, XII, 1.)

C'est un Père de l'Eglise, mes chers auditeurs, qui applique ce texte à Marie, et il faut avouer qu'il lui convient parfaitement. Comme l'aurore est, en quelque sorte, absorbée par le soleil qu'elle a produit, et qu'on a peine à distinguer l'un de l'autre, Marie, après avoir enfanté notre divin Sauveur, en devient une si parfaite image, qu'on la prendrait pour un autre lui-même, si la foi ne nous apprenait qu'il y a toujours une distance infinie entre cet adorable Fils et sa sainte mère.

Concluons de tout ceci que Marie est une aurore naissante, et que le jour de sa nativité est pour elle un jour de gloire. En effet, si S. Bernardin de Sienne a pu dire que Marie, dès le premier instant de sa conception, a été établie reine de l'univers, ne peut-on pas dire que le jour de sa naissance est le jour où elle entre comme en possession de son royaume? Oui, mes frères, c'est aujourd'hui que Marie fait son entrée dans le monde, et que tous les vrais chrétiens, comme autant de fidèles sujets de cette auguste reine, s'empressent à rendre par un plus grand concours cette entrée plus solennelle.

Souffrez, mes chers auditeurs, qu'à la vue de cette nombreuse assemblée qui vient ici célébrer les louanges de Marie, je donne l'essor à la joie de mon cœur, et que, dans le transport où elle me met, j'éclate en actions de grâce à la Sainte Trinité, en la bénissant du respect qu'elle vous inspire pour

celle qui est la fille du Père, la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit : *Gloria tibi sit, sancta Trinitas, quæ nos ad hanc celebritatem convocasti. Sit etiam tibi laus, sancta Dei mater.* C'est ainsi que s'exprimait S. Cyrille en voyant l'empressement d'un grand peuple à honorer la Sainte Vierge ; et c'est ainsi que je voudrais pouvoir m'exprimer moi-même, non seulement en ce saint temple, mais en tous les lieux du monde. Ah ! que ne puis-je me faire entendre à tous les chrétiens? je leur dirais : venez, mes frères, venez, en foule au berceau de Marie, et rendez vos hommages à celle qui dès sa naissance est établie reine de l'univers.

Mais ce que je ne puis pas, vous le pouvez, esprits bienheureux. O vous donc qui, dans quelques années, annoncerez aux hommes la naissance du soleil de la grâce, annoncez-leur celle de l'aurore qui doit le produire ; et pour ne pas éblouir tout d'un coup leurs faibles yeux, accoutumez-les par une lumière moins vive à soutenir l'éclat de l'astre brillant qui dissipera bientôt toutes leurs ténèbres. Vous qui dans peu chanterez auprès de la crèche de Jésus un célèbre cantique à la gloire du Dieu très-haut, chantez-le par avance auprès du berceau de Marie ; et dites maintenant, comme vous le direz alors : Gloire à Dieu au plus haut des cieux : *Gloria in altissimis Deo.* (*Luc* II, 14.) Gloire au Père qui donne à sa fille l'empire universel sur toutes les parties du monde : Gloire au Fils qui accorde à sa mère l'autorité qu'elle aura un jour sur sa propre personne ; gloire au Saint-Esprit qui communique à son épouse les vertus infuses dans le plus sublime degré : *Gloria in altissimis Deo.*

Ne vous en tenez pas là, célestes intelligences, et, après avoir dit : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, ajoutez encore : et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (*Ibid.*) Car, mes frères, la nativité de Marie n'est pas seulement pour elle un jour de gloire ; elle est encore pour les hommes un jour de paix, de joie, d'allégresse ; et je pourrais vous dire à proportion dans ce saint jour ce que l'ange dit aux bergers à la naissance de Jésus-Christ : Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie : *Annuntio vobis gaudium magnum quod erit omni populo.* (*Luc.*, II, 10.) L'exposé des raisons sur lesquelles est fondée cette joie sainte en fera la preuve, et c'est, mes chers auditeurs, ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT

Oui, chrétiens, nous devons, à la naissance de Marie nous réjouir, à proportion, comme à celle du Sauveur. C'est le B.

Pierre Damien qui nous y exhorte. Comme nous nous réjouissons, dit-il à la nativité de Jésus-Christ nous devons nous réjouir de même à celle de sa sainte mère. On sent assez, quoiqu'il ne le dise pas, qu'il faut toujours mettre une grande différence entre ces deux fêtes ; et je ne pense pas qu'il soit besoin de le justifier là-dessus. Il veut seulement nous exhorter à donner dans ce grand jour des marques d'une joie sainte ; et sur quoi fondée cette joie que doit causer aux hommes la nativité de Marie ! Fondée sur ce que Marie est par rapport à nous une aurore naissante. Renouvelez, s'il vous plaît, votre attention.

Pendant les ténèbres de la nuit, il semble que la nature soit rentrée dans son premier chaos. Les objets qui nous environnent sont alors pour nous, à peu près, comme s'ils n'étaient pas, puisque être privés de leur existence, ou privés de la lumière qui nous la découvre, est presque entièrement la même chose. La terre, qui pendant le jour s'offre aussi bien à nos pas qu'à nos regards, paraît s'y refuser pendant la nuit, pour se livrer à des animaux féroces qui semblent vouloir alors nous en disputer la possession ; et l'air n'est occupé que d'une multitude d'oiseaux nocturnes dont les lugubres cris sont aussi désagréables que le chant des autres oiseaux est harmonieux.

Voilà, mes frères, dans ce deuil périodique de la nature, une véritable image de l'état où le monde a été réduit dans l'ordre moral pendant plus de quarante siècles. Des ténèbres spirituelles répandues sur la face de ce monde cachaient à la plupart de ses habitants le chemin qui conduit à Dieu. Les vices, comme autant de bêtes furieuses, dévoraient presque tous les hommes, et les démons, semblables à des oiseaux nocturnes, exerçaient dans les airs un pouvoir des plus tyranniques. Mais, dans le temps marqué par la Providence, le soleil de justice s'étant levé, les démons se retirèrent dans les cavernes infernales, comme des lions dans leurs tanières : *Ortus est sol, et congregati sunt, et in cubilibus suis collocabuntur.* (*Psal.* CIII, 32.)

1° Or, ce ne fut pas seulement par lui-même que ce divin soleil produisit cet admirable effet. Il commença de le produire par la céleste aurore qu'il envoya devant lui, laquelle, en vertu du pouvoir qu'il lui avait donné, vainquit le prince des ténèbres ; et cette victoire avait été prédite dès le commencement du monde.

En effet, après que le serpent eut séduit la première femme, il entendit Dieu porter contre lui une sentence qui le condamnait à avoir un jour la tête écrasée par une autre femme, dans laquelle il trouverait toujours une ennemie irréconci-

liable : *Inimicitias ponam inter te et mulierem ; et ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.) Vous savez, mes frères, que cette seconde femme est la très sainte Vierge ; ou, si vous ne le saviez pas, vous pourriez l'apprendre de S. Epiphane et de S. Chrysostome qui le disent expressément. Mais quelle est la tête du serpent dont parle ici l'Ecriture ?

La tête, ou plutôt la principale tête de ce serpent, c'est l'idolâtrie ; tête que Marie commença d'écraser lorsqu'elle porta son divin Fils en Egypte. L'Egypte était comme le centre de l'idolâtrie. C'était là qu'on adorait le démon dans les plus viles créatures. Non seulement les astres du ciel, mais les animaux de la terre et les productions même des jardins étaient pour les Egyptiens autant de dieux. En un mot, tout était Dieu dans l'Egypte, excepté le Dieu véritable. Il fallait donc porter d'abord le remède à l'endroit où le mal était plus grand.

C'est ce que fit la très sainte Vierge ; elle entra dans ce royaume occupé par son ennemi, et à ce moment son ennemi trembla, parce qu'il sentit une main invisible qui ébranlait son empire jusque dans ses fondements. C'est S. Jérôme qui nous l'assure, en nous apprenant que quand Marie entra chez les Egyptiens, portant son divin Fils entre ses bras, les idoles de l'Egypte furent ébranlées et parurent trembler d'effroi. Origène, Egyptien de naissance, atteste le même fait qui paraît assez relatif à ce texte d'un prophète : *Ascendet Dominus super nubem levem in Ægyptum ; et commovebuntur simulacra Ægypti.* (*Isa.*, XIX, 1.) Les hommes ignoraient sans doute la cause de ce tremblement ; les démons l'ignoraient peut-être eux-mêmes. Mais ces princes des ténèbres, sentant déjà les approches de l'aurore, se préparaient à s'enfuir dans leurs cavernes : *In cubilibus suis collocabuntur.*

L'idolâtrie n'est pas la seule tête du serpent infernal ; semblable à l'hydre de la fable, ce monstreux dragon en a plusieurs. Il semble même qu'elles renaissent à proportion qu'on les lui coupe. Ces têtes ne sont autre chose que les hérésies ; et c'est encore Marie qui les a écrasées dans tout le monde, selon le témoignage que lui en rend l'Eglise : *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* (*Officium beatæ Mariæ Virginis*, in *Breviario Romano.*) C'est, mes frères, comme le dit S. Paul, une espèce de nécessité qu'il y ait des hérésies : *Oportet hæreses esse.* (I *Cor.*, XI, 19.) A peine en a-t-on détruit une qu'il s'en élève une autre, à laquelle en succède une nouvelle qui cède bientôt la place à une plus nouvelle encore.

Ces hérésies sont souvent contraires les unes aux autres ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elles se ressemblent toutes en un point qui est la haine invétérée que portent

leurs sectateurs à l'Eglise et à Marie. La raison n'en est pas difficile à comprendre; les hérétiques sont les ennemis de Jésus-Christ; ils ne peuvent donc manquer d'avoir horreur, et de l'Eglise, parce qu'elle est son épouse, et de Marie, parce qu'elle est sa mère; de l'Eglise, parce qu'elle est cette pierre contre laquelle se briseront toutes les hérésies; de Marie, parce qu'elle est cette femme qui, en écrasant la tête du démon, rendra inutiles les efforts de tous les ennemis de l'Eglise.

Oui, partisans des nouveautés profanes, hérétiques de tous les temps, en vain vous efforcerez-vous de détruire l'Epouse de Jésus-Christ ou d'obscurcir la gloire de sa Mère; toutes deux se réuniront pour vous combattre; ou plutôt, l'Epouse vous combattra par les secours que lui procurera la Mère; et, après votre défaite, elle chantera, malgré vous, en l'honneur de celle à qui, après Dieu, elle se reconnaîtra redevable de la victoire. Réjouissez-vous, Vierge sainte, par qui les hérésies ont été détruites dans tout le monde: *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses interemisti in universo mundo.*

C'est ce qu'on a déjà vu dans les siècles précédents. Les Nestorius, les Jovinien, les Luther et tant d'autres ont employé pour attaquer Marie la même plume qu'ils employaient à attaquer l'Eglise. Après tant d'efforts contre l'une et l'autre, qu'est-il arrivé? l'Eglise est devenue plus ferme, et le culte de Marie plus étendu. Marie est une aurore dont l'éclat a obligé ces hommes de ténèbres à prendre la fuite; on dirait autant d'oiseaux nocturnes dont les faibles yeux, éblouis par les rayons de cette sainte aurore, vont dans leurs sombres retraites se dérober à une clarté qui les incommode.

L'ennemi du salut a plus d'une ressource pour perdre les hommes. Ceux qu'il ne peut engager dans l'idolâtrie, l'hérésie ou le schisme il tâche de les porter à des œuvres de ténèbres d'autant plus criminelles qu'ils les commettent au centre même de la lumière. C'est ce qu'il fit autrefois par rapport à plusieurs de ceux qu'il n'avait pu rendre idolâtres; il les porta, malgré la vraie religion qu'ils professaient, à des crimes de toute espèce. En effet, avant que Marie vînt au monde, le crime était répandu sur la terre; et presque tous les hommes, aussi bien les Juifs que les autres, étaient assis à l'ombre de la mort. Mais, quand elle parut, cette aurore céleste, elle annonça la venue du vrai soleil qui devait dissiper toutes les ombres, et faire surabonder la grâce où le péché avait abondé: *Ubi abundavit dilectum, superabundavit gratia.* (*Rom.*, I, 20.)

Nous lisons dans le *Genèse* que Jacob lutta contre Dieu pendant une nuit, et que, le matin, Dieu lui demanda la paix en lui disant: laissez-moi, car voilà l'aurore qui se lève: *Dimitte me, jam enim ascendit aurora* (*Gen.*, XXXII, 26.) Ce

n'est là qu'une figure ; en voici la réalité. L'homme combattit contre Dieu pendant une nuit de quatre mille ans. Dieu combattit par des grâces de toute espèce, et l'homme par une opiniâtre résistance. Le combat dura jusqu'au matin, c'est-à-dire, jusqu'à la nativité de Marie : mais au premier lever de cette aurore, Dieu s'abaissa jusqu'à demander la paix à l'homme. Laissez-moi, lui dit-il, car voilà l'aurore qui se lève. Cette explication est de Théodoret, un des plus savants de l'Eglise grecque : *Mariæ aspectus Christus peccatori dicit: dimitte me, iam enim ascendit aurora.*

Si jusqu'ici, mes frères, nous avons combattu contre Dieu, c'est qu'il était nuit au fond de notre âme. Maintenant que l'aurore se lève, c'est-à-dire, en cette fête de la nativité de Marie, acceptons la paix que Dieu nous offre ; et si les ennemis de notre salut s'y opposent, souvenons-nous que Marie peut les mettre en fuite, et qu'ils la craignent, selon S. Bonaventure, comme une armée rangée en bataille. Ces malheureux esprits sont des princes de ténèbres ; et comme il n'est rien de plus opposé aux ténèbres que la lumière, il ne faut qu'un rayon de cette aurore naissante pour les mettre en fuite. Mais ce n'est là que le premier effet qu'elle opère à notre égard. Elle en produit un second ; c'est la joie qu'elle fait naître dans nos cœurs.

2° Quelle joie inexprimable l'aurore naturelle ne produit-elle pas dans le monde en y entrant! Le malade, accablé d'insomnie, compte avec impatience toutes les heures d'une nuit fâcheuse, et soupire après l'heureux moment où l'aurore apportera quelque soulagement à son mal. Elle paraît, aussitôt ses douleurs s'apaisent, ses paupières s'appesantissent, et le sommeil qui, jusque-là s'était refusé à ses désirs, semble attendre ce moment pour lui procurer du repos. Le voyageur, obligé pendant la nuit d'interrompre sa marche ou de marcher d'un pas craintif, désire ardemment le retour de l'aurore. Elle se lève, aussitôt la lumière, en éclairant ses pas, dissipe ses frayeurs, et semble lui donner des ailes. Les oiseaux mêmes, après un silence de quelques heures, reprennent, aux approches de l'aurore, leurs harmonieux concerts, et semblent, par la douce variété de leur chant, vouloir nous féliciter de son retour. En un mot, toute la nature se renouvelle à la naissance de l'aurore ; mais que ce renouvellement de la nature est bien peu de chose en comparaison de celui qui se fit en l'ordre de la grâce au jour de la nativité de Marie!

Jusque-là, les hommes, même les plus justes, étaient comme autant de malades qui ne pouvaient trouver ni repos ni situation, et qui soupiraient sans cesse après l'heureux moment où paraîtrait la céleste aurore qui adoucirait leurs maux. Elle

naquit, et le genre humain trouva, ou du moins put se flatter de trouver bientôt le repos qu'il désirait. Jusque-là les hommes étaient comme autant de voyageurs, dont le plus grand nombre, environnés d'épaisses ténèbres, s'égaraient dans leur route, et dont ceux même qui étaient dans le bon chemin n'y marchaient que d'un pas timide, parce qu'ils n'avaient pour se conduire que la faible lueur de quelques étoiles; mais, au lever de notre sainte aurore, ils avancèrent à grands pas dans le chemin de la vertu, et y firent de grands progrès en fort peu de temps. Jusque-là les hommes étaient comme autant d'oiseaux qui, quoique créés pour chanter les louanges de Dieu, avaient presque tous gardé un morne silence; mais l'aurore se montrant, on ne tarda pas à les entendre chanter de divins cantiques; et dans les endroits mêmes où aveuglés par les démons, ils n'avaient célébré jusqu'alors que la gloire de divinités païennes, on les entendit mêler leurs voix à celle des anges pour y célébrer la gloire du véritable Dieu. Voilà les effets que produisit, ou du moins qu'annonça au monde la nativité de Marie. Jugez de là si l'Eglise n'a pas eu raison de l'appeler une aurore naissante. Oui, chrétiens, et ce jour doit être pour nous un jour d'une sainte réjouissance.

Réjouissons-nous donc, et faisons dans l'Eglise, à la naissance de Marie, ce qu'on fait dans ce royaume à la naissance d'un prince. On y donne, comme il est bien juste, des marques de la joie publique, et les sujets les plus fidèles sont ceux qui s'empressent davantage à la témoigner. Imitons cet empressement, mes frères. Oui, fidèles sujets de notre incomparable reine, empressez-vous d'environner son berceau. Ne vous lassez point de dire que Marie est une aurore naissante: *Aurora consurgens.* (*Cant.*, VI, 9.) Ces deux mots suffiront pour justifier votre allégresse et pour vous donner droit de remplir l'air de vos chants les plus mélodieux.

Les enfants des souverains, loin de pouvoir tenir compte des honneurs qu'on leur rend au berceau, ne sont pas même en état de s'en apercevoir. Mais Marie, voyant ceux que vous lui rendrez, vous en récompensera pleinement en vous obtenant du ciel les grâces les plus abondantes; et c'est encore par cet endroit que cette auguste Vierge ressemble parfaitement à l'aurore.

3° L'aurore a, par rapport aux hommes, un troisième effet qui la rend aussi utile qu'elle est agréable. Elle fait assez souvent tomber du ciel une douce rosée qui, pour n'être presque pas aperçue, n'en n'est pas moins féconde. Ce n'est pas l'aurore qui la donne, cette rosée, mais c'est elle qui la procure. Il semble que le ciel la retienne jusqu'à ce que l'aurore le sollicite de la faire descendre. Mais, à son premier aspect, la

rosée tombe, et, en pénétrant insensiblement la terre, elle lui conserve une fraîcheur, sans laquelle on verrait bientôt s'interrompre le mouvement des sucs nourriciers dont les fleurs et les fruits ont besoin pour leur subsistance.

Avant la venue du Messie, le monde spirituel était comme une terre sèche et stérile qui avait un très grand besoin de la rosée céleste ; et c'est ce que demandaient les saints patriarches lorsqu'ils s'écriaient en levant les yeux au ciel : *Rorate, cœli, desuper.* (*Isa.*, XLV, 8.) Cieux, répandez sur nous cette rosée que nous désirons depuis longtemps. Leurs souhaits sont accomplis, chrétiens ; Marie, dans sa naissance, est une aurore qui attire du ciel en terre une sainte rosée, c'est-à-dire la grâce dont son divin Fils est l'auteur. Dieu l'avait promis qu'un temps viendrait où il répandrait du haut des cieux la rosée sur la terre : *Et cœli dabunt rorem suum.* (*Zach.*, VIII, 12.) Il est enfin venu, cet heureux temps. Jusqu'ici, les cieux semblaient être pour nous de bronze et d'airain ; mais l'aurore qui vient de naître va, par ses rayons, en amollir la dureté, et en faire descendre une rosée qui fertilisera nos âmes.

Céleste aurore, imitez à notre égard le divin soleil, dont vous nous annoncez la venue. Il se lève sur les pécheurs et sur les justes. Levez-vous sur tous les hommes. Obtenez aux idolâtres et à tous ceux qui sont encore assis à l'ombre de la mort, la grâce d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Obtenez aux hérétiques et à ceux que le schisme a séparés de notre communion, la grâce de rentrer au plus tôt dans le sein de l'Eglise. Obtenez à ceux qui, catholiques par leur croyance, déshonorent leur foi par leurs mœurs, la grâce de comprendre que, pour se sauver, il ne suffit pas de bien croire, et qu'il faut agir conformément à ce que l'on croit. Voilà, mes chers auditeurs, la rosée spirituelle que nous devons demander à Dieu par l'entremise de Marie.

Au livre des *Juges* (VI, 37), il est écrit que Gédéon demanda au Seigneur et en obtint deux grâces : la première, que la rosée tombât sur une toison qu'il avait étendue dans son champ ; la seconde, qu'elle tombât ensuite sur le champ même où était la toison. Appliquons cette figure à notre sujet. S. Augustin nous en donne l'exemple. Il entend par la toison, le peuple d'Israël, et par le champ, la gentilité. Prions donc Marie de faire descendre la rosée du ciel, d'abord sur le peuple chrétien, qui est le véritable Israël, comme l'appelle S. Paul : *Israel Dei* (*Galat.*, VI, 16.) ; et ensuite sur les gentils, c'est-à-dire sur les idolâtres et les infidèles, qui sont encore en si grand nombre.

Elle le fait, mes frères, par rapport à ceux-ci. Tous les jours nous voyons sortir du milieu de nous des ministres fervents,

qui vont sous ses auspices annoncer la foi dans les Indes, à des peuples dont plusieurs la reçoivent avec une sainte avidité. Mais, hélas ! ne devons-nous pas appréhender que ces progrès de la religion dans l'Inde orientale et occidentale ne soient l'accomplissement de cette prophétie du Sauveur : *Multi venient ex oriente et occidente, et sedebunt cum Abraham, filii autem regni ejicientur foras ?* (*Matth.*, VIII, 11). Ne devons-nous pas craindre que ce ne soit là une de ces substitutions dont on a déjà tant vu d'exemples, et que ce qui se vérifia dans les siècles précédents à l'égard des juifs par rapport aux gentils, à l'égard des Grecs par rapport aux latins, à l'égard des peuples du Nord par rapport au nouveau monde, ne se vérifie dans notre siècle à l'égard de la France par rapport au Tonkin ? Le déisme, le matérialisme, l'irréligion, qui, parmi nous, se glissent insensiblement dans les esprits et dans les cœurs, ne semblent-ils pas nous en menacer ?

Mon Dieu, préservez-nous d'une si funeste catastrophe. Il est vrai que nos péchés méritent cette punition ; mais votre sainte Mère mérite que vous nous fassiez grâce, et c'est par son crédit que nous espérons l'obtenir. En effet, mes frères, l'avantage qu'a la France d'être consacrée à Dieu depuis plus de sept cents ans, semble lui donner un droit spécial aux faveurs du ciel.

Je dis depuis plus de sept cents ans ; et ceci surprendra peut-être quelques-uns d'entre vous, mes chers auditeurs ; car tout le monde sait que Louis XIII, vers le milieu du XVII^e^ siècle, consacra son royaume à la Sainte Vierge ; mais tout le monde ne sait pas qu'un de ses pieux prédécesseurs lui en avait donné l'exemple dès le commencement du XI^e^. Ce fut le roi Robert qui, en l'année 1022, au jour de la nativité de Marie, mit sa personne et ses sujets sous la protection de la Mère de Dieu.

Ainsi, Vierge sainte, un royaume qui, depuis si longtemps, a le bonheur de vous appartenir, en quelque sorte, à titre d'héritage, a, ce semble, plus de droit qu'aucun autre à la céleste rosée ou plutôt à la pluie abondante dont vous êtes la dispensatrice. Aussi, la répandrez-vous sur la France, cette pluie de grâce et de miséricorde : *Pluviam voluntariam segregabis hæreditati tuæ* (*Psal.* LXVII, 10). Vous ne permettrez pas qu'un royaume qui, depuis plus de mille deux cents ans, est le royaume très chrétien, ait le malheur de perdre la foi. Vous lui obtiendrez les plus grandes grâces ; nous vous les demandons pour le religieux monarque qui le gouverne, pour le respectable clergé qui y travaille, et pour tous les habitants qui le composent.

Telles sont, mes chers auditeurs, les prières que nous adres-

sons à Marie pour tous les ordres de l'État ; nous le faisons avec d'autant plus de confiance, qu'eux-mêmes le font tous les ans d'une manière plus solennelle, et qu'il y a dans le royaume un grand nombre de basiliques consacrées à Dieu en l'honneur de cette auguste Vierge.

O France, que vous êtes heureuse de posséder dans votre territoire tant de monuments qui attestent la piété de nos ancêtres envers la reine du ciel. Ne dégénérons pas, mes frères, de cette piété comme héréditaire à la nation, et continuons de rendre célèbres par de pieux pèlerinages tant de vénérables sanctuaires, où nos aïeux et ceux de nos souverains sont venus implorer son assistance.

Nous l'implorons actuellement, Vierge sainte, en vous disant avec l'Église : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix.* Nous nous mettons sous votre protection spéciale, afin d'échapper à tous les dangers qui nous menacent : *A periculis cunctis libera nos semper.* Délivrez-nous du danger de perdre la foi, en nous obtenant un sincère attachement aux décisions de l'Église. Délivrez-nous du danger de perdre la grâce, en nous inspirant une grande horreur du péché. Délivrez-nous du danger de perdre la gloire, en nous procurant une sainte mort qui nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME SERMON

(Discours de S. Alphonse de Liguori *a*.)

Sommaire. — A sa naissance, Marie était déjà parvenue à un prodigieux degré de sainteté, parce que dès le commencement de son existence, Dieu l'avait comblée de grâces, et qu'elle avait fidèlement correspondu à toutes les grâces reçues.

C'est par des fêtes et des démonstrations de joie que les hommes ont coutume de célébrer la naissance de leurs enfants ; mais ils devraient plutôt ne témoigner alors que tristesse et douleur, en considérant le malheur de ces enfants privés de mérite et de raison, infectés du péché, fils de colère, et comme tels condamnés dès le berceau à la souffrance et à la mort. Que de motifs, au contraire, de célébrer par une fête et une joie universelles la naissance de la Sainte Vierge ! Car si petite qu'elle apparaisse par l'âge, Marie n'en est pas moins grande par ses mérites et ses vertus. Oui, la sainteté, et une grande sainteté, était dès lors son apanage.

Mais, pour comprendre quel degré de sainteté Marie apportait avec elle à sa naissance, il faut d'abord considérer com-

(*a*) Traduction du P. Pladys, Rédemptoriste. *Gloires de Marie*, t. II, pages 35 et suiv.

bien fut grande la toute première grâce dont Dieu l'avait enrichie, et ensuite combien fut grande la fidélité qu'elle avait mise tout aussitôt à y correspondre.

PREMIER POINT

LA GRACE DE MARIE SUPÉRIEURE DÈS LE PRINCIPE A CELLE DES SAINTS ET DES ANGES ENSEMBLE. — Pour commencer, disons qu'entre toutes les âmes créées par Dieu, celle de Marie fut certainement la plus belle, et qu'elle est, après l'Incarnation du Verbe, l'œuvre la plus grande et la plus digne de lui que le Tout-Puissant ait faite en ce monde. « Dans Marie, dit S. Pierre Damien, vous voyez un chef-d'œuvre que Dieu seul dépasse [1]. » C'est pourquoi la divine grâce descendit sur Marie, non pas goutte à goutte, comme sur les autres saints, mais, selon la prédiction de David, *comme une pluie abondante sur une toison* [2]. L'âme de Marie, semblable à une toison de laine, absorbait heureusement toute cette pluie de grâces sans en rien perdre. « Car, dit S. Thomas, la Vierge sainte avait absorbé toute la grâce du divin Esprit [3]. » En sorte qu'elle peut s'appliquer cette parole de l'Ecclésiastique : *Ma demeure est dans la plénitude des saints* [4]; « et, comme le lui fait dire S. Bonaventure, en expliquant ce texte : Tandis que les autres saints se contentent de participer aux faveurs de Dieu, moi, je les possède dans toute leur plénitude [5]. » Et S. Vincent Ferrier, envisageant cette sublime sainteté de Marie avant sa naissance, dit : « La bienheureuse Vierge jouissait, dès le sein de sa mère, d'une sainteté supérieure à celle de tous les saints et de tous les anges [6]. »

Et ce n'est pas seulement chaque saint pris à part que la bienheureuse Vierge surpassa dès lors en grâce, mais même tous les saints et tous les anges ensemble, comme le prouve le savant père François Pêpé, de la Compagnie de Jésus, dans son bel ouvrage sur les Grandeurs de Jésus et de Marie. Il ajoute que cette doctrine, si glorieuse à notre Reine, est aujourd'hui admise et même tenue pour certaine par tous les théologiens modernes, comme Carthagena, Suarez, Spinelli, Recupito, Guerra, et beaucoup d'autres, lesquels ont expressément traité ce point, chose que les anciens n'avaient point faite. Il rapporte en outre que le père Martin Guttierez fut envoyé de la part de la divine Mère remercier Suarez d'avoir si

1. Videbis solum Opificem opus istud supergredi. *In Nat. B. V.* s. 1.
2. Sicut pluvia in vellus. *Ps.* LXXI, 6.
3. Virgo Sancta totam sibi hauserat Spiritus gratiam. *Cat. aur.* In Luc. I, 47. — 4. In plenitudine Sanctorum detentio mea. *Eccli.* XXIV, 16.
5. Totum teneo in plenitudine, quod alii Sancti tenent in parte. *De B. V.* s. 3. — 6. Virgo fuit sanctificata super omnes Sanctos et Angelos. *De Nat. B. M.* s. 1.

bien établi les solides raisons sur lesquelles s'appuie cette grave opinion. Enfin, nous apprenons du père Segneri, dans son *Dévot serviteur de Marie*, que toute l'École de Salamanque se déclara pour cette doctrine.

Or, si cette doctrine est certaine et universellement admise, combien aussi cette autre n'est-elle pas probable, à savoir que déjà, dans le premier moment de son immaculée conception, Marie reçut cette grâce, et la reçut bien supérieure à celle de tous les saints et de tous les anges ensemble ? Suarez [1] le soutient fortement, et après lui les pères Spinelli [2], Recupito [3], La Colombière [4]. Mais outre l'autorité des théologiens, il y a deux grandes et solides raisons qui suffisent bien, à elles seules, pour établir notre proposition.

La première raison se prend du choix que Dieu avait fait de Marie pour Mère du Verbe. Car, observe Denis le Chartreux [5], Marie étant entrée, par le fait de son élection, dans un ordre supérieur à celui de toutes les créatures, puisque, selon la réflexion de Suarez [6], la dignité de Mère de Dieu appartient en quelque façon, à l'ordre de l'union hypostatique, il semble fort juste que, dès le premier instant de sa vie, elle ait reçu des grâces d'un ordre supérieur et qui surpassent incommensurablement les faveurs faites à toutes les autres créatures.

Et, en effet, quand la Divinité, dans la sagesse de ses conseils, décréta que le Verbe éternel se ferait homme, en ce même instant une Mère lui fut assignée afin qu'il en reçût la nature humaine ; et cette Mère, c'est cette sainte enfant dont nous célébrons la naissance. « Or, enseigne S. Thomas, le Seigneur donne à chacun une grâce en harmonie avec la mission dont il le charge [7]. » Et S. Paul avait dit auparavant : *Il nous rendit propres à devenir les ministres du Testament Nouveau* [8], pour marquer que les apôtres reçurent de Dieu des grâces proportionnées à la grandeur de leur vocation. Sur quoi S. Bernardin de Sienne proclame « comme une règle invariable dans la sainte théologie, que jamais Dieu ne destine un homme à quelque emploi que ce soit, sans lui donner non seulement les aptitudes, mais encore les grâces nécessaires pour s'en acquitter parfaitement [9]. » Marie était choisie pour devenir la Mère de Dieu, et dès lors, puisque sa grâce devait

1. *De Inc.* p. 2, d. 4, s. 1. — 2. *M. Deip.* c. 4. — 3. *Sign. Præd.* 3. — 4. *Imm. Conc.* s. 1.

5. *De Laud. V.* l. 1-3, *passim.* — 6. *De Inc.* p. 2, d. 1, s. 2.

7. Unicuique a Deo datur gratia secundum hoc ad quod eligitur. P. 3, q. XXVII, a. 5.

8. Qui et idoneos nos fecit ministros Novi Testamenti. II *Cor.* III, 6.

9. Regula firma est in sacra theologia, quod, quandocumque Deus aliquem eligit ad aliquem statum, omnia dona illi dispensat, quæ illi statui necessaria sunt et illum copiose decorant. *Pro Fest. V. M.* s. 10, a. 2, c. 1.

correspondre à l'immense et sublime dignité pour laquelle Dieu la réservait, il fallait que la main divine l'ornât tout de suite d'une grâce immense et d'un ordre supérieur à celle de tous les hommes et de tous les anges. Tel est l'enseignement de tous les théologiens à la suite de S. Thomas. « La Vierge, dit le Docteur angélique, fut choisie pour être la Mère de Dieu : nul doute en conséquence que Dieu ne l'ait, par sa grâce, élevée à la hauteur de cette dignité [1]. » Bien avant donc que Marie devînt Mère de Dieu, elle fut, par le privilège d'une sainteté très parfaite, mise à même de remplir cette sublime fonction. C'est encore ce qu'enseigne S. Thomas : « Il y eut dans la bienheureuse Vierge comme une perfection préparatoire, qui la rendit elle même capable d'être la Mère du Christ, et qui nous révèle à tous la mesure de sa première sanctification [2]. » Et plus haut, expliquant en quel sens l'Ange proclame Marie *pleine de grâce*, *plena gratia*, le saint Docteur avait dit que dans ces paroles il ne s'agit pas de la plénitude de la grâce prise en elle-même. De fait, la grâce dans Marie n'a pas atteint toute l'excellence possible ; et même dans Jésus-Christ, remarque encore le saint Docteur, si grande qu'ait été la grâce habituelle, la Toute-puissance divine aurait pu à la rigueur en créer une plus excellente ; seulement, Dieu lui-même ne pouvait assigner à la grâce du Christ une plus noble fin que l'union personnelle avec le Verbe. Or c'est à cette fin que la grâce du Christ répondait, selon l'ordre de la divine sagesse, et qu'elle empruntait sa perfection [3]. « Telle est, ajoute S. Thomas, la grandeur de la puissance divine, qu'après avoir répandu trésors sur trésors, il lui reste toujours de quoi faire de nouvelles faveurs. A la vérité, la capacité naturelle que possède la créature de recevoir les dons de Dieu, est limitée, en sorte qu'elle peut se trouver entièrement remplie ; néanmoins cette capacité, en temps qu'elle est aux ordres de Dieu, ne connaît pas de limites, puisque Dieu peut toujours la combler davantage en l'élargissant toujours de plus en plus [4]. » Et maintenant, pour reprendre notre sujet, à considérer la grâce en elle-même, la Sainte Vierge n'en eut pas la plénitude ; mais, à la

1. Virgo fuit electa ut esset Mater Dei ; et ideo non est dubitandum quin Deus, per suam gratiam, eam ad hoc idoneam reddidit.

2. In Beata Virgine fuit perfectio quasi dispositiva, per quam reddebatur idonea ad hoc quod esset Mater Christi, et hæc fuit perfectio sanctificationis. P. 3, q. XXVII, a. 4-5.

3. Virtus divina, licet possit facere aliquid majus et melius quam sit habitualis gratia Christi, non tamen posset facere quod ordinaretur ad aliquid majus quam sit unio personalis ad Filium unigenitum a Patre, cui unioni sufficienter correspondet talis mensura gratiæ, secundum definitionem divinæ Sapientiæ. P. 3, q. VII, a. 12.

4. Potentia naturalis ad recipiendum potest tota impleri, potentia obedientiæ non potest impleri. *De Ver.* q. XXIX, a. 3, ad 3.

considérer dans Marie, Marie en fut pleine, parce qu'elle eut une grâce immense, entièrement suffisante et proportionnée à sa sublime dignité ; et ainsi se trouvait-elle capable de devenir la Mère d'un Dieu. « La bienheureuse Vierge, dit à ce sujet S. Thomas, est *pleine de grâce*, non pas que, considérée en elle-même, la grâce eût toute son excellence possible et obtînt tous les effets qu'elle peut avoir. Quand on proclame Marie *pleine de grâce*, c'est par rapport à la personne elle-même de Marie ; et, en effet, elle avait la grâce que réclamait cette dignité de Mère de Dieu à laquelle Dieu la destinait [1]. » De là cette règle posée par Benoît Fernandez que « pour comprendre l'excellence de la grâce communiquée à Marie, il faut la mesurer sur sa dignité de Mère de Dieu [2]. »

C'est donc en toute vérité que David place au sommet des plus hautes montagnes les fondements de cette sainte cité de Dieu : *Ses fondements sont établis sur les saintes montagnes* [3] ; c'est-à-dire que la Sainte Vierge devait, à elle seule, dès le commencement de sa vie, être plus élevée en perfection que tous les saints ensemble à la fin de leur carrière ; et, comme ajoute le Roi-Prophète, *le Seigneur aime les portes de Sion plus que tous les pavillons de Jacob* [4]. Et la raison qu'en donne encore David, la voici : *L'homme est né dans elle* [5]. Le Verbe devant donc se faire homme dans le sein virginal de Marie, il convenait que Dieu, en la créant, lui donnât une grâce correspondante à la dignité d'une Mère de Dieu.

Telle est aussi la pensée du prophète Isaïe quand il représente la maison du Seigneur, c'est-à-dire la bienheureuse Vierge, comme une montagne qui s'élève par dessus toutes les autres et vers laquelle affluent toutes les nations pour participer aux miséricordes de Dieu. *Il arrivera dans les derniers jours que la montagne préparée pour la demeure du Seigneur sera établie sur la cime des montagnes, et elle sera élevée au-dessus des collines et tous les peuples y afflueront* [6]. « Marie, dit S. Grégoire, est une montagne placée sur les plus hauts som-

1. Beata Virgo est plena gratia, non ex parte ipsius gratiæ, quia non habuit gratiam in summa excellentia qua potest haberi, nec ad omnes effectus gratiæ ; sed dicitur fuisse plena gratia per comparationem ad ipsam, quia scilicet habebat gratiam sufficientem ad statum illum ad quem erat electa a Deo, ut esset Mater Unigeniti, ejus. P. 3, q. VII, a. 10.

2. Est igitur dignitas Matris Dei regula, per quam metiendum est quidquid Virgini ab eo collatum credimus.

3. Fundamenta ejus in montibus sanctis. *Ps.* LXXXVI. 1.

4. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

5. Homo natus est in ea.

6. Et erit in novissimis diebus præparatus mons Domus Domini in vertice montium, et elevabitur super colles ; et fluent ad eum omnes gentes. *Is.* II, 2.

mets ; car sa sublimité éclate par dessus tous les saints [1] » « C'est elle, ajoute S. Jean Damascène, cette *montagne sur laquelle le Seigneur s'est complu à placer sa demeure* [2]. »

L'Écriture sainte la nomme dans le même sens le Cyprès planté sur la montagne de Sion, le Cèdre élevé sur le Liban, l'Olivier toujours en fleurs, l'Unique comme le soleil [3], « car, remarque S. Pierre Damien, de même que la splendeur du soleil surpasse celle des étoiles, au point de les reléguer dans l'ombre, ainsi la sainteté de l'auguste Vierge Mère éclipse les mérites de tous les saints en général et de chacun en particulier [4] ! » « Puisque Marie s'éleva si haut dans la sainteté, conclut fort bien S. Bernard, il ne convenait pas à Dieu d'avoir une autre Mère que Marie, et il ne convenait pas à Marie d'avoir un autre Fils que Dieu [5]. »

La seconde raison par laquelle on prouve que Marie, au premier instant de son existence, surpassait en sainteté tous les saints ensemble, se prend de ce grand office de Médiatrice des hommes dont elle se trouvait dès lors investie ; c'est donc dès le premier moment de sa vie qu'elle dut recevoir un plus riche capital de grâces que tous les hommes ensemble.

On sait avec quelle unanimité les Pères et les théologiens décernent à Marie ce titre de Médiatrice, parce que, en vertu de ses puissantes supplications et de son mérite de congruité, elle obtint pour le monde perdu le grand bienfait de la Rédemption et procura le salut à tous les hommes. Nous disons *mérite de congruité* ; car Jésus-Christ seul est notre Médiateur par voie de justice ou, comme parle l'Ecole, par mérite de *condignité*, puisque ses mérites, qu'il offrit au Père éternel pour notre salut, furent agréés à titre de justice. Marie, au contraire, ne fut qu'une Médiatrice de grâce par voie de simple intercession et par mérite de congruité : car ses mérites, qu'elle offrit à Dieu pour le salut de tous les hommes, comme disent les théologiens, d'après S. Bonaventure, Dieu ne les reçut que par faveur et en union avec les mérites de Jésus-Christ. « Sa main, dit en conséquence Arnauld de Chartres, s'unit, dans l'œuvre de notre salut, à la main de Jésus Christ [6]. » Et Richard de Saint-Victor : « Elle désira, demanda et obtint le salut de

1. Mons quippe in vertice montium fuit, quia altitudo Mariæ supra omnes Sanctos refulsit. *In I Reg.* I.

2. Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo. *Ps.* LXVII, 17.

3. *Eccli.* XXIV, 17, 18. *Cant.* VI, 9.

4. Siderum rapit positionem, ut sint quasi non sint ; sic Virgo merita singulorum et omnium titulos antecedit. *In Assumpt.*

5. Neque enim filius alius Virginem, nec Deum decuit partus alter. *In Assumpt.* S. 4.

6. Cum Christo communem in salute mundi effectum obtinuit. *De Laud. B. M.*

tous ; que dis-je ? le salut de tous s'opéra par elle [1]. » En sorte que jamais aucun saint ne reçut du ciel une seule grâce, un seul don de vie éternelle, si ce n'est par l'entremise de Marie.

C'est bien là ce que l'Eglise veut nous faire comprendre lorsque, pour la gloire de cette divine Mère, elle lui applique ces paroles de l'Eclésiastique : *En moi est toute grâce de voie et de vérité* [2] ; il est dit : *de voie,* parce que Marie nous dispense toutes les grâces nécessaires pour le voyage de la vie ; *de vérité,* parce que Marie fait descendre sur nous les lumières de la vérité. Et ces autres paroles : *J'ai en moi toute espérance de vie et de vertu* [3] ; et d'abord *de vie,* parce que nous espérons obtenir, au moyen de Marie, la vie de la grâce ici-bas et celle de la gloire dans le ciel ; ensuite *de vertu,* parce que, avec Marie, on acquiert les vertus et particulièrement les trois vertus théologales, qui forment la base principale de la sainteté. Et enfin ces paroles-ci : *Moi, je suis la Mère du pur amour, et de la crainte, et de la science, et de la sainte espérance* [4]. Oui, Marie intercède pour ses serviteurs et elle leur obtient les dons du divin amour, de la crainte filiale, de la céleste lumière, de la sainte espérance. « Gloire donc, s'écrie S. Bernard, en nous montrant l'Eglise tout entière d'accord à proclamer Marie l'universelle Médiatrice de notre salut, gloire à Celle qui retrouva la grâce, obtint notre salut et restaura les siècles ! Ainsi chante l'Eglise et ainsi m'apprend-elle à chanter en l'honneur de Marie [5]. »

Pourquoi, se demande S. Sophrone, patriarche de Jérusalem, l'archange Gabriel, en saluant Marie, lui dit-il : *Je vous salue, ô pleine de grâce ?* « C'est, répond le saint, parce que, à toutes les autres âmes, la grâce ne se donne qu'avec mesure, tandis que Marie la reçut pleine et entière [6]. » Elle en reçut ainsi la plénitude, précisément afin d'être ensuite à même d'accomplir avec honneur sa fonction de Médiatrice entre les hommes et Dieu ; et, comme le lui dit le pieux Basile de Séleucie, « s[alut], ô vous qui êtes pleine de grâce et par conséquent digne Médiatrice entre Dieu et les hommes [7]. » « Car, remarque S.

1. Omnium salutem desideravit, quæsivit, obtinuit; imo salus omnium per ipsam facta est. *In Cant.* c. 26.

2. In me gratia omnis viæ et veritatis. — 3. In me omnis spes vitæ et virtutis.

4. Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. *Eccli.* XXIV, 24.

5. Magnifica gratiæ Inventricem, Mediatricem salutis, Restauratricem sæculorum. Hæc mihi de illa cantat Ecclesia, et me eadem docuit decantare. *Epist.* 174.

6. Bene « Plena, » quia cæteris per partes præstatur, Mariæ vero se tota infudit plenitudo gratiæ. *De Assumpt.*

7. « Ave, gratia Plena! » propterea Deum inter et homines Mediatrix intercedens. *In Annunt.*

Laurent Justinien, à moins d'être tout entière remplie de la divine grâce, comment la très sainte Vierge aurait-elle pu devenir l'échelle du paradis, l'avocate du monde, et la vraie, la parfaite Médiatrice des hommes et de Dieu [1]? »

De tout cela se dégage bien clairement la preuve de notre seconde assertion. Si Marie, en sa qualité de Mère future de notre commun Rédempteur, reçut dès le principe l'office de Médiatrice en faveur de tous les hommes, sans même excepter les saints, il a fallu de toute nécessité que, dès le principe aussi, elle reçût une grâce supérieure à celle de tous les hommes, sans excepter les saints, pour lesquels elle devait intercéder.

Mais je veux m'expliquer plus clairement: Si Marie devait, en intercédant pour tous les hommes, les rendre chers au cœur de Dieu, elle avait besoin d'être elle-même plus sainte et plus agréable à Dieu que tous les hommes ensemble. Quel moyen sans cela qu'elle pût intercéder pour tous? Nul doute que, pour implorer avec succès la compassion du prince en faveur de ses vassaux, il ne faille absolument être soi-même plus avant dans les bonnes grâces du prince que n'importe quel autre de ses sujets. « En conséquence, conclut S. Anselme, si Marie a mérité de devenir la très digne Réparatrice du monde perdu, c'est parce que sa pureté et sa sainteté surpassèrent la sainteté et la pureté de toutes les créatures [2]. »

Oui, dira quelqu'un, Marie fut la Médiatrice des hommes, mais comment peut-on l'appeler aussi la Médiatrice des anges? Bon nombre de théologiens enseignent que Jésus-Christ mérita même aux anges la grâce de la persévérance: dans ce cas, de même que Jésus-Christ fut leur Médiateur par mérite de condignité, ainsi la Sainte Vierge fut leur Médiatrice par mérite de congruité, en ce sens qu'elle a par ses prières hâté la venue du Rédempteur. Au moins faut-il dire qu'en obtenant, à titre de congruité, d'être choisie pour la Mère du Messie, elle mérita que les vides causés par la chute des démons, fussent remplis ; en sorte qu'à tout le moins elle mérita aux anges cette gloire accidentelle de voir leurs ruines réparées. C'est, dit en conséquence Richard de Saint-Victor, à la créature angélique comme à la créature humaine que s'intéressa Marie: elle releva les ruines des anges et elle rétablit les hommes dans les bonnes grâces de Dieu [3]. Et S. Anselme

1. Quomodo non est Maria plena gratia, quæ effecta est paradisi Scala, Interventrix mundi, Dei et hominum verissima Mediatrix. *De Annunt.*

2. Pura sanctitas pectoris ejus, omnis creaturæ puritatem sive sanctitatem transcendens, promeruit ut Reparatrix perditi orbis dignissime fieret. *De Excell. V.* c. 9.

3. Utraque creatura per hanc reparatur : et Angelorum ruina per hanc restaurata est, et humana natura reconciliata. *In Cant.* c. 23.

l'avait déjà dit : « Par Marie tout est rentré dans l'ordre primitif, tout a été réparé [1]. »

Médiatrice des hommes, Mère future du Rédempteur, voilà donc ce qu'était cette céleste enfant, et voilà pourquoi, dès le premier moment de son existence, elle reçut une grâce supérieure à celle de tous les saints ensemble. Aussi, quel ravissant spectacle offrait au ciel et à la terre cette âme si pure et si sainte, même avant que Marie eût fait son apparition sur la terre. Elle était la créature sur laquelle s'arrêtaient avec le plus de complaisance les regards de Dieu ; et dès lors, élevée au comble de la grâce et du mérite, elle pouvait s'écrier dans son bonheur : *Alors que je ne faisais que de naître, déjà je plaisais au Très-Haut* [2]. Elle était en même temps la créature la plus embrasée d'amour pour Dieu ; et elle l'aimait comme jamais personne ne l'avait encore aimé. De telle sorte que si Marie avait reçu le jour immédiatement après son immaculée conception, on aurait admiré dans elle une plus grande richesse de mérites et une plus sublime sainteté que dans tous les saints réunis. Et maintenant, elle apparaît à la lumière du jour, après s'être acquis tant de mérites durant les neuf mois passés dans le sein de sa mère : quelle sainteté par conséquent ne devons-nous pas lui reconnaître ?

Arrivons donc à notre second point et voyons combien fut grande la fidélité avec laquelle Marie ne cessa de correspondre aux grâces de Dieu.

SECOND POINT

Fidélité de Marie a correspondre aux graces divines. — Qu'on le remarque bien, dit un savant auteur, le père de La Colombière [3], ce n'est pas une simple opinion, mais le sentiment de tout le monde, que Marie, encore dans le sein de sa mère, reçut, en même temps que la grâce sanctifiante, le parfait usage de la raison, joint aux plus vives lumières divines en rapport avec la richesse de sa grâce sanctifiante. Dès lors nous pouvons regarder comme certain qu'à partir du moment où sa sainte âme entra dans son corps virginal, Marie s'éleva, éclairée qu'elle était des rayons de la divine sagesse, à la science la plus sublime : vérités éternelles, beauté des vertus, et plus particulièrement l'infinie bonté de son Dieu, elle comprit tout ; et elle vit également combien ce Dieu mérite d'être aimé de tout le monde et combien elle-même surtout devait l'aimer par reconnaissance pour les privilèges in-

1. Cuncta per hanc Virginem in statum pristinum revocata sunt et restituta. *De Excell. V.* c. 2.
2. Cum essem parvula, placui Altissimo. *Offic. B. V.* resp. 2.
3. *Imm. Conc.* s. 2.

signes dont il l'avait enrichie alors que, de préférence à toutes les autres créatures, il la préservait de la souillure du péché originel, répandait sur elle la plénitude de sa grâce, et la destinait à devenir la Mère du Verbe et la Reine de l'univers.

Dès ce moment donc la Sainte Vierge, toute ravie en Dieu, coopéra sans le moindre retard à toute l'activité de la grâce, faisant ainsi dès le principe fructifier fidèlement ce grand capital de grâces qu'elle avait reçu. Aussi, appliquée tout entière à se complaire dans la divine bonté et à lui consacrer son cœur, elle aima Dieu dès lors de toutes ses forces et elle continua de l'aimer toujours ainsi durant les neuf mois qui précédèrent sa naissance, sans cesser un seul instant de s'unir toujours plus intimement à lui par de fervents actes d'amour. Exempte de la faute originelle, et par conséquent à l'abri de toute affection terrestre, de tout mouvement désordonné, de toute distraction, de toute opposition des sens, rien ne l'empêchait de s'avancer toujours davantage dans l'amour de Dieu ; que dis-je? ses sens eux-mêmes étaient d'accord avec son âme bénie pour s'élancer vers Dieu ; et c'est ainsi qu'elle allait en toute liberté et sans relâche, aspirant toujours à Dieu, l'aimant toujours et ne cessant pas un instant de l'aimer toujours davantage.

Voilà pourquoi, se comparant au platane que les eaux arrosent sans cesse, Marie dit d'elle-même : *Je suis comme un platane élevé sur le bord de l'eau* [1]. Elle fut vraiment ce bel arbre, planté par la main de Dieu et qui grandit toujours au courant des grâces divines. *Je suis*, dit-elle encore, *comme une vigne et j'ai produit des fruits d'une suave odeur* [2]. Sans doute, elle fut devant tout le monde d'une admirable humilité, mais surtout, à l'exemple de la vigne, elle progressa toujours, selon ce proverbe : la vigne va toujours croissant [3]. En effet, les autres arbres, comme l'oranger, le mûrier, le poirier, ne parviennent qu'à une hauteur déterminée ; mais la vigne ne s'arrête jamais, et elle s'élève aussi haut que l'arbre auquel elle s'appuie. C'est ainsi que la Sainte Vierge s'éleva toujours de vertus en vertus ; et c'est ainsi que S. Grégoire le Thaumaturge, s'adressant à elle-même, lui dit : « Salut, ô vigne toujours en fleurs [4] » et toujours unie à Dieu, votre unique appui! Et de quelle autre que de Marie l'Esprit saint parle-t-il quand il dit : *Quelle est celle-ci qui monte du désert, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé* [5] ? « Oui,

1. Quasi platanus exaltata sum juxta aquam. *Eccli.* XXIV, 19.
2. Ego quasi vitis. *Ibid.* 23. — 3. Vitis nullo fine crescit.
4. Ave, Vitis semper vigens! *In Ann.* hom. 1.
5. Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super Dilectum suum? *Cant.* VIII, 5.

dit S. Ambroise, c'est bien Marie qui monta sans cesse, appuyée qu'elle était sur le Verbe de Dieu, comme le cep de vigne enlacé autour d'un grand arbre [1]. »

PRODIGIEUSE AUGMENTATION DE MÉRITES. — D'après un bon nombre de graves théologiens, chaque fois qu'une âme en possession d'une certaine habitude de vertu, correspond fidèlement aux grâces actuelles de Dieu, elle produit alors un acte dont l'intensité égale l'habitude déjà existante ; tellement qu'elle acquiert chaque fois un nouveau mérite qui, se trouvant égal au mérite antérieur, double la somme totale de ses mérites. Les théologiens ne doutent pas qu'il ne se soit fait dans les anges, avant leur admission au ciel, un tel accroissement de mérites. Si les anges eurent ce privilège, qui donc osera le refuser à la divine Mère, soit pour tout le temps de sa vie, soit en particulier pour celui qu'elle passa dans le sein de sa mère, et durant lequel sa correspondance aux grâces de Dieu se maintint avec une fidélité certainement supérieure à celle des anges ? La bienheureuse Vierge passa donc tout ce temps à doubler incessamment cette grâce si sublime qu'elle avait reçue dès le principe ; car à chaque instant elle y correspondit de toutes ses forces et avec toute sa perfection acquise ; et ainsi chacun de ses actes doublait de minute en minute la somme de ses mérites. De sorte que si dans le premier moment elle avait mille degrés de grâce, elle en eut deux mille l'instant d'après, quatre mille à la troisième minute, huit mille à la quatrième, seize mille à la cinquième, et trente-deux mille à la sixième. Avec ce chiffre de trente-deux mille nous ne sommes qu'au sixième instant de son existance : multipliez ainsi pour une journée entière : multipliez pour neuf mois ; et puis voyez quels trésors de grâces, de mérites et de perfections Marie dut apporter avec elle à sa naissance.

Réjouissons-nous donc avec cette incomparable Enfant qui vient au monde si sainte, si chère à Dieu, si pleine de grâces. Et ne nous réjouissons pas seulement pour elle, mais aussi pour nous ; car ce n'est pas seulement pour sa propre gloire, c'est encore pour notre bien que Marie naît ainsi toute pleine de grâces. S. Thomas découvre, en effet, dans la Sainte Vierge une triple plénitude de grâces. Marie fut pleine de grâce d'abord en son âme, de telle sorte que, dès le premier instant de son existence, sa sainte âme fut tout entière à Dieu. Elle fut ensuite pleine de grâce en son corps, afin que de sa chair virginale elle revêtit dignement le Verbe éternel. Troisièmement, elle fut pleine de grâce pour notre commun

1. Hæc est quæ ascendit, ita ut inhæreat Dei Verbo sicut vitis propago. *De Isaac et an.* c. 5.

avantage, afin de nous faire part à tous de ses richesses, et, comme dit S. Thomas, « pour répandre la grâce sur tous les hommes [1]. » Il y a des saints, ajoute le Docteur angélique, dont la grâce est tellement abondante qu'elle suffit pour les sauver eux-mêmes et beaucoup d'autres encore, mais non pas tous les hommes : c'est dans Jésus et Marie seulement que la grâce se trouva d'une abondance à nous sauver tous ; et, pour citer ses propres paroles, « le comble de la grandeur consiste à posséder une grâce qui puisse suffire au salut de tous : tel est précisément le privilège de Jésus-Christ et de la bienheureuse Vierge [2]. » En conséquence, ce que S. Jean dit de Notre-Seigneur : *Tous nous avons reçu de sa plénitude* [3] ; les saints le disent également de Notre Dame. « Pleine de grâce, s'écrie S. Thomas de Villeneuve, elle communique de sa plénitude à tous les hommes [4] » « Tellement, dit S. Anselme, qu'il n'est personne à qui Marie ne fasse part de sa plénitude ; et, s'écrie-t-il, où trouvera-t-on dans l'univers un seul homme qui ne doive rien à la bonté de Marie, un seul qui reste étranger à sa miséricorde [5] ? »

Nécessité du recours a marie. — Sans doute, et il faut bien le remarquer, nous ne recevons pas la grâce de Marie comme de Jésus : Jésus est l'auteur de la grâce, Marie en est la dispensatrice ; Jésus est notre Sauveur, Marie notre avocate ; Jésus est la source, Marie le canal de tous les biens. « Aussi, dit S. Bernard, le Seigneur a constitué Marie comme un aqueduc où sont renfermées toutes les miséricordes qu'il veut dispenser aux hommes, et il a déposé dans elle la plénitude de ses grâces, afin que chacun vienne y prendre sa part des bénédictions divines. » En conséquence, le Saint presse tous les hommes de bien considérer quels témoignages d'amour Dieu veut qu'on rende à cette auguste Vierge ; car il lui a confié tout le trésor de ses grâces, et nulle part on ne rencontre ni espérance, ni grâce, ni salut, aucun bien dont on ne doive lui être reconnaissant, attendu que toute faveur descend du ciel par les mains et grâce à l'intercession de notre très aimante Reine. Voici les admirables paroles du saint Docteur : « Considérons avec quelle tendresse de dévotion Dieu veut que nous honorions Marie, puisqu'il a placé dans elle la plé-

1. Fuit etiam gratia plena, quantum ad refusionem ad omnes homines.
2. Sed quando quis haberet tantum quod sufficeret ad salutem omnium, hoc esset maximum ; et hoc est in Christo et in Beata Virgine. *Exp. in Sal. Ang.*
3. Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus. *Jo.* I, 16.
4. Gratia plena, de cujus plenitudine accipiunt universi. *De Ann.* conc. 3.
5. Ita ut nullus sit, qui de plenitudine gratiæ Virginis non sit particeps. Quis unquam reperitur, cui Virgo propitia non sit ? Ad quem ejus misericordiæ non se extendunt ? Paciucch. *In Salut. Ang.* exc. 15.

nitude de tous ses biens, en sorte que s'il est pour nous un rayon d'espérance, une lueur de salut, nous l'attribuions à la bonté de Marie [1]. »

Malheureuse l'âme qui, par sa négligence à prier la Sainte Vierge, se ferme ce canal de la grâce! Quand Holopherne voulut réduire les habitants de Béthulie, *il ordonna*, dit la sainte Ecriture, *qu'on coupât les aqueducs* [2]. Telle est aussi la tactique du démon pour s'emparer d'une âme : il lui fait abandonner la dévotion envers la très sainte Vierge. Ce canal une fois fermé, l'âme perdra facilement la lumière de Dieu, la crainte du Seigneur, et enfin le salut éternel.

1. Plenus Aquæductus, ut accipiant cæteri de plenitudine, sed non plenitudinem ipsam. Intueamini quanto devotionis affectu a nobis eam voluerit honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria; ut proinde, si quid spei in nobis est, si quid salutis, ab ea noverimus redundare. *De Aquæd.*

2. Incidi præcepit aquæductum illorum. *Jud.* VII, 6.

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

Concepit Anna, et peperit. (I *Reg.* I, 20.)
Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israël. (*Numer.* XXIV, 17.)
Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. (*Isaï.* XI, 11.)
Ipsa est mulier quam præparavit Dominus filio Domini mei (*Genes.* XXIV, 44.)
Benedicentur in semine tuo omnes tribus terræ. (*Genes.* XXII, 18.)
Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens. (*Cantic.* VI, 9.)
Creavit Dominus novum super terram, fœmina circumdabit virum. (*Jerem.* XXI, 22.)
Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (*Isaïæ*, VII, 14.)
Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. (*Proverb.* VIII, 23.)
Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram,... ante colles ego parturiebar. (*Ibid.* 25.)
Ab initio et ante sæcula creata sum. (*Eccli.* XXIV, 14.)
Radicavi in populo honorificato. (*Ibid.* 16.)
Ego ex ore Altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam. (*Ibid.* XXIV, 5.)
Generationem ejus quis enarrabit? (*Isaï.* LIII, 8.)
Fons parvus crevit in fluvium, et in lucem solemque conversus est. (*Esther.* X, 6.)
Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis. (*Cantic.* VII, 1.)
Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (*Proverb.* XXXI, 29.)
Liber generationis Jesu Christi. (*Matth.* I, 1.)
Jacob genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus. (*Matth.* I, 16.)
Evangelizo vobis gaudium magnum. (*Luc.* II, 10.)
Sapientia ædificavit sibi domum. (*Proverb.* IX, 1.)
Nativitas tua, Dei genitrix virgo, gaudium annuntiavit universo mundo. (*Ut canit Ecclesia.*)
Gloriosæ Virginis Mariæ ortum dignissimum recolamus, quæ genitricis Dei dignitatem obtinuit. (*Eadem.*)
Nativitatem hodiernam perpetuæ Virginis genitricis Dei solemniter celebremus. (*Eadem.*)

Anne conçut et mit au monde un fils.
Une étoile sortira de Jacob, et un rejeton s'élèvera d'Israël.
Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine.
C'est celle que le Seigneur a destinée au fils de mon maître.
Toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous.
Qui est celle qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève?
Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige, une femme environnera un homme.
Une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel.

J'ai été établie dès l'éternité, et dès le commencement, avant que la terre fût créée.
Les abîmes n'étaient point encore que j'étais déjà conçue, j'étais enfantée avant les collines.
J'ai été créée dès le commencement, et avant les siècles.
J'ai pris racine dans le peuple que Dieu a honoré.
Je suis sortie de la bouche du Très-Haut; je suis la première-née de toutes les créatures.
Qui pourra dire sa génération?

Une petite fontaine est devenue un fleuve, et s'est changée en lumière et en soleil.
Que vos démarches sont belles, ô fille du Prince!
Plusieurs filles ont amassé des richesses, mais vous les avez surpassées.

Livre de la génération de Jésus-Christ.

Jacob fut père de Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus.
Je vous annonce une grande joie.

La sagesse s'est bâti une maison.

Votre naissance, ô Vierge mère de Dieu a donné la joie à tout le monde.

Souvenons nous de l'illustre naissance de la glorieuse Vierge, qui a été honorée de la dignité de mère de Dieu.
Célébrons en ce jour, avec toute la solennité possible, la naissance de la sainte et perpétuelle Vierge mère de Dieu.

PENSÉES ET PASSAGES DES SS. PÈRES

Omnem electæ creaturæ altitudinem electionis suæ dignitate transcendit. (S. Greg. *in cap.* I *lib.* I *Regum.*)

Certabant sæcula quodnam ortu Virginis gloriaretur. (S. Joan. Damasc. Orat. *de Nativ. Virginis.*)

Vaticinium prophetarum. (S. Hieron. *in Mich.* VI.)

Summa divinorum oraculorum. (S. Andreas Cretensis.)

Pignus promissionis, et genitale votum nascituri Dei. (S. Joan. Damasc. Orat. I *de Nat. Virg.*)

Vitam naturâ præstantiorem habebis, ô beata Maria : non tibi ipsi, neque tui ipsius causâ progenita es ; quocirca Deum habebis ob quem in lucem prodisti. (*Id.* Orat. I *de Nat. Virgin.*)

Oportebat eam (*Virginem*) in lucem edi, quæ rerum omnium conditarum primogenitum paritura erat. (*Id. Ibid.*)

Nullus in superbiam de gloriâ parentum elevetur ; sed considerans progenitores Domini, reprimet mentis tumorem et de solis virtutibus glorietur. (S. Chrysost. Homil. 3 *in Matth.*)

In nativitate Virginis felix Christi est inchoata nativitas. (S. Ildephonsus, serm. 3 *de Nativit. Virginis.*)

Hodie nata est illa per quam omnes renascimur. (S. Petrus Damian. serm. *de Nat.*)

Opus quod solus artifex supergreditur. (*Id.*)

Sicut aurora finis præteritæ noctis est, sic nativitas Virginis finis dolorum et consolationis fuit initium. (Rupertus, lib. 6 *in Cantic.*)

Non enim beata Virgo festis laudibus nascens honoraretur nisi sancta nasceretur. (S. Bernardus.)

Per arcam octo tantum animæ salvantur, per Mariam omnes ad æternam vitam vocantur. (*Idem.*)

Quid sidereum micat in generatione Mariæ ? Plane quod ex regibus orta, quod ex semine Abrahæ, quod generosâ ex stirpe David. (*Id.* serm. *in cap.* XII *Apoc.*)

Longe ante patribus est cœlitus repromissa, mysticis præfigurata miraculis, oraculis annunciata propheticis. (*Idem.*)

Ipsa est stella ex Jacob orta, cujus

L'élection de Marie surpasse en excellence celle de tous les prédestinés.

Tous les siècles semblaient disputer à qui aurait la gloire de voir l'heureuse naissance de la Vierge.

C'est celle que les oracles des prophètes ont prédite et annoncée.

C'est l'abrégé et le sommaire des divins oracles.

La naissance de cette Vierge est le gage des promesses divines, et comme un vœu de la future naissance d'un Dieu.

Vous avez, ô bienheureuse Vierge, une vie bien au-dessus de la vie naturelle : ce n'est ni pour vous, ni à cause de vous que vous êtes venue au monde ; vous posséderez le Dieu pour lequel vous avez été créée.

Il fallait qu'elle vînt au monde comme la première-née des créatures, parce qu'elle devait enfanter le premier-né de tous les ouvrages de Dieu.

Que personne ne s'élève, et ne s'enorgueillisse de la gloire de ceux qui lui ont donné la naissance ; mais en considérant les ancêtres du Sauveur, qu'il réprime cette enflure, et ne se fasse honneur que de ses vertus propres.

L'heureuse naissance de Jésus-Christ a commencé dans la Nativité de la Sainte Vierge.

En cet heureux jour est née celle par laquelle nous renaissons tous.

C'est un ouvrage que celui-là seul qui en est l'ouvrier surpasse en excellence.

Comme l'aurore est la fin de la nuit qui est passée, de même la naissance de la Vierge a été la fin de nos maux et le commencement d'une véritable consolation.

On ne célébrerait pas avec tant de pompe et de louanges la fête de la Nativité de la bienheureuse Vierge, si elle n'était née sainte.

Il n'y eut que huit personnes sauvées par le moyen de l'arche ; mais par le moyen de Marie tous les hommes sont appelés à la vie éternelle.

Quel est cet éclat plus vif que celui des astres, lequel relève la naissance de Marie ? C'est sans doute parce qu'elle tire son origine des rois de Juda, de la race d'Abraham et de la famille de David.

Cette Vierge sainte a été promise à nos pères, figurée par des ouvrages miraculeux, et annoncée par les oracles des prophètes.

C'est cette étoile, née de Jacob, qui

radius universum mundum illuminat, cujus splendor et in supernis refulget, et inferos penetrat, ac terras etiam perlustrat. (*Id.* serm. *super Missus est.*)

Tanta gratia Virgini data est, quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est. (S. Bernardinus Senensis.)

A Mariâ vita ipsa vere in mundum introducta est ut viventem pariat, et sit mater Maria viventium. (S Epiph., *adversus hæreses.*)

Eva hominibus causam mortis attulit, per eam quippe mors intravit in mundum; Maria vero vitæ causam præbuit, per quam vita nobis nata est. (*Id. Ibid.*)

Pretiosum hodie munus cœlum nobis largitus est, ut dando et accipiendo, felici amicitiarum fœdere, copularentur humana divinis, terrena cœlestibus, ima summis. (S. Bernard, serm. *de Assumpt.*)

Dei genitricis natalem complectamur, per quam mortalium genus redintegratum est, per quam primigeniæ matris Evæ mœror in lætitiam mutatus est. (S. Joan. Damasc. *in natali B. Virginis.*)

éclaire tout l'univers de ses rayons : qui fait éclater sa splendeur jusque dans le ciel, qui pénètre jusqu'aux enfers, qui étend sa clarté par toute la terre.

Marie a reçu autant de grâces qu'il pouvait en être donné à une pure créature.

C'est par Marie que la vie est entrée en ce monde, pour qu'elle donnât la vie aux hommes, et fût la mère des vivants.

Eve a donné la mort à tous les hommes, car c'est par elle que la mort est entrée dans le monde : Marie est la source de la vie, puisque c'est par elle qu'est né Jésus-Christ qui est la véritable vie.

Le ciel nous a fait aujourd'hui un présent précieux, en sorte que le ciel en nous donnant Marie, et la terre en la recevant, se trouvent étroitement liés; les choses divines sont unies avec les humaines, les célestes avec les terrestres, les plus élevées avec les plus viles.

Célébrons tous la naissance de la mère de Dieu, par laquelle le genre humain a été rétabli, et qui a changé en joie la tristesse qu'Eve, notre première mère, nous avait causée.

FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

SECTION Ire. — PETITES INSTRUCTIONS

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Par le P. Grosez, S. J.)

Le nom de la Vierge était Marie. (S. Luc. I, 27.)

La protection toute-puissante de la très sainte Vierge a toujours été la grande ressource des fidèles dans les besoins pressants; leur confiance en cette Mère de miséricorde n'a jamais été frustrée dans les plus grandes calamités ; l'Eglise a toujours senti son secours, surtout contre les plus formidables efforts des ennemis du nom chrétien, et l'institution de la fête de ce jour sera un monument éternel de cette protection toute-puissante.

L'an 1683, les Turcs fiers des succès qu'ils avaient eus sur les impériaux, formèrent le dessein de pousser leurs conquêtes jusqu'au delà du Danube et du Rhin ; et menaçant toute la chrétienté, ils vinrent avec une armée de deux cent mille hommes, mettre le siège devant Vienne. La consternation fut générale, et les peuples craignant de tomber entre les mains des infidèles, sortaient des villes, et abandonnaient tout. L'empereur Léopold n'ayant pas assez de troupes pour résister à l'armée ottomane, sortit de Vienne avec les deux impératrices, les archiducs et archiduchesses, et prit la route de Lintz, tandis que le prince Charles de Lorraine qui craignait d'être enveloppé, se retirait sous le canon de la ville. Les Turcs poussèrent le siège vigoureusement, mirent tout à feu et à sang, jusqu'aux portes de la ville, qu'ils auraient emportée, si par une protection bien marquée de la très sainte Vierge, le propre jour de son Assomption, le feu qui allait gagner les poudres de l'arsenal et détruire toutes les munitions, ne se fût arrêté. Une faveur si visible de la Mère de Dieu, ralluma le courage du soldat et des habitants, en ranimant leur confiance en leur puissante protectrice ; et le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, les chrétiens ayant redoublé leurs prières, leur dévotion, leur ferveur et leurs vœux, reçurent comme par miracle, l'avis certain d'un prompt secours qui ranima leur courage. En effet le lendemain second jour de l'octave de la Nativité, on vit toute la montagne de Kalemberg couverte des troupes auxiliaires que Sobieski, roi de Pologne, amenait au secours des assiégés. Ce roi vint le 12 à la chapelle de saint Léopold

avec Charles V, duc de Lorraine, où ils entendirent la sainte Messe. Le roi voulut la servir, ayant tout le temps les bras étendus en croix, hors les moments où le prêtre avait besoin de son ministère. Après y avoir communié, et s'être mis sous la protection de la Mère de Dieu, ce prince se leva, et dit tout haut : nous pouvons marcher présentement sous la protection de la Sainte Vierge, avec une entière assurance qu'elle nous assistera. L'armée chrétienne descendant alors des montagnes s'avança vers le camp des Turcs, qui, après avoir soutenu quelque temps le combat, se retirèrent de l'autre côté du Danube, avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent dans le quartier du Grand Visir, l'étendard de l'empire ottoman, avec tous les bagages. Jamais victoire ne coûta moins de sang aux vainqueurs, et il n'en fut jamais de plus complète.

L'empereur se rendit le jour même à Vienne pour faire chanter le *Te Deum* avec toute la solennité possible, reconnaissant bien qu'une victoire si inespérée, était l'effet du secours du ciel et singulièrement de la protection visible de la Sainte Vierge. Ce religieux prince envoya le grand étendard au pape Innocent XI, qui, persuadé que c'était singulièrement à la protection spéciale de la Sainte Vierge qu'on devait cette célèbre victoire, ordonna qu'en reconnaissance d'un si grand bienfait, la fête du saint nom de Marie, établie déjà depuis longtemps dans plusieurs provinces de la Chrétienté, se célébrerait désormais universellement dans toute l'Eglise ; et il fixa cette fête au dimanche qui se trouve dans l'octave de la Nativité.

DEUXIÈME INSTRUCTION

(Par le P. Grosez, S. J.)

I. — Après le nom de Jésus, il n'en est point de plus cher aux âmes fidèles et de plus vénéré dans l'Eglise que le nom de Marie. Le ciel et la terre, bienheureuse Marie, s'écriait S. François, ne connaissent point de nom après celui de votre cher Fils, qui procure aux fidèles plus de grâces, qui nourrisse plus leur espérance, et leur fasse goûter plus de douceur que votre Nom. Heureux celui qui respecte, qui chérit votre Nom, ô Vierge sainte, s'écrie S. Bonaventure, votre faveur le soutiendra dans ses peines, et produira en lui du fruit en abondance, arrosé qu'il sera des vives sources de la grâce du Rédempteur. O Nom auguste de Marie, ajoute-t-il, comment votre Nom ne serait-il pas célèbre, puisqu'on ne peut pas même le prononcer, sans en tirer du fruit ! Que votre Nom est glorieux, qu'il est admirable ce nom, Vierge sainte, puisque ceux qui l'invoquent avec confiance, ne craignent point à l'heure de la mort ! de quelle paix, et de quelle abondance de grâces, ne

jouissent pas ceux qui honorent sans cesse votre saint Nom. *Pax multa observantibus nomen tuum, Mater Dei.* (S. Bonav.)

II. — Ce nom est d'une telle vertu, dit le savant Raimond Jordan, abbé de Celles, il est d'une telle excellence, que le ciel l'applaudit, la terre se réjouit, les anges mêmes tressaillent de joie toutes les fois qu'on le prononce. Oui, ajoute ce saint homme, c'est la très sainte Trinité qui vous a donné ce nom respectable, afin qu'en l'entendant, toutes les puissances des cieux, de la terre et des enfers, fléchissent le genou. Quel nom, après celui de Jésus, dit le célèbre Alain de Citeaux, quel nom doit-on publier avec plus d'éloges que celui de Marie ? N'a-t-on pas eu raison de le comparer à une huile répandue, dont l'odeur exquise s'étend de tous côtés. S. Anselme porte encore plus loin la vénération de ce saint Nom. Souvent, dit-il, on obtient plutôt grâce et miséricorde en réclamant le nom de Marie qu'en invoquant le saint Nom de Jésus. L'Eglise n'entend pas plus tôt le Nom de Marie, dit le savant Pierre de Blois, qu'elle fléchit les genoux en terre, pour le respect qu'elle porte à ce saint Nom ; et on ne l'entend jamais prononcer, que la dévotion des peuples ne se réveille.

III. — C'est dès la naissance du christianisme, dès les premiers jours de l'Eglise, que les fidèles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes Noms de Jésus et de Marie ; on ne prononçait guère l'un sans l'autre, dans ces premiers temps de ferveurs. Comme les vrais fidèles ont encore aujourd'hui pour le Fils même amour et respect, aussi ont-ils pour la Mère, même vénération et même tendresse : c'est ce qui joint d'ordinaire ces deux augustes noms dans le cœur et dans la bouche des chrétiens. Marie, dit S. Pierre Chrysologue, signifie en latin, dame et maîtresse, *Maria latine Domina nuncupatur* : c'est la Souveraine des hommes et des anges, c'est notre Dame par excellence, et par une prérogative singulière. C'est en ce sens que tous les Pères de l'Eglise, et tous les peuples l'appellent communément Notre-Dame. Ce nom retient partout le même caractère de grandeur et de souveraineté, puisqu'il signifie toujours notre souveraine, comme son Fils porte le nom de notre Seigneur, et de notre Souverain. Remplissez, divine Marie, remplissez toute l'étendue de votre Nom : soyez honorée dans le ciel, révérée sur la terre, redoutée dans les enfers ; régnez après Dieu, sur tout ce qui est au-dessous de Dieu : mais surtout régnez dans mon cœur : vous serez ma consolation dans mes peines, ma force dans mes faiblesses, mon conseil dans mes doutes.

SECTION II. — SERMON

(Discours de S. Alph. de Liguori *a*.)

COMBIEN LE NOM DE MARIE EST DOUX PENDANT LA VIE ET A LA MORT.

O dulcis Virgo Maria.
O douce Vierge Marie ! (*Salve Regina.*)

Le nom de Marie, nom tout céleste. — Bien différent de tous les noms en usage parmi les hommes et que le caprice impose comme l'esprit les invente, l'auguste nom de Marie, donné à la divine Mère, est descendu du ciel, et il lui fut imposé par ordre exprès de Dieu, ainsi que l'attestent S. Jérôme [1], S. Epiphane [2], S. Antonin [3] et d'autres auteurs.

« Le nom de Marie, dit S. Pierre Damien, a été tiré du trésor de la divinité [4]. » « O Marie, reprend Richard de Saint-Laurent, c'est du trésor de la divinité que sortit votre nom sublime et admirable. Et, ajoute-t-il, c'est l'adorable Trinité tout entière qui vous décerna ce nom, supérieur, après celui de votre Fils, à tous les autres noms ; et elle-même lui communiqua une si grande majesté et une telle puissance, qu'en l'entendant retentir, toute créature, au ciel, sur la terre et dans les enfers, doit le vénérer, et par respect fléchir le genou [5]. »

Sans nous arrêter aux autres prérogatives dont le Seigneur a enrichi le nom de Marie, considérons la grande douceur qu'il y fait trouver aux serviteurs de cette auguste Souveraine, soit durant leur vie, soit au moment de la mort.

Combien le nom de Marie est doux pendant la vie. — Et d'abord, pour parler du temps de la vie, quelle n'est pas la douceur du nom de Marie, « puisqu'il renferme, dit le saint anachorète Honorius, tout ce que Dieu lui-même a pour nous de douceur et de suavité [6] ! » Aussi, le glorieux Antoine de Padoue y trouvait-il les mêmes délices que S. Bernard dans le nom de Jésus. Le nom de Jésus, disait l'abbé de Clairvaux, le nom de Marie, reprenait S. Antoine, est une joie pour le cœur de ses fidèles serviteurs, du miel sur leurs lèvres et une mélodie à leurs oreilles [7]. On raconte du vénérable Juvénal Ancina,

1. *De Nat. V. M.* — 2. *Or. de Præs. Deip.* — 3. *Hist.* p. 1, t. 4. c. 6, § 10.
4. De Thesauro Divinitatis, Mariæ nomen evolvitur. *S. de Annunt.*
5. Dedit tibi, Maria, tota Trinitas nomen quod est super omne nomen, post nomen Filii tui, ut in nomine tuo omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum. *De Laud. B. M.* l. 1, c. 2.
6. Hoc nomen Mariæ plenum est omni dulcedine ac suavitate divina. Ap. Lyr. *Tris. Mar.* l. II. m. 13.
7. Jubilus in corde, mel in ore, melos in aure. *Dom.* 3 *Quadr.* s. 2.

(*a*) Traduction du P. Pladys, Rédemptoriste. — Les prédicateurs contemporains se sont tous inspirés de S. Alphonse de Liguori.

évêque de Saluces, qu'il ressentait, en prononçant le nom de Marie, une douceur sensible, telle, dit l'auteur de sa vie, qu'il s'en léchait les lèvres. Pareillement une femme de Cologne déclara à l'évêque Marsilius, qu'elle ne prononçait jamais le nom de Marie sans ressentir dans la bouche une douceur supérieure à celle du miel. Et lui-même ayant adopté cette pratique, ressentit également cette douceur [1]. On lit dans le Cantique des cantiques, que, lors de l'Assomption de la Sainte Vierge, les anges s'informèrent de son nom jusqu'à trois reprises différentes. Une première fois, ils s'écrièrent : *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert comme une vapeur embaumée* [2] ? Puis ils se demandèrent : *Quelle est celle-ci qui se lève comme l'aurore naissante* [3] ? Enfin : *Quelle est,* se dirent-ils entre eux, *celle qui monte du désert, comblée de délices* [4] ? Pourquoi tant d'insistance à s'informer du nom de leur Souveraine ? « C'est, répond Richard de Saint-Laurent, parce qu'ils désiraient entendre ce nom si doux de Marie [5]. » Oui, telle était, pour les anges eux-mêmes, la douceur du nom de Marie, qu'ils demandaient sans cesse à l'entendre.

Mais ce n'est pas de cette douceur sensible que j'entends parler ici, car il s'en faut que Dieu accorde à tous de la goûter. Je parle de cette douceur spirituelle, consolations, élans d'amour, joie, confiance et courage, que le nom de Marie fait communément ressentir à ceux qui le prononcent avec dévotion.

Graces insignes attachées au nom de Marie. — Le nom de Marie, dit l'abbé Francon, est tellement riche en toutes sortes de biens, qu'après le très saint nom de Jésus, il ne retentit nulle part, au ciel ou sur la terre, un autre nom qui soit pour les âmes pieuses une source aussi abondante de grâces, d'espérance et de douceur. Car, ajoute-t-il aussitôt, le nom de Marie renferme en lui-même quelque chose de si admirable, de si délicieux et de si divin, qu'il ne peut résonner dans un cœur ami sans y répandre un parfum de sainte suavité. Et la merveille de ce nom auguste, observe-t-il en finissant, c'est que, répété mille fois, il semble toujours nouveau aux pieux serviteurs de Marie ; car toujours en retentissant à leurs oreilles il fait goûter à leur âme la même suavité [6]. Le B. Henri

1. Césaire. *Dial.* l. VII, c. 50.
2. Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi? *Cant.* III, 6.
3. Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens? *Cant.* VI, 9.
4. Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens? *Cant.* VIII, 5.
5. Forsitan quia dulce nomen sibi desiderant responderi. *De Laud. B. M.* l. I, c. 2.
6. Neque enim, post Filii sui nomen, aliud nomen cœlum aut terra nominat, unde tantum gratiæ, tantum spei, tantum suavitatis, piæ mentes concipiant. Nomen namque Mariæ mirum quid, suave, ac divinum, in se

Suso[1] fit lui aussi l'expérience de la douceur du nom de Marie. En le prononçant, il se sentait, disait-il, tout pénétré de confiance et enflammé d'amour ; versant des larmes de joie, et transporté hors de lui-même, il eût voulu que son cœur bondît de sa poitrine sur ses lèvres ; car, assurait-il, ce nom si doux se liquéfiait, comme un rayon de miel, au fond de son âme. O nom plein de suavité, s'écriait-il ensuite, ô Marie ! si votre nom offre à lui seul tant de charmes et d'attraits, que devez-vous donc être vous-même ?

Aussi S. Bernard, se tournant vers sa bonne Mère, lui dit avec toute la tendresse de son cœur si embrasé d'amour : « O grande, ô clémente, ô admirable Marie ! on ne peut vous nommer sans que vous enflammiez d'amour ; et ceux qui vous aiment ne peuvent penser à vous, sans que vous combliez leur âme de joie[2]. » Oui, ô sainte Vierge Marie, que vous êtes grande, que vous êtes clémente, et de quelles louanges n'êtes-vous pas digne ! Votre nom a tant de douceur et de charmes, qu'il ne peut être proféré par personne ici-bas sans l'embraser d'amour pour vous et pour Dieu ; et même, que votre nom se présente seulement à la pensée de vos fidèles serviteurs, c'en est assez pour les combler de joie et les enflammer toujours davantage de votre amour. Et si les richesses, en soulageant la misère des pauvres, les consolent, quelles consolations votre nom, ô Marie, ne nous procure-t-il pas au milieu de nos croix ! « Mais, ajoute Richard de Saint-Laurent, que sont les richesses auprès du nom de Marie ? car bien mieux que tous les trésors, il adoucit les angoisses de la vie présente[3]. »

En un mot, votre nom, ô Mère de Dieu, est rempli tout entier de grâces et de bénédictions divines et, comme dit S. Méthode, « elles y abondent et y surabondent[4]. » Aussi S. Bonaventure atteste-t-il que « personne ne peut dévotement prononcer votre nom sans en retirer quelque profit[5]. » « Et même, ajoute l'abbé de Celles, si endurci et si désespéré que soit un pécheur, il y a dans votre très saint nom, ô Vierge incomparablement bonne, une telle puissance, qu'il adoucira merveil-

continet, ut, cum sonuerit amicis cordibus, amicæ suavitatis odorem spiret. Et mirum illud est de nomine Mariæ, ut, millies auditum, semper audiatur quasi novum. *De Grat. D.* l. VI.

1. *Dial.* c. 16.

2. O magna, o pia, o multum amabilis Maria, tu nec nominari potes quin accendas, nec cogitari quin recrees affectus diligentium te. *Depr. ad gl. V.*

3. Mariæ nomen longe melius quam divitiæ, quia melius angustiam relevat. *De Laud. B. V.* l. I, c. 2.

4. Tuum, Dei Genitrix, nomen divinis benedictionibus et gratiis ex omni parte refertum. *De Sim. et Anna.*

5. Nomen tuum devote nominari non potest sine nominantis utilitate. *Spec. B. V.* lect. 9.

leusement la dureté de ce cœur ; car c'est vous qui relevez les pécheurs en leur donnant l'espérance du pardon et de la divine grâce [1] ! » « O Marie, s'écrie également S. Ambroise, votre nom, semblable à un parfum, répand la bonne odeur de la divine grâce. Qu'il descende donc sur moi, ce céleste parfum, et qu'il pénètre mon âme tout entière [2] ! » O notre Souveraine, veut dire le saint docteur, faites que nous pensions à prononcer votre nom fréquemment avec amour et confiance ; car prononcer votre nom avec confiance et amour, c'est un signe qu'on possède déjà la grâce de Dieu, ou tout au moins est-ce une assurance qu'on ne peut guère tarder à la recouvrer.

Le nom de Marie protège et sauve les pécheurs. — Et de fait Ludolphe de Saxe, s'adressant à la Sainte Vierge, lui dit : « O Marie, le souvenir de votre nom console ceux qui sont dans l'affliction, il remet sur le chemin du salut ceux qui s'égarent et il empêche les pécheurs de s'abandonner au désespoir [3] ! » « De même que, dit le pieux Pelbart, Jésus-Christ par ses cinq plaies donna au monde le remède contre tous les maux, ainsi par son très saint nom, composé de cinq lettres Marie, procure chaque jour aux pécheurs leur pardon [4]. » Telle est aussi la raison pour laquelle on applique au nom de Marie ce texte du Cantique des cantiques : *Votre nom est comme l'huile répandue* [5]. « Si l'Esprit saint, dit Alain de la Roche en commentant ces paroles, compare ce glorieux nom à une effusion d'huile, c'est parce que l'huile d'olive guérit nos blessures, exhale une agréable odeur et nourrit la flamme, et que semblablement le nom de Marie guérit les pécheurs, réjouit nos cœurs et nous enflamme du divin amour [6]. » Richard de Saint-Laurent excite en conséquence les pécheurs à implorer ce grand nom ; car il ne leur en faudra pas davantage pour obtenir la guérison de tous leurs maux, nulle infirmité ne pouvant résister un seul instant à sa puissance. « Pécheur, dit-il, recours au nom de Marie. Lui seul suffit pour te guérir et il n'y a pas de maladie, si pernicieuse soit-elle, qui ne doive céder sur-le-champ au nom de Marie [7]. »

1. Tanta est virtus tui sacratissimi nominis, o semper benedicta Virgo Maria! quod mirabiliter emollit duritiam cordis humani; peccator per te respirat in spe veniæ et gratiæ. *Cant. de V. M.*

2. Unguentum, nomen tuum; descendat istud unguentum in animæ præcordia, Sancta Maria, quod divina gratiæ spiramenta redolet. *Inst. virg.* c. 13.

3. O Maria! tui recordatio nominis mœstos lætificat, errantes ad viam salutis revocat, et peccatores, ne desperent, confortat. *Vit. Chr.* p. 2, c. 86.

4 Sic Maria, suo sanctissimo nomine, quod quinque litteris constat, confert quotidie veniam peccatoribus. *Stell.* l. VI, p. 1, a. 2.

5. Oleum effusum, nomen tuum. *Off. B. V. resp.* 6.

6. Gloria nominis ejus oleo effuso comparatur; oleum ægrotantem sanat, odorem parit, flammam nutrit. *In Cant.* 1.

7. Peccator es, ad Mariæ nomen confugias ; ipsum solum sufficit ad me-

Le nom de Marie chasse les démons et attire les bons anges. — Et pour parler des démons, « ils ont, dit Thomas à Kempis, une telle frayeur de la Reine du ciel, qu'à peine entendent-ils proférer son auguste nom qu'ils prennent la fuite comme pour échapper à un feu dévorant [1]. » C'est également ce que sainte Brigitte apprit de la bienheureuse Vierge elle-même : « Il n'y a pas sur la terre de pécheur tellement froid dans l'amour de Dieu, qu'en invoquant mon nom avec la bonne volonté de se convertir, il ne force le démon de s'enfuir aussitôt. » Et pour faire encore mieux comprendre quelle vénération et quelle terreur son nom inspire à l'enfer, Marie lui dit une autre fois : « Tous les démons tremblent devant mon nom tellement que, s'il vient à retentir, les voilà contraints aussitôt de relâcher l'âme qu'ils tenaient déjà captive dans leurs griffes. » Si les anges rebelles s'éloignent des pécheurs qui invoquent le nom de Marie, il arrive par contre, quand les âmes justes le prononcent dévotement, que les bons anges s'empressent encore davantage auprès d'elles, selon ce que Notre-Dame daigna révéler également à sainte Brigitte : « Dès qu'ils entendent les âmes justes prononcer mon nom, les bons anges se serrent autour d'elles [2]. »

D'après S. Germain, de même que la respiration est le signe de la vie, ainsi l'invocation fréquente du nom de Marie est un signe de la présence actuelle, ou tout au moins prochaine, de la divine grâce dans une âme ; car ce nom puissant a la vertu d'aider et de ranimer ceux qui l'invoquent avec dévotion : « De même donc, dit le saint, que la respiration de notre corps témoigne de sa vitalité, de même, ô Marie, votre nom très saint que vos serviteurs ont sans cesse à la bouche, ne témoigne pas seulement de la vie qui les anime et de l'assistance que Dieu leur accorde, mais encore il leur obtient et leur assure l'une et l'autre [3]. »

Le nom de Marie offre a tous un abri sur. — L'admirable nom de Marie est, d'après Richard de Saint-Laurent, comme

dendum; nulla enim pestis quæ, ad nomen Mariæ, non cedat continuo. *De Laud. M. V.* l. I, c. 2.

1. Expavescunt cœli Reginam spiritus maligni, et diffugiunt, audito nomine ejus, velut ab igne. *Ad Nov.* s. 23.

2. Nullus tam frigidus ab amore Dei est, nisi sit damnatus, si invocaverit hoc nomen, hac intentione ut nunquam reverti velit ad opus solitum, quod non discedat ab eo statim diabolus. — Omnes dæmones verentur hoc nomen et timent; qui, audientes hoc nomen, Maria, statim relinquunt animam de unguibus, quibus tenebant eam. — Angeli boni, audito hoc nomine, statim appropinquant magis justis. *Rev.* l. I, c. 9.

3. Quomodo corpus vitalis signum operationis habet respirationem, ita sanctissimum nomen tuum, o Virgo! quod in ore servorum tuorum versatur assidue, vitæ et auxilii non solum signum est, sed etiam ea procurat et conciliat. *De Zona Deip.*

une tour inexpugnable, et les pécheurs, en s'y réfugiant, se préservent de la mort ; car il n'y a pas un pécheur, si perdu soit-il, que cette tour céleste ne protège et ne sauve sûrement. « Quelle tour vraiment invincible, s'écrie le pieux auteur, que le nom de notre Reine ! Il suffit au pécheur de s'y réfugier, pour être sauvé. Car elle offre un abri à tous, de quelques crimes qu'ils soient chargés [1]. »

Mais Marie n'est pas seulement la forteresse où les pécheurs échappent au châtiment, elle est également la défense des justes en lutte avec l'enfer. « Car, dit encore Richard de Saint-Laurent, après le nom de Jésus, il n'y a pas de nom aussi puissant que l'auguste nom de Marie, et il n'en est aucun dont les hommes reçoivent autant de secours et qui importe autant à leur salut [2]. » Et en particulier tout le monde sait et les pieux serviteurs de Marie expérimentent chaque jour combien son nom auguste aide puissamment à vaincre les tentations contre la chasteté. Aussi, sur ces paroles de S. Luc: *Et le nom de la Vierge était Marie* [3], Richard de Saint-Laurent déclare que le nom de Marie et la virginité, avec tous les apanages de la sainteté, se trouvent indissolublement unis [4] ; de telle sorte qu'en rapprochant ainsi ces deux mots de *Vierge* et de *Marie*, l'Evangéliste nous donne clairement à entendre que le nom de cette très pure Vierge ne doit jamais aller sans la chasteté. De là cette parole de S. Pierre Chrysologue : « Le nom de Marie est une marque de chasteté [5] » c'est-à-dire que, dans le doute si, après une tentation impure, on est exempt de faute, celui qui a conscience d'avoir invoqué le nom de Marie, a conséquemment la preuve certaine de n'avoir pas blessé la chasteté.

Suivons donc fidèlement le sage conseil que nous donne S. Bernard : « Dans les périls, dans les tentations, dans les difficultés, pense à Marie, invoque Marie. Que son nom soit sans cesse sur tes lèvres et qu'elle-même soit toujours dans ton cœur [6]. » Oui, à chaque fois que nous sommes en danger de perdre la divine grâce, élevons notre pensée vers Marie ; invoquons son nom sacré conjointement avec le nom de Jésus,

1. Turris fortissima, nomen Dominæ; ab ipsam fugiet peccator, et liberaliter; hæc defendit quoslibet et quantumlibet peccatores.

2. Non est in aliquo nomine tam potens adjutorium, nec est aliquod nomen datum hominibus, post nomen Jesu, ex quo tanta salus refundatur hominibus. *De Laud. B. M.* l. II. — l. I, c. 2.

3. Et nomen Virginis Maria. *Luc.* 1. 27.

4. Nomini Mariæ virginitas et sanctitas inseparabiliter sunt adjuncta. *Loc. cit.*

5. Nomen hoc, indicium castitatis. *Serm.* 146.

6. In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca; non recedat ab ore, non recedat a corde. *De Laud. B. M.* h. 2.

car ces deux noms ne se séparent pas. Que jamais donc ces noms si doux et si puissants de Jésus et de Marie ne s'éloignent de notre cœur ni de nos lèvres ; car toujours ces deux grands noms nous donneront la force de tenir en échec et de vaincre tous nos ennemis.

TOUS LES BIENS, MEME LE CIEL, ATTACHÉS AU NOM DE MARIE. — Bien précieuses sont les grâces attachées à la dévotion envers le nom de Marie, selon ce que sainte Brigitte apprit de la propre bouche de Jésus-Christ s'entretenant avec sa divine Mère : « Quiconque, lui disait-il, invoquera votre nom avec confiance et avec la bonne volonté de se convertir, celui-là recevra trois grâces signalées, à savoir : une parfaite douleur de ses péchés ; puis la grâce d'en faire pénitence, ainsi que la force de parvenir à la perfection ; et finalement le bonheur céleste. Car, ajouta notre divin Sauveur, vos paroles, ô ma Mère, retentissent si doucement à mon cœur que je ne puis vous refuser aucune de vos demandes [1]. » Et S. Ephrem va jusqu'à dire que le nom de Marie, pour ceux qui l'invoquent avec piété, est la clef du ciel [2]. Aussi S. Bonaventure a-t-il bien raison de proclamer Marie le salut de ses dévots serviteurs : « O salut de ceux qui vous invoquent [3] ! » lui dit-il, comme si c'était la même chose que d'invoquer le nom de Marie et d'obtenir le salut éternel. Et de fait, ainsi que l'assure Richard de Saint-Victor, invoquer dévotement ce saint et aimable nom, c'est obtenir pour la vie présente une surabondance de grâces et s'assurer un sublime degré de gloire dans l'éternité [4].

Si donc, conclut Thomas à Kempis, vous voulez, frères bien-aimés, goûter un peu de joie au milieu des tribulations de cette vie, allez à Marie, invoquez Marie, honorez Marie, implorez le secours de Marie ; avec Marie sanctifiez vos joies, avec Marie pleurez, avec Marie priez, avec Marie allez par le chemin de la vie, avec Marie cherchez Jésus, et finalement n'aspirez qu'à vivre et à mourir avec Jésus et Marie. Ainsi, ajoute-t-il, vous aurez le bonheur d'avancer toujours dans la voie du Seigneur ; car Marie prendra sûrement à cœur de prier pour vous et certainement Jésus exaucera sa Mère [5].

1. Habitatores mundi indigent tribus : contritione pro peccatis, satisfactione, fortitudine ad faciendum bona. Quicumque invocaverit nomen tuum, et spem habet in te cum proposito emendandi commissa, ista tria dabuntur ei, insuper et regnum cœleste. — Tanta enim est mihi dulcedo in verbis tuis, ut non possim negare quæ petis. *Rev.* l. I, c. 50.

2. Nomen Mariæ est reseratorium portæ cœli. *De Laud. Dei Gen.*

3. O Salus te invocantium!

4. Devota invocatio nominis hujus ducit ad virorem gratiæ in præsenti, et ad virorem gloriæ in futuro. *De Laud. B. M.* l. I, c. 2.

5. Si consolari in omni tribulatione quæritis, accedite ad Mariam, Mariam invocate, Mariam honorate, Mariæ vos commendate ; cum Maria gaudete, cum Maria dolete, cum Maria orate, cum Maria ambulate, cum Maria Jesum

COMBIEN LE NOM DE MARIE EST DOUX A LA MORT. — Autant les fidèles serviteurs de Marie trouvent durant la vie de douceur dans son très saint nom à raison des grâces insignes qu'il leur obtient, comme nous venons de le voir, autant et bien plus encore leur sera-t-il doux au dernier moment, en leur procurant une mort calme et toute sainte.

Le P. Sertorius Caputo, de la Compagnie de Jésus, engageait vivement tous ceux qui se trouvaient dans le cas d'assister quelqu'un à l'article de la mort, de lui répéter fréquemment le nom de Marie; car, disait-il, ce nom de vie et d'espérance, prononcé alors, suffit à lui seul pour chasser les démons et nous fortifier dans toutes les angoisses de la dernière heure. S. Camille de Lellis ne cessait non plus d'insister près de ses religieux pour qu'ils portassent souvent les moribonds à invoquer les noms de Jésus et de Marie. Après avoir si bien pratiqué cette dévotion en faveur des autres, il la pratiqua plus délicieusement encore pour lui-même au moment de sa mort. Alors, en effet, comme le rapporte son historien, ces noms bien-aimés de Jésus et de Marie sortaient de ses lèvres avec une telle tendresse que les assistants en étaient tout enflammés d'amour. Enfin, on le vit, les yeux fixés sur les images adorées de Jésus et de Marie et les bras en croix, expirer dans une paix et avec un air céleste, en même temps qu'exhalant son dernier souffle, il invoqua les très doux noms de Jésus et de Marie.

Quoi de plus simple que d'invoquer les très saints noms de Jésus et de Marie? Néanmoins, autant il est facile de retenir cette prière, autant celui qui la récite fidèlement éprouve de douceur à la méditer et obtient de force contre tous les ennemis du salut; et, comme dit Thomas à Kempis, « cette courte prière: *Jésus! Marie!* est facile à retenir, douce à méditer, puissante à protéger[1]. » « Bienheureux, s'écrie S. Bonaventure, celui qui aime votre nom si doux, ô Mère de Dieu! Combien ce nom est glorieux et admirable, puisque tous ceux qui ont soin de l'invoquer au moment de la mort méprisent tous les assauts de l'enfer[2]. »

Ah! quel bonheur de mourir comme ce disciple de S. François d'Assise, le P. Fulgence d'Ascoli, qui expira en chantant: « O Marie, ô Marie, la plus belle après Dieu! je veux partir

quærite, cum Maria et Jesu vivere et mori desiderate. Fratres, si ista exercetis, proficietis; Maria libenter pro vobis orabit, et Jesu libenter matrem suam exaudiet. *Ad Nov.* s. 21.

1. Hæc sancta oratio: « Jesus et Maria! » brevis ad legendum, facilis ad tenendum, dulcis ad cogitandum, fortis ad protegendum. *Vall. lil.* c. 18.

2. Beatus vir qui diligit nomen tuum, Maria! Gloriosa et admirabile est, nomen tuum! qui illud retinent, non expavescunt in puncto mortis. *Psalt. B. V.* ps. 1-110.

en votre compagnie ; » ou encore, comme le B. Henri, religieux de Citeaux, qui, disent les annales de l'Ordre[1], mourut au moment où il prononçait le très doux nom de Marie.

Conclusion. — Prions donc, mon cher et pieux lecteur, prions Dieu de nous accorder cette grâce, que la dernière parole de nos lèvres expirantes soit le nom de Marie, comme le désirait et le demandait S. Germain : « Que le nom de Marie, disait-il, soit le dernier souffle de ma bouche[2] ! » O mort consolante, mort bienheureuse que celle à laquelle préside et que protège ce nom de salut, ce nom que Dieu accorde d'invoquer alors à ceux-là seulement qu'il veut voir sauvés !

Moi aussi, ô ma douce Souveraine et ma Mère, je vous aime et parce que je vous aime, j'aime votre saint nom. Je prends la résolution et j'espère, avec votre secours, de l'invoquer sans cesse durant ma vie et à ma mort. « Pour la gloire de votre nom, venez donc, vous dirai-je en empruntant les tendres paroles de S. Bonaventure, venez vous-même, ô ma Reine bien-aimée, à la rencontre de mon âme quand elle sortira de ce monde, et recevez-la entre vos bras. Bien plus, vous dirai-je encore avec votre grand serviteur, ne dédaignez pas, ô Marie, de m'accorder alors la consolation de votre douce présence ; soyez vous-même l'échelle de mon âme et sa voie pour monter au ciel ; vous-même obtenez-lui la grâce du pardon et l'éternelle félicité. Enfin, ô Marie, notre avocate, c'est à vous, s'écrie en terminant S. Bonaventure, de défendre vos fidèles serviteurs ; à vous de prendre en main leur cause devant le tribunal de Jésus-Christ[3]. »

1. Inter ipsam dulcissimi nominis articulationem.

2. Dei Matris nomen sit mihi ultimus linguæ loquentis motus. *In Deip. Ann.*

3. In exitu animæ meæ de hoc mundo, occurre illi, Domina, et suscipe eam. — Consolare eam vultu sancto tuo ; esto illi scala et iter ad paradisum Dei ; impetra ei indulgentiam pacis et sedem lucis. — Sustine devotos ante tribunal Christi ; suscipe causam eorum in manibus tuis. *Psalt. B. V.* ps. 113.

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

Nomen virginis Maria. (*Luc.* I, 27.)
Ne timeas, Maria, invenisti gratiam apud Deum. (*Ibid.* 30.)
Ave, gratia plena; Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus. (*Ibid.* 28.)

Donavit illi nomen quod est super omne nomen; ut in nomine ejus omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum. (*Philipp.* II, 9.)
Vocabitur nomen ejus... Quod os Domini locutum est. (*Isaï.* IX, 6.)
In nomine ejus gentes sperabunt. (*Matth.* XII, 21.)
Nomen habes quod vivas. (Apocal. III, 1.)
Scribam super eam nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei. (*Ibid.* III, 12.)
Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes, et sanctum nomen ejus. (*Luc.* I, 49.)
Jacob genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus. (*Matth.* I, 16.)
Dixit autem Maria: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. (*Luc.* I, 38.)
Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. (*Luc.* II, 19.)
Secundum nomen tuum, sic et laus tua in fines terræ. (*Psalm.* XLVII, 11.)

Dicite quia magnum est nomen meum in gentibus. (*Malach.* I, 11.)

Cette vierge s'appelait Marie.
Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu.
Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.
Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'à ce nom tout genou fléchisse au ciel, sur la terre, aux enfers.
Son nom sera appelé.....; c'est la bouche du Seigneur qui l'a commandé.
Toutes les nations espéreront en son nom.
Vous avez un nom de vie.
J'écrirai sur elle un nom nouveau, le nom de mon Seigneur, et le nom de la cité sainte du Seigneur.
C'est pour cela que toutes les nations me diront heureuse..., et son saint nom en sera béni.
Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle Jésus est né.
Or Marie dit: Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.
Marie conservait toutes ces paroles, les repassant dans son cœur.
Que vos louanges soient célébrées par toute la terre, comme votre nom le mérite.
Dites que mon nom est grand par toutes les nations.

PASSAGES ET PENSÉES DES SS. PÈRES

Dignitas Virginis annuntiatur ex nomine; nam Maria latinè Domina nuncupatur. (S. CHRYSOLOGUS, serm. 142.)

Nomen hoc prophetiæ germanum est, hoc renascentibus salutare, hoc virginitatis insigne, hoc prudentiæ decus, hoc indicium castitatis. (*Id.* serm. 148.)

Si Manichæum nominare pollutio est, quid erit nominare Mariam nisi sanctificatio? (S. Hieron. Epist. ad Pammachium.)
Speciale Mariæ hoc nomen invenit, quod significat: Deus ex genere meo. (S. AMBROS. lib. *de Instit. Virgin.*)
Vere facta est domina omnium creaturarum, cum Creatoris omnium facta est mater. (S. JOAN. DAMASC., serm. 4 *de fide*, 15.)
Mentes christianorum sacrosanctum nomen tuum, o virgo, perpetim decantatum confirmat. (*Id.* Ode 6 *de B. Virg.*)

On fait connaître la dignité de la bienheureuse Vierge en prononçant son nom; car Marie, dans la langue latine, veut dire *dame* et *souveraine*.
Ce nom tient de la prophétie, il est salutaire à ceux qui trouvent dans l'Eglise une nouvelle naissance, il est l'enseigne de la virginité, le cachet de la prudence, et l'indice de la chasteté.
Si c'est se souiller que de prononcer le nom d'un Manichéen, n'est-ce pas se sanctifier que de prononcer le Nom de Marie?
Le ciel a révélé ce nom propre à Marie qui signifie: Dieu est né de ma race.

Marie est devenue véritablement la reine de toutes les créatures, lorsqu'elle est devenue la mère de son Créateur.

Vierge sainte, votre sacré nom qui est continuellement en la bouche des chrétiens, les soutient et les confirme dans la foi.

Lucis æternæ mater. (S. Epiphan. serm. *de Laud. Virg.*)

Quomodo corpus nostrum vitalis operationis signum habet respirationem; o sanctissima Deipara, sanctissimum nomen tuum quod in ore servorum tuorum versatur in omni tempore, hoc vitæ non modo est signum et lætitiæ, sed etiam ea conciliat et procurat. (S. German. Constantinop.)

Dei matris nomen sit mihi ultimus linguæ loquentis motus; ut illud velut olivæ ramum in ore ferens avolem et requiescam. (*Id.* Orat. 6 *in Annun. Virginis.*)

Vous êtes la mère de la lumière éternelle.

Comme notre corps donne une marque de vie par la respiration; votre saint Nom, ô Vierge mère de Dieu, étant continuellement dans la bouche, n'est pas seulement le signe de la vie et de la joie spirituelle, mais encore il nous les procure.

Que le nom de la mère de Dieu soit la dernière parole et le dernier mouvement de ma langue, afin que partant de ce monde avec lui sur les lèvres, comme un rameau d'olivier, je m'envole au lieu du repos.

Peccator es, ad nomen Mariæ confugias : ipsum solum sufficit ad medendum; nulla enim pestis sic hæret quæ ad nomen Mariæ non cadat continuo. (Richardus a Sancto Laurentio, l. I *de Laud. Virg.*)

Prædicabitur de te quod sis mater Christi, proinde regina cœlorum, quia totum jure possides filii regnum. (Rupert. *in* IV, *Cantic.*)

Etes-vous pécheur? ayez recours au nom de Marie; il peut vous guérir sans que vous ayez recours à un autre remède, car il n'y a point de peste qui ne cède au Nom de Marie.

Beata Virgo in multis subobscuris arcanis mentem Apostolorum illuminavit. (*Id.* I, *in Cant.*)

Christus est Dominus, Maria Domina; constituta quippe est super omnem creaturam, et quicumque Jesu curvat genu, matri quoque pronus supplicat. (Arnoldus Carnot., *de Laud. Virg.*)

On dira de vous que vous êtes la mère de Jésus-Christ, et par conséquent la reine des cieux, parce que vous possédez par un droit légitime tout le royaume de votre fils.

La bienheureuse Vierge a instruit et éclairé les Apôtres sur plusieurs choses obscures et cachées.

Jésus-Christ est le souverain, et Marie la souveraine, car elle est établie au-dessus de toutes les créatures, et quiconque fléchit le genou devant Jésus doit aussi prendre devant Marie la posture de suppliant.

Velocior est nonnumquam salus, memorato nomine Mariæ quam invocato nomine Jesu. (S. Anselm., lib. *de Excell. Virg.*)

Souvent on obtient plus tôt une grâce en employant le Nom de Marie qu'en invoquant le nom de Jésus.

Ecclesia, audito nomine Mariæ, genua terræ infigit, quia, præ nominis reverentiâ, quasi mare confragosum sonant vota populorum. (Petrus Blesensis, serm. 28)

L'Eglise n'entend pas plutôt le Nom de Marie qu'elle fléchit le genou en terre, et le respect dont ce nom est entouré fait que les vœux des peuples, en son honneur retentissent comme les ondes bouillonnantes de la mer.

Cujus nomen præconisatur in mundo, nisi Virginis hujus? cujus laus celebratur in ore populi fidelis, nisi Virginis Mariæ? unde eleganter fama et gloria nominis ejus oleo effuso comparatur. (B. Analus, in cap. I *Cantic.*)

Quel nom est plus célébré dans le monde que celui de Marie? quel nom est plus souvent sur les lèvres du peuple fidèle? c'est pourquoi ce nom glorieux est comparé à une huile répandue, dont l'odeur s'étend de tous côtés.

Si adversitates tribulationum te jactent, et superantes te, quasi prosternant, invoca Mariam. (Albertus Magnus *in cap.* I. *Lucæ.*)

Si vous êtes en butte aux tribulations, si vous êtes dominé et presque écrasé par elles, invoquez Marie.

Nomen Virginis Mariæ jubilus in corde, mel in ore, melos in aure. (S. Anton. Paduan.)

Tantæ virtutis est et excellentiæ hoc nomen ut cœlum rideat, terra lætetur, angeli congaudeant cum Maria nominatur. (Idiota.)

Le Nom de Marie est une joie pour le cœur, du miel pour la bouche, une mélodie pour l'oreille.

Ce Nom est d'une telle vertu et d'une telle excellence que, quand on le prononce, le ciel applaudit, la terre se réjouit, et les anges témoignent de l'allégresse.

Dedit tibi, Maria, tota Trinitas no-

Toute la Trinité, Marie, vous a donné

men, ut in nomine hoc omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum. (*Idem.*)

Expavescunt cœli reginam spiritus maligni, et diffugiunt audito nomine ejus. (Thomas à Kempis, serm. 4 *ad novit.*)

Post singulare illud dilecti filii tui, o Maria, non aliud nomen cœlum et terra nominat, unde tantum gratiæ, tantum spei, tantum suavitatis piæ mentes concipiant. (S. Franc., *de Gratiâ novi Testam.*, tract. 6.)

Beatus qui diligit nomen tuum, Virgo Maria : gratia tua animam ejus confortabit tanquam fontibus irrigatum in eo fructum propagabit. (S. Bonaventura, *in Psalt. Virg.*)

Gloriosum et admirabile est nomen tuum; qui illud retinent non expavescunt in puncto mortis. (*Idem, Ibidem.*)

O celeberrimum nomen Maria, quomodo posset nomen tuum non esse celebre quod etiam nominari non potest sine nominantis utilitate. (*Id. Specul. Virg.* 8.)

Ipsa est cujus vita gloriosa lucem dedit seculo, ipsa est lucerna Ecclesiæ ad hoc illuminata a Deo ut per ipsam a tenebris mundi illuminaretur Ecclesia. (*Id. Ibid.*)

Pax multa observantibus nomen tuum, Mater Dei. (*Id. Ibid.*)

Nomen Virginis Maria, quod interpretatum maris stella dicitur, et matri virgini convenienter aptatur. (S. Bernardus, Homil. 2 *super missus est.*)

Ipsa est nobilis illa stella ex Jacob orta, cujus radius universum orbem illuminat, cujus splendor et præfulget in supernis, et infernos penetrat, terras etiam perlustrans, et calefaciens magis mentes quam corpora. (*Id. Ibid.*)

Ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spatiosum necessario sublevata, micans meritis, illustrans exemplis. (*Id. Ibid.*)

Ne avertas oculos a fulgore hujus sideris; si non vis obrui procellis, respice stellam, voca Mariam. (*Id. Ibid.*)

In periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca; non recedat ab ore, non recedat a corde. (*Id. Ibid.*)

Quam nasci et vocari dominam ipsa sui germinis fecit et impetravit auctoritas. (S. Petrus Chrysolog., serm. 142.)

O magna, o pia, o multum laudabilis Maria, tu nec nominari potes quin accendas, nec cogitari quidem quin recreas affectus diligentium te! (Idiota.)

ce Nom, afin qu'en l'entendant toutes les puissances des cieux, de la terre, et des enfers fléchissent le genou.

Les malins esprits redoutent la reine des cieux, et prennent la fuite sitôt qu'ils entendent prononcer son Nom.

O Marie, après le nom de votre fils, les cieux et la terre n'en connaissent point qui donnent aux âmes pieuses autant de grâce, d'espérance et de douceur que le vôtre.

Heureux celui qui chérit votre nom, ô Vierge Marie! votre faveur le soutiendra dans ses peines, et produira en lui des fruits abondants comme ceux d'une campagne que fertilisent des ruisseaux.

Votre nom est glorieux; ceux qui l'invoquent avec confiance ne craignent point à l'article de la mort.

O Nom illustre de Marie! comment votre nom ne serait-il pas célèbre, puisqu'on ne peut pas même le nommer sans que celui qui le prononce n'en retire du fruit.

C'est Marie dont la vie éclatante en toutes sortes de vertus a éclairé ce malheureux siècle; elle est la lampe lumineuse de l'Eglise, qui a reçu la lumière de Dieu afin que par son moyen le monde fût éclairé dans ses ténèbres.

Vierge sainte, ceux qui respectent votre nom jouissent d'une grande paix.

Marie, le nom de cette Vierge, signifie *Etoile de la mer*; et il lui convient parfaitement.

Marie est cette fameuse étoile de Jacob dont la lumière éclaire tout le monde, dont l'éclat resplendissant paraît dans le ciel, pénètre les enfers et, se répandant sur la terre, échauffe plus les âmes que les corps.

Elle est cette belle et brillante étoile, élevée sur cette vaste et grande mer du monde, tout éclatante de mérites, et éclairant les hommes par ses exemples.

Ne détournez point les yeux de cette brillante lumière; si dans la mer de ce monde vous ne voulez pas être englouti par les tempêtes, regardez cette étoile, invoquez Marie.

Dans les dangers, dans les doutes, dans les perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie; que ce nom ne s'éloigne pas de votre bouche, qu'il ne s'éloigne pas de votre cœur.

Par la suprême autorité du Fils que Marie a mis au monde, elle a droit d'être appelée la souveraine de l'univers.

O grande, ô louable Marie, on ne peut même prononcer votre nom sans être enflammé, y penser même sans ressentir une parfaite joie!

Ut sole sublato non lucescit, sic sublata Maria nil nisi densissimæ tenebræ relinquuntur. (S. Bernard. *in Nativ. Mariæ.*)

Nemo est laudabilior quam qui ab omnibus laudari potest : quot homines, tot præcones qui Mariam prædicant, dum loquuntur. (S. Ambrosius I. *de Virg.*)

Eloquentia conticescat, una vox præconum est : hanc senes, hanc juvenes, hanc pueri canant. (*Id.*)

Quid dignum ea loqui possumus cujus ne nomen quidem vacuum laudis est?... ut mihi videatur non hominis habuisse nomen, sed oraculum quod indicavit quid esset futura. (*Id.*)

Comme il n'y a plus de lumières quand le soleil disparaît, de même sans Marie, il ne reste plus que ténèbres épaisses.

Personne ne mérite plus de louanges que celui qui peut être loué de tout le monde : autant il y a d'hommes, autant il y a de hérauts qui publient les louanges de Marie lorsqu'ils en parlent.

Que l'éloquence se taise, Marie est louée maintenant par la bouche de tous : que les vieillards, les jeunes gens et les enfants chantent ses louanges.

Que pouvons-nous dire qui soit digne d'elle, puisque son nom même renferme un grand fonds de louanges? Aussi me paraît-il que son nom est plutôt un oracle, puisqu'il est un présage de sa grandeur future.

FETE DES SEPT DOULEURS DE LA B. V. MARIE

(IIIe Dimanche de Septembre.)

LA CROIX PERPÉTUELLE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, ET LE GLAIVE PERPÉTUEL DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE, SA MÈRE.

(Par le P. Ludovique Andriez, S. J.)

I. — La croix perpétuelle de N.-S. Jésus-Christ. — Il y a des chrétiens qui se figurent que N.-S. Jésus-Christ n'a souffert qu'à la fin de sa vie et qu'il n'a été en croix que l'espace de trois heures. Erreur; il a souffert durant trente-trois ans, c'est-à-dire douze mille cinquante-trois jours, qui font deux cent quatre-vingt-neuf mille deux cent soixante-dix heures, si bien qu'on peut dire que sa Croix ou Passion a été perpétuelle, ayant commencé dès le premier moment de sa vie et n'ayant fini qu'avec sa mort.

Cette pensée est fondée.

En effet, le Prophète Royal dit, au psaume LXXXVII, que S. Augustin et S. Jérôme expliquent de Jésus-Christ : *Je suis pauvre et dans les travaux dès ma tendre jeunesse*; et au Ps. XXXVII : *Je suis préparé à recevoir les coups de fouets*; *ma douleur m'est toujours présente et jamais elle ne m'a quitté.* — On lit au livre II, chapitre 3, de l'Imitation : *Jésus-Christ Notre-Seigneur n'a pas été une seule heure en sa vie sans souffrir de la douleur... Toute sa vie n'a été qu'une croix et un martyre continuel.* — Bellarmin, en son explication du Ps. LXXXVII, dit qu'il faut bien remarquer que le Sauveur a commencé à souffrir dès le moment qu'il eut pris chair humaine; car, outre le calice très amer de sa mort, qu'il a toujours eu devant les yeux, il n'a jamais été sans souffrir quelque chose, et dans tous les états de sa vie, il a été un homme de douleurs, comme l'appelle Isaïe.

Le Sauveur a eu une double croix à porter : croix intérieure et croix extérieure.

Notre-Seigneur, dit Lessius, en son livre XII, chap. 2, des *Perfections divines*, a eu deux choses qui l'ont fort affligé. La première a été l'injure faite à la majesté de son Père par le péché du premier homme. La deuxième est le grand mal arrivé à tout le genre humain : car il voyait clairement, en général et en particulier, tous les péchés et il connaissait parfaitement combien chaque péché offensait grièvement la majesté de son Père et méritait la damnation éternelle. Comme conséquence de cette parfaite connaissance, il éprouva une douleur proportionnée à la grandeur du mal, c'est-à-dire qu'elle

était extrême, plus que suffisante pour lui ôter mille et mille fois la vie, s'il eût laissé cette douleur agir dans toute sa force. On a des exemples qu'une grande douleur ou une tristesse excessive peut causer la mort.

Sainte Thérèse confirme cette pensée. Elle dit en son *Château de l'âme,* (cinquième demeure, ch. 2) : Quelle ne devait pas être la douleur du Rédempteur connaissant tout d'une vue la multitude infinie des péchés commis contre la majesté de son Père qu'il aimait d'un amour infini! Certes, je suis persuadée qu'une si vive douleur le touchait bien davantage que celles qu'il a endurées dans sa Passion... Voir continuellement son Père offensé, et tant d'âmes se précipiter dans l'enfer, était pour lui une douleur si extrême que je ne doute point que s'il n'eût été simplement qu'homme, un seul jour dans ce tourment eût été capable de lui faire perdre non seulement la vie, mais plusieurs vies s'il les avait eues.

Une autre croix intérieure du Sauveur est prise de ses propres tourments et exposée par Bellarmin au livre *Du gémissement de la colombe* (chap. III).

Toute la vie de Jésus-Christ a été une perpétuelle Passion, et la Passion de la croix, car dès le premier moment de sa conception il a su que la croix lui était préparée et il l'a toujours eue si présente devant les yeux, qu'on peut véritablement dire que durant tout le temps de sa vie il a été attaché à la croix... Puisque Notre-Seigneur a su certainement toute sa vie les tourments qu'il endurerait et la mort qu'il souffrirait sur la croix, on ne peut douter que cette connaissance ne lui ait donné une extrême douleur et ne l'ait conduit au point d'une véhémente tristesse... Donc, âme chrétienne, apprenez de cette continuelle croix de Jésus, qu'il n'a pas eu une seule heure de repos, mais qu'il a été occupé jour et nuit à vous sauver. Cela étant, pouvez-vous bien penser sans pleurer que vous avez trop souvent oublié les choses de votre salut, en passant tant d'heures à vous réjouir en des discours inutiles et en commettant beaucoup de péchés qui, pour vous être trop cachés, n'en sont pas moins bien connus de Dieu.

La vie de Jésus-Christ n'a pas seulement été perpétuellement affligée par des croix intérieures; il a eu à porter aussi toute sa vie plusieurs croix extérieures :

Chose étrange et digne d'étonnement, étant Dieu, il s'est anéanti, prenant la forme de serviteur, et a continué de vivre sous cette forme. Cette croix lui a été plus pesante, à raison de sa souveraine majesté, qu'il ne serait au Pape et à l'empereur d'être sujets de leurs vassaux, voire même de changer leur nature en celle d'une bête, et d'y demeurer.

Il eût pu, au rapport de S. Jean Chrysostôme et de Théo-

phylacte, faire rejaillir sur son corps la gloire et la béatitude de son âme, comme il le fit sur la montagne du Thabor : mais, par un excès d'amour, il s'est privé, par un continuel miracle, de cette gloire, et ce durant toute sa vie, s'étant fait homme semblable à nous, mortel et passible comme nous.

Etant homme mortel, il pouvait vivre dans l'autorité, dans l'abondance de toutes choses, à la façon de Salomon, et dans cet état sauver tous les hommes. Il a mieux aimé choisir la pauvreté et pouvoir dire : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (*Matth.* VIII, 20 ; *Luc.* IX, 58). De plus, au lieu de se rendre souverain, il s'est assujéti à ses parents et à la loi judaïque, quoique bien rigoureuse, s'étant fait obéissant jusques à la mort.

En un mot il a été perpétuellement en croix, puisque toute sa vie n'a été qu'une liaison et une suite de peines et de croix qui se sont succédé les unes aux autres et même qui se sont accumulées les unes sur les autres comme on peut le voir dans les Saintes Ecritures :

1° De toute éternité, il s'est présenté à son Père pour être notre Sauveur [1].

2° Du premier jusqu'au dernier jour de sa vie, il a présenté à Dieu un nouveau sacrifice [2].

3° Il fut exposé dans une étable, enveloppé de langes et couché sur de la paille [3].

4° Huit jours après sa naissance, il fut circoncis. (*Luc* II, 21).

5° Il fut présenté au Temple et le saint vieillard Siméon prédit qu'il serait en butte aux contradictions. (*Luc.* II).

6° Il fut obligé de se retirer en Egypte avec Joseph et sa sainte Mère pour éviter la cruauté d'Hérode. (*Matth.* II, 15.)

7° A l'âge de douze ans, il resta à Jérusalem, privé du secours et de l'aide de ses parents pendant trois jours. (*Luc*, II, 46.)

8° Durant nombre d'années, il travailla de ses mains et s'occupa des choses domestiques. (*Marc.* VI, 3.)

9° Il alla dans le désert pour y jeûner quarante jours et être tenté par le diable, afin de nous apprendre à vaincre les tentations. (*Matth.* IV, 3.)

10° Pendant trois ans, il parcourt la Palestine, prêchant l'Evangile, distribuant l'eau jaillissante jusque dans la vie

1. J'ai une compassion éternelle de vous, a dit votre Rédempteur. (*Isa.* LIV, 8.)

2. Jésus entrant au monde dit : Vous n'avez pas voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez donné un corps. (*Hebr.* X, 5.)

3. Un petit enfant nous est né ; il portera sa principauté sur ses épaules. (*Isa.* IX, 6.)

éternelle et ne donnant à son corps, que le repos absolument nécessaire. (*Joan.* IV, 6 et suiv.)

11° Les Juifs se moquent de lui et l'injurient. (*Joan.* VIII, 48.)

12° Hérode fait trancher la tête à son Précurseur. (*Marc.* VI, 28.)

13° Les Juifs prirent des pierres pour le lapider. (*Joan.* X, 31.)

14° Les Juifs le chassent hors de la ville et le mènent sur une haute montagne pour l'en précipiter. (*Luc.* IV, 29.)

15° Il se donne pour nourriture à ses apôtres, même à Judas qui le trahissait. (*Matth.* XXVI, 21.)

16° Au jardin des Oliviers, il est triste jusqu'à la mort. (*Luc.* XXII, 43.)

17° Il est trahi par un baiser de Judas. (*Matth.* XXVI. 49.)

18° Il fut pris et lié par les Juifs et conduit devant des juges iniques. (*Joan.* XVIII, 22.)

19° Durant toute une nuit, il fut outragé, battu et raillé. (*Luc.* XXII, 63, 64.)

20° Lui, le Juge suprême, il est faussement accusé devant Pilate d'être un séducteur. (*Luc.* XXIII, 2.)

21° Lui, la Sagesse incarnée, est traité comme un insensé par Hérode et revêtu d'une robe blanche. (*Luc.* XXIII, 11.)

22° Par arrêt de Pilate, il est attaché à une colonne et cruellement flagellé. (*Joan.* XIX, 11.)

23° Il est ensuite couronné d'épines. (*Marc.* XV, 17.)

24° Tout couvert de plaies et de sang, il est exposé devant le peuple. (*Joan.* XIX, 5.)

25° Portant sa croix sur ses épaules, il alla au Calvaire. (*Joan.* XIX, 17.)

26° Chargé de ce pesant fardeau, tout couvert de sang, de crachats et de poussière, il rencontre sa très sainte Mère. O douloureuse rencontre !

27° Par trois fois, il tombe sous le poids de la croix.

28° Les femmes de Jérusalem le voyant si maltraité se lamentaient. (*Luc.* XVII, 28.)

29° Arrivé sur le Calvaire, il fut dépouillé de ses vêtements et abreuvé de fiel. (*Matth.* XXVII, 34.)

30° Puis ils le crucifièrent. (*Matth.* XXVII, 34; *Luc.* XXIII, 33.)

31° Crucifié, il est placé entre deux voleurs. (*Joan.* XIX, 18.)

32° Et pendant plus de trois heures, il resta suspendu entre le ciel et la terre, attaché à sa croix par trois gros clous qui faisaient à ses mains et à ses pieds des ouvertures par où s'échappait tout son sang.

II. — Le glaive perpétuel de la glorieuse vierge marie. — Pour être bien pénétré de la pensée que l'âme de la glorieuse Vierge Marie a été perpétuellement transpercée d'un glaive

de douleur, il suffit de considérer deux choses : La première, c'est qu'elle a eu une parfaite connaissance de tous les mystères de la vie de Jésus-Christ son Fils; et la seconde, c'est qu'elle l'a toujours parfaitement aimé.

A. — De la connaissance que la sainte Vierge a eue de tous les mystères de la vie de Jésus-Christ. — La Sainte Vierge a connu tous les mystères de notre rédemption par deux voies : la révélation divine, et son étude particulière.

Pour ce qui est de la révélation, S. Bernard dit qu'elle fut pleinement instruite par une science divinement infuse de tout ce que son Fils devait souffrir. Il ne faut pas douter que cette plénitude ne fut telle qu'elle surpassa toutes les connaissances qu'en ont eues les Apôtres et les Docteurs de l'Eglise les plus éclairés. S. Anselme ajoute que, quoique ceux-ci en aient été instruits par le Saint-Esprit, cependant la Sainte Vierge en a eu une science incomparablement plus claire et plus sublime qu'elle a reçue du même Esprit de vérité. On trouvera cela facile à croire, si on fait ce raisonnement avec S. Anselme, en son livre *De l'excellence de la Vierge* : Jésus-Christ, au dire de l'Apôtre, est la sagesse et la vertu de Dieu en qui tous les trésors de la science de Dieu sont enclos. Or Jésus était dans Marie : donc tous les trésors de la science de Dieu étaient en Marie. Et ils n'y étaient pas inutiles, mais toujours produisant des lumières et des connaissances célestes.

Quant à son étude particulière, S. Grégoire de Nysse dit, dans son sermon sur la Nativité, que la Sainte Vierge avait appris dès son jeune âge la langue hébraïque ; ce qui a fait dire à Origène qu'elle connaissait les oracles des prophètes, et, par conséquent, tout ce qui avait été prophétisé de la mort et de la passion de Jésus-Christ son Fils.

Or, si elle avait une parfaite connaissance de tout ce qui devait arriver à son Fils, on ne saurait comprendre, beaucoup moins expliquer de parole, avec quel sentiment de douleur cette bonne mère pensait aux tourments particuliers qu'on devait faire souffrir à son bien-aimé et délicat enfant. Le docte abbé Rupert, en son livre I *sur* les *Cantiques*, fait ainsi parler la Sainte Vierge : Le Verbe divin, descendant de son trône, a daigné me choisir pour son lieu de repos où il a demeuré neuf mois entiers, se faisant Fils de sa très humble servante. Et si vous voulez savoir ce qu'il a été à mon égard, il m'a été un bouquet de myrrhe. Dès ce temps, le glaive prédit par Siméon a transpercé mon âme. Car vous devez savoir que j'avais le don de prophétie et qu'en même temps que j'eus l'honneur d'être sa Mère, je prévis toutes ses souffrances. Ayant donc un tel Fils dans mon sein, puis l'ayant allaité et porté

dans mes bras, jugez quelles ont été les angoisses de mon cœur maternel.

B. — De l'amour que la sainte Vierge portait a Jésus-Christ. — Pour s'attrister du mal d'autrui, soit présent, soit futur, ce serait peu d'en avoir connaissance, si on n'aimait pas la personne qui en est affligée ; mais lorsqu'on l'aime ardemment : la douleur répond à l'affection, et l'une se mesure par l'autre.

Or la Mère de Dieu aimait si ardemment son Fils, qu'elle surpassait en cette affection tous les hommes et les anges ensemble. Donc l'affection qui naissait de cet amour était si grande, qu'on peut bien dire, avec S. Anselme, que toute la cruauté qu'on a exercée sur le corps des martyrs, est peu de chose, ou plutôt n'est rien en comparaison de ses souffrances [1].

S. Bernard dit que l'âme est plus où elle aime que là où elle anime. Il faut en conclure que la Sainte Vierge a ressenti tout ce qu'elle savait que son Fils souffrait. Or l'âme et le corps de son Fils ont souffert des tourments inouïs. Donc la Sainte Vierge les a ressentis en y compatissant très amoureusement, et l'on peut dire qu'elle a plus souffert que les martyrs ensemble.

C. — De la pensée continuelle que la glorieuse Vierge avait des douleurs présentes de son Fils. — La Mère de Dieu a été tourmentée sans cesse par la pensée de la Croix future de son Fils ; mais les douleurs présentes qu'elle lui voyait souffrir, ont encore rendu sa douleur bien plus cuisante et continuelle. Toujours elle en a eu la connaissance *intellectuelle* et *sensible*. Je dit *intellectuelle*, parce qu'elle savait bien que son Fils, dont la sagesse était suréminente, prévoyait en particulier tous les tourments qu'il devait souffrir et toutes les causes qui devaient y contribuer. Elle savait que cette prévoyance l'affligeait à tout moment, que c'était pour lui une croix perpétuelle, et que son angoisse maternelle faisait même une partie de sa croix. Or, cela posé, il est certain qu'elle sentait en elle-même le contre-coup de douleur, voyant l'affliction de son Fils unique, et le voyant affligé de ses propres angoisses. J'ai dit encore *sensible* : car combien de fois a-t-elle entendu Jésus gémir et soupirer ; combien de fois l'a-t-elle vu pauvre, fugitif et banni. Remarquant les croix qui lui venaient sans cesse et sans relâche les unes après les autres, elle l'a toujours considéré comme une croix vivante, ou une vie mourante, et une victime perpétuelle.

Donc, que désormais personne ne s'imagine que la Sainte

1. Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum leve fuit, aut potius nihil comparatione tuæ passionis (S. Anselm. *De Excell. Virg.*)

Vierge ait seulement souffert durant trois heures au pied de la Croix. Il faut étendre ce temps à trente-trois ans et dire avec le docteur séraphique, S. Bonaventure, qu'elle était en esprit martyrisée avec son Fils, navrée avec lui et transpercée du glaive de douleur avec lui.

D. — Les sept principaux mystères du glaive perpétuel de la glorieuse vierge marie. — Quoique le glaive de douleur qui a transpercé l'âme de Notre-Dame, ait été perpétuel, comme nous l'avons vu, il n'empêche qu'il ait été plus pénétrant en certaines rencontres et en certains mystères de sa vie, et de ceux-là on en peut remarquer sept.

Le *premier* fut quand le saint vieillard Siméon lui prédit que son Fils serait en butte aux contradictions et qu'un glaive de douleur transpercerait son âme.

Le *deuxième*, quand elle reçut l'ordre de s'enfuir en Egypte avec son Fils Jésus.

Le *troisième*, quand l'Enfant Jésus demeura dans le temple et fut perdu l'espace de trois jours.

Le *quatrième*, quand elle rencontra son Fils portant sa Croix.

Le *cinquième*, quand elle le vit en croix et l'entendit parler.

Le *sixième*, quand le corps de Jésus descendu de la croix, elle le mit sur ses genoux.

Le *septième*, quand elle assista à la sépulture de son Fils.

E. — Comment il faut méditer les sept principaux mystères du glaive perpétuel de la sainte vierge. — Pour méditer ces sept mystères et en tirer un grand profit, il faut considérer cinq ou six circonstances.

1° *Qu'elle est celle qui a souffert*? — La glorieuse Vierge Marie Mère de Jésus-Christ, la plus sainte des femmes, la plus pure des vierges, la plus aimante des mères, la plus compatissante et la plus parfaite des créatures.

2° *Qu'est-ce qu'elle a souffert*? — Un martyre de cœur, dit S. Bernard (sermon *Signum magnum*), un martyre si extrême et si douloureux qu'on peut dire qu'en fait de douleurs et de souffrances intérieures, il a surpassé celui de tous les autres martyrs.

3° *Combien de temps a-t-elle souffert*? — Non seulement durant les trente-trois ans de la vie de son Fils, pendant lesquels elle a eu sa croix toujours présente à l'esprit; mais même jusqu'à sa mort, ayant toujours eu devant les yeux les tourments que son Fils avait endurés sur le Calvaire et ailleurs.

4° *Pour qui a-t-elle souffert*? — Pour tous les hommes : car, ayant souffert avec son Fils, Jésus-Christ, elle a eu les mêmes

intentions et les mêmes affections que lui, et elle a pris part à ses peines comme si elles lui eussent été propres.

5° *Comment a-t-elle souffert?* — Très patiemment, n'ayant jamais donné un signe d'impatience. Très amoureusement, aimant à souffrir avec son Fils et à porter une partie de sa croix, pour l'amour et le salut des autres créatures. Très constamment, ne s'étant jamais relâchée ni lassée de souffrir.

6° *Pourquoi a-t-elle souffert?* — Parce qu'elle a beaucoup aimé : car, aimant son Fils plus que toutes les mères, elle a voulu prendre part à tout ce qui l'a affligé en cette vie.

A ces considérations, ajoutez celles-ci.

7° *Qu'ai-je fait pour compatir à ses souffrances?* — Hélas! rien, ou si peu que rien, à peine y ai-je pensé.

8° *Que ferai-je désormais?* — Je tâcherai de me souvenir souvent de son glaive perpétuel. Je prendrai quelques loisirs tous les samedis pour méditer quelque mystère douloureux. Je souffrirai telle et telle chose pour lui témoigner mon amour et le désir que j'ai de compatir à ses douleurs.

Je vous conseille encore de produire sur chaque mystère des affections : 1° de remerciement, 2° de compassion, 3° d'admiration, 4° d'amour, 5° de confiance, 6° d'imitation.

RÉFLEXIONS DE S. ALPHONSE DE LIGUORI SUR CHACUNE DES SEPT DOULEURS DE LA B. V. MARIE (*a*)

PREMIÈRE DOULEUR

LA PROPHÉTIE DE SIMÉON

Marie instruite de toutes ses croix futures. — L'homme ne fait son apparition dans cette vallée de larmes que pour pleurer, et chacun de nous doit payer son tribut à la souffrance en acceptant les maux que chaque jour apporte avec soi. Mais combien notre sort serait plus lamentable, si nous savions par avance les maux qui nous menacent! « Malheureux, dit Sénèque, celui qui connaîtrait les secrets de son avenir; il se sentirait misérable avant d'être dans la misère [1]. » Usant donc de ménagement envers nous, Dieu dérobe à notre vue les croix qui nous attendent, afin que, contraints de les porter, nous ne les portions du moins qu'une fois. Quant à la Sainte Vierge, comme le Seigneur voulait en faire la Reine des martyrs et la rendre parfaitement semblable au Verbe incarné, il la traita sans ménagement, et elle dut sans cesse avoir devant les yeux et souffrir continuellement toutes les douleurs qui l'attendaient, et qui n'étaient autres que les douleurs de la

1. Calamitosus est animus futuri anxius, et ante miserias miser. *Epist.* 98

(*a*) Traduction du R. P. Pladys, rédemptoriste.

Passion et la mort de son bien-aimé Jésus. C'est pourquoi le vieillard Siméon dans le Temple, après avoir reçu entre ses bras le divin Enfant, fit connaître à Marie toutes les contradictions et toutes les persécutions que ce Fils bien-aimé rencontrerait de la part des hommes : *Il est posé comme un signe auquel on contredira* [1] ; *et vous-même*, ajouta-t-il, *vous aurez l'âme percée d'un glaive de douleur* [2]. « Ces paroles de Siméon, dit Marie elle-même à sainte Mechtilde, changèrent toute la joie de mon cœur en la plus amère désolation [3]. »

Sans doute, la Vierge bénie savait depuis longtemps déjà que Jésus devait faire le sacrifice de sa vie pour le salut du monde. Mais dans le Temple, ainsi qu'il fut révélé à sainte Thérèse [4], elle apprit en détail et plus clairement quelles souffrances et quelle mort cruelle attendaient son Fils bien-aimé. Elle apprit alors qu'il devait être contredit, et contredit en tout. Contredit dans sa doctrine, puisque les hommes, en l'entendant se proclamer Fils de Dieu, bien loin de le croire, le traiteraient de blasphémateur, comme fit réellement l'impie Caïphe, quand il s'écria : *Il a blasphémé... Il mérite la mort* [5]. Contredit en son honneur, car il était noble et de la race royale, et on se demanderait sur le ton du mépris : *N'est-ce pas le fils d'un charpentier* [6] ? *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie* [7] ? Il était la sagesse même, et les hommes allaient le traiter d'ignorant : *Comment*, diront les juifs, *celui-ci sait-il les Ecritures, puisqu'il ne les a point apprises* [8] ? de faux prophète : *Ils lui bandèrent les yeux et ils le frappaient au visage... en disant* : *Prophétise qui est celui qui t'a frappé* [9] ? et même d'insensé : *Il a perdu le sens ; pourquoi l'écoutez-vous* [10] ? On l'appellerait buveur, gourmand, ami des gens de mauvaise vie : *C'est un homme de bonne chère et qui aime le vin, ami des publicains et des pécheurs* [11]. Les termes de magicien, d'hérétique et de démoniaque ne lui seraient pas épargnés *C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons* [12]. *Et ne l'avons-nous pas dit avec raison : tu es un Samaritain et il y a dans toi un démon* [13]. Bref, on le présenterait à Pilate comme un homme

1. Positus est hic... in signum cui contradicetur. *Luc.* II, 34.
2. Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. *Ibid.*, 35.
3. Omnis lætitia mea, ad verba Simeonis, versa est mihi in mœrorem. *Spir. Grat.* l. I, c. 16. — 4. *Vie*, addit. — 5. Blasphemavit... reus est mortis. *Matth.* XXVI, 65. — 6. Nonne hic est fabri filius? *Matth.* XIII, 55.
7. Nonne hic est faber, filius Mariæ? *Marc.* VI, 3. — 8. Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit? *Jo.* VII, 15. — 9. Et velaverunt eum, et percutiebant faciem ejus..., dicentes : Prophetiza, quis est qui te percussit? *Luc.* XXII, 64. — 10. Insanit, quid eum auditis? *Jo.* X, 20. — 11. Ecce homo devorator et bibens vinum, amicus publicanorum et peccatorum. *Luc.* VII, 34. — 12. In principe dæmoniorum ejicit dæmones. *Matth.*, IX, 34.
13. Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu et dæmonium habes? *Jo.* VIII, 48.

si notoirement scélérat, qu'il n'était pas même besoin de faire son procès pour le condamner : *Si ce n'était pas un malfaiteur,* s'écrièrent-ils, *nous ne vous l'aurions pas amené*[1]. Contredit dans son âme, et cela de la part de son propre Père. En effet, pour donner libre cours à sa justice, le Père céleste refusera de l'exaucer alors qu'il lui dira : *Mon Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi*[2] ; et il l'abandonnera tellement à la crainte, à l'ennui, à la tristesse, que la désolation lui arrachera ce cri : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*[3], et qu'il suera du sang sous le pressoir de la douleur. Contredit enfin dans tout lui-même et persécuté à mort. Il suffit de dire qu'après avoir tant souffert dans tous ses membres sacrés, aux mains, aux pieds, au visage, à la tête, il finit par mourir de douleur, épuisé de sang et rassasié d'opprobres, sur un gibet infâme.

La vie de Marie fut désormais un supplice. — Quand David, au milieu des délices et des grandeurs de la puissance royale, entendit le prophète Nathan lui dire de la part de Dieu : *Le fils qui t'est né mourra de mort*[4], il ne connut plus de repos, versa des torrents de larmes, refusa toute nourriture, et ne voulut plus coucher que sur la dure. Ce fut, à la vérité, avec la plus parfaite tranquillité d'âme que Marie reçut la nouvelle de la mort de son Fils, et ce fut avec la même tranquillité qu'elle continua de vivre dans cette déchirante perspective. Mais quelle douleur ne devait-elle pas ressentir sans cesse en vivant toujours dans la compagnie de ce Fils si aimable, en entendant sortir de ses lèvres les paroles de la vie éternelle, en voyant toutes les belles actions de sa sainte vie ! Quel supplice que celui d'Abraham durant ces trois jours qu'il fut obligé de passer avec son cher Isaac, tout en sachant qu'il allait le perdre ! O Dieu ! ce ne fut pas durant trois jours, mais durant trente-trois années, que Marie eut à endurer semblable supplice. Que dis-je semblable ? le supplice de Marie l'emporta d'autant plus sur celui d'Abraham que son Fils était plus aimable qu'Isaac !

La bienheureuse Vierge révéla elle-même à sainte Brigitte que, durant toute sa vie, elle ne passa pas une heure sans se sentir percée de ce glaive de douleur. « Chaque fois, ajouta-t-elle, que j'apercevais mon Fils, chaque fois que je l'enveloppais de langes, chaque fois que je considérais ses mains et ses pieds, chaque fois aussi mon âme était percée comme d'un nouveau glaive ; car il me semblait déjà le voir entre

1. Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum. *Jo.* XVIII, 30.
2. Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste. *Matth.*, XXVI, 39.
3. Tristis est anima mea usque ad mortem. *Ibid.* XXVI, 38.
4. Filius qui natus est tibi, morte morietur. *II Reg.* XII, 14.

les mains des bourreaux qui le crucifiaient [1]. L'abbé Rupert contemple Marie qui allaite son cher enfant. *Mon bien-aimé*, lui disait-elle, *est comme un bouquet de myrrhe. Il demeurera sur mon cœur* [2]. Ah ! mon Fils, je vous presse contre mon cœur, parce que vous m'êtes extrêmement cher. Mais plus vous m'êtes cher, plus la pensée de votre future Passion fait de vous un bouquet de myrrhe qui me remplit d'amertume. « Marie, dit S. Bernardin, contemplait sans cesse Jésus, la Force des saints qui devait agoniser un jour, la Beauté du paradis qui allait être défigurée, le Seigneur de l'univers qu'on chargerait de liens comme un criminel, le Créateur de toutes choses qu'on verrait tout couvert de plaies, le Juge des vivants et des morts réduit à se laisser condamner, la Gloire des cieux qui allait être foulée aux pieds, le Roi des rois qui n'aurait plus qu'une couronne d'épines et les insignes d'un roi de théâtre [3]. » Pareillement le P. Engelgrave, rapportant la révélation que reçut sainte Brigitte, considère comment, à partir du jour où elle connut ce que devait souffrir son Fils, « la Mère des douleurs pensait, en l'allaitant, au fiel et au vinaigre ; et quand elle l'enveloppait de langes, elle pensait aux liens dont on le chargerait ; quand elle le portait entre ses bras, elle pensait qu'un jour il serait attaché à la croix ; quand il dormait, elle le voyait couché dans le tombeau [4]. » Chaque fois qu'elle lui mettait sa tunique, elle pensait qu'un jour les bourreaux la lui arracheraient pour le crucifier ; et quand elle considérait ses mains et ses pieds sacrés, elle pensait aux clous qui les perceraient. « Ainsi, disait-elle à sainte Brigitte, mes yeux se remplissaient incessamment de larmes, et mon cœur était sans cesse en proie à la douleur [5]. »

Un supplice chaque jour plus grand. — A mesure que Jésus croissait en âge, il croissait aussi en grâce aux yeux de Dieu et des hommes et, comme dit l'Evangéliste, *Jésus avançait en sagesse, en âge et en grâces devant Dieu et devant les hommes* [6]. Devant les hommes, c'est-à-dire que Jésus grandissait toujours dans leur opinion. Devant Dieu, c'est-à-dire, suivant l'explication de S. Thomas [7], que chacune de ses actions était de nature à

1. Quoties aspiciebam Filium meum, quoties involvebam pannis, quoties videbam ejus manus et pedes, toties animus meus quasi novo dolore absorptus est ; quia cogitabam quomodo crucifigeretur. *Rev.* l. VI, c. 57.

2. Fasciculus myrrhæ Dilectus Deus mihi, inter ubera mea commorabitur. *Cant.* I, 12. — 3. *Pro Fest. V. M.* s. 2, a. 3, c. 1.

4. Eum lactans, cogitabat de felle et aceto ; quando fasciis involvebat, funes cogitabat quibus ligandus erat ; quando gestabat, cogitabat in crucem confixum ; quando dormiebat, cogitabat mortuum. *Lux. Ev. s. infra oct. Nat.* — 5. Oculi mei replebantur lacrymis, et cor meum quasi scindebatur præ tristitia. *Rev.* l. I, c. 10. — 6. Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia, apud Deum et homines. *Luc.* II, 52. — 7. P. 3, q. VII, a. 12.

multiplier indéfiniment ses mérites, si, dès le principe, il n'eût, à raison de l'union hypostatique, reçu la plénitude consommée de la grâce. Si Jésus devenait ainsi chaque jour plus digne d'admiration et d'amour aux yeux des autres, combien ne devenait-il pas plus aimable et plus cher au cœur de Marie? Mais, ô Dieu! plus son amour pour Jésus augmentait de jour en jour, plus aussi s'augmentait sa douleur d'avoir à le perdre par une mort si cruelle; et à mesure que s'avançait le temps marqué pour la Passion de son Fils, elle sentait son cœur de Mère plus cruellement déchiré par ce glaive de douleur que lui avait prédit le saint vieillard Siméon. « Le glaive de douleur, disait l'ange à sainte Brigitte, entrait à chaque heure d'autant plus avant dans le cœur de Marie, que son Fils était plus près du temps de la passion[1]. »

Conclusion: résignation dans ses souffrances. — Si donc Jésus notre Roi et sa très sainte Mère consentirent par amour pour nous à souffrir durant toute leur vie une peine d'une telle atrocité, il n'est pas juste que nous nous plaignions d'avoir, nous aussi, quelque chose à souffrir. Jésus crucifié apparut un jour à la sœur Madeleine Orsini, de l'ordre de S. Dominique. Comme elle était, depuis longtemps déjà, soumise à une grande épreuve, Jésus la pressait de demeurer en croix avec lui pour tout le temps que durerait sa peine. « Mais, Seigneur, répondit la sœur en se lamentant, vous n'avez passé que trois heures sur la croix, et moi, il y a plusieurs années que j'endure cette peine. » Le Rédempteur répliqua : « Ah! ignorante, que dis-tu? Depuis le premier instant de ma conception, je souffris dans mon cœur tout ce qu'ensuite j'endurai à ma mort sur la croix. » Figurons-nous donc que Jésus et Marie nous adressent ces mêmes paroles à nous aussi, quand nous nous plaignons de souffrir.

DEUXIÈME DOULEUR

LA FUITE EN ÉGYPTE

Depuis la prophétie de Siméon, l'âme de Marie toujours plongée dans la désolation. — Le cerf atteint par la flèche du chasseur porte, partout où il va, sa blessure en portant toujours avec lui le trait qui l'a frappé. Ainsi, après la terrible prophétie de Siméon, la divine Mère porta toujours avec elle sa douleur, parce que sans cesse elle eut devant les yeux la Passion de son Fils. Sur ce texte du Cantique des cantiques : *Les*

1. Ille doloris gladius cordi Virginis omni hora tanto se propius approximabat, quanto Filius passionis tempori magis appropinquabat. (VI, Lect. II, c. 16.)

cheveux de votre tête sont comme la pourpre du roi [1], Alcuin dit que ces cheveux à la couleur de pourpre représentent les pensées de Marie qui, toujours occupée de la Passion de Jésus, se voyait sans cesse transportée à ce moment où le sang du Sauveur coulerait de toutes ses blessures : « O Marie, s'écrie-t-il, votre esprit et vos pensées, oui je le dirai, s'empourpraient à la pensée du sang et de la Passion du Seigneur, et vous en souffriez comme si vos yeux voyaient déjà le sang s'échapper de ses plaies [2]. » Jésus lui-même, telle était donc la flèche entrée dans le cœur de Marie ; et plus son Fils se montrait aimable, plus lui était douloureuse la pensée d'avoir à le perdre un jour par une mort si cruelle.

Considérons maintenant le deuxième glaive de douleur dont fut percée l'âme de Marie, alors que son Fils Jésus, encore enfant, dut s'enfuir en Egypte pour échapper aux poursuites d'Hérode.

En apprenant la naissance du Messie attendu par les Juifs, Hérode s'était mis à trembler follement pour sa couronne, comme si le Messie fût venu la lui ravir. Aussi S. Fulgence lui reproche-t-il sa folie en ces termes : « Pourquoi te troubler, ô Hérode ? Ce Roi vient de naître non pas pour vaincre les rois par la force des armes, mais pour se les assujettir bien plus admirablement par sa mort [3]. »

L'impie attendait donc que les saints Mages vinssent lui apprendre en quel lieu était né le nouveau roi, afin de le mettre à mort. Quand il se vit trompé dans son attente, il ordonna le massacre de tous les enfants qui se trouvaient dans Bethléem et les environs. C'est pourquoi l'ange apparut en songe à S. Joseph, pour lui intimer les ordres de Dieu : *Lève-toi*, dit-il *prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Egypte* [4]. Gerson [5] pense que S. Joseph avertit aussitôt la Sainte Vierge, et que, cette nuit-là même, ayant pris l'Enfant Jésus, ils se mirent en route comme au reste l'Evangéliste semble l'indiquer clairement : *Joseph, s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère pendant la nuit et se retira en Egypte* [6]. « O Dieu ! pensait alors la Sainte Vierge, ainsi que le B. Albert le Grand s'en explique dans son com-

1. Et comæ capitis tui, sicut purpura regis vincta canalibus. *Cant.* VII, 5.

2. Mens tua, o Maria ! et cogitationes tuæ tinctæ sunt in memoria sanguinis Dominicæ passionis, et effectæ sunt quasi recentem viderent sanguinem de vulneribus profluentem.

3. Quid est quod sic turbaris, Herodes ? Rex iste qui natus est, non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare. *S. de Epiph. et Inn. nece.*

4. Surge et accipe Puerum et Matrem ejus, et fuge in Ægyptum. *Matth.* II, 13. — 5. *Joseph.* dist. 1.

6. Qui consurgens accepit Puerum et Matrem ejus, nocte, et secessit in Ægyptum.

mentaire, ô Dieu ! il doit donc se dérober aux poursuites des hommes celui qui est venu pour sauver les hommes[1] ! » Alors aussi, en voyant son Fils dès le berceau poursuivi à mort, cette Mère de douleurs comprit que déjà la prophétie de Siméon commençait à se réaliser : *Il est établi comme un signe auquel on contredira*[2].

Quelle peine ne dut pas ressentir le cœur de Marie, dit S. Jean Chrysostome, lorsqu'elle reçut l'ordre de prendre avec son Fils le dur chemin de l'exil. C'était pour la sainte Famille la même chose que de lui dire : Quittez votre patrie et allez vivre au milieu des étrangers, loin du Temple, près des autels des démons. Peut-on imaginer une peine plus grande que de voir cette tendre Vierge forcée de prendre la fuite avec son Enfant nouvellement né suspendu à son cou[3] ?

Chacun peut se figurer combien la Sainte Vierge souffrit dans ce voyage. La route était bien longue de Palestine en Egypte ; les auteurs estiment communément, dit Barradas[4], qu'il y a quatre cents milles, et qu'ainsi le voyage fut au moins de trente jours. Ensuite, telle que la décrit S. Bonaventure, la route était couverte de forêts, rocailleuse, presque déserte[5], outre que nos saints voyageurs ne la connaissaient pas. Puis l'hiver régnait, de sorte qu'ils durent voyager à travers la neige, la pluie, le vent, par des chemins rompus et fangeux. Enfin Marie, âgée pour lors de quinze ans, était une jeune vierge délicate et nullement habituée à de pareilles fatigues ; et il n'y avait personne qui leur rendît le moindre service. « Joseph et Marie, dit S. Pierre Chrysologue, n'ont ni serviteur, ni servante : eux-mêmes sont leurs maîtres et leurs serviteurs[6]. » O Dieu ! quelle pitié de voir cette tendre Vierge avec son jeune enfant entre les bras, fuir ainsi par le monde ! « Mais, s'écrie S. Bonaventure, où trouvaient-ils de quoi manger ? Où se reposaient-ils la nuit ? Où s'arrêtaient-ils en route[7] ? Et quelle pouvait bien être leur nourriture, sinon un morceau de pain durci, que Joseph avait apporté avec lui ou qu'il recevait en aumône ? Et durant la nuit, où pouvaient-ils se reposer, surtout dans ce désert de deux cents

1. Debet fugere, qui Salvator est omnium ! *In Matth.*, 2.
2. Positus est hic in signum cui contradicetur.
3. Fuge a tuis ad extraneos, a Templo ad dæmonum fana ! — Quæ major tribulatio, quam quod recens natus, a collo Matris pendens, cum ipsa Matre paupercula fugere cogatur ? — 4. T. I, l. X, c. 8.
5. Viam silvestrem, obscuram, asperam, et inhabitatam. *Med. vit. Chr.* c. 12.
6. Joseph et Maria non habent famulum, non ancillam; ipsi domini et famuli. *Hom. de Nat. D.*
7. Quomodo faciebant de victu? ubi nocte quiescebant ? quomodo hospitabantur ?

milles, qu'ils avaient à traverser, au rapport des auteurs, et qui ne présentait ni maisons, ni hôtelleries ? Ils dormaient sur le sable ou bien à l'ombre d'un arbre dans la forêt, toujours en plein air, à la merci des voleurs et des bêtes sauvages dont l'Egypte abonde. Celui qui aurait alors rencontré ces trois augustes personnages, les plus augustes du monde, hélas ! les aurait-il pris pour autre chose que pour trois pauvres mendiants sans asile.

En Egypte, ils se fixèrent, d'après Brocard et Jansenius [1], au pays de Matharée quoique, d'après S. Anselme [2], ils se soient établis dans la ville d'Héliopolis, nommée anciennement Memphis et aujourd'hui Le Caire. Or ici considérons la grande pauvreté à laquelle ils furent réduits durant les sept années qu'ils passèrent en Egypte, comme l'assurent S. Antonin [3], S. Thomas et d'autres auteurs. Ils étaient étrangers et sans connaissances ; ils n'avaient ni revenus, ni argent, ni parents ; à peine, après les fatigues de leurs pauvres journées, trouvaient-ils de quoi se nourrir. « Ils étaient pauvres dit S. Basile ; dès lors, comme on le pense bien, ils devaient se fatiguer beaucoup pour se procurer les choses nécessaires à la vie [4], » Ludolphe de Saxe, parlant de l'extrême indigence où se trouvait Marie, assure, et cela doit bien consoler les pauvres, que « plus d'une fois son Fils, pressé par la faim, lui ayant demandé un morceau de pain, elle se vit dans l'impossibilité de le lui donner [5]. »

Retour en Judée plus pénible que le départ. — Après la mort d'Hérode, ainsi que le rapporte S. Matthieu, l'ange apparut de nouveau en songe à Joseph et lui commanda de retourner dans la Judée. Ici S. Bonaventure fait ressortir avec quel surcroît de peine ce retour s'effectua pour Marie, à cause de la fatigue que Jésus, alors âgé de sept ans, dut supporter pendant ce voyage ; « car, dit le saint Docteur, à cet âge il était trop grand pour qu'on pût le porter, et encore trop petit pour qu'il pût marcher seul [6]. »

Conclusion. — A la vue de Jésus et de Marie, contraints, dans leur fuite, d'errer ici-bas comme de pauvres voyageurs, apprenons que nous aussi, nous devons vivre sur la terre comme des voyageurs, sans nous attacher à tous ces biens que le monde nous offre, et qu'il nous faudra bientôt quitter pour entrer dans l'éternité. *Car nous n'avons pas ici de cité perma-*

1. *In Conc.* c. 11. — 2. *Enarr. in Matth.* 2. — 3. P. 4, tit. 15, c. 36.
4. Cum enim essent egeni, manifestum est quod sudores frequentabant, necessaria vitæ inde sibi quærentes. *Const. mon.* c. 5.
5. Aliquando Filius, famem patiens, panem petiit ; nec unde daret Mater habuit. *Vit. Chr.* p. 1, c. 13.
6. Sic magnus est, quod portari non prævalet ; et sic parvus, quod per se ire non potest. *Med. vit. Chr.* c. 13.

nente, mais nous cherchons la cité future [1]. Et S. Augustin ajoute : « Etranger que tu es, tu regardes et tu passes [2]. »

Apprenons en outre à porter généreusement la croix ; car on ne peut vivre ici-bas sans souffrir. C'est pourquoi la B. Véronique de Binasco, religieuse augustine, un jour qu'elle s'était sentie inspirée de suivre en esprit la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus dans ce voyage d'Égypte, entendit la divine Mère lui dire à la fin : « Ma fille, tu as vu combien nous avons dû souffrir pour arriver dans ce pays. Apprends par là que personne ne reçoit de grâces à moins de souffrir [3]. »

Si l'on veut moins sentir les souffrances de cette vie, il faut prendre avec soi Jésus et Marie : *Prends l'enfant et sa Mère* [4]. Dès qu'on porte dans son cœur avec amour ce divin Enfant et cette Mère bénie, toutes les peines deviennent légères ; que dis-je ? elles deviennent même douces et agréables. Aimons donc Jésus et Marie ; et puisque les hommes continuent encore aujourd'hui par leurs péchés à persécuter Jésus, consolons Marie en offrant à son Fils un asile dans nos cœurs.

TROISIÈME DOULEUR

LA PERTE DE JÉSUS DANS LE TEMPLE

Marie, modèle de patience. — C'est, d'après l'apôtre S. Jacques, dans la vertu de patience que consiste notre perfection. *La patience*, dit-il, *constitue une œuvre parfaite : grâce à cette vertu, vous serez parfaits et accomplis, sans manquer en rien* [5]. En conséquence, par cela même que le Seigneur nous avait donné Marie pour modèle de perfection, il a dû ne lui ménager aucune peine, afin que nous pussions admirer et imiter dans elle la plus héroïque patience. Or, l'une des plus grandes peines que la divine Mère ait endurées en sa vie, c'est assurément celle que nous avons à considérer aujourd'hui, je veux dire la perte de son Fils dans le Temple.

L'aveugle de naissance souffre peu de ne pouvoir contempler la clarté du jour. Mais pour celui dont les yeux, ouverts à la lumière, ont une fois joui des beautés de la nature, quelle douleur n'est-ce pas de perdre avec la vue le spectacle de tant de belles choses ! Ainsi certaines âmes souffrent peu de ne pouvoir trouver Dieu ; car, les malheureuses, elles le connaissent à peine, aveuglées qu'elles sont par la fange de ce

1. Non enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. *Heb.* XIII, 14.

2. Hospes es, vides et transis. — 3. Boll. 13 *jan. Vit.* l. IV, c. 6. — 4. Accipe Puerum et Matrem ejus.

5 Patientia autem opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes. *Jac.* I. 4.

monde. Mais celui dont une lumière céleste éclaire l'intelligence et dont le cœur a délicieusement goûté la présence du bien suprême, ô Dieu! que ne souffre-t-il pas, quand il s'en voit privé! Voyons donc comment Marie, accoutumée à jouir incessamment de la délicieuse présence de son bien-aimé Jésus, dut trouver terrible le troisième glaive de douleur dont elle fut transpercée, quand elle fit à Jérusalem la perte de son Fils et qu'elle passa trois jours loin de lui.

Nous lisons au second chapitre de S. Luc que la bienheureuse Vierge avait coutume d'aller chaque année avec S. Joseph, son époux, et Jésus, visiter le Temple à l'occasion des fêtes de Pâque, et qu'une fois, entre autres, elle y alla, son Fils étant âgé de douze ans. Or Jésus demeura à Jérusalem, sans que sa mère s'en aperçût; car elle le croyait avec des personnes de leur connaissance. A la fin du jour, ne le voyant pas avec ces personnes, elle retourna à Jérusalem pour le chercher; et ce n'est qu'après trois jours qu'elle le trouva.

Figurons-nous à quelles angoisses dut être en proie cette Mère désolée durant ces trois longues journées qu'elle passa, cherchant de tous côtés son Fils. *N'avez-vous pas vu*, disait-elle avec l'épouse des Cantiques, *n'avez-vous pas vu celui que mon cœur aime* [1]? Hélas! elle n'en recevait aucune nouvelle. *L'enfant ne paraît pas; et moi, où irai-je* [2]? disait Ruben, en se lamentant sur son frère Joseph. Avec quelle désolation bien plus grande, Marie, épuisée de fatigue après avoir vainement cherché son bien-aimé, ne devait-elle pas s'écrier : Mon Jésus ne paraît donc pas; je ne sais plus que faire pour le trouver; et maintenant où irai-je sans mon trésor?

Plongée dans les larmes durant ces trois jours, elle s'en allait, répétant sans cesse avec David : *Mes larmes sont ma seule nourriture jour et nuit, pendant qu'on me dit à chaque instant : Où est ton Dieu* [3]? Aussi est-ce à bon droit que Pelbart écrit : « Telle était son affliction, qu'elle passa ces nuits sans dormir; tout entière à sa douleur, elle ne faisait que prier Dieu de lui rendre ce Fils bien-aimé [4]. » Que de fois durant ce temps, s'adressant à Jésus lui-même, elle empruntait, ainsi que l'explique S. Bernard, les paroles de l'épouse sacrée : *Indiquez-moi, ô vous que j'aime, où vous reposez à midi, afin que je cesse, ô mon Fils, d'errer au hasard et que je ne vous cherche plus en vain* [5]?

1. Num, quem diligit anima mea, vidistis? *Cant.* III, 3.
2. Puer non comparet; et ego, quo ibo? *Gen.* XXXVII, 30.
3. Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus? *Ps.* XLI, 4. — 4. Illas noctes insomnes duxit in lacrymosis orationibus, Deum deprecando ut daret sibi reperire Filium. *Stell.* l. III, p. 4, a. 3. — 5. Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam. *Cant.* I, 6.

Il y a des auteurs qui ne rangent pas seulement cette troisième douleur de Marie parmi les plus grandes qu'elle ait endurées, mais qui la regardent comme la plus amère et la plus cruelle de toutes; et cela pour deux raisons.

La première, c'est que, dans ses autres douleurs, Marie avait Jésus avec elle. Ainsi, lors de la prophétie du saint vieillard Siméon dans le Temple, comme à la fuite en Egypte, Marie souffrit, mais toujours en compagnie de Jésus, tandis qu'elle souffre ici loin de Jésus et sans même savoir où il est. *La lumière de mes yeux n'est plus avec moi* [1], pouvait-elle dire dans sa douleur : je ne vois plus à mes côtés mon bien-aimé Jésus; il est loin de moi et je ne sais où le chercher. « Elle souffrait extrêmement, dit Origène, parce qu'elle aimait extrêmement; et la douleur qu'elle ressentait surpassait celle des martyrs dans les tortures [2]. » Ah! que ces trois jours semblèrent longs à Marie! Ils lui parurent trois siècles. Que d'angoisses les remplirent, et personne ne vint la consoler! Hélas! disait-elle avec Jérémie, qui pourrait me consoler en l'absence de mon unique consolation? *C'est pourquoi je suis tout en pleurs et mes yeux ne se lassent pas de verser des larmes. Car il s'est éloigné celui qui fait toute ma consolation* [3]. Et avec Tobie : *Quelle joie aurai-je, moi qui suis toujours dans les ténèbres et qui ne vois point la lumière du ciel* [4]?

La seconde raison, c'est que, pour ses autres douleurs, Marie en voyait clairement la raison et le but dans la rédemption des hommes et la volonté divine. Mais ici elle ignorait la cause de la disparition de son Fils.

Elle se désolait donc, cette Mère affligée, de ne plus voir Jésus, parce que son humilité lui montrait combien elle était indigne de vivre encore dans l'intimité de Jésus, de s'employer comme par le passé à veiller ici-bas sur ce grand trésor et à l'entourer de ses soins. « Oui, dit Lansperge, c'est par humilité qu'elle se désolait; car elle se croyait indigne d'avoir la garde d'un si précieux trésor [5]. » Et qui sait, se demandait peut-être l'humble Vierge, qui sait si je l'ai servi comme il le méritait et s'il ne m'a pas abandonnée pour me punir de quelque négligence? « Marie et Joseph, dit Origène, cher-

1. Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum. *Ps.* XXXVII, 11.
2. Vehementer doluit, quia vehementer amabat. Plus doluit de ejus amissione, quam aliquis Martyr dolorem sentiat de animæ a corpore separatione.
3. Idcirco ego plorans, et oculus meus deducens aquas, qui longe factus est a me consolator. *Thren.* I, 16.
4. Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris sedeo, et lumen cœli non video? *Tob.* V, 12.
5. Tristabatur ex humilitate, quia arbitrabatur se indignam cutam pretiosus fuerat commissus Thesaurus. *Dom.* 2, p. *Nat.* exeg. Ev.

chaient Jésus avec la crainte que lui-même ne les eût abandonnés [1]. » Nul doute en effet que la crainte d'avoir causé quelque déplaisir à Dieu ne soit, pour une âme enflammée de son amour, la plus grande de toutes les peines. Aussi la Sainte Vierge, qui ne laisse échapper aucune plainte dans ses autres douleurs, se plaint-elle quand, retrouvant Jésus, elle lui dit avec tendresse : *Mon fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous? Voilà que votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions* [2]. Il s'en faut bien que, par ces paroles, elle veuille adresser un reproche à Jésus, comme les hérétiques l'ont dit dans leurs blasphèmes; ce qu'elle veut uniquement, c'est de manifester combien elle a souffert durant l'absence de Jésus, vu l'amour qu'elle lui porte. « Non, non, dit le vénérable Denis le Chartreux, il n'y a pas ici de reproche, mais une plainte dictée par l'amour [3]. »

En un mot, la douleur causée à l'âme de Marie par ce troisième glaive fut si grande que la vénérable Benvenuta désirant un jour et sollicitant de Marie la grâce de lui être associée dans cette douleur, la divine Mère lui apparut avec l'enfant Jésus sur les bras. Au comble du bonheur, Benvenuta contemplait ce ravissant Enfant, quand tout à coup elle ne le vit plus. La disparition de Jésus la jeta dans une telle désolation qu'elle recourut à Marie pour lui demander, par pitié, de ne pas la laisser mourir de douleur. Trois jours après, Marie lui apparut une seconde fois et lui dit : « Sache, ma fille, que ta douleur n'est rien auprès de celle que je ressentis de la perte de mon Fils [4]. »

Conclusion. — Que la considération de cette troisième douleur serve à fortifier le courage des âmes qui se trouvent dans la tribulation et qui, après avoir délicieusement joui de la présence du Seigneur, s'en voient privées. Qu'elles pleurent, soit, mais qu'elles pleurent sans se troubler, comme pleurait Marie en l'absence de Jésus. Ensuite qu'elles se gardent bien de craindre et de trembler, comme si la grâce de Dieu leur avait été retirée; car, disait le Seigneur lui-même à sainte Thérèse, « nul ne se perd sans le savoir et nul ne reste dans l'erreur sans le vouloir. » Une âme qui aime Dieu peut bien perdre sa présence sensible, mais jamais il ne s'éloigne d'un cœur qui l'aime. Parfois il se cache, afin qu'on le cherche avec de plus vifs désirs et un plus grand amour. Mais que celui qui veut trouver Jésus, fasse attention de le chercher

1. Quærebant eum, ne forte reliquisset eos. *In Luc.* hom. 19.
2. Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. *Luc.* II, 48.
3. Non erat increpatio, sed amorosa conquestio. *In Luc.* a. 7.
4. Marchese. *Diar. dom.* 30 ott.

non pas dans les délices et les plaisirs du monde, mais dans les croix et les mortifications ; ainsi le chercha Marie : *Votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions* [1]. « Apprenez donc, dit Origène, apprenez de Marie à chercher Jésus [2]. »

En outre, persuadons-nous que nous n'avons rien à chercher sur la terre, sinon Jésus. Non seulement Job ne fut pas malheureux, quand il perdit tout ce qu'il possédait ici-bas, richesses, enfants, santé, honneurs, au point de tomber du trône sur un fumier ; mais il resta parfaitement heureux, puisqu'il eut toujours Dieu avec lui. « A la vérité, dit S. Augustin, en parlant du saint Patriarche, il avait perdu tout ce qu'il tenait de Dieu, mais il avait conservé Dieu lui-même [3]. » Malheureuses au contraire et vraiment misérables les âmes qui ont perdu Dieu ! Si Marie pleura d'être privée de son Fils pendant trois jours, combien ne devraient-ils pas pleurer, ces pécheurs qui ont perdu la divine grâce et à qui le Seigneur dit : *Vous n'êtes plus mon peuple et je ne serai plus votre Seigneur* [4]. Car telle est bien l'œuvre du péché, il sépare l'âme d'avec Dieu : *Vos iniquités ont mis une séparation entre vous et votre Dieu* [5]. En vain posséderait-on toutes les richesses de la terre, du moment qu'on perd Dieu, on ne trouve plus dans les biens de ce monde que vanité et affliction, comme le reconnaissait Salomon : *Toutes les choses sont vanité et affliction d'esprit* [6]. « Et pour comble de misère, voyez, dit S. Augustin, où ces pauvres pécheurs en viennent dans leur aveuglement : qu'une brebis s'égare, aussitôt ils la cherchent avec diligence et rien n'est épargné pour la retrouver, ils n'ont plus de repos jusqu'à ce qu'ils l'aient ramenée au bercail. Hélas ! eux ont perdu Dieu, qui est le souverain bien, et ils mangent, ils boivent, ils dorment tranquilles. »

QUATRIÈME DOULEUR

LA RENCONTRE DE JÉSUS SUR LA ROUTE DU CALVAIRE

(Lire au tome VIII, page 567, § I, les réflexions du saint Docteur sur cette douleur.)

CINQUIÈME DOULEUR

LA MORT DE JÉSUS

(Lire au tome VIII, page 571, § II, les réflexions du saint Docteur sur cette douleur.)

1. Dolentes quærebamus te.
2. Disce a Maria quærere Jesum. *In Luc.* hom. 18.
3. Perdiderat illa quæ dederat Deus, sed habebat ipsum Deum. *Serm.* 34, *E. B.* app.
4. Vos non populus meus, et ego non ero vester. *Os.* I. 9.
5. *Isa.* LIX, 2. — 6. *Eccl.* I, 14.

SIXIÈME DOULEUR

JÉSUS PERCÉ D'UNE LANCE ET DESCENDU DE LA CROIX

(Lire au tome VIII, page 575, § III, les réflexions du saint Docteur sur cette douleur.)

SEPTIÈME DOULEUR

LA SÉPULTURE DE JÉSUS

(Lire au tome VIII, page 579, § IV, les réflexions du saint Docteur sur cette douleur.)

MÉDITATION DES SEPT DOULEURS DE LA B. V. MARIE [1]

PREMIÈRE DOULEUR

LA PROPHÉTIE DE SIMÉON

Tuam ipsius animam pertransibit gladius.
Votre âme sera percée d'un glaive.
(*Luc.* II, 35.)

Considérez comment l'Enfant Jésus ayant été présenté dans le temple et reçu dans les bras de Siméon, ce saint vieillard, après avoir rendu grâce à Dieu pour une si grande faveur, se tourne vers Marie et lui dit avec un ton ému : Ne croyez pas, Marie, que votre Fils, parce qu'il est le Sauveur du monde, doive être reconnu et servi de tous; pour les uns, il sera vie et salut, et pour les autres, ruine et perdition ; plusieurs, au lieu de l'adorer et de l'aimer, le prendront, les ingrats, pour le but de leur persécution et de leur haine, jusqu'à lui donner la mort la plus cruelle et la plus infâme en le crucifiant, et ce sera alors que vous, Mère infortunée qui en serez le témoin, vous vous sentirez l'âme transpercée du glaive aigu de la douleur. Voilà la signification des paroles du saint vieillard Siméon à Marie : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* Qui pourra concevoir et faire comprendre l'effet que produisirent ces paroles sur le cœur maternel de la Vierge? elle entendait prédire, non seulement la mort de son Fils bien-aimé, mais encore la ruine du peuple d'Israël. Ah! ces paroles furent autant de dards qui lui occasionnèrent d'atroces douleurs : *Proh verba resonantia dolorem*, dit S. Anselme. Ah! si Marie prévit alors l'ingratitude et les malheurs du peuple hébreu, qui devait être l'auteur de la mort ignominieuse et cruelle de son Dieu, elle prévit encore l'ingratitude avec laquelle, au lieu de profiter du précieux sang que Jésus répandrait pour me sauver, je le rendrais inutile pour moi, en le foulant aux pieds et le

1. Extrait de la *Dévotion pratique des sept principaux mystères douloureux de la très sainte Vierge, Mère de Dieu.* — Paris, 1828.

changeant en un poison qui me donnerait la mort éternelle.

O Vierge très compatissante et très affligée, puisque j'ai tant accru en vous cette cruelle douleur, faites que, par un sincère repentir de mes péchés et une tendre compassion de vos peines, j'adoucisse l'amertume de vos chagrins; faites-moi, ô Mère très chérie, participer à vos douleurs, et que le fruit de cette Passion qui vous fut prédite, et qui vous causa tant d'affliction, ne soit pas perdu pour moi.

Eia Mater, fons amoris,	O Mère, source d'amour, faites-
Me sentire vim doloris,	moi ressentir la force de votre dou-
Fac ut tecum lugeam.	leur, faites que je pleure avec vous.

GRACE A DEMANDER.

O Marie, Mère de miséricorde! comme vous eûtes toujours dans la mémoire et dans le cœur la mort de votre Fils, qui vous fut prédite par Siméon, et qui fut toujours pour vous un sujet d'affliction, faites, je vous prie, que j'aie toujours présente, dans le cœur et dans l'esprit, la pensée que je dois mourir; très-utile pensée pour ne jamais pécher!

AVANTAGES A RECUEILLIR DE CETTE PREMIÈRE DOULEUR.

1° La Vierge, quarante jours après son enfantement, présenta à Dieu, dans le temple, tout ce qu'elle avait de plus cher et de plus précieux, c'est-à-dire son Fils unique; ainsi, vous devez consacrer à Dieu ce que vous estimez le plus, ce que vous aimez davantage au monde, et tout au moins lui offrir votre cœur.

2° Quoique la Vierge, exempte de tout péché, ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit, ne fût pas obligée à la purification, elle voulut néanmoins s'y soumettre pour accomplir la loi et ne pas paraître avoir plus de mérite, ni être meilleure ou plus élevée que les autres femmes. Apprenez vous-même à vous humilier toujours, quels que soient les privilèges et les dons de grâce et de nature que Dieu vous ait accordés.

3° Lors de la présentation de son Fils au temple, la Vierge, par l'effet de sa pauvreté, ne put faire une riche offrande; deux modestes tourterelles en firent les frais. Apprenez donc que Dieu sera satisfait du peu que vous lui offrirez, si votre offrande est pure et faite de bon cœur.

Enfin, n'oubliez pas de dire en ce jour le chapelet, ni de visiter avec dévotion et recueillement l'autel de la très sainte Vierge, Notre-Dame des Sept-Douleurs.

DEUXIÈME DOULEUR

LA FUITE EN EGYPTE

Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum.

Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte. (*Matth.* II, 13).

Considérez quelle grande douleur s'empara du cœur de la très sainte Vierge, lorsque de nuit, au milieu de l'hiver, sans parents pour la consoler, sans amis pour l'assister, sans guide pour la diriger, dépourvue de tout, tremblante et craintive, elle fut obligée de fuir précipitamment avec son pauvre et chancelant époux Joseph et son tendre nourrisson Jésus, pour entreprendre un long et périlleux voyage de plus de quatre cents milles de distance, qui sépare la Judée de l'Egypte, où elle devait se rendre par ordre de l'Ange. O Dieu ! je me sens, en y pensant, le cœur navré de douleur. Quelle plus grande calamité peut-on concevoir, dit S. Jean Chrysostôme [1], qu'un enfant, né depuis peu, suspendu au cou de sa mère, privé de tous secours humains, contraint avec sa pauvre mère de fuir en Egypte, errants et méconnus? Et comment auront-ils pu, la nuit, se garantir du froid et se mettre à l'abri? et où se procurer des aliments? Combien de périls, combien d'appréhensions, combien de craintes, très aimante Mère, auront assiégé et serré votre tendre et très affligé cœur? Oh! barbarie et cruauté d'Hérode! Mais ne suis-je pas plus impie et plus cruel que ce roi des Juifs, qui ne vous affligea qu'une fois, tandis que je vous afflige continuellement! Une seule fois il mit en fuite votre Fils; moi, à toute heure, à tout moment, et à force de péchés, je le contrains de s'éloigner et de se séparer de mon âme. Si Hérode le poursuivit, il ne le connaissait pas pour le vrai Dieu; je le connais, je l'avoue pour tel, créateur et rédempteur de mon âme et mon excellent bienfaiteur ; et malgré tout cela, que d'outrages, que d'injures ne reçoit-il pas de moi continuellement ! Oh! non, je ne l'offenserai plus à l'avenir: obtenez-moi, ô mon affligée Souveraine, le pardon de mes fautes passées : l'amour de votre Fils et un sentiment de compassion pour votre douleur amère.

Fac ut ardeat cor meum In amando Christum Deum, Ut sibi complaceam.	Faites que mon cœur brûle d'amour pour le Christ mon Dieu, et que je ne songe qu'à lui plaire.

GRACE A DEMANDER.

O très sainte Marie! au nom de cette grande douleur que vous souffrîtes lorsque vous fûtes forcée de fuir en Egypte,

1. Homélie II sur S. Mathieu.

pour sauver votre cher Fils Jésus de la fureur d'Hérode, obtenez-moi la grâce d'éviter les embûches de mes ennemis, sur la route périlleuse qui conduit au ciel.

AVANTAGES A RECUEILLIR DE CETTE SECONDE DOULEUR.

1° Ce qui détermina Hérode à persécuter Jésus (persécution qui obligea ce divin Enfant à prendre la fuite et fut pour la Mère une source de douleurs) fut le désir de dominer, parce qu'il craignait que Jésus ne lui enlevât son trône et sa couronne. Que cet exemple vous apprenne à détester l'orgueil, les grandeurs et la vanité.

2° La très sainte Vierge fut avertie de nuit, par Joseph son époux, de la nécessité de prendre la fuite, et partit sans attendre le jour; ce qui doit vous apprendre à obéir de suite, lorsque Dieu, par des inspirations intérieures ou par tout autre moyen, vous fait connaître sa sainte volonté.

3° La très sainte Vierge abandonna tout ce qu'elle avait dans sa pauvre demeure, satisfaite d'emporter avec elle le Fils de Dieu. Ainsi, apprenez que, lorsque le Tout-Puissant vous ordonne de fuir le monde et le péché, vous devez quitter tout ce qui peut vous retenir, content d'être avec votre Dieu.

TROISIÈME DOULEUR

LA PERTE DE JÉSUS

Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.

Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous? voilà que votre père et moi, pleins de douleur, nous vous cherchions. (*Luc.* II, 48).

Considérez de quelle douleur imprévue dut être frappé le cœur de Marie, lorsque, sortie de Jérusalem, elle s'aperçut de l'absence de son très aimé Jésus, son Fils unique, son bien et son trésor. Sans perdre de temps, ni prendre aucun repos, ni aliment, quoique faibles et fatigués, Marie et Joseph reviennent promptement sur leurs pas ; il n'y a ni place ni rue qu'ils ne parcourent : ni maison ni auberge dans lesquelles ils n'entrent ; ils le demandent à tous : étrangers, compatriotes, amis, parents, en poussant des soupirs et en versant des larmes, hélas ! personne ne peut leur en donner des nouvelles. Aussi, que de plaintes, que de lamentations n'aura pas exhalées le cœur de l'inconsolable Mère? et quelles tristes pensées n'auront-elles pas tourmenté son âme? Qui sait si Archelaüs, successeur d'Hérode, n'aura pas imité la cruauté de son prédécesseur, faisant arrêter ce cher Fils pour le faire mourir? On est déjà au troisième jour de pénibles re-

cherches sans qu'il reparaisse. Voilà, ô mon âme, la peine cruelle qui affligea, non pour une heure, mais pendant trois jours, le cœur embrasé de Marie, et cependant ce ne fut point par sa faute, mais par un dessein particulier de la Providence qu'elle perdit son Dieu, son Fils Jésus ; et vous, qui volontairement le perdez en péchant et en êtes si longtemps séparés par vos péchés, rien ne vous afflige ! vous ne vous mettez pas en peine de le retrouver ! O très affligée et très inconsolable Mère de mon Dieu ! au nom de ces intarissables larmes avec lesquelles vous arrosâtes les rues de Jérusalem, en cherchant votre adorable Jésus, amollissez la dureté de mon cœur ; faites-moi participer à votre douleur, et que je fonde en larmes d'un vrai repentir, jusqu'à ce que je retrouve comme vous mon adorable Dieu.

Virgo Virginum præclara,
Mihi jam non sis amara :
Fac me tecum plangere.

O Vierge incomparable, ne rejetez point ma prière ; laissez-moi pleurer avec vous.

GRACE A DEMANDER.

O très sainte Marie, doux refuge des pécheurs, par le mérite de cette amère douleur, faites que Jésus retourne dans mon âme, d'où par ma faute il s'est éloigné ; donnez-moi une étincelle de votre amour, afin que je ne le perde plus, mais qu'au contraire je lui reste uni pour toujours.

AVANTAGES A RECUEILLIR DE CETTE TROISIÈME DOULEUR.

1° Si la très sainte Vierge s'affligea tant, si elle prit tant de peine pour retrouver son Jésus perdu, que ne dois-tu pas faire pour le retrouver par la grâce divine, lorsqu'il t'arrive de le perdre par le péché.

2° Ce n'est pas dans son voyage en Egypte que la très sainte Vierge perdit Jésus, c'est lorsqu'elle fut à la fête solennelle de Jérusalem. Ce qui doit vous apprendre qu'autant la solitude et la retraite vous sont favorables pour rester unis à Dieu, autant vous courez risque de le perdre dans le tumulte du monde et des sociétés.

3° Au troisième jour, la très sainte Vierge retrouva son fils Jésus ; de même, si vous le perdiez par le péché, vous le retrouveriez après le mystérieux triduo de la contrition, de la confession et de la satisfaction.

QUATRIÈME DOULEUR

LA RENCONTRE DE JÉSUS PORTANT SA CROIX

Jesum bajulantem sibi crucem sequebatur turba mulierum quæ plangebant, et lamentabantur eum.

Jésus portant sa croix était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes pleurant et se lamentant. (*Luc.* XXIII, 27.)

Considérez la très sainte Vierge, prévenue par S. Jean que Jésus, condamné à mort, s'avançait vers le Calvaire, portant, sur ses épaules délicates et déchirées par la flagellation, une pesante croix longue de quinze pieds et large de huit ; considérez, disons-nous, la très sainte Vierge accourant à sa rencontre, pour compatir à ses souffrances. O douloureuse rencontre ! qui pourra concevoir la cruelle angoisse, le feu dévorant qui s'empara de son cœur, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de son Fils succombant sous le poids de sa croix ? Quelle dut être sa douleur lorsqu'elle le vit couronné d'épines qui lui perçaient les tempes, couvert de plaies qui le rendaient méconnaissable, garrotté, souillé par des crachats, ayant le corps meurtri et ensanglanté ? Cette douleur passe tellement toutes les bornes, qu'il est impossible de lui donner un nom. On avait construit à l'endroit où cette rencontre eut lieu, une église sous le titre de Notre-Dame du Spasme, quoiqu'en réalité la Sainte Vierge n'ait point éprouvé de spasme, étant douée d'une grande force d'âme, comme l'explique très bien Cajetan en son *Traité du spasme de la B. V. M.* Pauvre Mère ! Pauvre Fils ! ils voudraient bien s'embrasser ; mais la faiblesse les empêche de se soutenir : ils voudraient bien par un baiser se dire au moins adieu ; mais, muets par la véhémence de la douleur, ils s'arrêtent, ils se regardent mutuellement. O quel regard douloureux et quelle douloureuse correspondance ! Le Fils succombe presque inanimé sous la croix ; la Mère s'évanouit, *sol et luna steterunt ;* et toi, mon âme, que fais-tu ? Si tu résistes à ce spectacle, tu es plus dure que le bronze. O mes entrailles, si à ce spectacle vous ne vous sentez pas émues, vous êtes plus dures que la pierre. Souffrirai-je que mon Jésus s'évanouisse sous le poids de la croix sans venir à son secours ? que ma très aimante Mère Marie soit oppressée de la douleur sans que je plaigne sa triste position ? Oh non, attendrissez, amollissez, Mère très forte, la dureté de ce cœur, et faites que je déteste l'énormité de mes péchés, que je participe aux peines et à la croix de votre Fils, et que j'allège vos immenses douleurs en y compatissant.

Tui nati vulnerati,
Tum dignati pro me pati
Pœnas mecum divide.

Donnez-moi part avec vous aux tourments que votre Fils a daigné souffrir pour moi.

GRACE A DEMANDER.

O très sainte Marie! par le mérite de ces larmes amères, avec lesquelles vous accompagnâtes votre Fils au Calvaire, obtenez-moi la grâce, je vous prie, de porter avec patience la croix dont il plaira au Seigneur de me charger.

AVANTAGES A RETIRER DE CETTE QUATRIÈME DOULEUR.

1° Observez la souffrance de Jésus portant la croix sans se plaindre, quoique faible, fatigué et tout meurtri ; puis soyez honteux de votre peu de courage à supporter la moindre tribulation.

2° Par compassion pour la Mère, les bourreaux, la voyant si affligée, chargèrent la croix de Jésus sur les épaules de Simon le Cyrénéen, comme l'écrit S. Bonaventure. Et vous, du moins, pour ne pas occasionner de nouvelles douleurs à Marie, ne cesserez-vous pas de rendre plus pesante la croix de Jésus, en ajoutant de nouveaux péchés à ceux que vous avez commis autrefois?

3° Parmi le grand nombre de personnes qui accompagnaient Jésus au Calvaire, il n'y avait que la Sainte Vierge et quelques autres personnes qui le suivissent pour le plaindre et pour lui rendre service. Or, voyez vous-même dans quelle classe vous vous rangez, lorsque vous suivez Jésus dans les églises, dans les fêtes et autres exercices de piété.

CINQUIÈME DOULEUR

LE CRUCIFIEMENT DE JÉSUS

Ubi crucifixerunt eum... Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.

Où ils le crucifièrent... Près de la croix de Jésus sa mère était debout. (*Joan.* XIX, 18, 25).

Considérez comment, arrivés sur le Calvaire, les bourreaux s'élancèrent avec fureur sur l'innocent Jésus, et lui arrachant ses vêtements tout trempés de sang et collés à ses chairs, lui renouvelèrent toutes les blessures qu'il avait reçues dans la flagellation ; ensuite, comment l'ayant couché sur la croix, ils le tirent, l'un par les jambes, l'autre par la tête ; tous faisant au pire, jusqu'à ce qu'ils l'eussent placé dans la position où ils le voulaient pour l'y clouer ; ce qu'ils firent avec de grands clous : c'est ainsi qu'ils lui clouèrent les pieds et les mains par soixante-huit grands coups de marteau. Aussi ses chairs furent cruellement déchirées ; ses nerfs furent affreusement tiraillés, ses os disloqués ; des flots de sang coulèrent de ses plaies. Enfin la croix, sur laquelle se trouve le Fils uni-

que de Dieu nu comme le pire des malfaiteurs, est dressée. Quel atroce et barbare spectacle ! O Dieu, qu'en aurait-il été de moi si j'y eusse été présent ? ne me serais je pas évanoui de compassion? Quant à moi, dit S. Bonaventure, je me meurs en y pensant, *deficio, morior :* Quelle a dû être votre situation, très tendre et très aimante Mère, qui fûtes présente à tout, et qui, de près, vîtes tout ? qui pourra comprendre l'amertume de votre excessive douleur? Ah ! si je n'ai pas assez d'intelligence pour la comprendre, j'ai du moins un cœur pour y compatir ; des larmes pour la soulager. Oui, mon affligée Reine, si, pour l'amour que vous aviez pour votre Fils, vous conservâtes présentes à votre esprit toutes ses souffrances, je veux, par amour pour vous, graver dans mon cœur le souvenir de vos douleurs. Si, au pied de la croix, en voyant votre cher Fils Jésus mort, vous pleurâtes tant, que, comme le dit S. Jérôme, vos larmes étant taries, il sortit de vos yeux des gouttes de sang, je veux aussi pleurer avec vous, pour apaiser mon Jésus offensé, et pour consoler votre cœur transpercé par un glaive de douleur.

Juxta crucem tecum stare,	Me tenir avec vous au pied de la
Et me tibi sociare	Croix et m'associer à vos douleurs,
In planctu desidero.	c'est là tout mon désir.

GRACE A DEMANDER.

O Vierge très sainte et affligée, par cette excessive douleur que vous souffrîtes lorsque vous vîtes votre Fils unique et bien-aimé mourir sur la croix, en proie aux souffrances les plus cruelles et abreuvé de tant d'outrages, sans même obtenir une de ces consolations qui s'accordent aux plus coupables, je vous prie de m'obtenir de notre divin Rédempteur, que toutes mes passions soient attachées à sa croix, et que, fortifié par sa douce présence et par la vôtre, je termine ma vie par une mort sainte et édifiante !

AVANTAGES A RETIRER DE CETTE CINQUIÈME DOULEUR.

1° La Mère de Dieu resta constamment au pied de la croix jusqu'au dernier moment, parce qu'elle avait pour Jésus l'amour d'une mère, et quelle mère ! Ainsi vous resterez constamment, et jusqu'au dernier instant de votre vie au pied de la Croix, compatissant aux douleurs de la Vierge, s'il est vrai que vous l'aimez avec la tendresse d'un fils.

2° La bienheureuse Vierge ne se contenta pas de rester seule au pied de la croix, elle y conduisit Marie, femme de Cléophas, Marie-Madeleine et Jean ; ainsi vous serez l'imitateur de Marie, si, comme elle, vous prenez soin d'inspirer à d'autres la dévotion et la compassion envers Jésus crucifié et la Vierge navrée de douleurs.

3° Jésus, en donnant Jean pour fils à Marie, nous recommande aussi à sa très sainte Mère, tout misérables pécheurs que nous sommes; apprenez donc à respecter et à reconnaître pour votre tendre Mère la Vierge au pied de la Croix, et sutout à ne pas multiplier ses douleurs en offensant son Fils.

SIXIÈME DOULEUR

MARIE REÇOIT JÉSUS MORT DANS SES BRAS

Erant autem ibi mulieres ministrantes ei. Et accepto corpore, Joseph involvit illud in sindone munda.

Il y avait là plusieurs femmes qui le servaient... Et Joseph ayant reçu le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc. (*Matth.* XXVII, 55, 59).

Considérez combien dut être véhémente et cruelle la douleur de Marie, lorsqu'on descendit Jésus de la croix tout déchiré, couvert de blessures et de sang, et que Nicodème et Joseph le déposèrent sur son sein. Ce fut un miracle, dit un ange à sainte Brigitte (liv. II *Révél.*), qu'elle ne mourût pas sur-le-champ des convulsions qu'elle éprouva; mais à peine eut-elle dans ses bras le cher gage de sa tendresse, qu'elle le pressa fortement sur son sein, mit sa face entre les épines, compta une à une ses profondes blessures, appliqua son visage sur celui de son Fils, se teignit les mains de son sang, le baisa et le rebaisa tant de fois en pleurant, que ces pieuses caresses, si souvent répétées, et les torrents de larmes qu'elle répandait, portèrent à l'excès son amour maternel et sa douleur; aussi vaincue par la véhémence de l'un et par l'immensité de l'autre, dans sa désolation, elle est sur le point de s'évanouir, dit S. Bernard (*Tract. de lamentatione Virginis*); et il semble que ses yeux vont se fermer à la lumière : *Cùm de cruce corpus ejus fuisset depositum præ doloris vehementiâ, et amoris immensitate quasi exanimis facta est.*

Quelle compassion ne dut pas exciter dans le cœur de Jean et des deux affligées Maries, le lamentable et funeste spectacle d'une mère presque évanouie, ayant son Fils mort dans ses bras! Ils pleuraient si amèrement, dit encore S. Bernard, que, la douleur les rendant muets, ils ne pouvaient proférer une seule parole pour la consoler. *Omnes virgines compatientes dolorem, sic amarissime flebant, ut nullæ earum possent ad plenum verba formare.* Et moi, que ferai-je? aussi insensible qu'un rocher, ne donnerai-je pas un signe de compassion? Si je ne compatis à cette douleur, la plus grande peut-être de toutes, quand est-ce que je pleurerai? Ah! Vierge très affligée, si votre Fils fit connaître en vous sa puissance, en ne vous fai-

sant pas mourir de douleur, prouvez-moi votre tendresse en me rendant compatissant. Je veux pleurer, mais que l'objet de mes larmes soit à jamais vos cruelles douleurs et mes énormes péché, unique cause de vos chagrins !

Fac me tecum piè flere, Crucifixo condolere, Donec ego vixero.	Faites que je pleure pieusement avec vous, et que je compatisse, tant que je vivrai, aux souffrances de votre Fils crucifié.

GRACE A DEMANDER.

O Vierge très sainte et très affligée, au nom de vos douleurs amères, obtenez-moi, je vous prie, la grâce que, dans mes derniers moments, je sois digne de recevoir Jésus dans mon cœur, afin d'en obtenir la parfaite possession dans le ciel.

AVANTAGES A RETIRER DE CETTE SIXIÈME DOULEUR.

1° Joseph d'Arimathie, qui secrètement était disciple de Jésus, lorsqu'il prêchait et faisait des miracles, le vit à peine mort et abandonné de tous, qu'il se déclara ouvertement du nombre de ses disciples, et s'enhardit à réclamer de Pilate le corps du Rédempteur pour l'ensevelir ; apprenez que, lorsqu'il s'agit de se déclarer disciple de Jésus-Christ, en faisant des actes de piété, vous devez braver tout respect humain, et redoubler de zèle et de ferveur dans le service de Dieu, à mesure qu'on vous oppose plus d'obstacles.

2° Quelle consolation n'aurait pas éprouvée le corps mutilé de Jésus, s'il en eût été capable, lorsque mort il fut de la croix mis dans les bras de la bienheureuse Vierge ? mais eût-il ressenti une grande joie, si on l'eût déposé sur votre sein ? Ah ! peut-être ils l'auraient mis sur une autre croix plus dure que celle d'où on le descendit.

3° Si Jésus voulut être mis après sa mort sur le sein et dans les bras de sa très sainte Mère, c'est pour vous apprendre que, si vous voulez jouir des grâces qu'il vous a acquises par son sang, vous devez avoir recours à la très sainte Vierge qui le tient sur son sein.

SEPTIÈME DOULEUR

JÉSUS PORTÉ AU TOMBEAU

Involvit sindone, et posuit eum in monumento. MARC, XV. *Sequebatur autem illum multa turba populi et mulierum quæ plangebant, et lamentabantur eum.* (*Luc*, XXIII.)

Joseph l'enveloppa du linceul et le déposa dans un tombeau. (MARC, XV, 45). La foule et les femmes qui pleuraient et se lamentaient, suivirent. (*Luc.* XXIII, 27).

Considérez quel chagrin dut s'emparer du cœur de la Sainte

Vierge, lorsque l'heure d'enterrer son cher Jésus fut arrivée, et qu'elle se le vit enlever des bras. Quels embrassements, quels baisers, quelles larmes ne dut-elle pas lui prodiguer de nouveau dans cette occasion ! *Flebat irremediabilibus lacrymis;* elle pleurait, dit S. Bonaventure, *in Meditationibus vitæ Christi. cap.* LXXXII. Elle pleurait, cette Mère affligée, et de ses yeux tombaient des larmes qui repoussaient toute consolation ; elles coulèrent pendant toute la route, et s'accrurent tellement à l'arrivée au sépulcre, qu'au rapport de S. Bernard, le rocher sous lequel fut enseveli Jésus, en porte encore aujourd'hui l'empreinte : *Ejus lacrymæ apparere dicuntur in monumento, indicativæ doloris intimi.*

O Mère très affligée et très inconsolable, si vous vous êtes abandonnée à une si vive douleur, si vous avez éprouvé tant de chagrin, si vous avez versé tant de larmes en voyant arracher de votre sein le corps inanimé de votre divin Fils, dont la présence, quoiqu'il fût mort, apportait quelques consolations à votre âme déchirée; dans quel état dut être votre cœur lorsque, le sépulcre étant fermé avec une grosse pierre, ce cher Fils fut ravi même à vos regards? Ah ! quelle langue pourrait l'expliquer. Comme vous-même l'avez révélé à sainte Brigitte, (*Revel. cap.* XXI), il n'est pas au pouvoir de l'homme de le dire. Mais, si le langage humain est impuissant dans cette occasion, je puis et je veux témoigner ma sensibilité en mêlant mes larmes avec les vôtres. Excitez donc, ô Vierge très affligée, ma douleur par la vôtre; que vos larmes fassent couler les miennes, et faites que je m'afflige de mes péchés, qui sont l'unique cause de vos souffrances, afin qu'au moment où l'argile dont mon corps est composé sera portée au tombeau, pour y être réduite en poussière, mon âme, purifiée par vos larmes et les miennes, s'envole immortelle au séjour de la gloire éternelle.

Quando corpus morietur,	Et, lorsque mon corps mourra, ob-
Fac, ut animæ donetur	tenez à mon âme la gloire du Pa-
Paradisi gloria.	radis.

GRACE A DEMANDER.

O très sainte Vierge, au nom de cette douleur amère que vous éprouvâtes en vous voyant privée de votre cher et adoré Jésus, renfermé dans la sépulture, obtenez-moi, je vous prie, le pardon des innombrables péchés que j'ai commis, et accordez-moi votre assistance à l'heure de ma mort, pour que, ni pendant ma vie, ni au moment où je rendrai l'esprit à Dieu, je ne sois pas privé de la grâce de votre cher Fils Jésus, mon divin Sauveur.

AVANTAGES A RETIRER DE CETTE SEPTIÈME DOULEUR.

1° Jésus ne voulut être enterré que dans un sépulcre neuf, qui n'eût point encore servi, n'exhalant aucune odeur cadavéreuse. Apprenez de là, ô pécheur, combien votre cœur doit être pur, si vous voulez recevoir dignement le Saint-Sacrement de l'Eucharistie.

2° Dans toutes les douleurs que la très sainte Vierge éprouva, même après la sépulture de son Fils unique, sa consolation était l'espoir de le voir bientôt ressusciter. Vous aussi, donnez à Marie une semblable consolation. En vous montrant à elle vraiment sorti de la fange du péché, elle ressentira un véritable soulagement qui adoucira son excessive douleur.

3° S. Ambroise assure que la douleur de la très sainte Vierge, en se voyant séparée de son Fils, soit vivant, soit mort, fut si véhémente et si cruelle, qu'afin d'en adoucir l'amertume, il hâta sa résurrection. *Materno compatiens dolori, festinavit resurgere Christus.* Si vous voulez vous montrer véritablement enfant de Marie, faites tout ce qui dépend de vous pour compatir à ses douleurs et la consoler dans ses larmes.

PRATIQUES DE DÉVOTION

I. — COURONNE DES SEPT DOULEURS [1]

Acte de contrition.

O mon Seigneur, qui seul êtes parfaitement aimable, me voici en votre divine présence, tout confus à la vue des injures si graves et si nombreuses que je vous ai faites : je vous en demande pardon de tout mon cœur ; je m'en repens par pur amour pour vous, et, en réfléchissant à votre bonté infinie, je les déteste plus que tous les maux, et je les ai en horreur. De même que je préférerais être mort mille fois plutôt que de vous avoir offensé, je suis très résolu à perdre plutôt la vie en mille manières que de vous offenser encore. Mon Jésus crucifié, je me propose fermement de purifier au plus tôt mon âme dans votre sang très précieux, moyennant la confession sacramentelle.

Et vous, en attendant, ô Vierge très compatissante, Mère de miséricorde et refuge des pécheurs, obtenez-moi par vos douleurs cruelles le pardon de mes fautes, aujourd'hui que, priant suivant l'intention du Souverain Pontife pour gagner les saintes indulgences attachées à votre couronne, j'espère obtenir avec elles la rémission des peines dues à mes péchés.

I. — Plein de cette confiance, je médite la première Douleur que ressentit la Sainte Vierge Mère de Dieu, quand, ayant présenté Jésus son Fils unique au Temple, entre les bras du saint vieillard Siméon,

1. Extrait du *Recueil de prières et œuvres pies enrichies d'indulgences*, approuvé par la *Congr. des indulgences*, traduction PLANCHARD. Paris, *Lecoffre*.

celui-ci lui dit : *Un glaive de douleur transpercera votre âme,* paroles qui signifiaient la Passion et la Mort de Jésus-Christ son Fils.

Un *Pater* et sept *Ave Maria.*

II. — La seconde Douleur de la Sainte Vierge fut sa fuite en Egypte pour éviter la persécution du cruel Hérode, dont l'impiété cherchait à mettre à mort son Fils bien-aimé.

Un *Pater* et sept *Ave Maria.*

III. — La troisième Douleur de la Sainte Vierge eut lieu au temps de Pâques, quand, après avoir demeuré à Jérusalem avec S. Joseph, son époux, et Jésus, son Fils bien-aimé, elle perdit, en retournant vers sa pauvre demeure, celui qui était tout son amour et pleura sa perte pendant trois jours consécutifs.

Un *Pater* et sept *Ave Maria.*

IV. — La quatrième Douleur de la Sainte Vierge fut sa rencontre avec son aimable Fils Jésus, portant sur ses épaules délicates une pesante croix jusqu'au mont du Calvaire, afin d'y être crucifié pour notre salut.

Un *Pater* et sept *Ave Maria.*

V. — La cinquième Douleur de la Sainte Vierge fut de voir son Fils Jésus, élevé sur l'arbre si dur de la croix, répandre son sang de toutes les parties de son corps sacré, et mourir après trois heures d'agonie.

Un *Pater* et sept *Ave Maria.*

VI. — La sixième Douleur de la Sainte Vierge eut lieu au moment où la lance perça le côté de Jésus, et que, descendu de la croix, il fut déposé sur son sein très pur.

Un *Pater* et sept *Ave Maria.*

VII. — La septième et dernière Douleur de la Vierge Marie, reine et avocate spéciale de ses serviteurs et des pauvres pécheurs, fut de voir la sépulture du très saint corps de son Fils Jésus.

Un *Pater* et sept *Ave Maria.*

On récitera ensuite trois Ave Maria, *pour vénérer les larmes que répandit la Sainte Vierge dans ses douleurs, pour obtenir la grâce d'un vrai repentir, et gagner les indulgences.*

℣. Ora pro nobis, Virgo dolorosissima ;

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

℣. Priez pour nous, Vierge très affligée ;

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

OREMUS.

Interveniat pro nobis, quæsumus, Domine Jesu Christe, nunc et in hora mortis nostræ, apud tuam clementiam beata Virgo Maria Mater tua, cujus sacratissimam animam in hora tuæ Passionis doloris gladius pertransivit. Per Te, Jesu Christe, Salvator mundi, qui

PRIONS.

Seigneur, Jésus-Christ, nous vous demandons en grâce que la bienheureuse Vierge Marie, votre Mère, dont l'âme très sainte a été percée d'un glaive de douleur pendant votre Passion intercède pour nous auprès de votre clémence, maintenant et à l'heure de notre

cum Patre et Spiritu sancto vivis et regnas, etc.

℟. Amen.

mort. Par vous, ô Jésus-Christ, Sauveur du monde, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, etc.

℟. Ainsi soit-il.

Les Souverains Pontifes Benoît XIII, par le Bref *Redemptoris Domini*, du 26 septembre 1724, Clément XII, par le Bref *Unigeniti Filii Dei*, du 12 décembre 1734, et Pie IX, par Rescrit de la S. Congrégation des Indulgences du 18 juillet 1877, ont accordé ou confirmé les indulgences suivantes :

1. Indulgence de deux cents jours, pour chaque *Pater* et chaque *Ave Maria*, à tous les fidèles qui, vraiment repentants et confessés, ou au moins avec le ferme propos de se confesser, réciteront cette Couronne dans les églises de l'Ordre des Servites de Marie;

2. Indulgence de deux cents jours, à qui pratiquera cette dévotion en un lieu quelconque le vendredi, pendant le Carême, en la fête et pendant l'octave des Sept Douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie;

3. Indulgence de cent jours, pour ce pieux exercice pratiqué en un jour et en un lieu quelconque;

4. Indulgence de sept ans et d'autant de quarantaines, à qui récitera entièrement la Couronne, seul ou avec d'autres;

5. Indulgence de cent ans chaque fois, aux fidèles qui, ayant reçu immédiatement d'un Religieux de l'Ordre des Servites ladite Couronne, vraiment repentants et confessés, ou au moins ayant le ferme propos de se confesser, la réciteront avec dévotion;

6. Indulgence de cent cinquante ans, aux fidèles qui la réciteront dévotement les lundis, mercredis, vendredis, et aux fêtes de précepte, pourvu qu'ils soient vraiment repentants et confessés, qu'ils aient reçu la Couronne de la manière ci-dessus, et qu'ils la portent avec eux;

7. Indulgence de deux cents ans, à tous les fidèles, qui ayant fait avec soin l'examen de conscience, vraiment repentants et confessés, réciteront dévotement la Couronne et prieront pour l'exaltation de notre mère la sainte Eglise, l'extirpation des hérésies et l'accroissement de la religion catholique;

8. Indulgence de dix ans, à ceux qui ont chez eux une Couronne et la récitent fréquemment, si, vraiment repentants, confessés et communiés, ils entendent la sainte Messe, ou assistent avec l'attention requise au sermon, ou bien accompagnent le Saint-Sacrement porté aux infirmes, remettent la paix entre des ennemis, amènent les pécheurs à la pénitence, ou récitent dévotement sept *Pater* et *Ave*, ou font quelque œuvre de miséricorde spirituelle ou temporelle en l'honneur de N.-S. J.-C., de la Bienheureuse Vierge Marie, ou d'un Saint leur Patron;

9. Indulgence plénière une fois l'an, à tous ceux qui ont la pieuse coutume de réciter cette Couronne quatre fois par semaine, au jour de leur choix dans lequel, vraiment repentants, confessés et communiés, ils la réciteront avec dévotion;

10. Indulgence plénière une fois le mois, à ceux qui la réciteront chaque jour pendant l'espace d'un mois, pourvu que, vraiment repentants, confessés et communiés, ils prient dévotement pour l'exaltation de notre mère la sainte Eglise, la paix et la concorde entre les princes chrétiens et l'extirpation des hérésies.

Comme il faut, pour gagner ces indulgences, non seulement réciter les *Pater noster* et *Ave Maria* prescrits, mais encore énoncer et méditer les principales Douleurs qu'a souffertes la T. S. Vierge durant la vie et à la mort de son divin Fils, et comme les ignorants et même beaucoup de fidèles instruits ne sont pas toujours capables de méditer, Notre T. S. Père le

Pape Léon XIII, par Rescrit de la S. Congrégation des Indulgences en date du 15 Mai 1886, a daigné permettre que les indulgences mentionnées aux numéros 1, 2, 3, 4, 5, 8 et 10, puissent être gagnées même par les fidèles qui, en récitant la Couronne des sept douleurs, ne s'appliqueraient ni à la lecture ni à la méditation de ces Douleurs, quel que soit leur motif, pourvu qu'ils remplissent les autres conditions.

Pour gagner les dites indulgences, il faut que les Couronnes soient bénites par les Supérieurs de l'Ordre des Servites, ou par d'autres religieux de l'Ordre délégués par eux. Ensuite ces Couronnes ne peuvent être vendues, ni prêtées dans l'intention de communiquer à d'autres les indulgences, sous peine de les perdre immédiatement, conformément aux dispositions du Bref précité de Benoît XIII.

II. — RÉCITER SOUVENT L'HYMNE : *STABAT MATER* [1]

Le Souverain Pontife Pie IX, désirant exciter les fidèles à se rappeler souvent la douleur extrême que ressentit la T. S. Vierge Marie au pied de la croix de son divin Fils Jésus, a, par un Rescrit de la S. Congrégation des Indulgences du 18 juin 1876, étendu à tous ceux qui, de cœur au moins contrit et avec dévotion, réciteront cette *Hymne*, et pour chaque fois qu'ils le feront,

L'INDULGENCE DE CENT JOURS, que le Vénérable Innocent XI, par Bref du 1er septembre 1681, avait accordée, sous quelques autres conditions, aux seuls membres de la Confrérie de N. D. des Sept Douleurs.

HYMNE.

Debout au pied de la Croix, où son Fils était suspendu, la Mère des Douleurs fondait en larmes.

Son âme gémissante, abattue et désolée, fut alors transpercée d'un glaive.

Oh ! qu'elle fut triste et affligée, cette Mère bénie d'un Fils unique !

Elle était plongée dans l'amertume et la douleur, cette tendre Mère, à la vue des angoisses de son auguste Fils.

Qui pourrait retenir ses larmes, en voyant la Mère de Jésus-Christ dans un tel supplice ?

Qui pourrait, sans une profonde tristesse, contempler la Mère de Jésus souffrant avec son Fils ?

Elle vit Jésus dans les tourments pour les péchés de son peuple, elle le vit le corps déchiré par les fouets.

Elle vit son tendre Fils sans consolation dans sa mort, et jusqu'à son dernier soupir.

Stabat Mater dolorosa
Juxta Crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Cujus animam gementem,
Contristatam et dolentem
Pertransivit gladius.

O quam tristis et afflicta
Fuit illa benedicta
Mater Unigeniti !

Quæ mœrebat et dolebat
Pia Mater, dum videbat,
Nati pœnas inclyti.

Quis est homo qui non fleret,
Matrem Christi si videret
In tanto supplicio ?

Quis non posset contristari
Christi Matrem contemplari
Dolentem cum Filio ?

Pro peccatis suæ gentis
Vidit Jesum in tormentis,
Et flagellis subditum.

Vidit suum dulcem Natum
Moriendo desolatum,
Dum emisit spiritum.

1. Extrait du même *Recueil de prières et œuvres pies*, trad. PLANCHARD.

Eia, Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris,
Fac ut tecum lugeam.

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.
Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.
Tui Nati vulnerati,
Tam dignati pro me pati,
Pœnas mecum divide.
Fac me tecum pie flere,
Crucifixo condolere,
Donec ego vixero.

Juxta Crucem tecum stare,
Et me tibi sociare
In planctu desidero.
Virgo virginum præclara,
Mihi jam non sis amara,
Fac me tecum plangere.
Fac ut portem Christi mortem,
Passionis fac consortem,
Et plagas recolere.

Fac me plagis vulnerari,
Fac me Cruce inebriari,
Et cruore Filii.

Flammis ne urar succensus,
Per Te, Virgo, sim defensus
In die judicii.

Christe, cum sit hinc exire,
Da per Matrem me venire
Ad palmam victoriæ.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria. Amen.

O Mère, source d'amour, faites-moi ressentir la force de votre douleur, faites que je pleure avec vous.

Faites que mon cœur brûle d'amour pour le Christ mon Dieu, et que je ne songe qu'à lui plaire.

O sainte Mère, imprimez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.

Donnez-moi part avec vous aux tourments que votre Fils a daigné subir pour moi.

Faites que je pleure pieusement avec vous, et que je compatisse, tant que je vivrai, aux souffrances de votre Fils crucifié.

Me tenir avec vous au pied de la Croix et m'associer à vos douleurs, c'est là tout mon désir.

O Vierge incomparable, ne rejetez point ma prière ; laissez-moi pleurer avec vous.

Faites que je porte en moi la mort de Jésus-Christ, que je sois associé à sa passion et garde le souvenir de ses plaies.

Faites que je sois blessé des blessures, faites que je sois enivré de la Croix et du sang de votre Fils.

Pour que je ne sois point la proie des flammes éternelles, défendez-moi, ô Marie, au jour du jugement.

O Jésus, quand il me faudra quitter ce monde, accordez-moi, par votre Mère, d'arriver à la palme de la victoire.

Et lorsque mon corps mourra, obtenez à mon âme la gloire du Paradis. Ainsi soit-il.

III. — Se mettre de la Confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; porter le Scapulaire de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; Visiter l'autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le Supérieur des Servites de marie a reçu du Saint-Siège le pouvoir de déléguer pour tout ce qui concerne la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

IV. — PIEUX EXERCICE EN L'HONNEUR DU CŒUR AFFLIGÉ DE MARIE [1].

℣. O Dieu, venez à mon aide :

℟. Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père et au Fils, etc.

℣. Deus, in adjutorium meum intende :

℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

Gloria Patri et Filio, etc.

I. Je m'afflige avec vous, ô Marie, Mère de Douleurs, pour la peine que ressentit votre tendre Cœur à la prophétie du saint vieillard Siméon. Mère chérie, par votre Cœur si affligé, obtenez-moi la vertu d'humilité et le don de la sainte crainte de Dieu. *Ave Maria*, etc.

II. Je m'afflige avec vous, ô Mère de Douleurs, pour les angoisses que votre Cœur très sensible ressentit dans votre fuite et votre séjour en Egypte. Mère chérie, par votre Cœur si plein d'angoisses, obtenez-moi la vertu de libéralité, particulièrement envers les pauvres, et le don de piété. *Ave Maria*, etc.

III. Je m'afflige avec vous, ô Marie, Mère de Douleurs, pour les chagrins et l'inquiétude de votre Cœur à la perte de votre bien-aimé Jésus. Mère chérie, par votre Cœur si vivement agité, obtenez-moi la vertu de chasteté et le don de science. *Ave Maria*, etc.

IV. Je m'afflige avec vous, ô Marie, Mère de Douleurs, pour la consternation qui frappa votre Cœur maternel dans la rencontre de Jésus portant sa croix. Mère chérie, par votre Cœur si cruellement éprouvé, obtenez-moi la vertu de patience et le don de force. *Ave Maria*, etc.

V. Je m'afflige avec vous, ô Marie, Mère de Douleurs, pour le martyre que souffrit votre Cœur généreux en assistant à l'agonie de Jésus. Mère chérie, par votre Cœur ainsi martyrisé, obtenez-moi la vertu de tempérance et le don de conseil. *Ave Maria*, etc.

VI. Je m'afflige avec vous, ô Marie, Mère de Douleurs, pour la blessure que fit à votre Cœur compatissant la lance qui ouvrit le côté de Jésus et blessa son très aimable Cœur. Mère chérie, par votre Cœur ainsi transpercé, obtenez-moi la vertu de charité fraternelle et le don d'intelligence. *Ave Maria*, etc.

VII. Je m'afflige avec vous, ô Marie, Mère de Douleurs, pour les souffrances excessives qu'endura votre Cœur très aimant, lors de la sépulture de Jésus. Mère chérie, par votre Cœur sacré abreuvé d'amertume, obtenez-moi la vertu de diligence et le don de sagesse. *Ave Maria*, etc.

℣. Priez pour nous, Vierge très affligée,

℟. Afin que nous soyons faits dignes des promesses de Jésus-Christ.

℣. Ora pro nobis, Virgo dolorosissima,

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

PRIONS.

Nous vous en supplions, ô Sei-

OREMUS.

Interveniat pro nobis, quæsu-

1. Extrait du même *Recueil*.

mus, Domine Jesu Christe, nunc et in hora mortis nostræ, apud tuam clementiam beata Virgo María Mater tua, cujus sacratissimam animam in hora tuæ Passionis doloris gladius pertransivit. Per Te, Jesu Christe, Salvator mundi, qui cum Patre et Spiritu sancto vivis et regnas, etc.

℟. Amen.

gneur Jésus-Christ, que la bienheureuse Vierge Marie, votre Mère, dont la très sainte âme a été percée d'un glaive de douleur pendant votre Passion, intercède pour nous auprès de votre clémence, maintenant et à l'heure de notre mort. Par vous, Jésus-Christ, Sauveur du monde, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, etc.

℟. Ainsi soit-il.

Le Souverain Pontife Pie VII, par Rescrit de Monseigneur le Vice-Gérant de Rome, du 14 janvier 1815, a accordé

Une indulgence de trois cents jours, à tous les fidèles, chaque fois que, d'un cœur au moins contrit et avec dévotion, ils réciteront ce *Pieux exercice.*

V. — Pieux exercice en l'honneur de la Vierge des douleurs pour le vendredi saint et les autres vendredis.

Le Souverain Pontife Pie VII, par Rescrits de la Secrétairerie des Mémoriaux (25 février et 21 mars 1815), a accordé *pour dix ans*

Une indulgence plénière, à tous les fidèles qui, de la 21e heure du Vendredi Saint à la 16e heure du Samedi Saint, en public ou en particulier, emploieront une heure ou au moins une demi-heure à des méditations et de pieuses prières pour tenir compagnie à la T. S. Vierge désolée de la mort de son divin Fils, indulgence qu'ils gagneront le jour où ils accompliront le précepte pascal;

Une indulgence de trois cents jours, à tous les fidèles, qui, en toute autre semaine de l'année, de la 21e heure du Vendredi jusqu'au matin du dimanche, tiendront compagnie à la Vierge désolée par des méditations et de pieuses prières pendant une heure ou au moins une demi-heure;

Une indulgence plénière à gagner un des derniers jours de chaque mois, pour ceux qui auront pratiqué chaque semaine ce pieux exercice, s'ils se confessent et communient.

Le même Pontife, par un Rescrit de la S. Congrégation des Indulgences du 18 juin 1822, a confirmé *à perpétuité* ces indulgences.

N. B. — Nous arrêtons là cette énumération. Voir les Manuels de dévotion et les Recueils d'œuvres pies enrichies d'indulgences.

LES ENSEIGNEMENTS DU MYSTÈRE DE LA *FUITE EN EGYPTE*

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Méditation du P. Du Pont, S. J.)

Sommaire. — I. De la persécution qui s'éleva contre le Sauveur peu de temps après sa naissance. — II. Raison de l'ordre donné par Dieu. — III. En quels termes l'ordre est donné. — IV. Il faut admirer l'obéissance de Joseph et de Marie et se la proposer pour exemple. — V. Du séjour de la Sainte Famille en Egypte.

Qui cum recessissent, ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum

dicam tibi. Futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum. Qui consurgens accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum.

Après que les Mages furent partis, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit: Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous le dise; car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Egypte. (*Matth.* II, 13 et 14).

PREMIER POINT.

Il faut, avant toutes choses, considérer quelle fut la persécution qui s'éleva contre le Sauveur peu de temps après sa naissance, quelles en furent les causes, et le moyen dont Dieu se servit pour l'en délivrer.

Voyons donc premièrement comment Dieu permit qu'Hérode et les Juifs, poussés comme lui par le malin esprit, persécutassent le Sauveur et conjurassent sa mort, par des motifs toutefois assez dissemblables. Hérode, comme un tyran ambitieux et jaloux, craignait la perte de sa couronne; les Juifs, comme esclaves et ministres de sa Passion, voulaient se faire un mérite auprès de lui d'une si étrange méchanceté. Le démon, comme prince de ce monde, appréhendait que l'enfant nouvellement né ne le dépouillât de l'injuste domination qu'il exerçait sur les hommes.

Cependant le Père éternel, qui avait d'autres desseins, se servit de la fureur des ennemis de son Fils pour commencer, *dès ses premières années*[1], à le faire marcher par la voie des persécutions, afin d'accomplir dès lors ce que Siméon avait prédit, qu'il serait l'objet de la contradiction et de la haine du monde qui persécute, non ceux qui le suivent, mais ceux qui le combattent ou qui lui résistent. Il voulait aussi que Jésus persécuté dans son berceau fût l'image de l'Eglise naissante, et en général de toutes les âmes justes, qui ne peuvent concevoir spirituellement ce divin Enfant, ni le faire connaître au monde par la sainteté de leurs œuvres, qu'elles n'aient incontinent sur les bras toutes les forces de l'enfer ; car le dragon infernal, comme dit S. Jean (*Apoc.* XII, 4), fait tous ses efforts pour étouffer dans leurs cœurs l'esprit de Jésus nouvellement né, et pour empêcher qu'il y prenne quelque accroissement par l'exercice des vertus chrétiennes.

Cette conduite de Dieu doit nous instruire et nous consoler, lorsque nous souffrons persécution pour la justice. Car qu'y a-t-il de plus raisonnable que ce que disait le Fils de

1. *Psal.* LXXXVII, 16.

Dieu à ses disciples : *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître : s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.* (*Joan.* XIX, 20). D'ailleurs nous aurions grand tort de vouloir nous dispenser de la règle générale que donne l'Apôtre, lorsqu'il dit que *tous ceux qui veulent vivre saintement en Jésus-Christ, doivent s'attendre à être persécutés* (I *Tim.* III, 22) ; parce que le diable, avec ses ministres, ne manquera pas de soulever contre eux tous les partisans du monde.

Voyons de plus, comment le Sauveur pouvant en mille manières, et sans nulle peine, se garantir de la persécution d'Hérode, soit en lui ôtant la vie, soit en se rendant invisible, prit le parti de fuir, sans craindre de faire paraître en cela de la timidité et de la faiblesse. Deux raisons l'y déterminèrent.

L'une fut que de même qu'à sa naissance il se priva des commodités qu'il aurait eues, s'il fût né dans Nazareth : il voulut de même passer son enfance dans une extrême nécessité, loin de ses parents et de ses amis. Et ce fut par cette même raison qu'ayant résolu de s'enfuir, au lieu de se retirer chez les Mages, où il aurait été connu et traité avec honneur, il aima mieux aller en Egypte, afin d'avoir plus d'occasions de souffrir au milieu d'un peuple étranger et ennemi. Il voulait de plus nous apprendre combien nous devons abhorrer ce qui flatte notre sensualité, ou notre ambition, et de quelle importance il est de fuir l'éclat et d'aimer à vivre dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous en retirer pour sa gloire.

Le second motif, qui porta le Sauveur du monde à s'enfuir en Egypte, fut pour secourir un peuple idolâtre et abandonné de Dieu : et pour commencer à accomplir cette ancienne prophétie, qui portait que *le Seigneur, élevé sur une nuée légère, devait entrer dans l'Egypte, et qu'à son arrivée les idoles de l'Egypte trembleraient* (*Isa.* XIX). Il y entra en effet revêtu de son humanité, comme d'un nuage léger, entre les bras de Marie, comme sur une nuée lumineuse : et dès lors il commença à fouler aux pieds les idoles, que le monde adore, qui sont les richesses, les dignités, les plaisirs, faisant profession ouverte de n'aimer que la pauvreté, le mépris et le travail.

Par cet exemple d'un parfait renoncement au monde, il jeta les fondements de la perfection évangélique, qu'on a vu depuis fleurir dans l'Egypte, et qu'il a établie si solidement dans toute la terre dès les premiers siècles, par le moyen des apôtres, dont les glorieux travaux produisent encore aujourd'hui partout des fruits de grâce et de sainteté. O très doux Jésus qui, sous les espèces du sacrement de l'autel, comme sous une nuée subtile, entrez tous les jours dans le sein de vos fidèles, entrez dans mon cœur comme dans une autre

Egypte, couverte d'épaisses ténèbres ; brisez les idoles, que l'amour profane, qui en est le maître, y a élevées, afin que je n'aime désormais que ce que vous aimez, et que je ne haïsse que ce que vous haïssez.

On peut encore se représenter le Sauveur, qui, pour éviter la fureur d'Hérode, s'enfuit en Egypte, comme une image de la primitive Eglise [1] qui, ne pouvant plus supporter la persécution des Juifs, est contrainte de chercher un asile parmi les Gentils, et de porter chez ces nations idolâtres la foi et l'Evangile de Jésus-Christ. Enfin songeons que si le Fils de Dieu se voit rebuté par un pécheur, il saura bien à qui s'adresser, pour être reçu favorablement. Que s'il est né dans nos cœurs, gardons-nous bien de soulever nos passions et nos vices contre lui, de crainte qu'il ne nous quitte, et ne présente à un autre la couronne qu'il nous avait destinée. (*Apoc*, III. 11).

SECOND POINT

L'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'Enfant, et sa Mère, fuyez en Egypte, et n'en partez point que je ne vous le dise : parce qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le mettre à mort. (*Matth.* II, 13).

Il faut ici examiner de la part de qui vient un ordre si imprévu ; qui est celui qui le porte ; à qui il s'adresse, et en quels termes il est conçu. Celui qui le donne, c'est Dieu même, qui veut faire voir le soin qu'il prend du salut de son Fils unique. Car encore qu'il eût résolu de le livrer à la mort, pour sauver le genre humain, sachant néanmoins que son heure n'était pas encore venue, il ne permit point qu'on attentât à sa vie : ce qui doit nous faire espérer que pour l'amour de son Fils unique, sa Providence paternelle veillera toujours à la conservation de ses enfants adoptifs.

Celui qui porta cet ordre, fut un ange envoyé de Dieu. Car le Seigneur souverain de toutes les créatures veut qu'on s'accoutume à lui obéir, en la personne de ses ministres, qu'il a établis non seulement pour exécuter ses volontés, mais encore pour les déclarer aux autres. C'est dans cette vue que le Fils de Dieu disait : *Celui qui vous écoute, m'écoute* (*Luc.* X, 16); et que Malachie, (II, 7) donnait au prêtre le nom d'*ange du Seigneur*, comme à celui qui a charge d'expliquer la loi du Seigneur au peuple.

Aussi l'ordre fut donné, non pas à Marie, mais à Joseph ; parce qu'étant chef de la famille, Dieu désirait que Marie lui obéît en cette occasion, et qu'elle suivît sa conduite. Elle s'y soumit sans résistance ; et comme elle était infiniment hum-

1. *Apoc.* XII, 6.

ble, elle ne trouva point mauvais que l'Ange se fût adressé à son époux plutôt qu'à elle. Bien loin de cela, elle ne se vanta jamais de l'honneur que Dieu lui avait fait en d'autres rencontres, de lui parler ou par lui-même, ou par ses anges ; et elle n'eut garde d'imiter Marie, sœur de Moïse, qui disait : *Est-ce que Dieu n'a parlé que par la bouche de Moïse? Ne s'est-il pas communiqué à nous aussi bien qu'à lui?*

Cet exemple de la Sainte Vierge nous apprend une manière admirable de pratiquer l'humilité, et l'obéissance, qui consiste à être bien aise de se voir assujéti à la conduite des autres ; à se réjouir de ce qu'on témoigne plus d'estime pour eux que pour nous ; à n'avoir rien tant à cœur que de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu, soit qu'il veuille nous la déclarer par lui-même, ou par des anges ; soit qu'il se contente de nous la faire savoir par le ministère des hommes. Car bien qu'il soit plus glorieux de recevoir les ordres immédiatement de lui, on peut dire toutefois qu'il est plus utile de les recevoir par l'entremise des hommes, parce qu'on a plus d'occasion d'exercer l'humilité, en soumettant son jugement et sa volonté propre non seulement à Dieu, mais encore aux hommes pour l'amour de Dieu. C'est pour cela que l'obéissance de Marie à son époux ne fut pas d'un moindre mérite que celle de ce saint époux à l'ange, et que celle de l'ange à Dieu.

O Dieu tout-puissant, faites-moi la grâce de pouvoir *m'assujétir à tout homme pour l'amour de vous* (I *Petr.* II, 13) et d'exécuter tout ce que vous m'ordonnerez ici-bas par vos ministres, avec autant de fidélité et de ferveur que les anges accomplissent ce que vous leur commandez vous-même dans le Ciel.

TROISIÈME POINT

Il faut ensuite examiner en quels termes l'ange déclara à S. Joseph l'ordre du Seigneur. Son discours fut grave, succinct, pressant, et tout à fait propre à éprouver l'obéissance de celui à qui il parlait. C'est de cette sorte que Dieu a coutume d'en user envers les saints, afin d'exercer leur vertu, et de leur faire donner des preuves de leur soumission à ses volontés : comme il fit à Abraham, à qui un ange vint commander de sa part, d'un air absolu, premièrement de sortir de son pays, et après qu'il fut sorti, d'immoler son fils Isaac. L'ange donc, parlant à Joseph, ne se met nullement en peine de préparer son esprit par des paroles étudiées, et par tout cet artifice d'éloquence dont le monde sait user si adroitement en de semblables rencontres : il ne le prie point, mais il lui commande en maître : *Levez-vous*, dit-il, *prenez l'Enfant et sa*

Mère : *fuyez-en Egypte, et demeurez-y jusqu'à nouvel ordre.*

Remarquons toutes les circonstances qui rendent l'exécution de ce commandement difficile, et qui ne contribuent pas peu à augmenter le mérite de l'obéissance de S. Joseph.

1° Il est obligé de partir la nuit, qui est le temps où les hommes craignent davantage le travail, pour nous apprendre que dans le repos le plus profond de la nuit, on doit être prêt à travailler, et en état d'obéir à Dieu, quoi qu'il lui plaise de nous commander ; à l'imitation de Samuel, qu'une voix du ciel réveilla jusqu'à trois ou quatre fois, afin qu'en interrompant son sommeil, il pratiquât l'obéissance, et l'abnégation de sa propre volonté.

2° L'ange dit simplement à S. Joseph, qu'il prenne l'Enfant et sa Mère, sans emporter avec lui ni meubles, ni équipage, afin que rien ne l'arrête, et qu'il puisse se sauver plus vite et plus sûrement de la persécution d'Hérode, en se retirant sans bruit, à la faveur des ténèbres. Voilà une excellente figure de ce que nous devons faire lorsque Dieu nous commande de quitter le monde et le péché ; car nous n'en pouvons sortir sans renoncer aux commodités temporelles, et à tout, hormis à Dieu, en qui est notre trésor. Mais si nous avons avec nous Jésus et Marie, de quoi pouvons-nous manquer ? O mon doux Jésus, ce n'est point une peine que de s'enfuir avec vous ; c'est un plaisir que de quitter tout, pour jouir de vous. Quiconque vous porte avec lui, change son exil en un paradis, et il est toujours assez riche en vous possédant. O mon âme, attache-toi pour jamais et au Fils et à la Mère, demeure auprès d'eux pour les servir, rends-toi digne de leur protection ; parce qu'où ils sont, il n'y a nul péril à craindre.

3° L'ange marque à S. Joseph le lieu où il doit aller, qui est l'Egypte, un pays barbare et habité par un peuple ennemi des Juifs. Car Dieu veut que ses élus, et particulièrement les religieux, demeurent où il les envoie, et non pas où leur fantaisie et leur inclination les porte. Ils n'auront garde de s'en excuser, s'ils sont bien persuadés qu'ils trouveront leur repos, leur satisfaction et leur avantage partout où il les mettra, quoiqu'ils n'y voient nulle sûreté pour eux ; et qu'au contraire en quelque endroit qu'ils choisissent leur demeure, ils seront toujours exposés à mille dangers, bien qu'ils espèrent y trouver leur contentement et leur assurance. En effet ce n'est point la situation, ni la qualité du lieu, mais la protection divine, qui fait la sûreté d'une âme ; et tandis que le Tout-Puissant la protège, elle est assurée au milieu même de l'Egypte, si elle y est par obéissance : au contraire elle a tout à craindre, et sa perte est inévitable dans la terre d'Israël, lorsqu'elle y demeure par sa propre volonté. C'est pour cela que

David nomme *bienheureux celui que Dieu favorise de son assistance; parce qu'il croît de jour en jour en vertu dans le lieu où le Seigneur l'a placé* (*Psal.* LXXXIII), c'est-à-dire, qu'il croît en vertu et en perfection, non dans le lieu où il s'est établi lui-même, mais dans celui que le Seigneur, qui le gouverne, lui a marqué.

4° L'ange ne dit point à S. Joseph combien de temps il faut qu'il demeure en Egypte; mais seulement qu'il y demeure jusqu'à ce qu'on l'avertisse d'en partir. Cela vient de ce que Dieu, comme disait la vertueuse Judith (VIII, 13) n'est pas bien aise que l'on détermine le temps que doivent durer les choses dont il se réserve la disposition, surtout en matière de souffrances et de travaux, ou quand il s'agit de quelque emploi qu'il veut nous donner. Il désire que nous lui remettions tout entre les mains, et que nous soyons dans une parfaite indifférence pour tous les lieux où il jugera à propos de nous envoyer, et pour le temps qu'il lui plaira de nous y retenir; parce qu'il sait beaucoup mieux que nous ce qui nous est le plus convenable, et l'on peut dire que la chose qui lui tient le plus au cœur, c'est de nous voir entièrement dépendants de sa Providence. Car lorsqu'il dit: *Demeurez là, et n'en partez point que je ne vous le dise*, il fait bien voir que dans le temps il donnera les ordres nécessaires pour notre retour. Et d'ailleurs qu'avons-nous à perdre, en abandonnant le soin de nos interêts, si Dieu et les anges veulent bien s'en charger eux-mêmes? O Providence éternelle, comment ne nous reposons-nous pas de toutes choses sur vous, sachant que vous nous aimez jusqu'à vouloir prendre tout le soin de notre conduite et de nos affaires?

Enfin l'ange donne la raison pourquoi Dieu veut que son Fils s'en aille en Egypte, parce que, dit-il, *Hérode cherchera l'Enfant pour le faire mourir*. En quoi cet aimable Père fait encore voir la bonté qu'il a pour les siens, allant au-devant des dangers qui les menacent, et leur suggérant les moyens de s'en garantir. Il est vrai qu'il leur commande quelquefois des choses surprenantes, sans leur dire pourquoi il le fait, comme il paraît par l'exemple d'Abraham. Tout ce qu'il prétend, c'est de les accoutumer à lui obéir, non pour leurs propres intérêts, mais parce qu'ils y sont obligés, puisqu'il est le Souverain Maître. D'autres fois il juge à propos de leur déclarer le sujet de ses commandements. Car de même que la foi, bien qu'elle soit appuyée, non sur le raisonnement humain, mais sur la révélation divine, ne laisse pas de s'aider du raisonnement pour s'affermir davantage, et croire avec plus de facilité; ainsi on peut dire qu'encore que l'obéissance ne regarde pas tant la raison, que l'autorité suprême de Dieu,

souvent néanmoins Dieu, qui se plaît à rendre l'exécution de ses ordres plus douce et plus naturelle, expose à ses serviteurs, comme il fait à S. Joseph, la raison de ce qu'il leur commande. Que s'ils ne la comprennent pas, ils doivent toujours, à l'exemple de ce saint, y soumettre leur jugement.

Pour conclusion, soyons bien persuadés que si nous voulons être parfaits, nous devons nous mettre en une telle disposition, que nos supérieurs puissent nous prescrire tout ce que bon leur semblera, et en la manière qui leur semblera la plus convenable, et qu'ils comptent sur nous aussi sûrement que S. Paul comptait sur Philémon, à qui il écrivait en ces termes : *La confiance que me donne votre soumission, fait que je vous écris*, pour vous supplier de recevoir Onésime, *ne doutant point que vous ne fassiez encore plus que je ne vous dis.*

QUATRIÈME POINT

Joseph se leva aussitôt et, selon l'ordre qu'il avait reçu, *il prit l'Enfant avec sa Mère, et s'enfuit en Egypte.* Il faut ici admirer l'obéissance de S. Joseph, et se la proposer pour exemple, parce qu'elle a quatre degrés de perfection, qui font toute la beauté et tout le mérite de cette vertu.

On y voit en premier lieu une admirable soumission de jugement ; car encore que S. Joseph puisse remontrer à Dieu qu'il y a des voies plus commodes pour sauver son Fils, et qu'au moins s'il lui commande absolument de s'enfuir, il est plus doux de l'envoyer en Arabie, ou en Samarie, qu'en Egypte, il demeure dans un silence respectueux, et n'oppose rien au commandement qu'il a reçu ; il ne fait paraître nulle inquiétude, ni curiosité pour en savoir davantage que ce que l'ange lui a dit ; accomplissant ainsi à la lettre cette parole du Sage : *Ne scrutez jamais ce qui est au-dessus de vous, songez seulement à faire ce que Dieu vous ordonne, sans vous amuser à examiner curieusement ses œuvres.* (*Eccli.* III, 22).

La seconde perfection de l'obéissance de S. Joseph, c'est la ferveur avec laquelle il se détermine à quitter sa patrie, sa maison, sa parenté, et à s'en aller en exil dans une terre barbare, destitué de toutes les commodités de la vie. Le désir qu'il a d'obéir, lui fait mépriser de si grandes difficultés, et il abandonne toutes choses beaucoup plus généreusement qu'Abraham, qui ne sortit de son pays pour aller où Dieu l'appelait, qu'avec un grand train, et avec de grandes richesses.

La troisième perfection de l'obéissance de S. Joseph est une merveilleuse promptitude à exécuter sur-le-champ ce qu'on lui ordonne ; car il ne s'arrête pas à dormir le reste de la nuit ; il se lève aussitôt, et déclare à sa sainte épouse ce que l'ange lui a révélé, et à l'heure même ils partent, sans se

mettre en peine de rien emporter avec eux; ils se mettent en chemin avant le jour, pour mieux accomplir l'ordre qui leur a été donné, de s'enfuir secrètement et de cacher leur retraite.

Enfin la dernière perfection de l'obéissance que pratiquent ces illustres fugitifs, est la joie qu'ils font paraître en leur retraite, quoique pénible. Car ils marchent délibérément et comptent pour rien les grandes fatigues du voyage, à cause de l'allégresse intérieure qui leur en ôte le sentiment pour deux raisons principales : 1° parce que Dieu veut qu'ils souffrent, et que c'est en cela qu'ils mettent tout leur plaisir; 2° parce qu'ayant Jésus avec eux, rien n'est capable de les affliger dans leur pauvreté, puisqu'ils trouvent tout en lui, et qu'avec lui ils n'ont point de peine à se passer des soulagements qu'on recherche dans les longs voyages. O Dieu tout-puissant, qui donnez à Joseph et à Marie une obéissance si parfaite, je vous conjure par leurs mérites de m'en donner une semblable, qui ait la même simplicité, la même ferveur, la même promptitude, la même allégresse. Car j'espère de votre bonté que vous ne m'abandonnerez jamais, si je vous obéis de la sorte.

CINQUIÈME POINT

Joseph et Marie demeurèrent avec l'Enfant Jésus en Egypte jusqu'à la mort d'Hérode, c'est-à-dire, durant l'espace de cinq ou de sept années. Il leur arriva dans ce temps-là beaucoup de choses qui méritent qu'on y fasse réflexion.

1° Ils souffrirent une extrême pauvreté, ne vivant que du travail de leurs mains, en une pauvre maison, au milieu d'un peuple idolâtre, et dans un pays étranger. Ce qui n'empêchait pas néanmoins qu'ils n'eussent le cœur rempli de joie, pour les raisons que nous venons de toucher : de sorte que, jouissant d'une paix d'esprit que rien ne pouvait troubler, ils se conservaient dans une entière résignation à la volonté divine, sans désirer la mort d'Hérode, et sans se plaindre de la longueur, ou des incommodités de leur exil.

2° Comme ils brûlaient d'un zèle ardent de la gloire de Dieu, on ne peut douter qu'ils n'eussent une douleur bien sensible de voir à toute heure les sacrilèges abominables d'un peuple infidèle, et la perte de tant d'âmes que l'idolâtrie faisait périr misérablement. On aurait pu dire de chacun d'eux ce que S. Pierre dit de Loth, que, demeurant à Sodome, *il était contraint de voir et d'entendre des choses horribles, et que néanmoins il conservait son innocence parmi des gens qui ne cessaient de l'affliger par leur vie infâme* (II *Petr.* II, 7). En effet, la très sainte Vierge et S. Joseph ne pouvaient s'empêcher de gémir, voyant les crimes qui se commettaient devant leurs yeux ; mais toute cette corruption, quoique contagieuse, n'était pas capable de

corrompre leur pureté, dont l'éclat les faisait remarquer partout comme des astres brillants au milieu d'un peuple enseveli dans l'erreur et dans le péché. Il y a même bien de l'apparence que leur sainteté, leur modestie, et leur conversation toute céleste, adoucissaient fort l'esprit des Egyptiens, et les remplissaient d'admiration. De sorte que plusieurs de ces infidèles, touchés de leurs saints exemples, se convertissaient à Dieu, et assistaient ensuite de leurs aumônes les auteurs de leur conversion, qui, comme pauvres, les recevaient humblement, et vivaient de ces charités. Heureux celui d'entre nous qui eût pu accompagner et servir l'Enfant et la Mère durant le temps d'un si long exil! O mon Dieu, favorisez-nous de votre grâce, afin que, dans ce bannissement où votre justice nous a condamnés, nous ne perdions point la joie et le calme que doivent avoir des esprits soumis à vos volontés; mais que, donnant le bon exemple à ceux qui vivent avec nous, nous en attirions plusieurs à votre service.

DEUXIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. Nouet, S. J.)

Sommaire. — I. La fuite de Jésus-Christ en Egypte n'est pas un effet de la crainte, c'est un mystère. — II. Cette fuite n'est point un danger pour le Créateur, c'est sa délivrance. — III. Jésus-Christ ne fuit pas pour éviter la mort, mais pour nous sauver la vie.

S. Pierre Chrysologue nous fournit quatre pensées sur ce mystère : *La fuite de Jésus-Christ n'est pas un effet de la crainte, c'est un mystère; ce n'est point un danger à l'égard du Créateur c'est sa délivrance; ce n'est point une marque de la faiblesse humaine, mais de la vertu divine; il ne fuit pas pour éviter la mort, mais pour nous donner la vie* [1].

PREMIER POINT

La fuite de Jésus-Christ n'est point un effet de la crainte, c'est un mystère. Nous étions tous des fugitifs; nous avions abandonné le service du meilleur de tous les maîtres; et, violant ses commandements pour obéir à l'ennemi du genre humain, nous avions perdu, avec l'innocence, la possession de tous les biens du ciel et de toutes les délices du Paradis. Fallait-il périr sans ressource? N'y avait-il point de remède à nos maux? Il n'eût pas été bienséant, dit Théodore d'Ancyre [2], que l'envie du démon l'emportât sur la bonté du Seigneur. Que fait donc le Seigneur? Il se joint au fugitif; et pour réparer

1. Quod fugit Christus, fuit mysterii, non timoris; fuit liberatio, non periculum Creatoris; divinæ virtutis fuit, non fuit fragilitatis humanæ; non fugit propter authoris mortem, sed fugit propter sæculi vitam. (S. Petr. Chrysol. serm. cli.) — 2. Hom. *contre Nestorius.*

sa faute, il veut bien fuir lui-même, opposant une fuite innocente à notre fuite criminelle, pour sauver ce transfuge et le ramener à son devoir. Admirez la bonté du Fils de Dieu, et condamnez votre malice. Il fuit le monde, et vous le recherchez. Il vous cherche par un excès de miséricorde, et vous le fuyez par un excès d'ingratitude. *Il ne tient point à déshonneur d'abaisser sa grandeur, lorsqu'il s'agit de votre salut* ; et vous craignez la confusion, lorsqu'il s'agit de son service ; et vous aimez mieux fuir Jésus-Christ avec le monde, que de fuir le monde avec Jésus-Christ. Changez de sentiments, et prenez une forte résolution de chercher Jésus-Christ en toutes choses, et de fuir le monde avec lui. Fuyez-le lorsqu'il vous flatte ; fuyez-le lorsqu'il vous tente ; fuyez-le lorsqu'il vous persécute ; gardez-vous de suivre ses lois qui sont toutes contraires aux maximes de l'Evangile ; ne vous laissez point corrompre par les mauvais exemples qu'il vous donne ; n'allez point chercher les occasions qui peuvent engager votre âme dans le péché, et la mettre en danger de se perdre. Elles ne viendront que trop souvent d'elles-mêmes sans être appelées ; car le monde en est tout plein. Votre devoir est alors de les fuir ou de les combattre, si vous ne pouvez les éviter ; mais si vous vous approchez du danger sous une vaine assurance d'en sortir victorieux, vous y périrez, vous y mourrez. Quiconque est proche du danger, ne s'en garantira pas longtemps ; il ne tardera guère à se perdre, s'il ne s'en éloigne au plus tôt, dit S. Jérôme [1] : *Nullus diù tutus est, periculo proximus.* Que si l'on vous dit que ce n'est pas combattre, mais fuir, répondez avec ce saint docteur [2] : *Je reconnais ma faiblesse ; je ne veux point hasarder le combat sur l'espérance de vaincre, de peur de perdre la victoire.* Qu'est-ce qui m'oblige à quitter le certain pour l'incertain ? Vous qui allez au combat, vous pouvez remporter la victoire, mais vous la pouvez perdre aussi ; pour moi, en fuyant, je suis sûr que je ne serai point vaincu dans le combat que je fuis ; et c'est pour cela même que je le fuis, afin de n'être point vaincu. *Nulla securitas est vicino serpente dormire. Potest fieri ut me non mordeat, tamen potest fieri ut aliquando me mordeat* [3] : On ne peut être en assurance en dormant auprès d'un serpent. Il se peut faire qu'il ne me pique pas ; mais il se peut faire aussi qu'il me pique. C'est un acte de folie de demeurer dans le danger lorsqu'on le peut éviter.

DEUXIÈME POINT

La fuite de Jésus-Christ n'est point un danger à l'égard du Créateur, c'est sa délivrance. Ce n'est point une marque de

1. S. Hieron. *ad Pammach.* — 2. Contra *Vigilantium.* — 3. *Ibid.*

la fragilité humaine, mais de la vertu divine. Hérode peut bien chercher ce divin Enfant pour le perdre; mais il n'est pas en son pouvoir de le trouver. C'est en vain, ô cruel dragon, que tu veux le dévorer dès l'instant de sa naissance. Son heure n'est pas encore venue ; tu ne peux pas l'avancer d'un moment. Il a un pouvoir absolu sur la mort : il tient dans ses mains les rênes de ta fureur; ta fureur, pareille à celle du lion, n'aura point d'autre cours que celui que ce doux Agneau lui permettra. *Car il doit gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer, et il est déjà élevé à Dieu et sur le trône de Dieu*[1]. Mais s'il est tout-puissant, pourquoi fuit-il ? pourquoi cède-t-il à l'orgueil de ses ennemis, puisqu'il les peut humilier et anéantir ? Pourquoi souffre-t-il qu'ils le persécutent de si bonne heure? et pourquoi prend-il de si faibles moyens pour sa défense ?

C'est pour nous apprendre à céder par charité et par modestie au prochain, sans faire mal à personne, sans nous ressentir du mal qu'on nous fait, sans rendre injure pour injure, parce qu'il vaut mieux perdre tout, que de perdre la douceur et le repos de l'esprit. Il pouvait ôter la vie à Hérode, il pouvait faire un coup de sa toute-puissance pour le détruire; mais il aima mieux sauver sa vie par la fuite que par des miracles, qu'il ne voulait pas employer pour se venger, lui qui n'était venu que pour faire du bien à tout le monde, et qui ne se ressentit jamais d'aucune injure, pas même lorsqu'on le mena comme un agneau à la mort.

Secondement, c'est pour nous donner un exemple signalé d'obéissance. Car s'il y a sujet d'admirer la disposition que le Père éternel fait de son Fils, l'exposant sitôt à la persécution et aux souffrances, et lui ordonnant un exil si long et si fâcheux, la soumission et l'obéissance que le Fils lui rend ne sont pas moins merveilleuses. O qu'il s'abandonne volontiers à la conduite de S. Joseph! ô qu'il fait volontiers un sacrifice à Dieu son Père de son jugement, de sa volonté et de toutes les puissances de son âme, pour exécuter ses ordres! Est-ce ainsi que vous vous soumettez aux commandements qu'on vous fait de la part de Dieu? Etes-vous content qu'il dispose de vous absolument, sans avoir égard à vos inclinations? Ne voulez-vous point qu'il s'accommode à vos désirs, au lieu de vous résigner à sa sainte volonté? *Interrogabo te et indica mihi. Numquid irritum facies judicium meum, et condemnabis me, ut tu justificeris?* Répondez à la demande que je vous fais : Voulez-vous éluder mes ordres, et ruiner les desseins que j'ai sur vous ? Me condamnerez-vous pour vous justifier[2] ? L'un des deux est nécessaire,

1. *Apoc.* XII. 5. — 2. *Job.* XL. 2, 3.

ou que vous m'obéissiez, ou que je vous obéisse. Lequel est le plus raisonnable?

En troisième lieu, c'est pour nous apprendre à nous confier en Dieu dans tous les événements qui nous semblent les plus contraires. Examinez toutes les paroles que l'ange dit à S. Joseph. Il n'y en a pas une qui ne vous porte à la confiance. *Prenez l'Enfant et sa mère ; fuyez en Egypte ; demeurez-y jusqu'à ce que je vous avertisse d'en revenir.* C'est un ange, qui parle de la part de Dieu. Qu'est-il besoin de nous inquiéter dans nos affaires, puisque Dieu et les anges s'en chargent? Il s'adresse à S. Joseph, afin que le Fils de Dieu et sa bienheureuse Mère se reposent sur lui, et lui laissent le soin de leur conduite. O qu'il est utile de regarder Dieu dans nos supérieurs, et de vivre en repos sous sa particulière providence qui nous gouverne par leur entremise ! Il choisit le temps de la nuit pour l'avertir, afin que nous sachions que Dieu veille sur nous en tout temps, et que celui qu'il garde peut dormir en assurance. Enfin, il lui dit simplement : *Prenez l'Enfant et la mère,* sans lui ordonner, et même sans lui donner le loisir de prendre et d'emporter quelque autre chose avec eux. Et n'est-ce pas assez d'avoir avec soi ces deux chères personnes ? Qui a Jésus et Marie, peut-il manquer de quelque chose? N'est-il pas assez bien pourvu ? O mon Seigneur ! que puis-je désirer après vous ? et qu'est-ce qui me peut suffire sans vous ? Si je puis obtenir votre grâce et votre amour, je suis trop riche, je n'ai plus rien à souhaiter. *Amorem tuum et gratiam tuam mihi solum dones, et dives sum satis.*

TROISIÈME POINT

Jésus-Christ ne fuit pas pour éviter la mort, mais pour nous donner la vie. Car pourquoi fuirait-il la mort, puisqu'il n'est venu que pour mourir ? Il eût ruiné entièrement l'affaire de notre salut, s'il eût permis à Hérode d'exécuter son dessein. Il venait au monde pour nous enseigner les voies du ciel, pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, pour nous tracer dans sa vie un parfait modèle de toutes les vertus ; il n'eût pas accompli tout cela s'il fût mort dans son bas âge. Il venait pour rétablir l'homme dans l'état de grâce duquel il était déchu ; il fallait donc qu'il mourût en un âge parfait, comme Adam y avait été créé, afin de réparer l'homme dans un âge parfait, comme il l'avait créé dans un âge parfait, et de le rendre au ciel tel qu'il l'avait donné à la terre, dit S. Chrysologue [1]. Il ne fuit donc pas la mort, mais il la diffère. Il ne cède pas

1. Ut qui ad vitam perfectam hominem fecerat, perfectam repararet ad vitam, et qualem terris dederat, talem redderet cœlo. (S. Petr. Chrysol. Homel. cliii).

à Hérode par contrainte, mais par dessein. S'il meurt, ce sera par le mouvement de son amour, et non par la violence de ses persécuteurs; non par nécessité, mais par élection; et, comme dit S. Fulgence : *Faciet eum mori benignitas propria, non malignitas aliena; morietur non vinculo necessitatis, sed proposito voluntatis*: Sa bonté le fera mourir, et non pas la malice des autres. Il ne mourra pas pour y avoir été contraint, mais pour l'avoir ainsi résolu de sa franche volonté. Ce qui l'empêche de mourir sitôt, c'est qu'il n'a pas encore assez de sang à répandre pour satisfaire au désir qu'il a de nous sauver et de glorifier Dieu. Il faut qu'il croisse jusqu'à l'âge de trente-trois ans, pour rendre notre rédemption abondante. Faites ici réflexion sur ce que dit S. Augustin, que Jésus-Christ naît en nous par une foi vive et animée de la charité ; qu'il ne faut pas qu'il demeure toujours enfant, mais qu'il ne faut pas aussi qu'il vieillisse. Il le faut faire croître, et empêcher qu'il ne meure. Lorsque la vertu est encore faible et tendre, Satan fait tous ses efforts pour l'étouffer. Nous devons donc nous opposer à ses pernicieux desseins, et employer tous nos soins à conserver la vie de Jésus en nos âmes, ce que nous ferons en fuyant et en nous éloignant du péril; parce que celui qui regarde le danger, fait presque autant de mal que celui qui s'y engage [1].

TROISIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. Nouet, S. J.)

Sommaire. — I. Jésus, dans la fuite en Egypte, nous donne un grand exemple de détachement. — II. Ce que la Sainte Famille eut à souffrir dans ce voyage. — III. Pourquoi le Fils de Dieu choisit l'Egypte pour le lieu de sa retraite.

PREMIER POINT

Considérez, en premier lieu, la sortie de Jésus-Christ de son pays en compagnie de sa mère et de S. Joseph. Ce n'est pas une simple sortie, c'est un exil de plusieurs années, qu'il accepte volontiers avec toutes les incommodités et toutes les suites fâcheuses d'un long bannissement, pour nous apprendre à nous détacher de l'affection naturelle que nous avons pour nos proches, pour nos amis, et pour le lieu de notre naissance ; quittant d'une prompte volonté tout ce qui nous est le plus cher, lorsqu'il s'agit du service de Dieu, et que l'ordre de sa providence nous y oblige. Car, comme dit Hugues de Saint-Victor,

1. Credidisti? Natus est Christus in corde tuo. Sed numquid Christus natus sic remansit? Crevit, ad juventutem pervenit; sed in senectutem non declinavit. Crescat ergo et fides tua, robur inveniat, vetustatem nesciat. (S. Aug. serm. xx. *de tempore*).

delicatus ille est adhuc, cui patria dulcis est; fortis jam, cui omne solum patria est; perfectus, cui totus mundus exilium est. Ille mundo amorem infixit, hic extinxit [1] : Celui qui aime son pays et qui s'y plaît, est encore tendre et délicat; celui qui regarde tout le monde comme son propre pays, est déjà fort et généreux. Mais celui-là est parfait, à qui tout le monde est un exil. Le premier a attaché son affection au monde; le second l'a répandue et dégagée; le troisième l'a tout à fait éteinte. En quel rang êtes-vous? Etes-vous indifférent en quelque lieu que l'on vous mette? Ne tenez-vous plus à la terre? Ne soupirez-vous plus qu'après le Ciel, qui est votre pays et la terre des saints? Accoutumez-vous à trouver Dieu partout, vous ne craindrez point qu'on vous chasse d'un lieu. S. Augustin assure qu'en vain on s'efforce de bannir un homme qui vit selon l'esprit du christianisme; parce que, ou toute la terre est son pays, ou toute la terre est son exil. Si toute la terre est son pays, vous ne l'en pouvez chasser; si toute la terre est son exil, il vous a déjà prévenu, vous n'avez plus de lieu pour le bannir. *O stultas infidelitas persequentis, si quæris exilium quo christianus jubeatur ire. Prius, si potes, inveni, unde Christus cogatur exire. De patria sua in alienam te arbitraris excludere hominem Dei, in Christo nusquam exulem; in carne ubique peregrinum* [2] : O persécuteur infidèle et insensé! si vous cherchez un exil où vous puissiez reléguer un chrétien, trouvez premièrement un lieu d'où Jésus-Christ soit contraint de sortir. Pensez-vous pouvoir bannir un homme qui est de tout pays en Jésus-Christ, et qui est partout étranger selon la chair?

DEUXIÈME POINT

Considérez, en second lieu, le chemin que font ces trois aimables pèlerins, et ne les abandonnez pas en leur voyage. Suivez-les en esprit, et tâchez de leur rendre l'honneur et le service qu'ils méritent. Compatissez à la tendresse de l'Enfant, et au travail de la Mère qui le porte, et de S. Joseph qui les conduit tous deux par un désert fort long. On compte plus de cent lieues de Nazareth jusqu'aux environs d'Héliopolis, qui fut le lieu de leur retraite. Quelles commodités pouvaient-ils trouver en passant par des lieux inhabités, ou plutôt, quelles incommodités ne devaient-ils pas endurer dans cette affreuse solitude? Admirez leur patience, leur humilité, leur douceur, et surtout le contentement et la consolation avec laquelle ils souffrent toutes les fatigues d'un voyage si pénible. Ils se reposent sur la providence de Dieu qui s'étend jusqu'aux plus petits oiseaux, jusqu'aux plus petites fleurs des champs, et qui ne peut pas oublier ceux qui lui sont si chers. Sa volonté

1. *Lib.* III *didasc. c. ultimo.* — 2. S. Auc. serm. *de S. Cypriano.*

seule leur tient lieu de toutes choses, et la présence visible de Jésus-Christ est à la mère de cet enfant et à son cher tuteur une vive source de joie, qui supplée abondamment au défaut de tout ce qui leur pourrait manquer. « Lorsque Jésus-Christ est présent, tout semble bon, rien ne nous paraît difficile. Lorsqu'il est absent, tout nous est dur et fâcheux[1]. » Etre sans Jésus, c'est un enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis. O Jésus, splendeur de la gloire éternelle, qui êtes la consolation de l'âme durant son pèlerinage, ma bouche est muette en votre présence, et je ne vous parle que par mon silence. Jusqu'à quand mon Seigneur retardera-t-il sa visite ? Qu'il vienne à moi, et qu'il réjouisse son pauvre serviteur. Qu'il me tende la main, et qu'il délivre un misérable de son affliction. « Venez, venez ; parce que sans vous je n'ai pas un jour ni une heure de joie ; car vous êtes toute ma consolation, et sans vous je ne puis vivre, je n'ai rien d'où je puisse tirer ma subsistance[2]. »

TROISIÈME POINT

Considérez, en dernier lieu, son entrée dans l'Egypte, qui est le terme de son voyage. Vous demandez pourquoi le Fils de Dieu choisit l'Egypte pour le lieu de sa retraite. « Ecoutez un grand secret de la Providence. Moïse avait autrefois ôté le jour à ces infidèles : Jésus-Christ vient pour le leur rendre, et pour dissiper leurs ténèbres[3]. » Moïse avait frappé l'Egypte de dix plaies funestes : Jésus-Christ vient pour les guérir par un seul remède, Moïse avait tiré les enfants d'Israël de la servitude d'Egypte, pour les conduire dans la Terre Sainte : Jésus-Christ vient pour tirer ses élus de la captivité du démon, et les conduire dans le ciel. Enfin, Moïse avait noyé les Egyptiens dans la mer Rouge : Jésus-Christ vient pour noyer leurs crimes dans son sang, et du plus superstitieux de tous les peuples, en faire le plus fidèle, le plus religieux et le plus saint. « O changement de la droite du Très-Haut ! Ce peuple qui avait été le persécuteur d'Israël, que Dieu chérissait comme son premier-né, devient le gardien de son Fils unique ![4] »

Plusieurs croient qu'à l'entrée de ce cher Fils dans l'Egypte, toutes les idoles tombèrent par terre, et que le prophète Isaïe l'avait prédit par ces paroles : *Le Seigneur montera sur une nuée légère et entrera dans l'Egypte ; et toutes les idoles de l'Egypte seront ébranlées en sa présence*[5]. C'est pourquoi Origène, s'adressant à ce divin Enfant, lui dit : Fuyez en Egypte pour

1. *Imitation de Jésus-Christ*, l. II, c. 8.
2. *De Imit. Christi*, l. III, 21. — 3. S. Aug. apud Ludolph. *Vita Christi*, part. I, c. XIII. — 4. S. Chrysol. apud *idem*. — 5. *Is.* XIX, 1.

détruire ces faux dieux fabriqués par la main des hommes, que ces peuples adorent ; pour briser leurs idoles, pour épouvanter les démons, et pour accomplir la prophétie d'Isaïe : Fuyez en Egypte, pour en faire fuir les démons, et pour changer la multitude des temples profanes en un plus grand nombre d'églises[1].

O divin Sauveur, qui avez banni l'idolâtrie de l'Egypte, quand est-ce que vous bannirez de mon âme ces affections déréglées qui se font adorer sur l'autel de mon cœur ? Venez, Seigneur, venez briser ces idoles ; faites-les tomber par terre, afin de rétablir votre amour dans son empire. Vierge sainte, divine nuée, qui avez porté cet Enfant dans une terre étrangère, pour la sanctifier par sa présence, hâtez-vous de nous visiter et de le porter avec vous, afin qu'il règne dans nos cœurs, qu'il en fasse sortir tous les vices, et que toutes les vertus prennent leur place.

QUELQUES ENSEIGNEMENTS DU MYSTÈRE DE LA PERTE DE JÉSUS A JÉRUSALEM

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Méditation du P. Du Pont, S. J.)

DE CE QUE FIT LA SAINTE VIERGE DEPUIS QU'ELLE SE FUT APERÇUE DE L'ABSENCE DE SON FILS, JUSQU'A CE QU'ELLE LE TROUVA DANS LE TEMPLE

Sommaire. — I. Marie et Joseph affligés sans qu'ils soient coupables. Ils sont proposés à l'Eglise comme modèles des plus héroïques vertus. — II. Joie de Marie d'avoir retrouvé Jésus. — III. Mystères contenus dans les paroles de la Sainte Vierge. — IV. Mystères contenus dans la réponse de Jésus. — V. Marie nous apprend à bien retenir ce que Dieu nous enseigne.

PREMIER POINT

Joseph et Marie, *pensant que l'Enfant Jésus était avec quelqu'un de leur compagnie, marchèrent pendant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs proches et leurs connaissances. Et ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher.* (*Luc.* II, 44, 45).

Remarquons en ceci la merveilleuse conduite que Dieu tient à l'égard de deux personnes si saintes. Il les afflige sans qu'ils soient coupables de la moindre faute, en une occasion où ils viennent de signaler leur piété, et par l'endroit qui leur est le plus sensible ; c'est-à-dire, par la perte d'un enfant qu'ils aimaient uniquement : Il veut éprouver par là leur

1. *Hom.* III in divers.

patience, leur humilité, leur diligence, et les proposer à toute l'Eglise comme d'excellents modèles des plus héroïques vertus.

1° Leur patience paraît en ce qu'ils ne se troublent point, ni ne perdent point la paix du cœur, et que bien loin de se plaindre, ils souffrent cet accident, quoique très fâcheux, avec un esprit égal et entièrement soumis aux ordres de la Providence.

2° Ils pratiquent l'humilité, en ce qu'ils craignent d'être coupables de quelque sorte de négligence, quoiqu'ils n'aient manqué en rien. Ils appréhendent au moins que l'Enfant Jésus, les jugeant indignes de vivre avec lui, ne les ait quittés, pour embrasser un nouveau genre de vie.

3° Leur diligence ne saurait être plus grande, puisqu'ils vont incontinent le chercher avec tout le soin et l'empressement possible. D'un côté l'amour, de l'autre la considération de leur devoir les presse et les fait voler ; mais quelque diligence qu'ils fassent, ils ne peuvent le trouver, parce qu'ils le cherchent parmi leurs parents et leurs amis, ne songeant pas que s'il avait eu quelque égard au sang, ils seraient les derniers qu'il aurait quittés.

Ils ajoutent à tout cela de très ferventes prières. O quelle langue pourrait exprimer l'affliction dans laquelle la Sainte Vierge fut toute la nuit, et combien de fois elle soupira après son cher Fils ! Tantôt elle gémissait comme une colombe à qui l'on a ravi ses petits ; tantôt elle conjurait le Père éternel de ne pas arracher ainsi d'entre ses bras ce précieux gage de son amour ; tantôt elle le priait d'en prendre le soin, quelque part qu'il fût ; tantôt elle le pressait de le lui rendre, et de ne l'en pas priver plus longtemps.

O Vierge sainte, je vous vois comme au milieu d'une mer agitée des vents, et la prière est votre unique recours. Votre âme est comme plongée dans l'amertume, parce que celui qui faisait toutes vos délices, n'est plus avec vous ; la tristesse a inondé votre cœur, et les diverses pensées qui l'agitent, sont comme de grosses vagues qui semblent devoir l'abîmer. L'obscurité de la nuit ne vous permet pas d'aller chercher ce Fils bien-aimé, dont l'absence vous fait souffrir un cruel martyre. Il n'y a plus sur la terre de consolation pour vous, et votre seule ressource est au ciel. C'est de là que doit venir le remède de vos maux : c'est là que réside cet Esprit consolateur, en qui vous devez mettre toute votre confiance. Il exaucera sans doute vos gémissements, parce qu'il vous aime d'un amour de Père, et qu'il ne peut abandonner pour toujours ceux qu'il aime et qui espèrent en lui.

Après avoir considéré tout ceci, il faut essayer d'en péné-

trer le sens mystique, et de découvrir ce qui y est contenu de moral pour notre instruction. Voyons donc comment Dieu se cache souvent aux hommes et s'éloigne d'eux sans qu'ils le sentent, ainsi que remarque le saint homme Job par ces paroles : *S'il vient à moi, je ne m'en apercevrai pas ; s'il s'en va, je n'en verrai rien ; si je suis juste, mon cœur ne le saura pas.* (*Job.* IX, 11, 21). Cette ignorance dure d'ordinaire pendant tout le jour, et la nuit enfin nous ouvre les yeux : comme il arriva à la Sainte Vierge, et à S. Joseph.

Or cela vient de diverses causes. La première est le péché mortel, qui se commet par une ignorance volontaire et affectée, ou par quelque illusion du démon. Car en ce cas Dieu se retire sans que l'homme s'en aperçoive ; et l'ignorance de ce pécheur dure aussi longtemps que sa vie, qui est figurée par le jour. De sorte qu'il ne commence à reconnaître ce qu'il a perdu que quand il se voit enveloppé des ténèbres de la mort. C'est ce qui a fait dire au Sage qu'*on trouve un chemin qui paraît droit, mais qui aboutit à la mort.* (*Prov.* XIV, 12). Cette séparation de Dieu est la chose du monde la plus à craindre, puisqu'elle traîne après soi la condamnation éternelle. Prions le Seigneur de ne nous pas abandonner, et disons-lui avec David : *Pardonnez-nous, Seigneur, nos fautes cachées, oubliez celles que l'ignorance nous a fait commettre.* (*Ps.* XVIII, 15. — *Ps.* XIV, 7).

La seconde cause est un orgueil presque imperceptible, qui consume peu à peu la véritable dévotion, et qui vient enfin à priver tout à fait l'âme de la présence de Dieu. Cette perte ne se sent point durant le jour, c'est-à-dire, dans le temps de la prospérité, parce que la vaine gloire fait trouver goût jusque dans le bien ; il faut donc que la nuit vienne, qui est le temps de l'adversité et de l'humiliation, pour convaincre l'homme qu'il est loin de Dieu, et qu'il n'a que l'ombre de la vertu ; ce qui le jette dans l'abattement et dans le trouble.

La troisième cause est une disposition secrète de la Providence, qui nous ôte la dévotion sensible, afin de nous exercer dans l'humilité. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cela nous arrive pour l'ordinaire aux jours solennels, et lorsque nous sommes occupés au dehors à des œuvres de piété. Mais bien que nous n'y prenions pas garde dans la chaleur de l'action, nous ne le voyons ensuite que trop dans l'exercice de la prière. Le plus sûr pour nous est de prendre cet abandonnement de Dieu comme un châtiment de notre tiédeur, quoique cachée, en disant avec le Prophète Royal : *J'ai péché, Seigneur, avant que de tomber dans l'humiliation, et c'est avec justice que vous m'avez humilié,* puisque *mes crimes ont mérité*

cette confusion. (*Ps.* CXVIII, 67, 76). Mais après tout, soit que nous soyons coupables, ou que nous soyons innocents, nous devons toujours nous persuader que Dieu ne se retire de nous, et ne nous laisse dans l'aridité que pour notre plus grand bien, selon que David l'avait éprouvé lorsqu'il disait : *Il m'a été avantageux que vous m'ayez humilié, parce que cela m'a servi à connaître vos divins préceptes.* (*Ps.* CXVIII, 71).

En toutes ces rencontres, il est bon de faire quantité d'actes des quatre vertus que la Vierge et S. Joseph pratiquèrent si utilement, et d'essayer, à leur exemple, de s'affermir dans l'humilité ; de s'armer de patience ; de chercher Dieu avec soin ; de le prier instamment de revenir, puisqu'il est écrit : *Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez.* (*Luc.* XI, 9). O mon doux Jésus, qui nous assurez généralement que *quiconque cherche, trouvera*, inspirez-moi un tel désir de vous voir, que je mérite de jouir de votre présence : aidez-moi à vous chercher avec tant de soin, que je vous trouve et que je vous possède dans tous les siècles.

SECOND POINT

Le lendemain Joseph et Marie *partirent* de grand matin, *pour aller chercher l'Enfant Jésus à Jérusalem*, et trois jours après, comme ils entraient dans le Temple, *ils le trouvèrent assis au milieu des Docteurs, qui les écoutait, et les interrogeait : de quoi ils furent extrêmement surpris.* Considérons là-dessus en particulier, le temps et le lieu où la Sainte Vierge trouva l'Enfant, la compagnie en laquelle il était, ce qu'il y faisait, et la joie que cette Mère affligée eut de le revoir ; et tirons de toutes ces considérations le fruit que nous en pouvons recueillir.

Pour ce qui est du temps, Marie ne trouva son Fils que trois jours après qu'elle l'eut perdu, et durant ce temps-là elle eut à peu près autant d'heures à passer dans l'affliction, qu'elle en passa depuis, durant les trois jours qu'il fut au tombeau, jusqu'à ce qu'étant ressuscité le troisième jour, il lui apparut tout brillant de gloire. Cela nous montre que quand une âme perd Dieu, et la grâce de la dévotion, elle ne recouvre pas sitôt ce qu'elle a perdu ; mais que Dieu a coutume de lui cacher son visage pour quelque temps, soit en punition d'un péché qu'elle a commis, soit pour exercer sa patience et son humilité ; soit enfin pour réveiller sa ferveur, et l'obliger de le chercher avec tant de soin, qu'elle mérite par sa diligence de le trouver au plus tôt, et d'en recevoir de plus grandes grâces. C'est ce que veulent dire ces trois jours d'absence qui, étant un terme fort court, doivent augmenter d'autant plus son espérance, et la consoler par la

pensée, que dans peu de temps elle trouvera quelque remède à son mal. C'est aussi dans ce sentiment que les justes affligés disent par la bouche d'un prophète : *Il nous rendra la vie dans deux jours : le troisième jour il nous ressuscitera, et nous vivrons en sa présence.* (*Ose.* VI, 3).

La seconde chose qu'il faut remarquer, c'est le lieu où le Sauveur fut trouvé. Ce lieu est le temple, c'est à-dire la maison de Dieu, et la maison de la prière, un lieu de recueillement consacré à la religion et au service divin : pour nous donner à entendre que c'est en vain qu'on le cherche parmi la chair et le sang, qu'il fuit les délices et les vanités du monde, et qu'on ne le trouve qu'en la véritable Eglise, ou dans ses temples vivants, que sont les âmes des justes, dont il fait des maisons de prières, de dévotion, et de sainteté. L'Epouse en était bien convaincue, quand elle disait qu'elle n'avait point trouvé son bien-aimé *dans sa couche nuptiale*, c'est-à-dire dans le repos et les plaisirs de la chair, *ni dans les rues, ni au milieu des places publiques* (*Cant.* III), c'est-à-dire dans les compagnies et dans le grand monde, mais dans un parfait renoncement à toutes ces choses, en s'interdisant tout commerce avec les créatures, pour n'en avoir qu'avec le Créateur seul. Prends donc garde, ô mon âme, où tu chercheras ton Dieu, si tu as envie de le trouver, *puisqu'il ne se trouve point chez ceux qui vivent dans les délices.* (*Job.* XXVIII, 13).

Il faut remarquer en troisième lieu quelle était la compagnie où se trouva l'Enfant Jésus, et ce qu'il faisait dans le temps que la Vierge vint au Temple. Ce ne fut pas sans dessein qu'il voulut qu'on le trouvât assis parmi les Docteurs, les écoutant, et leur proposant des questions : car il prétendait par là faire voir à sa sainte Mère, pourquoi il l'avait quittée, et était demeuré seul à Jérusalem. Il désirait en même temps apprendre aux fidèles qu'il est toujours au milieu des Docteurs de son Eglise, et qu'il faut suivre des guides si sages, pour venir sûrement à lui. Il voulait aussi montrer aux Docteurs, que s'il est au milieu d'eux, c'est pour écouter ce qu'ils disent, pour les reprendre, s'ils prêchent l'erreur, et pour leur aider à éclaircir la vérité, s'ils ne rejettent pas ses lumières.

Considérons en quatrième lieu la joie dont la Vierge fut comblée, lorsqu'après trois jours elle rencontra enfin celui qu'elle avait cherché avec tant de peine. Ce fut pour elle comme une espèce de résurrection, et l'on peut dire qu'il lui arriva à peu près la même chose qu'à la mère de Tobie, laquelle voyant de retour, et en parfaite santé ce cher fils qu'elle croyait mort, changea tout à coup en larmes de joie, les larmes que la douleur faisait couler, comme des torrents,

de ses yeux. (*Tobie*, x, 4 ; xi, 11). Son allégresse ne fut pas moindre que son affliction, et jamais on ne vit mieux s'accomplir cette parole du Prophète royal (*Ps.* xciii, 19) : *Vos consolations, Seigneur, ont rempli mon âme de joie à proportion des douleurs dont je sentais mon cœur accablé.* O Vierge sainte, je me réjouis avec vous de ce qu'enfin Dieu vous a rendu votre Fils unique. C'était pour vous un cruel tourment que de soupirer après un bien qui semblait s'éloigner de vous ; mais aujourd'hui vous le possédez, et vous avez enfin rencontré cet arbre de vie qui fait vivre tout le genre humain. Apprenez-moi à le chercher de telle sorte que je le trouve, et que j'y puisse cueillir, comme vous, des fruits de bénédictions et de salut.

Il faut remarquer en dernier lieu avec quelle force la Sainte Vierge sut modérer l'excès de sa joie : car encore que son Fils fut admiré de tous les docteurs, elle n'eut garde de se laisser emporter, comme les autres femmes, à des mouvements d'une allégresse trop naturelle, ni à faire voir qu'elle était la mère d'un enfant pour qui tout le monde avait tant d'estime. Elle fut sans doute surprise de le voir là, mais elle ne témoigna que du respect pour tout ce qu'il faisait. Une si grande retenue nous montre comme nous devons tempérer nos joies par la modestie, suivant ce précepte de S. Paul : *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je le dis encore une fois, réjouissez-vous ; mais ayez soin que votre modestie paraisse devant tous les hommes, parce que le Seigneur est proche* (*Philipp.* iv, 4) c'est-à-dire, réjouissez-vous de telle sorte que vous ne perdiez pas la modestie ; car le Seigneur est auprès de vous, qui vous regarde, et il ne faut pas qu'il vous échappe rien de trop libre et d'indécent en sa présence.

TROISIÈME POINT

Quand la Sainte Vierge put parler à son Fils, elle lui dit, comme en se plaignant : *Mon Fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous? Voilà que votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions.* Toutes ces paroles contiennent de grands mystères et elles méritent bien d'être examinées en particulier.

Considérons donc premièrement celle-ci : *Mon Fils, pourquoi en avez vous ainsi usé avec nous ?* La Vierge ne prétend pas faire rendre compte à son Fils de ce qu'il a fait, ni en savoir la raison ; car ce serait une curiosité vaine et présomptueuse. Elle ne prétend que lui décharger son cœur : et c'est la manière dont les saints ont accoutumé de découvrir leurs peines à Notre-Seigneur ; ce qui peut sans doute leur tenir lieu d'une oraison muette, mais efficace, par où, sans rien dire, ils demandent, et obtiennent dans leur affliction ce qu'ils

souhaitent. Car d'un côté ils reconnaissent que c'est Dieu qui leur envoie ces souffrances, et qui veut les sauver, en les affligeant ; de l'autre, ils avouent qu'il n'appartient qu'à lui seul de les soulager. De cette sorte chacun peut dire quelquefois à Dieu, comme Job : *Pourquoi*, Seigneur, *m'avez-vous fait l'objet de votre colère, et suis-je à charge à moi-même?* (*Job*, VII, 20). *Que n'effacez-vous mon péché, et que ne me pardonnez-vous mon crime? Pourquoi détournez-vous votre face, et pourquoi me tenez-vous pour votre ennemi?* (*Job*. XIII, 14). Une autre fois, on peut s'écrier avec le Sauveur attaché en croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Il est bon de remarquer en passant que la Vierge ne dit pas pourquoi en avez-vous usé de la sorte avec moi, mais *avec nous*, parce que les saints ont cela de propre dans les afflictions qui leur sont communes avec le prochain, qu'ils ne sentent pas seulement leur mal, et ne cherchent pas à se soulager eux seuls ; mais que, sensibles à celui des autres, ils n'oublient rien pour leur en procurer le remède. La charité leur inspire cette compassion, et comme elle a soin non seulement de ses intérêts, mais encore de ceux d'autrui, elle leur fait dire avec le prophète royal : *Pourquoi*, Seigneur, *détournez vous votre visage de nous? Et pourquoi oubliez vous notre pauvreté et notre misère?* (*Ps.* XLIII, 25). La seule chose dont il faut se donner de garde en ces sortes de plaintes, c'est de perdre la confiance en Dieu, et de manquer d'amour pour lui. Si l'on veut donc témoigner que l'on conserve l'un et l'autre, il est à propos d'user de quelque terme affectueux, comme lorsque la Vierge dit : *Mon Fils*, et Notre-Seigneur sur la Croix : *Mon Dieu, mon Dieu*, qui sont des paroles pleines de confiance et d'amour.

Il faut ensuite remarquer ces mots : *Votre père et moi*. Par où la Vierge montre bien son humilité, non seulement en ce qu'elle nomme S. Joseph le premier à cause du grand respect qu'elle lui porte, mais en ce qu'elle lui donne publiquement la qualité de père de Notre-Seigneur ; comme si la conception de Jésus n'avait pas été l'ouvrage du Saint-Esprit. C'est flétrir en quelque façon la gloire de sa virginité ; mais cette humiliation lui plaît, et elle la prend volontiers pour faire honneur à son cher époux, en lui donnant un nom si glorieux. Apprenons de là, à honorer notre prochain aux dépens même de notre réputation et de notre gloire.

Examinons enfin ces paroles : *Nous vous cherchions bien affligés* et nous étions extrêmement en peine de vous. L'instruction que nous en devons tirer, est qu'il faut que nous cherchions Dieu comme la Vierge le cherchait, avec peine et avec douleur, mais par le principe de l'amour. (*Ps.* XLI, 4).

Car l'amour parfait excite en nous divers mouvements : il y produit une très vive douleur de l'éloignement de celui que nous aimons (*Sap.* I, 1), une intention pure de le chercher, non pour notre propre utilité, ou pour quelque goût sensible, mais pour vivre seulement en sa compagnie ; une diligence extrême, pour mettre en usage tous les moyens de le trouver : et enfin une généreuse constance à ne nous point donner de repos, que nous ne l'ayons trouvé. C'est pour cela que David disait : *Cherchez le Seigneur, et soyez constants ;* tenez-vous toujours *en sa présence* (*Ps.* CIV, 4, et XXI, 12). Isaïe disait aussi dans le même esprit : *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le bien.* C'est-à-dire, cherchez-le avec toute la diligence requise, et vous le trouverez infailliblement. Car il a promis que *si on le cherche, on le trouvera, pourvu qu'on le cherche de tout son cœur* (*Jerem.* XXIX, 13). Si donc on ne le trouve pas, c'est qu'on a manqué dans quelqu'une de ces choses. Ainsi il est à propos de s'examiner là-dessus, et de voir en quoi consiste le défaut, pour s'en corriger.

Enfin il faut faire quelque réflexion sur la manière de s'énoncer courte et précise, dont use la Sainte Vierge qui, non seulement ne dit point de paroles superflues, mais en supprime même quelques-unes qui paraissent nécessaires pour bien déclarer ses sentiments : ce mot seul, *ainsi,* lui suffit pour exprimer toute sa peine, et elle croit dire tout, en disant : *Pourquoi en avez-vous usé ainsi envers nous ?* Cela confirme ce que nous avons observé ailleurs, qu'elle avait une attention continuelle à bien mesurer toutes ses paroles ; mais elle fait voir aujourd'hui plus que jamais, qu'elle sait gouverner sa langue, en arrêtant cette foule de paroles qui échappent d'ordinaire à ceux qui se laissent vaincre par le chagrin et la douleur.

QUATRIÈME POINT

Jésus répondit aux douces plaintes de sa Mère : *Qu'aviez-vous besoin de me chercher ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie à ce qui regarde le service de mon Père ?*

Cette réponse du Sauveur ne fut pas moins judicieuse ni moins remarquable que celles qu'il venait de faire aux interrogations des Docteurs. C'est pourquoi il est à propos de la bien examiner, comme venant de la sagesse infinie d'un Dieu.

Remarquons donc ce qu'il dit d'abord : *Qu'aviez-vous besoin de me chercher ?* Il y a je ne sais quoi, dans ces paroles, qui paraît dur, et qui tient fort de la réprimande ; car il semble qu'il veuille dire : Pourquoi preniez-vous tant de peine à me chercher, comme si étant ce que je suis, j'étais capable de m'égarer et de me perdre ? Il parle de cette sorte, pour témoi-

gner qu'il est quelque chose de plus qu'un homme ; et afin que sa sainte Mère puisse pratiquer la patience et l'humilité, non seulement en souffrant sans dire mot, une réponse un peu sèche, mais même en la recevant avec respect, et avec amour. C'est aussi une leçon très utile à ceux qui gouvernent les personnes religieuses et zélées pour la perfection. Car ils peuvent, selon la doctrine de S. Jean Climaque [1] les éprouver quelquefois par des réponses mortifiantes, et par des réprimandes un peu aigres, en des occasions où elles ne sont nullement coupables, afin qu'elles s'accoutument aux exercices de l'humilité et de la patience : car, d'être repris et traité avec hauteur, lorsqu'on le mérite, ce n'est pas un grand sujet de vertu, puisqu'on est déjà assez condamné par les remords de sa propre conscience ; mais ce qui montre une mortification héroïque, c'est d'être bien aise de passer pour criminel, lorsque l'on est innocent.

Considérons après cela ce que le Sauveur ajoute : *Ne saviez-vous pas que je dois être occupé à ce qui regarde le service de mon Père?* Comme s'il disait : Puisque vous n'ignorez pas qui je suis, vous deviez savoir que n'ayant point de père sur la terre, j'étais obligé de m'employer tout entier à servir mon Père, qui est dans le Ciel. Nous voyons par là que toute l'occupation du Sauveur était de servir son Père, et que ce service a toujours été l'unique but de ses pensées et de ses travaux, suivant qu'il l'a déclaré depuis en termes exprès, quand il a dit : *Je suis descendu du Ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé* ; et ailleurs : *Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour* (*Joan.* VI, 38 ; IX, 4) ; c'est-à-dire durant tout le cours de ma vie mortelle.

Imitons ce divin Sauveur, en nous appliquant, non pas aux choses du monde, ni à satisfaire notre amour-propre et notre sensualité, mais à ce qui est du service de Dieu. Remplissons-nous de confusion, voyant que jusqu'ici nous avons fait tout le contraire, et que, par un étrange dérèglement, nous nous sommes préférés à Dieu. O mon Jésus, qui supposiez que c'était assez de vous connaître, pour savoir que vous ne pensiez qu'à honorer votre Père, que cette seule occupation vous plaisait, et qu'on vous y trouvait toujours attaché, faites-moi la grâce de ne m'occuper jamais d'autre chose, et de mettre en cela toute ma joie. Il est très juste, Seigneur, que ma mémoire, mon entendement, ma volonté, mes sens, en un mot toutes mes puissances, s'attachent à vous, puisque vous pensez éternellement à ce qui regarde mon salut et ma perfection.

1. *Gradu.* IV.

CINQUIÈME POINT

Considérons en dernier lieu que l'Enfant Jésus, ayant dit cela, sortit aussitôt du Temple avec sa Mère et S. Joseph, et *s'en retourna à Nazareth avec eux*. Il est problable que dans le chemin la Sainte Vierge lui demanda ce qui lui était arrivé pendant les trois jours qu'il avait été absent, et qu'il la satisfit entièrement là-dessus. S. Luc assure qu'*elle conservait dans son cœur le souvenir de toutes ces choses*. Elle y pensait en effet souvent, et cette pensée lui était également douce et utile. Cela nous apprend à bien retenir tout ce que Dieu nous enseigne, afin que nous en fassions notre profit ; car autrement on pourrait nous appliquer ces paroles du prophète Aggée (I, 6) : *Vous avez mangé, et vous n'avez pas été rassasiés* : *vous avez ramassé beaucoup d'argent*, et vous êtes demeurés pauvres, *parce que vous avez tout mis dans un sac percé*.

Enfin songeons avec combien de circonspection la Vierge marchait, après l'accident qui lui était arrivé : combien elle était attentive à ne point perdre de vue son cher Fils, de peur qu'il ne la quittât encore une fois. Usons de la même précaution, et tirons au moins cet avantage de nos pertes passées, qu'à l'avenir nous soyons plus vigilants, pour conserver en nous Jésus-Christ, et pour ne le pas obliger de se retirer de nous. O Vierge très sainte, je me réjouis avec vous de ce que vous avez retrouvé votre Fils, et qu'il est maintenant auprès de vous. Ne permettez pas qu'il m'abandonne, ni que je l'abandonne jamais. Unissez-moi si étroitement à lui, que rien ne m'en puisse séparer, afin que je sois avec lui en cette vie et pendant toute l'éternité.

DEUXIEME INSTRUCTION

(A des Religieuses.)

(Méditation du P. Gentil, S. J.)

LA PERTE QUE FIT MARIE DE L'ENFANT JÉSUS DANS LE TEMPLE MODÈLE DE CELLE QUE FONT LES VIERGES DANS LES MAISONS RELIGIEUSES

Consummatisque diebus cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus.

Les jours que dure la fête, étant passés, lorsque Marie et Joseph s'en retournaient, l'Enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que ses parents s'en aperçussent. (*Luc.* II, 43.)

I. — On perd Dieu partout ; l'ange l'a perdu dans le ciel ; Adam et Eve l'ont perdu dans le Paradis terrestre ; Marie l'a perdu dans le temple ; plusieurs vierges le perdent encore tous les jours jusque dans le sein de la religion. Puis-je après cela me flatter que je ne le perdrai pas?

La perte qu'en fit Marie n'étant pas criminelle, elle ne dura pas longtemps, et le troisième jour après l'avoir perdu, elle le retrouva. L'ange, Adam et Eve, l'ayant perdu par leur faute, la perte de l'ange est éternelle et irréparable; celle d'Adam et d'Eve méritait de l'être aussi, et cette perte aurait été sans ressource, si Dieu n'était pas descendu du Ciel afin de la réparer. Ne vous ai-je jamais perdu, ô mon Dieu, et si vous vous êtes éloigné de moi, était-ce pour m'éprouver, comme vous éprouvâtes votre Mère, ou pour me punir comme vous avez puni les anges rebelles? mais soit que la perte que je puis faire de vous, soit une épreuve de ma fidélité et de ma confiance, ou une punition de ma tiédeur et de ma négligence, n'ai je pas sujet de tout craindre, si je suis un seul moment sans vous? Je puis, Seigneur, par mon infidélité, m'éloigner de vous, mais sans votre grâce je ne puis retourner à vous. Heureuses les vierges qui, possédant Jésus, n'ont plus au monde, ni de plus grand soin que celui de le conserver, ni de plus grande crainte que celle de le perdre!

L'état religieux est à la vérité un asile de l'innocence; on y est éloigné des écueils les plus redoutables à la vertu; on y vit avec plus de pureté, on y tombe avec plus de difficulté; on s'y relève avec plus de facilité. Mais si le premier et le plus beau de tous les anges a perdu Dieu dans le ciel, ne dois-je pas craindre de le perdre dans la vie religieuse? Si le Fils de Dieu s'est caché à sa mère, puis-je espérer qu'il ne s'éloignera point de moi? Combien de solitaires l'ont perdu jusqu'au milieu des plus affreux déserts? Combien de vierges l'ont perdu, et se sont perdues elles-mêmes dans le même cloître, où elles étaient allées le chercher! Ai-je ou plus de vertu, ou moins de tiédeur que ces grandes âmes que la présomption et la négligence ont perdues?

O qu'il y a de raisons qui m'obligent à méditer, à lire, à prier, à approcher des sacrements, à jeûner, à veiller! Puis-je, Seigneur, interrompre aucun de ces exercices de piété, sans être ingrate envers vous, et infidèle aux devoirs de ma profession? puis-je les faire avec lâcheté, sans manquer de zèle pour ma perfection? puis-je, me contentant du nécessaire, ne rien faire de surérogation sans oublier le besoin que j'ai de faire pénitence? Mais quand je n'aurais point toutes ces raisons, pour ne me jamais relâcher sur aucune de mes obligations, la seule crainte de vous perdre, ô mon Dieu, ne doit-elle pas exciter ma négligence? Si soixante jeunes hommes, qui étaient la fleur et l'élite d'Israël veillaient jour et nuit autour du lit de Salomon, tenant une épée à la main pour garder l'oint du Seigneur, dois-je avoir moins de zèle, ô mon Dieu, pour vous

conserver, vous qui êtes sans comparaison plus grand que Salomon, et qui êtes infiniment plus nécessaire au salut de mon âme, que ce prince ne l'était à son peuple? La prière, le silence, la modestie, le recueillement, la mortification, ne sont-elles pas les gardes que je dois mettre sur mes sens, pour me défendre de l'esprit malin, qui use de toutes sortes d'artifices pour vous ravir à mon cœur, dont vous êtes le précieux trésor [1]? Une vive et continuelle pensée de la mort, du jugement, d'une éternité bienheureuse ou malheureuse, ne doit-elle pas exciter ma vigilance, et m'obliger à avoir à tous moments les yeux attachés sur vous, qui êtes tout mon bonheur? car vous aurais-je jamais perdu, ô mon Dieu, si j'avais toujours appréhendé de vous perdre? Mais si je n'ai point craint de vous perdre, ai-je mérité de vous posséder un seul moment?

Ecce qui se elongant a te peribunt.

Seigneur, tous ceux qui s'éloignent de vous, périront. (*Ps.* LXXII).

Nusquam est securitas, neque in cœlo, ubi cecidit angelus, neque in paradiso, ubi cecidit Adamus, neque in schola Christi ubi cecidit Judas.

Qui ne tremblera, hélas! il n'y a point d'endroit au monde où l'on soit en sûreté. L'ange s'est perdu dans le ciel, Adam a été vaincu dans le paradis terrestre, Judas a été séduit jusque dans l'école de Jésus-Christ. (S. BERN. serm. *de ligno fœno,* et *stip.*)

II. — On perd Dieu en différentes manières. 1° On le perd en perdant la grâce par un péché mortel; ainsi l'ange rebelle se perdit par son orgueil, Eve par sa curiosité, Adam par la trop grande tendresse et par la complaisance criminelle qu'il eut pour sa femme, qu'il ne voulut point attrister. 2° On le perd en perdant la douceur de la vraie et solide piété, par un trop grand épanchement de ses sens, par des dissipations volontaires de son esprit, ou par une secrète attache qu'a le cœur à quelque péché véniel; ainsi le perdent les personnes tièdes, peu régulières, et qui vivent dans le relâchement et dans la mollesse. 3° On le perd en perdant la dévotion sensible, et le goût des consolations célestes, sans qu'on ait mérité cette privation; ainsi le perdent les âmes saintes, à qui Dieu se cache pour un temps, afin de s'en faire chercher avec plus de ferveur, et de se redonner à elles avec plus de douceur.

C'est de cette troisième manière que la Sainte Vierge perdit l'enfant Jésus; il se cacha pendant trois jours à sa Mère, sans qu'elle se fût attirée cette disgrâce; car 1° la ferveur de l'amour que Marie avait pour son Fils, bien loin de s'être ralentie, avait toujours augmenté à mesure qu'il avait crû en âge.

1. Comment. III Patr., apud THÉODORET.

2° Le saint empressement avec lequel tout le monde recherchait cet aimable enfant qui, par certains caractères de grandeur et de majesté, modérés par une douce et charmante modestie, marquait qu'il était Dieu, fit croire à Marie qu'il était avec ses proches et ceux de son pays. 3° L'attention avec laquelle S. Joseph veillait sur lui, et qui selon la coutume revenait avec la troupe des hommes par un autre chemin que les femmes, lui fit juger qu'il était avec son père adoptif. 4° La tendresse de la Mère envers le Sauveur, qu'elle aimait comme son Fils, et qu'elle honorait comme son Dieu. 5° L'obéissance que le Fils avait toujours eue pour sa Mère, sont de solides raisons qui nous persuadent que la perte que Marie fit de l'Enfant Jésus, ne peut être attribuée ni à son peu de vigilance, ni à sa trop grande confiance. O qu'il est amer d'avoir perdu Dieu, lorsqu'on l'a perdu par sa faute, puisque la perte innocente que Marie fit de l'Enfant Jésus, lui coûta tant de larmes et d'inquiétudes !

Ce n'est pas ainsi, ô divin Jésus, que je vous ai perdu ! je vous ai perdu, parce que je n'ai point craint lorsque le danger était plus grand pour moi ! Je vous ai perdu, parce que je me suis uniquement reposée sur vos soins, lorsque je devais veiller avec vous ! je vous ai perdu, parce que je me suis trop fiée à ma propre vertu, et que je ne me suis pas assez défiée des trompeurs attraits des créatures. Hélas ! je n'ai péri dans le danger que parce que je ne l'ai pas assez appréhendé !

O le profane, dit S. Paul, parlant d'Esaü, qui, pour contenter ses appétits, vendit un riche et précieux héritage avec son droit d'aînesse ; ah ! Seigneur, n'ai-je pas été plus aveugle et plus criminelle que cet insensé ? Je vous ai perdu aussi bien que lui. Mais pourquoi vous ai-je perdu ? Hélas ! je rougis quand j'y pense ! je vous ai perdu pour quelque chose de plus vil et de plus misérable ! je vous ai perdu pour satisfaire l'ambition de mon cœur, pour flatter la délicatesse de mes sens, et pour contenter quelque passion encore plus indigne de ma profession ! j'ai pu vous perdre par ma faute, mais je ne puis vous retrouver sans votre grâce. Faites-moi sentir, ô mon Dieu, toute la douleur que mérite cette perte. J'ai mérité d'être abandonnée de vous, mais ne vous éloignez pas de moi pour toujours ; punissez-moi, Seigneur, par des humiliations, par des maladies, par des disgrâces qui me peuvent venir de la part des hommes ; punissez-moi par des sécheresses, par des obscurités, par des dégoûts, par des désolations intérieures, par la privation de vos douceurs. L'exemple de votre sainte Mère me fera souffrir ces peines avec une constante résignation à votre volonté. Mais que ferais-je, ô souverain Pasteur de mon âme,

si vous m'abandonniez à ma propre conduite, semblable à la brebis égarée dont parle le Prophète, j'irais toute ma vie errante de passion en passion, et jamais je ne pourrais rentrer dans votre bergerie, si vous ne me faisiez pas entendre votre voix, et si vous ne preniez pas la peine de venir vous-même au devant de moi.

O mon âme, voici des vérités terribles, capables d'exciter ta vigilance, comprends-les bien, et ne les oublie jamais. La première et la plus grande de toutes les peines qu'endureront éternellement les damnés, est d'avoir perdu Dieu. La seconde est de voir qu'ils l'ont perdu par leur faute. La troisième est de l'avoir perdu pour un plaisir qui n'a duré qu'un moment, qui n'est plus, et qui ne se fera plus sentir. La quatrième est de l'avoir perdu sans ressources et à jamais.

O divin Jésus, si l'amertume dont l'âme de votre sainte Mère fut remplie, surpassa celle des eaux de la mer, parce qu'elle fut trois jours sans vous voir, quelle douleur, quelle amertume pour une âme créée à votre image, destinée pour jouir du même bonheur dont vous jouissez, et qui ne vous verra jamais? Hélas! qui vous a une fois perdu a mérité de tout perdre en vous perdant, son repos, son âme, son bonheur, sa félicité [1]. Y ai-je jamais fait une sérieuse attention?

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse Dominum Deum tuum.

Comprenez-le bien, et voyez combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. (*Jerem.* II, 12).

Dum irruebam in voluptates, irruebam in dolores: nam tu semper aderas misericorditer sæviens et amarissimis offensionibus spargens omnes illicitas jucunditates meas.

Vous le savez, ô mon Dieu, que pour un plaisir que je pensais goûter, je ressentais aussitôt mille douleurs, car vous mêliez, Seigneur, par une douce rigueur, de fâcheuses amertumes parmi mes délices criminelles. (S. Aug. *Conf.* l. II, c. II).

III. — De quelque manière que l'on perde Dieu, on ne doit jamais le perdre sans douleur. Profanes que vous êtes, dit autrefois un idolâtre en fondant en larmes, et criant de toute sa force après des soldats de la tribu de Dan, qui emportaient ses idoles, vous m'enlevez mes dieux, et vous me dites pourquoi pleures-tu? Que les pleurs de cet infidèle auraient été justes si, connaissant le vrai Dieu, et si, ayant eu le malheur de l'avoir perdu, il avait répandu des larmes aussi amères que celles qu'il versa! Mais quel aveuglement, quelle folie de pleurer des dieux qui n'étaient que l'ouvrage de ses mains!

Mon Fils, dit Marie, parlant à l'Enfant Jésus, pourquoi nous avez-vous quittés? voilà votre père et moi, qui vous cherchons depuis trois jours avec une extrême tristesse. O l'amoureuse

1. Qui Deum amisit, dignus est ut cum illo omnia amittat (S. Bern.)

plainte ! ô le doux et le juste sentiment qui exprime tout à la fois et la douleur et la joie de la plus sainte de toutes les mères ! ô que les larmes sont saintement employées, lorsqu'on ne les verse que pour pleurer la perte qu'on fait de Dieu ! Un fils peut-il perdre son père sans en être vivement touché ? une chaste et fidèle épouse peut-elle perdre son époux sans pleurer amèrement ? une créature peut-elle perdre son Créateur sans être pénétrée d'une mortelle douleur ? Est-ce ainsi, ô mon Dieu, que je pleure la perte que je fais en vous perdant, vous qui êtes mon Père, mon Epoux, mon Créateur ? n'est-ce que vous que je pleure ? n'est-ce qu'après vous que je soupire, lorsque j'ai le malheur de vous perdre ? O qu'on répand tous les jours de larmes inutiles, hypocrites, criminelles ? qu'on en verse peu d'innocentes, de sincères, et de salutaires ! mais quelles sont les miennes ?

C'est, ô mon Dieu, sur quoi je dois ici m'examiner, me demandant compte à moi-même et de mes larmes et de ma douleur ! L'œil ne pleure point ce que le cœur n'aime pas ; mais le cœur ne perd jamais ce qu'il aime et ce qu'il estime sans le regretter : c'est, Seigneur, sur ces deux belles maximes que je dois juger, par ma tristesse et par mes larmes, et de l'estime et de l'amour que j'ai pour vous. Qu'ai-je pleuré jusqu'à présent ? est-ce la perte de la grâce ? est-ce la disgrâce d'un ami ou d'une amie ; est-ce la perte de mon salut ou de ma santé ? est-ce la perte de Dieu ou de la créature ? Parlez, mon âme, répondez. Hélas, Seigneur, je n'ai pleuré que ce que je ne devais pas pleurer, et je n'ai pas pleuré ce que je devais pleurer ! Vive et sensible sur le point d'honneur, quelle douleur, quel chagrin, quelle inquiétude ne m'a-pas causé une seule parole de mépris, un emploi peu éclatant, une préférence ou une distinction accordée à mon préjudice ? Combien de pleurs ai-je versés à la mort d'un proche ou d'une créature qui partageait mon cœur qui ne devait être qu'à vous ? insensible aux vérités éternelles, et peu touchée des biens célestes, quelles larmes ai-je répandues sur la perte que j'ai faite de votre grâce ? quelle douleur ai-je ressentie après vous avoir perdu vous-même ?

Serai-je toujours aussi insensible que la colombe séduite, qui, comme dit le Prophète[1], n'a ni cœur ni sagesse, qui est le plus insensible et le plus stupide de tous les oiseaux ; le plus insensible, parce qu'il voit emporter ses petits sans se plaindre ; et le plus stupide, parce que s'il les plaint, il ne les cherche pas. Voilà, ô mon Dieu, la véritable image de ce

1. S. Hieronym. *In Ose.* c. vii.

que je suis. Je n'ai ni cœur ni intelligence. Je suis la plus insensible et la plus insensée de toutes les créatures. Je vois mille passions qui, les unes après les autres, viennent vous enlever jusqu'au milieu de mon cœur et je n'en suis point touchée! voilà mon insensibilité. Mais si je suis sensible à cette perte, je ne fais aucun pas pour vous retrouver, voilà ma folie.

Qui peut lire sans être attendri, combien la perte de l'arche d'alliance coûta de larmes et de sang à tout le peuple d'Israël. Un soldat de la tribu de Benjamin, échappé du carnage, entrant dans Silo, ses habits déchirés et la cendre sur la tête, fit entendre par quelques paroles entrecoupées de sanglots la cause de sa tristesse. D'horribles cris s'élevèrent aussitôt de toutes parts; le grand prêtre Héli, pénétré d'une mortelle douleur, tomba à la renverse et se tua; sa belle-fille, saisie de crainte et de frayeur, accoucha avant le terme, l'air ne retentissait que de ces lugubres gémissements : Hélas! l'arche du Seigneur est prise! toute la gloire d'Israël est éteinte, et toute sa grandeur a passé au peuple incirconcis! Ah! Seigneur! ce n'est pas l'arche du Testament que je me suis laissé enlever, mais c'est vous-même, ô la gloire, ô la joie, ô la vie, ô le Dieu de mon âme! C'est vous que j'ai perdu, pour goûter un peu de miel et pour jouir d'un plaisir fragile; mais où est le sang que j'ai répandu en résistant aux passions qui vous ont ravi à mon cœur? Je vous ai perdu, mais où sont les larmes que j'ai versées? quelle douleur mon âme a-t-elle ressentie après vous avoir perdu? Hélas! je ne suis pas plus touchée de la perte que j'ai faite de vous, que de celle que j'ai faite de mon innocence et de mon salut.

O très aimable Mère de Jésus, la plus fidèle de toutes les créatures et la plus affligée de toutes les mères, faites passer dans mon cœur criminel toute l'amertume dans laquelle votre âme innocente fut plongée; faites-moi expier, par une austère pénitence, la fausse douceur que j'ai cherchée dans les joies profanes du monde. Faites naître en moi les mêmes inquiétudes que vous eûtes sur la perte de votre Fils, afin que ma conscience ainsi troublée ne me donne point de repos, jusqu'à ce que je l'aie trouvé.

Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere a nobis.

Ah! Seigneur, possédant tout en vous possédant tout seul, devais-je jamais vous laisser éloigner de moi? (*Tob.* x, 4).

Timor est fundamentum salutis, timendo cavebimus, cavendo salvi erimus : qui sollicitus est, is vere poterit esse securus.

La crainte est le fondement du salut; craignant de la perdre, nous veillerons; veillant, nous nous sauverons. Celui-là seul peut-être en sûreté qui vit dans une continuelle défiance. (Tertull. c. *De cultu fœm.*)

TROISIÈME INSTRUCTION

(A des Religieuses.)

(Méditation du P. Gentil, S. J.)

LES SAINTS EMPRESSEMENTS DE MARIE CHERCHANT L'ENFANT JÉSUS APRÈS L'AVOIR PERDU

MODÈLE DES SAINTS EMPRESSEMENTS AVEC LESQUELS LES VIERGES DOIVENT CHERCHER DIEU DANS LA VIE RELIGIEUSE APRÈS L'AVOIR PERDU

Num quem diligit anima mea vidistis?
N'avez-vous point vu le bien-aimé de mon cœur? (*Cant.* III, 3.)

I. — On cherche Dieu après l'avoir perdu et on ne le trouve point, parce qu'on ne le cherche pas comme il faut. Dieu veut être cherché et il se redonne à ceux qui le cherchent de la même manière que Marie chercha l'Enfant Jésus.

Ce fut un triste spectacle de voir les inquiétudes de la mère du jeune Tobie, sur l'absence de son fils qu'elle craignait d'avoir perdu. Son visage était une image sensible de la douleur de son cœur; elle pleurait nuit et jour; l'air retentissait de ses gémissements; elle allait incessamment sur tous les chemins par où il pouvait revenir, cherchant des yeux et appelant par ses cris le fils que son grand âge et son extrême faiblesse ne lui permettaient pas d'aller chercher plus loin.

Mais ce fut un spectacle qui ne fut pas moins triste, et qui fut plus édifiant de voir Marie cherchant l'Enfant Jésus qui était resté dans le temple : 1° Elle le chercha avec un saint empressement : *Reversi sunt Jerusalem requirentes eum.* 2° Elle le chercha avec une douleur également vive et amère, *dolentes quærebamus te.* 3° Elle le chercha avec une confiance héroïque jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé au milieu des docteurs, *invenerunt illum in templo.*

Comme la douleur que ressent une mère de la perte d'un fils unique, est, au sentiment de l'Esprit de Dieu même, la plus vive de toutes les douleurs, Dieu seul qui fut le témoin de ce qui se passa dans l'âme de Marie, peut nous révéler l'excès de tristesse où elle fut abîmée pendant qu'elle eut perdu son Fils qu'elle aimait plus qu'elle-même. Avec quelle ardeur alla-t-elle partout? avec quelle exactitude s'informa-t-elle auprès de ses proches? Que de soupirs furent les interprètes de son cœur affligé? avec quelle vivacité, avec quelle constance le chercha-t-elle pendant trois jours, résolue de ne prendre aucun repos, et prête à aller jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le précieux trésor que le Ciel lui avait confié! C'est ainsi que Marie chercha l'Enfant Jésus, et qu'elle mérita de le trouver, et c'est, ô mon Dieu, le beau modèle sur le-

quel je dois me former. Une âme qui vous cherche nonchalamment, et qui n'est point touchée de la perte qu'elle a faite en vous perdant, mérite-t-elle que vous vous redonniez à elle? O qu'il y a de générosité et de grandeur d'âme à chercher Dieu avec douleur et avec amertume! O que la douceur que goûte un cœur après l'avoir trouvé, l'a bientôt consolé de la peine qu'il a eue à le chercher!

Mais, Seigneur, de quelle manière vous cherchai-je après vous avoir perdu? est-ce avec les saints empressements des âmes ferventes ou avec la nonchalance des âmes tièdes et indolentes? Dieu veut être cherché avec de vives inquiétudes qui soient la marque que le cœur est touché de la perte qu'il a faite en le perdant ; il veut être cherché avec la même ferveur que la chaste et fidèle Epouse des cantiques chercha son Epoux ; le désir de le revoir et la douleur de l'avoir perdu la rejetèrent dans une extrême langueur ; elle se consumait en soupirs, elle allait partout, elle passait au travers des gardes de la ville sans s'étonner, les blessures qu'elle en reçut ne servirent qu'à augmenter son zèle ; elle allait par toutes les rues, elle interrogeait tout le monde, rien ne put la consoler que la présence de celui sans lequel elle ne pouvait plus vivre. Voilà quels sont les empressements que mon âme doit avoir pour retourner au Seigneur, lorsqu'il s'est éloigné de moi ; mais est-ce ainsi, ô mon Dieu, que je vous ai cherché?

Que j'ai de confusion lorsque je lis dans l'Ecriture, (*Gen.* XXXI) avec quel zèle Laban courut après Jacob pour recouvrer ses idoles qu'on lui avait emportées ; avec quelle ardeur il marcha durant sept jours ; avec quel courage il traversa les plus hautes montagnes de Galaad ; avec quelle exactitude il chercha dans les tentes de Jacob, de Lia et de Rachel. Que de confusion, lorsque je me représente cette femme de l'Evangile tenant une lampe à la main, balayant sa maison, renversant tout, ne prenant aucun repos qu'après avoir trouvé une drachme qu'elle avait perdue! O Dieu, où est ma foi, où est ma raison, où est mon bon sens? Un idolâtre est au désespoir d'avoir perdu des dieux qu'il s'était faits lui-même ; une femme intéressée se donne mille soins pour trouver une vile pièce de monnaie ; et moi, après vous avoir perdu, vous qui êtes le Dieu du ciel et de la terre, le sauveur de mon âme, le plus précieux trésor de mon cœur, dont la possession fait le bonheur éternel, je demeure tranquille, je ne fais aucune démarche pour vous chercher, et je ne me donne aucun soin ni aucune inquiétude pour vous retrouver.

O s'il est vrai qu'on cherche toujours avec empressement

ce qu'on a regret d'avoir perdu, ma paresse à vous chercher n'est-elle pas une marque que je ne vous ai guère aimé ? mais le désir que j'ai de retenir dans mon cœur ce qui vous en a fait sortir, n'est-il pas un signe que je n'aime pas à vous y voir rentrer ?

Ah ! Seigneur, faites ressentir à mon cœur une douleur aussi vive et aussi sincère que fut celle que sentit le cœur de votre sainte Mère. La tristesse est une sainte fille d'un père d'iniquité, c'est le péché qui la fait naître, et c'est elle qui le fait mourir.

Voluntarie enim peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia.

Ceux qui pèchent volontairement après la connaissance de la vérité, ne doivent point espérer qu'il reste d'hostie pour leurs péchés. (*Hebr.* x, 26).

Transi ad penitentiam ultricem vitiorum altricem virtutum.

Ayez recours à la pénitence, elle fait mourir les vices et revivre les vertus. (S. Bern. serm. III.)

II. — On cherche Dieu après l'avoir perdu, et on ne le trouve point, parce qu'on ne le cherche pas quand il faut. Dieu qui s'offre à ceux qui ne le cherchent pas, veut qu'on profite du moment auquel il se présente, et il menace de s'éloigner à la mort quand on s'est éloigné de lui pendant la vie. De quelle diligence n'usa pas Marie dès qu'elle eut connu la perte qu'elle avait faite de l'Enfant Jésus. 1° Plus fervente que les trois Maries, qui attendirent le point du jour pour aller répandre leurs parfums sur le corps mort de leur Dieu ; les ténèbres qui commençaient à se répandre dans l'air, ne furent pas capables de l'arrêter un seul moment. 2° Plus courageuse que la bienheureuse Magdeleine, elle n'alla pas s'ensevelir dans un jardin pour pleurer avec plus de liberté la perte de son bien-aimé : mais elle retourna incontinent sur ses pas ; elle n'écouta rien que son amour et sa douleur, parce que la présence de Celui qui faisait toute la joie de son cœur était seule capable de la consoler.

Quelle promptitude, quelle ferveur ; quelle vivacité du côté de Marie ! Mais quelle bonté, quelle complaisance, quelle tendresse du côté du Fils de Dieu, de se rendre à sa Mère, comme il se fit voir à ses disciples trois jours après l'avoir perdu. Quelle consolation pour une âme qui cherche Dieu à l'exemple de Marie, dès qu'elle a eu le malheur d'avoir fait cette perte ! O Jésus, ô sacré désir des collines éternelles ! ô digne objet des désirs de tous les justes ! quand serai-je assez fervente pour vous chercher avec le même zèle que votre Mère vous a cherché ? quand serai-je assez heureuse pour avoir le sort des anges, qui vous voient incessamment et qui désireront éternellement vous voir !

Mais que ne dois-je pas craindre si je diffère d'aller à vous dans le Ciel? Les saints ne peuvent plus vous perdre, et la joie qui naîtra de l'assurance de vous posséder éternellement, ne sera jamais troublée ni interrompue. Dans l'enfer, les réprouvés ne peuvent plus espérer de vous retrouver; car votre sang qui a été répandu sur la terre, ne passera pas jusqu'au centre de l'abîme; de là naîtront les gémissements, les grincements de dents, le ver rongeur, la rage, le désespoir qui seront à jamais le partage de ces malheureux. Sur la terre je puis vous perdre, mais je puis aussi vous retrouver, c'est ce qui doit faire ma crainte, et exciter ma vigilance.

Je sais, ô mon Dieu, que de tous les moments de ma vie le seul présent est à moi, que de ce moment dépend une éternité. Qu'en vain je me flatterais de vous trouver à la mort, si j'ai négligé de vous chercher pendant la vie. Mais ces grandes vérités m'ont-elles rendue plus vigilante? ne suis-je pas encore dans la même illusion, où fut S. Augustin dans le temps de son égarement? il désirait d'être à vous, mais il ne voulait pas que ce fût sitôt. Il vous demandait la pureté, et au moment qu'il priait il craignait d'être exaucé; partout où il allait, il traînait avec soi la pesanteur de ses chaînes, et il appréhendait d'être délivré. L'esclavage sous lequel il gémissait, lui paraissait indigne d'un si bel esprit et d'un si grand génie; mais quelque honteux qu'il fût il l'aimait encore au moins pour un temps.

Voilà, Seigneur, l'aveuglement où j'ai vécu jusqu'à présent. Je désire d'être tout à vous, mais c'est après que je n'aurai plus de quoi mériter l'estime et l'amour du monde. Je vous chercherai, mais ce sera lorsque les créatures commenceront à me mépriser. Je me donnerai à vous, mais ce ne sera que quand personne ne voudra plus de moi. Quel égarement! j'espère vous trouver à la mort, et je néglige de vous chercher pendant la vie. Quelle illusion pour une âme fidèle! Combien de fois m'a-t-on fait entendre les tristes gémissements de l'infortuné Esaü, qui firent retentir les déserts, mais qui furent inutiles pour recouvrer l'héritage qu'il avait perdu? combien de fois me suis-je imaginé moi-même voir de mes yeux le malheureux Antiochus demandant avec larmes un jour pour faire pénitence, sans avoir pu obtenir en mourant la grâce du Seigneur qu'il avait méprisée pendant sa vie? Combien de fois me suis-je dit à moi-même que je dois appréhender un sort aussi funeste que le sien, si je diffère à vous chercher aussi tard que lui? car il est juste, Seigneur, que vous oubliiez ceux qui vous oublient pendant leur vie.

Non tardes converti ad Dominum et ne differas de die in diem : subito enim veniet ira, illius et in tempore vindictæ disperdet.

Ne tardez point à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour, car sa colère viendra fondre tout à coup sur vous, et il vous perdra dans le jour de sa vengeance. (*Eccles.* v).

Qui pœnitenti veniam spopondit, pœnitenti diem crastinum non promisit. Dieu qui a promis grâce au pécheur qui fait pénitence, n'a pas promis un seul jour à celui qui la diffère. (S. GREG. hom. XII, *in Evang.*)

III. — On cherche Dieu après l'avoir perdu, mais on ne le trouve point, parce qu'on ne le cherche pas où il faut. La majesté de Dieu est répandue partout, mais on ne le trouve pas néanmoins partout. Ce fut auprès du sanctuaire que Samuel mérita d'entendre la voix de Dieu, et d'être l'interprète de ses oracles. Ce fut dans le temple qu'Anne la prophétesse eut l'honneur de voir le Messie. Ce fut au pied des autels que le vénérable Siméon, recevant entre ses bras le Sauveur du monde, vit ses désirs accomplis avant sa mort.

Mais où Marie chercha-t-elle l'Enfant Jésus, et où le trouva-t-elle ? 1° Elle le chercha parmi ses parents et ses proches, mais en vain : les parents sont les affections de la chair et des sens, et c'est là qu'on perd Dieu tous les jours. 2° Elle le chercha par tous les chemins où elle avait passé ; mais elle ne fut pas plus heureuse que l'Epouse des Cantiques ; car c'est dans la foule et dans le tumulte que Jésus disparaît, et qu'il ne se montre point. 3° Elle le chercha dans Jérusalem, mais ce fut inutilement ; car ce n'est pas dans le plaisir ni dans la mollesse, dont Jérusalem est la figure, que l'on trouve un Dieu qui est né dans les douleurs, et qui doit mourir sur une croix. 4° Elle alla dans la maison de prières ; ce fut là qu'elle le trouva parmi les docteurs écoutant la parole de Dieu, développant les mystères obscurs de la loi, charmant tout le monde par sa rare modestie et par la sainteté de ses exemples. C'est là, ô mon Dieu, que je dois vous chercher. C'est dans l'Eglise, c'est dans la vie religieuse, c'est dans la solitude que je vous trouverai. Car hors de l'Eglise il n'y a point de salut pour les fidèles. Hors du cloître et de la solitude, il n'y a point de sûreté pour une vierge ; c'est là que vous vous êtes donné à moi, et c'est là que je vous trouverai toujours. Seigneur, il y a longtemps que je vous cherche, et il y a longtemps que je me plains de ne vous point trouver : mais n'ai-je pas tort de me plaindre, puisque je ne vous ai point encore cherché où l'on doit vous trouver.

Les pasteurs vous ont trouvé reposant dans la crèche ; les rois mages vous ont adoré enseveli dans le centre de la grotte de Bethléem. Votre sainte Mère vous a trouvé dans le temple écoutant et instruisant les Docteurs. C'est là qu'on doit vous chercher si l'on veut vous trouver ; c'est-à-dire, qu'il

faut vous chercher dans le mépris, dans l'intérieur de sa conscience, dans la vraie Eglise, écoutant les docteurs et les prélats légitimes.

Comment, ô mon Dieu, pourrais-je donc vous trouver ? vous êtes dans l'anéantissement, et je suis le mépris et je cours après les honneurs ! Vous êtes au milieu de mon cœur, et je suis toujours hors de moi-même ! Vous êtes dans la solitude et je vous cherche dans le monde. C'est dans une conscience pure que l'on vous trouve, et la mienne est souillée de toute sorte de péchés. C'est dans les directeurs que vous m'avez donnés pour me conduire, que je dois vous chercher ; et le désir de la nouveauté me fait chercher de faux prophètes et écouter de faux apôtres. Si votre Mère ne vous trouva point parmi vos proches, comment vous trouverais-je parmi les miens? Si elle vous trouva sur le Calvaire et non sur le Thabor, comment vous trouverais-je dans les délices, dans la mollesse, et dans le plaisir ?

Ah ! Seigneur, il est temps que je revienne de mon égarement ; je vais dès ce moment commencer à vous chercher où vous êtes. Plus j'aurai de peine à vous trouver, plus aurai-je aussi de douceur à vous posséder. Seigneur, qui avez promis de donner à celui qui demande, d'ouvrir à celui qui frappe, de vous offrir à celui qui vous cherche, donnez-vous encore une fois à moi, et je ne vous perdrai jamais.

Zélé ministre du Seigneur, glorieux S. Gabriel qui interrompit le sommeil de S. Joseph, pour l'avertir du dessein cruel qu'Hérode avait formé de faire mourir l'Enfant Jésus, rendez-moi le même office, troublez mon repos, ouvrez-moi les yeux, afin de me faire voir et éviter tout ce qui peut me ravir mon Dieu.

Inveni quem diligit anima mea; tenui illum, nec dimittam.

J'ai trouvé le bien-aimé de mon cœur; je le tiens et je ne le laisserai point aller. (*Cant.* III, 4).

Hoc adepto fit homo beatus, hoc amisso fit miser.

Posséder Dieu, c'est le souverain bonheur ; perdre Dieu, c'est le souverain malheur. (S. AUG. *De lib. arb.* C, IX).

FÊTE DU TRÈS SAINT ROSAIRE

LES ENSEIGNEMENTS DE S. S. LE PAPE LÉON XIII SUR LE ROSAIRE [1]

PREMIÈRE INSTRUCTION

INSTITUTION DU ROSAIRE — SON EXCELLENCE

SOMMAIRE : 1° Le Rosaire, prière excellente à cause des circonstances qui ont accompagné et suivi son institution. — 2° Excellence du Rosaire résultant des éléments qui le composent.

Tout le monde le reconnaît et s'accorde à le dire, les temps où nous vivons sont difficiles. Les luttes que l'Eglise soutient contre les efforts de l'enfer sont rudes et incessantes; les fidèles sont exposés à des dangers, plus nombreux peut-être et plus imminents qu'à aucune autre époque, de perdre

1. Comme ce serait tout un travail pour un prédicateur de lire et de résumer tous les enseignements du pape Léon XIII sur le Rosaire, nous avons jugé qu'il serait utile de les condenser en *trois* instructions.

Le 1er septembre 1883, le pape Léon XIII publia une première Encyclique sur la dévotion au Saint Rosaire. Il en ordonna la récitation dans toutes les églises paroissiales durant le mois d'octobre, et, si les évêques le jugent opportun, dans les autres églises et chapelles dédiées à la Sainte Vierge. Il exhorte vivement les chrétiens à réciter le chapelet, soit en particulier, soit en famille, et accorde de précieuses indulgences pour cet acte de dévotion envers Marie.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés que le Saint Père faisait publier, le 25 décembre 1883, un bref dans lequel il exprimait sa joie d'avoir vu les fidèles de toutes les parties du monde, répondre avec empressement à son invitation d'invoquer Notre-Dame du Saint Rosaire. Il exhortait les fidèles à persévérer dans l'habitude quotidienne de réciter le chapelet. En même temps, il manifestait le désir que le rosaire fût récité tous les jours dans l'église principale de chaque diocèse; les dimanches et les jours de fête dans les églises paroissiales. Il prescrit d'ajouter à la fin des litanies de la très sainte Vierge l'invocation *Regina Sacratissimi Rosarii, ora pro nobis*, Reine du très saint Rosaire, priez pour nous.

Une nouvelle encyclique, en date du 20 août 1885, renouvela les prescriptions précédentes, en accordant les mêmes indulgences et les mêmes faveurs pour la récitation du Rosaire, pendant le mois d'octobre.

En 1885, un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, du 20 août, déclara que la récitation du Rosaire pendant le mois d'octobre était désormais prescrite d'une manière permanente, tant que dureraient les tristes circonstances dans lesquelles nous vivons, soit pour l'Eglise, soit pour la société, et qu'il ne nous serait pas donné de rendre grâce à Dieu pour la restitution au Souverain Pontife de sa pleine liberté.

Un second décret de la Sacrée Congrégation des Rites, du 26 août 1886, réitéra les mêmes prescriptions. C'était l'année du jubilé de Léon XIII. Il fit un appel plus pressant encore aux fidèles, pour les engager à recourir à Marie puisque Dieu a voulu que nous ayons toutes les grâces par elle, suivant la parole de saint Bernard : *Totum nos habere voluit per Mariam.*

Par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, du 11 septembre 1887,

la foi ou du moins de négliger gravement le service de Dieu. Il était donc à propos de fournir à l'Eglise et à chacun de nous en particulier, des armes éprouvées. Notre grand et saint Pontife Léon XIII l'a compris. Chargé par Jésus-Christ du gouvernement et de la défense de la sainte Eglise, il lui appartenait de choisir et de nous désigner les armes qu'il juge les meilleures pour tant de combats. Eclairé de l'Esprit de Dieu, il a choisi la prière, et entre toutes les prières, il nous recommande avec les instances les plus vives et les plus persévérantes, la récitation du Rosaire, ou si l'on veut, du Chapelet qui en est la troisième partie.

Ce n'est pas sans de très graves motifs que le souverain Pasteur de nos âmes s'est arrêté à ce choix. Nous lui demanderons à lui-même de nous en faire connaître quelques-uns. On peut les résumer tous dans l'excellence de cette prière.

Léon XII a élevé la fête du Saint Rosaire au rite double de seconde classe.

Le 5 août 1888, Léon XIII a décoré d'*un office propre avec messe* la fête de la solennité du Rosaire.

Par son encyclique *Quamquam pluries*, du 15 août 1889, Léon XIII associe, avec indulgences, la dévotion de S. Joseph à celle du Rosaire.

Dans une nouvelle Encyclique, datée du 22 septembre 1891, Léon XIII expose la nécessité de la prière et son efficacité surtout lorsqu'on s'adresse à Dieu par l'intermédiaire de Marie. Or de toutes les formules de prières que l'on peut adresser à la Mère de Dieu, il n'en est pas de plus utile à celui qui prie et de plus puissante contre les ennemis de l'Eglise que le saint Rosaire.

Le 7 septembre 1892, Léon XIII déplore l'ignorance religieuse, source d'erreurs et de vices, qui règne dans le monde. Il faut recourir à Marie pour dissiper cette ignorance et combattre cette corruption. Le Rosaire, outre qu'il nous obtient la grâce, nous fait mieux connaître les principaux mystères, et offre à nos yeux les plus admirables exemples, en même temps que les motifs les plus puissants de pratiquer la vertu.

L'Encyclique du 8 septembre 1893 nous montre les fruits que nous pouvons tirer de la méditation des mysteres *joyeux*, *douloureux* et *glorieux*. Elle dit combien il est utile de faire partie de quelque confrérie du Rosaire.

L'Encyclique du 8 septembre 1894 expose que l'office de médiatrice de la grâce divine que Marie remplit constamment auprès de Dieu, trouve son expression parfaite dans le Rosaire. Rien ne nourrit mieux la piété que la contemplation successive des mystères sacrés et la récitation répétée des prières qui le composent.

L'Encyclique du 6 septembre 1895 présente la récitation du Rosaire comme un moyen puissant de contribuer à l'expansion de la foi catholique et particulièrement au retour à l'unité des églises d'Orient.

Celle du 20 septembre 1896 constate l'empressement universel des fidèles à recourir à Marie par la récitation du Rosaire et rappelle quelques-uns des fruits de cette dévotion.

Celle du 12 septembre 1897 est particulièrement consacrée à exposer les avantages que les confréries du Rosaire procurent à leurs agrégés.

Celle du 5 septembre 1898 annonce la publication d'une constitution relative aux droits, privilèges, indulgences dont jouissent les associations du très saint Rosaire, constitution qui fut promulguée le 2 octobre de la même année.

Plusieurs instructions seront nécessaires pour faire suffisamment ressortir cette excellence à vos yeux. Aujourd'hui nous nous contenterons de montrer, en nous servant autant que possible des paroles mêmes de Léon XIII, que le Rosaire est une prière d'un prix inestimable, 1° à cause des circonstances qui ont accompagné et suivi son institution ; 2° à cause des éléments qui le composent.

I. — LE ROSAIRE PRIÈRE EXCELLENTE A CAUSE DES CIRCONSTANCES QUI ONT ACCOMPAGNÉ ET SUIVI SON INSTITUTION.

C'est un fait constant que les catholiques ont toujours eu à cœur de se réfugier sous l'égide de Marie, et de s'en remettre à sa maternelle bonté dans les temps troublés et dans les circonstances périlleuses. « L'Eglise catholique, dit Léon XIII[1], a toujours mis et avec raison, en la Mère de Dieu, toute sa confiance et toute son espérance. En effet, la Vierge exempte de la souillure originelle, choisie pour être la mère de Dieu et par cela même associée à lui dans le salut du genre humain, jouit auprès de son Fils d'une telle faveur et d'une telle puissance que jamais la nature humaine et la nature angélique n'ont pu et ne peuvent en obtenir de semblables. Aussi, puisqu'il lui est doux et agréable par dessus toute chose d'accorder son secours et son assistance à ceux qui les lui demandent, il n'est pas douteux qu'elle ne veuille et pour ainsi dire qu'elle ne s'empresse d'accueillir les vœux que lui adressera l'Eglise universelle.

« Cette piété, si grande et si confiante envers l'auguste Reine des cieux, n'a jamais brillé d'un éclat aussi resplendissant que quand la violence des erreurs répandues, ou une corruption intolérable des mœurs ou les attaques d'adversaires puissants, ont semblé mettre en péril l'Eglise militante de Dieu. L'histoire ancienne et moderne et les fastes mémorables de l'Eglise rappellent le souvenir des supplications publiques et privées à la Mère de Dieu, ainsi que les secours accordés par Elle, et en maintes circonstances la paix et la tranquillité publiques obtenues par sa divine intervention. De là, ces qualifications d'Auxiliatrice, de Bienfaitrice, de Consolatrice des chrétiens, de Reine des armées, de Dispensatrice de la victoire et de la paix, dont on l'a saluée. Entre tous ces titres est surtout remarquable et solennel celui qui lui vient du Rosaire, et par lequel ont été consacrés à perpétuité les insignes bienfaits dont Lui est redevable le nom chrétien. Aucun de vous n'ignore, Vénérables Frères, quels tourments et quels deuils ont apportés à la sainte Eglise de Dieu, vers la fin du dou-

1. Encyclique *Supremi Apostolatus*, 1er sept. 1883.

zième siècle, les hérétiques Albigeois, qui, enfantés par la secte des derniers Manichéens, ont couvert le midi de la France et tous les autres pays du monde latin de leurs pernicieuses erreurs. Portant partout la terreur de leurs armes, ils étendaient partout leur domination par le meurtre et les ruines. Contre ce fléau, Dieu a suscité, dans sa miséricorde, l'insigne père et fondateur de l'ordre dominicain. Le héros, grand par l'intégrité de sa doctrine, par l'exemple de ses vertus, par ses travaux apostoliques, s'avança contre les ennemis de l'Eglise catholique animé de l'esprit d'en haut, non avec violence et avec les armes, mais avec la foi la plus absolue en cette dévotion du saint Rosaire, que le premier il a divulguée et que ses enfants ont portée aux quatre coins du monde. Il prévoyait en effet, par la grâce divine, que cette dévotion, comme un puissant engin de guerre, mettrait en fuite les ennemis et confondrait leur audace et leur folle impiété. Et c'est ce qu'a en effet justifié l'événement. Grâce à cette nouvelle manière de prier, acceptée ensuite, mise régulièrement en pratique, par l'institution de l'Ordre du saint Père Dominique, la piété, la bonne foi, la concorde commencèrent à reprendre racine, et les projets des hérétiques ainsi que leurs artifices à tomber en ruine. Grâce à elle encore, beaucoup d'égarés ont été ramenés à la voie droite, et la fureur des impies a été refrénée par les armes catholiques qui avaient été levées pour repousser la force par la force.

« L'efficacité et la puissance de cette prière ont été aussi expérimentées au seizième siècle, alors que les armées innombrables des Turcs étaient à la veille d'imposer le joug de la superstition et de la barbarie à presque toute l'Europe. Dans ce temps, le Souverain Pontife saint Pie V, après avoir éveillé chez tous les princes chrétiens le sentiment de la défense commune, s'attacha surtout et par tous les moyens à rendre propice et secourable au nom chrétien la toute-puissante Mère de Dieu, en l'implorant par la récitation du Rosaire. Ce noble exemple offert en ces jours à la terre et aux cieux, rallia tous les esprits et persuada tous les cœurs. Aussi les fidèles du Christ, décidés à verser leur sang et à sacrifier leur vie pour le salut de la religion de leur patrie, marchaient, sans souci du nombre, aux ennemis massés non loin du golfe de Corinthe ; pendant que les invalides, pieuse armée de suppliants, imploraient Marie, saluaient Marie, par la répétition des formules du Rosaire et demandaient la victoire de ceux qui combattaient. La Souveraine ainsi suppliée ne resta pas sourde, car l'action navale s'étant engagée auprès des îles Echinades (près de Lépante), la flotte des chrétiens, sans éprouver elle-même de grandes pertes, remporta une insigne victoire et

anéantit les forces ennemies. C'est pourquoi le même Souverain et saint Pontife, en reconnaissance d'un bienfait si grand, a voulu qu'une fête en l'honneur de N.-D. de la Victoire, consacrât la mémoire de ce combat mémorable. Grégoire XIII a consacré cette fête en l'appelant fête du Saint Rosaire.

« De même, dans le dernier siècle, d'importants succès furent remportés sur les forces turques, soit à Témesvar, en Pannonie, soit à Corcyre, et ils coïncidèrent avec des jours consacrés à la Sainte Vierge Marie et avec la clôture des prières publiques célébrées par la récitation du Rosaire. Pour ce motif, Notre Prédécesseur Clément XI a ordonné que chaque année en action de grâces on célébrerait solennellement par toute l'Eglise cette fête du Rosaire. »

C'était assez sans doute pour montrer que le Rosaire est une formule de prière particulièrement agréable à la très sainte Vierge Marie, et surtout propre à la défense de l'Eglise et du peuple chrétien en même temps qu'à attirer toutes sortes de bienfaits publics et particuliers ; il n'est donc pas surprenant que plusieurs autres des prédécesseurs de Léon XIII se soient attachés à la développer et à la recommander par des éloges tout spéciaux. Ainsi Urbain IV a attesté que chaque jour le Rosaire procurait des avantages au peuple chrétien. Sixte IV a dit que cette manière de prier est avantageuse à l'honneur de Dieu et de la Sainte Vierge, et particulièrement propre à détourner les dangers menaçant le monde. Léon X a déclaré qu'elle est instituée contre les hérésiarques et les hérésies pernicieuses ; et Jules III l'a appelée la gloire de l'Eglise. S. Pie V a dit aussi, au sujet du Rosaire, que par la divulgation de cette sorte de prière, les fidèles ont commencé à se réconforter dans la méditation, à s'enflammer dans la prière, puis sont devenus d'autres hommes ; les ténèbres de l'hérésie se sont dissipées et la lumière de la foi catholique a brillé de tout son éclat. Enfin Grégoire XIII a déclaré que le Rosaire avait été institué par S. Dominique pour apaiser la colère de Dieu et implorer l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie.

Léon XIII ajoute : « Guidé par cette pensée et par les exemples de nos prédécesseurs, nous avons cru tout à fait opportun d'établir pour la même cause, en ce temps, les prières solennelles, et de tâcher, au moyen de ces prières adressées à la Sainte Vierge par la récitation du Rosaire, d'obtenir de son Fils Jésus-Christ un semblable secours contre les dangers qui nous menacent.

Graves sont les épreuves auxquelles l'Eglise est journellement exposée : « la piété chrétienne, la moralité publique, la foi elle-même, qui est le bien suprême et le principe de tou-

tes les autres vertus, tout cela est chaque jour menacé des plus grand périls..... C'est une chose des plus douloureuses et des plus lamentables de voir tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ arrachées au salut par le tourbillon d'un siècle égaré, et précipitées dans l'abîme et dans la mort éternelle. Nous avons, de nos jours, autant besoin du secours divin qu'à l'époque où le grand Dominique leva l'étendard du Rosaire de Marie, à l'effet de guérir les maux de son époque. Ce grand saint, éclairé par la lumière céleste, entrevit clairement que pour guérir son siècle, aucun remède ne serait plus efficace que celui qui ramènerait les hommes à Jésus-Christ qui est *la voie, la vérité et la vie*, et les pousserait à s'adresser à cette Vierge à qui il est donné de détruire toutes les hérésies, comme à leur patronne auprès de Dieu... Nous qui cherchons un remède à des maux semblables, nous avons le droit de croire qu'en nous servant de la même prière qui a servi à S. Dominique pour faire tant de bien à tout le monde catholique, nous pourrons voir disparaître de même les calamités dont souffre notre époque. »

Vous le voyez, mes frères, l'origine du Rosaire est marquée d'un cachet de grandeur tout particulier, et son histoire resplendit d'un éclat incomparable dans la série des siècles que cette dévotion a traversés pour arriver jusqu'à nous. Léon XIII, en exaltant le saint Rosaire, ne fait que suivre la voie tracée par les pontifes qui l'ont précédé sur le siège de S. Pierre. Mais il est une autre cause de l'excellence du Rosaire dont nous avons promis de parler aujourd'hui, c'est celle qui résulte des éléments mêmes dont il est composé.

II. — EXCELLENCE DU ROSAIRE RÉSULTANT DES ÉLÉMENTS QUI LE COMPOSENT.

La bienheureuse Vierge Marie est notre médiatrice auprès de Dieu. Or cet office ne rencontre peut-être son expression dans aucune prière aussi bien que dans le Rosaire, où la part que la Vierge a prise au salut des hommes est rendue comme présente, dit encore Léon XIII [1], et où la piété trouve une si grande satisfaction, soit par la contemplation successive des mystères sacrés, soit par la récitation répétée des prières.

« Le secours que nous implorons de Marie par nos prières, a son fondement dans l'office de médiatrice de la grâce divine, qu'elle remplit constamment auprès de Dieu, en suprême faveur par sa dignité et par ses mérites, dépassant de beaucoup tous les saints par sa puissance. Or cet office ne rencontre peut-être son expression dans aucune prière aussi bien

1. Encyclique *Jucunda semper*, 8 sept. 1894.

que dans le Rosaire, où la part que la Vierge a prise au salut des hommes est rendue comme présente, et où la piété trouve une si grande satisfaction, soit par la contemplation successive des mystères sacrés, soit par la récitation répétée des prières.

» D'abord viennent les mystères joyeux. Le Fils éternel de Dieu s'incline vers l'humanité et se fait homme ; mais avec le consentement de Marie, qui *conçoit du Saint-Esprit*. Alors Jean, par une grâce insigne, est sanctifié dans le sein de sa Mère et favorisé de dons choisis *pour préparer les voies du Seigneur* ; mais tout cela arrive par la salutation de Marie, rendant visite, par inspiration divine, à sa cousine. Enfin le Christ, *l'attente des nations*, vient au jour et il naît de Marie ; les bergers et les mages, prémices de la foi, se hâtent pieusement vers son berceau ; *ils trouvent l'Enfant avec Marie sa mère*. Celui-ci ensuite, afin de s'offrir par un rite public en victime à Dieu son Père, veut être apporté dans le temple ; mais c'est par le ministère de sa Mère qu'il est *présenté* là *au Seigneur*. La même Vierge, dans la mystérieuse perte de l'Enfant, le cherche avec une inquiète sollicitude, et le retrouve avec une grande joie.

» Les mystères *douloureux* ne parlent pas autrement. Dans le jardin de Gethsémani, où Jésus est effrayé et triste jusqu'à la mort, et dans le prétoire, où il est flagellé, couronné d'épines, condamné au supplice, Marie sans doute est absente, mais depuis longtemps elle a de tout cela la connaissance et la pensée. Car lorsqu'elle s'offrit à Dieu comme sa servante, pour être sa mère, et lorsqu'elle se consacra tout entière à lui dans le temple avec son Fils, par l'un et par l'autre de ces actes, elle devint l'associée de ce Fils dans la laborieuse expiation pour le genre humain ; et c'est pourquoi il n'est pas douteux qu'elle n'ait pris, en son âme, une très grande part aux amertumes, aux angoisses et aux tourments de son Fils. Du reste, c'est en sa présence et sous ses yeux que devait s'accomplir le divin sacrifice pour lequel elle avait généreusement nourri d'elle la victime. Ce qu'il y a à remarquer dans le dernier de ces mystères et ce qui est le plus touchant : *auprès de la croix de Jésus se tenait debout Marie, sa mère*, laquelle, émue pour nous d'une immense charité, afin de nous recevoir pour fils, offrit elle-même volontairement son Fils à la justice divine, mourant en son cœur avec lui, transpercée d'un glaive de douleur.

Enfin, dans les mystères *glorieux* qui viennent ensuite, le même miséricordieux office de la Sainte Vierge s'affirme et même plus abondamment. Elle jouit dans le silence de la gloire de son Fils triomphant de la mort ; elle le suit de sa

maternelle tendresse remontant dans les demeures d'en-haut ; mais, digne du ciel, elle est retenue sur la terre, consolatrice la meilleure et directrice de l'Eglise naissante, *elle qui a pénétré, au delà de tout ce que l'on pourrait croire, l'abîme insondable de la divine sagesse* [1].

Et comme l'œuvre sacrée de la rédemption humaine ne sera pas achevée avant la venue de l'Esprit-Saint promis par le Christ, Nous contemplons la Vierge dans le Cénacle où, priant avec les Apôtres et pour eux avec un ineffable gémissement, elle prépare à l'Eglise l'amplitude de ce même Esprit, don suprême du Christ, trésor qui ne fera défaut en aucun temps. Mais elle doit remplir plus complètement et à jamais l'office de notre avocate, ayant passé dans l'éternelle vie. Nous la voyons transportée de cette vallée de larmes dans la cité sainte de Jérusalem, entourée des chœurs des anges ; nous l'honorons exaltée dans la gloire des Saints, couronnée par Dieu son Fils d'un diadème étoilé, et assise auprès de lui, reine et maîtresse de l'univers.

« Toutes ces choses, dans lesquelles le *dessein de Dieu* se manifeste, *dessein de sagesse, dessein de pieté* [2] et où éclatent en même temps les très grands bienfaits de la Vierge Mère à notre égard, ne peuvent pas ne pas produire sur tous une douce impression, en inspirant la ferme confiance que, par l'intermédiaire de Marie, on obtiendra de Dieu clémence et miséricorde.

« La prière vocale, qui est en parfait accord avec les mystères, agit dans le même sens. On commence d'abord, comme il convient, par l'Oraison dominicale adressée au Père céleste ; après l'avoir invoqué par les plus nobles demandes, du trône de sa majesté la voix suppliante se tourne vers Marie, conformément à cette loi de la miséricorde et de la prière dont Nous avons parlé et que S. Bernardin de Sienne a formulée en ces termes : *Toute grâce qui est communiquée en ce monde arrive par trois degrés. Car, de Dieu dans le Christ, du Christ dans la Vierge et de la Vierge en nous elle est très régulièrement dispensée* [3]. Parmi ces degrés, qui sont de diverse nature, nous nous arrêtons plus volontiers en quelque sorte et plus longuement au dernier, en vertu de la composition du Rosaire, la salutation angélique se récitant par dizaines, comme dans le but de monter avec plus de confiance aux autres degrés, c'est-à-dire par le Christ à Dieu le Père.

« Nous répétons tant de fois la même salutation à Marie, afin que notre prière faible et imparfaite soit soutenue par la

1. S. Bernardus, *de XII prærogativ B. M. V. n.* 3. — 2. S. Bernardus, *serm. in Nativ. B. M. V, n.* 6. — 3. *Serm.* VI, *in festis B. M. V. de Annunc. a.* 1, *c.* 2.

confiance nécessaire, suppliant la Vierge d'implorer pour nous, comme en notre nom, le Seigneur. Nos accents auront auprès de lui beaucoup de faveur et de puissance, s'ils sont appuyés par les prières de la Vierge, à laquelle il adresse lui-même cette tendre invitation : *que ta voix résonne à mon oreille, car ta voix est douce* [1]. C'est pourquoi nous rappelons tant de fois les titres glorieux qu'elle a à être exaucée. En elle nous saluons celle qui *a trouvé grâce auprès de Dieu,* et particulièrement qui a été par lui *comblée de grâce,* de façon que la surabondance en découlât sur tous ; celle à qui le Seigneur est attaché par l'union la plus complète qui fût possible ; celle *bénie entre toutes les femmes,* qui *seule enleva l'anathème et porta la bénédiction* [2], le fruit bienheureux de ses entrailles, dans lequel *toutes les nations seront bénies ;* nous l'invoquons enfin, comme *Mère de Dieu* ; de cette sublime dignité, que n'obtiendra-t-elle pas *pour nous, pécheurs,* que ne pouvons-nous pas espérer pendant toute notre vie et à l'heure suprême de l'agonie ?

» Il est impossible que celui qui se sera appliqué avec foi à la récitation de ces prières et à la méditation de ces mystères, ne soit pas frappé d'admiration touchant les desseins de Dieu réalisés en la Sainte Vierge pour le salut commun des nations ; et il s'empressera de se jeter avec confiance sous sa protection et dans ses bras, en redisant cette invocation de S. Bernard : « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, » que l'on n'a jamais ouï dire que celui qui a eu recours à vo- » tre protection, imploré votre assistance, sollicité votre fa- » veur, ait été abandonné. »

» La vertu que possède le Rosaire pour inspirer à ceux qui prient la confiance d'être exaucés, il l'a également pour émouvoir la miséricorde de la Sainte Vierge à notre égard. Il est facile de comprendre combien il lui plaît de nous voir et de nous entendre pendant que, selon le rite, nous tressons en couronnes les plus nobles prières et les plus belles louanges. En priant ainsi, nous souhaitons et nous rendons à Dieu la gloire qui lui est due ; nous cherchons uniquement l'accomplissement de sa volonté ; nous célébrons sa bonté et sa munificence, lui donnant le nom de Père et, dans notre indignité, sollicitant les dons les plus précieux : tout cela est merveilleusement agréable à Marie, et vraiment dans notre piété elle *glorifie le Seigneur.* Car, nous adressons à Dieu une prière digne de lui, en lui adressant l'oraison dominicale.

» Aux demandes si belles en elles-mêmes et, par leur expression, si conformes à la foi chrétienne, à l'espérance, à la cha-

1. *Cant.* II, 14. — 2. S. THOMAS, *op.* VIII, *super salut. angel. n.* 8.

rité, que nous faisons dans cette prière se joint, pour les appuyer, un titre qui plaît, entre tous, à la Vierge. En effet, à notre voix paraît s'unir la voix même de Jésus son Fils, qui est le propre auteur de cette formule de prière, dont il nous a donné les termes et qu'il nous a prescrit d'employer : *Vous prierez donc ainsi* [1]. Lors donc que nous observons ce commandement en récitant le Rosaire, la Vierge est plus disposée, n'en doutons pas, à exercer à notre égard son office plein de sollicitude et de tendresse ; accueillant d'un visage favorable cette guirlande mystique de prières, elle nous récompensera par une large abondance de dons.

» Une raison sérieuse de compter plus fermement encore sur sa très généreuse bonté se trouve dans la nature même du Rosaire, qui est très apte à faire bien prier. Des distractions nombreuses et variées, qui proviennent de la fragilité humaine, ont coutume de détourner de Dieu celui qui prie et de tromper ses bons propos ; mais quiconque y réfléchira, comprendra aussitôt combien le Rosaire a d'efficacité soit pour fixer la pensée et secouer l'indolence de l'âme, soit pour exciter le salutaire regret des fautes et élever l'esprit vers les choses du ciel.

» En effet, le Rosaire se compose, comme l'on sait, de deux parties à la fois distinctes et unies, la méditation des mystères et la prière vocale. Or, ce mode de prière exige une certaine attention spéciale de l'homme, car il requiert, non pas seulement qu'il dirige d'une façon quelconque son esprit vers Dieu, mais qu'il soit plongé de telle sorte dans la méditation de ce qu'il contemple qu'il y puise les éléments d'une vie meilleure et les aliments de toute piété. Ce qu'il contemple est, en effet, ce qui existe de plus grand et de plus admirable, car ce sont les mystères fondamentaux du christianisme, par la lumière et la vertu desquels la vérité, la justice et la paix ont établi sur la terre un nouvel ordre de choses et donné les fruits les plus heureux.

» Au même effet concourt aussi la manière dont ces mystères si profonds sont présentés à ceux qui récitent le Rosaire, car ils le sont de façon à être parfaitement à la portée même des esprits sans instruction. Ce ne sont pas des dogmes de foi, des principes doctrinaux que le Rosaire propose à méditer, mais plutôt des faits à contempler de ses yeux et à remémorer, et ces faits présentés dans leurs circonstances de lieux, de temps et de personnes s'impriment d'autant mieux dans l'âme et l'émeuvent plus utilement. Lorsque, dès l'enfance, l'âme s'en est pénétrée et imprégnée, il suffit de l'é-

1. *Matth.* VI, 9.

nonciation de ces mystères pour que celui qui a du zèle pour la prière puisse, sans aucun effort d'imagination, par un mouvement naturel de pensée et de sentiment, les parcourir et recevoir abondamment, par la faveur de Marie, la rosée de la grâce céleste.

» Une autre raison rend ces guirlandes de prières plus agréables à Marie et plus dignes à ses yeux de récompense. Lorsque nous déroulons pieusement la triple série des mystères, nous donnons un éclatant témoignage de nos sentiments de reconnaissance envers elle, car nous déclarons ainsi que jamais nous ne nous lassons de la mémoire des bienfaits par lesquels elle a participé à notre salut avec une tendresse sans mesure. Ces souvenirs si grands ramenés fréquemment en sa présence et célébrés avec zèle, il est à peine possible d'imaginer de quelle abondance de joie toujours nouvelle ils remplissent son âme bienheureuse, et quels sentiments ils excitent en elle de sollicitude et de bienfaisance maternelle.

» D'autre part, ces mêmes souvenirs donnent à notre supplication une ardeur et une force plus grandes ; car, chaque mystère qui passe apporte un nouvel argument de prière on ne peut plus puissant auprès de la Sainte Vierge. En effet, c'est auprès de vous que nous nous réfugions, sainte Mère de Dieu ; ne méprisez pas les malheureux fils d'Ève ! Nous vous implorons, médiatrice de notre salut, aussi puissante que clémente ; par la douceur des joies qui vous sont venues de votre Fils Jésus, par votre communion à ses ineffables douleurs, par l'éclat rejaillissant sur vous de sa gloire, nous vous supplions de toutes nos forces ; oh ! malgré notre indignité, écoutez-nous avec bienveillance et exaucez-nous ».

Que pourrions-nous ajouter aux solennels enseignements du Docteur infaillible qui a reçu de Dieu la mission de faire connaître la vérité au monde ? Admirons avec lui combien est parfaite cette prière du Rosaire que Dieu a donnée à son Eglise par l'intermédiaire du grand S. Dominique ; mais ce n'est pas assez, aimons à réciter cette pieuse et puissante prière ; disons souvent notre chapelet qui en est la troisième partie et disons-le en unissant, autant qu'il nous est possible, le souvenir des mystères à la récitation vocale des paroles. C'est ainsi que nous entrerons dans l'esprit de l'Eglise ; c'est ainsi que nous attirerons sur nous-mêmes, sur tous ceux qui nous sont chers et sur notre patrie les bénédictions les plus abondantes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de Marie sa bienheureuse Mère. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

(Suite des enseignements de S. S. le Pape Léon XIII.)

DEUX FRUITS ATTACHÉS A LA PIEUSE RÉCITATION DU ROSAIRE : LA PROTECTION DE MARIE ET L'AUGMENTATION DE LA FOI

SOMMAIRE. — 1° Marie est notre intermédiaire auprès de Dieu. — 2° Le Rosaire lui est agréable et nous assure sa protection dans toutes nos nécessités. — 3° Le Rosaire éclaire et nourrit notre foi.

I. — MARIE EST NOTRE INTERMÉDIAIRE AUPRÈS DE DIEU.

I. — « Le Fils éternel de Dieu voulant prendre la nature humaine pour racheter et ennoblir l'homme, dit le pape Léon XIII dont nous sommes heureux de reproduire les graves et infaillibles enseignements [1], et devant par là consommer son union mystique avec le genre humain tout entier, n'a pas accompli son dessein avant que ne s'y fût ajouté le libre assentiment de la Mère désignée, qui représentait en quelque sorte le genre humain, suivant l'opinion illustre et très vraie de S. Thomas : *Per annuntiationem expectabatur consensus Virginis, loco totius humanæ naturæ.* D'où l'on peut, avec non moins de vérité, affirmer que, par la volonté de Dieu, Marie est l'intermédiaire par laquelle nous est distribué cet immense trésor de grâces accumulé par Dieu, puisque *la grâce et la vérité ont été créées par Jésus-Christ* [2]; ainsi, de même qu'on ne peut aller au Père suprême que par le Fils, on ne peut arriver au Christ que par sa Mère.

» Qu'elles sont grandes la sagesse, la miséricorde qui éclatent dans ce dessein de Dieu ! Quelle convenance avec la faiblesse et la fragilité de l'homme ! Nous croyons à la bonté infinie du Très-Haut et nous la célébrons ; nous croyons aussi à sa justice infinie et nous la redoutons. Nous adorons le Sauveur très aimé, prodigue de son sang et de sa vie ; nous craignons sa justice inexorable. C'est pourquoi ceux dont les actions troublent la conscience ont un absolu besoin d'un intercesseur et d'un patron puissant en faveur auprès de Dieu, et d'une bienveillance assez grande pour ne pas rejeter la cause des plus désespérés et pour relever jusqu'à l'espoir de la clémence divine les affligés et les abattus. Marie est notre glorieux intermédiaire ; elle est puissante, mère du Dieu tout-puissant ; mais ce qui est encore plus doux, elle est bonne, d'une bienveillance extrême, d'une indulgence sans bornes. C'est ainsi que Dieu nous l'a donnée : l'ayant choisie pour Mère de son Fils unique, il lui a inculqué des sentiments tout maternels, qui ne respirent que l'amour et

1. Encyclique *Octobri mense*, 22 sept. 1891. — 2. *Joan.*, I, 17.

le pardon ; telle, de son côté, Jésus-Christ l'a voulue, puisqu'il a consenti à être soumis à Marie et à lui obéir comme un fils à sa mère ; telle aussi Jésus l'a annoncée du haut de la Croix, quand il a confié à ses soins et à son amour la totalité du genre humain dans la personne du disciple Jean ; telle enfin elle s'est donnée elle-même en recueillant avec courage l'héritage des immenses travaux de son Fils et en reportant aussitôt sur tous le legs de ses devoirs maternels.

» Le dessein d'une si chère miséricorde réalisé en Marie par Dieu et confirmé par le testament du Christ a été compris dès le commencement et accueilli avec la plus grande joie par les saints apôtres et les premiers fidèles ; ce fut aussi l'avis et l'enseignement des vénérables Pères de l'Eglise ; tous les peuples de l'âge chrétien s'y rallièrent unanimement et même, quand la tradition ou la littérature se tait, il est une voix qui éclate de toute poitrine chrétienne et qui parle avec la dernière éloquence. Il n'y a pas à cela d'autre raison qu'une foi divine qui, par une impulsion toute-puissante et très agréable, nous pousse et nous entraîne vers Marie ; rien de plus naturel, de plus souhaité que de chercher un refuge en la protection et en la loyauté de Celle à qui nous pouvions confier nos desseins et nos actions, notre innocence et notre repentir, nos tourments et nos joies, nos prières et nos vœux, toutes nos affaires enfin ; de plus, tous sont possédés par l'espoir et la confiance que les vœux qui seraient accueillis avec moins de faveur, venant de la part de gens indignes, soient, grâce à la recommandation de sa très sainte Mère, reçus par Dieu avec la plus grande faveur et exaucés. »

Mais quelle prière devons-nous de préférence adresser à Marie. Ecoutez encore la parole du Souverain Pontife.

II. — LE ROSAIRE EST PARTICULIÈREMENT AGRÉABLE A MARIE ET NOUS OBTIENT SON AIDE DANS TOUTES NOS NÉCESSITÉS.

« Entre les diverses formules et manières d'honorer la divine Mère, il en est, dit Léon XIII, qu'il faut préférer, puisque nous savons qu'elles sont plus puissantes et qu'elles sont plus agréables à notre Mère. » Tel est le saint Rosaire, auquel le langage vulgaire a donné le nom de *couronne*, parce qu'il rappelle en les réunissant par les plus heureux liens, les grands mystères de Jésus et de Marie, leurs joies, leurs douleurs et leurs triomphes. Le souvenir et la pieuse contemplation de ces augustes mystères médités dans leur ordre, peut procurer aux fidèles un admirable secours, aussi bien pour alimenter leur foi et la protéger contre la contagion des erreurs, que pour relever et entretenir la vigueur de leur âme. En effet, la pensée et la mémoire de celui qui

prie de la sorte, éclairées par la foi, sont entraînées vers ces mystères avec l'ardeur la plus suave ; elles s'y absorbent et les pénètrent; elles ne peuvent assez admirer l'œuvre inénarrable de la rédemption des hommes, accomplie à un prix si élevé, et par une succession de si grands événements.

» L'âme alors s'enflamme d'amour et de gratitude devant ces preuves de la charité divine ; elle sent se fortifier et s'accroître son espérance ; elle devient plus avide de ces récompenses célestes que le Christ a préparées pour ceux qui se seront unis à lui en imitant son exemple, et en participant à ses douleurs. Et cette prière s'exhale dans des paroles émanées de Dieu lui-même, de l'archange Gabriel et de l'Eglise ; pleine de louanges et de vœux salutaires, elle se renouvelle et se continue dans un ordre déterminé et varié, et elle produit sans cesse de nouveaux et doux fruits de piété.

» Or, il y a d'autant plus de raisons de croire que la Reine du ciel elle-même a attaché à cette forme de prière une grande efficacité, que c'est sous sa protection et son inspiration qu'elle a été établie et propagée par l'illustre S. Dominique, à une époque très hostile au nom catholique et assez peu différente de la nôtre, comme une sorte d'instrument de guerre tout-puissant pour combattre les ennemis de la foi. En effet, la secte hérétique des Albigeois avait envahi de nombreuses contrées, tantôt clandestinement, tantôt ouvertement ; fille cruelle des Manichéens dont elle répandait les monstrueuses erreurs, elle travestissait les dogmes, excitait au massacre des chrétiens et soulevait contre l'Eglise une haine profonde et implacable. A peine pouvait-on se fier aux puissances humaines contre cette tourbe si pernicieuse et si arrogante, lorsque le secours vint manifestement de Dieu lui-même, par le moyen du Rosaire de Marie. Ainsi, grâce à la Sainte Vierge, si glorieusement victorieuse de toutes les hérésies, les forces des impies furent renversées et brisées, la foi fut sauvée et demeura intacte.

» On sait de même que, dans de nombreuses circonstances et dans différents pays, des dangers de même nature ont été conjurés, des bienfaits analogues ont été obtenus : l'histoire des temps anciens et de ceux plus rapprochés de nous en fournit des témoignages éclatants.

» Il y a des chrétiens qui comprennent très bien tout ce que nous venons de rappeler ; mais parce que rien de ce qu'on espérait n'a encore été obtenu, et avant tout, la paix et la tranquillité de l'Eglise ; bien plus, parce que la situation semble devenir plus troublée et plus mauvaise, ils laissent se relâcher leur régularité et leur affection pour la prière, comme s'ils étaient fatigués et défiants. Mais que ces hom-

mes réfléchissent et qu'ils s'appliquent à ce que les prières qu'ils adressent à Dieu soient revêtues des qualités nécessaires, selon le précepte de N. S. Jésus-Christ. Si elles les possèdent, qu'ils considèrent qu'il est injuste et qu'il est défendu de vouloir assigner à Dieu le moment et la manière de venir à notre secours ; car Dieu ne nous doit rien, si bien que, quand il exauce nos prières et *couronne nos mérites, il ne fait autre chose que couronner ses propres dons* [1] ; et quand il ne seconde pas notre manière de voir, c'est un bon père qui agit avec prévoyance à l'égard de ses fils, qui a pitié de leur fausse sagesse et qui ne prend conseil que de leur utilité. Mais ces prières, par lesquelles nous supplions Dieu de protéger son Eglise, en les unissant aux suffrages des saints du Ciel, Dieu les accueille toujours avec la plus extrême bonté et les exauce, aussi bien celles qui concernent les intérêts majeurs et immortels de l'Eglise que celles qui visent des intérêts moindres, propres à ce temps, mais néanmoins en harmonie avec les premiers. Car à ces prières s'ajoutent la puissance et l'efficacité assurément infinie des prières et des mérites de N.-S. Jésus-Christ, *qui aime l'Eglise et qui s'est livré pour elle, afin de la sanctifier... et de se la présenter à lui-même pleine de gloire* [2], lui qui en est le Pontife suprême, saint, innocent, *toujours vivant pour intercéder pour nous*, et dont la foi divine nous enseigne que la prière et les supplications sont incessantes.

» Quant aux intérêts extérieurs, à ceux qui ne regardent que cette vie, il est manifeste que l'Eglise a souvent à compter avec la malveillance et la puissance d'adversaires acharnés. Il lui faut s'affliger de les voir spolier ses biens, restreindre et opprimer sa liberté, attaquer et mépriser son autorité, lui infliger enfin toutes sortes de dommages et d'injures. Et si l'on se demande pourquoi leur méchanceté n'arrive point à ce degré d'injustice qu'elle se propose et qu'elle s'efforce d'atteindre ; pourquoi, au contraire, l'Eglise, à travers tant d'événements divers, conservant sa même grandeur et sa même gloire, quoique sous des formes variées, s'élève toujours et ne cesse de progresser, il est légitime de chercher la cause principale de l'un et de l'autre faits dans la force de la prière de l'Eglise sur le cœur de Dieu ; autrement, en effet, la raison humaine ne peut comprendre que la puissance de l'iniquité soit contenue dans des limites si étroites, tandis que l'Eglise, réduite à l'extrémité, triomphe néanmoins si magnifiquement. Et cela apparaît mieux encore dans ce genre de biens par lesquels l'E-

1. S. Augustin. Ep. cxciv, al. 105 *ad Sixtum*, c. v. n. 19.
2. *Ephes.* v., 25-27.

glise conduit les hommes à la possession du bien suprême. Puisqu'elle est née pour cette fonction, elle doit pourvoir beaucoup par ses prières, afin que l'ordre de la providence et de la miséricorde divines ait dans ces enfants son accomplissement et sa perfection ; et ainsi les hommes qui prient avec l'Eglise et par l'Eglise demandent et obtiennent en définitive ce que, *avant tous les siècles, le Dieu tout-puissant a décidé de donner* [1]. Actuellement l'esprit humain est impuissant à pénétrer la profondeur des desseins de la Providence ; mais il viendra un jour où, dans sa grande bonté, Dieu montrant à découvert les causes et les conséquences des événements, il apparaîtra clairement combien l'office de la prière aura eu de puissance à cet égard et que de choses utiles il aura obtenues. On verra alors que c'est grâce à la prière qu'au milieu de la corruption si grande d'un monde dépravé, beaucoup se sont gardés intacts et se sont préservés *de toute souillure de la chair et de l'esprit, accomplissant leur sanctification dans la crainte de Dieu* [2] ; que d'autres, au moment où ils allaient se laisser entraîner au mal, se sont soudain retenus et ont puisé dans le danger et dans la tentation même d'heureux accroissements de vertu ; que d'autres enfin, qui avaient succombé, ont senti dans leur âme une certaine sollicitation à se relever et à se jeter dans le sein du Dieu de miséricorde. »

Et comment pourrait-il n'en être pas ainsi ? Ecoutez encore Léon XIII, dans l'Encylique qu'il publia le 7 septembre 1892.

« Lorsque nous nous confions à Marie par la prière nous nous confions à la Mère de la Miséricorde, disposée de telle sorte à notre égard que, quel que soit le besoin qui nous presse, surtout l'acquisition de la vie mortelle, elle vient aussitôt et d'elle-même, sans être appelée, toujours à notre aide, et elle nous donne du trésor de cette grâce dont elle reçut de Dieu, dès le principe, la pleine abondance, afin de devenir digne d'être sa mère. Cette surabondance de la grâce, qui est le plus éminent des nombreux privilèges de la Vierge, l'élève de beaucoup au-dessus de tous les hommes et de tous les anges et la rapproche du Christ plus que toutes les autres créatures : *C'est beaucoup pour un saint de posséder une quantité de grâces suffisante au salut d'un grand nombre ; mais, s'il en avait une quantité qui suffît au salut de tous les hommes du monde entier, ce serait le comble ; et cela existe dans le Christ et dans la Bienheureuse Vierge* [3].

» Lors donc que nous la saluons pleine de grâce par les paroles de l'ange et que nous tressons en couronne cette louange

1. S. Th. II-II, q. LXXXIII, a. 2, en S. *Greg. M.* — 2. II *Corinth.* VII, 1. — 3. S. Th. *op.* VIII *super Salut. angelica.*

répétée, il est à peine possible de dire combien nous lui sommes agréables et nous lui plaisons : chaque fois, en effet, nous rappelons le souvenir de sa sublime dignité, et de la rédemption du genre humain que Dieu a commencée par elle ; par là aussi se trouve rappelé le lien divin et perpétuel qui l'unit aux joies et aux douleurs, aux opprobres et aux triomphes du Christ pour la direction et l'assistance des hommes en vue de l'éternité. Que s'il a plu au Christ, dans sa tendresse, de prendre si complètement notre ressemblance et de se dire et se montrer à tel point fils de l'homme et notre frère, afin de mieux faire éclater sa miséricorde envers nous, *Il a dû devenir semblable en tout à ses frères, afin d'être miséricordieux* [1] ; de même Marie, qui a été choisie pour être la mère de N.-S. Jésus-Christ qui est notre frère, a été élevée par ce privilège au-dessus de toutes les mères, pour qu'elle répandît sur nous et nous prodiguât sa miséricorde.

» En outre, si nous devons au Christ de nous avoir fait participer au droit qui lui appartenait en propre, d'avoir Dieu pour père et de lui en donner le nom, nous lui devons également de nous avoir tendrement communiqué le droit d'avoir Marie pour mère et de lui en donner le nom. Et comme la nature elle-même a fait du nom de mère le plus doux d'entre tous les noms, et de l'amour maternel comme le type de l'amour tendre et dévoué, la langue ne peut pas exprimer, mais les âmes pieuses sentent combien brûle en Marie la flamme d'une affection généreuse et effective, en Marie qui est, non pas humainement, mais par le Christ, notre mère.

» Ajoutons qu'elle voit et qu'elle connaît beaucoup mieux que tout autre ce qui nous concerne ; les secours dont nous avons besoin dans la vie présente, les périls publics ou privés qui nous menacent, les difficultés et les maux dans lesquels nous nous trouvons, surtout la vivacité de la lutte pour le salut de notre âme contre des ennemis acharnés, en tout cela et dans les autres épreuves de la vie, bien plus que tout autre, elle peut et elle désire apporter à ses fils chéris la consolation, la force, les secours de tout genre. Adressons-nous donc à Marie sans crainte et avec ardeur, la suppliant par ces liens maternels qui l'unissent si étroitement à Jésus et à nous ; invoquons avec piété son assistance par la prière qu'elle a elle-même désignée, et qui lui est si agréable ; alors nous pourrons nous reposer avec sécurité et allégresse dans la protection de la meilleure des mères. »

Mais le Rosaire pieusement récité ne nous protège pas seulement contre nos ennemis ; il n'est pas uniquement un puis-

1. *Hebr.* II, 17.

sant secours pour nous aider à surmonter les difficultés que nous rencontrons ici-bas : il nous offre un moyen pratique de graver profondément dans nos esprits et dans nos cœurs, les grandes vérités de notre sainte religion. Il éclaire et nourrit notre foi.

III. — LE ROSAIRE ÉCLAIRE ET NOURRIT NOTRE FOI.

« Le chrétien est tellement préoccupé par les soucis de la vie, dit encore Léon XIII dans la même encyclique, et si facilement distrait par des choses de peu, que s'il n'est pas souvent averti, il oublie peu à peu les choses les plus importantes et les plus nécessaires et qu'il arrive ainsi que sa foi languit et même s'éteint.

» Pour préserver ses fils de ce grand péril de l'ignorance, l'Eglise n'omet aucun des moyens suggérés par sa sollicitude et sa vigilance, et le Rosaire en l'honneur de Marie n'est pas le dernier qu'elle emploie dans le but de venir en aide à la foi. Le Rosaire, en effet, avec une très belle et fructueuse prière revenant dans un ordre réglé, amène à contempler et à vénérer successivement les principaux mystères de notre religion : ceux, en premier lieu, par lesquels le *Verbe s'est fait chair* et Marie, mère et toujours vierge, accepte avec une sainte joie cette maternité ; ensuite les amertumes, les tourments, le supplice du Christ souffrant, qui ont payé le salut de notre race : puis ses mystères glorieux, son triomphe sur la mort, son ascension dans le ciel, l'envoi du Saint-Esprit, la splendeur rayonnante de Marie, reçue par dessus les astres, enfin la gloire éternelle de tous les saints associés à la gloire de la Mère et du Fils.

» La série ordonnée de toutes ces merveilles est fréquemment et assidument présentée à l'esprit des fidèles et se déroule comme sous leurs yeux ; aussi le Rosaire inonde-t-il l'âme de ceux qui récitent dévotement d'une douceur de piété toujours nouvelle, leur donnant la même impression et émotion que s'ils entendaient la propre voix de leur très miséricordieuse Mère leur expliquant ces mystères et leur adressant de salutaires exhortations. C'est pourquoi il est permis de dire que chez les personnes, dans les familles et parmi les peuples où la pratique du Rosaire est restée en honneur comme autrefois, il n'y a pas à craindre que l'ignorance et les erreurs empoisonnées détruisent la foi.

» Mais il y a une autre utilité non moins grande que l'Eglise attend du Rosaire pour ses fils : c'est qu'ils conforment mieux leur vie et leurs mœurs à la règle et aux préceptes de la sainte foi. Si, en effet, selon la divine parole connue de tous : *La foi sans les œuvres est une foi morte* [1], parce que la foi tire sa vie

1. *Jac.* II, 20.

de la charité et que la charité se manifeste en une moisson d'actions saintes, le chrétien ne tirera aucun profit de sa foi pour l'éternité, s'il ne règle sur elle sa vie: *Que sert à quelqu'un, mes frères, de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? Est-ce que la foi pourra le sauver*[1]? Cette classe d'hommes encourra, au jour du jugement, des reproches bien plus sévères de la part du Christ que ceux qui ont le malheur d'ignorer la foi et la morale chrétienne; car ceux-ci ne commettent pas la faute des autres, de croire d'une manière et de vivre d'une autre, mais, parce qu'ils sont privés de la lumière de l'Evangile, ils ont une certaine excuse, ou du moins certainement leur faute est moins grande.

» Pour que la foi que nous professons produise l'heureuse moisson de fruits qui convient, la contemplation des mystères peut admirablement servir, en enflammant les âmes à la poursuite de la vertu. Quel sublime et éclatant exemple ne nous offre pas sur tous ces points, l'œuvre de salut de Notre Seigneur Jésus-Christ!

» Le Dieu tout-puissant, pressé par l'excès de son amour pour nous, se réduit à l'infime condition de l'homme; il habite et il converse fraternellement comme l'un de nous, il prêche et il enseigne toute justice aux particuliers et aux foules, maître éminent par la parole, Dieu par l'autorité. Il se donne tout entier au bien de tous; il guérit ceux qui souffrent de maladies corporelles, et sa paternelle miséricorde apporte le soulagement aux maladies plus graves des âmes. Ceux qu'éprouve la peine ou que fatigue le poids des inquiétudes, il leur adresse les premiers le plus touchant appel: *Venez à moi vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*[2].

» Lui-même, alors que nous reposons entre ses bras, nous souffle ce feu mystique qu'il a apporté parmi les hommes, et nous pénètre de cette douceur d'âme et de cette humilité par lesquelles il désire que nous devenions participants de la vraie et solide paix dont il est l'auteur: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*[3]. Et néanmoins pour cette lumière de la sagesse céleste et cette insigne abondance de bienfaits dont il a gratifié les hommes, il a éprouvé la haine et les plus indignes outrages de la part des hommes, et, attaché à la croix, il a versé son sang et sa vie, n'ayant pas de plus vif désir que de les enfanter à la vie par sa mort.

» Il n'est pas possible que l'on considère attentivement en soi-même de tels témoignages de l'immense amour pour nous de notre Rédempteur sans que la volonté reconnaissante s'en-

1. *Jac.* II, 14. — 2. *Matth.* XI, 28. — 3. *Ib.* 29.

flamme. La force de la foi éprouvée sera si grande que, l'esprit de l'homme étant éclairé et son cœur vivement touché, elle l'entraînera tout entier sur les pas du Christ, à travers tous les obstacles, jusqu'à pouvoir répéter cette protestation digne de l'apôtre Paul : *Qui donc nous séparera de la charité du Christ? La tribulation, ou la pauvreté, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou la persécution, ou le glaive?*[1]... *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[2].

» Mais, de peur que devant les exemples si sublimes donnés par le Christ, Dieu et homme tout à la fois, la conscience de notre faiblesse native ne nous décourage, en même temps que ses mystères ceux de sa très sainte Mère sont placés sous nos yeux et offerts à notre méditation.

» Elle est sortie, il est vrai, de la race royale de David, mais il ne lui reste rien des richesses ou de la grandeur de ses aïeux ; elle mène une vie obscure, dans une humble ville, dans une maison plus humble encore, d'autant plus contente de son obscurité et de sa pauvreté qu'elle peut plus librement élever son esprit vers Dieu et s'attacher à ce bien suprême et aimé par dessus tout.

» Et le Seigneur est avec elle, et il la comble des consolations de sa grâce ; un message céleste lui est envoyé, la désignant comme celle qui, par la vertu du Saint-Esprit, donnera naissance au Sauveur attendu des nations. Plus elle admire la sublime élévation de sa dignité et en rend grâces à la bonté du Dieu puissant et miséricordieux, plus elle s'enfonce dans son humilité, ne s'attribuant aucune vertu, et elle s'empresse de se proclamer la servante du Seigneur alors qu'elle devient sa mère. Ce qu'elle a saintement promis, elle l'accomplit avec une sainte ardeur, sa vie étant dès lors en intime communion, pour la joie et pour les larmes, avec celle de son fils Jésus.

» C'est ainsi qu'elle atteindra une hauteur de gloire où personne, ni homme, ni ange, ne s'élèvera, parce que personne ne pourra lui être comparé pour le mérite et la vertu ; ainsi la couronne du royaume d'en haut et du royaume d'ici-bas lui est réservée, parce qu'elle deviendra l'invincible reine des martyrs ; ainsi, dans la cité céleste de Dieu elle sera assise éternellement, la couronne sur la tête, à côté de son Fils, parce que constamment pendant toute sa vie, plus constamment encore sur le Calvaire, elle aura bu avec lui le calice d'amertume.

» Voici donc que, dans sa sagesse et sa bonté, Dieu nous a donné dans Marie, le modèle de toutes les vertus le plus à

1. *Rom.* VIII, 55. — 2. *Gal.* II, 20.

notre portée. En la considérant et la contemplant, nos esprits ne se sentent pas comme écrasés par l'éclat de la divinité, mais au contraire, attirés par la parenté d'une commune nature, nous travaillons avec plus de confiance à l'imiter. Si nous nous donnons tout entiers à cette œuvre, avec son assistance surtout, il nous sera certainement possible de reproduire en nous, au moins quelques traits d'une si grande vertu, et d'une si parfaite sainteté, et, imitant l'admirable conformité de sa vie à toutes les volontés de Dieu, il nous sera donné de la suivre dans le ciel.

» Poursuivons donc vaillamment et fermement, quelque pénible et quelque embarrassé qu'il soit, notre pèlerinage terrestre ; au milieu du labeur et des épreuves, ne cessons pas de tendre vers Marie nos mains suppliantes, en disant avec l'Eglise : *Nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant, dans cette vallée de larmes.. Tournez vers nous vos regards miséricordieux. Donnez-nous une vie pure ; ouvrez-nous un chemin sûr, afin que, contemplant Jésus, nous nous réjouissions à jamais avec vous.*

» Et Marie, qui, sans en avoir jamais subi personnellement l'épreuve, sait combien notre nature est faible et vicieuse, et qui est la meilleure et la plus dévouée des mères, avec quel à propos et quelle générosité elle viendra à notre aide ! avec quelle tendresse elle nous consolera ! avec quelle force elle nous soutiendra ! Marchant sur la route que le sang divin du Christ et les larmes de Marie ont consacrée, nous sommes certains de parvenir sans difficulté à la participation de leur bienheureuse gloire. » Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION

(Suite et fin des enseignements de S. S. le Pape Léon XIII.)

ROSAIRE RÉCITÉ EN COMMUN ET CONFRÉRIE DU ROSAIRE

Sommaire. 1° Combien est utile la récitation du Rosaire, surtout faite en commun. — 2° La récitation en commun du Rosaire trouve son expression la plus parfaite dans la confrérie de ce nom.

I. — COMBIEN EST UTILE LA RÉCITATION DU ROSAIRE, SURTOUT FAITE EN COMMUN.

« La prière du Rosaire, dit le saint pape Léon XIII [1], dont nous voulons encore aujourd'hui vous faire entendre la parole, a été décorée de ce beau nom, comme si elle avait quelque chose du parfum suave des roses, et de la grâce des guirlandes fleuries. Non seulement elle est bien faite pour hono-

1. Encyclique *Fidentem*, du 20 septembre 1896.

rer la Vierge que l'on salue à juste titre comme la *rose mystique* du Paradis, et qui y règne en souveraine, le front ceint d'un diadème étoilé, mais son nom lui-même semble présager la couronne de joies célestes que Marie offrira à ses serviteurs. Cela devient évident quand on considère l'essence même du Rosaire.

» Rien, en effet, ne nous est conseillé davantage par les préceptes et les exemples de Notre Seigneur et des Apôtres, que d'invoquer et de prier Dieu. En outre d'après les Pères et les docteurs, la nécessité de la prière est telle que les hommes espéreraient en vain leur salut éternel, s'ils négligeaient ce devoir. Mais si la prière, par sa nature même, et en vertu de la promesse du Christ, est le moyen de plaire à Dieu, elle tire son efficacité, comme chacun le sait, de deux qualités : elle doit être *assidue* et *faite en commun*.

» La première condition nous est indiquée par l'invitation pleine de bonté que nous adresse le Christ : *Demandez, cherchez, frappez* [1], à la façon d'un père qui veut, certes, satisfaire les désirs de ses enfants, mais aime aussi à être longtemps prié et comme fatigué par leurs demandes, afin de s'attacher leurs cœurs par des liens plus étroits.

» La seconde nous est suggérée par le Seigneur lui-même à maintes reprises : *Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre à demander quelque chose, ils l'obtiendront de mon Père, car là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* [2]. C'est à ce propos que Tertullien dit avec force : *Nous nous réunissons en assemblée pour entourer Dieu de nos prières, en nous tenant comme par la main ; cette violence est agréable à Dieu* [3]. S. Thomas d'Aquin a dit aussi cette parole mémorable : *Il est impossible que les prières d'une multitude ne soient pas exaucées, si ces nombreuses prières n'en forment qu'une seule* [4].

» Cette double qualité se trouve éminemment dans le Rosaire. Dans cette prière, en effet, pour ne pas nous étendre davantage, nous redoublons nos supplications, pour demander au Père céleste le règne de sa grâce et de sa gloire ; nous invoquons avec instance la Vierge-Mère, afin que, par son intercession, elle vienne en aide à de pauvres pécheurs, durant toute la vie, et à notre dernière heure qui est la porte de l'éternité. — Le Rosaire s'adapte aussi très bien à la prière commune, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a appelé le *Psautier de Marie*. Il faut donc garder religieusement ou faire renaître cette coutume autrefois en vigueur chez nos ancêtres.

1. *Matth.* VII, 7. — 2. *Matth.* XVIII, 19, 20. — 3. *Apolog.* cap. XXXIX. — 4. *In Evang. S. Matth.* cap. XIII.

Dans les familles chrétiennes, à la ville comme aux champs, c'était un usage sacré, à la chute du jour, de se réunir après le dur labeur devant l'image de la Vierge, et d'alterner la récitation des prières. Marie recevait avec complaisance ce témoignage de fidélité et d'une union cordiale ; elle était au milieu d'eux comme une bonne mère entourée d'une couronne d'enfants ; elle leur donnait les bienfaits de la paix domestique, présage de la paix céleste... C'est une source de suavité et de grâces pour les âmes que cette union de prières et de louanges à Marie.

» Qui pourrait croire et déclarer excessive la confiance que nous avons placée dans le secours et la protection de la Vierge ? Assurément le nom et le rôle de parfait conciliateur ne conviennent à nul autre qu'au Christ ; lui seul, Dieu et homme tout ensemble, a réconcilié le genre humain avec le Père céleste. *Il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même pour la rédemption de tous* [1]. Mais si, comme l'enseigne le Docteur angélique, *rien n'empêche que quelques autres soient appelés en un sens médiateurs entre Dieu et les hommes, en tant qu'ils coopèrent à l'union de l'homme avec Dieu dispositivement et par leur ministère* [2], tels que les anges, les saints prophètes et les prêtres des deux Testaments, évidemment le même titre de gloire convient plus amplement à la Sainte Vierge, car il est impossible de concevoir quelqu'un qui, pour réconcilier les hommes avec Dieu, ait pu dans le passé, et puisse dans l'avenir agir aussi efficacement que Marie. C'est elle qui a donné un Sauveur aux hommes courant à leur perte éternelle, lorsque à l'annonce du *sacrement de paix* apporté par l'ange sur la terre, elle donna son admirable consentement au nom de tout le genre humain [3]. Elle est celle de qui est né Jésus ; elle est sa vraie Mère, et, pour ce motif, une digne et agréable Médiatrice auprès du Médiateur.

» Ces mystères sont, dans le Rosaire, proposés successivement au souvenir et à la méditation des pieux fidèles, et l'on voit par là le rôle glorieux de Marie dans l'œuvre de notre réconciliation et de notre salut. Et on ne peut se défendre d'une douce émotion à la vue de Marie, soit dans la maison d'Elisabeth, où elle apparaît comme l'instrument des grâces divines, soit quand elle présente son Fils aux bergers, aux rois, à Siméon. Mais quels sentiments éprouvera-t-on à la pensée que le sang du Christ répandu pour nous et les membres sur lesquels il montre à son Père les blessures reçues

1. I *Tim.* II, 5, 6. — 2. S. THOM. III P., q. XXVI, art. 1, 2. — 3. S. THOM. III P., q. XXX, art. 1.

comme prix de notre liberté ne sont autre chose que le corps et le sang de la Vierge ? Car *la chair de Jésus est la chair de Marie ; et, quoique exaltée par la gloire de la Résurrection, la nature de cette chair est restée et demeure la même qui a été prise en Marie* [1].

» Le Rosaire produit un autre fruit remarquable et bien en rapport avec les nécessités de notre temps ; nous l'avons rappelé ailleurs. Il consiste en ce que, au moment où la foi est exposée à tant d'attaques et de périls, le Rosaire fournit au chrétien un aliment pour la nourrir et la fortifier.

» Les divines Ecritures appellent le Christ *Auteur et Consommateur de notre foi* [2]. *Auteur*, parce qu'il a lui-même enseigné aux hommes un grand nombre des vérités qu'ils doivent croire, surtout celles qui le concernent, lui en qui habite *la plénitude de la divinité* [3] ; Consommateur, parce qu'il rend évident dans le ciel ce que l'homme ne perçoit dans sa vie mortelle qu'à travers un voile, et qu'il y changera la foi présente en l'illumination de la gloire. Evidemment, dans le plan du Rosaire, la figure du Christ se détache clairement. C'est sa vie que nous considérons ; nous méditons sa vie privée dans les mystères joyeux ; sa vie publique, au milieu des plus grands travaux et des plus vives douleurs jusqu'à sa mort ; enfin sa vie glorieuse, sa résurrection triomphante et son retour à la droite du Père où il siège éternellement. » On voit avec quelle insistance le saint pape Léon XIII revient sur la méditation des mystères du Rosaire, unie à la récitation des prières qui le composent. Sans doute réciter ces prières, dire le chapelet sans y joindre cette méditation est une excellente pratique ; cependant elle n'est pas comparable, pour les fruits qu'elle produit, à la récitation accompagnée de la méditation. La méditation n'est pas une chose accidentelle dans le Rosaire, elle y est attachée comme une condition essentielle.

Remarquez qu'il n'est pas nécessaire de faire ces méditations de manière à parcourir chaque mystère longuement, ingénieusement, savamment, et avec une application trop grande : l'essentiel, c'est que le souvenir de ces grandes vérités puisse exciter la volonté, la dilater, l'enflammer, l'incendier de l'amour divin, de manière qu'il vous soit donné de dire, comme l'Epouse des Cantiques : *Mon âme se liquéfie d'amour dès que j'entends parler mon bien aimé* [4]. A la rigueur, lorsqu'on ne peut faire plus, il suffit pour atteindre ce but du souvenir et de l'idée du mystère en mémoire duquel on récite un *Pater noster* et dix *Ave Maria*, souvenir et idée renouvelés et perçus au commencement de chaque dizaine.

1. S. Augustin. *De Assumpt. B. M. V.* cap. v, *inter Opuscula.*
2. *Hebr.* xii, 2. — 3. *Coloss.* ii, 9. — 4. *Cant.* v, 6.

Mais revenons aux enseignements que le Vicaire de Jésus-Christ continue de nous donner dans l'Encyclique que nous avons citée jusqu'ici.

« La foi, pour être entière et irréprochable, dit-il, doit nécessairement se manifester, *car on croit dans son cœur pour la justification, mais on confesse la foi par la bouche pour son salut* [1]. Or nous trouvons précisément dans le Rosaire un moyen excellent de confesser la foi. En effet, par les prières vocales qui en forment la trame, nous pouvons exprimer notre foi en Dieu, notre Père et notre Providence, en la vie du siècle futur, en la rémission des péchés ; nous confessons également les mystères de l'auguste Trinité, du Verbe fait homme, de la Maternité divine, etc. ; or personne n'ignore le prix et le mérite de la foi. La foi n'est autre chose que le germe choisi d'où naissent actuellement les fleurs de toute vertu, qui nous rendent agréables à Dieu, et d'où naîtront plus tard des fruits éternels. *La connaissance de toi-même est, en effet, la parfaite justice ; la connaissance de ta justice et de ta vertu est la racine de l'immortalité.* »

Ajoutons ici que parmi les vertus dont la foi réclame la pratique, « se trouve la pénitence, qui comprend elle-même l'*abstinence*, vertu nécessaire à plus d'un titre et très efficace. Si l'Eglise, sur ce point, se montre de jour en jour plus clémente envers ses enfants, que ceux-ci, en retour, comprennent qu'ils doivent s'ingénier à compenser par d'autres œuvres, cette indulgence maternelle. La dévotion du Rosaire peut beaucoup pour atteindre ce but ; elle produira infailliblement d'excellents fruits de pénitence, surtout par la méditation des souffrances de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. »

Le Rosaire est donc un secours puissant et efficace mis à la portée de tous par la bonté de Dieu et plus facile qu'aucun autre pour arriver à la possession du souverain bien. Une connaissance même médiocre de la religion suffit pour qu'on puisse se servir du Rosaire avec fruit, et le temps qu'il exige n'est pas d'une durée telle qu'il y ait des inconvénients sérieux à le lui consacrer habituellement. On sait que beaucoup de personnes chargées de lourdes fonctions et absorbées par des occupations laborieuses, n'ont jamais omis un seul jour cette pieuse coutume. Aimons donc le Rosaire, attachons-nous à la couronne de Marie, faisons d'elle notre compagne inséparable, notre fidèle protectrice, afin de l'embrasser encore dans le combat suprême comme le doux présage de l'incorruptible couronne de justice.

Mais si nous voulons que la dévotion au saint Rosaire pro-

1. *Rom.* x, 10.

duise pour nous tous ses fruits, si nous voulons puiser avec abondance aux trésors des grâces et des faveurs qui y sont attachées, il est une condition qu'il est utile de remplir : l'affiliation à quelqu'une des confréries du Rosaire. C'est encore un conseil que le Vicaire de Jésus-Christ nous donne. Ecoutons sa parole et mettons-la en pratique.

II. — LA RÉCITATION EN COMMUN DU ROSAIRE TROUVE SON EXPRESSION LA PLUS PARFAITE DANS LA CONFRÉRIE DE CE NOM [1].

« Dieu a choisi Marie de toute éternité pour devenir la Mère du Verbe qui devait revêtir sa nature humaine ; aussi l'a-t-il tellement élevée au-dessus de tout ce qu'il devait y avoir de plus beau dans les trois ordres de la nature, de la grâce et de la gloire, que l'Eglise lui attribue avec raison ces paroles: *Je suis sortie de la bouche du Très-Haut la première avant toute créature* [2].

» Puis dès que les siècles eurent commencé leur cours, lorsque les premiers pères du genre humain furent tombés dans le péché, souillant toute leur postérité de la même tache, Marie fut constituée le gage du rétablissement de la paix et du salut.

» Le Fils unique de Dieu a prodigué à sa très sainte Mère des témoignages non équivoques de respect.

» Durant sa vie cachée, il l'a prise pour auxiliaire dans les deux premiers miracles qu'il accomplit alors; l'un miracle de la grâce qui, à la salutation de Marie, fit tressaillir en son sein l'enfant d'Elisabeth, l'autre miracle de la nature, qui changea l'eau en vin aux noces de Cana. Et à la fin de sa vie publique, au moment d'établir le Nouveau Testament qu'il devait sceller de son sang divin, il confia Marie à l'apôtre bien-aimé, par ces douces paroles : *Voici votre Mère*...

» La communauté de vie, les liens sociaux pour lesquels l'homme a une inclination naturelle, n'ont jamais été peut-être aussi étroits, ni recherchés avec une ardeur aussi vive et aussi générale qu'à notre époque. Et certes, personne ne s'en plaindrait, si ce noble penchant de la nature n'était souvent détourné vers le mal, les impies se réunissant et formant divers groupes *contre le Seigneur et contre son Christ.*

» Toutefois, on peut constater, que chez les catholiques, on apprécie davantage les associations pieuses ; leurs réunions sont plus nombreuses; elle sont comme une demeure commune où les fidèles sont unis par les liens de la charité chrétienne, et pour ainsi dire font corps, de sorte qu'on peut les appeler et qu'ils semblent être vraiment frères...

1. Encyclique *Augustissimæ Virginis,* 12 septembre 1897. — 2. *Eccli.* XXIV, 5.

» Les catholiques constituent ordinairement ces sociétés très utiles sous des formes diverses. Ici, ce sont des cercles et des caisses rurales; là, des réunions organisées pour reposer les esprits les jours de fête, des patronages pour la jeunesse, des confréries et une multitude d'autres associations formées dans des buts excellents.

» Parmi ces groupements, nous n'hésitons pas à donner une place d'honneur à la confrérie dite du *Très Saint Rosaire* [1].

1. Le 2 octobre 1898 le souverain Pontife Léon XIII publia une constitution apostolique sur les règles, les droits et les privilèges de la confrérie du très saint Rosaire. Nous en extrayons les articles suivants.

I. — La confrérie du très saint Rosaire est instituée pour engager un grand nombre d'hommes, unis par une charité fraternelle, à louer la bienheureuse Vierge, à obtenir par une oraison unanime son patronage, en employant ce mode de prière d'où l'association elle-même tire son nom. Aussi sans rechercher aucun gain, sans imposer aucune cotisation, la confrérie reçoit des hommes de toute condition, et crée entre eux des liens uniquement par la récitation du Rosaire. Il arrive ainsi que chacun, apportant peu au trésor commun, en retire beaucoup. D'une façon actuelle ou habituelle, en effet, l'associé, tant que, suivant les règlements de la confrérie, il s'acquitte de la récitation du Rosaire, réunit dans ses intentions tous les autres membres qui lui rendent le même service charitable ainsi multiplié.

II. — L'Ordre des Dominicains, qui fut voué spécialement dès son origine au culte de la bienheureuse Vierge, qui institua et qui répandit la confrérie du très saint Rosaire, revendique pour lui-même, comme par un droit héréditaire tout ce qui concerne ce genre de dévotion.

C'est donc son Maître général seul qui aura le droit d'instituer des confréries du très saint Rosaire. S'il est absent de la Curie, il sera remplacé par son vicaire général...

... V. — La confrérie du très saint Rosaire peut être instituée dans toutes les églises et chapelles publiques où les fidèles ont un libre accès, excepté dans celles des religieuses ou autres pieuses femmes menant la vie commune...

Le Siège Apostolique ayant souvent pris des mesures pour qu'il n'existât pas dans un seul et même lieu plusieurs confréries du très saint Rosaire, nous renouvelons cette règle et nous ordonnons qu'elle soit observée partout... En ce qui concerne les grandes villes, elles peuvent avoir plusieurs confréries du Rosaire dont l'institution légitime doit être proposée par les ordinaires au Maître général.

VI. —... La confrérie doit être attachée à l'église où elle a été fondée. En effet quoique les privilèges d'une confrérie concernent ses membres, cependant de nombreuses indulgences qui ont été accordées à quiconque visite l'autel ou le sanctuaire, comme aussi le privilège de l'autel lui-même, sont adhérentes au lieu, et par suite ne peuvent lui être enlevées et être transportées ailleurs sans un indult apostolique spécial... Si toutefois une église ayant été détruite, on en a élevé une nouvelle au même endroit ou dans le voisinage, sous le même vocable, alors celle-ci, le lieu restant censé le même, héritera de tous les privilèges et de toutes les indulgences du précédent sanctuaire, et il n'y aura pas besoin d'instituer une nouvelle confrérie.

Si après qu'une confrérie a été instituée canoniquement dans une église, un couvent de Frères prêcheurs avec une chapelle est fondée dans la ville, la confrérie elle-même sera transférée comme il est de droit dans ce sanctuaire...

VII. —... Les membres des confréries conservent le droit de se donner

» Si on considère son origine, elle est au premier rang par son ancienneté, car on attribue sa fondation à S. Dominique lui-même; si on tient compte de ses privilèges, elle en a obtenu d'innombrables, de la munificence de nos prédécesseurs (c'est Léon XIII qui parle).

» La forme et en quelque sorte l'âme de cette institution est le Rosaire de Marie dont nous avons longuement exposé ailleurs la vertu.

» Mais la puissance et l'efficacité de ce même Rosaire, en tant qu'il constitue une obligation imposée à la confrérie qui lui emprunte son nom, apparaît encore beaucoup plus considérable. Nul n'ignore combien la prière est nécessaire à tous, non que les décisions divines puissent être modifiées, mais, suivant l'avis de S. Grégoire, *afin que nous méritions, par nos demandes, de recevoir ce que, avant tous les siècles, le Dieu tout-puissant a résolu de nous donner* [1]. Et d'autre part S. Augustin a dit : *Celui qui sait bien prier sait bien vivre* [2].

» Mais c'est lorsque les prières sont faites publiquement, avec persévérance et union, par un grand nombre de fidèles ne formant qu'un seul chœur de suppliants, qu'elles ont le plus de force pour obtenir le secours du ciel ; c'est ce que montrent clairement les Actes des Apôtres rapportant que les dis-

des *statuts*, soit destinés à régir tout le groupe, soit ayant pour but d'animer quelques membres à des pratiques de piété spéciales, de leur faire verser de l'argent si cela leur agrée, revêtir ou non un cilice... Toutefois, les statuts ainsi ajoutés devront être approuvés par l'évêque du diocèse et demeureront soumis à son autorité.

VIII. — L'élection des directeurs chargés de recevoir les nouveaux membres de ces pieuses confréries, de bénir leurs rosaires, en un mot de s'acquitter des principales fonctions, devra appartenir, comme auparavant, au Maître général ou à son vicaire, avec le consentement de l'Ordinaire du lieu, pour les églises confiées au clergé séculier.

XIII. — Une seule obligation est imposée aux associés, sans toutefois qu'il y ait péché à ne point la remplir : savoir de réciter chaque semaine le rosaire en méditant sur ses quinze mystères.

XIV. — Parmi les pieux usages de la confrérie, il faut à bon droit mettre au premier rang la procession solennelle en l'honneur de la Mère de Dieu qui est célébrée le premier dimanche de chaque mois, principalement le premier dimanche d'octobre. Cet usage, établi depuis des siècles, a été recommandé par S. Pie V, compté par Grégoire XIII au nombre des *institutions et coutumes louables* de la confrérie, et enrichie d'indulgences par un grand nombre de Souverains Pontifes...

XVI. — Il sera établi le plus tôt possible par les soins du Maître général, une liste complète et soigneusement dressée de toutes les indulgences dont les pontifes romains ont enrichi la confrérie du Rosaire. Cette liste sera examinée par la Sacrée Congrégation des Indulgences et des saintes Reliques, et confirmée par l'autorité apostolique [3].

1. S. Gregor. *Dialog.* lib. I, cap. viii. — 2. S. August. *In Psal.* cxviii.

3. On peut se procurer cette liste assez étendue dans tous les couvents de Dominicains. On la trouve dans les *Recueils* de prières et œuvres pies enrichies d'indulgences.

ciples du Christ qui attendaient l'Esprit saint promis, *persévéraient unanimement dans la prière* [1].

» Ceux qui prieront ainsi ne manqueront jamais d'en recueillir des fruits très certains.

» C'est ce qui se produit pour les associés du Rosaire.

» De même que les prêtres, par la récitation de l'office divin, adressent à Dieu des supplications publiques et permanentes, partant très efficaces ; de même la prière que font les associés, en récitant le Rosaire ou le Psautier de la Vierge, comme l'ont appelée plusieurs pontifes romains, est, en quelque sorte, publique, permanente et commune.

» C'est parce que les prières publiques, ainsi que nous l'avons dit, sont très préférables aux prières privées et ont une puissance d'impétration beaucoup plus grande, que les écrivains ecclésiastiques ont appelé la confrérie du Rosaire *la milice priante enrôlée par S. Dominique sous l'étendard de la Mère de Dieu*, de cette divine Mère que les saintes lettres et les annales de l'Eglise saluent comme celle qui a triomphé du démon et de toutes les erreurs.

» De fait, le Rosaire unit tous ceux qui demandent leur admission dans cette confrérie, d'une manière analogue à des frères et à des soldats, et constitue ainsi une sorte d'armée régulièrement organisée et dressée, capable de repousser facilement les assauts de nos ennemis intérieurs et extérieurs.

» Les membres de cette pieuse association ont donc le droit de s'appliquer ces paroles de S. Cyprien : *Nous avons une prière publique et commune ; et quand nous prions, ce n'est pas pour un seul, mais pour tout le peuple, car tout le peuple est réuni en un seul* [2].

» L'histoire de l'Eglise atteste l'efficacité de cette prière ; elle nous rappelle la défaite des troupes turques près des îles Echinades, et les victoires éclatantes remportées au siècle dernier sur le même peuple à Temesvar, en Hongrie, et à l'île de Corfou.

» Grégoire XIII voulut perpétuer le souvenir du premier de ces triomphes par l'institution d'une fête en l'honneur de Marie victorieuse. Plus tard Clément XI, appela cette solennité fête du Rosaire, et décréta qu'elle serait célébrée chaque année dans l'Eglise universelle.

» Cette milice priante étant enrôlée sons l'étendard de la divine Mère, acquiert une nouvelle force et un nouvel honneur. C'est le but que vise spécialement, dans la prière du Rosaire, la répétition fréquente de la Salutation angélique, après la récitation de l'Oraison dominicale.

1. *Act.* I, 14. — 2. S. Cyprian. *De Orat. Dominical.*

» Bien loin d'être en quelque sorte incompatible avec l'honneur dû à la Divinité, bien loin de paraître insinuer qu'il faut placer dans la protection de Marie une confiance plus grande qu'en la puissance divine, cette prière est au contraire celle qui peut le plus facilement toucher Dieu et nous le rendre propice.

» En effet, la foi catholique nous enseigne que nous devons prier Dieu et les saints[1], mais le mode diffère : il faut s'adresser à Dieu comme à la source de tous les biens, aux saints en tant qu'intercesseurs...

» Or pour une grâce à obtenir, quel est l'habitant du ciel qui oserait rivaliser avec l'auguste Mère de Dieu? Qui voit plus clairement dans le Verbe de Dieu nos angoisses et nos besoins? Qui, plus qu'elle, a reçu le pouvoir de toucher la Divinité? Qui peut égaler les effusions de sa tendresse maternelle?...

» C'est donc une œuvre excellente qu'accomplissent les membres du saint Rosaire, en tressant pour ainsi dire, comme des roses, tant de salutations et de prières à Marie.

» Telle est en effet la grandeur de Marie, si puissante est la faveur dont elle jouit auprès de Dieu que ne pas recourir à elle dans ses besoins, ce serait vouloir, sans ailes, s'élever dans les airs.

» La confrérie dont nous parlons a aussi une autre qualité qu'il ne faut point passer sous silence :

» Toutes les fois que, par la récitation du Rosaire de Marie, nous méditons les mystères de notre salut, nous imitons en quelque manière la fonction très sainte confiée jadis à la milice céleste des anges.

» Ce sont eux qui ont révélé ces mystères au temps marqué; ils y ont joué un rôle important et ont rempli cette charge avec un grand soin, dans une attitude tour à tour joyeuse, douloureuse et triomphante.

» Gabriel est envoyé à la Vierge pour lui annoncer l'Incarnation du Verbe éternel. A la grotte de Bethléem les anges célèbrent par leurs chants la gloire du Sauveur qui vient de naître.

» Un ange avertit Joseph de prendre la fuite et de se réfugier en Egypte avec l'Enfant. Au jardin des Oliviers, Jésus accablé de douleur, exhale de son corps une sueur de sang : un ange le console dans un pieux entretien.

» Lorsque, triomphant de la mort, il est sorti du sépulcre, des anges l'annoncent aux saintes femmes. Des anges racontent que Jésus est monté au ciel et proclament qu'il en re-

1. *Concil. Trident.* sess. XXV.

viendra escorté des milices angéliques, auxquelles il joindra les âmes des élus pour les conduire avec lui aux chœurs célestes, au-dessus desquels *a été exaltée la sainte Mère de Dieu.*

» C'est donc aux associés récitant la pieuse prière du Rosaire que peuvent le plus exactement s'appliquer ces paroles de l'apôtre S. Paul aux nouveaux disciples du Christ : *Vous avez gravi la montagne de Sion, et vous êtes entrés dans la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, en compagnie d'un grand nombre de milliers d'anges* [1].

» Quoi de plus divin, quoi de plus suave que de contempler et de prier avec les anges ? Quelle confiance, quelle espérance on peut concevoir de jouir un jour dans le ciel de la bienheureuse société des anges, lorsque, ici-bas, on les a en quelque sorte aidés dans leur ministère ?

» C'est pour ces motifs que les Pontifes Romains ont toujours comblé d'éloges magnifiques cette confrérie dévouée à Marie. Innocent VIII, notamment, l'appelle *la très dévote confrérie.* Pie V attribue les résultats suivants à son efficacité : *Les fidèles se changent soudain en d'autres hommes, les ténèbres de l'hérésie se dissipent et la lumière de la foi catholique se révèle.*

» Sixte-Quint, observant combien cette institution a été utile à la religion, déclare qu'il lui est dévoué ; enfin un grand nombre d'autres Papes ont enrichi cette dévotion des indulgences les plus précieuses et les plus abondantes, ou l'ont prise sous leur protection particulière, soit en se faisant inscrire dans la confrérie, soit en donnant publiquement divers témoignages de leur bienveillance. »

Tels sont les principaux enseignements du grand et saint pontife Léon XIII sur le Rosaire, et sur les confréries qui portent ce nom. Nous ne pouvons mieux terminer cette instruction qui reproduit en très grande partie deux de ses dernières encycliques, qu'en empruntant les dernières paroles de celle que nous venons de citer en second lieu :

» Nous avons un ferme espoir en la très grande force de ces louanges et de ces prières qui, sortant des lèvres et du cœur d'une immense multitude, ne se taisent jamais, et qui, alternant nuit et jour à travers toutes les régions du globe harmonisent avec la méditation des mystères divins, le concert continu des voix qui prient.

» Ce sont ces louanges et ces prières permanentes que présageaient il y a plusieurs siècles, ces mots sublimes adressés à Judith dans le cantique d'Ozias : *O fille, tu es bénie par le Seigneur, le Dieu Très-Haut, au-dessus de toutes les femmes de la*

1. *Hebr.* XII, 22.

terre... car aujourd'hui il a donné une telle gloire à ton nom, que ton éloge sera toujours sur les lèvres des hommes. Et à ces mots tout le peuple d'Israël s'écriait : *Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il* [1] !

QUATRIÈME INSTRUCTION

(Extrait du P. Crasset, S. J.)

EXCELLENCE DU ROSAIRE ET RÉPONSE AUX OBJECTIONS DES HÉRÉTIQUES

Le Rosaire est une espèce de couronne mystique, composée de quelques prières, comme d'autant de roses qu'on présente à la Vierge, et qu'on lui met, pour ainsi dire, sur la tête ; de sorte que comme c'est honorer une personne de lui présenter une couronne, c'est honorer la Sainte Vierge que de réciter souvent le Rosaire ou le Chapelet.

S. Grégoire de Nazianze, dans la tragédie qu'il a faite de Jésus-Christ souffrant, déclare que sa dévotion était de présenter une couronne de cette nature à la Mère de Dieu. Voici comme il lui parle : *Je vous présenterai, ma chère Dame, une couronne immortelle composée de fleurs que je cueillerai dans le jardin du Paradis* ; cette couronne était un discours et une prière tissue de ses louanges.

Il y a cette différence entre le Rosaire et le Chapelet, que le Rosaire est composé de quinze *Pater noster*, et de cent cinquante *Ave Maria*, et le Chapelet n'est que la troisième partie du Rosaire.

On est en doute qui est l'auteur de cette prière, qui a un si grand cours dans l'Eglise. Il est constant, comme nous dirons maintenant, que les premiers chrétiens, principalement ceux qui ne savaient pas lire, récitaient l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, en public et en particulier. Mais nous devons croire après les déclarations de trois papes Léon X, Pie V, et Grégoire XIII, que c'est S. Dominique qui est l'instituteur du Rosaire, c'est-à-dire qui a réduit le nombre des prières qu'on devait réciter à quinze *Pater*, et à cent cinquante *Ave*. C'est pour cela qu'on l'appelle aussi *le Psautier de la Vierge* : car, comme le Psautier de David est composé de cent cinquante psaumes, le Rosaire est composé de cent cinquante *Ave*, et S. Dominique a fixé ce nombre, afin que les chrétiens qui ne pouvaient pas réciter le Psautier de David, soit parce qu'ils ne savaient pas lire, soit parce qu'ils n'en avaient pas le temps, pussent suppléer à cette dévotion par cette autre, et réciter ensemble autant de fois la Salutation Angélique que les clercs récitaient de psaumes de David.

1. *Judith.* XIII, 23 et suiv.

Ce grand saint apprit cette dévotion de la Sainte Vierge pour la destruction de l'hérésie des Albigeois qui persécutaient cruellement l'Eglise : aussi fut-elle reçue de tous les catholiques avec une affection extraordinaire, et devint en peu de temps une marque de religion qui les distinguait des hérétiques.

Et c'est pour cela que tous les ennemis de l'Eglise, depuis ce temps-là, se sont déchaînés contre elle ; ils l'ont tous eu en horreur, comme étant animés de l'esprit de Satan qui hait mortellement celle qui a détruit son empire par le Fils qu'elle a donné au monde. Bucer, Pellican, François Lambert, Bullenger, Brentius, Calvin, et plusieurs autres hérétiques du siècle passé ont fait tous leurs efforts pour décrier l'usage du chapelet, les uns par railleries, les autres par des motifs apparents de religion : car ils ont osé dire que cette forme de prier est injurieuse à Dieu, qu'elle est impie, qu'elle est diabolique et superstitieuse.

Si on leur en demande la raison, ils répondent que c'est premièrement parce que nous y récitons la Salutation Angélique. Secondement, parce que nous la récitons plusieurs fois. Troisièmement, parce que nous prions par compte ; enfin, parce que nous nous servons d'un certain nombre de grains bénis pour prier, qu'ils appellent *charmes* et *sortilèges*[1]. Voilà les raisons qui les ont animés contre cette dévotion ; quoique la véritable cause soit la haine qu'ils portent à la Mère de Dieu. Montrons en peu de mots combien elle est mal fondée.

La première de leurs plaintes est tout à fait déraisonnable, car qu'y a-t-il de mauvais dans le Rosaire ou dans le Chapelet? puisqu'il est composé de paroles tirées de l'Evangile, à savoir de l'Oraison Dominicale et de la Salutation Angélique, dont une partie a été prononcée par un ange, l'autre par sainte Elisabeth ; la troisième a été ajoutée par la sainte Eglise, qui prie la Vierge d'intercéder pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Y a-t-il rien là qui ressente le charme et le sortilège ? N'est-ce pas un blasphème horrible, et la dernière impiété de qualifier de la sorte une manière d'oraison que Dieu même nous a dressée.

Le B. Alain de la Roche[2] qui a rétabli la dévotion du Rosaire qui était presque abolie de son temps, dit qu'il a connu des gens qui avaient renoncé le Baptême, et qui s'étaient donnés au démon, se convertir et devenir gens de bien par les prières du Rosaire. De plus, qu'il a vu des morts ressusciter, d'autres frappés de peste et désespérés, recouvrer la santé. Il

1. De Lyons, Théolog. de Senlis, dans le livre intitulé : *De la défense de la V.* — 2. *De dignitate Psalt. B. V.*, cap. LIX.

ajoute qu'il a vu de ses yeux des religieux fort vains et fort déréglés, devenir des hommes célestes par cette même dévotion ; des femmes débauchées se retirer de leurs désordres ; des blasphémateurs se convertir parfaitement ; des rois qui avaient été dépouillés de leurs états, les recouvrer ; des apostats retourner à l'Eglise, et mourir pour la foi ; des personnes désespérées reprendre courage ; des hommes durs et cruels comme des tigres devenir doux comme des agneaux ; des contrées délivrées de la guerre, de la peste, de la famine, des orages, et des tempêtes ; des fidèles qui avaient une horreur extrême de la communion, concevoir une dévotion tendre envers ce divin Sacrement. Enfin il assure avoir vu chasser les démons des corps de ceux qu'ils possédaient par les prières du Rosaire. Il ajoute qu'il a connu des hommes et des femmes qui lui ont assuré que plusieurs défunts leur étaient apparus marqués du signe de la croix, et qui avaient été délivrés du Purgatoire par les chapelets qu'on avait récités pour eux. Il dit que ces apparitions lui paraissaient certaines par les preuves qu'il en avait.

Je ne dis rien de la Salutation Angélique, j'en ai parlé suffisamment dans le discours précédent[1], où j'ai montré l'excellence et l'utilité de cette prière, l'estime qu'en ont fait tous les Pères, et les raisons qui nous obligent de la réciter souvent. J'ai fait voir encore que Calvin est ridicule de nous blâmer de ce que nous saluons comme présente celle qu'il dit être absente, puisque la Vierge est toujours présente à ceux qui l'invoquent et qui l'aiment, comme dit S. Bernard dans un sermon qu'il a fait sur le *Salve Regina. Agnoscit certe et diligit diligentes se, et prope est in veritate invocantibus se.*

Il faut que j'ajoute à tout ce que j'ai dit deux illustres témoignages des Pères. Le premier est de S. Maxime, qui découvre l'erreur et l'ignorance de nos hérétiques par ce beau discours. *Ce qui s'étend partout par ses mérites, n'est point renfermé dans aucun lieu et dans aucun espace. Invoquez-vous partout Marie? celui qui est honoré dans Marie, vous exaucera partout: comme c'est lui qui reçoit vos vœux et qui dispense ses dons suivant l'ordre de sa Providence, vous sentirez autant la présence de votre Avocate, que vous vous adresserez à elle avec foi et avec dévotion* [2].

1. On trouvera ce chapitre dans les *Explications de la Salutation Angélique.*

2. Non clauditur locis quod diffunditur meritis. Invocasti ubique Maria? ubique te exaudiet ille qui honoratur in Maria. Moderante igitur eo qui pensat vota tua et dispensat munera sua, in tantum vicina præsentia efficacis præbebitur Advocatæ, in quantum fuerit fides devota suscepta. S. Maxim. *serm. de S. Nazar.*

L'autre est de Sédulius qui vivait 430 ans après Notre-Seigneur, et qui a été si justement loué des Pères pour ses beaux ouvrages. S. Isidore, archevêque de Tolède, l'appelle *le Poète évangélique*. Voici les beaux vers qu'il a faits sur la Vierge, et que l'Eglise en partie a insérés dans son Office :

Salve sancta parens enixa puerpera regem
Qui cœlum terramque tenet per sæcula; cujus
Numen et æterno complectens omnia gyro
Imperium sine fine manet; quæ ventre beato
Gaudia matris habens cum virginitatis honore
Nec primam similem visa es, nec habere sequentem,
Sola sine exemplo placuisti fœmina Christo.

C'est-à-dire : Je vous salue, ô sainte Mère qui avez enfanté le Roi qui soutient et gouverne le Ciel et la terre dans tous les siècles, dont la divinité et l'empire qui renferme tout dans son enceinte, n'aura jamais de fin. C'est vous qui ayant conçu le Fils de Dieu dans votre sein bienheureux, avez l'honneur et la satisfaction d'être mère et vierge tout ensemble. On n'a jamais vu de mère qui vous fût semblable, et on n'en verra jamais; vous êtes la femme unique et sans exemple qui avez plu à Jésus-Christ.

L'autre plainte que font nos adversaires, est que nous répétons trop souvent la Salutation Angélique. Mais s'il est bon de la réciter une fois, pourquoi sera-ce un mal de la réciter plusieurs fois? Les bonnes choses doivent être réitérées, et non pas les mauvaises. Est-ce une chose mauvaise d'appeler Dieu trois fois saint comme font les Anges? David est-il blâmable d'avoir répété tant de fois ce vers intercalaire? *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus?* (*Ps.* CXVIII). A-t-il mal fait d'avoir réitéré jusqu'à cent soixante et seize fois dans un psaume le nom de Loi et de Commandement de Dieu? Mais qui oserait accuser le Fils de Dieu de superstition pour avoir fait trois heures durant la même prière dans le Jardin de Gethsémani? *Eumdem sermonem dicens*. Je ne parle point de S. Barthélemy qui fléchissait le jour et la nuit cent fois les genoux pour prier Dieu; ni de ces fameux anachorètes S. Siméon Stylite, Macaire, Paul, et autres qui le faisaient sans fin; ni de cette illustre Thaïs, à qui S. Paphnuce donna pour pénitence de ses péchés de ne dire à Dieu que ces paroles : *Qui plasmasti me miserere mei* : Vous qui m'avez formé, ayez pitié de moi.

Je passe à une autre plainte que font nos hérétiques qui n'est pas moins injuste que les précédentes. Ils nous blâment de ce que nous prions par compte et avec de certains grains, dont sont composés nos chapelets. Je pourrais leur répondre

que l'Eglise ne nous oblige point à ces dévotions qui sont libres et volontaires; mais quand elle nous y obligerait, peut-on nous faire un crime de ce que nous nous prescrivons un certain nombre de prières? Si cela est, il faut réprouver toute l'Ecriture sainte: car elle est toute remplie de nombres mystérieux, comme a très bien remarqué S. Augustin, qui tâche partout d'en découvrir le mystère. *Il ne faut pas*, dit-il, *mépriser les nombres; ceux qui les examinent avec application reconnaissent évidemment qu'il y faut avoir beaucoup d'égard dans quantité de passages de l'Ecriture; et ce n'est pas sans sujet que dans les louanges de Dieu il est dit: Vous avez tout fait en mesure, en nombre et en poids* [1]. Ce saint Docteur s'exprime d'une manière semblable en plusieurs endroits de ses ouvrages.

Je ne m'arrête point ici à déclarer les mystères contenus dans les quinze *Pater* et dans les cent cinquante *Ave* qui composent le Rosaire. Je ne dis rien du nombre de dix *Ave* par rapport aux dix Commandements de Dieu, et des cent cinquante *Ave* pour égaler les Psaumes de David. Je laisse ces explications à ceux qui traitent de cette matière.

Venons à ces grains qui choquent nos adversaires. Je ne vois pas qu'ils aient sujet de s'offenser de ce que nous nous servons de ce moyen pour aider notre mémoire. Est-ce une chose nouvelle dans l'Eglise de prier de la sorte? J'avoue que S. Dominique est l'instituteur du Rosaire; cependant il est certain que longtemps avant lui les fidèles se servaient de quelques marques pour déterminer le nombre de leurs prières. Palladius [2] rapporte qu'un saint anachorète nommé Paul, récitait chaque jour trois cents fois la même prière; et pour ne pas manquer au nombre, il prenait trois cents petits cailloux en sa main.

Polydore Virgile [3] estime que c'est Pierre l'Ermite, cette trompette sacrée qui anima les fidèles à la guerre sainte, qui est le premier auteur du Psautier de la Vierge, que nous appelons *Rosaire*, aussi bien que de la Croisade: car le Pape Urbain II, ayant ordonné à tous les clercs de réciter le petit Office de la Vierge comme faisaient les religieux pour le succès de cette entreprise; et les laïques dont le nombre était infini ne pouvant porter en ce voyage des livres écrits à la main pour prier Dieu, parce que l'art d'imprimer n'était pas encore trouvé, il

1. Numeri ratio contemnenda nequaquam est, quæ in multis sacrarum scripturarum locis quam magni sit æstimanda elucet diligenter intuentibus; nec frustra in laudibus Dei dictum est, omnia in mensura, numero et pondere disposuisti. S. Aug. l. XI, *de civit. Dei*, l. II, *de doctr. Christ.* et l. IX, *super Gen.* — 2. Pallad., *in Laus*, c. II. — 3. Polyd. *De invent. rer.* lib. V. c. IX.

leur enseigna le moyen de prier Dieu et la Sainte Vierge en récitant le *Pater* et l'*Ave* sur un certain nombre de grains : il avait appris cela des moines de la Palestine qui récitaient autant de fois l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, qu'il y a de Psaumes de David : c'est ce qu'on appelle le *Psautier laïque*. Cela est confirmé par le témoignage de plusieurs graves auteurs [1]. D'autres, comme nous lisons dans l'Histoire Tripartite, se servaient pour cet effet de petites cordes qui avaient autant de nœuds qu'ils voulaient réciter de prières.

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette dévotion, il est constant que c'est une sainte et salutaire pratique de réciter souvent l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique en mémoire des principaux mystères de notre religion, et pour nous exciter par ces considérations à louer et à remercier Dieu. Ce n'est pas que nous attachions les grâces de Notre Seigneur à ce nombre déterminé de prières ; mais nous prétendons par cette quantité honorer le Fils de Dieu et sa sainte Mère, considérant les biens que l'un nous a faits, et les années que l'autre a vécu ; ce que font ceux qui récitent la Couronne de la Vierge composée de soixante-trois *Ave Maria* et d'un *Pater* à chaque dizaine. L'approbation des Papes, les indulgences qu'ils ont accordées, les miracles que Dieu a faits, et la dévotion générale de tous les fidèles montrent que cette pratique est sainte, et condamnent d'impiété ceux qui osent la blâmer.

PRATIQUE DU ROSAIRE DANS LES MISSIONS

(Par S. Alph. de Liguori [2].)

DU ROSAIRE DE LA SAINTE VIERGE

§ I. — DE LA PARTIE NARRATIVE.

Avant de réciter le rosaire, on fait ordinairement une courte introduction dans laquelle on narre quelque anecdote dont le sujet se rattache à la protection que Marie accorde aux personnes qui récitent le rosaire. Nous devons néanmoins observer ici qu'on ne doit faire cette introduction que lorsque le temps le permet, et qu'on en a besoin pour tenir appliqué l'esprit des fidèles, ce qui arrive rarement ; du reste, ordinairement pendant l'hiver et dans les lieux où l'instruction se fait pendant le jour (comme cela se pratique communément), le temps le permet assez peu ; il vaut mieux alors

1. Joan de Pineda, Ord. Min. l. XX, *Monarch. Eccles.* c. II, § 4. Arnol. Uvion. l. V, *ligni* c. X, 4. Guill. Tyrius l. III, *de bello sac.* c. XI, et XII. Molanus de Natal. *sanct. Belg.* 15. *Iul. Histor. Trip.* l. VIII, c. I.

2. Edition *L. Vivès*, tome XII, pag. 401 et suiv.

omettre l'introduction, et faire réciter tout simplement le rosaire qui contribue beaucoup au profit de la mission. Pour cela il est bon de commencer tout de suite par énoncer les mystères qu'il s'agit de contempler en jetant quelques petites réflexions et des moralités très courtes, comme nous en verrons des exemples plus loin. Ensuite, si le temps le permet, on fait la partie narrative après le rosaire. Nous allons donner les règles de la narration.

I. La partie narrative contient trois parties : l'introduction, le fait et la moralité. Et d'abord, quant à l'introduction, la proposition qui en fera le sujet sera prise du fait même que l'on racontera, en passant d'une proposition générale à une proposition particulière. Si, par exemple, il s'agit du secours que donne Marie, à l'article de la mort, à quelqu'un de ses dévots, on dira : Dans les moments, dans toutes les circonstances, Marie notre mère protège ses serviteurs ; mais c'est surtout à l'heure de la mort où ils ont le plus besoin de son assistance...

II. Quant au fait à donner pour exemple, on n'en raconte en peu de mots que ce qui appartient à la proposition, en retranchant les circonstances étrangères, et sans jamais y joindre de parenthèses. Il est toujours bon de citer l'auteur qui rapporte ces faits, ainsi que les circonstances des lieux et des temps.

III. Pour la moralité, on déduira la conclusion du fait qu'on aura raconté, en rapport avec la proposition particulière mise en avant. Par exemple : vous voyez donc, chers auditeurs, combien la dévotion au saint rosaire peut nous être utile pour obtenir la protection de Marie à l'heure de la mort. Ensuite on donnera la moralité : ainsi donc, dorénavant, ne manquez jamais de le réciter tous les jours avec beaucoup de dévotion et de confiance. Commençons dès ce soir même ; oui, disons-le tous ensemble. *Deus, in adjutorium...*

Exemple de la partie narrative pour le rosaire.

I. *Introduction.* — Celui qui a une véritable dévotion envers Marie peut être appelé bienheureux même dès cette vie, et regardé comme assuré du paradis. L'Eglise a cru pouvoir appliquer à Marie les paroles que l'Ecriture a mises dans la bouche de la Sagesse éternelle : « *Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et obtiendra son salut du Seigneur* [1]. » Mais quel est celui qui trouve Marie ? C'est celui qui l'aime et qui l'honore d'une manière spéciale. Mais parmi tous les

1. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. (*Prov.* VIII, 35.)

moyens d'honorer Marie, nous n'en connaissons pas qui lui soient plus agréables que le saint rosaire. Oh ! quelle bonne espérance de salut pour ceux qui récitent tous les jours le rosaire avec affection et persévérance ! Les livres sont remplis d'exemples d'âmes sauvées par ce moyen ; mais écoutez ce que les démons eux-mêmes ont dit une fois à la louange du rosaire, après y avoir été contraints par un ordre de S. Dominique.

II. *Le fait.* — Le P. Paciuchelli rapporte [1] qu'un jour que S. Dominique prêchait sur la dévotion du rosaire, on vit paraître un hérétique qui se trouva envahi par les démons, pour avoir dit publiquement du mal du rosaire, en vertu d'un juste châtiment de Dieu ; ce qui fit qu'on l'apporta lié, et en arrivant il criait de toutes ses forces. Alors S. Dominique commanda aux démons, au nom de Marie, de répondre à toutes les questions qu'il leur adresserait. Il leur demanda quel était le motif qui les avait engagés à s'emparer de cet homme, et quel était leur nombre. Ils répondirent qu'ils l'avaient fait à cause de l'irrévérence dont il s'était rendu coupable à l'égard de Marie, et qu'ils étaient quinze mille, à raison des quinze mystères du rosaire qu'il avait méprisés. Il leur demanda en outre si les choses qu'il avait dites lui-même dans la prédication sur le rosaire étaient vraies : alors les esprits malins se mirent à hurler, et maudirent le moment où ils étaient entrés dans ce corps, puisqu'ils étaient obligés de confesser une vérité qui blessait leurs intérêts. Ecoutez, chrétiens, dirent-ils : tout ce que notre ennemi que voici a dit de Marie et du rosaire est véritable. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient aucun pouvoir contre les serviteurs de Marie ; qu'il y avait beaucoup de personnes qui, malgré leur indignité, se sauvaient en invoquant le nom de Marie. Nous sommes forcés, dirent-ils enfin, à faire connaître, que ceux qui persévèrent dans la dévotion à Marie et au rosaire ne seront point damnés, parce que Marie leur obtiendra leur salut S. Dominique fit réciter le rosaire à tout le peuple, et à chaque *Ave Maria* nombre de démons sortaient de ce misérable comme autant de charbons ardents, jusqu'à ce que, le rosaire étant terminé, le possédé se trouvât délivré de tous les esprits infernaux. A la nouvelle de ce qui venait de se passer, beaucoup d'hérétiques revinrent à la vraie foi, et devinrent, tout le reste de leur vie, de fervents partisans de la dévotion du rosaire.

III. *Moralité.* — Vous voyez, mes chers auditeurs, quelle bonne espérance on doit avoir d'être sauvé par la protection

1. *Super angelic. salut., exerc.* III, *n.* 10.

de Marie, quand on l'honore par la récitation du rosaire. Ne manquez donc plus à l'avenir de le réciter tous les jours avec beaucoup de piété et de confiance. Vous qui avez négligé cette pieuse pratique par le passé, commencez dès ce soir à ne plus l'abandonner. Oui, disons-le, récitons-le tous ensemble dans ces jours de la mission, afin que Marie obtienne à tous les habitants de ce pays une vraie conversion. *Deus, in adjutorium...*

§ II. — DES MYSTÈRES DU ROSAIRE.

Après l'exposition du mystère, viennent la considération, la moralité et la prière. Par exemple, au PREMIER MYSTÈRE JOYEUX, on considère comment l'ange Gabriel annonça à la Sainte Vierge qu'elle devait concevoir et enfanter Notre Seigneur Jésus-Christ.

Considération. — Considérez ici, mes frères, l'amour de notre Dieu qui a bien voulu venir lui-même sur la terre et mourir pour notre salut, afin d'être à la fois notre Créateur et notre Rédempteur, et qu'ainsi, comme l'a dit S. Bernard, nos cœurs ne fussent point partagés [1].

Moralité. — Mais ensuite où est l'amour et la reconnaissance des hommes envers un Dieu si plein d'amour pour nous ?

Prière. — Prions Marie dans cette dizaine de rosaire, de nous obtenir la grâce d'aimer Dieu comme il le mérite. O Mère de mon Dieu, vous qui avez été toute pleine d'amour pour ce souverain Seigneur qui, pour nous délivrer de l'enfer, s'est fait votre Fils, obtenez-nous de Jésus Christ la grâce de l'aimer de tout notre cœur.

Au DEUXIÈME MYSTÈRE JOYEUX, on considère comment la Sainte Vierge, ayant appris que sainte Elisabeth, sa cousine, était enceinte, l'alla voir aussitôt dans sa maison, et resta trois mois auprès d'elle.

Considération. — La visite de Marie fut le salut de toute cette maison.

Moralité. — Heureuse l'âme qui reçoit la visite de Marie.

Prière. — Prions donc Notre Dame de vouloir bien visiter souvent nos âmes pendant cette mission pour qu'elles en restent sanctifiées.

Au TROISIÈME MYSTÈRE JOYEUX, on considère comment le temps de l'enfantement étant venu, Marie enfanta le Sauveur à Bethléem, au milieu de la nuit, dans une étable et le déposa dans une crèche.

Considération. — Lorsque le moment d'enfanter fut arrivé,

1. Ne corda divideremus, voluit esse nobis Creator et Redemptor...

Marie était à Bethléem ; mais elle ne trouva pas dans la ville entière une seule maison qui lui donnât l'hospitalité. Elle fut obligée de se réfugier dans une grotte qui servait d'étable à des animaux : c'est là qu'elle enfanta le Fils de Dieu.

Moralité. — Jésus a voulu faire son entrée dans ce monde comme un faible enfant, et reposer dans une crèche pour augmenter la confiance des pécheurs. Qu'il n'y ait donc personne qui désespère, etc.

Prière. — Prions donc la Sainte Vierge de nous obtenir une parfaite confiance.

Au QUATRIÈME MYSTÈRE JOYEUX, il faut considérer comment quarante jours après son enfantement, le temps de la purification légale se trouvant accompli, Marie présenta son Fils au temple et le donna à embrasser au saint vieillard Siméon.

Considération. — Marie n'avait pas besoin de se purifier, car elle était exempte de toute souillure ; mais pour obéir à la loi et par humilité, elle a voulu se purifier, et paraître impure comme les autres femmes.

Moralité. — Ainsi donc Marie, toute pure qu'elle était, n'a pas dédaigné de paraître impure et avoir besoin d'être purifiée : et vous, vous refuseriez par honte de confesser vos péchés dans cette sainte mission ?

Prière. — Priez la Vierge de vous faire surmonter toute mauvaise honte en vous confessant.

Au CINQUIÈME MYSTÈRE JOYEUX, on considère comment Marie ayant perdu son Fils, et l'ayant cherché pendant trois jours, le retrouva enfin au milieu des docteurs, et disputant avec eux. Il n'avait encore que douze ans.

Considération. — S. Joseph et la Sainte Vierge étant allés visiter le temple, et y ayant mené avec eux Jésus encore enfant, le perdirent et après l'avoir cherché bien affligés pendant trois jours, ils le retrouvèrent enfin dans le temple.

Moralité. — Marie ne perdit jamais la grâce de son Fils, elle ne perdit que sa présence, et cependant elle le chercha en versant beaucoup de larmes. Combien donc ne doit pas en verser celui qui a perdu sa grâce ? Qui le cherche ainsi, le retrouve certainement.

Prière. — Prions la Sainte Vierge de nous obtenir une véritable douleur de nos péchés.

Au PREMIER MYSTÈRE DOULOUREUX, on médite sur la souffrance de Jésus-Christ suant du sang en faisant oraison dans le jardin des Oliviers.

Considération. — Quand notre Rédempteur fut dans le jar-

din des Oliviers, il fut saisi d'une tristesse si grande, qu'il dit lui-même qu'elle suffisait pour le priver de la vie [1].

Moralité. — Je demande : qu'est-ce qui faisait le sujet de l'affliction de Jésus-Christ dans le jardin ? qu'est-ce qui lui fit répandre une sueur de sang ? Ce fut la vue de nos péchés qui lui causa une telle affliction qu'elle le réduisait à l'agonie. Unissons donc notre douleur à celle de Jésus-Christ.

Prière. — Prions la Sainte Vierge de nous obtenir cette douleur.

Au DEUXIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX, on médite sur les souffrances de Jésus flagellé dans la maison de Pilate, où il reçut, selon la révélation qu'en a eue sainte Brigitte, six mille six cent soixante-six coups.

Considération. — Cette flagellation de Jésus-Christ fut si cruelle, que son corps sacré devint comme celui d'un lépreux, c'est-à-dire qu'il n'était plus qu'une plaie de la tête aux pieds, selon ce qu'avait prédit Isaïe [2].

Moralité. — Les docteurs disent que Jésus-Christ a voulu souffrir ce grand supplice afin de satisfaire surtout pour les péchés déshonnêtes que commettent les hommes. Avez-vous bien compris, pécheurs ? ce sont vos péchés déshonnêtes qui ont flagellé Jésus-Christ. Ah ! ne le flagellez plus...

Prière. — Priez la Vierge de vous délivrer de ce vice qui remplit l'enfer, et dans vos tentations invoquez Marie...

Au TROISIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX, on médite sur les souffrances de Jésus-Christ couronné d'épines et traité en roi de comédie.

Considération. — Après que Jésus eut été flagellé, on le fit asseoir sur une pierre ; on lui mit ensuite un roseau à la main en guise de sceptre, un lambeau de pourpre sur les épaules en guise de manteau royal, enfin pour diadème une couronne d'épines qu'on enfonça dans le crâne à coups de bâton. Ensuite on se moqua de lui en lui disant : Salut, roi des Juifs [3], et on lui donna des soufflets.

Moralité. — C'est ainsi qu'agissent certains pécheurs qui se confessent, il est vrai, mais qui, à peine relevés des pieds de leur confesseur, sortent de l'église et recommencent à donner des soufflets à Jésus-Christ.

Prière. — Prions la Vierge de nous obtenir la grâce de mourir, plutôt que de commettre de nouveaux outrages envers Dieu.

Au QUATRIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX, on considère comment Jésus, après avoir été condamné à mort par Pilate, pour plus

1. Tristis est anima mea usque ad mortem. (*Matth.* XXVI, 38.) — 2. Et reputavimus eum quasi leprosum. (*Isa.* LIII, 4.) — 3. Ave, rex Judeorum.

de confusion et de douleur, vit ses épaules chargées du bois de sa croix.

Considération. — Jésus embrassa cette croix avec amour pour satisfaire pour nos péchés.

Moralité. — Il est donc juste que pour satisfaire pour les offenses que nous avons commises contre Dieu, nous acceptions les croix qu'il nous envoie.

Prière. — Prions Marie de nous obtenir la résignation et la patience dans toutes nos tribulations...

Au CINQUIÈME MYSTÈRE DOULOUREUX, on considère comment Jésus étant arrivé au Calvaire, fut dépouillé et attaché avec des clous sur une croix où il mourut pour l'amour de nous, en présence de sa mère affligée.

Considération. — Considérez la mort cruelle que le Sauveur a soufferte pour gagner notre amour.

Moralité. — Que chacun se procure une belle image de Jésus-Christ crucifié, et qu'il lui dise de temps en temps : Je vous aime, ô mon Jésus, qui êtes mort pour moi.

Prière. — Prions Marie, cette mère de douleur, de nous obtenir la grâce de nous ressouvenir souvent de l'amour que nous a porté Jésus-Christ en mourant pour nous.

Au PREMIER MYSTÈRE GLORIEUX, on considère comment Jésus-Christ, le troisième jour après sa mort, ressuscita triomphant et glorieux pour ne plus jamais mourir.

Considération. — Considérons la gloire de notre Sauveur ressuscité, triomphant du démon par sa mort et délivrant les hommes de son esclavage.

Moralité. — Quelle folie donc pour ces pécheurs qui, après avoir été délivrés par Jésus-Christ du pouvoir des démons, veulent encore se remettre sous leur esclavage pour un vil plaisir, ou pour les biens de cette terre !

Prière. — Prions Marie de nous attacher à Jésus par les liens de l'amour, en sorte que nous ne nous rendions plus les esclaves de Lucifer.

Au DEUXIÈME MYSTÈRE GLORIEUX, on considère comment Jésus-Christ, quarante jours après sa résurrection, monta au ciel en triomphe, en présence de sa sainte mère et de ses disciples.

Considération. — Avant que Jésus mourût pour nous, le ciel nous était fermé à tous ; mais par sa mort Jésus l'a ouvert pour tous ceux qui l'aiment.

Moralité. — Quelle misère ! notre Sauveur a tant souffert pour nous obtenir le paradis et ce règne bienheureux où..., et tant de pauvres fous y renoncent et se condamnent à l'enfer pour un plaisir misérable, pour un rien.

Prière. — Prions Marie de nous obtenir les lumières dont nous avons besoin pour connaître combien sont méprisables les jouissances d'ici-bas, et combien sont grandes les délices que Dieu prépare à ceux qui l'aiment en cette vie.

Dans le TROISIÈME MYSTÈRE GLORIEUX, on considère comment Jésus-Christ étant assis à la droite de son Père, envoya le Saint-Esprit dans le cénacle, où les apôtres étaient assemblés avec Marie.

Considération. — Les apôtres, avant de recevoir l'Esprit saint, étaient si faibles, si peu animés de l'esprit divin, qu'au moment de la passion de Jésus-Christ, un d'entre eux le trahit, un autre le renia, et tous l'abandonnèrent ; mais ensuite, quand le Saint-Esprit leur eut été donné, ils furent tellement embrasés d'amour, qu'ils donnèrent tous avec courage leur vie pour Jésus-Christ.

Moralité. — S. Augustin disait : Celui qui aime Dieu ne trouve rien de pénible [1] dans les croix, il s'en réjouit au contraire.

Prière. — Prions Marie de nous obtenir du Saint-Esprit le don de son divin amour, car alors toutes les souffrances de cette vie nous sembleront des douceurs.

Dans le QUATRIÈME MYSTÈRE GLORIEUX, on contemple comment Marie, douze ans après la résurrection de Jésus-Christ, quitta cette vie et fut enlevée dans les cieux par les anges.

Considération. — La mort de Marie fut pleine de calme et de consolation, parce que sa vie avait été toute sainte.

Moralité. — Il n'en sera pas ainsi de notre mort, parce que les péchés que nous aurons commis viendront nous épouvanter en ce moment-là ; mais écoutez, pour ceux qui abandonnent leur mauvaise vie et s'attachent à servir Marie, Marie, comme une bonne mère, s'occupera de leur venir en aide à ce dernier moment, et leur donnera de grandes consolations, comme l'ont expérimenté tant de ses fidèles serviteurs.

Prière. — Mettons-nous donc sous son manteau, et prenons la résolution de nous amender ; prions-la toujours de nous assister dans un tel moment.

Dans le CINQUIÈME MYSTÈRE GLORIEUX, on considère comment Marie fut couronnée par son divin Fils, et en même temps la gloire de tous les saints.

Considération. — Du moment où Dieu l'a couronnée, Marie a été en même temps constituée notre avocate : c'est ce qui a fait dire au bienheureux Amédée, qu'elle prie continuellement pour nous [2].

1. Qui amat, non laborat. — 2. Adstat beata Virgo semper interpellans pro nobis.

Moralité. — Marie prie pour tous à la vérité, mais elle prie spécialement pour ceux qui recourent souvent avec confiance à son intercession.

Prière. — Conjurons-la donc toujours avec la sainte Eglise, de prier pour nous : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis* ; et disons-lui avec S. Philippe de Néri : Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour nous.

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

Domine, doce nos orare. (*Luc.* XI, 1.)

Seigneur, apprenez-nous à prier.

Multum volet oratio justi assidua. (*Jacob.* V. 16.)

La prière assidue du juste peut beaucoup.

Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcumque petierint fiet illis a Patre meo. (*Matth.* XVIII, 19.)

Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père.

In medio Ecclesiæ laudabo te. (*Psalm.* XXI, 23.)

Je publierai vos louanges au milieu de l'assemblée.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem filii ejus. (I *Cor.* I, 9.)

Il est fidèle, le Dieu par lequel vous avez été appelé à la société de son fils.

Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. (II *Petr.* I, 10.)

Efforcez-vous d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres.

Melius est esse duos quam unum : habent enim emolumentum societatis suæ. (*Eccl.* IV, 9.)

Il vaut mieux être deux ensemble que d'être seul; car on tire avantage de la société.

Societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. (I *Joan.* I. 3.)

Que notre société soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ.

Si dixerimus quoniam societatem habemus cum eo, et in tenebris ambulamus, mentimur, et veritatem non facimus. (I *Joan.* I, 6.)

Si nous disons que nous avons société avec Jésus-Christ tout en marchant dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité.

Videte vocationem vestram. (I *Cor.* I, 26.)

Considérez à quelle fin vous avez été appelés.

Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma. (*Proverb.* XVIII, 19.)

Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville forte.

Oremus simul et pro nobis, ut Deus nobis aperiat ostium sermonis, ad loquendum mysterium Christi. (*Coloss.* IV, 3.)

Prions de concert et pour nous, afin que Dieu nous ouvre une entrée pour prêcher la parole et annoncer le mystère de Jésus-Christ.

Benedicta es tu a Domino Deo excelso præ omnibus mulieribus super terram, quia nomen tuum ita magnificatum est ut non recedat laus tua de ore hominum. (*Judith.* XIII, 23, 25.)

Vous êtes bénie de votre Dieu dans toute la terre plus que toutes les femmes, parce que votre nom est devenu tellement célèbre parmi tous les peuples, qu'ils ne cesseront jamais de vous louer.

Recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem. (*Hebr.* XII, 3.)

Pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs qui se sont élevés contre lui.

Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. (*Offic. B. Virginis.*)

Réjouissez-vous, Vierge Marie, parce que vous avez seule étouffé toutes les hérésies qui se sont élevées dans le monde.

PENSÉES ET PASSAGES DES SS. PÈRES

Qui recte novit orare, recte novit vivere. (S. Augustinus, *in Psalm.* CXVIII.)

Celui qui sait l'art de bien prier, sait l'art de bien vivre.

Impossibile est preces multorum non exaudiri. (S. Ambrosius, *in Epist. ad Rom.*)

Il ne se peut faire que Dieu n'exauce les prières de plusieurs unis ensemble.

Orationis instantia exauditur. (S. Hieronymus, *ad Damasum.*)

L'instante prière qu'on fait à Dieu est toujours exaucée.

Oratio fervidam mentem requirit. (S. Chrys. Hom. 39 *ad popul. Antioch.*)

La prière doit nécessairement être faite avec ferveur.

Oratio sit brevis et crebra. (Id. *de fide Annæ.*)

Que la prière soit courte, mais fréquente.

Orare, commune opus angelorum et hominum. (Id. Hom. *de orando Deo.*)

L'exercice de la prière est commun aux anges et aux hommes.

Oratio et meditatio sibi invicem copulantur; et per orationem illuminatur meditatio. (S. Bernardus, homil. *de duob. Discip.*)

Oratio cordis est, non labiorum. (Id. *ad Sororem.*)

Oratio sit communis et publica. (S. Cypr. *de Lapsis.*)

Preces justorum plus valent quam arma. (S. Chrys. *de orando Deo.*)

Orans et non attendens, clamans tacet. (S. Greg. hom. 37 *in Ev.*)

Inventa Maria invenitur omne bonum. (Idiota.)

Quemadmodum continua respiratio non solum est signum vitæ, sed etiam causa; sic sanctissimum Mariæ nomen quod in Dei servorum ore versatur, simul argumentum est quod vera vita vivant, simul etiam hanc ipsam vitam efficit et conservat. (S. Germanus Constantin. serm. *in Ord. de Deip. Var.*)

Aptissima arma oratio est, thesaurus certe perpetuus, divitiæ inexaustæ. (S. Chrys. homil. 30 *de Genes.*)

Coimus in cœtum et congregationem, ut ad Deum, quasi manu facta precationibus misericordiam ambiamus orantes; hæc Deo grata vis est. (Tertull. *Apolog.* 29.)

Regina omnium orationum. (Sic Rosarium vocat B. Alanus, *in compendio Psalterii Mariani.*)

La prière et la méditation sont étroitement liées ensemble: la prière est comme le flambeau dont la méditation reçoit la lumière.

La prière est l'ouvrage du cœur, et non pas des lèvres seulement.

Que la prière se fasse en public et en commun.

Les prières des justes sont plus puissantes que les armes des conquérants.

Celui qui prie sans attention, se tait en criant bien haut.

En trouvant Marie, on a trouvé tout bien.

Comme la respiration n'est pas seulement un signe de vie, mais encore la cause de la vie même; de même le saint nom de Marie, que ses véritables serviteurs ont sans cesse à la bouche, est une preuve qu'ils vivent de la véritable vie, et en même temps donne et conserve cette vie.

La prière est un bouclier contre les traits de l'ennemi; un trésor infini, un fonds inépuisable de richesses.

Nous nous assemblons et joignons nos forces ensemble, pour faire violence à la miséricorde de Dieu par nos prières persuadé que cela ne peut lui être qu'agréable.

Le Rosaire est la reine de toutes les prières.

FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. — PETITES INSTRUCTIONS

N. B. — Pour l'historique du Mystère, lire, au tome II, les chapitres IV et V (pages 105 et suiv.), et pour la notion liturgique le § XIV, (pages 326 et suiv.) du chapitre VI du tome IV.

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Par MANGIN, Vicaire général de Langres.)

SOMMAIRE. — I. Nous devons nous donner à Dieu à l'exemple de Marie, et nous consacrer à lui dès notre jeunesse. — II. Comment et de quelle manière nous devons nous consacrer à Dieu.

Omnis gloria filiæ regis ab intus.
Toute la gloire de la fille du Roi vient de son cœur. (*Ps.* XLIV, 14.)

Le mystère que nous célébrons aujourd'hui, n'est pas du nombre de ces mystères éclatants qui jettent la surprise et l'admiration. Tout ce qu'il a de grand et d'élevé, ne paraît tel qu'aux yeux de Dieu; et c'est dans cette solennité, plus qu'en toute autre, que nous devons dire, que toute la gloire de la fille du Roi, vient de son cœur, *omnis gloria filiæ Regis ab intus*. En effet, dans le mystère de l'Annonciation, on voit un ange député du Ciel pour la plus célèbre ambassade qui fut jamais, et pour le sujet le plus important. Dans le mystère de la Purification, le vénérable Siméon et Anne la Prophétesse, relèvent le sacrifice que fait Marie, et tout Israël est attentif aux grandes choses qui sont dites à la louange de la Mère et du Fils; mais ici tout se passe sans bruit, tout y est sans appareil et sans éclat, une fille de trois ans est conduite par son père et par sa mère au temple de Jérusalem, selon le vœu qu'ils en avaient fait. Elle fait elle-même son offrande, et, par une oblation volontaire, elle ratifie celle de ses parents. Voilà tout ce que les sens rencontrent dans cette fête, en voilà tout l'extérieur et tout le dehors, mais si nous avions les yeux assez perçants, que de merveilles n'y découvririons-nous pas? C'est alors que frappés d'une telle surprise, nous confesserions que toute la gloire de la fille du Roi vient du dedans, *omnis gloria filiæ regis ab intus*. Néanmoins sur le grand nombre d'instructions que nous fournit ce mystère, nous ne nous arrêterons qu'à celui-ci qui est que nous devons nous donner à Dieu à l'exemple de Marie, et nous consacrer à lui dès notre jeunesse. C'est un devoir; pourquoi, et quels en sont les motifs? c'est à quoi nous nous attacherons dans la pre-

mière partie de ce discours; si nous le devons, comment faut-il le faire, c'est-à-dire de quelle manière devons-nous nous consacrer à Dieu ? Ce sera le sujet de la seconde, et ce qui doit fixer toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi devons-nous nous donner à Dieu de bonne heure et comme Marie lui consacrer notre jeunesse ? Par raison de nécessité et par raison de bienséance. Je dis par raison de nécessité, écoutons S. Augustin, *o juvenes*, s'écrie ce grand saint, à la vue de tous les écueils dont ils sont environnés, *ô juvenes, flos ætatis, periculum mentis*, ô jeunesse, vous êtes la fleur de la vie, mais vous en êtes aussi l'écueil le plus dangereux; on vous appelle l'âge des plaisirs, mais si l'on n'y prend garde, vous serez une source bien funeste de larmes et de douleurs pour tous les âges qui vous suivront.

Que ceux-là sont heureux, chrétiens, qui peuvent éviter un si grand péril ? Que ne faudrait-il pas faire pour s'épargner les regrets et la confusion que cause à un homme raisonnable le souvenir d'une jeunesse imprudente et libertine ! Mais quel moyen de le faire, si ce n'est de nous donner à Dieu dès nos premières années ? Comment résister à tant de tentations, à cet attrait du péché qui est si fort et si vif dans les jeunes gens ? Comment, avec si peu de lumière, si peu d'expérience, et tant de faiblesses, un jeune homme se tirera-t-il d'un nombre infini de pièges, de mille et mille occasions, à quoi son âge l'expose, si ce n'est par le secours d'une grande piété, par une fervente prière, par l'usage fréquent des sacrements, par la lecture des livres saints, par la fréquentation des gens de bien, en un mot par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes ? Par quelle voie, dit le prophète David, une jeune personne pourra-t-elle prévenir les horribles égarements, à quoi la jeunesse est si sujette, *in quo corigit adolescentior viam suam?* il répond : Seigneur, je ne vois pas d'autre expédient que de s'attacher sérieusement à l'observation de votre sainte loi *in custodiendo sermones tuos.*

D'ailleurs l'âge de la jeunesse est la règle de tous les autres, quand on a commencé de si bonne heure à mal vivre, on a bien de la peine à devenir plus sage en devenant homme. Car en premier lieu, on fait durer cette jeunesse le plus tard qu'on peut, ce n'est que bien tard qu'on se persuade qu'elle est passée, on croit qu'on est jeune à quarante ans, et pour le faire croire à tout le monde, hélas, que ne fait-on pas ? Vous le savez mieux que moi. On sent bien que cette vie agréable où l'on s'est engagé n'est pas une vie selon l'Evangile, que ce n'est pas le chemin que les saints ont tenu pour aller au

ciel. On songe quelquefois à se réformer, on médite une retraite, mais on ne croit jamais que le temps de cette retraite soit venu. On se sent encore du feu et de la vigueur, la moindre affaire est un grand obstacle à ce dessein, et il en survient toujours de nouvelles, en un mot, on entend quelquefois parler de ces beaux projets après la mort des personnes, mais on en voit rarement l'exécution.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la force des habitudes. Chacun sait assez qu'elles imposent une espèce de nécessité, et vous n'ignorez pas que celles qu'on contracte dans la jeunesse, sont d'autant plus fortes qu'elles se sont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire avec Clément d'Alexandrie, que la jeunesse est en nous comme la mamelle et la nourrice de tous les âges, *est in nobis uber ætatis ipsa juventus.* Quelle pitié de voir des personnes vénérables par leur âge, se rendre encore méprisables par mille faiblesses, conserver des passions en une saison où elles sont non seulement criminelles, mais encore ridicules. A cet âge qui est l'âge de la sagesse, où tout devrait être calme, où la raison devrait régner dans une profonde paix, à cet âge, dis-je, être encore jeune, encore l'esclave, le jouet de ses passions, avoir encore à lutter contre une chair sèche et glacée ! il semble que la nature même en ait horreur. Quelle honte ! quelle misère ! quelle suite funeste d'une jeunesse déréglée !

Il n'en sera pas de même, dit S. Augustin, de celui qui dès sa jeunesse aura porté le joug du Seigneur. Au contraire, il vivra sans inquiétude, fort éloigné du bruit qu'excitent les passions révoltées ; il jouira dans un doux silence du fruit de ses premiers soins, n'ayant plus rien à démêler avec le corps, ne trouvant plus rien qui lui résiste, *sedebit singulariter remotus a strepitu interpellantium passionem, etc.* Voilà, chrétiens, ce qui me fait dire que plus on est jeune, plus il y a de nécessité d'embrasser l'exercice de la vertu, parce que plus on est jeune, plus on est faible, plus on a besoin de secours contre la tentation ; et plus on est jeune, plus on est susceptible de ces mauvaises habitudes, qu'on ne peut arracher qu'avec la vie ; de sorte que si l'on craint véritablement de tomber dans la dépravation, quand même on ne voudrait l'éviter qu'aux derniers jours de la vie, il faut nécessairement se hâter de prendre le parti de la piété. Mais outre la nécessité qu'il y a de se consacrer à Dieu de bonne heure, je dis que nous le devons encore par bienséance.

Il n'est pas surprenant que le malheureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux et quelques épis de blé, c'étaient là toutes les richesses des hommes en ce premier âge du monde ; mais de ne prendre pour cette action de religion que le rebut

de son troupeau et de sa moisson, n'est-il pas visible que c'était outrager Dieu, et qu'il méritait bien toutes les malédictions que son avarice lui attira? Vous en convenez sans doute, chrétiens ; mais prenez garde que vous ne vous condamniez en le condamnant, si, n'ayant autre chose à lui donner que vous-mêmes, vous attendez de le faire que votre corps soit usé ou corrompu de débauches. Il n'est pas moins surprenant qu'après avoir donné au monde, l'ennemi de Jésus-Christ, la fleur de la vie et des années, un homme ait la hardiesse de s'offrir à son Créateur, en un état où il n'oserait se présenter à personne, en une saison où il commence à être le rebut, et souvent même la risée du monde. De dire que par un dessein formé dès la première jeunesse, dans le temps qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait destiné à Dieu le dernier âge, qu'on lui ait réservé le pire, qu'on ait cru qu'il serait encore trop heureux d'avoir le refus de ses ennemis, est-ce là entendre les règles de l'honnêteté? Est-ce reconnaître le Seigneur pour le premier, le plus excellent de tous les êtres? Est-ce là ce qu'on appelle religion? Peut-on outrager Dieu plus cruellement qu'en l'honorant de la sorte?

Car enfin, chrétiens, mes frères, qu'avez-vous reçu de Dieu? La vie tout entière est un trésor que vous tenez de sa libéralité, et cependant vous ne lui en réservez qu'une petite partie, et celle de toutes que vous estimez le moins. Il est mort pour vous en la fleur de ses années, à l'âge de trente-trois ans, et vous ne commencerez qu'à soixante à vivre pour lui? Il vous donne son corps non seulement vivant, mais encore immortel et glorieux dans l'Eucharistie, et vous osez lui offrir un corps languissant et épuisé, vous osez lui présenter un cadavre ; mon Dieu, quelle dureté, quelle ingratitude!

Voulez-vous donc savoir ce que la bienséance demanderait qu'on offrît à Dieu? Voyez le choix que Dieu fait lui-même de ce qu'il désire qu'on lui présente. Dans l'ancienne loi, il demande les prémices de chaque chose : ce serait profaner ses autels, que de les charger de fruits de l'arrière-saison. Dans la loi de grâce, lorsque Dieu destine quelqu'un à une grande sainteté, qu'il en veut faire son favori, il le prend ordinairement dans une grande jeunesse, comme S. Jean l'Evangéliste, il le prévient même dès l'enfance de grâces extraordinaires, comme on le peut voir dans la vie de la plupart des grands saints. Je sais que S. Augustin et sainte Madeleine, après avoir beaucoup aimé le monde, n'ont pas laissé d'être fort chéris de Dieu. Mais ces exemples, outre qu'ils sont extrêmement rares, ne favorisent pas trop la paresse ni les délais des mauvais chrétiens. S. Augustin n'avait que trente et un ans quand il commença sa pénitence. Et si les historiens

ne se trompent pas dans leurs conjectures, Madeleine était encore plus jeune lorsqu'elle renonça à la vanité.

Ce n'est pas que je veuille dire que dans un âge plus avancé, on ne puisse pas absolument se consacrer au service du Seigneur ; mais je dis que quand nous serions assurés de le faire, ce qui est fort incertain, cela se ferait alors avec beaucoup moins de bienséance, et, par conséquent, avec beaucoup de confusion pour nous. Au contraire, qui peut exprimer la joie et la douce confiance d'une jeune personne qui peut dire tous les jours en s'offrant à Dieu : « Seigneur, » je suis tout à vous, je vous donne mon cœur, je vous donne » mon esprit et mon âme, c'est bien peu de chose pour un si » grand Maître ; mais enfin c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce » que vous m'avez donné. Que n'ai-je mille vies pour vous les » consacrer toutes ? Je n'en ai qu'une, mais j'espère qu'elle » sera toute pour vous ; en voilà déjà la plus belle partie que » je vous offre, et je vous supplie de tout mon cœur de me » faire mourir dès ce moment, si vous prévoyez que, dans la » suite, je doive employer un seul jour à quelque autre chose » qu'à vous servir. »

N'est-il pas vrai, chrétiens, que cette offrande se fait avec plus de plaisir que l'autre, parce qu'on sent bien qu'elle est plus de bienséance, et qu'elle est en quelque sorte digne de Dieu. C'en est donc assez pour conclure que cette offrande, cette consécration de notre part doit être regardée comme un devoir, mais comment doit-elle se faire, et comment Marie nous sert-elle de modèle en cela, c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de cette exhortation.

SECONDE PARTIE.

Que disons-nous, chrétiens, quand nous disons que Marie, cette Vierge sainte, est aujourd'hui présentée au temple ? Nous disons que celle qui est le temple de la Divinité, est aujourd'hui solennellement consacrée, que celle qui est l'arche sainte, dont l'ancienne n'était que la figure, entre dans le Sanctuaire, que l'Autel animé sur lequel un Dieu doit être un jour offert en holocauste, va être disposé à cet usage dans les flammes de la charité, et par les parfums de toutes les vertus. Nous disons qu'étant la Fille aînée du Père éternel, elle va se jeter avec autant de marques de respect entre ses bras, pour n'avoir plus ni père ni mère sur la terre ; que la Mère du Verbe divin va se rendre digne de l'être doublement, en faisant l'office de sa très humble servante ; que l'Epouse du Saint-Esprit vient pour contracter cette divine alliance pour laquelle elle a été destinée, en faisant vœu de garder éternellement la virginité de son corps et de son âme. Nous di-

sons que Marie, en se présentant à Dieu, lui fait un présent digne de lui et apprend aux hommes la manière d'honorer comme il faut cette majesté infinie, par une oblation pure, volontaire et parfaite de soi-même.

Dans tout ceci, il y a bien des choses à admirer ; mais si vous demandez, mes frères, ce en quoi nous pouvons imiter cette Vierge sainte dans le mystère de sa Présentation au temple, je vous répondrai que c'est en nous donnant promptement et entièrement à Dieu. Je dis promptement : car comme le fonds et le sujet principal du mystère que l'Eglise solennise en ce jour, est le sacrifice que Marie fit d'elle-même autrefois au Seigneur, aussitôt qu'elle le put, et dès ses plus tendres années, arrêtons-nous, mes frères, surtout à cet exemple de piété et de religion qu'elle nous donne. Si nous sommes assez heureux pour la suivre, cette seule instruction qu'elle nous fait se répandra sur toutes les actions de notre vie, et nous découvrira la voie, non seulement la plus sûre, mais encore la plus douce, la plus facile pour arriver au bonheur éternel, et cette seule démarche nous mettra en état de nous instruire de nos devoirs et des obligations qu'il nous faut nécessairement remplir pour faire notre salut. C'est à l'exemple de Marie de commencer de bonne heure à servir Dieu. Mais hélas, qu'il faudrait de temps pour le persuader à ceux qui sont en état de profiter de cet exemple, que Marie leur donne, et à l'égard de ceux qui sont plus avancés en âge, que de puissants motifs pour réparer le temps perdu hors du service d'un si grand Maître? Car dès là que nous sommes chrétiens, pouvons-nous ignorer que nous ne sommes au monde que pour y servir Dieu, c'est-à-dire, pour le connaître, pour l'aimer, pour l'honorer, puisque c'est la fin pour laquelle nous avons reçu l'être : mais je puis ajouter que c'est cette fin que nous oublions le plus tôt, et qu'à force de différer, les uns ne commencent jamais, d'autres voudraient commencer lorsqu'il n'est plus temps. Les autres ne commencent qu'après avoir été longtemps au service du monde : lassés enfin de se voir en butte à ses mépris, ils cherchent auprès de Dieu l'estime et la considération qu'ils n'ont point trouvées dans le siècle, au lieu que Marie porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse la plus tendre.

En effet, Marie dès l'âge de trois ans se retire dans le temple pour fuir la compagnie des hommes, et ne s'entretenir que de Dieu. Spectacle digne du Ciel et de la terre, des anges et des hommes, de voir un enfant si jeune se séparer avec tant de générosité, et se consacrer à Dieu avec tant de zèle, donner à la piété solide, à un état de perfection, un âge destiné aux amusements de l'enfance, renoncer au monde avant

que de le connaître, et se précautionner contre la maladie avant que d'en avoir ressenti les traits. Et nous, chrétiens, conçus dans l'iniquité, enfantés dans le péché, affaiblis par la concupiscence ; nous qui portons la grâce dans des vaisseaux fragiles, sujets à se briser en toutes rencontres, comme dit l'Apôtre, bien loin de rechercher la retraite dès nos jeunes années, pour conserver la grâce du baptême, nous nous répandons presque dès la naissance dans le commerce du monde, dans les divertissements profanes, et dans les occasions les plus dangereuses du péché. Au lieu de consacrer à Dieu les premiers de nos jours et les premiers mouvements d'une volonté naissante à l'exemple de Marie, on les consacre au monde, comme si on ne naissait que pour le monde. Que dirons-nous de ceux dont toute la vie se passe dans un reflux continuel de passions inutiles et criminelles ? l'enfance dans la bagatelle, la jeunesse dans la débauche, l'âge viril dans le tumulte des affaires, l'extrémité de la vie à se donner à Dieu ? Après cela, ne vous étonnez pas, si, après avoir été lavés dans le baptême, nous contractons de nouvelles souillures. Nés dans le péché, en sommes-nous plus circonspects ? Imitons-nous la très sainte Vierge conçue et née dans l'innocence ? Délivrée des dangers du péché dès son enfance, elle ferme son cœur au monde pour ne l'ouvrir qu'à Dieu, et plus elle est impeccable, plus elle évite les occasions du péché, toujours vigilante et attentive à ses voies, menant une vie solitaire et mortifiée. Et nous pécheurs, nous épancherons nos cœurs dans tout ce que le monde a de plus dangereux, coulant même une vie sans contrainte dans le libertinage ? Non certainement, ce n'est pas ainsi que nous prendrons le chemin d'imiter l'exemple que Marie nous donne aujourd'hui. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est que si nous n'avons pas eu le bonheur qu'elle a eu de se consacrer à Dieu dès ses plus tendres années, ne différons du moins pas davantage ; suivons Marie dans le temple, mettons nos cœurs entre ses mains, afin qu'elle les offre avec le sien. Faisons-le non seulement promptement, mais entièrement ; je veux dire, donnons-le sans réserve, sans partage et sans aucune exception comme elle l'a fait. Acceptons de grand cœur l'état, la condition, l'emploi et le genre de vie qu'il lui plaira de nous prescrire, marquant par là une parfaite et entière soumission à sa volonté.

Le temps que Marie resta dans le temple, est une seconde instruction pour nous, non moins importante que la première. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est ce que l'Evangile rapporte du Fils de Dieu même durant son enfance, savoir, qu'elle croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, en devenant tous les jours plus sainte

et plus parfaite. Cela nous apprend que l'étude de notre perfection est la plus digne occupation que nous puissions avoir. Notre bonheur en dépend, et la perfection que nous aurons acquise ici-bas, sera la mesure de la félicité que nous aurons dans le Ciel. Tout le reste n'est rien, et le temps que nous employons à toute autre chose, est un temps perdu pour l'éternité.

Ainsi, mes frères, ne balançons pas un seul moment, honorons la Présentation de Marie, en nous consacrant avec elle au souverain Maître, pour rendre nos hommages comme elle à la Majesté du Tout-Puissant. Les anges, spectateurs de notre consécration, s'en réjouiront, et ils s'écrieront de nous comme au sujet de leur Reine, *quam pulchri sunt gressus tui, filia principis*; qu'il est beau de voir unir le sacrifice de la Mère avec le sacrifice de ses enfants, de voir Marie se présenter à Dieu avec une troupe de fidèles de tout sexe! Présentons-nous avec Marie, et que notre oblation, unie au mérite de l'oblation de Marie, soit reçue en odeur de suavité. Entrons dans une confusion salutaire de nos infidélités aux devoirs de notre état et à la sainteté de notre consécration. Cette fête doit être pour nous une occasion de renouveler les premiers vœux que nous avons formés. Le baptême est en effet la plus religieuse et la plus indispensable consécration. Car un chrétien est un religieux de la Religion de Jésus-Christ, seul instituteur et fondateur de l'Ordre des chrétiens. L'Eglise est comme son cloître, l'Evangile sa règle, Jésus-Christ est son habit, puisque S. Paul veut que nous en soyons toujours revêtus. Le baptême est sa profession; les vœux qu'il y fait, c'est d'adhérer à Jésus-Christ même, le vrai Temple de la Divinité, en qui nous sommes tous entrés, incorporés et sanctifiés par le baptême. Renouvelons donc aujourd'hui comme Marie, et avec elle, la profession solennelle par laquelle nous nous sommes voués et consacrés à notre Dieu dans notre baptême, comme parle le Catéchisme du Concile de Trente, et travaillons à nous rendre fidèles à ce vœu primitif, essentiel et capital, et le plus grand de tous, selon l'expression de S. Augustin, ne perdant jamais de vue avec quelle fidélité Marie a rempli les devoirs de sa consécration, afin qu'après avoir suivi exactement son exemple en ce point, nous puissions participer à la même récompense, et être couronnés avec elle dans le ciel. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

(A DES RELIGIEUSES)

(Méditation du P. GENTIL, S. J.)

MARIE PRÉSENTÉE A DIEU DANS LE TEMPLE

MODÈLE DES VIERGES CONSACRÉES A DIEU DANS LA VIE RELIGIEUSE

Audi filia, et vide, et inclina aurem tuam ; et obliviscere populum tuum, et domum Patris tui : et concupiscet rex decorem tuum.

Ecoutez, ma fille, et considérez et obéissez à ma voix ; oubliez votre peuple, et la maison de votre père, et le Roi sera jaloux de votre beauté. (*Ps.* XLIV, 11, 12.)

I. — C'est une tradition aussi ancienne que l'Eglise, et autorisée par le sentiment des SS. Pères, que Marie dès l'âge de trois ans fut présentée au Seigneur dans le temple de Jérusalem, et que, suivant l'attrait intérieur de la grâce, elle s'y consacra à Dieu par un vœu solennel de virginité perpétuelle. Le sacrifice de cette vierge n'a rien que de grand, et tout en rehausse le prix et le mérite.

1° Dieu est la personne à qui ce sacrifice est offert ; 2° Marie est la victime et le prêtre, qui, se sacrifiant elle-même, offre à Dieu ce qui était alors de plus grand et de plus précieux au monde ; 3° elle offre par cette seule action une Fille au Père éternel, une Mère au Fils de Dieu, une Epouse au Saint-Esprit, une reine aux anges, une avocate aux pécheurs, une médiatrice à tous les hommes. Quel sacrifice ! quelle victime ! quel sacrificateur ! Que cette offrande, ô mon Dieu, était digne de vous ! Le monde depuis sa naissance avait-il jamais vu un si beau présent et une si sainte victime ? Quelle gloire pour Marie, d'avoir la première appris à une infinité de vierges le moyen de s'élever au-dessus de la faiblesse de leur sexe, d'imiter la pureté des anges qui sont de purs esprits, et de surpasser leur vertu, conservant dans des vases extrêmement fragiles un si précieux trésor ! Quelle honte pour moi, ô mon Dieu, si je ne suis pas semblable à cet excellent modèle, sur lequel je suis obligée de me former.

Une vierge consacrée à Dieu a fait le même sacrifice que Marie ; trois sortes de vie ont fait la matière du sacrifice qu'elle offrit à Dieu le jour de sa présentation : 1° une vie civile, 2° une vie naturelle, 3° une vie raisonnable. La vie civile consiste dans la société et dans le commerce que l'on peut avoir avec le monde ; la vie naturelle consiste dans les alliances que l'on peut contracter dans le monde ; la vie rai-

sonnable consiste dans l'usage de notre liberté, suivant les désirs et les penchants de notre cœur.

Or Marie étant issue de la famille royale de David, étant fille unique, étant ornée d'une rare et charmante beauté, quels avantages ne pouvait-elle pas espérer du monde ? mais par une seule offrande elle sacrifie toutes ces grandes espérances ; elle se cache et s'éteint aux yeux des hommes, pour ne se montrer et n'éclater qu'aux yeux de Dieu ; elle se sépare et s'éloigne de ses parents pour s'approcher plus près de Dieu, et pour s'unir plus étroitement à lui ; elle fait vœu de virginité dans un temps où l'espérance de voir naître le Messie de son sang, rendait méprisables, parmi les juifs, les femmes qui n'avaient point de postérité ; elle lui sacrifie sa liberté, reconnaissant par ce grand sacrifice le pouvoir et le souverain domaine de Dieu sur elle. Voilà, ô mon Dieu, un parfait modèle de ce que je devrais être, et de ce que je ne suis pas ! Je suis entrée dans votre maison avec des holocaustes ; j'ai moi-même été le prêtre et la victime, me consacrant à vous par les vœux de religion que j'ai faits, à l'exemple de votre très sainte Mère : j'ai les mêmes engagements et les mêmes obligations ; mais puis-je dire ce que dit cette sainte Vierge entrant dans le temple ? Seigneur, vous n'avez point voulu d'holocaustes ni d'oblations ; la chair et le sang des taureaux n'ont pu vous être agréables, mais vous m'avez formé un corps, et vous m'avez donné un esprit ; me voici, Seigneur, je viens faire vôtre volonté.

Car, hélas, quelle est mon obéissance, quel est mon sacrifice ! Laissant le monde, n'en ai-je point apporté l'esprit dans la vie religieuse ? Rompant les liens de la chair et du sang qui m'unissaient étroitement à un père et à une mère pour être toute à vous, n'ai-je pas fait d'autres liaisons qui me séparent de vous ? morte au monde et ensevelie dans le cloître avec vous, ne cherchai-je point à me produire dans le monde, ou à briller dans les visites que je reçois ? Si je vous ai tout sacrifié, pourquoi sacrifiai-je tant de choses tous les jours au monde, à mes amis, à mes sens, à mes inclinations ? Hélas ! que j'ai déshonoré ma profession. Mais puisque je suis morte au monde, et que je dois mourir à moi-même, je ne vivrai plus que pour vous.

Angelos vero, qui non servaverunt suum principatum, sed dereliquerunt suum domicilium, in judicium magnæ diei vinculis æternis sub caligine reservavit.

Les anges, qui ne conservèrent pas leur première dignité, ont été liés de chaînes éternelles, et ont été réservés dans l'obscurité des ténèbres pour le jugement du grand jour. (*S. Jud.* 1, 6.)

Melius est non vovere, quam non reddere.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus grand que le vœu de religion, il vaudrait pourtant mieux n'avoir jamais fait ce vœu que de ne le point garder.

II. — Ne détournez pas les yeux de dessus le sacrifice de Marie dont les circonstances sont encore pour vous un excellent modèle. 1° Elle fut présentée au temple dès l'âge de trois ans, offrant au Seigneur la fleur de ses années, et les plus beaux jours de sa vie. 2° Elle se consacra à lui par un vœu perpétuel et indissoluble, surpassant le zèle et la piété de Samuel, que sa mère ne consacra à Dieu que pour un temps. 3° Elle lui consacra tout ce qu'elle avait de plus précieux et sans exception, bien éloignée en cela de la conduite de Saül, qui se réserva les plus riches dépouilles des Amalécites. *O fille du Prince!* ô reine du ciel et de la terre[1]!

Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis! (*Cant.* VII.)
Que vos premiers pas sont beaux, et que vos premières démarches sont glorieuses!

Peut-on offrir à Dieu un présent plus beau qu'une âme pure et innocente? ô qu'un cœur, que la contagion du monde n'a point flétri, est agréable aux yeux du Seigneur! heureuses les vierges, qui peuvent dire avec le patriarche Jacob, et le prophète royal : *Seigneur, vous êtes le Dieu qui dès mon enfance, m'avez porté entre vos bras ; vous êtes mon sort, mon héritage, mon Dieu et mon tout!* (*Psal.* XV)

C'est ce que Marie a pu dire, et c'est aussi ce que je dois dire. Mon cœur appartient tout entier à Dieu seul. 1° Il l'a formé. 2° Il l'a racheté. 3° Je le lui ai consacré. Dieu est trop grand et mon cœur est trop petit pour le partager, il veut tout ou rien : je ne puis plaire à Dieu et au monde tout à la fois. Ai-je donc droit de croire que le sacrifice que je lui ai fait de moi-même, a été agréable à ses yeux? Au lieu de lui avoir consacré la plus pure fleur de ma vie, et les prémices de mes années, n'ai-je pas imité Caïn, qui offrit le pire de son troupeau? On dit de lui, qu'*il offrait bien, mais qu'il partageait mal ;* il offrait bien, parce qu'il sacrifiait à Dieu ; il partageait mal, parce que c'est une injustice de partager avec Dieu. Et si l'on partage avec lui, c'est une impiété de lui offrir le pire. N'a-t-on pas droit de me faire les mêmes plaintes? n'ai-je pas sacrifié à Dieu les restes du monde, de la vanité, du plaisir? ne lui ai-je pas offert un cœur, un esprit, un corps, gâtés et corrompus par le désordre de mes passions? Prévenue de sa grâce, je me suis consacrée à lui dès ma plus tendre jeunesse ; si j'ai quitté le monde avant que d'en avoir connu la malice et senti la corruption, la suite de ma vie a-t-elle répondu à de si heureux commencements? les dons que je lui ai offerts, n'ont-ils pas été suivis d'un sacrilège repentir? Ne lui ai-je point ôté ce que je

1. Regina regnorum. (RUPERT, *in* IV *Cant.*)

lui avais donné, pour me rendre à moi-même, ou pour me livrer au monde et au plaisir? Si je vivais dans le siècle, serais-je bien différente de ce que je suis dans la vie religieuse? Si j'avais fait vœu de ne rien refuser à mes sens et à mon amour-propre, mènerais-je une vie plus sensuelle que celle que je mène? Si je n'ai pas commis de si grandes infidélités, puis-je me flatter qu'il n'y a point eu de larcin dans mon sacrifice? Mon cœur n'a-t-il pas imité le cœur avare de Saül? ne s'est-il pas réservé quelque reste des dépouilles des Amalécites? Rien du monde profane, que je lui ai sacrifié, ne vit-il plus en moi? Ah! Seigneur, gravez à jamais sur mon cœur ces deux belles vérités, qui doivent expier le passé, sanctifier le présent et régler l'avenir : 1° que l'on ne peut commencer trop tôt d'être à Dieu : 2° Que l'on ne peut sans injustice cesser d'être à Dieu, après qu'on s'est consacré à lui.

Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.

Il est avantageux à l'homme d'avoir porté dès sa jeunesse le joug du Seigneur. (*Thren.* III.)

Quid potest habere laudis, si effœtum corpus voluptatibus, et jam senectutis frigore gelidum ad sera devotionis officia, deposito jam juventutis flore, convertat?

Quelle louange pourrez-vous espérer si, après avoir consumé les plus beaux jours de votre vie dans la mollesse et dans le plaisir, vous n'offrez à Dieu qu'un corps usé, avec une vieillesse languissante et corrompue par le vice? (S. Ambr. serm. XIX *in Psalm.* CXVIII.)

III. — Considérez avec quelle fidélité Marie garda toute sa vie ce qu'elle voua dès l'âge de trois ans: 1° Le constant amour qu'elle avait pour son Créateur ; 2° le vrai et solide plaisir qu'elle se faisait d'en dépendre ; 3° le désir ardent d'être toute à lui, furent les liens, qui attachèrent pour jamais son cœur avec le sien. Auguste temple de Jérusalem, autels sacrés au pied desquels on a si souvent admiré cette jeune Vierge, levant ses mains pures et innocentes au ciel, et répandant son cœur en la présence du Dieu vivant, vous fûtes témoins du sacrifice qu'elle fit d'elle-même dès le premier jour de sa Présentation! mais combien de fois l'a-t-elle renouvelé en secret? Combien de vertus vous a-t-elle dérobées, les pratiquant dans le silence? avec quelle ferveur et quelle constance n'a-t-elle pas servi son Seigneur et son Dieu ? Que vous êtes heureuse, ô très sainte Vierge, de pouvoir dire avec la chaste épouse des cantiques : *J'ai toujours été fidèle à mon Epoux. J'ai gardé à mon bien-aimé les fruits nouveaux aussi bien que les anciens.* O qu'il est beau d'avoir consacré à Dieu les prémices de sa pureté dès son enfance! O qu'il est glorieux d'en avoir conservé la fleur jusqu'à la mort!

Les vœux de religion que fait une vierge en se consacrant à Dieu, sont des chaînes d'amour, qui pour jamais l'attachent à son Créateur; et la grâce est le lien céleste par lequel le cœur de Dieu est uni avec le cœur d'une vierge : malheur à la créature *qui séparera ce que Dieu a si étroitement uni*. La fidélité fait toute la gloire des personnes qui, au pied des autels, se sont promis une foi mutuelle ; cette même loi est pour les épouses de Jésus-Christ, aussi bien que pour les femmes du monde.

Mais que de vicissitudes, que d'inconstances, que d'infidélités, que de changements ! Que ma vie est inégale ! que mon cœur et mon esprit sont volages ! Ah ! Seigneur, je vous sers un jour avec ferveur; un jour après, je n'ai que de la tiédeur pour vous; j'étais toute à vous, lorsque je me consacrai à votre service, et je suis devenue toute mondaine ; je ne suis plus à vous que par humeur; je ne vous sers plus que par caprice : ma dévotion est aussi inconstante que les saisons de l'année.

Etrange faiblesse de la créature ! le plus beau des anges n'a été qu'un jour dans le ciel ! le premier homme n'a guère été plus longtemps dans le Paradis terrestre ! la première femme ne fut pas plutôt sortie des mains de son Créateur qu'elle transgressa sa loi ! Mon sort est-il plus heureux ? épouse infidèle que je suis, j'ai commencé à me relâcher, ô mon Dieu, peu de temps après vous avoir juré une fidélité éternelle.

Mais quelle est la source de mon relâchement? Seigneur, vous le savez, et je rougis quand j'y pense: *Je vous ai abandonné, vous qui êtes une eau vive et salutaire ; et je ne vous ai abandonné que pour boire les eaux corrompues du siècle. Le ciel n'en doit-il pas être dans l'étonnement? Les portes éternelles du firmament n'en doivent-elles pas être dans la désolation?* Et moi, ne dois-je pas en avoir de la confusion? il est vrai, mais je déteste mon infidélité ; et voici, ô mon Dieu, trois résolutions qui, fixant l'inconstance naturelle de mon cœur, me rendront plus fidèle : 1° Puisque j'ai l'honneur de vous être consacrée dès ma plus tendre jeunesse, je porterai votre joug jusqu'à la mort. 2° Puisque je vous ai fait un sacrifice de tout ce que je suis, je ne ferai jamais un partage injuste de ce qui est tout à vous. 3° Puisque c'est pour toute ma vie que je me suis consacrée à vous, je ne veux plus être un seul moment à un autre qu'à vous.

State et nolite iterum servitutis jugo contineri.

Demeurez fermes dans la liberté, où Dieu vous a mis, et ne prenez point de nouveau le joug de la servitude. (*Galat.* v, 1.)

Junge cor tuum æternitati Dei, et cum illo æternus eris.

Unissez votre cœur à Dieu qui est immuable et éternel, et Dieu fixera l'inconstance naturelle de votre cœur. (S. Aug., serm. viii, 91.)

TROISIÈME INSTRUCTION

(A des Religieuses)

(Méditation du P. Gentil, S. J.)

LA SOLITUDE DE MARIE DANS LE TEMPLE

MODÈLE DE CELLE DES VIERGES CONSACRÉES A DIEU DANS LES MAISONS RELIGIEUSES

Et dixi, quis dabit mihi pennas sicut columbæ? ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.

Voilà que j'ai dit : qui me donnera les ailes de la colombe ? je me suis envolée du milieu du monde, et j'ai demeuré dans la solitude. (*Ps.* LIV, 7.)

I. — Considérez la solitude extérieure de Marie. Jamais vierge ne fut plus fidèle à son divin Epoux, parce jamais vierge ne fut plus solitaire.

1° La maison des vierges consacrées à Dieu, située entre l'autel et le temple, n'était pas assez sainte ni assez solitaire pour elle. 2° Le grand prêtre que plusieurs croient avoir été Zacharie, père de S. Jean-Baptiste, la plaça par une secrète inspiration du Ciel, non dans le sanctuaire, comme S. Germain l'a écrit, mais dans un endroit qui en était plus proche que celui où étaient les autres vierges. 3° Elle y vécut onze ans cachée aux yeux du monde, comme une chose sacrée ; parce que les yeux profanes du monde n'étaient pas assez purs pour voir une si sainte fille. 4° C'est dans cet auguste temple que, séparée des créatures, qu'unie de cœur et d'esprit à Dieu, que lui consacrant tous les moments de sa vie, que se perfectionnant par l'exercice du pur amour et de toutes les vertus, elle devint elle-même un temple vivant plus digne de Dieu que celui de Salomon. Que la pureté de ce lis céleste, et de cette très chaste vierge était en sûreté dans cette sainte solitude ! qui aurait pu en ternir la fleur et la beauté dans cet heureux séjour où *elle ne respirait qu'un air très pur, où elle n'avait presque point d'autre entretien qu'avec les anges*, où le ciel toujours ouvert faisait distiller sur elle la rosée qui entretient la pureté des vierges, où Dieu prenait plaisir de parler au cœur de cette jeune solitaire ? Si Marie sur qui l'esprit de Dieu veillait comme sur son épouse, et que les anges gardaient comme la mère de leur Dieu, s'est séparée du monde pour conserver son innocence, une vierge qui n'usera pas de cette sage précaution, peut-elle espérer de conserver la sienne en se répandant dans le siècle ?

Apprends donc aujourd'hui, ô mon âme, de ce grand exemple, que ce n'est qu'en ne sortant point de la solitude, que tu

garderas les vœux que tu as faits à Dieu. C'est dans la solitude, où l'on respire un air plus pur, que tu as commencé à te purifier; ce sera en respirant l'air impur du monde que tu commenceras à te corrompre. Car si la femme mystérieuse de l'Apocalypse, *revêtue du soleil*, et qui est la figure de Marie, qui portait le Fils de Dieu dans son sein, fut obligée de s'enfuir dans un désert, pour conserver son fruit que le dragon voulait dévorer; si le prophète Jérémie désirait, pour mener une vie pure et innocente, *d'être enseveli dans une solitude affreuse*; si David estima que le seul désert pourrait lui servir d'asile contre la corruption du siècle; si j'ai senti moi-même par ma propre expérience, que rien n'est plus dangereux à une vierge que les maximes pernicieuses du monde; pourquoi ai-je tant d'horreur de ma solitude? Si je suis persuadée qu'une religieuse, qui va souvent au parloir, en revient demi séculière, dissipée, sans intérieur, remplie de l'esprit du monde, vide de l'esprit de la religion, pourquoi recherchai-je avec tant d'empressement les visites des personnes séculières; à quoi ont abouti les longs entretiens que j'ai eus avec elles? Vous le savez, ô mon Dieu, et j'en gémis encore! Hélas, si je n'avais pas vu cette personne, si je n'avais point écouté ses louanges flatteuses qui, comme un poison subtil, se sont agréablement insinuées dans mes oreilles et ont touché mon cœur, aurais-je été infidèle? Voilà la cause de mon malheur; mais voici le préservatif: j'aimerai ma cellule; je mourrai plutôt que de jamais sortir de mon cloître; je ne verrai point le monde, et je ne parlerai que rarement à mes plus proches. J'userai, ô mon Dieu, des mêmes précautions dont on use pour éviter la contagion : 1° je m'éloignerai de tous les lieux où l'air est empoisonné; 2° je m'en éloignerai avant que d'avoir pris le mal; 3° je m'en éloignerai tant que la corruption durera.

Eamus viam trium dierum in solitudinem, et sacrificemus Domino Deo nostro, ne forte accidat nobis pestis aut gladius.

Eloignons-nous de la foule, marchons trois jours dans la solitude, et là sacrifions au Seigneur notre Dieu, de peur que la contagion du siècle et de la crainte de la mort ne corrompe la pureté de nos mœurs. (*Exod.* III.)

Paradisum habemus multo meliorem, et longe delectabiliorem quam primi parentes : Paradisus noster Christus Dominus est.

Nous avons un Paradis plus délicieux que celui de nos premiers pères : c'est Jésus lui-même qui est notre Paradis. (S. BERN., serm. *de Nativ. Domini.*)

II. — La Sainte Vierge joignit la solitude d'esprit à celle du corps. C'est par cette solitude intérieure que son âme, dégagée de toutes les images sensibles, épurée de tous les objets créés, n'étant occupée que de Dieu seul, son esprit était toujours dans le Ciel, quoique son corps fût encore sur la terre. C'est

dans le désert que le patriarche Jacob vit une *échelle mystérieuse, sur le haut de laquelle Dieu était appuyé, et à la faveur de laquelle les anges descendaient du ciel sur la terre, et remontaient de la terre au ciel.* (*Gen.* XXVIII, 13). Mais ce n'était qu'un songe et une figure ; développons le mystère. C'est dans la sacrée solitude de Marie que la terre entretint un doux commerce avec le ciel, et la créature avec son Créateur. Dieu descendait dans le cœur de Marie, et Marie s'élevait jusque dans le sein de Dieu. Dieu par de continuelles inspirations parlait au cœur de Marie, et Marie par de fréquents désirs parlait incessamment au cœur de Dieu. O le saint et heureux commerce, que celui qu'un cœur entretient avec son Créateur! ô que la solitude est un agréable séjour, lorsqu'une âme insensible à tout ce qui est hors de soi, n'est touchée que de Dieu, et ne pense qu'à Dieu, qui est en elle.

En effet, Seigneur, de quoi me servirait la solitude du corps sans la solitude de l'esprit ? j'ai fait vœu de clôture perpétuelle ; mais est-ce garder mon vœu dans toute son étendue, lorsque, seule dans un cloître et séparée du siècle, mon âme prenant l'essor, va errant de cercles en cercles dans le monde ? est-ce être religieuse, si, contente de me contenir dans les bornes étroites d'une solitude forcée, où mes yeux ne voient personne, je donne la liberté à mon esprit de se remplir de cent sortes d'idées, qui me troublent et m'agitent ? Puis-je croire que je sers Dieu avec fidélité, si, éloignée du siècle par ma profession, je m'en rapproche de désirs et de pensées ! C'est néanmoins, ô mon Dieu, l'illusion où j'ai été jusqu'à présent. Contente de ne pas sortir d'une étroite cellule, où je me suis renfermée par amour, je fais souvent revivre dans mon cœur tout ce que je vous ai sacrifié. Le tendre souvenir d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, occupe mon esprit à tout moment. Si votre mère, ô mon aimable Sauveur, ne vous trouva pas *parmi vos proches,* comment vous trouverais-je parmi les miens ? Si l'Épouse des cantiques ne trouva pas le céleste Epoux dans *les rues de Jérusalem,* comment vous trouverais-je au milieu du monde, où je suis d'esprit, de pensée et de désir ? Dieu ne parle pas où sa voix ne peut pas être entendue.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.

Je la mènerai dans la solitude, et là je parlerai à son cœur. (*Osée*, II, 14.)

Solitudo quædam necessaria est menti nostræ, ut videatur Deus ! turba strepitum habet; visio ista secretum desiderat.

Pour traiter familièrement avec Dieu, il faut se faire une solitude pour découvrir ses secrets, et, pour voir ses beautés, il faut s'éloigner du bruit. (S. AUG. tract. XVII *in Joan.*)

III. — Outre la solitude d'esprit, celle du cœur est encore nécessaire aux vierges consacrées à Dieu. Une âme est dans cette solitude, lorsqu'à l'exemple de Marie, vide de toutes les créatures, Dieu seul remplit son cœur; lorsqu'elle s'est fait de Dieu un être suffisant à elle-même, et qu'elle en est occupée tout entière, sans partager son amour ni ses affections. 1° Une vierge, commence, selon S. Bernard, à entrer dans la solitude du cœur, lorsqu'elle imite la conduite d'un *voyageur qui passe par les villes les plus peuplées comme par un désert* ; qui n'assiste point aux spectacles qu'on y représente, et qui n'est point touché des noces ni des fêtes qu'on y célèbre, parce qu'il ne songe qu'à revoir sa chère patrie. 2° Elle entre plus avant dans cette solitude, *lorsqu'elle vit dans le monde comme s'il n'y avait plus de monde pour elle*, ne désirant pas plus de le voir que d'en être vue. 3° Enfin elle est au milieu de cette solitude intérieure, *lorsqu'elle est tout à fait morte au monde*, morte de désir et d'affection à tout ce que le monde a de plus grand et de plus engageant ; ne pensant plus qu'à Dieu, ne s'occupant plus que de lui, ne s'entretenant plus qu'avec lui : voilà une véritable idée de l'heureux état où Marie a été toute sa vie. Son cœur qui fut la solitude où Dieu reposa, ferma si fidèlement l'entrée à toutes les créatures, que les SS. Pères ont dit qu'il a été semblable à ce *beau lis des cantiques environné d'épines* ; qu'il a été une *fontaine de pureté fermée de toutes parts*, un *jardin qui n'a été ouvert qu'au céleste Epoux*. O aimable désert ! ô délicieux paradis d'amour ! ô cœur très fidèle de Marie, que vous êtes heureux d'avoir été toujours occupé de Dieu et d'avoir toujours conservé le précieux héritage du Seigneur.

Je sais, ô mon Dieu, que je suis infiniment éloignée de la pureté de votre très sainte Mère ; vous êtes néanmoins jaloux de mon cœur, parce qu'il a l'honneur de vous être consacré. Mais vous a-t-il toujours gardé la fidélité qu'il vous doit ? je tiens comme un article de foi, que je ne puis servir deux maîtres. Je sais que vous *êtes trop grand, que mon cœur est trop petit*, que le monde a des prétentions trop opposées aux vôtres pour vous contenter tous deux. Et cependant que de créatures l'ont partagé ! que d'attaches, que d'affections, que d'amitiés contraires aux vôtres !

Marie est le beau modèle qui m'est présenté, afin que j'apprenne de ce qu'elle a été dans le temple, ce que je dois être dans la vie religieuse. Elle aimait à se voir seule et séparée de toutes les vierges, même les plus innocentes ; et moi je n'ai jamais de plaisir plus sensible, que lorsque je suis avec le monde. Son cœur n'était occupé que de Dieu, et le mien

n'est occupé que de moi-même, que de mes proches, ou de quelques personnes plus dangereuses à ma perfection. Elle était pénétrée de la présence actuelle de Dieu ; et je suis si esclave de mes sens, que je m'imagine avoir droit de croire que Dieu ne se faisant ni voir ni sentir à moi, je suis excusable si je ne pense que rarement à lui. Son esprit et ses yeux étaient fermés à toutes les vaines curiosités du monde, et mon esprit et mes yeux leur sont ouverts, et ils reçoivent avec une avidité insatiable tout ce qui se présente à eux.

Ah ! Seigneur, quand commencerai-je une vie plus régulière et moins dissipée ? Je vous conjure, ô mon Dieu, d'inspirer à toutes les vierges, qui sont vos épouses, autant d'amour pour la solitude que votre très sainte Mère en a eu, et que vous m'en inspirez aujourd'hui. Voici, ô mon Dieu, les saintes résolutions que je forme en votre présence : Je serai désormais solitaire de corps, d'esprit et de cœur. 1° Je serai solitaire de corps, imitant la colombe, qui ne put trouver *hors de l'arche*, qui est la figure de l'état religieux, *un endroit où elle put se reposer*. 2° Je serai solitaire d'esprit, ne pensant qu'à vous. 3° Je serai solitaire de cœur, demeurant seule avec vous, et me faisant de vous un être suffisant à moi-même. Heureux un cœur qui peut se contenter de Dieu seul ! *Trop avare un cœur à qui Dieu seul ne suffit pas ?*

L'horreur que j'ai de la solitude où je trouve Dieu, le désir que j'ai de voir le monde où l'on perd Dieu, ne sont-ce pas des preuves sensibles que je cherche autre chose que Dieu ? Mais cherchant autre chose que lui, n'est-ce pas une marque bien assurée qu'il ne me suffit pas ?

A te quid volui super terram? ...

Seigneur, que puis-je désirer sur la terre hormis vous ? (*Ps.* LXXII, 25)

Homo cujus est Deus, quid amplius quærit ? si sufficis Deo, sufficiat tibi Deus.

Si Dieu est à l'homme, que l'homme peut-il désirer davantage ? ô mon cœur, contente-toi de Dieu, puisque Dieu se contente de toi. (S. CYPRIEN.)

QUATRIÈME INSTRUCTION

(A DES RELIGIEUSES)

(Méditation du P. GENTIL, S. J.)

L'AMOUR CROISSANT DE MARIE DANS LE TEMPLE

MODÈLE DE CELUI QUI DOIT ANIMER LES VIERGES CONSACRÉES A DIEU

Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens?

Qui est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, qui commence à paraître ? (*Cant.* VI, 9.)

I — Plusieurs SS. Pères comparent Marie à l'*aurore*, à cause

des progrès admirables qu'elle a faits dans la perfection. Ayant reçu dès le premier moment de sa conception la grâce et l'usage de la raison aussi bien que les anges, elle se servit de l'un et de l'autre, pour commencer à aimer son Créateur en même temps qu'elle commença à vivre : elle l'aima dès le premier instant, avec tant d'ardeur et de tendresse, qu'elle s'éleva au-dessus des anges, et qu'elle les surpassa tous en amour. Sachant bien user de la grâce, elle crût en vertus à mesure qu'elle croissait en âge. Mais ce fut principalement dans le temple qu'elle crût en piété, en connaissance, en amour, en mérites. C'est là, dit l'abbé Rupert, *que le Saint-Esprit occupé à la préparer pour en faire son épouse, travailla sur elle avec plus de succès que le Père éternel n'avait travaillé sur le premier homme, et sur la première femme.* Ce n'est pas qu'il fût un maître plus habile que le Père éternel ; mais c'est qu'il travailla sur un sujet plus heureux, sur une terre plus pure, sur un cœur plus fidèle, et sur une âme plus innocente.

Adam et Eve, au lieu de croître en amour, perdirent la grâce jusque dans le paradis terrestre, peu de temps après l'y avoir reçue. Mais avec quelle sainteté Marie ne vécut-elle point dans le temple ? avec quel soin, avec quelle attention, avec quelle ferveur ne travailla-t-elle pas à sa perfection ? que ne fit-elle pas pour se rendre digne Mère de Dieu ? que d'actes d'amour, de religion, de toutes les vertus, n'exerça-t-elle pas dans cet heureux séjour, vouant à Dieu sa virginité, contemplant ses grandeurs, remplissant son esprit des vérités de sa loi ?

C'est là, ô très sainte Vierge, que vous étiez semblable *à cet olivier mystérieux*, dont parle le prophète royal, *planté dans la maison du Seigneur, chargé de fleurs et de fruits.* Que bénie soit à jamais l'aimable solitude et le sacré paradis de délices, où vous croissiez comme l'arbre qui se préparait à porter *le fruit de vie* qui donne l'immortalité aux personnes qui en goûtent.

Peut-on faire le même éloge de moi ? Toutes les vierges consacrées à Dieu sont instruites qu'on ne doit point s'arrêter dans la voie de la perfection ; toutes ont appris qu'elles sont autant d'arbres plantés de la main de Dieu même pour porter des fruits. Je le sais, ô mon Dieu ; je n'en suis que trop convaincue, et c'est ce qui m'effraie ! Arbre stérile et infructueux que je suis, il y a dix, vingt, trente, quarante années que je suis dans la religion, comme dans un paradis terrestre. Ah ! Seigneur, que n'avez-vous pas fait pour le salut de mon âme ? Vous l'avez arrosée par votre divine grâce ; mais où sont les fruits que j'ai portés ? où sont les vertus que j'ai pratiquées ? suis-je plus humble de cœur ? suis-je plus pure de

corps et d'esprit? mes paroles, mes pensées, mes actions sont-elles plus innocentes? fais-je paraître moins de légèreté? ai-je moins de dissipation, moins d'épanchement, et moins de vanité dans mes entretiens? O que je suis éloignée de ces vertus qui sont le plus bel ornement d'une vierge!

Je reconnais, ô mon Dieu, qu'au lieu d'avoir porté des fruits de vie, je n'ai porté que des fruits de mort ; que toutes mes actions sont mortes pour le mérite, mortes pour la récompense, mortes pour le temps, mortes pour l'éternité.

Hélas! si l'arbre de l'Evangile qui n'avait point porté de fruits, *fut coupé et jeté au feu*, que ne dois-je pas appréhender? Seigneur, j'ai mérité un châtiment plus terrible, mais arrêtez encore votre bras, accordez-moi encore quelques années, n'abandonnez point l'ouvrage de vos mains, prenez encore soin de mon âme, cultivez-la, soutenez-la, fortifiez-la par la vertu de votre précieux sang, qui lui est communiqué, lorsque je reçois les sacrements, afin que portant les fruits que vous désirez, je ne trompe plus vos espérances.

Ego elegi vos, et posui vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.

Je vous ai choisis, et je vous ai mis dans ma maison, afin que vous portiez des fruits, et que vos fruits demeurent. (*Joan.* xv, 16.)

O ignis, qui semper ardes, et nunquam extingueris! o amor, qui semper ferves et nunquam tepescis! accendar abs te, ut totus diligam te.

O feu qui brûlez toujours, et qui n'êtes jamais éteint! ô amour, qui êtes toujours ardent, et qui ne souffrez point de tiédeur, embrasez-moi de votre céleste ardeur, afin qu'il n'y ait rien en moi, qui ne vous aime! (S. Augustin.)

II. — Considérez le principe et le motif qui élevèrent Marie à un si haut degré de perfection. 1° La charité de Dieu *répandue dans son cœur* en a été le principe. 2° Son amour envers Dieu en a été le motif. La charité de Dieu étant infinie, l'amour de Marie étant une participation de celui de Dieu, il n'a eu ni bornes ni limites. Vivre et aimer n'était en elle que la même chose. Elle méritait en tout temps par toutes ses actions de jour et de nuit ; car plus occupée de Dieu que l'épouse des cantiques, on peut dire d'elle, avec plusieurs Docteurs, *que son cœur veillait, lorsque son corps reposait.*

Les vœux des patriarches et les désirs des prophètes ont avancé la venue du Messie : les prières et les mérites de Marie l'ont obtenue, et lui ont fait mériter d'être sa Mère. *Ah! ma chère sœur! Ah! ma très chaste Epouse! vous avez blessé mon cœur*, dit le divin Epoux dans les cantiques. Une autre version porte : *vous avez ravi, charmé, enlevé mon cœur par un de vos regards, et par un de vos cheveux.* Si un seul regard de l'épouse ravit le cœur de Dieu, faut-il s'étonner que tant de fervents

désirs, tant de saintes pensées, tant d'actes d'amour que Marie forma dans le temple, aient attiré le Fils de Dieu dans son sein.

Si les *anges se réjouissent dans le ciel, voyant le cœur contrit d'un pécheur, qui fait pénitence sur la terre*, avec quelle joie et avec quel plaisir, ô mon Dieu, regardiez-vous le cœur innocent de votre Mère, orné de tant de vertus.

Ai-je sujet d'espérer que le mien vous soit agréable. 1° La sainteté de mon état, 2° le tendre amour que vous avez pour moi, 3° les bienfaits dont vous m'avez comblée, 4° les grâces dont vous me prévenez encore à tous moments, sont les chaînes aimables dans lesquelles vous m'avez attirée, et les liens précieux avec lesquels vous m'avez attachée à vous. Mais combien de fois les ai-je rompus? combien de fois ai-je éteint le feu sacré que vous aviez allumé en moi, et que je devais faire croître?

Recevez, dit la jeune princesse d'Egypte, fille de Pharaon, tirant Moïse du berceau de jonc dans lequel il flottait sur le Nil, et le présentant à la mère de ce sage législateur, *recevez cet enfant de ma main, conservez-le précieusement, nourrissez-le avec autant de délicatesse, que si c'était le fils de la princesse même; qu'il croisse dans votre sein, qu'il se fortifie; et lorsqu'il sera venu à une juste grandeur, rapportez-le moi, et je vous donnerai une récompense digne de vos veilles et de vos soins.* Quelle instruction pour moi, ô mon Dieu; ce n'est pas le fils adoptif d'une princesse, mais c'est la grâce, c'est le prix du sang du Sauveur, c'est votre fils que vous m'avez confié.

Recevez, m'avez-vous dit, lorsque je me consacrai à vous, recevez ce précieux trésor; placez-le dans votre cœur; faites-le valoir; augmentez-le; faites-le croître: mais, infidèle que je suis, au lieu de le faire valoir je l'ai dissipé; au lieu de le faire croître je l'ai diminué; au lieu de lui conserver la vie, je la lui ai ôtée : quelle récompense puis-je donc espérer, mais plutôt quel châtiment ne dois-je pas craindre?

Combien de fois ai-je entendu dire que la religion est semblable à l'échelle mystérieuse de Jacob, où les anges montent et descendent, et où pas un ne s'arrête? que si je ne m'élève pas à une plus haute perfection, je descends, je tombe, je vais errante d'imperfection en imperfection? mais ai-je pour cela monté depuis ma profession? suis-je arrivée à un plus haut degré de sainteté? l'amour avec lequel je me consacre à Dieu a-t-il crû en moi? ai-je plus de ferveur que je n'en avais? Ah! que de plaintes, que de reproches ne dois-je pas me faire à moi-même, comparant l'état où je suis avec celui dans lequel j'étais autrefois? j'avais l'honneur de lui plaire, mais la tiédeur où je suis ne lui fait-elle pas horreur?

Ego non arbitror me comprehendisse, quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ priora sunt extendens me ipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis.

Je ne pense pas avoir encore atteint où je tends; mais oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière, pour remporter le prix de la félicité céleste, à laquelle Dieu m'a appelée. (PHILIPP. III, 13.)

Frustra velociter currit, qui prius quam ad metas deveniat, deficit.

C'est en vain que l'on commence à courir avec vitesse, si l'on s'arrête avant que d'avoir atteint le bout de la carrière. (S. GREGOR., l. I *Moral.* c. ult.)

III. — Considérez par quelles voies Marie s'éleva dans le temple à un si haut degré de perfection. Ce fut, 1° par la prière, 2° par la lecture, 3° par la pratique des vertus les plus sublimes. Par la prière, son esprit montait de la terre au ciel, pour s'entretenir avec Dieu; par la lecture des Saintes Ecritures, Dieu descendait du ciel sur la terre pour parler à son cœur; par l'exercice des vertus, elle entretenait et faisait croître la flamme du divin amour, dont son âme était pénétrée: ainsi allant à tout moment *croissant de vertu en vertu, de clarté en clarté,* elle mérita enfin de renfermer dans son sein le divin Soleil de justice. O la belle vie! ô les heureux commencements! ô que le temps d'un âge si fragile, et où à peine connaît-on la vertu, est employé saintement, lorsqu'on l'emploie de la sorte!

O que ma vie est différente de celle-là; je suis obligée, pour remplir les devoirs de mon état, de tendre à la perfection. C'est, ô mon Dieu, ce que j'avais compris, lorsque, renonçant au monde, je me consacrai à vous. Que ne devais-je pas attendre de la ferveur avec laquelle je fis cette première démarche? mais hélas! que l'état où je me vois aujourd'hui a peu de ressemblance avec celui où je me suis vue! que je suis différente de moi-même, depuis que l'*esprit* de ferveur *qui vivifie,* s'est éteint en moi! ne suis-je pas pire dans la maison du Seigneur que dans le monde?

Dans le monde j'étais vivement touchée des vérités éternelles; dans la religion je ne suis presque plus sensible qu'aux intrigues et aux vanités du siècle. Autrefois je communiais peut-être plus souvent que je ne communie; ou, si je communiais plus rarement, je communiais avec plus de ferveur. J'avais au moins l'extérieur bien réglé et la montre était belle: mais aujourd'hui la dissipation de mes sens répond aux égarements de mon esprit. J'avais un temps réglé pour lire, pour prier, pour visiter le Fils de Dieu, qui est au très saint sacrement de l'autel: mais, je ne lis plus que par hu-

meur ; je ne prie plus que par caprice ; je ne vais visiter le très saint sacrement que par cérémonie.

Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer qui mane oriebaris ? O Lucifer comment es-tu tombé du ciel, toi qui paraissais si brillant au point du jour? (*Isa.* XIV, 12). Où sont, ô mon âme, les commencements de ton entrée en religion, qui ont été si fervents ? où est le goût que tu avais pour la solitude ? où est le zèle que tu faisais paraître pour mortifier tes sens, et pour réprimer l'ardeur de tes passions? où sont les soins empressés et les saintes inquiétudes qui te faisaient veiller et gémir sur les fautes les plus légères ? où est cet esprit de recueillement qui est l'âme de la prière ? où est la modestie et l'attention avec laquelle tu chantais les louanges du Seigneur ?

Hélas ! j'ai tout perdu, ô mon Dieu, en perdant ma première ferveur ! Je suis devenue mondaine, curieuse, inquiète : je lis des livres, dont j'avais horreur. La prière est pour moi un supplice ; je la fuis ; je ne la fais pas ; j'en dérobe une partie ; je me livre à tous les égarements d'une imagination volage. *Ad quid venisti?* est-ce là, Seigneur, ce que je suis venue chercher en religion ? était-il nécessaire de renoncer au monde avec tant d'éclat, et venir m'éteindre dans un cloître avec tant de cérémonie, si après y avoir renoncé, je devais introduire l'esprit du monde jusque dans le lieu de sainteté?

Convertere anima mea, in requiem tuam.

Tourne-toi donc, ô mon âme, vers le centre de ton repos. (*Ps.* CXIV, 7). Mais vous, ô mon Dieu, faites revivre en moi le même esprit de ferveur, avec lequel je me consacrais à vous. Faites-moi croître dans la religion, en toute sorte de perfections, comme votre très sainte Mère a crû dans le temple en toutes sortes de vertus.

Virtus ejus nunquam deficiet, sed quasi lux splendens procedet, et crescet usque in æternitatis diem.

Sa vertu ne diminuera jamais, mais, semblable à une lumière éclatante, elle ira toujours croissant jusqu'au jour de l'éternité. (*Proverb.* IV, 18.)

Amor quiete fit inquietior, quiescit afflictio, quiescit tentatio, sed dilectio quiescere nescit, requies enim est ejus inquietudo.

L'amour n'est jamais plus inquiet, que lorsqu'il est dans le repos. La douleur cesse, la tentation ne dure pas toujours, mais l'amour ne sait ce que c'est que de se reposer ; son repos est d'agir sans cesse. (IDIOTA, *in contempl.*)

EXTRAITS DES EXERCICES DE PIÉTÉ

DU P. CROISET, S. J.

I. — Ce que l'Eglise célèbre en ce jour.

L'Eglise célèbre en ce jour la fête de la Présentation de Notre Dame au temple, c'est-à-dire l'offrande publique et solen-

nelle que fit à Dieu la Sainte Vierge de son cœur, de son esprit, de son corps et de toutes les puissances de son âme, de la manière la plus parfaite et la plus glorieuse à Dieu qui eût encore jamais été. C'est ici le plus grand sacrifice qui ait été fait à Dieu depuis la naissance du monde. Il n'y eut jamais de pure créature plus accomplie, plus parfaite, plus sainte, sanctifiée dès le premier moment de sa vie. Plus sainte elle seule, au jour de sa naissance, que tous les saints ensemble à l'heure de leur mort, disent les Pères. Marie, à l'âge de trois ans, s'offre elle-même, se dévoue, se consacre à son Créateur dans le temple de Jérusalem : y eut-il jamais offrande d'un plus grand prix? Dieu vit-il jamais dans son temple une victime qui lui fût plus agréable ! Que d'esprits célestes assistèrent à cet acte de religion si glorieux à Dieu, à cette auguste cérémonie, l'admiration de toute la Jérusalem céleste ! Tout le ciel fut en fête en cet heureux jour. L'Eglise pouvait-elle se dispenser d'en célébrer ce même jour la solennité, la mémoire et la fête ? C'est ce qui a porté tant de SS. Pères à regarder la Présentation au temple de Jérusalem comme le premier acte de religion, qui a été le plus agréable à Dieu, et la fête de ce jour comme le prélude, pour ainsi dire, de toutes les fêtes.

II. — Les deux manières des Juifs de se présenter au temple.

Il y avait deux sortes de présentations parmi les Juifs. — La première était commandée par la loi, qui ordonnait que la femme qui aurait mis un enfant au monde le présenterait dans le temple au bout de quarante jours si c'était un garçon, et de quatre-vingts jours si c'était une fille. Cette cérémonie s'appelait proprement *présentation* de l'enfant, et *purification* à l'égard de la mère. — L'autre présentation se faisait par ceux qui en avaient fait le vœu. Car, dès le commencement de la loi de Moïse, c'était un usage religieux parmi les Hébreux de se vouer eux-mêmes et de vouer leurs enfants à Dieu, soit irrévocablement et pour toujours, soit en se réservant le pouvoir de les racheter par des présents faits au Seigneur ou par des sacrifices. Il y avait pour cela, autour du temple de Jérusalem, des appartements destinés les uns pour les hommes, les autres pour les femmes, quelques-uns pour les garçons et les autres pour les filles qui y devaient accomplir le vœu qu'ils avaient fait, ou que leurs parents avaient fait pour eux. Leur emploi était de servir aux ministères sacrés, et de travailler aux ornements du temple, chacun selon son âge, son état, sa capacité. Ainsi sainte Anne et S. Joachim, selon la plus ancienne et la plus respectable tradition, se voyant sur le retour de l'âge et hors d'état d'avoir des enfants, firent vœu à

Dieu que, s'il daignait leur en donner un et les délivrer par là de la tache, infamante alors, de la stérilité, ils consacreraient cet enfant à son service dans le temple. Dieu, qui voulait que tout fût miraculeux dans celle qu'il avait destinée de toute éternité pour être la Mère de Dieu, exauça leur prière en leur donnant cette bienheureuse créature, qui était cette aurore tant désirée, laquelle devait nous donner le soleil de justice, afin de nous tirer des ténèbres du péché où tout le genre humain était enseveli. Dès qu'elle fut sevrée et qu'elle fut à la troisième année de son âge, ses parents se virent obligés d'accomplir leur vœu, et menèrent leur fille au temple. Quelques SS. Pères disent que la cérémonie de la Présentation de la Sainte Vierge dans le temple de Jérusalem se fit avec une célébrité extraordinaire; que non seulement toute la parenté voulut l'y accompagner, mais que, par une inspiration secrète, dont on ignorait le mystère, toutes les personnes les plus qualifiées de Jérusalem voulurent assister à cette auguste cérémonie, tandis que les anges l'accompagnaient invisiblement et célébraient cette fête par leurs concerts. Cette offrande fut sans doute accompagnée d'un sacrifice, comme le fut celle de Samuel : mais celui que fit alors à Dieu cette incomparable fille, de tout ce qu'elle était et de tout ce qu'elle avait, fut bien d'un autre mérite devant Dieu et d'un autre prix. Les autres filles qu'on présentait en bas âge, n'ayant pas encore l'usage de la raison, ne savaient pas ce qu'on faisait d'elles, et ne l'apprenaient qu'avec le temps; mais celle-ci, à qui par un privilège spécial la raison avait été avancée dès le temps de la conception, parfaitement instruite par l'Esprit saint, connaissait l'importance de cette sainte cérémonie : et quel soin n'apporta-t-elle point pour la rendre agréable à la divine Majesté!

III. — Le sacrifice volontaire que firent S. Joachim et sainte Anne.

On ne peut assez louer la généreuse piété de S. Joachim et de sainte Anne, qui, étant tous deux d'une vertu consommée, n'eurent garde de rien retrancher du sacrifice qu'ils faisaient. Cette jeune fille était toute leur consolation, ils l'avaient demandée longtemps au Seigneur, ils l'avaient obtenue. Ils eussent pu satisfaire à leur vœu en présentant leur fille au temple, et en donnant trois sicles qui étaient ordonnés dans le Lévitique pour racheter les filles que l'on offrait au Seigneur, depuis un mois jusqu'à cinq ans ; ils eussent pu la ramener chez eux, comme la seule consolation qu'ils eussent dans leur vieillesse. Mais leur inclination ne fut ni consultée ni écoutée. Ils déférèrent à l'inclination de leur sainte fille, qui, plus éclairée à l'âge de trois ans que toute la sagesse humaine

dans la perfection de la plus expérimentée vieillesse, seule instruite parfaitement de tous les desseins de Dieu sur elle, sollicita auprès de ses chers parents l'accomplissement d'un sacrifice qui leur coûtait cher à la vérité, mais qu'ils devaient consommer malgré toutes les oppositions de la nature. Ils le firent. La cérémonie de la Présentation finie, ils laissèrent ce précieux trésor au temple, pour y servir aux fonctions qui lui convenaient. Elle y resta, dans l'appartement des filles, jusqu'à l'âge de quinze ans, qu'elle fut marié à S. Joseph pour l'accomplissement des plus grands mystères. Dieu, qui lui avait destiné ce chaste époux, l'avait prévenu d'un pareil don de chasteté, et la Sainte Vierge ne consentit à l'épouser qu'après qu'elle fut assurée que le même vœu de virginité perpétuelle devait unir inviolablement les deux époux et être le principal ornement de leur mariage.

IV. — La Sainte Vierge fait vœu de virginité en se présentant au temple.

Dieu n'avait point encore vu de sacrifice qui fût plus selon son cœur, ni de victime qui lui fût plus agréable ; mais ce qui rendit cette présentation au temple encore plus précieuse, et ce qui est singulier à Marie, ce fut le vœu de virginité qu'elle fit proprement en ce jour. On ne doute point que celle qui était le trésor de la virginité, *Virginitatis thesaurus*, comme parle S. Jean Damascène ; la gloire et l'ornement des vierges, *Gloria virginum* ; la première des vierges et celle qui en a levé l'étendard la première, *Virginum vexillifera*, dit S. Ambroise, *et virginitatis magistra* ; on ne doute point, dis-je, qu'elle n'en eût fait vœu dès le premier moment qu'elle eut l'usage de la raison, c'est-à-dire dès le premier moment de sa vie. Mais cette offrande prématurée de son intégrité, disent les Pères, était tout intérieure et comme confondue avec les actes spirituels qu'elle fit de toutes les autres vertus dans ce premier moment.

Ce fut proprement au jour de sa glorieuse Présentation dans le temple que cette fille bien-aimée du Père éternel, cette mère du Fils unique du Père, cette épouse du Saint-Esprit, toute belle, toujours sans tache, enfin cette reine des Vierges, fit solennellement vœu à son Dieu d'une virginité perpétuelle, la plus parfaite qui fût jamais. C'est ce qui fait dire à S. Anselme, parlant à Jésus-Christ : « Vous êtes descendu, Seigneur du sublime trône de votre gloire dans les chastes entrailles d'une fille humble et abjecte à ses propres yeux, mais la première consacrée par le vœu de virginité, et comme scellée : c'est par ce sceau sacré qu'elle est appelée dans l'Ecriture un jardin fermé et une fontaine scellée : *Hortus conclusus*, *fons signatus*. » Certainement, dit S. Augustin, la Vierge n'aurait pas dit à l'ange qui lui annonçait la nouvelle qu'elle enfanterait

un fils : Comment cela se pourrait-il faire ? si elle n'avait fait ce vœu : *Profecto non diceret Virgo : Quomodo fiet istud? nisi Deo se ante virginem vovisset.*

V. — La Sainte Vierge entrant dans le temple fut l'admiration des anges et des hommes.

Que vos démarches sont belles, Fille du Prince ! *Quam pulchri sunt gressus tui, Filia Principis* ! Que cette cérémonie fut auguste ! que ce sacrifice fut précieux ! que cette offrande fut bien reçue ? L'air, la modestie, le maintien, toute la contenance de cette jeune fille entrant dans le temple, dit S. Ambroise, firent l'admiration des hommes et des anges ; et combien furent agréables à Dieu même les sentiments et les saintes dispositions de son cœur ! Le jour de la Dédicace, auquel l'Ecriture dit que le temple fut tout rempli de la gloire de Dieu, ne fut pas si glorieux au Seigneur que celui auquel Marie vint au temple, et le nombre prodigieux de victimes que Salomon fit immoler pour relever la pompe de cette solennité ne fut pas une offrande si agréable aux yeux de Dieu que lui est aujourd'hui la Présentation de cette Vierge si pure, qui se dévoue entièrement à sa gloire et à son service.

VI. — Avec quel empressement la Sainte Vierge s'est consacrée à Dieu le plus tôt qu'elle a pu et dès son bas âge.

Nous devons considérer les deux principales vertus qui éclatent dans la solennelle Présentation de la Sainte Vierge au temple : l'empressement avec lequel elle se consacre à Dieu, et la perfection avec laquelle elle se dévoue toute à Dieu sans réserve. — La Sainte Vierge se consacre à Dieu, dans ce mystère, le plus tôt qu'elle peut, puisque c'est dès l'âge de trois ans. Ni la tendresse de l'âge, ni la faiblesse de son corps, ni l'affection de ses parents, ne l'arrêtent. Rien ne la retarde quand il s'agit de se donner à Dieu. Tout ce qui peut différer ce sacrifice diffère son bonheur et afflige son cœur. Elle l'eût fait dès le jour de sa naissance si sa piété, son amour pour Dieu et sa raison, qui avait prévenu l'âge, n'eût voulu suivre l'ordre de la nature et l'accommoder à ses lois. Il y avait trois ans entiers qu'elle soupirait après ce jour fortuné, et qu'elle l'attendait avec une sainte impatience. Chaque heure, chaque moment lui durait des siècles, dans le désir qu'elle avait de se voir solennellement dédiée au service de son Créateur. *Quando veniam,* dit-elle sans cesse avec le prophète royal, *quando veniam et apparebo ante faciem Dei* ! (*Ps.* XLI.) « Quand est-ce que j'irai me présenter moi-même au temple pour faire une profession éclatante et publique de mon dévoûment au service de mon Dieu ? Moment heureux, où délivrée des liens

de ma première enfance, je paraîtrai devant le Seigneur dans son saint tabernacle, que vous me paraissez encore éloigné ! » disait-elle tous les jours. — Avons-nous eu une pareille ardeur, un semblable empressement, une pareille promptitude, quand il s'est agi de nous donner à Dieu? Nous devrions avoir commencé d'aimer Dieu dès que nous avons commencé à le connaître. Le premier usage de notre raison, de notre volonté, de notre liberté, lui était dû : a-t-il eu du moins le suivant ? Avons-nous bien commencé d'aimer Dieu, de servir Dieu ? Nous comptons aisément les années et les jours que nous avons vécu : en comptons-nous beaucoup passés à son service; ou, pour parler plus juste, Dieu compte-t-il beaucoup de nos jours sanctifiés par une piété sincère et constante ? Les personnes religieuses n'oublient jamais leurs années de religion : ces années sont-elles autant d'années saintes ? Quel malheur, pour ces âmes privilégiées, si leurs jours sont vides, et si, après avoir paru aux yeux des hommes pour des personnes riches en biens spirituels, elles ne trouvent rien dans leurs mains à la dernière heure ! Marie, toute à Dieu, tout embrasée de l'amour de Dieu dès le premier moment de sa vie, vient faire au temple une profession publique de son dévouement à Dieu dès l'âge de trois ans, et à cet âge elle se consacre solennellement au service de Dieu pour toute sa vie. C'est une leçon qu'elle nous fait, c'est un grand exemple qu'elle nous donne : en avons-nous profité ? Quelle est l'époque de notre conversion ? — Je vous ai tard aimé, Seigneur, *Sero te amavi!* Hélas ! combien d'années ai-je passées sans vous aimer ! et combien de gens touchent au terme de leur carrière sans avoir encore commencé de vous aimer !

VII. — Il faut se donner à Dieu, à l'exemple de la Sainte Vierge, non seulement de bonne heure, mais entièrement et sans réserve.

Il faut considérer que non seulement la Sainte Vierge se consacre et se donne à Dieu de bonne heure, mais elle donne tout. Elle ne sait ce que c'est que ménagement, que réserve. Quand il s'agit de se consacrer à Dieu, elle rompt tous les liens qui l'attachent à ses parents, quelque forts qu'ils soient; Dieu lui tient lieu de tout. Elle renonce à tous ses biens: le Seigneur seul est désormais son partage. Elle renonce à sa propre liberté, pour n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, qui est l'unique règle de sa conduite. Elle renonce à tout plaisir pour l'amour de celui qui seul fait toutes ses délices. Imitons-nous la libéralité de Marie ? nous donnons-nous à Dieu entièrement, comme elle? ne réservons-nous rien quand nous donnons même le plus à Dieu? Les personnes religieuses ont l'avantage de s'être dévouées à Dieu la plupart d'assez

bonne heure ; comme la Sainte Vierge, elles ont brisé les liens qui les attachaient à leurs parents : mais n'en forment-elles point d'autres? Tous ont renoncé à leurs biens en faisant leurs vœux : mais ne se réserve-t-on rien du sacrifice? On renonce pour toujours à sa liberté en entrant en religion : mais ne fait-on jamais sa propre volonté dans sa destination? est-on toujours dans le lieu où Dieu nous veut? nos emplois ne sont-ils jamais de notre choix? ne contribue-t-on en rien aux distinctions que les supérieurs font de nous? faisons-nous en tout leur volonté? nos supérieurs ne sont-ils jamais forcés à faire la nôtre? On renonce, il est vrai, à tout plaisir en entrant en religion ; on prend la croix, et on s'oblige de mener une vie crucifiée : mais la mortification constante et réelle fait-elle le caractère de toutes les personnes religieuses? l'amour-propre ne réclame-t-il point ses anciens droits, et ne lui accorde-t-on rien contre le devoir et la conscience? l'immortification, et même la sensualité, sont-elles inconnues à tous les religieux? les passions ne trouvent-elles point d'asile dans le cloître? Que servira à ces âmes lâches et infidèles, à ces religieux tièdes et imparfaits, d'avoir fait une éclatante démarche, de s'être voués au Seigneur avec tant d'éclat, si leur vie dément leur profession, et si Dieu trouve tant de vols et de larcins dans leur sacrifice?

VIII. — Nous devons, à l'exemple de la Sainte Vierge, nous consacrer à Dieu pour toujours, avec confiance et persévérance.

Tout est mystère dans les actions de la Sainte Vierge, tout est instruction, tout est sujet de confiance et de dévotion. La très sainte Vierge, dans le mystère de ce jour, se consacre à Dieu dès l'âge de trois ans ; elle se dévoue à Dieu pour toujours, et dans cette offrande, dans cette consécration, elle donne tout sans réserve. Grand exemple, belle leçon pour tout le monde, dans toutes les conditions, et dans tous les états! Y a-t-il longtemps que vous vous êtes donné à Dieu et dévoué à son service? Vous le deviez faire dès l'âge de raison : combien de gens ne l'ont pas encore fait dans leur vieillesse! l'avez-vous fait? Oseriez-vous différer de le faire, si vous ne l'avez pas encore fait? Si vous avez le bonheur d'être dans l'état religieux, vous pouvez aisément compter les années depuis votre profession ; mais en compterez-vous autant depuis votre consécration à Dieu sans interruption et sans aucune réserve? Un moyen de faire ce pas généreux, cette donation entière de tout nous-mêmes à notre Dieu d'une manière sincère, persévérante et à n'en plus revenir, c'est d'engager, par notre dévotion et notre confiance, la Sainte Vierge à nous présenter elle-même au Seigneur, et à sceller, pour ainsi dire, notre conversion, notre

donation, par des grâces particulières et par une protection de mère. Pour cela renouvelez vos engagements à son service et votre tendre dévotion envers elle. Présentez-vous à elle comme à votre chère mère, pour qu'elle vous présente elle-même, en ce jour, à son divin Fils. Faites une nouvelle et solennelle protestation de vouloir être singulièrement dévot et serviteur de la Sainte Vierge toute votre vie.

SECTION II. — SERMONS

PREMIER SERMON

(Par le P. De la Colombière, S. J.)

Proposition. — S'il faut choisir un temps pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres.

Division. — I. Parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge; — II. parce qu'on ne saurait le faire avec plus de bienséance qu'alors; — III. parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite.

Primitias tuas non tardabis reddere.

Vous ne différerez pas d'offrir vos prémices au Seigneur (*Exod.*, chap. xxii).

Voici le plus noble sacrifice qui ait été fait au Seigneur depuis la naissance du monde. Marie s'offre elle-même à son Créateur dans le temple de Jérusalem : il n'y eut jamais de créature plus accomplie, jamais d'offrande ne se fit avec plus de religion, ni avec plus de générosité. Jugez à ces traits si elle doit plaire au Seigneur, qui connaît et le mérite de la personne et les dispositions intérieures qui accompagnent son action. Mais parmi les circonstances qui doivent rendre cette action agréable, j'en remarque une qui me touche plus que les autres, c'est l'âge de Marie, chrétiens auditeurs; elle n'est encore qu'à sa troisième année, et je la vois au pied de l'autel qui engage solennellement sa liberté, et qui par sa ferveur et la sainte impatience qu'elle témoigne, semble se reprocher de n'avoir déjà que trop différé de s'acquitter de ce devoir.

Il y a longtemps que je suis persuadé qu'on ne saurait entrer trop tôt dans les voies d'une vie sainte et chrétienne; mais aujourd'hui que je me vois soutenu dans ma pensée par l'exemple de la plus pure des vierges, je ne puis m'empêcher de vous faire part, dans ce discours, d'un sentiment qui ne s'accorde pas trop avec la conduite ordinaire des gens du monde. Souffrez donc, messieurs, que je me satisfasse sur ce point : nous aurons assez d'autres occasions de louer Marie, contentons-nous aujourd'hui de nous animer à suivre le premier exemple qu'elle nous donne, et, pour y réussir,

adressons-nous à elle et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

Messieurs, il est étrange que le vice ait tellement corrompu les esprits, ait tellement étouffé dans les hommes, avec les principes de la foi, les principes de la raison, que les prédicateurs soient réduits à prouver, comme une vérité peu connue, qu'on ne saurait trop tôt commencer à servir Dieu, c'est-à-dire qu'on ne saurait trop se hâter de chercher ses véritables intérêts, d'aimer ce qui nous peut rendre heureux, de tendre à notre dernière fin, en un mot, d'être raisonnables, d'être hommes, de faire ce que nous ferions comme par instinct et par la seule pente de la nature, quand Dieu ne nous aurait pas donné d'autres lumières pour nous conduire. Mon dessein n'est pas de combattre ici l'imprudence de ces pécheurs obstinés, qui renvoient leur conversion d'un jour à un autre, qui la renvoient même hardiment jusqu'à la mort : la seule vue du péril où ils s'exposent me fait frémir ; mais une si triste pensée a trop peu de rapport avec la solennité de ce jour. Je parle aujourd'hui pour des personnes moins déraisonnables, pour des personnes déjà persuadées qu'à quelque prix que ce soit, il faut se sauver ; que quand tout ce qu'on nous dit de l'autre vie serait incertain, ce serait une extrême folie de s'exposer à être éternellement malheureux ; que, tout bien considéré, le parti que prennent les gens de bien de se préparer à la mort, est le parti le plus sage ; mais elles ne conviennent pas ces personnes, que toute la vie doive être employée à cette préparation ; elles croient, au contraire, qu'il est des âges qui n'y sont pas propres, et qu'il faut attendre un âge avancé ; que les années qui précèdent la vieillesse sont destinées aux affaires ; mais que la jeunesse surtout a une opposition entière pour tout ce qu'on appelle exercices de piété, qu'elle est la saison des plaisirs, et que s'engager alors dans les pratiques de la vertu, ce serait mal choisir son temps.

Voilà ce que pensent et ce que disent même dans le monde des gens qui y passent pour sages et pour éclairés. Que répondrons-nous à cette fausse sagesse, chrétiens auditeurs ? Est-il vrai qu'il y ait un temps dans la vie qui ne doive pas être consacré à l'auteur et au souverain maître de la vie ? Est-il vrai que le premier, le plus bel âge de l'homme, est celui qu'il faut sacrifier au monde, à l'ennemi de notre Dieu, et qu'il est le moins propre pour vivre avec cette retenue que demande le christianisme ?

Je ne sais, messieurs, quelle sera votre pensée. Pour moi, je suis dans un sentiment bien opposé ; je crois, au contraire, que s'il faut choisir un temps pour se donner au Seigneur, la jeunesse doit être préférée à tous les autres. Voici trois raisons que j'ai de le croire, et que je toucherai

en peu de mots dans les trois parties de ce discours : il faut se consacrer à Dieu, dès sa première jeunesse, premièrement parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge ; secondement parce qu'on ne le saurait faire avec plus de bienséance qu'alors ; troisièmement parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite. Voilà tout le sujet de cet entretien. Je serai court, et j'espère que tout le monde profitera. Ce seront des motifs de ferveur pour les jeunes gens, et pour tous les autres des motifs d'un repentir amer.

PREMIÈRE PARTIE.

J'établis la nécessité de se donner à Dieu dès la première jeunesse, sur le besoin qu'a cet âge d'être prémuni contre les tentations auxquelles il est exposé, sur le danger qu'il court de conserver toujours les habitudes perverses dont il est si susceptible. Il ne faut, messieurs, qu'un coup d'œil sur la faiblesse, sur l'instabilité de la jeunesse abandonnée à elle-même, pour concevoir de quels puissants secours elle a besoin. Il me semble voir tantôt un vaisseau sans mât et sans gouvernail, qui, dans une nuit obscure, agité de vents furieux et contraires, donne ici dans un écueil, là dans un banc de sable, qui demeure maintenant suspendu sur un flot au milieu des nues, et tombe un moment après dans les profonds abîmes de la mer. Tantôt je me représente un homme infortuné dans une sombre prison, en butte aux bêtes les plus féroces, qui se disputent, qui s'arrachent leur proie et la déchirent cruellement. Je sais que c'est à cet âge que la raison, sortant comme des ténèbres de l'enfance, commence à luire dans l'esprit des hommes ; mais hélas ! cette lumière est si faible, et il s'élève en même temps dans le cœur des vapeurs si noires, c'est-à-dire des passions si fortes et si violentes, qu'elles produisent une nuit encore plus triste que la nuit même : on cesse enfin d'être enfant sans devenir plus raisonnable. On remarque ordinairement, messieurs, deux sortes de folies, les unes ridicules et réjouissantes, les autres sombres et furieuses ; on peut dire aussi qu'il est deux sortes d'enfances, l'une innocente et même agréable ; l'autre, au contraire, tend à la fureur. Cette seconde enfance, chrétiens auditeurs, c'est la jeunesse ; elle se sert presque aussi peu de la raison que la première, elle ne s'en distingue qu'en ce qu'elle se joue avec le fer et le feu, et qu'en se jouant elle se blesse elle-même et blesse les autres.

C'est parmi les jeunes gens qu'on voit ordinairement une extrême présomption jointe à une ignorance également sensible, une faiblesse qui ne peut résister à rien, et une imprudence qui les expose aux plus grands périls, un amour-propre

aveugle et grossier qui se découvre partout, qui partout fait remarquer qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Objets, dirai-je dignes de la compassion? dirai-je dignes du courroux des sages? de voir de jeunes téméraires dire sans cesse ce qu'il faudrait taire, affecter tout ce qu'il faudrait éviter, se parer de leurs défauts, se faire gloire de leur honte, rougir de ce qui fait honneur. Quelquefois timides et embarrassés, quelquefois hardis jusqu'à l'impudence, vous les verrez changer de sentiment sans raison ou s'y obstiner contre toute raison, prendre presque toujours le mauvais parti, louer ce qu'il faudrait blâmer, condamner ce qui a l'approbation du reste des hommes. Quoi de plus emporté, soit dans l'amour, soit dans la haine, soit dans la douleur, soit dans le plaisir? Quoi de plus susceptible ou d'une aveugle colère, ou d'une terreur panique, ou d'une tristesse excessive, ou d'une folle joie? Avec ces dispositions, si une jeune personne se livre au mal, vers lequel elle a tant de pente, Dieu immortel! quelle corruption! quel libertinage! quelle fureur! quel mépris des lois divines et humaines! quelle insensibilité pour tout ce qui est capable de toucher le cœur et d'inspirer une crainte salutaire! Quelle profanation des choses sacrées! Quelle témérité à douter de toutes les maximes, de toutes les vérités les mieux établies, à traiter de chimères ce que dans tous les siècles les hommes les plus éclairés, les plus judicieux ont révéré! *O juvenes*, s'écrie S. Augustin à la vue de tous ces excès, *o juventus, flos ætatis periculum mentis!* O jeunesse! vous êtes la fleur de la vie, mais vous en êtes aussi l'écueil le plus dangereux; on vous appelle l'âge des plaisirs; mais si l'on suit vos fougues, vous serez une source bien funeste de larmes et de douleurs pour tous les âges qui vous suivront.

Heureux qui peut éviter un si grand péril! Que ne faudrait il pas faire pour s'épargner les regrets et la confusion que cause à un homme raisonnable le souvenir d'une jeunesse imprudente et libertine? Mais quel moyen d'y réussir, si ce n'est en nous donnant à Dieu dès nos premières années? Comment résister à tant de tentations, à cet attrait du péché si vif dans les jeunes gens? Comment, avec si peu de lumière, si peu d'expérience et tant de faiblesse, un jeune homme se tirera-t-il d'un nombre infini de pièges, de mille et mille occasions auxquelles son âge l'expose, si ce n'est par le secours d'une grande piété, par de ferventes prières, par le fréquent usage des sacrements, par la lecture des saints livres, par le commerce avec les gens de bien, en un mot, par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes? Par quelle voie, dit le prophète David, une jeune personne pourra-t-elle prévenir les égarements si communs dans la jeunesse? *In quo corrigit*

adolescentior viam suam? Il se répond à lui-même : Seigneur, je ne vois point d'autre voie que de s'attacher à l'observation de votre sainte loi : *In custodiendo sermones tuos.*

En effet, messieurs, à quel âge peut-on dire que ce secours nous soit plus nécessaire qu'en la jeunesse? L'enfance, presque jusqu'à l'âge de vingt ans, est retenue par la crainte ; on la confie à des personnes sages et discrètes qui veillent sur sa conduite, qui répondent de ses actions. A mesure que nous avançons en âge, les affaires, les emplois nous défendent l'oisiveté, on se modère par des raisons d'intérêt et de bienséance ; la pensée de la mort, qui paraît moins éloignée, la sagesse acquise par l'expérience, les dispositions même naturelles, l'impuissance de faire le mal, tout cela s'oppose aux désordres que les passions pourraient causer dans la vieillesse ; mais dans ce qu'on appelle le bel âge, on est destitué de tous ces secours. Saint Chrysostome observe que c'est à l'entrée de la jeunesse qu'on nous ôte les maîtres et les gouverneurs, justement, dit-il, dans le temps qu'ils commencent à être plus nécessaires : c'est un âge dont le monde n'attend encore rien de solide, pour qui il semble n'avoir fait aucune règle ; on est sans expérience, et tout ce que les plus expérimentés peuvent dire pour nous instruire, nous le regardons alors comme un effet de leur envie ou de leur chagrin ; on se croit impeccable et immortel, de sorte que si, dès ce temps-là, la crainte de Dieu ne nous fournit des armes salutaires, on court risque de succomber sans cesse aux divers assauts des passions.

Le monde vous les pardonnera, chrétiens auditeurs, toutes ces faiblesses, on se contentera de dire que vous êtes jeunes ; mais croyez-vous que Dieu vous les doive pardonner avec la même facilité ? Pensez-vous qu'il ne vous demandera aucun compte des plus belles années de votre vie, c'est-à-dire du plus riche talent qu'il ait mis entre vos mains? Croyez-vous qu'il ne vous ait donné ce temps si précieux que pour le perdre, que pour n'en user que comme un enfant, que comme un insensé, comme s'il n'y avait ni Dieu à servir, ni éternité à mériter ? Ecoutez l'avis que vous donne Salomon aux proverbes : *Lætare, juvenis, in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, et ambula in viis cordis tui, et in intuitu oculorum tuorum, et scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium* : Jeune homme, jeune femme, profitez des jours de votre jeunesse, écoutez les désirs de votre cœur, tandis qu'il est en votre pouvoir de les satisfaire, ne vous réglez que par vos inclinations et par le jugement de vos sens ; mais sachez que cette licencieuse jeunesse vous attirera la colère et les malédictions du Seigneur ; sachez que Dieu n'en ju-

gera pas comme le monde, et qu'il vous punira avec toute la rigueur de sa justice : *Scito quod pro omnibus his adducet te Dominus in judicium.* Messieurs, nous voyons tous les jours ces menaces s'accomplir, tantôt par des mariages infortunés, tantôt par la dissipation des biens et par la ruine entière des maisons les plus florissantes, quelquefois par des infirmités qui ne finissent qu'avec la vie, et souvent par des morts avancées et imprévues.

Ce sont là les fruits d'une jeunesse oisive et voluptueuse, mais ce ne sont pas les plus amers. Voici un malheur encore plus à craindre et qui vous fera mieux connaître combien il est nécessaire de se donner à Dieu dès le commencement de sa jeunesse : c'est que, pour l'ordinaire, cet âge est la règle de tous les autres. Quand on a si tôt commencé à mal vivre, qu'il en coûte pour devenir sage en devenant homme ! Car, en premier lieu, on fait durer cette jeunesse le plus qu'on peut ; il s'écoule bien du temps avant qu'on se persuade qu'elle est passée, on croit qu'on est jeune à quarante ans, et pour le faire croire à tout le monde, hélas ! que ne fait-on pas ? Vous le savez mieux que moi. On sent bien que cette vie agréable où l'on s'est engagé n'est pas une vie selon l'Evangile, que ce n'est pas le chemin que les saints ont tenu pour aller au ciel : on songe quelquefois à se réformer, on médite une retraite, mais on ne croit jamais que le temps propre pour cette retraite soit venu, on se sent encore du feu et de la vigueur ; la moindre affaire est un obstacle à ce projet, et il en survient toujours de nouvelles ; en un mot, on entend souvent parler de pareils projets après la mort de ceux qui les ont formés, on en entend parler dans les cercles, dans des discours funèbres : mais nulle part de l'exécution.

Vous serez plus raisonnable, me dites-vous ; je le veux croire, je veux croire que lorsque vous serez parvenu à la trentième ou à la quarantième année, vous vous apercevrez que vous ne serez plus jeune, qu'il sera temps de vivre en homme, de vivre en chrétien : mais croyez-vous que vous puissiez d'abord vous retirer du désordre ? Et moi je ne crois pas que vous le puissiez même à soixante, ni à soixante et dix ans ; je crois, et c'est sur le témoignage du Saint-Esprit, je crois que, sans un miracle, vous serez jusqu'à la mort ce que vous aurez été au commencement de la vie : *Adolescens juxta viam suam ambulans, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.*

Je ne m'étendrai pas ici sur la force des habitudes, chacun sait assez qu'elles imposent une espèce de nécessité, et vous n'ignorez pas que surtout les habitudes contractées dans la jeunesse sont d'autant plus fortes qu'elles se sont formées avec plus de facilité. Je me contente de dire, avec Clément d'A-

lexandrie, que la jeunesse est en nous comme la mamelle et la nourrice de tous les âges : *Est in nobis uber ætatis ipsa juventus*: c'est-à-dire que comme les nourrices nous donnent avec le lait non seulement les bonnes ou les mauvaises dispositions où elles se trouvent à l'égard du corps, mais encore à l'égard du caractère, de l'esprit, leur humeur, leurs inclinations naturelles ; ainsi la jeunesse communique à tous les âges suivants ou ses vertus ou ses vices ; les habitudes qu'on prend à cet âge deviennent comme naturelles et nécessaires, on les conserve encore dans la dernière vieillesse.

Quel pitoyable spectacle de voir des personnes vénérables par leur âge se rendre méprisables par mille faiblesses, suivre l'attrait des passions dans une saison où ces passions sont non seulement criminelles, mais encore ridicules ! A cet âge qui est l'âge de la sagesse, où tout devrait être calme, où la raison devrait régner dans une profonde paix, où l'âme presque dégagée du corps, devrait agir avec la même facilité et la même perfection que le ferait un pur esprit ; à cet âge être encore jeune, encore l'esclave, le jouet de ses fougueux penchants, avoir encore à combattre contre une chair presque desséchée, presque glacée, ne pouvoir faire le bien sans rendre mille combats, se sentir entraîné comme par force à des actions que la raison condamne, dont la nature même a horreur ; quelle honte, quelle misère, quelle suite funeste d'une jeunesse déréglée !

Heureux, dit le grand saint Ambroise, heureux celui qui dès le premier âge aura porté le joug du Seigneur ! il vivra sans inquiétude loin du bruit qu'excitent les passions révoltées, il jouira dans un doux silence du fruit de ses premiers soins, n'ayant plus de guerre avec le corps, ne rencontrant plus rien qui lui résiste ou qui le trouble : *Sedebit singulariter remotus a strepitu interpellantium passionum, et quietus sedebit, cui jam necesse non est jurgari cum corpore, decertare cum variis cupiditatibus.* Voilà, messieurs, ce qui me fait dire que plus on est jeune, plus est pressante la nécessité d'embrasser la vertu ; parce que plus on est jeune, plus, d'une part, on a besoin de secours contre les tentations ; parce que d'autre part plus on est jeune, plus on est susceptible de ces mauvaises habitudes qu'on ne peut arracher qu'avec la vie ; de sorte que pour éviter une étrange dépravation dans le premier âge, pour l'éviter même dans les dernières années de la vie, il faut nécessairement se hâter de prendre le parti de la piété. J'ai dit que le temps de la jeunesse est le temps où il y a plus de nécessité de le faire, j'ai dit aussi que c'est le temps où on le fait avec plus de bienséance. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La bienséance pour toutes les personnes raisonnables est une raison qui n'est pas moins forte que la nécessité ; on peut dire qu'elle est elle-même une espèce de nécessité contre laquelle les hommes qui ont du sentiment ne se défendent jamais. Cette bienséance, en matière de libéralité, ne consiste pas précisément à donner peu ou à donner beaucoup, elle consiste dans la proportion qui se trouve entre celui qui donne et le don qu'il fait, entre le don et la personne à qui il est présenté. Quelque peu que vous donniez à Dieu en vous donnant vous-mêmes, vous le ferez avec plus de bienséance si vous vous donnez dans l'état où vous pouvez être le plus décemment présenté, si vous vous donnez dans le temps que vous paraîtrez le faire avec plus de générosité ; qu'aucune altération ne dégrade votre présent, il en sera plus décent et plus digne de vous qui l'offrez ; qu'aucune réserve ne le borne, il en sera plus noble et plus digne de Dieu à qui vous l'offrez.

Jugez d'abord, messieurs, par la raison des contraires, combien la bienséance relève le prix d'un présent. Un roi qui ne donnerait que des haillons ou de vile monnaie, ce prince pécherait contre les règles de la bienséance, parce qu'il ferait des présents indignes de lui ; au contraire, un sujet ne laisse pas d'honorer son prince par un don de peu de valeur, si ce peu de valeur n'est qu'un effet de sa pauvreté ; il faut néanmoins que le présent soit dans un état de décence, et que dans son espèce, il mérite d'être mis dans des mains royales ; car si outre que la chose est vile et commune, elle est encore dégradée, quelle apparence de l'offrir à une personne de ce caractère ? Qu'un villageois ne présente que quelques fruits, il n'y a rien en cela qui choque les lois de la bienséance, c'est un présent conforme à sa profession, un présent de villageois ; mais s'il ne présentait à son roi que des fruits mal choisis ou déjà altérés, ce serait dans lui une indécence grossière, dans tout autre une insolence impardonnable.

Selon ces principes, je ne m'étonne pas, chrétiens auditeurs, que le malheureux Caïn n'ait offert au Seigneur que des agneaux et quelques épis de blé ; c'étaient là toutes les richesses des hommes dans ce premier âge du monde ; mais ne prendre pour ce devoir de religion que le rebut de son troupeau et de sa moisson, n'était-ce pas outrager Dieu ? n'était-ce pas mériter toutes les malédictions que lui attira son avarice ?

Vous en convenez, sans doute ; mais prenez garde que vous ne vous condamniez en le condamnant. Lorsque les hom-

mes veulent se donner à Dieu, c'est un effet de sa bonté infinie qu'il daigne les recevoir, lui qui sait ce que c'est qu'un homme, qui connaît toutes nos misères, toutes nos faiblesses; vous faites plus, ô mon Dieu : non seulement vous nous recevez, lorsque nous nous donnons à vous, mais vous nous prévenez, vous nous demandez nous-mêmes à nous-mêmes, vous nous sollicitez, vous nous pressez comme si vous deviez être enrichi par l'acquisition de quelques misérables créatures. Il est donc vrai que c'est très peu de chose qu'un homme; cependant nous ne pouvons rien offrir à Dieu qui soit plus précieux, ni qui nous soit plus cher que nous-mêmes: ainsi on ne doit pas trouver étrange que nous osions nous présenter à lui. Ce qui me surprend, c'est que, n'ayant autre chose à lui donner, on attende pour le faire qu'on soit ou usé ou corrompu par les débauches; je m'étonne qu'après avoir donné au monde, à l'ennemi de Jésus-Christ, la fleur de la vie et des années, un homme ait la hardiesse de s'offrir à son Créateur, dans un état où il n'oserait se présenter à un autre homme, dans une situation où il commence à être le rebut et souvent même la risée du monde. Encore si l'on ne se présentait dans cet état, que parce qu'on ne s'est pas avisé plus tôt de se présenter, peut-être qu'alors on mériterait quelque indulgence; mais que par un dessein formé dès la première jeunesse, dans le temps qu'on a fait comme le partage de la vie, on ait destiné à Dieu le dernier âge, les restes de la vie prête à s'éteindre, et qu'on ait semblé croire que ce serait assez pour lui d'avoir le déclin de l'âge que le monde ne souffre plus : est-ce là entendre les règles de la bienséance ? est-ce reconnaître le Seigneur pour le premier, pour le plus excellent de tous les êtres ? est-ce là ce qu'on appelle religion ? peut-on outrager Dieu plus cruellement, qu'en prétendant l'honorer de la sorte?

De plus, les services que nous rendons au Seigneur, les légères offrandes que nous portons sur ses autels, ne sont pas seulement des actions de religion, mais encore des marques de reconnaissance : or, quand on veut témoigner de la gratitude à un bienfaiteur, pour le faire d'une manière convenable, il faut, ce me semble, que ce qu'on rend ait quelque rapport avec ce qu'on a reçu. Qu'avez-vous reçu de Dieu? La vie tout entière est un trésor que vous tenez de sa libéralité; et cependant vous ne lui en réservez que la dernière partie, que celle que vous estimez le moins ? Il est mort pour vous dans la fleur de ses années, à l'âge de trente-trois ans; et vous ne commencerez qu'à soixante à vivre pour lui ! Enfin il vous donne son corps, non seulement vivant, mais encore immortel et glorieux, dans l'eucharistie; et vous osez lui offrir un

corps languissant et épuisé ! vous osez lui présenter un cadavre ! Mon Dieu, quelle dureté ! quelle ingratitude ! vous l'aviez prévue, Seigneur, cette horrible ingratitude, et elle n'a point fait tarir la source de vos bienfaits.

Voulez-vous savoir, enfin, chrétiens auditeurs, ce que la bienséance demanderait qu'on offrît à Dieu ? voyez le choix que Dieu fait lui même de ce qu'il veut qu'on lui présente. Dans l'ancienne loi il demande les prémices de chaque chose. Ce serait profaner ses autels de les charger des fruits de l'arrière-saison ; je remarque que le démon, qui imite Dieu en tout, autant qu'il le peut, lorsqu'il s'est fait offrir des hommes en sacrifice, a toujours voulu que ce fussent de jeunes personnes, comme nous en avons tant d'exemples dans l'histoire grecque ; ou même des enfants, tels qu'on les immolait à l'idole des Ammonites. Dans la loi de grâce, lorsque Dieu destine quelqu'un à une grande sainteté, qu'il le veut mettre au nombre de ses favoris, il le prend ordinairement dans une grande jeunesse, comme S. Jean l'évangéliste ; il les prévient, ces âmes privilégiées, même dès l'enfance, par des grâces extraordinaires, comme on le voit dans la vie de la plupart des grands saints. Je sais que S. Augustin et sainte Madeleine, après avoir beaucoup aimé le monde, ont été néanmoins singulièrement chéris de Dieu ; mais ces exemples, outre qu'ils sont extrêmement rares, ne favorisent pas trop la négligence et les délais des serviteurs paresseux : S. Augustin n'avait que trente et un ans, quand il commença à faire pénitence ; et si les historiens ne se trompent pas dans leurs conjectures, Madeleine était encore plus jeune lorsqu'elle renonça à la vanité.

Ce n'est pas que je veuille dire que dans un âge plus avancé on ne puisse pas absolument se consacrer à Dieu ; mais je dis que cette consécration, fussions-nous assurés de la faire alors, se ferait avec beaucoup moins de bienséance, et par conséquent avec beaucoup de confusion pour nous. Je me représente ce prodigue de l'Evangile, qui a passé sa jeunesse dans les désordres, qui après avoir indignement quitté son père, ne revient à lui que par force, que par nécessité, que parce que personne ne le veut recevoir dans le pitoyable état où il est réduit. On le reçoit cependant dans la maison paternelle, on va au-devant lui, on l'embrasse, on l'habille, on lui fait même des fêtes. Mais quelle est sa confusion de n'être retourné vers un père si tendre qu'à l'extrémité, que lorsqu'il ne voyait plus d'autre ressource ? Osera-t-il le nommer son père ? Osera-t-il lever les yeux pour le regarder ? Non, lui dit-il, je suis indigne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme le moindre de vos esclaves ; ce sera pour moi

encore trop de faveur, trop de grâce : *Jam non sum dignus vocari filius tuus* : *fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Chrétiens auditeurs, vous espérez que vous ferez un jour ce que vous refusez de faire aujourd'hui : je le veux croire, je le veux espérer pour vous de la miséricorde infinie de Dieu ; mais pourrez-vous supporter alors les justes reproches qu'on vous fera sur votre procédé intéressé et contraire à toute bienséance ?

Tu fornicata es cum amatoribus multis, vous dira Dieu en acceptant votre pénitence : Viens, âme ingrate, viens ; je vois que tu ne penses à ton Dieu que parce qu'on ne te souffre plus ailleurs ; tu t'es comme prostituée à une multitude d'amants, et aujourd'hui que tu te vois rejetée partout, tu t'adresses enfin à celui que tu as cent fois rebuté ; ton cœur ne serait pas pour moi, s'il y avait encore quelqu'un pour qui tu ne fusses pas un objet d'horreur : mais que dis-je ? ton cœur ; non, ce n'est point l'amour qui t'amène ici, il y a un enfer que tu crains ; après m'avoir si longtemps méprisé, tu voudrais avoir une place dans ma gloire ; sans cette espérance tu m'aurais méprisé jusqu'au bout. *Tamen revertere ad me, dicit Dominus* : Je sais comment tu mériterais que j'en usasse à mon tour ; reviens néanmoins, je consens d'être ton dernier asile, et je te veux traiter tout autrement que je n'ai été traité par toi : *Tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.* Je ne sais, messieurs, si vous comprenez assez toute la peine que ces pensées peuvent faire à une âme qui ne se rend à Dieu qu'après s'être rassasiée des délices du siècle : pour moi je vous avoue que rien ne me serait plus sensible, rien ne serait plus capable de me faire mourir de douleur et, si Dieu ne me soutenait, de désespoir.

Au contraire, qui peut exprimer la joie et la douce confiance d'une jeune personne qui se trouve dans l'heureuse situation de dire tous les jours en s'offrant à Dieu : Seigneur, je suis tout à vous, je vous consacre mon cœur, mon esprit, toute mon âme ; présents peu dignes d'un si grand maître, mais enfin c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce que vous m'avez donné. O mon Dieu, vous savez du moins que ce n'est ni par dépit ni par désespoir que je me jette entre vos bras ; ce n'est point ici le rebut du monde que je vous présente. Hélas ! ce monde ne m'importune que trop, il ne m'offre que trop de vains avantages pour m'attirer : mais je suis à vous, Seigneur, et je n'aurai jamais d'autre amant que vous. Que je m'estime heureuse de pouvoir vous sacrifier, et ces passions vers lesquelles je sens que mon cœur a tant de pente, et ces plaisirs auxquels mon âme serait si sensible, et ce faux éclat, ce vain honneur où je pourrais prétendre ! Est-il possible qu'il y ait

des hommes qui attendent, pour vous aimer, qu'ils n'aient plus qu'un jour à vivre? Mon Dieu, qu'ils vous connaissent peu, ces hommes! Que n'ai-je mille vies pour vous les offrir toutes! Je n'en ai qu'une, mais j'espère qu'elle sera toute pour vous : je vous en offre déjà la plus belle partie, et mon cœur encore plus que ma bouche vous supplie de me faire mourir dès ce moment, si vous prévoyez que dans la suite je doive employer un seul jour à quelque autre chose qu'à vous servir.

N'est-il pas vrai, messieurs, que cette offrande se fait avec plus de plaisir, plus de confiance, qu'une offrande différée, parce qu'on sent bien que cette offrande prompte et plus dans la décence est en quelque sorte digne de Dieu? Disons un mot de la dernière partie, et faisons voir qu'il y a non seulement plus de nécessité, plus de bienséance de se donner à Dieu à la fleur de l'âge, que d'attendre le retour des années mais encore qu'il y a plus de mérite.

TROISIÈME PARTIE.

Nous pouvons par trois endroits juger du mérite des sacrifices qu'on fait à Dieu; premièrement, par le prix des choses qu'on lui sacrifie en se dévouant à son service; secondement, par le mouvement qui nous porte à nous y dévouer entièrement; enfin, par la durée du temps pour lequel on se dévoue. Qu'est-ce que l'on sacrifie à Dieu, quand dès sa jeunesse on se détermine à le servir? N'est-ce pas ce même monde, ce monde perfide auquel on renoncerait dans un âge plus avancé? Il est vrai, messieurs, c'est ce même monde, à le considérer en lui-même; mais, si on a égard à l'idée qu'une jeune personne en a conçue, c'est un monde tout différent. Pour peu qu'on soit raisonnable, on n'a pas de peine à mépriser, à haïr même le monde quand on l'a connu; mais quand on n'en a vu que les dehors, quand on n'en a point éprouvé la perfidie, quand on le croit tel en effet qu'il paraît à ceux qui n'ont pas encore eu le loisir d'en découvrir la vanité, il faut avouer que ce n'est qu'avec une extrême violence qu'on se résout à l'abandonner. En un mot, le monde n'est rien pour quiconque le connaît; et c'est justement ce rien que donnent à Dieu ceux qu'une longue expérience a détrompés. Mais quand on en juge par les apparences, le monde est un assemblage de toutes sortes de biens, de toutes sortes de plaisirs; et c'est cet assemblage de biens et de plaisirs qu'on sacrifie au Seigneur, quand on se donne à lui dès les premières années, parce qu'on l'envisage sous cette image riante, parce qu'on n'a pas encore pu s'instruire de la vérité.

J'ajoute à cette première raison que celui qui se donne à Dieu dans un âge encore tendre, fait cette offrande avec plus

d'amour, agit par le mouvement d'une charité plus parfaite, et par conséquent avec plus de mérite. C'est une vérité qui a passé en proverbe, que celui qui se hâte de donner, acquiert un double mérite, non seulement parce qu'il épargne à celui qui demande, la peine de désirer longtemps, et la honte de demander plusieurs fois, mais encore parce que cette prompte facilité marque la force de l'amitié, qui surmonte dans un moment l'attache qu'on a aux biens dont on se prive, et qui ne permet pas que le cœur hésite entre le désir de faire du bien et le désir de retenir ce qu'il donne.

A l'égard de la durée du temps qu'on destine à la vertu, j'avoue que tel qui commence dès la jeunesse n'a que très peu d'années à vivre, et que tel autre qui aura attendu le retour de l'âge traînera dans la pénitence une très longue vieillesse. Cependant, messieurs, ce jeune homme qui n'aura survécu à sa conversion que quelques jours ne laisse pas d'emporter tout le mérite d'une longue vie, telle qu'on l'espère ordinairement à cet âge; au lieu que l'autre, qui a différé si longtemps fait assez voir qu'il ne se rend qu'à la crainte de la mort, dont les approches le réveillent; en sorte qu'il ne pense pas lui-même faire un grand sacrifice au Seigneur. Voilà une pensée, chrétiens auditeurs, sur laquelle je voudrais bien que vous fissiez quelques moments de réflexion. Quelque jeune que vous soyez, vous n'avez peut-être pas un jour à vivre ; peut-être qu'en entrant dans les voies d'une vie sainte et chrétienne, c'est vous condamner seulement à vingt-quatre heures de contrainte et de mortification : s'il arrivait, comme il peut arriver, comme il arrive tous les jours, qu'après un si court espace de temps Dieu vous retirât du monde, quelle consolation pour vous d'avoir pris des mesures si justes, de vous être donné à Dieu dans une circonstance si heureuse, mais surtout d'avoir eu si peu de temps à souffrir, et d'avoir néanmoins devant Dieu le mérite d'autant d'années de souffrances que votre âge vous en semblait promettre !

Si au contraire cette sainte résolution, ce sacrifice que j'aurai fait à Dieu de moi-même et de tout ce que le monde a de plus attrayant, si ce sacrifice est suivi d'une longue vie, non seulement vous aurez le mérite d'une action très sainte et très généreuse, mais encore ce mérite se multipliera à l'infini par une longue persévérance ; vous tirerez les plus riches avantages d'un bien qu'on ne recouvre jamais quand on l'a perdu, d'un bien qui est la source de tous les biens. Je parle du temps, de ce temps si court et si précieux, qui passe et qui ne revient jamais ; de ce temps que Jésus-Christ ne nous a pas acheté par tant de sueurs, par tant de sang, pour nous donner le loisir de suivre les saillies d'une joie frivole et de

goûter tous les jours de nouveaux plaisirs. Loin cependant de faire usage de tous les moments, je vois qu'on cherche à perdre les heures, les jours entiers, qu'on ne trouve point d'amusements plus agréables que les amusements oiseux où on les a perdus, ces jours dont la perte est irréparable. On dirait, à voir combien on trouve le temps long, combien on en a à perdre ; on dirait qu'on a tous les siècles à sa disposition, ou du moins que la vie n'est utile à rien, et qu'en parcourir les différents âges sans s'ennuyer, c'est en faire un assez heureux usage. Cependant, messieurs, votre vie va finir, et vous allez recevoir le digne salaire de votre indigence, au bout de cette vie dont un seul moment pouvait vous enrichir, pouvait vous valoir un poids immense de gloire et de richesses inépuisables.

Oui, messieurs, ce temps qu'on méprise, qu'on prodigue d'une manière si pitoyable, est quelque chose de si précieux, qu'excepté le séjour de la gloire éternelle, il n'est rien qui lui puisse être comparé ; tous les royaumes de l'univers ne valent pas un moment de votre loisir ; voyez tout ce que le ciel renferme de grandeurs et de délices : tout cela peut être le prix d'un moment de temps bien employé. Considérez ces grands serviteurs de Dieu, dont la sainteté a rendu la mémoire si vénérable et si glorieuse ; s'ils avaient perdu le peu de temps qu'ils avaient pour parvenir à l'héroïsme de la vertu, ils ne seraient pas aujourd'hui l'objet de votre admiration et de votre culte, ils ne verraient pas les puissances de la terre, les monarques prosternés devant leurs autels, ils ne régneraient pas dans le ciel comme ils y règnent, comme ils y régneront éternellement. Nous pouvons être ce qu'ils ont été autrefois et ce qu'ils sont aujourd'hui : il ne faut, pour obtenir cet avantage, que ménager notre temps, au lieu de le perdre.

Que vous êtes malheureux, ô vous qui que vous soyez, d'avoir vieilli dans le monde sans connaître le prix de ce temps, vous qui ne l'avez consumé que dans des amusements frivoles, que dans des occupations qui ne vous serviront de rien pour l'éternité ! Pleurez et mourez de douleur au souvenir d'une perte si importante qui ne saurait être réparée ; mais surtout pleurez cette jeunesse, dont la corruption a passé dans les âges suivants ; pleurez ces belles années où la pratique de la vertu vous aurait été si facile, où vous pouviez contracter sans peine de si saintes habitudes ; cet âge où vous pouviez faire à Dieu des sacrifices si purs et si agréables, pleurez-en la perte, et ne vous en consolez jamais. Vous l'avez donné au monde, ce bel âge, à ce monde ingrat, à ce monde, trompeur et impuissant, à ce monde qui passe, qui s'évanouit ! où trouverez-vous la récompense de tant d'heu-

res, de tant de jours et tant de nuits que vous lui avez consacrés? Qui payera tous vos soins et tous vos services? Ce monde vieillit avec vous, il se dissipe, il disparaît peu à peu; un nouveau monde a déjà succédé en partie à celui que vous avez vu, bientôt il n'en restera plus rien. Voilà donc trente, quarante ou cinquante années que nous avons perdues; le maître que vous avez servi ne saurait vous en dédommager, et celui que vous avez méprisé vous attend pour vous en demander un compte rigoureux.

Mais quoi, faut-il se désespérer? n'y a-t-il point de remède à un si grand mal? Il n'y en a point, chrétiens auditeurs: tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher qu'il ne devienne de plus en plus irréparable. Nous ne savons pas combien nous avons encore de temps à vivre; mais, quand nous en aurions beaucoup, voudrions-nous bien l'employer inutilement? Mon Dieu! n'en avons-nous pas déjà assez perdu? Hâtons-nous donc de profiter de ce qui nous reste; travaillons avec d'autant plus de ferveur que nous avons commencé plus tard, faisons dans un seul jour, s'il est possible, ce que nous aurions dû faire dans plusieurs années. Prions souvent le Seigneur, avec David, qu'il oublie les péchés de notre jeunesse et tous ceux que nous avons commis par ignorance: *Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris.* Mais, pour faire voir que dans tous ces péchés il y a eu plus d'ignorance et de jeunesse que de malice, commençons dès aujourd'hui à vivre comme nous voudrions avoir vécu dès les premières années de la vie, et comme nous avons dessein de vivre jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(Discours de S. Alphonse de Liguori.)

L'OFFRANDE QUE MARIE FIT D'ELLE-MÊME A DIEU FUT PROMPTE ET SANS RETARD; ELLE FUT ENTIÈRE ET SANS RÉSERVE.

Jamais il ne s'est fait, de la part d'une pure créature, et jamais il ne se fera une offrande comparable en grandeur et en sainteté à celle que fit, dès l'âge de trois ans la Sainte Vierge, quand elle se rendit au temple, non pas pour présenter à Dieu des parfums, des animaux, des talents d'or, mais pour se consacrer elle-même en parfait holocauste et comme une victime perpétuelle, à la divine Majesté. Avec quelle docilité elle avait donc entendu la voix de Dieu, qui dès lors l'appelant à ne vivre plus que pour son amour, lui disait: *Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, et viens*[1]. Aussi voulait-il qu'oubliant

1. Surge, propera, Amica mea..., et veni. *Cant.* II, 10.

patrie, parents, toute chose, elle s'appliquât uniquement à l'aimer et à le contenter. *Ecoute, ma fille, et vois, prête l'oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père* [1]. Et en même temps avec quelle promptitude elle obéissait à la voix de Dieu !

Considérons donc combien l'offrande que la Sainte Vierge fit d'elle-même, fut agréable à Dieu, parce qu'elle s'offrit promptement et entièrement : promptement, sans retard ; entièrement, sans réserve. Deux points.

PREMIER POINT

La sainte Vierge Marie s'offrit à Dieu promptement.

Sanctifiée dans le sein de sa mère, et cela dès le premier instant de son immaculée conception, c'est aussi à partir de ce moment que notre céleste Enfant reçut le parfait usage de la raison, afin de pouvoir tout aussitôt acquérir des mérites. Tel est l'enseignement commun des docteurs. Suarez, entre autres, partant de ce principe énoncé par S. Thomas [2], à savoir que la plus parfaite manière dont Dieu sanctifie une âme, c'est de la sanctifier par son propre mérite, en tire, comme conclusion nécessaire, que la Sainte Vierge ne parvint pas autrement à la sanctification. « Puisqu'il est plus parfait, dit Suarez, de se sanctifier par son propre acte, nous devons croire que la bienheureuse Vierge se sanctifia de cette manière [3]. » Si les anges et Adam reçurent ce privilège, selon ce qu'enseigne le Docteur Angélique, à combien plus forte raison ne devons-nous pas admettre que la divine Mère en jouit également. Car il faut nécessairement supposer que Dieu ne lui a pas fait la grâce de la choisir pour sa Mère, sans lui conférer des dons supérieurs à ceux de toutes les autres créatures. « Puisque Jésus-Christ, dit le saint Docteur, reçut de Marie la nature humaine, il ne se peut pas qu'elle n'ait, de préférence à toutes les autres créatures, reçu de son Fils une incomparable plénitude de grâce [4]. » Car elle est Mère ; et par conséquent « elle a, dit Suarez, un droit particulier sur toutes les richesses de son Fils [5]. » De même qu'en vertu de l'union hypostatique, Jésus-Christ possédait la plénitude de toutes les grâces, de même, en vertu de la maternité divine, il fallait que Jésus-Christ, acquittant une dette de piété filiale envers sa Mère, lui conférât de plus gran-

1. Audi, Filia, et vide, et inclina aurem tuam ; et obliviscere populum tuum et domum patris tui. *Ps.* XLIV, 2. — 2. P. 3, q. XIX, a. 3.

3. Sanctificari per proprium actum, est perfectior modus ; ergo credendum est, hoc modo fuisse sanctificatam Virginem. *De Inc.* p. 2, d. 4, s. 8.

4. Ex ea accepit humanam naturam ; et ideo præ cæteris majorem debuit a Christo gratiæ plenitudinem obtinere. P. 3, q. XXVII, a. 5.

5. Unde fit ut singulare jus habeat ad bona Filii sui. *De Inc.* p. 2, d. 1, s. 2.

des grâces qu'à tous les anges et tous les saints ensemble.

Il arriva donc que, dès le premier instant de son existence, Marie connut Dieu, et cela, disait l'Ange à sainte Brigitte, au point de mettre toute langue dans l'impossibilité de jamais expliquer combien l'intelligence de Marie parvint à pénétrer Dieu, aussitôt qu'elle le connut. Dès lors aussi, grâce à cette première connaissance qu'elle eut de la divinité, Marie s'offrit tout entière au Seigneur, se consacrant ainsi sans réserve à son amour et à sa gloire, selon ce que sainte Brigitte apprit également de l'Ange : « Notre Reine se résolut aussitôt de faire à Dieu le sacrifice de sa volonté et de tout son amour pour tout le temps de sa vie. Et nul ne saurait comprendre avec quelle ardeur sa volonté se porta dès ce moment à se conformer en tout au bon plaisir de Dieu [1]. »

De leur côté, les parents de l'immaculée Vierge, S. Joachim et sainte Anne, avaient fait au Seigneur la promesse, et même, d'après plusieurs écrivains, le vœu de consacrer à son service dans le temple l'enfant qu'il lui plairait de leur accorder. Du reste, c'était, parmi les Juifs qui avaient à cœur de faire bien élever leurs jeunes filles, une coutume ancienne déjà de les enfermer dans des cellules dépendantes du temple, ainsi que le rapportent, de concert avec l'historien hébreu Josèphe, Baronius [2], Nicéphore, Cedrenus, Suarez et, bien avant eux, S. Jean Damascène [3], S. Georges de Nicomédie, S. Ambroise [4], S. Anselme, et comme il ressort clairement de ce passage du Livre des Macchabées, où nous voyons Héliodore sur le point d'envahir le temple pour se rendre maître de l'argent qu'on y avait mis en dépôt. *A cause*, dit l'Ecriture, *que le lieu saint allait être exposé au mépris, les vierges qu'on y tenait cachées, couraient vers Onias* [5]. Or Marie n'eut pas plus tôt appris les intentions de ses parents que, malgré son extrême jeunesse — car, disent S. Germain [6] et S. Epiphane, quand elle s'offrit dans le temple, elle était seulement à sa troisième année [7], et par conséquent à cet âge où les enfants réclament surtout l'assistance de leurs parents et peuvent le moins s'en passer, — elle voulut partir pour Jérusalem afin de s'offrir et de se consacrer solennellement au Seigneur. Marie se présenta donc d'elle-même à ses parents pour les conjurer de la conduire au temple et de remplir ainsi leurs promesses. Et, remarque S. Grégoire de Nysse, « c'est avec un pieux

1. *Serm. Ang.* c. 14.
2. *Appar. ad Ann. n.* 47. — 3. *De Fide orth.* l. IV, c. 15. — 4. *De Virg.* l. I.
5. Pro eo quod in contemptum locus esset venturus... Virgines quæ conclusæ erant, procurrebant ad Oniam. II *Mach.* III, 18.
6. *Enc. in S. Deip.* — 7. Tertio anno, oblata est in Templo.

empressement que sainte Anne, la mère de Marie, la conduisit au temple pour l'offrir à Dieu [1]. »

Voici donc que S. Joachim et sainte Anne, sacrifiant généreusement à Dieu tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, se mettent en route. Et comme Marie ne peut faire à pied un si long chemin, — car, d'après bon nombre d'auteurs, de Nazareth à Jérusalem on compte quatre-vingts milles ou vingt-cinq lieues, — S. Joachim et sainte Anne, tour à tour, portent eux-mêmes dans leurs bras leur jeune et si chère enfant. Quelques parents et amis les accompagnent, mais, dit S. Georges de Nicomédie, « les anges se pressent en foule autour d'eux, afin de faire cortège et de rendre leurs devoirs, pendant le voyage, à l'immaculée et tendre Vierge qui va se consacrer au service du Seigneur [2]. » *Qu'ils sont beaux tous vos pas, ô fille du Prince* [3] ! Ainsi devaient chanter les anges. Oui, qu'ils sont beaux, qu'ils sont agréables à Dieu, tous ces pas que vous faites pour vous rendre dans son temple, ô princesse auguste et Fille bien-aimée de notre commun Créateur ! « Que dis-je, s'écrie Bernardin de Bustis, Dieu lui-même, à la vue de son Epouse en route vers le temple, fit alors une grande fête avec toute sa cour céleste. Car jamais créature si sainte et si chère n'avait paru dans le temple pour s'offrir à la divine Majesté. [4] » « Allez donc, dit S. Germain, patriarche de Constantinople, en s'adressant à Marie, allez, ô Reine du monde et Mère de Dieu, allez, dans la joie de votre âme, à la maison du Seigneur, pour y attendre la venue de ce divin Esprit qui vous fera concevoir le Verbe éternel [5]. »

Cependant le pieux cortège est arrivé devant le temple. La Sainte Vierge, au comble du bonheur, se tourne vers ses parents, et elle s'agenouille pour leur baiser la main et leur demander une dernière bénédiction ; puis, sans regarder en arrière, elle franchit les quinze degrés qui, d'après Josèphe cité par Arias Montanus, conduisent au temple, et elle se trouve en présence du prêtre qui, selon S. Germain, n'était autre que S. Zacharie ; et alors, disant adieu au monde et méprisant tous les biens que ses partisans en attendent, elle s'offre et se consacre à son Créateur.

Au temps du déluge, le corbeau qu'avait envoyé Noé, de-

1. Anna haud cunctata est eam ad Templum adducere, ac Deo offerre. *In Nat. Chr.* — 2. *Or. de Ingr. B. V.*

3. Quam pulchri sunt gressus tui... Filia Principis ! *Cant.* VII, 1.

4. Magnam quoque festivitatem fecit Deus cum Angelis, in deductione suæ Sponsæ ad Templum ; quia nullus unquam Deo gratior usque ad illud tempus ascendit. *Marial.* p. 4, s. 1.

5. Abi ergo, o Domina Mater Dei ! in atria Domini, exsultans et exspectans Sancti Spiritus adventum, et unigeniti Filii conceptionem. *Enc. in S. Deip.*

meura hors de l'arche à se repaître des cadavres ; mais la colombe revint sans avoir nulle part posé le pied, et, comme dit la Sainte Ecriture, *ne trouvant où poser son pied, elle revint vers Noé dans l'arche* [1]. Que d'âmes envoyées par Dieu dans ce monde, s'arrêtent misérablement à se repaître des biens terrestres ! Il n'en fut pas ainsi de notre céleste colombe, la Sainte Vierge Marie : elle savait que Dieu doit être notre unique bien, notre unique espérance et notre unique amour ; elle savait que le monde est plein de périls et que plus tôt on le quitte, plus tôt on se trouve à l'abri de ses pièges : aussi s'empressa t-elle de le fuir et de s'enfermer, si jeune fût-elle, dans la retraite sacrée du temple, afin de pouvoir mieux entendre la voix du Seigneur, le servir et l'aimer plus parfaitement.

C'est ainsi que, dès ses premiers pas, l'aimable Vierge se rendit toute chère et tout agréable au cœur de son Dieu, comme la sainte Eglise le lui fait dire : *O vous tous qui aimez le Seigneur, venez vous réjouir avec moi ; car j'ai eu le bonheur, toute petite que j'étais, de plaire au Très-Haut* [2]. C'est également pour cette raison qu'on la compare à la lune. En effet, comme la lune effectue sa révolution plus vite que les autres planètes, ainsi la Sainte Vierge parvint à la perfection plus vite que tous les autres saints ; car elle s'était donnée au Seigneur promptement et sans délai, entièrement et sans réserve. Passons au second point, où nous aurons beaucoup de choses à dire.

DEUXIÈME POINT

Elle savait bien, la sainte Enfant, éclairée comme elle l'était, que Dieu n'accepte pas un cœur partagé, mais qu'il le veut consacré tout entier à son amour, ainsi que lui-même l'ordonne : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur* [3].

A peine donc avait-elle commencé de vivre, qu'elle avait commencé d'aimer Dieu de toutes ses forces, et dès lors aussi, elle lui avait entièrement appartenu. Néanmoins sa très sainte âme soupirait ardemment après le jour où, réalisant tous ses vœux, elle ferait sa solennelle consécration au Seigneur. Considérons donc avec quelle dévotion la jeune et tendre Vierge, toute transportée d'amour de se voir enfin dans la maison de Dieu, se jette à genoux, baise la terre, adore la divine Majesté, et lui rend grâces de l'avoir, par une faveur insigne choisie pour venir sitôt habiter à l'ombre du sanctuaire ; puis, se donnant à Dieu tout entière et sans réserve, elle lui offre tous ses sens et toutes ses facultés, toute son intelligence et

1. Reversa est ad eum in arcam. *Gen.* VIII, 9.
2. Congratulamini mihi, omnes qui diligitis Dominum, quia, cum essem parvula, placui Altissimo. *Off. B. V.* resp. 2.
3. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. *Deut.* VI, 5.

tout son cœur, toute son âme et tout son corps, puisque, en ce moment, d'après quelques auteurs, elle émit, pour plaire à Dieu, le vœu de virginité, « ce vœu, dit l'abbé Rupert, que Marie fut la première à faire au Seigneur [1]. » Et c'est pour toujours et sans aucune limite de temps qu'elle se consacre tout entière à Dieu, « et, comme dit S. Bernardin de Bustis, ce fut pour devenir un perpétuel holocauste à Dieu qu'elle s'offrit et se dévoua [2]. » Car elle avait dès lors arrêté le dessein de n'employer tout le temps de sa vie qu'au service de la divine Majesté, sans jamais mettre le pied hors du temple, si tel était le bon plaisir de Dieu. De quel cœur elle dut alors s'écrier : *Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui* [3] ! « A lui j'appartiens tout entière pour la vie et pour la mort », comme le lui fait dire le cardinal Hugues [4]. Oui, disait-elle, ô mon Seigneur et mon Dieu, je ne suis venu dans votre maison que pour m'appliquer de toutes mes forces à vous plaire et à vous honorer ; je veux donc, si telle est votre volonté, ne vivre tout entière que pour vous ; et mourir aussi pour vous ; acceptez le sacrifice que je vous fais, moi, votre pauvre servante ; et faites par votre grâce, que je vous sois fidèle.

Sa vie dans le temple. — Considérons ensuite combien fut parfaite la vie que l'immaculée Vierge mena dans le temple. *La voici,* dit l'Ecriture, *qui s'avance comme l'aurore à son lever* [5]. De même que la lumière de l'aurore va toujours croissant, ainsi croissait toujours la perfection de Marie ; et, par suite, qui pourra jamais expliquer de quel éclat, chaque jour plus doux et plus fort, brillaient toutes ses vertus, sa charité, sa modestie, son humilité, son silence, sa mortification, sa douceur ? « Elle est conduite au temple, s'écrie S. Jean Damascène, et, semblable à un bel olivier, elle prend racine dans la maison du Seigneur pour recevoir la rosée du Saint-Esprit et se couronner des fleurs et des fruits de toutes les vertus [6]. » Et autre part le même Saint nous montre la Vierge modeste dans ses regards, humble dans son maintien, charitable et prévenante en conversation, telle enfin qu'elle devait apparaître avec une âme si bien réglée [7]. « Marie, dit-il encore, tenait sa pensée loin de toutes les choses d'ici-bas, pour ne l'appliquer qu'à l'acquisition de toutes les vertus ; adonnée de la

1. Deo prima vovisti votum virginitatis. *In Cant.* l. 3.
2. Maria seipsam perpetuis Dei obsequiis obtulit et dedicavit. *Marial.* p. 4, s. 1. — 3. Dilectus meus mihi, et ego illi. *Cant.* II, 16.
4. Ego illi tota vivam, et tota moriar.
5. Quasi aurora consurgens. *Cant.* VI, 9.
6. Ad Templum adducitur ; ac deinde in domo Dei plantata, atque per Spiritum saginata, instar olivæ frugiferæ, virtutum omnium domicilium efficitur. *De Fide orth.* l. IV, c. 15. — 7. *De Nat. B. M.* or. 1.

sorte à la pratique de la perfection, elle acquit en peu de temps assez de mérites pour devenir le digne sanctuaire de Dieu[1]. »

S. Anselme aussi considère la vie de la Sainte Vierge dans le temple et il dit : « Marie était d'une obéissance pleine de soumission, sobre dans ses paroles, toujours recueillie et modeste, sans jamais rire ni se troubler. Elle persévérait dans l'oraison, la lecture des livres saints, les jeûnes et toutes les bonnes œuvres[2]. » S. Jérôme[3] et S. Bonaventure[4] entrent dans des détails encore plus circonstanciés : « Voici, disent-ils, comment Marie avait réglé son temps : depuis le matin jusqu'à la troisième heure, c'est-à-dire vers neuf heures, elle se tenait en oraison : de la troisième à la neuvième heure, elle s'occupait de travaux manuels ; à la neuvième, elle reprenait l'oraison jusqu'au moment où l'ange venait, selon sa coutume, lui apporter la nourriture de chaque jour. Elle s'efforçait d'être la première dans les saintes veilles, la plus exacte à suivre la loi divine, la plus profonde en humilité et la plus parfaite dans toutes les vertus. Jamais on ne surprit en elle un mouvement de colère : toutes ses paroles étaient d'une telle grâce et douceur, que Dieu lui-même semblait parler par sa bouche. »

De plus la divine Mère fit elle-même à sainte Elisabeth, religieuse bénédictine du monastère de Schœnau, les révélations suivantes, que rapporte également S. Bonaventure : « Lorsque mon père et ma mère m'eurent laissée dans le temple, je pris en mon cœur la résolution de n'avoir que Dieu pour père, et je me demandais souvent ce que je pourrais faire d'agréable au Seigneur[5]. En outre je fis vœu de garder la virginité et de ne rien posséder ici-bas, et je remis toute ma volonté entre les mains de Dieu[6]. » De tous les préceptes divins, c'est celui-ci : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu*[7], qu'elle se proposait plus spécialement d'observer, comme elle le révéla encore à sainte Elisabeth. Elle allait au milieu de la nuit devant l'autel du temple demander à Dieu la grâce d'observer les préceptes de la Loi. Puis, soupirant après la naissance de la Mère du Rédempteur, je suppliais Dieu qu'il me conservât mes yeux pour la voir, ma langue pour la louer, mes mains et mes pieds pour la servir, mes genoux

1. *De Fide*, ut supra. — 2. *Forma et Mor. B. M.* — 3. *Hist. de la Vie de Marie*, par le P. Jos. de Jésus et Marie, carme déchaussé, liv. II, c. 1. — 4. *Med. vitæ Chr.* c. 3.

5. Cum pater meus et mater mea me dimiserunt in Templo, statui in corde meo habere Deum in Patrem, et frequenter cogitabam quid possem facere illi gratum.

6. Vovi observare virginitatem, nihil unquam possidere in mundo; et ei (Deo) omnem voluntatem meam commisi. *Rev.* l. I, c. 10.

7. Diliges Dominum Deum tuum.

pour adorer dans son sein le Fils unique de Dieu. Et comme à cet instant Elisabeth lui avait dit : « Mais, ô ma Souveraine, n'étiez-vous pas pleine de grâces et de vertus ? » la Sainte Vierge lui répondit : « Sachez que je me tenais pour la plus vile des créatures, et la plus indigne des bienfaits de Dieu : aussi je ne cessais de demander la grâce et les vertus. » Puis, pour nous bien convaincre de la nécessité absolue où nous sommes tous de demander à Dieu les grâces dont nous avons besoin, elle ajouta : « Vous croyez peut-être que toutes ces grâces et ces vertus, je les ai obtenues sans peine. Eh bien, sachez que je n'ai pas reçu de Dieu la moindre grâce sans peine, sans une oraison continuelle, des désirs ardents, beaucoup de larmes et de grandes pénitences. »

Mais c'est surtout dans les révélations de sainte Brigitte que nous pouvons considérer les vertus et les pieuses pratiques de Marie encore enfant. Voici donc ce que nous y lisons : « Dès son enfance, Marie fut remplie du Saint-Esprit ; et, à mesure qu'elle croissait en âge, la grâce croissait en elle. Elle résolut dès lors d'aimer Dieu de tout son cœur, en sorte qu'il ne fût jamais offensé ni par ses actions, ni par ses paroles : aussi méprisait-elle tous les biens de la terre. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle pouvait. Elle était si tempérante dans ses repas qu'elle ne prenait que le strict nécessaire pour soutenir son corps. Lorsqu'elle comprit, d'après les Saintes Ecritures, que le Fils de Dieu devait naître d'une vierge pour racheter le monde, son cœur s'embrasa tellement du divin amour, qu'elle n'avait plus d'autre désir ni d'autre pensée que Dieu ; et ne trouvant de bonheur qu'en Dieu seul, elle évitait jusqu'à la conversation de ses parents, de peur qu'ils ne lui fissent perdre le souvenir de Dieu. Et par dessus tout elle désirait vivre au temps de la venue du Messie, pour se faire la servante de la vierge bienheureuse qui mériterait d'être sa Mère [1]. »

Ses titres a la maternité divine. — Ah ! sans doute, par amour pour cette jeune et pourtant si sublime Enfant, le Rédempteur hâta sa venue parmi les hommes. Et de fait, alors que par humilité elle ne s'estimait pas digne d'être seulement la servante de la divine Mère, elle-même, par le choix de Dieu, devenait cette divine Mère, et, par le charme de ses vertus et la puissance de ses prières, elle attirait dans son sein virginal le Verbe éternel. Aussi l'Epoux divin, la comparant à la tourterelle, lui dit : *La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre* [2]. Et ce n'est pas seulement parce

1. *Rev.* l. III, c. 8. — l. I, c. 10.
2. Vox turturis audita est in terra nostra. *Cant.* II, 12.

que, ayant, elle aussi, l'amour de la solitude, elle vécut toujours dans ce monde comme dans un désert, mais encore parce que, à la façon de la tourterelle qui fait retentir la campagne de ses gémissements, Marie, dans le temple, ne cessait de gémir en compatissant au malheur du monde perdu par le péché et en priant pour la rédemption du genre humain. Oh ! comme elle adressait alors à Dieu, mais avec bien plus d'amour et de ferveur, les supplications et les soupirs des prophètes : *Envoyez, Seigneur, l'Agneau dominateur de la terre* [1]. *Cieux, versez votre rosée d'en haut, et que les nues pleuvent le Juste* [2]. *Puissiez-vous ouvrir les cieux et descendre des hauteurs* [3] !

En un mot, c'était pour le regard de Dieu un objet de douces complaisances, que cette jeune et tendre Vierge, aspirant sans cesse à la plus sublime perfection et s'élevant chargée des parfums de toutes les vertus, comme cette colonne de fumée que l'Esprit saint décrit dans les sacrés Cantiques : *Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une colonne de fumée d'aromates, de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de parfums* [4] ? Elle était encore ce jardin où le Seigneur trouvait ses délices, parce qu'il y trouvait toutes sortes de fleurs et les parfums de toutes les vertus. « Oui, s'écrie S. Sophrone, elle était vraiment un jardin de délices dans lequel s'épanouissaient les fleurs les plus variées et que les vertus embaumaient de leurs parfums [5] ! » Aussi S. Jean Chrysostome affirme-t-il que Dieu se choisit Marie pour Mère ici-bas parce qu'ici-bas il ne trouva nulle part une vierge supérieure à Marie en perfection et en sainteté, ni un sanctuaire plus digne de le recevoir que le sein très pur de notre Reine [6]. « Non, non, dit S. Bernard, nulle demeure ne convenait mieux au Seigneur que le sein virginal de Marie [7] ; » et, ajoute S. Antonin, « avant d'être élue et destinée à la dignité de Mère de Dieu, il fallut que Marie possédât une perfection sublime et consommée, au point d'éclipser celle de toutes les autres créatures ; car le suprême effort de la grâce, fut de préparer la créature à concevoir le Fils de Dieu [8] ! »

1. Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ. *Is.* XVI, 1.
2. Rorate, cœli, desuper ; et nubes pluant Justum. *Is.* XLV, 8.
3. Utinam dirumperes cœlos et descenderes. *Is.* LXIV, 1.
4. Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii ? *Cant.* III, 6.
5. Vere Virgo erat Hortus deliciarum, in quo consita sunt universa florum genera et odoramenta virtutum. *De Assumpt.*
6. *Ap.* CANIS. *De M. Deip.* l. I, c. 18.
7. Nec in terris locus dignior uteri virginalis templo. *In Ass.* s. 1.
8. Ultima gratia perfectionis est præparatio ad Filium Dei concipiendum. P. 4, t. XV, c. 6, § 2.

De même que notre céleste Enfant se présente et s'offre promptement et entièrement à Dieu dans son temple, ainsi nous-mêmes, en ce jour, présentons-nous à Marie sans retard et sans réserve, et prions-la de nous offrir elle-même à Dieu. Offerts par les mains de Celle qui fut le temple vivant du Saint-Esprit, les délices du Seigneur, et la Mère du Verbe éternel, ne craignons pas que Dieu nous repousse. Et enfin confiance en notre sublime et très gracieuse Souveraine, dont le cœur se plaît tant à récompenser ses fidèles serviteurs de tous les hommages qu'ils lui décernent.

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam; et obliviscere populum tuum, et domum patris tui : et concupiscet rex decorem tuum. (*Psalm.* XLIV, 11.)

Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis! (*Cantic.* VII, 1.)

Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua. (*Thren.* III, 27.)

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. (*Oseas,* II, 14.)

Stetit Dominus in introitu tabernaculi, vocans... Mariam. (*Numer.* XII, 5.)

Dirupisti vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis. (*Psalm.* CXV, 16.)

Introibo in domum tuam in holocaustis; reddam tibi vota mea. (*Psal.* LXV, 13.)

O quam pulchra est casta generatio cum claritate; immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est, et apud homines! (*Sapient.* IV, 1.)

Prævenerunt oculi mei ad te diluculo, ut meditarer eloquia tua. (*Psalm.* CXVIII, 148.)

Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei; in me gratia omnis viæ et veritatis. (*Eccli.* XXIV, 24.)

Ego sicut oliva fructifera in domo Domini. (*Psalm.* LI, 10.)

Beati qui habitant in domo tua, Domine. (*Psalm.* LXXXIII, 5.)

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. (*Psalm.* XXVI, 4.)

Lætatus sum in iis quæ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus. (*Psalm.* CXXI, 1.)

In toto corde meo exquisivi legem tuam. (*Psal.* CXVIII, 10.)

Adducentur regi virgines post eam. (*Psalm.* XLIV, 15.)

Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam. (Hebr. X, 7.)

Ut ambuletis digne Deo, per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes. (*Coloss.* I, 10.)

Quæ placita sunt ei facio semper. (*Joan.* VIII, 30.)

Reddam tibi vota mea, quæ distinxerunt labia mea. (*Psalm.* LXV, 14.)

In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam : Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. (*Psalm.* XXXIX, 8.)

Holocautomata non tibi placuerunt; tunc dixi : Ecce venio. (*Hebr.* X, 6.)

Ecoutez, ma fille, et considérez, et obéissez à ma voix; oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera jaloux de votre beauté.

O fille du prince, que vos premiers pas sont beaux!

Il est avantageux à l'homme d'avoir porté le joug dès sa jeunesse.

Je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur.

Le Seigneur s'arrêta à l'entrée du tabernacle, il appela Marie.

Vous avez rompu mes liens : je vous offrirai le sacrifice de mes louanges.

J'entrerai dans votre maison avec des holocaustes, et je m'acquitterai de mes vœux envers vous.

Combien est belle une race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu! sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes.

Mes yeux se sont élevés vers vous dès le matin afin que je méditasse sur vos paroles.

Je suis la mère du pur amour, de la crainte, de la science, et de l'espérance sainte; en moi est toute la grâce de la vérité et de la vie.

Je suis comme un olivier qui porte du fruit en la maison de Dieu.

Heureux, Seigneur, ceux qui demeurent en votre maison.

J'ai demandé au Seigneur une seule chose, et je la rechercherai uniquement : c'est d'habiter tous les jours de ma vie dans la maison du Seigneur.

Je me suis réjoui à cause de ce qui m'a été dit, que nous irons dans la maison du Seigneur.

Je me suis appliqué à chercher votre loi, et à la garder de tout mon cœur.

Des vierges, après elle, seront amenées au roi.

Me voici, mon Dieu, pour accomplir votre volonté.

Afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes choses, portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres.

Je fais toujours ce qui plaît à mon Père.

Je m'acquitterai envers vous des vœux que mes lèvres ont prononcés.

Il est écrit de moi dans tout le livre que je ferai votre volonté. C'est ce que j'ai voulu, ô mon Dieu, et votre loi est toujours au fond de mon cœur.

Les holocaustes ne vous ont point été agréables; alors j'ai dit : Voici que je viens.

Congratulamini mihi, omnes qui diligitis Dominum, quia cum essem parvula, placui Altissimo. (*Officio hujus festi.*)

Réjouissez-vous avec moi, vous tous qui aimez le Seigneur, parce que dès mon enfance j'ai eu l'honneur de lui plaire.

PENSÉES ET PASSAGES DES SS. PÈRES

Profecto non diceret Virgo: quomodo fiet istud? nisi Deo se ante virginem vovisset. (S. Augustin. *de Virginitate*, iv.)

Vellem ut nihil aliud agerem, quam me reddere cui me maxime debeo. (Id. *de Quantit. animæ.*)

Solitudo quædam necessaria est menti nostræ ut videatur Deus; turba strepitum habet, visio ista secretum desiderat. (Id. tract. xvii *in Joan.*)

Homo cujus est Deus, quid amplius quærit? si sufficis Deo, sufficiat tibi Deus. (S. Cyprian.)

Qui perfecte placere Deo desiderat, de se nihil relinquat. (S. Gregor.)

Ut ei se totos reddant, cui debere se recolunt, et originem et progressum. (S. Hilarius.)

Arbitror rationi consentaneum esse, virilis quidem puritatis in castitate primitias fuisse Jesum, muliebris vero Mariam. (Orig. in *cap.* xiii *Matthæi.*)

Quid potest habere laudis si effætum corpus voluptatibus et jam senectutis frigore gelidum, ad sacra devotionis officia, deposito jam senectutis flore convertat? (S. Ambrosius, serm. in *Psalm.* cxviii.)

Indesinenter affixa Deo erat Maria, ut in ea nihil esset mundanos quod redoleret affectus. (Sopronius.)

Christus ideo matrem virginem elegit, ut ipsa omnibus sit castitatis exemplum, in qua velut speculo refulget forma virtutis. (Id.)

Optimam partem elegit Maria, quia prima omnium fœminarum Deo virginitatem obtulit. (S. Ildephonsus, serm. v *de Assumpt.*)

Maria prima inter fœminas gloriosissimum Deo virginitatis munus obtulit. (Id. *Ibid.*)

Oportebat Virginem, non in sanctis sanctorum tabernaculis, sed in ipso cœlo cœli, in prima ætate educari, eam quæ his collata puritate antecellebat. (Georgius Nicomediensis, in Orat. *de Præsent. Virginis.*)

Omnis virtutis habitaculum facta est,

Certes, la Vierge n'aurait pas dit à l'ange: comment cela se pourra-t-il faire? si elle n'avait fait vœu de virginité.

Je souhaiterais ne pouvoir faire autre chose que de me donner à celui à qui je suis redevable de moi-même.

Pour traiter familièrement avec Dieu, il faut la solitude; le monde ne présente que tumulte, et Dieu ne se montre que dans le recueillement.

Si l'homme possède Dieu, que demande-t-il de plus? Vous suffisez à Dieu, que Dieu vous suffise.

Il faut que celui qui veut parfaitement plaire à Dieu se donne entièrement à lui.

Afin que les hommes se dévouent tout entiers à celui à qui ils reconnaissent être redevables et de la vie et de son développement.

Je crois raisonnable de dire que Jésus-Christ a donné aux hommes le premier exemple de la pureté virginale, et que Marie l'a donné aux femmes.

Quelle louange peut espérer l'homme si, après avoir consumé les plus beaux jours de sa vie dans la mollesse et le plaisir, il n'offre à Dieu qu'une vieillesse flétrie?

Marie était continuellement attachée à Dieu, de sorte qu'il n'y avait en elle rien qui ressentit la moindre affection mondaine.

Jésus-Christ a choisi une mère vierge, afin qu'elle soit à tous un exemple de chasteté, et comme un clair miroir où étincelle une éclatante image de la vertu.

Marie a choisi la meilleure part, parce que c'est la première de toutes les femmes qui ait offert à Dieu sa virginité.

Entre toutes les femmes, Marie est la première qui ait fait à Dieu ce glorieux présent de sa virginité.

Il fallait que la Vierge, dans son jeune âge, fût élevée, non dans le sanctuaire du tabernacle, mais dans le ciel même, avec les anges, puisque sa pureté, comparée avec la leur, était incomparablement plus excellente.

Marie devint la demeure de toute sorte

cum ab omni seculari vita et carnali concupiscentia mentem abduxisset, et sic virgineum animum simul et corpus conservasset, ut decebat eam quæ in sinu Deum susceptura erat. (S. Joan. Damascenus, *De fide orthod.* iv.)

Virginum vexillifera et virginitatis magistra. (S. Ambros. *De instit. virg.*)

Gloria virginum. (*In Liturgia S. Jacobi.*)

Corona virginum Maria. (S. Ephrem. Orat. *de Deipara.*)

Princeps virginitatis. (S Epiph., *Hæres.* 78.)

Fastigium omnium virginum. (S. Ildephonsus, Serm. *de Assumpt.*)

Exemplum perfectæ virginitatis. (Id. serm. 3.)

Virginitatis thesaurus. (S. Joan. Damas., Orat. *de Nativ. Virginis.*)

Mater virginitatis. (S. Anselmus, *De excellent. B. Virg.*)

Virginum primiceria. (S. Bernardus, *De Passione Domini.*)

Virginum signifera, et decus virginalis pudicitiæ. (S. Bonaventura, in *Litaniis.*)

de vertus, en s'éloignant d'esprit et de cœur de tout ce qu'il y avait de charnel au monde, et en conservant ainsi son corps et son âme, dans la virginité, comme il convenait à celle qui devait concevoir un Dieu.

Marie porte l'étendard et est le modèle de la virginité.

C'est la gloire des vierges.

La couronne des vierges est Marie.

Marie est la première des vierges.

Elle est le faîte de la perfection où peuvent arriver les vierges.

C'est le modèle de la plus parfaite pureté.

C'est le trésor de la virginité.

La mère de la virginité.

Celle qui tient le premier rang parmi les vierges.

Celle qui est à la tête de toutes les vierges, l'honneur de la pureté virginale.

SUPPLÉMENT

A LA

CINQUIÈME PARTIE

(SUITE)

LIVRE DEUXIEME

FÊTES DE LA SAINTE VIERGE CÉLÉBRÉES PAR QUELQUES ÉGLISES PARTICULIÈRES

FETE DU MARIAGE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

N.-B. — On trouve aux tomes II (Livre I, chapitre VII, pages 15 à 198) et au tome IV, (chapitre V, § III, pages 343 à 3.6) des matériaux pour plusieurs petites instructions. Au tome VI, (page 50 à 75,) nous avons donné deux sermons et deux plans détaillés.

SECTION Ire. — PETITES INSTRUCTIONS

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Extrait de la *Vie de la Sainte Vierge*, par le P. CROISET, S. J.)

Il y avait huit ou neuf ans que la Sainte Vierge était dans sa retraite, faisant l'admiration des hommes et des anges par l'éclat extraordinaire de sa sainteté, et l'assemblage merveilleux de toutes les plus rares vertus, lorsqu'elle perdit son père S. Joachim, et peu après sainte Anne sa mère. Une mort aussi précieuse aux yeux de Dieu que celle de ses chers parents, lui fut sensible : mais, pour ainsi dire, elle l'affligea peu ; elle était trop assurée de leur sort bienheureux, et trop résignée aux ordres sacrés de la divine Providence, pour n'être pas bientôt consolée de leur absence ; depuis longtemps Dieu lui tenait lieu de tout. Comme les prêtres qui desservaient le temple étaient par office les tuteurs des jeunes filles orphelines consacrées au service de Dieu, ils eurent dès lors un soin plus particulier de cette insigne vierge, qui faisait depuis longtemps le sujet de leur estime et de leur admiration.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, qui était l'âge où l'on pensait à marier les filles, ses tuteurs pensèrent à lui trouver un époux qui fût digne d'elle. La première proposition qu'on lui en fit l'alarma. Un ancien auteur, cité par S. Grégoire de Nysse, dit que la Sainte Vierge représenta alors avec beaucoup de modestie à ceux qui étaient

chargés de sa conduite, qu'ayant été consacrée à Dieu avant même sa naissance, par ses parents, pour servir dans le temple, elle avait ratifié depuis, elle-même, cette consécration, et qu'elle n'avait d'autre inclination que d'y passer le reste de ses jours en qualité de vierge, et que si on voulait avoir quelque égard pour l'intention de ses parents, et pour son inclination propre, on ne saurait lui faire un plaisir plus sensible que de ne lui point faire changer d'état. On loua sa dévotion; mais comme parmi les Juifs toute leur gloire était d'avoir une postérité, pour qu'ils pussent espérer d'avoir un jour quelque consanguinité avec le Messie, surtout ceux et celles qui étaient de la tribu de Juda et de la race de David telle qu'était Marie, on n'eut point d'égard à ce qu'elle souhaitait, et on ne pensa plus qu'à lui chercher un époux qui lui convînt, et qui fût de la même tribu et de la même race royale qu'elle.

C'était un usage établi parmi les juifs, et religieusement observé dans tous les siècles, que lorsqu'une famille se trouvait réduite à une seule fille, elle épousât son plus proche parent de la même tribu, afin que les alliances étant moins distraites, on vît plus clair dans la généalogie du Messie, qui était la fin de tous les mariages et de toutes les générations tant dans la loi de nature que dans la loi écrite. Ainsi, Abraham avait épousé Sara, et Nachor avait épousé Melcha, toutes deux filles d'Aram, frère d'Abraham et de Nachor; ainsi, le jeune Tobie, par le conseil de l'ange Raphaël, et selon la loi de Moïse, épousa Sarah, fille unique de Raguël, sa proche parente. La Sainte Vierge ayant donc su le dessein qu'on avait de la marier, et n'ayant pas jugé à propos de déclarer le vœu secret qu'elle avait fait de demeurer toujours vierge, sachant bien que l'ayant fait encore si jeune, on n'aurait pas manqué de l'en dispenser, elle eut recours à la prière, et elle ne cessa de solliciter jour et nuit le Seigneur de prendre un soin particulier de son épouse. Vous avez possédé mon cœur, divin époux, depuis le premier moment que vous l'avez formé, disait-elle, et votre Saint-Esprit a habité dans mon corps depuis ce moment, comme dans son temple; ne permettez pas, Dieu de pureté, que ce temple soit jamais souillé.

Après de longues et ferventes prières, on ne doute point qu'elle n'eût une secrète assurance que le mariage qu'elle contracterait selon les desseins de la divine Providence, ne donnerait point d'atteinte à son vœu, et que l'époux que le ciel lui destinait serait le gardien de sa virginité dans le mariage même.

Dès que la Sainte Vierge eut quinze ans complets, on fit une assemblée des plus proches parents, tous de la tribu de Juda, et de la famille de David comme elle. Parmi tous ceux

qui étaient en état de l'épouser, on choisit S. Joseph que la divine Providence avait destiné de toute éternité pour être le tuteur et le père nourricier du Sauveur en devenant l'époux de Marie. Quelques-uns ont cru qu'il était oncle de la Sainte Vierge, ou du moins son cousin germain ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était un de ses plus proches parents, de la même tribu et du même sang royal qu'elle, quoique la révolution de fortune l'eût réduit à la basse condition d'artisan, puisqu'il était ouvrier en bois : mais quelque obscure que fût sa condition, jamais homme, dit S. Epiphane, ne fut plus noble ni plus riche que lui aux yeux de Dieu; nul qui ait jamais approché du mérite, de la pureté et de l'éminente sainteté de ce grand patriarche. Le même saint père ajoute, que S. Joseph était alors dans un âge fort avancé et que prévenu, dès sa première jeunesse, d'une grâce spéciale presque inconnue en ce temps-là parmi les juifs, il n'avait jamais voulu se marier, résolu de garder toute sa vie une virginité perpétuelle ; que s'il consentit, sur le retour de l'âge, d'épouser Marie sa parente, c'est que connaissant sa haute vertu et son amour extraordinaire pour la chasteté, il se promettait de vivre toujours vierge dans le mariage; on croit même qu'ils en étaient convenus tous les deux avant que d'épouser.

Le mariage se fit à Jérusalem. Ce ne furent pas tant deux époux qui contractèrent ensemble, dit Gerson, qu'une virginité qui s'allia avec une autre : *Virginitas nupsit.* Le ciel ne vit jamais des épousailles si saintes, ni plus dignes d'être honorées de la présence de toute la cour céleste, et il est probable qu'elles le furent de tous les esprits bienheureux ; aussi plusieurs Eglises en font-elles une fête particulière le 22 janvier, qu'on croit avoir été le jour particulier de cette auguste cérémonie. Jamais mariage ne fut plus assorti, ni si heureux, parce qu'il n'en fut jamais de si saint; et si Marie reçut un gardien et un protecteur de sa virginité, Joseph, dit S. Jean Damascène, reçut la plus auguste qualité qu'il soit possible d'imaginer sur la terre, en devenant l'époux de Marie : *Virum Mariæ, hoc est prorsus inneffabile, et nihil prætereа dici potest.* S. Thomas croit que ce fut d'abord après la célébration de cet heureux mariage, que S. Joseph et la très sainte Vierge firent d'un consentement mutuel vœu de virginité, ou qu'ils le renouvellèrent. Cet acte de religion, dit ce saint docteur, est trop parfait, pour que deux personnes si saintes s'en dispensassent; et leurs inclinations sur cet article étaient trop conformes pour ne pas convenir dans la pratique d'une si admirable vertu, étant animés tous deux du même Esprit saint, qui prend un soin particulier des âmes chastes.

Ce vœu de chasteté perpétuelle, disent les SS. Pères, était

alors inouï parce qu'il était inconnu ; car quoiqu'il y eût de saints personnages dans l'ancien Testament qui avaient vécu dans le célibat, comme Elie, Elisée, Daniel, et les trois enfants qui furent conservés miraculeusement dans la fournaise ardente de Babylone, il ne paraît pas qu'ils se fussent jamais engagés par vœu à un état si parfait : c'est Marie, dit S. Ambroise, qui la première, en a donné l'exemple, et qui, par le vœu qu'elle fit d'une virginité perpétuelle, a levé sur la terre l'étendard, pour ainsi dire, de la virginité, et a par son exemple attiré après elle ce nombre infini de vierges qui suivent l'Epoux céleste, et qui composent sa brillante cour, selon ces paroles du roi prophète qu'on a déjà citées : *Adducentur regi virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi.* Cette épouse bien-aimée, cette digne mère, ô Roi de gloire, vous amènera à sa suite un nombre prodigieux d'âmes pures et innocentes, une infinité de vierges, qui, suivant son exemple, vous consacreront leur virginité : *Afferentur in lætitia et exultatione, adducentur in templum regis ;* elles viendront toutes avec joie se consacrer à vous dans votre temple. Ne voyons-nous pas cette prophétie accomplie à la lettre dans toutes ces saintes et nombreuses sociétés de filles religieuses dont la très sainte Vierge est la mère, et dont elle doit être le modèle selon l'esprit de leur institut? Dieu voulut que cette très pure Vierge, qui devait être la mère de son fils, sans cesser d'être vierge, fût mariée, dit S. Jérôme, 1° pour qu'on pût savoir qu'elle était de la tribu de Juda et de la race de David, parce qu'on ne pouvait avoir la généalogie des femmes parmi les Juifs, que par celle de leurs maris : *Ut per generationem Joseph, origo Mariæ monstraretur ;* 2° pour qu'on ne lui fît point un crime de sa grossesse miraculeuse, ce qu'elle n'aurait pu éviter si elle fût devenue enceinte n'étant pas mariée ; 3° pour qu'étant obligée de porter l'enfant Jésus en Egypte, en fuyant la cruauté d'Hérode qui voulait le faire mourir en l'enveloppant dans le massacre des innocents, elle eût le secours de son époux dans ce voyage et dans le séjour qu'elle devait faire dans cette terre étrangère : *Ut in Ægyptum fugiens haberet solatium.* S. Ignace, martyr, ajoute une quatrième raison, dit le même S. Jérôme : ce fut afin que le démon ignorât la conception miraculeuse du Messie, ne pouvant pas croire qu'il fût né d'une vierge, puisqu'il était né d'une femme mariée : *Ut partus ejus celaretur diabolo, dum eum putat non de virgine, sed de uxore generatum.*

Il est aisé de s'imaginer quelle fut la vie sainte et édifiante de ces deux saints époux : quelle paix, quelle union, quelle vertu, quelle mutuelle vénération dans cette auguste famille ! Nazareth admirait, à la vérité, l'éminente sainteté et les éclatantes vertus de l'un et de l'autre ; mais la ville de Nazareth

ignorait le prix du trésor qu'elle possédait ; la céleste Jérusalem en connaissait seule le mérite ; elle seule savait que Marie était le temple vivant du Saint-Esprit, et le sanctuaire de la divinité, comme l'appellent les SS. Pères. La Sainte Vierge vécut dans une grande retraite tout le temps qu'elle fut à Nazareth. La contemplation et la prière étaient son occupation ordinaire. Comme elle ne perdait jamais Dieu de vue, le travail des mains n'interrompait point son oraison ; ni le soin du petit ménage, son union intime avec Dieu. On ne vit jamais une modestie si parfaite, ni si respectable ; sa seule présence inspirait un respect qui allait jusqu'à la vénération. Elle paraissait rarement en public, dit S. Ambroise, la retraite avait pour elle de merveilleux attraits. Elle conversait peu avec les hommes, parce que tout son commerce était au ciel. La charité seule la rendait visible à ceux qui en ressentaient tous les effets : *Eos solos solita cœtus virorum invisere quos misericordia non erubesceret.*

DEUXIÈME INSTRUCTION

(A des Religieuses)
(Méditation du P. Gentil, S. J.)

LE MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE AVEC SAINT JOSEPH

MODÈLE DU MARIAGE SPIRITUEL DES VIERGES CONSACRÉES A DIEU AVEC JÉSUS-CHRIST

Honorabile connubium in omnibus, et thorus immaculatus ; fornicatores enim et adulteros judicabit Deus.

Que le mariage soit traité de tous avec honnêteté ; que le lit nuptial soit sans tache ; car Dieu condamnera les fornicateurs et les adultères. (*Hebr.* XIII, 4.)

I. — La pureté fut le lien sacré, qui unit le cœur de ces deux chastes époux ; ils furent toute leur vie vierges d'esprit, de cœur et de corps. Le Fils de Dieu voulut, pour plusieurs belles raisons, naître d'une vierge ; et que cette vierge qui devait être sa mère, épousât un homme. 1° Il voulut naître sur la terre d'une Mère vierge, parce qu'il était né *avant tous les siècles* d'un Père vierge. 2° Le corps du premier Adam avait été formé d'une terre vierge ; il était donc juste que celui du second Adam fût formé du sang de la plus pure de toutes les vierges. 3° Etant venu faire honorer la virginité, qui n'était point estimée parmi les hommes, il a été vierge, et il est né d'une Mère vierge. Mais, parce que le grand mystère d'une vierge mère ne devait pas être si tôt révélé au monde, il voulut pour mettre à couvert l'honneur de sa Mère, qu'elle épousât un homme.

Mais quel époux lui choisit-il ? un homme juste, chaste,

vierge ; un homme qui, de tous ceux qui étaient au monde, était le plus digne d'être l'époux de la plus pure de toutes les vierges ; il choisit *Joseph pour être l'époux de Marie.* Quel bonheur pour Marie, d'avoir trouvé dans son époux l'ange gardien de sa pureté ! Quelle gloire pour Joseph d'être le légitime époux d'une vierge qui est la véritable Mère de Dieu ! ô le saint mariage ! ô le beau modèle du mariage spirituel de Jésus-Christ et des vierges qui se consacrent à lui.

La pureté en est le nœud, aussi bien que de celui de Marie et de Joseph. Le Fils de Dieu faisant l'honneur à une vierge de la choisir pour son épouse, la rend plus chaste ; et il devient l'ange gardien de sa pureté : par cette alliance, les biens de l'époux et de l'épouse deviennent communs. Le cœur de l'époux appartient à l'épouse, et l'épouse n'est plus maîtresse ni de son corps ni de son cœur : ô mon âme, quel honneur pour toi ! tu es devenue l'épouse de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est devenu ton époux. Il est ton trésor et tu es le sien : tu peux dire avec l'Epouse des cantiques : *Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis toute à lui. Dilectus meus mihi et ego illi.* Quelle gloire pour une créature ! l'ai-je jamais bien compris ?

Mais suis-je telle que doit être l'épouse d'un Dieu *qui ne se plaît que parmi les lis,* c'est-à-dire avec les vierges ? Ai-je respecté tout ce qui est en moi, comme un bien sacré qui appartient à Dieu, né de toute éternité d'un Père vierge, conçu dans le temps dans le sein d'une vierge, qui a vécu vierge et qui est mort vierge ? suis-je vierge de corps ? suis-je vierge de cœur ? suis-je vierge d'esprit ? La vie d'une vierge doit être l'image de celle que les anges mènent dans le ciel. La mienne est-elle semblable à celle de ces bienheureux esprits ? Vous le savez, ô mon Dieu, je le sais aussi ; mais si j'ai perdu l'une ou l'autre de ces trois sortes de pureté, je ne mérite plus d'être votre épouse, et je n'ose plus me flatter que vous soyez encore mon époux, puisque la pureté est le lien précieux qui a formé cette sainte union. O divin Jésus, ô très innocente victime, qui avez lavé dans votre sang toutes les iniquités de la terre, Dieu engendré de Dieu, très pure lumière sortie du sein de votre Père, qui est la source de la pureté, purifiez mon corps et mon cœur, mes pensées et mes sens : c'est la grâce que je vous demande par l'amour que vous avez eu pour votre très sainte Mère, qui est la première et la plus pure de toutes les vierges.

In resurrectione neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo.

Après la résurrection il n'y aura point de mariage, ni de noces, mais tous les hommes seront dans le ciel comme les anges de Dieu. (*Matth.* XXII, 30.)

Quid castitate decorius, quæ mundum de immundo conceptum semine, angelum de homine facit?

Qu'y a-t-il de plus beau que la chasteté, qui purifie celui qui a été conçu dans l'impureté, et qui d'un homme fait un ange? (S. Bernard.)

II. — Un très chaste amour fit tout le bonheur du mariage de Marie et de Joseph. Jamais deux cœurs ne furent plus étroitement unis, et jamais amour ne fut plus saint que celui de ces deux chastes époux. 1° Ils s'aimèrent d'un amour surnaturel, fondé sur les grâces qu'ils avaient reçues de Dieu, et sur l'amour de Jésus, qui fut le lien indissoluble de leurs cœurs. 2° Ils s'aimèrent d'un amour naturel, qu'un même sang, qu'une tendre sympathie, que la beauté, que la douceur, et que toutes les autres qualités aimables ont coutume de faire naître entre les proches. 3° Ils s'aimèrent d'un amour acquis par de saints entretiens, et accru par les services mutuels qu'ils se rendaient l'un à l'autre. Quelle tendresse ! quelle complaisance Marie n'avait-elle pas pour S. Joseph, le regardant comme un présent du ciel, le respectant comme le chef de la sainte famille, l'honorant comme le tuteur, le nourricier et le sauveur du Fils de Dieu ! Quel respect S. Joseph n'eut-il pas pour Marie, depuis que le mystère de l'incarnation lui fut révélé par l'ange qui lui apparut pendant son sommeil! Avec quel plaisir la nourrissait-il du travail de ses mains ! Que le sort des autres époux est différent de celui-là ; occupés à inventer de nouveaux artifices pour se plaire les uns aux autres, *leur cœur étant* partagé entre Dieu et la créature ; leur amour pour Dieu n'est jamais ni assez grand ni assez pur : mais l'amour de Marie et de Joseph dégagé de ces soins n'avait rien que de saint, et leur cœur aimait Dieu sans partage. Marie aimant Joseph aimait un homme juste, saint, et qui était le père adoptif du Fils de Dieu. Joseph aimant Marie, aimait une vierge pure, chaste, et qui était la Mère de Dieu. Aimer de la sorte, n'est-ce pas aimer sur la terre de la même manière qu'on aime dans le ciel?

C'est l'heureuse condition des vierges consacrées à Dieu. La fidélité qu'elles ont promise à leur époux, n'a rien de contraire à la loi du saint amour, qui les oblige d'aimer Dieu de tout leur cœur. Le vœu qui les lie à Dieu, les met dans cette heureuse nécessité, qu'aimant l'époux qu'elles ont choisi, elles ne peuvent aimer que Dieu, qu'elles l'aiment sans partage, qu'elles l'aiment d'un amour saint, pur, chaste, parce que le Fils de Dieu, qui n'est qu'une même chose avec son Père, est leur céleste époux.

Est-ce le caractère de mon amour ? Ai-je aimé mon divin Epoux de la même manière que Marie l'a aimé? l'ai-je toujours

aimé ? l'ai-je aimé sans partage ? Mon cœur, qui n'appartenait qu'à lui, ne s'est-il pas livré à toute sorte de désirs, d'objets et de passions ? n'ai-je pas placé l'idole du monde et de la vanité sur un autel qui lui était consacré ? Ai-je gardé la loi que Dieu a lui-même prescrite aux épouses, qui est *de tout quitter pour suivre leur époux ?*

Qu'était-il nécessaire de rompre les liens innocents qui m'attachaient à un père, à une mère, à des frères, à des sœurs, afin d'être toute à lui ; si d'autres personnes que je ne saurais aimer que d'un amour criminel, devaient s'emparer de mon cœur ? que sert-il d'être de corps en religion, si mon cœur a des attaches secrètes dans le monde, qui le font esclave, qui l'occupent, qui l'entraînent, qui partagent ses affections ?

Epouse infidèle, à quoi me suis-je exposée ? Seigneur, vous donnant un rival, n'ai-je pas mérité que vous fissiez un divorce éternel avec moi ? je suis indigne, ô mon Dieu, de vous avoir pour Epoux, puisque je n'ai pas craint de partager un cœur qui étant tout à vous, ne doit être possédé que par vous.

Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem.

Ce lieu est trop étroit pour moi, donnez-moi un plus grand espace, afin que je puisse y demeurer. (*Isa.* XLIX, 20.)

Amor Dei aut solus est, aut summus non est.

Notre cœur ne doit aimer que Dieu, et s'il ne l'aime pas seul, il ne l'aime pas autant qu'il doit l'aimer. (S. AUGUSTIN.)

III. — La sainteté fut le précieux fruit du mariage de Marie et de Joseph. Dieu donna Eve à Adam pour épouse, afin qu'elle partageât avec lui la tristesse et la joie de son cœur, et qu'elle l'engageât à aimer son Créateur par la sainteté de ses exemples ; mais au lieu de le sanctifier, elle le pervertit, et, partageant son cœur, elle eut part à ses peines, sans en rien diminuer.

Mais Dieu choisissant S. Joseph pour être l'époux de Marie, par lui Marie a été consolée et par elle Joseph a été sanctifié. De quel secours Joseph ne fut-il pas à Marie, *fuyant en Egypte pour dérober l'Enfant Jésus à la cruauté d'Hérode* ? partageant avec elle la douleur dont son âme fut pénétrée de la perte qu'elle fit de son Fils en revenant du Temple de Jérusalem? à quel degré de sainteté Marie n'a-t-elle pas élevé Joseph, l'édifiant par ses exemples, l'animant par ses entretiens, et l'engageant à aimer Dieu par sa vie angélique ? c'est par elle, qu'il a été entre les hommes, ce qu'elle a été entre les vierges. S'il est le premier des hommes qui, par un vœu de chasteté, s'est consacré à Dieu, il a suivi l'exemple de Marie, qui a, la première, appris à toutes les vierges ce que Joseph a appris à tous les hommes. O les saints époux! ô les belles

fleurs! ô les précieux fruits du plus pur de tous les mariages! Deux cœurs, que la pureté avait unis, pouvaient-ils produire d'autres fruits que des fruits de sainteté?

Ce sont ces mêmes fruits de sainteté qui doivent naître du mariage spirituel que j'ai contracté avec Jésus-Christ. Une tige qui est unie avec une *racine sainte*, doit être sainte, et doit produire des fleurs et des fruits de sainteté. Un époux, qui est le *saint des saints*, l'auteur de la sainteté, et la sainteté même, ne reconnaît pour ses épouses que celles qui produisent des fruits de sainteté. Hélas! Seigneur, serai-je toujours une épouse féconde en désirs, stérile en vertus? loin de faire honneur à mon Epoux, par l'innocence de ma vie et par la pureté de mes mœurs, le déshonorerai-je toujours par une vie peu conforme aux engagements et aux devoirs de ma profession? Que l'état où je suis est différent de celui où j'ai été! J'étais l'épouse de celui qui fait les vierges, j'étais le temple du Dieu vivant; je n'étais inférieure aux anges, que parce que j'avais un corps vierge : mais la qualité d'épouse de Jésus-Christ n'est-elle point déshonorée en moi? N'ai-je pas profané la sainteté d'un temple qui lui était consacré? Que la virginité est aimable! qu'elle est un riche présent du ciel! Dans les autres mariages de l'ancienne loi, elle aurait été une source de disgrâces; dans celui-ci, elle est un principe de bonheur : elle est stérile dans les autres; dans celui-ci elle est féconde et elle produit un fruit divin, ou pour mieux dire elle produit le Fils de Dieu même.

Ah! divine Marie, qui avez été la première épouse de votre Fils, parce que vous avez été la première vierge de la loi de grâce, la première vierge du monde qui avez fait vœu de virginité, l'unique qui avez été vierge et mère tout ensemble; épouse d'un homme vierge, confiée à un époux vierge qui a été l'ange gardien de votre virginité, inspirez-moi les sentiments dignes d'une épouse de Jésus Christ, un tendre amour pour la pureté, afin que je *plaise à votre Fils, par l'humilité, afin que je le conçoive par la grâce dans mon cœur*, par la pureté et par l'humilité tout ensemble, afin qu'après l'avoir conçu sur la terre, je le possède dans le ciel.

Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.

Tout ce que le monde a de plus beau et de plus précieux n'est point comparable à la beauté d'une âme chaste. (*Eccles.* XXVI, 20.)

Angelum esse felicitatis : virginem esse virtutis. Hoc habet virgo ex viribus, quod habet angelus ex natura.

Il y a plus de mérite à être vierge, qu'à être ange : l'ange doit sa pureté a son bonheur, une vierge la doit à sa vertu. (S. PIERRE CHRYSOLOGUE, serm. CXLIII.)

SECTION II. — SERMONS

PREMIER SERMON

(Par le P. De la Colombière, S. J.)

Proposition. — La vie de S. Joseph a eu l'éclat de la plus sublime sainteté.
Division. — I. L'alliance de Joseph avec Marie a été le fruit de la sainteté où il était déjà parvenu. — II. Elle a été depuis la source des accroissements de sainteté qu'il a acquis.

Jacob genuit Joseph virum Mariæ.
Jacob fut le père de Joseph, et Joseph l'époux de Marie. (*Matth.* I, 16).

Nous ne savons presque rien de la vie du saint que l'Eglise honore aujourd'hui. Un ancien auteur a même remarqué que parmi trois ou quatre de ses actions que rapporte l'Evangile, on ne trouve pas une seule de ses paroles. Peut-être que l'attention des évangélistes, tout occupée ou même surchargée des merveilles qu'ils avaient à dire du Sauveur du monde, n'a pu s'étendre au reste ; peut-être que le Saint-Esprit a voulu que ce silence nous traçât en quelque sorte les principaux traits du caractère de S. Joseph, son humilité, son amour pour la solitude et pour la vie cachée. Quoiqu'il en soit, cette esquisse légère nous dédommage peu de ce que nous eût mis sous les yeux le détail de la vie de ce grand saint : que de touchants exemples perdus pour toujours, que d'excellentes maximes ensevelies dans un éternel oubli ! Mais quelque sujet qu'aient de regretter cette perte ceux surtout qui sont engagés dans le mariage, il me semble que ce n'est que pour leur intérêt qu'ils la doivent regretter, et non pour l'intérêt de S. Joseph. Quand les saints livres ne rapporteraient de lui que ce seul mot, *virum Mariæ*, il fut l'époux de Marie, ils nous en auraient dit assez pour nous donner l'idée la plus avantageuse de sa sainteté, assez pour exercer l'éloquence des orateurs chrétiens.

Pour moi, messieurs, loin de me plaindre aujourd'hui de la stérilité de mon sujet, j'avoue que ces deux seules paroles me paraissent renfermer un sens si étendu, que je me trouve accablé et par le nombre et par l'excellence des choses qu'elles signifient. Si je pouvais la présenter à vos yeux, toute l'étendue de ce sens, je ne doute pas que je ne fisse l'éloge le plus complet de cet époux incomparable ; mais dans la persuasion où je suis de ne pouvoir vous satisfaire qu'imparfaitement, qu'ai-je à faire autre chose que de m'adresser à la Sainte Vierge ? J'espère qu'elle s'intéressera à la gloire d'un saint que les liens les plus sacrés lui rendirent si cher ; j'espère qu'elle vous obtiendra des lumières qui suppléeront à la faiblesse de mes paroles et de mes pensées. Nous lui pouvons demander

cette grâce avec confiance, en lui faisant la prière ordinaire : *Ave, Maria.*

N'y eût-il pas de raison de publier les louanges de S. Joseph, on le devrait faire par le seul désir de plaire à Marie. On ne peut douter qu'elle ne prenne beaucoup de part aux honneurs qu'on rend à ce saint et qu'elle-même ne sente qu'ils rejaillissent sur elle. Outre qu'elle le reconnaît pour son véritable époux, et qu'en cette qualité elle a toujours eu pour lui tous les sentiments que doit conserver une femme vertueuse pour celui à qui le Seigneur l'a liée si étroitement, quelle reconnaissance ne lui ont pas dû inspirer l'usage que ce saint époux a fait de son autorité, le respect qu'il a eu pour sa pureté virginale ! Cette reconnaissance a été égale à l'amour qu'elle avait pour cette vertu, et rien, par conséquent, ne peut être plus vif que son zèle pour la gloire de S. Joseph.

On devrait donc célébrer ses vertus, quand il n'aurait d'autre avantage que d'avoir été l'époux de Marie ; j'ajoute qu'on le pourrait faire, n'y eût-il rien à dire de lui, si ce n'est qu'il a été l'époux de Marie. En suivant ce point de vue, entrons dans quelque détail de sa vie : elle se peut diviser en deux parties, l'une qui a précédé son mariage, l'autre qui l'a suivi. Sur la première, l'histoire sacrée ne nous apprend rien, et presque rien sur la seconde : je prétends néanmoins vous faire voir dans l'une et dans l'autre tout l'éclat de la plus sublime sainteté. La première a été sainte, puisqu'elle a été couronnée d'un si glorieux mariage ; la seconde a été plus sainte encore, puisqu'elle a reçu de ce mariage même un accroissement de sainteté. Je veux dire que cette alliance singulière a été le fruit de la sainteté où Joseph était déjà parvenu, et qu'elle a été la source de la sainteté encore plus sublime où depuis il a été élevé. Nous verrons dans le premier point de ce discours quelle sainteté l'a dû préparer à ce mariage ; dans le second, la sainteté qu'il doit y avoir acquise. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT

L'Ecriture sainte, comme je l'ai déjà remarqué, ne nous ayant rien transmis des vertus de S. Joseph avant son mariage, sur quoi avancé-je que ce mariage a été le fruit de sa sainteté ? Sur quoi, mes frères ? Sur le choix privilégié que Dieu en a fait pour être l'époux de Marie, sur les faveurs singulières qui, en conséquence, lui devaient être communiquées, sur les épreuves délicates où devaient être mises sa foi et sa patience, enfin sur la retenue inviolable qu'il devait avoir avec une telle épouse.

Parler du choix que Dieu a fait de S. Joseph pour être l'époux de Marie, c'est d'un seul trait donner la plus haute idée

de ce grand saint. Le Saint-Esprit, au vingtième chapitre de l'Ecclésiaste, nous dit qu'une femme vertueuse est un riche héritage et que, lorsque le Seigneur distribue les biens de cette vie, les femmes de ce caractère se trouvent dans le partage des hommes qui craignent Dieu, et qu'elles leur sont données pour récompenser leurs saintes actions : *Pars bona mulier bona, in parte timentium Deum, dabitur viro pro factis bonis.* En effet, messieurs, n'est-il pas juste, n'est-il pas raisonnable qu'une jeune vierge qui a de la douceur, de la discrétion, de la vertu, soit réservée pour un homme qui a lui-même ces aimables qualités ? Ne serait-ce pas une double injustice qu'elle fût livrée à un homme vicieux ? Injustice à l'égard de l'homme sage, à qui alors elle serait refusée ; injustice à l'égard de cette vierge même, qui serait donnée à un homme déréglé. L'homme de bien mérite sans doute de rencontrer une femme qui le rende heureux, et la femme qui peut faire le bonheur d'un homme vertueux ne doit pas être pour un homme qui la rendrait elle-même malheureuse.

Cette vérité supposée, chrétiens auditeurs, on pense à donner un époux à Marie, et c'est le Seigneur lui-même qui en veut faire le choix. Il n'est pas nécessaire de vous rappeler quelle est cette vierge incomparable, vous savez que c'est la créature la plus parfaite et la plus sainte qui fut jamais. Le Saint-Esprit lui-même l'a déjà choisie entre toutes les personnes de son sexe pour en faire son épouse bien-aimée ; il a versé sur elle toutes ses grâces, il l'a rendue digne des respects et de l'admiration des anges; enfin le Verbe éternel ne trouve point de femme sur la terre qui mérite mieux d'être sa mère. Si les hommes avaient eu à délibérer sur le mariage d'une vierge si accomplie, on eût vu les uns lui destiner pour mari le plus bel homme d'entre les Juifs, les autres le plus riche, quelques-uns le plus grand de tous les princes du monde ; mais c'est de la main de Dieu qu'elle doit recevoir son époux ; et qui peut douter qu'il ne lui donne le plus saint de tous les hommes, soit parce que le plus saint est le plus digne d'elle, et qu'elle-même mérite d'avoir le plus saint?

Ne vous semble-t-il pas que cette seule pensée est capable de donner de la sainteté de Joseph l'idée la plus noble? Si une femme vertueuse est la récompense des vertus du mari à qui elle est destinée, à quel degré de perfection doivent être montées ces vertus, afin d'être dignes d'avoir Marie pour récompense, Marie dont le mérite est infini, et qui elle-même a été jugée digne d'être la Mère de Dieu ! Mais sans vous parler plus longtemps de la dignité de cette épouse, passons aux desseins que Dieu a sur elle. Le temps fixé dans les décrets éternels pour la rédemption du monde, ce jour attendu depuis tant de siècles nous luit enfin, et le Rédempteur nous doit

être donné par Marie. Pour voiler cet ineffable mystère, pour en dérober la connaissance aux hommes et aux démons, on cherche un époux à la fille incomparable qui doit devenir mère et demeurer vierge. Quel sera cet homme fortuné que le ciel choisira entre tous les autres? Je l'appelle fortuné; car quelles faveurs singulières ne doit-il pas recevoir, conséquemment à ce choix! Messieurs, il sera admis dans tous les secrets de l'incarnation du Verbe éternel, il entrera dans un commerce intime avec les personnes divines, il sera en quelque sorte associé à ce conseil céleste, tous les jours il recevra des ordres, ou de Dieu immédiatement, ou de sa part, par le ministère des anges. L'époux de Marie sera témoin de la naissance de Jésus; il l'adorera avec les bergers, il verra les mages prosternés au pied de la crèche, leurs présents seront déposés entre ses mains, il sera leur confident, eux-mêmes lui feront le détail mystérieux de leur voyage. A la circoncision, recueillant le sang qui coulera de cette plaie douloureuse, il donnera au Sauveur le nom que le ciel lui a destiné. Tant que durera l'enfance de Jésus, il aura occasion de lui témoigner chaque jour ses tendres sentiments. Pour lui sauver la vie, il le fera passer en Egypte : ce temps de disgrâce, d'exil, redoublera sa tendresse pour le divin Enfant; il le gardera entre ses bras. Quels épanchements de l'amour paternel! quel retour de l'amour filial! Joseph sera regardé comme le père de Jésus, Jésus passera pour son fils, tous deux se rendront tous les offices qu'exigent l'un et l'autre titres. Le nouveau patriarche donnera sa maison à l'Enfant Jésus, et pourvoira à tous ses besoins: tout dans le Dieu enfant répondra à ces soins paternels, amour, caresses, respects, obéissance, services même; il l'accompagnera, ce père nourricier, il le soulagera dans son travail, il se trouvera à sa mort, il recevra ses derniers soupirs, il lui fermera les yeux. Que de grâce, chrétiens auditeurs, que de consolations, que de charmes dans la vie, que de douceurs à la mort!

N'est-il pas vraisemblable que s'il y a sur la terre une âme pure, une âme qui aime le Seigneur, ce sera pour elle que seront réservées toutes ces faveurs, et qu'elle sera préférée à toutes les autres qui ne seront pas si parfaites? Je sais que les plus grands privilèges, toutes les grâces extérieures, ces grâces que l'école appelle gratuites, peuvent être accordées à des pécheurs; cependant le Seigneur les communique ordinairement à ses amis, et voilà pourquoi, dans les informations que fait l'Eglise pour la canonisation d'un saint, on a un égard particulier aux miracles, aux révélations, aux prophéties, lorsqu'elles sont solidement prouvées. Si nous nous rapprochons encore plus de notre sujet, l'Evangile ne nous

apprend-il pas que le mystère de l'Incarnation n'a été révélé qu'aux personnes les plus saintes? Zacharie, Elisabeth, Anne, Siméon, S. Jean-Baptiste, connurent la divinité de Jésus-Christ, et l'avantage que cette connaissance leur donna sur les autres hommes, fut regardé comme un privilège signalé. Elisabeth reçoit comme une prérogative singulière la visite que lui rend Marie, qu'elle sait être enceinte du Sauveur du monde. Anne est si transportée par sa joie, dès qu'elle a vu le Messie promis à Israël, qu'elle en parle à tout le monde : *Loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israël.* Siméon déclare qu'il meurt dans la paix, dans la joie du Seigneur, du moment qu'il a l'avantage de tenir entre ses bras cet enfant de bénédiction. Mais qu'est-ce que cet avantage, si on le compare au bonheur qu'aura l'époux de la Sainte Vierge ? Jésus souffre que Siméon le porte entre ses bras ; aux autres saints, il ne fait que se rendre visible, il ne fait que se laisser en quelque sorte présenter, comme à Zacharie et à son épouse. C'en est assez néanmoins pour nous persuader que ces personnes étaient particulièrement favorisées du Seigneur. Or, cette faveur accordée à ces saints personnages, combien de fois sera-t-elle prodiguée à S. Joseph ! combien en recevra-t-il d'autres qu'aucun homme n'a jamais reçues, qu'aucun homme ne recevra jamais ! Si donc elles pouvaient être méritées, ces faveurs si insignes, quelle raison n'avons-nous pas de croire qu'il s'en était rendu digne par la sainteté de sa vie et par la pratique des plus sublimes vertus?

Mais quelles vertus ? n'en saurait-on donner quelque détail ? Ah ! mes frères, quelle humble simplicité ne devait pas animer sa foi ! quelle force supérieure dans sa patience ! car voici sur quoi je me fonde : Le Seigneur ne se communique qu'aux humbles, et S. Joseph devient le dépositaire des secrets du ciel ; les mystères de la religion les moins difficiles à croire offensent souvent l'orgueil de l'esprit, et S. Joseph se rend docile aux mystères les plus impénétrables ; notre foi s'ébranle à la vue des entreprises pénibles, et S. Joseph, sur la foi d'un songe, exécute les ordres du Seigneur, quelque impossibles qu'ils paraissent. Faites-y réflexion, chrétiens auditeurs, et, pour un moment, mettez-vous à la place de ce saint homme. A peine Marie l'aura épousé, qu'elle concevra. Sachant qu'il n'a aucune part à cette conception, au lieu d'adhérer aux soupçons qu'elle fera naître, il faudra qu'il croie que Marie est chaste, que même elle est encore vierge, et que c'est par un miracle, par une opération mystérieuse du Saint-Esprit, qu'elle a conçu ; elle aura un fils dont il ne sera pas le père, et il faudra qu'il croie que cet enfant est son Dieu, que c'est pour lui le comble du bonheur d'être obligé de l'entretenir, de pourvoir à ses besoins, de le servir même avec respect.

Quels mystères et quelles épreuves pour la foi dans toutes sortes de personnes, et surtout dans un mari, qui prend naturellement un intérêt si vif à l'honneur de son épouse, à qui tout est si aisément rendu suspect en ce genre ! Comment le nouvel époux pourra-t il donner quelque croyance à ce miracle qui a si peu d'apparence, qui est sans exemple?

De plus, de quelle force n'aura pas besoin sa patience ! C'est encore sur la foi d'un songe qu'il lui faudra abandonner son pays, fuir avec la mère et l'enfant, prévenir pour cette fuite, le lever du jour. Il lui faudra passer dans l'Egypte, sans savoir par qui il y sera accueilli, sans savoir s'il y trouvera de quoi faire subsister sa famille, sans savoir dans quel temps il lui sera permis de revenir; il faudra qu'il demeure dans ce royaume étranger cinq, sept peut-être neuf ans, selon quelques interprètes ; il faudra qu'il y attende qu'un ange descende du ciel, et qu'il lui porte un ordre exprès de revenir en Israël. Si tous ces contre-temps, toutes ces traverses devaient arriver quelques années après son mariage, l'habitude de vivre avec Marie, de se former sur ses vertus, aurait peu à peu préparé son courage à de si grandes épreuves; mais il les lui faudra subir dès qu'il aura consenti aux liens sacrés qui le vont unir à son épouse : disons plutôt qu'il faut qu'il porte dans cette alliance une vertu déjà éprouvée, déjà consommée. Il faut bien le dire, mes frères, ou avouer que le Seigneur, qui a une connaissance si intime de ses créatures, et qui dispose de toutes avec tant de sagesse, a néanmoins donné à Marie un époux peu digne d'elle, s'est donné à lui-même un ministre de ses desseins peu propre à les exécuter.

Enfin, messieurs, rien ne me persuade mieux que Joseph, même avant son mariage, avait acquis une sainteté sublime que la disposition où il devait se trouver d'abord et où il se trouva en effet, de garder la continence avec son épouse. Marie avait voué pour toujours sa virginité au Seigneur, et cependant il faut que cette vierge vive dans l'état du mariage, soit pour cacher le mystère de l'Incarnation, comme nous l'avons déjà remarqué, soit pour prévenir le scandale que sa grossesse aurait pu donner. Afin d'accomplir les desseins du Seigneur, tous ceux de la tribu de David s'assemblent, on cherche un époux à la jeune vierge, le choix tombe sur Joseph : le mariage se conclut, la cérémonie s'achève. Mais quel sujet d'étonnement pour le saint homme d'apprendre aussitôt de la nouvelle épouse même le vœu qui la consacre au Seigneur, et le désir qu'elle a de l'accomplir ! La vertu de Joseph se montre supérieure à cet incident, il ne balance pas, il approuve le dessein de Marie, il loue son courage et sa résolution magnanime, il s'engage de vivre avec elle dans la plus exacte

continence, et il sent qu'un engagement pareil n'est point au-dessus de ses forces.

Chrétiens auditeurs, il n'est pas nécessaire que je fasse des efforts pour vous faire sentir tout l'héroïsme de cette action : il serait inutile de vous dire que dans ces premiers siècles, le célibat n'était point encore en honneur, qu'on n'en avait presque pas d'exemple. Je n'ai pas à craindre que ce prodige de chasteté paraisse peu admirable dans un temps où l'on regarde comme impossibles les règles les plus communes de cette vertu, dans un temps où la sainteté même du mariage ne peut retenir l'incontinence dans les bornes que le Seigneur a marquées, dans un temps où, en parlant de cette aimable vertu, en la louant même, on craint de lui donner atteinte. Je me contenterai de vous rappeler aux sentiments de vénération qu'ont sans doute jetés dans vos cœurs les exemples d'un S. Henri, empereur ; d'un S. Edouard, roi d'Angleterre ; d'un S. Elzear, comte d'Arian ; d'un Boleslas, roi de Pologne ; d'un Alphonse II, roi de Castille ; et de quelques autres qui, dans le mariage même, ont conservé une chasteté aussi parfaite qu'elle le peut être dans les cloîtres et dans les déserts. N'est-il pas vrai, messieurs, que ces exemples vous paraissent héroïques et supérieurs aux forces de la nature ? En effet, ce sont des miracles que Dieu opère quelquefois seulement, pour nous apprendre que rien n'est impossible à la grâce, et pour confondre la lâcheté de ceux qui, sous prétexte de faiblesse, se laissent vaincre à toutes les tentations et ne daignent pas même leur résister.

Or, messieurs, c'est de S. Joseph que ces grands saints ont appris à s'astreindre à une pureté si sublime. S. Joseph reçoit une épouse de la main des prêtres ; c'est une jeune personne de quinze à seize ans, la plus belle, la plus vertueuse, en un mot la plus accomplie qui fût jamais ; quel usage fait-il du pouvoir que lui donnent les lois les plus sacrées ? Il consent de vivre avec elle comme si elle n'était pas son épouse, ou plutôt il la regardera comme une véritable épouse, sans qu'elle cesse d'être pure. C'est un grand sujet d'éloge de mourir vierge après avoir vécu trente ans dans un pareil mariage. Mais croyez-vous qu'on soit capable de porter jusque-là l'amour de la pureté, avant de s'être longtemps exercé dans la pratique des plus nobles vertus ? Est-ce là, mes frères, le fruit d'une piété encore faible, d'une piété naissante ? Par combien de combats faut-il qu'une âme se soit préparée, pour remporter une victoire si difficile.

Voilà, messieurs, avec quelle sainteté Joseph est entré dans le mariage. S'il n'avait pas été saint, le Seigneur ne lui aurait pas choisi la plus sainte de toutes les femmes, il n'au-

rait pas lui-même été choisi entre tous les hommes, pour être le dépositaire des secrets de Dieu, pour être le témoin de ses merveilles, pour tenir auprès du Fils de Dieu la place d'un père, la place d'un maître ; s'il n'avait pas été saint, il n'aurait pas été assez exercé pour les rigoureuses épreuves que sa foi et sa patience avaient à essuyer dès les premiers jours de son mariage ; enfin s'il n'avait pas été saint, comment aurait-il été capable de vivre avec une épouse légitime, comme un ange vivrait avec un autre ange ?

Jugez quel sera le bonheur de cette alliance, qui se fait avec des dispositions si saintes entre des personnes si vertueuses et si visiblement appelées par le Seigneur à l'état qu'elles embrassent. Car, n'en doutez pas, chrétiens auditeurs, s'il se trouve des mariages malheureux, ce n'est pour l'ordinaire que par le défaut de ces saintes dispositions ; ces mariages infortunés sont les fruits du dérèglement de la jeunesse, ou les suites des intentions peu chrétiennes avec lesquelles on s'est engagé. Je l'ai dit dès le commencement de ce discours, la femme vertueuse est un don de Dieu ; et c'est de sa part un bienfait égal que le don d'un saint mari : il faut donc, du côté de l'un et de l'autre sexe, être ami de Dieu pour faire une rencontre heureuse. La femme vertueuse est une récompense de la vie régulière, selon le mot du Sage : donc après une vie peu réglée on ne doit pas plus s'attendre à cet heureux salaire que s'attendre d'être récompensé après une vie criminelle. Qu'en pensez-vous, chrétiens auditeurs ? Ce jeune homme dont les mœurs sont si corrompues, ce jeune homme qui ne semble ni craindre le Seigneur ni respecter la religion, quel bonheur croyez-vous qu'il puisse espérer dans le mariage ? Que dis-je, bonheur ? Ne pensez-vous pas plutôt que le ciel irrité lui prépare dans cet état un enfer anticipé, pour punir par avance tous ses désordres ? Sa propre femme sera le démon qui le tourmentera jusqu'à la mort. D'autre part, quel sera le sort de cette fille si vaine, si passionnée de plaire ? Mes frères, qu'elle payera chèrement, dans une longue et cruelle servitude, et les fautes qu'elle commet, et les fautes qu'elle fait commettre ! Elle se persuade que cet affolement pour les parures, que cette liberté à se produire, que cette envie démesurée de faire paraître les agréments de sa beauté et de son humeur, lui ouvrent une voie sûre à un prompt, à un heureux établissement. Erreur grossière ! ce sont là des moyens d'assembler autour d'elle une cour aussi frivole, pour ne rien dire de plus, que le sont les charmes qu'elle étale, et par là même des obstacles au prompt mariage qu'elle espère : du moins ne doit-elle pas compter sur un mariage heureux. Peut-être que par ces dehors séduisants, par vos lâches com-

plaisances vous attirerez enfin cet homme dans les pièges que vous lui avez tendus; mais savez-vous entre les mains de qui vous allez tomber? Mille fois vous vous reprocherez les avances que vous avez faites pour votre malheur : votre situation vous paraîtra plus dure que l'esclavage. Cette vierge sage, au contraire, qui a craint l'air du monde, qui s'y est toujours montrée modeste dans ses habits, réservée dans ses discours, goûtera dans une profonde paix un bonheur durable et solide, jouira sans inquiétude des avantages d'un établissement stable qu'elle a attendu, du moins qu'elle a désiré sans empressement.

Une autre cause des malheurs qu'on éprouve dans le mariage, ce sont les intentions avec lesquelles on s'y engage. Ce point ne regarde pas seulement les personnes qui sont dans des circonstances à pouvoir penser à cette espèce d'établissement, il regarde encore les pères et les mères, et tous ceux qu'on emploie pour ces sortes d'affaires. On entre dans l'état du mariage par amour, par ambition, par avarice ; au caprice de la passion on se remet du choix d'un époux, d'une épouse : or, se marier par passion, chrétiens auditeurs, et se marier à l'aveugle et sans mesurer ses démarches, c'est la même chose. Se marier par passion, c'est prendre une femme au milieu des ténèbres, comme Jacob, et se mettre au hasard de trouver, après l'engagement solennel, une Lia au lieu d'une Rachel qu'on croyait épouser. Se marier par passion, c'est s'embarquer pour un long voyage justement dans le fort de la tempête, et sous un pilote ivre ou insensé. Il est vrai, la passion couvre toute sorte de défauts, la passion fait voir des charmes souvent dans ce qui déplaît le plus à quiconque voit sans passion ; mais comme les transports de la passion sont trop violents pour être durables, plus son feu a d'activité, plus tôt il se ralentit; revenu à soi, on retrouve dans les objets tout ce qu'un faux jour n'avait pas d'abord permis d'y découvrir; c'est une espèce d'enchantement qui, ayant tout d'un coup disparu, ne laisse plus voir que la fange où l'or semblait briller de toutes parts. Cet homme qu'a prévenu je ne sais quel éclat séducteur, et qui, sans examiner ni le caractère, ni l'éducation, ni les mœurs de la personne, veut à toute force l'épouser, contre l'avis même de ses amis, cet homme fait-il réflexion que cette beauté n'est pas immortelle, et que cependant il s'engage jusqu'à la mort? Je veux qu'elle conserve ses charmes durant dix ans ; vous en avez peut-être quarante ou cinquante à vivre avec elle : de sorte que si elle n'a dans la bonté de son caractère de quoi vous attacher après la perte de ses attraits, vous aurez à souffrir durant l'espace de trente ou quarante ans; ce sera un ca-

davre, pour ne rien dire de plus, qu'il vous faudra garder dans votre maison. J'en dis autant de l'ambition et de l'avarice, elles ne peuvent faire que des mariages infortunés. Jeune homme intéressé, vous aurez les biens de cette jeune personne; et vous, fille vaine, vous aurez part aux titres et à la grandeur de l'illustre maison où vous entrez; mais comme le désir des richesses et des honneurs croît à mesure qu'on parvient à ce qu'on désire, vous ne serez ni l'un ni l'autre satisfaits des biens et des honneurs que vous réunirez, encore moins de l'union de vos personnes.

Quelle différence entre cette triste situation et les douceurs qu'éprouveront ceux qui, n'ayant point d'autre vue, en s'engageant dans le mariage, que de travailler à leur salut dans une condition plus stable, plus conforme à leur faiblesse, consultent le Seigneur, leur famille, leurs amis les plus raisonnables, les plus désintéressés, et reçoivent, sur l'avis d'un conseil si sage, l'épouse ou l'époux avec qui doit se passer le reste de leur vie! Quelle louable prudence dans ceux qui, entre les différents partis qui se présentent, préfèrent le parti où les qualités solides prévalent aux avantages extérieurs, choisissent des personnes capables de les aider à supporter avec patience les soucis et les croix attachés à l'état du mariage, des personnes que leur probité puisse mettre au-dessus de ces fâcheux soupçons qui troublent si souvent les établissements d'ailleurs les mieux assortis, des personnes dont la piété puisse servir d'exemple aux enfants, aux domestiques, et attirer sur toute une famille mille bénédictions; des personnes, en un mot, qui, après avoir perdu tout ce qui leur donnait du lustre au dehors, conservent en elles-mêmes de quoi nourrir une douce et inviolable amitié dans le cœur d'un époux, de quoi faire leur propre bonheur en faisant le sien par une vertueuse complaisance, par une application constante à remplir les obligations de leur condition, par la fuite des vanités et de tout ce qui peut offenser des yeux qui désormais font la règle de leurs devoirs les plus essentiels! Semblables à ces fleurs qui ont encore plus de vertu que de beauté, qui ne perdent pas tout en perdant leur éclat et leur fraîcheur; qui, lors même qu'elles sont passées, qu'elles sont desséchées, se font estimer par leur bonne odeur et par les qualités secrètes que le Créateur leur a données. Ceux, chrétiens auditeurs, qui chercheront ainsi à s'établir avec des intentions pures jouiront dans le mariage de cette douceur de vie que tout le monde s'y promet, et que presque personne n'y trouve; ils seront exempts de ces dégoûts qui suivent de si près les empressements des plus ardentes recherches; loin de se ralentir, leur amour s'affermira, et, ce qui est encore plus estimable,

ils sanctifieront leur état et s'y sanctifieront eux-mêmes. Nous avons fait voir quelle sainteté S. Joseph devait apporter à son mariage, voyons quelle sainteté il doit y avoir acquise. C'est le sujet du second point.

SECOND POINT

Je n'entreprendrai pas, chrétiens auditeurs, de suivre en détail les progrès que S. Joseph a faits dans la sainteté durant l'espace de près de trente ans qu'il a vécu avec la plus sainte de toutes les femmes. Pour rendre complète cette énumération, il faudrait entrer dans bien des mystères qui surpassent la capacité de l'esprit humain ; mais sans vous rien dire qui soit au-dessus des lumières communes, j'espère vous faire concevoir une haute idée des fruits de bénédiction qu'a produits à notre saint l'avantage d'avoir eu Marie pour épouse. Il me suffira de vous faire remarquer, en peu de mots, combien l'exemple d'une épouse si sainte, son zèle, son crédit auprès de Dieu devaient être propres à donner des accroissements aux vertus de son époux.

Ce discours deviendrait trop long si je voulais m'étendre sur la force du bon exemple, sur la vertu secrète qu'a la sainteté de s'insinuer dans les esprits, de passer même dans les mœurs de ceux qui fréquentent les saints. Il est sûr qu'on ne saurait être une heure de temps avec une personne remplie de l'esprit de Dieu, sans se trouver en quelque sorte changé, en quelque sorte parfumé de la bonne odeur de sa piété. S. Jean Chrysostome dit que, de son temps, si un homme avait passé seulement un jour avec les saints qui vivaient dans la solitude, quoique la seule curiosité l'eût porté à les aller voir, c'en était assez pour qu'à son retour son épouse, ses domestiques, ses amis s'aperçussent qu'il revenait du désert, et qu'il avait conversé avec ces anges de la terre. Si leur commerce durant un seul jour produisait tant de fruits, quel fruit ne doit pas avoir retiré S. Joseph de ses entretiens intimes et continuels avec la Sainte Vierge durant tant d'années ! La seule présence d'une personne aussi modeste, aussi humble, aussi sainte, la seule vue d'un modèle si accompli pouvaient-elles manquer d'inspirer un amour ardent pour toutes sortes de vertus, et un désir efficace de les acquérir ? Imaginez-vous, s'il est possible, de combien de grands exemples Joseph a été le seul témoin, et quelle impression ces exemples devaient faire sur son âme ; quelle impression n'y devait pas faire le silence même de Marie ! Oui, n'en doutez pas, c'était assez de la regarder, pour se sentir porté à aimer Dieu et à mépriser tout le reste. Mais quels devaient être les discours d'une personne où le Saint-Esprit habitait, où Dieu avait versé la plénitude de

ses grâces, où l'amour divin était plus enflammé que dans tous les séraphins ? Quel feu ne devait pas sortir de sa bouche, lorsqu'elle s'ouvrait pour exprimer les sentiments du cœur ! Quelles froideurs, quelles glaces ce feu ne devait-il pas dissiper ! Quel effet surtout ne devait-il pas produire sur S. Joseph, déjà si disposé à être embrasé ! La seule idée qu'on se forme en soi-même des secrets entretiens qu'ils avaient si souvent ensemble sur les mystères qui s'accomplissaient à leurs yeux, et sur les grâces qu'ils recevaient tous les jours, cette idée seule inspire de pieux sentiments, et porte, ce me semble, au recueillement et à la ferveur ; mais qui peut imaginer jusqu'où allait le fruit de ces saints discours à l'égard de celui à qui Marie communiquait ses lumières ?

Les saints inspirent la sainteté, même sans dessein : c'est un feu sacré dont la chaleur bénigne se communique sans qu'on y pense ; de sorte que Joseph, en vivant avec Marie, aurait fait des progrès immenses, quand elle ne se serait point appliquée à perfectionner en lui l'amour divin. Mais il est certain qu'elle a eu plus de zèle que tous les apôtres, et que si les ordres du ciel et la bienséance de son sexe lui eussent permis de quitter la solitude, et de parcourir l'univers, elle l'aurait seule converti. Or ce zèle sans bornes s'est exercé, durant tout le temps de son mariage, sur un époux chéri : l'ordre de la charité exigeait qu'il fût le premier objet de ce zèle, et il en a été l'objet unique durant tout ce temps. Ce grand feu, capable d'embraser toute la terre, n'a eu qu'à embraser, qu'à consumer le cœur de Joseph : croyez-vous qu'elle ait fait agir ce feu, qu'elle l'ait soufflé inutilement ? S. Grégoire de Nazianze, parlant du zèle de sainte Gorgone pour la conversion de son mari, nous apprend que ce zèle était d'autant plus vif en elle, qu'il lui semblait qu'il n'y avait que la moitié de son cœur qui aimât Dieu, tandis que son époux était encore dans les ténèbres du paganisme. Si Marie a eu la même pensée, si elle a regardé le cœur de S. Joseph comme une partie du sien, quel soin ne doit-elle pas avoir pris d'y faire croître l'amour de Dieu ! Sans doute elle a souhaité de lui inspirer autant de cet amour qu'elle en sentait elle-même, sans doute elle a travaillé, dans ce dessein, sans relâche et avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre de la plus zélée de toutes les créatures.

Ne croyez pas néanmoins que dans l'exercice de son zèle elle ait oublié sa condition, elle ait oublié son devoir envers un époux qu'elle reconnaissait pour son chef et pour son maître. Quelque liberté que lui donnât d'une part l'union parfaite qui était entre eux ; d'autre part, quoique S. Joseph, qui reconnaissait en elle la mère de son Dieu, eût tous les égards

pour elle, toute la vénération que méritait cette auguste qualité, ne pensez pas qu'elle prît jamais aucun avantage de ses complaisances et de ses respects, ni qu'en lui faisant part des connaissances sublimes qu'elle avait, elle laissât jamais échapper aucun signe de cette enflure que donne quelquefois la supériorité des lumières. Ce grand zèle était accompagné en elle d'une simplicité et d'une modestie qui le rendaient aussi aimable qu'efficace; elle instruisait en conversant, elle exhortait en agissant, elle persuadait en faisant connaître qu'elle était persuadée. Que fallait-il de plus pour une âme aussi bien disposée que l'âme de S. Joseph? Que fallait-il de plus pour cet époux déjà saint et qui désirait de faire sans cesse de nouveaux progrès dans la perfection, qui observait toutes les actions, qui recueillait toutes les paroles de Marie, qui ne cessait pas de l'étudier, qui n'oubliait rien pour découvrir les trésors qu'elle souhaitait elle-même de partager avec lui?

Mais le moyen le plus ordinaire, messieurs, qu'elle ait employé en faveur d'un époux si cher, c'est le crédit qu'elle avait auprès de Dieu, ce sont ses prières toutes-puissantes. Tout le monde sait quel est le pouvoir de Marie auprès de son Fils; tout le monde sait qu'elle ne peut être refusée : est-il même de catholique assez malheureux pour n'avoir pas éprouvé l'efficace de son intercession? Mais ce pouvoir si absolu, quels motifs n'avait-elle pas de l'employer pour S. Joseph! outre qu'en qualité d'épouse elle était obligée de prier souvent pour son époux, la sincère amitié qu'elle lui portait la rendait encore plus assidue et plus fervente à s'acquitter de ce devoir. Sans ces motifs indispensables, n'aurait-elle pas dû faire par reconnaissance tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des vertus dans ce saint homme, à son élévation dans le ciel? car enfin Joseph lui avait sauvé l'honneur; il avait sauvé la vie à son Fils, il l'avait accompagnée dans tous ses voyages; il la faisait vivre par le travail de ses mains; en un mot, que n'avait-il pas fait pour elle, et quel salaire en avait-il exigé? Croyez-vous que la Sainte Vierge, dans qui le sentiment de toutes les vertus était si vif, pût n'être pas sensible à la reconnaissance, pût épargner son crédit, ne pouvant autrement témoigner un juste retour à son bienfaiteur? Quelles grâces n'a-t-elle point demandées pour lui? et à sa demande, quelles grâces Jésus-Christ n'a-t-il pas versées sur un homme envers qui il était porté de lui-même, et, si j'ose le dire, obligé de prodiguer ses bienfaits!

Je finis, messieurs, en vous faisant remarquer quelle attention mérite de la part de ceux qui sont engagés dans le mariage le modèle que je leur présente. Je sais qu'il n'y eut jamais de femme qui pût être comparée à Marie, et que tous

les hommes ensemble ne sont aussi saints que S. Joseph ; j'avance néanmoins que, quelque imparfaite que soit une femme, que quelque vicieux que soit un mari, on peut se sanctifier dans le mariage : ces imperfections mêmes, ces vices peuvent servir à cette fin. Si la personne que vous avez épousée est vicieuse, disait un ancien, il faut, ou que vous lui ôtiez ses défauts, ou que vous les supportiez : en les lui ôtant, vous la rendrez meilleure ; en les supportant, vous deviendrez meilleur vous-même : *Qui tollit, commodiorem conjugem præstat ; qui fert, se ipsum efficit meliorem.* Et moi je dis qu'en supportant ces défauts on tire à la fois ces deux avantages, on se rend soi-même plus parfait, et on contribue à la perfection de la peronne avec qui on est lié.

Je ne saurais vous faire sentir, chrétiens auditeurs, ce que peut sur le cœur d'un mari la patience et la constante douceur d'une femme ; et de plus, quand ce mari serait le plus indocile, le plus dur, le plus intraitable de tous les hommes, que ne peuvent pas les prières d'une femme patiente sur le cœur de Dieu, qui est le maître de tous les cœurs ! Que les femmes, dit S. Pierre, soient soumises et complaisantes envers leurs époux, ceux d'entre eux qui résistent encore à la parole de Dieu seront par cette sage conduite gagnés à Jésus-Christ ; elle fera plus sur eux que ne font tous nos discours, que ne font les miracles mêmes : *Mulieres subditæ sint viris suis, ut et sic qui non credunt verbo, per mulierum conversationem sine verbo lucrifiant.* C'est ainsi que la célèbre sainte Monique adoucit insensiblement le caractère dur et impétueux de Patrice ; non seulement il devint un mari digne de Monique, mais encore un chrétien propre à servir d'exemple. Combien de faits pareils ne nous fournit pas l'histoire ! J'ose dire qu'un des principaux effets de la bénédiction nuptiale pour ceux qui la reçoivent, se fait sentir dans le pouvoir qu'elle leur donne de se porter mutuellement à aimer Dieu et à faire leur salut. J'ose ajouter que pour parvenir à cette fin heureuse, le moyen le plus sûr, le plus efficace, et presque l'unique, c'est de taire, de dissimuler, de supporter avec charité, avec humilité, les imperfections les uns des autres. Est-il bien possible que lorsqu'entre deux personnes unies par les liens du mariage, un peu d'amour, un peu de tendresse mutuelle resserre de plus en plus ces liens sacrés, il s'en trouve une qui ne soit point touchée des péchés de l'autre, qui ne pense point à la retirer du précipice, qui ait assez peu de zèle pour se résoudre à consentir à la perte éternelle d'une âme avec qui elle est en quelque sorte confondue, pour se résoudre à être damnée, pour ainsi dire, dans la moitié de soi-même ? Ou si l'on manque de cette amitié, de cette sympathie qui unit si

étroitement et si doucement les cœurs, qui rend supportables les personnes même les plus imparfaites, est-il possible qu'on aime mieux vivre en tigres, en lions furieux ; qu'on aime mieux s'entre-déchirer, se procurer réciproquement sa damnation, se faire un enfer de cette vie, que de faire un saint usage de sa croix, que de se sauver, que de se sanctifier en la portant ?

Ce que je dis à ceux qui sont dans le mariage peut être utile presque à tout le monde, puisque nous vivons la plupart en société. Dieu nous a tous chargés du salut les uns des autres : notre soin principal devrait être de procurer le ciel, du moins à ceux avec qui la Providence nous fait vivre. Voilà ceux avec qui surtout nous devons éviter les vaines contestations et tout ce qui peut altérer la paix et la charité. Montrons au contraire une humble condescendance pour leurs sentiments, ayons de l'indulgence pour leurs faiblesses, pardonnons-leur les chagrins qu'ils nous causent par leur imprudence, craignons de leur donner l'occasion la plus légère de s'éloigner de Dieu, n'oublions rien pour les attirer avec douceur à l'amour et à la pratique de la piété. Il est certain que si on en use de la sorte, outre qu'on se fait aimer des hommes, outre qu'on mène une vie douce et tranquille, on gagne encore le cœur de Dieu, dont la possession vaut plus que toutes les richesses de ce monde, plus même que tout ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel. A ce riche trésor que je vous souhaite sur la terre, veuille le Seigneur joindre dans le ciel la couronne immortelle. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

(Par Bossuet [1].)

Proposition. — Trois dépôts sont confiés à S. Joseph par la Providence divine, et trois vertus de Joseph répondent de ces trois dépôts :

Division. — I. Pour garder la virginité de Marie, une pureté angélique; — II. Pour conserver le Sauveur Jésus persécuté dès son enfance, une fidélité inviolable; — III. Pour garder le secret du Père éternel dans l'incarnation de son Fils, une humilité admirable.

Depositum custodi.
Gardez le dépôt. (I *Tim.*, VI, 20.)

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose de saint, et que nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi, apprenons-nous du grand S. Ambroise, au second livre de ses Offices [2], que c'était une pieuse coutume établie parmi les fidèles, d'apporter aux évêques et à leur clergé ce

1. Edition Lebarq. — 2. Cap. XXIX.

qu'ils voulaient garder avec plus de soin, pour le mettre auprès des autels ; par une sainte persuasion qu'ils avaient, qu'ils ne pouvaient mieux placer leurs (*a*) trésors qu'où Dieu même confie (*b*) les siens, c'est à-dire ses sacrés mystères. Cette coutume s'était introduite dans l'Eglise par l'exemple de la Synagogue ancienne. Nous lisons dans l'Histoire sainte, que le temple auguste de Jérusalem était le lieu du dépôt des Juifs ; et nous apprenons des auteurs profanes [1], que les païens faisaient cet honneur à leurs fausses divinités de mettre leurs dépôts dans leurs temples, et de les confier à leurs prêtres : comme si la nature nous enseignait que l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, il ne pouvait être mieux placé que dans les lieux où l'on révère la Divinité, et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eût jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint, et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler, et que la providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paraît un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter et s'y est mis lui-même en dépôt ; et Joseph a dû être consacré pour garder ce sacré trésor. En effet il l'a été, chrétiens : son corps l'a été par la continence, et son âme par tous les dons de la grâce. O Marie, vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes que où il s'agit du pudique époux que le Père vous a choisi, pour conserver cette pureté qui vous est si chère et si précieuse ? Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous saluant avec l'Ange, et disant : *Ave, gratia plena.*

Dans le dessein que je me propose d'appuyer les louanges de S. Joseph non point sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide tirée des Ecritures divines et des Pères, leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres, pour lui mettre en main son trésor et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre ; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces et le fondement assuré de tous ses éloges.

1. Herodian., *Histor.*, lib. I.
(*a*) *Var.* dépôts. — (*b*) dépose.

Et premièrement, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car si le nom de dépositaire emporte une marque d'estime et rend témoignage à la probité ; si, pour confier un dépôt, nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents : quelle est la gloire de S. Joseph, que Dieu fait dépositaire non seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux, mais encore de son propre Fils, qui est l'unique objet de ses complaisances et l'unique espérance de notre salut : de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, S. Joseph est établi le dépositaire du trésor commun (*a*) de Dieu et des hommes. Quelle éloquence peut égaler la grandeur et la majesté de ce titre ?

Que s'il est si avantageux (*b*) à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, il faut que je pénètre (*c*) un si grand mystère avec le secours de la grâce ; et que, recherchant dans les (*d*) Ecritures ce que nous y lisons de Joseph, je fasse (*e*) voir que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet, je trouve dans les Evangiles trois dépôts confiés au (*f*) juste Joseph par la Providence divine ; et j'y trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres, et qui répondent à ces trois dépôts ; c'est ce qu'il nous fait expliquer par ordre : suivez, s'il vous plaît, attentivement.

Le premier de tous les dépôts qui a été commis (*g*) à sa foi (j'entends le premier dans l'ordre des temps), c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, et qu'il a toujours saintement gardée, ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui était pas permis de toucher. Voilà quel est le premier dépôt. Le second et le plus auguste, c'est la personne de Jésus-Christ, que le Père céleste dépose en ses mains, afin (*h*) qu'il serve de père à ce saint Enfant, qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de Joseph ; mais j'en remarque encore un troisième, que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer (*i*) clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt, que de trahir le secret d'un ami ; et nous apprenons par les lois que si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au

(*a*) *Var.* de tout l'univers.
(*b*) *Var.* glorieux, — que si donc, fidèles, ce titre est si glorieux.
(*c*) *Var.* que nous entrions plus profondément dans un mystère si admirable. — (*d*) Evangiles. — (*e*) nous montrions. — (*f*) au grand saint Joseph. — (*g*) qui lui a été confié. — (*h*) pour servir. — (*i*) vous le faire entendre.

dépôt : *Depositi actione tecum agi posse*, comme parlent les jurisconsultes. Et la raison en est évidente, parce que le secret est comme un dépôt. Par où vous pouvez comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret ? Secret admirable, c'est l'Incarnation de son Fils. Car, fidèles, vous n'ignorez pas (et ce discours vous l'expliquera davantage) (*a*) que c'était un conseil de Dieu de ne pas montrer Jésus-Christ au monde jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée ; et S. Joseph a été choisi non seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Aussi lisons-nous dans l'évangéliste [1] qu'il admirait avec Marie tout ce qu'on disait du Sauveur, mais nous ne lisons pas qu'il parlât ; parce que le Père éternel, en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret, et sous l'obligation du silence. Et ce secret c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand S. Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : *Cui tuto committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum* [2]. Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph ! puisqu'il vous confie ses trois grands dépôts, la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère.

Mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il soit méconnaissant de ces grâces. Si Dieu l'honore par ces trois dépôts, de sa part il présente à Dieu le sacrifice de trois vertus que je remarque dans l'Evangile. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres, mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyions dans son Ecriture. La première, c'est sa pureté, qui paraît par sa continence dans son mariage ; la seconde, sa fidélité ; la troisième, son humilité et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la virginité de Marie dans leurs noces spirituelles ? Combien paraît sa fidélité par les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin Enfant dès le commencement de sa vie ! Enfin qui ne remarque son humilité, en ce que possédant un si grand trésor, par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ses dons ou de faire connaître ses avantages, il se cache, autant qu'il peut, aux yeux des mortels, jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle, et des richesses infinies qu'il met en sa garde ? Ah ! que je découvre ici de grandeurs, et que j'y découvre d'instructions importan-

1. *Luc*, II, 33. — 2. *Super Missus est*, hom. II, n. 16.
(*a*) Membre de phrase omis par les éditeurs.

tes ! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts, que je vois d'exemples dans ces vertus; et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieuse à Joseph, et fructueuse à tous les fidèles ! Mais, afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout ce discours.

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph? Une pureté angélique, qui puisse en quelque sorte répondre à la pureté de sa chaste Épouse. Pour conserver le Sauveur Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucuns périls. Enfin, pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu y emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ? *Depositum custodi*: O Joseph ! gardez le dépôt : gardez la virginité de Marie, et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté : gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des hommes, et employez à la conserver parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins : gardez le secret du Père éternel, il veut que son Fils soit caché au monde, servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT

Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand saint Joseph, lorsque sa Providence dépose en ses mains la virginité de Marie, il importe que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, combien elle est utile à la terre ; et ainsi nous jugerons aisément, par la qualité du dépôt, de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour; et faisons voir par les saintes Lettres combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'était un conseil de la Providence, que comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi quand il naîtrait dans le temps il sortît d'une mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avaient annoncé qu'une vierge concevrait un fils[1]; nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Evan-

1. *Is.*, VI, 14.

gile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très considérable ; et qu'examinant (*a*) la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte (*b*) le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne. Ils nous répondront d'un commun accord que c'est une imitation de la vie des anges ; qu'elle met les hommes au dessus du corps par le mépris de tous ses plaisirs ; et qu'elle élève tellement la chair qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le nous, ô grand Augustin, et faites-nous entendre en un mot quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole : *Habent aliquid jam non carnis in carne*[1]. « Ils ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne*. Vous voyez donc que, selon ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et le corps, et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles : et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer le mystère de l'Incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation ? C'est l'union très étroite de Dieu et de l'homme, de la Divinité avec la chair. « Le Verbe a été fait chair, » dit l'évangéliste[2] ; voilà l'union, voilà le mystère. Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur ; et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées ? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux, pour les approcher (*c*) par son entremise. Et de même que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse ; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons ; mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière : ainsi nous pouvons dire, fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque

1. *De sancta Virginit.*, cap. XIII.
2. *Joan.*, I, 14.
(*a*) *Var.* considérant.
(*b*) le Père éternel à nous donner *son* Fils par *son* entremise.
(*c*) et les approche par son entremise.

chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais, de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient : c'est le grand Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles, tirées fidèlement de son texte. C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel ; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise, des choses si éloignées par nature : *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat, adducitque in concordiam* [1].

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche ? Et par là, ne voyez-vous pas et la dignité de Marie et celle de Joseph son fidèle époux ? Vous voyez la dignité de Marie en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde ; et vous voyez la dignité de Joseph en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, gardez ce dépôt : *Depositum custodi.* Gardez chèrement ce sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous ; et ainsi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature ; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère ? Ecoutez ce savant évêque [2], et suivez exactement sa pensée. Il remarque, avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre ; il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes ; il y a enfin les enfants, qui sont un troisième lien ; parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

1. *De Virginit.*, cap. II.
2. *De Genes. ad litt.*, lib. IX, cap. VII, n. 12.

S. Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de S. Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité [1]. Il y trouve premièrement le sacré contrat par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? de se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction, qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit S. Augustin [2], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrassements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans S. Grégoire de Tours [3], au premier livre de son Histoire. Le récit vous en sera agréable, et du moins il relâchera vos attentions. Il dit que deux personnes de condition et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse, et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange: ils ne purent pas demeurer longtemps dans cette dure séparation, et tout le monde fut étonné qu'on trouva tout à coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés? Ne vous semble-

1. *Contra Julian.* lib. V, cap. XII, n. 46. — 2. *De Nupt. et Concup.*, lib. I, n. 12. — 3. *Histor. Franc.*, lib. I, n. 42.

t-il pas qu'ils nous disent (car permettez-moi de les animer et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement) ; ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent : Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer? Nous avons été si longtemps ensemble, et nous y avons toujours été comme morts, parce que nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels ; et étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir. Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer, par cette merveille, que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle ; mais que deux virginités, bien unies par un mariage spirituel, en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres même de la mort. C'est pourquoi Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appelaient ordinairement ces sépulcres, les sépulcres des deux amants ; comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étaient de véritables amants parce qu'ils s'aimaient par l'esprit.

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de S. Joseph ? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité ; et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimez en Marie ? Ah ! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux ; et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel ! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt ? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal : il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable ; c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés, de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins ; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage ? Cela peut-être paraît impossible : toutefois, si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes que nous avons, ce

me semble, si bien établies, j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce béni enfant, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux. Car, fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit S. Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, il est le prix et la récompense de la sainte virginité: » *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus*[1]. C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la rend féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte, et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve; et tous deux la présentent au Père éternel comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte: c'est pourquoi Jésus est son Fils, non pas à la vérité par la chair; mais il est son Fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa Mère. Et S. Augustin l'a dit en un mot: *Propter quod fidele conjugium, parentes Christi vocari ambo meruerunt*[2]. O mystère de pureté! ô paternité bienheureuse! ô lumières incorruptibles, qui brillent de toutes parts dans ce mariage!

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les nous à nous-mêmes: tout se fait ici pour l'amour de nous; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes? Quelle honte, que nous nous souillions tous les jours par toute sorte d'impuretés, nous qui avons été élevés parmi des mystères si chastes? Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable? « Que la chair se soit jouée, dit Tertullien[3],

1. *Ad Prob.* Epist. III, n. 6.
2. *De Nupt. et Concup.*, lib. I, *ubi supra.* — 3. *De Pudicit.*, n. 6.

ou plutôt qu'elle se soit corrompue, avant qu'elle eût été recherchée par son maître ; elle n'était pas digne du don de salut, ni propre à l'office de la sainteté. Elle était encore en Adam, tyrannisée par ses convoitises, suivant les beautés apparentes, et attachant toujours ses yeux à la terre. Elle était impure et souillée, parce qu'elle n'était pas lavée au baptême. » Mais depuis qu'un Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu venir en ce monde, si la sainte virginité ne l'y attirait ; depuis que, trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une Mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût digne de prendre le soin de sa vie, s'il ne s'y préparait par la continence ; depuis que, pour laver notre chair, son sang a sanctifié une eau salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures de sa première nativité : nous devons entendre, fidèles, que depuis ce temps là la chair est tout autre. Ce n'est plus cette chair formée de la boue et engendrée par la convoitise ; c'est une chair refaite et renouvelée par une eau très pure et par l'Esprit saint. Donc, mes frères, respectons nos corps qui sont les membres de Jésus-Christ ; gardons nous de prostituer à l'impureté cette chair que le baptême a fait vierge. « Possédons nos vaisseaux en honneur, et non pas dans, ces passions ignominieuses que notre brutalité nous inspire, comme les Gentils qui n'ont pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification[1] » en Notre Seigneur Jésus-Christ. Honorons par la continence cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa Mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse, et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, fidèles, après avoir vu qu'il contribue en quelque façon, à la naissance de Jésus-Christ en gardant la pureté de sa sainte Mère, voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié ; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie : il lui prépare quelque chose de plus relevé : et après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avait dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce patriarche, il va mettre en ses mains Jésus-Christ lui-même, et il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph que nous

1. I *Thess.*, IV, 4, 5, 7.

ne pourrons jamais assez le comprendre. Car Jésus, ce divin Enfant sur lequel Joseph a toujours les yeux, et qui fait l'aimable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi S. Paul dit qu'il est sans père : *Sine patre*[1]. Il est vrai qu'il en a un dans le ciel ; mais à voir comme il l'abandonne, il semble que ce père ne le connaît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque, l'appelant son Dieu et non pas son Père : « Et pourquoi, dira-t-il, m'abandonnez-vous[2] ? » Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvait le dire dès sa naissance, puisque dès ce premier moment son Père l'expose aux persécutions, et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce qu'il fait en faveur de ce Fils unique, pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins ce qui paraît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel, qui conduira sa pénible enfance ; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme ? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin ? Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que pour lui ; il prend lui-même pour ce Dieu (*a*) un cœur et des entrailles de père ; et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Ecritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de S. Chrysostome. Il remarque dans l'Evangile que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors ; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le retour. Jésus le révère et lui obéit : c'est lui qui dirige toute sa conduite, comme en ayant le soin principal ; et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela ? dit S. Chrysostome ; en voici la raison véritable. C'est, dit-il [3], que c'était un conseil de Dieu, de donner au grand S. Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité : Ὅπερ ἐστὶ πατρὸς ἴδιον, οὐ λυμαινόμενον τὸ τῆς παρθενίας ἀξίωμα, τοῦτό σοι δίδωμι.

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée ; mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ

1. *Hebr.*, VII, 3. — 2. *Matth.*, XXVII, 46. — 3. *In Matth.*, hom. IV, n. 6.
(*a*) *Var.* pour ce saint Enfant.

venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il voulait bien avoir une mère, il ne devait pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance ; mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avaient promis qu'un jour le Sauveur la rendrait féconde ; et puisqu'il devait naître d'une Vierge mère, il ne pouvait avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père ? Nullement, dit S. Chrysostome ; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent ; et qui ne sait qu'il y en a dans le nom de père qui ne choquent par la pudeur, et qu'elle peut avouer pour siennes ? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité ? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différend mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père que la virginité ne peut pas souffrir ; vous ne l'aurez pas, ô Joseph ! Mais tout ce qui appartient à un père sans que la virginité *(a)* soit interessée, voilà, dit-il, ce que je vous donne : *Hoc tibi do, quod salva virginitate paternum esse potest.* Et par conséquent, chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y serait blessée ; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin Enfant ; et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toute ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas ? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix ; et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs ? Si donc S. Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père ? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance que S. Joseph a un cœur de père ; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre *(b)*, il faut remarquer une belle théologie que le

(*a*) *Var.* en soit offensée.

(*b*) *Var.* et dont le Psalmiste a dit ce beau mot, avec une merveilleuse énergie, « qu'il forme en particulier tous les cœurs des hommes : » *Qui finxit singillatim corda eorum.* Entendons le sens de cette parole.

Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes : *Qui finxit singillatim corda eorum* [1]. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps (*a*), que Dieu forme par sa puissance comme (*b*) toutes les autres parties qui composent l'homme. Il veut dire quelque chose de singulier : il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination : et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire : en particulier ? Il fait un cœur de chair dans les uns, quand il les amollit par la charité ; un cœur endurci dans les autres, lorsque retirant ses lumières, par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'Esprit de son Fils ? Les apôtres tremblaient au moindre péril ; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étaient les sentiments de Saül pendant qu'il paissait ses troupeaux ? Ils étaient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saül* [2] ; et il reconnaît incontinent qu'il est roi. D'autre part, les Israélites considéraient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple ; mais la main de Dieu leur touchant le cœur, *quorum tetigerat Deus corda* [3], aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisait en eux un cœur de sujets.

C'est donc, fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur ? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son Fils unique, a fait en quelque sorte couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père ; si bien que le juste Joseph qui sent en lui-même un cœur pa-

1. *Ps.*, XXXII, 15. — 2. I *Reg.*, X, 9. — 3. *Ibid.*, 26.
(*a*) *Var.* instrument de la vie.
(*b*) *Var.* les autres parties de nos corps.

ternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle ; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître.

Et après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt ? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son Fils unique ? de sorte qu'il ne serait pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important pour votre instruction que vous ne perdiez pas un si bel exemple. Car c'est ainsi qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé S. Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étaient pauvres ; mais (*a*) ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point (*b*) de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit [1] que « venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens, » et « qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête [2] ? » Mais n'est-ce pas assez de leur indigence ? pourquoi leur attire-t-il des persécutions ? Ils vivent ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos, il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive : la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie (*c*) de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret : il découvre Jésus Christ par une étoile ; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs, que pour lui susciter dans son pays propre un persécuteur impitoyable.

Que fera ici S. Joseph ? Représentez-vous, chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui (*d*) n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Egypte, et de souffrir un exil fâcheux ; et cela pour quelle raison ? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant, croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter ? Au

1. *Joan.*, I, 2. — 2. *Matth.*, VIII, 20.

(*a*) *Var.* mais au moins avaient-ils leur maison, en laquelle ils se mettaient à couvert. — (*b*) il n'y a plus. — (*c*) à la rage. — (*d*) qui se voit tous les jours au bout de son fonds.

contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir (*a*), c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, fidèles, il ne l'attend pas ; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils : il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? Chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une plus étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah! qui pourrait ici raconter ses plaintes? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire, à cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* [1] : « Votre père et moi vous cherchions avec une extrême douleur. » O mon Fils! dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes, et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : *Ego et pater tuus*; je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet Enfant ne veut pas être avec vous; sa pauvreté a honte de votre luxe et sa chair destinée à tant de supplices ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes, car pour moi je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel, confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyions Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui, et que nous nous excitions par ce bel exemple à l'amour de la vie cachée.

1. *Luc.*, II, 48.
(*a*) *Var.* de ses douleurs.

TROISIÈME POINT

Que dirai-je ici, chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne de vouloir exposer au jour ce que l'Écriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel que son Fils soit caché au monde et que Joseph le soit avec lui, adorons les secrets de sa Providence sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces; que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étaient inconnues. Peut-être apprendrons-nous, d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignagne de sa conscience: *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ* [1]; et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe; et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux, dans les Ecritures, qui semblent directement opposées: la première, celle des apôtres; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres, pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph, pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières pour faire voir Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile pour le couvrir; et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie, et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Ecritures, que lorsqu'on le voulait mépriser: « N'est-ce pas là, disait-on, le fils de Joseph [2]? » Si bien que Jésus entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher: *Loquimini... omnia verba vitæ hujus* [3], « Prêchez la parole de cet Evangile (*a*); » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une

1. II *Cor.*, I, 12. — 2. *Joan.*, VI, 42. — 3. *Act.*, V, 20.
(*a*) *Var.* Bossuet disait: *Verbum Evangelii...*

parole cachée : *Verbum absconditum* [1] ; et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins Apôtres prêchent si hautement l'Evangile, que le bruit (*a*) de leur prédication retentit jusqu'au ciel ; et S. Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes puissances « par l'Eglise », dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *per Ecclesiam* [2] ; et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence ? Dieu est-il contraire à lui-même dans ces vocations opposées ? Non, fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication glorifie aussi S. Joseph par l'humilité du silence ; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir ; et c'est la gloire de S. Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisait S. Joseph dans sa vie cachée : il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose, sinon ce que dit le divin Psalmiste : « Le juste, dit-il, qu'a-t-il fait : » *Justus autem quid fecit* [3] ? Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes ; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé : on ne parle que d'eux dans le monde : *Quoniam quæ perfecisti destruxerunt* [4]. Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait ? *Justus autem quid fecit* ? Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet, il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout (*b*) fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph ; il voyait Jésus-Christ, et il se taisait : il le goûtait, et il n'en parlait point ; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire du-

1. *Luc.*, XVIII, 34. — 2. *Ephes.*, III, 10. — 3. *Ps.*, X, 4. — 4. *Ibid.*
(*a*) *Var.* la gloire en va jusqu'au ciel. — (*b*) il a tout réservé.

rant l'espace de trente années? Ah! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas ? C'est ton orgueil qui en est la cause; c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre, il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, et qu'elle corrompt toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort : il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévot : il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paraître, et il se cache, pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse ; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, et où il est en quelque sorte plus anéanti.

Car enfin je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connais mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée (*a*), et que, bien loin de paraître Dieu (*b*), vous n'ayez pas même la figure d'homme ; toutefois vous ne m'êtes pas si caché, et je vois, au travers de tant de nuages, quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est* [1]. Il est injurieux à lui même parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne,

1. Tertull., *de Patient.*, n. 3.
(*a*) *Var.*, défigurée. — (*b*) à peine vous reste-t-il une forme humaine.

par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter, et pour obéir à son Père ; qu'en effet, toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ, caché avec toute son humble famille, avec Marie et Joseph (*a*) qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très chers. Prenons-y donc part (*b*) avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom, et qu'on se moque de son Evangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin Apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus apparuerit... tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria*[1]. O Dieu ! qu'il fera beau paraître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire ? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Evangile : « Vous avez reçu votre récompense [2] ; » vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue; vous êtes payé; il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu; qui par une reconnaissance (*c*) malicieuse s'offre à récompenser nos vertus de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat, ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui : vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph ; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-

1. *Coloss.*, III, 4. — 2. *Matth.*, VI, 2.

(*a*) *Var.* avec Marie, avec Joseph, lesquels il associe.

(*b*) *Var.* Pratiquons cette leçon importante. Eh! fidèles, ne voyez vous pas que Jésus-Christ est encore caché? — (*c*) justice.

Christ. Ah ! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde : c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru ; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie ; et sa gloire sera d'autant plus grande qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient ? Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas ; et c'est lui faire trop d'injure, que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur (*a*). Que si vous êtes dans les grandes charges, et dans les emplois importants, si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue ! mais il dit dans son Evangile : « Heureux ceux que l'on maudit pour l'amour de moi [1] ! » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Evangile. Mais si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous en à nous-mêmes ; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules : mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie ; soyons du moins obscurs à nos yeux par une humble confession de nos crimes ; et participons comme nous pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire *Amen.*

TROISIÈME SERMON

(PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES)

(Par BOSSUET [2].)

PROPOSITION. — S. Joseph modèle de l'homme juste.
DIVISION. — I. Joseph, homme simple, a cherché Dieu ; — II. Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu ; — III. Joseph, homme retiré, a joui de Dieu.

Quæsivit sibi Dominus virum juxta cor suum.

Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur. (I *Reg.*, XIII, 14.)

Cet homme selon le cœur de Dieu ne se montre pas au dehors, et Dieu ne le choisit pas sur les apparences, ni sur le témoignage de la voix publique. Lorsqu'il envoya Samuel

1. *Matth.*, V, 2. — 2. Edition LEBARQ.
(*a*) *Var.* cachons-nous à nous-mêmes le bien que nous faisons : que la gauche ne sache pas ce que fait la droite ; mais confessons sincèrement que c'est Dieu qui fait tout en nous.

dans la maison de Jessé, pour y trouver David, le premier de tous qui a mérité cet éloge, ce grand homme, que Dieu destinait à la plus auguste couronne du monde, n'était pas même connu dans sa famille. On présente, sans songer à lui, tous ses aînés au prophète : mais Dieu, qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissait en secret de ne pas regarder à leur riche taille, ni à leur contenance hardie (*a*) : si bien que, rejetant ceux l'on produisait dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyait paître les troupeaux ; et versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils, que Dieu choisissait avec un avantage si extraordinaire (*b*).

Une semblable conduite de la Providence divine me fait appliquer aujourd'hui à Joseph, le fils de David, ce qui a été dit de David lui-même. Le temps était arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur, pour déposer en ses mains ce qu'il avait de plus cher : je veux dire, la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte Mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre. Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées ; il s'arrête sur Nazareth ; et dans cette bourgade inconnue il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph en un mot, pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seraient sentis honorés ; afin, messieurs, que nous entendions que l'homme selon le cœur de Dieu doit être lui-même cherché dans le cœur et que ce sont les vertus cachées qui le rendent digne de cette louange. Comme je me propose aujourd'hui de traiter ces vertus cachées, c'est-à-dire, de vous découvrir le cœur du juste Joseph, j'ai besoin plus que jamais, chrétiens, que celui qui s'appelle le Dieu de nos cœurs [1] m'éclaire par son Saint-Esprit. Mais quelle injure ferions-nous à la divine Marie, si ayant accoutumé en d'autres sujets de lui demander son secours, maintenant qu'il s'agit de son saint époux, nous ne nous efforcions de lui dire avec une dévotion particulière : *Ave.*

C'est un vice ordinaire aux hommes, de se donner entièrement au dehors, et de négliger le dedans ; de travailler à la montre et à l'apparence, et de mépriser l'effectif et le solide ; de songer souvent quels ils paraissent, et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires, et qui entrent dans le commerce des hommes : au contraire, les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se

1. *Ps.*, LXXII, 26.

(*a*) *Var.* à leur mine guerrière. — (*b*) sur lequel Dieu arrêtait son choix.

passe entre Dieu et l'homme, non seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien, en vain vous considérez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre (*a*), et puis on la pose dans le bâtiment. Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres ; et si l'on ne travaille (*b*) sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade, et appliquées par le dehors (*c*), qui n'auront point de corps ni de vérité. Elles pourront nous acquérir de l'estime, et rendre nos mœurs agréables ; enfin elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes ; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu.

Ce sont ces vertus particulières, c'est cet homme de bien, cet homme au gré de Dieu et selon son cœur, que je veux vous montrer aujourd'hui en la personne du juste Joseph. Je laisse les dons et les mystères qui pourraient relever son panégyrique. Je ne vous dis plus, chrétiens, qu'il est le dépositaire des trésors célestes, le père de Jésus-Christ, le conducteur de son enfance, le protecteur de sa vie, l'époux et le gardien de sa sainte Mère. Je veux taire (*d*) tout ce qui éclate, pour faire l'éloge d'un saint dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat. Les vertus mêmes dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce ; tout est renfermé dans le secret de sa conscience. La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée sont donc les trois vertus du juste Joseph, que j'ai dessein de vous proposer. Vous me paraissez étonnés de voir l'éloge d'un si grand saint, dont la vocation est si haute, réduit à trois vertus si communes ; mais sachez qu'en ces trois vertus consiste le caractère de cet homme de bien dont nous parlons ; et il m'est aisé de vous faire voir que c'est aussi en ces trois vertus que consiste le caractère du juste Joseph. Car, mes sœurs, cet homme de bien, que nous

(*a*) *Var.* avant que de la mettre avec les autres. — (*b*) bâtit. — (*c*) et artificielles.

(*d*) Je m'attache à sa vie particulière ; et pour vous en donner le tableau, je n'irai pas chercher bien loin ni des conjectures douteuses, ni des révélations apocryphes. Le peu que nous avons dans les Ecritures me suffit pour vous faire voir dans le bon Joseph l'idée et le caractère de cet homme de bien que nous cherchons, qui a réglé avec Dieu son intérieur.

considérons, pour être selon le cœur de Dieu, il faut premièrement qu'il le cherche ; en second lieu, qu'il le trouve ; en troisième lieu, qu'il en jouisse. Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en simplicité celui qui ne peut souffrir (*a*) les voies détournées. Quiconque veut trouver Dieu, qu'il se détache de toutes choses, pour trouver celui qui veut être lui seul tout notre bien. Quiconque veut jouir de Dieu, qu'il se cache (*b*) et qu'il se retire, pour jouir en repos, dans la solitude, de celui qui ne se communique point parmi le trouble et l'agitation du monde. C'est ce qu'a fait notre patriarche : Joseph, homme simple, a cherché Dieu ; Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu ; Joseph, homme retiré, a joui de Dieu : c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT

Le chemin de la vertu n'est pas de ces grandes routes dans lesquelles on peut s'étendre avec liberté : au contraire, nous apprenons par les saintes Lettres que ce n'est qu'un petit sentier, et une voie étroite et serrée, et tout ensemble extrêmement droite : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum* [1]. Par où nous devons apprendre qu'il faut y marcher en simplicité, et dans une grande droiture. Si peu non seulement que l'on se détourne, mais même que l'on chancelle dans cette voie, on tombe dans les écueils dont elle est environnée de part et d'autre. C'est pourquoi le Saint-Esprit, voyant ce péril, nous avertit si souvent de marcher dans la voie qu'il nous a marquée, sans jamais nous détourner à droite ou à gauche : *Non declinabitis neque ad dexteram neque ad sinistram* [2] ; nous enseignant, par cette parole, que pour tenir cette voie, il faut dresser tellement son intention qu'on ne lui permette jamais de se relâcher, ni de faire le moindre pas de côté ou d'autre.

C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures avoir le cœur droit avec Dieu, et marcher en simplicité devant sa face. C'est le seul moyen de le chercher, et (*c*) la voie unique pour aller à lui ; parce que, comme dit le Sage, « Dieu conduit le juste par les voies droites : » *Justum deduxit* (*Dominus*) *per vias rectas* [3]. Car il veut qu'on le cherche avec grande ardeur ; et ainsi, que l'on prenne les voies les plus courtes, qui sont toujours

1. *Is.*, XXVI, 7. — 2. *Deut.*, V, 32, XVII, 11 ; *Prov.*, IV, 27 ; *Is.*, XXX, 21. — 3. *Offic. Eccl.* — Cf. *Sap.*, X, 10. Mais là, *deduxit* a pour sujet *Sapientia*.

(*a*) *Var.* qui n'aime point...

(*b*) *Var.* il faut qu'il se retire avec lui ; il faut, pour ainsi dire, qu'il se cache en lui, afin de le goûter en repos.

(*c*) *Var.* Car il faut encore remarquer ceci pour honorer la simplicité, qu'on ne peut chercher Dieu que par son moyen. Il conduit le juste par les voies droites : on ne le trouve jamais qu'on ne marche droitement à lui.

les plus droites : si bien qu'il ne croit pas qu'on le cherche, lorsqu'on ne marche pas droitement à lui. C'est pourquoi il ne veut point ceux qui s'arrêtent, il ne veut point ceux qui se détournent, il ne veut point ceux qui se partagent. Quiconque prétend partager son cœur entre la terre et le ciel, ne donne rien au ciel, et tout à la terre, parce que la terre retient ce qu'il lui engage, et que le ciel n'accepte pas ce qu'il lui offre.

Vous devez entendre, par ce discours, que cette bienheureuse simplicité tant vantée dans les saintes Lettres, c'est une certaine droiture de cœur et une pureté d'intention ; et l'acte principal de cette vertu, c'est d'aller à Dieu de bonne foi, et sans s'en imposer à soi-même : acte nécessaire et important, qu'il faut que je vous explique. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que je parle ainsi sans raison : car si dans la voie de la vertu il y en a qui trompent les autres, beaucoup aussi se trompent eux-mêmes. Ceux qui se partagent entre les deux voies, qui veulent avoir un pied dans l'une et dans l'autre, qui se donnent tellement à Dieu qu'ils ont toujours un regard au monde, ceux-là ne marchent point en simplicité, ni devant Dieu ni devant les hommes, et n'ont point par conséquent de vertu solide. Ils ne sont pas droits avec les hommes, parce qu'ils imposent à leur vue par l'image d'une piété qui ne peut être que contrefaite, étant altérée par le mélange : ils ne sont pas droits devant Dieu, parce que, pour plaire à ses yeux, il ne suffit pas, chrétiens, de produire par étude et par artifice des actes de vertu empruntés, et des directions d'intention forcées.

Un homme engagé dans l'amour du monde, viole tous les jours les lois les plus saintes de la bonne foi, ou de l'amitié, ou de l'équité naturelle, que nous devons aux plus étrangers, pour satisfaire à son avarice. Cependant sur une certaine inclination vague et générale, qui lui reste pour la vertu, il s'imagine être homme de bien, et il en veut produire des actes : mais quels actes, ô Dieu tout-puissant ? Il a ouï dire à ses directeurs ce que c'est qu'un acte de détachement, ou un acte de contrition et de repentance : il tire de sa mémoire les paroles qui le composent, ou l'image des sentiments qui le forment. Il les applique (*a*) comme il peut sur sa volonté, car je ne puis dire autre chose (*b*), puisque son intention y est opposée ; et il s'imagine être vertueux : mais il se trompe, il s'abuse, il se joue de lui-même.

Pour se rendre agréable à Dieu, il ne suffit pas, chrétiens, de tirer par artifice (*c*) des actes de vertu forcés, et des di-

(*a*) *Var.* pour ainsi dire. — (*b*) je ne puis dire qu'elle les produise. — (*c*) par étude, comme par machine.

rections d'intention étudiées (*a*). Les actes de piété doivent naître du fond du cœur, et non pas être empruntés de l'esprit ou de la mémoire. Mais ceux qui viennent du cœur ne souffrent point de partage. « Nul ne peut servir deux maîtres [1] : » Dieu ne peut souffrir cette intention louche, si je puis parler de la sorte, qui regarde de deux côtés en un même temps. Les regards ainsi partagés rendent l'abord d'un homme choquant et difforme : et l'âme se défigure elle-même, quand elle tourne en deux endroits ses intentions. « Il faut, dit le Fils de Dieu [2], que votre œil soit simple ; » c'est-à-dire, que votre regard soit unique ; et pour parler encore en termes plus clairs, que l'intention pure et dégagée s'appliquant tout entière à la même fin, le cœur prenne sincèrement et de bonne foi les sentiments que Dieu veut. Mais ce que j'en ai dit en général se connaîtra mieux dans l'exemple.

Dieu a ordonné au juste Joseph de recevoir la divine Vierge comme son épouse fidèle, pendant que (*b*) sa grossesse semble la convaincre ; de regarder comme son Fils propre, un enfant qui ne le touche que parce qu'il est dans sa maison ; de révérer comme son Dieu, celui auquel il est obligé de servir de protecteur et de gardien. Dans ces trois choses, mes frères, où il faut prendre des sentiments délicats, et que la nature ne peut pas donner, il n'y a qu'une extrême simplicité qui puisse rendre le cœur docile et traitable. Voyons ce que fera le juste Joseph. Nous remarquerons en son lieu qu'à l'égard de sa sainte épouse, jamais le soupçon ne fut plus modeste, ni le doute plus respectueux. Mais enfin il était si juste, qu'il ne pouvait pas se désabuser sans que le ciel s'en mêlât. Aussi un ange lui déclare, de la part de Dieu, qu'elle a conçu de son Saint-Esprit [3]. Si son intention eût été moins droite, s'il n'eût été à Dieu qu'à demi, il ne se serait pas rendu tout à fait ; il serait demeuré au fond de son âme quelque reste de soupçon mal guéri, et son affection pour la sainte Vierge aurait toujours été douteuse et tremblante. Mais son cœur, qui cherche Dieu en simplicité (*c*), ne sait point se partager avec Dieu : il n'a point de peine à connaître que la vertu incorruptible de sa sainte épouse méritait le témoignage du ciel. Il surpasse la foi d'Abraham, bien qu'il nous soit donné dans les Écritures [4] comme le modèle de la foi parfaite. Abraham est loué dans les saintes Lettres, pour avoir cru l'enfantement d'une stérile [5] : Joseph a cru celui d'une vierge, et il

1. *Matth.*, VI, 24. — 2. *Luc*, XI, 33. — 3. *Matth.*, I, 20. — 4. *Rom.*, IV, 2 et seq. — 5. *Gen.*, XV, 6.

(*a*) *Var.* artificielles.

(*b*) *Var.* qu'elle devient mère sans qu'il y ait part. — (*c*) son cœur simple et innocent.

a reconnu en simplicité ce grand et impénétrable mystère de la virginité féconde.

Mais voici quelque chose de plus admirable. Dieu veut que vous receviez comme votre Fils cet enfant de la pureté de Marie. Vous ne partagerez pas avec cette Vierge l'honneur de lui donner la naissance, parce que la virginité y serait blessée ; mais vous partagerez avec elle ces soins, ces veilles, ces inquiétudes par lesquelles elle élèvera ce cher Fils : vous tiendrez lieu de père à ce saint Enfant, qui n'en a point sur la terre ; et quoique vous ne le soyez pas par la nature, il faut que vous le deveniez par l'affection. Mais comment s'accomplira un si grand ouvrage? Où prendra-t-il ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas ? Ces inclinations peuvent-elles s'acquérir par choix ? et ne craindrons-nous pas en ce lieu ces mouvements empruntés et ces affections artificielles, que nous venons de reprendre tout à l'heure ? Non, mes frères; ne le craignons pas. Un cœur qui cherche Dieu en simplicité (*a*) est une terre molle et humide, qui reçoit la forme qu'il lui veut donner ; ce que Dieu veut lui passe en nature. Si donc c'est la volonté du Père céleste que Joseph tienne sa place en ce monde, et qu'il serve de père à son Fils, il ressentira, n'en doutez pas, pour ce saint et divin Enfant, cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

En effet, durant ces trois jours que le Fils de Dieu s'était dérobé, pour demeurer dans le temple avec les docteurs, il est aussi touché que la Mère même ; et elle le sait bien reconnaître : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* [1] : « Votre père et moi étions affligés. » Voyez qu'elle le joint avec elle dans la société des douleurs. Je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance : il s'agit de soins et d'inquiétudes ; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a vraiment des inquiétudes paternelles. Voyez, messieurs, comme ce saint homme prend simplement, et de bonne foi, les sentiments que Dieu lui ordonne.

Mais aimant Jésus-Christ comme son Fils, se pourra-t-il faire, mes sœurs, qu'il le révère comme son Dieu ? Sans doute, et il n'y aurait rien de plus difficile (*b*), si la sainte simplicité n'avait rendu son esprit docile, pour céder sans peine aux ordres divins.

Voici, chrétiens, le dernier effort de la simplicité du juste Joseph, dans la pureté de sa foi. Le grand mystère de notre

1. *Luc.*, II, 48.
(*a*) *Var.* un cœur simple et droit avec Dieu. — (*b*) de moins praticable.

foi, c'est de croire un Dieu dans la faiblesse. Mais afin de bien comprendre, mes sœurs, combien est parfaite la foi de Joseph, il faut, s'il vous plaît, remarquer que la faiblesse de Jésus-Christ peut être considérée en deux états : ou comme étant soutenue par quelque effet de puissance, ou comme étant délaissée et abandonnée à elle-même. Dans les dernières années de la vie de notre Sauveur, quoique l'infirmité de sa chair fût visible par ses souffrances, sa toute-puissance divine ne l'était pas moins par ses miracles. Il est vrai qu'il paraissait homme ; mais cet homme disait des choses qu'aucun homme n'avait jamais dites, mais cet homme faisait des choses qu'aucun homme n'avait jamais faites. Alors la faiblesse étant soutenue, je ne m'étonne pas que dans cet état Jésus ait attiré des adorateurs, les marques de sa puissance pouvant donner lieu de juger que l'infirmité était volontaire ; et la foi n'était pas d'un si grand mérite. Mais en l'état que l'a vu Joseph, j'ai quelque peine à comprendre comment il a cru si fidèlement ; parce que jamais la faiblesse n'a paru plus abandonnée, non pas même, je le dis sans crainte, dans l'ignominie de la croix. Car c'était cette heure importante pour laquelle il était venu : son Père l'avait délaissé ; il était d'accord avec lui qu'il le délaisserait en ce jour : lui-même s'abandonnait volontairement, pour être livré aux mains des bourreaux. Si durant ces jours d'abandonnement la puissance de ses ennemis a été fort grande, ils ne doivent pas s'en glorifier ; parce que les ayant renversés d'abord par une seule de ses paroles, il leur a bien fait connaître qu'il ne leur cédait que par une faiblesse volontaire : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper*[1] : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous était donné d'en haut. » Mais en l'état dont je parle, et dans lequel le voit S. Joseph, la faiblesse est d'autant plus grande, qu'elle semble en quelque sorte forcée.

Car enfin, mon divin Sauveur, quelle est en cette rencontre la conduite de votre Père céleste ? Il veut sauver les Mages, qui vous sont venus adorer : et il les fait échapper par une autre voie. Je n'invente pas, chrétiens, je ne fais que suivre l'histoire sainte. Il veut vous sauver vous-même, et il semble qu'il ait peine à l'exécuter. Un ange vient du ciel éveiller, pour ainsi dire, Joseph en sursaut, et lui dire, comme pressé par un péril imprévu : « Fuyez vite, partez cette nuit avec la Mère et l'Enfant, et sauvez-vous en Egypte[2]. » Fuyez : ô quelle parole ! Encore s'il avait dit : Retirez-vous ! Mais : fuyez, pendant la nuit : ô précaution de faiblesse ! Quoi donc ! le Dieu d'Is-

1. *Joan.*, XIX, 2. — 2. *Matth.*, II, 13.

raël ne se sauve qu'à la faveur des ténèbres ! Et qui le dit ? C'est un ange qui arrive soudainement à Joseph, comme un messager effrayé : « de sorte, dit un ancien[1], qu'il semble que tout le ciel soit alarmé, et que la terreur s'y soit répandue avant même de passer à la terre : » *Ut videatur cœlum timor ante tenuisse quam terram.* Mais voyons la suite de cette aventure. Joseph se sauve en Egypte, et le même ange revient à lui : « Retourne, dit-il[2], en Judée ; car ceux-là sont morts, qui cherchaient l'âme de l'Enfant. » Eh quoi ! s'ils étaient vivants, un Dieu ne serait pas en sûreté ? O faiblesse délaissée et abandonnée ! Voilà l'état du divin Jésus ; et en cet état, S. Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avait vu ses plus grands miracles. Il reconnaît le mystère de ce miraculeux délaissement, il sait que la vertu de la foi, c'est de soutenir l'espérance sans aucun sujet d'espérance : *Contra spem in spem*[3]. Il s'abandonne à Dieu en simplicité, et exécute, sans s'enquérir, tout ce qu'il commande. En effet, l'obéissance est trop curieuse qui examine les causes du commandement : elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir, et elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher en sûreté. Mais cette obéissance de S. Joseph venait de ce qu'il croyait en simplicité, et que son esprit, ne chancelant pas entre la raison et la foi, suivait avec une intention droite les lumières qui venaient d'en haut. O foi vive, ô foi simple et droite, que le Sauveur a raison de dire qu'il ne te trouvera plus sur la terre[4] ! Car, mes frères, comment croyons-nous ? Qui nous donnera aujourd'hui de pénétrer au fond de nous-mêmes, pour voir si ces actes de foi, que nous faisons quelquefois, sont véritablement dans le cœur, ou si ce n'est pas la coutume qui les y amène du dehors ?

Que si nous ne pouvons pas lire dans nos cœurs, interrogeons nos œuvres, et connaissons notre peu de foi. Une marque de sa faiblesse, c'est que nous n'osons entreprendre de bâtir dessus ; nous n'osons nous y confier, ni établir sur ce fondement l'espérance de notre bonheur. Démentez-moi, messieurs, si je ne dis pas la vérité. Lorsque nous flottons incertains entre la vie chrétienne et la vie du monde, n'est-ce pas un doute secret qui nous dit dans le fond du cœur : Mais cette immortalité (*a*) que l'on nous promet, est-ce une chose assurée ? Et n'est-ce pas trop hasarder son repos, son bonheur (*b*), que de quitter ce qu'on voit pour suivre ce qu'on ne voit pas ? Nous ne croyons donc pas en simplicité, nous ne sommes pas chrétiens de bonne foi.

1. S. Petr. Chrysol., *Serm.*, CLI. — 2. *Matth.*, II, 20. — 3. *Rom.*, IV, 18. — 4. *Luc.*, XVIII, 8.

(*a*) *Var.* le ciel. — (*b*) sa félicité, son plaisir.

Mais je croirais, direz-vous, si je voyais un ange comme S. Joseph. O homme, désabusez-vous : Jonas a disputé (*a*) contre Dieu, quoiqu'il fût instruit de ses volontés par une vision manifeste ; et Job a été fidèle, quoiqu'il n'eût point encore été confirmé par des apparitions extraordinaires. Ce ne sont pas les voies extraordinaires qui font fléchir notre cœur, mais la sainte simplicité, et la pureté d'intention que produit la charité véritable, qui attache aisément notre esprit à Dieu, en le détachant des créatures. C'est, mes sœurs, ce détachement qui fera notre seconde partie.

SECOND POINT

Dieu, qui a établi son Evangile sur des contrariétés mystérieuses, ne se donne qu'à ceux qui se contentent de lui et se détachent des autres biens. Il faut qu'Abraham quitte sa maison et tous les attachements de la terre, avant que Dieu lui dise : Je suis ton Dieu. Il faut abandonner tout ce qui se voit, pour mériter ce qui ne se voit pas ; et nul ne peut posséder ce grand Tout, s'il n'est au monde comme n'ayant rien : *Tanquam nihil habentes*[1]. Si jamais il y eut un homme à qui Dieu se soit donné de bon cœur, c'est sans doute le juste Joseph, qui le tient dans sa maison et entre ses mains, et à qui il est présent à toutes les heures, beaucoup plus dans le cœur que devant les yeux. Voilà un homme qui a trouvé Dieu d'une façon bien particulière : aussi s'est-il rendu digne d'un si grand trésor par un détachement sans réserve, puisqu'il est détaché de ses passions, détaché de son intérêt et de son propre repos.

Deux sortes de passions ont accoutumé de nous émouvoir : je veux dire, les passions douces et les passions violentes. Desquelles des deux, mes sœurs, est-il plus difficile de se rendre maître ? Il n'est pas (*b*) aisé de le décider. J'ai appris du grand S. Thomas que celles-là sont à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude et par l'impétuosité de leur mouvement : celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par force ; celles-là nous gagnent, celles-ci nous entraînent. Mais quoique par des voies différentes, les unes et les autres renversent le sens, les unes et les autres engagent le cœur. O pauvre cœur humain ! de combien d'ennemis es-tu la proie ? de combien de tempêtes es-tu le jouet ? de combien d'illusions es-tu le théâtre ?

Mais apprenons, chrétiens, par l'exemple de S. Joseph, à vaincre ces douceurs qui nous charment (*c*), et ces violences qui nous emportent. Voyez comme il est détaché de ses passions, puisqu'il a pu surmonter sans résistance (*d*), parmi les

1. II *Cor.*, VI, 10.

(*a*) *Var.* n'a pas cru à la voix de Dieu, quoiqu'il l'eût entendue. — (*b*) c'est ce qu'il n'est pas aisé de vous expliquer. — (*c*) trompent, — séduisent. — (*d*) sans effort.

douces la plus flatteuse, parmi les violentes la plus farouche, je veux dire l'amour et la jalousie. Son épouse est sa sœur. Il n'est touché, si je le puis dire, que de la virginité de Marie ; mais il l'aime pour la conserver en sa chaste épouse, et ensuite pour l'imprimer en soi-même par une entière unité de cœur. La fidélité de ce mariage consiste à se garder l'un à l'autre la parfaite intégrité qu'ils se sont promise. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver l'une l'autre éternellement par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit S. Augustin [1], que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables en cela même qu'elles sont plus saintes.

Mais la jalousie, chrétiens, a pensé rompre le sacré lien de cette amitié conjugale. Joseph, encore ignorant des mystères dont sa chère épouse était rendue digne (*a*), ne sait que penser de sa grossesse. Je laisse aux peintres et aux poètes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent, et les cent yeux de ce monstre : il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie ; et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit : *Dura sicut infernus æmulatio* : [2] « La jalousie est dure comme l'enfer, » parce qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir.

Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph. Car admirez sa modération envers sa sainte et divine Epouse. Il sent le mal tel qu'il ne peut la défendre ; et il ne veut pas la condamner tout à fait. Il prend un conseil tempéré. Réduit par l'autorité de la loi à l'éloigner de sa compagnie, (*b*) il évite du moins de la diffamer ; il demeure dans les bornes de la justice ; et bien loin d'exiger le châtiment, il lui épargne même la honte. Voilà une résolution bien modérée : mais encore ne presse-t-il pas l'exécution. Il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos ennuis, dans nos promptitudes, dans nos précipitations dangereuses. Et en effet, cette nuit lui découvrira le mystère, un ange viendra éclaircir ses doutes : et j'ose dire, messieurs, que Dieu devait ce secours au juste Joseph. Car, puisque la raison humaine, soutenue de la grâce, s'était élevée à son plus haut point, il fallait que le ciel achevât le

1. *De Nupt. et Concup.*, lib. I, n. 12. — 2. *Cant.*, VIII, 6.

(*a*) *Var.* de ce que le Saint-Esprit a fait dans Marie. — (*b*) à la nécessité d'éloigner Marie.

reste; et celui-là était digne de savoir la vérité, qui, sans l'avoir reconnue, n'avait pas laissé néanmoins de pratiquer la justice : *Merito responsum subvenit mox divinum, cui humano deficiente consilio justitia non defecit* [1].

Certainement S. Jean Chrysostome a raison d'admirer ici la philosophie de Joseph [2]. C'était, dit-il, un grand philosophe, parfaitement détaché de ses passions, puisque nous lui voyons surmonter la plus tyrannique de toutes. Combien est maître de ses mouvements un homme, qui en cet état est capable de prendre conseil, et un conseil modéré ; et qui, l'ayant pris si sage, peut encore en suspendre l'exécution, et dormir, parmi ces pensées, d'un sommeil tranquille ? Si son âme n'eût été calme, croyez que les lumières d'en haut n'y seraient pas sitôt descendues. Il est donc indubitable, mes frères, qu'il était bien détaché de ses passions, tant de celles qui charment par leur douceur, que de celles qui entraînent par leur violence.

Plusieurs jugeront peut-être qu'étant si détaché de ses passions, c'est un discours superflu (*a*) de vous dire qu'il l'est aussi de ses intérêts. Mais je ne sais pas, chrétiens, si cette conséquence est bien assurée. Car cet attachement à notre intérêt est plutôt un vice qu'une passion ; parce que les passions ont leur cours, et consistent dans une certaine ardeur, que les emplois changent, que l'âme modère, que le temps emporte, qui se consume enfin elle-même : au lieu que l'attachement à l'intérêt s'enracine de plus en plus par le temps (*b*) parce que, dit S. Thomas [3], venant de faiblesse, il se fortifie tous les jours, à mesure que tout le reste se débilite et s'épuise. Mais quoi qu'il en soit, chrétiens, il n'est rien de plus dégagé de cet intérêt que l'âme du juste Joseph. Représentez-vous un pauvre artisan qui n'a point d'héritage que ses mains, point de fonds que sa boutique, point de ressource que son travail ; qui donne d'une main ce qu'il vient de recevoir de l'autre, et se voit tous les jours au bout de son fonds ; obligé néanmoins à de grands voyages, qui lui ôtent toutes ses pratiques (car il faut parler de la sorte du père de Jésus-Christ), sans que l'ange qu'on lui envoie lui dise jamais un mot de sa subsistance. Il n'a pas eu honte de souffrir ce que nous avons honte de dire : humiliez-vous, ô grandeurs humaines ! Il va néanmoins, sans s'inquiéter, toujours errant, toujours vagabond, seulement parce qu'il est avec Jésus-Christ ; trop heureux de le posséder à ce prix. Il s'estime encore trop riche, et il fait tous les jours de nouveaux efforts pour vider son cœur,

1. S. Petr. Chrysol., *Serm.* CLXXV. — 2. *In Matth.* Hom. IV, n. 4. — 3. IIª IIæ, *Quæst.* CXVIII, *art.* I, *ad* 3.

(*a*) *Var.* c'est une suite infaillible. — (*b*) avec l'âge.

afin que Dieu y étende ses possessions et y dilate son règne; abondant, parce qu'il n'a rien; possédant tout, parce que tout lui manque; heureux, tranquille, assuré, parce qu'il ne rencontre ni repos, ni demeure, ni consistance.

C'est ici le dernier effet du détachement de Joseph, et celui que nous devons remarquer avec une réflexion plus sérieuse. Car notre vice le plus commun et le plus opposé au christianisme, c'est une malheureuse inclination de nous établir sur la terre; au lieu que nous devons toujours avancer, et ne nous arrêter jamais nulle part. S. Paul, dans la divine Epître aux Hébreux, nous enseigne que Dieu nous a bâti une cité: « Et c'est pour cela, dit il, qu'il ne rougit pas de s'appeler notre Dieu »: *Ideo non confunditur Deus vocari Deus eorum: paravit enim illis civitatem* [1]. Et en effet, chrétiens, comme le nom de Dieu est un nom de père, il aurait honte, avec raison, de s'appeler notre Dieu, s'il ne pourvoyait à nos besoins (*a*). Il a donc songé, ce bon père, à pourvoir soigneusement ses enfants: il leur a préparé une cité qui a des fondements, dit S. Paul: *Fundamenta habentem civitatem* [2], c'est-à dire, qui est solide et inébranlable. S'il a honte de n'y pas pourvoir, quelle honte de ne l'accepter pas! Quelle injure faites-vous à votre patrie, si vous vous trouvez bien dans l'exil! Quel mépris faites-vous de Sion, si vous êtes à votre aise dans Babylone! Allez et marchez toujours, et n'ayez jamais de demeure fixe. C'est ainsi qu'a vécu le juste Joseph. A-t-il jamais goûté un moment de joie, depuis qu'il a eu Jésus-Christ en garde? Cet Enfant ne laisse pas les siens en repos: il les inquiète toujours dans ce qu'ils possèdent, et toujours il leur suscite quelque nouveau trouble.

Il nous veut apprendre, mes sœurs, que c'est un conseil de la miséricorde de mêler de l'amertume dans toutes nos joies (*b*). Car nous sommes des voyageurs, exposés pendant le voyage à l'intempérie de l'air et à l'irrégularité des saisons. Parmi les fatigues d'un si long voyage, l'âme épuisée par le travail, cherche quelque lieu pour se délasser. L'un met son divertissement dans un emploi; l'autre a sa consolation dans sa femme, dans son mari, dans sa famille; l'autre, son espérance en son fils. Ainsi chacun se partage, et cherche quelque appui sur la terre. L'Evangile ne blâme pas ces affections: mais comme le cœur humain est précipité dans ses mouvements, et qu'il lui est difficile de modérer ses désirs, ce qui lui était

1. *Hebr.*, XI, 16. — 2. *Ibid.*, 10.

(*a*) *Var.* s'il ne pensait à nous établir.

(*b*) *Var.* de nous troubler dans toutes nos joies. C'est ce que dit le divin Psalmiste, que Dieu renverse le lit de ses serviteurs. Parmi ces incommodités de la vie, le cœur soupire après quelque appui...

donné pour se relâcher, peu à peu il s'y repose, et enfin il s'y attache. Ce n'était qu'un bâton pour le soutenir pendant le travail du voyage, il s'en fait un lit pour s'y endormir ; et il demeure, il s'arrête, il ne se souvient plus de Sion. *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus* [1] ; Dieu lui renverse ce lit où il s'endormait parmi les félicités temporelles ; et par une plaie salutaire, il fait sentir à ce cœur combien ce repos était dangereux. Vivons donc en ce monde comme détachés. Si nous y sommes comme n'ayant rien, nous y serons en effet comme possesseurs de tout : si nous nous détachons des créatures, nous y gagnerons le Créateur ; et il ne nous restera plus que de nous cacher avec Joseph, pour en jouir dans la retraite et la solitude : c'est notre dernière partie.

TROISIÈME POINT

La justice chrétienne est une affaire particulière de Dieu avec l'homme, et de l'homme avec Dieu ; c'est un mystère entre eux deux, qu'on profane quand on le divulgue, et qui ne peut être caché avec trop de religion à ceux qui ne sont pas du secret. C'est pourquoi le Fils de Dieu nous ordonne, lorque nous avons dessein de prier (et le même doit s'entendre de toutes les vertus chrétiennes), il nous ordonne, dis-je, de nous retirer en particulier, et de fermer la porte sur nous [2] : « Fermez, dit-il, la porte sur vous, » et « célébrez votre mystère avec Dieu seul, sans y admettre personne que ceux qu'il lui plaira d'appeler » : *Solo pectoris contentus arcano, orationem tuam fac esse mysterium* [3]. Ainsi la vie chrétienne doit être une vie cachée, et le chrétien véritable doit désirer ardemment de (*a*) demeurer couvert sous l'aile de Dieu, sans avoir d'autre spectateur.

Mais ici toute la nature réclame, et ne peut souffrir cette obscurité ; dont voici la raison, si je ne me trompe : c'est que la nature répugne à la mort ; et vivre caché et inconnu, c'est être comme mort dans l'esprit des hommes. Car, comme la vie est dans l'action, celui qui cesse d'agir semble avoir (*b*) aussi cessé de vivre. Or, mes sœurs, les hommes du monde, accoutumés au tumulte et aux empressements, ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure, et ils croient qu'ils n'agissent pas s'ils ne s'agitent, et qu'ils ne se remuent pas s'ils ne font du bruit ; de sorte qu'ils considèrent la retraite et l'obscurité comme une extinction de la vie : au contraire, ils mettent tellement la vie dans cet éclat du monde,

1. *Ps.*, XL, 4. — 2. *Matth.*, VI, 6. — 3. S. Chrysost., *in Matth. Hom.* XIX, n. 3.

(*a*) *Var.* et celui-là n'est pas un vrai chrétien qui ne peut pas se résoudre à. — (*b*) a cessé de vivre.

et dans ce bruit tumultueux, qu'ils osent bien se persuader qu'ils ne seront pas tout à fait morts, tant que leur nom fera du bruit sur la terre. C'est pourquoi la réputation leur paraît comme une seconde vie: ils comptent pour beaucoup de survivre dans la mémoire des hommes; et peu s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leurs tombeaux, pour entendre ce qu'on dira d'eux : tant ils sont persuadés que vivre, c'est faire du bruit, et remuer encore les choses humaines. Voilà l'éternité que promet le siècle, éternité par les titres, immortalité par la renommée : *Qualem potest præstare seculum de titulis æternitatem, de fama immortalitatem* [1]. Vaine et fragile immortalité, mais dont ces anciens conquérants faisaient tant d'état. C'est cette fausse imagination qui fait que l'obscurité semble une mort aux amateurs du monde, et même, si je l'ose dire, quelque chose de plus dur que la mort, puisque, selon leur opinion, vivre caché et inconnu, c'est s'envelir tout vivant, et s'enterrer, pour ainsi dire, au milieu du monde.

Notre Seigneur Jésus-Christ étant venu pour mourir et s'immoler, il a voulu mourir et s'immoler pour nous en toutes manières: de sorte qu'il ne s'est point contenté, mes sœurs, de mourir de la mort naturelle, ni de la mort la plus cruelle et la plus violente; mais il a encore voulu y ajouter la mort civile et politique. Et comme cette mort civile vient par deux moyens ou par l'infamie ou par l'oubli, il a voulu subir l'une et l'autre. Victime pour l'orgueil humain, il a voulu se sacrifier par tous les genres d'humiliations; et il a donné à cette mort d'oubli les trente premières années de sa vie. Pour mourir avec Jésus-Christ, il nous faut mourir de cette mort, afin de pouvoir dire avec S. Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [2] : « Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde. »

Le grand pape S. Grégoire donne à ce passage de l'Apôtre une belle interprétation : Le monde, dit-il [3], est mort pour nous, quand nous le quittons: mais, ajoute-t-il, ce n'est pas assez ; il faut, pour arriver à la perfection, que nous soyons morts pour lui, et qu'il nous quitte; c'est-à-dire, que nous devons nous mettre en tel état, que nous ne plaisions plus au monde, qu'il nous tienne pour morts, et qu'il ne nous compte plus pour être de ses parties et de ses intrigues, ni même de ses entretiens et de ses discours. C'est la haute perfection du christianisme, c'est là que l'on trouve la vie; parce que l'on apprend à jouir de Dieu, qui n'habite pas dans le tourbillon ni dans le tumulte du siècle, mais dans la paix de la solitude et de la retraite.

1. Tertull., *Scorp.*, n. 6. — 2. *Galat.*, VI, 14. — 3. *Mor. in Job.*, lib. V, cap. III.

Ainsi était mort le juste Joseph : enseveli avec Jésus-Christ et la divine Marie, il ne s'ennuyait pas de cette mort, qui le faisait vivre avec le Sauveur. Au contraire, il ne craint rien tant que le bruit et la vie du siècle ne viennent troubler ou interrompre ce repos caché et intérieur. Mystère admirable, mes sœurs : Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connaît pas : il possède un Dieu-Homme, et il n'en dit mot : il est témoin d'un si grand mystère, et il le goûte en secret, sans le divulguer ! Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ ; Siméon et Anne publient ses grandeurs : nul autre ne pouvait rendre meilleur témoignage du mystère de Jésus-Christ, que celui qui en était le dépositaire, qui savait le miracle de sa naissance, que l'ange avait si bien instruit de sa dignité et du sujet de son envoi. Quel père ne parlerait pas d'un fils si aimable ? Et cependant l'ardeur de tant d'âmes saintes qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle pour célébrer les louanges de Jésus-Christ, n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu, qui lui a été confié. *Erant mirantes*, dit l'évangéliste [1] : ils paraissaient étonnés, il semblait qu'ils ne savaient rien : ils écoutaient parler tous les autres, et ils gardaient le silence avec tant de religion qu'on dit encore dans leur ville, au bout de trente ans : N'est-ce pas le fils de Joseph [2] ? sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale. C'est qu'ils savaient l'un et l'autre, que, pour jouir de Dieu en vérité, il fallait se faire une solitude ; qu'il fallait rappeler en soi-même tant de désirs qui errent deçà et delà, et tant de pensées qui s'égarent ; qu'il fallait se retirer avec Dieu, et se contenter de sa vue.

Mais, chrétiens, où trouverons-nous ces hommes spirituels et intérieurs, dans un siècle qui donne tout à l'éclat ? Quand je considère les hommes, leurs emplois, leurs occupations, leurs empressements, je trouve tous les jours plus véritable ce qu'a dit S. Jean Chrysostome [3], que si nous rentrons en nous-mêmes, nous trouverons que nos actions se font toutes par des vues humaines. Car, pour ne point parler en ce lieu de ces âmes prostituées, qui ne tâchent que de plaire au monde, combien pourrons-nous en trouver qui ne se détournent pas de la droite voie, s'ils rencontrent en leur chemin les puissances ; qui ne se relâchent du moins, s'ils ne se ralentissent pas tout à fait ; qui ne tâchent de se ménager entre la justice et la faveur, entre le devoir et la complaisance ?

1. *Luc.*, II, 33. (*Erat pater ejus et mater mirantes...*) — 2. *Joan.*, VI, 42. — 3. *In Matth.* Hom. XIX, n. 1.

Combien en trouverons-nous à qui le préjugé des opinions, la tyrannie de la coutume, la crainte de choquer le monde, ne fassent pas chercher du moins des tempéraments pour accorder Jésus-Christ avec Bélial, et l'Evangile avec le siècle? Que s'il y en a quelques-uns en qui les égards humains n'étouffent ni ne resserrent les sentiments de la vertu, y en aura-t-il quelqu'un qui ne se lasse pas d'attendre sa couronne en l'autre vie, et qui ne veuille pas en tirer toujours quelque fruit (*a*) par avance, dans les louanges des hommes? C'est la peste de la vertu chrétienne. Et comme j'ai l'honneur de parler en présence d'une grande reine, qui écoute tous les jours les justes applaudissements de ses peuples, il me sera permis d'appuyer un peu sur cette morale.

La vertu est comme une plante qui peut mourir en deux sortes : quand on l'arrache ou quand on la dessèche. Il viendra un ravage d'eaux qui la déracinera et la portera par terre ; ou bien, sans y employer tant de violence, il arrivera quelque intempérie qui la fera sécher sur son tronc : elle paraîtra encore vivante ; mais elle aura cependant la mort dans le sein. Il en est de même de la vertu. Vous aimez l'équité et la justice : quelque grand intérêt se présente à vous, ou quelque passion violente, qui pousse impétueusement dans votre cœur cet amour que vous avez pour la justice : s'il se laisse emporter à cette tempête, ce sera un ravage d'eaux qui déracinera la justice. Vous soupirez quelque temps sur l'affaiblissement que vous éprouvez ; mais enfin vous laissez arracher cet amour de votre cœur. Tout le monde est étonné de voir que vous avez perdu la justice, que vous cultiviez avec tant de soin.

Mais quand vous aurez résisté à ces efforts violents, ne prétendez pas pour cela de l'avoir sauvée, si vous ne la gardez d'un autre péril ; j'entends celui des louanges. Le vice contraire la déracine, l'amour des louanges la dessèche. Il semble qu'elle se tienne en état ; elle paraît se bien soutenir, et elle trompe, en quelque sorte, les yeux des hommes. Mais la racine est séchée, elle ne tire plus de nourriture, elle n'est plus bonne que pour le feu. C'est cette herbe des toits dont parle David, qui se sèche d'elle-même avant qu'on l'arrache : *Quod priusquam evellatur exaruit*[1]. Qu'il serait à désirer, chrétiens, qu'elle ne fût pas née dans un lieu si haut et qu'elle durât plus longtemps dans quelque vallée déserte ! Qu'il serait à désirer pour cette vertu qu'elle ne fût pas exposée dans une place si éminente, et qu'elle se nourrît dans quelque coin par l'humilité chrétienne !

1. *Ps.*, CXXVIII, 6.
(*a*) *Var.* quelque récompense.

Que si c'est une nécessité qu'il faille mener une vie publique, et entendre les louanges des hommes, voici ce qu'il faut penser. Quand ce que l'on dit n'est pas au dedans, craignons un plus grand jugement (*a*). Si les louanges sont véritables, craignons de perdre notre récompense. Pour éviter ce dernier malheur, Madame, voici un sage conseil que vous donne un grand pape; c'est S. Grégoire le Grand [1]; il mérite que Votre Majesté lui donne audience. Ne cachez jamais la vertu comme une chose dont vous ayez honte : il faut qu'elle luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient le Père céleste [2]; elle doit luire principalement dans la personne des souverains, afin que les mœurs dépravées soient non seulement réprimées par l'autorité de leurs lois, mais encore confondues par la lumière de leurs exemples : mais, pour dérober quelque chose aux hommes, je propose à Votre Majesté un artifice innocent : outre les vertus qui doivent l'exemple, « mettez toujours quelque chose dans l'intérieur que le monde ne connaisse pas ; » faites-vous un trésor caché, que vous réserviez pour les yeux de Dieu; ou, comme dit Tertullien : *Mentire aliquid ex his quæ intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem* [3].

Madame, ce sera de là que sortira votre grande gloire. Joseph a mérité les plus grands honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur : l'Eglise n'a rien de plus illustre, parce qu'elle n'a rien de plus caché. Je rends grâces au roi (*b*), d'avoir voulu honorer sa sainte mémoire avec une nouvelle solennité. Fasse le Dieu tout-puissant que toujours il révère ainsi la vertu cachée ! Mais qu'il ne se contente pas de l'honorer dans le ciel, qu'il la chérisse aussi sur la terre; qu'à l'exemple des rois pieux, il aille quelquefois la forcer dans sa retraite; et qu'il puisse bien entendre cette vérité, que la vertu qui s'empresse avec plus d'ardeur à paraître au grand jour que fait sa présence, n'est pas toujours le plus à l'épreuve. Si Votre Majesté, Madame, lui inspire ces sages pensées, elle aura pour sa récompense la félicité éternelle, que, etc. *Amen.*

1. *Moral.*, lib. XXII, cap. VIII. — 2. *Matth.*, V, 16. — 3. *De Virg. veland.*, n. 16.

(*a*) *Var.* châtiment.

(*b*) Louis XIV, à la sollicitation d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse, venait d'inviter les évêques (12 mars 1661) à faire chômer cette fête, et avait lui-même interdit tout commerce et tous travaux en ce jour.

FÊTE DU CŒUR TRÈS PUR DE LA B. V. MARIE

(LE DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION)

PREMIÈRE INSTRUCTION[1]

(Par le P. DEMONTNARD, chartreux.)

SOMMAIRE. — I. La dévotion au Saint Cœur de Marie a son principe, d'une part, dans l'union inséparable que la Sagesse divine a mise entre Jésus et Marie ; — II, et, d'autre part, dans l'amour immense de Jésus pour sa Mère, qui a porté ce Fils adorable à l'orner de la ressemblance la plus admirable avec lui, à lui faire part de ses biens et de ses honneurs autant que des dons si excellents peuvent être communiqués à une pure créature. — III. Excellence de cette dévotion.

La dévotion au sacré cœur de Jésus une fois établie dans l'Eglise, c'était une suite naturelle, dans l'ordre de la Providence, que la dévotion au cœur de Marie s'établît aussi. Pour montrer combien cette conséquence est conforme aux conseils divins, il faut prendre la chose dans son principe, qui est, d'une part, l'union inséparable que la Sagesse divine a mise entre Jésus et Marie ; et de l'autre, l'amour immense de Jésus pour sa Mère, qui a porté ce Fils adorable à l'orner de la ressemblance la plus admirable avec lui, à lui faire part de ses biens et de ses honneurs autant que des dons si excellents peuvent être communiqués à une pure créature. Commençons ce chapitre par une réflexion si glorieuse à Marie, et si douce pour ceux qui l'aiment. Quand nous l'aurons développée, on en verra sortir avec évidence cette conséquence : donc la dévotion au cœur de Marie était véritablement une suite naturelle de la dévotion au sacré cœur de Jésus. Ceci demande pour être expliqué, que nous entrions dans quelque détail. Ne craignons pas de donner un peu d'étendue à un sujet si digne de l'attention et de l'admiration des anges et des hommes.

PREMIER POINT

DE L'UNION QUE LA SAGESSE ÉTERNELLE A MISE ENTRE JÉSUS ET MARIE

Et pour commencer par l'union que la Sagesse éternelle a mise entre Jésus et Marie, nous la trouvons cette union dans l'éternité ; nous la trouvons dans tous les temps, dans tous les lieux, et dans tous les états où l'on peut considérer le Fils et la Mère.

Portons d'abord nos pensées au delà des temps ; nous décou-

1. Cette instruction est une notice générale sur la dévotion au Saint Cœur de Marie. Nous l'avons divisée en quatre points.

vrirons Marie unie à Jésus avant tous les siècles dans les décrets éternels de la Providence. Dieu ayant déterminé de toute éternité, que le Verbe se ferait homme pour racheter les hommes et satisfaire à sa justice pour leurs péchés, il a choisi aussi de toute éternité Marie pour être la Mère de son Fils. On ne peut douter que ce choix ne soit aussi ancien dans Dieu que le dessein de l'Incarnation du Verbe, quand le Saint-Esprit ne nous l'aurait pas appris expressément par ces paroles que l'Eglise applique à la Sainte Vierge : *Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis, antequam terra fieret. Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram* (*Prov.* VIII, 23, 24). J'ai été établie dès l'éternité, et dès le commencement, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient point encore, lorsque j'étais déjà conçue.

Si de cette union éternelle de Marie avec son Fils, nous descendons à la temporelle, et que nous contemplions Marie depuis la création du monde, nous la trouverons inséparablement unie à son Fils dès le commencement et dans toute la suite des siècles. La première promesse que Dieu fit à nos premiers parents dans le Paradis terrestre, fut de Jésus réparateur de leur péché, et Marie fut renfermée clairement dans cette même promesse : *Je mettrai,* dit le Seigneur, parlant au séducteur, *une inimitié* éternelle *entre toi et la femme; elle te brisera la tête* (*Gen.* III, 25). Qu'on parcoure les autres promesses faites aux patriarches, les oracles des prophètes, les symboles ou figures dont l'Ancien Testament est rempli, on trouvera partout Marie promise, prophétisée, figurée avec son Fils.

Mais considérons cette union entre Jésus et Marie hors des ombres et des figures, dans la réalité, dans la Loi nouvelle, depuis la venue de Jésus-Christ, c'est là qu'elle éclate d'une manière ravissante. Dans les mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, Marie y paraît unie avec son Fils de la manière la plus intime qu'il soit possible. Dans l'Incarnation le Verbe éternel renfermé durant neuf mois dans le sein de Marie, ne fait avec elle en quelque manière qu'une même chose. De là il passe entre ses bras durant toute son enfance, reposant sur son sein virginal, attaché à ses mamelles, se nourrissant de son lait, et la substance de la Mère devenant la substance du Fils. Il vit ensuite jusqu'à l'âge de trente ans avec sa Mère dans la même maison, à la même table : mêmes biens, mêmes exercices, mêmes inclinations, mêmes sentiments; quelle union plus intime et plus continuelle peut-on imaginer? Le Saint-Esprit a voulu qu'on remarquât cette union dans l'Evangile; et ce n'est pas en vain ni par hasard que les Evangélistes l'observent partout. Il est dit des pasteurs, qu'ils trouvèrent Jésus avec Marie. Il est dit des Mages :

invenerunt puerum cum Maria. (*Matth.* II, 11). A la présentation de l'Enfant Jésus au temple, Marie est unie à son Fils en tout ce qui s'y passe. A sa fuite en Egypte, l'ordre donné à Joseph regarde Jésus et Marie : *accipe puerum et Matrem.* (*Matth.* II, 13). Durant la vie cachée de Jésus, Marie fut toujours avec lui. Elle l'accompagnait dans sa vie pubique : elle était avec lui à Cana en Galilée : *Erat Mater Jesu ibi.* (*Joan.* II, 1). Elle descendit avec lui à Capharnaum : *descendit Capharnaum ipse et Mater ejus.* (*Joan.* II, 12). Le premier miracle qui regarde l'âme et les biens spirituels, fut opéré en la personne de Jean-Baptiste par l'entremise de Marie ; et le premier miracle qui concerne le corps et les choses temporelles, fut encore fait par l'intercession de Marie aux noces de Cana. On voit par divers endroits du texte sacré, qu'elle suivait quelquefois son Fils dans ses courses apostoliques. Elle était à Jérusalem avec lui au temps de la Passion ; elle fut ainsi sa compagne inséparable durant presque toute sa vie ; elle eut part à tous ses états, à tous ses travaux, à toutes ses douleurs, à tous ses opprobres, à toutes ses joies. Mais comme le mystère de la Croix était le grand mystère de la Rédemption et la consommation des autres, Dieu voulut pour l'accomplissement de ses desseins, que l'union dont nous parlons, éclatât singulièrement dans ce mystère. Voyez Marie au pied de la Croix de son Fils, souffrant avec lui des douleurs immenses, et les souffrant dans le même esprit que lui, unie à lui, et pour la même fin que lui : car tandis que Jésus devenait par ses souffrances et par sa mort le Rédempteur et le Père des fidèles qu'il engendrait spirituellement à la véritable vie, Marie en devenait par ses douleurs unies à celles de son Fils, la médiatrice et la mère.

DEUXIÈME POINT

DE LA RESSEMBLANCE QU'IL Y A ENTRE JÉSUS ET MARIE PAR LA COMMUNICATION QUE JÉSUS A FAITE A SA MÈRE DE CE QUI LUI ÉTAIT PROPRE

A. Ressemblance dans les perfections ; — B. dans les vertus, dans les grâces ; — C. dans les titres et les qualités ; — D. dans les privilèges ; — E. dans les richesses, dans la puissance, dans la gloire ; — F. dans les honneurs que l'Eglise rend à Jésus et à Marie. — G. Jésus-Christ inspire et approuve le culte qui est rendu à sa Mère.

De cette union perpétuelle de Marie avec Jésus, passons à la ressemblance qu'il y a entre eux par la communication que Jésus a faite à sa Mère de ce qui lui était propre : l'ornant de toutes ses beautés, l'enrichissant de tous ses trésors, la comblant de tous ses biens, la rendant en un mot, parmi les choses créées, sa plus parfaite image. Envisageons dans le détail cette admirable ressemblance, notre cœur en sera charmé. Je parle, au reste, à des lecteurs instruits, qui savent en quel

sens on peut et on doit comparer Marie à Jésus, et la différence infinie qu'il y a toujours entre le Fils et la Mère. Le Fils est Dieu, la Mère est pure créature. Le Fils a par lui-même tout ce qu'il a, il est riche et puissant de son fonds ; Marie n'a rien par elle-même, elle reçoit tout, elle n'est riche que des biens de son Fils. Le Fils agit par sa propre vertu, et tout est dû à ses propres mérites ; Marie n'a de vertus et de mérites que par la vertu et les mérites de son Fils. Cela étant remarqué, reprenons cette admirable ressemblance qu'il a plu à Jésus de mettre entre lui et sa sainte Mère ; ressemblance dans les perfections, dans les vertus, dans les grâces, dans les titres, dans les qualités, dans les privilèges, dans les richesses, dans la puissance, dans la gloire, et enfin dans les honneurs que l'Eglise rend au Fils et à la Mère. Ah ! que cette conformité qui s'offre ici à nos yeux entre Jésus et Marie, est ravissante pour un cœur qui aime cette incomparable Reine ! Ne nous refusons pas d'en goûter un peu au long la douceur.

A. — Ressemblance dans les perfections. Voyez d'un côté Jésus possédant dans un degré d'excellence infinie toutes les perfections de bonté, de sagesse, de puissance, de miséricorde ; et de l'autre, considérez Marie ornée par son Fils de ces mêmes perfections dans un degré d'excellence ineffable et supérieur à toutes les perfections des anges et des hommes. Jésus est la bonté par essence ; c'est-à-dire, qu'en lui est l'assemblage de toutes les perfections divines et incréées : et il a voulu que Marie participât à cette bonté, en réunissant en elle toutes les perfections créées, avec une profusion divine qui élève si fort Marie au-dessus de toute autre créature, qu'elle les surpasse autant par sa bonté, que par sa dignité de Mère de Dieu ; c'est-à-dire, que toute autre bonté créée disparaît devant elle. Jésus est la sagesse même, et il a rempli Marie de cette sagesse, à un tel point que l'Eglise a pu l'appeler à juste titre le siège et le trône de la sagesse. Jésus est le Père de la miséricorde, et Marie a mérité d'être appelée la Mère de miséricorde. La puissance de Jésus est infinie, celle de Marie s'étend sur toutes les grâces, sur tous les trésors de la miséricorde de Dieu son Fils, qui l'en a rendue la maîtresse et la distributrice. (*a*)

B. — Ressemblance dans les vertus les plus pures, les plus parfaites, les plus héroïques, les plus aimables ; d'humilité, de patience, de douceur, d'obéissance, de charité, d'amour, de zèle. Considérez d'une part Jésus par lui-même, le plus humble, le plus doux, le plus patient, le plus charitable, le

(*a*) Cette vérité est très bien exprimée par ce vers latin :

Quæ Deus imperio, tu prece, Virgo, potes.

plus saint de tous les hommes ; et de l'autre, Marie qu'il a rendue la plus humble, la plus pure, la plus douce, la plus patiente, la plus sainte de toutes les femmes et de toutes les créatures ; et ainsi des autres vertus.

C. — Ressemblance dans les titres et les qualités. Voyez et admirez comment les qualités et les titres que l'Eglise attribue à Marie, répondent exactement à tous ceux qui sont propres à son Fils. Jésus notre Roi : Marie notre Reine. Jésus notre Maître ; Marie notre maîtresse. Jésus notre Seigneur : Marie notre Dame. Jésus notre Père : Marie notre Mère. Jésus notre Avocat, notre Médiateur : Marie notre Avocate, notre Médiatrice. Jésus notre espérance, notre secours, notre refuge, notre consolation, notre vie : Marie l'espérance, le secours, la consolation, le refuge, la vie des chrétiens. Jésus la voie pour aller au ciel : Marie la porte du ciel. Jésus notre guide et notre lumière en cette vie : Marie l'étoile qui nous dirige et nous conduit au port du salut. Jésus l'auteur de la grâce : Marie la Mère de la grâce. Jésus comparé au soleil par l'abondance des vives lumières dont il est la source par lui-même, et qu'il répand sur tous les hommes : Marie comparée à la lune par la douceur de sa lumière et des influences qu'elle répand sur toute l'Eglise.

D. — Ressemblance dans les privilèges. Jésus impeccable par sa nature : Marie impeccable par grâce. Jésus exempt par le droit de sa personne divine, de tout péché originel et actuel : Marie exempte de même de tout péché originel et actuel par un privilège spécial et unique pour elle. Jésus vierge : Marie vierge. Jésus incorruptible dans le tombeau : Marie préservée de la corruption dans le tombeau. Jésus ressuscitant au troisième jour : Marie également ressuscitée peu de temps après sa mort. Jésus montant au Ciel en corps et en âme : Marie y montant après lui dans le même état. Jésus assis à la droite du Père ; Marie assise à la droite du Fils.

E. — Ressemblance dans les richesses, dans la puissance, dans la gloire. Jésus le Maître de tous les biens, le Roi de l'univers, le Seigneur du ciel et de la terre : Marie la Maîtresse du monde, la Reine des anges et des hommes, la distributrice de toutes les grâces. Toute puissance a été donnée au Fils par le Père, et toute puissance a été donnée à la Mère par le Fils. Tout fléchit le genou devant le Fils dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ; et tout fléchit le genou devant Marie ; les anges, les hommes et les démons.

F. — Ressemblance enfin dans les honneurs que l'Eglise rend à Jésus et à Marie. Voici la dernière réflexion à laquelle la conséquence que nous cherchons est liée immédiatement.

Le même amour qui a porté Jésus-Christ à associer sa Mère

à toute la gloire dont il jouit dans l'Eglise triomphante, l'a porté à se l'associer de même dans tous les honneurs qu'il reçoit de l'Eglise militante. Parcourez ici en esprit l'univers entier, et voyez cette société de culte entre Jésus et Marie, avec les tendres sentiments d'admiration et d'amour qu'elle doit exciter dans un cœur fidèle. Quoique le culte qui est rendu à Marie ne soit pas le culte de latrie qui appartient à Jésus, il est cependant aussi universel que celui que nous rendons à son Fils. Quelle est en effet la nation où le Nom de Jésus ait été annoncé, où en même temps celui de Marie ne l'ait été avec celui de son Fils? Quel est le peuple qui ait reconnu et adoré Jésus-Christ comme Dieu, qu'au même moment il n'ait reconnu et révéré Marie comme Mère de Dieu? Quel est le temple dans le monde élevé à la gloire de Jésus-Christ où vous ne trouviez quelque monument particulier consacré à la gloire de Marie? Quel est le saint qui se soit distingué par son zèle et son amour pour Jésus-Christ, qui ne se soit également distingué par son zèle et son amour pour Marie? Qu'on lise l'histoire de l'Eglise de tous les royaumes catholiques, on y verra que Marie fut toujours après son Fils le premier et le plus tendre objet de l'amour et de la vénération des fidèles; et que le même esprit de foi et de grâce qui inspire l'amour de Jésus, inspira toujours l'amour de Marie.

Mais pour se bien convaincre de cette consolante vérité, il n'y a qu'à considérer la conduite de l'Eglise, règle assurée de nos jugements. Voyez donc le soin que l'Eglise prend que les fidèles ne séparent point Marie d'avec Jésus dans leur culte, dans leurs prières, dans leurs louanges, dans leur confiance, dans leur amour. Elle en donne la première l'exemple, unissant presque toujours Marie à son Fils dans ses prières et ses plus augustes cérémonies ; elle emploie partout le nom et l'intercession de Marie auprès de son Fils. Qu'on ouvre ces livres sacrés qui servent au sacrifice de nos autels ; sur quelle page tombera-t-on où il ne soit fait mention de Marie ? Qu'on ouvre de même les rituels et les pontificaux qui servent pour les fonctions les plus sacrées, bénédictions, consécrations, administration des sacrements, on y trouvera partout le nom de Marie, l'invocation de Marie, l'intercession de Marie employée par l'Eglise. Il semble que comme le Père éternel a voulu que l'Eglise ne lui demandât rien que par les mérites de son Fils, le Fils a voulu aussi que nos prières lui fussent offertes en tous nos besoins par les mains de sa Mère. Dans l'Office divin, chaque jour et à chaque heure, les prières et les louanges qui regardent Marie, sont unies, mêlées avec les prières et les louanges qui regardent Jésus. On commence tous les offices après l'Oraison Dominicale par l'invocation de Marie,

et on les finit tous par des antiennes qui renferment ce qu'il y a de plus glorieux et de plus tendre dans ses louanges. L'Eglise, non contente de cela, a consacré un Office exprès à l'honneur de Marie, que ses ministres joignent à l'office divin. Elle approuve que les prédicateurs interrompent la parole de Dieu pour invoquer Marie, afin de rendre cette divine parole plus efficace. Trois fois par jour elle fait inviter les fidèles, au son de la cloche, à invoquer Marie. Elle consacre, chaque semaine, un jour à son culte, outre ce grand nombre de fêtes qu'elle célèbre à sa gloire durant tout le cours de l'année.

Voyez maintenant le soin que l'Eglise prend d'inspirer ce même esprit à tous les fidèles, depuis le plus bas âge jusqu'au plus avancé. Les enfants ne sont pas plutôt en état de parler, qu'en leur apprenant à prononcer le nom de Jésus, on leur apprend à prononcer le nom de Marie, et à ne jamais les séparer. Ils ne sont pas plutôt en état de prier, qu'en leur apprenant à réciter le *Pater* qu'on adresse au Père éternel, on leur apprend à réciter l'*Ave Maria* qu'on adresse à Marie. Ils ne sont pas plutôt en âge de recevoir des instructions, qu'après leur avoir enseigné à connaître et à adorer Jésus-Christ comme leur Dieu, leur Roi, leur Père, on leur enseigne à révérer Marie comme la Mère de leur Dieu, leur Reine, leur Maîtresse et leur bonne Mère, à laquelle ils doivent recourir dans tous leurs besoins comme ses enfants ; on leur apprend à l'invoquer matin et soir ; au logis, à l'Eglise, à la Messe, à la confession, à la communion ; car dans toutes les prières faites pour sanctifier ces actions, Marie s'y trouve pour être notre avocate en tout auprès de son Fils. Cet esprit qu'on puise dès le berceau règne de même dans tous les âges et dans tous les pays. La dévotion envers Marie est celle de tous les peuples. La plupart des prières que récitent le commun des fidèles, regardent Marie ; chapelet, rosaire, litanies, petits offices, hymnes, antiennes, oraisons de toute espèce. Les livres de prières qui sont entre les mains des catholiques, sont remplis de ses louanges.

Mais venons à un culte plus glorieux à Marie, lequel est renfermé, à la vérité, dans ce que nous venons de dire, mais qui mérite plus d'explication. Notre confiance et notre amour sont ce qu'il y a de principal dans le culte dû à Jésus-Christ, et dont il est le plus jaloux : or, à ce culte, Jésus a voulu y faire participer encore sa sainte Mère, d'une manière qu'on ne peut trop faire remarquer. En effet, rien n'est comparable dans l'Eglise à la confiance et à l'amour des peuples envers Marie ; rien de si universel, rien de si ardent, rien de si tendre. Dans tous les âges et dans toutes les conditions, parmi les hommes et les femmes, les grands et les petits, les justes et les pécheurs, les

rois et les sujets, les prêtres et les laïques, les religieux et les séculiers, partout c'est la même ardeur. Quel est le fidèle de quelque sexe, de quelque âge, de quelque condition qu'il soit, qui ne soit dévoué à Marie par quelque endroit, qui ne se fasse un devoir de porter sur soi quelque marque de sa dévotion et de son dévouement pour elle? Quel est le prêtre et le pasteur qui ne se fasse un devoir d'exhorter son troupeau à se mettre sous la protection de Marie? Combien de corps religieux d'hommes ou de femmes qui regardent Marie comme leur mère et leur fondatrice! Combien de rois, de princes souverains lui ont consacré leurs Etats, leurs personnes, leurs familles! A qui a-t-on recours en toute sorte de nécessités spirituelles et temporelles avec plus de confiance qu'à Marie? A qui recourent les pécheurs avec plus d'assurance pour obtenir le pardon de leurs crimes, qu'à celle qui est appelée leur refuge, *refugium peccatorum?* A qui s'adressent les affligés dans leurs peines, si ce n'est à celle qui est appelée leur consolatrice, *consolatrix afflictorum*? A qui recourent généralement les chrétiens dans toutes leurs nécessités, sinon à Marie, qui est appelée le secours des chrétiens, *auxilium christianorum*? Dans les dangers sur mer et sur terre, qui invoque-t-on avec plus d'affection que Marie? Dans les calamités publiques, pour détourner les fléaux de la justice divine, à qui a-t-on recours plus qu'à Marie? Quel est le royaume, la province ou la ville qui, dans ces tristes occasions, ne se soient voués et consacrés solennellement à Marie? Et on remarquera ici à ce sujet une conduite de Jésus-Christ à l'égard de sa Mère, digne de notre attention; c'est qu'il n'est point de titre capable d'exciter la confiance dans toute sorte de besoins, qu'il ne lui ait fait donner dans les différents endroits où elle est honorée, pour marquer par là au monde entier le pouvoir universel qu'il lui a accordé de nous secourir dans tous ces besoins. Ainsi on honore Marie dans un lieu sous le nom de Notre-Dame de Consolation; c'est pour ceux qui sont dans l'affliction et dans les larmes. On l'honore dans un autre sous le nom de Notre-Dame de Miséricorde, c'est pour tant de malheureux accablés de misères de corps et d'esprit. Ici on l'invoque sous le nom de Notre-Dame d'Espérance, contre le désespoir; là sous le nom de Notre-Dame de Grâces, contre les tentations et le péché; de Notre-Dame de Refuge, contre les persécutions de nos ennemis visibles et invisibles; de Notre-Dame de Paix, contre les troubles et les divisions; de Notre-Dame de Lumière, contre les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur; de Notre-Dame de bon Secours, contre l'abandon des créatures; de Notre-Dame du Remède, contre les maladies corporelles et spirituelles; de Notre-Dame des Agonisants, pour la bonne mort; de Notre-Dame libéra-

trice, contre la captivité du péché et la tyrannie des hommes; de Notre Dame de la Victoire, pour les armées chrétiennes; et ainsi des autres titres donnés à Marie, que chacun peut rappeler dans son esprit avec une très douce consolation. On en trouvera de toutes les sortes, qui feront sentir mieux que tous les discours, l'idée qu'on a dans l'Eglise du pouvoir sans bornes accordé à Marie par Jésus-Christ, et que c'est auprès d'elle, et par son intercession, qu'il faut chercher les biens attachés à tous les aimables noms qu'on lui donne.

La confiance en cette puissante Reine est tellement gravée dans tous les cœurs, que même dans les accidents qui préviennent la réflexion, dans les besoins pressants et subits, où par un mouvement indélibéré de la nature on a coutume de recourir à Dieu, on recourt de même à Marie, et on l'appelle à son secours.

L'amour de cette tendre Mère va de pair dans l'Eglise avec la confiance dont nous venons de parler; et sur cet article nous n'avons pas besoin de longs discours, il n'y a qu'à faire remarquer l'ardeur des peuples en tout ce qui regarde son culte. Quelles fêtes célèbre-t-on avec plus de concours, de dévotion et de ferveur que celles de Marie? Quelles églises plus fréquentées que celles qui lui sont dédiées? Quelles confréries plus multipliées et plus nombreuses que les siennes? Quelles louanges entend-on plus volontiers dans les chaires sacrées que celles de Marie? Quels sanctuaires plus célèbres par la foule des pèlerins et des peuples que ceux qui lui sont consacrés et qui se trouvent répandus dans toutes les provinces du monde chrétien? Quelle image de dévotion plus commune, plus honorée que celle de Marie, non seulement dans les Eglises où elle est presque sur tous les autels, mais dans les maisons des particuliers, mais dans les places publiques, dans les grands chemins, à l'entrée des villes, sur la porte des édifices publics? Partout l'image de Marie, avec celle de son Fils entre ses bras, se présente aux yeux des fidèles comme le plus tendre objet de leurs affections. Quel est le nom, après celui de Jésus, que les fidèles ont dans le cœur et sur les lèvres comme le nom de Marie durant la vie et à la mort, dans l'adversité et la prospérité, dans les tentations et les dangers? Ce nom sacré est comme un baume précieux pour le soulagement de tous les maux, c'est un remède contre les tentations, c'est une arme redoutable contre les ennemis de notre salut.

G. — Faisons maintenant cette réflexion. Jésus-Christ voit dans son Eglise cet amour si tendre et si vif pour sa Mère; il voit cette confiance si commune, si universelle, si constante: et bien loin de la réprouver, non seulement il la souffre, mais c'est lui-même qui l'inspire, qui l'anime et l'enflamme tous

les jours de plus en plus par les grâces continuelles, spirituelles et temporelles qu'il accorde à ceux qui recourent à cette divine Mère. Il a rempli le monde de miracles par son intercession : c'est là son témoignage, c'est là sa voix propre de lui seul. Il a fait entendre cette voix en faveur de sa Mère dans toutes les parties de la terre. Qu'on parcoure tous les siècles depuis la naissance du Christianisme ; qu'on parcoure tous les lieux, tous les royaumes, toutes les provinces, toutes les villes où il y a eu et où il y a des chrétiens. Quel climat ou si reculé, ou si sauvage, trouvera-t-on qui ne soit marqué par quelque bienfait, par quelque miracle obtenu par l'invocation de Marie ? En est-il un où il ne se trouve quelque église dédiée à Notre-Dame, renommée par les miracles et les prodiges qui s'y sont opérés en faveur de ceux qui ont invoqué son nom ? Que de malades guéris, que de possédés délivrés, que de morts ressuscités, que de tempêtes calmées, que de naufrages évités, que d'incendies éteints, que de pestes extirpées, que de victoires remportées, que de guerres assoupies, que de malheurs et de calamités détournées, que de fléaux de la justice divine arrêtés, que de pécheurs convertis, que de grâces spirituelles accordées à l'intercession de Marie ! Les tableaux et les autres offrandes dont la reconnaissance des peuples a rempli ces sanctuaires, sont de fidèles témoins des effets merveilleux de cette protection toute-puissante. Il y a dix-sept siècles[1] que Jésus-Christ ne cesse de faire des miracles dans toutes les contrées de la terre en faveur de ceux qui invoquent sa Mère, pour persuader à tous, par une voie si efficace, la satisfaction qu'il a de la voir honorée, et de lui faire part de l'amour et de la confiance des peuples. Il a fait quelque chose encore de plus intéressant pour nous, et de plus capable d'exciter notre confiance ; il a attaché à la dévotion à Marie, à l'amour et à la confiance qu'on a pour elle, une marque de prédestination des mieux fondées. Il paraît même y avoir attaché le don précieux de la foi, ou pour mieux dire, il a inséparablement attaché au don de la foi la dévotion à sa Mère ; car c'est une remarque constamment vraie, que partout où la dévotion à Marie se conserve, la foi se conserve ; et partout où la foi périt, la dévotion à Marie y périt en même temps.

Ajoutons pour dernier trait de cette merveilleuse union entre Jésus et Marie, que l'Eglise ne manque guère d'associer la Mère à son divin Fils dans les fêtes qu'elle célèbre en l'honneur de celui-ci. En effet, il n'y a point de fête établie dans l'Eglise à l'honneur de Jésus, qu'on n'en trouve une semblable établie en l'honneur de Marie. La preuve en est aisée :

1. Aujourd'hui, l'auteur dirait dix-neuf siècles.

observez en premier lieu que comme l'Eglise solennise par des fêtes particulières tous les mystères du Fils, depuis son Incarnation jusqu'à son Ascension, elle solennise de même tous les mystères de la Mère, depuis sa Conception jusqu'à son Assomption. Observez en second lieu qu'on ne voit s'établir aucune fête, aucune dévotion, aucune pratique nouvelle à la gloire de Jésus-Christ, que le même Esprit qui l'a enseignée à l'Eglise, n'en inspire d'abord une toute semblable à la gloire de Marie. Les exemples en sont communs : la fête du Nom de Jésus, du Nom de Marie ; des plaies de Jésus, des douleurs de Marie ; des grandeurs de Jésus, des grandeurs de Marie ; de l'intérieur de Jésus, de l'intérieur de Marie, et ainsi des autres. On peut dire que voilà l'ordre constant et invariable de la Providence de Jésus-Christ sur son Eglise ; d'où il est aisé enfin de conclure ce que nous avons prétendu dans ce chapitre. Donc la dévotion au Cœur de Marie était une suite naturelle de la dévotion au cœur de Jésus ; donc la dévotion au Cœur de Jésus une fois établie dans l'Eglise, la dévotion au cœur de Marie ne pouvait manquer de s'établir aussi. Voilà la conséquence que nous avions d'abord promise, et qu'on voit suivre avec évidence des observations précédentes.

Aussi avons-nous la consolation de voir la chose heureusement accomplie. La fête du cœur de Marie se trouve établie depuis longtemps avec celle du cœur de Jésus dans plusieurs Eglises particulières, et même dans des congrégations entières, avec l'approbation des supérieurs ecclésiastiques. Il y a des confréries établies dans plusieurs endroits en l'honneur du saint cœur de Marie, et les Souverains Pontifes, en marchant sur les traces de la plus haute antiquité, à qui la dévotion au cœur de Marie n'a pas été inconnue, l'ont favorisée avec zèle en accordant à ces pieuses associations, une abondante participation aux trésors de l'Eglise. On peut voir ce qui est dit là dessus avec plus d'étendue dans l'ouvrage du P. de Galliffet, et particulièrement le zèle du célèbre P. Eudes pour l'établissement de cette sainte dévotion ; les approbations et mandements de plusieurs archevêques et évêques de France en 1648, et années suivantes : les Evêques sont ceux d'Autun, de Soissons, de Coutances, de Lisieux, de Bayeux, du Puy, de Toul, d'Héliopolis, de Metellopolis, et de Pétrée, ces trois derniers vicaires apostoliques. Les archevêques sont ceux de Bourges en 1648, de Rouen en 1661, et de Lyon en 1716. On y voit aussi l'approbation du cardinal de Vendôme légat *à latere* du pape Clément IX, en 1668 ; et enfin celle du pape Clément X, en 1674, qui a été renouvelée par les Souverains Pontifes ses successeurs toutes les fois qu'on a voulu établir la fête du saint Cœur de Marie dans plusieurs Eglises parti-

culières, sous l'autorité des premiers pasteurs, qui ont permis et autorisé la publication des bulles d'indulgences accordées à ce sujet.

TROISIÈME POINT

EXCELLENCE DE LA DÉVOTION AU SAINT CŒUR DE MARIE

Que si on cherche maintenant des raisons qui persuadent la solidité, l'utilité, la sainteté, la douceur de la dévotion au cœur de Marie, il n'est pas nécessaire d'en apporter d'autres que celles que nous avons employées en parlant du cœur de Jésus ; car on peut et on doit faire sur le cœur de Marie les mêmes considérations que nous avons faites sur le cœur de Jésus, puisqu'il n'y eut jamais de cœur qui fût plus conforme à celui de Jésus Christ ; et qu'après le cœur de Jésus il n'y en eut jamais de si digne de notre admiration, de notre culte, de notre amour, que le cœur de Marie. On doit donc appliquer avec une juste proportion à ce cœur sacré, tout ce que nous avons dit de l'excellence du cœur adorable de Jésus.

En effet, on peut considérer le cœur de Marie en deux manières, comme nous avons considéré le cœur de Jésus : ou en lui-même par rapport à sa propre excellence, ou par rapport aux hommes. Si vous le considérez en lui-même, son excellence se prend 1° de ce que ce saint cœur est ce qu'il y a de plus noble dans le corps de la Mère de Dieu, corps le plus saint (après celui de son Fils,) lequel participant à la dignité de la personne, devient par là d'une dignité qu'on ne peut exprimer ; 2° de ce qu'il est le principe de la vie de la Mère d'un Dieu, c'est-à-dire, de la plus noble, de la plus belle, de la plus divine de toutes les vies, après celle de l Homme-Dieu ; 3° de ce que c'est dans ce cœur qu'a été travaillé, épuré et enflammé le sang dont a été formé le corps de Jésus-Christ et qui a été uni à la Divinité ; 4° de ce qu'il est l'organe infiniment noble des affections et de la sensibilité de l'âme la plus grande, la plus sainte qui fût jamais après Jésus-Christ ; 5° de ce qu'il est l'instrument principal de la gloire que Dieu reçoit des sentiments de la Sainte Vierge, et singulièrement de son amour, dont un seul acte est plus agréable à Dieu que tout ce qui part du reste des créatures ; 6° de ce qu'il est le Sanctuaire par excellence du Saint-Esprit, sanctifié d'une manière extraordinaire par les opérations de ce divin Esprit, et par l'infusion de ses grâces et de ses dons les plus excellents. Il est évident par tous ces endroits, qu'il n'est rien parmi les créatures intelligentes, ni dans le ciel, ni sur la terre, après le cœur de Jésus, de comparable en excellence au cœur de Marie ; rien de plus saint, de plus précieux, de plus noble, de plus grand, de plus aimable, de plus agréable à Dieu.

Si on vient ensuite à considérer ce cœur admirable par

rapport aux hommes, à qui on le présente pour objet de leur dévotion, où trouvera-t-on jamais un objet plus aimable, plus tendre, plus touchant que ce cœur virginal? Puisque c'est le cœur de notre divine Maîtresse, de notre bonne Mère, de notre Avocate, de celle qui est notre consolation et notre refuge; le siège de la charité, de la compassion, de la miséricorde, de la tendresse de la Sainte Vierge pour nous; le centre des douleurs immenses que cette divine Mère a souffertes à l'occasion de notre rédemption : enfin le modèle sur lequel nous devons former nos cœurs, modèle d'humilité, de pureté, de douceur, de charité, d'amour et de toutes les autres vertus. Si ces motifs ne rendent pas ce cœur sacré aimable aux hommes et digne de leur plus tendre dévotion, c'est qu'on n'y réfléchit pas, ou qu'on a le cœur bien insensible.

Convaincus par tant de raisons, et excités par l'exemple de tant de saintes âmes (*a*) qui ont éprouvé l'excellence et la solidité de cette dévotion par les grands avantages et les fruits merveilleux qu'elles en ont retirés, ne séparons point le cœur de Marie du cœur de Jésus; honorons-les, aimons-les tous deux du fond de nos cœurs; dévouons-nous, consacrons-nous tout entiers à ces aimables cœurs. Allons au Père éternel par le cœur de Jésus; allons à Jésus par le cœur de Marie. Rendons à Dieu le Père, par le cœur de Jésus, ce que nous devons à sa Majesté, à sa justice et à sa miséricorde infinie. Et par le cœur de Marie acquittons-nous envers le Fils de ce que nous devons à sa grandeur, à sa clémence, à sa bonté, à ses bienfaits et à son amour. Nous obtiendrons tout du Père par le cœur du Fils; et nous obtiendrons tout du Fils par le cœur de la Mère.

DEUXIÈME INSTRUCTION

DE LA PRATIQUE DE LA DÉVOTION AU SAINT CŒUR DE MARIE

Il est aisé de comprendre par ce que nous avons dit ci-devant, que la fin qu'on se propose dans cette dévotion est 1° d'honorer la plénitude de grâces dont le cœur de la très sainte Vierge a été enrichi, et les vertus admirables qu'elle a pratiquées; 2° d'exciter les fidèles à imiter ces vertus, et à se rendre favorable un cœur si agréable à Dieu, si tendre et si charitable envers les hommes, si miséricordieux envers les pécheurs. Pour parvenir à ce but, on emploie diverses pratiques dont la principale consiste dans la célébration de la fête du cœur très pur de Marie. Les principaux moyens pour solenniser avec fruit cette fête sont la confession et la communion, la

(*a*) On peut voir quelques-uns de ces exemples dans l'ouvrage du P. de Galliffet, d'où nous avons tiré presque tout ce chapitre.

méditation et les exercices spirituels propres à exciter et à entretenir la dévotion à ce saint cœur, les prières publiques et particulières qui tendent à l'honorer, et toutes sortes de bonnes œuvres dirigées à la même fin.

Comme méditations, on en trouvera trois modèles dans les trois instructions suivantes. Voici une bonne et facile oraison jaculatoire, enrichie d'indulgences, à répéter en ce jour c'est :

« Doux cœur de Marie, soyez mon salut ».

La reconnaissance est une vertu qui plaît particulièrement au cœur de Marie. Or nous lui en devons beaucoup pour sa coopération à notre rédemption. Ayons soin de lui en témoigner en cette fête de son cœur pour le consentement qu'elle a donné à l'Incarnation ; compatissons aux douleurs qu'elle a éprouvées à l'occasion des souffrances de son Fils [1] ; remercions-la pour la bonté et la tendresse de son cœur envers les hommes.

La dévotion au Saint Cœur de Marie peut nous procurer de très grands biens. Le P. Jeanjacquot, S. J. nous les fait connaître dans un chapitre de son excellent petit volume : *Simples explications sur la coopération de la très sainte Vierge à l'œuvre de la Rédemption* :

LES BIENS DU CŒUR DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

« Il est donc vrai en toute manière que le Cœur de la Sainte Vierge est le principe de notre salut ; puisque c'est de son Cœur qu'est sortie la parole du consentement donné à l'Incarnation en vue du sacrifice de la Croix, et ensuite ce sacrifice lui-même ; et que c'est de son Cœur encore que sort cette intercession continuelle qui détermine celle du Sauveur en considération de laquelle toutes les grâces de la Bonté divine nous sont départies. Oh ! qu'il est bien juste que ce très saint et immaculé Cœur de la Bienheureuse Vierge Marie soit à jamais l'objet de notre culte, de notre vénération, de nos louanges, de nos bénédictions, de toute notre dévotion ! Qu'il est bien juste que nous l'honorions dans le temps, pour le louer et le bénir dans l'éternité ! Aussi nous voulons terminer notre petit travail par quelques paroles qui soient spécialement à la louange de ce très saint Cœur. Encore qu'elles ne soient qu'une simple indication, elles ne laisseront pas, nous l'espérons, d'avoir leur fruit.

1. Nous avons donné à la deuxième fête des Sept douleurs de la B. V. Marie (III[e] dimanche de septembre, page 398 du présent volume un *pieux exercice en l'honneur du Cœur affligé de Marie* qui convient bien à la Fête du cœur très pur.

« I. — Le Cœur de la Sainte Vierge est ce qu'il y a de plus excellent et de plus parfait dans l'ordre des pures créatures [1].

« II. — Le Cœur de la Sainte Vierge, dans l'ordre des pures créatures, est ce que Dieu a eu principalement en vue, et la fin pour laquelle il a fait tout le reste [2].

« III. — Le Cœur de la Sainte Vierge a été toujours sans tache, et saint dès le premier instant.

« IV. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le temple par excellence que Dieu s'est bâti et dédié.

« V. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le miroir des perfections divines.

« VI. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le jardin de délices de l'adorable Trinité.

« VII. — Le Cœur de la Sainte Vierge a été entre les mains de Dieu un instrument parfaitement docile pour l'accomplissement de tous ses desseins.

« VIII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est la source d'où est sorti le salut du genre humain.

« IX. — Le Cœur de la Sainte Vierge a reçu et porté le Verbe divin.

« X. — Le Cœur de la Sainte Vierge a donné au monde le Verbe incarné.

« XI. — Le Cœur de la Sainte Vierge a eu sa part dans tout ce qui a composé la vie du Verbe incarné.

« XII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le trésor dépositaire des paroles de Jésus.

« XIII. — Le Cœur de la Sainte Vierge a partagé avec celui de Jésus le sacrifice de notre rédemption.

« XIV. — Le Cœur de la Sainte Vierge est la ressemblance parfaite du Cœur de Jésus : il ne fait qu'un avec le Cœur de Jésus.

« XV. — Le Cœur de la Sainte Vierge est tout à la fois le centre du Cœur de Jésus et la voie pour y arriver.

« XVI. — Le Cœur de la Sainte Vierge nous a donné, par la demande qu'il en a faite, la divine Eucharistie.

« XVII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le livre où nous lisons la parfaite pratique de toute sainteté.

« XVIII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le vaisseau sur lequel nous traversons en toute sécurité la mer de ce monde.

1. Quoique l'Humanité de Notre-Seigneur soit créature, cette sainte Humanité et les différentes parties qui la composent ne sont pas de l'ordre des pures créatures à cause de l'union hypostatique avec la Personne divine.

2. *Propter hanc,* dit S. Bernard, *totus mundus factus est.* — Beaucoup d'autres auteurs parlent aussi dans le même sens. — Voyez Cornel. a Lap., *in Eccli.*, cap. XXIV.

« XIX. — Le Cœur de la Sainte Vierge est la véritable et parfaite demeure des âmes : demeure sainte et sanctifiante en même temps.

« XX. — Le Cœur de la Sainte Vierge est la demeure des âmes surtout pour tendre à la perfection et la pratiquer.

« XXI. — Le Cœur de la Sainte Vierge est la demeure des âmes très particulièrement pour pratiquer les conseils évangéliques et vivre de la vie religieuse.

« XXII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est une demeure où l'on peut trouver le bien de la vie religieuse en le possédant sous les seuls yeux de Dieu.

« XXIII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est un saint désert où nous pouvons vivre, même au milieu des plus grands embarras du monde, dans une parfaite solitude.

« XXIV. — Le Cœur de la Sainte Vierge est une forteresse imprenable où nous sommes en sûreté contre toutes les attaques de l'ennemi.

« XXV. — Le Cœur de la Sainte Vierge est une céleste prison où l'on trouve d'autant plus la vraie et parfaite liberté qu'on y est plus fortement enchaîné.

« XXVI. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le sanctuaire intérieur où le divin Sauveur nous honore de ses entretiens familiers et de ses communications les plus intimes.

« XXVII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est un tombeau dans lequel, en nous y ensevelissant, nous mourons parfaitement au monde pour vivre de la vie divine.

« XXVIII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est un abîme dans lequel nous avons à nous enfoncer toujours davantage.

« XXIX. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le chaste rendez-vous des âmes unies par la charité.

« XXX. — Le Cœur de la Sainte Vierge est une école de bon conseil.

« XXXI. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le livre de vie : tous ceux dont le nom y sera écrit auront la vie éternelle.

« XXXII. — Le Cœur de la Sainte Vierge est le Paradis de la terre, en attendant le Paradis du ciel.

« XXXIII. — Dans le Cœur de la Sainte Vierge quelques âmes ont été et d'autres ensuite seront très miséricordieusement, mais très heureusement, appelées à puiser un bien, c'est-à-dire une pratique de sainteté qui forme pour elles, lors même qu'elles ne sont pas engagées dans la vie religieuse, comme un état de perfection ; et qui, lorsqu'elles y sont engagées, constitue une plus grande perfection. Voici ce bien, — *Ne jamais résister à la volonté de personne,* autant que peut le permettre le plus grand service de Dieu ; ce qui est un accomplissement littéral de la recommandation faite aux fidèles par

le Prince des Apôtres. *Soyez soumis à toute créature humaine en vue de Dieu. — Se dépouiller et demeurer dépouillé de toute propriété et possession de soi-même,* pour être, en vue de Dieu et autant que son service peut le permettre, au service et à la disposition des autres, comme si on était leur esclave. — *Ne rechercher en rien aucune satisfaction naturelle* : et par conséquent vouloir et rechercher les choses diverses de la vie seulement pour la nécessité ou l'utilité et en vue de Dieu, et non pour la satisfaction ou l'agrément. Ces trois pratiques répondent aux trois vertus qui sont l'objet des vœux de religion : obéissance, pauvreté, chasteté. Elles honorent et imitent ces circonstances de la vie eucharistique de Notre-Seigneur, qu'étant, dans son Sacrement, parfaitement libre, il y abdique, cependant l'usage de sa liberté. — Qu'il se met à la disposition de tous et se donne à tous ceux qui se présentent pour le recevoir. — Que l'état dans lequel il y demeure est tout surnaturel, et qu'en particulier il n'y fait aucun usage de ses sens. »

TROISIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. Demontnard, Chartreux.)

SUR L'ARDENT AMOUR POUR DIEU DONT LE CŒUR DE MARIE A TOUJOURS ÉTÉ EMBRASÉ.

PREMIER POINT

Considérez que le Cœur de la très sainte Vierge ne fut pas plutôt formé que le Seigneur le posséda, qu'il le remplit de l'abondance de ses grâces, et qu'il l'embrasa des plus pures flammes de son amour. Mais quel fut le progrès de cet amour divin dans le cœur de Marie pendant soixante et tant d'années qu'on pense qu'elle vécut ? Quel soin ne prit-elle pas d'entretenir et d'allumer toujours de plus en plus dans son âme ce feu sacré [1] ?

A l'âge le plus tendre, elle va au temple s'offrir au Seigneur et se consacrer solennellement à son culte. Elle se sépare du monde, et se fait une solitude intérieure inaccessible à tous les objets profanes ; elle ne s'occupe que de Dieu dans sa retraite ; elle s'applique incessamment à contempler ses grandeurs, à louer ses bontés, à méditer sa loi ; elle s'entretient avec lui dans le calme et dans le silence de l'oraison ; elle s'attache, elle s'unit étroitement à lui par la ferveur de ses désirs, et par les actes de la charité la plus vive et la plus affectueuse.

1. Ce sujet est traité en plusieurs endroits de la *Somme des Grandeurs de Marie*, par exemple à la Fête de l'Immaculée Conception, tome VIII et au présent tome IX, Fête de la Nativité. (*Note de l'éditeur.*)

C'est ainsi que la très sainte Vierge faisait toujours croître l'amour divin dans son cœur, et c'est par là qu'elle mérita que Dieu, qui est tout amour, dit l'apôtre S. Jean, *Deus charitas est,* la choisît pour être dans le temps selon la chair, la Mère de ce Fils adorable qu'il engendra, avant tous les temps, de son sein.

DEUXIÈME POINT

Considérez en second lieu quels durent être les accroissements de la divine charité dans le cœur de Marie, depuis l'heureux moment où le Saint-Esprit venant en elle, y forma de son sang un corps au Fils de Dieu. Si les disciples qui allaient à Emmaüs se sentirent le cœur tout embrasé, lorsque Jésus-Christ les ayant joints dans le chemin leur parlait et leur expliquait les saintes Ecritures, *nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in viâ, et aperiret nobis scripturas*[1]; de quelles saintes ardeurs la très sainte Vierge n'a-t-elle pas été embrasée, elle qui a porté cet Homme-Dieu dans ses chastes flancs; qui pendant tout le temps de la vie cachée de ce divin Sauveur, a joui de sa présence et ses célestes entretiens; qui, l'accompagnant ensuite dans ses courses évangéliques, était témoin de ses admirables vertus, de ses saintes actions, des miracles de sa charité et de sa puissance, qui écoutait avec une attention religieuse, conservait soigneusement, et méditait profondément dans son Cœur les paroles de grâce et de vie qui sortaient de la bouche de ce Maître adorable.

Mais la preuve la plus convaincante de l'amour que Marie avait pour Dieu, et ce qu'on peut justement appeler le prodige de cet amour c'est le sacrifice qu'elle fit sur le Calvaire de la vie de son cher Fils. Son cœur maternel fut tout à la fois et l'autel et la victime de ce sacrifice, puisqu'en immolant dans son Cœur à la gloire de Dieu, et pour le salut des hommes, un Fils qu'elle aimait plus qu'elle-même, elle immola en même-temps toutes ses affections, toutes ses délices, tout son Cœur.

TROISIÈME POINT

Considérez enfin combien la charité de la Sainte Vierge s'augmenta et se perfectionna encore durant l'espace de plusieurs années que Dieu la laissa sur la terre après l'Ascension de Jésus-Christ. Séparée de ce cher Fils, qui était ici-bas son trésor et toute sa joie, ses pensées, ses désirs, tous les mouvements de son Cœur se portaient incessamment vers le ciel; elle ne regardait plus cette vie mortelle que comme un long et triste exil. Ainsi que le Roi-Prophète, elle se plaignait de la longueur de son pèlerinage; sans cesse elle disait comme

1. *Luc.* XXIV, 32.

lui : *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle ? Quand paraîtrai-je devant la face du Seigneur*[1] ? *O vous, le bien-aimé de mon cœur*, disait-elle encore avec l'Epouse des Cantiques[2], *montrez-moi le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels*. Déchirée pour ainsi dire par les efforts d'un cœur qui s'élevait continuellement vers le Seigneur, et par le poids d'un corps qui l'attachait encore à la terre, elle languissait tous les jours d'amour et de tristesse, *amore langueo*[3].

Aussi, la mort fut-elle pour Marie le terme et l'accomplissement de ses désirs, la consolation de sa tendresse, la récompense et la consommation de sa charité. Quels furent les transports de cette divine Mère, lorsqu'elle alla rejoindre son cher Fils dans le Ciel, lorsqu'elle le vit glorieux et immortel, adoré des anges et des hommes, lorsqu'il lui découvrit les richesses incompréhensibles de la divinité ! Mais ce sont là des secrets que l'œil n'a jamais vus, et que le cœur de l'homme ne saurait maintenant comprendre.

AFFECTIONS.

Vierge sainte, dont le sacré cœur a toujours brûlé des plus pures flammes de la charité, souffrirez-vous plus longtemps que nos cœurs soient tout de glace pour un Dieu infiniment aimable, et qui nous a tant aimés ? Non, ô Mère du pur amour, vous entrez trop dans les sentiments de Jésus-Christ votre Fils, pour ne pas souhaiter comme lui que ce feu sacré de la charité, qu'il est venu apporter sur la terre, s'allume dans tous les cœurs. Faites par votre puissante intercession, qu'il s'allume aujourd'hui dans le mien. Trop longtemps, hélas ! de viles créatures l'ont possédé ce cœur que Dieu n'a fait que pour lui. C'est à l'auteur de mon être, principe de tout bien, source intarissable des plus pures et des seules véritables douceurs, que je veux m'attacher désormais par un lien indissoluble et par un engagement éternel. Animé par votre exemple, et appuyé sur votre protection, ô Vierge sacrée, j'ose le dire avec S. Paul[4], rien ne sera capable de me séparer de l'amour de Jésus-Christ et de la charité de Dieu. Très sainte Vierge, secondez des vœux et une résolution si conformes aux désirs de votre cœur. Obtenez-moi la grâce d'aimer Dieu et Jésus-Christ votre Fils d'un amour tendre, agissant, généreux et constant. Je vous en conjure par ce divin amour dont votre cœur a toujours été embrasé, et dont toute votre vie a été un exercice continuel.

1. *Ps.* XLI. — 2. *Cant.* I. — 3. *Cant.* V, 8. — 4. *Rom.* VIII.

QUATRIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. Demontnard, Chartreux.)

SUR LES DOULEURS EXTRÊMES QUE LE CŒUR DE MARIE A RESSENTIES A L'OCCASION DES OPPROBRES ET DES SOUFFRANCES DE SON DIVIN FILS [1].

PREMIER POINT

Considérez 1° que la mesure des douleurs que le saint cœur de la très sainte Vierge a ressenties à l'occasion des souffrances de Jésus-Christ son Fils, doit se prendre, dit S. Bernard, de l'amour qu'elle lui portait : *juxtà magnitudinem amoris, erat vis doloris.* D'où S. Jérôme conclut, que comme Marie a plus aimé Jésus-Christ que tous les hommes ne l'ont aimé, elle a aussi ressenti ses douleurs avec la plus vive de toutes les afflictions ; elle a plus souffert dans son cœur, dit S. Bernard, que les martyrs n'ont souffert dans leur corps. Tout ce que la cruauté des bourreaux a fait endurer à ceux-ci, est peu de chose, et doit même être compté pour rien, dit S. Anselme, en comparaison de ce que la très sainte Vierge a éprouvé de douleur et d'amertume, en voyant souffrir et mourir son divin Fils. Dans les autres martyrs, l'amour qu'ils avaient pour Jésus-Christ, adoucissait la rigueur de leurs supplices : mais à l'égard de Marie, son amour même était la cause de son martyre.

DEUXIÈME POINT

Considérez 2° que les douleurs de la très sainte Vierge ne commencèrent pas seulement avec les souffrances de Jésus-Christ. Ces souffrances préparées au Fils étaient sans cesse présentes à l'esprit de sa sainte Mère, surtout depuis que le saint vieillard Siméon lui eut prédit que l'adorable Enfant qu'elle venait d'offrir dans le temple, *serait en butte à la contradiction, et qu'elle-même aurait le cœur percé d'un glaive.* Cette prédiction dont Marie pénétra parfaitement le sens, répandit dès lors dans son âme une amertume qui dura tout le temps de la vie mortelle de Jésus-Christ.

Ah ! combien de fois, tenant entre ses bras ce fruit béni de son sein virginal, l'arrosa-t-elle de ses larmes, en pensant qu'il était destiné à être un jour comme un innocent agneau, conduit à la mort et immolé à la divine Justice pour les péchés des hommes ! Quels étaient les sentiments de cette tendre Mère, lorsque voyant son divin Enfant croître chaque jour en grâce, en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, elle venait à faire réflexion, qu'il serait traité un jour comme l'*opprobre des hommes et le rebut du peuple* ? [2] Quelle

1. On trouvera nombre d'instructions sur ce sujet aux deux Fêtes des Sept Douleurs de la B. V. Marie, aux tomes V, VIII et IX. (*Note de l'éditeur.*) — 2. *Ps.* XXI.

affliction ne causèrent pas à la Sainte Vierge la haine et la jalousie que les Scribes et les Pharisiens conçurent contre Jésus, les mépris, les contradictions, les calomnies que ce divin Sauveur eut à essuyer de la part de ces esprits envenimés, pendant tout le cours de sa prédication évangélique? Marie pouvait bien dire alors à son cher Fils, et combien de fois lui dit-elle en effet ce que cet Homme-Dieu disait lui-même à son Père céleste : je suis autant, et plus sensible aux injures qu'on vous fait, que si on me les faisait à moi-même : *opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* [1].

TROISIÈME POINT

Considérez que ce fut principalement au temps de la passion de Jésus-Christ, que le cœur de la Sainte Vierge fut plongé dans une mer de tribulation et d'angoisse. Quel spectacle pour cette tendre Mère, de voir son Fils unique, le plus aimable et le plus accompli des enfants des hommes, souffrir des douleurs et des tourments extrêmes, sans pouvoir lui procurer le moindre soulagement, ni la plus faible consolation! Marie le voit ce cher Fils, non plus adoré des anges et des hommes, comme à sa naissance, mais traîné comme un criminel par une soldatesque insolente, exposé aux risées d'une vile populace, condamné par des juges iniques. Elle voit ce visage respectable aux anges même, meurtri de soufflets et couvert d'infâmes crachats ; ce chef auguste couronné d'épines, cette chair innocente formée par le Saint-Esprit dans son chaste sein, déchirée par une flagellation cruelle ; un peuple furieux demande à cris redoublés la mort de Jésus ; et la plus sensible de toutes les mères entend prononcer l'arrêt qui lui doit enlever un Fils qu'elle aime uniquement.

On charge ce nouvel Isaac du bois de son holocauste ; tout épuisé qu'il est déjà, il se traîne vers le Calvaire, prêt à tout moment de succomber. Marie baignée de larmes suit l'innocente victime qu'elle ne peut soustraire à la mort ; victime elle-même de l'amour le plus tendre, mais le plus généreux, elle arrive au lieu destiné à consommer sa douleur avec le sacrifice de son Fils. C'est sous les yeux de cette Mère désolée qu'on étend Jésus sur la croix ; on l'y attache avec des clous dont on lui perce les pieds et les mains ; ainsi crucifié, on l'élève, on l'expose au milieu de deux voleurs à la vue d'une multitude innombrable, et d'une troupe de furieux qui insultent à son supplice. Marie se tient au pied de la Croix, elle est témoin de tout ce que Jésus y souffre : mais elle ne peut que compatir à ses peines ; et sa tendresse combattue par sa soumission aux ordres rigoureux du Ciel, ne fait qu'ajouter aux souffrances du Fils et de la Mère.

1. *Ps.* LXVIII.

Un nouveau trait, et un des plus sensibles sans doute au cœur de Marie, fut de voir son cher Jésus tourner ses derniers regards vers elle, et lui donner, avant que de mourir, un témoignage authentique, mais bien douloureux, de son amour, en lui donnant pour Fils le disciple bien-aimé, et la donnant pour mère à ce disciple. *Dicit Matri suæ : mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : ecce mater tua* [1]. Enfin Marie entend de la bouche mourante de Jésus ces dernières paroles : *tout est accompli* [2], et elle le voit aussitôt baisser la tête et pousser le dernier soupir. Quel glaive de douleur perce alors l'âme de la Sainte Vierge! Quelle tristesse inconcevable s'empare de son cœur! Ah! qu'il en devait coûter à Marie pour être la Mère de son Dieu! Les douleurs qu'elle n'avait pas souffertes, lorsqu'elle avait mis son Fils au monde, elle les a souffertes avec usure en le voyant mourir ; c'est la pensée de S. Jean Damascène.

Ne pensons pas cependant que tant de douleurs et d'amertumes aient ébranlé la constance de la Sainte Vierge, ni rien diminué de sa résignation aux ordres du Ciel. Si elle participa à toutes les ignominies et à toutes les souffrances de Jésus, elle entra aussi dans ses dispositions divines, unissant sa soumission à celle de cet adorable Sauveur. Comme le Fils et la Mère offraient la même hostie, ce fut la même obéissance qui l'immola, le même feu, je veux dire le feu de la charité, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes, qui consomma le sacrifice.

AFFECTIONS.

O Vierge sainte! si vous avez été de toutes les pures créatures la plus aimée de Dieu, vous avez été aussi la plus affligée ; vous avez été une Mère de douleurs, comme votre cher Fils a été l'*Homme de douleurs*. Sa Passion a été la vôtre ; vous avez souffert dans votre âme tout ce qu'il a souffert dans sa chair. Les plaies que la cruauté des bourreaux a faites sur son corps, ont été réunies dans votre cœur, et l'on peut dire de vous, avec encore plus de fondement que S. Paul ne le disait de lui-même, que vous avez été *crucifiée avec Jésus-Christ*. O Mère d'amour et de douleur ! faites que je mêle mes larmes avec les vôtres, qu'à la vue des souffrances de mon adorable Sauveur, je pleure amèrement mes péchés qui en ont été la cause : *Eia Mater, fons amoris, me sentire vim doloris fac, ut tecum lugeam.* Obtenez-moi un amour si ardent pour Jésus-Christ mon Dieu, que je cherche uniquement à lui plaire : *Fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum, ut sibi com-*

1. *Joan.* XIX, 26, 27. — 2. *Ibid.* XIX, 30.

placeam. Faites que ses plaies sacrées soient gravées dans mon cœur par un tendre et continuel souvenir : *Crucifixi fige plagas, cordi meo valide.* Que la pensée de Jésus crucifié soit toujours présente à mon esprit, et que je puisse en devenir une parfaite image par une vie de croix et de mortification. *Fac ut portem Christi mortem, Passionis ejus sortem, et plagas recolere.* Que la croix et la mort de mon Sauveur soient toujours pour moi une source de grâces, ma sauvegarde dans tous les dangers, et ma défense contre tous les ennemis de mon salut : *Fac me cruce custodiri, morte Christi præmuniri, confoveri gratia.* Faites enfin, par votre puissante intercession, ô Mère de miséricorde, qu'au moment de ma mort, je passe, des mains de Jésus mourant en croix, entre les bras de Jésus vivant et régnant dans la gloire du Paradis : *Quando corpus morietur, fac ut animæ donetur Paradisi gloria.*

CINQUIÈME INSTRUCTION

(Méditation du P. Demontnard, Chartreux.)

SUR LA BONTÉ ET LA TENDRESSE DU CŒUR DE MARIE ENVERS LES HOMMES[1]

On ne peut donner une plus juste idée de l'amour de Marie envers les hommes, qu'en disant qu'il est l'image la plus parfaite de celui que Dieu et Jésus-Christ leur portent. Pour nous en convaincre, considérons les principaux traits de ressemblance qui se trouvent entre cet amour de Dieu pour les hommes, et celui que Marie a pour eux.

PREMIER POINT

1. Dieu aime tous les hommes, et il veut tous les sauver par Jésus-Christ, pourvu qu'ils ne mettent point d'obstacles aux desseins de sa bonté sur eux : *omnes homines vult salvos fieri* [2]. La charité de Marie s'étend aussi à tous les hommes sans exception ; il n'en est aucun dont elle ne désire le salut, et pour qui elle ne sollicite la divine miséricorde, dit S. Bernard : *Constat Mariam pro universo genere humano sollicitam.*

2. *Dieu a aimé le monde* (c'est-à-dire les hommes) *jusqu'à donner son fils unique, afin que le monde fût sauvé par lui* [3] ; et ce Fils adorable a porté son amour *jusqu'à se donner lui même pour être le prix du rachat de tous.* Marie entrant dans les sentiments de Dieu et de Jésus-Christ son Fils à notre égard, a consenti aux souffrances et à la mort de cet Homme-Dieu, elle l'a offert elle-même à la divine Justice comme une victime de propitiation pour les péchés de tous les hommes.

1. On trouvera à la *Fête de la Maternité de la B. V. Marie,* ci-après, nombre d'instructions sur ce sujet. Voir aussi le tome VI.

2. I *Tim.* II, 4. — 3. *Joan.* III, 16, 17.

3. Dieu a aimé les hommes de tout éternitée, et il est disposé à les aimer éternellement. Que s'ils ont le malheur de l'offenser, il n'attend qu'un repentir sincère de leur part, pour les recevoir en sa grâce. Marie entrant dans les mêmes sentiments, exerce continuellement sa charité envers tous les hommes, et envers chacun d'eux en particulier; tant qu'ils sont dans la voie, elle ne cesse point de prier pour eux, et de demander à Dieu les secours nécessaires, aux justes pour conserver la grâce, aux pécheurs pour la recouvrer, aux infidèles pour venir à la connaissance de la vérité, aux hérétiques et à tous ceux qui sont séparés de l'Eglise, pour rentrer dans sa communion.

4. Si nous pouvions encore douter de l'amour de Marie envers les hommes, faisons réflexion que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont tellement liés ensemble, que l'un est inséparable de l'autre; et que celui-ci croît à proportion de celui-là. Ces deux amours sont comme deux anneaux d'une même chaîne, dit S. Grégoire : ce sont deux actes qui procèdent de la même vertu, qui est la charité, et l'un et l'autre concourent à nous inspirer un zèle ardent pour procurer la gloire de Dieu et le salut des hommes. Avec quelle ardeur un S. Paul, les autres apôtres et les saints qui ont le plus aimé Dieu, souhaitaient-ils de voir son empire et l'Evangile de Jésus-Christ établis dans tout l'univers! Que n'ont-ils pas entrepris? que n'ont-ils pas souffert? Mais que n'auraient-ils pas voulu faire et souffrir pour gagner tous les hommes à Dieu et à Jésus-Christ? Concevons de là quel est l'amour que Marie porte aux hommes, et le zèle qu'elle a pour leur sanctification et leur salut, puisque son amour pour Dieu et pour Jésus surpasse de beaucoup celui des plus grands saints, et qu'on peut dire avec S. Bernard, que les entrailles de Marie ont été comme transformées en charité depuis que Dieu y a reposé corporellement pendant neuf mois : *dubitare quis potest omnino in affectum charitatis transiisse Mariæ viscera, in quibus ipsa, quæ ex Deo est, charitas novem mensibus requievit* ?

SECOND POINT

Quoique Dieu aime tous les hommes, qu'il les veuille tous sauver, et qu'il leur donne à tous des moyens suffisants de salut, cependant il aime plus particulièrement les chrétiens, et c'est principalement sur eux qu'il fait éclater ses miséricordes. Sauveur de tous les hommes, il l'est surtout des fidèles, dit l'Apôtre : *qui est Salvator omnium maxime fidelium* [1]. Quoique la charité de Marie embrasse tous les hommes, elle a aussi une affection et une tendresse particulière pour les

1. I *Tim.* IV, 10.

chrétiens, parce qu'ils sont les membres de ce corps mystique dont son Fils est le chef, et que cet Homme-Dieu daigne les regarder comme ses frères, et les appeler de ce nom : *non confunditur fratres eos vocare* [1] ; d'où il s'ensuit, dit S. Ambroise, que Marie étant Mère de Jésus-Christ, l'est aussi de tous les fidèles. *Si Christus credentium est frater, cur non ipsa, quæ genuit Christum, credentium est Mater?* D'ailleurs, ce n'était pas seulement le disciple bien-aimé, mais tous les chrétiens représentés par ce disciple, disent les interprètes sacrés, que Jésus-Christ, prêt d'expirer, donna pour fils à Marie, et à qui il donna Marie pour Mère. Quel motif plus pressant pour cette Vierge sainte, de s'intéresser particulièrement à notre salut ? Quelle preuve en même temps plus convaincante pour nous de sa tendresse à notre égard ?

Une mère peut-elle oublier son fils? disait Dieu aux Israélites par la bouche d'Isaïe. *Mais quand elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai point* [2]. On peut appliquer ces paroles à Marie la meilleure de toutes les mères. Hé, comment pourrait-elle oublier ses enfants ? des enfants qui lui sont si chers, qu'elle a adoptés au pied de la Croix, que son propre Fils lui a recommandés en mourant, qu'elle voit empreints du sceau de l'alliance qu'il a bien voulu contracter avec eux, et tout couverts, pour ainsi dire, du sang précieux qu'il a versé pour eux. Les voyant marqués à des traits si touchants, bien loin qu'elle puisse les oublier, elle les porte continuellement dans son cœur, et elle est toujours disposée à les secourir dans leurs besoins ; elle les console dans leurs afflictions, elle les défend contre les ennemis de leur salut, elle les protège pendant le cours de leur vie, elle les soutient et les assiste surtout à l'heure de la mort ; sans cesse elle adresse à son Fils la même prière qu'il adressait lui-même à son Père, la veille de sa Passion : sauvez par votre puissance et pour la gloire de votre nom, ceux que vous m'avez donnés ; *serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi* [3] ; et on peut ajouter que nul d'entre eux ne périra, s'il ne s'opiniâtre lui-même à sa perte, en rejetant, ou en rendant inutiles les grâces qu'elle lui aura ménagées, *et nemo ex eis periit, nisi filius perditionis.* C'est sur ces solides fondements que les Pères de l'Eglise, et toute l'Eglise elle-même appellent Marie la ressource et l'appui des chrétiens, *auxilium christianorum,* qu'ils la nomment notre Mère, Mère de grâce, Mère de miséricorde ; notre avocate, notre vie, notre consolation, notre espérance. C'est pour cela que la même Eglise nous fait implorer chaque jour l'assistance de Marie Mère de Dieu pour le temps présent et pour les derniers moments de notre vie.

1. *Hebr.* II, 11. — 2. *Isa.* XLIX, 15. — 3. *Joan.* XVII.

Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir au saint cœur de cette tendre Mère ? Mais quel soin ne devons-nous pas prendre pour nous attirer sa puissante protection, par notre attachement à son service, par notre fidélité à lui rendre nos hommages, par notre zèle pour son honneur, par notre application à imiter ses vertus, et par notre fidélité à profiter des grâces et des moyens de salut qu'elle nous procure ; car c'est à ces conditions que Marie reconnaît ses vrais enfants ; elle aime ceux qui l'aiment, dit S. Bernard : elle est toujours prête à secourir ceux qui l'invoquent, et principalement ceux qui lui ressemblent par leurs vertus. Jésus-Christ lui-même, en nous recommandant à elle, et voulant que dans la personne de S. Jean elle nous adoptât pour ses enfants, et qu'elle fût notre Mère ; il a voulu aussi que, comme S. Jean, nous l'adoptassions en cette qualité, que nous l'honorassions, et que nous eussions pour elle une affection et une confiance filiales. *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in suâ* (*Joan.* XIX). Que nous serviraient donc et le crédit qu'elle a auprès de Jésus-Christ et les dispositions favorables de son cœur maternel à notre égard, si nous ne voulions pas correspondre à ses bontés, et si, par notre indifférence, nous nous rendions indignes d'en ressentir les effets?

TROISIÈME POINT

On conçoit aisément que la Sainte Vierge aime les chrétiens qui sont en grâce avec Dieu, qui marchent dans les voies de la justice ; qu'elle mette en eux ses plus douces complaisances : mais peut-elle aimer les pécheurs qui désobéissent à Dieu, et qui se déclarent les ennemis de Jésus-Christ ? Pour éclaircir cette difficulté, comparons encore ici le Cœur de Marie avec le Cœur de Dieu. Il est certain que Dieu hait le pécheur en tant que pécheur : c'est en ce sens qu'il est dit au livre de la Sagesse (ch. XIV) : *que l'impie et son impiété sont également en horreur à Dieu.* Mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse dire, dans un autre sens très conforme à ce que les divines Ecritures nous apprennent de la charité infinie de notre Dieu, qu'il aime encore le pécheur d'un amour de compassion et de miséricorde, qui le porte à le rechercher comme un bon père, à le rappeler, à l'attendre, prêt à le recevoir et à lui donner le baiser de paix, dès qu'il le verra revenir à lui.

Nous devons dire la même chose à proportion du Cœur de Marie. Quoiqu'elle haïsse souverainement le péché, elle ne laisse pas que d'aimer les pécheurs, de cet amour de compassion et de miséricorde ; elle ne voit qu'avec horreur leurs déréglements ; mais elle est touchée sensiblement de leur malheur et du danger où ils sont de périr ; elle n'a rien tant à cœur que de les voir rentrer dans les voies de la pénitence

et du salut, et elle ne cesse point, dit un Père de l'Eglise, d'implorer pour eux la clémence de son Fils. *Stat Maria in conspectu filii sui, non cessans pro peccatoribus exorare.*

Cependant, afin de mieux discerner les diverses dispositions du cœur de Marie envers les pécheurs, selon la différence de leurs propres dispositions, distinguons ici trois sortes de pécheurs.

Il y en a qui sont opiniâtrément attachés au péché, et qui ne veulent point se convertir ; qui, loin de réclamer pour cet effet le secours de Marie, n'ont aucun sentiment de dévotion pour elle, qui sont même peut-être assez téméraires pour blâmer les honneurs et le culte qu'on lui rend. Ce n'est point à des pécheurs de ce caractère que cette Vierge sainte accorde sa protection, ni qu'elle se plaît à faire sentir les effets de sa miséricorde ; ils y mettent de trop grands obstacles, par leur obstination à vivre dans le péché, et par l'indifférence qu'ils font paraître pour cette sainte Mère de Dieu. Si elle daigne encore s'intéresser en quelque sorte pour eux, c'est en considération des prières que ses autres enfants et l'Eglise entière lui adressent pour la conversion de ces pécheurs endurcis, et par un excès de charité semblable à celui que Jésus-Christ témoigna sur la Croix envers ses ennemis, en les excusant auprès de son Père, et en priant pour eux.

Il y en a d'autres qui abusent de la protection de la très sainte Vierge pour se rassurer dans leurs désordres, et qui, sous prétexte de quelques prières qu'ils lui adressent, de quelques devoirs qu'ils lui rendent, se flattent qu'elle leur obtiendra la grâce du repentir, et le pardon à la mort, après une vie passée tout entière dans l'habitude du péché. On ne peut douter qu'une telle présomption ne soit très injurieuse à la Sainte Vierge. La conversion d'un pécheur dans de pareilles dispositions serait un miracle ; et si Marie l'a obtenue pour quelques-uns, les exemples en sont trop rares pour fonder une confiance légitime.

Mais il est des pécheurs qui tombent plutôt par faiblesse et par surprise que par malice et par présomption, et qui ayant eu le malheur d'encourir la disgrâce de Dieu, souhaitent avec empressement de se réconcilier avec lui, ou qui, après avoir peut-être vécu longtemps dans le péché, se rendent enfin aux sollicitations de la grâce, et forment la généreuse résolution, ou conçoivent au moins un désir sincère de changer de vie et de faire pénitence. C'est à des cœurs ainsi disposés que le cœur de Marie est ouvert, et qu'elle offre sa médiation auprès de son Fils ; car elle est, principalement dans ces circonstances, *le refuge des pécheurs*, ainsi que l'Eglise l'appelle, et des pécheurs qui sont d'ailleurs les plus désespérés, disent les

SS. Pères, *spes desperantium*. Elle ne peut oublier qu'elle n'est devenue la Mère de son Dieu que pour des hommes pécheurs; que son Fils n'est venu au monde que *pour sauver ce qui avait péri*; qu'il n'a été appelé Jésus, que parce qu'il *devait délivrer son peuple* de ses péchés. Pouvons-nous donc penser qu'elle rejettera un pécheur qui, dans la disposition sincère de se convertir, vient implorer son assistance avec une confiance humble et filiale! Ah! loin de le rebuter, elle l'écoutera favorablement, elle lui tendra les bras, elle le consolera, elle présentera ses larmes à Dieu, elle intercédera pour ce pécheur auprès de son Fils avec tout le pouvoir que lui donne sur son cœur la qualité de Mère. En un mot, quelque misérable que soit un pécheur qui a recours à Marie pour obtenir, par son entremise, la grâce de la pénitence et du pardon, elle aura pour lui toute la tendresse d'une bonne Mère, et elle ne l'abandonnera point, dit S. Bonaventure, jusqu'à ce qu'elle l'ait réconcilié avec Dieu.

AFFECTIONS.

Glorieuse mère du Sauveur notre Dieu, vous ne dédaignez pas d'être aussi notre mère et notre avocate auprès de lui. Comme mère de Jésus, vous pouvez tout sur son cœur; comme notre mère, vous n'avez pour nous que des sentiments de tendresse, un cœur plein de charité, des entrailles de miséricorde.

Heureux donc, Vierge puissante, Mère secourable, ceux qui s'attachent à vous, dans le dessein d'être plus parfaitement à Dieu, d'user des moyens de sanctification et de salut que vous leur ménagez. Heureux le pécheur même qui a recours à votre puissante intercession, pour revenir de ses égarements et pour rentrer en grâce avec Dieu.

O sainte Mère de Dieu, je me mets sous votre protection, *sub tuum præsidium confugimus*; je ne veux rien omettre désormais pour vous intéresser en ma faveur; j'aurai pour vous un cœur vraiment filial; je vous rendrai assidûment mes devoirs; je me ferai gloire de vous être particulièrement dévoué; je vous prouverai surtout mon attachement par l'innocence de mes mœurs, par mon amour pour Jésus-Christ, par une étude constante et une fidèle imitation de vos vertus. De votre part, Vierge sainte, regardez-moi comme votre enfant, et montrez que vous êtes ma mère, *monstra te esse Matrem*; obtenez-moi la délivrance de mes péchés, une pureté inaltérable de l'âme et du corps, et toutes les grâces dont j'ai besoin pour aimer et servir Dieu, comme je le dois, tous les jours de ma vie, et mériter par là de le posséder après ma mort, et de jouir de la présence de Jésus pendant toute l'éternité. *Solve vincla reis, etc. Vitam præsta puram, etc.*

SIXIÈME INSTRUCTION [1]

L'ORIGINE DE LA DÉVOTION AU SAINT CŒUR DE MARIE

Ce n'est pas une chose nouvelle que la dévotion au très saint Cœur de la très sainte Vierge, Mère de Dieu. Elle est aussi ancienne que la religion chrétienne et que l'Evangile, puisque le bienheureux évangéliste S. Luc en fait une si honorable mention, et par deux fois, en un même chapitre de son Evangile. Car il parle ainsi au verset 19, du chapitre II. *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in Corde suo* : « Or Marie conservait toutes ces choses dans son Cœur, les conférant ensemble. » Et au verset 51 : *Et Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo* : « Et la Mère de Jésus conservait toutes ces choses en son Cœur. » De sorte que cette dévotion a son origine et son fondement dans le saint Evangile. Car puisque le Saint-Esprit, qui a dicté aux sacrés évangélistes tout ce qu'ils ont écrit, a voulu que l'un d'entre eux nous ait parlé si dignement et si honorablement du Cœur virginal de la mère du Sauveur, et qu'il nous l'ait représenté comme le fidèle dépositaire des principaux mystères qu'il a opérés en la terre, ou plutôt comme un livre vivant, et un Evangile éternel, dans lequel sa vie est divinement écrite, c'est sans doute afin qu'à son imitation nous honorions ce Cœur très parfait, et très digne d'un honneur éternel.

Ce même Esprit divin, qui a choisi le Cœur de la Mère de belle dilection, pour y prendre son repos et pour y établir le trône de son amour sacré, ne s'est pas contenté de nous l'évangéliser par S. Luc; il a voulu encore employer les plus signalés oracles et docteurs de son Eglise, pour nous annoncer ses très éminentes perfections et nous exciter à lui rendre l'honneur et les louanges qui lui sont dus. Car plusieurs SS. Pères, comme S. Ambroise, S. Augustin, S. Chrysostôme, S. Léon, S. Bernard, le vénérable Bède, S. Laurent Justinien, S. Bonaventure, S. Bernardin de Sienne et autres, en parlent très dignement et très saintement, ainsi que vous le pourrez voir en la suite de ce discours, et dans l'office et la messe dressés en l'honneur de ce très saint Cœur, qui sont ci-après, là où ils sont cités en divers endroits. Le très docte et très religieux Richard de S. Laurent, Pénitencier de Rouen, qui vivait il y a plus de quatre cents ans, dans les douze livres qu'il a écrits des louanges de la bienheureuse Vierge, dit que c'est de son Cœur très sacré que sont procédées les deux premières choses qui ont donné commencement à notre salut,

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. GRANGER. Caen, *Chénel*.

savoir : la foi, et le consentement qu'elle a donnés à la parole de l'ange[1] ; que ce même Cœur est le premier entre toutes les créatures, qui a été digne de recevoir en soi le Verbe éternel sortant du Cœur de son Père, pour venir en ce monde ; que ç'a été dans ce Cœur pacifique que la miséricorde et la justice divine se sont données le baiser de paix. Que ce cœur maternel, au temps de la passion de Notre-Seigneur, a été navré de mille plaies par nos iniquités et brisé de douleurs très violentes par nos crimes ; qu'il a porté nos douleurs et nos langueurs avec celles du Sauveur, et que ç'a été pour lors qu'il a été vrai de dire : *Omnis plaga tristis Cordis ejus :* c'est-à-dire, qu'il n'est resté aucune partie dans le Cœur de cette Mère affligée, qui n'ait été percée et transpercée de mille traits de douleur.

Ce même auteur nous annonce que le très digne Cœur de la Mère de Dieu est une bibliothèque vivante, qui contient en soi tout ce qu'il y a de rare et de grand dans tous les livres du vieux et du nouveau testament. A raison de quoi il l'appelle : *Armarium scripturæ, bibliotheca veteris et novi Testamenti.* Comme aussi il dit que c'est un livre vivant, dans lequel la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ est écrite avec le doigt de Dieu, qui est le Saint-Esprit.

Le très savant et très dévot Jean Gerson, l'un des plus clairs flambeaux de la très célèbre Université de Paris, dit que le Cœur de la Mère du Sauveur, est comme le buisson de Moïse toujours ardent par le feu d'une très fervente charité, et ne se consumant jamais ; que c'est le vrai autel des holocaustes, sur lequel le feu sacré de l'amour divin a toujours été allumé de jour et de nuit, et que le sacrifice le plus agréable à Dieu, et le plus utile au genre humain, après celui que Jésus-Christ a fait de soi-même en la croix, c'est l'holocauste que la très sacrée Vierge a offert au Père éternel, sur l'autel de son Cœur, lorsque tant de fois et avec tant d'amour, elle lui a offert et sacrifié ce même Jésus Christ son Fils unique et bien aimé. Sur quoi on peut encore dire, qu'il n'a été sacrifié qu'une fois, en la croix, mais qu'il a été immolé mille et mille fois sur le Cœur de sa très sainte Mère ; c'est-à-dire, autant de fois qu'elle l'a offert pour nous à son Père éternel.

Plusieurs autres grands docteurs, tant anciens que modernes, ont écrit avec une affection toute particulière sur ce sujet, spécialement ceux qui ont fait des commentaires sur le chapitre second de S. Luc, et sur ces paroles du chapitre VIII des cantiques : *Pone me ut signaculum super Cor tuum* ; et sur celles du chapitre V : *Ego dormio, et cor meum vigilat.*

1. Cf. l'Encyclique de Léon XIII sur le Rosaire, (septembre 1891).

Entre les modernes, le docte et pieux Canisius de la Compagnie de Jésus, dans les livres qu'il a faits de la Vierge Mère.

Le R. P. Poiré de la même compagnie, en son beau livre de la triple couronne de la Vierge.

Le R. P. Barry de la susdite Compagnie, en son livre intitulé : *Philagie*, là où il met une octave de dévotions pour honorer le Cœur virginal de la Mère de Dieu.

Aloisius Novarinus, de Vérone, clerc régulier, au livre intitulé : *Umbra Virginea*, lib. IV, Excursus 19.

Plusieurs grands saints et saintes ont eu cette dévotion en singulière recommandation. Entre autres le B. Herman, de l'Ordre de S. Dominique, qui vivait en l'an 1245, ainsi qu'il est rapporté dans les chroniques de ce même ordre.

Sainte Gertrude de l'Ordre de S. Benoit, ainsi qu'il est aisé de voir en sa vie ; sainte Mechtilde, du même ordre, qui vivait en l'an 1300, citée sur ce sujet et hautement louée par le Père Poiré, et par le Père Canisius, au lieu surallégué, comme un excellent organe de l'Esprit de Dieu, et comme un oracle par lequel Jésus Christ a parlé et enseigné plusieurs choses aux hommes. Cette sainte reçut de la bouche même de Notre-Seigneur plusieurs belles instructions, touchant la dévotion qu'il désirait qu'elle eût à son très adorable Cœur, et au Cœur très aimable de sa bénite Mère, ainsi qu'il est écrit dans sa vie en plusieurs endroits, et qu'il sera rapporté plus amplement vers la fin de ce livre, sur le sujet d'une salutation qui y sera mise, au très saint Cœur du Fils de Dieu et de sa très précieuse Mère.

Vous voyez par toutes ces choses, comme la dévotion au Cœur très sacré de la glorieuse Vierge est fondée sur l'autorité de l'Evangile, des Pères et des Docteurs de l'Eglise, et sur la piété des saints, et qu'elle prend son origine, non seulement dans l'Ecriture sainte, dans les écrits et dans les cœurs des saints, mais encore dans le Cœur très adorable de Jésus, Fils unique de Dieu, Fils unique de Marie, qui en a voulu être lui-même le docteur et le prédicateur. Mais outre cela vous allez voir qu'elle est encore appuyée sur quantité de raisons très solides, qui nous obligent en toutes façons de révérer et honorer ce très noble Cœur de Marie Mère de Jésus. (*La dévotion au très saint Cœur,* par le P. Eudes, édition de 1663.)

SEPTIÈME INSTRUCTION[1]

FONDEMENT DE LA DÉVOTION AU SAINT CŒUR DE MARIE

Une infinité de raisons nous obligent d'imiter les saints et

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. Granger. Caen, *Chénel.*

saintes dont je viens de parler, en la dévotion spéciale qu'ils ont eue envers le très honorable Cœur de la Mère de belle dilection; j'en dirai ici quelques-unes entre les principales.

1° La première est que nous devons honorer et aimer les choses que Dieu aime et honore, et par lesquelles il est aimé et glorifié. Or, après le très adorable Cœur de Jésus, il n'y a jamais eu de cœur au ciel et en la terre qui ait été tant aimé et honoré de Dieu, et qui lui ait rendu tant de gloire et d'amour, comme le très digne Cœur de Marie, Mère du Sauveur. C'est le plus haut trône de l'amour divin, qui ait jamais été. C'est dans ce Cœur sacré que le divin amour a un empire parfait. Car il y a toujours régné sans interruption, et sans aucun empêchement, et y a fait régner avec soi toutes les lois de Dieu, toutes les maximes du ciel, toutes les vertus chrétiennes, tous les dons du Saint-Esprit et toutes les béatitudes évangéliques.

2° La seconde, que le très sacré Cœur de Notre-Dame est un ciel de gloire et un paradis de délices pour la très sainte Trinité. Car si, selon le souhait de l'Apôtre, les cœurs des fidèles sont l'habitation de Jésus-Christ, et si ce même Jésus-Christ nous assure que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, font leur demeure dans les cœurs de ceux qui aiment Dieu, qui peut douter que la très sainte Trinité n'ait toujours fait sa résidence, d'une manière admirable et ineffable, dans le Cœur virginal de celle qui est la fille du Père, la Mère du Fils, et l'épouse du Saint-Esprit, et qui aime plus Dieu elle seule, que toutes les créatures ensemble ?

3° Ajoutez à cela, que ce même Cœur est le dépositaire sacré de tous les mystères et de toutes les merveilles qui sont dans la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, selon ce témoignage de S. Luc : *Et Mater ejus conservabat omnia verba hæc in Corde suo* : C'est un Evangile vivant de la vie de ce même Jésus-Christ. Si nous avons obligation aux saints évangélistes, de nous avoir laissé par écrit les mystères de notre Rédemption ; combien davantage à la Mère du Rédempteur, de les avoir écrits et conservés dans son Cœur, pour les déclarer ensuite aux saints apôtres, qui les ont annoncés à tout le monde? A raison de quoi un grand docteur dit que la Sainte Vierge est la bibliothèque des apôtres. Ce qui se peut dire aussi de son Cœur très sacré.

4° Le Cœur très aimable de Marie est la source de toutes les pieuses pensées qu'elle a eues, de toutes les bonnes paroles qu'elle a dites, de toutes les saintes actions qu'elle a faites, de toutes les vertus qu'elle a pratiquées, et de toute la sainteté de sa vie. Car comme, selon la parole de Notre-Seigneur, les mauvaises pensées, paroles et actions procèdent du cœur :

De Corde exeunt cogitationes malæ, blasphemiæ, furta, etc., les bonnes en tirent aussi leur origine. C'est pourquoi, si l'Eglise célèbre plusieurs fêtes, pour honorer des actions particulières de la Mère de Dieu, comme la fête de la Présentation, de la Visitation, et de la Purification, quel honneur doit-on rendre à son très saint Cœur, source de tout ce qu'il y a de saint et de sacré en elle; vu principalement qu'il est le siège de l'amour, lequel est le principe, la mesure et la règle de toute sainteté?

5° Si l'Eglise célèbre tous les ans une fête en l'honneur des chaînes dont le Prince des apôtres, S. Pierre, a été lié, quelle solennité mérite le Cœur très sacré de la reine du ciel?

En l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, laquelle est à Rome, et en plusieurs autres églises, on garde avec tant de soin, comme un riche trésor, et on révère avec tant d'affection, comme de précieuses reliques, le voile dont cette grande princesse a couvert sa tunique ;

En la ville de Trèves, son peigne qui y fut donné par l'impératrice, sainte Hélène ;

En l'église cathédrale de Chartres, sa chemise, qui est conservée dans une châsse toute couverte d'or et de pierreries ;

A Semur en Bourgogne, l'anneau avec lequel elle fut épousée ;

A Reims, dans l'église cathédrale, quelque partie de son lait virginal, lequel on expose tous les jours dans une chapelle, qu'on nomme la chapelle du saint Lait pour y être honoré des fidèles ;

A Soissons, dans l'église des religieuses de saint Benoît, un de ses souliers, par lequel Dieu y a opéré tant de guérisons miraculeuses de toutes sortes de maladies, qu'on l'appelait autrefois le médecin de Soissons.

A Sainte-Marie Majeure de Rome, une petite mèche de ses cheveux, comme aussi en plusieurs autres endroits. A raison de quoi, dans un faubourg de la ville de Caen, qui se nomme Vaucelles, il y a une petite chapelle très ancienne qui porte le nom de Notre Dame des Cheveux, parce que, comme il est probable, elle a possédé autrefois des cheveux de Notre-Dame.

A Constantinople, l'impératrice Pulchérie, au rapport de Nicéphore, fit bâtir trois belles églises, à l'honneur de la très sainte Vierge : l'une appelée Notre-Dame de la Guide, en laquelle elle mit un fuseau, qui avait servi à la Mère de Dieu, et des langes du Sauveur que sa belle-sœur Eudoxia lui avait envoyés, ou plutôt à Théodose le jeune, son mari et frère de la même sainte Pulchérie. L'autre nommée des Blaquernes, sur le port de Constantinople, là où elle mit en dépôt les sacrés suaires, dont le corps de la bienheureuse Vierge fut couvert, et qui lui avaient été donnés par S. Juvénal, évêque de Jé-

rusalem. La troisième, en la grande place des Fondeurs, en laquelle elle déposa la ceinture de Notre-Dame qu'elle avait eue de son père Arcadius, qui l'avait fait magnifiquement enchâsser, et qui était gardée avec tant de vénération que tous les ans on y faisait une grande solennité en l'honneur de cette sainte relique. En témoignage de quoi, nous avons des sermons tout entiers qui ont été faits par S. Germain, patriarche de Constantinople, célébrant la vénération de cette sacrée Ceinture de la Reine des Anges.

Or si l'Eglise, qui est toujours conduite par le Saint-Esprit, honore tant les moindres choses qui ont appartenu à la Mère de Dieu, et si elle célèbre des fêtes en l'honneur d'une ceinture qu'elle a portée sur ses habits, de quelle manière doit-on célébrer les louanges de son très digne et très honorable Cœur?

6° Qui pourrait dire combien ce Cœur incomparable de la Mère de Dieu était embrasé d'amour envers son Fils Jésus, et combien il était soigneux et vigilant pour nourrir, vêtir, conserver et élever notre divin Sauveur : à raison de quoi nous lui avons des obligations innombrables.

7° De plus, combien sommes-nous obligés à ce Cœur maternel de notre très chère Mère, qui est tellement rempli de charité envers nous que, quand l'amour de toutes les mères qui ont été, sont et seront sur la terre serait réuni dans un seul cœur, à peine tout cet amour serait-il une étincelle de cette fournaise ardente de charité, qui embrase le très saint Cœur de la Mère de belle dilection au regard de tous ses enfants.

8° Encore que le Cœur de Jésus soit différent de celui de Marie, et qu'il le surpasse infiniment en excellence et sainteté, si est-ce que Dieu a uni si étroitement ces deux Cœurs, qu'on peut dire avec vérité qu'ils ne sont qu'un Cœur ; parce qu'ils ont toujours été animés d'un même esprit, et remplis de mêmes sentiments et affections.

Si S. Bernard, parlant du très adorable Cœur de Notre-Seigneur, nous donne à entendre que le Cœur du Sauveur est notre cœur, à combien plus forte raison peut-on dire que ce même Cœur de Jésus est le Cœur de Marie, sa très sainte Mère? Car il est dit des premiers chrétiens qu'ils n'avaient qu'un cœur et une âme, à raison de la très étroite union et charité mutuelle qui était entre eux ; combien plus peut-on dire de Jésus, Fils de Marie, et de Marie, Mère de Jésus, qu'ils n'ont qu'une âme et un cœur, eu égard à la très parfaite liaison et conformité d'esprit, de volonté, de sentiment et d'inclination, qui est entre un tel Fils, et une telle Mère? Ajoutons que Jésus est tellement vivant et régnant en Marie que, véritablement, il est l'âme de son âme, l'esprit de son esprit, et le cœur de son cœur. Si bien qu'à proprement parler le Cœur de Marie

c'est Jésus ; et ainsi, honorer et glorifier le Cœur de Marie, c'est honorer et glorifier Jésus.

9° La sainte Eglise chante tous les jours, parlant au Fils unique de Marie : *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti ;* « bienheureux le ventre qui vous a porté, bienheureuses les mamelles qui vous ont allaité. » Et S. Léon avec S. Augustin nous annoncent que la Vierge Mère a conçu et porté le Fils de Dieu dans son Cœur avant que de le concevoir et le porter dans son sein ; et qu'elle est plus heureuse de l'avoir porté dans son Cœur, que de l'avoir porté dans ses entrailles. Car elle ne l'a porté dans ses entrailles que parce qu'elle l'a premièrement porté dans son Cœur par l'amour très ardent qu'elle a eu envers lui. En outre elle ne l'a porté que neuf mois dans ses entrailles, mais elle l'a toujours porté et le portera éternellement dans son Cœur. C'est pourquoi, si on ne peut jamais assez louer et révérer les sacrées entrailles qui ont porté le Fils du Père éternel, et ses bénites mamelles qui l'ont allaité, quel honneur et quelles louanges doivent être rendus à son très digne Cœur !

10° C'est par l'humilité très profonde, par la pureté non pareille, et par l'amour très ardent de son Cœur virginal, que cette Vierge des vierges a ravi le Cœur du Père éternel, qui est son Fils unique, qu'elle l'a attiré dans son Cœur et dans ses entrailles, qu'elle a été élevée à la dignité très sublime de Fille aînée du Père, de Mère du Fils, d'Epouse du Saint-Esprit, de Sanctuaire de la très sainte Trinité, de souveraine Dame de l'univers, et qu'elle nous a été donnée pour être notre Mère, notre Avocate et notre Protectrice : quelle gloire donc est due à ce Cœur bienheureux ?

11° Ce Cœur maternel a été transpercé du glaive de douleur au pied de la croix de son Fils. A raison de quoi S. Laurent Justinien s'écrie : *Factum est Cor Virginis speculum clarissimum Passionis Christi et imago perfecta mortis ejus ;* « le Cœur de la Vierge a été fait comme un miroir limpide de la Passion de Jésus-Christ, et une image parfaite de sa mort. » Mais c'est nous qui avons été cause, par nos péchés, de toutes les douleurs qu'il a portées. C'est pourquoi nous sommes obligés de lui donner toute la gloire que nous pouvons, afin de réparer entièrement le déplaisir et l'angoisse que nous lui avons causés.

12° Comme nous devons ressentir les afflictions de la très sainte Vierge, nous devons aussi nous réjouir de ses consolations. Et comme nous avons été cause des amertumes de son âme, nous devons nous efforcer d'accroître les joies de son Cœur, par les louanges que nous lui pouvons donner, et par tous les moyens dont nous pouvons nous servir pour honorer ce Cœur incomparable.

13° Ce Cœur admirable est l'image parfaite du très divin Cœur de Jésus, c'est l'exemplaire et le modèle de nos cœurs : tout le bonheur, la perfection, et la gloire de ces mêmes Cœurs consistent à faire en sorte que ce soient autant d'images vives du très saint Cœur de Marie, comme ce saint Cœur est un portrait très accompli du Cœur adorable de Jésus. C'est pourquoi, c'est une chose très utile et très bonne d'exhorter les chrétiens à la dévotion du Cœur très sacré de la Vierge Marie car, comme la souveraine dévotion est d'imiter ce que nous honorons, dit S. Augustin, qui ne voit qu'exhorter les Fidèles à la dévotion au très aimable Cœur de la Mère de Dieu, c'est les porter à imiter les vertus très éminentes dont il est orné, à graver son image dans leurs Cœurs, et à se rendre dignes enfants du Cœur d'une telle Mère?

14° Non seulement le Cœur de la Reine des Anges est le prototype et l'exemplaire, mais il est encore, après le Cœur de Jésus, le Roi de tous les Cœurs qui ont été créés pour aimer Dieu. C'est pourquoi tous les cœurs le doivent regarder et imiter comme leur modèle ; en outre, ils sont obligés de lui rendre tous les hommages qu'ils lui doivent comme à leur souverain.

(*La dévotion au très saint Cœur*, par le P. Eudes. Edition de 1663.)

HUITIÈME INSTRUCTION [1]

CE QU'ON ENTEND PAR LE CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE

Si vous me demandez ce qu'on entend par le Très Saint Cœur de la bienheureuse Vierge, avant de satisfaire à votre demande, je vous prie de considérer que ce nom de cœur a plusieurs significations dans l'Ecriture sainte.

1° Il signifie ce cœur matériel et corporel que nous portons dans notre poitrine, qui est la partie la plus noble du corps humain, le principe de la vie, le premier vivant et le dernier mourant, le siège de l'amour, de la haine, de la joie, de la tristesse, de la colère, de la crainte et de toutes les passions de l'âme. C'est de ce cœur que le Saint-Esprit parle quand il dit : *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit* « gardez soigneusement votre cœur, car il est l'origine de la vie ». C'est comme s'il disait : Ayez un grand soin de dompter et régler les passions et mouvements de votre cœur. Car si elles sont bien assujéties à la raison et à l'esprit de Dieu, vous vivrez d'une vie longue et tranquille selon le corps, et d'une vie sainte et honorable selon l'âme. Au contraire, si elles possèdent et

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. Granger. Caen, *Chénel*.

gouvernent votre cœur à leur gré, elles vous donneront la mort temporelle et éternelle par leur dérèglement.

2° Le mot cœur est employé dans les saintes Ecritures pour signifier la mémoire. C'est en ce sens qu'il peut être pris dans ces paroles de Notre Seigneur à ses Apôtres : *Ponite in cordibus vestris non præmeditari quemadmodum respondeatis*, « mettez dans vos cœurs, c'est à-dire souvenez-vous (quand on vous mènera pour mon nom devant les rois et les juges), de ne vous mettre point en peine sur ce que vous aurez à répondre. »

3° Il dénote l'entendement, par lequel se fait la méditation qui consiste en un discours et raisonnement de notre intellect sur les choses de Dieu, lequel tend à nous persuader et convaincre nous-mêmes des vérités chrétiennes. Et c'est ce Cœur qui est marqué par ces paroles : *Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper*, « mon cœur, c'est-à-dire mon entendement, est toujours appliqué à méditer et conserver vos grandeurs, vos mystères et vos œuvres. »

4° Il exprime la volonté libre de la partie supérieure et raisonnable de l'âme, qui est la plus noble de ses puissances, la reine de ses autres facultés, la racine du bien ou du mal, la mère du vice ou de la vertu. Et c'est de ce Cœur que Notre Seigneur Jésus-Christ fait mention quand il dit : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum, et malus homo de malo thesauro profert malum*, « un bon cœur, c'est-à-dire la bonne volonté de l'homme juste, est un riche trésor duquel il ne peut sortir que toute sorte de bien ; mais un mauvais cœur, c'est-à-dire la mauvaise volonté de l'homme méchant, est une source de toute sorte de mal. »

5° Il donne à entendre cette partie suprême de l'âme que les théologiens mystiques appellent la pointe de l'esprit, par laquelle se fait la contemplation qui consiste en un très unique regard et en une très simple vue de Dieu, sans discours ni raisonnement, ni multiplicité de pensées. C'est de cette partie que les saints Pères entendent ces paroles que le Saint-Esprit fait dire à la bienheureuse Vierge : *Ego dormio, et cor meum vigilat* : « Je dors et mon cœur veille ». Car le repos et sommeil de son corps n'empêchaient point, disent S. Bernardin de Sienne et plusieurs autres, que son Cœur, c'est-à-dire la partie suprême de son esprit, ne fût toujours unie à Dieu par une très haute contemplation.

6° Il donne à connaître quelquefois tout l'intérieur de l'homme, je veux dire tout ce qui est de l'âme et de la vie intérieure et spirituelle, suivant ces paroles du Fils de Dieu à l'âme fidèle : *Pone me ut signaculum super cor tuum*, « mettez-moi comme un sceau et comme un cachet sur votre cœur et votre bras, c'est-à dire, imprimez par une parfaite imitation l'image de

ma vie intérieure et extérieure en votre intérieur et en votre extérieur, en votre âme et en votre corps. »

7° Il signifie le Saint-Esprit, qui est le Cœur de la très sainte Trinité, qu'elle nous promet de nous donner pour être notre esprit et notre cœur, en ces termes : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous ». Et afin de nous donner à entendre quel est cet esprit et ce cœur nouveau, elle ajoute : *Spiritum meum ponam in medio vestri,* « je mettrai mon esprit au milieu de vous. »

8° Le Fils de Dieu est appelé le Cœur du Père Eternel dans les Saintes Ecritures. C'est de ce Cœur que ce Père divin parle à sa divine Epouse, la très pure Vierge, quand il dit : « Vous avez blessé mon Cœur, ma Sœur, mon Epouse » ou, selon les Septante : « Vous m'avez ravi mon Cœur. » Et ce même Fils de Dieu est aussi appelé dans les mêmes Ecritures : *Spiritus oris nostri,* « notre esprit, » c'est-à-dire l'âme de notre âme et le cœur de notre cœur.

9° Ce nom de cœur signifie toute la faculté et capacité d'aimer qui peut être en la partie supérieure et inférieure de l'âme, tant naturelle que surnaturelle, comme aussi l'amour tant humain que divin qui peut procéder de cette faculté. Et c'est de ce cœur qu'il est dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur », c'est-à-dire, selon toute la capacité d'aimer qu'il t'a donnée.

Cela posé, pour répondre maintenant à la question, je pourrais dire que, par le Cœur très aimable de la très sacrée Vierge, on entend ce que son Fils bien-aimé veut dire par ces paroles qu'il adresse à toutes les âmes chrétiennes, mais avant tout et principalement à sa très digne Mère : *Pone me ut signaculum super Cor tuum,* « mettez-moi comme un sceau sur votre Cœur » ;

Qu'on entend ce qu'elle nous veut donner à entendre elle-même lorsqu'elle dit : *Ego dormio, et Cor meum vigilat,* « je dors et mon Cœur veille » ;

Qu'on entend ce que le Saint-Esprit nous veut déclarer quand il dit par la bouche de S. Luc : *Maria conservabat omnia verba hæc in Corde suo,* « Marie conservait toutes ces choses dans son Cœur. »

Mais, afin de parler plus clairement, je dirai que, par le bienheureux Cœur de la glorieuse Vierge, on entend ces neuf sortes de cœurs dont je viens de parler, qui ne font tous qu'un seul Cœur en la Mère d'amour : d'un côté, parce que toutes les facultés de la partie supérieure et inférieure de son âme ont toujours été très parfaitement unies ensemble, et de l'autre, parce que Jésus, qui est le Cœur du Père éternel, et l'Esprit saint de Jésus, qui est le Cœur de la très sainte Trinité, lui ont été donnés pour être l'Esprit de son esprit, l'Ame de son

âme, et le Cœur de son Cœur. Et en effet, elle était plus remplie, plus pénétrée, plus animée, plus possédée, plus conduite par Jésus et le divin Esprit de Jésus que par son propre Esprit et son propre Cœur.

On peut dire avec raison que tous ces Cœurs, qui ne sont qu'un seul Cœur, le Cœur de la Mère de belle dilection, sont compris dans ces paroles du Saint-Esprit : « Marie conservait toutes ces choses dans son Cœur. »

Car 1° Elle conservait tous les mystères et toutes les merveilles de la vie de son Fils en quelque manière dans son Cœur sensible et corporel, principe de la vie et siège de l'amour et de toutes les autres passions, puisque tous les mouvements et battements de ce Cœur virginal, toutes les fonctions de la vie sensible qui en procédait, et tous les usages des susdites passions étaient employés pour Jésus et pour toutes les choses qui se passaient en lui : l'amour pour aimer, la haine pour haïr et détester tout ce qui lui était contraire, la joie pour se réjouir de sa gloire et de ses grandeurs, la tristesse pour s'affliger de ses travaux et souffrances, et ainsi des autres passions.

2° Elle les conservait dans son Cœur, c'est-à-dire, dans sa mémoire, dans son entendement, dans sa volonté et dans le plus intime de son esprit. Car toutes ces facultés de la partie supérieure de son âme étaient sans cesse appliquées à remémorer, méditer, contempler, adorer et glorifier tout ce qui se passait en la vie de son Fils, jusqu'aux moindres choses, sachant très bien qu'il n'y avait rien en lui qui ne fût infiniment grand et adorable, et que, puisqu'il a tant de soin des plus petites choses qui sont en nous, puisqu'il nous assure qu'il compte tous nos pas, et tous les cheveux de notre tête, et qu'il couronnera d'une gloire éternelle les moindres actions faites pour l'amour de lui, nous devons, de notre côté, avoir le plus grand soin de remarquer, considérer, et honorer, toutes les choses, jusqu'aux moindres, qu'il a dites, faites, et endurées pour nous en ce monde.

3° Elle les conservait en son Cœur, c'est-à-dire, en son âme et en son intérieur, s'étudiant sans cesse à accomplir ces divines paroles : « Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur », c'est-à-dire, s'étudiant à graver en son âme et en sa vie intérieure, aussi bien qu'en l'extérieure, une image parfaite de la vie sainte et des vertus très éminentes de son Fils. C'est ainsi qu'elle conservait toutes ces choses en son Cœur, de la manière la plus excellente qui puisse être, à savoir, par une très parfaite imitation.

4° Elle les conservait dans son Cœur par le moyen du Saint-Esprit, qui était l'Esprit de son esprit et le Cœur de son Cœur, qui les conservait pour elle et les lui suggérait et remettait

en mémoire, lorsqu'il était convenable, tant afin qu'elles servissent de nourriture à son âme par la contemplation, que pour y rendre les honneurs et adorations qui leur sont dus, comme aussi pour les raconter aux saints Apôtres et Disciples de Jésus.

5° De la même manière, elle les conservait dans son Cœur par le moyen de son Fils Jésus, dont elle était plus remplie, possédée, et inspirée que de son propre esprit et de son propre Cœur, qui éclairait son entendement d'une infinité de belles lumières, et imprimait dans son âme un très grand respect et une très grande vénération au sujet des mystères qui s'étaient passés en elle ou devant elle.

6° Enfin elle les conservait en son Cœur, employant toute la capacité d'aimer naturelle et surnaturelle qu'elle avait, dans un exercice continuel d'amour et d'amour très pur, très fort et très ardent, à l'égard de son Fils Jésus, l'unique objet de toutes ses affections, à l'égard de toutes les choses qui se passaient en son extérieur et en son intérieur, en son humanité et en sa divinité. Par le moyen de cet amour, ce même Jésus était toujours résidant, vivant et régnant en son Cœur, puisque le plus puissant moyen de l'attirer et conserver en nous, c'est de l'aimer, selon ces paroles qui sont les siennes : « Si quelqu'un m'aime, nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui. »

Voilà ce qu'on entend par le très saint Cœur de la bien-aimée Mère de Dieu. Mais surtout nous entendons et désirons révérer et honorer, premièrement et principalement, cette faculté et capacité d'aimer, tant naturelle que surnaturelle, qui est en cette Mère d'amour et qu'elle a toute employée à aimer Dieu et le prochain, ou pour mieux dire, tout l'amour et toute la charité de la Mère du Sauveur à l'égard de Dieu et à l'égard de nous. C'est cet amour et cette charité qui sont exprimés et désignés sous le nom de cœur en ces paroles : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur ». Car, encore qu'ici le cœur représente tout l'intérieur, ainsi que nous avons dit, il signifie pourtant principalement l'amour, comme les paroles suivantes le déclarent : « Parce que l'amour est fort comme la mort, ses flambeaux sont des flambeaux de feu et de flammes. » De sorte que, quand le céleste Epoux dit à sa divine Epouse, la très pure Vierge : « Mettez-moi comme un sceau dessus votre Cœur et comme un sceau dessus votre bras » c'est comme s'il disait : Gravez en vous une image parfaite de l'amour que j'ai pour moi-même et que j'ai pour vous, et un vif portrait de la charité que j'ai pour les hommes. Aimez-moi comme je m'aime moi-même et comme je vous aime, autant qu'il est possible, et aimez votre prochain comme je l'aime ;

que votre cœur soit embrasé intérieurement du feu sacré de l'amour que j'ai pour moi-même, et de la charité que j'ai pour mes créatures, et que les flammes de ce feu paraissent extérieurement en vos paroles et en vos œuvres.

Il ne s'est jamais trouvé, et il ne se trouvera jamais personne, qui ait accompli ce commandement du divin Epoux des âmes fidèles aussi parfaitement que la Vierge très fidèle. C'est pourquoi elle est appelée *Mater pulchræ dilectionis*, la Mère d'amour et de charité.

C'est donc cet amour incomparable, cette charité ineffable que nous regardons et révérons spécialement en notre très honorée Dame et en notre très chère Mère. C'est ce que nous entendons principalement par son très saint cœur. C'est en cette belle qualité et sous ce glorieux titre de *Mater pulchræ dilectionis*, « Mère d'amour et de charité », que nous désirons honorer et louer singulièrement cette Vierge très aimable et cette Mère admirable. (*La dévotion au Très Saint Cœur*, par le P. Eudes, édit. 1663.)

NEUVIÈME INSTRUCTION [1]

COMMENT LE CŒUR DE MARIE A COOPÉRÉ AU COMMENCEMENT ET AU PROGRÈS DE L'ŒUVRE DE NOTRE SALUT

C'est une vérité que Marie a reçu la première dans son Cœur le Sauveur du monde, lorsqu'il est sorti du Cœur de son Père pour venir travailler sur la terre à l'œuvre de la Rédemption, et qu'elle l'y a toujours conservé et conservera éternellement. C'est encore une grande vérité que ce Cœur non pareil, tout embrasé d'amour pour Dieu et de charité envers les hommes, a toujours coopéré avec lui dans ce grand ouvrage, tant à son commencement qu'à son progrès et à son achèvement. Pour le commencement, il y a plus de quatre cents ans qu'un grand serviteur de la Vierge, homme très pieux et fort savant a dit que les deux premières choses qui ont donné commencement à notre salut sont procédées de son saint Cœur, à savoir : la foi, et le consentement qu'elle a donné à la parole de l'Ange, car Dieu n'a voulu accomplir le mystère de l'Incarnation que par le consentement du divin Cœur de Marie, mystère qui est le fondement de notre salut, le principe de tous les autres mystères que le Fils de Dieu a opérés pour notre rédemption, et la première source de toutes les grâces qu'il nous a acquises pour nous délivrer de l'esclavage du péché et de l'enfer, et pour nous conduire dans le ciel.

1. Extrait du tome II des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. Granger, 4 vol. in-12. Caen, *Chénel*.

Voyons maintenant de quelle façon ce très charitable Cœur de la Mère de belle dilection a coopéré au progrès de cette grande œuvre. Je trouve qu'il y a contribué de cinq manières principales et très considérables :

Premièrement, par les soins, les vigilances et les peines continuelles que l'amour et la charité dont il était rempli faisaient prendre à cette divine Mère pour nous conserver, nourrir et élever un Sauveur ;

Secondement, par les prières très ferventes qu'elle faisait sans cesse à Dieu de tout son Cœur, pour l'accomplissement de tous les desseins que cet adorable Rédempteur avait pour le salut de tout le monde ;

En troisième lieu, par toutes les mortifications, humiliations et souffrances qu'elle portait et offrait au Père éternel avec un amour très ardent et une charité incroyable, en union de celles de son Fils pour la même fin pour laquelle il les endurait, c'est-à-dire pour la destruction du péché et pour la rédemption des âmes ;

En quatrième lieu, par l'union très étroite qu'elle avait avec son Fils, n'ayant qu'un cœur, qu'une âme, qu'un esprit et qu'une volonté avec lui, elle voulait tout ce qu'il voulait, elle faisait et elle souffrait, en quelque façon, avec lui et en lui, tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il souffrait. De sorte que, lorsqu'il s'immolait sur la croix pour notre salut, elle le sacrifiait aussi avec lui pour la même fin. « O Marie ! s'écrie S. Bernard, que vous êtes riche ! vous êtes plus riche que toutes les créatures qui sont sur la terre et au ciel ; vous êtes assez riche pour les enrichir toutes, puisque cette portion de votre substance que vous avez donnée à notre Sauveur, lorsqu'il a voulu être votre Fils, est suffisante pour acquitter la dette de tout le monde. » *O dives in omnes et super omnes Maria, de cujus substantia pars assumpta totius mundi suffecit solvere debita !*

En cinquième lieu, enfin, le Cœur de cette glorieuse Marie a contribué à l'œuvre de notre rédemption, parce que Jésus, qui est, tout ensemble, et l'hostie qui a été sacrifiée pour notre salut, et le prêtre qui l'a immolée, Jésus est le fruit du Cœur de cette bienheureuse Vierge, comme il a été dit, et que ce même Cœur est aussi et le sacrificateur qui a offert cette divine hostie, et l'autel sur lequel elle a été offerte, non pas une fois seulement, mais mille et mille fois dans le feu sacré qui brûlait sans cesse sur cet autel ; et que le sang de cette adorable Victime, qui a été répandu pour le prix de notre rachat, est une partie du sang virginal de la Mère du Rédempteur : elle l'a donné avec tant d'amour qu'elle était prête à en donner de très bon cœur la dernière goutte pour cette fin. *Pater redempturus humanum genus pretium universum contulit in Ma-*

riam, dit S. Bernard ; « le Père éternel, voulant racheter le monde, a mis tout le prix de son rachat entre les mains et dans le Cœur de Marie ».

Voilà comme ce très bon Cœur a coopéré au progrès de l'œuvre de notre rédemption. Reste à voir ce qu'il a fait et ce qu'il ait continuellement pour l'achèvement de cette œuvre.

DIXIÈME INSTRUCTION[1]

COMMENT LE CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE COOPÈRE ENCORE AUJOURD'HUI DANS LE CIEL A L'ŒUVRE DE NOTRE SALUT

Le fils de Dieu étant venu ici-bas, y étant né dans une étable, et mort sur une croix, pour accomplir l'œuvre que son Père lui avait mise entre les mains, c'est-à-dire, pour faire mourir le péché, pour délivrer les âmes de sa tyrannie, pour les sanctifier, pour naître, pour vivre et régner en elles, et pour y faire régner et glorifier son Père, cette œuvre ne s'accomplit qu'à mesure que toutes ces choses s'exécutent. C'est pourquoi, comme il a un désir incompréhensible que son ouvrage s'achève, il désire aussi infiniment détruire le péché, sauver les âmes, vivre et régner en elles, et y établir le règne de son Père. C'est à quoi il veille et travaille continuellement, tant par soi-même que par son corps mystique, qui est son Eglise. C'est à quoi il emploie incessamment, auprès de son Père, les prières et intercessions de toute l'Eglise triomphante, les soins et les vigilances de l'Eglise militante, l'usage des sacrements qu'il y a établis, toutes les fonctions ecclésiastiques qui s'y exercent, toutes les bonnes œuvres qui s'y font, toutes les veilles, jeûnes, et mortifications qui s'y pratiquent, et toutes les sueurs et travaux des ouvriers évangéliques qui coopèrent avec lui au salut des âmes ; à raison de quoi la divine parole les appelle les aides de Dieu, *Dei adjutores* ; les coopérateurs de la Vérité éternelle : *Cooperatores Veritatis*. De sorte que tous les anges, tous les saints du ciel, et tous les vrais chrétiens qui sont sur la terre coopèrent avec le Sauveur, chacun selon la mesure de sa grâce et l'usage qu'il en a fait à la consommation de son œuvre ; de sorte que chacun peut dire, à sa manière, avec S. Paul, qu'il accomplit ce qui manque à la Passion et aux autres mystères du Rédempteur, parce qu'il y manque que le fruit et les effets en soient appliqués aux âmes.

Mais le saint Cœur de la très digne Mère de Jésus coopère lui seul plus efficacement et plus avantageusement à la per-

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. GRANGER.

fection de son ouvrage que tous les saints ensemble du ciel et de la terre ; il y a coopéré, sur la terre, de cinq manières remarquables, comme nous venons de le voir; il y coopère aussi, dans le ciel, de cinq manières principales.

Premièrement, en ce que la haine inconcevable qu'il a contre le péché, la charité indicible qu'il a pour toutes les âmes, et l'amour très ardent dont il est embrasé à l'égard du Père éternel et de son fils Jésus, animent et poussent cette divine Mère à prier, sans cesse, pour le renversement de la tyrannie de l'enfer, pour la délivrance des âmes qu'il tient captives, et pour l'établissement du règne de Dieu en elles.

Secondement, par le saint usage que cette même charité, dont son Cœur est rempli pour les âmes, lui fait faire, en leur faveur, usage de plus grands pouvoirs et privilèges signalés que Dieu lui a donnés, pour les aider puissamment en l'affaire de leur salut, de plusieurs manières extraordinaires que nous ne connaîtrons que dans le ciel.

En troisième lieu, par l'oblation perpétuelle qu'elle fait de tout son Cœur au Père éternel, avec son Fils Jésus, des souffrances, de la mort, de tous les états et mystères de ce même Fils, comme d'une chose sienne, ce Fils bien-aimé étant tout à elle, et elle n'étant qu'un avec lui, d'esprit, de cœur, de volonté, d'une manière beaucoup plus parfaite qu'elle n'était, lorsqu'ils vivaient ensemble sur la terre.

En quatrième lieu, par l'emploi qu'elle fait, avec un amour incroyable, du pouvoir spécial qu'elle a de former, de faire naître, et de faire vivre son Fils Jésus dans le cœur des fidèles ; formation, naissance et vie qui sont le fruit principal de sa Passion et de sa mort, l'accomplissement de ses desseins et la consommation de son œuvre. O sainte Mère de Dieu ! qu'il est bien vrai que le Tout-Puissant a fait précédemment et fait encore tous les jours des choses grandes en vous et par vous, et qu'il vous a donné des pouvoirs et privilèges si grands et si relevés qu'il n'y a point d'esprit capable de les concevoir, ni de langue qui les puisse exprimer. *Quis loquetur potentias Mariæ, auditas faciet omnes laudes ejus?* Qui pourra dire les puissances merveilleuses de l'admirable Marie ? Qui aura la voix assez éloquente et assez forte pour publier et pour faire entendre par tout l'univers les louanges dont elle est digne ?

Venons à la cinquième manière par laquelle son charitable Cœur coopère avec son Fils Jésus à la consommation de son œuvre. C'est en distribuant aux hommes, avec une très grande charité, les fruits de la vie, de la Passion et de la mort de son Fils, c'est-à-dire les grâces et bénédictions qu'il leur a méritées durant le cours de sa vie mortelle et passible, et dont son Cœur maternel est comme le dépositaire et le gardien. Car,

comme elle a conservé dans ce grand Cœur tous les mystères que son Fils a opérés ici-bas pour notre rédemption, *Maria autem conservabat omnia verba hæc in corde suo,* de même cet adorable Rédempteur a déposé dans le Cœur de sa très chère Mère toutes les richesses qu'il a acquises, et tous les biens éternels qu'il a amassés, durant les trente-trois ans de sa demeure en ce monde. *Salvator in ejus sinum omnes thesauros suos, absque mensura transfudit,* dit S. Bernard ; « le Sauveur a versé à pleines mains, sans mesure et sans bornes, tous ses trésors dans son sein ; » il a voulu qu'elle soit la trésorière de ses dons et de ses grâces, et a résolu de n'en donner aucune, à qui que ce fût, que par son entremise et par ses mains. C'est encore S. Bernard qui nous annonce cette vérité : *Nihil nos Deus habere voluit,* dit-il, *quod per Mariæ manus non transiret.* Oui, Mère de grâces, vous êtes la trésorière de la très sainte Trinité ; vous conservez en votre sein et en votre Cœur tous les trésors de Dieu pour les distribuer aux pauvres, c'est-à-dire aux pécheurs : ce que vous faites avec une liberté digne de votre magnificence royale, suivant l'ordre royal, suivant l'ordre de la divine providence, et la conduite de la très sainte volonté de Dieu, qui règne en vous si parfaitement que vous êtes toute transformée en elle, voulant tout ce qu'elle veut, et ne voulant que ce qu'elle veut, au temps et à la manière qu'elle le veut. De sorte que, à proprement parler, c'est la divine volonté qui garde en vous tous les trésors de Dieu, et c'est elle qui en fait la distribution à qui il lui plaît, et de la manière qu'il lui plaît, conformément aux dispositions de nos âmes.

Toutes ces choses nous font voir clairement que, comme le très aimable Cœur de la Mère du Sauveur a coopéré avec lui, de plusieurs façons, au commencement et au progrès de l'œuvre de notre salut, il coopère aussi de diverses manières à son accomplissement. C'est pourquoi ce que S. Jean Damascène dit de l'auguste sein de la Reine des vierges, on le peut dire encore, à meilleur titre, de son Cœur virginal, l'appelant *omnium bonorum initium, medium et finis,* « le commencement, le milieu et la fin de toutes sortes de biens ».

De là vient que S. Augustin, S. Jérôme, S. Jean Damascène, S. Ephrem, S. Germain, patriarche de Constantinople, S. Bernard, avec plusieurs autres SS. Pères et signalés Docteurs, l'appellent l'aide et la coopératrice avec son Fils, de notre rédemption, la source de notre salut, l'espérance des pécheurs, la médiatrice de notre réconciliation et de notre paix avec Dieu, la rédemption des captifs, la joie et le salut du monde ; ils assurent que c'est en elle, d'elle et par elle, que Dieu a refait et réparé toutes choses, que personne n'est

sauvé que par elle, et que Dieu ne fait aucune grâce à personne que par elle.

Après cela, ne vous étonnez pas si la sainte Eglise fait retentir par tout l'univers ces paroles, qu'elle dit à Dieu dans une oraison qu'elle lui adresse après la naissance du Sauveur : *Deus qui salutis æternæ, beatæ Mariæ virginitate fecunda, humano generi præmia præstitisti*, « O Dieu qui, par la féconde virginité de la bienheureuse Marie, avez donné au genre humain les gloires et les félicités du salut éternel ! »

Ne vous étonnez pas non plus de ce que j'attribue principalement au très aimable Cœur de cette Mère admirable sa coopération au commencement, au progrès, et à la consommation de l'œuvre très importante de notre salut éternel, parce qu'il a fait toutes les choses susdites avec tant d'amour envers Dieu et tant de charité envers nous, qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais semblablement dans nul des cœurs humains ou angéliques.

O Cœur incomparable de notre divine Mère ! quel esprit pourrait concevoir les obligations inénarrables que nous avons à votre très ardente charité ? Quelle langue saurait vous en remercier dignement ? Quel cœur serait capable de vous aimer et honorer à l'égal de nos obligations ? C'est ce qui ne peut se faire parfaitement que par l'esprit, par la langue et par le Cœur d'un Dieu. Que l'esprit donc, que la langue et que le Cœur du Père, du Fils et du Saint-Esprit vous louent, vous bénissent et vous aiment, autant que vous le méritez ; qu'ils vous fassent louer, bénir, honorer, et aimer continuellement et éternellement, par toutes les créatures de l'univers. (*Cœur Admirable de la Mère de Dieu*, par le P. Eudes II, IV.)

ONZIÈME INSTRUCTION [1]

LE CŒUR DE MARIE, IMAGE DE LA MISÉRICORDE DE DIEU

La divine miséricorde est une perfection qui regarde les misères de la créature pour la soulager et même pour l'en délivrer, lorsqu'il est convenable, selon les ordres de la divine Providence qui fait toutes choses avec nombre, poids et mesure.

Cette adorable miséricorde s'étend, aussi bien que la bonté, sur toutes les œuvres de Dieu : *Miserationes ejus super omnia opera ejus* ; sur les œuvres de la nature, sur les œuvres de la grâce, et sur les œuvres de la gloire.

Sur les œuvres de la nature, en ce qu'elle a tiré du néant toutes les choses qui sont contenues dans l'ordre de la na-

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. Granger.

ture, qui étaient de toute éternité dans le néant, lequel est un abîme d'une infinité d'imperfections, et la source d'une immensité de misères.

Sur les œuvres de la grâce, en ce que l'homme étant tombé dans le péché, qui est un abîme de maux infiniment plus épouvantable que le précédent, la divine miséricorde non seulement l'en a retiré, mais l'a rétabli dans un état de grâce si noble et si divin que, de membre de Satan qu'il était devenu par son crime, elle l'a fait membre de Jésus-Christ; d'enfant du diable, enfant de Dieu et, par conséquent, héritier de Dieu et cohéritier du Fils unique de Dieu.

Sur les œuvres de la gloire, parce que, non contente d'avoir élevé l'homme dans l'état surnaturel et très sublime de la grâce chrétienne par laquelle il est rendu participant de la nature divine, elle a voulu encore le tirer des bassesses, misères, imperfections et périls dont il est environné pendant qu'il demeure sur la terre, et l'élever jusqu'au ciel, jusqu'au trône de Dieu, jusqu'à la participation de sa gloire immortelle, et jusqu'à la jouissance de sa félicité éternelle et de tous les biens qu'il possède. Ainsi toutes les choses qui sont dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la gloire, sont autant d'effets de la miséricorde; de sorte que l'on peut dire avec vérité que, non seulement la terre est pleine de la miséricorde du Seigneur, *misericordia Domini plena est terra*, mais que le ciel, la terre et tout l'univers en sont remplis, et que même elle se trouve dans l'enfer, puisque les damnés, selon S. Thomas et les autres théologiens, ne sont pas punis autant qu'ils l'ont mérité ; ce qui est un effet de la divine miséricorde qui s'étend sur toutes les œuvres de Dieu.

Entre ses effets, il y en a trois principaux, qui en comprennent une infinité d'autres : le premier est l'Homme-Dieu, le second, le corps mystique de l'Homme-Dieu, qui est la très sainte Eglise ; le troisième, la divine Mère de cet Homme-Dieu, qui est la très sainte Vierge.

Ce sont trois chefs-d'œuvre admirables de la divine miséricorde. En effet, pour nous délivrer du plus profond abîme de misère et de malédiction qui se puisse imaginer, dans lequel nous nous étions malheureusement précipités, et pour nous élever au plus haut degré de bonheur et de grandeur qui se puisse penser, elle a voulu que le Fils de Dieu se fît homme comme nous, mortel et passible comme nous ; qu'il vînt sur la terre, qu'il demeurât et conversât avec nous ; qu'il nous enseignât lui-même de sa propre bouche une doctrine toute céleste et divine ; qu'il nous donnât une loi très sainte et très excellente ; qu'il nous apprît, par son exemple, de quelle façon nous le devons suivre ; qu'il fît des choses grandes, et

souffrît des choses étranges pour notre amour, pendant qu'il était en ce monde ; qu'il mourût sur une croix ; qu'il fût mis dans un sépulcre ; qu'il ressuscitât le troisième jour ; qu'il demeurât ensuite quarante jours en la terre ; qu'il y établît et formât une Eglise ; que dans cette Eglise il instituât un sacerdoce merveilleux, un sacrifice admirable et plusieurs divins sacrements ; qu'étant ensuite monté au ciel il envoyât son Saint-Esprit pour être toujours avec son Eglise, pour la gouverner et la régir.

Toutes ces choses, c'est-à-dire tous les états et mystères de la vie de l'Homme-Dieu, toutes les pensées qu'il a eues pour notre salut, toutes les paroles qu'il a dites à cette fin, toutes les actions qu'il a faites, toutes les souffrances qu'il a endurées, toutes les gouttes de sang qu'il a répandues, tous les sacrifices qu'il a offerts et qu'il offre encore tous les jours et à toute heure dans son Eglise, tous les sacrements qu'il a établis, tous les effets de lumière et de sanctification qui ont jamais été opérés, tant en l'ancienne Loi qu'en la nouvelle, par la vertu de ces mystères, de ces sacrifices et de ces sacrements, et toutes les autres grâces qu'il a communiquées aux hommes par mille autres moyens ; toutes ces choses, dis-je, sont autant d'effets de la divine miséricorde.

Outre cela, elle a voulu que non seulement Dieu se fît homme pour faire les hommes dieux, mais que le Fils unique de Dieu fût Fils de l'homme pour nous faire enfants de Dieu. Elle a voulu qu'il vînt au monde par voie de naissance, et qu'il naquît de la race d'Adam et d'une fille d'Adam, afin que nous eussions et un Homme-Dieu pour Frère, et une Mère de Dieu pour Mère ; que, n'ayant qu'un même Père avec le Fils de Dieu, nous n'eussions qu'une même Mère avec lui, et qu'ainsi nous fussions ses frères de Père et de Mère ; qu'enfin comme il est notre médiateur entre son Père et nous, cette divine Mère fût aussi notre médiatrice entre lui et nous.

Et afin de rendre cette Mère admirable capable d'exercer plus puissamment et plus avantageusement pour nous l'office de Mère et de médiatrice, de nous protéger, favoriser et assister plus efficacement en tous nos besoins, la divine miséricorde l'a rendue premièrement très sainte et très agréable à Dieu, ainsi que nous l'avons vu plus haut ; secondement, elle lui a donné une puissance absolue sur tout ce qui est au ciel et sur la terre ; et en troisième lieu, elle lui a donné un cœur, le plus bénin, le plus doux et le plus pieux qui fût et qui sera jamais, auquel elle a communiqué très abondamment ses très miséricordieuses inclinations, et dans lequel elle a établi son trône et son règne, plus glorieusement que dans tous les cœurs des simples créatures.

La divine miséricorde règne si parfaitement dans le Cœur de Marie, Mère du Sauveur, qu'elle lui fait porter le nom de Reine et de Mère de miséricorde. Cette très précieuse Marie a tellement gagné le Cœur de la divine miséricorde qu'elle lui a donné les clefs de tous ses trésors, et l'en a rendue maîtresse absolument. Ecoutons S. Bernard sur ce point : *Vocatur Regina misericordiæ, quod divinæ pietatis abyssum, cui vult, quando vult, quomodo vult, creditur aperire.* « Elle s'appelle la Reine de miséricorde, parce qu'elle ouvre les abîmes et les trésors de la divine miséricorde à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut ».

La divine miséricorde règne si pleinement dans son Cœur et le remplit d'une si grande compassion à l'égard des pécheurs et de tous les misérables, que S. Augustin lui parle de cette façon : *Tu es spes unica peccatorum*, « Vous êtes l'unique espérance des pécheurs », c'est-à-dire, après Dieu. — *Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ,* « Mes chers enfants, dit S. Bernard, c'est par cette échelle que les pécheurs montent au ciel, c'est ma très grande confiance, c'est tout le sujet de mon espérance ». — *O optima,* dit un autre très ancien Père qui vivait il y a plus de sept cents ans, *respice servos tuos, respice in te enim omnes spem nostram collocavimus et in te vivimus et gloriamur et sumus.* « O très bonne et très miséricordieuse Vierge, jetez les yeux de votre bénignité sur vos pauvres serviteurs ! vous, en qui nous avons mis, après Dieu, toute notre espérance, vous qui êtes, après Dieu, notre vie, notre gloire, et en quelque sorte notre être et notre subsistance ». N'est-ce pas aussi en cette qualité que la sainte Eglise animée et inspirée du Saint-Esprit, nous oblige de le saluer et honorer : *Salve Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo, et spes nostra salve,* « Nous vous saluons, ô Reine de l'univers ! nous vous saluons, ô Mère de miséricorde, vous qui êtes notre vie, notre douceur et notre espérance ». Et le même Saint-Esprit ne la fait-il pas parler de cette sorte dans les offices de l'Eglise : *In me omnis spes vitæ et virtutis,* c'est à moi, après Dieu, que ceux qui veulent vivre de la vraie vie et posséder la véritable vertu et sainteté, doivent mettre toute leur espérance pour y parvenir. S. Jean Damascène nous annonce qu'elle est l'unique soulagement de tous les affligés, et la souveraine consolatrice de tous les cœurs angoissés : *Unicum molestiarum levamen, omnium cordis dolorum medicamentum.* S. Chrysostome nous déclare que c'est une mer fort spacieuse de miséricorde : *Mare spatiosum misericordiarum.*

Voulez-vous voir encore de quelle façon la divine miséricorde vit et règne dans le Cœur de la Mère de miséricorde ?

Ecoutez S. Bonaventure : « Grande a été, dit-il, la miséricorde de Marie envers les misérables, pendant qu'elle vivait en exil ; mais bien plus grande encore est la miséricorde de Marie envers les misérables, maintenant qu'elle règne heureusement dans le ciel. Elle fait paraître cette plus grande miséricorde envers les hommes par des bienfaits innombrables ; car elle connaît plus clairement les misères innombrables qui affligent les hommes. Elle ne recherche point les mérites passés, mais, par une pure charité, elle exauce les prières de chacun, et ouvre à tous le sein de sa clémence ; elle soulage les besoins et nécessités de tous, avec une affection et une tendresse de cœur incomparables. »

Ce Cœur très bénin est si rempli de miséricorde qu'elle déborde de toutes parts et se répand dans le ciel, sur la terre et même dans l'enfer. Voulez-vous que S. Bernard vous atteste cette vérité ? Oyez ses paroles : *Quis misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem, latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque ad novissimum diem invocantibus eam subvenit universis. Latitudo ejus replet orbem terrarum ; sublimitas ejus supernæ civitatis invenit restaurationem ; et profundum ejus, sedentibus in tenebris et in umbra mortis obtinui remissionem,* « Qui est-ce qui peut comprendre, ô Vierge bénie ! la longueur, la largeur, la hauteur, et la profondeur de votre miséricorde ? sa longueur s'étend jusqu'au dernier jour de la vie de tous ceux qui l'invoquent ; sa largeur remplit toute la terre ; sa hauteur s'élève jusqu'au ciel, pour y réparer les ruines de la céleste Jérusalem, et sa profondeur a pénétré jusqu'aux enfers pour obtenir la délivrance de ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. »

Ce Cœur virginal de la Mère de grâce est si rempli de miséricorde, qu'elle l'exerce non seulement à l'égard des pécheurs qui ont le désir de se convertir, mais même envers ceux qui ne songent point à leur salut, obtenant de son Fils qu'il leur donne de saintes inspirations, qu'il excite dans leurs cœurs des mouvements de la crainte de Dieu et de la terreur de ses jugements ; qu'il les châtie de diverses manières ; qu'il suscite des personnes d'une vie sainte et exemplaire au milieu d'eux, pour les attirer à lui par la force de leur exemple ; qu'il leur envoie des prédicateurs ; qu'il emploie plusieurs autres moyens pour les convertir, ou du moins, s'ils ne veulent pas changer de vie, pour empêcher qu'ils ne multiplient leurs péchés, afin que leur damnation soit moins rigoureuse. Cette Mère de bonté a un Cœur si plein de miséricorde, qu'elle déclara un jour à sainte Brigitte, comme il est rapporté dans ses livres, que, lorsque les pécheurs sont arrivés à un tel point d'aveuglement et d'endurcissement, que, voulant demeurer

jusqu'à la fin dans leurs crimes, ils méritent d'être livrés et abandonnés, selon l'âme et selon le corps, à la puissance et à la rage de l'esprit malin, et qu'en effet, comme ministre de la divine justice, il a droit de leur faire souffrir dès cette vie de très grands supplices en leurs corps, et même de les faire mourir dans des tourments très atroces, il désire néanmoins que leur vie dure fort longtemps, afin que, ajoutant toujours péché sur péché, ils accroissent sans cesse les peines qu'ils auront à souffrir éternellement, s'ils ne sortent de ce misérable état avant la mort; mais que, par un excès de miséricorde envers ces misérables endurcis, cette très bonne Vierge empêche que le démon n'exerce sa fureur dès ce monde sur leurs corps, comme il fera un jour dans l'enfer et qu'elle abrège leur vie, afin de mettre fin à leurs péchés et de diminuer, par ce moyen, les supplices effroyables qui leur sont préparés dans les enfers. O bonté admirable! ô bénignité sans égale ! ô miséricorde ineffable !

Ce qui est plus encore, c'est que le Cœur de Marie est si plein de miséricorde qu'il arrive souvent qu'en vertu des privilèges extraordinaires que Dieu lui a donnés et qui ne sont propres qu'à elle, et par son incomparable bénignité, elle affranchit de la perdition éternelle des hommes qui, selon le cours ordinaire de la divine justice, devraient être plongés dans les abîmes. Ce sont les paroles de cet excellent et ancien auteur qui, nous ayant caché son nom, ne nous a pu cacher sa doctrine et sa sainteté: *Sæpe quos justitia Filii potest damnare, Matris misericordia liberat.*

En voici d'autres, pleines de consolations pour tous les affligés; ce sont celles d'un saint religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, le bienheureux Henri Suso, qui parle de cette manière : « Quand nous sommes, dit-il, en quelque pressante nécessité, affliction, angoisse ou autre peine, et que nous ne voyons aucun moyen de nous en dégager, alors il nous reste une consolation, qui est de pouvoir lever les yeux vers la très sainte Vierge et implorer le secours de sa miséricorde. »

C'est pourquoi S. Germain, patriarche de Constantinople, lui adresse ces belles paroles : « O très pure, très bonne et très miséricordieuse Dame, l'appui et le soulagement des fidèles, la très puissante consolation des affligés, le très assuré refuge des pécheurs, ne nous délaissez pas, mais tenez-nous toujours sous votre protection ; car, si vous nous abandonnez, à qui aurons-nous recours ? que deviendrons-nous sans vous, ô très sainte Mère de Dieu, qui êtes l'esprit et la vie des chrétiens, *Spiritus et vita christianorum* ? En effet, de même que la respiration est un signe infaillible de la vie de nos

corps, ainsi lorsque votre saint nom est souvent en notre bouche et que nous prenons un singulier contentement à parler de vous en tout temps, en tous lieux et de toutes manières, c'est-à-dire, tantôt en nous entretenant de vos vertus et de vos mérites, tantôt en prêchant et publiant vos excellences, tantôt en chantant ou récitant vos saintes louanges, non seulement c'est une marque certaine que nos âmes vivent de la vie de la grâce, que nos cœurs possèdent la vraie joie et que nous avons le bonheur d'être en votre protection, mais aussi cette dévotion spéciale envers vous, ô très sainte Vierge, nous procure et nous donne tous ces avantages.

C'est ainsi que la divine miséricorde communique ses très douces inspirations au saint Cœur de la bienheureuse Vierge. Si vous désirez, mon très cher frère, ressentir les effets de la miséricorde sans pareille qui règne dans ce Cœur très bénin, reconnaissez d'abord que vous êtes un abîme de misères, que vous avez un besoin infini du secours de cette Mère de miséricorde, et que vous en êtes infiniment indigne ; ensuite, invoquez-la avec une très grande confiance en toutes vos nécessités. (*Cœur admirable de la Mère de Dieu,* par le P. Eudes. v, i.)

DOUZIÈME INSTRUCTION [1]

LE CŒUR DE MARIE REFUGE DES PÉCHEURS

La mansuétude, la patience et la clémence de Dieu sont trois divines perfections, qui sont jointes avec la miséricorde, voire qui ne sont qu'une même perfection avec elle, mais qui diffèrent néanmoins en leurs effets. La troisième regarde la misère de la créature en général pour la soulager et pour l'en délivrer. Or, la première, la plus grande de toutes les misères, et la source de toutes les autres, c'est le péché.

La patience divine retient la justice et l'empêche de frapper les pécheurs. Elle les attend, elle les recherche, elle les invite à se réconcilier avec Dieu.

La divine clémence remet le péché et la peine due au péché avec une libéralité sans bornes.

La mansuétude traite le pécheur avec une suavité exquise.

Ces trois divines perfections vivent et règnent dans le saint Cœur de la Mère de miséricorde, auquel elles communiquent très excellemment leurs divines inclinations : car, après le Cœur de Dieu il n'a jamais été et il ne sera jamais un cœur si rempli de mansuétude, de patience et de clémence que le Cœur de la divine Marie.

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie,* par le P. Granger.

Pendant qu'elle était en la terre, elle voyait que toute la terre était couverte d'idoles et d'idolâtres, et que tous les hommes généralement, à la réserve d'un très petit nombre, étaient armés contre Dieu pour l'arracher de son trône, s'il eût été possible ; pour le mettre sous leurs pieds, pour l'anéantir entièrement et pour mettre son ennemi à sa place et lui rendre les adorations et les honneurs qui n'appartiennent qu'à la divinité ; et comme cette très sainte Vierge aimait Dieu d'un amour presque infini, elle ressentait aussi presque infiniment toutes les offenses qui se commettaient contre sa divine Majesté.

Mais qui pourrait penser avec quelle douleur elle ressentait les injures atroces qu'elle voyait faire à son Fils bien-aimé par les perfides Juifs? Elle savait qu'il est le Fils de Dieu, qu'il est Dieu comme son Père, et qu'il est digne des mêmes honneurs et adorations que son Père ; et elle le voyait traiter comme le dernier de tous les hommes et avec toutes les ignominies et cruautés imaginables.

Elle connaissait les bontés incompréhensibles qu'il avait pour les Juifs et les grâces innombrables qu'il leur avait faites et faisait continuellement, et elle voyait qu'ils étaient tous remplis d'envie, de haine et de fureur contre lui, et qu'ils le traitaient comme leur plus grand ennemi.

Elle savait qu'il était l'innocence et la sainteté même, et elle le voyait persécuter et supplicier comme s'il avait été le plus grand de tous les scélérats. Elle le voyait lié et garrotté comme un larron, traîné par les rues de Jérusalem comme un criminel, frappé, soufflété, meurtri, moqué, bafoué, revêtu d'une robe blanche comme un insensé, abandonné à la raillerie, aux opprobres et aux outrages d'une armée de soldats insolents, préféré à un Barrabas, flagellé et déchiré à coups de fouets depuis les pieds jusqu'à la tête, couronné d'épines, exposé à la vue d'une multitude enragée, qui criait contre lui : *Tolle, tolle crucifige, crucifige,* condamné à une cruelle mort, à porter la très pesante croix, qui doit être l'instrument de son supplice, dépouillé ; mis à nu, attaché à cette croix avec de gros clous qui lui percent les pieds et les mains, sa bouche adorable abreuvée en sa soif de fiel et de vinaigre, ses oreilles sacrées remplies de malédictions et de blasphèmes, tous ses saints membres disloqués en sorte qu'on peut facilement compter ses os : *Dinumeraverunt omnia ossa mea ;* tout son corps déifié couvert de plaies et de sang et rempli de douleurs inconcevables, son âme bénie pleine d'angoisses et de tourments ; enfin elle le voit mourir de la mort la plus barbare et la plus honteuse de toutes les morts.

Cependant que fait cette très douce brebis voyant ainsi dé-

chirer, écorcher, égorger son très cher et très innocent agneau qu'elle aime d'un amour qui n'en a jamais eu de pareil? Crie-t-elle contre les meurtriers qui le massacrent ainsi impitoyablement? Se plaint-elle du tort et de l'injustice qu'on lui fait? Demande-t elle justice au Père éternel? Rien moins, elle demeure dans le silence, on n'entend pas une seule parole ni la moindre plainte sortir de sa bouche, on n'entend que ses soupirs, on ne voit que ses larmes; son Cœur très bénin ne se laisse point aller à aucun ressentiment, à aucun mouvement d'impatience, ni d'aigreur ni d'aversion, au regard de ceux qui lui font souffrir tant de supplices; au contraire, il demeure toujours si plein de mansuétude, de patience et de clémence, qu'à l'imitation de son Jésus, elle excuse ceux qui lui arrachent l'âme du corps avec tant de rage, disant de cœur pour eux au Père éternel les mêmes paroles qu'il lui dit de bouche et de cœur tout ensemble : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt,* et lui offrant pour leur salut le précieux sang qu'ils tirent de ses veines, les souffrances qu'ils lui font porter, la mort qu'ils lui font endurer; et étant disposée de se sacrifier aussi elle-même avec son Fils pour ces misérables, s'il en était besoin. O chrétien, qui as le bonheur d'être membre de Jésus-Christ et conséquemment de n'avoir qu'une même Mère avec lui, quelle confusion pour toi de te voir si dissemblable à une telle Mère? Elle a un cœur et un esprit qui n'est que miel et que douceur : *Spiritus meus super mel dulcis*; et ton cœur est souvent plein de fiel et d'aigreur au regard de ton prochain. Elle n'est que patience et bénignité, et tu ne saurais rien souffrir de personne; à la moindre action qui te choque, à la moindre parole qui te pique, tu murmures, tu te plains, tu t'emportes, tu te laisses aller à des sentiments d'aversion, de haine et de vengeance. Ou cesse d'appeler cette douce Vierge ta Mère, et de lui dire : *Monstra te esse matrem*; ou prends une forte résolution de l'imiter en sa miséricorde, en sa mansuétude, en sa patience et en sa clémence, et de pratiquer ses divines paroles : *Estote invicem benigni, omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes homines,* « soyez bénins et miséricordieux les uns envers les autres, et témoignez toute la mansuétude possible à toutes sortes de personnes ».

Ce n'est pas tout. Depuis que la glorieuse Vierge est dans le ciel, elle voit bien plus clairement la multitude innombrable et l'énormité épouvantable de toutes les offenses qui se font contre Dieu sur la terre que lorsqu'elle y était. Elle voit que la terre, qui devrait être un paradis depuis que le Dieu du ciel l'a honorée de sa présence et de sa demeure durant tant d'années, est néanmoins un vrai enfer plein de péchés, plein de démons, plein d'antéchrists et d'ennemis de Dieu,

qui le blasphèment et le déshonorent incessamment, et beaucoup plus que les diables et les damnés qui sont dans l'enfer, parce que ceux-ci étant privés de liberté, ne commettent point de nouveaux péchés, et que ceux-là ajoutent sans cesse crime sur crime, impiété sur impiété, meurtre sur meurtre, abomination sur abomination : *Sanguis sanguinem tetigit.*

Elle voit que le Fils de Dieu et le sien est venu en ce monde pour sauver tous les hommes, qu'il lui en a tant coûté de travaux, d'ignominies, de larmes et de sang pour les délivrer de la servitude du diable et de l'enfer, et pour les réconcilier à son Père, et que néanmoins la plupart des hommes tournent le dos à Dieu, le renient et l'abandonnent pour prendre le parti de Satan et pour se précipiter misérablement dans les enfers. Elle voit une foule sans nombre de païens et d'infidèles qui s'efforcent d'exterminer de la terre la sainte Eglise que son Fils Jésus y a établie par l'effusion de son sang jusqu'à la dernière goutte, et de rendre son sacré nom méprisable, odieux et abominable à tout l'univers : *Posuerunt me abominationem sibi.* Elle voit que les perfides Juifs persévèrent toujours dans leur aveuglement et dans leur rage contre lui. Elle voit que les chrétiens, qui lui ont tant et tant d'obligations, le traitent encore plus indignement et plus cruellement que les Juifs n'ont jamais fait, car ceux-ci ne le connaissaient pas : *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent*, dit S. Paul, « S'ils avaient connu le Roi de gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié ». Mais ceux-là le connaissent pour leur Dieu et leur Rédempteur, et néanmoins ils le foulent aux pieds, ils profanent son sang, ils déshonorent son esprit, ils abusent de ses grâces, ils se moquent de ses mystères, ils anéantissent au regard d'eux tout le fruit de son Incarnation, de sa vie, de ses travaux de trente-quatre ans, de sa Passion et de sa mort. Cette divine Mère voit toutes ces indignités et tous ces crimes très clairement, et comme elle a un amour inconcevable pour Dieu et pour son Fils Jésus, quoiqu'elle soit incapable de douleur, elle les ressent néanmoins au delà de tout ce qui se peut imaginer, et comme elle est la Reine du ciel et de la terre, et que Dieu lui a donné tout pouvoir sur tout ce qui est en l'univers, elle ne manque pas de puissance, si elle en voulait user pour venger très justement tant d'injures atroces que les hommes font à leur Dieu et à leur Sauveur. Mais tant s'en faut qu'elle le fasse, qu'au contraire son Cœur très patient et très bénin la sollicite continuellement de s'opposer par la force de ses mérites et intercessions à la juste fureur de la divine vengeance, d'arrêter le torrent de l'ire de Dieu qui vient fondre sur ces têtes criminelles pour les perdre sans ressource, et d'obtenir de sa divine Majesté qu'il les

punisse, non pas comme ses ennemis, mais comme ses enfants, non pas en juge sévère, mais en père miséricordieux, non pas pour les exterminer, mais pour les corriger et convertir.

Il est vrai que cette très précieuse Vierge n'a pas les mêmes sentiments et ne se comporte pas d'une même sorte au regard de tous les pécheurs; elle discerne ceux qui sont en enfer, les regardant comme ennemis de Dieu irréconciliables, d'avec ceux qui sont sur la terre, les considérant comme des personnes qui peuvent encore être réconciliées avec sa divine Majesté. De là vient qu'au regard des misérables damnés son Cœur est rempli d'une très grande et très juste indignation ; car étant unie très parfaitement avec Dieu, elle est revêtue et animée de toutes ses adorables inclinations ; de sorte qu'elle aime ce que Dieu aime, elle hait ce qu'il hait, elle approuve ce qu'il approuve, elle condamne ce qu'il condamne ; c'est pourquoi comme tous les damnés seront à jamais l'objet de l'ire de Dieu : *Vocabuntur populus cui iratus est Dominus usque in æternum*, aussi ils seront éternellement l'objet du courroux de la Mère de Dieu ; et comme elle seule a plus d'amour et de charité pour Dieu et pour tous les amis de Dieu que tous les anges et tous les saints ensemble, aussi elle seule a plus de haine et de colère contre ses ennemis irréconciliables que tous les habitants du ciel. Mais au regard des pécheurs qui sont encore en la terre, qui est un lieu de miséricorde, là où cette Mère de bonté a établi le trône et l'empire de sa miséricorde et de sa clémence, son Cœur est si rempli de douceur et de bénignité, que le vénérable et saint abbé Blosius nous déclare que « le monde n'a point de pécheur si exécrable auquel cette très pieuse Vierge ne soit disposée d'étendre les bras de sa clémence et d'ouvrir son Cœur plein de miséricorde, pourvu qu'il implore son assistance, et qu'elle ne puisse et ne veuille réconcilier avec son Fils. » Il dit encore que « pendant que le temps de la grâce dure, cette Mère de miséricorde ne saurait détourner ses yeux des misérables pécheurs qui l'invoquent avec le désir de se convertir, et qu'avec un Cœur de mère et de sœur, elle offre à Dieu des prières continuelles pour eux et prend un soin particulier de leur salut, et qu'enfin il est impossible que celui-là périsse pour jamais qui honorera et invoquera cette Mère de grâce avec dévotion et persévérance. »

O très douce et très pieuse Vierge ! regardez des yeux de votre bénignité tant de misères et tant de misérables, dont toute la terre est remplie ; tant de pauvres, tant de veuves, tant d'orphelins, tant de malades en toutes manières, tant de captifs et de prisonniers, tant d'hommes qui sont traversés et persécutés par la malice des hommes, tant d'indéfendus qui

sont opprimés par la violence de ceux qui sont au-dessus d'eux, tant de voyageurs et de pèlerins qui sont au milieu des périls, sur la mer et sur la terre, tant d'ouvriers évangéliques qui sont exposés à mille dangers pour sauver les âmes qui se perdent, tant d'esprits affligés, tant de cœurs angoissés, tant d'âmes travaillées de diverses tentations, tant d'âmes qui souffrent les tourments épouvantables du purgatoire, mais surtout tant d'âmes qui sont dans l'état du péché et de la perdition, qui est la plus effroyable de toutes les tribulations, tant d'infidèles, tant de Juifs, tant d'hérétiques, tant de schismatiques, tant de faux catholiques qui gémissent sous la tyrannie et l'esclavage de l'enfer ; enfin regardez, ô Vierge très bénigne ! un nombre presque infini de misérables qui sont dans l'univers, dont les misères innombrables sont autant de voix par lesquelles ils vous crient : « O Mère de miséricorde, consolatrice des affligés, refuge des pécheurs ! ouvrez les yeux de votre clémence pour voir nos désolations ; ouvrez les oreilles de votre bonté pour entendre nos supplications : *Ad te clamamus, exules filii Evæ, ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrimarum valle* : Ce sont les malheureux enfants d'Eve, bannis de la maison de leur Père céleste, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes, qui ont recours à votre incomparable bénignité. Ecoutez nos soupirs et nos cris, voyez nos pleurs et nos larmes. *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte, et Jesum, benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende* ; montrez, ô notre très bonne et très puissante Avocate ! que vous êtes vraiment Mère de miséricorde, tournez vers nous les yeux miséricordieux de votre maternelle piété, et faites, s'il vous plaît, que nous ne soyons pas misérables en ce monde et en l'autre ; mais qu'après ce déplorable exil, nous ayons le bonheur de voir la face de notre très adorable Père, qui est Jésus, le béni fruit de votre sein virginal. *O clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !* O très miséricordieuse Marie ! faites-nous sentir les effets de votre clémence. O très précieuse Marie ! ayez pitié de nous. O très douce Marie ! faites-nous goûter les douceurs ineffables de votre Cœur très aimable. » (*Cœur admirable de la mère de Dieu*, par le P. Eudes, v, 2.)

TREIZIÈME INSTRUCTION [1]

LA PUISSANCE DU CŒUR DE MARIE

Un des principaux noms et des plus ordinaires que Dieu prend

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. Granger.

dans ses Ecritures, c'est celui de fort et de puissant : *Ego sum Deus fortissimus*, dit-il lui-même ; « Je suis le Dieu très fort. » *Ego Deus omnipotens*, « Je suis le Dieu tout-puissant ». Si vous me demandez en quoi diffèrent ces deux choses, je vous répondrai qu'en Dieu la puissance et la force ne sont qu'une même perfection, mais qu'il y a néanmoins quelque différence entre leurs effets ; car le propre de la toute-puissance est d'opérer des choses grandes et admirables, et le propre de la force est de les opérer facilement, sans aucune peine ni travail.

Les effets de la toute-puissance de Dieu sont de créer des mondes, de les conserver, de les gouverner, de les créer de rien, et en un moment, et avec un *fiat*, et même avec un seul acte de volonté, et d'en pouvoir créer une infinité, et de les pouvoir tous réduire au néant en un seul instant.

Les effets de la force sont de faire toutes ces œuvres avec une vertu infatigable, et de travailler continuellement à produire, à conserver, à gouverner une immensité et une infinité de choses sans se lasser aucunement et sans rien perdre du tout du plus parfait repos qui se puisse imaginer.

Les effets de cette même toute-puissance, regardée dans l'Homme-Dieu, sont le mystère ineffable de son Incarnation, celui de sa naissance, tous les autres mystères et tous les miracles qu'il a opérés en la terre, l'institution du très saint Sacrement, sa Résurrection, son Ascension, l'établissement de l'Eglise, et tous les prodiges qu'il y a faits par ses saints.

Les effets de la force, ce sont toutes les actions qu'il a faites pour notre salut, durant le cours de sa vie sur la terre, avec une vertu et une vigueur infatigables, selon ces divines paroles : *Exsultavit ut gigas*, et selon la version de S. Jérôme, *ut fortis ad currendam viam*, « Il a fait sa carrière avec un cœur et une force de géant ». Ce sont aussi toutes les souffrances presque infinies qu'il a portées avec une constance admirable. Ce sont enfin toutes les victoires qu'il a remportées sur le péché, sur le monde, sur l'enfer et sur tous ses ennemis et les nôtres. Voilà ce que c'est que la puissance et la force divines, et la différence qu'il y a entre les effets de ces deux adorables perfections. Voyons maintenant ce qu'elles font dans le Cœur très auguste de notre Reine. Je vois qu'elles y impriment leur image d'une manière très parfaite : car quelle puissance n'a point le Cœur de la Mère du Tout-Puissant sur le Cœur de Celui qui a voulu s'assujétir à elle comme à sa Mère : *Et erat subditus illis*, et lui donner une autorité et puissance maternelles sur lui, qui ne sera jamais séparé de sa divine maternité ; parce que, comme le Fils de Marie ne quittera jamais ce qu'il a pris de sa Mère très aimée dans ses bé-

nies entrailles, aussi il ne lui ôtera jamais ce qu'il lui a une fois donné. Si tout est possible au cœur fidèle qui croit en Jésus-Christ, selon sa sainte parole : *Omnia possibilia sunt credenti* : qu'y aura-t-il d'impossible au Cœur maternel de celle qui l'a engendré, qui l'a porté neuf mois dans son sein sacré, qui l'a enfanté, qui l'a allaité de ses mamelles, qui l'a nourri et élevé, et qui l'a accompagné en tous ses travaux et souffrances, et qui l'a plus aimé que tous les cœurs du ciel et de la terre? *Si omnia possibilia sunt credenti, quanto magis diligenti*, dit Gerson. *Quanto magis gignenti*, dit S. Bernardin.

Si l'apôtre S. Paul nous déclare qu'il peut tout en Celui qui le fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat*, que ne peut pas le Cœur de la Reine des Apôtres, qui porte et portera éternellement en soi Celui que les divines Ecritures appellent la vertu de Dieu : *Christum Dei virtutem*, et qui, par conséquent, est rempli et animé de la vertu et de la puissance du Très-Haut? Ne peut-on pas dire véritablement que ce cœur virginal est tout-puissant en Celui qui, étant comme son âme et son esprit, est aussi sa puissance et sa force?

C'est le cœur de cette femme forte, dont parle Salomon, qui a toujours été animé d'une vertu mâle et vigoureuse, laquelle lui a fait faire toutes ses actions avec une souveraine perfection et sans aucune défectuosité. C'est le cœur de cette femme forte qui a porté les plus pressantes angoisses et les plus cuisantes douleurs qui se puissent imaginer avec une constance merveilleuse et une fermeté inébranlable.

C'est le cœur de cette femme forte qui a coupé la tête du cruel Holopherne, c'est-à-dire du péché, qui a brisé celle du dragon infernal, et qui est formidable à toutes les puissances de l'enfer comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*, parce qu'elle a combattu généreusement et vaincu glorieusement tous les ennemis de Dieu.

Mais ce qui est bien davantage, c'est qu'elle a même vaincu le Tout-Puissant, s'il faut ainsi dire. J'entends un ange, lequel, parlant au patriarche Jacob, lui dit : « Vous ne vous appellerez plus Jacob seulement, mais vous vous appellerez Israël » ; c'est-à-dire, selon l'interprétation de S. Jérôme et des Septante, *Dominans Deo*, ou *prævalens Deo*, celui qui surmonte Dieu. Ce qui est conforme aussi à l'explication de l'ange ; car après avoir dit : « Vous aurez nom Israël », il ajoute : *Quoniam si contra Deum fortis fuisti, quanto magis contra homines prævalebis*? « D'autant que si vous avez été fort contre Dieu, et que vous l'avez surmonté, combien davantage vaincrez-vous les hommes? » Cependant Jacob n'avait surmonté qu'un ange, et parce que néanmoins cet ange représentait Dieu, il lui dit qu'il a vaincu Dieu.

Mais la sainte Fille de Jacob et la digne Mère de Jésus a surmonté Dieu même en quelque manière ; car combien de fois, par la vertu de ses prières et de ses mérites, et par la force de son amour, a-t-elle vaincu la colère de Dieu et arrêté les torrents de ses indignations, qui auraient inondé et perdu tout le monde à raison de ses innombrables forfaits ? Combien de fois a-t-elle désarmé la divine vengeance de ses foudres, qu'elle était prête de lancer sur les têtes criminelles ? Combien de fois la charité incomparable dont son Cœur est rempli pour les hommes a-t-elle lié les mains de la terrible justice de Dieu, pour l'empêcher de les châtier comme ils le méritaient ? *Oh ! quam potens est amor ejus*, dit Richard de Saint-Victor, *qui vicit Omnipotentem*. Oh ! que l'amour et la charité sont puissants puisqu'il ont vaincu le Tout-Puissant ! Oh ! que l'on peut bien vous dire, grande Princesse, et avec plus de raison qu'à Jacob : *Si fortis fuisti contra Deum, quanto magis contra homines prævalebis?* Si vous avez surmonté Dieu, combien davantage vaincrez-vous, non seulement les hommes, mais tous les démons et tous les ennemis de Dieu et les nôtres ; comme vous les avez vaincus, non seulement par vous-même mille et mille fois, étant armée de la divine vertu, mais encore par votre Fils Jésus, autant de fois qu'il les a vaincus, parce que vous n'êtes qu'un avec lui, comme la mère et le fils ne sont qu'un ; comme aussi par tous les anges, par tous les saints du ciel et par tous les fidèles qui sont en la terre autant de fois qu'ils les ont surmontés, tant parce que ç'a été par la grâce qu'ils ont reçue de la bonté de Dieu par votre entremise, puisqu'il n'en donne aucune à personne qui ne passe par vos mains ; que d'autant que la divine parole nous apprend qu'ils ont vaincu en la vertu du sang du divin Agneau : *Vicerunt propter sanguinem Agni.* Or, comme S. Augustin ne craint pas de dire que la chair de Jésus est la chair de Marie : *Caro Jesu caro est Mariæ,* aussi on peut bien dire que le sang de Jésus est le sang de Marie, et qu'ainsi ils ont vaincu en quelque manière par votre sang. Si bien que toutes les victoires de votre Fils, toutes les victoires des anges, toutes les victoires des martyrs et de tous les autres saints du ciel et de la terre sont en quelque façon vos victoires, ô généreuse Princesse ! tant pour les raisons susdites que parce que vous êtes la Générale des armées du grand Dieu, et que les victoires qui sont remportées par une armée sont plus attribuées au général de l'armée qu'aux soldats, et conséquemment toute la gloire et toutes les couronnes qui sont dues aux susdites victoires seront en quelque sorte votre gloire et vos couronnes pour jamais. Oh ! que de victoires, que de triomphes, que de couronnes glorieuses et éternelles ! O Reine du ciel, que j'ai

de joie de vous voir ainsi victorieuse et triomphante, ainsi couronnée d'une gloire si éclatante ! Béni soit à jamais le Roi de gloire qui a terrassé tous nos ennemis par vous, et qui vous a rendue si puissante et si admirable. Oh ! que nous pouvons bien vous dire, et avec plus de raison ce que le grand prêtre de Jérusalem dit à la généreuse Judith, qui n'était que votre ombre, ensuite de la victoire qu'elle avait remportée sur l'armée des Assyriens, en coupant la tête d'Holopherne, qui en était le général : *Tu gloria Hierusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri*, « Vous êtes la gloire de la vraie Jérusalem, qui est la sainte Eglise ; vous êtes la joie du christianisme, vous êtes l'honneur des chrétiens » : *Quia fecisti viriliter et confortatum est Cor tuum*, « Parce vous vous êtes comportée généreusement et que votre Cœur a été rempli de force » : *Eo quod castitatem amaveris*, « D'autant que vous avez aimé la pureté » : *Ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum*, « C'est pourquoi la main du Seigneur vous a fortifiée, et c'est pourquoi aussi vous serez bénie éternellement » : *Quia Dominus nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum*, « Car le Seigneur a si hautement exalté votre nom, que vos louanges ne partiront jamais de la bouche des hommes ». O glorieuse Reine du monde ! c'est ainsi que le Saint-Esprit vous appelle par la bouche de l'Eglise : *Gloriosa Regina mundi !* vous voyez comme nous sommes assiégés de toutes parts par un nombre innombrable de cruels ennemis qui ne songent nuit et jour qu'à nous perdre. Vous connaissez que notre faiblesse est si grande que de nous-mêmes nous ne pouvons pas résister au moindre de leurs assauts ; ayez donc pitié de nous et employez la puissance que Dieu vous a donnée pour nous garder de leurs embûches et pour nous soutenir contre leurs efforts. *Pone nos juxta te, et cujusvis manus pugnet contra nos. Si consistant adversum nos castra, non timebit cor nostrum.* Faites-nous la faveur, ô Vierge sacrée ! de nous mettre sous votre sauvegarde et protection, et nous défierons hardiment toutes les puissances malignes de la terre et de l'enfer ; et quand nous verrions toutes les armées infernales campées devant nous pour nous combattre, nous ne les craindrions pas. *Da nobis virtutem contra hostes tuos.* Nous n'avons point d'autres véritables ennemis que les vôtres et ceux de votre Fils, donnez-nous donc force pour les combattre et pour les surmonter, et ne souffrez pas qu'ils se vantent d'avoir vaincu ceux qui combattent sous vos enseignes. Faites-nous participants de cette divine vertu dont Dieu a fortifié votre saint Cœur, afin que nous fassions toutes les actions que nous devons faire, pour la gloire de votre Fils, avec une vigueur qui en bannisse toute lâcheté,

et qui les rende parfaitement agréables à sa divine Majesté, afin que nous portions toutes les peines et afflictions qui nous arriveront avec une constance et fermeté dignes de ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, et afin que vos soldats combattent généreusement tous vos ennemis et qu'ils remportent autant de victoires qu'ils auront d'attaques et de combats. Ce sera vous, ô grande Princesse ! qui combattrez en eux et qui vaincrez par eux ; et ainsi vos victoires et triomphes se multiplieront de jour en jour, et vous en aurez éternellement la gloire, qui retournera à votre Fils comme à Celui qui est la souveraine force, qui est le principe de toute force, qui est tout, et qui fait tout en vous. Que toutes les puissances de l'univers et toutes les vertus de sa divinité et de son humanité l'en bénissent, exaltent et glorifient éternellement : *Benedicite omnes virtutes Domini Domino* ; *laudate et superexaltate eum in sœcula.* (*Cœur admirable de la Mère de Dieu* par le P. EUDES, IV, 5.)

QUATORZIÈME INSTRUCTION[1]

DOUZE RAISONS QUI NOUS DOIVENT PORTER A HONORER LE TRÈS SAINT CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE

Outre toutes les choses contenues dans le livre précédent, qui nous obligent d'honorer le sacré Cœur de la Mère de Dieu, il y a une infinité d'autres raisons qui nous engagent à cela, entre lesquelles en voici douze principales.

Première raison. — Nous devons honorer et aimer les choses que Dieu aime et honore, et par lesquelles il est aimé et glorifié. Or, après le très adorable Cœur de Jésus, il n'y a jamais eu de cœur au ciel ni en la terre qui ait été tant aimé et honoré de Dieu, et qui lui ait rendu tant de gloire et d'amour comme le très digne Cœur de Marie Mère du Sauveur.

Seconde raison. — Qui pourrait dire combien ce cœur incomparable de la Mère de Dieu était embrasé d'amour envers son Fils Jésus ? Comptez si vous pouvez toutes les pensées qu'elle a eues, toutes les paroles qu'elle a dites, toutes les actions qu'elle a faites, tous ses travaux, tous ses soins et toutes ses vigilances, pour nourrir, vêtir, conserver et élever ce divin Sauveur, et vous compterez autant de raisons qui nous engagent à aimer et à louer ce cœur très aimable de la Mère de Jésus.

Troisième raison. — Comptez aussi toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les affections, dont ce cœur maternel a été rempli pour notre salut, et vous compterez autant d'obligations que nous avons de l'aimer et de l'honorer.

1. Extrait des *Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie*, par le P. GRANGER.

Quatrième raison. — Représentez-vous tous les moyens que cette Mère de miséricorde a employés pour coopérer avec son Fils Jésus au grand œuvre de la Rédemption du monde, c'est-à-dire ses prières, ses jeûnes, ses mortifications, ses larmes, ses souffrances et le sacrifice très douloureux qu'elle a offert de ce même Fils au pied de sa croix, avec un Cœur tout embrasé d'amour et de charité, et sachez que toutes ces choses sont encore autant d'obligations que nous avons de révérer et d'aimer son très digne Cœur.

Cinquième raison. — Le saint nom de Marie a toujours été tant honoré de l'Eglise, qu'au rapport de Surius, S. Gérard, évêque de Pannonie, avait ordonné à ses diocésains de se prosterner à terre à la prononciation de ce saint nom, et que Pierre de Blois rapporte que de son temps c'était une coutume universelle dans l'Eglise que, lorsqu'on entendait prononcer le saint nom de Marie, tout le monde se mettait à genoux et tous les fidèles remplissaient l'air de soupirs, arrosaient la terre de leurs larmes et faisaient paraître une dévotion et une ferveur extraordinaires. Cette dévotion n'est pas éteinte, puisqu'on célèbre la fête du saint nom de Marie en plusieurs églises, spécialement dans l'Ordre de la Rédemption des captifs ; dans cet Ordre, on en fait l'office tous les samedis qui ne sont point occupés par un office de neuf leçons.

Si le vénérable nom de Marie est digne d'une si grande vénération, quel honneur devons-nous rendre à son divin cœur?

Sixième raison. — Si la sainte Eglise ne se lasse point de chanter tous les jours, parlant au Fils unique de Marie : *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti*, « Bienheureux le sein qui vous a porté, et bienheureuses les mamelles qui vous ont allaité » ; parce que l'on ne peut jamais assez louer et révérer les sacrées entrailles qui ont porté le Fils du Père éternel, et ses bénites mamelles qui l'ont allaité ; quel honneur et quelles louanges doivent être rendus à son très digne Cœur ?

Septième raison. — Si, selon le souhait de l'Apôtre, les cœurs des fidèles sont la maison et la demeure de Jésus, et si ce même Jésus nous assure que le Père, le Fils et le Saint-Esprit font leur séjour dans les cœurs de ceux qui aiment Dieu ; qui peut douter que la très sainte Trinité n'ait toujours fait sa résidence d'une manière admirable et ineffable dans le Cœur virginal de celle qui est la Fille du Père, la Mère du Fils et l'Epouse du Saint-Esprit, et qui aime plus Dieu, elle seule, que toutes les créatures ensemble, et cela étant ainsi, avec quelle dévotion doit-on honorer ce divin Cœur ?

Huitième raison. — Si nous avons obligation aux saints évangélistes de nous avoir laissé par écrit sur du papier la

vie de notre Rédempteur et les mystères de notre Rédemption, combien davantage à sa très sainte Mère de nous avoir conservé ce précieux trésor dans son Cœur maternel.

Neuvième raison. — N'est-ce pas nous, pécheurs et misérables, qui avons transpercé ce Cœur très innocent au temps de la Passion du Sauveur de mille et mille traits de douleur par nos péchés innombrables? Combien donc sommes-nous obligés de lui rendre tout l'honneur qui nous est possible, afin de réparer les angoisses très amères que nous lui avons causées?

Dixième raison. — Ce Cœur admirable est l'image parfaite du très divin Cœur de Jésus ; c'est l'exemplaire et le modèle de nos cœurs, et tout le bonheur, la perfection et la gloire de nos cœurs consistent à faire en sorte que ce soient autant d'images vivantes du sacré Cœur de Marie, comme ce saint Cœur est un portrait accompli du Cœur adorable de Jésus. C'est pourquoi c'est une chose très utile et très bonne d'exhorter les chrétiens à la dévotion du Cœur très auguste de la Reine du ciel, car comme la souveraine dévotion est d'imiter ce que nous honorons, dit S. Augustin, qui ne voit qu'en exhortant les fidèles à la dévotion du très aimable Cœur de la Mère de Dieu, c'est les exhorter à imiter les vertus très éminentes dont il est orné, à graver son image dans leurs cœurs, et à se rendre dignes enfants d'une telle Mère?

Onzième raison. — Non seulement le Cœur de la Mère du Sauveur est le prototype et l'exemplaire de nos cœurs, mais encore, comme elle est la souveraine Dame de l'univers, son Cœur est aussi le Roi de tous les cœurs qui ont été créés pour aimer Dieu après le Cœur adorable de Jésus ; c'est pourquoi non seulement tous les cœurs doivent regarder et imiter le Cœur de Marie comme leur modèle, mais aussi ils sont obligés de lui rendre tous les hommages qu'ils lui doivent comme à leur Souveraine.

Douzième raison. — Enfin considérez toutes les qualités et perfections du Cœur incomparable de la Mère d'amour, qui sont contenues dans les neuf litanies, dans les hymnes et dans les cantiques de ce même Cœur, que vous trouverez ci-après à la fin de ce livre, et sachez que ce sont autant de raisons qui vous obligent de louer, d'honorer et aimer ce très louable et très aimable Cœur.

QUINZIÈME INSTRUCTION [1]

DOUZE MOYENS POUR HONORER LE TRÈS SAINT CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE

Après avoir vu par toutes les choses qui ont été dites ci-devant, que la dévotion au très saint Cœur de la bienheureuse Vierge est très solide et très bien fondée, et que nous sommes obligés par une infinité de raisons de lui rendre un honneur et une vénération particulière, il nous faut chercher maintenant les moyens propres et convenables pour cela. En voici douze principaux :

Premier moyen. — Si vous désirez donner un grand contentement à ce Cœur virginal, très zélé du salut de votre âme, écoutez et faites ce que Notre-Seigneur vous dit en ces paroles : *Fili, præbe mihi cor tuum,* « Mon fils, donnez-moi votre cœur », et en celles-ci : *Convertimini ad me in toto corde vestro,* « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur ». Pour cet effet, prenez une forte et véritable résolution d'accomplir la promesse que vous avez faite à Dieu en votre baptême, à savoir de renoncer entièrement à Satan, aux œuvres de Satan, qui sont le péché, et aux pompes de Satan, qui sont le monde, et de suivre Notre-Seigneur, en sa doctrine, en ses mœurs et en ses vertus. Et afin de vous convertir à Dieu non seulement de cœur, mais de tout votre cœur, entrez dans un grand désir (et demandez-lui la grâce de l'accomplir), de convertir et de tourner toutes les passions de votre cœur vers sa divine Majesté, en les faisant servir à sa gloire. Par exemple, la passion de l'amour, en n'aimant rien, en ne haïssant rien, que le péché et tout ce qui conduit au péché ; la passion de la crainte, en ne craignant rien en ce monde que de déplaire à Dieu ; la passion de la tristesse, en ne vous attristant de rien, sinon des offenses que vous avez faites contre Dieu ; la passion de la joie, mettant toute votre joie à servir et aimer Dieu, et à suivre sa très sainte volonté en tout et partout, et ainsi des autres passions.

Second moyen. — Afin que notre Sauveur possède parfaitement votre cœur, écoutez et pratiquez ces saintes paroles : *Hoc sentite in corde vestro, quod et in Corde Mariæ,* « Ayez en ce même cœur les sentiments qui sont dans le Cœur de Marie, Mère de Jésus, » qui sont cinq principaux :

1° Un grand sentiment d'horreur et d'abomination au regard de toutes sortes de péchés ;

2° Un grand sentiment de haine et de mépris à l'égard du monde corrompu et de toutes les choses du monde ;

1. *Extrait des Archives de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie.*

3° Un profond sentiment d'une très basse estime, et même de mépris et de haine au regard de vous-même ;

4° Un très profond sentiment d'estime, de respect et d'amour au regard de toutes les choses de Dieu et de son Eglise ;

5° Un grand sentiment de vénération et d'affection au regard de la croix, c'est-à-dire au regard des privations, humiliations, mortifications et souffrances, qui sont un des plus riches trésors d'une âme chrétienne en ce monde, selon cet oracle du ciel : *Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis*, afin que vous puissiez dire avec S. Paul : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*

Troisième moyen. — Une des plus utiles et importantes manières d'honorer le très digne Cœur de la Reine des vertus, c'est de vous étudier à imiter et imprimer dans votre cœur une image vive de sa sainteté, de sa douceur et mansuétude, de son humilité, de sa pureté, de sa dévotion, de sa sagesse et prudence, de sa patience, de son obéissance, de sa vigilance, de sa fidélité, de son amour et de toutes ses autres vertus.

Quatrième moyen. — Donnez souvent votre cœur à cette Reine des cœurs consacrés à Jésus, et la supplïez d'en prendre une pleine et entière possession pour le donner totalement à son Fils, pour y graver les sentiments précédents, pour l'orner des vertus susdites et pour le faire selon le Cœur du Fils et de la Mère.

Cinquième moyen. — Assister les pauvres, les veuves, les orphelins, les étrangers ; protéger les indéfendus, consoler les affligés, visiter les malades et les prisonniers, et exercer autres semblables œuvres de miséricorde, est une chose très agréable au Cœur très miséricordieux de la Mère de grâce.

Sixième moyen. — La plus grande joie qu'on puisse donner à ce Cœur sacré de Marie, tout embrasé d'amour pour les âmes qui ont coûté le précieux sang de son Fils, c'est de travailler avec zèle et affection à leur salut ; car si les cœurs des anges et des saints qui sont au ciel se réjouissent lorsqu'il se convertit un pécheur en la terre, le Cœur de la Reine des anges et des saints en reçoit plus de joie que ceux de tous les habitants du ciel ensemble, parce qu'il a plus d'amour et de charité que tous les anges et tous les hommes.

Septième moyen. — Avoir une dévotion particulière à tous les saints qui ont une appartenance spéciale au très aimable Cœur de la Mère de Dieu, à S. Jean l'Evangéliste en particulier.

Huitième moyen. — Souvenez-vous de ce qui a été dit ailleurs, que notre Sauveur nous a donné son divin Cœur avec le très saint Cœur de sa bienheureuse Mère pour être l'exemplaire et

la règle de notre vie. Etudiez donc soigneusement cette divine règle, afin de la suivre et de la garder fidèlement.

Neuvième moyen. — Non seulement notre Sauveur nous a donné son divin Cœur avec le saint Cœur de sa bienheureuse Mère pour être notre règle, mais aussi pour être notre cœur ; afin qu'étant membres de Jésus et enfants de Marie, nous n'ayons qu'un cœur avec notre adorable Chef et notre divine Mère, et que toutes nos actions soient faites avec le Cœur de Jésus et de Marie, c'est-à-dire en union des saintes intentions et dispositions avec lesquelles Jésus et Marie faisaient toutes leurs actions. Pour cet effet, ayez grand soin, du moins au commencement de vos principales actions, de renoncer entièrement à vous-même et de vous donner à Jésus, pour vous unir à son divin Cœur, qui n'est qu'un avec celui de sa sainte Mère ; et pour entrer dans l'amour, dans la charité, dans l'humilité et dans la sainteté de ce même Cœur, afin de faire toutes choses dans les saintes dispositions dont il a toujours été rempli.

Dixième moyen. — Rendre tous les jours quelque honneur particulier à ce Cœur royal de la souveraine Dame de l'univers par quelque action de piété ou par quelque prière faite à cette intention, à l'imitation du bienheureux Hermann, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui disait tous les jours un *Ave Maria* pour saluer ce Cœur très aimable. Vous pourrez aussi vous servir pour cette fin d'une salutation à ce même Cœur que vous trouverez à la fin de ce livre, avec plusieurs hymnes, cantiques, litanies et autres prières à l'honneur et à la louange de ce Cœur virginal, que vous pourrez dire quelquefois à votre dévotion.

Mais quand, à l'imitation de ce saint religieux, vous ne diriez tous les jours qu'un *Ave Maria* en l'honneur de ce saint Cœur de la Mère de Dieu, vous feriez une chose qui serait certainement très avantageuse à votre âme, puisque le grand Suarez, ce miracle de science et de piété, disait qu'il aimerait mieux perdre toute sa science que de perdre le mérite d'un seul *Ave Maria.*

Onzième moyen. — Dans toutes vos affaires, nécessités, perplexités et afflictions, avoir recours à ce Cœur très bénin, le regardant comme votre refuge dans tous vos besoins et comme un asile, une forteresse et une sauvegarde que Dieu vous a donnés pour vous mettre à couvert au milieu de toutes les misères dont nous sommes environnés dans cette vallée de larmes et dans ce lieu d'exil et de bannissement. Oui, ce Cœur très bon et très débonnaire est véritablement *Solatium exsilii nostri,* le soulagement et la consolation de notre exil. Quiconque y aura recours avec respect et confiance sentira les effets merveilleux de sa bonté incomparable.

Car il y a plus d'amour pour nous dans le Cœur maternel de notre très charitable Mère que dans tous les cœurs des pères et des mères qui ont été, sont et seront.

C'est un Cœur qui veille toujours sur nous et sur les plus petites choses qui nous touchent ; c'est un Cœur si plein de bénignité, de douceur, de miséricorde et de libéralité, que jamais aucun de ceux qui ont invoqué cette Mère de bonté avec humilité et confiance ne s'est retourné de devant sa face sans consolation.

C'est un Cœur plein de sagesse et de lumière, qui a une connaissance parfaite de tous nos besoins et de tout ce qui nous est le plus convenable.

C'est un Cœur très généreux, très fort et très puissant pour combattre nos ennemis, pour repousser et anéantir tout ce qui nous est contraire, pour obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demande et pour nous combler de toutes sortes de biens.

Enfin c'est le Cœur de notre grande Reine, de notre très douce Sœur et de notre Mère très aimable à laquelle toute puissance est donnée au ciel et en la terre, et qui a entre ses mains tous les trésors de son Fils bien-aimé pour les distribuer : *Cui vult, quando vult et quomodo vult*, dit S. Bernard, « à qui elle veut, quand elle veut et en la manière qu'elle veut ».

Douzième moyen. — Le douzième moyen d'honorer le divin Cœur de la Mère du Sauveur est d'en célébrer la fête, ou plutôt les fêtes, avec une dévotion toute particulière. Je dis les fêtes, car il y a plusieurs fêtes de ce Cœur très auguste de la Reine des cieux.

La première est celle qui se fait dans la Congrégation de Jésus et Marie, et en plusieurs autres lieux, le huitième jour de février, et dans plusieurs autres communautés et églises le dimanche d'avant la Septuagésime.

La seconde, c'est la fête des désirs très ardents de ce Cœur virginal au regard de la naissance de notre Sauveur, qu'on appelle la fête de l'Expectation, et qui se fait en beaucoup de lieux le 18 de décembre.

La troisième, c'est la fête des douleurs du Cœur sacré de la Mère de Jésus, qui se fait le vendredi de la semaine de la Passion.

La quatrième, c'est la fête de la Résurrection de ce même Cœur de la Mère du Rédempteur, qui est ressuscité en la Résurrection de son Fils : *Revixit spiritus ejus,* et a été comblé de la plus grande joie qui se puisse imaginer lorsque ce Fils bien-aimé l'a visitée après sa Résurrection ; à raison de quoi cette fête se fait sous le nom de l'Apparition de Jésus ressuscité à sa très sainte Mère, le premier jour vacant après l'octave de Pâques.

La cinquième, c'est la fête des joies de ce même Cœur, le 8 juillet.

Voilà cinq fêtes de cet aimable Cœur, mais il y en a encore bien d'autres, car toutes les fêtes de la bienheureuse Vierge sont autant de fêtes de son saint Cœur.

La fête de sa Conception immaculée est la fête de la création ou formation de son très saint Cœur, qui a été formé de la toute-puissante main de Dieu, et qui a été rempli de grâce et d'amour dès le premier instant de sa formation.

La fête de sa Nativité est la fête de la naissance de son Cœur, qui en ce jour a commencé à vivre d'une vie plus sainte que toutes les vies qui étaient pour lors dans le ciel.

La fête de la Présentation est la fête de la dédicace solennelle et publique de son Cœur à l'amour éternel, qui est Dieu même.

La fête de son mariage angélique avec S. Joseph, c'est la fête du divin mariage des deux plus saints cœurs de toutes les pures créatures, de deux cœurs vierges qui sont unis ensemble si étroitement qu'ils ne sont qu'un seul cœur, duquel Dieu est plus aimé que de tous les cœurs des séraphins ensemble.

La fête de son Annonciation est la fête des grands miracles du Cœur merveilleux de cette Mère admirable qui, en ce jour, devient un abîme de merveilles, car il s'y fait des choses plus grandes et plus merveilleuses que tout ce qui s'est fait et se fera jamais de plus grand et de plus digne d'admiration dans tous les siècles passés, présents et à venir.

La fête de sa Visitation est la fête des oracles de son Cœur, qui sont compris dans son cantique du *Magnificat*, et qui sont sortis en ce jour de ce bienheureux Cœur rempli du Saint-Esprit.

La fête de son divin et virginal enfantement est la fête des ravissements de son Cœur, qui est tout ravi et transporté de joie et d'amour envers son aimable Enfant, le voyant né devant ses yeux, le prenant entre ses bras, l'embrassant tendrement, le baisant amoureusement, le pressant sur son très pur sein, et lui donnant le lait sacré de ses mamelles virginales.

La fête de sa Purification est la fête du premier sacrifice public et solennel que son Cœur a fait à Dieu de son très cher Enfant avec un amour inexplicable ; c'est aussi la fête de l'humilité de son Cœur, lorsqu'elle a pris place dans le temple, parmi les femmes qui avaient produit leurs enfants selon la voie ordinaire, et qu'elle s'est mise au rang des pauvres, en offrant ce que les pauvres devaient offrir.

La fête de son Assomption est la fête des triomphes de son

Cœur, la fête de la très parfaite et très intime union de son Cœur avec le Cœur de la très sainte Trinité, la fête de la glorification et du couronnement de son Cœur en qualité de Roi de tous les cœurs.

Enfin toutes ces fêtes et toutes les autres sont les fêtes du très saint Cœur de la Reine des cœurs, parce qu'il est, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, la source et l'origine de tout ce qu'il y a de grand, de saint et d'admirable dans chacune de ces fêtes ; et ainsi la fête du divin Cœur de la Mère de Dieu, qui se fait le 8 février, contient toutes les autres fêtes de cette divine Mère, car c'est la fête de son Cœur, absolument parlant, la fête de ce Cœur qui est le principe de toute sa sainteté, de toutes ses saintes vertus, de tous ses saints mystères et de toutes ses gloires et grandeurs qu'elle possédera éternellement dans le ciel : *Omnis gloria filiæ regis ab intus.*

Après cela, jugez combien de choses grandes et merveilleuses sont renfermées dans cette sainte solennité du Cœur admirable de la Reine des anges, et avec quelle dévotion elle doit être célébrée.

Ajoutez encore à tous ces moyens la méditation des vertus, des excellences, des merveilles contenues dans ce Cœur admirable de la Mère du Sauveur, ce qui est un très bon moyen pour vous exciter à l'aimer et à l'honorer.

C'est pourquoi vous trouverez ici un bon nombre de méditations dont vous pourrez vous servir à cette fin, tant à la fête et octave de ce divin Cœur qu'en d'autres occasions.

SERMON

SUR LA DÉVOTION AU SAINT CŒUR DE MARIE

(Par le P. Mac Carthy, S. J.)

Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.
Toute la gloire de la fille du roi est renfermée au dedans. (*Ps.* XLIV, 14.)

Entre les pures créatures, il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée dans les saints livres tantôt la fille, tantôt la sœur ou l'épouse du Très-Haut : *Filia regis, soror, sponsa ;* tantôt le chef-d'œuvre unique de ses mains toutes-puissantes : *Una est perfecta mea* [1]. Cette fille chérie du Roi des cieux, cette auguste Reine de l'univers, c'est Marie. Cependant si je cherche en elle quelque marque extérieure et apparente de cette incomparable grandeur, je n'en trouve point. Je ne vois qu'une vierge modeste et pauvre, qui a uni son sort à celui

1. *Cant.* VI, 8.

d'un humble artisan, qui travaille de ses mains et vit, loin de la vue des hommes, dans une obscurité profonde. Où est donc cette gloire tant célébrée dans les divines Ecritures et dans les cantiques de l'Eglise? Vous venez de l'entendre : elle est tout intérieure et cachée ; elle est toute dans son Cœur : *Omnis gloria ejus filii regis ab intus.* Mais aussi dans ce Cœur quels trésors ne découvrai-je point! Ce sont toutes les perfections des anges et des saints; mais dans un tel degré d'excellence, que rien dans le ciel même n'y peut être comparé. Que dis-je? ce sont les perfections de Dieu même, aussi fidèlement retracées qu'elles le peuvent être dans une simple créature. Il est donc juste que nous rendions à ce Cœur sacré un culte de vénération et d'amour ; et comme nous adorons le Cœur de Jésus, parce que c'est celui d'un Dieu, il convient que nous honorions le Cœur de Marie, parce que c'est après celui de son fils le plus digne sanctuaire que la Divinité ait habité dans l'univers. Tel est, mes chères Sœurs, le fondement d'une dévotion très répandue et très autorisée dans l'Eglise depuis deux siècles ; et tel est l'objet de la fête que vous célébrez aujourd'hui, fête touchante, où des vierges consacrées au Seigneur viennent adresser leurs hommages au Cœur même de la plus pure et de la plus fervente des vierges, qu'elles invoquent comme leur patronne, qu'elles chérissent comme leur mère, et qu'elles s'efforcent d'imiter comme leur modèle. Puisse l'instruction que vous allez entendre augmenter encore votre zèle et votre estime pour une dévotion si sainte ! Puissent ces mêmes sentiments se communiquer à tous ceux qui sont venus prendre part à cette pieuse cérémonie !

Sans avoir dessein de justifier directement le culte que nous rendons au Cœur de Marie, et que justifie assez le suffrage de l'Eglise, je m'attacherai à en faire sentir de telle sorte la convenance, les avantages et le prix, que les âmes vraiment chrétiennes s'y affectionnent de plus en plus et trouvent une nouvelle consolation à le pratiquer. Ce discours sera comme un éloge simple et familier du Cœur de cette bienheureuse Vierge et je me propose de montrer en trois courtes réflexions combien il est digne de nos hommages : premièrement, par les perfections dont il est orné ; secondement, par les relations intimes qui l'unissent à Dieu ; troisièmement, par l'amour dont il brûle pour nous. Ce sera tout le sujet de votre attention.

O Mère du Sauveur, comment pourrons-nous louer dignement votre Cœur, si vous ne daignez nous ouvrir vous-même ce sanctuaire de toutes les vertus, ce temple vivant de l'Esprit saint, afin que nous contemplions les richesses qu'il renferme et que, les faisant connaître à ceux qui nous écoutent,

nous les remplissions d'admiration, de reconnaissance et d'amour, pour le plus parfait et le plus bienfaisant de tous les cœurs après celui de Jésus? — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Permettez-moi de faire en commençant une supposition. Si nous possédions quelque relique vénérable de la Mère de Dieu; si son Cœur, ou quelque autre portion de ce corps virginal où fut conçu le Verbe incarné, était demeuré sur la terre, et qu'un dépôt si sacré fût en notre pouvoir, quel usage en ferions-nous? Vous vous hâtez de me répondre : que nous le placerions sur les autels ; que, non contents de lui prodiguer tous les honneurs qu'on rend dans l'Eglise catholique aux restes mortels des saints, nous en ajouterions de plus grands encore et d'extraordinaires, à raison de la singulière dignité de la reine des anges ; en un mot, que le Cœur de Marie, quoique insensible et inanimé, serait à nos yeux le plus précieux des trésors. Voilà ce que notre religion nous inspirerait, si ce Cœur eût été trouvé dans la poussière du tombeau. Et parce qu'il est vivant et glorieux dans le ciel, où, intimement uni à Dieu, il est embrasé des plus pures flammes du divin amour, où il s'attendrit sur nos misères et brûle du désir de nous faire partager le bonheur dont il jouit, nous croirions devoir moins l'honorer ! ce qui augmente ses droits à notre culte serait précisément ce qui nous engagerait à les lui refuser! Ah ! laissons des subtilités vaines auxquelles je n'ai jamais pu comprendre que les hommes sensés et instruits s'arrêtassent un seul instant. S'il était ici quelqu'un qui craignît de témoigner trop de respect et de vénération pour le Cœur de la plus pure des créatures, je le supplierais de considérer combien Dieu lui-même a estimé le cœur de l'homme. Il ne dédaigne pas, ce grand Dieu, d'avouer qu'il est épris de ce faible cœur, qu'il l'aime jusqu'à la jalousie, qu'il met sa gloire à en faire la conquête et à y régner. Entendez-le qui tantôt commande avec empire, et nous dit : Vous m'aimerez de tout votre cœur : *Diliges... ex toto corde tuo* [1] ; et tantôt s'abaisse au ton de la prière, pour nous dire : Mon fils, donnez-moi votre cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* [2]. Voyez-le qui promet de se montrer sans voile au cœur pur ; de ne mettre aucunes bornes à ses libéralités envers les cœurs droits ; d'épancher sa miséricorde sur les cœurs tendres et compatissants ; s'il s'indigne contre son peuple, c'est parce qu'Israël infidèle a détourné de lui son cœur ; s'il pardonne, c'est au cœur contrit et humilié ; s'il nous parle, c'est à notre cœur qu'il s'adresse : *Loquar ad cor ejus* [3]. En un mot, car il faudrait citer toutes les Ecritu-

1. *Deut.* VI, 5. — 2. *Prov.* XXIII, 26. — 3. *Osee* II, 14.

res, Dieu a sans cesse les yeux attachés sur le cœur de l'homme, il en observe tous les mouvements, il ne voit, il n'estime dans tout l'homme que le cœur : *Dominus autem intuetur cor* [1]. Et nous-mêmes ne disons-nous pas tous les jours que l'homme n'est grand, vertueux, estimable, digne d'amour que par le cœur? N'est-ce pas le cœur des héros et des saints que nous louons?

Et l'on demande après cela pourquoi nous vénérons le Cœur de Marie ! A-t-on bien songé à l'excellence de ce Cœur, aux perfections plus qu'humaines, plus qu'angéliques dont il est orné ? O mon Dieu ! lorsque vous créâtes notre premier père dans la justice et la rectitude originelle, vous regardâtes avec complaisance son cœur innocent et pur, vous l'aimâtes comme un des plus beaux ouvrages de vos mains ; vous y imprimâtes le sceau de votre ressemblance divine, et vous établîtes entre vous-même et lui une correspondance et une union intime de sentiments, d'affections et de volonté. Mais bientôt, hélas ! le péché rompit cet heureux accord ; votre image fut défigurée ; le cœur de l'homme dégradé reçut l'odieuse empreinte de votre ennemi, et, après avoir fait l'admiration des anges, il ne fut plus qu'un hideux objet d'aversion et d'horreur. Un si grand mal ne demeura pas à la vérité sans remède, grâce à la miséricorde infinie du Seigneur. Mais toutefois la contagion s'étendit à la postérité du coupable ; tout, selon l'expression de S. Paul, fut enveloppé sous le péché [2], et pendant quatre mille ans l'œil de Dieu ne découvrit pas, dans toutes les générations humaines, un seul cœur qui ne fût atteint de cette contagion fatale et de cette affreuse lèpre. De là le dégoût et l'indignation qui le firent une fois s'écrier qu'il se repentait d'avoir fait l'homme, parce que tous les penchants de son cœur étaient pour le mal [3]. Enfin, après tant de siècles, ses divins regards se reposent sur un objet digne de les fixer. Un enfant de bénédictions paraît sur cette terre depuis si longtemps maudite. Préservée de la corruption universelle par un miracle de la grâce, une fille d'Adam est conçue dans l'innocence et naît dans la sainteté. Le Seigneur voit revivre en elle toute la pureté du premier dessein sur lequel il avait formé l'homme. Oh ! avec quelle joie il contemple ce Cœur qu'aucune tache ne défigure, qu'aucun germe de passion ne souille, qu'aucune faute même légère ne rendra jamais moins digne de son amour ; ce Cœur, dont toutes les inclinations sont saintes et toutes les affections célestes ! ou plutôt, avec quelle satisfaction il s'y contemple lui-même comme dans un miroir fidèle, et y retrouve tous les traits de sa ressemblance effacés chez le

1. I. *Reg.* XVI, 7. — 2. *Rom.* III, 9. — 3. *Gen.* VI, 6.

reste des hommes ! Voulez-vous savoir, mes Sœurs, en quels termes il exprime sa tendresse pour cette créature chérie, et comme il exalte lui-même ce chef-d'œuvre de ses mains, lui qui, après avoir tiré l'univers du néant, considéra toutes les choses qu'il avait faites, et se contenta de dire qu'elles étaient bonnes : *Vidit quod esset bonum* [1] ? Quel langage différent il tient, après avoir donné l'être à Marie ! Vous êtes belle, lui dit-il, ô ma bien-aimée, vous êtes toute belle : *Ecce tu pulchra es, amica mea* [2], *tota pulchra es* [3]. Mes yeux, qui découvrent des taches dans les astres les plus brillants, et des imperfections dans les pures intelligences qui environnent mon trône, n'aperçoivent pas en vous un défaut : *Et macula non est in te* [4]. Puis s'adressant à ces intelligences elles-mêmes, et se glorifiant devant elles de son ouvrage : Voyez, leur dit-il, cette chaste colombe ; elle est sans égale, seule parfaite, et unique dans l'univers : *Una est columba mea, perfecta mea* [5]. Continuant de développer les sens cachés du plus mystérieux des Cantiques, montrerai-je maintenant les esprits célestes accourant à la voix de leur Dieu ? peindrai-je la surprise et le ravissement qu'ils éprouvent à la vue de tant de beauté ? les entendez-vous qui s'écrient : Quelle est donc cette admirable créature qui réunit en elle seule les perfections de toutes les autres, *Quæ est ista* [6] ? Ils comparent l'éclat dont elle brille, tantôt à la douce et bénigne lumière de l'astre des nuits : *Pulchra ut luna* [7] ; tantôt à la clarté plus vive de l'aurore : *Quasi aurora consurgens* [8] ; tantôt enfin à la splendeur éblouissante du soleil : *Electa ut sol* [9]. Mais d'où s'exhale cette bonne odeur qui les charme et les attire : *Curremus in odorem unguentorum tuorum* [10] ? N'est-ce pas de son Cœur comme d'un vase précieux plein de toutes les essences les plus exquises, qui, par leur mélange, forment le plus délicieux des parfums ? *Ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii* [11].

Mais laissons ce langage figuré que nous avons emprunté des livres saints ; considérons ce que ces images représentent, c'est-à-dire, les qualités, les vertus du Cœur de Marie ; et d'abord parlons de son innocence. Ce Cœur pur ne connaissait point les penchants déréglés de la nature, il n'avait pas à craindre de les jamais connaître ; et cependant, quelles précautions pour conserver un trésor qu'il ne pouvait perdre ! quelle fuite du monde et des occasions ! quelle retraite ! quelle solitude, dès ses plus tendres années ! Que dire d'une pudeur qui se trouble à la vue d'un ange ? que dire de la chasteté

1. *Gen.* I, 10. — 2. *Cant.* I, 14. — 3. *Cant.* IV, 7. — 4. *Ibid.* — 5. *Cant.* VI, 8. — 6. *Cant.* VI, 9. — 7. *Ibid.* — 8. *Ibid.* — 9. *Ibid.* — 10. *Cant.* I, 3. — 11. *Cant.* III, 6.

d'un cœur qui, sans balancer un instant, préfère la virginité, non à toutes les grandeurs et à toutes les joies de la terre, ce serait peu ; mais à l'ineffable honneur de la maternité divine, qui surpasse infiniment toute expression et toute pensée ?

A une pureté si héroïque se joint, par une admirable alliance, l'humilité la plus profonde. Voyez cette fille de David, qui compte tant de rois parmi ses aïeux, se condamner à une obscurité volontaire, devenir l'épouse d'un artisan et se dévouer à toutes les humiliations inséparables d'une condition abjecte aux yeux des hommes. Observez toutes ses démarches, écoutez toutes ses paroles, étudiez son silence même, et vous comprendrez à quel point elle est attentive à s'abaisser et à se confondre. Qu'un prince de la milice céleste la salue avec respect, et lui annonce qu'elle concevra dans son sein le Fils du Très-Haut : tremblante, interdite, comme si elle craignait de recevoir le titre de Reine, elle se hâte de prendre celui de servante ; appelée à être épouse et mère, elle se met au rang des esclaves : *Ecce ancilla Domini* [1]. Qu'Elisabeth pousse des cris d'admiration à la vue des merveilles que sa seule présence opère ; que, la comblant d'éloges, elle la nomme bénie entre toutes les femmes : Marie, au milieu de tout ce qui est capable de l'éblouir, ne veut voir que son néant et sa bessesse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* [2] ; elle ne veut attribuer la grandeur et la sainteté qu'à Dieu seul : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* [3]. Que Joseph, ignorant la cause de sa fécondité, conçoive de tristes soupçons : elle pourrait d'un mot le désabuser ; mais elle aime mieux porter le poids de cette ignominie, que de révéler à son saint époux un secret qui tourne à sa gloire. Que la loi oblige les femmes de Juda à se purifier de la souillure qu'elles contractaient en devenant mères : Marie, quoique toujours vierge, se purifie comme elles, et couvre sous le voile de cette cérémonie humiliante le privilège et la sainteté de son enfantement divin. Quand l'a-t-on vue se prévaloir ou se glorifier des faveurs du Ciel ? quand a-t-elle laissé même entrevoir les grâces et les lumières dont elle était remplie ? quand lui est-il échappé un mot qui tendît à inspirer de l'estime pour elle ? Que dis-je ? sa vie entière n'a-t-elle pas été presque un silence continuel ? Qu'on l'outrage ou qu'on l'honore : elle se tait ; que les pasteurs et les mages adorent son divin Fils, ou que les pharisiens, les prêtres et les soldats l'accablent des plus indignes traitements : elle se tait ; que son Fils lui-même lui adresse des paroles sévères, et lui dise : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi [4] ? elle se tait encore, et

1. *Luc.* I, 38. — 2. *Ibid.* 48. — 3. *Ibid.* 49. — 4. C'est à tort que l'orateur

bénit en secret les conseils d'une Providence qui seconde si bien les vœux de son humilité. O mes Sœurs! que le silence est facile aux âmes sincèrement humbles ! mais qu'il est difficile aux superbes, et qu'on entreprendrait vainement de bannir d'une communauté les paroles oiseuses, indiscrètes, peut-être même critiques et malignes, si l'on ne s'appliquait à arracher du cœur la racine empoisonnée de l'orgueil !

Revenons à Marie. Détachée de la gloire jusqu'à la redouter et la haïr, elle méprise les richesses, jusqu'à s'en dépouiller dès sa première jeunesse, pour se réduire à toutes les privations, à toutes les rigueurs de l'indigence. O ciel ! sous quel humble toit, dans quelle étroite demeure habite celle qui sera placée un jour au-dessus de tous les chœurs des anges, dans la maison de Dieu ! De quels vêtements pauvres et grossiers se couvre celle à qui le soleil, un jour, servira de manteau, et les étoiles de couronne ! *Mulier amicta sole. ... et in capite ejus corona stellarum duodecim* [1]. Quel est le dénûment de cette Vierge qui enfante dans une étable, et ne peut donner à son Dieu naissant d'autre lit que la paille, d'autre berceau qu'une crèche ! Digne mère de celui qui n'aura pas où reposer sa tête, qui vivra du pain de l'aumône, mourra nu sur une croix, et laissera pour trésor à ses disciples cette maxime : *Heureux les pauvres* ! Si nous voulons, mes Sœurs, la bien comprendre et la bien goûter, cette maxime que le monde ne comprendra jamais, que les personnes religieuses elles-mêmes ne goûtent pas toujours, entrons dans le Cœur de Marie ; nous y verrons la pauvreté évangélique briller comme une pierre précieuse entre tant d'excellentes vertus ; et nous sentirons que celui qui la possède est plus riche de son seul dépouillement, que les princes et les monarques de la terre ne le sont de toute leur opulence. Mais, que les vrais pauvres de Jésus-Christ sont rares ! Pour en mériter le nom, il ne faut rien moins qu'être mort à toutes choses, avoir renoncé, et de cœur et d'effet, aux intérêts et aux jouissances, aux aises et aux commodités de la vie ; compter pour peu la vie même ; avoir horreur du superflu ; être sans sollicitude pour le nécessaire ; recevoir avec indifférence, comme S. Paul, la santé ou la maladie, la tribulation ou la joie, l'abondance ou la disette ! Tel est ce détachement universel, cette parfaite pauvreté d'esprit que le Sauveur a mise au premier rang des béatitudes ; et tel fut le détachement du Cœur de Marie. De là cette patience invincible dans les travaux, les contradictions et les souffrances ; cette douceur inaltérable envers les ennemis même les plus implacables et

voit en ces paroles une espèce de réprimande. Voir les interprètes modernes. (*Note de l'éditeur.*) — 1. *Apoc.* XII, 1.

les plus injustes ; cette paix et cette sérénité constante au sein de tous les dangers ; cette générosité supérieure à tous les sacrifices ; cet esprit de mortification qui immole sans cesse à la pénitence une chair pure et innocente. De là cet anéantissement de la volonté propre ; cette obéissance aveugle et muette qui n'admet ni examen, ni délai, ni distinction, ni réserve. Qu'elle entende la voix d'un ange ou celle de Joseph ; que la loi de Moïse ou celle du prince commande, qu'il faille quitter Nazareth sa patrie, pour se rendre à Bethléem, ou fuir de Bethléem en Egypte ; s'arracher au sommeil de la nuit, ou porter le poids du jour et de la chaleur ; livrer son Fils au couteau de la circoncision, ou l'offrir dans le temple ; l'accompagner dans sa course laborieuse à travers les villes et les bourgades de la Judée, ou monter avec lui sur le Calvaire ; elle ne sait ni délibérer ni se plaindre ; elle ne connaît que le devoir d'exécuter à tout prix les volontés du Ciel, en quelque manière qu'elles lui soient manifestées. Quel exemple, mes Sœurs ! et qui trouvera des excuses légitimes pour se dispenser d'obéir, quand la Mère de Dieu n'en trouve point ?

Mais, qu'ai-je entrepris, Seigneur ? Ai-je bien cru pouvoir, dans un seul discours, louer toutes les perfections du Cœur de Marie ? quand j'aurais cent langues et cent voix, les pourrais-je nommer seulement ? Ce Cœur sacré, n'est-il pas un abîme sans fond de vertus et de merveilles ? Que sont tous mes efforts pour en donner même une faible idée ? et, après tant de paroles, qu'ai-je dit en comparaison de ce qu'il me resterait à dire ? Ai-je parlé de la foi de Marie ? de cette foi, qui ne transporte pas seulement les montagnes, mais qui fait descendre du haut des cieux le Verbe éternel dans son sein ? De son espérance, bien plus héroïque que celle d'Abraham, puisque Marie espère encore après la mort même et la sépulture du véritable Isaac ? De sa charité ?... O charité de Marie, vaste incendie dont son Cœur est consumé, quelle bouche mortelle pourrait exprimer tes ardeurs ! Combien d'autres perfections encore nous faut-il passer sous silence ! Hélas ! que je vous présente donc un imparfait tableau, et que mon impuissance m'afflige et me confond ! Oh ! s'il m'eût été donné d'offrir pour un seul instant à vos regards le Cœur de cette incomparable Vierge, tel que les anges et les bienheureux le voient éternellement, quels eussent été vos transports d'amour ! Car, puisque telle est la beauté de la vertu, que, du fond d'un cœur pur où elle réside, elle répand jusque sur les traits du visage un charme inexprimable et une sorte d'éclat céleste qui enchante les yeux, quel spectacle ravissant ne serait-ce pas, de voir tant de vertus à découvert, et comme à leur source, dans le Cœur de la plus accomplie des créatures ?

Contemplez, du moins en esprit, mes chères Sœurs, ce digne objet de votre religieuse vénération ; mais ne vous bornez pas à lui rendre de stériles honneurs. Il est proposé à votre imitation plus encore qu'à votre culte ; ou plutôt, ce qu'il y a de plus essentiel au culte que vous lui devez, c'est l'imitation de ses vertus. Il me semble entendre sortir de ce Cœur une voix qui vous dit : O mes filles chéries, vous que j'ai retirées du monde et réunies sous ma protection dans cet asile, vous qui portez mon nom et qui avez appris de vos saints fondateurs à m'aimer, je dois être votre modèle. Je n'ai plu à Dieu que parce que j'ai été humble et docile, patiente et mortifiée, chaste et modeste, laborieuse et pauvre, douce, silencieuse, recueillie, fervente dans la prière, détachée de toutes les choses périssables, appliquée uniquement à glorifier le Seigneur, charitable et indulgente envers le prochain, sévère à moi-même, fidèle à mes moindres devoirs, prête à donner mille vies plutôt que de laisser approcher de moi l'ombre même du péché. Ce que j'ai été, vous devez l'être, autant que le permet votre faiblesse. C'est à ma suite que les vierges parviennent au séjour du bonheur : *Adducentur regi virgines post eam* [1]. Je ne présente à mon Fils que celles qui marchent sur mes traces et qui s'efforcent de me ressembler : *Proximæ ejus afferentur tibi* [2]. Elles seules goûteront les joies du ciel, et chanteront le cantique de l'agneau : *Afferentur in lætitia et exultatione* [3]. Je vous ouvre mon cœur, afin que vous en imprimiez les traits dans le vôtre, et que je puisse un jour, reconnaissant en vous mon image, vous introduire, en qualité de mes filles bien-aimées, dans le sanctuaire éternel où réside le Roi de gloire : *Adducentur in templum regis* [4].

Il est donc vrai que le Cœur de Marie mérite nos hommages par les perfections dont il est orné ; vous venez de le voir. Il ne les mérite pas moins par les relations intimes qui l'unissent à Dieu ; c'est ce que je vais montrer dans la seconde réflexion.

SECOND POINT

Je suis obligé maintenant, mes Sœurs, de m'élever au-dessus de toutes les pensées humaines, et d'entrer dans la région des plus hauts mystères, puisque mon sujet me conduit à vous parler de ces incompréhensibles rapports, qui unissent une simple créature, en qualité de fille, d'épouse et de mère, à son Dieu. Il ne s'agit pas de chercher ici de grandes paroles, par un effort qui ne ferait que rendre plus sensible encore notre faiblesse, et la disproportion de notre langage avec de si grandes choses. Mais il s'agit de nourrir votre piété, mes Sœurs,

1. *Ps.* XLIV, 15. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.* 16. — 4. *Ibid.*

et de vous aider à mieux comprendre quel dut être le Cœur de celle qui a pu contracter des relations si étonnantes, une si étroite alliance avec la Divinité même.

Le Seigneur avait arrêté dans ses conseils éternels, que le monde serait sauvé par l'incarnation de son Verbe, et que cet ineffable mystère s'accomplirait dans le sein d'une vierge, par l'opération de l'Esprit saint. Dès lors, il fut de la gloire de toute l'adorable Trinité, que rien ne manquât à la perfection d'une créature appelée à une destinée si sublime. Le Père adopta, d'une manière toute spéciale, pour sa fille, celle qui devait être l'épouse de son Esprit et la mère de son Fils unique. Il la préserva seule du péché d'origine, sanctifia non seulement sa naissance, mais sa conception même, et la prévint, dès le sein maternel, par une effusion de grâces sans exemple et sans mesure; avant qu'elle vît le jour, on eût pu déjà la nommer pleine de grâce, avec autant de vérité que le fit depuis Gabriel : *Gratiâ plena* [1]; on eût pu lui dire que déjà le Seigneur était en elle, la comblant de ses faveurs, l'ornant de ses dons les plus rares, et mettant, pour ainsi dire, tous ses soins à l'embellir : *Dominus tecum* [2]. On eût pu lui ajouter que dès lors elle était bénie entre toutes les filles d'Adam, et qu'elle les surpassait toutes en sainteté : *Benedicta tu inter mulieres* [3]. Au premier instant de sa vie, son Dieu la reçoit dans ses bras, et bientôt il ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Longtemps avant l'âge où les autres enfants sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend une voix tendre et puissante au fond de son cœur, qui lui dit : Ecoute, ô ma fille, toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner ce nom ; écoute et apprends quels sont mes desseins sur toi : *Audi, filia, et vide* [4]. Oublie ta patrie et ton peuple, la maison paternelle et les auteurs de tes jours : *Oblivisce populum tuum, et domum patris tui* [5]; car ton roi, ton Dieu, celui que l'univers adore, est épris de ta beauté ; il demande ton Cœur, il veut y régner seul, et serait blessé du moindre partage : *Et concupiscet rex decorem tuum ; quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum* [6]. Docile à cette voix secrète, Marie rompt les liens de la nature ; à peine sortie du berceau, elle s'est déjà renfermée dans le temple, où, captive volontaire, enchaînée par l'amour au pied des autels, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel. Tandis qu'elle se voue, par un engagement irrévocable, à la virginité ; que dans ce lieu sacré elle donne les nuits et les jours à la prière : le Seigneur se construit en elle un autre temple bien plus saint, un

1. *Luc.* I, 28. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.* 42. — 4. *Ps.* XLIV, 11. — 5. *Ibid.* — 6. *Ibid.* 12.

autre sanctuaire bien plus auguste, où la Divinité habitera un jour corporellement. C'est là, c'est dans ce Cœur que le feu sacré ne s'éteint point, et que brûle sans cesse un encens d'agréable odeur ; là est le véritable autel des holocaustes, où une victime pure s'immole et se consume à toute heure ; le véritable Saint des saints, où l'Eternel rend en secret ses oracles ; et l'arche vivante, dont celle des Hébreux n'était que la figure. Oh ! que Dieu se plaît dans ce tabernacle invisible aux hommes, et qu'il aime à préparer une si digne demeure à son Fils !

C'est là encore, c'est dans ce Cœur virginal que se célébreront les noces ineffables de l'Esprit saint. Descendez, ô divin Esprit, l'épouse est prête ; elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, de toute la variété et la magnificence des vertus qui lui forment la robe nuptiale la plus riche et la plus digne de vous : *In vestitu deaurato, circumdata varietate* [1]. Venez accomplir en elle le prodige attendu depuis les siècles, ce mystère incompréhensible aux anges mêmes, qui doit l'unir à vous par des liens indissolubles, et lui donner un titre et des droits auxquels il ne semblait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. Que dirons-nous ici, mes Sœurs ? comment donnerons-nous une idée de la faveur que reçut Marie ? L'Esprit de Dieu la visite. Est-ce assez dire ? n'en avait-il pas visité d'autres avant elle ? Combien d'âmes saintes avaient goûté la douceur de ses divines caresses, et s'étaient enivrées de chastes délices dans une amoureuse union avec lui ! Marie, depuis sa première enfance, était familiarisée avec toutes ces grâces ; elle n'avait cessé de vivre dans le commerce le plus intime avec l'Esprit du Seigneur ; ses jours s'étaient passés dans les ravissements et les défaillances de l'amour ; le sommeil même n'interrompait pas ses entretiens avec son bien-aimé ; et pendant que ses sens étaient assoupis, son Cœur veillait pour lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* [2]. N'arriva-t-il rien de plus à ce moment annoncé par l'ange, où la majesté divine l'investit de toutes parts, et la vertu du Très Haut l'environna de son ombre : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [3] ; où l'Esprit saint, qui avait toujours résidé en elle et l'avait dès longtemps comblée de ses dons, vint d'une manière extraordinaire et nouvelle : *Spiritus sanctus superveniet in te* [4] ; où il la remplit, pour ainsi dire, de sa propre plénitude ; où, par un prodige inouï, il féconda ses entrailles virginales, et leur fit produire ce fruit de bénédiction qui est la sainteté elle-même, et qui s'appellera le Fils du Tout-Puissant ? *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius*

1. *Ps.* XLIV, 10. — 2. *Cant.* V, 2. — 3. *Luc.* I, 35. — 4. *Ibid.*

Dei[1]. Ah ! si ce même Esprit, descendant sur les apôtres, les changea en de nouveaux hommes ; s'il les éleva au-dessus de la nature, au-dessus de l'humanité, leur enseigna toute science, et en fit tout à coup, par la puissance dont il les revêtit, comme des dieux de la terre ; que dut-il opérer dans Marie ? de quelle lumière, de quelle onction, de quelle force surnaturelle dut-il la remplir, lorsqu'il vint, non plus comme une langue de feu, mais comme un torrent de flammes divines, pour brûler, consumer tout ce qui restait en elle d'humain, renouveler tout son être déjà si parfait, consacrer et diviniser ses entrailles, en leur faisant concevoir un Dieu ! Ah ! si telles furent les faveurs accordées aux simples serviteurs, quels durent être les présents faits à l'épouse ! quelle pureté ! quelle beauté l'immortel Epoux dut-il communiquer, par ses divins embrassements, à un cœur qu'il daignait s'attacher par des nœuds si étroits et si nouveaux !... Je m'arrête, parce que je sens que l'expression manque à ma pensée, et que ma pensée elle-même est trop au-dessous des merveilles dont j'ai à vous entretenir.

Passons au troisième rapport qui unit cette glorieuse Vierge à la Divinité. Elle n'est pas seulement fille et épouse, elle est mère. C'est ici le privilège le plus singulier de Marie, son titre le plus incommunicable et le comble de sa gloire. Car, quoiqu'elle soit fille du Père par une adoption toute spéciale, et épouse de l'Esprit saint d'une manière ineffable qui ne convient qu'à elle seule, on peut toutefois, dans un sens moins relevé et moins rigoureux, mais véritable, donner le nom d'enfants de Dieu à tous les fidèles, et celui d'épouses à toutes les vierges ; et l'Ecriture elle-même s'exprime ainsi. Mais, quelle autre que Marie a jamais été nommée la mère de son Dieu ? Quelle autre a conçu dans son sein, a enfanté, a nourri de son lait le Fils de l'Eternel ? O merveille, qui achève de confondre notre faible raison, et qui renverse tout l'ordre naturel de nos idées ! O dignité, qu'on ne peut comparer à aucune autre, et dont rien de connu n'approche ! Quoi ! celui qui donne tout à ses créatures, et qui ne reçoit rien d'aucune d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie ! celui qui a fait d'une parole tout ce qui existe, a pu être produit, selon son être humain et selon la chair, par cette fille de Juda ! il s'est nourri, il s'est accru de sa substance, lui qui donne la nourriture et l'accroissement à tout ce qui respire ! il a été porté dans ses bras, lui qui soutient l'univers d'une de ses mains ! souverain maître de toutes choses, il a été fils soumis, obéissant, respectueux de cette vierge : *Et erat subditus*[2]. Non, on a beau chercher sur

1. *Luc.* I, 35. — 2. *Luc.* II, 51.

la terre ou dans le ciel quelque grandeur au-dessous de celle de Dieu, qui puisse être mise en parallèle avec la grandeur de Marie, on n'en trouve point. S. Paul voulant faire sentir aux Hébreux combien Jésus-Christ est élevé au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, s'écriait: A qui d'entre les anges Dieu le Père a-t il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ? *Cui enim dixit aliquando angelorum: Filius meus es tu, ego hodie genui te* [1] ? Avec un léger changement, et en gardant les proportions convenables, ne puis-je pas appliquer ces paroles à mon sujet, et m'écrier à mon tour: A laquelle de ces sublimes intelligences Dieu le Fils a-t-il jamais dit : Vous êtes ma mère, c'est vous qui m'avez engendré en ce jour ? *Cui enim dixit aliquando angelorum: Mater mea es, tu hodie genuisti me ?* [2] Or, c'est ce qu'il répétera éternellement à Marie, et ce qui mettra toujours une distance immense entre elle et toutes les principautés et les puissances des cieux.

Mais, pour revenir à son Cœur, objet spécial de ce discours, quelles impressions, quelles influences de grâces pensez-vous qu'il ait reçues pendant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans le sein maternel? quel feu dut y allumer ce soleil renfermé pendant si longtemps dans un si étroit espace, et qui ne laissait encore échapper aucun rayon au dehors ! quelles émotions ce Cœur éprouva-t-il ensuite lorsque la bienheureuse Mère tenait dans ses bras le divin Enfant, et le pressait contre son sein ! De quelle sainteté ce Cœur se remplit-il pendant les trente années de commerce non interrompu, de communications et d'épanchements mutuels et journaliers entre le fils et la mère ! Enfin, pour tout renfermer en un mot, quel dut être ce Cœur, dont les sentiments répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois Personnes divines, et furent dignes en tout de la fille, de l'épouse et de la mère d'un Dieu!

Disons quelque chose d'admirable et de vrai. Marie n'est pas Dieu, sans doute. Si vous considérez sa nature et sa personne, l'infini tout entier la sépare du souverain Etre ; et malheur à qui voudrait confondre le Créateur avec la créature ! Mais, si vous envisagez ses privilèges et ses rapports, ils sont tous divins, et vous ne pouvez y toucher, pour ainsi dire, par la pensée, sans vous trouver, même malgré vous, comme perdu dans les splendeurs de la Divinité. Sa fécondité est divine ; sa maternité est divine ; son fils qui est l'os de ses os, et la chair de sa chair, est Dieu: je serais tenté de dire que tout en elle est divin, excepté elle-même. Comme donc nous nommons

1. *Hebr.* I, 5. — 2. *Ps.* II, 7.

les Ecritures divines, parce qu'elles sont inspirées par l'Esprit saint ; et qu'en parlant des hommes qui ont été ses organes, les expressions de divins prophètes, de divin Paul, nous sont familières, sans que personne se méprenne sur le sens que nous y attachons : ainsi, et à plus forte raison, avons nous droit de dire : la divine Mère, ou la divine Vierge, non pas pour attribuer à Marie la divinité, ce qui serait un blasphème, mais pour marquer l'excellence et l'intimité de ses liaisons avec la Trinité adorable. Quelle inconséquence donc que celle de ces sociétés séparées de la véritable Eglise, qui, en adorant le fils, refusent tout témoignage de respect à la mère ; se font un point de religion de ne la distinguer en rien des autres filles d'Adam ; et croient plaire à celui qui nous fait un précepte d'honorer les auteurs de nos jours, en outrageant celle de qui il a voulu recevoir la vie ! Quel aveuglement encore que celui de ces enfants de l'Eglise, qui, reconnaissant le devoir d'invoquer et de vénérer la Mère du Sauveur, retranchent tout ce qu'ils peuvent de son culte, lui disputent ses titres et ses privilèges, et mettent tout leur zèle à rabaisser sa gloire ; qui ne veulent point que sa conception ait été sans tache, ni que son assomption soit autre chose que sa mort ; qui voient avec chagrin les dévotions dont elle est l'objet, et les fêtes instituées en son honneur ; par crainte, disent-ils, que les droits du fils ne soient diminués de tout ce qu'on accorde si libéralement à la mère, et que le divin Roi du ciel ne conçoive de là une jalousie, dont ils ne pourraient sans outrage soupçonner un prince de la terre envers celle qui lui aurait donné le jour ! Que dire enfin de ceux qui applaudissent aux hommages que l'on rend à Marie, qui approuvent que l'on se prosterne devant ses images et devant les autels qui lui sont dédiés, qu'on célèbre des fêtes pour honorer son nom, ses douleurs, les divers mystères de sa vie, mais qui ne peuvent souffrir que l'on vénère spécialement son Cœur ? comme s'il y avait quelque chose en sa personne, qui fût plus digne de respect et de vénération que ce Cœur sacré, siège de la pureté virginale, de l'amour divin le plus ardent, et, comme nous le verrons bientôt, du plus tendre amour pour les hommes.

O sainte Eglise, dépositaire fidèle de toute vérité, vous seule êtes toujours sage, toujours conséquente, et faites paraître un accord parfait entre les dogmes que vous professez et le culte que vous avez établi. Vous rendez à Dieu seul, et à Jésus-Christ son Fils unique, Dieu et homme tout ensemble, le culte suprême d'adoration ; et afin de distinguer ce culte de tout autre, vous lui donnez un nom particulier ; c'est le culte de *latrie*. Vous rendez aux anges et aux saints, comme aux ser-

viteurs et aux amis de Dieu, un culte de vénération et d'honneur bien inférieur au premier ; et pour qu'il ait aussi son nom qui le distingue, vous l'appelez culte de *dulie*. Mais dans l'intervalle immense qui sépare Dieu des anges et des saints, est une simple créature élevée par la grâce à la maternité divine, qui par nature est infiniment au-dessous de la Divinité, mais qui, par sa prérogative de mère et ses droits d'épouse, en est incomparablement plus rapprochée qu'aucune autre créature ne le peut être ; et pour l'honorer comme elle le mérite, vous lui avez décerné un culte à part, qui exclut l'adoration due à Dieu seul, qui surpasse la vénération accordée à tout ce qui n'est pas Dieu ; et ce culte, vous l'avez nommé *hyperdulie*. Ainsi toutes les mesures, toutes les proportions sont gardées : et le même ordre règne dans la Jérusalem de la terre que dans celle d'en haut, où l'on voit le Fils de l'homme assis à la droite du Père ; et à la droite du Fils de l'homme, celle qui l'a porté dans son sein, la mère de son Dieu et la reine du ciel : *Astitit regina a dextris tuis* [1].

Nous ne craignons pas de mériter le reproche de superstition en rendant nos hommages à une créature que le Seigneur lui-même a ainsi glorifiée, et nous aimons à les adresser surtout à son Cœur, non seulement à raison des perfections dont il est orné, et des relations intimes qui l'unissent à Dieu, mais encore à raison de l'amour dont il brûle pour nous, et dont il me reste à vous entretenir dans une troisième réflexion que j'abrègerai.

TROISIÈME POINT

Cette dernière partie de mon sujet est pour nous la plus touchante de toutes, puisqu'il s'agit de l'amour que nous porte cette sainte et sublime créature, qui n'a au-dessus d'elle rien de ce qui n'est pas Dieu, et qui, sans être Dieu elle-même, touche néanmoins de toutes parts à la Divinité. Or, cet amour qu'elle a pour nous, surpasse autant tout amour connu, que la dignité de cette admirable vierge l'emporte sur tout ce que nous connaissons de grandeur. Car ce n'est pas seulement un amour tendre, ardent, généreux, héroïque ; mais, il faut le dire, c'est un amour excessif et qui semble passer toutes les bornes. Pourquoi ? parce que Marie, par un prodige de charité envers nous, et par un renversement apparent de l'ordre, a rapporté l'existence de son divin Fils lui-même à notre salut ; et, tout Dieu qu'il était elle l'a offert et sacrifié pour nous. Quand Jésus-Christ veut marquer le plus étonnant effet de la charité du Père, il dit qu'il a aimé le monde jusqu'à livrer son fils unique : *Sic enim dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret* [2]. C'est là ce que le grand Apôtre appelle l'excès de l'amour de

1. *Ps.* XLIV, 10. — 2. *Joan.* III, 16.

Dieu pour les hommes : *Propter nimiam charitatem suam, qua dilexit nos* [1]. Or, le Cœur de Marie a été capable de ce même excès. Elle a livré le même Fils unique, cet adorable fruit de ses entrailles, pour la rédemption du monde : *Sic dilexit..... ut filium suum unigenitum daret* [2] ; avec cette différence, qu'un si grand sacrifice n'a pas pu coûter de douleur au Père éternel, qui est essentiellement impassible; mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde, à la plus tendre et à la plus sensible des mères, que nous ne trouverons jamais d'expression pour donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré; martyre qui ne commença pas seulement sur le Calvaire, mais au moment même où elle reçut la visite de l'ange. Dès qu'il lui eut annoncé qu'elle aurait un fils nommé Jésus, c'est-à-dire sauveur,elle comprit tout ce que ce nom signifiait, et vit qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain : elle y consentit pleinement ; et, par son acceptation volontaire, elle se dévoua à toutes les douleurs, et si je puis parler ainsi, à toutes les désolations inséparables d'une telle destinée. Quelle joie put-elle dès lors goûter? quel adoucissement sa peine put-elle recevoir? Pendant tout le temps qu'elle porta le divin Enfant dans son sein, qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les affreuses images du jardin des Olives, du prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères, se changeait pour elle en tourment: s'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées des chaînes dont elles devaient être un jour meurtries, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards, ou sollicitait ses caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation de l'avenir, ses yeux éteints et mourants, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré et ne faisant qu'une plaie. C'était un supplice de tous les instants, que tout renouvelait, et que son amour put seul lui faire supporter. Que dis-je supporter. Voyez-la coopérer elle-même aux souffrances de ce fils adoré, et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son Père sur lui. N'est-ce pas elle qui le livre dès les premiers jours de sa vie au couteau de la circoncision, afin que son sang commence dès lors à jaillir pour nous? Ne le porte-t-elle pas dans ses bras au temple, pour l'y offrir comme notre victime, et le dévouer ainsi solennellement à la mort: pour s'y entendre dire à elle-même, qu'elle ne doit s'attendre qu'à des peines toujours plus accablantes, jusqu'à ce que le glaive de douleur ait

1. *Ephes.* II, 4. — 2. *Joan.* III, 16.

enfin transpercé son âme : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* [1].

S'il m'est permis d'ajouter ici ce que je conjecture avec vraisemblance à ce que l'Evangile nous apprend, sur quoi roulèrent pendant trente années entières les entretiens intimes et familiers de Jésus et de Marie, dans la retraite de Nazareth? Ne fut-ce pas sur cette même passion dont il ne cessa ensuite de parler à ses disciples, et qui fut l'objet constant de toutes ses pensées ? Or, quels entretiens pour une mère ! quelles blessures chacun de ces discours faisait-il, rouvrait-il dans son cœur ! et cependant elle n'eut jamais la faiblesse de s'écrier comme Pierre : A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous éprouviez un sort si cruel: *Absit à te, Domine* [2] ! Au contraire, elle enflamma de plus en plus les désirs déjà si ardents de son Fils ; ils s'abreuvèrent ensemble, ils s'enivrèrent d'avance du vin si amer de cet effroyable calice, et s'animèrent mutuellement à le boire jusqu'à la lie pour nous sauver. En faut-il d'autre preuve que la conduite qu'elle tint lorsque l'heure fatale fut venue ? Ah ! mes Sœurs, quel spectacle va s'offrir à nos regards ! et qui le pourrait soutenir sans attendrissement ? Le Fils de l'homme est condamné à mourir : déjà accablé des plus indignes traitements, épuisé de sang et de force, chargé d'une pesante croix, sous laquelle il succombe, il est plutôt traîné que conduit au lieu du supplice. Les pieuses femmes qui connaissent son innocence et le voient réduit à une si affreuse extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissements et remplissent l'air de leurs cris lamentables : *Plangebant et lamentabantur eum* [3]. Où est sa mère? a-t-elle fui loin du théâtre où se prépare une si horrible scène? est-elle allée ensevelir dans les ténèbres sa profonde et intolérable douleur ? est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure ? Ah ! elle est auprès de la victime ; elle monte à ses côtés sur la montagne du sacrifice, et l'Evangile ne dit pas qu'elle pleure. Elle voit les bourreaux dépouiller son Fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés les clous qui percent ses mains et ses pieds ; elle voit couler ses larmes, et son sang ruisseler de toutes parts ; elle entend ses sanglots et ses soupirs se mêler aux cris de rage et aux insultes barbares de ses ennemis. Ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle si déchirant pour elle : *Stabant omnes noti ejus a longe, et mulieres* [4]. Non, elle est au pied même de la croix, au milieu de ce hideux appareil de supplice, parmi les bourreaux et les soldats, si près de son Fils expirant, qu'aucun détail de ses souffrances ne peut lui

1. *Luc.* II, 35. — 2. *Matth.* XVI, 22. — 3. *Luc.* XXIII, 27. — 4. *Luc.* XXIII, 49.

échapper : *Juxta crucem* [1]. Mais, peut-être que l'excès même de sa douleur lui en aura fait perdre le sentiment ; peut-être n'est-elle plus en état de rien apercevoir ; un sombre voile se sera étendu sur ses yeux ; elle sera tombée contre terre, défaillante et sans vie ! O prodige ! mes Sœurs, la Mère de Jésus est debout, en attitude de prêtre et de sacrificateur, devant l'autel où se consomme le grand holocauste : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus* [2]. Que fait-elle ? Pendant que Jésus s'offre lui-même à son Père pour l'expiation de nos péchés, sa mère l'offre aussi pour la même fin : elle consent à ses tourments, à ses ignominies, à sa mort, afin que nous puissions obtenir grâce ; elle conjure un Dieu offensé d'assouvir sa vengeance sur cet innocent agneau, et de nous épargner. Voilà jusqu'où le Cœur de Marie nous a aimés ! Nous fûmes tellement l'unique objet des pensées du fils et de la mère en ce terrible moment, que Jésus, adressant du haut de la croix une dernière parole à Marie, ne lui parle ni de lui-même ni d'elle, mais de nous. Il voit auprès de lui un seul de ses disciples qui lui représente tous les autres : *Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem* [3] ; nous renfermant tous en lui par la pensée, et nous présentant à Marie dans sa personne, il lui dit : Femme, voilà votre fils : *Mulier, ecce filius tuus* [4]. Nouvelle Eve, voilà votre famille, vous êtes seule désormais la véritable mère de tous les vivants [5], c'est-à-dire de mes disciples ; vous les enfantez tous aujourd'hui dans l'excès de la plus inconcevable douleur, et vous accomplissez enfin dans toute son étendue la prédiction faite à la première des femmes : *In dolore paries filios* [6]. Ils vous coûtent trop cher pour ne pas vous appartenir. Je vous les donne ; chérissez-les tous comme vous m'avez chéri moi-même. Et vous, mes disciples, connaissez votre mère ; je vous substitue à tous mes droits auprès d'elle ; recourez à son amour dans tous vos besoins. Si ses entrailles ne vous ont pas portés, son Cœur vous enfante en ce moment : elle vous a aimés plus que la vie de son Fils unique. Et si quelque chose pouvait égaler ma tendresse pour vous, ce serait la sienne : *Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* [7].

Voilà nos titres, ô Marie ! voilà notre garant pour compter sur les sentiments de votre Cœur à notre égard. Nous sommes vos enfants, les enfants de votre grande douleur ; nous mettrons toujours une confiance sans bornes en votre affection maternelle pour nous. En quelque abîme que nous puissions tomber, nous ne désespérerons jamais, tant qu'il nous sera permis d'invoquer votre nom. Vous n'avez pas la toute-

1. *Joan.* XIX, 25. — 2. *Ibid.* — 3. *Joan.* XIX, 26. — 4. *Ibid.* — 5. *Gen.* III, 20. — 6. *Ibid.* 16. — 7. *Joan.* XIX, 27.

puissance qui commande et qui opère tout ce qu'il lui plaît ; mais vous avez la toute-puissance qui supplie et qui obtient tout ce qu'elle demande : *Omnipotentia supplex.* Qui n'a pas éprouvé les effets de votre protection ? Combien de fois a-t-elle éclaté par des prodiges, en faveur de l'Eglise, des Etats, de ce royaume en particulier, de tous ceux qui ont imploré votre assistance ! Les vierges qui m'entendent sont redevables à votre intercession, de la faveur la plus précieuse à leurs yeux, et les hommages qu'elles rendent aujourd'hui à votre Cœur leur sont dictés par la reconnaissance. Nous nous jetons tous avec elles aujourd'hui à vos pieds, ou plutôt dans ce Cœur, qui nous est ouvert, comme dans un sûr asile, où nos ennemis ne sauraient nous poursuivre. Hélas ! tout ce que nous sommes de mortels ici-bas, simples fidèles, prêtres du Seigneur, personnes consacrées à Dieu, nous gémissons tous sous un poids immense de misères ; nous portons, dans des corps fragiles et sujets à mille maux, des âmes plus faibles encore et exposées à des maladies bien plus funestes ; nous vous invoquons, ô soutien des faibles, ô salut des infirmes : *Salus infirmorum* ! Cette vie est féconde en revers, en disgrâces et en malheurs ; il n'y a presque pas un œil qui n'ait des larmes à répandre, ni un cœur qui soit exempt de tristesse et d'amertume ; nous vous invoquons, ô consolatrice des affligés : *Consolatrix afflictorum* ! Qui de nous oserait se croire innocent et sans tache devant le Seigneur ? Qui n'est comptable en quelque chose à la divine justice ? Les uns sont encore asservis à leurs passions ; les autres sont le jouet des plus déplorables illusions ; d'autres, revenus de leurs égarements, sont épouvantés du souvenir de leurs anciens désordres ; d'autres, enfin, se reprochent des infidélités moins graves mais journalières, des défauts légers mais dont ils ne se corrigent point. Nous nous avouons tous coupables, et nous vous invoquons, ô refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum* ! Enfin, nous sommes tous embarqués sur une mer orageuse, nous naviguons sur de frêles barques, au milieu des écueils, incertains quelquefois de la route que nous devons tenir, mais trop certains, si nous manquons le port unique du salut, de faire un affreux et irréparable naufrage. Saisis de crainte, nous vous invoquons, ô ressource des chrétiens en péril : *Auxilium christianorum* ! Nous ne périrons pas, ô Mère de miséricorde ; vous êtes l'étoile qui nous guiderez, à travers tant de dangers, vers ce port heureux où nos cœurs, réunis au vôtre, se reposeront dans le sein de Dieu des fatigues et des douleurs de ce triste pèlerinage. — Ainsi soit-il.

FETE DE LA MATERNITÉ DE LA B. V. MARIE

(IIe DIMANCHE D'OCTOBRE)

SECTION Ire. — PETITES INSTRUCTIONS

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Par le P. CRASSET, S. J.) (*a*)

DE L'EXCELLENCE DE LA DIGNITÉ DE MÈRE DE DIEU
COMBIEN LA SAINTE VIERGE DOIT ÊTRE HONORÉE A CAUSE DE CETTE DIGNITÉ

Si l'honneur est un tribut qui est dû à l'excellence, et s'il doit être proportionné au mérite et à la grandeur de la personne à qui on le rend ; pour faire connaître l'obligation que nous avons d'honorer la Sainte Vierge, il faudrait savoir tous les degrés de vertu, de mérite et d'excellence qu'elle possède, ce qui passe toutes les forces de l'esprit humain. Néanmoins, pour satisfaire à notre dévotion, et pour montrer l'injustice de ceux qui la veulent dégrader, j'en propose quatre qui nous obligent d'avoir pour elle une vénération presque infinie : le premier est la dignité de Mère de Dieu ; le deuxième l'éminence de sa sainteté ; le troisième la multitude de ses bienfaits ; le quatrième l'étendue de son domaine. Je commence par la qualité de Mère de Dieu, qui est l'origine de toutes les autres, et que quelques esprits mal intentionnés lui ont voulu disputer depuis quelques années.

C'est maintenant que je puis dire avec S. Bernard, qu'il n'y a rien que je désire et que je craigne tant, que de parler des grandeurs de Marie. Je le désire, parce qu'on se plaît à parler de ce qu'on aime, et que son Fils le veut, et qu'elle le mérite. Je le crains, parce que sa grandeur est incompréhensible, et que, quoi qu'on en puisse dire, ceux qui en entendent parler n'en sont jamais satisfaits, se persuadant qu'on ne dit jamais assez d'un sujet qui est inépuisable, et que ce qu'on comprend ne peut exprimer une chose incompréhensible. Je n'entreprends donc point de traiter cette matière à fond, mais de donner seulement quelque idée des grandeurs de la Vierge pour nous obliger à lui rendre nos hommages et nos adorations.

Les SS. Pères de l'Eglise lui donnent ordinairement trois titres d'honneur : celui de Fille du Père, celui de Mère du Fils, et celui d'Epouse du Saint-Esprit ; mais il faut confesser que sa maternité divine est le fondement de toutes ses grandeurs, et qu'elle l'élève au-dessus de toutes les pures créatures.

(*a*) CRASSET. S. J. *La véritable dévotion envers la Sainte Vierge.* IIe PARTIE. Traité III, art. 2.

Quelques-uns s'étonnent que les Ecrivains sacrés, qui ont parlé si avantageusement de S. Jean-Baptiste et de la Magdeleine, ont dit si peu de chose de la Sainte Vierge, et se sont contentés de l'appeler la Mère de Jésus. S. Thomas en apporte quantité de très belles raisons, dont la principale est que les Evangélistes l'ayant qualifiée Mère de Jésus, l'ont élevée au-dessus de toutes les grandeurs imaginables, hormis celle d'un Homme-Dieu. S. Anselme est de ce sentiment — *Hoc solum*, dit-il, *de beata Virgine prædicare, quod Dei mater est, excedit omnem altitudinem quæ post Deum dici et cogitari potest.* Dire que la bienheureuse Vierge est Mère de Dieu, c'est l'élever au-dessus de toutes les grandeurs qu'on peut dire ou imaginer au-dessous de Dieu.

En effet, c'est le sentiment commun des théologiens après S. Thomas [1], que cette dignité est en quelque façon infinie, et qu'elle est incompréhensible à l'esprit humain, parce qu'elle a pour terme un Dieu qu'elle regarde et enferme nécessairement : car qui dit une mère dit un fils; et qui dit une Mère de Dieu, dit nécessairement un Fils qui est Dieu. Ces deux idées sont inséparables et ne se peuvent concevoir l'une sans l'autre. C'est pourquoi comme il n'y a point d'esprit créé qui puisse comprendre la dignité d'un Fils de Dieu, il n'y en a point non plus qui puisse comprendre celle de sa Mère.

Pour se faire une idée de ses grandeurs, dit S. Eucher [2], il faut partir de ce principe : *Quæritis qualis mater? quærite prius qualis filius.* Vous me demandez quelle est la Mère : demandez auparavant quel est le Fils. La dignité de l'une se mesure sur la dignité de l'autre : si celle du Fils est incompréhensible, celle de la Mère l'est aussi.

S. Grégoire se sert de cette même mesure pour connaître l'élévation de cette Vierge incomparable. « Concevez, dit-il, ce que c'est qu'un Fils de Dieu, et vous concevrez ce que c'est que sa Mère ; l'excellence de l'un vous fera connaître l'excellence de l'autre [3]. » Si vous dites que l'une est infinie, je dirai que l'autre l'est aussi.

En effet c'est la plus grande et la plus étroite alliance qu'une créature puisse contracter avec Dieu : Car comme dit le prince des philosophes [4], une mère et un fils n'ont qu'une même chair et une même substance. De là vient qu'il ne peut y avoir de justice parfaite entre-eux : parce que la justice ne peut avoir lieu qu'entre deux personnes, un homme ne pouvant se faire justice à soi même.

1. IIIª P. q. XXV. — 2. Serm. *De natur. Virg.*
3. Si vis Virginem cognoscere, qualis et quanta sit, in ejus filium oculos converte, et ex ejus excellentia poteris etiam matris excellentiam intelligere. (GREG. *in lib.* I. *Reg.*) — 4. XVIII *Eth.*, 15.

S. Augustin[1] se sert de ce même raisonnement pour prouver que la Vierge est une même chose avec son Fils ; car après avoir prononcé ces paroles qui doivent jeter l'étonnement dans tous les esprits, *Caro Christi caro est Mariæ,* la chair de Jésus-Christ est la chair de Marie, il conclut qu'en vertu de la naissance qu'elle lui a donnée, elle ne fait qu'une même chose avec lui. *Ipsa specialis nativitas unum effecit matrem et filium.* Je sais que plusieurs habiles gens doutent si ce sermon est de S. Augustin, mais l'auteur de la Bibliothèque des Homélies des Pères anciens, l'attribue à ce saint Docteur, et dit que les savants de son temps n'en doutaient nullement. Du moins il est certain qu'il est de S. Fulgence, disciple de S. Augustin, ou de quelque Père ancien. Comme je le dois citer souvent, j'ai cru lui devoir donner l'autorité qu'il mérite.

Le B. cardinal P. Damien fait un très beau discours, où il montre que Dieu est dans tous les saints en trois manières : par nature, par grâce et par gloire ; mais qu'il est d'une quatrième manière dans la Sainte Vierge, savoir par identité de nature, ce sont ses termes : Parce que, dit-il, un fils et une mère ne composent en quelque façon qu'un corps, qu'une substance, et qu'une personne : *modo Deus inest Mariæ, quia idem est cum illa.* Ensuite de ces paroles il impose le silence à tout le monde, et s'écrie saisi d'étonnement : Que toutes les créatures qui entendent ce que je viens de dire, soient saisies de crainte et de frayeur ; qu'elles n'aient pas la témérité de regarder les brillants éclats de cette dignité infinie : Dieu demeure dans la Vierge, et il lui est uni par identité de nature[2]. Ce sentiment est infiniment honorable à la Mère de Dieu, principalement si nous croyons ce que dit S. Augustin, que le Fils de Dieu n'a rien perdu de la substance qu'il a reçue de sa Mère, et qu'il la conserve entière dans le Ciel.

S. Thomas ajoute une chose qui relève infiniment la gloire de la Vierge : Tandis, dit-il, qu'un enfant est dans le ventre de sa mère il n'est point entièrement séparé d'elle, mais il en est une partie par une certaine liaison de nature, comme le fruit qui pend à l'arbre est une partie de l'arbre[3].

Quoi qu'il en soit, il est indubitable qu'on ne peut concevoir d'union plus grande, après celle de l'Incarnation du Fils de Dieu, que celle d'une mère avec son fils. Ce qui a fait dire à Albert le Grand[4] dans un traité qu'il a fait des louanges de Marie, que la Sainte Vierge au jour de son Annonciation

1. S. Aug. Serm. *de Assumpt.* 15. — 2. Hic taceat et contremiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem : habitat Deus in Virgine cum qua unius naturæ habet identitatem. (Petr. Damian., serm. *De Nativ. Mariæ*). — 3. S. Thom. I P. q. xiii, art. *ad* 3. — 4. Albert. Magni, apud S. Anton. IV P. tit. I et IX.

n'a pu être unie plus intimement à Dieu, à moins que de devenir Dieu.

La raison qu'en apporte S. Thomas [1] est très belle, parce qu'il n'y a point de créature qui touche de plus près la Divinité qu'elle. Car une chose est d'autant plus noble, plus sainte et plus parfaite, qu'elle est plus unie au principe de la noblesse, de la sainteté et de la perfection, qui est Dieu. Et comme on ne peut rien concevoir de plus proche d'un fils que sa mère, principalement celle qui l'a conçu sans père, il faut dire que c'est la plus grande alliance qu'on puisse avoir avec Dieu.

Aussi S. Bonaventure ne craint point d'avancer que la qualité de Mère de Dieu, est le dernier effort de la puissance divine, et qu'il est impossible d'imaginer une Mère plus noble que celle-là. Dieu, dit-il, peut faire un monde plus grand que celui qu'il a fait, un ciel plus vaste, un soleil plus lumineux, une terre plus riche, un feu plus pur, mais il ne peut faire une mère plus grande et plus excellente qu'une Mère de Dieu. Par conséquent on doit dire que cette dignité est infinie, puisqu'elle épuise en quelque façon la puissance de Dieu, et qu'elle ne saurait être comprise par l'intelligence de tous les esprits créés, quand même ils seraient infinis.

C'est ce que nous a voulu déclarer l'Ange, quand il dit à la Vierge que *la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre.* S. Thomas [2] explique ces paroles en cette manière. Chaque puissance a sa sphère, qui est le terme et la plus grande étendue de son opération, et la vertu est le dernier effort d'une puissance : Ainsi l'ange disant que ce mystère serait l'ouvrage de la vertu de Dieu, il nous fait entendre que Dieu y travaillerait de toute sa force, et comme parle la Sainte Vierge, de tout son bras.

Mais pourquoi est-ce que l'ange dit que Dieu la couvrira de son ombre? S. Bernard répond : Parce que ce mystère était un sacrement caché, que la Trinité seule opérait dans la Vierge seule, et avec elle seule, il n'y a que celle qui en a l'expérience qui en ait la connaissance [3]. Et moi, dit S. Augustin, j'ajoute et je dis hardiment qu'elle n'a pu expliquer elle-même ce qu'elle a pu contenir. *Audacter pronuntio quod nec ipsa explicare potuit quod cupere potuit* [4].

Je serais infini si je voulais rapporter ce que les Pères ont dit de cette éminente qualité de Mère de Dieu. S. Pierre Chryso-

1. S. Thom. 2ª 2æ. q. ciii, art. 4 *ad* 2. — 2. S. Thom. *op.* i. c.iii.
3. Quia res nimirum in sacramento erat, et quod sola per se trinitas in sola et cum sola Virgine voluit operari, soli datum est nosse, cui soli datum est experiri. S. Bern., hom. IV, *in Missus.*
4. S. Aug. apud. *Biblioth. Patrum,* tom. ix.

logue, en son CXL sermon, met au rang des athées, ou du moins des gens qui ne connaissent point Dieu, ceux qui n'admirent point la grandeur de Marie, parce qu'elle est infinie, et qu'elle entre en quelque manière dans l'ordre de l'union hypostatique, étant de la famille de Dieu. *Quantus sit Deus satis ignorat, qui hujus Virginis mentem non stupet, animum non miratur.*

Je conclus de toutes ces vérités deux choses bien considérables. La première, que la Vierge surpasse en dignité toutes les créatures imaginables, sinon celle qui est unie personnellement à la Divinité, et qu'il n'y a que Dieu seul qui soit au-dessus d'elle. C'est ce que les Pères disent en termes exprès : entre autres le B. Pierre Damien après S. Chrysostome. Considérez, dit-il, les Chérubins, les Séraphins et les premières Intelligences du Paradis, et vous trouverez que tout ce qu'il y a de plus grand parmi les pures créatures, est au-dessous de la Vierge, et qu'il n'y a que l'ouvrier qui soit au-dessus de cet ouvrage. *Videbis quidquid majus est, minus esse Virgine, solumque opificem opus istud supergredi*[1]. S. Epiphane dit de même, et en moins de paroles, mais fortes et décisives : *Sola, Deo excepto, cunctis superior existis*[2]. Dieu seul excepté, vous êtes au-dessus de tout. Le témoignage de ce Père est d'autant plus recevable, qu'outre sa sainteté et son grand savoir, c'est lui qui a écrit contre ceux qui adoraient la Vierge.

J'ajoute à ces illustres défenseurs de la mère de Dieu, le grand S. Anselme, dont l'esprit, la science et la piété lui ont attiré l'admiration et la vénération de tout le monde. Voici comme il parle à la Vierge. O sainte Dame ! il n'y a rien qui vous soit égal, rien qui vous soit comparable : car tout ce qui est, ou est au-dessus de vous, ou est au-dessous de vous : Dieu seul est au-dessus de vous, tout ce qui n'est point Dieu est au-dessous de vous [3].

Cela est fort, et cependant très véritable : car toutes les dignités créées réunies et confondues ensemble, ne sauraient composer qu'un serviteur de Dieu, par conséquent sont infiniment au-dessous d'une Mère de Dieu.

Et il ne faut point dire que cette qualité est une chose purement extérieure, qui n'est point attachée à la personne qui la porte. Suarez [4] réfute cette doctrine, et montre que cette dignité est propre et intime à la Vierge ; soit qu'on la consi-

1. S. Petr. Damian. Serm. *De Nat. Mariæ.*
2. S. Epiphan., orat. *de laud. Virgin.*
3. Nihil tibi, Domina, est æquale, nihil comparabile : omne enim quod est, aut supra te est, aut infra te : quod supra te, solus Deus ; quod infra te, omne quod Deus non est. S. Anselm. l. *de Concept. Virg.*
4. Suarez, III^a P. disput. XXII, sect. 2.

dère physiquement, comme une relation à son Fils, qui a son principe et son fondement dans elle; soit qu'on la considère moralement, comme la dignité royale qui est attachée à la personne d'un roi. Il ajoute qu'elle est différente de la grâce habituelle, qui sanctifie les justes, et d'un ordre supérieur, qui demande pour cela des honneurs particuliers.

Je conclus en second lieu qu'il n'y a point de titre d'honneur imaginable qui ne soit dû à la Vierge Marie (pourvu que ce ne soit point un culte divin) et qu'elle mérite un honneur en quelque façon infini, puisque sa dignité est en sa manière infinie, et que l'honneur se mesure sur la qualité de la personne qu'on honore. C'est la raison qui a fait dire aux SS. Pères, qu'il n'y a que Dieu seul qui la puisse louer selon son mérite, parce qu'il n'y a que lui qui la connaisse et qui comprenne l'éminence de sa dignité : *Quam Dei tantum est pro dignitate laudare* [1].

S. Augustin était un grand esprit; mais quand il faut louer la Vierge, il confesse qu'il n'a ni pensée, ni parole qui approche de son mérite, et que tout ce qu'il peut dire d'honorable, n'est rien au prix de ce qu'on en doit dire. *Quid dicam pauper ingenio, cum de te quidquid dixero minor laus est, quam dignitas tua meretur ?* [2]

S. Jean Damascène défie non seulement les hommes, mais encore les anges de la louer dignement, et dit que ses louanges ne peuvent être renfermées dans aucun éloge [3]. Il ajoute qu'étant Mère elle doit posséder tous les biens de son Fils et être honorée de toutes les créatures. *Decet Matrem ea quæ Filii sunt possidere, et ab omnibus adorari.* S Bernard [4] l'appelle un abîme de lumière qui éblouit les yeux des anges et des hommes. Tous les autres Pères confessent qu'on ne saurait excéder en ses louanges, pourvu qu'on la mette au-dessous de Dieu. Et nous trouverons des gens dévoués en apparence à son service, qui ne sauraient souffrir qu'on lui donne des louanges ; qui la traitent de petite servante, et qui font passer pour idolâtres ceux qui font profession de l'honorer ? Basile, pieux et savant évêque de Séleucie au v^e^ siècle, était bien éloigné de ces pensées, lorsque s'adressant à la Vierge, il lui disait : O trois fois sainte et sacrée Vierge ! celui qui dira de vous tout ce qu'il y a de plus illustre et de plus glorieux, ne s'écartera jamais de la vérité : *O ter sacrosancta Virgo ! de te qui omnia illustria et gloriosa dixerit, numquam is quidem a veritatis scopo aberraverit* [5].

S. Ephrem, ce miracle de vertu, dont on lisait les ouvrages

1. S. Andr. Cret. orat., *de Dormit.* — 2. S. Aug. Serm. *De Sanctis.* — 3. Virgo omnium encomiorum legem excedit. S. Joan. Damasc. orat. *de Assumpt.* — 4. S. Bern. *in Sig. mag.* — 5. Basil. Seleuc. Orat. *in Annunt. Deip.*

après la Sainte Ecriture dans les Eglises d'Orient, montre aussi son zèle et sa dévotion envers la Sainte Vierge par cette oraison qu'il a composée à sa louange.

« O très sainte et très immaculée Vierge, Mère de mon Dieu, » Reine de lumière très puissante et très charitable ! vous » êtes plus noble que tous les esprits célestes, plus pure que » les rayons du soleil, plus digne d'honneur que les Chérubins, plus sainte que les Séraphins, plus glorieuse sans » comparaison que toutes les hiérarchies des anges. O sainte » Dame, qui avez été l'espérance des anciens Pères, la gloire » des prophètes, la louange des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie des saints, la couronne des vierges, recevez-» moi, et me conservez sous les ailes de votre bonté et à l'ombre de votre protection. Ayez pitié de moi qui suis un » misérable pécheur souillé d'une infinité de crimes, par » lesquels j'ai offensé Jésus-Christ, votre Fils, mon Dieu et » mon juge.

» O Vierge pleine de grâce, éclairez mon entendement, mettez des paroles en ma bouche, donnez le mouvement à » ma langue, afin qu'avec toute l'affection de mon cœur, je » chante vos louanges, et que je vous présente cet honorable » salut que vous présenta Gabriel avec tout le respect qui est » dû à une Mère de Dieu, etc. »

DEUXIÈME INSTRUCTION (*a*)

DE LA MATERNITÉ DIVINE, QUI EST LE PLUS HAUT POINT DES ŒUVRES DE DIEU

Ecce ego facio verbum in Israel quod quicumque audierit, tinnient ambæ aures ejus.

Voici que je fais une chose en Israël que personne ne pourra entendre sans que les oreilles lui tintent d'étonnement. (I *Reg.* III, 11.)

Je ne puis m'empêcher de croire que ce prodige, capable de frapper de stupeur tous ceux qui le verront ou qui l'entendront raconter, ne soit l'élévation d'une pure créature à la maternité du grand Dieu de l'univers ; et de plus, je ne puis me défendre d'entamer cette matière par une sainte saillie de S. Bernardin de Sienne, un des plus grands serviteurs de Marie. C'est le transport d'un homme si ravi de joie ou d'étonnement, qu'il semble s'oublier lui-même, tant la parole qui lui échappe est hardie. Il s'adresse donc à Notre-Dame en ces termes : « Comment, Vierge d'Israël, oserez-vous consen-

(*a*) Chapitre VII de la PREMIÈRE PARTIE du volume : *Marie chef-d'œuvre de Dieu*, par le P. BINET, S. J. Edition du P. JENNESSEAUX, S. J.

tir à devenir mère de Dieu? Comment permettrez-vous qu'on vous élève à un point d'honneur presque infini? Vous qui êtes si modeste, vous la reine de l'humilité, souffrirez-vous qu'on vous honore d'une dignité si éminente, qu'elle ne laissera que Dieu seul au-dessus de vous? Saül, sacré par le prophète Samuel et assuré de la volonté du Ciel, se tient caché dans la maison de son père, d'où il faut le tirer par force pour le proclamer roi d'Israël. Permettrez-vous donc facilement, vous qui êtes si retenue, que l'on vous fasse, je ne dirai pas reine des Séraphins ; mais, ce qui surpasse toutes nos conceptions, Mère de Dieu! Voici que l'Ange du Seigneur vous annonce cette grande nouvelle : vous serez la Mère du Verbe sur la terre, comme Dieu est son Père dans l'éternité. Pardon, Vierge sainte, vos oreilles ne se troublent-elles pas? Vos yeux ne s'éblouissent-ils pas? Votre force ne vous a t-elle point abandonnée ? « Voici la servante du Seigneur » : quelle hardiesse! « Qu'il me soit fait selon votre parole » : consentement surprenant! Votre cœur ne frémit-il point en voyant tomber sur votre néant, comme une montagne, l'immensité de la Divinité, qui va écraser la faiblesse d'une fille de quatorze ans [1]? Quand le premier des anges, osa s'élever contre la personne du Fils de Dieu, le Tout-Puissant accabla la témérité de cet esprit insolent qui présumait de s'égaler à son souverain. N'avez-vous pas quelque crainte, ô Vierge, que le Père éternel ne vous voie pas volontiers consentir à la maternité de celui dont la paternité lui appartient exclusivement à tout autre? Il est père sans égal ; voulez-vous être mère sans égale, et devenir ainsi sur la terre ce qu'il est dans l'éternité? »

Mais le mystère se dévoile à mes yeux ; il faut bien que Marie soit toujours la femme forte, et cette sainte âme était tellement transformée et perdue en Dieu, qu'elle ne craignit point de donner un plein consentement à la maternité divine ; qu'elle eut le courage de la demander et le bonheur infini de l'obtenir [2]. Elle sentit en effet le poids de la Divinité tomber sur son néant ; mais ce poids ne l'écrasait pas, et elle pouvait le supporter, appuyée sur son Bien-Aimé.

On ne parle ordinairement que d'une maternité de Notre-Dame ; mais il faut en distinguer trois, qui sont ineffables. La première est la maternité corporelle ; car elle est véritablement Mère du Verbe, qui s'incarna dans son sein virginal. La seconde est la maternité spirituelle, en tant qu'elle fut Mère du Verbe incarné dans son âme et dans son cœur : cette maternité est plus relevée encore que la première, au témoignage

1. S. Bernardin. *de Consensu virginali*, Serm. II, art. 1, c. 2.
2. S. Bernardin., *Serm. de Visitat. et septem verbis B. V.* art. 1, c. 2.

de Notre-Seigneur, et assurément plus avantageuse pour elle. La troisième est celle qu'elle exerce dans nos cœurs et dans les âmes fortunées où elle enfante Jésus-Christ et celle-ci nous importe infiniment ; car, sans elle, de quoi nous serviraient les deux premières ? Parlons donc séparément de ces trois maternités sublimes ; préparons-nous hardiment à voguer en haute mer, et gardons, si nous pouvons, nos faibles esprits d'y faire un infortuné naufrage.

TROISIÈME INSTRUCTION (*a*)

DE LA MATERNITÉ CORPORELLE ET DE SES DIMENSIONS INFINIES

De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.

Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. (MATTH., I, 16.)

Heureuse peine, tourment délicieux ! Celui qui aime cordialement Marie ne peut parler, et il ne saurait se taire. Il veut parler ; il a le cœur tout plein des grandeurs de sa Mère et tout brûlant de son amour. S'il ne parle pas, il mourra ; le feu l'embrasera, s'il ne prend air par ses paroles. Puis il veut se taire, confessant ingénument qu'il ne peut atteindre à la hauteur du doux objet de son cœur. L'éloquence est bonne pour relever les petites choses : aux choses infiniment relevées, il ne faut que le silence. Jamais on ne dit plus éloquemment les grandes choses qu'en faisant profession de ne les pouvoir dire ; aussi bien, les choses grandes qui se peuvent dire ne se doivent pas dire grandes. Que peut donc faire un esprit aussi faible que le mien, se voyant obligé d'aborder un si étonnant sujet ? Il meurt d'envie de dire quelque chose ; il meurt de honte de parler le langage des hommes, quand il faudrait surpasser celui des anges et de toute puissance créée. Le comble de ma peine est que je n'oserais pas même supplier le Dieu tout-puissant de me rendre capable de louer sa divine Mère. Il faudrait pour cela qu'il me communiquât un langage qu'il n'est permis à nul homme de parler, et que nul mortel ne saurait entendre. Eh bien, je me réjouis de me voir accablé sous l'immensité des grandeurs de la Mère de Dieu. Au moins, quelle consolation serait-ce pour moi de pouvoir l'aimer et l'admirer autant qu'elle le mérite, puisqu'il ne m'est pas permis d'en parler dignement.

§ I. — SAINTETÉ DE LA VIERGE AU MOMENT DE L'INCARNATION

Considérons avec attention le terme final du consentement

(*a*) Chap. VIII. Ire PARTIE du volume : *Marie chef-d'œuvre de Dieu*, par le P. BINET, S. J.

de la Vierge au mystère de l'Incarnation, et nous comprendrons clairement que la maternité divine, selon l'esprit et selon la chair, est une dignité et une perfection qui surpassent infiniment en mérite tout ce que l'homme peut dire, tout ce que le plus haut Séraphin peut imaginer, au-dessous de l'Homme-Dieu dont la grandeur est incommensurable [1]. Ainsi parle S. Bernardin de Sienne, qui nous fournit le raisonnement suivant : lorsque la charité gratuite de Dieu choisit avec sagesse et efficacité une âme pour l'élever à un état sublime, il lui accorde toutes les grâces proportionnées à l'exigence et à la sublimité de cet état : or, l'état de la maternité divine à laquelle Dieu a appelé Marie, est sans aucune comparaison le plus élevé où puisse parvenir une pure créature ; donc la charité du Tout-Puissant, pénétrant jusqu'au plus intime du cœur de Marie, et obtenant d'elle son consentement pour l'exécution du plus grand des mystères, a comme déifié celle en qui il s'opérait, en lui communiquant une perfection et une charité proportionnées à l'amoureuse charité de Dieu qui la choisissait, et qui réalisait en elle ce prodige [2]. Il faut en effet que Dieu le Père et la Mère de Dieu aiment Dieu le Fils, autant qu'il est possible, du même amour. C'est une si haute participation de la Divinité, une alliance si étroite, qu'au-dessus de Notre-Dame, la première chose que l'on rencontre, c'est Dieu ; puis descendant de Dieu à la créature, que rencontrez-vous immédiatement? c'est Marie. Les limites de l'empire de la Mère de Dieu, pour parler avec l'Ange de l'école, touchent d'aussi près qu'il est possible les frontières de la Divinité. Entre Dieu le Père et la Mère du Verbe, il existe une affinité spéciale [3]. La paternité de Dieu le Père, et la maternité de la Vierge Mère se ressemblent si fort, s'avoisinent de si près, sont si étroitement liées ensemble, que l'une touche à l'autre.

O cœur paternel, ô cœur maternel, que vous vous ressemblez ! Plût à Dieu que mon cœur fût perdu ou dans l'un ou dans l'autre ! Puisse-t-il être transformé et englouti ou dans le cœur de ce Père ou dans le cœur de cette Mère ; mieux encore, dans tous les deux ! L'amour fait oublier aux hommes ce qu'ils sont, et les rend téméraires. Pardon, ô mon Dieu, de ma témérité, quoique ce cœur amoureusement présomptueux n'ait aucun regret de sa faute, et qu'il soit bien résolu de ne se donner jamais à un autre cœur qu'à celui de son Dieu et à celui de sa bonne Mère et souveraine Maîtresse.

1. S. Bernardin., *Serm. pro Concept. Immaculatæ Virginis*, art. III, c. 1.
2. S. Bernardin., *de Consensu virginali*, Serm. II, art. 2, c. 1.
3. S. Thom. 2. 2, q. 103, a. 4. — *Commentar.* Cajetani, eodem loco.

§ II. — TOUS LES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT ATTENDAIENT LE CONSENTEMENT DE LA VIERGE AU MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Mais voulons-nous comprendre les grandeurs de cette maternité corporelle, qui changea le sein d'une vierge en un temple où résida corporellement la plénitude de la Divinité? il faut savoir que comme le Messie fut le *Désiré des nations*, ainsi celle qui devait le donner au monde fut pendant quatre mille ans l'attente des peuples. La Vierge Mère était le but vers lequel tous les saints de l'Ancien Testament dirigeaient, même sans la connaître, leurs vœux et leurs soupirs [1]. Elle était le blanc où tous les archers de Dieu et tous les bons cœurs ont décoché leurs flèches et leurs désirs enflammés. O Marie, s'écrie S. Bernard, au moment où l'ange la prie de consentir à devenir Mère du Messie, voici Adam inconsolable, exilé du paradis terrestre avec toute sa postérité ; voici Abraham et David ; voici les autres saints vos aïeux, qui habitent la région de l'ombre de la mort ; voici le monde entier prosterné à vos genoux ! ô Vierge, dites un mot qui est attendu de la terre, des enfers et du ciel: êtes-vous celle à qui cela est promis, ou devons-nous en attendre une autre ? Oui, c'est vous, et non une autre. Hâtez-vous donc de répondre à l'ange, ou plutôt à Dieu par l'ange. Dites une parole, et recevez la parole du Père ; proférez votre parole, et concevez le Verbe divin, émettez une parole passagère, et renfermez dans votre sein le Verbe éternel [2].

Quand le grand prêtre pénétrait dans le sanctuaire, couvert de pierreries, éclatant d'or, revêtu d'ornements mystérieux, il ne représentait pas un homme, mais le monde entier. (Le monde entier, selon les paroles de l'Esprit saint, était figuré par la robe sacerdotale dont il était revêtu. Il portait sur sa poitrine les noms glorieux des anciens pères gravés sur quatre rangs de pierres précieuses, et le grand nom de Jéhova était écrit sur le diadème de sa tête [3].) Sur sa langue étaient réunies les prières de tous les saints. Il parlait, tout le monde parlait par sa bouche. De même en Notre-Dame étaient rassemblés tous les vœux, tous les désirs, tous les mérites des saints de l'Ancien Testament, qui, implicitement ou explicitement, avaient désiré par dessus toutes choses le Sauveur qui devait leur donner la vie éternelle ; tous concouraient virtuellement en elle à obtenir le Messie promis à nos premiers pères et à introduire Dieu dans le monde ; tous disaient par sa bouche : « Qu'il me soit fait selon votre parole [4]. »

1. S. Andreas Cret., *Orat. in Annuntiat. SS. Deiparæ.*
2. S. Bernard., *Serm.* iv, *in* Missus est. — 3. *Sap.*, xviii, 24.
4. S. Bernardin., *de Consensu virginali*, Serm. ii, art. 3, c. 4.

§ III. — TOUS LES ANGES S'INTÉRESSAIENT AU SUCCÈS DE L'AMBASSADE DE GABRIEL, ANNONÇANT A LA VIERGE LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Hommes faibles, retirez-vous; vos efforts sont impuissants pour cette grande œuvre ; cédez cet honneur aux hiérarchies célestes. Voyons donc comment les Séraphins ont concouru à cette maternité suréminente, qu'il leur est assez difficile de bien comprendre. Je dis donc, avec S. Bernardin de Sienne, que les anges, qui sont les ministres de Dieu auprès des hommes, comme l'explique S. Denis, concoururent au consentement de la Vierge. Car il est certain qu'ils n'avaient point de désirs plus ardents, en ce qui concerne leur ministère auprès de nous, que de procurer le salut éternel de tous les élus. A l'heure donc où Gabriel fut envoyé vers Marie, tous comprirent que, de l'heureuse issue de cette ambassade et du consentement de cette Vierge, dépendait la naissance de Celui qui devait être le principe de notre salut, je veux dire du Verbe incarné. Aussi tous les anges, sans exception, réunirent-ils tous leurs désirs, redoublèrent-ils tous leurs efforts pour aider la Vierge par de très puissants secours à entreprendre et à consommer dignement ce grand ouvrage. Pour cela ils adressèrent à Dieu d'instantes prières, ils envoyèrent à la Vierge choisie de fortes inspirations, chacun selon le rang qu'il occupait dans la hiérarchie céleste. Les Séraphins, recevant immédiatement de Dieu l'inspiration divine, la communiquaient aux Chérubins, les Chérubins aux Trônes, les Trônes aux Dominations, les Dominations aux Vertus, les Vertus aux Puissances, les Puissances aux Principautés, les Principautés aux Archanges, les Archanges aux Anges, et les Anges à Gabriel. Gabriel annonce à Marie, au nom de tous, le mystère ineffable, et fait présent à la Reine de l'univers de tous les trésors du ciel [1]. — Dieu ! quelle douce rosée et quelle pluie de grâces tombèrent dans le sein virginal de la divine Marie ! Quels rayons, quels éclairs, quels torrents de délices coulèrent dans son âme, quand tout le paradis se versa dans son cœur, et qu'elle fut parée de toutes les beautés de la Jérusalem céleste ! « Oui, vous êtes belle, ma bien-aimée, et pleine de douceur ; vous êtes belle comme Jérusalem [2]. »

Quand Gabriel parle, toute l'éloquence des anges est assise sur ses lèvres, et tout le ciel parle par sa bouche. Toute la cour céleste supplie avec instance Dieu et Marie que le grand mystère, où la Justice et la Miséricorde doivent se donner le baiser de paix, s'accomplisse ; et Gabriel, en saluant la Mère future du Messie au nom de tous, fait une action d'un bien

1. S. Bernardin., *de Consensu virginali*, Serm. II, art. 3, c. 3.
2. *Cant.*, VI, 3.

plus grand mérite et d'une bien plus grande efficacité, que s'il ne la saluait qu'au nom d'un petit nombre, ou seulement en son propre nom : de même qu'un ambassadeur a beaucoup plus d'ascendant sur les cœurs de ceux auprès desquels il est envoyé, pour les porter soit à la crainte, soit à l'obéissance, soit à l'amour, lorsqu'il vient au nom de tout un empire, que s'il ne venait qu'avec l'autorité d'une ou de deux provinces, ou avec sa seule autorité [1]. Je ne m'étonne pas que, selon de pieux auteurs, le saint Archange et quantité de Séraphins restèrent pendant neuf heures, conférant avec Notre-Dame le jour de l'Incarnation. Ils ne pouvaient ni achever les discours qui regardaient un si grand mystère, ni se rassasier de voir sur la terre Celle qui n'avait pas son égale dans les cieux.

§ IV. — LA VIERGE PRÉPARE ET DISPOSE SON AME AVANT DE CONSENTIR AU MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Non, ce n'est point assez. Les efforts réunis des hommes et des anges sont trop faibles. Ils me permettront de le dire ; il faut une puissance plus grande que la leur, je ne dis pas pour exécuter, mais pour préparer ce mystère. Il faut résolument que la Reine des anges et des hommes ait recours aux derniers efforts de son âme, qu'elle déploie toute l'étendue de ses puissances pour se disposer à recevoir dignement le titre ineffable de Mère de Dieu. Toute âme sainte et prudente a coutume de se préparer et de se disposer avec d'autant plus de soin à une action, qu'elle sent et comprend que cette action est plus élevée et plus divine, qu'elle demande plus de vigilance et d'efforts, plus de circonspection et de perfection, pour être faite d'une manière convenable et entièrement agréable aux yeux du Dieu de toute sainteté. Toute âme fidèle comprend également qu'il ne se peut rien imaginer de plus grand que de concevoir un Dieu et de devenir Mère de Dieu. D'où elle conclut que l'acte qui touche immédiatement à ce grand mystère doit nécessairement être un acte très parfait. Mais quel fut cet acte ? Le consentement de Marie. Aussitôt donc que cette Vierge fidèle comprit que Dieu l'avait choisie pour être sa Mère, et qu'elle entendit les paroles de l'ange qui lui offrait cette dignité sublime de la part du Très-Haut, elle réunit toutes les forces de son entendement, elle employa toute l'ardeur de sa volonté pour se disposer à recevoir dignement et sans aucune imperfection une grâce aussi singulière et aussi inouïe ; et comme cette dernière disposition était le consentement de son âme très pure, on doit conclure qu'il fut le résultat de tous ses efforts et de toutes ses vertus : ainsi une pierre énorme est lancée au loin par

1. S. Bernardin., *de Consensu virginali*, serm. II, art. 3, c. 3.

les efforts réunis et redoublés d'une baliste et de toutes ses parties[1]. Nous ne pouvons donc en douter, tout ce que peut l'âme presque toute-puissante de la Vierge Marie, ses perfections, ses grâces, ses vertus, tout fut employé. Sa virginité était plus blanche que la neige; son humilité plus profonde que le centre de la terre; son amour plus ardent que celui des Séraphins; son cœur tout divinisé : on peut dire qu'elle seule eut plus de grâces au moment heureux de la conception du Verbe et à l'instant de sa maternité, que n'en avaient tous les anges et tous les hommes ensemble ; que l'âme de cette sainte Princesse réunissait toutes les vertus au plus haut degré et la surabondance de tous les dons célestes[2]; et voilà tout ce qui s'emploie à embellir et à fortifier le cœur de Marie, quand il s'agit de prononcer le plus grand mot qui fut jamais dit dans ce monde: « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Sur quoi S. Bernardin de Sienne, étonnant nos faibles esprits et se surpassant lui-même, nous dit qu'au moment de la conception du Fils de Dieu, sa très sainte Mère mérita et obtint plus de grâces par son seul consentement que n'en méritèrent tous les anges et tous les hommes réunis, par toutes leurs pensées, toutes leurs paroles et toutes leurs œuvres[3].

§ V. — L'INCARNATION EST PAR EXCELLENCE L'ŒUVRE DU TOUT-PUISSANT

Mais si Dieu intervient, et rien n'est plus nécessaire, à quels excès de grandeur sommes-nous conduits, et quel prodige ne va pas devenir cette maternité inimaginable ? Car, il faut bien l'avouer, l'incarnation du Verbe est un coup de Dieu, et de Dieu seul exclusivement à tout autre; disons plus, elle est l'œuvre unique où Dieu se montre aussi visiblement Dieu en ce monde. Aussi voulut-il l'exécuter avec tant de perfection, qu'il semble avoir atteint la dernière limite de ce pouvoir qui ne connaît pas de bornes. Dites-moi ce que peut celui dont la sagesse est infinie, dont la bonté est inépuisable, dont la puissance surpasse toutes nos pensées, et je vous dirai au vrai la dignité immense de la maternité de Dieu et les incompréhensibles grandeurs de la très sainte Mère du Verbe incarné. Ce n'est pas moi qui parle, c'est la Vierge-Mère qui a porté Dieu dans son sein. Il a fait en moi de grandes choses que je connais par l'expérience; mais je ne cherche point à les exprimer : un esprit angélique ne les saurait comprendre. Car non seulement elles paraissent très grandes aux créatures; mais elles sont les plus grandes possibles à celui-là

1. S. Bernard., *de Consensu virginali*, serm. II, art. 3, c. 2.
2. Suarez, *de Incarnat.* part. II, disp. I, sect. 2.
3. S. Bernardin., *Serm. pro Concept. Immac. Virg.*, art. 3, c. 1. — Idem, *de Nativ. B. M. V.*, art. 1, c. 3.

même qui, étant puissant et tout-puissant, ne peut cependant faire d'œuvres d'une plus haute sagesse et d'une plus grande puissance que celles qu'il a faites en moi [1]. La dignité de Mère de Dieu étant comme infinie, dit S. Thomas, à cause du bien infini qui est Dieu, on ne peut rien imaginer de plus grand, comme on ne saurait imaginer rien de plus grand que Dieu [2].

§ VI. — LA MATERNITÉ DIVINE EST LE PLUS HAUT POINT OÙ PUISSE ARRIVER UNE PURE CRÉATURE

Je ne veux point entrer dans le sanctuaire des secrets de la Divinité, ni pénétrer dans l'abîme de la prédestination, pour vous dire si de toute éternité, sans avoir égard au péché originel, Dieu détermina de faire une Vierge Mère de Dieu ; ou bien s'il voulut présupposer le péché originel pour se déterminer ensuite à faire ce qu'il a fait. Mais ce que je vous dirai, c'est qu'après l'incarnation du Verbe, pour ne pas dire avec elle, la première chose que Dieu détermina entre les pures créatures, ce fut une Mère pour ce même Verbe, dans laquelle il pût montrer comme en son véritable chef-d'œuvre qu'il était Dieu. Ce qui a fait dire à la bouche d'or de l'Italie : La grandeur de la Mère ne semble-t-elle pas égaler la puissance de Dieu même ? Mais si Dieu a voulu que l'on mesurât l'infinité de ses pouvoirs divins sur l'excellence et la surabondance des dons qu'il a versés en Marie, croyons que ces dons surpassent toutes les intelligences créées, et qu'il est impossible de les comprendre. Disons-le encore une fois, l'état de la maternité divine est le plus haut point où puisse arriver une pure créature [3]. Apelles ne fit jamais que trois tableaux qu'il regarda comme achevés, et au-dessous desquels il écrivit : Apelles l'a fait. Ses autres ouvrages contentaient tout le monde, excepté lui. Dieu a fait deux ouvrages sur lesquels il a inscrit son nom, et auxquels il n'a rien laissé à ajouter : le Verbe incarné et sa Mère. Quant aux autres créatures, elles étaient bonnes ; mais elles pouvaient être meilleures ; elles devaient devenir meilleures. Dieu, pour ainsi parler, les *faisait* ; mais pour ces deux chefs-d'œuvre, il les *a faits*.

Nous avons bien ouï dire que Dieu, s'accommodant à la manière de parler des hommes, dit un jour : Je me repens d'avoir formé l'homme [4]. Mais il s'est bien gardé de dire jamais qu'il s'était repenti d'avoir créé l'Homme Dieu son Fils, et d'avoir formé de ses mains paternelles sa très sainte Mère. Au contraire, il la trouve si ravissante, elle transporte si puissamment son âme, qu'il s'écrie dans les Cantiques : « Détour-

1. S. Bernardin., *Serm. de Visitat. et septem verbis B. V.*, art. 2, c. 1. — 2. P. I, q. xxv, a 6. ad 4. — 3. S. Bernardin. *supra*. — 4. *Gen.* vi, 7.

nez vos yeux de moi, ma bien-aimée, parce qu'ils m'ont fait envoler[1]. » Dieu prend tant de plaisir à mettre en parallèle cette maternité divine et sa divine paternité, plaçant entre l'une et l'autre le Verbe incréé et incarné, qu'il confesse que tant de merveilles, ne pouvant lui ôter la vie, lui ont dérobé le cœur : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur[2]. »

Mille fois j'ai admiré que Dieu se fût abaissé jusqu'à donner la qualité de serviteur à l'ange et à l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que le plus haut des Séraphins comparé à l'immensité de Dieu ? « Et vous ne dédaignez pas, Seigneur, d'ouvrir les yeux sur eux, » de regarder leur poussière et de les honorer du titre de vos serviteurs[3] ? Mais quand j'ai vu Dieu passer outre et appeler les hommes ses amis, certainement cet excès de bonté m'a ravi de joie et transporté hors de moi-même. Son amour n'est pas encore content ; il veut aller plus loin, et voilà qu'il les nomme ses enfants ! Qui pourra comprendre ce que veut dire être fils de Dieu ? Un homme faible et pécheur, oser, devoir même appeler Dieu son Père ! Mais comment ne pas mourir d'étonnement quand il nomme une âme qui est dans sa grâce son épouse, sa colombe, sa bien-aimée ! Néanmoins ces titres sont communs à toutes les âmes pures. Mais quand je vois qu'il choisit une tendre Vierge pour en faire sa Mère, s'il faut dire la vérité, mon esprit se perd, et je me sens plongé au plus profond de l'abîme ! Quel est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit comme à Marie : Vous êtes ma Mère ; vous m'avez engendré aujourd'hui ? Vous me commanderez en qualité de mère, et je veux vous servir et vous obéir en qualité de fils, de petit serviteur et de sujet très humble et très obéissant. Rien ne m'étonne autant que de voir Notre-Dame entendre ces paroles sans mourir mille et mille fois de douceur, de frayeur, de confusion et d'amour ! Mais l'amour est plus fort que la mort, et l'amour seul l'empêche de mourir, l'accablant d'un côté et la soutenant de l'autre.

C'est jouer à se perdre que de vouloir pénétrer les souverainetés impénétrables de cette divine maternité. Dieu seul qui l'a faite est capable de la comprendre et de l'expliquer. Que les Anges l'admirent et demeurent dans l'étonnement, c'est assez ; que les hommes la méditent et se perdent dans cette méditation, c'est tout ce qu'ils peuvent faire. Car, pour la bien comprendre, il faudrait savoir ce que c'est que Dieu. Or, essayez de comprendre, si vous le pouvez, celui qui ne peut être compris que de lui seul, parce que lui seul est infini. Mais

1. *Cant.* VI, 4, — 2. *Cant.* IV, 9. — 3. JOB, XIV, 3.

quand vous seriez assez heureux pour l'avoir compris, votre science serait pour vous seul, et vous seriez nécessairement obligé de dire avec le disciple du paradis : « J'ai entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter [1]. » — Mère aimable et admirable de mon Dieu, je ne saurais dire la joie de mon cœur, quand je considère que votre divine maternité est une chose si relevée, qu'il faut succomber sous le poids, et avec une grande ingénuité confesser que tout ce qui s'en peut dire n'atteindra jamais l'éminence de cette prérogative, qui est le grand chef-d'œuvre de Dieu.

§ VII. — ENONCÉ DE QUELQUES VÉRITÉS THÉOLOGIQUES TRÈS GLORIEUSES A LA MÈRE DE DIEU

Concluons donc par l'énoncé de quelques vérités théologiques aussi solides que glorieuses à la très sainte Mère de Dieu. — Premièrement, celui qui ne reconnaît pas la maternité divine de Marie est hors de la Divinité ; il est athée : c'est en propres termes ce que dit S. Grégoire de Nazianze [2]. — Secondement, selon les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, elle est véritablement, proprement et rigoureusement parlant, la Mère du Dieu tout-puissant et du Verbe incarné. — Troisièmement, elle mérite ce titre par son concours à l'union du corps et de l'âme de Jésus-Christ, au moment où, par le plus étonnant de tous les prodiges, s'opérait l'ineffable union du Verbe avec notre humanité. Car Marie ne conçut pas la nature humaine sans que cette nature fût unie à une personne ; or, cette personne était celle du Fils de Dieu ; donc elle conçut, strictement parlant, le Fils de Dieu ; ce qui est le fondement de son bonheur et du nôtre [3]. — Quatrièmement, le sang très pur de Notre-Dame, qui fut la matière du précieux corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, et le lait dont elle le nourrit et qui fut changé en la substance du Sauveur, furent unis hypostatiquement au Verbe éternel. Le Christ est la même chose que sa Mère ; il y a entre l'un et l'autre identité de substance, disait S. Pierre Damien [4]. La chair de Jésus-Christ est la chair de Marie, dit S. Augustin [5] ; et en nous donnant son corps pour nourriture et son sang précieux pour breuvage, il nous a donné le corps, le sang, le lait et la substance de la Vierge Marie convertis en sa propre substance. Quiconque approfondira cette théologie portera bien haut ses pensées. — Cinquièmement, de là naît en la personne de Notre-Dame une relation réelle de maternité, qui lui donne droit sur tous les biens de son Fils ; une liaison si étroite avec Dieu Père éternel de ce

1. II *Cor.* XII, 4. — 2. *Orat.* LI. — 3. SUAREZ, *de Incarnat.*, part. II, disp. I, sect. 1. — 4. Serm. I *de Nativitat. B. M. V.*
5. S. AUGUST. vel incert. auct. *de Assumpt. B. M. V.*

même Fils, et une alliance si éminente avec l'auguste Trinité, que Dieu seul peut la comprendre. — Sixièmement, après la dignité de l'union hypostatique du Verbe, il n'y en a point de plus transcendante que celle de la maternité divine ; car, quoique la dignité de fils adoptif de Dieu par la grâce sanctifiante semble en quelque sens préférable à la maternité corporelle de Dieu, selon cette parole du Sauveur : « Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique [1] ; » il n'en est pas moins vrai que la grâce de la maternité divine est d'un rang tout différent des autres grâces, de soi plus relevée et tout à fait incomparable, et qui n'a jamais été communiquée qu'à Notre-Dame seule, privativement à tout autre. — Septièmement, tout autre état des créatures est limité et fini ; mais celui de la maternité divine est comme infini, à cause de la liaison très étroite avec une personne purement infinie. Cette union n'est pas l'union personnelle, dit S. Bernard ; mais elle en approche de si près, qu'il semble que Notre-Dame soit abîmée et perdue dans la Divinité qui est personnellement unie à sa propre chair, en celle de son Fils [2]. — Huitièmement, la source et la vraie racine de tout le bonheur de Notre-Dame est véritablement cette divine maternité, à laquelle elle fut prédestinée de toute éternité. En conséquence de cette prédestination, Dieu résolut de l'orner de tant de vertus et de la combler de tant de grâces, qu'il ferait bien voir en ce Chef-d'œuvre ce que pouvaient sa puissance sans bornes, sa sagesse sans mesure, sa bonté sans égale, sa libéralité sans limites, sa charité, sa justice et ses miséricordes infinies.

Mon cœur tressaille quand il voit la Mère incomparable du Tout-Puissant ne pas dédaigner de nous appeler ses enfants et d'étendre jusqu'à nous les effets de sa sollicitude maternelle ; et je prie Dieu de me rendre digne de porter ce nom de fils comme il convient, pour honorer une Mère qui nous fait frères de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé et notre Sauveur.

r

1. Luc. xi, 28. — 2. Serm. *in Signum magnum.*

QUATRIÈME INSTRUCTION (*a*)

DE LA SECONDE MATERNITÉ DE NOTRE-DAME, PAR LAQUELLE ELLE CONÇOIT TRÈS-HEUREUSEMENT JÉSUS-CHRIST DANS SON AME

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est ; ipse meus frater, et soror, et mater est.

Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux ; celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. (MATTH. XII, 50.)

Imaginons-nous quelles doivent être la gloire et la beauté de l'âme de la glorieuse Vierge Marie, puisque la maternité corporelle dont je viens de discourir n'est presque rien, comparée à la maternité spirituelle. Ce serait peu de chose pour Marie, selon S. Augustin, d'avoir été Mère de Dieu selon la chair, si elle ne l'avait d'abord été selon l'esprit[1]. J'estime, dit Suarez après S. Justin, que la bienheureuse Vierge a été plus heureuse à cause des vertus qui l'ont rendue digne de la maternité divine, qu'à cause de la dignité même de Mère de Dieu[2]. Enfin c'est le jugement même du Sauveur : « Une femme élevant la voix au milieu du peuple lui dit : Heureux le sein qui vous a porté ; heureuses les mamelles qui vous ont nourri. Femme, reprend Jésus, plutôt heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique[3]. » Dans une autre circonstance, quelqu'un lui dit : « Voici votre mère et vos frères qui sont dehors et qui vous demandent. Mais Jésus s'adressant à celui qui lui parlait : Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Et étendant la main vers ses disciples : Voici, dit-il, ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère[4]. » Après une décision aussi formelle, il ne nous est plus permis d'avoir aucun doute. Aussi les théologiens disent nettement, et la question réduite à ces termes se résout d'elle-même, que la maternité divine, abstraction faite des grâces qui la précèdent, l'accompagnent et la suivent, serait beaucoup moindre que l'état de grâce par lequel nous devenons enfants de Dieu et ses amis[5]. Mais si vous réunissez ces deux maternités, c'est assurément le plus haut point de grandeur où puisse parvenir

(*a*) Chapitre IX, Première partie de l'ouvrage : *Marie chef-d'œuvre de Dieu* par le P. BINET.

1. *Lib. de sancta Virginit.*, c. III.

2. *De Incarnat.*, part. II, disp. I, sect. 2. — S. JUSTIN., *Quæst.* CXXXVI *ad Orthodoxos.* — 3. LUC. XI, 27. — 4. MATTH. XII, 47.

5. Si dignitas matris (Dei) absque gratia et filiatione adoptiva futura esset, multo melius esset et eligibilius filiam Dei esse quam matrem. (SUAREZ, *de Incarnat.*, part. II, disp. I, sect. 2.)

une pure créature ; et cet avantage était réservé à la seule Reine du paradis.

§ I. — EXCELLENCE DE LA MATERNITÉ SPIRITUELLE

Le grand prêtre, qui avait seul le privilège de pénétrer dans le Saint des saints, entendait souvent le peuple, ou même les prêtres qui ne pouvaient entrer que dans la première partie du temple appelée *Sanctum*, c'est-à-dire le Saint, louer avec admiration la beauté, les richesses, la magnificence de la demeure du Très-Haut. Que serait-ce, leur disait-il, si vos yeux pouvaient contempler la majesté du Saint des saints, l'Arche d'alliance où Dieu réside, l'ange qui rend des oracles de la part du Tout-Puissant, les Chérubins ravis en extase, et tout le ciel descendu sur la terre ? Vous avoueriez facilement que tout ce que vous voyez n'est rien en comparaison de ce qu'il n'est pas permis à vos yeux de voir. C'est aussi ce que nous devons dire de la maternité corporelle de Notre-Dame, comparée à la maternité spirituelle de son âme. La foi, dit l'apôtre S. Paul, fait habiter Jésus-Christ dans nos cœurs [1], et l'on peut dire avec vérité que chaque vertu, comme une vierge du ciel, conçoit et enfante Dieu dans les âmes. Voilà qu'une vierge concevra ; que dis-je, une Vierge ? Voilà que la foi vierge, que l'espérance vierge, que la charité vierge, que la pureté, que l'humilité, que l'obéissance vierges, que chacune des vertus de la Vierge-Mère a conçu, enfanté et nourri le Fils de Dieu dans son âme. Et cela, non pas une seule fois, ce qui suffirait déjà pour relever beaucoup la maternité spirituelle de Marie, puisqu'elle possédait toutes les vertus ; mais autant de fois qu'elle croit, qu'elle désire, qu'elle aime, qu'elle obéit, autant de fois cette Vierge sacrée conçoit le Verbe éternel dans son âme. C'est donc à elle qu'il appartient de se présenter devant le Roi, accompagnée d'un cortège de vierges sans nombre, fécondes de mille actes excellents produits par le Saint-Esprit, et, dans un véritable sens, mères de notre Créateur et de notre Rédempteur.

On me dira que cette maternité spirituelle qui fait naître Dieu dans nos cœurs n'est pas un privilège de la très sainte Vierge, puisqu'elle est commune à toutes les âmes pures. Je commence par accorder que cette faveur est commune à toutes les bonnes âmes, et je dis que rien ne doit nous encourager davantage à la vertu ; mais je soutiens qu'elle n'en est pas moins un privilège de Marie, à cause de l'excellence et de la sublimité de toutes ses vertus. Car, je le demande, où trouverons-nous une âme qui ait plus cordialement obéi

1. *Ephes.* III, 17.

à la voix du Père que celle qui disait toujours : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Que Dieu fasse hardiment, et qu'il ordonne tout ce qu'il lui plaira ; ma vie est d'obéir, et mes vertus ne savent rien faire que ce que Dieu veut que je fasse. S'il en est ainsi, où trouverons-nous une créature qui ait jamais été plus dignement mère de Dieu en son âme ? Et c'est là le privilège de Marie.

Le Père éternel a engendré son Verbe de toute éternité, et il l'engendre incessamment en se connaissant et en se regardant soi-même. C'est toujours avec la même vérité qu'il répète ces grands mots : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui[1]. » La Vierge-Mère imite en quelque sorte la Divinité vierge, selon la pensée de S. Ambroise. Sans cesse elle exerçait des actes de cette foi très vive qui faisait habiter Jésus-Christ dans son cœur ; de cette charité séraphique qui attirait toute l'auguste Trinité dans son sein. Quel paradis devait être l'âme de Notre-Dame ! Que de divines maternités ! Combien de rapports et de relations de cette Vierge pure et féconde avec le Père, avec le Fils, avec le Saint-Esprit ! Un miroir représente autant de fois le soleil qu'il a de faces ; l'âme de Notre Dame, autant de fois qu'elle a de vertus et qu'elle en multiplie les actes. Voyez comment en elle chaque vertu attire et retient Dieu dans son sein, et le représente si vivement qu'il semble être enchâssé en mille façons dans cette âme virginale. — O Vierge, lumière de nos yeux, l'amour et le ravissement de nos cœurs ! Que ne vous aimons-nous à l'égal de nos devoirs et de vos mérites ! Que ne faisons-nous un miracle d'amour en vous aimant au-dessus de nos forces, et en nous rendant possible ce qui est impossible à notre faiblesse.

§ II. — SES AVANTAGES SUR LA MATERNITÉ CORPORELLE

Qui voudrait me faire croire qu'il est impossible de dire les grandeurs de la Reine du ciel ? Je soutiens, avec S. Anselme, que l'on peut dire en un mot tout ce qui s'en peut dire. Que voulez-vous que je vous dise de Dieu quand je vous ai dit DIEU ? Que voulez-vous que je vous dise de Marie, quand je vous ai dit MÈRE DE DIEU ? surtout si vous entendez ce mot dans toute son acception, et si vous reconnaissez, avec S. Justin, que Marie est encore plus grande par sa maternité spirituelle que par sa maternité corporelle. Comme Mère de Dieu selon la chair, elle est élevée en dignité et en honneur au-dessus de tout le paradis ; comme Mère de Dieu selon l'esprit, elle est élevée en grâce et en gloire au-dessus de toutes les créatures. La ma-

1. *Ps.* II, 7.

ternité corporelle est un honneur presque infini que Marie a reçu de Dieu ; la maternité spirituelle est un mérite personnel presque sans bornes qu'elle s'est acquis par ses efforts, aidée de la grâce de Dieu. Or, dites-moi ce qu'il y a de plus glorieux, de recevoir ou de mériter un honneur ? La maternité corporelle ne met à la rigueur en Notre-Dame qu'une relation de mère à fils ; mais la maternité spirituelle lui acquiert une relation à Dieu en tant que Dieu. Or, dites-moi, laquelle de ces deux relations est préférable ?

Cette maternité selon l'esprit est si précieuse devant Dieu, qu'elle était une condition purement et simplement nécessaire en celle que le Fils de Dieu avait déterminé de choisir pour mère. « Je vous salue, pleine de grâce. » Voyez-vous que déjà son âme est remplie de grâce et de sainteté ? « Le Seigneur est avec vous. » Déjà elle est sa mère dans son âme, et sa sœur et son amie, et son épouse et l'intime de son cœur. « Le Saint-Esprit surviendra en vous. » Gabriel, que dites-vous ? demandent S. Bernard et S. Bonaventure. S'il y est, comment y viendra-t-il ? S'il y doit venir, comment y est-il déjà ? Quel est ce mystère? Ce n'en est pas un. Marie, avant de concevoir le Verbe incréé dans les lis de la virginité de son corps, l'avait déjà conçu dans les roses de la virginité de son âme. Voilà comment le Dieu qui est en Marie viendra en Marie. « On donnera à celle qui a, et elle sera dans l'abondance [1]. »

Je m'étonne que je ne me sois pas perdu mille fois dans cet abîme et dans cette matière sublime que je traite, hélas ! si indignement. Je le sens, je n'ai donné qu'une bien faible idée des grandeurs démesurément étendues de ces maternités ineffables de la Reine des cieux. Pardon, Vierge sainte ! ne vous irritez pas si nous ne pouvons égaler vos mérites par nos discours. Réjouissez-vous plutôt de ce que tout esprit se trouve trop bas pour atteindre vos vertus. Pourrait-on vous dire grande, si nos petits esprits étaient capables de vous comprendre, et s'il était permis à nos chétives langues de dire vos excellences et vos incomparables grandeurs ?

1. Matth. xxv, 29.

CINQUIÈME INSTRUCTION (*a*)

DE LA TROISIÈME MATERNITÉ DE NOTRE-DAME, PAR LAQUELLE ELLE FAIT NAITRE JÉSUS-CHRIST DANS NOS CŒURS

Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.

Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. (*Gal.* IV, 19.)

§ I. — COMMENT LA MÈRE DE DIEU FAIT NAITRE JÉSUS-CHRIST DANS NOS CŒURS

La maternité corporelle de la Reine des Anges est heureuse pour le monde; sa maternité spirituelle, très heureuse pour elle-même ; les deux réunies sont le trésor de son cœur. Mais ces deux maternités nous seraient peu utiles, si cette Vierge Mère n'en exerçait une troisième dans nos âmes, en nous disant avec plus de tendresse et de vérité que le grand Apôtre : « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. » L'abeille ayant sucé l'esprit des fleurs, amassé le coton le plus mignard et cueilli la crème des fleurettes les plus délicates, fait naître, au milieu de ce petit amas très odoriférant, une jeune abeille qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Quand notre bonne et souveraine Maîtresse a cueilli dans les parterres du ciel mille fleurs éternelles de toutes sortes de vertus, elle les ajuste dans les bons cœurs et dans les belles âmes qu'elle honore de son amour; et là, au milieu de ces belles fleurettes, elle fait naître le petit Jésus.

C'est le propre d'une mère de donner le jour à son fils, et de le nourrir continuellement. On peut donc penser que la très sainte Vierge, qui est la Mère des mères, ne désire rien si ardemment que d'engendrer son Fils Jésus dans les âmes qu'il a lavées et rachetées de son sang. Cette nuée toute d'or distille incessamment la manne et les rosées de la Divinité ; ce baume précieux répand toujours son odoriférante vapeur ; ce soleil ne cesse jamais de produire son rayon éclatant ; ce ciel miraculeux verse toujours ses saintes influences, et la Mère de Dieu voudrait toujours enfanter et enchâsser Jésus-Christ dans nos âmes pour exercer à l'infini sa divine et ineffable maternité.

Son divin Fils est à elle, cela est vrai; mais elle sait aussi que cet « Enfant est né pour nous, et que ce Fils nous a été donné [1]. » Et elle qui en est la Mère le dispense aux bons cœurs et l'engendre incessamment dans les bonnes âmes par

(*a*) Chap. X. Première Partie de *Marie chef-d'œuvre de Dieu,* par le P. BINET. S. J. — 1. Is. IX, 6.

la foi, par l'espérance, par la charité et par les actes des autres vertus. Le Seigneur disait un jour ces belles paroles : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et lui et moi nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure [1]. » Pourquoi ne dirait-il pas : Ma Mère l'aimera, elle et moi nous habiterons au milieu de son cœur ? Voyez comme Notre-Dame avec S. Joseph conduit l'Enfant Jésus dans le temple. Nos cœurs sont les temples de Dieu ; c'est dans nos cœurs qu'elle conduit maintenant son Fils Jésus ; c'est dans nos cœurs qu'elle lui donne le jour, comme si ces cœurs qui lui sont dédiés étaient autant de Béthléems. L'heureuse flèche, s'écrie S. Grégoire de Nysse en parlant de l'amour divin, qui, dardée vivement dans nos cœurs, y amène aussi l'archer éternel [2] ! Notre-Dame est la flèche dorée que Dieu le Père lance dans les cœurs des prédestinés. Ce dard amoureux ne vole pas sans emporter avec lui l'archer céleste, le divin Enfant Jésus, qui ne vise à autre blanc qu'à la candeur de tous les bons cœurs, contre lesquels il décoche les flèches amoureuses de son infinie charité.

§ II. — EN COMBIEN DE MANIÈRES LA MÈRE DE DIEU EXERCE LA DIVINE MATERNITÉ DANS NOS CŒURS

Mais en combien de manières et en combien d'âmes Notre-Dame n'exerce-t-elle pas sa divine maternité ! Jésus-Christ, selon l'apôtre S. Paul, habite dans nos cœurs par la foi. Combien d'infidèles n'a-t-elle pas menés comme par la main au baptême ! Disons mieux : elle y a conduit des nations entières. Aurait-on converti l'Orient, l'Occident, les Indes et les nouveaux mondes, si elle n'eût enflammé le zèle des prédicateurs, si elle n'eût béni leur langue, si elle ne les eût aidés à enfanter Jésus-Christ par la foi dans les âmes des idolâtres et des barbares ? Qui a brisé la tête de l'hydre et des hérésies, sinon cette très sainte Mère, qui par ce moyen a reconquis des âmes qui avaient perdu Dieu, et que Dieu aurait perdues pour toujours, si elle n'eût fait naître de nouveau Jésus-Christ en elles, en éclairant leur esprit et en touchant leur cœur ?

On peut croire aisément qu'elle a conduit aux pieds de Jésus Christ des millions de pécheurs abandonnés, qu'elle les a mis en état de pénitence et leur a fait trouver la grâce, la vie et le repos de leurs âmes. Elle a chassé l'esprit malin des corps et des âmes, et elle y a substitué la foi, la connaissance et l'amour de Jésus, et Jésus même, l'engendrant de nouveau dans ces cœurs sincèrement convertis et rendus à leur Sauveur. Quel crime horrible n'est pas celui d'un chrétien qui a renoncé Jésus-Christ, et signé de son sang qu'il n'aurait jamais

1. JOAN. XIV, 23. — 2. *Homil.* IV *in Cant.*

d'autre maître que Satan ! Quelle puissance pourra lacérer ce contrat ! Je réponds que c'est la puissance de Marie. Plus d'une fois cette Mère de miséricorde a arraché aux puissances infernales des âmes désespérées, et les a remises sous le doux empire de Jésus-Christ son Fils, leur légitime souverain. Combien d'hommes impies, après avoir renié Dieu dans leurs cœurs, avaient résolu de lui faire à jamais une guerre implacable ! Cependant, la main de Marie a brisé ces cœurs indomptables et a rendu la lumière à ces aveugles. Elle a ramené miraculeusement ces esprits égarés, et de plusieurs elle a fait des saints qui depuis ont porté fidèlement Jésus-Christ dans leurs âmes.

Voulons-nous de plus grands prodiges ? Combien de personnes en état de péché mortel, déjà à l'article de la mort et ayant presque un pied dans les enfers, en ont été retirées par la Mère de toute bonté qui a touché doucement leurs cœurs et les a rendues ainsi à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à elles. Il y a plus, elle a préservé des peines de l'enfer des créatures infortunées mortes en état de damnation, les rappelant à la vie le temps nécessaire pour rentrer en grâce avec Dieu, et aller tôt ou tard dans le ciel bénir éternellement celle qui s'était montrée si miséricordieusement leur bonne Mère [1].

Que de miracles n'a-t-elle pas faits pour sauver les âmes en guérissant les corps ? Elle rend la vue à cet aveugle, et, avec le sens du corps, la vie de l'âme, et Jésus-Christ au corps et à l'âme, en attendant le paradis. Combien de fois, sur une mer en fureur, n'a-t-elle pas retiré du naufrage et de la damnation éternelle d'infortunés pécheurs près de périr, qu'elle a ensuite aidés à se convertir à Dieu et à recevoir Jésus-Christ dans leurs âmes ? Combien de fois a-t-elle sauvé du milieu des flammes des hommes privés de la grâce de Dieu, et qui allaient commencer leur enfer ici-bas ? Mais la miséricorde de Marie leur a rendu les bonnes grâces de Jésus-Christ son Fils, et les a conduits heureusement au ciel. Par l'entremise de cette douce Mère, des âmes désolées qui avaient perdu depuis longtemps la belle lumière du ciel, ont enfin recouvré l'espérance, la paix de l'âme, la grâce et Jésus-Christ, l'auteur même de la grâce.

Et il faut bien que Marie soit ainsi notre bonne Mère. Que feraient, hélas ! tant de pauvres malades à l'agonie, attaqués par toutes les puissances de l'enfer, si elle ne venait à leur secours ? Aussi la proclame t-on Mère de grâce, Mère de miséricorde, Mère de nos cœurs, parce qu'elle ne manque jamais

1. Cette faveur a été accordée aux prières de plusieurs saints. Nous citerons, entre autres, S. Martin de Tours, sainte Colette, S. François Xavier, le P. Almeida, missionnaire de la Compagnie de Jésus au Brésil.

de nous aider dans nos pressants besoins, se montrant toujours notre Mère et ne souffrant jamais que l'ennemi nous arrache ni la foi ni la confiance. Combien seraient morts privés des sacrements de la sainte Eglise notre mère, sans le secours puissant et maternel de Marie ! Elle a fait avancer la mort aux uns, de peur qu'ils ne retombassent dans le péché, et afin qu'ils mourussent en état de grâce; elle l'a différée aux autres, afin de les disposer à la pénitence et de les mettre en voie de salut. A ceux-ci elle a envoyé de longues maladies, afin de forcer doucement leurs âmes rebelles à revenir au devoir et à se réconcilier avec Jésus-Christ son Fils; ceux-là sont morts de mort soudaine étant en état de grâce, à la veille d'offenser Dieu mortellement, ou même sur le point d'entrer dans la voie de perdition dont ils ne fussent peut-être jamais sortis. D'autres ont éprouvé des infirmités qui les ont fait mourir pièce à pièce tous les jours et à tous les instants : moyen précieux d'épurer leurs âmes, d'y faire croître Jésus-Christ, de les rendre de grands saints; tandis qu'ils eussent peut-être abusé de la santé et des autres dons naturels pour offenser Dieu, scandaliser leurs frères et se perdre.

Enfin, la glorieuse Vierge Marie est notre Mère en mille façons. Elle nous protège dès le sein de notre mère, afin que nous recevions heureusement la vie naturelle, puis celle de la grâce par le baptême. Si nous avons le malheur de perdre cette vie précieuse par le péché mortel, elle est assez puissante pour nous la faire recouvrer par le repentir et nous obtenir notre pardon. Et quand le désespoir nous aurait approchés des portes de l'abîme, sa grande miséricorde serait assez forte pour nous en retirer, pour nous rendre les bonnes grâces de son divin Fils et le faire renaître au milieu de nos âmes, trop fortunées d'être du nombre de ses enfants.

§ III. — LA MÈRE DE DIEU MÈRE DE LA SAINTETÉ ET SOURCE DE LA SCIENCE

Notre-Dame ne se contente pas de mener les âmes à la foi, de les préserver du péché, de leur rendre la confiance, de les conduire à la pénitence; c'est encore elle qui fait les saints, l'honneur de toute l'Eglise, et ce qu'il y a de plus cher aux yeux de Dieu sur la terre et dans le ciel. N'est-ce pas elle qui a embrasé les cœurs d'un monde entier de personnes, et leur a fait aimer cordialement Jésus-Christ, le plantant au milieu de leurs âmes? N'est-ce pas elle qui par ses serviteurs a fondé tant de religions, où à milliers et à milliers se sont retirés ces glorieux contempteurs du monde, ces fidèles amants de Jésus-Christ, qui habite avec tant de plaisir dans le plus tendre de leurs cœurs fortunés ? Ces grands religieux qui ont

servi Dieu si parfaitement, l'eussent-ils jamais fait sans la maternelle assistance de la Mère de Dieu?

Que j'aime Origène, et ceux qui ont dit avec lui qu'il n'y a point de saints qui ne soient enfants de la Vierge, et que la Vierge n'a point de vrais enfants qui ne soient de grands saints. « Femme, voilà votre fils [1], » a dit Jésus en croix à sa très sainte Mère. Mon disciple bien aimé que voici et tous ceux qu'il représente, qui sont tous mes serviteurs, tous sont vos enfants et vos petits-enfants; vous les nourrirez de votre lait, vous leur prodiguerez vos soins maternels, jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'état d'hommes parfaits, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle je dois être formé en eux [2]. En vertu de ces paroles divines, voyez comme la sollicitude maternelle de Marie enrichit les belles âmes de toutes les vertus; comme elle leur obtient la vraie humilité, la pudeur, la virginité, l'amour divin, la piété ; comme elle va tous les jours visiter sainte Elisabeth, portant inséparablement avec elle son Fils Jésus ; et S. Jean qui est renfermé dans le sein de sa mère tressaille de joie : image d'un bon cœur qui bondit d'aise, en se voyant visité de Jésus et de sa sainte Mère. N'est-ce pas elle qui amène le Sauveur dans nos cœurs pour y célébrer des noces spirituelles, en changeant l'eau de nos misères en vin excellent de la divine charité? Je ne m'étonne pas que le grand Ephrem lui adresse ces belles paroles : Je vous salue, vous la paix, la joie, la consolation et le salut du monde [3]. Il la nomme ainsi, parce qu'elle annonce tous les jours à ses serviteurs et à ses enfants la bonne nouvelle que les anges apportèrent une fois sur la terre : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, parce qu'un Sauveur est né aujourd'hui au milieu de vos âmes [4]. »

L'argument de Tertullien est d'un grand poids. Où est Dieu, là est la patience, sa fille bien-aimée [5]. Ne puis-je pas ajouter : là aussi est la charité, la virginité et toutes les vertus, qui sont autant de hiérarchies célestes au milieu desquelles Dieu est assis avec une grande et douce majesté? Oh! comme Notre-Dame est bien la mère des vertus, et que c'est bien elle qui les attire dans nos âmes, puisque, selon S. Bernard, nulle grâce du Ciel ne nous arrive que par l'entremise de Marie! C'est donc ainsi qu'elle engendre Jésus-Christ dans nos cœurs. Elle y prépare une couche fleurissante de toutes les vertus, puis elle adresse maternellement à son tendre Fils ces paroles des Cantiques : « Venez, mon bien aimé; notre petit lit est couvert de fleurs, » venez vous reposer à l'odeur des douces fleurs du paradis [6].

1. Joan, xix, 26. — 2. *Ephes.* iv, 13. — 3. *Orat. de Laud. B. M.* V. — 4. Luc. ii, 11. — 5. *Lib. de Patient.*, c. xv. — 6. *Cant.* i, 15.

Ce n'est pas tout ; comme Marie est la mère de la sainteté, elle est aussi la source de la science et la lumière des docteurs. Sans elle, que sauraient S. Bernard, Rupert, Albert le Grand, et tant d'autres qui ont reçu toute leur science de la Mère de Dieu ? Ne savons-nous pas que c'est elle qui a éclairé tant de savants esprits, en faisant naître dans leur intelligence la Sagesse du Père, Sagesse éternelle et incréée, devenue son divin Enfant ? Ah ! si cet Enfant est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, quels rayons ne fera-t-il pas briller sur ceux qui aiment à se dire les enfants de sa tendre Mère !

Concluons donc que la Vierge qui a donné une fois au monde le Verbe incarné, le fait naître et grandir tous les jours dans les âmes, où elle exerce le doux empire de sa sainte maternité. — O amoureuse Mère ! ô Mère de miséricorde et tout notre bonheur ! que ne sommes-nous vos enfants à jamais dévoués, comme vous êtes notre bonne Mère !

SIXIÈME INSTRUCTION

(Par le P. VENTURA.) (*a*)

Amour que Jésus-Christ nous témoigne en nous léguant sa Mère. Par là il accomplit la promesse qu'il nous avait faite pendant sa vie de ne pas nous laisser orphelins ; il met aussi le sceau à l'œuvre de la Rédemption.

Après ce que Jésus-Christ a fait pour nous, on peut dire que, malgré toute sa richesse, il ne lui reste plus rien à nous donner : *Cum esset ditissimus plus dare non habuit.* Dénué de tout et attaché à un bois cruel, prêt à rendre pour nous le dernier souffle d'une vie qui nous fut entièrement consacrée, que peut-il faire et nous donner de plus ? Absolument rien, puisqu'il ne possède plus rien, après nous avoir tout donné en lui et avec lui : *Cum illo omnia nobis donavit.* C'est ainsi que nous en aurions jugé assurément ; car qui pouvait jamais penser à Marie ? qui se serait imaginé qu'il pût disposer aussi de sa Mère en notre faveur, et la mettre à même de nous servir de consolation, de secours et d'appui ? Mais ce à quoi nos désirs ne pouvaient atteindre, ce qui était au-dessus de nos conceptions, sa sagesse infinie le lui a fait inventer et son amour le lui a fait accomplir. Il voit au pied de sa croix cette tendre Mère qui s'associe à ses sacrifices et à ses souffrances pour le salut du monde ; il voit avec quelle générosité, avec quel courage cette femme sublime offre et sacrifie son propre fils pour la rédemption des hommes ; il la voit enfin animée de

(*a*) Chapitre IX de la PREMIÈRE PARTIE de l'ouvrage : *La Mère de Dieu Mère des hommes.* Edition L. VIVÈS. 1 vol. in-8.

la charité la plus ardente, et touchée de la plus tendre compassion pour notre malheur.

Il voit, d'un autre côté, combien il serait avantageux aux hommes, pour lesquels il mourait, de leur assurer la tendre sollicitude et les pensées affectueuses de ce cœur si noble, si grand, si héroïque et en même temps si plein de douceur, d'indulgence, de tendresse et de bonté. Il nous assure donc cette sollicitude et nous la garantit par un titre sacré, inviolable, perpétuel: cette femme héroïque est créée, constituée et proclamée notre véritable mère : *Ecce filius tuus.*

Au sujet de ces paroles si affectueuses de Notre-Seigneur à ses Apôtres : « Je ne vous laisserai pas orphelins, » *Non relinquam vos orphanos,* S. Augustin nous dit : Encore bien que le Fils de Dieu nous ait rendus les enfants adoptifs de son propre Père, et que nous ayons ainsi par la grâce le même Père qu'il a par nature, il a voulu néanmoins, lui qui était devenu notre frère, montrer qu'il avait pour nous tout l'amour et le sentiment paternel ; et c'est ce qu'il a exprimé en nous disant : « Je ne vous laisserai pas orphelins. » *Quamvis Filius Dei nos suo patri adoptaverit filios, et eumdem Patrem nos habere voluerit per gratiam, qui ejus Pater est per naturam ; tamen paternum affectum ipse circa nos demonstravit, cum dicit: Non relinquam vos orphanos.* Or, cette promesse si pleine d'amour qu'il nous a faite pendant sa vie et qui exprimait si bien les sentiments paternels qu'il a pour nous, cette assurance de ne pas nous laisser orphelins, non seulement il l'a remplie après sa résurrection en visitant ses disciples, et après son ascension en leur envoyant le Saint-Esprit pour être leur consolateur et leur avocat; mais il l'a remplie encore d'une manière toute spéciale, dit S. Ephrem, en nous donnant Marie pour mère; et c'est pourquoi Marie est appelée par ce Père de l'Eglise l'asile et le refuge des orphelins : *Susceptio orphanorum.*

Admirez, en effet, le rapport frappant qu'il y a entre ces deux passages de l'Evangile de Jésus-Christ! Dans l'un il est dit : « Non, je ne vous laisserai pas orphelins, je vous le promets, » *Non relinquam vos orphanos.* Dans l'autre, il institue Marie notre mère et il la charge de prendre soin de nous comme de ses enfants ; et ensuite il s'adresse, dans la personne de S. Jean, à ces mêmes disciples auxquels il avait promis de ne pas les laisser orphelins, et il leur dit : « Voilà votre mère, » *Ecce mater tua.* Comme s'il leur avait dit « : Je vous avais promis de ne pas vous laisser orphelins, et c'est pourquoi je vous ai donné mon propre Père. Mais cela ne suffit pas à mon amour; par là j'avais seulement fait cesser la privation où vous étiez d'un père qui vous rappelât à la vie, et remplaçât Adam, qui vous a donné la mort et qui l'a subie

lui-même. Vous restiez encore orphelins de mère, ne pouvant plus donner ce nom à Eve, qui est morte aussi bien qu'Adam à la grâce et à la vie. Je veux donc faire cesser cette privation, pour que ma promesse soit accomplie dans toute son étendue, et pour que vous ne puissiez vous dire orphelins en aucune manière. Voilà Marie que j'ai déclarée votre mère; voilà la mère qui vous manque, la mère que je vous ai implicitement promise, la mère que je vous donne, à qui je vous confie, et qui réparera largement les maux que vous a faits cette mère qui n'est plus : *Ecce mater tua.* Par elle et en elle désormais vous avez tout. Un père et une mère vous sont donc assurés pour la vie sprituelle, comme vous aviez eu un père et une mère dans l'ordre de la nature. Vous n'avez plus rien à envier des avantages de votre première naissance, puisque vous retrouvez la mère qui vous manquait, que vous n'auriez jamais pensé à me demander, et que vous n'auriez jamais obtenue si mon amour ne m'avait fait penser à vous la donner : *Ecce mater tua.* C'est ainsi que ma tendresse a épuisé tous les moyens, toutes les ressources, pour subvenir à vos besoins. Il ne me reste donc plus rien à vous léguer, à vous procurer, à vous obtenir; ce n'est pas seulement à vos besoins, c'est encore à vos consolations que j'ai abondamment pourvu. Je me suis dépouillé entièrement en votre faveur de tout ce qui m'appartenait; l'héritage que je vous laisse est complet, et mon testament est clos par ce dernier legs ; il ne me reste plus qu'à vous donner le dernier soupir de ma vie et à vous prouver par ma mort l'excès de mon amour. » *Ecce mater tua... hæc dicens expiravit.*

Qu'elle est donc pleine d'affectueuse sollicitude la charité de notre divin Rédempteur! Rien ne lui échappe ; rien n'est oublié dès qu'il s'agit non pas seulement de ce qui est nécessaire, mais encore de ce qui pourrait être utile à notre salut, afin que l'œuvre de sa miséricorde surabonde de toutes les richesses de sa bonté! Il nous avait réconciliés avec Dieu par la vertu de son sang ; il nous avait donné ce même Dieu pour père ; lui-même était devenu notre frère ; et voilà qu'il veut donner à cette filiation qui nous rattache à Dieu le Père, à cette fraternité qui nous est commune avec Dieu le Fils, une base plus large, un titre nouveau, un lien plus sensible ; il veut faciliter à notre faiblesse et à notre timidité les moyens d'aller à lui avec plus de sécurité et de confiance ; il veut enfin que nous ayons une médiatrice auprès de lui, un guide, une espérance, un encouragement et un appui, et pour cela il a fallu que sa mère devînt la nôtre. Et pour nous faire un tel présent, sa miséricorde n'a pas attendu nos prières; elle les a prévenues, elle est venue au devant de nous selon la pro-

phétie de David : *Deus meus, et misericordia ejus præveniet me* (*Ps.* LVIII). Pour nous faire mieux apprécier cet inestimable don, il nous l'a fait sous forme de legs testamentaire et de donation pour cause de mort; il nous l'a donné quelques moments avant de mourir, comme le dernier signe qu'il pût nous laisser de sa tendresse, comme le dernier gage de son amour.

O douce idée! pensée pleine de charmes! souvenir précieux à rappeler! La Mère de Dieu est aussi véritablement ma mère! Je ne puis en douter, puisque c'est Dieu lui-même qui, peu d'instants avant de rendre le dernier soupir sur la croix, me l'a laissée pour mère. Quel nouveau titre, dirai-je donc avec S. Anselme, quel nouveau motif n'ai-je pas de m'approcher de Dieu mon père et de mon frère Jésus-Christ avec plus de confiance que jamais, maintenant que j'ai avec lui une même mère, qui est mon guide, mon avocate et ma protectrice! Quel asile assuré, quel refuge large et facile ne trouverai-je pas en Marie! Qui pourra désormais me troubler dans le désir et l'espérance que j'ai de mon salut, puisque j'ai un frère si bon, une mère si tendre et si compatissante, qui s'en occupent? *O beata fiducia! O tutum refugium! Mater Dei est mater mea! Qua certitudine debemus sperare quoniam salus nostra de boni fratris et piæ matris pendet imperio!* O mon âme! me dirai-je à moi-même avec S. Bonaventure, tu dois te livrer à la confiance, au bonheur et à la joie, toute pécheresse que tu es ; car l'examen de ta cause, l'issue de ton jugement, l'obtention de ton pardon, dépendent de la sentence que rendront un Dieu qui est pour toi un frère et la Mère de Dieu devenue ta mère.

SEPTIÈME INSTRUCTION

(Par le P. VENTURA.) (*a*)

Passage important d'Origène sur ces paroles : *Femme, voilà votre fils.* Les vrais fidèles forment un seul corps avec Jésus-Christ, et cette union a commencé sur le Calvaire. Jésus-Christ étant fils de Marie, les fidèles qui lui sont unis sont aussi devenus en lui et avec lui, sur le Calvaire, enfants de Marie. Les Juifs et les hérétiques ne comprennent pas ce mystère ; quel est en cela leur malheur. Avantages pour nous catholiques d'être dans la véritable Eglise et d'avoir seuls Marie pour mère.

C'est un dogme fondamental de la foi catholique que le Fils de Dieu s'est incarné pour tous les hommes, qu'il a souffert et donné sa vie pour tous, qu'il a satisfait pour tous, qu'il a mérité à tous la réconciliation et le pardon, qu'il a acquis à tous un droit réel à ses biens, à ses privilèges, à son amitié, à sa fraternité, puisqu'il avait pris et expié les péchés de tous ; qu'enfin personne n'a été exclu des bénéfices du prix qu'il a offert ni du mérite de son sacrifice : *Pro omnibus mortuus est*

(*a*) Chapitre X de la PREMIÈRE PARTIE de l'ouvrage : *La Mère de Dieu, Mère des hommes.* Edition L. VIVÈS. 1 vol. in-8.

Christus (II *Cor.*, v). Néanmoins il est de fait que tous n'étant pas chrétiens, tous ne sont pas enfants de Dieu ; que par conséquent tous ne sont pas de vrais disciples, de vrais amis, de vrais frères de Jésus-Christ ; que ceux-là seulement le sont qui, étant incorporés avec lui par le baptême, lui demeurent unis par le double lien de la foi en sa doctrine et de la fidélité à ses préceptes.

Il en est de même par rapport à Marie : bien que par sa coopération à la rédemption et à la naissance spirituelle de tous, elle soit devenue la mère de tous comme Jésus-Christ est le rédempteur de tous, en fait cependant elle n'est la mère que de ceux qui ont vraiment Dieu pour père et Jésus-Christ pour maître et pour frère ; c'est-à-dire qu'elle n'est réellement la mère que des vrais catholiques, de ceux qui forment avec Jésus-Christ ce même corps spirituel dont il est le chef et que nous appelons l'Eglise.

C'est une vérité aussi consolante que précieuse pour nous de pouvoir dire que nous avons le bonheur d'appartenir à l'Eglise ; c'est cette vérité que Jésus-Christ a voulu nous rendre présente lorsqu'il a dit à Marie en lui montrant S. Jean : « Voilà votre fils, » *Ecce filius tuus*, parce que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, c'est comme s'il eût dit qu'en fait ceux-là seuls seraient les vrais enfants de Marie qui retraceraient les caractères distinctifs de S. Jean, d'être le disciple fidèle de Jésus-Christ et l'objet de son amour spécial : *discipulus quem diligebat Jesus*.

Dans plusieurs passages du chapitre précédent, et déjà dans celui-ci, nous avons touché ce point de doctrine, « que ce n'est qu'en établissant son habitation *dans les tabernacles de Sem*, c'est-à-dire dans la véritable Eglise, que l'on peut avoir part à cette portion de l'héritage du Seigneur, qui consiste à avoir Marie pour mère ; » mais c'est ici le lieu d'en parler avec quelque étendue, en tâchant de pénétrer, autant qu'il nous sera possible, encore plus avant dans l'esprit des paroles de Jésus-Christ.

Commentant ces paroles du Sauveur crucifié : « Femme, voilà votre fils, » Origène fait une très belle observation qui répand un jour admirable sur la vérité que nous expliquons. Personne, dit-il, ne peut avoir la pleine intelligence de l'Evangile de S. Jean, ni en pénétrer le véritable sens, à moins que d'avoir eu, comme cet apôtre, le privilège de reposer sur la poitrine même de Jésus-Christ, et d'avoir reçu de Jésus-Christ Marie pour mère. Tous ceux qui ont pour elle les sentiments qui lui sont dus sont pleinement persuadés qu'elle n'a jamais eu d'autre fils que Jésus-Christ, et que par conséquent quand Jésus-Christ dit à sa mère en parlant de S. Jean : « Voilà vo-

tre fils, » et non pas : « Voilà que vous avez en la personne de Jean un autre fils, » c'est comme s'il eût dit : « Celui-ci est Jésus, dont vous êtes la mère, parce que tout homme parfait ne vit plus lui-même, mais c'est Jésus-Christ qui vit en lui. » *Evangelii a Joanne traditi sensum percipere nemo potest, nisi qui supra pectus Jesu recubuerit, vel acceperit a Jesu Mariam, quæ ipsius mater fiat.... Si nullus est Mariæ filius judicio eorum qui de ipsa bene senserunt, præterquam Jesum, dixitque Jesus Matri : Ecce filius tuus, et non : Ecce etiam hic est filius tuus, perinde est ac si dixisset : Ecce hic est Jesus quem genuisti; etenim quisque perfectus est, non amplius vivit ipse, sed in ipso vivit Christus* (Orig., *in Joan.*).

Ces paroles renferment un sens profond; mais elles sont d'une exactitude théologique admirable, car elles s'appuient sur une vérité qui est le fondement de la vraie foi et que S. Paul n'a pas cessé d'expliquer, d'inculquer, de répéter dans ses sublimes épîtres : c'est que tous les vrais fidèles, tous les membres de la véritable Eglise, ne sont qu'une même chose avec Jésus-Christ et ne forment avec lui qu'un même tout, un même corps, un seul et même fils.

Jésus-Christ lui-même avait déjà émis cette grande et consolante doctrine alors que, peu d'instants avant d'aller à la mort pour son Eglise, il disait dans cette ardente prière qu'il adressait pour elle à son Père : « Je leur ai communiqué la lumière que j'ai reçue de vous, afin qu'ils ne soient et ne forment plus qu'une seule et même chose, comme vous et moi ne sommes qu'un » : *Ego claritatem, quam dedisti mihi, dedi eis, ut sint unum sicut ego et tu unum sumus* (Joan., xvii).

S. Paul, pour expliquer cette mystérieuse unité, prend pour comparaison le corps humain. De même, dit-il, que dans le corps il y a des membres aussi divers entre eux qu'il y a de diversité dans le but et l'usage auquel ils sont destinés, ce qui n'empêche pas que tous ces membres unis à leur chef ne forment qu'un seul corps, de même nous ne formons tous qu'un seul et même corps avec Jésus-Christ : *Sicut in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent, ita unum corpus sumus in Christo* (*Rom.*, xii). L'apôtre, revenant ailleurs à la même similitude, explique en outre comment s'opère cette mystérieuse union, c'est-à-dire par le baptême qui nous ouvre l'entrée de l'Eglise, nous incorpore à Jésus-Christ et fait de nous une seule et même chose avec lui; car, dit-il, il n'y a qu'un seul corps, bien qu'il soit composé de plusieurs membres, puisque ces membres unis ensemble ne forment qu'un seul et même corps. C'est ce qui arrive en Jésus-Christ; baptisés que nous sommes dans le même esprit, nous ne formons avec Jésus-Christ qu'un seul corps

qui est l'Eglise. Vous êtes donc véritablement les membres d'un corps dont Jésus-Christ est le chef : *Sicut corpus unum est et membra habet multa, omnia autem membra corporis, cum sint multa, unum tamen corpus sunt, ita et Christus. Etenim in unum corpus baptisati sumus... Vos autem estis corpus Christi et membra de membro* (I *Cor.*, XII). Or, le chef et les membres d'un même corps, malgré la diversité de leurs formes, de leur but et de leurs fonctions, n'ont cependant qu'une même nature, qu'un même être, qu'une même substance ; il en est ainsi de nous autres chrétiens : dès que nous sommes incorporés par le baptême à Jésus-Christ, nous participons dès lors à sa propre nature, *divinæ consortes naturæ*, dit positivement S. Pierre ; en sorte que tous ses titres, ses droits, ses privilèges, ses grâces deviennent notre fonds commun, puisque dans l'état régulier du corps humain tous les membres participent à toutes les conditions du chef. Ainsi Jésus-Christ étant fils de Dieu, l'objet de son amour et l'héritier de sa gloire, du moment que nous sommes incorporés à Jésus-Christ et que nous ne formons plus qu'une même chose avec lui, nous devenons par là même, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, les enfants de Dieu, les objets de la tendresse de Dieu et les héritiers de sa gloire. Et de même que séparés de Jésus-Christ nous n'avons rien, nous ne méritons rien, nous ne sommes rien, unis à lui, nous avons tout en lui et par lui, nous méritons tout, nous sommes tout ce qu'il est lui-même : *In quo omnia.*

Mais Jésus-Christ est aussi fils de Marie ; du moment donc que nous nous incorporons à lui par le moyen des sacrements, que nous devenons une même chose avec lui, tout comme la greffe, pour nous servir de la comparaison de S. Paul, ne fait plus qu'un avec l'arbre qui la reçoit, dès lors nous devenons aussi les enfants de Marie de la même manière et par la même raison qui nous rend enfants de Dieu, c'est-à-dire parce que nous sommes unis à Jésus-Christ qui est fils de Dieu.

Nous ne devenons donc enfants de Dieu et de Marie que par notre union avec Jésus-Christ ; ce n'est que par lui et en lui que nous avons ce titre ; mais cette union ne nous fait former en lui et avec lui qu'un seul fils de Dieu, un seul fils de Marie, puisque nous ne formons en lui et avec lui qu'un seul tout, un seul composé mystique, un seul corps.

Il est vrai que cette union avec Jésus-Christ notre chef se réalise par la vertu des sacrements, dans lesquels il nous applique le mérite de son sang et le fruit de son sacrifice ; mais comme ce sang, qui nous fait renaître à une vie nouvelle et devenir membres d'un nouveau corps, a été répandu sur le Calvaire, comme ce sacrifice s'est accompli sur la croix, c'est aussi sur la croix et sur le Calvaire qu'ont été posées les ba-

ses de cette union mystérieuse, que les titres en ont été constitués, que les voies en ont été ouvertes et les moyens préparés. C'est en la personne de Jean qui nous représentait tous, de Jean véritablement inondé du sang qui s'échappait en abondance de toutes les plaies du Sauveur, de Jean qui fut le premier avec Marie à éprouver les effets du grand sacrifice dont il était témoin, c'est, disons-nous, en la personne de Jean que notre union a commencé à se réaliser et à s'accomplir sur le Calvaire.

Ces explications nous donnent la pleine intelligence de ce beau texte que nous avons cité d'Origène. Comme hommes nous sommes tous fils de Marie, parce que, comme nous le verrons en son lieu, elle a coopéré par son amour et par sa douleur à notre naissance spirituelle de la même manière qui fait de Jésus le père et le rédempteur de tous, c'est-à-dire parce qu'il nous a tous rachetés et régénérés par son sang ; toutefois nous sommes enfants de douleur, enfants d'adoption et de grâce, enfants distincts et différents de Jésus-Christ. Mais comme vrais chrétiens, en qualité de vrais disciples de Jésus-Christ, unis et incorporés à lui, devenus une même chose avec lui, nous sommes fils de Marie comme l'est Jésus-Christ ; nous ne sommes plus distincts de lui, et comme nous ne formons avec lui qu'un même corps, nous ne sommes avec lui qu'un même fils. Ainsi, bien que Marie ait sous un rapport autant d'enfants qu'il y a de vrais chrétiens, il n'est pas moins vrai de dire qu'elle n'a qu'*un seul fils* qui est Jésus-Christ, puisque c'est Jésus-Christ qui vit en nous quand nous lui sommes vraiment unis, puisque tous les fidèles ne forment avec lui qu'un seul et même Jésus-Christ dont Marie est la véritable mère.

Voilà donc, d'après Origène, pourquoi Jésus-Christ en montrant S. Jean à Marie ne dit pas à sa mère : « Voilà que vous avez dans la personne de Jean un autre fils différent de moi et que je vous laisse pour me remplacer ; » mais il lui dit simplement : « Femme, voilà votre fils, » *Mulier, ecce filius tuus*, parce que c'est comme s'il lui eût dit : Femme, vous n'avez qu'un seul fils, et c'est moi ; mais comme en vertu du mystère que j'accomplis en ce moment, Jean s'incorpore à moi, s'unit à moi, forme une même chose avec moi, qu'il est en moi et que je vivrai en lui, vous avez donc, ô femme, en la personne de Jean qui est au pied de la croix, votre même fils qui est sur la croix, votre Jésus que vous avez engendré et qui se trouve tout entier avec son disciple comme le chef est avec les membres auxquels il est uni. Voyez en lui les effets de ma rédemption, les traces de mon sang, la communication ineffable de mes grâces, la participation même à ma nature

divine. Il ne lui manque rien pour être un autre moi-même, une même chose avec moi, et comme je suis pour vous un fils, il l'est également pour vous, et tous ceux qui auront les mêmes titres et se trouveront dans les mêmes conditions que Jean deviennent dès ce moment, en moi et avec moi, votre fils unique : *Dixit Matri : Ecce filius tuus ; et non : Ecce etiam hic est filius ; perinde ac si dixisset: Ecce hic est Jesus quem genuisti : etenim quisque perfectus est, non amplius vivit ipse, sed in ipso vivit Christus.*

Pour comprendre encore mieux cette sublime doctrine, remarquons d'abord que le Père éternel engendre son Verbe de sa seule substance. Ce Verbe de Dieu, en tant que Verbe engendré dans l'éternité, est donc seulement Fils de Dieu, et Marie n'a aucune part à cette génération éternelle. Mais ce même Verbe, cette personne divine, engendré de toute éternité et né de Dieu seul, et Dieu lui-même, a pris un corps humain qu'il s'est formé du sang très pur de Marie ; il s'est uni à ce corps par une union hypostatique ou personnelle, intime, substantielle, indissoluble, union qui, sans confondre les deux substances, forme de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ une seule personne, *non confusione substantiæ sed unitate personæ*, en sorte qu'en Jésus-Christ, Dieu et homme, l'homme est vraiment Dieu. Marie ayant donc conçu et enfanté ce composé mystérieux et indissoluble dans lequel on peut avec toute la rigueur du langage théologique affirmer de Dieu tout ce que l'on affirme de l'homme, on dit avec raison et l'on doit dire que Marie a engendré le Verbe de Dieu, qu'elle a mis Dieu au monde, qu'elle l'a élevé et qu'elle est vraiment la Mère de Dieu. Encore bien que Marie n'ait fait que fournir une portion de son sang pour former cette humanité que Dieu a prise et qu'il s'est associée d'une manière si intime, toutefois, comme Dieu s'est uni substantiellement à cette humanité, Marie est appelée et elle est véritablement la Mère de Dieu. Il en est de même pour tout ce qui nous concerne (toutes réserves et toutes proportions gardées) : encore bien que selon la nature Marie n'ait engendré que Jésus-Christ, toutefois, comme Jésus-Christ nous a unis intimement à lui-même, jusqu'à former de nous tous avec lui un même corps dont il est le chef, il s'ensuit que Marie, par cette union si intime de son propre fils avec nous, est devenue en Jésus-Christ notre mère à nous aussi, et que nous sommes ses enfants. Mais comme en Jésus-Christ Dieu et l'homme ne forment, en vertu de l'union hypostatique, qu'une seule et même personne, qu'il n'y a pas deux Jésus-Christ et deux fils de Marie, mais un seul Jésus-Christ et un seul fils, de même Jésus-Christ et les vrais chrétiens, en vertu de leur union en un même corps, ne for-

ment qu'un seul et même fils de Marie; et comme notre union avec Jésus-Christ s'est formée sur le Calvaire, c'est là aussi que nous sommes devenus en Jésus-Christ, non plus les fils, mais le fils de Marie, et c'est cet ineffable mystère que Jésus-Christ manifeste et proclame lorsque sur le Calvaire il dit à Marie: « Femme, voilà votre fils. »

S. Paul insistait sur cette vérité lorsqu'il disait : « Rappelez-vous que les promesses ont été faites à Abraham et à son fils ; Dieu n'a pas dit *à tes fils*, comme s'il se fût agi de plusieurs, mais il a parlé comme quand il n'est question que d'un seul : *à ton fils*, et ce fils n'est autre que Jésus-Christ. » *Abrahæ factæ sunt promissiones et semini ejus. Et non dicit : Et seminibus, quasi in multis ; sed quasi in uno : Et semini tuo ; quod est Christus* (Galat., III).

Ainsi sur le Calvaire Dieu se montre le plus tendre père pour les hommes, puisqu'il sacrifie et livre à la mort son propre Fils, pour se créer et se donner, dans les hommes, des enfants adoptifs. Là aussi est le frère, le rédempteur, la victime de tous les hommes, non seulement parce qu'il partage avec eux tous la nature humaine et qu'il est comme eux vraiment fils d'Adam, mais encore parce qu'il satisfait pour tous, qu'il prie pour tous, qu'il ouvre ses bras à tous et qu'il les appelle tous à prendre part au fruit de son sang et à l'héritage de son amour. Mais cette paternité de Dieu, cette fraternité de Jésus-Christ à l'égard de tous les hommes est une paternité et une fraternité dans un sens très large ; une paternité et une fraternité de compassion, de miséricorde, que l'on pourrait presque dire facultative et de disposition ; en fait et en réalité, les vrais enfants de Dieu, les vrais frères de Jésus-Christ, ceux qui forment véritablement son héritage, sa famille, son corps, ce ne sont que les vrais chrétiens qui sont incorporés à lui et qui, aussi longtemps qu'ils persévèrent dans cet état, participent à tout ce que Jésus-Christ possède, à tout ce que Jésus-Christ est en lui-même.

De même encore Marie, par sa coopération à l'œuvre de notre salut, à notre régénération, est la mère de tous les hommes, puisque c'est pour tous les hommes qu'elle a offert à la mort sur le Calvaire ce même fils qu'elle avait enfanté pour tous. Mais cette sorte de maternité à l'égard de tous les hommes est plutôt aussi de droit et virtuelle que réelle ; c'est une maternité de compassion et d'amour. Dans le fait les vrais enfants de Marie ce sont ceux-là seulement qui sont en réalité les vrais enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, ceux qui ne forment avec lui qu'une seule et même chose.

Ce n'est pas, certes, que cette tendre mère ne s'intéresse au malheur de tous ceux qui, comme les infidèles et les héréti-

ques, n'appartiennent pas au corps de l'Eglise, ou de ceux qui vivent en dehors de l'esprit de l'Eglise comme sont les pécheurs. Car, comme Jésus-Christ étend encore sur eux sa miséricorde en les appelant à la lumière de la foi et à la vie de la grâce, en intercédant sans cesse pour les pécheurs auprès de son Père, ainsi que l'enseignent S. Jean et S. Paul, comme Jésus-Christ se montre de la sorte le frère de tous les hommes, de même Marie coopère par son intercession, par ses prières, à la propagation de la foi, à la conservation des pécheurs ; par son extrême sollicitude, elle continue à montrer pour ces infortunés tous les sentiments et la tendresse d'une mère, et elle est leur mère aussi par la compassion qu'elle leur porte, par tout ce qu'elle fait pour les aider, les porter au bien, les consoler ; n'a-t-elle même pas reçu à cet égard une mission spéciale de Jésus-Christ ? Cela n'empêche pas que ses enfants en toute justice, ses enfants véritables, ceux qui ont à son amour un droit égal à celui que Jésus-Christ y a lui-même, ce sont ceux en qui, selon l'expression de S. Paul, Jésus-Christ est vivant : *Vivit vero in me Christus* (*Galat.*, II ;) ce sont ceux en qui et avec qui Jésus-Christ n'est plus qu'une seule et même chose, qui sont en lui et par lui un seul et même fils par rapport à Dieu et à Marie ; c'est nous, si nous sommes de vrais catholiques, de vrais enfants de l'Eglise ; c'est l'Eglise elle-même, qui, avec Jésus-Christ et avec les hommes, forme un corps dont Marie est la mère ; ce sont là, ou plutôt c'est là le véritable fils, le fils réel et effectif que Jésus-Christ lui désigne d'une manière spéciale et lui laisse dans la personne de Jean : *Ecce filius tuus.*

SECTION II. — SERMONS

PREMIER SERMON

(Par Bossuet.) (*a*)

Proposition. — La Sainte Vierge est associée, dans l'œuvre de la Rédemption, à la fécondité de l'amour du Père et à la fécondité des souffrances du Fils.

Division. — I. Marie est notre Mère par un amour maternel ; — II. Marie est notre Mère par ses fécondes souffrances.

Canevas de Bossuet. — Rosaire, *Ecce filius tuus.* Dévotion envers la sainte Vierge : sur S. Jean.

(*Exorde.*) Marie associée pour nous engendrer à l'amour du Père qui nous adopte, et aux souffrances du Fils qui nous rachète.

(*1er point.*) Nature féconde ; charité féconde. *Caritas mater est,* S. Augustin. — Double fécondité du Père ; toutes deux communiquées à Marie. —

(*a*) Edition Lebarq.

Fécondité de charité du Père qui adopte, coûte la vie au Fils véritable et naturel. — Association de charité entre le Père céleste et Marie, qui livrent leur commun Fils à la mort.

(*2e point.*) Deux enfantements de Marie : l'un sans peine, l'autre douloureux : *Apoc.* — Souffrances de Marie à la croix. Cœur d'une mère : Chananée, *S. Basil. Seleuc.* — Ces souffrances la rendent féconde. — Jésus, en l'associant à la croix, l'associe à sa fécondité : *Ecce filius tuus.* — Enfante comme ces mères à qui l'on arrache les enfants par le fer. — *Ne obliviscaris gemitus matris tuæ* (Eccli., VII, 29). — Jésus-Christ et Marie nous engendrant par la croix consacrent leurs enfants à la pénitence.

Dicit Jesus Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus ; deinde dicit discipulo ; Ecce mater tua.

Jésus dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils ; » après il dit à son disciple : « Voilà votre mère. » (*Joan.*, XIX, 26, 27.)

L'antiquité a fort remarqué l'action d'un certain philosophe, qui ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer par son testament le soin de sa femme et de ses enfants au plus intime de ses amis, se persuadant, à ce qu'on nous[1] dit, qu'il ne pouvait faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnait en mourant ce témoignage de sa confiance. Pardonnez-moi, messieurs, si je dis que ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie et son cher disciple, c'est à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde : et comme il leur veut laisser en mourrant quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement S. Jean à sa Mère, après il donne (*a*) sa mère à son bien-aimé ; et il établit, par ce testament, la dévotion pour la Sainte Vierge. C'est, mes frères, pour cette raison qu'on lit cet évangile [2] en l'Eglise dans (*b*) la sainte solennité du Rosaire, pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui que, par ces divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles ; après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui annonça qu'elle serait mère de Jésus-Christ même. *Ave, Maria.*

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute (*c*) de notre nature, et du rétablissement de notre espérance. Nous voyons à la Genèse [3], que Dieu nous condamnant

1. Lucian. *Dialog. Toxar., seu Amicit.* — Il s'agit d'Eudamidas de Corinthe. — 2. L'Evangile de la Fête du Très Saint Rosaire est maintenant le même que celui de la Fête de l'Annonciation. — 3. *Gen.*, III, 15.

(*a*) *Var.* il donne, après, sa Mère à S. Jean. — (*b*) pour la sainte cérémonie. — (*c*) de la chute de nos premiers parents et du rétablissement de leur espérance.

à la servitude, nous promet en même temps le libérateur ; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est-à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paraît le plus admirable dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont representés, dans les Ecritures, comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine Mère, est la nouvelle Eve ; et, par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée, même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue, que S. Epiphane a considéré un passage de la Genèse où Eve est nommée mère des vivants : il a doctement remarqué au livre troisième des *Hérésies* [1], que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte ; et voyant qu'elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était encore dans le paradis, ils s'étonne, avec raison, que l'on commence à l'appeler mère des vivants, seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que les morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère ? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la Sainte Vierge, qui, étant associée avec Jésus-Christ à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance est devenue, par cette union, la vraie Mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles. Voilà (*a*) une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui ; et j'en reconnais l'accomplissement à la croix de notre Sauveur, et dans l'évangile de cette fête.

Car que voyons-nous au Calvaire, et qu'est-ce que notre évangile nous y représente ? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des âmes, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître, mourant pour l'a-

1. *Hæres.* LXXVIII.

(*a*) *Var.* C'est ce que j'espère de vous faire entendre par l'évangile de cette fête ; et vous reconnaîtrez au pied de la croix le bienheureux accomplissement de cette excellente figure.

mour des hommes. O saint et admirable spectacle ! Toutefois ce n'est pas là, chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau ; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa Mère engendre, et il lui donne S. Jean pour son Fils : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Et ne vous persuadez pas qu'il regarde S. Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur : tellement que, dans ce débris de son Eglise presque dissipée, S. Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous les fidèles, et toute (*a*) l'universalité des enfants de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau, c'est toute la société de l'Eglise que Jésus recommande à la Sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple ; et par cette divine parole elle devient non seulement Mère de S. Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là ne voyez-vous pas, selon la pensée de de S. Epiphane, que la bienheureuse Marie est l'Eve de la nouvelle alliance, et la Mère de tous les vivant (*b*).

C'est, fidèles, sur cette doctrine tout évangélique, que j'établirai aujourd'hui la dévotion de la Sainte Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés : et pour expliquer clairement, et par une méthode facile, cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étaient nécessaires, pour faire naître le peuple nouveau, et nous rendre enfants de Dieu par la grâce. Il fallait que nous fussions adoptés ; il fallait que nous fussions rachetés. Car, puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfants, si sa bonté ne nous adoptait ? Et puisque le crime du premier homme nous avait vendus à Satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetait ? Et donc, pour nous faire les enfants de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés ? Par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés ? Par la mort et les souffrances du Fils. Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel ; et la raison en est évidente : car puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfants, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais si nous avons besoin de l'amour

(*a*) *Var.* et tous les enfants de la croix.

(*b*) l'Eve de la nouvelle alliance, unie spirituellement au nouvel Adam pour être la Mère de tous les élus.

du Père, pour devenir enfants d'adoption, les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que nous sommes enfants de rédemption : et ainsi nous sommes nés tout ensemble de l'amour infini de l'un, et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Eve, divine Marie, quelle part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfants de Dieu ? Chrétiens, voici le mystère, et afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver, par les Saintes Lettres, que le Père et le Fils l'ont associée, le premier à la fécondité de son amour, le second à celle de ses souffrances : tellement qu'elle est notre Mère, premièrement par un amour maternel, secondement par ces souffrances fécondes qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours ; et, sans sortir de mon évangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir sur ce fondement une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

PREMIER POINT

Jésus-Christ, notre Rédempteur, n'avait rien qui le touchât davantage, que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature, et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine, afin que nous devenions par la grâce une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfants de Dieu ; et par cette alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Evangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* [1] : « Je retourne à mon Père et au vôtre ; » afin que nous comprenions par cette parole qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfants de son Père.

Or, messieurs, cette même libéralité, qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine Mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair ; et qu'elle soit en même temps sa Mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée, que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie ; et vous êtes persuadés que les véritables enfants de Dieu se reconnaissent aussi les enfants de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher par les saintes Lettres de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mère de tous les fidèles. Toutefois,

1. *Joan.*, xx, 17.

je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même; mais (*a*) il me semble que S. Augustin nous donne une admirable ouverture, pour connaître parfaitement cette vérité. Ecoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte Virginité : c'est là que, parlant admirablement de la très heureuse Marie, il nous enseigne que, « selon la chair, elle est la Mère Jésus-Christ; » et aussi, que, « selon l'esprit, elle est la Mère de tous ses membres : » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* ; « parce que, poursuit ce grand homme, elle a coopéré, par sa charité, à faire naître dans l'Eglise les enfants de Dieu ; » *quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesia* [1]. Vous voyez la question décidée; et S. Augustin nous dit clairement que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur, et expliquons, par les Ecritures, cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela, il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature; la seconde, dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais, après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir par les Saintes Lettres que non seulement la nature, mais encore que la charité est féconde. Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin Apôtre lorsqu'il dit si tendrement aux Galates : « Mes petits enfants, que j'enfante encore, pour lesquels je ressens encore les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous : » *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* [2]? Ne voyez-vous pas, Chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de S. Paul? Car quels sont ces petits enfants, que cet apôtre reconnaît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de S. Paul, sinon les empressements de sa charité, et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en Notre-Seigneur? Et par conséquent, concluons que la charité est féconde. C'est pourquoi la même Ecriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfants, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle qui se fait des enfants par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte, elle a des ma-

1. *De sanct. Virginit.*, n. 6. — 2. *Gal.*, IV, 19.

(*a*) *Var.* et il faut que nous apprenions cette vérité par la bouche de S. Augustin.

melles qu'elle leur présente, elle a un lait qu'elle leur donne ; et c'est ce qui fait dire à S. Augustin que « la charité est une mère, » et que « la même charité est une nourrice : » *Charitas mater est* [1]; *charitas nutrix est* [2]. La charité est une mère qui porte tous ses enfants dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion que nous voyons si souvent dans les Ecritures : *Charitas mater est.* Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles d'où distille « ce lait sans fraude » de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne : *Sine dolo lac,* comme parle l'apôtre S. Pierre [3]. Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités, la première dans la nature, la seconde dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfants du Nouveau Testament.

Et premièrement remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu, comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde ; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde ; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés ; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père. Par conséquent, le Père céleste nous paraît doublement fécond : il l'est, premièrement par nature ; et par là il engendre son Fils naturel : il l'est, secondement par amour ; et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source, voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble (*a*) qu'elle participe, en quelque manière à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très sainte Vierge, que vous êtes Mère du Fils de Dieu même ? Est-ce votre fécondité propre, qui vous donne cette vertu ? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* [4]. Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité. Au contraire ne voyons-nous pas (*b*), fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale : *Quomodo fiet istud* [5]?

1. *De catechiz. rudib.*, cap. XV, n. 23. — 2. *Ad Marcell. Ep.* CXXXIX, n. 3. — 3. I *Petr.*, II, 2. — 4. *Luc.*, I, 49. — 5. *Luc.*, I, 34.

(*a*) *Var.* il est évident. — (*b*) nous voyons.

« Comment cela se pourra-t-il faire ? » Puis-je bien concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut ? Ecoutez ce que dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [1] : « La vertu du Très-Haut vous couvrira toute. » Pénétrons le sens de cette parole Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même : et c'est pourquoi l'ange après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environna, il ajoute aussitôt après ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum vocabitur Filius Dei ;* comme s'il avait dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénies entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrerez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie ? Mais encore n'est-ce pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme Mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfants qu'il adopte par sa charité ? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit Mère de Jésus-Christ, ne doit-il pas, pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres ? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon évangile m'appelle au Calvaire : c'est là que je vois la très sainte Vierge s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah ! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité, par laquelle il nous choisit pour enfants : car, comme remarque admirablement l'incomparable S. Augustin [2] nous voyons que, parmi les hommes, l'adoption n'a jamais lieu que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfants. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour : tellement que cet amour qui adopte n'est établi que pour venir au secours et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter ? Ce n'est pas

1. *Ibid.*, 35. — 2. *De consens. Evang.*, lib. II, cap. III.

l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour ! ô miséricorde ! Mais il passe encore plus loin.

Non seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde, mais il livre son propre Fils à la mort pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise ; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dis ; c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Evangile : « Dieu a tant aimé le monde, dit-il [1], qu'il a donné son Fils unique ; afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfants d'adoption ; et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ?

Mais, après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité ? Est-ce pour lui percer le cœur et lui déchirer les entrailles ? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher ? N'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine ? Chrétiens, ne le croyez pas ; et comprenez un si grand mystère. Il fallait qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel ; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien qu'il me semble que j'entends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré : serré par une extrême douleur, mais ouvert en même temps au salut des hommes par la sainte dilatation de la charité : Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse, à laquelle vous abandonnez le Sauveur ; vous le condamnez, j'y souscris : vous voulez sauver les pécheurs par la mort de votre Fils innocent : qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel ; mais admirez qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité : « Femme, dit Jésus, voilà votre fils. » Son amour lui ôte un Fils bien-aimé, son amour lui en rend un autre ; et en la personne de ce seul

1. *Joan.*, III, 16.

disciple elle devient, par la charité, l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère féconde de tous les fidèles. Car qui ne voit ici un amour de mère ? Donnerait-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimait comme ses enfants ? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour; et qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous ?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie ? quoi, des hommes mortels pour un Dieu ! des pécheurs pour un Jésus-Christ ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte ? — Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes; et faisons revivre en nos âmes ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel : mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnaîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants, comme Jésus l'a été jusqu'à la mort ; ayons des cœurs tendres et les mains ouvertes pour les pauvres et les misérables ; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées, jusqu'à (*a*) laver dans son propre sang même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous ; dans nos âmes par la charité, dans nos corps par la continence ; sur les yeux même et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne ! C'est alors que reconnaissant en nous Jésus-Christ par la pratique exacte de son Evangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé ; et touchée jusque dans le cœur de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est-ce assez pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de Fils ? Que si nous ne sommes pas encore attendris, si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances pour briser la dureté de nos cœurs : en voici, je vous en prépare ; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissements parmi lesquels elle nous engendre.

DEUXIÈME POINT

S. Jean nous représente la très sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse, par une excellente figure. « Il pa-

(*a*) *Var.* en lavant...

rut, dit-il, un grand signe aux cieux, une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds, et la tête couronnée d'étoiles, et qui allait enfanter un fils [1]. » S. Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux Catéchumènes [2], que cette femme de l'Apocalypse, c'est la bienheureuse Marie ; et on le pourrait aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée ; car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle criait, dit S. Jean ; et elle était tourmentée pour enfanter : » *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat* [3]. Que dirons-nous ici, chrétiens ? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très sainte Vierge ? Avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris ? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption ? Quel est donc le sens de S. Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la Sainte Vierge ? et comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes ?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre, mes frères, qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles, c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine ; mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments (*a*) et les cris : c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer pour l'édification de vos âmes.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devaient renaître de l'amour du Père éternel, et des souffrances de son cher Fils ; afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il fallait qu'elle fût unie non seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre. Car n'était-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam ? Et de là vient que vous la (*b*) voyez affligée au pied de la croix ; afin que, de même que la première Eve a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu, ainsi l'Eve de mon évangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter

1. *Apoc.*, XII, 1. — 2. Serm. IV *de Symb. ad Catech.*, cap. I. — 3. *Apoc.*, XII, 2.

(*a*) *Var.* douleurs. — (*b*) que vous voyez la très sainte Vierge.

avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour ; et posons pour premier principe que c'était la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare, dans son Evangile, à ce merveilleux grain de froment qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* [1].

En effet, tous les mystères du Sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche ; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie : de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix ; de la croix il est tombé au sépulcre ; et c'est là que finit sa chute, parce qu'il ne pouvait descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plus tôt arrivé à ce dernier anéantissement qu'il a commencé de montrer sa force et ce germe d'immortalité, qu'il tenait caché en lui-même sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé (*a*) par sa mort on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils ; afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourrait vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils ? Elle voyait cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendait ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable ; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face (*b*) devenue hideuse. Quelle était l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce Fils qui se débordait avec violence de ses veines cruellement déchirées ! S. Basile de Séleucie voyant la Chananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, ayez pitié de moi ; car ma fille est tourmentée par le démon [2], » paraphrase ainsi ses paroles : « Ayez pitié de moi, car ma fille souffre ; je suis tourmentée en sa personne : à elle la souffrance, à moi l'affliction. Le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : je ressens tous ses coups en mon cœur, et tous les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque

1. *Joan.*, XII, 24. — 2. *Matth.*, XV, 22.
(*a*) *Var.* dégagé. — (*b*) défigurée.

sur moi-même [1]. » Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle. Mais comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer dans laquelle son âme est toute abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher Fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous, et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives, c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi ; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourrait vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole ? Elle gémissait au pied de la croix ; et la force de la douleur l'avait presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure ; il n'y eut goutte de sang en son cœur qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre Fils : » *Ecce filius tuus* [2]. Quoi ! un autre en votre place, un autre pour vous ! Quel adieu me dites-vous, ô mon Fils ! Est-ce ainsi que vous consolez votre Mère ? Ainsi cette parole la tue ; et pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ainsi ces paroles de votre Fils étant entrées au fond de votre âme à la façon d'un glaive tranchant (*a*), on peut dire que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paraissons devant vous, pour vous appeler notre Mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus Christ vous établit telle : de sorte (*b*) que vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Ecclésiastique :

1. Orat. xx, *in Chanan.* — 2. *Joan.*, xix, 26.
(*a*) *Var.* tout de même qu'un glaive tranchant. — (*b*) et vos entrailles.

Gemitus matris tuæ ne obliviscaris[1] : « N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie ; et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère ; souviens-toi des pleurs de Marie et des incroyables douleurs qui ont déchiré (*a*) son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire ? Veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux (*b*), le sang du Nouveau Testament, et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel ?

Ah ! mes frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements parmi lesquels elle nous engendre ; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence. Songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction ; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie : car où a-t-elle trouvé ses enfants ? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde ? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant ; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ah ! mes frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que par vos prières nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, Mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus, afin que nous soyons vos enfants ;

1 *Eccli.*, VII, 29.
(*a*) *Var.* percé. — (*b*) devant elle.

afin que vous nous montriez un jour, dans le ciel, le fruit de vos bénies entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

DEUXIÈME SERMON

(Par le P. Félix, S. J.)

LA SAINTE VIERGE EST NOTRE MÈRE, ET ELLE AGIT COMME MÈRE

Cum vidisset Jesus matrem, et discipulum stantem, quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Lorsque Jésus eut aperçu au pied de la croix le disciple bien-aimé qui se tenait debout, il dit à sa mère : O femme, voici votre fils ! Et ensuite il dit au disciple : Voici votre mère. (Joan. xix, 26 et 27.)

Mes frères,

Le pécheur trouve dans la bonté et la paternité de Dieu une raison souveraine d'espérer toujours et d'attendre de lui un pardon. Si bas que nous soyons tombés dans l'abîme de l'iniquité, nous pouvons toujours élever nos regards vers les cieux, et, à travers tous les nuages qui peuvent obscurcir nos regards, nous trouvons une figure qui nous donne du courage et de la confiance ; c'est que nous apercevons le visage d'un père ; nous pouvons dire chaque matin, et nous le disons en effet : *Pater noster qui es in cœlis...* Pardonnez-nous nos offenses ! Mais, mes frères, Dieu fait tout avec harmonie, et de même qu'il nous montre au ciel l'image de la paternité en se montrant lui-même, il nous montre aussi l'image la plus touchante de la maternité ou plutôt la maternité la plus réelle, en nous montrant sa sainte Mère, la très sainte Vierge Marie. Il fallait qu'il en fût ainsi, mes frères, la paternité appelle la maternité. Là où il y a un père, il y a une mère. Dieu nous ayant appelés dans sa famille a voulu nous donner une mère au ciel ; en sorte que, après avoir dit : Notre Père qui êtes au ciel, nous pouvons et nous devons dire aussi : Notre mère qui êtes au ciel. C'était une nécessité, un besoin, du moins une haute convenance. Nous avons tous besoin de la maternité ; et quand nous avons perdu notre mère, l'absence de la maternité terrestre laisse dans nos cœurs un vide que rien ne peut plus remplir sur la terre. Quels que soient les souffles divers de ce monde qui passent sur notre cœur, nous sentons bien que plus rien ne ressemble à ce souffle si céleste, si parfumé qui s'échappait des lèvres de notre mère. Voilà pourquoi Dieu a voulu que nous eussions non seulement une mère sur la terre, mais une mère dans le ciel. C'est de cette maternité de

la très sainte Vierge que je viens vous entretenir. Ce sera vous donner, à vous surtout, pécheurs, de la confiance. Si vous aviez le malheur de vous défier de votre père, il me semble qu'il ne vous serait pas donné de vous défier de votre mère. Notre Seigneur a proclamé lui-même la maternité humaine de la Vierge Marie : de l'aveu de tous les SS. Pères, le disciple S. Jean était le représentant de l'humanité ; et c'est à lui que notre divin Sauveur, en abaissant ses regards du haut de la croix, a dit cette parole : Voici votre mère. Oui, mes frères, Marie est notre mère, et elle agit comme mère ; elle a une véritable maternité, et elle remplit à notre égard les véritables fonctions de la maternité : *Ave, Maria.*

Un jour, mes frères, un jeune saint qui était arrivé en très peu d'années aux plus sublimes vertus, laissait éclater avec transport la tendresse toute filiale qu'il éprouvait pour la Reine des anges, et quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il aimait tant la très sainte Vierge, cet ange de la terre, en regardant le ciel et laissant apercevoir sur son visage le céleste épanouissement de son amour, dit cette parole : « La Mère de Dieu, c'est ma mère. » *Mater Dei, mater mea est.* C'était là, mes frères, le secret de son bonheur, le secret de la tendresse qu'il éprouvait pour la Sainte Vierge. Nous aussi, nous pourrons dire en regardant le ciel : La Sainte Vierge, c'est ma mère ; la Mère de Dieu, c'est ma mère. L'instinct de la maternité humaine de la très sainte Vierge est si profondément gravé parmi les peuples catholiques, qu'il serait presque superflu de donner les raisons de cette croyance.

Nous en donnerons toutefois quelques-unes que notre cœur n'aura pas de peine à comprendre. J'en donne d'abord cette raison : La très sainte Vierge est véritablement la mère des hommes, parce que, dans le plan divin de la Rédemption, elle est entrée comme mère de la vie. Qu'est-ce que la Rédemption ? C'est la restauration de ce qui fut au commencement. Pour bien entendre le mystère de la Rédemption, il faut donc savoir ce qui fut au commencement, et vous allez comprendre le rôle de la Sainte Vierge dans ce grand mystère. Au commencement Dieu avait donné à l'homme et à la femme qui devaient être les propagateurs de la race humaine une double vie, une vie divine et une vie humaine, ou si vous voulez, une vie naturelle et une vie surnaturelle, une vie naturelle et humaine par laquelle ils étaient en relation avec les choses de la création, une vie surnaturelle et divine par laquelle ils étaient en relation directe et immédiate avec Dieu même. C'était la grande harmonie primitive. Adam et Eve devaient être, dans le plan divin, les propagateurs de cette double vie : ils devaient nous enfanter pour l'immortalité, pour l'éternité. Mais, mes frè-

res, le péché vint, il fit cette grande révolution que vous savez, et voici surtout en quoi consiste cette révolution. Le péché entra dans l'homme, il chassa de l'homme la vie divine; la vie divine remonta d'où elle était descendue, c'est-à-dire à Dieu, et, dans l'homme, il ne resta que la vie humaine, les éléments de la vie naturelle. En sorte que, au lieu de propager à la fois la vie divine et la vie humaine, il se trouva que notre père et notre mère ne purent plus propager dans la vie humaine que la vie qui était en eux, à savoir la vie purement humaine, la vie purement naturelle. Voilà la révolution qui fut faite par le péché.

Et c'est alors que Dieu, selon l'expression d'un S. Père, conçut le dessein de racheter les hommes, et à l'instant même dit S. Pierre Damien, le nom de la très sainte Vierge sortit des trésors de la divinité, parce qu'en effet il était décidé dans les desseins de la Providence que ce grand ouvrage tout entier allait s'accomplir avec elle, par elle et en elle. Dieu avait dit : Le péché a détruit mon œuvre ; je vais restaurer toutes choses, je vais refaire le monde ancien au moins dans ses éléments essentiels. Adam et Eve au lieu de se faire les propagateurs de la vie divine, se sont faits les propagateurs de la mort ; je vais changer tout cela, je vais créer un nouvel Adam et une nouvelle Eve, un homme Dieu et une vierge toute pure. Voilà le grand dessein de Dieu.

Un homme prévaricateur a interrompu la propagation de la vie, un homme Dieu va restaurer toute chose. Eve qui signifie la mère des vivants est devenue la mère des morts ; une nouvelle Eve sera véritablement Eve ; elle sera la correction de la première, selon l'expression de Tertullien, elle sera la mère des véritables vivants. Il fut donc arrêté, dans les desseins de Dieu, que la très sainte Vierge entrerait dans le plan de la rédemption, comme la mère de la vie, et notre divin Sauveur comme le père des siècles futurs. Aussi c'était de la très sainte Vierge que parlait Dieu, alors, que l'entrevoyant dans l'avenir, il disait au serpent : « Cette femme t'écrasera la tête ; tu as introduit la mort dans l'univers, cette femme ramènera la vie ; elle sera victorieuse de toi ; elle sera la mère de la véritable race des vivants. »

Mais il y a une autre raison de la maternité de la Sainte Vierge qui sera peut être pour vous plus palpable, c'est que la Sainte Vierge est véritablement la Mère des hommes, parce qu'elle a coopéré d'une manière très positive à la vie qui nous fait ce que nous sommes, c'est-à-dire qui nous fait enfants de Dieu. Elle a mis dans la formation de notre vie une triple coopération, la coopération de son amour, la coopération de son sang, la coopération de ses douleurs. De même que le Père des

siècles futurs, notre divin Sauveur, allait le devenir par cet acte suprême par lequel il se donnait tout entier, il fallait aussi que la Mère se donnât par un acte d'amour sans réserve. A quelle heure de sa vie la Sainte Vierge fit-elle cet acte d'amour qui allait la faire notre mère? Ce fut par dessus tout au moment solennel où l'ange vint lui annoncer la grande nouvelle. L'ange descendit des cieux ; il vint lui révéler les desseins de Dieu, il lui révéla son avenir; il lui mit d'un côté sa dignité, de l'autre ses douleurs, car ses douleurs allaient sortir de sa dignité même. Il ne s'agissait de rien moins que de se faire la répercussion personnelle de toutes les douleurs qui attendaient le divin Sauveur des hommes. L'ange lui fit entrevoir de loin toutes les douleurs du Calvaire, elle vit de loin l'homme Dieu déjà attaché à la Croix, elle sentit qu'elle devait porter dans son âme toutes les douleurs du divin Sauveur qui allait naître. En présence d'un supplice qui ne devait se terminer qu'au Calvaire, la Sainte Vierge a-t-elle un instant hésité? Il y eut comme un moment de trouble, ce fut le trouble de la vertu. Il y eut un instant où il semblait qu'un nuage enveloppait sa pensée ; elle ne savait comment précisément se ferait la chose. Mais quand l'ange du Seigneur eut dissipé ce nuage, quand il lui eut dit que, pour Dieu, il n'y a rien d'impossible, alors la Sainte Vierge dit cette parole vraiment créatrice, cette parole d'amour qui en faisait la mère des hommes : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* — Les SS. Pères ont exalté cette parole de la Sainte Vierge, ce *fiat* qui était réellement la création d'un monde nouveau, et S. Bernard n'hésite pas à dire que du moment où la Sainte Vierge eut donné ce consentement si décisif, elle nous porta tous dans son sein, comme une mère porte ses enfants.

En effet, nous allions devenir ses enfants. Voilà la coopération de son amour.

Je disais la coopération de son sang, de sa chair virginale. Mes frères, l'auteur de la vie surnaturelle qui nous fait chrétiens et enfants de Dieu, c'est le Verbe, mais remarquez-le bien, c'est le Verbe incarné. Si le Verbe ne s'était pas fait chair, dit S. Augustin, nous n'aurions pas pu nous l'assimiler à la manière des anges, parce que nous ne sommes pas des anges, nous sommes chair; et parce que le Verbe devait et voulait devenir notre vie, il a dû se faire chair. *Et Verbum caro factum est.* Et c'est ainsi qu'en devenant chair il a pu s'identifier avec nous-mêmes, devenir véritablement notre vie ; c'est pour cela que S. Paul a pu dire : Le Christ est notre vie. Mais cette chair où le Verbe prenait la vie, c'est dans le sein virginal de la très sainte Vierge Marie qu'elle se forma. Oui, le sang de la Sainte Vierge a contribué à la formation de ce

corps divin. Si bien que la Sainte Vierge, en tenant dans ses bras l'enfant Jésus quand il vint au monde, put dire véritablement : Vous êtes l'os de mes os, la chair de ma chair, le sang de mon sang. Vous le voyez, la Sainte Vierge a eu une coopération active, même par son sang, une coopération véritablement physique dans la formation de l'auteur de la vie. Elle est donc véritablement notre mère. Mais il y a quelque chose de plus décisif encore, c'est la coopération de ses douleurs. Lorsque Dieu eut créé l'homme et qu'il se fut applaudi lui-même en contemplant son ouvrage, il prononçait, dit l'Ecriture, cette parole : *Il est n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide à son image.*

Et Dieu avait créé notre mère, mais où avait-il pris notre mère? Dans notre père lui-même ; le corps de notre mère était sorti du corps de notre père, parce que Dieu voulait créer l'unité. Dieu a fait quelque chose d'analogue dans la restauration de la vie ; c'était par la douleur que le père de la vie devait nous enfanter au monde surnaturel. C'est sur la Croix, c'est au Calvaire, alors que la souffrance avait envahi son corps et son âme, c'est dans cette attitude que Jésus-Christ devient le père de la vie. Or, lorsque Dieu eut vu son Fils sur la croix, il se dit : Voici l'ange des douleurs, voici le père de la vie ; faisons-lui un être semblable à lui-même ; il faut une mère. Voici le père ; la mère sera semblable au père, elle sera faite à l'image du père, et puisque le père c'est la douleur personnifiée, la mère ce sera la répétition de ces mêmes douleurs. Où est-elle cette femme ? Qu'elle vienne regarder l'homme des douleurs et qu'en la regardant elle se fasse à son image. Elle est venue en effet la Vierge Marie ; elle a regardé son divin fils, et par ce seul regard elle s'est frappée à son image. Un instant elle a pu dire : Me voici, moi, la mère des douleurs ! Voici l'ange des douleurs, le père de la race future, et me voici, moi, la mère des douleurs, la mère de la race future ! C'est alors que notre divin Sauveur en baissant les yeux sur elle, put lui dire : Maintenant, ô femme, *mulier*, vous êtes digne d'enfanter avec moi la race future ; vous êtes faite semblable à moi-même ; j'enfante l'univers par mes douleurs, vous devez aussi enfanter l'humanité par vos douleurs, parce que vous êtes faite à l'image de mes douleurs. O hommes ! regardez de ce côté, voyez le père et voyez la mère, voyez mes douleurs et voyez celles de ma mère, voici votre mère, comme moi elle vous enfante dans la douleur. C'est ainsi que la très sainte Vierge a eu dans la création de notre vie une coopération qui atteste qu'elle est véritablement non seulement la mère de Dieu, mais aussi la mère des hommes. Nous pourrons donc chaque matin, en levant

nos regards vers le ciel, nous pourrons dire à la très sainte Vierge : O ma mère, vous êtes vraiment ma mère, je ne sais dire que cette parole ; vous êtes ma mère et vous montrez que vous êtes ma mère ! En effet, mes frères, la Sainte Vierge montre qu'elle est notre mère ; car non seulement elle en a le nom, mais elle en exerce les fonctions. Les principales fonctions de la bonté et de l'amour maternel sont : la fonction de la nutrition, la fonction de la préservation, la fonction de la consolation, la fonction de la réconciliation. La fonction de la nutrition. La première chose que doit faire une mère, c'est de nourrir son enfant. Lorsqu'un enfant a vu le jour, il faut que la mère continue à le former de sa propre substance. La loi providentielle, la loi universelle, c'est que toute mère doit nourrir son enfant et le nourrir de sa propre substance ; car une mère doit avoir cette ambition de faire le plus qu'elle peut son enfant à son image, de mettre le plus qu'elle peut dans son enfant de sa propre substance. Quoi qu'il en soit des raisons que peut avoir une mère dans l'ordre naturel de se dispenser de cette fonction, il est certain que la Sainte Vierge ne s'en dispense jamais ; elle ne peut pas s'en dispenser. Elle est mère dans l'ordre surnaturel ; elle nous donne la vie et elle continue de la nourrir ; c'est véritablement la mère nourricière ; c'est ainsi que l'appelle la sainte Eglise. La Sainte Vierge réalise cette belle parole du prophète Isaïe : « Vous serez portés à la mamelle comme des petits enfants... C'est moi qui vous porterai à mes mamelles jusque dans mes vieux jours.... Je vous porterai dans l'immortalité, car je suis immortelle ; je n'aurai pas d'autre vieillesse que mon immortalité même. » Quelle touchante image ! Si j'avais la puissance de peindre mes pensées, il me semble que je voudrais réaliser cette image ; je voudrais peindre cette maternité céleste tenant dans ses bras non seulement l'enfant Jésus, mais nous tenant tous, tenant notre humanité qui est aussi l'enfant de la très sainte Vierge. La mère, lorsqu'elle ne peut plus nourrir son enfant de sa propre substance, est encore chargée cependant de le nourrir. Dans la famille telle que Dieu l'a constituée, c'est le père qui fait et amasse le trésor : c'est la mère, qui dispense, c'est la mère qui rompt le pain de ses enfants. Il en est de même de la Sainte Vierge et de notre divin Sauveur, qui comme père de la vie, nous a mérité les trésors du ciel par ses souffrances divines ; mais il a dit à sa mère : Ma mère, c'est vous qui distribuerez ces trésors aux enfants de la famille. La Sainte Vierge a véritablement cette fonction. Que résulte-t-il de là pour la pratique. Il en résulte que nous devons véritablement nous conduire à l'égard de la Sainte Vierge comme de petits enfants. Voyez,

lorsqu'un petit enfant a faim ; lorsqu'il a soif, que fait-il ? Il dit à sa mère : J'ai faim, j'ai soif ! Après la fonction de la nutrition, vient la fonction de la préservation ! La mère ne doit pas entretenir seulement la vie de son enfant, elle doit la préserver. Une des plus touchantes images de la maternité, c'est la poule qui rassemble ses petits sous ses ailes, il lui semble qu'avec ses deux ailes elle peut braver toutes les puissances. Voyez avec quelle sollicitude elle rappelle ses petits, lorsque le danger semble menacer la jeune famille. Ainsi Dieu a fait des ailes à toute maternité, et il a fait par dessus tout des ailes puissantes à la Sainte Vierge pour protéger sa grande famille. Mais vous pourriez dire : A quoi bon cette protection secondaire, est-ce que Dieu n'est pas le grand protecteur ; ai-je besoin de la Sainte Vierge qui n'est qu'une créature ? Dieu n'a-t-il pas tout ce qu'il lui faut pour nous retenir lui-même sur le penchant de l'abîme ? O mères ! ce n'est pas vous qui faites cette objection. Voici votre enfant sur le penchant d'un abîme, il va tomber, se blesser. Direz-vous, mais que Dieu tende sa main, qu'il arrête mon enfant sur le penchant de l'abîme ? Oh ! non ; vous sentez que vous êtes la protectrice que Dieu a envoyée pour cet enfant ! Ainsi Dieu a envoyé la Sainte Vierge sur la terre ; elle étend ses ailes autour de nous, elle écarte les dangers.

C'est l'instinct catholique de cette protection qui a inspiré à S. Bernard ces magnifiques paroles : « Oh ! s'écriait-il, lorsque vous vous sentirez dans le danger, dans les angoisses, regardez, appelez Marie. Lorsque vous sentirez que l'orage se lève à l'horizon de votre âme, lorsqu'il vous semblera que votre navire va se briser au rocher de la tentation, appelez Marie elle est puissante, c'est elle qui doit vous protéger. » Est-ce donc que les transports de ce Père de l'Eglise n'étaient qu'une sorte de fanatisme ? Non, c'était l'instinct de cette maternité de la Sainte Vierge l'instinct catholique de cette fonction que Dieu lui a faite pour nous préserver.

La troisième fonction de la maternité c'est la consolation. Toute maternité doit être consolatrice ; pourquoi ? le voici. Malgré toutes les précautions que prend la maternité, l'enfant arrive toujours à se blesser ; il cherche une consolation, mais où la cherche-t-il ? Il va droit à sa mère, il est sûr que sa mère pourra le consoler. Que faut-il à sa mère pour le consoler de sa douleur ? Il ne faut presque rien, un regard, une larme de ses yeux, moins que cela, un souffle de sa bouche. Oui, le souffle de la maternité emporte toutes les douleurs de l'enfant. C'est une sorte de proverbe reçu, que pour guérir la douleur de son enfant une mère n'a qu'à souffler dessus. La Sainte Vierge a aussi un souffle maternel qui nous guérit de

toutes nos plaies. Aussi, lorsque vous avez des douleurs dans votre âme, n'allez pas vous adresser à ceux qui ne peuvent rien pour vous consoler; venez droit à votre mère ; montrez-lui votre blessure, vos douleurs; dites-lui : O mère, voyez, je suis bien triste ; ma douleur est grande ; vous pouvez me consoler, car vous êtes ma mère ; vous êtes la consolation des affligés, de vos enfants qui pleurent ; me voici à vos pieds, je suis affligé et je pleure ! Enfin, mes frères, la Sainte Vierge exerce la fonction de la réconciliation. Vous éprouvez des douleurs dont vous avez été vous-même la cause ; vous avez mis le péché dans votre âme, et le péché a amené avec le remords une salutaire frayeur. Alors vous vous mettez à trembler, vous n'osez plus parler à Dieu, vous n'osez même plus regarder le visage de notre Seigneur, vous fuyez devant la croix, vous baissez vos regards. A qui donc irez-vous ? Est-ce qu'il n'y aura pas quelque part une physionomie assez douce pour vous donner encore le courage de vous relever. Cette physionomie c'est celle de notre mère, c'est la maternité de la Sainte Vierge; la Sainte Vierge a reçu de Dieu, par dessus tout, le ministère de la réconciliation. Pour réconcilier deux êtres qui sont séparés, que faut-il ? il faut tenir à l'un et à l'autre, il faut avoir la puissance de les rapprocher l'un de l'autre. La Sainte Vierge a merveilleusement cette double puissance ; d'un côté elle touche à son Fils, de l'autre elle touche à notre humanité ; elle a la puissance d'attirer son fils à elle, et la puissance de nous attirer à elle-même, et ainsi de nous rapprocher de Jésus-Christ. Comment a-t-elle la puissance d'attirer à elle son divin fils. Mes frères, par la puissance de la sympathie ; elle un a cœur sympathique au cœur de Jésus-Christ; elle a un cœur de mère, et le cœur d'une mère est tout-puissant sur le cœur d'un fils. Est-il possible de résister à sa mère lorsqu'on la voit suppliante ? Un jour, dans la république romaine, il se trouva un fier républicain qui après avoir rendu à sa patrie des services illustres, en avait reçu l'exil pour récompense. Il s'en alla, mais emportant dans son cœur de terribles vengeances. Il s'était dit : Je m'en vais aller partout chercher des ennemis de Rome, et je reviendrai à leur tête faire la guerre à ma patrie. Il revint en effet, et grande fut la terreur dans Rome, lorsqu'on apprit que ce général illustre approchait avec les ennemis. On ne savait à quelle protection se vouer. On eut recours aux grandes puissances de Rome qui conseillèrent d'invoquer la majesté de la patrie. Coriolan résista. Mais tout à coup un bruit se répandit dans le camp, on annonçait que la colère de Colorian venait de tomber tout à coup. Qu'était-il donc advenu ? Une femme avait paru dans le camp, elle s'appelait Véturie, c'était sa

mère. C'était la dernière, la suprême ressource de la patrie. Quand il la vit de loin, le fier Romain crut d'abord qu'il triompherait aussi de la prière de sa mère ; mais il s'était trompé, il n'avait pas assez compté avec la nature. Cette femme arriva, elle se précipita à ses genoux, elle lui dit de ces choses qu'une mère seule trouve dans son cœur pour triompher de la résistance de son fils. Elle en trouva si bien que Coriolan, tendant la main pour relever sa mère, lui dit : « O ma mère, vous avez triomphé de Coriolan, Rome est sauvée, mais votre fils est perdu ! » Il était perdu en effet, car en sauvant Rome il se vouait à la vengeance de ses soldats. Or, je vous demande si une mère a pu triompher du cœur de ce farouche républicain, comment il se pourrait que la Sainte Vierge ne pût pas triompher du cœur de son fils. Notre divin Maître a subi les lois, les conditions de notre humanité, il s'est fait homme. Il est donc, lui aussi, soumis à cette grande puissance morale de la maternité, la plus grande puissance morale qui existe. En sorte que, lorsque la Sainte Vierge se tourne de son côté, qu'elle lui montre le sein qui l'a allaité, lorsqu'elle lui dit, avec sa parole de mère : « Je suis votre mère, vous êtes mon fils ; je vous supplie pour ce pécheur, » Notre Seigneur ne résiste pas.

Et maintenant, lorsque la Sainte Vierge se tourne vers vous, ô pécheurs, vous trouvera-t elle insensibles ? Sera-t-elle moins puissante sur vous qu'elle n'est puissante sur un Dieu ? Ah ! Mes frères, si nous avions l'intelligence du mystère de la compassion de Marie, si nous pensions bien que là il y a une mère qui nous supplie non seulement pour son amour de mère, mais pour ses maternelles douleurs ! Elle vous dit : Je suis votre mère ; par ces douleurs que vous avez faites vous-mêmes, je vous supplie de revenir à mon fils. Est-il possible de résister à cette voix de la douleur maternelle ? Est-il possible de passer indifférent devant le Calvaire, lorsqu'on voit la mère des douleurs, le visage inondé de ses larmes, et lorsqu'on se dit : Après tout, c'est moi qui ai enfoncé ce glaive dans le cœur de ma mère ; c'est moi qui ai fait ses douleurs ; j'entends ma mère qui me supplie ? Quand on peut écouter cette voix, on ne l'écoute pas longtemps sans être vaincu. Ecoutez cette éloquence victorieuse de la maternité qui est bien autrement puissante que toute autre parole ; entendez cette éloquence et vous serez vaincus, non pas pour votre malheur, pour être perdus comme Coriolan, mais pour être sauvés. O bonne mère, laissez-moi vous adresser en finissant quelques mots pour ces enfants auxquels je viens de parler de votre maternité. Quand ils viendront au pied de vos autels, souvenez-vous que vous êtes leur mère. Lorsque,

battus par les orages, poursuivis par les dangers, par les assauts du monde, ils viendront à vous, ces hommes, comme de petites colombes assaillies par la tempête, mère, ouvrez vos bras, étendez vos ailes, car ce sont vos enfants. Lorsqu'ils viendront répandre dans votre âme ces douleurs qu'ils ne peuvent dire à personne, pas même à leur père, à leur mère, à leur frère ou à leur sœur, qu'ils n'oseront dire qu'à vous, ô mère, souvenez-vous que Dieu vous a établie la consolatrice des affligés; consolez ces douleurs, ce sont les douleurs de vos enfants. Enfin, lorsque ces pécheurs, après avoir longtemps promené la chaîne de leurs iniquités, auront eu la pensée, ô mère, de se réconcilier avec votre divin fils, lorsqu'ils viendront crier vers vous, oh ! c'est à ce moment qu'il faudra montrer votre puissance. Embrassez-les, pressez-les sur votre sein, réconciliez-les tous avec votre divin fils, afin qu'au jour de la mort nous soyons tous réunis sur votre sein comme des enfants sur le sein de leur mère, et que ce soit pour l'éternité.

FETE DE LA PURETÉ DE LA B. V. MARIE

(III[e] DIMANCHE D'OCTOBRE)

PREMIÈRE INSTRUCTION

(Par le P. BINET, S. J.) (*a*)

DE LA VIRGINITÉ DE CORPS DE NOTRE-DAME, QUI EST LE SANCTUAIRE DU TRÈS-HAUT

Non est factum tale opus in universis regnis.

Il ne s'est jamais fait un semblable chef-d'œuvre dans tous les royaumes du monde. (III *Reg.* x, 20.)

Le savant Tostat ne peut entendre ces paroles de Salomon sans lui demander raison d'une affirmation si nette et si absolue. Comment pouvait-il savoir qu'il n'y eût pas sur la terre un ouvrage semblable à son trône? Aucun livre, aucun témoin n'en faisait foi ; il n'y avait nul moyen humain de le connaître. Je dis plus, la chose ne paraît même pas croyable, et il me semble que l'on ne peut bien entendre ce passage sans jeter les yeux sur le mystère qu'il représente. En effet, qu'était-ce que ce trône? Il était d'ivoire recouvert d'or. On y montait par six degrés, deux mains d'ivoire tenaient le siège royal, deux lions étaient assis auprès des mains, et douze lionceaux étaient placés sur les degrés : voilà à quoi se réduit cette magnificence non pareille, qui a été surpassée de beaucoup, surtout par les monarques orientaux.

Disons donc, avec S. Pierre Damien, que ce trône est l'image de la très sainte Mère de Dieu, qui est le trône du vrai Salomon. L'ivoire signifie sa virginité ; l'or, sa charité. Les deux lions représentent l'archange Gabriel et S. Jean l'Evangéliste, placés l'un à la droite, l'autre à la gauche de la Vierge Marie, et qui tous deux ont annoncé au monde le Verbe incarné. Les deux mains sont la vie active et la vie contemplative. Les douze lionceaux sont les douze apôtres, qui admirent la Reine du ciel et demeurent frappés d'étonnement en sa présence. Les six degrés sont les principales perfections de la Mère de Dieu ; et le Père éternel et le Saint-Esprit ont tellement embelli ce trône, qu'il se peut dire en toute vérité : « Non, il ne s'est jamais rencontré un tel chef-d'œuvre dans tous les royaumes du monde. » C'est pourquoi S. Pierre Damien conclut par deux mots bien hardis, dont voici le premier : Dieu a revêtu la Vierge de tant de magnificence, et il s'est revêtu

(*a*) Extrait du volume : *Marie chef-d'œuvre de Dieu*, par le P. BINET S. J.

dans la Vierge de tant de grâce, qu'il ne pouvait rien faire de plus achevé [1]. Ce que S. Thomas prouve rigoureusement en ces termes : Il faut dire que l'humanité de Jésus-Christ, en tant qu'elle est unie à Dieu, et la bienheureuse Vierge, en tant qu'elle est Mère de Dieu, ont une dignité comme infinie, à cause du bien infini qui est Dieu; et, de ce côté, il est impossible de rien faire de meilleur qu'elles, comme il est impossible que rien soit meilleur que Dieu [2]. Ce qui justifie l'autre mot de S. Pierre Damien : Etant élevée au-dessus de toutes les créatures, et déifiée comme vous l'êtes, oublierez-vous pour cela vos serviteurs [3]?

§ I. — LA VIRGINITÉ DE MARIE EST PLUS NOBLE QUE LA PURETÉ DES SÉRAPHINS

Mais il me prend envie d'enchérir sur tous ces éloges. Je maintiens donc que non seulement on n'a jamais vu sur la terre un chef-d'œuvre semblable à Marie, mais qu'il ne s'est pas même trouvé dans le ciel ; que par sa pureté virginale, elle l'emporte non seulement sur tous les hommes, mais sur toutes les hiérarchies célestes : ce que je veux essayer de prouver dans ce chapitre. J'aurai S. Antonin pour guide et pour garant. Ce grand serviteur de Marie allègue plusieurs raisons pour prouver que sa virginité était plus noble que la pureté des plus hauts Séraphins. Car ceux-ci sont assez purs pour être les serviteurs de Dieu ; Marie le fut assez pour être sa mère. Sa souveraine pureté, dit S. Anselme, surpasse incomparablement la pureté de toutes les créatures [4], et il fallait que cette vertu fût si relevée en elle, qu'elle ne le cédât qu'à la sainteté infinie du Créateur. Je citerais cent passages semblables, si cette vérité pouvait être révoquée en doute. Si S. Basile place tellement près de Dieu la moindre vierge, qu'il la compare à Dieu même, que dirons-nous de celle qui a été choisie pour être la Reine des vierges et l'étonnement du ciel et de la terre? Il y a eu des vierges avant Marie, il y en a eu après ; mais à elle l'honneur d'avoir été la première vierge consacrée par le vœu de virginité, à elle l'honneur d'avoir trouvé cette perle du ciel dans les flots impurs de l'océan de cette vie gâtée par le péché. Je suis de l'avis de plusieurs savants théologiens, Suarez, S. Bernardin de Sienne, S. Vincent Ferrier et S. Anselme. Ces grands hommes pensent que presque dès le moment de sa conception, ou bientôt après, cette enfant privilégiée fit vœu de virginité dans le sein de sa mère, où il plut à Dieu d'antidater le terme de la raison, et de lui en

1. *Serm.* I *de Nat. B. V.* — 2. S. THOMAS, p. 1, p. XXV, a. 6. ad 4. — 3. Loc. cit. — 4. S. ANSELM. vel EADMER. libr. *de Excellentia Virginis*, c. IX.

donner le parfait usage [1]. Quelle gloire d'avoir été vierge avant que de naître, et d'avoir commencé sa vie par le beau jour de la chasteté virginale ! Vraiment on peut bien l'appeler le point du jour de l'Eglise, l'aurore des vertus, la lune sans tache, le soleil sans éclipse, le paradis sans serpent, le miracle entre les miracles de la droite du Tout-Puissant.

§ II. — MARIE VIERGE EST UN SANCTUAIRE DIGNE DE LA MAJESTÉ DE DIEU

Ce qui ajoute à l'excellence de la virginité de Notre-Dame, c'est non seulement que la première elle l'a consacrée par un vœu et dès les premiers instants de sa vie ; mais c'est encore qu'on ne vit jamais de pureté plus ravissante sur la terre ou dans les cieux. Dieu disait aux enfants d'Israël, par la bouche de Moïse : « Faites-moi un sanctuaire, et j'habiterai au milieu de vous [2]. » Les hommes seraient au désespoir et se croiraient incapables de faire un sanctuaire digne de la majesté infinie de Dieu. Mais voilà la Sainte Vierge Marie qui seule peut exécuter l'ordre divin ; car quelle doit être la demeure du Très-Haut ? Faut-il qu'elle soit de bois incorruptible, comme il le demande à Moïse son serviteur, recouvert d'un or très pur, orné de deux couronnes d'or de diverse grandeur, de vases d'or et d'encensoirs remplis de parfums excellents ? Rien en cela ne surpasse les pouvoirs de Notre-Dame, et sa pureté virginale fournira abondamment à tout. Elle est plus incorruptible que les cèdres du Liban ; sa charité est plus pure que tout l'or d'Ophir ; elle porte la couronne de reine et l'auréole des vierges ; de son cœur sortent des soupirs embrasés qui sont pour tout le ciel des parfums délicieux. Exige-t-on des pierres précieuses comme celles dont brillait le Saint des saints ? Cette Vierge du ciel est mille fois plus riche que ce lieu redouté. Il y a dans son cœur plus de vertus qu'il n'y a d'étoiles au firmament ; son âme est douée de plus de perfections que tous les anges et que tous les saints, et elle est, selon S. Bonaventure, le champ où Dieu le Père a caché son trésor [3]. Veut-on que ce sanctuaire soit transparent comme le cristal, éblouissant comme la neige, éclatant comme la nue de la transfiguration ! Certainement la pureté de Notre-Dame ne le cède à aucun de ces objets. Je pense même qu'elle est ce cristal en forme de trône dont parle Ezéchiel, et que ce prophète appelle horrible, c'est-à-dire terrible à voir, à cause des jets de lumière qu'il lance de toute part, en sorte qu'on ne peut le contempler sans être frappé d'une sainte frayeur et rempli comme d'une horreur sacrée. Les hommes et les anges sont

1. SUAREZ, *de Incarnat.*, part. II, disp. IV, sect. 7, et disp. VI, sect. 1. — 2. *Exod.* XXV, 8. — 3. In *Speculo B. M. V.*, lect. 7.

ravis quand ils voient sur cette terre souillée une pureté si excellente, qu'elle n'est pas même égalée des Trônes, qui, eux aussi, portent Dieu, mais d'une manière bien différente de Marie. Car les Trônes le portent comme des serviteurs portent leur maître ; et cette Vierge, douée d'une innocence cristalline, le porte comme une mère son propre fils, avec une majesté toute maternelle et digne du grand Dieu qui n'est petit que par amour pour nous. Enfin, faut-il que le trône de Dieu soit semblable au char que le prophète Ezéchiel nous dépeint avec tant de magnificence ! Il était tout de saphir, couronné d'un arc-en-ciel, soutenu sur quatre roues d'une hauteur prodigieuse et pleines d'yeux, tiré par quatre animaux dardant des flammes, et au milieu était assis un homme avec tant de majesté, qu'il semblait que la gloire de Dieu fût descendue sur la terre. Mais qui ne voit que ce portrait et la virginité de Notre-Dame ne sont qu'une même chose ? Elle est un saphir céleste, l'arc-en-ciel est sa couronne, et les quatre passions de l'homme, si indomptées dans les enfants d'Eve, sont si innocentes dans l'âme de cette Vierge, que Dieu veut être assis au milieu d'elles et trouver ses délices dans son cœur [1].

Mettons fin à ces comparaisons, et disons que tous les trônes dont il est parlé dans la Sainte Ecriture ne sont que des figures de ce corps virginal. Disons encore mieux, que toute leur perfection n'approche en rien de cette chasteté suréminente qui a été digne de porter Dieu, comme le chante l'Eglise [2] ; qui est le chef d'œuvre par excellence de la main du Tout-Puissant, véritablement sa demeure, son trône et son sanctuaire. Une vierge devient la mère de son Dieu, s'écrie S. Bernard ; double sujet d'étonnement, double prérogative, double miracle ; mais en même temps, miracle plein d'une double convenance, car une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu, et un Dieu ne pouvait naître que d'une vierge [3]. Et c'est ici l'éloge le plus complet de la virginité de Marie. En effet, si nous voulons juger de la pureté de la Mère par ce raisonnement du Fils : *Vous les connaîtrez à leurs fruits ; tout arbre bon produit de bons fruits* [4] ; que penserons-nous de cette pureté ineffable qui, assistée par l'humilité, s'élance jusqu'aux cieux, va percer le cœur du Père, lui dérobe son Verbe et l'oblige à s'incarner dans son sein ! C'est la belle pensée de S. Ambroise : Comme la Divinité vierge, qui n'avait encore rien produit, engendra le Verbe incréé ; ainsi. Marie vierge engendra le Verbe incarné [5]. Dieu éternel, que de grandeur ! et quelle beauté transcendante qui excède toutes nos pensées!

1. S. Bonavent. in *Speculo B. M. V.*, lect. 13. — 2. *Liturg. temp. Pasch.* — 3. *Serm.* iv *de Assumpt.* — 4. Matth. vii, 16, 17. — 5. *Serm.* xvi. *de Natali Domini.*

§ III. — ESTIME DE MARIE POUR LA VIRGINITÉ

Mais, pour connaître la chasteté virginale de Notre-Dame, il faudrait savoir l'estime et l'amour qu'elle lui portait. S. Thomas nous apprend bien que, lorsqu'on lui proposa de rester vierge sans être mère, ou d'être mère sans rester vierge, ou d'être à la fois vierge et mère, elle choisit la meilleure part, c'est-à-dire la dernière [1]. Mais il ne nous dit pas, supposé qu'on lui eût proposé d'être mère sans rester vierge, ou de rester vierge sans devenir mère, lequel des deux elle eût choisi. Il y a du pour et du contre, et l'on pourrait discuter longtemps sans avancer de beaucoup la question. Mais les saints la tranchent hardiment et disent qu'elle aimait si excessivement la pureté, que, les larmes aux yeux et le visage couvert d'une pudeur virginale, elle se fût prosternée devant la majesté de Dieu, le suppliant très humblement de la dispenser d'accepter un honneur dont elle n'était pas digne, et de la laisser préférer la candeur de sa virginité au bonheur de la divine maternité.

C'est le sens des paroles qu'elle adressa à l'archange : Comment se fera ceci? je ne connais point d'homme; je suis vierge pour toujours. L'honneur que l'on veut me faire accepter est infini; mais j'aime mieux demeurer dans ma simplicité et garder la virginité que j'ai vouée au Seigneur, que d'aspirer à devenir la mère même du Très-Haut. Jamais je n'ai servi Dieu que pour Dieu, et jamais je n'aurai égard à mes propres intérêts, mais uniquement à ceux de Dieu; je n'ai aucune pensée, aucun désir que celui de lui plaire et de lui être fidèle. Il m'a inspiré le désir de lui consacrer ma virginité, je l'ai fait, et elle est le trésor de mon cœur; je lui en rendrai un bon compte, s'il lui plaît : voilà toute mon ambition. On trouvera des vierges en Israël qui consentiront à devenir mères du Messie; si l'on en trouve une qui aime plus la virginité, qui désire plus de plaire à Dieu et de lui témoigner son désintéressement et sa fidélité, je m'en réjouirai; cependant, si je le puis, je tâcherai de ne me laisser vaincre par personne en ce point. Si Dieu voulait que je devinsse sa mère, m'eût-il inspiré de lui promettre ce qu'il sait que je lui ai promis? Le premier instant de ma vie a commencé par l'offrande de ma virginité, j'espère que le dernier moment de ma vie me fera rendre mon esprit dans le sein de cette belle vertu. Dieu veut-il, comme il le peut, que je sois vierge et mère? Je n'ai rien à répliquer, je dois obéir; je lui soumets toutes mes pensées et toutes mes puissances; qu'il me conduise, comme il a toujours daigné le faire, selon son bon plaisir. — Tels étaient, sans aucun doute, les sentiments de la plus pure et de la plus

1. Opusc. *de Venerab. Sacram*, c. xx.

humble des vierges. Ainsi en a jugé S. Grégoire de Nysse : Gabriel, dit ce docteur, annonce à Marie qu'elle sera mère ; mais elle oppose le vœu de virginité et estime son intégrité préférable aux offrandes de l'archange [1].

Vous me direz peut-être que Notre-Dame avait une charité trop grande et trop éclairée pour vouloir conserver sa pureté virginale aux dépens de la maternité divine ; et vous alléguerez l'exemple de Moïse et de S. Paul, qui ont bien consenti à perdre Dieu par amour pour Dieu, plutôt que de laisser se perdre des âmes qu'il avait commises à leur fidélité. Je réponds en premier lieu, ce que je prouverai dans le chapitre suivant (*a*), qu'il est plus méritoire, selon S. Augustin, d'être mère de Dieu spirituellement, c'est-à-dire par l'obéissance, la foi, la pureté et les autres vertus, que de l'être corporellement. En second lieu, je vous prie de considérer comment, de fait, Dieu a béni dans cette vierge fidèle son amour pour la pureté, voulant qu'elle fût non seulement vierge et mère, mais doublement sa mère. Pour être mère corporellement, dit S. Bernard, elle reçut le don de virginité ; pour être mère spirituellement, elle obtint celui de l'humilité [2], et ainsi elle mérita d'être mère de Dieu à double titre.

§ IV. — DANS QUEL SENS UN ANCIEN AUTEUR A NOMMÉ LA VIERGE LE COMPLÉMENT DE LA SAINTE TRINITÉ

Hésychius, patriarche de Jérusalem, a donné de l'exercice à plus d'un savant esprit quand il a nommé la glorieuse Vierge le complément de la Sainte Trinité [3]. Car l'auguste Trinité étant essentiellement parfaite, et la perfection même, et la source de toute perfection, elle ne peut avoir besoin de complément et ne le saurait trouver dans aucune créature. Plusieurs ont donné diverses raisons ; on a dit que le Père voulait se choisir une fille chérie, le Fils une mère, le Saint-Esprit une épouse, afin de lui communiquer leurs grandeurs, autant qu'une pure créature en serait capable. Sans entrer dans l'examen de cette explication, je dis avec S. Bernard, S. Pierre Damien et d'autres docteurs, que la proposition du savant patriarche peut avoir deux sens.

Premièrement, elle peut signifier que Marie est comblée et toute remplie de la Sainte Trinité ; et dans ce sens, le mot de complément est pris passivement, comme plénitude, lorsqu'on dit qu'elle est enrichie de la plénitude de Dieu. C'est ainsi qu'un autre auteur grec l'appelle l'inondation et le déluge du Saint-Esprit, parce que cet Esprit de sainteté l'a

1. Hom. *de Nativ. Dom.* — 2. Serm. II *in Missus est.*
3. Orat. II *in Mariam Deipar.*
(*a*) l'instruction suivante.

comme inondée de ses grâces, de concert avec le Verbe et avec le Père. Et comme un habile ouvrier, après avoir achevé un ouvrage émaillé d'or, le couvre d'un cristal très pur, afin que l'on puisse mieux en considérer toutes les beautés ; ainsi la très sainte Trinité, voulant montrer au monde les richesses de ses trésors, les a déposées dans le cœur virginal de Notre-Dame, sous le cristal de son incomparable pureté ; en sorte qu'on ne saurait mieux comprendre l'être ineffable du grand Dieu, qu'en considérant le divin chef-d'œuvre de ses mains dans la personne de la très sainte Mère du Verbe incarné. Celui-là, dit S. Pierre Chrysologue, ne connaît pas la grandeur de Dieu, qui ne demeure pas immobile devant la sainteté de Marie. Le ciel est dans l'étonnement en sa présence, les anges tremblent, toute créature est comme accablée, la nature entière succombe, en voyant une jeune fille recevoir ainsi et renfermer son Créateur dans son sein, lui donner une hospitalité très agréable, et par son pouvoir et son mérite de mère, pacifier la terre, glorifier le ciel, rendre l'espoir à ceux qui l'avaient perdu, la vie aux morts, établir une sorte de parenté entre les enfants d'Adam et les esprits célestes, et un commerce admirable entre Dieu et l'homme. Car telle est la puissance que son Fils lui a remise entre les mains ; telle est la récompense qu'il a exigée et obtenue de son Père, pour payer dignement l'hospitalité que cette sublime Vierge lui a donnée durant neuf mois dans son sein [1].

Secondement, Dieu le Père, disent les mêmes docteurs, a créé le monde, le Fils l'a racheté, le Saint Esprit l'a sanctifié ; tout cependant n'est pas achevé tant qu'il y aura une Eglise militante sur la terre. Qui servira donc à l'accomplissement de cet ouvrage, puisque Dieu veut y employer une créature ? Ce sera l'immaculée Vierge Marie. *J'ai eu l'empire sur toutes les nations. Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob ; qu'Israël soit votre héritage ; prenez racine dans mes élus* [2]. Bien mieux que S. Paul, elle achèvera dans les élus ce que n'ont point achevé les souffrances de son divin Fils. Auprès de ce médiateur, elle sera notre médiatrice, dit S. Bernard ; puis il continue : O Vierge, c'est avec justice que les yeux de toutes les créatures se portent vers vous, puisque en vous et par vous, la main puissante du Créateur a refait et reformé tout ce qu'elle avait formé [3]. Ne nous étonnons donc plus que Marie soit appelée le complément et comme l'achèvement de la très sainte Trinité, c'est-à-dire de ses œuvres.

Il fut aussi adroit que flatteur ce procédé du célèbre Apel-

1. Serm. CXL *de Assumpt. S. M. V.* — 2. *Eccli.* XXIV, 10, 12, 13. — 3. Serm. II *de Pentecost.*

les, peintre fameux de l'antiquité. Lorsqu'il était sur le point de terminer un chef-d'œuvre, il invitait un personnage de distinction à y donner quelques coups de pinceau, non sans lui diriger la main ; puis il disait : Un tel a mis la dernière main à cet ouvrage. Notre grand Dieu n'a pas dédaigné d'en agir de la sorte. Il veut que son œuvre par excellence, je veux dire la rédemption de l'homme, soit achevée par la main très chaste de la Mère de son Fils. Il fait par les mains de sa Fille chérie ce qu'il ne veut point faire par les siennes propres: il la constitue la dispensatrice de toutes ses grâces, et il prend un tel plaisir en son innocence et en sa pureté que rien n'est fait, ce semble, si cette Vierge bénie n'y a mis la main, et la dernière main. A combien de titres dirons-nous donc de celle qui est l'amour du ciel : Voici la Mère des vivants, voici l'espoir des pécheurs, voici la porte du bienheureux séjour ! Le prince des apôtres a deux clefs, et trois selon les anciens : l'une pour ouvrir le ciel, l'autre pour le fermer, la troisième pour les affaires de ce monde. Mais la sérénissime vierge Marie a mille clefs pour ouvrir le ciel, et aucune pour le fermer ; car elle ne se mêle que d'introduire ses bons serviteurs dans le paradis. Mais comme nous devons parler ailleurs de la protection efficace de notre Reine, revenons à l'excellence de sa virginité.

§ V. — MARIE VIERGE-MÈRE EST LA MERVEILLE ANNONCÉE PAR ISAIE

N'est-elle pas le mystère d'Isaïe quand, de la part de Dieu, il pressa si vivement le roi Achaz de demander au Seigneur un prodige, ou du fond de la terre, ou au plus haut du ciel ? Ce roi obstiné répond avec feinte qu'il ne veut pas tenter Dieu. Mais Isaïe, qui connaissait sa malice, lui dit : *Ecoutez donc, maison de David : Ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle de mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils* [1]. Voilà le signe des signes et la merveille des merveilles : c'est une Vierge que Dieu veut former de sa main. Non seulement elle sera un miroir où l'on verra ses grandeurs ineffables, mais elle enfantera un fils, et elle sera plus pure après son enfantement, car la fécondité donnera un nouveau lustre à sa virginité [2] ; et celui qui voudra savoir ce que c'est que Dieu, jettera les yeux sur cette pure créature, où l'on verra briller les rayons les plus éclatants de la Divinité. Je ne suis donc pas surpris que Dieu annonce cette pureté virginale comme un signe, et qu'il la montre comme le plus rare joyau de ses tré-

1. *Is.*, VII. 13, 14. — 2. *Liturg. Crat. secr. de Concept. et Nat.*

sors et comme le chef d'œuvre de sa bonté. Heureuse virginité, qui non seulement a enfanté un fils, mais un nombre innombrable d'enfants dont elle peuple le paradis !

Un auteur grec, cité par Boëce, disait jadis que les vertus formaient les corps destinés à porter les âmes saintes et d'élite [1]. S. Jean Chrysostome nous représente l'âme de S. Paul comme un pré spirituel et un paradis orné de toutes les vertus [2]; et S. Pierre Chrysologue veut que l'on pense que S. Jean-Baptiste était né de parents stériles, afin qu'il parût être le fruit de la grâce plutôt que l'œuvre de la nature; car, ajoute-t-il, la naissance de celui qui devait être le héraut de Dieu et le temple du Saint-Esprit était moins la naissance d'un homme que celle de la sainteté et de toutes les vertus [3]. Il me semble que cette bouche d'or devait réserver un si bel éloge pour Marie. N'est-elle pas l'ouvrage de la grâce, bien plus que celui de la nature ? Elle est l'assemblage de toutes les vertus, et Dieu lui-même en est l'ouvrier. C'est ce qui a donné à S. André de Crète l'assurance de dire que Notre-Dame était une statue admirablement travaillée de la main de Dieu, et parfaitement semblable au divin archétype [4]. Mais, comme fit jadis Phidias, l'ouvrier s'y est enchâssé avec tant de rapport et avec tant d'art, que vous ne sauriez toucher l'un sans toucher l'autre.

§ VI. — LA CONNAISSANCE DE LA VIERGE-MÈRE DONNE L'INTELLIGENCE DES SAINTES ÉCRITURES

Maintenant, il me semble que je suis prêt à répondre à toutes les énigmes de Job, et à résoudre toutes les questions qu'il croit insolubles et incompréhensibles. — Connaissez-vous les trésors de la neige? Avez-vous vu les trésors de la grêle que Dieu a préparés pour le temps de l'ennemi, pour le jour de la guerre et du combat [5] ? — Je dis que les trésors de la neige marquent le sein virginal de Notre-Dame, où s'est caché le Verbe éternel, qui est le trésor du Père, et d'où il sortira pour combattre ses ennemis et les réduire à lui servir de marchepied. — Qui a donné cours aux pluies impétueuses, pour faire pleuvoir dans une terre qui est sans homme, dans un désert où personne ne demeure, pour arroser des champs inhabités et pour y produire des herbes verdoyantes et les plus riches fleurs de la nature [6] ? — Je réponds que Marie est ce désert fertile, cette solitude fleurie, le paradis du second

1. Annotator Boetii, *de Consolatione philosophiæ*, lib. IV, prosa 6. — 2. *De Laudib. S. Pauli, apost.* Homil. I.
3. Serm. LXXXIX *de Annunt. et concept. S. Joan. Bapt.*
4. Orat. III *in Dormitionem SS. Deiparæ Dominæ nostræ.*
5. Job. XXXVIII, 22, 23. — 6. Job. XXXVIII, 25-28.

Adam, dans lequel Dieu a fait tomber l'abondance de ses infinies miséricordes. — Pourriez-vous suspendre et endormir l'harmonie des cieux, et réunir ensemble les étoiles brillantes des Pléiades [1] ? — Oui, dans le cœur de la Reine du paradis, où brille tout un firmament de vertus. — Qui a mis la sagesse dans les entrailles de l'homme [2] ? — C'est Dieu le Père qui a fait descendre son Verbe dans le sein de la plus pure des vierges, où il s'est fait chair afin d'habiter parmi nous. Tant il est vrai que l'on ne peut rien ignorer des mysteres de la Sainte Ecriture, des secrets de la nature et des merveilles de la grâce, quand on jette les yeux sur cette admirable colombe, je veux dire sur la très sainte Mère de Dieu ! Disons-le donc hardiment, et ne craignons pas de nous tromper : *Non, dans tous les royaumes du monde il ne s'est jamais rencontré un chef-d'œuvre semblable.*

CONCLUSION.

Mais enfin, ce qui achève de me ravir le cœur, ce n'est pas uniquement cette pureté incomparable que nos paroles ne pourront jamais dignement exalter ; mais c'est de voir unie à cette candeur virginale une si profonde humilité. Toutes les purifications de l'ancienne loi, qui était la figure de la nouvelle, se faisaient avec le sang des victimes et la cendre des sacrifices. C'est ainsi que Moïse consacra le tabernacle, et qu'il fit des aspersions sur Aaron et sur sa robe de fin lin, plus blanche que la neige [3]. Que fait-il ? Il va ternir cette blancheur éclatante. Non, c'est un mystère et une figure de la Mère de Dieu. Pour devenir le tabernacle du Dieu vivant et pour recevoir son Créateur, il faut qu'elle soit revêtue d'une robe éclatante comme la neige, emblème de sa virginité ; mais il faut que tout soit couvert des cendres de la parfaite humilité. C'est donc l'union de ces deux vertus souveraines qui fait de cette Fille du ciel la plus sainte des créatures et la merveille des œuvres du Créateur. En sorte que nous pouvons réduire à deux mots son panégyrique : Virginité, maternité, c'est le résumé de ses privilèges ; pureté, humilité, c'est l'abrégé de ses vertus.

1. Job. xxxviii, 31, 37. — 2. Job. xxxviii, 36. — 3. *Levit.* viii, 30.

DEUXIÈME INSTRUCTION

(Par le P. Binet, S. J.) (*a*)

DE LA VIRGINITÉ DE L'AME DE LA SÉRÉNISSIME REINE DU CIEL

Absque eo quod intrinsecus latet.
Sans parler de ce qui est caché au dedans. (*Cant.*, IV, 1.)

C'est bien ici que l'on peut dire avec vérité que la virginité de l'âme de Notre-Dame est le chef-d'œuvre de Dieu et l'ouvrage sans égal. Un grand nombre de vierges ont eu le corps doué d'une pureté qui ne le cédait pas à celle des anges ; mais une âme entièrement vierge, elle ne s'est jamais rencontrée en aucune créature sur la terre. Cette palme était réservée à la Princesse du ciel ; cette couronne n'est que pour cette seule tête, et voilà le haut point de l'éminence de la virginité de Marie. Son corps est véritablement revêtu du soleil ; mais la Divinité est le soleil de son âme, où il a toujours brillé sans diminution de lumière. Si l'on pouvait mettre un cristal sur la poitrine virginale de Marie et voir la pureté de son cœur, non jamais, s'écrierait-on saisi d'un étonnement sacré, on ne vit sous le ciel une pureté aussi éclatante, ni plus digne d'être l'apanage de la Reine de la pureté.

§ I. — L'EGLISE SE SERT DES PLUS BEAUX PASSAGES DU LIVRE DE LA SAGESSE POUR LOUER LA PURETÉ DE MARIE

S. Antonin le dit fort naïvement, la bienheureuse Vierge Marie a été vierge de corps, elle a été vierge d'esprit [1]. Tout le monde admire son corps virginal, et avec raison ; mais ce corps si pur n'est que l'enveloppe d'un trésor bien plus précieux. Ecoutons l'Epoux dans les Cantiques : *Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle ! Vos yeux sont ceux de la colombe ; vos dents, des troupeaux de blanches brebis qui viennent du lavoir. Vos lèvres sont comme une bandelette d'écarlate ; vos joues, comme une moitié de pomme de Grenade, sans parler de ce qui est caché au dedans* [2]. Suivons l'exemple de l'Eglise, et appliquons à l'âme très pure de la très sainte Mère de Dieu ce qui est écrit de la Sagesse : *Elle est une vapeur de la vertu de Dieu, et comme l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant ; c'est pourquoi il ne peut y avoir en elle aucune souillure* [3]. Platon a dit, avec plus d'ignorance que d'impiété, que l'âme était une particule de la Divinité ; Sénèque, que c'était un dieu habitant dans un

(*a*) Extrait du volume : *Marie chef-d'œuvre de Dieu.*
1. *Summ.*, part. IV, tit. 15, c. XII. — 2. *Cant.* IV. 1, 2, 3. — 3. *Sap.* VII, 25.

corps mortel [1]. Disons pieusement et avec vérité que l'âme de la Vierge Marie *est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image la plus parfaite de sa bonté* [2], après l'âme de son divin Fils. C'est-à-dire que Dieu a créé cette âme tellement à son image, que s'il est un soleil, elle en est le rayon ; s'il est une lumière infinie, elle en est l'éclair ; s'il est un océan de perfections, elle en est un fleuve abondant et majestueux ; s'il est la beauté par essence, elle est la beauté par grâce, beauté si excessive, et si ravissante qu'elle ne peut rencontrer un terme de comparaison parmi les objets créés, visibles ou invisibles. Et c'est la pensée de S. Anselme, tant de fois redite, et qui mérite de l'être éternellement : Faites réflexion que Dieu le Père se proposait de donner à Marie le Fils unique qu'il a engendré de toute éternité, qui est semblable à lui, et qu'il aime comme lui-même, en sorte qu'il fût naturellement le Fils commun et unique de Dieu et de la Vierge ; que le Fils voulait la choisir pour être substantiellement sa mère , que le Saint-Esprit devait former d'elle et en elle et faire naître de son sein Celui dont il procédait lui-même, et vous comprendrez combien il était convenable que cette Vierge ineffable fût ornée de la plus grande pureté que l'on pût concevoir après la pureté de Dieu même [3].

Estimons maintenant, si nous le pouvons, de quel mérite, de quel prix est la virginité d'âme et de corps de la très sainte Mère de Dieu. Hâtons-nous de dire avec S. Jean Damascène : Marie est un abîme de grâces ; tout en elle, le corps, le cœur, l'âme, les pensées, les passions, l'imagination, brillent d'une égale pureté. Il n'y a rien que de transparent en cette glace, rien que de céleste en ce paradis, rien que de vierge en cette Vierge [4]. De sorte que si l'on pouvait rassembler tout ce qu'il y a de candeur, de pureté, de beauté, au ciel et sur la terre, et en former un corps et une âme, ce serait assurément le corps et l'âme de l'incomparable Mère de Dieu. Mais non ; elle a plus que tout cela. C'est lui faire injure que de comparer ses perfections à celles des créatures. Elle seule forme une hiérarchie à part ; elle est à elle seule tout son monde ; en un mot, dans cet abîme, dit S. Jean Damascène, tout y est véritablement abîme.

Oserai-je dire qu'elle est comme ce miroir envoyé de Florence au roi Henri II, et qui était disposé de telle sorte que l'on n'y voyait jamais que le visage du grand-duc ? Certainement, regardez bien dans l'âme virginale de Notre-Dame, vous n'y verrez jamais que la face de Dieu et l'image de sa bonté

1. Senec. *Epist.* xxxi. — 2. *Sap.* vii, 26.
3. *De Conceptu virginali, et originali peccato*, c. xviii.
4. Homil. i *in Dormit. B. M.*

et de sa sainteté. Depuis le premier instant de sa conception jusqu'au dernier moment de sa vie très heureuse, il n'y eut pas de tache en elle, grâce qui n'a été accordée qu'à elle seule entre les créatures. Marie et la pureté sont entièrement une même chose. Ne faites donc pas à la Mère de Dieu le tort de la comparer au soleil, qui n'est qu'une ombre et un manteau dont elle est revêtue dans le ciel, ni à la lune qui lui sert de marchepied, ni aux étoiles qui sont des fleurons de sa couronne [1]. J'en conviens, la lumière est belle, puisqu'elle est la beauté de la nature ; mais la lumière n'est plus lumière et semble se changer en nuit, si vous la comparez avec la Mère toute pure de Celui qui est la lumière du monde.

§ II. — COMBIEN LA PURETÉ DE L'AME DE MARIE L'EMPORTE SUR LA PURETÉ DE SON CORPS

La Mère de Dieu, dit S. Bonaventure, était aussi vierge en son âme qu'en son corps [2]. Il n'est pas en mon pouvoir de me ranger à l'avis de ce grand docteur sur ce point. Pour moi, je pense qu'elle l'était bien davantage ; et quoique la pureté de son corps fût admirable, je veux croire que celle de son âme l'était encore plus. Car, selon S. Augustin, S. Pierre Damien et plusieurs autres docteurs, selon Jésus-Christ lui-même, ce fut un plus grand bonheur pour Notre-Dame d'avoir été mère du Sauveur par la foi de son âme que par la fécondité virginale de son corps ; il faut donc conclure que les dispositions de son âme ont dû être bien plus parfaites que celles de son corps. Qui ne sait, en outre, que l'âme est plus capable de perfection que le corps, et que la beauté de la grâce, qui embellit l'âme, l'emporte infiniment par sa nature sur une beauté purement corporelle ?

L'intérieur du temple de Salomon était de bois de cèdre revêtu de lames d'or, fixées avec des clous d'or ; mais le Saint des saints était orné des pierreries les plus rares, peuplé d'anges et de chérubins. Là était cachée la manne ; là se manifestait la Divinité ; là fleurissait la verge d'Aaron, image de la Vierge par excellence et de son divin Fils. Il faut donc dire que la devise de Notre-Dame est celle des Cantiques : *Sans parler de ce qui est caché au dedans* [3], ou celle d'un ancien empereur : Les choses que vous voyez sont belles ; mais les plus belles demeurent cachées. Vous voyez un front majestueux, des yeux pleins de douceur, le visage de celle qui est la beauté même, cela est vrai ; mais le plus beau est caché au fond de son âme. Oserai-je aller plus avant et dire : Nous

1. *Sap.* VII. 29.
2. *In libr. III Sentent.*, distinct. III, part. 1, art. 2, quæst. 1.
3. *Cant.*, IV, 3.

savons beaucoup des perfections de l'âme de la glorieuse Mère du Sauveur ; mais le plus beau nous est caché ? Dieu seul sait ce qu'il a mis dans ce trésor, et c'est le mystère qu'admire S. Grégoire de Nysse, quand il pèse ces mots : Marie est un paradis fermé. Mais, dit-il, si ce paradis est fermé, quel est celui qui l'a tracé et planté ? Qui a semé ces fleurs si variées et si belles ? Qui les arrose chaque jour ? Quel est ici le jardinier ? De plus, puisque personne ne peut y pénétrer, savez-vous même si c'est un paradis ? Ce que vous avez aperçu au travers des haies et des treillis suffit-il pour vous faire porter ce jugement ? — Oui, cela me suffit pleinement ; car en voyant l'extérieur si bien travaillé, et tout ce qui paraît aux yeux si achevé, le cœur me dit que l'intérieur ne peut être qu'un paradis et un lieu de délices qui renferme les plus grandes richesses et les curiosités les plus rares du maître de la maison. Notre-Seigneur dit un jour : Deux endroits me sont chers sur la terre : l'Eucharistie et le cœur de Gertrude [1]. Je le crois fermement, Seigneur, puisque vous l'avez dit ; mais Notre-Dame n'était plus en ce monde quand vous avez proféré ces paroles ; car vous eussiez parlé de l'âme de votre sainte Mère bien d'un autre accent que du cœur de Gertrude, votre servante et la sienne.

Quelle riche pensée de S. Athanase, quand il corrige l'archange Gabriel, et lui remontre avec respect ce qu'il aurait dû dire : Je vous salue, Marie, la nommant par son nom : et non pas : *Je vous salue, pleine de grâce* ! Pourquoi taire ce nom, le plus doux du monde ? Mais bientôt, se corrigeant lui-même, il approuve le glorieux archange en ces termes : Il la nomme pleine de grâces, parce qu'elle est remplie de l'Esprit saint qui est la source de toutes grâces [2]. Lorsqu'on crée un Pape, on ne l'appelle plus du nom de sa famille, mais du nouveau nom qu'il lui a plu de choisir : c'est Urbain, Clément, Grégoire. Leurs noms propres sont perdus, et la grandeur du nom papal éclipse tous les autres. Le nom de la fille d'Anne et de Joachim était Marie ; elle est choisie pour être mère de Dieu ; on l'appelle *pleine de grâces*. — Qu'il ferait donc beau voir cette âme vierge douée de toutes les grâces du paradis ! Sainte Catherine de Sienne assurait qu'une âme qui est en état de grâce est si extrêmement belle, que c'est chose qu'on ne saurait s'imaginer. Mais si un seul degré de grâce produit un tel excès de beauté, que l'âme qui en est ornée surpasse le soleil en éclat, que devait être cette âme virginale qui avait reçu la plénitude de la grâce, que S. Pierre Damien appelle

1. *Insinuat. divin. piet.*, lib. I, c. IV.
2. S. Athanas. vel antiquus auctor, *in Annuntiat. SS. Dominæ nostræ Deiparæ.*

le conclave de toutes les grâces, et un autre pieux auteur, le sénat de toutes les vertus?

§ III. — MARIE, FLEUR PURE SORTIE D'UNE TIGE IMPURE, MÉRITE TOUT NOTRE AMOUR

Il faut avouer que S. Pierre Damien a de belles pensées quand il se met à parler de la Vierge Marie. Son corps, dit-il vient d'Adam, et son âme de Dieu ; cependant elle n'a nullement hérité des taches d'Adam ni participé à son péché, mais elle a été convertie en une candeur de lumière éternelle [1]. Je ne sais si dans toute l'Europe on trouve de plus belles fleurs qu'aux plus hautes montagnes des Alpes, qui sont toutes couvertes de neiges et de frimas. Aux premières pointes de l'été, le soleil venant à donner sur cette neige, on en voit sortir un million de fleurs si douces et si variées, que l'œil qui n'a pas été réjoui de ce spectacle n'a jamais rien vu de si beau. Qui croirait que de la neige, ennemie des fleurs, puissent sortir des fleurs si belles, si pures, si odoriférantes, les vierges de la nature? Qui penserait que d'un rosier hérissé de cruelles épines pût sortir une tendre rose sans être blessée, sans se ressentir du fumier où est plantée la racine d'où elle tire son suc, sa vie, ses parfums, ses couleurs? Cependant cela est vrai ; et il est aussi vrai que Notre-Dame, lis éclatant, rose du ciel, est sortie d'Adam sans que le malheur de son origine flétrît son innocence.

Que j'aime Salomon, quand je l'entends conclure en ces termes l'éloge de la sagesse : *Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté* [2]. C'est aussi ce que chacun de nous doit dire de cette tendre et admirable Mère. Je n'ai plus d'amour que pour elle, plus d'yeux que pour l'admirer, plus de cœur que pour l'aimer. Sa beauté virginale et angélique a captivé mon âme, et m'a ravi toutes mes affections. J'ai beau faire ; je ne saurais parler, ni penser, ni aimer autre chose. Quand je dors, mon cœur veille ; et il me semble bien souvent que le paradis tout entier tombe dans mon sein, et que Notre-Dame fait son entrée solennelle dans mon cœur où elle dresse un petit empire ; et je ris en dormant, tant je suis aise d'être sujet d'une si douce Souveraine. O inestimables et savoureuses délices, de pouvoir dire : La très auguste Mère de Dieu est ma bonne maîtresse, et je suis son pauvre petit serviteur, mais qui l'aime du plus tendre de son âme. Elle veut que je l'appelle ma mère, et que je sois son fils. Puisqu'elle le veut, je le veux ; et j'aime bien mieux obéir et jouir d'un

1. Serm. *de Assumpt.* — 2. *Sap.* VIII, 2.

bonheur si extrême, que, par une humilité mal entendue, me priver d'un bien que j'estime plus que tout l'univers. Je le répète, puisqu'elle veut être ma mère, je veux être son fils, et je l'aimerai tant, je l'honorerai d'un si bon cœur, je lui rendrai tant de services, que je serai véritablement son fils, ou que je mourrai en m'efforçant de l'être. Non, il ne faut pas craindre d'être téméraire en obéissant simplement. Pourquoi est-elle si excessivement belle, si ce n'est pour être excessivement aimée, et avec une passion si sainte et si forte, que nous ne puissions plus être maîtres de nos cœurs, ni les empêcher de se jeter vaincus à ses pieds?

Mais pour donner une idée complète de la virginité d'âme de la Reine du ciel, il est nécessaire de parler du plus glorieux privilège de son âme, je veux dire de l'exemption du péché originel dans sa conception immaculée.

(*Voir Fête de l'Immaculée Conception.*)

TROIS ÉLÉVATIONS DE BOSSUET AYANT RAPPORT A LA VIRGINITÉ DE MARIE

PREMIÈRE ÉLÉVATION

Songe de saint Joseph.

A quelle épreuve Dieu ne met-il pas les âmes saintes! Joseph se voit obligé à abandonner comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prise comme la plus pure de toutes les vierges [1]; et il était prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère et à la vie de l'enfant. Car, ne pouvant être longtemps sans découvrir la grossesse de la Sainte Vierge, que pouvait-il faire l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle? Car de soupçonner seulement ce qui était arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné d'exemple, et qui ne pouvait tomber dans l'esprit humain.

« Il était juste [2], » et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente. Tout ce qu'on pouvait espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avait conçue avec raison de sa chaste épouse, était, comme il le méditait, « sans la diffamer, de la renvoyer secrètement. » C'était, dis-je, ce qu'on pouvait espérer de plus doux; car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est « dure comme l'enfer [3], » à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter? Sa justice même l'aurait flatté dans sa passion, et sous une loi toute de rigueur il n'y a rien qu'il n'eût

1. *Matth.*, I, 18. — 2. *Ibid.*, 19. — 3. *Cant*, VIII, 6.

pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençait à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avait choisi pour lui servir de père.

Joseph le plus modéré comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et voulait seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvait garder sans crime. Cependant quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu ! de perdre celle qu'il aimait, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique ! Dieu lui aurait pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse ; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée : nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions : et la plus juste jalousie qui fût jamais, n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyait la peine qu'aurait son époux, et tous les inconvénients de sa sainte grossesse ; mais sans en paraître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel au hasard de se voir, non seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu et demeure dans sa paix.

Dans cet état, « l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit [1]. » Quel calme à ces paroles ! quel ravissement ! quelle humilité dans Joseph ! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance.

« Elle enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus [2]. » Pourquoi, *vous* ? Vous n'en êtes pas le père ; il n'a de père que Dieu ; mais Dieu vous a transmis ses droits : vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ : vous serez son père en effet d'une certaine manière, puisque formé par le Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc avec l'autorité et les droits de père un cœur paternel pour Jésus. Dieu « qui fait en particulier tous les cœurs des hommes [3], » fait aujourd'hui en vous un cœur de père : heureux, puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils ! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère : vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc à la bonne heure : nommez cet enfant : donnez-lui le nom de *Jésus* pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre.

1. *Matth.*, I, 20. — 2. *Ibid.*, 21. — 3. *Psal.* XXXII, 15.

IIe ÉLÉVATION

Sur la prédiction de la virginité de la sainte Mère de Dieu.

« Tout ceci a été fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par Isaïe : Voici qu'une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils ; et *vous* nommerez son nom Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous [1]. »

C'est la gloire de l'Eglise chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une vierge ? Un si beau titre n'était jamais tombé dans l'esprit humain, et cette gloire était réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur, où elle a été consacrée à Dieu, où l'on a souffert toutes sortes de persécutions et la mort même plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges ; c'est lui qui a fait connaître au monde ces « eunuques spirituels, » autrefois prédits par les prophètes [2], mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne. Il a inspiré à son apôtre que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager[3]. Fils d'une vierge, vierge lui-même ; qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste vierge, et pour son disciple bien-aimé S. Jean, vierge aussi, selon toute la tradition chrétienne ; dont les apôtres, qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avaient) pour le suivre ; toujours par conséquent dans la compagnie et pour ainsi dire entre les mains de la continence ; où il ne faut pas s'étonner si, comme la foi, la sainte virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs même ont reconnu la pudeur des vierges chrétiennes : « On les voyait, dit S. Ambroise, affronter les supplices et craindre les regards : » *Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus* [4] : au milieu des tourments et livrées aux bêtes farouches et à des taureaux furieux qui les jetaient en l'air, soigneuses de la pudeur, méprisant les tourments et la vie, et n'ayant pour ainsi parler que le front tendre dans un corps de fer ; dignes témoins, dignes martyres de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu, et fils d'une vierge.

Fils de Dieu et fils d'une vierge : ces deux choses devaient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tous sens : « Qui comprendra sa génération [5] » toujours virginale, et dans le sein de son Père, et dans celui de sa mère ? O Jésus, nous la croyons, si nous ne pouvons pas la comprendre. Elle nous apprend qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion

1. *Matth.*, I, 22-24 ; *Isa.*, VII, 14. — 2. *Isa.*, LVI, 3-5 ; *Matth.*, XIX, 12. — 3. I *Cor.*, VII, 32-35. — 4. AMBR., *De Virg.* — 5. *Isa.*, LIII, 8.

chrétienne. Elevé parmi des mystères si chastes, qui peut souffrir de la corruption dans sa chair ? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté ? Qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées ? Mais qui peut approcher de son saint corps, l'unique fruit d'une mère vierge, si pur qu'il n'a pu souffrir ni en lui-même ni en sa Mère même la sainteté nuptiale : qui peut, dis-je, approcher de ce sacré corps avec des sentiments impurs, ou ne pas consacrer son corps chacun selon son état à la pureté après l'avoir reçu ? Ministres sacrés de ses autels, soyez donc purs comme le soleil : Chrétiens en général, détestez toute impureté : Vierges consacrées à Jésus-Christ, ses chères épouses, soyez jalouses pour lui ; et ne laissez en vous aucun reste d'un vice qui a tant de secrètes branches. Mais si vous voulez être vierges de corps et d'esprit, humiliez-vous : n'aimez ni les regards ni les louanges des hommes ; cachez-vous à vous-mêmes, comme une vierge pudique, qui, loin de se faire voir, n'ose pas seulement se regarder, quoique seule : un regard sur vous-même, une complaisance, non seulement pour cette fragile beauté qui pare la superficie du corps, mais encore pour la beauté intérieure, est une espèce d'abandonnement. Femmes chrétiennes, vierges chrétiennes, et vous dont le célibat doit être l'honneur de l'Eglise, soyez soigneux d'une réputation qui fait l'édification publique. Considérez Jésus-Christ notre pontife : parmi tous les opprobres qu'il a soufferts, jusqu'à être accusé comme « un homme qui aimait le vin et la bonne chère [1], » il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte : on « s'étonnait de le voir parler en particulier à une femme [2], » qu'il convertissait et avec elle sa patrie : et il agissait en tout d'une manière si épurée et si sérieuse, que, malgré la malignité de ses ennemis, son intégrité de ce côté-là est demeurée sans soupçon. Pourquoi l'a-t-il voulu de cette sorte, si ce n'est pour nous, afin de nous faire voir combien nous devons être soigneux, autant qu'il nous est possible, de n'être pas seulement soupçonnés dans une matière si délicate, où le genre humain est si emporté, si malin, et si curieux ?

III[e] ÉLÉVATION

Encore sur la perpétuelle virginité de Marie.

Pourquoi, saint Evangéliste, avez-vous dit ces paroles : *Et non cognoscebat eam donec peperit* : « Et il ne l'avait pas connue, quand elle enfanta son premier-né [3] ? » Que ne disiez-vous plutôt qu'il ne la connut jamais, et qu'elle fut vierge perpé-

1. *Matth.*, XI, 19. — 2. *Joan.*, IV, 27. — 3. *Matth.*, I, 25.

tuelle? Les Evangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche; et S. Matthieu avait ordre d'expliquer précisément ce qui regardait l'enfantement virginal, et l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe, qui portait « qu'une vierge concevrait et enfanterait un fils [1]. »

Au reste on ne peut penser sans horreur que ce sein virginal, où le Saint-Esprit avait opéré, dont Jésus-Christ avait fait son temple, ait jamais pu être souillé ; ni que Joseph, ni que Marie même aient pu cesser de le respecter. Avant sa conception et son enfantement, elle avait dit en général : « Je ne connais point d'homme [2] : » S. Joseph était entré dans ce dessein; et y avoir manqué après un enfantement si miraculeux, c'eût été un sacrilège indigne d'eux et une profanation indigne de Jésus-Christ même. Les frères de Jésus mentionnés dans l'Evangile, et S. Jacques qu'on appela frère du Seigneur, constamment, ne l'étaient que par la parenté, comme on parlait en ce temps, et la sainte tradition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé parmi les chrétiens que Jésus ne fût pas le fils unique de Marie, comme de Dieu? Si, ce qui est abominable à penser, il n'eût pas été son fils unique, lui aurait-il en la quittant donné un fils d'adoption ? Et quand il dit à S. Jean : « Voilà votre mère ; » et à elle : « Voilà votre fils [3], » ne montre-t-il pas qu'il suppléait par une espèce d'adoption ce qui allait manquer à la nature ? Loin donc de la pensée des chrétiens le blasphème de Jovinien, qui a été l'exécration de toute l'Eglise ! Dieu a marqué aux Evangélistes ce qu'ils devaient précisément écrire, et ce qu'il voulait qu'on réservât à la tradition de son Eglise pour l'expliquer davantage. Apprenons de là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne et d'elle et de Jésus-Christ, quand même l'Ecriture ne l'aurait pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision et netteté, et qu'il aurait plu à Dieu de le laisser expliquer à fond à la tradition de son Eglise, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Quand est-ce qu'il a plu à Dieu de manifester au monde la merveille de l'enfantement virginal ? Constamment ce n'a pas été durant la vie du Sauveur, puisqu'il lui a plu de naître et de vivre sous le voile du mariage : en quoi il a confirmé que le mariage était saint, puisqu'il a voulu paraître au monde sous sa couverture. On a donc prêché la gloire de l'enfantement virginal, quand on a prêché toute la gloire du Fils de Dieu : et en attendant, Dieu préparait à la pureté de Marie, en la personne de S. Joseph son cher époux, le témoin le moins suspect et le plus certain qu'on pût jamais penser.

1. *Isa.*, VII, 14. — 2. *Luc.*, I, 34. — 3. *Joan.*, XIX, 26, 27.

Dieu fait tout convenablement : admirons sa sagesse, et laissons-lui conduire toute notre vie.

SERMON

(Par le P. De La Colombière, S. J.)

Division. — I. Combien la Sainte Vierge a aimé la pureté. — II. Combien cet amour a été pur et désintéressé.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, on porta Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (Luc, II.)

On a toujours estimé et loué la pureté de la Sainte Vierge : ce qui la rend néanmoins encore plus recommandable que sa pureté même, c'est en premier lieu son amour tendre pour cette vertu, en second lieu son amour désintéressé.

Je ne sais si dans ce jour où l'Eglise célèbre le mystère de la Purification de Marie, on approuvera le dessein que j'ai de faire l'éloge de sa pureté. Je me suis attaché à cette pensée par des raisons qui m'ont paru assez plausibles : vous vous y rendrez, messieurs, peut-être aussi bien que moi. La première, c'est qu'il me semble que de toutes les vertus de la Mère de Dieu, il n'en est aucune qui mérite mieux un panégyrique que sa pureté ; elle fait, pour ainsi dire, son caractère particulier, puisqu'on l'appelle la Vierge par excellence. En second lieu, Marie n'a pas seulement été la première qui ait mis en honneur la virginité, mais encore elle l'a portée si loin, qu'on ne peut rien concevoir de plus parfait, qu'on ne peut même le bien concevoir que par les lumières de la foi. De plus, c'est par cette vertu qu'elle a eu le bonheur de plaire à Dieu, et de l'attirer dans son sein, selon S. Bernard. *Virginitate placuit.* La qualité de vierge lui a paru à elle-même si précieuse, qu'il n'est point de titre si glorieux, ni dans le ciel, ni sur la terre, qu'elle ait cru lui devoir préférer.

Si nous avons tant de raisons de louer la pureté de Marie, il n'est pas moins raisonnable de placer cet éloge au jour de sa Purification, à ce jour où elle se confond avec le reste des mères, et semble par là renoncer à la gloire de sa pureté. Est-il d'objet plus digne du zèle de ses véritables serviteurs, que de révéler à toute la terre une vertu qui demeurerait non seulement cachée, mais encore obscurcie et ternie en quelque sorte par ce mystère ? N'est-ce pas pour nous un devoir de prendre parti pour la gloire de Marie contre son humilité, et de tâcher par nos discours de lui conserver un titre que semble détruire

son silence et sa soumission à la loi ? Esprit saint, c'est de votre épouse bien-aimée, c'est de ce que vous avez le plus chéri en elle que nous allons nous entretenir ; ce ne sont plus nos intérêts, ce sont les siens que nous osons vous recommander : vous nous exaucerez avec bonté, surtout si en vous sollicitant pour elle, nous le faisons encore par son entremise : *Ave, Maria.*

Il ne faut pas croire que la chasteté soit simplement une qualité corporelle, comme la beauté et la force : et que pour être vraiment chaste, il suffise de vivre dans un grand éloignement de tout ce qui peut souiller ou déshonorer le corps : toutes les vertus sont spirituelles, elles ont toutes leurs sièges, ou dans l'entendement, comme la foi et la prudence, ou dans la volonté, comme la charité, la justice, la tempérance et presque toutes les autres vertus morales et surnaturelles. Pour être pur véritablement et saintement, ce n'est pas assez d'être exempt d'impureté ; on peut avoir cet avantage par tempérament, par la faiblesse de l'âge, par un défaut de connaissance. Il faut être pur par choix, par estime, par affection pour la pureté ; il faut l'estimer et l'aimer pour elle-même, sans nul intérêt temporel, sans avoir égard à la gloire et aux autres avantages qu'on peut espérer de cette vertu ; c'est-à-dire, en un mot, que pour être vraiment chaste, il faut aimer la pureté, et l'aimer pour elle-même : plus cet amour est tendre, plus il est désintéressé ; plus cette vertu est parfaite dans celui qui en fait profession : au contraire, par le défaut de ces deux conditions, la pureté cesse d'être une vertu, elle peut même être vicieuse.

Cela étant supposé, dans le dessein où je suis de parler de la chasteté de Marie, on voit aisément à quoi je prétends m'arrêter : je veux vous entretenir, en premier lieu, du zèle que Marie a eu pour la pureté ; et, en second lieu, du désintéressement de ce même zèle. Je n'entreprends point de vous faire comprendre jusqu'à quel point elle a porté l'un et l'autre, mon entreprise serait téméraire ; j'espère, néanmoins, vous en dire assez pour vous donner une grande idée de la gloire de Marie. Nous verrons dans le premier point combien elle a aimé la pureté ; et dans le second, combien cet amour a été pur et désintéressé.

PREMIER POINT

Je suppose avant tout, comme une vérité qui ne souffre aucune contestation, que Marie, dès ses premières années, s'engagea à vivre dans une pureté parfaite, et que jusqu'à la mort elle ne s'est en rien écartée de cet engagement. Il est vrai que la plupart des hérétiques se sont appliqués à diminuer l'éclat de ses vertus ; tous ses privilèges ont été attaqués,

sa virginité perpétuelle n'a pas même été épargnée. Cette guerre, messieurs, n'est pas encore éteinte : quoique Calvin, Calvin même ait dit que Marie est un article dont on ne peut sérieusement douter, sans vouloir passer pour opiniâtre et pour rebelle à la lumière ; malgré ce témoignage si peu suspect aux libertins, il en est qui veulent douter de tout, et particulièrement de ce qui a le plus d'opposition à leurs mœurs déréglées.

Ils disent que Marie n'a été toute pure que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ ; qu'ensuite elle a eu des enfants de S. Joseph : ils le disent sur des fondements qui font pitié à quiconque les examine avec soin. Marie enfante, Jésus est appelé son premier-né, pour faire voir qu'elle n'avait pas eu d'enfant avant lui. Ces esprits forts prétendent que c'est pour nous apprendre que depuis elle en a eu d'autres. L'Evangéliste, pour montrer que le Sauveur est né d'une vierge, déclare qu'avant les couches de Marie, S. Joseph n'avait eu aucun commerce avec elle, et ils concluent que depuis elle a vécu avec lui comme une femme ordinaire. S. Jean et S. Jacques sont appelés les frères de Jésus-Christ, selon la coutume des Juifs, qui donnaient ce nom aux parents jusqu'à un certain degré : sur cela ils osent avancer que ces deux apôtres ont eu Marie pour mère [1].

Qu'en dites-vous, messieurs? Quel boulevard à opposer aux armes de tous les Pères grecs et latins, défenseurs de la gloire de la Vierge ! c'est le nom qu'ils ne cessent de lui donner partout. Les discours contraires, ces discours audacieux, pour ne pas dire impies, ne sont-ils pas bien capables de détruire la croyance universelle de l'Eglise ? Dès la naissance du christianisme n'a-t-elle pas condamné cette erreur dans Cérinthus, dans Ebion, et depuis encore dans Florinus, dans Helvidius, dans Jovinien et quelques autres, qu'ont réfutés S. Epiphane, S. Jérôme et S. Augustin ? Que signifient ces paroles : *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco* ? N'est-ce pas qu'elle s'est engagée par vœu à une perpétuelle virginité ? Si elle n'avait pas un pareil engagement, quelle difficulté trouve-t-elle à la conception de Jésus-Christ? et si elle l'avait, cet engagement, comment l'a-t-elle violé après avoir mis au monde le Rédempteur ? Ce n'était peut-être qu'une simple résolution : je le veux ; mais une résolution si ferme qu'elle refuse de la rompre pour être mère du Saint des saints, pour donner naissance au Verbe incarné : est-il croyable qu'elle l'ait ensuite

1. L'Evangile (*Matth.* xx, 20) dit que la mère des fils de Zébédée (Jacques et Jean) demanda à N. S. les premières places dans son royaume. On ne peut donc pas dire qu'ils étaient fils de la Sainte Vierge. Leur mère s'appelait Salomé. (*Note de l'éditeur.*)

abandonnée pour mettre au monde des pécheurs, des enfants de malédiction, des esclaves de Lucifer ? Quoi ! cette virginité si chérie, ce trésor que Dieu lui avait conservé par tant de miracles, que le Fils de Dieu avait si fort ménagé, avait pour ainsi dire respecté en venant au monde ; cette miraculeuse virginité sera sacrifiée au désir d'avoir un enfant d'Adam, un enfant de malédiction ! Marie l'aurait méprisée après la naissance du Rédempteur, dans un temps où ses grâces s'étaient multipliées à l'infini, dans un temps où elle avait donné le jour au Dieu de la pureté, à ce Dieu qui venait apprendre aux hommes cette admirable vertu, et par ses exemples, et par sa doctrine !

Il est étrange qu'il n'y ait pas de vérité à laquelle la présomption de l'esprit humain ne s'efforce de donner quelque atteinte, il est étrange que le désir de contredire, joint à l'aversion qu'on a pour toutes les vertus parfaites, nous porte à fermer les yeux aux lumières les plus naturelles. On me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort surprenant dans cette constante virginité de Marie, vu qu'elle ne lui coûtait aucun combat, parce que dans sa conception elle avait été exemptée de l'attrait qui nous incline vers le vice contraire. Il est vrai que la Sainte Vierge n'a jamais senti de révolte en elle qui pût l'ébranler dans le désir qu'elle avait de vivre chaste. Vous dites que ce calme inaltérable dans ses passions était un privilège qui lui avait été accordé : j'en conviens ; mais c'était encore un effet de l'amour héroïque qu'elle avait pour la pureté, amour si ardent, qu'il fermait toute entrée aux tentations, et la rendait insensible aux objets impurs. Mais ce qui est admirable, ce qui marque dans la Sainte Vierge une tendresse extrême pour la virginité, c'est que quoique affranchie des rébellions de la chair, quoique inaccessible à tout ce qui eût pu troubler son esprit ou souiller son cœur, elle ne cesse pas de vivre dans la même retenue, de prendre toutes les précautions qu'on aurait pu prescrire à la plus faible des créatures.

Ces saintes filles qui se condamnent à une prison perpétuelle, témoignent combien elles craignent les périls dont la pureté est menacée dans le monde. Elles ont en effet bien des raisons de se défier de leur faiblesse et des artifices de leur ennemi, elles possèdent un trésor qu'elles peuvent perdre. Mais Marie qui a brisé, dans sa conception, la tête du vieux serpent, Marie qui jouit des privilèges de la nature innocente, qui a été confirmée en grâce, et comblée de grâces, pourrait s'exempter de tant de soins, et se donner plus de liberté. Cependant, dès l'âge de trois ans, elle se retire, elle s'enferme dans le temple, elle se dévoue pour toujours à la solitude et au silence. C'est là, dit S. Ambroise, qu'elle s'occupe au service de la maison

de Dieu avec autant d'application que si elle avait à se défendre des périls de l'oisiveté ; périls où la chasteté la plus parfaite court les mêmes hasards de se corrompre que les eaux les plus pures, lorsqu'elles croupissent. C'est là qu'elle n'a que Dieu pour témoin de ses pensées, qu'elle vit dans l'éloignement, disons dans l'heureuse ignorance de ces confidences, de ces amitiés particulières, où il est bien difficile qu'il ne se glisse pas, sinon quelque liberté, du moins quelque légèreté, soit dans les actions, soit dans les discours. Si la nécessité l'oblige à parler, c'est avec une rougeur qui fait voir la peine qu'elle sent de s'attirer les regards de ceux qui l'écoutent : *Intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita Deum, non hominem quærere.* Considérez la, messieurs, dans le lieu étroit et solitaire où l'ange lui annonce le choix que Dieu a fait d'elle. Nul homme, dit S. Ambroise, ne pénétra jamais dans cette retraite ; un ange seul a pu y avoir entrée, et il la trouva, ainsi qu'elle avait coutume d'être, sans compagne, comme si elle appréhendait que ses oreilles ne fussent souillées par quelque discours trop humain : *Sola in penetralibus, quam nemo virorum viderit, solus angelus reperit, sola sine comite, sola sine teste, ne quo de genere depravaretur affatu.*

Je ne parle point du trouble que lui causa la vue de l'ange qui lui apparaissait sous la figure d'un homme. Dans une autre fille, cette crainte serait une marque de pudeur et de modestie ; mais dans la Sainte Vierge, qui connaissait ses forces, et qui se sentait si éloignée de tout ce qui était contraire à son devoir, ce ne pouvait être que l'effet d'un amour pour la pureté qui allait, pour ainsi dire, jusqu'à l'excès, jusqu'à lui ôter la connaissance de sa fermeté. Ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que ce même amour pour la solitude, cette même modestie qu'elle fit paraître dans sa plus grande jeunesse, elle les conserva non seulement dans l'état du mariage, mais encore dans le temps de sa viduité, et même après la mort de son Fils, jusqu'à l'âge de soixante ans. A cet âge, elle aurait pu se produire, parler, converser, sans rien faire contre la bienséance la plus exacte ; elle aurait pu se donner plus de liberté, sans choquer les règles de la plus sévère pudeur. Cependant depuis la mort de son Fils, on ne la voit non plus, on n'entend non plus parler d'elle, que si elle était morte avec lui. S. Denys eut l'avantage de la voir à Jérusalem, et il n'a pas manqué de le faire savoir à toute la terre. Au reste, il déclare qu'il n'a jamais rien vu de plus semblable à une divinité ; qu'il l'aurait adorée, si, peu de temps auparavant, il n'avait été guéri des erreurs de l'idolâtrie. Je vous laisse à penser, messieurs, si, à l'âge d'environ soixante ans, où était alors Marie, ce saint avait été ébloui par l'éclat de sa beauté ou par

l'éclat de sa modestie et de sa pudeur. Vous voyez assez quelle a été la constance et la délicatesse de son amour pour la chasteté ; je vais vous donner des preuves de sa générosité et de sa force.

Dans quelque temps de l'année que vous considériez une rose, quand ce serait au plus beau jour du printemps, sa fraîcheur, son éclat, son odeur, l'arrangement, la couleur de ses feuilles, tout en elle vous donnera de l'admiration ; vous ne pourrez vous empêcher de louer le Créateur, qui, d'un bois sec et épineux, d'une terre ni colorée, ni parfumée, peut faire naître une fleur si charmante et si capable de faire les délices de presque tous les sens ; mais si c'est au fort de l'hiver, lorsque la terre, resserrée par la gelée, ne saurait ni produire, ni entretenir aucune sorte de plantes, et que les arbres les plus hauts, dépouillés de feuilles, semblent desséchés jusqu'aux racines, cette même fleur vous paraîtra un prodige.

Messieurs, Marie a été vierge dans une saison peu propre à entretenir la virginité : si de son temps, cette vertu n'était pas persécutée, elle était du moins inconnue. Or, il faut que l'amour soit bien fort, lorsque, malgré l'obscurité, même à travers les disgrâces, il se porte vers son objet. Tel a été l'amour de Marie pour la pureté, dans un temps où c'était si peu une vertu dans l'idée des hommes, que la bienséance forçait de recevoir un époux et de renoncer, du moins en apparence, à la chasteté virginale. De plus, la virginité, ainsi obscurcie par le mariage, ne conservait le reste de ses avantages qu'à travers la honte de la stérilité, et vous savez, messieurs, tout ce que le peuple juif pensait de cette malédiction ; car alors on ignorait encore le prix des adversités temporelles, elles étaient regardées comme des marques de la colère du Seigneur. Jésus-Christ ne nous avait point encore découvert le trésor incomparable qui était caché dans les souffrances ; de sorte que les malheureux n'osaient paraître en public : ils passaient pour des scélérats et pour des gens haïs de Dieu. L'amour que Marie a pour la pureté est à l'épreuve de tous ces inconvénients ; elle lui paraît remplie de charmes au milieu de tant de disgrâces, et rien ne l'empêchera de se lier étroitement avec elle, et de lui être fidèle jusqu'à la mort.

Mais savez-vous combien de tentations Marie a eues à surmonter pour embrasser et pour demeurer si constamment attachée à cette vertu ? Je ne parle point du désir qu'on a naturellement de vivre dans sa postérité ; outre ce désir, toutes les femmes juives espéraient d'être mères du Messie ; et c'est la raison qui leur faisait regarder la stérilité comme une malédiction. Jamais prophète, jamais docteur de la loi n'a eu une connaissance plus distincte de l'Ecriture que Marie ; elle

savait que les semaines de Daniel qui marquaient si précisément le temps de l'Incarnation allaient expirer, elle savait qu'elle était de la maison de David, et que de cette maison royale devait naître le Messie ; son humilité ne lui pouvait pas cacher la sublimité des grâces où elle était élevée, nulle créature n'avait plus de raison de prétendre à l'honneur d'être la Mère de ce Prince qu'on attendait depuis tant de siècles. Marie, néanmoins, renonçant à de si grandes espérances, se résout à demeurer vierge, et elle s'y engage par un vœu irrévocable. Elle avait lu ces paroles : *Ecce virgo concipiet et pariet filium.* Sans doute elle les avait lues, mais il faut que, par une permission particulière de la Providence, elle ne les eût pas comprises, puisqu'elle témoigna à l'ange que ce vœu lui paraissait un obstacle invincible aux desseins de Dieu.

Si vous me dites que faire à Marie un si grand mérite d'un simple vœu de virginité, c'est donner dans un excès de raffinement, je réponds, messieurs, que si elle n'a pas eu les vues et les pensées que nous lui attribuons, elle eût, avec ces vues et ces pensées, agi comme elle a fait. Non, messieurs, je n'avance rien que de solide et qui ne soit appuyé de l'autorité même de l'Evangile. Vous savez que non seulement elle a renoncé à l'espérance d'être la mère du Sauveur, pour demeurer vierge, mais à cette maternité même, lorsqu'elle lui fut présentée par l'ange de la part du Seigneur. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle fut si peu éblouie par l'éclat d'une si grande élévation, que sur l'heure, sans avoir eu du temps pour réfléchir sur les engagements qu'elle avait, elle interrompt l'envoyé du ciel pour lui déclarer qu'elle était vierge, et que rien n'était capable de la faire renoncer à cette gloire. Quel zèle pour la pureté ! C'est un ange qui parle, c'est de la part du Seigneur auquel elle est engagée, et qui est le maître de sa liberté ; il s'agit d'être élevée au-dessus des anges et des hommes ; mais Marie possédée de l'amour de la pureté, troublée, alarmée au seul nom de mère, n'écoute point ces raisons, et ne s'attache qu'à ces paroles de conception et d'enfantement ; elle en a horreur, elle se récrie, et son trouble, sa surprise s'expriment par ces paroles : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* Si c'est un commandement, je suis prête à obéir ; si l'offre est à mon choix, allez, portez à quelque autre la couronne que vous m'offrez. Je sais que Dieu peut tout, et qu'il peut me rendre féconde sans impureté ; mais s'il faut s'en tenir aux voies communes et établies, je n'ai rien à vous répondre si ce n'est que je suis vierge, et que je le serai jusqu'à la mort.

O zèle vraiment parfait, ô amour incroyable de la pureté, ô aimable vertu, qu'il faut que vous soyez précieuse, puisque

Marie, la plus éclairée de toutes les créatures, vous a estimée et aimée jusqu'à ce point ! Que les hommes se trompent grossièrement, et qu'ils se font de tort à eux-mêmes en vous négligeant, en résistant à vos charmes ! Ce n'est pas, chrétiens auditeurs, que je me plaigne ici des dérèglements de notre siècle et des outrages que reçoit tous les jours la chasteté ; non, je ne souillerai point par la représentation de nos désordres un discours consacré à la virginité de Marie ; je ne veux plaindre, aujourd'hui, que ces personnes qui font profession d'être chastes, mais qui ne me paraissent point aimer cette vertu avec assez de tendresse et avec assez d'empressement.

Voulez-vous une image d'un véritable amour pour la pureté? Représentez-vous une femme affolée pour ainsi dire de ses charmes et de sa beauté. Non seulement elle voit avec complaisance que la nature l'a distinguée en ce point des autres personnes de son sexe, mais pour conserver les grâces qu'elle a reçues, elle se donne des soins qu'on ne saurait exprimer ; que ne fait-elle point pour les défendre des injures de la chaleur et du froid? que ne fait-elle point pour les nourrir, pour les entretenir, pour les rendre, s'il est possible, immortelles? Pour l'affliger de la manière la plus sensible, il n'est pas nécessaire que le fer ou le feu porte sur son visage quelque difformité marquée ; un seul cheveu hors de sa place, un peu plus de pâleur qu'à l'ordinaire, un peu moins d'éclat, une enflure, une tache légère, un rien en ce genre suffit pour la mettre au désespoir.

Telle est à peu près la délicatesse d'une personne vraiment chaste : ce n'est point assez pour elle d'éviter le crime et les derniers déréglements, elle ne se pardonnerait pas une parole, un regard tant soit peu libre. Les pensées les moins volontaires, les plus passagères, lui font horreur ; elle ne se contente pas d'être irréprochable dans les points les plus essentiels, tout dans cette matière lui paraît essentiel. Elle n'a ni yeux, ni oreilles pour tout ce qui pourrait porter la moindre souillure à son imagination. Toute médisance lui déplaît, parce que la charité y est blessée ; mais la médisance qui attaque la chasteté, mais ces récits d'intrigues amoureuses, d'histoires scandaleuses, qui font aujourd'hui le sujet le plus ordinaire des entretiens, seraient capables de la bannir pour toujours des cercles, quand elle n'aurait pas d'autre raison de se plaire dans sa solitude. Qui peut exprimer jusqu'où va sa délicatesse et sa vigilance ? Elle fuit tout commerce avec les personnes vicieuses, elle se défie des plus réservées ; elle craint dans les hommes les plus vertueux la différence du sexe, dans les femmes la corruption des mœurs et des sentiments : enfin elle ne se croit en sûreté que lorsqu'elle est

seule, encore se craint-elle elle-même, elle se comporte seule avec la même modestie que si elle était à la vue de tout le monde.

Quand on aime sincèrement la chasteté, chrétiens auditeurs, on craint de ternir cette vertu, même dans les autres ; et on peut dire que ceux qui n'aiment la pureté que dans eux-mêmes, s'aiment plutôt eux-mêmes qu'ils n'aiment la pureté. Une femme chaste craindra d'être vue, craindra qu'on ne loue sa beauté ; elle ne se produira que dans la nécessité, et elle le fera avec une extrême retenue ; elle observera son air, sa démarche, tous ses mouvements, de telle sorte qu'elle ne sera pour personne un sujet de chute et de scandale. Le courage de cette vierge romaine qui s'arracha les yeux, pour les envoyer à un jeune homme qui avait eu la témérité de se plaindre à elle de leur pouvoir ; la constance de cette autre vierge qui plongea la main dans la chaux vive jusqu'à ce qu'elle fût entièrement décharnée, pour lui faire expier le malheur qu'elle avait eu de s'attirer les regards et les louanges d'un homme : ces exemples tiennent du prodige ; et ne pouvant ne les pas admirer, vous vous croyez dispensés de les imiter. Mais toute femme qui aspire à la gloire d'une chasteté parfaite, prévient, autant qu'il est possible, en se voilant et en se cachant, les accidents qui portèrent à ces extrémités ces vierges trop généreuses. Qu'elle est éloignée cette personne éprise de l'amour de la chasteté, qu'elle est éloignée de la vanité de ces femmes, dont les parures ne semblent être faites que pour allumer des feux impurs, qui semblent elles-mêmes se faire un jeu d'insulter à la pudeur, de faire servir les dons de Dieu à corrompre ses créatures, et de porter partout ce funeste poison qui donne la mort ! Qu'elle a de mépris et d'aversion pour ces modes scandaleuses, que le démon n'a introduites dans le monde que pour y entretenir l'impureté ! Que sa condition, la coutume, les discours du monde, sont de faibles raisons pour l'engager à renoncer à la modestie et à la simplicité dans ses habits !

Lorsque j'entre dans les appartements de cette personne, messieurs, je ne crains point de porter la vue partout indifféremment, je suis sûr que je n'y trouverai rien qui me fasse repentir de ma confiance ; les figures lascives, les nudités ne s'y rencontrent ni sur les meubles, ni dans les tableaux ; son propre portrait respire la chasteté, la fait reconnaître à sa modestie, autant qu'aux traits de son visage ; elle craindrait d'être vue même en peinture dans un état qui pût arrêter les yeux impudiques ou effrayer les plus chastes. Voilà ce que je pense de l'amour de la chasteté. Au reste il ne faut pas croire que cette vertu, telle que je viens de la peindre, ne soit que pour les seules vierges ; elle est pour les veuves, disent les

SS. Pères, elle est pour les femmes encore dans l'état du mariage. J'avoue qu'elle a un éclat particulier dans les personnes qui se sont consacrées à Dieu par le vœu d'une entière et d'une parfaite continence ; mais les autres ne laisseront pas d'avoir leurs couronnes ; et il n'est pas douteux qu'on ne puisse être si vertueux et si zélé pour la pudeur, même dans le mariage, qu'on surpasse en chasteté un grand nombre de vierges de l'un et de l'autre sexe.

Il ne faut pas d'autre part s'imaginer, qu'être parfaitement chaste, ce soit être entièrement exempt des tentations qui attaquent la pureté. J'admire le bonheur de ceux que Dieu protège de telle sorte qu'ils n'ont jamais de combat à rendre contre cette espèce d'ennemis ; mais j'estime encore plus la constance des autres, qui ont à se défendre tous les jours de mille assauts importuns, qui ne se lassent jamais de combattre, qui ne se rendent jamais. La pureté se purifie dans les tentations, loin d'y rien perdre de sa beauté : *Virtus enim in infirmitate perficitur.* Il ne faut pas aller chercher vos ennemis, il faut au contraire prendre tous les soins imaginables pour les éviter ; mais si malgré tous ces soins ils continuent de vous attaquer, résistez avec confiance, vous les surmonterez infailliblement ; souffrez patiemment l'importunité de leurs attaques, elles ne peuvent qu'augmenter vos mérites et l'éclat de votre vertu.

Ranimez votre courage, chrétiens auditeurs, formons aujourd'hui la résolution d'aimer et de pratiquer une si aimable vertu, que nul prétexte, nulle difficulté ne nous en éloignent, puisque nous sommes sûrs de vaincre avec la grâce de Dieu, puisque les plus riches récompenses sont promises à cette victoire. J'ai dit que c'est à l'amour de cette vertu que Marie est redevable de la maternité divine, j'ajoute que sans cet amour vous n'aurez jamais de part aux dons privilégiés du Seigneur, que ce n'est que par cette voie qu'on entre dans sa faveur, mais que par cette voie on ne manque jamais d'y parvenir, surtout si on ne se contente pas d'aimer tendrement la pureté, si on l'aime encore avec désintéressement. C'est ma seconde partie en deux mots.

SECOND POINT

Je ne m'étonne point que d'un consentement presque universel les hommes aient attaché tant de gloire à la continence, je ne m'étonne point que tous les peuples l'aient révérée, que tous les sages lui aient donné des éloges, et qu'elle s'attire encore tous les jours, comme l'a remarqué Tertullien, la vénération de ses plus grands ennemis : *Venerabilis etiam hostibus suis, dum illam multo magis mirantur qui eam expugnare non possunt.* Lorsque les Pères en veulent parler, ils manquent

d'expressions pour marquer ce qu'ils en pensent ; ce n'est pas assez d'avoir dit qu'une personne chaste s'élève au-dessus de la nature, que sa vie est un triomphe perpétuel, qu'elle jouit déjà des privilèges de la résurrection, des privilèges des saints dans le Ciel ; ils la comparent aux anges, ils l'élèvent au-dessus d'eux, ils l'osent placer dans un même rang avec le Verbe incarné, ils osent dire qu'elle participe en quelque sorte à la nature de Dieu. Le Seigneur lui-même nous apprend par la bouche du Sage, que nul bien, nulle qualité de l'esprit ou du corps, nulle fortune, nul assemblage d'or et d'argent ne peut être égalé à la gloire d'une âme chaste : *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ*. Ces sentiments ne doivent surprendre ni les chrétiens fervents, qui savent par expérience combien cette vertu demande de force ; ni les hommes vicieux, qui la regardent comme impossible : mais qu'il est à craindre que la chasteté étant accompagnée de tant de gloire, on ne l'aime pour cette gloire plutôt que pour elle-même ! Il est difficile du moins qu'on n'aime point avec elle cette récompense qui la suit partout, et qui est comme un rayon de lumière qui l'environne, qui la fait connaître et qui la distingue avec tant d'avantage. Marie a été la première qui ait aimé parfaitement la pureté, mais elle est la seule qui l'ait aimée avec un désintéressement parfait, parce qu'en premier lieu elle a aimé la pureté sans la gloire qui en est l'apanage ordinaire, parce qu'en second lieu elle l'a aimée dans la honte qui suit le vice contraire.

J'appelle une pureté sans gloire une pureté qui demeure dans l'obscurité, qui demeure couverte des voiles du mariage. L'éclat de la pureté dans Marie eût percé ces voiles s'il n'y eût eu rien de plus ; tout parlait en sa faveur ; sa vie retirée, sa retenue, la sainteté de son époux, mille autres raisons pouvaient faire croire que, quoique engagée dans les liens du mariage, elle vivait dans la continence : mais ce mariage étant suivi d'une fécondité miraculeuse, il ne pouvait plus laisser douter qu'elle ne dût être regardée comme une femme ordinaire. Une seule voie lui restait pour sauver sa gloire, et même pour la combler d'honneur : c'était de faire ressouvenir les Juifs de l'oracle d'Isaïe, c'était de publier ce qui s'était passé à la conception et à la naissance de son fils : mais, ô vertu, ô force, ô détachement admirable ! elle cache ce mystère à tout le monde, elle ne le révèle ni à Siméon, ni à Anne la prophétesse ; au contraire elle s'absente quarante jours du temple comme pour reconnaître qu'elle était, ainsi que les autres femmes, sujette à l'impureté légale ; en un mot elle prend si peu de soin de sa réputation, que voyant ce que toute la terre pensait d'elle, et prévoyant que dans tous les siècles

à venir il y aurait des esprits qui révoqueraient en doute la gloire de sa constante virginité, elle n'a pas daigné dire une parole pour détromper ceux de son temps, ni pour prévenir les doutes de toute la postérité. Qu'il y a de générosité dans cette réserve ! que ce silence magnanime me donne une haute idée de la vertu de Marie ! quelle force pour se taire si constamment sur un mystère dont la révélation lui devait être si glorieuse !

J'ai dit que la Vierge a aimé la pureté, sans chercher la gloire qui lui est naturellement due, qu'elle a même fui cette gloire et qu'elle y a renoncé par choix : elle a fait plus encore, elle a aimé cette vertu accompagnée de la honte qui suit le vice contraire, elle s'est contentée d'avoir Dieu seul pour témoin de son intégrité virginale. Je ne sais si vous avez jamais réfléchi sur la situation où se trouva S. Joseph, lorsqu'il aperçut que Marie était enceinte. Quel étrange embarras pour ce saint homme ! il sait de quelle manière il a vécu avec cette épouse, il voit des marques de sa fécondité. Croira-t-il que c'est un miracle ? mais si cela était, quelle apparence qu'elle ne lui en eût rien dit ? C'est donc un effet visible d'incontinence : il faut livrer cette épouse infidèle pour être lapidée selon la loi, ou du moins il faut que l'époux se sépare d'elle et qu'il fuie secrètement pour s'exempter d'une obligation qui s'accommode si peu avec la douceur, avec la modération de son caractère. Marie voit toutes les pensées de S. Joseph et tous ses combats ; elle lit dans son air, sur son visage, les soupçons indignes qu'il a conçus de sa fidélité conjugale, elle pénètre jusque dans son cœur les divers mouvements que ces soupçons y font naître. Elle pourrait, en disant une seule parole à ce saint homme, dissiper tous ses chagrins avec tous ses doutes, elle pourrait s'épargner la confusion qu'elle en souffre, et le péril qu'elle court ; néanmoins pas un seul mot ne sort de sa bouche : tous ces inconvénients ne peuvent donner atteinte qu'à sa gloire, qu'au repos de sa vie ; elle n'en est pas moins vierge : du reste, peu lui importe d'être en butte aux soupçons les plus injurieux, elle ne daigne pas songer à les calmer, quoiqu'elle le puisse aussi aisément qu'elle peut prononcer une parole.

Je ne saurais assez admirer la constance de Suzanne, lorsque se croyant dans la nécessité ou de perdre la chasteté sans perdre l'honneur, ou de la conserver par la perte de la vie et de l'honneur, cette généreuse vierge aime mieux mourir infâme, que conserver son honneur après une impureté secrète. Sans rien ôter à cette générosité, qui ne peut être assez admirée, je demande à quels yeux la vertu de Marie peut ne pas paraître supérieure à la vertu de cette Juive incomparable : car

enfin ce qui était une nécessité dans Suzanne, était, dans la Sainte Vierge, l'effet d'un choix libre ; en un mot, elle renonçait à la gloire de la virginité, quoiqu'elle eût pu conserver, avec la virginité, toute la gloire de cette vertu ; en sorte qu'elle a fait voir, non seulement que rien ne lui était cher en comparaison de la pureté, mais encore qu'elle n'aimait autre chose que la pureté.

Si le temps me le permettait, je déplorerais ici, messieurs, un malheur qui est presque aussi commun dans le monde, que la véritable pureté, ou plutôt l'amour de la pureté y est rare : car, messieurs, on a tort de penser ou de dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de pudeur parmi les filles, parmi les femmes du siècle. Ces discours ne peuvent être semés que par des gens fort déréglés eux-mêmes, et qui voudraient que tout le monde leur ressemblât : mais il est à craindre que, parmi les plus irréprochables, il n'y en ait plusieurs qui n'aiment point la pureté pour elle-même, qui ne l'aiment que par un vain honneur. Quelle illusion, quelle erreur, de faire au monde un sacrifice qu'il estime si peu, et qu'il a si peu mérité ! quelle folie de prendre tous les dehors de la chasteté, d'être jaloux d'en conserver la réputation, et de courir à grands pas vers le précipice, où le comble de la honte sera d'être confondu dans les enfers avec les femmes prostituées. Sur quoi je vous prie de faire attention à deux points qui sont bien dignes d'être remarqués : d'abord, c'est que ces personnes qui se contentent de l'extérieur de la pureté chrétienne, ont plus de peine que les autres qui chérissent cette vertu, et qui ne souffrent rien qui la puisse blesser : à celles-ci le témoignage de la conscience donne la joie la plus pure, et celles-là, ne travaillant pas pour le Seigneur, n'en reçoivent aucune consolation. En second lieu, ce qui est encore plus à observer, non seulement elles n'ont point de droit aux récompenses du ciel, mais Dieu ne permet pas qu'elles jouissent sur la terre des avantages qu'elles prétendent. Le monde ne donne aucune attention à ces dehors de vertu dont vous vous parez, il ne croit rien de tout ce que vous vous efforcez de lui faire croire, il rit de vos soins inutiles, il cherche des raisons de se persuader que vous n'êtes pas ce que vous paraissez ; le moindre bruit, les apparences les plus légères et les plus fausses suffisent pour vous décrier dans l'esprit de ce monde toujours malin ; la médisance vous attaque comme un autre, ou plus que tout autre, et sur le mal qu'on dit de vous, il n'est point de rapports auxquels on ne se fasse un plaisir d'ajouter foi : on donnera même des interprétations désavantageuses à toutes vos démarches, on donnera de faux jours à vos actions les plus régulières, en un mot vous prendrez bien des soins, et vous n'en retirerez aucun fruit.

Daignez, ô mon Dieu, je vous en conjure, daignez prendre pitié de notre aveuglement. *Quis potest facere mundum?* Nous sommes environnés d'ennemis, nous en avons au dedans de nous-mêmes qui nous inquiètent, ceux du dehors entrent dans notre cœur par autant de portes que nous avons de sens extérieurs : il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand feu. Les discours, les exemples, les conversations et tout l'embarras du monde, amis, parents, voisins ; qui peut espérer de surmonter tant d'obstacles, d'être pur au milieu de tout ce qui en détourne, et de l'être au point de parvenir à la perfection que demande cette vertu ? Si ayant déjà fait bien des progrès nous n'avons rien fait encore, si la vaine gloire, si l'intérêt temporel nous assiègent sans cesse et se présentent pour corrompre en nous la pureté même, qui pourra espérer de la sauver de tant de pièges, si vous ne la soutenez par un secours puissant, que nous attendons, ô mon Dieu, de votre bonté et de votre miséricorde ? Ce secours nous procurera l'avantage de posséder un jour les récompenses que vous promettez aux âmes pures dans l'heureuse éternité, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME NEUVIÈME

DE LA

SOMME DES GRANDEURS DE MARIE

FÊTE DE L'ASSOMPTION

SECTION Ire. — Petites instructions

Ire Instruction. Sur la mort, la résurrection et le triomphe de la Sainte Vierge. (Bossuet.) 1

II. — L'humilité a été la source de la gloire de Marie (Ségneri, S. J.)... 5

III. — L'assomption de la Sainte Vierge fut la consommation de sa sainteté et de sa gloire, — Elle est la consommation de notre confiance. (Nepveu, S. J.). 9

IV. — Entretien sur les mystères et les enseignements de l'Assomption (Le Valois, S. J.) . . 10

V. — Sur la vie de la Sainte Vierge après l'Ascension (Gentil, S. J.). 14

VI. — Sur la mort de la Sainte Vierge (*id.*) 20

VII. — La douceur de la mort de Marie exempte des regrets, des douleurs et des frayeurs qui inquiètent un moribond (*id.*) 24

VIII. — Les glorieuses prérogatives accordées à Marie après sa mort (*id.*). 30

IX. — Les vertus par lesquelles Marie a mérité d'être élevée dans la gloire (*id.*) 34

Considérations sur l'Assomption. Applications de quelques passages de l'Ecriture sainte. (Extraits de Houdry, S. J.) :

Ire Considération. Le corps de la Sainte Vierge ne devait pas être sujet à la pourriture et à la corruption dans le tombeau 39

II. — Combien la croyance de la résurrection est bien fondée. La tradition. 40

III. — Un passage des Psaumes appliqué à la résurrection de la Sainte Vierge et à son élévation dans le Ciel. 41

IV. — Sentiment de S. Augustin et des autres Pères de l'Eglise sur l'incorruptibilité du corps de la Sainte Vierge dans le tombeau 42

V. — La mère de Dieu est glorifiée dans le Ciel à proportion de ses souffrances sur la terre. . . 44

VI. — Comment la Sainte Vierge fut élevée dans le ciel et comment elle y fut reçue. . . . . *id.*

VII.e — Comment et en quoi la Sainte Vierge a choisi la meilleure part 45
VIII. — Le rapport des paroles de l'évangile de ce jour avec la solennité de l'Assomption . . . . . *id.*

Considérations extraites de divers auteurs :

1° SUR LA VIE DE LA SAINTE VIERGE APRÈS L'ASCENSION

Ire Considération. Pourquoi le Sauveur, en montant au Ciel, a laissé quelque temps encore sa très sainte Mère sur la terre. 47
II. — L'ardent désir qu'avait la Sainte Vierge de voir son Fils 50
III. — Marie avait toujours présents à l'esprit les tourments de la mort de son Fils 51

2° SUR LA MORT DE LA SAINTE VIERGE

Ire — La mort de la Sainte Vierge est un miracle et un mystère qu'on ne conçoit pas assez. . . 52
II. — L'amour, cause de la mort de la Sainte Vierge. *id.*

3° SUR LA RÉSURRECTION DE LA SAINTE VIERGE

Ire — La pureté de la Sainte Vierge est une des principales causes de sa résurrection. 54
II. — La reconnaissance de Jésus, autre cause de la résurrection de la Sainte Vierge 55
III. — L'alliance que la Sainte Vierge a eue avec le Fils de Dieu, a été pour elle un autre droit à l'incorruptibilité de son corps. 56
IV. — L'exemption de tout péché a donné à la Sainte Vierge un droit à l'incorruptibilité de son corps. . . . . *id.*
V. — Jésus-Christ devait à son amour de ressusciter sa mère et de lui faire part de sa gloire. . . 57

4° SUR LA GLOIRE DE LA SAINTE VIERGE AU CIEL

Ire — La gloire de la Sainte Vierge au Ciel est incompréhensible 58
II. — Comment le Fils de Dieu en a usé envers sa mère dans son couronnement. . . . . *id.*
III. — Marie est plus élevée dans la gloire que les anges et tous les saints. 59
IV. — Le Fils de Dieu reçoit sa Mère et la place dans le lieu le plus honorable qui soit dans le Ciel. *id.*
V. — La gloire qui a répondu au prodigieux progrès que la Sainte Vierge a fait dans l'amour de Dieu sur la terre. 60
VI. — La sublimité de la gloire qui a répondu à la grâce que la Sainte Vierge avait à la fin de sa vie . 61
VII. — Quel est l'excès de gloire de la Sainte Vierge . 62

CONCLUSIONS

I^re	—	Le fruit que nous devons tirer du triomphe de la Sainte Vierge au jour de son Assomption . .	62
II.	—	Nous devons avoir une grande piété envers la Sainte Vierge.	63
III.	—	La solennité de la fête de l'Assomption doit réveiller notre dévotion envers la Sainte Vierge.	64
IV.	—	Que de merveilles à considérer dans la fête de ce jour	65

SECTION II. — Sermons

I^er	Sermon.	La gloire de la Sainte Vierge dans le Ciel est entière et surabondante; elle n'y peut être exposée ni à l'amertume des regrets, ni à la violence des désirs, ni au trouble de l'envie (De la Colombière, S. J.).	66
II.	—	Pour juger jusqu'où s'étend l'élévation de Marie dans le Ciel, il faut considérer, d'une part, combien sur la terre son humilité profonde lui a mérité de gloire; d'autre part, combien sur la terre ses humiliations lui ont dérobé de cette gloire qu'elle a méritée (*id.*)	81
III.	—	Trois vertus ont fait entrer Marie dans la gloire : L'amour divin l'a dépouillée de sa mortalité; — la virginité l'a parée de l'immortalité glorieuse; — l'humilité toute-puissante l'a placée sur son trône, au-dessus de toutes les créatures. (Bossuet).	95
IV.	—	Effet de l'amour divin en Marie : L'amour la faisait vivre; — l'amour l'a fait mourir; — l'amour cause son triomphe (*id.*).	109
V.	—	Quel est le principe de la béatitude de Marie; — quelle est la mesure du pouvoir de Marie. (Bourdaloue, S. J.)	122
VI.	—	Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints. — Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints. — En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie (*id.*).	141
VII.	—	Ce qui rend la fête de l'Assomption glorieuse à Marie. — Ce que nous devons faire pour participer à la gloire de cette fête. (Mangin, vicaire général de Langres.)	151
VIII.	—	Le choix que Marie a fait du détachement le plus général, lui a procuré la plus précieuse de toutes les morts. — Le choix que Marie a fait des humiliations les plus profondes, lui a procuré le plus éclatant de tous les triomphes. (Beurrier, Eudiste.).	162

IX. — Combien fut précieuse la mort de la Sainte Vierge (S. Alphonse de Liguori.) 177
X. — Combien fut glorieux le triomphe de Marie dans son Assomption au Ciel, — et combien au Ciel est élevé le trône sur lequel Dieu l'exalta (*id.*) . 188
XI. — Nulle pure créature plus élevée dans le Ciel que Marie. — Nulle pure créature plus puissante dans le Ciel que Marie (Pallu, S. J) 199
XII. — De l'excellence de la gloire que la bienheureuse Vierge possède dans le Ciel, et de ses prérogatives dans la béatitude (Nouet, S. J.) 214
XIII. — Sur l'évangile de la fête : La seule chose nécessaire. (Hayneuve S. J.) 218
Passages de l'Ecriture sainte 229
Passages et pensées des SS. Pères 230

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. — Petites instructions

Ire Instruction. Annonce de la Fête (Mangin, Vre Gal de Langres). 232
II. — Réflexions sur le mystère de la Nativité de la Sainte Vierge. (Nepveu, S. J.) 233
III. — Entretien (Le Valois, S. J.) 235
IV. — Les avantages de la naissance de Marie (Gentil S. J.) 236
V. — La naissance de la Sainte Vierge miraculeusement distinguée des autres: par les biens qu'elle a reçus; — par les biens qu'elle nous apporte (Bossuet.) 243
VI. — Fidélité de Marie à conserver les grâces de sa naissance. (Raineri.) 250

Considérations sur la Nativité de Marie. Applications de quelques passages de l'Ecriture sainte (Houdry, S. J.) :

Ire Considération. Marie est cette petite fontaine que Mardochée vit en songe 257
II. — La naissance de Marie annonce la naissance du Messie 258
III. — Marie comparée à la lune . . . . . *id.*
IV. — La mère de la Sainte Vierge figurée par Anne, mère de Samuel 259
V. — Marie dans les idées éternelles de Dieu . . . . *id.*
VI. — On peut demander avec admiration quelle est celle qui vient au monde en ce jour 260
VII. — La première démarche que fit Marie en ce monde 261
VIII. — Marie, seule de toute les pures créatures, a pu en venant au monde, rendre à Dieu hommage de sa connaissance et de son amour. *id.*

IX. — Marie est ce palais que la sagesse a voulu bâtir pour recevoir un Dieu 261
X. — La naissance de Marie produit l'admiration. . 262
XI. — Marie descend des rois de Juda. 263
XII. — Trois générations ineffables : la génération du Verbe éternel, la naissance de Marie et la naissance temporelle de Jésus-Christ . . . *id.*
XIII. — Marie dans sa naissance comparée au Verbe dans sa génération 264
XIV. — Marie surpasse en vertus et en richesses spirituelles toutes les vierges 265
XV. — Marie a choisi la meilleure part en toutes choses . . . . . *id.*
XVI. — Du trésor des mérites de la Sainte Vierge au moment de sa nativité 266

Considérations extraites de divers auteurs :

Ire Considération. La naissance de la Sainte Vierge est comme l'aurore du jour de la grâce qu'elle nous a apportée en nous donnant le Sauveur. . . . 267
II. — La naissance de la Sainte Vierge est un honneur et un grand bienfait pour le monde. . 268
III. — Combien la naissance de la Sainte Vierge fut illustre et recommandable . . . . . *id.*
IV. — Marie est le chef-d'œuvre du Créateur. . . . 269
V. — Quelle est la sainteté de Marie et les grâces qu'elle a reçues du Ciel . . . . . *id.*
VI. — La naissance de la Sainte Vierge a rempli de joie le ciel et la terre 270
VII. — Noble extraction et sainteté de la Sainte Vierge. . . . . *id.*
VIII. — Marie ne naît que pour être la Mère de Dieu. . 271
IX. — La joie et la dévotion que doit nous inspirer la Nativité de la Sainte Vierge. 272
X. — La Nativité de la Sainte Vierge doit exciter en nous beaucoup de confiance, de tendresse et de dévotion . . . . . *id.*
XI. — La Sainte Vierge apporte au monde en naissant toute sorte de bonheur et de bénédictions 273

SECTION II. — Sermons

Ier Sermon. Marie enfant fournit la matière du plus brillant éloge, soit qu'on s'attache à ce qu'elle a fait depuis sa conception, soit qu'on passe à ce qu'elle doit faire dans le cours de sa vie. (La Colombière, S. J.) . 274
II. — *Grandeur et bonté de Marie.* — La grandeur de Marie, Mère du Sauveur, l'approche de Dieu où elle puise la grâce ; — la bonté de Marie, Mère des

hommes, l'abaisse jusqu'à nous pour s'intéresser à notre bonheur. (BOSSUET.). 286
III. — *Grandeurs de Marie.* — Marie est un Jésus-Christ ébauché, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies :
Marie exempte de péché; — Marie pleine de grâces ; — Marie source inépuisable de charité pour les hommes. (BOSSUET). 299
IV. — La Nativité de la Sainte Vierge est : un jour de gloire pour Elle, — et un jour de réjouissance pour nous.(BEURRIER, Eudiste). 315
V. — A sa naissance, Marie était déjà parvenue à un prodigieux degré de sainteté, parce que, dès le commencement de son existence, Dieu l'avait comblée de grâces, et qu'elle avait fidèlement correspondu à toutes les grâces reçues. (S. ALPHONSE DE LIGUORI.). 330
Passages de l'Ecriture sainte. 343
Pensées et passages des SS. Pères. 344

FÊTE DU SAINT NOM DE MARIE

Ire INSTRUCTION. Sur l'institution de cette fête (GROSEZ, S. J.). . 346
II. — Le nom de Marie vénéré dans l'Eglise. — Sa vertu. — Les fidèles se sont, dès le commencement, accoutumés à ne pas séparer les noms de Jésus et de Marie (*id.*). 347
Combien le nom de Marie est doux pendant la vie et à la mort. (Discours de S. ALPHONSE DE LIGUORI). 349

N. B. — Au tome V, pages 613 à 660, on trouve cinq autres instructions ou sermons sur le saint Nom de Marie.

Passages de l'Ecriture sainte 358
Pensées et passages des SS. Pères. . . . . *id.*

FÊTE DES SEPT DOULEURS DE LA B. V. MARIE

La croix perpétuelle de N. S. Jésus-Christ, et le glaive perpétuel de la glorieuse Vierge Marie sa Mère (LUD. ANDRIEZ. S. J.). . 362
Réflexions de S. ALPHONSE DE LIGUORI sur chacune des Sept Douleurs de la B. V. Marie. 369
Méditations sur les sept douleurs de la B. V. Marie. 382
Pratique de la dévotion à N. D. des Sept Douleurs. 393
Enseignements (les) du mystère de la fuite en Egypte (DU PONT, S. J.). 399
Enseignements (les) du mystère de la perte de Jésus à Jérusalem :
Ire INSTRUCTION. De ce que fit la Sainte Vierge depuis qu'elle se fut aperçue de l'absence de son Fils, jusqu'à ce qu'elle le trouva dans le Temple. (DU PONT, S. J.). 415

II. — La perte que fit Marie de l'Enfant Jésus dans le Temple, modèle de celle que font les vierges dans les maisons religieuses. (GENTIL, S. J.) . 424
III. — Les saints empressements de Marie cherchant l'Enfant Jésus après l'avoir perdu, modèle des saints empressements avec lesquels les vierges doivent chercher Dieu dans la vie religieuse après l'avoir perdu. (GENTIL, S. J.). . 431

FÊTE DU SAINT ROSAIRE

Ire INSTRUCTION. Institution du Rosaire. — Son excellence. (Enseignements de LÉON XIII). 437
II. — Deux fruits attachés à la pieuse récitation du rosaire : la protection de Marie, et l'augmentation de la foi. (Suite des enseignements de LÉON XIII) 448
III. — Du Rosaire récité en commun, et de la Confrérie du rosaire (Fin des enseignements de LÉON XIII.) 457
IV. — Excellence du Rosaire et réponse aux objections des hérétiques. (CRASSET, S. J.). 468
Pratique du Rosaire dans les missions. (S. ALPHONSE DE LIGUORI.) 473
Passages de l'Ecriture sainte. 482
Pensées et passages des SS. Pères. . . . . *id.*

FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE

SECTION Ire. — Petites instructions

Ire INSTRUCTION. Nous devons, à l'exemple de Marie, nous donner à Dieu dès notre jeunesse. — Comment et de quelle manière nous devons nous consacrer à Dieu. (MANGIN, Vre Gal). 484
II. — Marie présentée à Dieu dans le Temple. (GENTIL, S. J.). 492
III. — La solitude de Marie dans le Temple, (*id*). . . 497
IV. — L'amour croissant de Marie dans le Temple, (*id*). 501

Extraits des *Exercices de piété* du P. CROISET, S. J. :

Ire CONSIDÉRATION. Ce que l'Eglise célèbre en cette fête. 506
II. — Les deux manières des Juifs de se présenter au Temple. 507
III. — Le sacrifice volontaire que firent S. Joachim et sainte Anne. 508
IV. — La Sainte Vierge fait vœu de virginité en se présentant au Temple. 509
V. — La Sainte Vierge entrant dans le Temple fait l'admiration des anges et des hommes. . . 510

VI. — Avec quel empressement la Sainte Vierge s'est consacrée à Dieu le plus tôt qu'elle a pu et dès son bas âge. 510
VII. — Il faut se donner à Dieu, à l'exemple de la Sainte Vierge, non seulement de bonne heure, mais entièrement et sans réserve. . 511
VIII. — Nous devons, à l'exemple de la Sainte Vierge, nous consacrer à Dieu pour toujours, avec confiance et persévérance. 512

SECTION II. — Sermons

Ier Sermon. S'il faut choisir un temps pour se donner à Dieu, la jeunesse doit être préférée à tous les autres: parce qu'il n'y a jamais plus de nécessité de le faire qu'à cet âge; — parce qu'on ne saurait le faire avec plus de bienséance qu'alors ; — parce qu'on ne le fait jamais avec plus de mérite. (De La Colombière, S. J.). 513
II. — L'offrande que Marie fit d'elle-même à Dieu, fut prompte et sans retard ; — elle fut entière et sans réserve. (S. Alphonse de Liguori.) 527
Passages de l'Ecriture sainte 537
Pensées et passages des SS. Pères. 538

FÊTE DU MARIAGE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

SECTION Ire. — Petites instructions

Ire Instruction. Exposé du mystère. (Croiset, S. J.). 540
II. — Le mariage de la Sainte Vierge avec S. Joseph modèle du mariage spirituel des vierges consacrées à Dieu avec Jésus-Christ. (Gentil, S. J.) 544

SECTION II. — Sermons

Ier Sermon. La vie de S. Joseph a eu l'éclat de la plus sublime sainteté. (De La Colombière, S. J.). 549
II. — Trois dépôts sont confiés à S. Joseph par la Providence divine, et trois vertus de Joseph répondent à ces trois dépôts. (Bossuet). 563
III. — S. Joseph modèle de l'homme juste. (*id.*). 583

FÊTE DU CŒUR TRÈS PUR DE LA B. V. MARIE

Ire Instruction. La dévotion au Saint Cœur de Marie a son principe, d'une part, dans l'union inséparable que la Sagesse divine a mise entre Jésus et Marie ; — et, d'autre part, dans l'amour immense de Jésus pour sa Mère qui a porté ce Fils adorable à l'orner de la ressemblance la plus admi-

rable avec lui, à lui faire part de ses biens et de ses honneurs autant que des dons si excellents peuvent être communiqués à une pure créature. — Excellence de cette dévotion (DEMONTNARD, chartreux.) 601
II. — De la pratique de la dévotion au Saint Cœur de Marie, et des biens de ce Saint Cœur. . . . 613
III. — De l'ardent amour pour Dieu dont le Cœur de Marie a toujours été embrasé (DEMONTNARD, chartreux). 617
IV. — Des douleurs extrêmes que le Cœur de Marie a ressenties à l'occasion des opprobres et des souffrances de son divin Fils (*id.*). 620
V. — De la bonté et de la tendresse du Cœur de Marie envers les hommes (*id.*) 623
VI. — L'origine de la dévotion au Saint Cœur de Marie (LE P. EUDES.) 629
VII. — Fondement de la dévotion au Saint Cœur de Marie (*id.*).. 631
VIII. — Ce qu'on entend par le Cœur de la B. Vierge (*id.*) 636
IX. — Comment le Cœur de Marie a coopéré au commencement et au progrès de l'œuvre de notre salut (*id*). 641
X. — Comment le Cœur de la B. Vierge coopère encore aujourd'hui dans le Ciel à l'œuvre de notre salut (*id.*). 643
XI. — Le Cœur de Marie, image de la miséricorde de Dieu (*id.*) 646
XII. — Le Cœur de Marie, refuge des pécheurs (*id.*).. . 652
XIII. — La puissance du Cœur de Marie (*id.*).. 657
XIV. — Douze raisons qui nous doivent porter à honorer le très saint Cœur de la B. Vierge (*id.*).. . 662
XV. — Douze moyens pour honorer le très saint Cœur de la B. Vierge (*id.*). 665
SERMON. Sur la dévotion au Saint Cœur de Marie (MAC CARTHY, S. J.).. 670

FÊTE DE LA MATERNITÉ DE LA B. V. MARIE

SECTION Ire. — Petites instructions

Ire INSTRUCTION. De l'excellence de la dignité de Mère de Dieu. — Combien la Sainte Vierge doit être honorée à cause de cette dignité. (CRASSET, S. J.).. 689
II. — De la Maternité divine, qui est le plus haut degré des œuvres de Dieu. (BINET, S. J.) . . . 695
III. — De la Maternité corporelle de Marie et de sès dimensions infinies (*id.*). 697
I. — Sainteté de la Sainte Vierge au moment de l'Incarnation . . . . . *id.*
II. — Tous les saints de l'Ancien Testament at-

tendaient le consentement de la Vierge au mystère de l'Incarnation. 699
III. — Tous les anges s'intéressaient au succès de l'ambassade de Gabriel annonçant à la Vierge le mystère de l'Incarnation. 700
IV. — La Vierge prépare et dispose son âme avant de consentir au mystère de l'Incarnation. 701
V. — L'Incarnation est par excellence l'œuvre du Tout-Puissant. 702
VI. — La Maternité divine est le plus haut point où puisse arriver une pure créature 703
VII. — Enoncé de quelques vérités théologiques très glorieuses à la Mère de Dieu. 705
IV. — De la seconde maternité de Notre-Dame, par laquelle elle conçoit très heureusement Jésus-Christ dans son âme. (BINET, S. J.). 707
I. — Excellence de la maternité spirituelle . . 708
II. — Ses avantages sur la maternité corporelle. 709
V. — De la troisième maternité de Notre-Dame, par laquelle elle fait naître Jésus-Christ dans nos cœurs (*id.*). 711
I. — Comment la Mère de Dieu fait naître Jésus-Christ dans nos cœurs. . . . . *id.*
II. — En combien de manière la Mère de Dieu exerce la divine maternité dans nos cœurs. . 712
III. — La Mère de Dieu mère de la sainteté et source de la science. 714
VI. — Amour que Jésus-Christ nous témoigne en nous léguant sa Mère. (VENTURA, théatin) 716
VII. — En vertu des paroles du Sauveur : *Femme, voilà votre fils*, les fidèles qui sont unis à Jésus-Christ sont aussi devenus en lui et avec lui, sur le Calvaire, enfants de Marie (*id.*) 719

SECTION II. — Sermons

1er SERMON. Marie est associée dans l'œuvre de la Rédemption à la fécondité de l'amour du Père et à la fécondité des souffrances du Fils. — Marie est notre Mère par un amour maternel. — Marie est notre Mère par ces souffrances fécondes qui déchirent son âme sur le Calvaire. (BOSSUET.) 726
II. — La Sainte Vierge est notre Mère, — et elle agit comme mère. (FÉLIX, S. J.). 740

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA B. V. MARIE

Ire INSTRUCTION. De la virginité de corps de Notre-Dame qui est le sanctuaire du Très-Haut. (BINET, S. J.). . 750
I. — La virginité de Marie plus noble que la pureté des Séraphins. 751

II. — Marie vierge est un sanctuaire digne de la Majesté de Dieu 752
III. — Estime de Marie pour la virginité . . . 754
IV. — Dans quel sens un ancien auteur a nommé la Vierge le complément de la Sainte Trinité. 755
V. — Marie Vierge-Mère est la merveille annoncée par Isaïe 757
VI. — La connaissance de la Vierge-Mère donne la connaissance des Saintes Ecritures. . . . 758
Conclusion. 759
II. — De la virginité de l'âme de la sérénissime Reine du Ciel. (BINET, S. J.). 760
I. — L'Eglise se sert des plus beaux passages du livre de la Sagesse pour louer la pureté de Marie . . . . . *id.*
II. — Combien la pureté de l'âme de Marie l'emporte sur la pureté de son corps 762
III. — Marie, fleur pure sortie d'une tige impure, mérite tout notre amour. 764

Elévations de Bossuet ayant rapport à la pureté de Marie :

Ire ELÉVATION. Songe de S. Joseph. 765
II. — Sur la prédiction de la virginité de la sainte Mère de Dieu. 767
III. — Encore sur la perpétuelle virginité de Marie. . . 768
SERMON. Combien la Sainte Vierge a aimé la pureté. — Combien cet amour a été pur et désintéressé. (DE LA COLOMBIÈRE, S. J.). 770

FIN DE LA TABLE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

252.54
J 825
35899
JOURDAIN, Z.C.
AUTHOR
Somme des Grandeurs de Marie
TITLE Tom. 9
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
[redacted]
OCT 3 1986
35899